
1.1.




FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ DE LAUSANNE


BLA 5460.13

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

EL—EZ.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

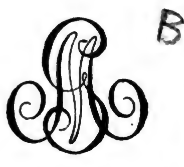
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

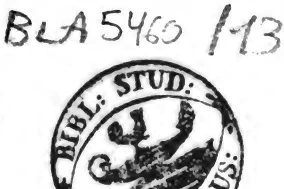
OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME TREIZIÈME.





A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1815.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU TREIZIÈME VOLUME.

MM.

A.	Barante père.
A. B—t.	Beuchot.
A—d.	Artaud.
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—g—r.	Auger.
A. R.—t.	Abel Remusat.
B. M—s.	Bigot-de-Morogues.
B—i.	Bernardi.
B—p.	Beauchamp (Alphonse de).
B—rs.	Boinvilliers.
B—s.	Bocous.
B—ss.	Boissonade.
B—u.	Beaulieu.
B—y.	Mme. Bolly.
C.	Chaumeton.
C—au.	Catteau-Calleville.
C. M. P.	Pillet.
C—r.	Clavier.
C—t.	Cotteret.
D—B—s.	L. Dubois.
D—L—e.	Delambre.
D. L.	Delaulnaye.
D. L. C.	Lacombe (de).
D—M—t.	De Musset.
D—P—s.	Du Petit-Thouars.
D—s.	Desportes (Boscheron).
D—t.	Durdent.
E—c D—d.	Emeric David.
E—n.	Prosper Engelvin.
E—s.	Eyriès
F. P—t.	Fabien Pillet.
G—é.	Ginguené.
G—n.	Guillon (Aimé).
G—t.	Guizot.
G—y.	Gley.
J—n.	Jourdain.

MM.

L—P—e.	Laporte (Hippolite de)
L—S—e.	La Salle.
L—T—l.	Lally-Tollendal.
L—x.	Lacroix.
L—y.	Lécuy.
M. B—n.	Malte-Brun.
M—d.	Michaud.
M—d j.	Michaud jeune.
M—on.	Marron.
M—t.	Marguerit.
N—l.	Noel.
N—t.	Nicollet.
P—c.	Propiac.
P—c—t.	Picot.
P—d.	Pataud.
P—e.	Ponce.
Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
R—d—n.	Renauldin.
R—l.	Rossel.
R—t.	Roquefort.
S—d.	Suard.
S. d. S—y.	Silvestre-de-Sacy.
S—l.	Schoell.
S. M—n.	Saint-Martin.
S. S—i.	Sismonde-Sismondi.
S—y.	Salaberry.
T—d.	Tabaraud.
T—n.	Tôchon.
U—i.	Ustéri.
V. S—l.	Vincens-Saint-Laurent.
V—t.	Vitet.
W—r.	Walckenaer.
W—s.	Weiss.
X—s.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

E

ELAGABALE. *V.* HELIOGABALE.

ELBÉE (GIGOT D'), général vendéen, naquit à Dresde, en 1752; son père, ayant épousé une saxone, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée vint en France et s'y fit naturaliser en 1757. Il entra fort jeune dans un régiment français de cavalerie, où il était lieutenant. Les personnes qui l'ont connu à cette époque le peignent comme un homme de mœurs plus réglées et plus scrupuleuses que ne le sont communément les jeunes officiers. Sa fortune, son caractère, sa capacité, ne lui donnaient, du reste, aucune distinction parmi ses camarades. En 1783, il donna sa démission, se maria et vécut dès lors retiré à la campagne, près de Beaupréau en Anjou. Vers la fin de 1791, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes et quitta la France. Mais, après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le royaume, il revint paisiblement à son domicile. Le 13 mars 1794, les paysans des environs de Beaupréau, qui avaient pour lui de l'affection et du respect, ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent lui demander de se mettre à leur tête. Sa femme était accouchée la veille, il était auprès d'elle, et n'avait contribué en rien à la révolte spontanée des habitants; mais il consentit, sans aucune résistance, à les commander. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de M. de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Ils eurent d'abord des succès, prirent beaucoup de munitions et quelques canons, et chassèrent du pays les détachements des troupes républicaines. Une colonne sortie d'Angers les fit ensuite reculer; mais M. de Larochejaquelin ayant remporté un avantage signalé aux Aubiers, se réunit à eux, et l'armée vendéenne qui commençait à devenir formidable, marcha sur Bressuire. M. de Lescure, qui était prisonnier, fut délivré; tout le pays se souleva, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. Cette grande armée vendéenne, qui pouvait alors réunir plus de quarante mille combattants, n'avait pas un commandant. Bonchamp, Lescure, Larochejaquelin, Cathelineau, Stofflet et d'Elbée, marchaient chacun à la tête des paysans de leur canton. La troupe de d'Elbée était nombreuse et fort dévouée; elle se composait de gens des environs de Beaupréau et de Chollet. Il en était fort respecté et exerçait sur eux une influence complète par sa piété, son courage constant et tranquille. C'était là tout son mérite; il n'avait aucune habitude des hommes, du monde, ni des affaires. Son amour-propre se blessait facilement et s'emportait sans propos. Il avait un mélange de prétention et de

politesse difficile et cérémonieuse. Il n'était pas sans ambition, mais faute d'expérience de la société, elle n'avait ni but précis, ni étendue. Dans les combats, il ne savait qu'aller en avant, ne prenait aucune disposition militaire, et répétait aux soldats : *Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire.* Sa dévotion était bien réelle ; mais comme il avait remarqué que c'était un moyen de s'attacher les paysans et de les animer, il ne croyait jamais en montrer assez et tombait dans une affectation quelquefois risible. Il avait cousu de saintes images sous son habit. Sans cesse il faisait des exhortations, des espèces de sermons aux soldats, et surtout leur parlait toujours de la Providence ; au point que les paysans, bien qu'ils respectassent fort tout ce qui tenait à la religion, et qu'ils aimassent beaucoup d'Elbée, l'avaient, sans y entendre malice, surnommé *le général la Providence.* Mais en tout, c'était un si honnête homme et si courageux que tout le monde, dans l'armée, avait pour lui de l'attachement et de la déférence. De Bressuire on marcha sur Thouars, qu'on investit et qui se rendit à la colonne de d'Elbée. Puis on alla attaquer Fontenay ; cette tentative n'eut point de succès. D'Elbée fut blessé à la cuisse et demeura quelques semaines sans suivre l'armée. Pendant ce temps, la seconde attaque sur Fontenay réussit, et de succès en succès, on arriva jusqu'à Saumur, qui fut pris. Ce fut là l'époque de la prospérité et des plus grandes espérances des vendéens. C'est à ce moment que, sur la proposition de M. de Lescure, Cathelineau fut reconnu généralissime par les chefs assemblés. D'Elbée, que sa blessure avait retenu, n'arriva que deux jours après cette nomination qu'il approuva fort. De Saumur on marcha par Angers, sur Nantes, où l'on échoua avec assez de perte. Cathelineau mourut des blessures qu'il avait reçues dans cette affaire. On songea à le remplacer ; comme la nature de cette guerre donnait à ce commandement en chef fort peu de réalité, et qu'une armée formée de la sorte ne pouvait pas avoir une discipline exacte, les principaux chefs n'attachèrent pas une grande importance à cette affaire. D'Elbée, au moyen de quelques petites manœuvres, se fit nommer presqu'à l'insu d'une grande partie de l'armée. On s'était occupé en même temps de choisir quatre généraux de division, parmi lesquels on ne comprit même pas Charette. Une telle élection ne changea rien à l'état des choses, chacun conserva le même commandement et le même pouvoir : mais on ne contesta pas à d'Elbée son titre de généralissime, d'autant que pour se le faire pardonner, il montra une politesse et une déférence plus obséquieuses que jamais. Vers la fin de juillet, on marcha vers le bas Poitou, et l'on perdit la bataille de Luçon. Le 12 août, toutes les forces des armées vendéennes se réunirent pour venger cet échec et attaquer de nouveau Luçon. L'issue ne fut pas plus heureuse. On reprocha beaucoup à d'Elbée de n'avoir donné aucun ordre, de n'avoir pas fait une disposition pour exécuter le plan d'attaque dont on était convenu. *Mes enfants, alignez-vous donc par ci, par là, sur mon cheval*, était, disait-on, le seul commandement qu'on lui eût entendu proférer pendant l'action. Au mois de septembre, la guerre devint plus terrible et plus désastreuse pour les vendéens. Après une défense héroïque, après avoir fait éprouver aux républicains des défaites entières (*Voyez*

Bonchamp.), l'armée fut enfin complètement battue à Chollet ; d'Elbée y fut blessé à mort. On le transporta d'abord à Beaupréau. Il était dans un tel état de souffrance, qu'on ne put lui faire suivre l'armée, comme à Lescure et à Bonchamp, ainsi que lui, mortellement blessés. On le cacha pendant quelques jours ; puis, après que les vendéens eurent passé la Loire et que l'armée républicaine se fut mise à leur poursuite, un frère de Cathelineau rassembla environ quinze cents Angevins, et conduisit à l'armée de Charette, avec cette escorte, d'Elbée, sa femme, son beau-frère, et les officiers blessés qui étaient restés dans le pays. Charette les envoya à l'île de Noirmoutier, dont il s'était emparé, et qui semblait le plus sûr et le plus tranquille refuge. Trois mois après, les républicains attaquèrent Noirmoutiers et le prirent. Ils y trouvèrent d'Elbée, que ses blessures tenaient encore entre la vie et la mort. Quand les soldats entrèrent dans sa chambre, il leur dit : « Oui, voilà » d'Elbée, voilà votre plus grand en» nemi ; si j'avais eu assez de force » pour me battre, vous n'auriez pas » pris Noirmoutier, ou vous l'eussiez » du moins chèrement acheté. » Les républicains le gardèrent cinq jours, l'accablant d'outrages et de questions. L'interrogatoire, en règle, qu'il subit, existe encore. Ses réponses sont pleines de franchise et de modération. « Je jure, sur mon honneur, dit-il, » que malgré que je désirasse sincè» rement et vraiment un gouverne» ment monarchique, réduit à ses » vrais principes et à sa juste au» torité, je n'avais aucun projet par» ticulier, et j'aurais vécu en ci» toyen paisible sous tout gouver» nement qui eût assuré ma tranquil» lité et le libre exercice de la reli» gion que j'ai toujours professée. » Il assura même, qu'à ces conditions, il s'efforcerait de pacifier le pays. Mais on voit clairement que cette offre n'avait d'autre but que de sauver la vie à ses malheureux compagnons. Enfin, lassé de cette agonie : « Mes» sieurs, dit-il, il est temps que cela » finisse, faites-moi mourir. » Il ne pouvait se tenir debout. On l'apporta dans un fauteuil sur la place publique, et on le fusilla. Sa femme, qui pouvant se sauver, n'avait pas voulu le quitter, s'évanouit en voyant porter son mari au supplice. Un officier républicain la soutint et montra de l'attendrissement. Ses supérieurs menacèrent de faire tirer sur lui, s'il ne laissait tomber cette malheureuse femme, qui fut aussi fusillée. M. d'Hauterive, frère de madame d'Elbée, et de Boisy son beau-frère, périrent de même. On remplit une rue de vendéens fugitifs et d'habitants de l'île, qu'on soupçonnait de leur être favorables, et tous furent massacrés, au nombre d'environ quinze cents. Ce fut dans les premiers jours de janvier 1794. D'Elbée a laissé un fils unique.

A.

ELBÈNE (d'). *V.* Delbene.

ELBEUF ou ELBOEUF, marquisat, érigé en duché le 24 mars 1582, en faveur de Charles Ier., petit-fils de Claude, duc de Guise (*V.* Guise). Charles naquit en 1556. Son caractère et ses goûts le rendaient peu propre à figurer dans les troubles qui agitèrent le règne de Henri III. Rien ne prouve qu'il ait pris part aux projets ambitieux des princes de sa maison, ni même qu'il en ait eu connaissance. Cependant à l'issue des Etats de Blois, il fut arrêté sur de simples soupçons et conduit au château de Loches, où il resta sous la garde du duc d'Epernon, jusqu'en 1591. Les

ouvrages satiriques du temps le représentent comme un homme d'un esprit médiocre, insouciant et fort adonné aux plaisirs de la table. Il mourut en 1605. — CHARLES II, son fils, né en 1596, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Sa femme voulut jouer un rôle dans les intrigues de la cour sous le ministère de Richelieu : elle fut exilée en 1631, et le duc d'Elbeuf déclaré criminel de lèze-majesté. Il parvint cependant à rentrer en faveur, et obtint le gouvernement de Picardie. Le cardinal de Retz n'en a pas fait un portrait avantageux dans ses Mémoires. — EMANUEL-MAURICE, petit-fils du précédent, né en 1677, passa au service de l'empereur d'Allemagne, en 1706, et obtint un commandement de cavalerie dans le royaume de Naples. Il rentra dans le duché d'Elbeuf en 1719, par des lettres d'abolition, et mourut en 1763, dans sa 86e. année. Pendant son séjour à Naples, il avait épousé l'unique héritière de la maison de Salza. Tandis qu'il faisait travailler à des embellissements dans son château de Portici, on trouva, à une certaine profondeur, des marbres précieux. Le prince fit continuer les fouilles, et la quantité d'objets qui furent le fruit de ce travail, donna lieu à de nouvelles recherches, qui amenèrent enfin la découverte d'Herculanum. Par la mort de ce prince, le titre de duc d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt (*Voy.* HARCOURT). W—s.

ELBURCHT (JEAN VAN), surnommé *Petit Jean*. On a sur ce peintre fort peu de détails. Il naquit à Elbourg, près de Campen, s'établit à Anvers, et fut admis, en 1535, dans la communauté des peintres de cette ville. Descamps dit que cet artiste entendait bien la figure, le paysage, et représentait bien une mer orageuse. Il cite quatre tableaux de Van Elburcht, placés dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. L'un d'eux représente la *Pêche miraculeuse*, et se trouve fort convenablement placé à l'autel de la chapelle des marchands de poisson. Les trois autres, d'une plus petite proportion, sont placés au-dessous. Ce sont : *un Christ sur la croix, avec la Vierge, St. Jean et la Madelène ; St. Pierre à genoux devant J. C., sur les bords de la mer ;* et *J. C. dans la bergerie.* Ils ne sont pas sans mérite, mais on y désirerait un dessin plus coulant et un pinceau moins sec. L'année de la mort de Van Elburcht est inconnue. D—T.

ELDAD, surnommé *Danita*, parce qu'il était de la tribu de Dan, est l'auteur, vrai ou supposé, d'une *Lettre* où il traite des dix tribus qui sont au-delà du fleuve *Sabbation*, de leur puissance, de leur empire, de leurs rites et coutumes et de leur manière de faire la guerre avec leurs voisins. Cet auteur nous apprend qu'il habitait sur la rive du fleuve merveilleux le Sabbation ou Sambation (1). Le désir de visiter ses frères répandus dans les régions du globe, le porta à quitter ce lieu et à voyager. Il partit avec un autre juif de la tribu d'Aser, et s'embarqua. A peine était-il en mer que son bâtiment fut pris par des Éthiopiens à face noire, et qui pis est anthropophages. Ces sauvages le prirent, l'attachèrent par le cou et l'emprisonnèrent dans un réduit étroit, lui donnant beaucoup de nourriture, afin que de maigre qu'il était, il devînt gras et digne de leur appétit. Mais une troupe d'autres Éthiopiens vint

(1) Des Rabbins ont cru que ce fleuve n'est autre que la rivière *Sabbatique* dont parle Josephe, et qui aurait été transportée en Éthiopie.

fondre sur ces antropophages et délivrer Eldad. Il suivit les vainqueurs dans leur pays. Ceux-ci ne mangeaient point les hommes, et étaient adonnés à la pyrolâtrie. Après l'avoir gardé quatre ans avec eux, ils le conduisirent dans la terre d'Atzin, où un juif l'acheta. Eldad navigua quelque temps, débarqua, puis tomba dans la tribu d'Issacher, établie en la montagne d'Abyssi, où elle vivait indépendante, quoique la montagne fît partie de l'empire des Mèdes et des Perses. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette lettre, que Bartolocci (*Bibl. Rabbin.* tom. 1, pag. 100 et suiv.) a réfutée dans tous ses points. Elle fut sans doute écrite par un imposteur qui aura pris le nom d'Eldad, et l'aura composée pour accroître parmi les siens les récits fabuleux de quelques rabbins touchant le fleuve Sabbation et les tribus, et augmenter l'espoir de leur délivrance. Cette lettre fut imprimée pour la première fois à Constantinople, en 1518, in-4°. Depuis il en a été fait plusieurs réimpressions à Venise, 1544 et 1605, in-8°. Genebrard l'a traduite peu fidèlement en latin, et l'a publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563; cette traduction, dont Bartolocci a relevé les erreurs, a été réimprimée dans la *Chronographia hebræorum*, du même Genebrard. Enfin il a paru une nouvelle édition du texte hébreu, à Isny, en 1722, in-12. Eldad vivait vers le commencement du 12e. siècle. J—N.

ELEAZAR, en hébreu ELHAZAR (*auxilium Dei*). L'Ecriture et Josephe signalent un grand nombre de juifs de ce nom; nous allons faire connaître les principaux d'entre eux. ELEAZAR, fils d'Aaron, et son succcesseur au pontificat, qui resta dans sa famille jusqu'au temps de Héli. Il fut enterré à Gabaath, lieu appartenant à Phinées, son fils (*Voy.* Josué, c. 24). — ELÉAZAR, fils d'Abinadab, qui fut sanctifié pour être gardien de l'arche du seigneur (Rois, l. 1, c. 7). — ELÉAZAR, fils d'Ahod, un des trois braves de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller chercher à ce prince, épuisé par la fatigue des combats, de l'eau de la citerne de Bethléem. Dans une bataille livrée aux Philistins par les Israélites, ces derniers, effrayés, prirent la fuite de toutes parts : Eléazar seul soutint le choc des ennemis, et en fit un si grand carnage, « que sa main, dit l'Ecriture, » demeura collée à son épée (*Voyez* Rois, l. 2, c. 23, et paralip., c. 2). » — ELÉAZAR, fils de Saura, surnommé Abaron, ou Auran, de la famille des Machabées. Judas, livrant bataille à Antiochus Eupator, Eléazar apperçut dans l'armée de ce dernier, un éléphant plus grand et plus richement enharnaché que les autres; il crut que cet éléphant portait le roi, et se faisant jour à travers les ennemis, il parvint jusqu'à l'animal, lui ouvrit le ventre avec son glaive, et périt écrasé (*Voy.* Machab., l. 1, c. 6). — ELÉAZAR, autre contemporain des Machabées, souffrit le martyre sous Antiochus Ephiphane. En vain ce prince voulut le faire renoncer à son culte, et lui donner à manger de la viande de porc. Il aima mieux périr que de violer la loi de Dieu. — ELÉAZAR, fils d'Onias Ier., et frère de Simon dit le Juste, succéda à ce dernier dans la grande sacrificature, qu'il exerça pendant dix-neuf ans. On prétend que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-Philadelphe les soixante-douze interprêtes qui firent la version des livres sacrés, connue sous le nom de Version des Septante, environ 277 ans avant J.-C.

(*V.* Aristée). Ptolémée lui rendit les Juifs qui étaient retenus captifs dans ses états. — Josephe parle encore d'un autre Eléazar, magicien, qui délivrait les possédés par la vertu d'une herbe enfermée dans un anneau. Le démon, en signe d'obéissance, devait renverser une cruche pleine d'eau, placée à côté du patient. D. L.

ELÉAZAR de Garmiza ou de Worms, auteur hébreu, disciple de Judas, fils de Kalonymos, appartenait à une famille de juifs allemands très célèbre. Il vivait en 1240, et a laissé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés. Voici les principaux : I. le *Livre du Droguiste*, qui traite de l'amour de Dieu, de la pénitence, des choses licites ou défendues, etc., Fano, 1505, in-fol. Ce traité a été réimprimé plusieurs fois. II. *Guide du Pécheur*, Venise, 1543, in-4°. ; et Leyde, 1691, in-12. Il en existe encore d'autres éditions. III. *Commentaire sur le livre Jezira.* Dans les diverses éditions le texte se trouve uni au commentaire. IV. *Commentaire sur le Cantique et le livre de Ruth*, publié sous le titre de *Vin aromatique*, Dublin, 1608, in-4°. Il n'a paru que cette partie du commentaire d'Eléazar, qui embrassait les cinq *Meghilloth.* Parmi ses ouvrages manuscrits on distingue un *Traité de l'Ame*, cité par Pic de la Mirandole, dans son Livre contre les astrologues, un *Commentaire cabalistique sur le Pentateuque*, un *Traité de l'unité de Dieu*, et divers écrits cabalistiques, dont on trouve la nomenclature dans Wolf, *Bibl. hebr.*, et dans le *Dizionar. storico, degli ebrei*, de M. de Rossi. Ce rabbin fut maître du célèbre Nachmanide.

J—n.

ELECTUS DE LAUFFENBOURG, capucin, exerça long-temps les fonctions de missionnaire dans l'Orient, et à son retour en Allemagne, il s'adonna au ministère de la parole. Consumé par ses travaux apostoliques, il mourut à Rottenbourg, le 2 mai 1627. On a de lui, en allemand : *Chronique de la Suisse pendant qu'elle dépendait de l'Autriche antérieure ; Relation de sa mission dans l'Archipel.* Ces deux ouvrages sont restés manuscrits. E—s.

ELEONORE DE GUIENNE, d'abord reine de France, ensuite reine d'Angleterre, était fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine. Guillaume IX, en partant pour le pélerinage de S. Jacques en Gallice, la déclara héritière de ses états, à condition qu'elle épouserait le prince Louis, fils de Louis-le-Gros, roi de France. Les états d'Aquitaine, ayant appris la mort de Guillaume, firent connaître ses dernières volontés à Louis-le-Gros, qui envoya son fils à Bordeaux, où le mariage projeté fut célébré avec une grande pompe. Eléonore apportait en dot au prince Louis cette belle partie de la France maritime, qui, sous les noms de Poitou, de Saintonge, de Gascogne et de pays des Basques, s'étend depuis la basse Loire jusqu'aux Pyrénées. A peine venait-elle d'épouser l'héritier de la couronne de France (l'an 1137), que la mort de Louis-le-Gros fit monter le prince Louis sur le trône. Les premières années de son règne furent brillantes ; Eléonore, qui avait augmenté le royaume de son époux, ajoutait à l'éclat de la nouvelle cour par sa présence. La reine Eléonore se trouva au concile de Vézelai, où S. Bernard prêcha la seconde croisade ; elle reçut la croix des mains du saint abbé, et contribua beaucoup à enflammer par son exemple le zèle des chevaliers et des barons. La reine

partit pour l'Orient, avec son époux, au commencement de l'été 1147, et fit remarquer sa beauté et les grâces de son esprit à la cour de Constantinople. Après avoir supporté avec résignation les fatigues d'un voyage périlleux à travers l'Asie mineure, elle arriva à Antioche, où elle fut reçue avec de vives démonstrations de joie par son oncle, Raymond de Poitiers. Raymond, qui avait envie de retenir l'armée de Louis-le-Jeune pour faire la guerre aux princes musulmans ses voisins, s'efforça de séduire le cœur d'Eléonore et de l'entraîner dans ses projets. La reine, touchée des prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et si on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchants indignes d'elle, sollicita vivement le roi son époux de retarder son départ pour Jérusalem; comme elle ne put y réussir, elle annonça hautement le projet de se séparer de Louis VII et de faire casser son mariage, sous prétexte de parenté. Raymond lui-même jura d'employer la force et la violence pour retenir sa nièce dans ses états. Enfin le roi de France, outragé comme souverain et comme époux, résolut de précipiter son départ, fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener la nuit dans son camp. Parmi la foule des chevaliers et même des musulmans qui, au rapport de l'histoire, attirèrent dans Antioche les regards d'Eléonore, on citait un jeune Turk dont elle avait reçu des présents. « Dans ces choses-là, dit ingénieuse» ment Mézerai, on en dit souvent » plus qu'il n'y en a; mais aussi il » y en a souvent plus qu'on n'en dit. » Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et cessa d'avoir des égards et de l'attachement pour la reine. De son côté, Eléonore traitait son époux avec la fierté la plus insultante, et se plaignait d'avoir épousé un moine plutôt qu'un roi. Louis consulta plusieurs fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre; le sage abbé de St.-Denis conseilla toujours à son maître de dissimuler ses outrages, et surtout de n'en point venir à un divorce, qui ne pouvait être que funeste à la France. Tant que Suger vécut, Louis-le-Jeune suivit ses conseils; mais après sa mort, le roi ne s'occupa plus que de rompre des liens qui lui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce, qui était désiré également par les deux époux, fut enfin prononcé en 1152, dans le concile de Beaugency. Eléonore quitta le royaume, le dépit et la vengeance dans le cœur. Plusieurs princes aspiraient à sa main, mais elle préféra celui qui pouvait faire la guerre à l'époux qu'elle venait de quitter, et fit tomber son choix sur Henri, duc de Normandie, connu depuis sous le nom d'*Henri II*, roi d'Angleterre. Ce mariage fit passer sous la domination du monarque anglais les riches provinces de l'Aquitaine. Eléonore était plus âgée que son nouveau mari, qui en l'épousant n'avait consulté que son ambition; elle ne tarda pas à le tourmenter par les transports de sa jalousie, et porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à la cour de France : la tendresse d'Henri II pour la belle Rosemonde et pour plusieurs autres femmes de sa cour, avait poussé jusqu'à l'excès le dépit et l'humeur vindicative d'Eléonore. Enfin la reine résolut de se venger des infidélités de son époux, et semant partout les soupçons et la haine, elle trouva le moyen de diviser la famille royale et d'armer les fils contre leur père.

La Normandie, l'Aquitaine et l'Angleterre furent remplies de troubles et ravagées par une guerre impie. Eléonore s'était préparé un asyle dans le royaume de Louis, qu'elle avait longtemps menacé de sa vengeance, et qui était devenu son allié depuis qu'elle ne songeait plus qu'à se venger des infidélités de son dernier époux. Au moment qu'elle se disposait à quitter l'Angleterre, déguisée en homme, Henri, averti de ses intrigues, donna ordre de l'arrêter, et la fit enfermer dans une étroite prison. La captivité d'Eléonore dura depuis 1173 jusqu'à 1188, époque où Richard-Cœur-de-Lion succéda à son père et monta sur le trône d'Angleterre. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté fut de détourner Richard du mariage projeté avec Alix, princesse de France, pour lui faire épouser Bérengère, princesse de Navarre. Pendant la 3e. croisade, qui retint son fils en Orient, Eléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard, à son retour, fut fait prisonnier en Allemagne, elle implora tour à tour le pape, l'empereur Henri V, Philippe-Auguste, et tous les princes chrétiens, pour obtenir la liberté du héros malheureux de la guerre sainte. Quelques années après la délivrance de Richard, elle se retira à Fontevrauld, et mourut dans cette abbaye en 1203, âgée de plus de quatre-vingts ans. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III, parmi celles de Pierre de Blois : on croit même qu'elles lui furent dictées par cet auteur. L'histoire de cette princesse, publiée en 1692, in-12, à Rotterdam, par Larrey, sous le titre de l'*Héritière de Guyenne*, contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lue qu'avec circonspection. M—D.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, maîtresse d'Alphonse XI, roi de Castille, célèbre par sa beauté, ses aventures, une faveur de vingt ans et sa fin tragique, était veuve de D. Juan de Velasco, et fille de D. Pedro Nuñez de Guzman. Elle passait pour la plus belle femme de l'Espagne ; ses richesses et son esprit relevaient l'éclat de ses charmes. Éléonore inspira au roi de Castille l'amour le plus violent, sans pouvoir néanmoins adoucir son caractère impitoyable qui lui avait fait donner le surnom de *Vengeur*. Dès que le roi en fut épris, il ne garda plus de mesure dans sa famille ni envers le public : il en agit avec Éléonore comme si elle eût été reine. Constance de Portugal, épouse du roi, n'en avait que le nom ; Éléonore en avait l'éclat, le crédit et les honneurs. Alphonse fut tenté bien souvent de répudier la reine pour épouser sa maîtresse. Ce fut elle qui lui inspira, en 1332, l'idée d'instituer l'ordre de la Bande. Il fallait être noble, avoir servi dix ans, faire profession de politesse et de galanterie, pour être admis au nombre des chevaliers. Le but d'Éléonore était de réformer les mœurs farouches de la noblesse castillane : elle avait l'art de gouverner le roi, et en était fière. Au milieu des troubles et des malheurs d'un règne agité, le roi de Castille ressentit la joie la plus vive de la naissance de deux fils jumeaux que lui donna Éléonore. Ces deux princes étaient Henri de Transtamare, qui fut depuis roi, et Frédéric, grand maître de Saint-Jacques. On reproche à Éléonore d'avoir noirci et perdu à la cour, par ses intrigues, Martinez d'Oviedo, grand maître d'Alcantara. Aigri contre la favorite, il se révolta, fut pris et périt dans les supplices. A la mort du roi de Castille, arrivée en 1350, Éléonore fut exposée à la vengeance de la reine, qui s'em-

para du gouvernement : elle brûlait de la punir de l'indifférence et du mépris qu'avait eus pour elle le feu roi. En vain les jeunes princes, fils d'Éléonore, prirent les armes pour sauver leur mère : elle fut arrêtée à Séville, en 1351, et étranglée dans le palais de la reine, sous les yeux de cette princesse et du jeune roi son fils, Pierre-le-Cruel. B—P.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, fille de Martin-Alphonse Tellez de Nuñès, était mariée à D. Juan d'Acunha, lorsque Ferdinand, roi de Portugal, en devint éperdûment amoureux. Ce prince l'ayant demandée à son mari, qui la lui céda, rompit aussitôt les engagements qu'il avait contractés avec l'infante de Castille, et après avoir fait casser le mariage d'Éléonore, il l'épousa lui-même pour la placer sur le trône. Tout le royaume gémit de ce lien inégal : le peuple de Lisbonne se souleva; mais les chefs des révoltés furent punis de mort. Éléonore fut proclamée reine de Portugal en 1371. Dès ce moment le roi ne fut plus que le jouet de cette femme ambitieuse, qui abusa de sa faiblesse pour gouverner impérieusement. Sa conduite attira sur elle tous les regards : maîtresse de tout, mais observée du peuple et méprisée des grands, un instant pouvait lui enlever le fruit de ses intrigues, par la mort du roi qui était d'une santé faible. Éléonore qui avait acquis le trône par ses charmes, voulut s'en assurer la possession par ses libéralités. Après avoir élevé sa famille aux premières dignités, elle prodigua aux grands les honneurs et des bienfaits au peuple. Mais, ne pouvant dissimuler longtemps la perversité de son ame, elle occasionna, par de noirs artifices, la mort de sa propre sœur Marie, que l'infant D. Juan avait épousée en secret, et dont elle craignait la concurrence au trône; pleine d'ombrage et guidée par une adresse perfide, elle sut inspirer à ce prince un faux soupçon d'infidélité qui le porta à poignarder sa femme. Au mépris de ce qu'elle devait au roi, que sa passion aveuglait, Éléonore éleva au faîte des honneurs et du pouvoir D. Juan Andeiro, gentilhomme castillan, qui devint son amant et son favori. En 1383, elle parut avec éclat à la cour de Castille, où elle conduisit l'infante Béatrix, sa fille, qui épousa D. Juan, roi de Castille. Peu de temps après, Ferdinand mourut, et déféra la régence à Éléonore, qui prit les rênes du gouvernement, dont elle partagea la puissance avec Andeiro, son favori. Cependant l'infant D. Juan, grand maître d'Avis, ayant formé un parti, résolut d'ôter la régence à Éléonore; il entra avec ses partisans dans le palais royal, et poignarda Andeiro dans les bras de la reine. Le peuple ayant fait éclater sa joie à l'occasion de ce meurtre, Éléonore ne se crut point en sûreté à Lisbonne, et en sortit pour se retirer à Alenquer. Ce fut alors que, se tournant vers la ville, elle s'écria : *O ingrate et perfide! fasse le ciel que je puisse te voir embrasée!* d'Alenquer elle passa à Santarem. Le royaume fut divisé, et Lisbonne livrée à l'anarchie. Éléonore, toujours inconsolable du meurtre d'Andeiro, et brûlant de se venger, pressa vivement le roi de Castille, son gendre, d'accourir promptement en Portugal pour s'y faire reconnaître héritier du royaume, le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles. Elle attira ce prince à Santarem, et se dépouilla imprudemment, en sa faveur, de son autorité, espérant qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne; mais elle ne tarda pas à se repentir d'avoir appelé les

Espagnols à son secours. Le roi de Castille, son gendre, craignant ses artifices et les effets de son ambition trompée, la fit arrêter et conduire dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid, où, dévorée de chagrins et de remords, elle resta enfermée jusqu'à sa mort, arrivée vers 1405.

B—P.

ELEONORE-DE-CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa, en 1375, Charles III, dit *le Noble*, roi de Navarre, en exécution du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Galante, inquiète et ambitieuse, Eléonore se brouilla bientôt avec le roi son époux, et se retira en Castille où elle était recherchée et adorée des plus grands seigneurs du royaume. Benavente, Villena, Gijon, Transtamare, tous princes du sang, formaient sa cour et la suivaient partout. Naturellement intrigante elle se mit à la tête d'un parti puissant qui s'éleva contre son neveu Henri III, roi de Castille; mais ce prince étant venu l'assiéger dans le château de Roa, elle fut réduite par la force des armes et renvoyée ensuite au roi son époux. C'était la plus dure mortification à laquelle cette princesse pût être condamnée. Charles-le-Noble, qui la demandait avec instance, la reçut à Tudela, en 1395, et jura sur les Évangiles, en présence des ambassadeurs castillans, de ne point attenter à ses jours. Il la traita, en effet, avec beaucoup de générosité et d'égards; il lui confia même la régence du royaume, en 1403, pendant son séjour à la cour de France. Eléonore lui donna huit enfants. Elle mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son siècle. B—P.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, était sœur aînée de Charles-Quint, et naquit à Louvain, en 1498. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle perdit son père, l'archiduc Philippe-d'Autriche. Elevée à la cour de son frère, elle en faisait l'ornement. Frédéric II, frère de l'électeur palatin, qui vint à cette cour en 1514 et 1515, conçut pour Eléonore une vive passion, et la princesse n'y fut pas insensible; mais leur intrigue fut découverte à Charles-Quint, et ce prince, d'après les conseils de Chièvres, jugea plus convenable aux intérêts de sa politique d'éloigner de sa cour le jeune prince palatin, et de marier sa sœur au roi de Portugal. C'était Emanuel, dit *le Grand* et *le Fortuné*, qui avait vu cette monarchie s'élever, sous son règne, au plus haut point de gloire et de puissance; mais il était déjà âgé, infirme, bossu, et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes. Le mariage fut conclu, et malgré sa répugnance, Eléonore l'épousa en 1519. Elle vécut assez heureuse à la cour de Lisbonne; mais son séjour n'y fut pas long. Emanuel étant mort le 15 décembre 1521, et la laissant mère de deux enfants, la jeune veuve revint à la cour d'Espagne. Le prince palatin fit encore quelques démarches pour obtenir la main de cette riche douairière. Charles-Quint de son côté, eut l'idée de la faire épouser au connétable de Bourbon, en érigeant pour eux en royaume la Provence, qu'il comptait l'aider à conquérir, s'il ne pouvait les faire régner à Naples; mais la victoire de Pavie, et la captivité de François Ier. firent éclore d'autres projets; après bien des négociations, deux princesses (Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François Ier.), procurèrent la paix à la chrétienté, et une 3e. en

fut le lien. La liberté fut rendue au roi de France par le traité de Cambrai (14 janvier 1526), dont la première clause fut le mariage d'Eléonore avec ce monarque, déjà veuf de la reine Claude. Divers incidents en retardèrent l'exécution, et le mariage ne fut célébré que le 4 juillet 1530. Arrivée à la cour de France, où elle fut reçue par des fêtes magnifiques, tous les poètes du temps célébrèrent à l'envi cette alliance. Une des meilleures pièces qui furent faites en cette occasion, est le quatrain suivant, qui se trouve dans les poésies de Th. de Bèze :

Nil Helenâ vidit Phœbus formosius ipsâ.
 Te, Regina, nihil pulchrius orbis habet.
Utraque formosa est; sed re, tamen, altera major:
 Illa serit lites, Helionora fugat.

La reine ne trouva pas auprès du jeune et galant François Ier. le bonheur qu'elle avait goûté à Lisbone. Il est vrai qu'elle était de toutes les fêtes de la cour, et servait d'ornement aux parties que le roi faisait à Fontainebleau où à St.-Germain; mais ce prince la délaissait souvent pour ses maîtresses, dont le crédit réduisait celui d'Eléonore à peu de chose. Elle employa le sien, tant qu'elle put, à maintenir l'union entre son frère et son mari, ou à rapprocher ces deux puissants monarques. La lecture et les exercices de piété faisaient son occupation la plus ordinaire, la chasse et la pêche lui servaient de délassement. C'est sans preuves que le président Hénault a supposé qu'elle avait engagé le connétable de Montmorenci de décider le roi à se contenter de la parole de Charles-Quint, sans exiger de promesse par écrit, lorsque traversant la France pour réduire les Gantois révoltés, il se confia à la loyauté d'un rival qui avait tant à se plaindre de lui. Eléonore n'eut point d'enfants de son second mariage. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, et ensuite (1556) en Espagne, où elle mourut à Talavera, près Badajoz, le 18 février 1558. Son corps fut porté à l'Escurial. On trouve de curieux détails sur les premières années de cette princesse, dans Hubert Thomas, *Annales de vitâ Frederici II palat.* C. M. P.

ELEUTHÈRE, élu pape l'an 177, après la mort de S. Soter, était grec de nation et originaire de l'Epire. Il eut à combattre les erreurs de Valentinien. Le roi de la Grande-Bretagne, Lucius, lui envoya demander des missionnaires pour l'instruire dans la doctrine catholique. Il vécut sous Marc-Aurèle, et mourut en paix sous l'empire de Commode, l'an 192, après avoir gouverné l'Eglise avec beaucoup de sagesse pendant quatorze ans environ. L'Eglise l'honore comme martyr, ainsi que quelques-uns de ses prédécesseurs, moins pour avoir souffert que pour avoir combattu pour la foi. Il eut pour successeur St. Victor Ier. D—s.

ELEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, fut nommé par ce prince à l'exarcat de Ravenne; les habitants de cette ville venaient de massacrer Lémigius leur exarque ; Eleuthère punit de mort les meurtriers et rétablit le calme dans la ville; mais une autre révolte l'appela bientôt dans la Campanie. Jean de Compsa, homme puissant et ambitieux, s'était emparé de Naples; Eleuthère assiégea la ville et s'en rendit maître. Jean de Compsa fut tué en combattant. Mais Eleuthère se révolta bientôt lui-même, et, pour s'assurer la possession de l'Italie, il marcha vers Rome à la tête d'une armée. Ses soldats, qui le haïssaient, se soulevèrent contre lui près de Cantiano en Ombrie. Ils se jetèrent sur lui, l'assommèrent et envoyèrent sa tête à l'empereur Héraclius, en 617. L-S-E.

ELFLEDE. *Voy.* Ethelflede.

ELGER. *Voy.* Elliger.

ELIAN. *Voy.* Elien.

ELIAS DE BARJOLS, prêtre provençal, naquit à Payols en Agenois, vers la fin du 12e. siècle. Son père, simple marchand, et non pas gentilhomme, comme l'a dit Nostradamus, voulut lui faire embrasser le commerce; mais, lié avec un certain Olivier, jongleur, il s'associa avec lui pour exercer le même métier, qui lui parut préférable au négoce. Dès-lors les deux aventuriers se mettent à parcourir le pays et à visiter les châteaux. Ils arrivent chez Alphonse II, roi de Provence, qui les prit à son service, les maria, et, pour se les attacher encore davantage, leur donna des terres à Barjols, dans le diocèse de Riez. Il ne reste de cet Elias que sept Chansons qui se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, et que l'on croit avoir été adressées à Garsende de Sabran, veuve d'Alphonse, dont le poète aurait été amoureux. On ignore la suite des aventures de ce jongleur; il est seulement certain qu'il fit profession, en 1222, chez les Hospitaliers de St.-Benoit d'Avignon, qu'on appelait aussi les *Frères Pontifes*, ou faiseurs de ponts. L'objet de leur institution était de construire des ponts, des chapelles, et de servir les malades dans les hôpitaux. On ne doit nullement ajouter foi à ce que Nostradamus rapporte d'Elias de Barjols, auquel il attribue un poëme intitulé : *Guerra dels Baussencs.* R—t.

ELIAS LÉVITA, fils d'Acher, l'un des plus habiles critiques et grammairiens qu'aient eus les juifs, naquit, selon les uns, en Italie, et selon les autres, en Allemagne, parce qu'il prend sur le titre de ses ouvrages la dénomination d'*Achenazy*, *allemand*; dénomination qui peut n'indiquer que son origine. Le fait est que Elias naquit en Italie en 1472, et fit des études brillantes. Il cultiva d'abord la grammaire et l'écriture, avec tant d'ardeur et de succès, qu'il s'acquit bientôt une grande réputation. On doit avouer que les circonstances le favorisèrent. Paraissant dans un temps où les docteurs, obligés de recourir aux sources, aux textes originaux de l'écriture, étaient ramenés à l'étude de la langue hébraïque, étude qui était même de mode alors, Elias fixa leurs regards et leur attention par sa doctrine et ses ouvrages. En 1504 il enseignait à Padoue, et y composa pour ses écoliers l'exposition de la Grammaire de Moïse Kimchie. Cette ville ayant été prise et saccagée en 1509, il perdit tout son avoir, et se retira à Venise, où il demeura trois ans. En 1512 il alla à Rome, et y fit la connaissance du cardinal Gilles. Ce prélat le prit sous sa protection, le logea chez lui et fournit à tous ses besoins. Elias passa ainsi treize années de sa vie, pendant lesquelles il fit divers ouvrages pour son protecteur. Le fameux sac de Rome, arrivé en 1527, le priva une seconde fois de ce qu'il possédait, et le força à se retirer à Venise. En 1540, sur l'invitation de Fagius, il se rendit à Isny, où il publia quelques ouvrages, et revint à Venise, où il mourut en 1549, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il nous apprend, dans un de ses ouvrages, que des princes, des cardinaux, des évêques, et même le roi de France, lui firent des offres très avantageuses pour l'attirer près d'eux; mais il les rejeta toutes. Avant de mourir, ce savant homme eut la satisfaction de voir ses ouvrages recherchés, lus, imprimés plusieurs fois, traduits et estimés des juifs comme des chrétiens. « Elias, dit le savant

» biographe des auteurs hébreux, » M. de Rossi, ne fut pas seulement habile grammairien et critique, » mais bon poète, ainsi que le prou- » vent ses poésies imprimées. Il était » doux, humain, honnête et vrai. » Sa complaisance envers les chré- » tiens, auxquels il enseignait l'hébreu » et communiquait ses connaissances, » lui attira les reproches et la haine de » plusieurs rabbins. Son habileté dans » cette langue et ses ouvrages lui mé- » ritèrent le titre de *medakdek*, le » *grammairien*. Ceux qui veulent con- » naître à fond la langue hébraïque, » dit Richard Simon, doivent lire les » Traités du rabbin Elias Lévita; ils » sont pleins de réflexions utiles et » importantes, et absolument néces- » saires pour posséder l'intelligence » du texte sacré. » Il porta aussi les surnoms de *Tisbita* et de *Bachur*, ce qui a fait croire faussement à Wolf qu'il vécut célibataire. Il eut plusieurs femmes et des enfants. Ses fils moururent de son vivant, et il témoigna dans ses ouvrages le regret de n'en avoir aucun pour perpétuer son nom. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Commentaire sur la Grammaire de Moïse Kimchi* : il fut imprimé pour la première fois à Pesaro, en 1508, sous le nom du rabbin Benjamin, fils de Juda; réimprimé plusieurs fois, et traduit en latin par Munster; II. *le Choix*. C'est une excellente grammaire hébraïque, composée pour le cardinal Gilles; elle a eu plusieurs éditions, et Munster l'a traduite en latin et commentée. III. *La Composition* : traité dans lequel sont expliqués les mots irréguliers du texte sacré. L'édition première, la plus rare, est de Rome, 1516, Munster l'a également traduite en latin. IV. *Le Bon Goût*, *Traité des Accents*; Venise, 1538. L'année suivante, Munster en a donné une nouvelle édition, à la suite de laquelle il a joint un extrait de cet ouvrage, écrit en latin. V. *Massorah* (*de la Massore*), Venise, 1538, in-8°, et Bâle, 1539. Ces deux éditions sont très rares. Il en a paru deux autres en 1769 et 1771 à Sulzbach. Ce traité a pour objet la critique du texte sacré, et les auteurs qui en ont écrit. L'édition de Bâle contient un abrégé latin de l'ouvrage par Munster, et une traduction entière de la troisième préface. Les trois préfaces, qui se font lire avec intérêt, ont été traduites par Nagel, dans ses *Dissertations diverses* publiées à Altorf. Cet ouvrage est celui qui fit le plus de bruit et fonda la célébrité d'Elias, à cause de la doctrine qu'il émet et soutient touchant les points voyelles; cette doctrine a été suivie dans la suite par plusieurs philologues catholiques et protestants. On a réimprimé, sous le titre de *Fractions des Tables*, la dernière partie de cet ouvrage, qui traite des abréviations. Semler a traduit l'ouvrage entier en allemand, et l'a publié avec des notes à Hale, en 1772. VI. *Lexique chaldaïque*, *targumique*, *talmudique* et *rabbinique*, Isny, 1541, et Venise, 1560, in-fol. VII. *les Chapitres d'Elias*, *ou Traité des lettres*, *de leur prononciation*, *des voyelles*, *des lettres serviles* et *gutturales*, *des noms*, etc., Pesaro, 1520. Munster l'a traduit en latin, et publié à Bâle en 1527. VIII. *Tisbi*, ou *Dictionnaire choisi*, dans lequel on explique sept cent douze mots appartenant à diverses langues, employés par les rabbins, et qui ne se trouvent point dans les lexicographes, Bâle, 1557 et 1601; et avec la version latine de Fagius, Isny, 1541. On a encore d'Elias Lévita divers petits Traités de gram-

maire imprimés à Isny, à Venise, etc., dont on peut lire la nomenclature dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de' Rossi, tome I, pages 108 et suivantes. La bibliothèque du roi possède un Traité de ce savant rabbin, intitulé : *Livre des Souvenirs*, et qui contient des règles et des observations touchant la Massore. L'auteur dit, dans une de ses préfaces, qu'il avait employé vingt années à le composer, et qu'il l'avait envoyé à Paris pour l'y faire imprimer.

J—N.

ELIAS (MATTHIEU), peintre, naquit au village de Peene, près Cassel, en 1658, de parents très pauvres. Sa mère subsistait du métier de blanchisseuse et ne possédait qu'une vache dont son fils était le gardien. Corbeen, peintre estimé, passant un jour près de leur demeure, aperçut une fortification en terre avec de petites figures ; c'était l'ouvrage d'Elias, dont l'intelligence et l'aimable physionomie intéressèrent l'artiste, qui, du consentement de sa mère, l'emmena chez lui à Dunkerque et le plaça au nombre de ses élèves. Ses progrès furent tels que, pour mettre le comble à sa bienfaisance, Corbeen l'envoya se perfectionner à Paris, lorsqu'il fut parvenu à sa 20e. année. Elias se montra digne des soins de son protecteur. Il lui envoyait fréquemment de ses ouvrages en témoignage de reconnaissance. S'étant marié à Paris, il fit un voyage à Dunkerque, pour y voir son maître, et peignit alors dans cette ville un *Martyre de Ste.-Barbe*. De retour à Paris, il fut nommé professeur à l'académie de St.-Luc, et composa quelques thèses. Etant devenu veuf, il revint à Dunkerque où il fit encore plusieurs tableaux, tels que *les Portraits en pied des principaux membres de la confrairie de S. Sébastien*, dans un seul tableau; *un Baptême de J.-C.*, où il introduisit, par un de ces anachronismes qui, pour être communs, ne sont pas moins répréhensibles, *S. Louis en prières*. Il se préparait à retourner à Paris, lorsque les sollicitations de ses compatriotes le retinrent à Dunkerque. Il y peignit entre autres un *Vœu du corps de la ville à la Vierge*, morceau remarquable en ce qu'il s'y montra coloriste plus vrai et plus vigoureux qu'à son ordinaire. Il plaça son portrait dans cette vaste composition. Les villes de Menin, Ypres, Cassel et Berg-St.-Winoc possédèrent aussi de ses ouvrages. Descamps, qui avait personnellement connu Elias, donne les plus grands éloges à la douceur de son caractère, et à la pureté de ses mœurs. Il mourut le 22 avril 1741, à quatre-vingt-deux ans.

D—T.

ELICHMANN (JEAN), savant médecin du 17e. siècle, naquit en Silésie, et pratiqua la médecine à Leyde, où il mourut en 1639. Saumaise assure qu'il savait seize langues. Il s'était principalement occupé de la littérature orientale, et prétendait que l'allemand avait une origine commune avec le persan, hypothèse déjà présentée par Juste-Lipse, qui a été plusieurs fois renouvelée depuis avec quelque fondement. « Elichmann, au dire de » Saumaise, était l'homme de l'Europe » qui connut mieux le persan. Il avait » entrepris de grands travaux de litté» rature orientale, parmi lesquels on » distinguait les matériaux d'un dic» tionnaire arabe et persan, très am» ple. Il s'était beaucoup occupé des » traductions arabes des auteurs grecs, » et prétendait, à l'aide de ces traduc» tions, rétablir les textes grecs alté» rés, ou faire connaître des auteurs » dont les ouvrages ne sont point ve-

» nus jusqu'à nous. Une mort prématurée ne lui a point permis de mettre la dernière main à aucun de ces » travaux. » On lui doit seulement une Lettre arabe sur l'utilité de cette langue pour ceux qui cultivent l'art de guérir, Iéna, 1636 ; une dissertation *De fatali vitæ termino secundùm mentem orientalium*, Leyde, 1639. En 1640, parut sa traduction latine et arabe du tableau de Cébès, avec l'original grec, et une préface longue et intéressante de Saumaise. On ne sait sur quel fondement Jöcher, dans son *Gelehrten Lexicon*, dit qu'Elichmann est l'auteur de la *Grammaire persane* publiée par L. de Dieu. Jöcher ne cite que Bayle, et ce dernier ne dit pas un mot qui appuye cette assertion. J—n.

ÉLIE, fameux prophète, que Dieu suscita surtout contre l'idolâtrie, naquit à Thesbé, ou Thisbé, ville du pays de Galaad, située au-delà du Jourdain. Achab et Jézabel, son épouse, attiraient sur Israël toutes sortes de malédictions, à cause de leur impiété. Elie leur prédit une longue sécheresse, et se retira ensuite dans le désert sur les bords du torrent de Carit. L'eau du torrent s'étant desséchée, il alla chercher un asile à Sarepta, petite ville des Sidoniens. Ce fut dans cette ville qu'une pieuse veuve voulant lui faire un pain du peu de farine qu'elle avait encore, Elie multiplia miraculeusement ce peu de farine, et bientôt après ressuscita le jeune fils de la veuve, en se mettant trois fois sur l'enfant et se mesurant à son petit corps. Cependant la famine désolait la capitale du pays d'Israël; le prophète résolut d'aller trouver Achab, qui le prévint et lui reprocha d'être un perturbateur : « C'est vous-même, dit Elie, qui avez » troublé Israël, lorsque vous avez » abandonné les commandements de » Dieu. » En même temps l'homme de Dieu demande au roi d'envoyer sur le mont Carmel huit cent-cinquante faux prophètes qui appartenaient au culte de Baal et d'Astarté : pour lui, il s'y rend seul de son côté. Un peuple nombreux s'assemble; Elie lui reproche avec amertume ses incertitudes dans le service du Seigneur; le feu du ciel va déclarer quel est le Dieu véritable. Les faux prophètes crient après leurs idoles, et leurs idoles ne les entendent pas, et leur victime n'est pas consumée. Elie invoque le Tout-Puissant, et le feu céleste dévore tout à la fois le bois, l'holocauste et jusqu'à la pierre du sacrifice. Tous les faux prophètes furent égorgés. Jézabel, furieuse de la mort des prophètes de ses faux dieux, voulut faire périr Élie. Il se mit donc en fuite, se retira à Bersabée, s'avança ensuite jusque dans l'Arabie Pétrée, où l'excès de la fatigue lui fit désirer de mourir. Un ange du ciel lui apporta un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Ayant bu et mangé, il marcha encore pendant quarante jours et quarante nuits ; il arriva jusquà la montagne d'Horeb, qui n'est, à proprement parler, qu'une partie du mont Sinaï, et qui était aussi appelée la montagne du Seigneur. C'était là que Dieu avait apparu à Moïse dans un buisson ; Élie vint y habiter une caverne, emportant avec lui, comme le dit l'Ecriture, le zèle du Seigneur et la loi de l'holocauste. Un souffle divin lui ayant annoncé que l'Eternel était à l'entrée de sa demeure, il se couvrit le visage de son manteau, et reçut l'ordre d'aller répandre l'onction sacrée sur Hazaël, pour être roi de Syrie; sur Jehu, pour être roi d'Israël; sur Élisée, pour être prophète. Élie ayant donc quitté la montagne d'Horeb, alla en Éphraïm, où il trouva Élisée qui labourait la

...aim,
...ourait la

terre, avec douze paires de bœufs; il lui jeta son manteau sur les épaules, et lui déclara les volontés du Seigneur. Achab avait pris la vigne du vertueux Naboth, que Jézabel avait fait périr; Élie reçoit l'ordre d'aller trouver ce prince coupable; il lui annonce que des chiens lécheront son sang, dans le lieu même où celui de Naboth a été répandu, et dévoreront les restes épars de sa criminelle épouse. Achab s'humilia par les larmes du repentir; les maux dont il était menacé furent réservés au règne de son fils. Celui-ci, nommé Ochosias, non moins impie que son père, consultant aussi les idoles, envoya plusieurs fois des gens armés pour se saisir de la personne d'Élie; ils étaient tous, à la voix du prophète, consumés par le feu du ciel. L'humiliation seule du dernier des envoyés d'Ochosias arrêta la colère céleste; Élie alla avec lui trouver son maître pour lui annoncer sa mort prochaine. Bientôt il sut lui-même qu'il allait être enlevé à la terre. Élisée, quoique non instruit de cette séparation prochaine, ne pouvait plus cependant s'éloigner de l'homme de Dieu; il le suivait partout, à Béthel, à Jéricho et vers le Jourdain. Le manteau d'Élie ayant touché les eaux, ouvrit un passage aux deux prophètes; ils allèrent au-delà du fleuve. Là, Élisée conjura son maître de lui laisser son esprit. Élie s'éleva vers le ciel, dans un tourbillon, laissant tomber son manteau qui fut ramassé par Élisée, et les prophètes de Jéricho reconnurent que sur lui s'était reposé l'esprit d'Élie. Ceci arriva l'an 892, avant la naissance de J.-C. Huit ans après la disparution de ce prophète, on remit de sa part à Joram, roi de Juda, des lettres qui lui reprochaient ses crimes. Ce fait marqué dans les écritures, est interprété diversement: quelques-uns croient que ces lettres avaient été écrites avant l'enlèvement d'Élie; d'autres ont dit que Joram ne les avait reçues qu'en songe. Les rabbins, dans leur *Seder Olam* (la suite des siècles), assurent qu'Élie est actuellement occupé à écrire les événements de tous les âges du monde. Élie est, sans contredit, un des plus grands personnages de l'ancienne loi; il est loué dans plusieurs endroits des divines écritures: » Quelle gloire, ô Élie, dit l'auteur » de l'Ecclésiaste, ne vous êtes-vous » pas acquise par vos miracles! » Le Sauveur, dans l'Évangile, nous avertit que le prophète Élie est déjà venu en esprit dans la personne de Jean. Les Musulmans croient qu'Élie habite un jardin délicieux, dans un lieu retiré, où se trouvent l'arbre et la fontaine de vie, qui entretiennent son immortalité. Quelques mages de Perse ont cru que leur maître Zoroastre avait été disciple de ce grand prophète.

C—T.

ELIE, ELIAS ou HELIE (Paul), né à Vardberg, dans le Halland, vers 1480. Après avoir terminé ses études; il entra dans l'ordre des carmes à Elseneur. La lecture des écrits de Luther fit une impression très forte sur l'esprit du jeune religieux; et ayant été chargé, en 1517, d'expliquer l'Ecriture-Sainte au collége de Copenhague, il laissa voir qu'il n'était pas éloigné de partager les opinions de ce chef de la Réforme. Enhardi par l'approbation des principaux seigneurs que la curiosité attirait à ses leçons, il cessa bientôt de se contraindre, et professa publiquement les principes du luthéranisme. Quelques années après il se repentit du scandale qu'il avait donné, et crut pouvoir le réparer en écrivant, avec un zèle outré, contre ceux qu'il avait contribué à égarer. Dans le même temps le roi,

qui estimait les talents d'Elie, le chargea de traduire en danois un ouvrage qu'on soupçonne être le *Prince* de Machiavel; Elie y substitua l'*institution d'un prince chrétien* d'Erasme. Le roi, offensé de cette hardiesse, lui ordonna de sortir de Copenhague, où il obtint ensuite la permission de revenir. Cette punition ne ralentit pas sa ferveur; elle semblait croître, au contraire, par les dangers auxquels elle l'exposait. A l'issue d'une conférence tenue au château de Copenhague, en 1526, des soldats l'insultèrent, quelques-uns même des plus furieux se jetèrent sur lui et l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût arraché de leurs mains. Après tant de travaux entrepris pour le maintien de la foi chrétienne, tant de persécutions essuyées pour cet objet, Elie parut revenir aux principes de Luther. On assure même qu'il les enseigna de nouveau à Roskild, où il mourut vers 1536. Son inconstance lui a fait donner, par les protestants, le surnom de *Wetterfahne*, girouette. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, peu connus et peu dignes de l'être, et des traductions en danois : I. du livre *de la vertu, par S. Athanase*, 1528, in-8º.; II. des *Psaumes de David*, 1528, in-8º.; III. de *L'institution d'un prince chrétien*, par Erasme, Roskild, 1534, in-8º. Christian Olivarius a publié la vie d'Elie, en latin, Copenhague, 1744, in-8º.

W—s.

ELIE-DE-BEAUMONT (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), né à Carentan, en Normandie, au mois d'octobre 1732, mort à Paris le 10 janvier 1786. Il fut reçu avocat en 1752. Quelques causes plaidées sans succès, par défaut d'organe, l'obligèrent de renoncer à la plaidoierie. Il fut bien dédommagé de cette humiliation par l'effet que produisirent ses mémoires; celui pour les *Calas*, surtout, lui fit une réputation étonnante en France et dans toute l'Europe. Un zèle ardent, actif, infatigable, qui croissait avec les difficultés, et que rien ne pouvait décourager; beaucoup d'imagination, de chaleur et d'esprit; l'art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle pouvait fournir; l'art, peut-être plus rare, de les mettre dans tout leur jour en les réunissant dans un corps de preuves; tels étaient les principaux titres d'Elie-de Beaumont à la confiance publique. Il y joignit une facilité prodigieuse, qui éclatait dans tous ses écrits. Ses mémoires, souvent remplis d'élégance, étaient encore remarquables par cet intérêt de style qui tient à d'ingénieuses idées facilement exprimées, et qui se compose d'un mélange de chaleur, de justesse et de clarté. La multitude d'affaires dont il a été surchargé pendant ses vingt dernières années, ne lui a pas permis de mettre la même correction dans les ouvrages de sa vieillesse, que dans ceux qui avaient fait sa réputation. Elie-de-Beaumont portait dans le monde beaucoup de simplicité et de bonhomie. Dans un petit cercle d'amis, il se livrait sans réserve; alors peu de personnes avaient une gaîté plus piquante et plus franche, et racontaient avec plus d'esprit et d'originalité; mais le seul aspect d'un homme malveillant le déconcertait. Il manquait absolument de cette espèce de force qui fait qu'on se roidit contre les dégoûts ou les préventions de son auditoire. Comme tous les hommes qui ont beaucoup d'imagination, il était sans cesse tourmenté par la sienne : si une idée triste venait tout à coup l'obséder, toute sa gaîté se trouvait éteinte, et il n'était plus possible d'en tirer le moindre mot. Aussi y a-t-il eu

peu d'hommes sur lesquels on ait porté des jugements si différents ; les uns lui trouvaient encore plus d'esprit dans la société que dans ses écrits ; et les autres, en convenant de l'esprit qui était dans ses mémoires, soutenaient qu'il en avait fort peu dans la conversation. Elie-de-Beaumont était propriétaire de la terre de Canon en Normandie, où il établit en 1777 une fête champêtre connue sous le nom de *Fête des bonnes gens* (1), qui a fourni à l'abbé Lemonnier le sujet de son ouvrage intitulé : ***Fêtes des bonnes gens de Canon et des rosières de Briquebec et de St.-Sauveur-le-Vicomte***, 1778, in-8°., fig. Parmi les mémoires d'Elie de Beaumont, les curieux recherchent surtout : I. *Mémoire du sieur Grudon contre Ramponneau*, réimprimé avec les *Causes amusantes* ; II. *Mémoire au sujet des caves forcées et des vins pillés, des chanoines de la Ste. Chapelle*, 1760, in-4°. ; III. *Défense de Claudine Rouge*, 1770, in-4°. ; IV. *Mémoire pour les Calas*, 1762, in-4°. ; C'est à l'occasion de ce mémoire, qui fit beaucoup de bruit, que Voltaire s'écrie : « Voilà un véritable philosophe : il venge l'innocence opprimée ; il n'écrit pas contre la comédie ; il n'a point un orgueil révoltant. » Mais Voltaire ajoute : « Je voudrais bien qu'avec une ame si belle, si honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos de collége. » T—D.

ELIE DE BEAUMONT (ANNE-LOUISE MORIN-DUMÉNIL, épouse de J. B. J.), née à Caen en 1729, donna les *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12, très souvent réimprimés. Ce roman a eu assez de succès pour que M. Desfontaines de la Vallée donnât au public les *Lettres de Sophie et du chevalier de ***, pour servir de Supplément aux Lettres du marquis de Roselle*, 1765, 2 parties in-12. *Les Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre*, parurent en 1776, in-12. Mme. de Tencin n'en ayant fait que les deux premières parties, Mme. Elie de Beaumont suppléa la troisième. « Cette troisième partie, dit La Harpe, n'est pas, à beaucoup près, aussi bien écrite que les deux premières : on sent que c'est une main toute différente ; mais les caractères annoncés dans la première partie sont soutenus dans la troisième, et les événements se dénouent à peu près aussi bien qu'il était possible en travaillant sur un plan donné. » Mme. Fortunée Briquet rapporte qu'après la mort de Mme. de Beaumont, on ne trouva plus le même feu dans les ouvrages de son mari. Quoi qu'il en soit de cette remarque, Mme. Elie de Beaumont mourut près de trois ans avant son mari, le 12 janvier 1783.

A. B—T.

ELIE DE LA POTERIE (JEAN-ANTOINE), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, né vers 1732, mourut le 23 mai 1794 à Brest, où il exerçait les fonctions de premier médecin de la Marine. Il était frère d'Elie de Beaumont, et comme lui il s'était dévoué aux intérêts de l'humanité. Très jeune encore il avait étudié avec zèle les sciences naturelles et embrassé la profession de médecin, plus analogue à ses goûts que le barreau. Son activité égalait ses connaissances, et sans les devoirs multipliés de sa place il aurait beaucoup et judicieusement

(1) C'est aussi lui qui fit le fonds (500 liv.) du prix proposé par l'académie de Bordeaux, sur la manière de tirer parti des landes de Bordeaux, quant à leur culture et à la population. Le mémoire de M. Diesbey remporta le prix en 1776.

écrit, comme il avait beaucoup étudié et beaucoup observé. Toutefois il a laissé une foule de mémoires, d'observations, de dissertations et de rapports sur la médecine, la chimie, le service des hôpitaux, etc.; quelques-uns de ces ouvrages ont été publiés dans les Mémoires de la faculté de médecine et dans ceux de la société royale, dont il était membre. Il mit au jour, en 1784: I. l'*Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, sur les principes du mouvement et de la vie, sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'histoire du magnétisme animal.* Cet ouvrage, très savant et bien écrit, où le système de Mesmer fut apprécié à sa juste valeur, fut très bien accueilli de Buffon, qui y vantait la force de l'éloquence réunie à la justesse du discernement (lettre du 10 avril 1785); II. les *Recherches sur l'état de la médecine dans le département de la Marine*, qui parurent en 1790, III. les *Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791, renferment beaucoup de détails savants et curieux sur l'histoire de ces deux sciences, sur les académies et les institutions qui ont pour objet l'éducation et l'instruction, et déterminent les véritables principes de l'art de guérir, en offrant des aperçus piquants sur ses progrès. Il avait commencé vers la fin de 1792 un ouvrage étendu sur la politique; ses nombreuses occupations en ralentirent la composition, et la mort survenue à la suite d'une fièvre gangreneuse l'empêcha de le terminer.

D—B—S.

ELIEN (CLAUDE), Grec de nation, vivait sous le règne de l'empereur Adrien, à qui il dédia un ouvrage sur la tactique grecque, qui a été imprimé plusieurs fois; la meilleure édition est la suivante : *Cl. Æliani et Leonis imperatoris tactica; gr. lat. cum notis Sixti Arcerii et Jo. Meursii*, Leyde, Elzevir, 1613, in-4°. Cet ouvrage a été traduit, avec Polybe, par Louis de Machault, Paris, 1615, in-fol., et par Bouchaud de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12; il l'avait déjà été par un anonyme avec Végèce, Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-4°. C—R.

ELIEN (CLAUDE), demeurait à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il se livra par goût à l'étude de la langue grecque, et y fit d'assez grands progrès pour mériter le titre de sophiste, qu'on regardait alors comme honorable. Il n'avait écrit qu'en grec; il nous reste de lui les ouvrages suivants : I. *De naturâ animalium libri XVII; gr. lat., cum notis diversorum et Abr. Gronovii.* Londres, 1644, in-4°., 2 vol.; — *gr. lat., cum notis Jo. Gottl. Schneideri*, Leipzig, 1784, in-8°. Comme M. Schneider est en même temps savant naturaliste et habile critique, on fait le plus grand cas de cette édition; II. *Variæ historiæ; gr. lat. cum commentario Jac. Perizonii*, Dresde, 1701, in-8°., 2 vol.; — *cum notis J. Schæfferi et Johan. Kuhnii*, Strasbourg, 1713, in-8°.; —*gr. lat. cum notis variorum, curante Abr. Gronovio*, Amsterdam, 1731, in-4°., 2 vol. La première édition, donnée par Camille Perusco (Rome, 1545, in-fol). ne contenait que le texte grec. Cet ouvrage n'est qu'une compilation, souvent curieuse, mais qui serait bien plus importante si Elien avait cité ses sources. C'est le plus ancien des *Ana*, et peut-être l'un des meilleurs. Ces histoires diverses, avec Héraclide de

Pont et Nicolas de Damas, forment le premier volume de la bibliothèque grecque publié par le docteur Coray aux dépens des frères Zozima. Ce volume a paru sous le titre de *Prodromus*, à Paris, Firmin Didot, 1805, in-8°. La préface et les notes sont en grec. La traduction française qu'en a donnée Formey, Berlin, 1764, est moins estimée que celle que M. B.-J. Dacier a fait paraître en 1772 (Paris, in-8°.), avec des notes pleines de goût et d'érudition; III. *Cl. Æliani epistolæ rusticæ XX;* elles se trouvent dans la collection de ses OEuvres, publiées en grec et en latin par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol.; dans la collection intitulée : *Epistolæ Græcanicæ mutuæ; gr., lat*, Genève, 1606, in-fol. On ignore si notre Elien est le même que celui dont parle Suidas, qui était né à Préneste en Italie, et était grand-prêtre de quelque divinité. Il avait fait un Traité sur la Providence, dont Suidas rapporte beaucoup de fragments. C-R.

ELIEZER, fils d'Elias, l'allemand, médecin et rabbin de Crémone, sous Philippe II, fut forcé d'abandonner cette ville, et se retira à Constantinople, où il obtint la direction de la synagogue de l'île de Naxo. Il quitta cette île pour venir en Pologne, et obtint le même emploi dans la synagogue de Posen. Il mourut à Cracovie, en 1586. Les juifs le regardent comme un des hommes les plus savants de son siècle, et qui n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. On a de ce rabbin : I. *Commentaire sur le Livre d'Esther*, Crémone, 1576, et Hambourg, 1711 : il a été réimprimé de nouveau à Offembach; II. *Histoire de Dieu*, ouvrage dans lequel est exposée l'histoire du Pentateuque, Venise, 1583, et Cracovie, 1584. J—N.

ELIKOUM I[er]., Prince de la race des Orpélians, en Géorgie, fils aîné de Libarid II. En l'an 1167, George III, roi de Géorgie, jaloux de la grande puissance de la famille Orpélianne, et craignant qu'elle ne tentât de mettre sur le trône son neveu Temna, qu'il avait dépouillé de la couronne, à cause de sa jeunesse, fit un grand armement pour détruire le prince de cette famille, qui s'était déclaré le protecteur du jeune roi. Ivane II, qui était alors chef des Orpélians, se prépara à résister au roi George, et il envoya son frère Libarid, avec ses fils Elikoum et Ivane, pour demander du secours à l'atabec Eldikouz, sulthan de l'Aderbaïdjan; pendant ce voyage, le roi de Géorgie vainquit Ivane, le prit et le fit mourir avec tous ceux de sa race qui se trouvèrent auprès de lui. Après ce désastre, Elikoum se fixa à la cour d'Eldikouz, qui le traita avec la plus grande distinction, et le fit grand atabek de la ville de Hamadan, puis gouverneur pour douze ans des villes de Rei, Ispahan et Kazwin. Eldikouz promit encore à Elikoum de lui donner sa fille en mariage, et de lui céder une partie de ses états, s'il voulait abandonner la religion chrétienne; mais ce dernier ne voulut pas accepter cette dernière proposition. Malgré ce refus, l'atabek lui conserva toujours son amitié, et même, vers la fin de sa vie, en 1172, il lui ceda la possession d'une partie de l'Arménie, située vers la ville de Nakhidchevan, et il le fit tuteur de son fils Pahlavan. Il périt long-temps après, dans une expédition que ce prince fit contre la ville de Gandsak, ou Gandjah, en Arménie. De sa femme Khathoun, nièce d'Etienne, archevêque de Siounik'h, Elikoum eut un fils, nommé Libarid, qui lui succéda. S. M—N.

ELIKOUM II, prince des Orpélians, fils aîné de Libarid III. Vers l'an 1226, il succéda à son père, dans la souveraineté des provinces de Siounk'h et de Vaiots Dsor, que le roi de Géorgie, Lascha George, avait rendue à sa famille. Il gouverna assez tranquillement ses états jusqu'à ce que les mogols, vainqueurs de Djelal-eddin, sulthan de Kharizm, vinrent attaquer la Géorgie. Elikoum se renferma dans le fort de Hraschkaperd, et résista assez long-temps aux attaques des mogols; mais à la fin il écouta les propositions de leur général, Arslan Neviau, et il s'allia avec ces conquérants. Après ce traité, Arslan Nevian lui rendit tous les pays qu'il possédait avant la guerre, et y ajouta même d'autres possessions, pour qu'il en jouît à perpétuité. Elikoum joignit ensuite ses forces à celles des mogols, et il les accompagna, ainsi que la plupart des autres princes Géorgiens, dans l'expédition qu'ils firent en Syrie. Il mourut pendant le siège de Miafarekin, en 1258, empoisonné, dit-on, par Avag, atabek de Géorgie, qui avait contre lui une violente haîne. Il avait épousé la fille d'un noble géorgien, nommé Grigor Mardsnetsi; il en eut un fils appelé Pouirthel, qu'il laissa en bas âge. Elikoum eut pour successeur, dans sa souveraineté, son frère Sempad II. S. M—n.

ELINAND. *V.* Helinand.

ELIOT (Thomas). *V.* Elyot.

ELIOT (George-Auguste), lord Heathfield, baron de Gibraltar, était le plus jeune des neuf fils de sir Gilbert Eliot, de Stobbs, dans le comté de Roxburgh en Ecosse : sa famille, d'origine normande, remonte au temps de la conquête. Eliot naquit vers 1718, il reçut dans la maison paternelle les premiers éléments de l'éducation, et fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, et apprit à parler avec élégance et facilité le français et l'allemand. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya ensuite à l'école royale du génie, à la Fère. Ainsi, ce fut chez les français qu'Eliot reçut des connaissances qui depuis ont contribué à lui faire acquérir sa renommée, et l'ont aidé à combattre avec succès les armes de la France et de son alliée. Eliot revint à dix-sept ans chez son père, qui le fit aussitôt entrer dans le 23e. régiment d'infanterie, ou fusilier royal Gallois; il passa dans le corps des ingénieurs à Wolwich, et se distingua par ses progrès jusqu'au moment où le colonel Eliot, son oncle, le plaça comme adjudant du second régiment des grenadiers à cheval. Eliot donna toute son attention à la discipline de ce corps, qu'il rendit un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne, et passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748. Il fut blessé à la bataille de Dettingen. Parvenu au grade de lieutenant-colonel, il résigna sa commission d'ingénieur. Il avait rendu de grands services à sa patrie en cette qualité, et prouvé, suivant l'observation de son biographe anglais, qu'il était un digne élève de Belidor. Il fut ensuite aide-de-camp de George II qui, en 1759, lui fit quitter le second régiment de grenadiers à cheval pour lever et former le premier régiment des chevau-légers, appelé, de son nom, régiment d'Eliot. Il fut, aussitôt après, désigné pour prendre part à l'expédition contre les côtes de France (à St.-Cast), puis passa en Allemagne, où il ne cessa de se signaler. On l'en retira pour l'envoyer à la Havane; son habileté aida le général en chef à s'emparer de cette place, vaillamment dé-

fendue par Louis de Velasco, qui en était gouverneur. Lorsqu'à la paix son corps fut passé en revue par le roi, ce prince demanda à Eliot ce qu'il pouvait faire pour ce régiment qui s'était si vaillamment conduit. Il répondit que ce corps de braves s'enorgueillirait d'obtenir de sa majesté le titre de régiment royal. Le roi ayant ensuite voulu donner à Eliot une marque personnelle de sa satisfaction, celui-ci lui répondit que l'approbation donnée à sa conduite, par son souverain, était pour lui la plus précieuse des récompenses. Il fut nommé, en 1775, commandant en chef en Irlande, mais il ne fit que paraître dans cette île; ayant vu que les fonctions qu'il aurait à remplir seraient sans cesse entravées, il demanda son rappel, afin de ne pas être obligé de déranger la marche des choses dans ce pays. Alors on l'envoya commander à Gibraltar, et ce fut un heureux choix pour le salut de cette importante forteresse. Son extrême vigilance, la discipline sévère qu'il y établit, l'extrême sobriété dont il donna l'exemple qui bientôt fut imité, les préparatifs judicieux qu'il fit pour se défendre, l'habileté avec laquelle il employa les moyens qui étaient à sa disposition, le mirent à même de braver pendant plusieurs années, avec une poignée d'hommes, les efforts réitérés des armées espagnoles et de leurs alliés les Français. La vigueur des attaques qu'il eut fréquemment à essuyer eut suffi pour épuiser toute autre troupe conduite par un autre général. Toujours prudent et réfléchi, Eliot ne détruisait pas, par une sortie prématurée, des travaux qui devaient couter à l'ennemi du temps, de la persévérance, de la dépense; il attendait tranquillement qu'ils se fussent approchés du corps de la place; alors, saisissant le moment favorable, il portait la destruction dans leurs ouvrages. Jamais il n'employa ses munitions à des affaires de vaine parade ou à des attaques insignifiantes; jamais l'apparence de la sécurité ne le détourna un moment de son assiduité à maintenir la plus exacte discipline : à visiter chaque jour tous les postes de la place; jamais l'espoir d'obtenir un succès hazardeux ne lui fit sacrifier les jours de ses soldats. Pendant trois ans les yeux de l'Europe entière furent fixés sur le rocher de Gibraltar, investi, attaqué par des armées formidables, defendu par un chef brave et déterminé, qui avait su inspirer ses sentiments aux hommes qu'il commandait. Ce fut surtout dans la fameuse journée du 13 septembre 1782 qu'Eliot donna les preuves les plus signalées de ce sang-froid et de cette intrépidité si nécessaires à l'homme entouré de périls imminents (*v.* Arçon). Son humanité ne fut pas moins remarquable après ce jour si heureux, si glorieux pour lui, si funeste à ses ennemis, qui avaient réuni tous les moyens d'attaque imaginables pour emporter enfin cette forteresse depuis tant d'années en butte à leurs coups. Il fit retirer de la mer et du milieu des bâtiments enflammés, les soldats ennemis dévoués à une mort certaine. Sa conduite le fit dès-lors placer parmi les guerriers les plus habiles, et son nom fut cité partout avec éloge et admiration. La paix vint lui permettre enfin de se reposer. Il en reçut la nouvelle avec joie, et lorsqu'il revint dans sa patrie, les acclamations du peuple, les remerciments qui lui furent adressés par le parlement, lui prouvèrent combien ses compatriotes savaient apprécier l'importance de ses services. Le roi le nomma chevalier du bain, le 14 juin

1787, le créa pair; enfin, lui donnant un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits, il lui permit de prendre les armes de la forteresse qu'il avait si vaillamment défendue. Ce lieu était sans cesse présent à sa mémoire, il voulait aller y finir ses jours. Une attaque de paralysie l'engagea à prendre les eaux d'Aix-la-chapelle; il devait ensuite s'embarquer à Livourne pour Gibraltar, mais une seconde attaque mit fin à sa vie le 6 juillet 1790. Son corps fut rapporté en Angleterre, et inhumé dans sa terre de Heathfield, dans le comté de Sussex, où on lui a élevé un monument. E—s.

ELIOTT (Jean), ministre anglican dans le 17e. siècle, et missionnaire auprès des sauvages de l'Amérique septentrionale, traduisit de l'anglais, dans la langue des nations indiennes, une Bible qui fut imprimée à Cambridge en 1663, gros in-4°. Outre la version des psaumes en prose, il en fit un autre en vers, qu'on trouve à la fin du volume. Cette Bible est de la plus grande rareté. Il y en a une à la bibliothèque du roi; celle du duc de la Vallière en renfermait une autre, et on en connaissait une troisième à la bibliothèque des pères de l'oratoire de la Rochelle. Le Nouveau-Testament avait été imprimé en 1661 et dédié au roi Charles II. T—d.

ELIPAND. *Voy.* Felix d'Urgel.

ELISABETH (Ste.), épouse de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste, était de la race d'Aaron. Un ange étant venu annoncer à Zacharie qu'Elisabeth, malgré son grand âge, enfanterait un fils, elle conçut le précurseur du Messie, et cacha sa grossesse pendant cinq mois. Un mois après, Marie, sa parente, traversa les montagnes et vint à Hébron, visiter Elisabeth : « D'où me » vient, dit Elisabeth, ce bonheur, » que la mère de mon seigneur vienne » ainsi vers moi ? Car aussitôt que » votre voix a frappé mes oreilles, » mon enfant a tressailli de joie dans » mon sein. » Marie resta encore avec Elisabeth pendant trois mois, c'est-à-dire, jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste ; ce fut sa mère qui lui donna le nom de Jean, et Zacharie, qui était muet, écrivit ce même nom sur des tablettes. Les Orientaux croyent qu'Elisabeth sauva miraculeusement son fils, lors du massacre des enfants du pays de Bethléem, et qu'elle se retira ensuite dans le désert, où elle termina ses jours, et où Jean-Baptiste se forma à cette vie austère qui lui mérita la gloire d'être pris pour le Messie lui-même. C—t.

ELISABETH DE HONGRIE (Ste.), fille du roi André II, naquit en 1207, et épousa en 1221 le landgrave de Thuringe, Louis IV, dit le *Saint*, avec lequel elle avait été élevée, d'après l'arrangement fait par leurs parents, qui avaient arrêté ce mariage lorsqu'ils étaient encore au berceau. La cour de Marbourg, où résidait le landgrave, offrit alors à l'Allemagne le spectacle de la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le pieux Louis laissait à son épouse la plus grande liberté de se livrer à son goût pour la retraite, la prière et les mortifications, au point que son directeur, Conrad de Marbourg, était quelquefois obligé de modérer son zèle pour les austérités. Elle avait des heures réglées pour le travail des mains, qu'elle employait ordinairement à carder ou filer de la laine pour habiller les pauvres. Son revenu était, à la lettre, leur patrimoine. Tous les jours on distribuait à sa porte des provisions à tous ceux qui se présentaient, dont le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à neuf cents;

et comme les plus infirmes ne pouvaient gravir le roc escarpé sur lequel est situé le château de Marbourg, elle fit bâtir au pied de ce rocher un hôpital pour les recevoir. Elle fonda d'autres hôpitaux et des maisons de travail, et faisait élever un grand nombre d'orphelins et d'enfants abandonnés. L'austérité de sa vie et surtout son humilité, portée à un point qui semblait peu compatible avec son rang, faisaient la censure du faste de la cour. Aussi son mari, mort à Otrante en 1227, au moment où il s'embarquait pour la croisade avec l'empereur Frédéric II, l'ayant laissée veuve avec trois enfants au berceau, une cabale violente se forma contre elle à la cour pour la priver de la régence, sous prétexte qu'elle aurait dissipé en aumônes tout le domaine de l'état. Henri Raspon, frère de Louis, fut nommé régent, et poussa la dureté jusqu'à chasser la princesse du château avec ses enfants, en lui refusant les choses les plus nécessaires, et défendant à toutes les personnes de la ville de les recevoir, sous peine d'encourir son indignation. Elle supporta ce mauvais traitement avec une patience admirable, se rendit dans une église où elle fit chanter un *Te-Deum* en actions de grâces de ce qu'elle avait été jugée digne de souffrir. Après avoir erré quelques jours sans pouvoir trouver d'asyle convenable, elle se retira vers l'évêque de Bamberg, son oncle, qui lui donna une maison commode auprès de son palais. L'année suivante, le corps du landgrave Louis ayant été rapporté en Thuringe, lorsque la pompe funèbre passa à Bamberg, les principaux barons qui l'accompagnaient furent touchés de la vertu et des malheurs d'Elisabeth, et de la dureté de son beau-frère. Ils promirent à la pieuse veuve d'agir en sa faveur et de lui faire rendre justice, la régence lui appartenant de droit, suivant la coutume du pays. Mais elle renonça de bon cœur au gouvernement, et ne demanda que son douaire et la conservation des droits de son fils au landgraviat. Elle retourna donc à Marbourg, et quoique sa tranquillité y fût encore troublée par de nouvelles persécutions, elle y passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses. Elle y mourut à l'âge de vingt-quatre ans, le 19 novembre 1231, laissant un fils (Herman II, landgrave de Thuringe, mort sans postérité en 1241) et deux filles, dont l'aînée (Sophie) épousa, en 1239, Henri II, duc de Brabant; et l'autre (Gertrude), abbesse d'Aldenberg, ordre de Prémontré, mourut en 1297, et fut canonisée par le pape Clément VI. La vie de Ste. Elisabeth, par Thierri de Thuringe (que l'on croit être le même que Thierri d'Apolda, biographe de S. Dominique), se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius. Il faut y joindre un fragment publié par Lambecius, dans le tom. II du Catalogue de la bibliothèque de Vienne. Le détail de ses vertus et de ses miracles a aussi été écrit par son confesseur (*V.* CONRAD de Marpurg). Elle a été canonisée en 1235, par le pape Grégoire IX, et l'église célèbre sa fête le 19 novembre. Les femmes du tiers-ordre de S. François, érigé en ordre religieux long-temps après la mort de la sainte, l'ont choisie pour patrone, et on leur a quelquefois donné le nom de religieuses de Ste. Elisabeth. C. M. P.

ELISABETH (STE.), reine de Portugal, née en 1271, était fille de Pierre III d'Arragon, et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile. Dès son enfance elle préféra les pratiques de dévotion aux études, aux délasse-

ments convenables à son rang. A douze ans elle épousa Denis Ier., roi de Portugal (*Voy.* DENIS). Ce fut plutôt un mariage de convenance qu'une union resserrée par les liens de l'amour. Le grand prince à qui les Portugais décernèrent le titre de père de la patrie, laissa à sa femme la liberté de se livrer à son goût pour les mortifications. Les agiographes rapportent qu'elle jeûnait une grande partie de l'année, et qu'elle ne vivait que de pain et d'eau les vendredis et les samedis. Une conduite si étrangère aux usages du trône pensa lui être funeste. Elle avait, dit-on, un page favori, confident de ses plus secrètes pensées, et distributeur de ses aumônes. Un camarade de ce page, jaloux de la faveur dont il jouissait, le dénonça au roi comme ayant avec la princesse un commerce criminel. Le monarque irrité fait venir un chaufournier, et lui commande de jeter dans son four celui qu'il enverra lui demander si ses ordres sont exécutés. Le page accusé reçoit ensuite la fatale commission. Il obéit; mais, passant devant une église, il y entre, entend une messe, puis une seconde, puis se livre à la prière. Le temps s'écoule; le roi, impatient, envoye le délateur au chaufournier pour apprendre le succès de sa ruse. Le rustre, trompé, prend ce page et le jette dans le four. Ainsi périt l'accusateur au lieu de l'accusé. Elisabeth avait eu de Denis deux enfants : Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse ayant formé contre son père une conspiration, Elisabeth fut accusée de favoriser ses projets, et en conséquence exilée. Elle s'établit depuis médiatrice entre le père et le fils; mais son opposition constante aux vues grandes et libérales de Denis, et ses mœurs plus que cénobitiques qui faisaient la satire continuelle de celles de la cour, ne permirent jamais qu'il régnât entre les deux époux une intime confiance. Après la mort de Denis, arrivée en 1325, Elisabeth prit l'habit du tiers-ordre de S. François, et se retira au monastère des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir à Coïmbre. Elle y passa le reste de ses jours dans de continuelles mortifications, et mourut le 4 juillet 1336. Elle fut béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête est célébrée le 8 juillet. Les agiographes de cette princesse sont nombreux, mais on doit les lire avec circonspection. On compte parmi les principaux, Pierre-Perpigniani, Jean Carillo, Jacques Fuligati, Jean Antoine de Vera y Zuniga et François Freira, tous jésuites, à l'exception de Carillo. D. L.

ÉLISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut trois fils : Louis, qui depuis fut roi de Hongrie et de Pologne; André, le malheureux époux de Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Élisabeth pensa périr par un événement que Dlugosz raconte de la manière suivante : « La princesse, dit cet historien, était assise à table, au château de Wizgrad sur le Danube, le » 18 mai 1330, avec le roi son mari » et les princes ses fils, Louis et » André. Félicien, un des plus puissants magnats du royaume, lequel » se trouvait dans la salle, tire un » poignard, qu'il tenait caché sous » ses vêtements, se jette sur la reine, » à qui il coupa quatre doigts de la » main droite, avec laquelle elle cherchait à garantir sa tête; le roi, en » défendant son épouse, fut blessé » légèrement au bras gauche : de-là

» Félicien se précipite sur les deux » jeunes princes; leurs gouverneurs » le désarment, et la garde étant arrivée, il fut haché en pièces. » Voici, à ce que l'on raconte, la cause qui porta ce malheureux à cette action exécrable : « Le jeune prince Casimir, » qui depuis monta sur le trône des » Polonais, se trouvait à la cour de » Hongrie près de la reine Élisabeth, » sa sœur; il devint éperdûment amou» reux d'une jeune personne, nom» mée Claire, qui était fille de Féli» cien et dame d'honneur de la reine. » Le prince tomba malade; il décou» vrit à la reine sa sœur les causes de » sa maladie. Cette princesse, qui ai» mait tendrement son frère, vint » avec Claire, sous prétexte d'appor» ter à Casimir une boisson qu'elle » lui avait préparée. Sortant quelque » temps après, elle pria Claire de res» ter jusqu'à ce qu'elle-même rentrât. » Se trouvant seul avec Claire, Ca» simir lui découvrit sa passion; ses » prières, ses larmes furent inutiles : » il lui fit violence. Quelques mois » après, elle découvrit à son père la » honte dont on venait de couvrir sa » famille. Ne pouvant se venger sur » Casimir, qui était parti pour re» tourner en Pologne, Félicien résolut » d'immoler la reine et ses enfants à » son ressentiment : il périt en vou» lant exécuter ce dessein exécrable; » son fils fut arrêté et attaché à la » queue d'un cheval indompté. La » garde, après avoir mis le père en » pièces, se précipita dans les appar» tements de la reine; on arracha » Claire du milieu des femmes : on » lui coupa le nez, les lèvres, les » oreilles, et on l'exposa en cet état » au peuple. » Du temps d'Élisabeth, les Piastes, desquels elle descendait, cessèrent de régner en Pologne; elle eut une part très active à ce grand événement. Casimir, son frère, n'ayant point d'enfants mâles, Elisabeth, qui avait beaucoup d'ascendant sur son esprit, lui représenta qu'il devait penser à se donner un successeur puissant par lui-même, tel que serait son neveu, fils d'Élisabeth, et qui, après la mort de son père, devait monter sur le trône des Hongrois; que les princes de Mazovie, de Cujavie et de Silésie, lesquels formaient en Pologne les branches collatérales de la maison des Piastes, étaient trop faibles pour pouvoir repousser les attaques des voisins puissants qui entouraient la Pologne, et pour contenir l'ambition des grands dans l'intérieur : elle flatta le prince; elle le fit inviter au congrès qui se tint à Wizgrad en 1338. Casimir goûta le projet de sa sœur; il le fit approuver par les états du royaume, et tout ce qui tenait à cette affaire importante ayant été enfin arrêté dans le congrès que les rois Casimir et Louis (qui avait succédé à Charles son père) tinrent en 1355 à Bude, Elisabeth, munie des pleins pouvoirs du roi son fils, se rendit à la diète convoquée à Zantoch, où, en présence de Casimir, elle reçut pour Louis le serment de fidélité de la nation polonaise. Casimir étant mort en 1370, Louis nomma Élisabeth régente du royaume de Pologne. Cette princesse s'abandonna aux conseils perfides de ses flatteurs; les plaintes contre son administration se firent entendre si haut, elles devinrent si générales, que le roi son fils, en 1378, la rappela en Hongrie; pour la dédommager, il lui assigna de riches domaines dans la Dalmatie. Une année n'était pas encore écoulée, et Élisabeth avait réussi à faire changer les résolutions de Louis; elle revint en 1379 en Pologne, avec les mêmes pouvoirs qu'auparavant. « Cette prin-

» cesse, dit Naruszewiez, avait déjà » atteint sa quatre-vingtième année, » et elle se livrait, à cet âge, à toutes » les folies de la jeunesse. On n'en- » tendait au château de Cracovie que » chants, que jeux, que musique; les » affaires étaient abandonnées au ca- » price de ses favoris. Le jour de » S. Nicolas il s'éleva une dispute en- » tre les Hongrois de sa garde et quel- » ques habitants de Cracovie. Un gen- » tilhomme polonais fut blessé; ce fut » comme un signal donné dans toute » la ville: on tombait sur les Hongrois » partout où on les rencontrait; on » les égorgeait sans distinction d'âge » ni de sexe; on les arrachait des » maisons, des caves où ils allaient » se cacher. On avait annoncé à la » princesse que deux de ses pages, » issus d'une des premières familles » de Hongrie, avaient eu le bonheur » d'échapper à la fureur des assas- » sins, qu'ils s'étaient réfugiés en lieu » sûr; on les avait découverts, et le » lendemain on eut la cruauté de ve- » nir les égorger sous les fenêtres du » château même. Ayant passé quel- » ques jours enfermée, pleurant et » dévorée par les plus vives inquiétu- » des, Élisabeth s'enfuit de Cracovie, » déguisée et suivie d'un petit nombre » de domestiques. Elle revint en Hon- » grie, où elle mourut au mois de dé- » cembre 1381. » On lui attribue la recette de la composition de l'eau aromatique de romarin, qui, de son nom, est encore appelée *Eau de la reine de Hongrie*. G—Y.

ELISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, était fille de sir Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse douairière de Bedford. Elle fut, dans sa jeunesse, demoiselle d'honneur de Marguerite d'Anjou, femme d'Henri VI, et mariée à l'âge de seize ans, en premières noces, à sir John Gray de Groby, dont elle eut plusieurs enfants. Son mari, qui servait dans le parti de Lancastre, fut tué, en 1461, à la seconde bataille de St.-Alban. Ses biens furent confisqués. Elisabeth, n'ayant dans cette triste conjoncture que la maison paternelle pour asyle, se retira dans la terre de Grafton, que sir Richard possédait dans le Northamptonshire. Un jour qu'Edouard IV chassait dans les environs, en 1464, il vint rendre visite à la duchesse de Bedford. L'occasion parut favorable à Elisabeth pour demander au roi la restitution des biens de son mari, et pour le prier d'avoir pitié de ses enfants. Vivement ému de voir à ses pieds une si belle femme en pleurs, Édouard la releva en l'assurant qu'il aurait égard à l'objet de sa sollicitation. La conversation de cette femme charmante acheva la conquête que ses attraits avaient commencée. La passion du roi s'accroissait à chaque moment. Il devint à son tour le suppliant d'Elisabeth, et lui fit entendre que, moyennant un tendre retour de sa part, il n'aurait rien à lui refuser; mais les transports, les serments d'un roi, jeune, aimable, pressant, ne purent ébranler Elisabeth. Tant de résistance irrita les désirs d'Edouard, accoutumé à trouver un accès plus facile dans le cœur des femmes auxquelles il adressait ses hommages. Sa passion l'emporta jusqu'à offrir sa couronne et sa main à la personne qui par sa beauté et par sa vertu lui en paraissait le plus digne. Agréablement surprise de cette proposition, Elisabeth l'accepta avec des sentiments de respect et de reconnaissance qui achevèrent de gagner le cœur du monarque. Comme il voulait pourtant garder des ménagements avec la duchesse d'York, sa mère, il se décida, avant

de terminer, à lui communiquer son dessein. Surprise d'une résolution aussi précipitée, la duchesse adressa à son fils les représentations les plus capables de l'en détourner. Il fut sourd à ses remontrances : vola à Grafton où le mariage fut célébré si secrètement, que les ordres donnés pour préparer le couronnement de la nouvelle reine, en divulguèrent seuls le secret. La surprise des grands et du peuple fut extrême, de voir le roi marié avec une de ses sujettes, dans le temps qu'il faisait négocier, par Warwick, à la cour de France, son mariage avec la princesse de Savoie, et que ce mariage était déjà arrêté. A la surprise des grands succéda leur jalousie, de voir toutes les grâces et les faveurs accordées aux parents et aux amis de la reine ; mais ce mécontentement fut peu de chose en comparaison du dépit que conçut Warwick, d'avoir été ainsi joué. Il revint en Angleterre la rage dans le cœur, et médita ses projets de vengeance qu'il parvint à exécuter en 1470. Edouard, poursuivi par cet homme devenu son ennemi implacable, fut contraint de quitter le royaume. Elisabeth, instruite de sa fuite, se retira dans l'asyle de Westminster, où elle fut suivie d'un très grand nombre de partisans de la maison d'York. Ce fut là qu'elle accoucha d'un prince auquel on donna le nom d'Edouard, et qui naquit héritier d'un grand royaume, tandis que son père le perdait. Après qu'Edouard fut remonté sur le trône, Elisabeth, qui n'avait rien perdu de son empire sur son cœur, continua à n'en profiter que pour assurer la fortune de sa famille. Cette conduite excita le mécontentement de la nation, qui lui reprochait d'ailleurs un luxe immodéré. Parmi les grands qui nourrissaient contre elle une haine invétérée, le duc de Clarence, frère du roi, ne prenait aucune peine pour dissimuler ses sentiments. Elisabeth, de son côté, manifestait pour lui une aversion qui fut encore augmentée lorsque dans les sanglants débats qui précipitèrent momentanément Edouard du trône, elle vit son père, et un de ses frères, traînés à l'échafaud par le parti dans lequel Clarence s'était jetté. Les historiens prétendent, que, profitant de quelques brouilleries, survenues entre les deux princes, elle s'unit au duc de Glocester, autre frère du roi, pour faire prononcer la mort de Clarence. Edouard mourut en 1483. Elisabeth, qui, pendant la vie de son époux, avait profité de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, pour éloigner de la cour l'ancienne noblesse, et y placer des hommes qui lui devaient leur élévation, espérait par cette conduite et par son indulgence pour les fréquents écarts d'Edouard, conserver son crédit tant qu'il vivrait, et si elle lui survivait, s'assurer le gouvernement sous le nom de son fils, quand ce jeune prince monterait sur le trône ; mais, par une fatalité assez ordinaire aux projets les mieux combinés, ce furent toutes ses précautions qui causèrent sa ruine et celle de sa famille. Dès qu'Edouard eût les yeux fermés, les deux partis qui s'étaient formés à sa cour, et qu'il tâcha de réconcilier avant de mourir, oublièrent les protestations d'amitié qu'ils venaient de se prodiguer mutuellement, et chacun songea aux moyens de gagner l'avantage sur l'autre. La reine dépêcha un émissaire au comte de Rivers, son frère, qui était avec le jeune roi dans le pays de Galles, pour qu'il levât un corps de troupes afin d'escorter le prince jusqu'à Londres, et le protéger contre les desseins de leurs adversaires. L'opposition qu'elle trouva à

l'exécution de cette mesure, et la crainte d'exciter une guerre civile, lui firent contremander les ordres qu'elle avait donnés. Ce premier faux pas de la reine excita la jalousie des grands et du duc de Glocester, qui virent bien qu'Elisabeth avait voulu les exclure de l'administration, et gouverner de concert avec sa famille et ses créatures. Glocester profita des dispositions où il vit l'ancienne noblesse, pour s'emparer de la personne d'Edouard V, et faire arrêter le comte Rivers, et d'autres partisans de la reine. Elisabeth ne fut pas plutôt instruite de ces événements, que se voyant privée du secours de son frère et de son fils, elle se réfugia une seconde fois dans l'asyle de Westminster, avec son second fils, le duc d'York et ses cinq filles, espérant trouver dans ce réfuge la même sûreté dont elle y avait joui autrefois contre les fureurs de la maison de Lancastre. Rotheram, archevêque d'York, alla la trouver, et chercha à la consoler dans son affliction extrême, en lui communiquant un message amical du lord Hastings, un des seigneurs du parti opposé. « Ce » que vous me dites me présage quel- » que malheur, s'écria-t-elle, car Has- » tings est celui qui cherche à me faire » périr moi et mes enfants. » Alors le prélat voulant lui donner quelque espérance, lui dit qu'il n'y avait rien à craindre pour la personne du roi, puisque le duc d'York était hors de la puissance de ceux qu'elle regardait comme ses ennemis. Mais le duc de Glocester ne tarda pas à annoncer qu'il employerait tous les moyens, même les plus violents, pour que le duc d'York fut réuni à son frère. Les deux archevêques allèrent donc pour persuader à Elisabeth d'envoyer son jeune fils à la cour. Elle résista long-temps à leurs représentations, à leurs prières, à leurs supplications, car elle regardait la vie du roi comme plus assurée, tant que son frère serait dans un asyle qui lui semblait inviolable, mais, ne trouvant personne de son avis, et sachant que le conseil menaçait, en cas de refus, d'en venir à la force, elle fit amener son fils aux prélats, et, comme frappée d'un pressentiment funeste sur le sort qui attendait cet enfant, elle l'embrassa tendrement et l'arrosa de ses larmes, lui dit tristement adieu, et le remit entre les mains des deux prélats, avec les marques de la plus vive douleur. Elle ne revit plus ses deux fils. Le duc de Glocester se fit proclamer roi, sous le nom de Richard III, et les fit déclarer bâtards; une mort violente mit fin aux jours du comte de Rivers et de ses compagnons d'infortune. Elisabeth était encore dans son asyle de Westminster, avec ses filles, déplorant ses infortunes, lorsque la mère du comte de Richemond lui envoya son médecin, pour lui confier le projet formé par quelques mécontents, d'élever le comte son fils sur le trône d'Angleterre, et lui dire surtout que toute l'espérance du succès consistait dans l'union des deux familles d'York et de Lancastre, par le mariage de la princesse Elisabeth, fille aînée de la reine, avec le comte de Richemond. La reine donna son consentement à tout, et ajouta qu'elle souhaitait que le comte s'engageât, par serment, d'épouser Elisabeth, ou Cécile sa sœur cadette, si Elisabeth mourait avant le mariage. Le comte se conforma à cette demande, le jour de Noël 1483, dans la cathédrale de Rouen, et tous les Anglais présents lui jurèrent serment de fidélité. Richard, instruit de ce projet de mariage, chercha à le rompre. Il parvint à persuader a Elisabeth qu'il souhaitait vivre en bonne intelligence

avec elle, reconnut qu'elle avait été traitée trop rigoureusement, lui promit de s'intéresser au sort des frères qui lui restaient, de prendre soin de ses filles, et de les marier suivant leur rang. Enfin il lui fit insinuer que son dessein était d'épouser la princesse Elisabeth, dans le cas où sa femme, dont la santé était languissante depuis la mort de son fils, viendrait à mourir. La reine, vaincue par toutes ces considérations, ennuyée de vivre dans son asyle, qui était réellement une prison, et croyant que le complot du comte de Richemond était manqué par la mort du duc de Buckingham, son principal soutien, remit ses cinq filles à Richard. On doit être surpris néanmoins de la voir, malgré tous ces motifs, oublier les outrages sanglants qu'elle avait reçus de Richard, se prêter à sa demande, et écrire même à son propre frère, pour l'engager à quitter le parti de son frère; mais cet étonnement cesse si l'on considère, avec Walpole, dans son ouvrage sur le règne de Richard III, que probablement ce prince prouva à Elisabeth qu'il n'avait pas assassiné ses deux fils, et que la mort de son frère et de son fils du premier lit, était l'ouvrage de Hastings. D'ailleurs, le parlement ayant déclaré nul son mariage avec Edouard IV, l'espoir de voir sa fille mariée à Richard III, dut flatter sa vanité. Une ancienne Chronique dit qu'à la fête de Noël 1484, on fut scandalisé de voir la reine douairière et sa fille aînée en robes royales toutes pareilles. On peut donc croire, avec quelque vraisemblance, qu'Elisabeth ne regardait pas Richard comme le meurtrier de la plupart de ses parents. Après la fin tragique de ce monarque. elle s'attendait à la reconnaissance du comte de Richemond, devenu roi sous le nom de Henri VII, pour avoir dès le principe, favorisé ses projets. Mais ce prince, qui avait la prétention de ne devoir ses droits au trône qu'à lui-même, la négligea. Quand Elisabeth vit son crédit absolument tombé à la cour, sa fille traitée durement, tous ses amis dédaignés, elle conçut la plus vive animosité contre Henri, et résolut de lui faire éprouver tout son ressentiment. Elle encouragea l'imposture de Sinmel, qui voulut se faire passer pour le comte de Warwick, fils du duc de Clarence, quelques personnes même conjecturèrent qu'elle avait, avec d'autres partisans de la maison d'York, persuadés probablement de l'existence du second fils d'Edouard IV, ourdi cette trame pour éprouver l'attachement de la nation à cette maison. Car, malgré l'esprit inquiet et intrigant d'Elisabeth, il n'est pas croyable qu'elle eût voulu, dans l'espace d'un an, essayer de détrôner sa fille, et plonger de nouveau la nation dans les horreurs de la guerre civile, si elle n'eût pas travaillé dans l'espoir de procurer la couronne à son fils. Les soupçons de Henri le portèrent à assembler un conseil composé de ses plus intimes confidents, pour les consulter sur la conduite à tenir envers sa belle-mère. Par suite de ces délibérations, Henri fit arrêter Elisabeth en 1486, confisqua tous ses biens, et l'enferma pour le reste de ses jours dans le couvent de Barmondsey. Comme il ne voulait pas faire connaître au public la cause véritable d'un traitement si rigoureux, il fit courir le bruit que c'était en punition d'avoir, malgré la convention secrète de lui donner sa fille en mariage, livré cette princesse et ses sœurs à Richard III. Mais ce crime, si c'en était un, devait être oublié depuis long-temps, et il pouvait facilement être excusé. Aussi la nation resta-t-elle persuadée que le

roi, ne voulant pas accuser formellement sa belle-mère de tremper dans une conspiration contre lui, cachait sa vengeance ou ses précautions sous l'apparence d'un grief ancien et connu. On ne fut que trop confirmé dans ce soupçon quand on vit Henri continuer à traiter cette reine infortunée avec la même rigueur jusqu'à sa mort, arrivée en 1488. Comme personne n'ignorait qu'elle avait été un des principaux instruments de l'élévation de Henri au trône, on le taxa de dûreté et d'ingratitude, ce qui rend très probable, dit Bacon, la supposition qu'il y avait quelque chose de plus contre elle; mais que le roi, par raison d'état, ne voulut pas publier. Peu de femmes ont offert un exemple plus frappant des vicissitudes de la fortune. Née dans un rang qui ne devait pas lui faire concevoir l'idée de monter sur le trône, elle ne s'y assit et ne jouit pendant assez long-temps de tous les avantages de la grandeur que pour éprouver ensuite les revers les plus affreux. Enfin l'élévation de sa fille fut la cause des malheurs qui empoisonnèrent la fin de ses jours. Elle fut enterrée à Windsor, auprès du roi son époux. C'est à elle que l'on doit le complément de la fondation du collége de la reine à Oxford, commencé par Marguerite, femme d'Henri VI. E—s.

ELISABETH D'ANGLETERRE, reine d'Angleterre, était fille d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville. Elle naquit au commencement de 1466, et fut dans son enfance promise à Charles VIII, alors dauphin. L'on a prétendu que le chagrin et le dépit de voir Louis XI manquer à la parole qu'il avait donnée à cet égard, hâtèrent la fin d'Edouard IV. Cette assertion est peu probable; mais il est plus certain qu'Edouard, pour se venger de Louis, avait le dessein de lui faire la guerre quand il fut surpris par la mort. Lorsque les grands, mécontents de Richard III, commencèrent à comploter sa ruine, et jetèrent les yeux sur Henri, comte de Richemond, pour l'élever au trône d'Angleterre, ils songèrent, pour corroborer les droits de ce dernier, à lui faire épouser Elisabeth, afin que cette union des deux familles de Lancastre et d'York étouffât tous les germes des guerres civiles. Elisabeth, reine douairière, alors renfermée avec ses filles dans l'asyle de Westminster, accepta avec empressement les propositions qu'on lui fit pour Elisabeth. Plusieurs historiens ont avancé que Richard, instruit de ce qui se tramait, s'occupa d'empêcher ce mariage, jeta les yeux sur Elisabeth pour l'épouser; qu'en conséquence, après être parvenu à la faire sortir avec sa mère et ses sœurs de l'asyle de Westminster, dès que la reine son épouse fut morte, en 1484, il lui offrit sa main, qu'elle rejeta avec horreur; enfin, que ne voulant pas, à cause des conjonctures alors peu favorables pour lui, user de violence, mais croyant ne devoir pas lui laisser la liberté de se choisir un époux, il l'avait fait enfermer dans le château de Sheriff-Hulton, dans l'Yorkshire. Avant que Walpole, dans son *Règne de Richard III*, attaquât l'authenticité de ce récit, Tindal, dans ses *Remarques sur Rapin-Thoyras*, avait déjà fait observer que Buck, dans son *Histoire de Richard III*, cite une lettre originale écrite de la main d'Elisabeth, et adressée au comte de Norfolk. Elisabeth le prie de s'entremettre de son mariage avec le roi, dont elle parle dans les termes les plus passionnés; ajoute qu'elle est à lui de cœur et de pensée; finit par observer que la plus grande partie du mois de février est déjà passée, et témoigne la plus vive

impatience de voir arriver le mois d'avril. Or, les médecins avaient déclaré que la reine, dont la santé était languissante, ne vivrait pas jusqu'au mois d'avril. Une chronique du temps rapporte qu'à la fête de Noël 1483, on était choqué de voir la reine et sa fille vêtues toutes deux de robes royales. Il n'est donc pes présumable, comme l'observe Walpole, que Richard, instruit du projet d'alliance entre Elisabeth et le comte de Richemond, ait amusé la jeune princesse de l'espérance de l'élever au trône. Cette idée devait d'autant plus lui sourire ainsi qu'à sa mère, qu'un acte du parlement avait déclaré le mariage d'Edouard IV avec Elisabeth nul, et par conséquent leurs enfants bâtards. Lorsqu'ensuite Richard vit commencer l'exécution des complots formés contre sa personne, il était tout naturel que pour mettre Elisabeth à l'abri d'être enlevée par les mécontents, il la fît enfermer sous bonne garde au château de Sheriff-Hulton. A peine Henri se fut-il emparé du trône, que ne croyant pas à propos, pour la sûreté de ses droits, de laisser Elisabeth dans une province éloignée, il la fit prier de venir à Londres auprès de sa mère. Cependant, comme son dessein n'était pas d'appuyer ses droits au trône sur son mariage avec cette princesse, il ne l'épousa que le 18 janvier 1486, après s'être fait couronner. La joie que le peuple témoigna en cette occasion fut bien plus vive que celle qu'il avait manifestée à la première entrée de Henri dans Londres, ou à son couronnement. Cette marque de l'affection universelle pour la maison d'York blessa vivement Henri. Malgré la beauté et les qualités aimables d'Elisabeth, il se conduisit envers elle avec une froideur marquée. Il différa deux ans entiers de la faire couronner, quoiqu'elle fût déjà accouchée d'un fils, et probablement il n'y eût jamais consenti, s'il n'eût cru porter du préjudice à ses intérêts en se refusant constamment à cette cérémonie, dont le délai prolongé causait un mécontentement général. Après avoir donné quatre enfants à son mari, qui ne cessait de la regarder comme une rivale dangereuse, Elisabeth, abreuvée de chagrins, mourut le 11 février 1502, en couche d'une fille nommée Elisabeth, qui ne lui survécut pas long-temps. Elle fut enterrée à Westminster, dans la magnifique chapelle que son époux avait fait construire.

E—s.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne. Déclarée régente du royaume et tutrice de Marie sa fille, après la mort de ce prince, en 1382, elle confia les rênes du gouvernement à Nicolas Garo, palatin de Hongrie. Ce ministre impérieux réprima les grands, et occasionna une révolte : on prit les armes de toutes parts. Charles de Duraz, roi de Naples, profitant de ces désordres, usurpa la couronne de Hongrie, et fit jeter Élisabeth et sa fille dans une étroite prison. Mais le palatin Garo, qui regardait Charles de Duraz comme un tyran, le fit assassiner, et délivra aussitôt la reine et sa fille. Élisabeth, ayant voulu ensuite parcourir les diverses provinces du royaume avec son fidèle ministre, tomba entre les mains de Giornard, gouverneur de la Croatie, partisan de Charles de Duraz, qui, pour venger la mort de ce prince, fit tuer le palatin Garo, son meurtrier, et noyer Élisabeth, après l'avoir fait enfermer dans un sac, en 1386. Il se contenta de resserrer sa fille Marie dans une dure prison; mais Sigis-

mond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer et l'épousa, après avoir fait périr son persécuteur par le dernier supplice. B—P.

ELISABETH, reine d'Angleterre, naquit le 7 septembre 1533, du roi Henri VIII, et de la fameuse Anne de Boulen, que ce tyran voluptueux avait épousée en secret, avant même d'avoir fait prononcer son divorce avec Catherine d'Arragon, et qu'il épousa publiquement le 20 mai 1533, dix-sept jours après le divorce prononcé, et trois mois et demi avant la naissance d'Elisabeth. Lorsqu'après avoir répudié sa première femme, Henri eut fait décapiter la seconde, pour en épouser une troisième, il déclara également illégitimes, également incapables de régner, et sa fille Marie, née du premier, et sa fille Elisabeth, née du second mariage. Le troisième lui donna un fils (Edouard VI) qui, en venant au monde, coûta la vie à sa mère (Jeanne Seymour). On vint dire au roi que la reine ou son enfant étaient dans un danger mortel et inévitable: « Sauvez le fruit, répondit brutale» ment le barbare époux, on ne se » donne point des enfants à son gré, » et l'on trouve autant de femmes » qu'on en veut. » En effet, il en trouva encore trois, Anne de Clèves, Catherine Howard, et Catherine Parr. La première fut répudiée, la seconde décapitée, la troisième, tout près de l'être, dut son salut à une heureuse adresse qui suivit un heureux hasard: aucune de ces trois ne devint mère. Menacé d'une fin prochaine, l'époux homicide ne voulut cependant pas mourir père dénaturé. Il fit un testament pour régler la succession au trône; révoqua la clause d'incapacité prononcée contre ses deux filles; ne laissa point le parlement révoquer la clause d'illégitimité; mais ordonna qu'Edouard, Marie, Elisabeth, régneraient successivement, à défaut de postérité du premier et de la seconde. Edouard, âgé alors de neuf ans, mourut à quinze, après une minorité remplie de troubles et de scènes sanglantes: la destinée de l'Angleterre reposa sur les deux têtes de Marie et d'Elisabeth. La fille de Catherine d'Arragon devait être catholique par conviction, et la fille d'Anne de Boulen protestante par calcul: il était clair que la lutte des deux religions allait décider des destins du peuple anglais; que les monuments de l'histoire seraient aux ordres du parti vainqueur, et que le fanatisme triomphant resterait en possession de diffamer exclusivement le fanatisme qui aurait succombé: c'est une réflexion qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut suivre dans leur règne, et juger avec impartialité les deux filles de Henri VIII. Marie régna la première, et s'abandonna aux conseils de Gardiner, évêque catholique de Winchester, qu'elle tira de prison pour en faire son chancelier et son premier ministre. Elisabeth, formée par le docteur protestant Parker, à qui Anne de Boulen l'avait recommandée en mourant, laissa d'abord pénétrer son penchant pour la réforme. Déjà inquiétée sous le règne d'Edouard par l'ambitieux duc de Northumberland, elle le fut bien davantage sous celui de Marie, par l'ambitieux et fanatique Gardiner. Au milieu des sanglantes persécutions que ce dernier suscita contre les partisans de la réforme, il ne cessait de répéter à la reine que ce n'était pas seulement les membres du protestantisme qu'il fallait couper, mais sa tête qu'il fallait abattre, et que si l'on ne sacrifiait pas Elisabeth, le rétablissement de la vraie religion ne serait que momentané. On voulut im-

pliquer la jeune princesse dans la conspiration de Wiat, et peut-être avait-elle donné lieu à quelque soupçon. Elle fut arrêtée et conduite à la Tour, le 11 mars 1554, âgée alors de vingt-un ans. Mais quoique Wiat et ses complices eussent placé sur elle leur principale espérance, ils déclarèrent sur l'échafaud qu'elle avait ignoré leur révolte. Elle-même, interrogée par le conseil, se défendit avec une présence d'esprit et une fermeté qui en imposèrent. Enfin, par une circonstance bizarre, elle eut pour protecteur décidé ce Philippe d'Espagne, que Marie avait choisi pour époux. Plus ambitieux encore que superstitieux, et encore plus ennemi de la France qu'ami de Rome, Philippe ne voulait pas, si les deux sœurs venaient à mourir sans enfants, que la jeune reine d'Ecosse, héritière du sceptre britannique, le réunît à celui du dauphin de France, son époux désigné. Elisabeth sortit de la Tour. On lui proposa d'épouser le duc de Savoie; elle se garda bien de consentir à cet exil mal déguisé. Peut-être aurait-elle été plus tentée de répondre aux empressements d'un seigneur anglais (Courtenay, comte de Devonshire), dont la royale origine était encore embellie par tous les dons de la nature, et que la reine Marie avait recherché en vain avant de prendre Philippe II pour époux. Elisabeth repoussa cette séduction, soit qu'elle craignît d'irriter une trop puissante rivale, soit que déjà elle ne voulût pas dépendre, même quand elle avait besoin d'être protégée. Quoi qu'il en soit, n'ayant pu ni la perdre ni l'éloigner, ses ennemis l'humilièrent. Le parlement, aussi servile pour Marie qu'il l'avait été pour son père, et qu'il devait l'être pour sa sœur, avait ouvert sa première session en déclarant valide et indissoluble le mariage de Catherine d'Arragon, nul et illégal le divorce de Henri. Alors Anne de Boulen n'avait plus été qu'une concubine. Elisabeth reçut ordre de céder le pas à des parentes éloignées du feu roi, attendu que, quoique du sang royal, elle n'était pas née en légitime mariage. Bientôt on la confina dans le château de Woodstock, où elle fut étroitement gardée, tandis que le comte de Devonshire était traité de même dans le château de Footheraingai. A tant de vexations et d'outrages, Elisabeth opposa une fierté muette et une résignation courageuse. Rendue encore à la liberté par la protection de Philippe, elle s'imposa une vie retirée, dans une campagne dont l'accès n'était ouvert qu'à un très petit nombre d'amis. Dans sa retraite, comme dans ses donjons, elle employa utilement les jours de son infortune et les loisirs de sa solitude, tantôt à se pénétrer de cet esprit de prudence, de réserve et de discrétion dont elle avait tant besoin, tantôt à cultiver les fruits et à augmenter les trésors de sa première éducation. Histoire, philosophie, politique, éloquence, poésie, musique, rien ne fut étranger à ses études et à ses succès, de tout ce qui peut orner l'esprit, fortifier le caractère, animer ou embellir la vie publique et privée. Outre l'anglais, elle écrivait parfaitement le grec, le latin, le français, l'italien; et des autres langues de l'Europe aucune ne lui resta entièrement inconnue. Elle porta tout cela sur le trône, en 1558, et elle y portait en même temps un extérieur majestueux et agréable, des yeux vifs et brillants, un teint d'une blancheur éclatante, enfin, malgré quelques imperfections, que l'œil, a-t-on dit, n'avait pas le temps de saisir, un ensemble de beauté répandu sur toute sa personne, et dont elle n'était pas médiocrement

vaine : nous verrons cette vanité produire de grands et de terribles effets ; ainsi, l'historien et le biographe doivent également la remarquer. Ce fut le 17 novembre 1558, qu'expira la reine Marie. Le parlement était en séance. Les communes s'occupaient d'un bill portant « défense de rien » imprimer sans la permission du roi » Philippe et de la reine Marie, expé» diée sous le grand sceau d'Angle» terre : premier exemple, dit le *Jour*» *nal parlementaire*, d'une restreinte » mise à la liberté de la presse. » La discussion fut interrompue par un message des pairs, qui requéraient la chambre des communes toute entière de se rendre à leur barre. C'était pour y apprendre la mort de la reine Marie, et pour concourir avec la chambre haute à proclamer la reine Elisabeth. Pas une voix ne s'éleva dans tout ce parlement catholique pour contester ce qui avait été réglé par le testament de Henri VIII. Le nouveau règne fut annoncé; le parlement se trouva dissous; le bill inquisitorial disparut avec les communes qui l'agitaient, et avec le prince inquisiteur dont la royauté précaire venait de s'évanouir. L'avénement d'Elisabeth excita une joie universelle dans tout le royaume. Les malheureux protestants, dont le sang ruisselait sur les échafauds; les catholiques sages et humains, qui gémissaient de voir leur religion dénaturée par la fureur et souillée par le meurtre; les Anglais, jaloux de leur liberté, que tourmentait la seule idée de voir un trône britannique partagé par un prince espagnol; et cette classe de grands dont l'ambition espère toujours dans un changement de pouvoir, et cette portion de peuple que son inconstance rend amie de toute nouveauté, accueillirent avec des transports et des acclamations universelles leur nouvelle reine, qui, de son côté, ne parla de ses sujets, ou à ses sujets, qu'avec un langage d'amour. Sa marche de Hatfield à Londres fut une marche triomphale. Elle entra en souveraine toute-puissante dans cette même tour où elle avait été détenue prisonnière et accusée. Avec la solemnité dont elle devait marquer tous ses discours, et avec l'importance qu'elle savait attacher à sa personne, elle remercia publiquement l'Etre suprême de l'avoir « sauvée, comme Daniel, de la fosse » aux lions. » N'ayant plus rien à craindre des instruments subalternes de la vexation qu'elle avait essuyée, elle affecta pour eux une clémence facile, et professa un oubli absolu de toutes les injures. Etablie dans son palais, elle s'occupa aussitôt et des affaires de l'intérieur et de celles du dehors. La première qui devait l'occuper, la grande affaire de son règne, était celle de la religion nationale. L'Angleterre allait-elle rester catholique ou redevenir protestante ? telle était la question sur laquelle il fallait se prononcer sans perdre de temps. L'évêque Gardiner avait précédé Marie dans le tombeau ; le cardinal Pole y était entré avec elle : c'étaient les moyens de crainte et les moyens de persuasion qui manquaient à la fois au catholicisme ; car l'évêque chancelier s'était fait redouter même par ceux de sa croyance, et le cardinal légat s'était fait révérer et chérir même des protestants. Il y avait bien un évêque Bonner plus cruellement superstitieux que Gardiner; et l'archevêque d'York, à qui les sceaux avaient été remis, possédait plusieurs des qualités du cardinal Pole : mais le premier n'était que haïssable, et aucun mélange de vénération ne venait tempérer et, pour ainsi dire, sanctifier la terreur qu'il inspirait ; le second avait le mé-

rite réel de pratiquer la vertu, mais n'avait pas l'heureux don de la faire aimer. Elisabeth ne paraissait rien moins que décidée. Depuis sa première jeunesse, où elle avait manifesté du penchant pour la réforme, elle s'était repliée sur elle-même, et, soit incertitude, soit artifice, avait étendu sur ses sentiments secrets le voile d'un doute impénétrable. On l'avait vue suivre publiquement le culte pratiqué par Marie. A en croire Sanders, appelée par sa sœur mourante, elle lui avait promis deux choses : l'une de payer ce que Marie avait emprunté à ses sujets pour les guerres de Philippe; l'autre, de ne jamais laisser renverser la religion catholique qui venait d'être rétablie. Entre Sanders, qui assure ce fait, et Burnet qui le nie, on chercherait en vain l'impartialité d'un côté ou de l'autre; mais c'est une chose incontestable qu'Elisabeth laissa dans le conseil privé treize membres que sa sœur y avait appelés, tous appuis zélés du catholicisme, et n'y introduisit que huit protestants. Ce qui est plus décisif et non moins certain, c'est qu'immédiatement après la mort de Marie, Elisabeth écrivit au chevalier Carne, ambassadeur d'Angleterre à Rome, et lui ordonna de notifier son avènement au pape. Assis sur le trône pontifical, le cardinal Pole eût sauvé pour jamais la religion catholique en Angleterre : Paul IV la perdit sans retour. Avec une hauteur aussi révoltante que ses prétentions étaient insensées, il osa répondre à l'ambassadeur d'Elisabeth, qu'il la trouvait bien hardie de s'être déclarée, de sa seule autorité, souveraine de l'Angleterre, qui était un fief du Saint-Siége : que sa naissance d'ailleurs l'écartait du trône, tant que les sentences rendues par Clément VII et Paul III, contre le mariage d'Anne de Boulen, ne seraient pas révoquées : que si Elisabeth voulait lui demander grâce et se soumettre à ce qu'il lui plairait d'ordonner, les trésors de sa miséricorde paternelle ne resteraient pas fermés à de telles supplications; mais que jusque-là il n'avait rien à entendre d'elle ni de ses ambassadeurs. En blâmant ici le pontife avec toute la sévérité que méritent un tel oubli de ses devoirs et un tel abus de son ministère, il est cependant juste d'observer que les divers potentats européens ont trop souvent reproché à la cour de Rome des attentats dont ils étaient plus responsables qu'elle. Ainsi, dans la circonstance présente, la France, qui voulait que sa jeune dauphine fût reine d'Angleterre ainsi que d'Ecosse, qui même lui en faisait prendre le titre, pressait ardemment Paul IV d'excommunier avec solennité la fille d'Anne de Boulen, de la déclarer illégitime et incapable de régner : au gré de cette puissance, le pontife était encore trop modéré, puisqu'il différait. L'Espagne, d'un autre côté, adressait au Saint-Siége des demandes d'un genre bien opposé. Philippe, veuf de Marie, voulait devenir l'époux d'Elisabeth, et avec non moins d'ardeur il sollicitait du pape une dispense pour se marier avec sa belle-sœur, et la reconnaissance de son titre de reine, pour que par elle et avec elle il régnât sur l'Angleterre comme sur l'Espagne. Le pontife savait que le monarque espagnol avait adressé ses vœux directement à la reine, et s'abusait jusqu'à croire possible qu'Elisabeth achetât sa couronne et un mari au prix d'un acte de soumission à l'autorité sacerdotale du siége de Rome. Mais comment pouvait-on espérer qu'en épousant son beau-frère, elle voulût elle-même consacrer le mariage de Catherine d'Arragon, annuller celui de

sa propre mère, et n'être reine que par la création d'un pape et la protection d'un mari? Elle remercia Philippe de son appui généreux dans les temps passés, lui proposa pour l'avenir les nœuds d'une bonne et solide amitié, mais élnda ses poursuites amoureuses. Quant au pape, « il veut » tout perdre, dit-elle, pour me faire » gagner beaucoup » et elle n'hésita plus. Son ambassadeur reçut l'ordre de quitter Rome. Elle choisit, parmi les protestants de son conseil, pour garde des sceaux, Nicolas Bacon, jurisconsulte aussi distingué que son fils devait être grand philosophe, mais l'un des agents de Henri VIII, et enrichi par lui des dépouilles de l'église; pour secrétaire d'état, Guillaume Cécil, avide des mêmes dépouilles; homme dont tous les partis ont dû reconnaître les grands talents, mais dont l'esprit de parti seul a pu défendre les principes; prêt à jouer tous les rôles et à parler tous les langages; protestant persécuteur sous Henri et sous Edouard, catholique superstitieux sous Marie; créature de Sommerset et confident de Dudley; serviteur de Pole, après avoir été l'instrument de Cranmer; revenu à son premier symbole dès qu'il pénétra que ce serait celui d'Elisabeth, et fidèle à elle seule, parce qu'il la vit, seule, fixer la fortune. Le premier soin dont elle le chargea fut de diriger les élections pour le nouveau parlement qu'elle avait convoqué. Sans en attendre la réunion, et en vertu de sa seule prérogative, qu'elle était aussi disposée à étendre, qu'on l'était peu à la restreindre, elle ordonna de tels changements dans les formes extérieures du culte, que tous les évêques catholiques, moins un seul, refusèrent d'officier à son sacre. Un seul lui suffisait. On a imprimé qu'au milieu même de cette solennité (15 janvier 1559) immédiatement après avoir reçu l'onction sainte, Elisabeth dit à ses filles d'honneur qui lui présentaient le manteau royal : « Ne m'approchez pas; cette huile puante vous » ferait mal au cœur. » Des auteurs catholiques et protestants ont publié à l'envi cette anecdote, les uns croyant, par ce *blasphème*, rendre la reine odieuse; les autres voulant, par ce *bon mot*, rendre la cérémonie méprisable. Les écrivains sages des deux communions se sont accordés à reléguer cette anecdote parmi les fables imprimées. En retournant de l'abbaye de Westminster à son palais, la reine, moins surprise qu'elle ne le parut, fut arrêtée tout-à-coup par un enfant, qui, sous le personnage allégorique de la Vérité, descendit à elle du haut d'un arc de triomphe, et lui présenta une Bible. Elle prit le livre dans ses mains, le pressa sur son cœur, comme pour s'en pénétrer. Elisabeth savait qu'à une page de ce livre était l'onction sainte donnée au roi Saül par le grand-prêtre Samuel : comment se serait-elle laissée aller à blasphêmer publiquement et le livre qu'elle allait poser sur son cœur, et la consécration du diadême qui venait d'être placé sur son front? Ceux qui ont tant aimé à l'en accuser, avaient un reproche plus vrai et plus grave à lui faire, celui d'avoir voulu être sacrée par un évêque catholique, suivant le rit romain, et d'avoir juré au pied des autels le maintien de cette même religion dont elle méditait le renversement, et que, dans dix jours, elle allait mettre en pièces avec une inconcevable rapidité. Le 25 janvier 1559, s'ouvrit le parlement destiné à opérer cette grande révolution. Le 9 février, les deux chambres déclarèrent Elisabeth *reine*

de droit divin, *et légitimement issue du sang royal*. Le 18, la chambre haute déclara la reine *gouvernante suprême de l'Eglise ainsi que de l'État*. Le 22 mars, cette déclaration eut l'assentiment des communes; et la révolution fut faite. On annulla toutes les lois religieuses de Marie; on rétablit toutes celles de Henri VIII et d'Edouard VI. Un *serment de suprématie spirituelle de la couronne* fut imposé à quiconque avait le moindre rapport avec le gouvernement, mais, avant tout, aux évêques et au clergé; et pour fonder son église, pour faire exécuter ses décisions, la reine fut autorisée à former cette cour arbitraire de haute commission, que devait si cruellement expier le plus vertueux de ses successeurs. Que la chambre des communes, entièrement renouvelée depuis le dernier parlement, votât de pareilles lois, elle n'était pas du moins en contradiction avec elle-même; mais que, dans la chambre haute, qui n'avait pas changé, deux pairs laïcs seuls eussent joint leurs protestations à celles du banc épiscopal, et que tous les autres eussent voté par acclamation sous Elisabeth, précisément le contraire de ce qu'ils avaient voté de même sous Marie, c'était un excès d'impudeur que, même aujourd'hui, l'on a encore peine à concevoir. Tous les évêques, à l'exception d'un seul, refusèrent le serment, et aimèrent mieux sacrifier leur fortune qu'abandonner leur foi. Sur neuf mille trois cent quatre-vingt-six ecclésiastiques du second ordre, il n'y eut que cent quatre-vingt curés et quatre-vingt-quinze bénéficiers qui suivirent l'exemple des évêques. Elisabeth n'était pas encore persécutrice; elle se contenta de destituer les réfractaires, en témoignant même son estime à plusieurs d'entre eux. Elle récompensa et mit à profit la docilité des autres. La séparation d'avec Rome se trouva consommée : une des branches les plus illustres de l'église chrétienne se détacha du tronc vénérable qui avait traversé quinze cents ans, et qui tirait de ses vieilles racines tant de force et de majesté. A travers toutes ces lois qu'accompagnait une grande libéralité de subsides, ceux qui décrétaient les unes et accordaient les autres, honteux de l'instabilité qu'entraînaient toutes ces successions collatérales de la couronne, songèrent qu'ils étaient encore menacés d'une nouvelle métamorphose, si la reine catholique d'Ecosse restait héritière présomptive de la reine protestante d'Angleterre. Une grande députation des communes vint demander à Elisabeth de se donner à elle-même un appui consolateur et à l'empire britannique des héritiers directs. Avec une impatience difficilement contrainte, et une vanité qu'aucun effort ne pouvait maîtriser, elle répondit : « que depuis long-temps elle eût joui des honneurs du mariage, si les instances des plus puissants monarques eussent pu ébranler ses résolutions; mais qu'elle était persuadée que Dieu l'avait mise dans ce monde pour s'y occuper de lui seul et de sa gloire divine; qu'elle ne voulait pas que les soins terrestres de l'hymen la détournassent de sa céleste mission, et que quand le fardeau de l'administration publique d'un royaume venait de s'y joindre, il serait trop inconsidéré d'y ajouter encore les embarras domestiques du mariage. « Ou plutôt, » reprit-elle en montrant l'anneau d'or mis à son doigt le jour de son couronnement, « je suis déjà mariée : » l'État est mon époux, les Anglais » sont mes enfants : voici mon anneau » nuptial, et je suis surprise que vous

» l'ayez sitôt oublié. « Au moins, » poursuivit-elle en se contenant toujours plus difficilement, « je vous sais gré de » n'avoir pas été jusqu'à me nommer » un époux; une telle proposition eût » été trop indigne et de moi, en qui » réside la majesté d'une souveraine » absolue, et de vous, trop sages pour » oublier que vous êtes nés mes sujets. » Au surplus, si de nouvelles inspi- » rations de la divine providence me » portent jamais à changer ma vie en » y associant celle d'un autre, comptez » sur un choix dont la république » n'aura rien à craindre. Si je per- » siste, reposez-vous sur cette provi- » dence du soin de diriger mes con- » seils et les vôtres, et de me donner » un successeur plus précieux pour » vous peut-être qu'un fils qui, né de » moi, pourrait après tout dégénérer » comme tant d'autres. Jusqu'à pré- » sent tout ce que je désire pour ma » mémoire et pour ma gloire, c'est » qu'on inscrive sur mon tombeau : « *Ici repose Elisabeth, qui vécut et* » *mourut reine et vierge.* » Nous avons cru devoir citer au moins une partie de ce discours, rapporté tout entier par Camden, parce qu'il est caractéristique. Après quelques actes de réhabilitation accordés par la reine à des familles dont les auteurs avaient été condamnés soit par son père, soit par son frère ou sa sœur, Elisabeth mit fin à la première session de son premier parlement (mai 1559). En six mois elle avait établi la légitimité de son titre, l'état de sa mère, la religion de son père, l'indépendance de son sceptre et celle de sa personne. Elle avait terminé par une paix honorable la guerre dans laquelle Philippe II avait engagé l'Angleterre contre la France. Pour jouir d'une sécurité complète il ne lui restait plus qu'une seule inquiétude à écarter; mais celle-là était vive : elle tenait au voisinage de l'Ecosse, à la naissance et à la religion de sa reine, à l'union de cette jeune princesse avec le dauphin de France, à l'ambition et à la puissance des Guise, dont Marie Stuart était la nièce, et dont sa mère, régente d'Ecosse, était la sœur. L'Ecosse avait bien été comprise dans la paix faite avec la France; mais malgré le traité et malgré les plaintes de Throcmorton, ambassadeur d'Elisabeth, le dauphin et la dauphine continuaient d'obéir à l'ordre du roi leur père, en écartelant dans leur écusson les armes d'Angleterre. Henri II mourut (10 juillet 1559); François II et Marie Stuart s'intitulèrent roi et reine de France, d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande; ils firent passer des troupes françaises dans le second de ces quatre royaumes, avec le but aussi juste que raisonnable d'enchaîner les extravagances et les fureurs presbytériennes, dont ce malheureux pays était depuis deux ans le théâtre ensanglanté. La *Congrégation de Jésus* (nom que s'était donné à elle-même cette ligue de rebelles) rugit à l'idée d'être vaincue par la *Congrégation de Satan, la prostituée de Babylone et l'antechrist de Rome* : elle envoya des ambassadeurs à Elisabeth, *gouvernante de l'église sous le Christ*, et lui demanda des soldats à opposer aux armes françaises. Elisabeth hésita, dit-on, par économie : Cécil la détermina, et cette fois il eut raison. Sans les titres imprudents qu'on avait fait arborer par Marie, la reine d'Angleterre n'eût eu rien à dire en voyant la reine d'Écosse employer une force légitime pour dompter des sujets rebelles; mais dans la circonstance actuelle, une armée française ne pouvait pas entrer dans Edinbourg sans paraître menacer Londres. Une fois résolue d'agir, Elisabeth vou-

lut que son action fût prompte et efficace : elle conclut une alliance avec la Congrégation d'Ecosse ; envoya une armée de terre joindre celle des ligueurs, soutint l'une et l'autre par une puissante flotte, enferma les Français dans Leith, les força de capituler, et les fit sur-le-champ transporter en France sur ses vaisseaux. Deux traités passés, l'un entre les commissaires d'Angleterre et de France, l'autre entre Elisabeth et la Congrégation, stipulèrent que le roi et la reine de France quitteraient les armes et les titres de souverains d'Angleterre ; qu'un Ecossais seul pourrait occuper des places en Ecosse ; que sur vingt-quatre personnes présentées par les Etats, Marie en choisirait sept, les Etats cinq, et que cette commission de douze serait chargée de toute l'administration pendant l'absence de Marie ; que la reine d'Ecosse ne pourrait faire ni la paix ni la guerre sans le consentement des Etats, et que ceux-ci seraient convoqués de droit, immédiatement après la ratification du traité. Rassurée désormais contre un danger qu'elle avait reporté à sa rivale, chérie en Angleterre, puissante en Ecosse, redoutée en France, admirée de l'Europe, Elisabeth vit se renouveler de toutes parts les demandes pour obtenir sa main. Philippe II n'y prétendait plus ; il s'était uni avec une sœur du roi de France. Mais le roi de Suède, le duc de Holstein, oncle du roi de Danemark, l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Ferdinand, Casimir, fils de l'électeur palatin, le comte d'Arran, héritier présomptif de la couronne d'Ecosse après Marie, et recommandé par la Congrégation, se mirent sur les rangs. Quelques seigneurs anglais, même de simples gentilshommes, enhardis par l'illustration de leur origine ou de leurs talents, par le charme de leur esprit ou de leur beauté, le comte d'Arundel, le lord Robert Dudley, le chevalier Pickering ne craignirent pas d'aspirer à partager le trône et le lit de leur souveraine. Elisabeth distribua entre ces rivaux, selon ce qui convenait à chacun d'eux, et des signes de reconnaissance qui attestaient les jouissances de sa vanité, et des refus qui ne pouvaient blesser la leur, tant ils étaient accompagnés de regrets ou d'indulgence, de grâce ou de bonté. Mais si un mari pouvait faire craindre un maître, un favori n'était qu'un esclave de plus : le cours des favoris commença, et le trône de la virginité devint le siége de la galanterie. Le premier aspirant préféré fut Robert Dudley que nous venons de nommer : il était le plus jeune des fils de ce duc de Northumberland qui, après la mort d'Edouard VI, avait voulu exclure du trône les deux filles de Henri VIII, pour y faire asseoir sa propre belle-fille, la malheureuse Jeanne Grey. Par une de ces bizarreries du sort, Dudley, qui, après le supplice de son père, avait été rétabli dans les honneurs de sa famille par la reine Marie, avait été aussi enfermé par elle dans la tour de Londres en même temps que la princesse Elisabeth, et leur première connaissance datait de ce séjour. Rien n'est plus singulier que de voir Camden, dans la même page, vanter « la » rare clémence de la reine comblant » d'honneurs celui dont le père avait » voulu la perdre, » puis ne pouvoir s'expliquer la *brûlante faveur* de cette même reine pour ce même favori, que par une attraction nécessairement attachée à des fers qu'on a portés en commun, ou par l'influence secrète des astres sur deux êtres nés le même jour, à la même heure, sous la même constellation. Ce qu'il y avait de fâ-

cheux, et ce qui est prouvé par le témoignage unanime de tous les historiens, même de Hume, si partial pour Elisabeth, c'est que ce favori, dans un des plus beaux corps sortis des mains de la nature, recelait, avec une profonde ineptie, tous les vices les plus bas et les plus odieux. Tel était l'homme que choisissait la reine d'Angleterre pour premier objet de son affection, à qui elle avait donné l'ordre de la Jarretière dès la première année de son règne, qu'elle devait bientôt créer comte de Leicester, et qu'en attendant elle faisait son principal ministre. A la vérité elle eut soin qu'il ne disposât que des grâces, et que Bacon et Cécil gardassent le département des affaires. Nous touchons à un événement aussi heureux pour Elisabeth qu'imprévu pour tout le monde, qui vint tout à coup la rendre maîtresse absolue de sa destinée : à partir de cette époque, il ne tenait qu'à elle d'augmenter de jour en jour, surtout de conserver sans trouble et sans tache son bonheur et sa gloire. François II et Marie Stuart refusaient de ratifier le traité d'Edimbourg, avec d'autant plus de justice, que dès le lendemain de sa conclusion préliminaire, la Congrégation, à laquelle on avait promis un parlement, avait cru pouvoir le convoquer elle-même sans l'intervention de sa souveraine. Ce parlement avait proscrit d'emblée la religion catholique, et, dans les accès de sa noire frénésie, avait, entre autres lois pénales, infligé pour une messe dite ou entendue, la confiscation de tous les biens, et une peine corporelle au choix des juges; pour deux messes, le bannissement à perpétuité, et pour trois la mort. En France, la conjuration d'Amboise, à laquelle Elisabeth n'était point étrangère, et où l'on ne s'était proposé rien moins que l'arrestation des princes lorrains et du roi lui-même, avait échoué. Tous les ressentiments et toutes les forces des deux gouvernements réunis menaçaient donc les rebelles d'Ecosse et leur protectrice, lorsque François II mourut tout à coup le 4 décembre 1560, après dix-sept mois de règne et dix-huit ans de vie. Marie Stuart, voyant ses liens avec la France rompus, et n'ayant plus d'ordres à recevoir que d'elle-même, fit disparaître de son écusson les armes d'Angleterre, et, prête à retourner en Ecosse, crut pouvoir demander passage à travers les états de sa cousine germaine Elisabeth, à qui elle venait de donner une si ample satisfaction. Qui aurait cru qu'elle pût essuyer un refus? Elle l'essuya cependant. Ce n'était plus une rivale de puissance que craignait Elisabeth; c'était une rivale de beauté, et sa coquetterie était encore plus haineuse que son ambition. Elisabeth osa bien plus qu'interdire l'entrée de ses états à la reine d'Ecosse : elle sema la mer de vaisseaux pour intercepter celui qui allait rendre cette princesse à ses sujets, et lorsqu'à la faveur d'un brouillard épais, Marie eut abordé dans son royaume, Elisabeth sut l'y environner aussitôt de pièges et de trahisons, dont sa rivale devait tôt ou tard être la victime. Il y eut cependant une réconciliation apparente entre les deux cousines. Pendant quelque temps Elisabeth travailla lentement à ourdir la trame qui devait envelopper ses voisins de tant de troubles et de calamités. Alors son habileté mieux dirigée faisait fleurir et briller son royaume par la culture, la navigation, le commerce, l'économie dans les finances, l'abondance dans les magasins, la discipline dans les armées, la création de chantiers, la construction de vaisseaux. Elle mé-

ritait d'être appelée la restauratrice de de la marine anglaise, la souveraine des mers du nord; et ces titres, cette souveraineté qui devait un jour s'étendre si loin, compensaient pour les Anglais de ce siècle plus que des torts, plus que des vices : l'orgueil satisfait leur faisait supporter même la liberté blessée. Catherine Grey, sœur de l'infortunée Jeanne, avait épousé secrètement Seymour, comte de Hartford, fils du duc de Sommerset, qui avait été protecteur pendant la minorité d'Edouard VI. Elle devint grosse, et sans autre crime que son mariage et sa grossesse, uniquement parce qu'elle perpétuait une race qui pouvait, un jour, avoir un droit éventuel à la couronne, Elisabeth, qui ne voulait pas qu'on pût lui succéder, fit enfermer à la tour la comtesse enceinte. Son mari, alors en France, revint déclarer son mariage et réclamer sa femme : il fut jeté dans la même prison qu'elle, et la reine fit juger par son archevêque de Cantorbéry que l'union était illicite, l'enfant qui allait naître illégitime, ses père et mère dignes de punition. La voie de l'appel leur était ouverte : Elisabeth interdit l'appel. Un jurisconsulte aussi courageux que savant, Jean Halles prouva la légitimité du mariage, l'état de l'enfant, le droit des époux : Elisabeth fit emprisonner le patron ainsi que les clients. Il y avait défense de laisser les deux époux communiquer ensemble : ils achetèrent de leurs gardes la liberté de se voir; la comtesse devint encore mère; Elisabeth, pour ce nouveau délit, fit condamner le comte par sa chambre étoilée à une amende de quinze mille livres sterling, cassa les officiers de la tour, et prit cette fois des mesures si justes que, pendant neuf années, ces malheureux époux eurent le tourment de se sentir enfermés l'un près de l'autre, sans pouvoir même espérer de se voir. Alors la comtesse succomba sous le poids de sa douleur. Près d'expirer, elle envoya demander à la reine la liberté de ses enfants et de leur père, quand elle ne pourrait plus en jouir, et elle mourut sans savoir qu'elle l'avait obtenue. M. Hume appelle tout cela une *sévérité excessive;* il ne manquait plus que d'appeler du nom de clémence la vie laissée au père et aux enfants. Et cependant il y eut un parlement cette année! et aucun de ses membres n'imagina de demander compte, ni au garde-des-sceaux ni au secrétaire d'état, de ces emprisonnements arbitraires, de cette grande charte violée, de cette justice intervertie, de cette persécution meurtrière. Le parlement, au contraire, devint persécuteur lui-même, en étendant le serment de la suprématie spirituelle de la reine; en statuant que celui qui refuserait deux fois de le prêter serait coupable de trahison. Un subside fut accordé à la reine, qui en avait grand besoin, parce qu'ennemie en tout lieu de la religion catholique, elle s'était confédérée avec les calvinistes de France, leur avait envoyé de l'argent avec des troupes, et s'était fait livrer le Hâvre pour lui tenir lieu de Calais, enlevé à sa sœur. Enfin le parlement la pressa de nouveau ou de se marier, ou de régler qui lui succèderait sur le trône. Revenir sur un point aussi délicat, quand elle s'en était expliquée aussi nettement, lui parut une offense. Son humeur éclata : elle accusa la trop grande jeunesse d'une partie des députés, dit qu'elle était bien sûre que parmi eux les graves personnages ne la soupçonneraient pas d'oublier un si grand intérêt, et exprima *le désir que les jeunes têtes prissent exemple de leurs anciens.*

Instruite cependant que les communes étaient blessées de cette réponse, elle leur en fit une plus douce, mais toujours évasive, lorsqu'à la clôture de la session, l'orateur de la chambre lui dit emphatiquement : » que parmi les » grands législateurs on avait compté » jusqu'ici trois femmes : la reine » Palestina, qui, avant le déluge, » avait réglé tout ce qui était relatif » à la paix et à la guerre; la reine » Cérès, qui avait établi des peines » pour réprimer les malfaiteurs; et la » reine Marie, femme de Bathilaus, » mère du roi Stilicus, dont les lois » avaient eu pour objet la conservation des hommes bons et vertueux. » Elisabeth était la quatrième femme, » qu'on joindrait désormais aux trois » autres. Ces trois autres avaient été » mariées; il fallait donc que la quatrième le fût aussi. » La pétition de la chambre avait donné de beaucoup meilleures raisons que son orateur. La reine n'en voulut écouter aucune, et le parlement fut prorogé pendant quatre années. Les événements se pressèrent dans cet intervalle. Le Hâvre, qu'Elisabeth prétendait garder pour le roi de France contre les Guise, fut repris par le roi de France et les Guise. Calais fut définitivement perdu pour l'Angleterre. La paix se fit entre les deux puissances, à des conditions moins honorables qu'Elisabeth n'était accoutumée à les obtenir, et, pour comble de disgrâce, les troupes qu'elle avait envoyées aux calvinistes français rapportèrent avec elles une peste qui, dans Londres seul, enleva vingt mille citoyens en moins d'une année. Cependant l'Ecosse demandait aussi à sa reine de se marier. Bonne et facile, entourée de traîtres et de persécuteurs, Marie Stuart sentait plus que personne combien, dans son périlleux veuvage, elle avait besoin d'un guide et d'un défenseur au-dedans et au-dehors. Ses oncles lorrains négocièrent pour elle plusieurs mariages dans les premières maisons souveraines de l'Europe : Elisabeth les fit tous échouer. Elle alla jusqu'à faire espérer sa main à cet archiduc Charles à qui elle l'avait refusée, et à qui elle ne voulait pas la donner, dans la crainte qu'il ne demandât celle de Marie. Elle exprima fortement le désir que la reine d'Ecosse, puisqu'elle voulait se marier, s'unît du moins à un Anglais, pour faire de son hymen le lien des deux royaumes. Elle lui proposa son favori pour époux, lui promit, à ce prix, de la reconnaître pour son héritière, et eut l'air de ne créer Dudley comte de Leicester que pour ce grand hymen. Comme elle trompait tout le monde, Leicester se crut délaissé, accusa Cécil et Bacon d'avoir voulu l'éloigner, et leur en fit de vives querelles. La reine d'Ecosse crut devoir se soumettre à la nécessité, et accepta la proposition. Alors Elisabeth rassura Leicester, dont elle n'avait jamais songé à se séparer, et ne voulut plus le donner à Marie dès que celle-ci eut consenti à le prendre. Marie écrivit des plaintes amères, reçut des réponses hautaines, envoya un ambassadeur à Londres pour voir s'il n'était donc pas un moyen possible d'établir un rapprochement durable entre les deux souveraines. Melvil, c'était le nom de cet ambassadeur, découvrit bientôt qu'autant Marie Stuart était sincère dans son désir d'une paix amicale, autant la fille de Henri VIII était fausse et perfide dans toutes ses démonstrations d'amitié pour sa rivale, qu'elle détestait encore plus comme femme que comme reine. On peut voir et dans les Mémoires de Melvil lui-même, et dans l'Histoire de Hume, à quel point Elisabeth, pendant le

cours de cette négociation, trahit le secret de ses petitesses, de sa vanité ridicule, de sa basse envie; comme elle épuisa les recherches de la parure, les costumes des différentes nations, tous les artifices des coquettes vulgaires, pour faire impression sur l'ambassadeur; et à l'idée du triomphe qu'anticipait son orgueil se joignait sûrement l'arrière pensée de rendre ce ministre infidèle aux intérêts de sa souveraine. Melvil revint à Edimbourg avec ses tristes découvertes. Le vœu général des Ecossais indiqua pour époux à Marie un Stuart, lord Darnley, fils de ce comte de Lénox que les commotions politiques avaient porté en Angleterre, et qui, allié à la couronne de ce dernier royaume, en était après Marie le plus prochain héritier. La reine d'Ecosse se rendit au vœu de ses sujets, et contracta ce mariage qui devait lui être si funeste. Tout le temps qu'il s'était traité, Elisabeth l'avait encouragé : elle voulut le rompre, dès qu'elle le vit près de se conclure; elle s'emporta et s'oublia quand elle le vit conclu. Elle s'en prit à la mère et à un frère du lord Darnley, qui étaient restés à Londres; les fit enfermer à la Tour ; confisqua tous les biens qu'avait en Angleterre la maison de Lénox; excita une insurrection parmi les grands d'Ecosse; leur mit les armes à la main contre leur souveraine ; les désavoua quand ils furent vaincus ; leur promit en secret sa protection, s'ils voulaient déclarer publiquement qu'elle n'avait point trempé dans leurs complots; les chassa de sa présence, comme des scélérats, dès qu'ils lui eurent accordé cette déclaration : et ses panégyristes ont dit, et les échos ont répété : *la Magnanime Elisabeth !* Marie Stuart eut un fils. Ce n'est pas ici le lieu de dire au milieu de quelles horreurs naquit cet enfant. Un ambassadeur écossais vint en porter la nouvelle à Elisabeth. L'audience finie, restée seule au milieu de ses femmes, la tête appuyée sur sa main, et avec l'accent d'une douleur menaçante, elle s'écria : « La reine d'Ecosse est mère, et moi » je suis un arbre stérile! » Quel secret obstacle empêchait donc la reine d'Angleterre de devenir ce qu'elle regrettait tant de ne pas être? Son parlement, enfin rassemblé après six prorogations, lui renouvela ses instances à cet égard; et, cette fois, la demande était commune aux deux chambres. L'une et l'autre ne retentissaient que des mots de *mariage* et de *succession*. On y accusait ouvertement la reine de ne compter pour rien le bonheur de son pays, et la destinée de tout ce qui devait lui survivre. On faisait avec effroi l'énumération de ceux qui se porteraient pour ses héritiers, si elle mourait sans en avoir désigné un. Les ministres, et notamment Cécil étaient traités de conseillers pernicieux, Le duc de Norfolk, le comte de Pembrok, le favori lui-même, qui voulait encore plus qu'il n'avait, osèrent dire que si la reine refusait encore de prendre un époux, le parlement devait lui nommer un successeur. Une promesse équivoque, apportée par les ministres, en réponse aux pétitions des chambres, ne satisfit point. Paul Wentworth (nom destiné à figurer dans les annales parlementaires), ne craignit pas de prononcer que la reine, en s'obstinant à ne pas régler sa succession, avait tout à la fois provoqué la colère du ciel et aliéné les cœurs du peuple. Une délibération commune fut annoncée entre des commissaires des deux chambres. Elisabeth leur envoya une défense expresse de s'occuper plus long-temps de cet objet. Wentworth mit en délibération : « Si des

» ordres ou des défenses envoyés par » la reine, n'étaient pas une infraction » des libertés et priviléges de la » chambre? » question qui n'en serait plus une aujourd'hui, et qui alors donna lieu à quinze heures de débats. L'orateur des communes, mandé par la reine, leur apporta le lendemain un nouvel ordre positif, qui commandait le silence. Il ne fut pas plus obéi que le premier. Enfin, la fière Elisabeth, qui entendait la voix de la nation s'unir de toutes parts à celle de ses représentants, sentit qu'il fallait parler un autre langage que celui du pouvoir absolu. Elle fit annoncer par l'orateur qu'elle révoquait ses deux ordres; mais qu'elle désirait que la chambre n'insistât pas sur cette question pour le moment. Cet acte de condescendance produisit un effet magique, celui que produit presque toujours la puissance qui cède à la raison. Il ne fut plus question dans la chambre que de félicitations mutuelles et d'actions de grâces pour la reine. On vota un subside bien plus fort que celui qu'elle avait demandé. Elle en remit une partie, ne voulant pas être vaincue en générosité, et disant qu'elle aimait mieux voir cet argent dans la bourse de ses sujets que dans la sienne. Cependant, pour prévenir le retour d'un nouveau conflit, elle vint en personne au parlement, non pas le proroger, mais le dissoudre, et avec des expressions d'aigreur, qui témoignèrent trop la peine quelle avait eue à se vaincre. Pendant cinq ans, depuis 1566 jusqu'en 1571, elle n'assembla plus de parlement. De cette période sortirent en Ecosse les événements extraordinaires qui devaient mettre Marie au pouvoir d'Elisabeth, et les rendre peut-être aussi coupables l'une que l'autre. Nous renvoyons à l'article de Marie Stuart les détails de sa conduite et de sa destinée dans l'intérieur de son royaume; ses affreux malheurs et ses fautes énormes; l'horreur de ses tourments et le crime, sinon de sa vengeance, au moins de sa faiblesse. Alors nous aurons à montrer le don de sa main, de son cœur, et de sa couronne, payé par la plus basse et la plus noire ingratitude; son vieux serviteur de confiance, poignardé à ses pieds, en présence et par ordre de son époux, quand elle était grosse de plusieurs mois; cet époux meurtrier, meurtri à son tour par un ambitieux, qui, dans l'excès de son audace, enlève, subjugue, épouse et déshonore la veuve du roi qu'il vient d'assassiner; des nobles qui, soit comme provocateurs, soit comme instruments du crime, ont, par un manifeste signé d'eux tous, commandé ou servi cet hymen coupable, et qui prennent les armes pour le punir; la clameur des peuples, excitée par celle des factieux; le couple dénoncé, ne sachant plus où arrêter ses pas ni où reposer sa tête; l'infâme Bothwel, l'oppresseur et le corrupteur de sa noble et vertueuse souveraine, obligé de fuir pour jamais sur le continent, et sa misérable victime, femme prophanée, reine avilie, veuve sacrilége, mère dépouillée, traînée en criminelle sur les routes, abdiquant sa couronne dans un donjon, abandonnant son pouvoir et son enfant à un frère naturel, ennemi envenimé de l'un et de l'autre, secourue et délivrée pendant quelques instants, mais ne comptant encore quelques défenseurs autour d'elle que pour les voir dispersés sans retour, et réduite enfin à n'espérer de refuge que dans les états de son envieuse rivale et de sa perfide ennemie. A cette dernière circonstance se rattache le fil historique que nous avons à suivre aujourd'hui. Dès qu'Elisabeth avait su Marie em-

prisonnée dans un château d'Ecosse, par ses propres sujets, elle s'était portée pour arbitre entre la royale captive et les rebelles confédérés. Comme femme, elle avait témoigné, peut-être senti, quelque compassion pour une rivale si humiliée qu'elle ne pouvait plus être enviée. Comme reine, et s'adressant à des factieux qu'elle prétendait pousser ou retenir à son gré, elle leur avait fait dire par son ambassadeur Throcmorton : « Qu'apparemment ils ne se proposaient pas de » réformer, et encore moins de punir » l'administration de leur souveraine; » que la prière et les remontrances » étaient la seule défense permise con- » tre les actes injustes de l'autorité su- » prême, et que si elles n'étaient pas » écoutées, il ne restait plus à des su- » jets fidèles qu'à implorer le Tout- » Puissant, qui change comme il lui » plaît le cœur des rois : » doctrine commode pour le despotisme d'Elisabeth, et qui, jusqu'à cette dernière époque, n'avait jamais été nécessaire à l'administration juste, sage et tolérante de sa rivale. Mais ce droit de juger Marie, qu'Elisabeth refusait aux sujets de cette princesse, elle se l'arrogeait à elle-même. Pendant le peu d'instants où la reine d'Ecosse avait rompu ses fers, révoqué son abdication, et rassemblé encore une armée, Elisabeth, pour qui l'incertitude des événements venait de renaître, s'était encore offerte *à son amie* pour médiatrice; elle voulut être juge, dès qu'elle sut Marie fugitive sur le territoire anglais. Dans le conseil secret qu'elle se hâta de tenir, sa profonde sensibilité fut bientôt obligée de céder à la politique plus profonde encore de Cécil. Il fut arrêté que cette même Providence, qui ne permettait aux Ecossais que l'humilité des prières pour se défendre des injustices de leur reine, permettait à Elisabeth la violation de l'hospitalité, tous les abus de la force, tous les mensonges de l'hypocrisie, pour ensevelir dans une prison perpétuelle son égale, sa parente, sa sœur, son amie, à qui elle ne pouvait reprocher aucune offense, et qui n'était pas sa justiciable. Marie vit accourir autour d'elle une foule d'espions titrés, qui, sous prétexte de lui rendre des hommages et des soins, la gardaient à vue, suivaient ses pas, notaient ses discours, interrogeaient ses regards et jusqu'à son maintien. On commença bientôt à la transférer de lieu en lieu, parce qu'il fallait encore déguiser sa prison, et que les ombrages attachés à la tyrannie faisaient toujours craindre que dans le séjour actuel il n'y eut des moyens d'évasion pour la victime. Carlile était une cité trop populeuse, Bolton un château trop écarté : le Cumberland était trop voisin des Ecossais, l'Yorkshire trop rempli de catholiques : par-tout la reine d'Ecosse séduisait trop par les charmes de sa personne et de son caractère, intéressait trop par ses malheurs, persuadait trop son innocence. Elle avait demandé à voir la reine d'Angleterre; Elisabeth exprimait le même désir, mais, pour l'honneur de toutes deux, voulait que Marie, avant cette entrevue, fût purgée de cette accusation calomnieuse que lui intentaient les rebelles, d'avoir trempé dans le meurtre de son époux, avant d'en épouser le meurtrier. La reine d'Ecosse répliqua qu'elle soumettait volontiers sa cause à l'arbitrage de sa bonne sœur. Cette bonne sœur prit acte de cette soumission pour établir un procès contradictoire, et manda les accusateurs de Marie, à la tête desquels était le régent d'Écosse, ce comte de Murray, frère naturel de la reine, le plus invétéré, le plus ingrat et le moins scrupuleux

de ses ennemis. Marie, qui n'avait souscrit qu'à un arbitrage compatible avec sa dignité, se récria contre l'idée de la traduire pêle-mêle avec des sujets rebelles, devant le tribunal d'une puissance étrangère. On lui répondit que ce n'était pas à *elle*, mais à *eux* qu'on allait demander des comptes, et que la reine d'Angleterre voulait non l'accusation, mais la justification de *son amie*. Trompée par cette explication, Marie nomma des commissaires pour conférer avec ceux d'Elisabeth. Le régent d'Ecosse vint d'Edimbourg avec d'autres commissaires de l'enfant royal, dont il s'était fait le tuteur et dont Marie était la mère. Les délégués d'Elisabeth prirent le maintien de juges, et les autres plaidèrent devant eux. Dans les premières séances la cause de Marie triompha tellement, qu'Elisabeth fut aussi embarrassée de la justification de sa bonne sœur, qu'elle s'en était montrée avide. Le régent d'Ecosse dit aux commissaires anglais, hors de séance et sous le secret, qu'il ne lui serait pas impossible de produire les plus fortes preuves contre la reine sa sœur, s'il pouvait être sûr qu'une fois convaincue elle serait punie, et qu'on n'aurait jamais rien à craindre de ses ressentiments. Aussitôt les conférences furent transférées d'York à Westminster. Elisabeth, qui ne s'était pas cru permis de recevoir la reine d'Ecosse tant que le procès était pendant, eut, sans le moindre scrupule, une longue conférence avec le comte de Murray. Elle cassa sa première commission, en créa une nouvelle où son favori et tous ses ministres furent joints aux trois membres de l'ancienne. Là, Murray accusa positivement la reine d'Ecosse d'avoir été complice de son amant Bothwell, dans la destruction du roi son époux; et pour le prouver, il produisit ces lettres, ces poésies plutôt licencieuses qu'amoureuses, sans signature, sans dates, sans adresses, mais prétendues écrites de la main de la reine, et prétendues prises sur un domestique de Bothwell; objet de controverse depuis plus de deux siècles, et que nous tâcherons d'apprécier à leur juste valeur dans l'article directement consacré à Marie Stuart. Il suffit de dire ici qu'à la première nouvelle de cette accusation, Marie, après avoir récusé la seconde commission d'Elisabeth, requit 1° la communication immédiate de toutes les pièces qui venaient d'être produites contre elle; 2°. la faculté de venir se défendre elle-même devant sa majesté anglaise, son conseil, sa cour et tous les ministres étrangers; 3°. enfin, la détention de tous ses accusateurs, pour qu'ils pussent lui être confrontés, et notamment de Murray, qu'elle pouvait convaincre d'avoir été le premier artisan de la mort du roi. « Ces demandes » sont justes, » dit le duc de Norfolk, qui avait été président de la commission d'York; et Sussex, Arundel, le grand amiral Clinton, le comte de Leicester lui-même furent de son avis. « Tant que Norfolk vivra, » dit Elisabeth avec colère, « la reine d'Ecosse » ne manquera pas d'avocats. » Par réflexion cependant elle avoua qu'elle aussi trouvait ces demandes justes, et promit d'y penser. Peu de jours après, le 16 janvier 1569, au lieu d'accorder ce qui était juste pour tous, elle proposa ce qui était le meilleur, disait-elle, pour sa bonne sœur; non pas un jugement, mais un accommodement: « Sa bonne sœur devait haïr la con- » duite des Ecossais, qui, de leur » côté, n'aimaient pas son gouverne- » ment. Ne valait-il pas mieux pour » elle déposer sur la tête de son fils » une couronne qui la fatiguait, et

» passer en Angleterre des jours tranquilles, libre des soins et à l'abri » des orages d'une telle royauté? » Marie répondit : « Plutôt mourir; mes » dernières paroles seront celles d'une » reine d'Ecosse » ; et elle redemanda communication des lettres supposées qu'on lui imputait, liberté de se défendre publiquement et de confondre ses calomniateurs face-à-face. Pour toute réponse, Elisabeth renvoya Murray gouverner l'Ecosse; lui prêta 5,000 livres sterling pour son voyage, outre des présents dont la valeur resta ignorée; le laissa emporter les originaux de ces fameuses lettres, dont on n'a plus connu que des copies, et dont on ignore aujourd'hui jusqu'à la langue primitive; arrêta en Angleterre le duc de Chatellerault, qui voulait ôter la régence à Murray; commit enfin le comte de Salop à la garde de la reine d'Ecosse, et la fit transférer au château de Tutbury, dans l'intérieur du comté de Stafford. Il y a là sans doute plusieurs circonstances qu'ont omises Hume et Robertson; mais il n'y en a pas une qui ne soit incontestable. Ce qui a encore été omis, c'est que, « malgré » tous les genres de rivalités qui pou» vaient pervertir son jugement, Elisabeth était loin de croire à la vé» rité de ces lettres et de ces poésies » tant controversées » (Camden l'assure positivement (1); c'est qu'avant le départ de Murray et de ses adhérents, la reine d'Angleterre leur fit déclarer officiellement par Cécil, « que » ce qu'ils avaient produit ne suffisait » pas pour que Sa Majesté prît une » opinion désavantageuse de sa bonne » sœur » ; c'est qu' « Elisabeth elle» même écrivit à Marie pour la consoler, pour l'assurer qu'elle ne dou» tait point de son innocence. » Et Marie n'en restait pas moins prisonnière ! et en lui faisant espérer un meilleur sort dans l'avenir, Elisabeth l'exhortait, pour le présent, « à sup» porter avec patience une détention » qui, en cas d'événement, la rap» prochait de ce trône d'Angleterre » dont elle devait hériter un jour » ! *dérision atroce*, il faut bien le dire avec le plus vertueux des historiens (1), mais qui nous avertit d'être au moins méfiants là où tant de haine n'a pas pu rendre Elisabeth crédule. Une telle injustice était de celles qui, une fois commises, condamnent à en commettre beaucoup d'autres. Il devait en résulter des soupçons chimériques et des peines injustes, des conspirations réelles et des condamnations justes peut-être, mais toujours odieuses quand le délit a été provoqué par l'autorité qui le punit. Le duc de Norfolk, le plus grand seigneur et l'homme le plus accompli de l'Angleterre, avait été en effet touché des malheurs, du courage et de la beauté de Marie-Stuart. Le perfide comte de Murray, qui s'en était aperçu, et qui, pour retourner dans son pays, avait à traverser les vastes domaines du duc et de ses puissants amis, lui avait suggéré l'idée de prétendre à la main de la reine d'Ecosse, après la dissolution du funeste mariage qu'elle avait contracté avec Bothwell. Norfolk était veuf, et son âge se rapportait à celui de Marie; l'un avait une fille qui pouvait être destinée au jeune prince dont l'autre était mère. Ce double mariage devait rendre à Marie son trône et son fils; à l'Ecosse, sa tranquillité et la garantie de sa nouvelle

(1) Epistolis verò et carminibus..... Elisabetha vix fidem adhibuit, licet muliebris æmulatio, quæ illum sexum transversissimum agit, intercesserit. (Camden, pag. 144, ed. Lugd.)

(1) Gaillard, *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, tom. IX, p. 106.

église, puisque Norfolk était protestant; aux deux royaumes, le moyen de fonder une alliance durable entre Elisabeth, dont le consentement était regardé comme nécessaire, et Marie, qui désirait depuis si long-temps cette bonne intelligence avec sa cousine. Norfolk fut aisément persuadé. Les amis de la reine et ceux du duc applaudirent; même parmi les amis d'Elisabeth, les plus intimes entrèrent avec chaleur dans un projet si propre à finir de si fâcheuses divisions. Ce fut le comte de Leicester qui écrivit à la reine d'Ecosse pour l'exhorter à cette union, pour lui en proposer les articles, et l'on peut croire que les intérêts d'Elisabeth n'y étaient pas lésés. Marie consentit avec dignité, et signa une espèce de contrat. Elle écrivit à ses agents d'Ecosse, comme Norfolk et ses amis à leurs vassaux anglais, qu'on se gardât d'inquiéter Murray dans sa marche et dans son retour. A peine fut-il arrivé dans Edimbourg, qu'il dépêcha un courrier à Elisabeth pour lui révéler comme un complot ce qui devait lui être proposé comme une conciliation. Le duc de Norfolk fut mis à la Tour. Trois autres pairs furent prisonniers dans leurs maisons. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland, coururent lever dans le nord une armée de vingt mille hommes. Ces deux derniers étaient catholiques : ils publièrent, dans leur manifeste, le desir d'obtenir, avec la liberté de leurs amis, celle de leur religion; ils avaient ouvert une correspondance avec ce fameux duc d'Albe, le gouverneur et le fléau des Pays-Bas, en avaient reçu des promesses, mais n'eurent pas le temps de voir arriver les secours. Vaincus sans combattre, ils se sauvèrent en Ecosse, d'où Westmoreland put gagner la Flandre. Northumberland livré à Murray, le fut par lui à Elisabeth, qui le réserva pour un grand exemple. Plus de huit cent personnes périrent par la main du bourreau. La procédure prouva que Norfolk s'était toujours opposé à toute ligue avec des étrangers, et du fond de sa prison avait envoyé à ses vassaux l'ordre de se battre pour sa souveraine contre ses amis. Elisabeth lui accorda sa liberté, en exigeant de lui sa parole de rompre avec la reine d'Ecosse. Norfolk promit, fut entraîné par son penchant, espéra d'autant plus pouvoir rétablir Marie sur son trône, que Murray avait péri par un assassinat, digne récompense de ses crimes. Il crut enfin la promesse par laquelle il s'était lié à l'infortunée Marie, plus sacrée que celle qui lui avait été imposée par l'impérieuse Elisabeth, et cette fois il admit la nécessité d'être aidé par des étrangers, non à ébranler le trône d'Angleterre, mais à relever celui d'Ecosse. L'ardente vigilance et l'habile espionnage de Cécil devenu lord Burleigh, découvrirent les nouveaux projets de Norfolk. Un de ses domestiques livra ses papiers. Accusé de haute trahison par ordre de la reine, il fut condamné, exécuté et pleuré de toute l'Angleterre, à commencer par ses juges, dont le président sanglotta en lui prononçant sa sentence. Deux amis qui avaient voulu le délivrer, périrent comme lui. Northumberland, qui attendait encore la mort, la reçut dans York. Entre la sentence de Norfolk et son exécution, le glaive était resté quatre mois suspendu sur sa tête. Elisabeth voulait paraître livrée à de violents combats, avant de frapper une tête si chérie et si respectée. Elle se fit arracher l'ordre de mort par des remontrances de son conseil, des adresses de ses communes, des sermons de ses prédica-

teurs. Alors elle tenait son quatrième parlement. Le troisième n'avait duré que deux mois, quoiqu'ayant à délibérer sur de graves circonstances. Le pape Pie V, après d'inutiles essais pour gagner Elisabeth, avait fulminé successivement contre elle, et sa bulle d'excommunication et celle de déchéance qui déliait ses sujets du serment de fidélité. Un enthousiaste, nommé Felton, avait osé afficher ces bulles aux portes du palais, et maître de rester inconnu, avait provoqué et reçu la couronne du martyre, avec un héroïsme aussi admiré des protestants que béni des catholiques. Elisabeth sans doute eût été plus fondée à s'indigner de ces actes de la cour de Rome, si, de son côté, elle n'eût pas à sa manière, délié les Ecossais, et tant d'autres, de leurs serments de fidélité envers leurs souverains; mais enfin, munie d'armes plus efficaces que les foudres du Vatican, elle voulut que son parlement de 1571 leur donnât encore plus de force, et elle eut pleine satisfaction. Ce qu'il y eut de crimes, de trahison créées dans cette session, peut à peine se concevoir. Ce fut trahison non plus seulement de convertir, mais d'être converti à la foi catholique; trahison d'appeler la reine *hérétique* ou *infidèle;* trahison de dire que le choix de son successeur ne pouvait pas être déterminé par un acte du parlement. Enfin, la peine de confiscation, jointe à une prison perpétuelle, fut portée contre quiconque aurait écrit deux fois, même sans le publier: « que personne *pût* » succéder à la reine, autre que la » *postérité naturelle*, issue de son » corps. » Cette extravagance de désigner exclusivement pour héritière possible de la reine, une postérité qu'elle n'avait pas, cette affectation de dire *postérité naturelle*, en écartant le mot *légitime*, réclamé par plusieurs voix, fit croire dans toute l'Angleterre que le favori avait en réserve quelqu'enfant qu'il voulait porter sur le trône, comme *issu* de la reine, si elle venait à mourir; mais ces mêmes communes, si dociles sur ce point aux volontés d'Elisabeth, lui parurent insolentes quand elles voulurent prendre l'initiative sur des questions ecclésiastiques. Un de leurs membres, Strickland, pour avoir proposé une réforme de la liturgie, fut mandé par le conseil et reçut ordre de s'absenter du parlement. Il fut réclamé par sa chambre. Un Carleton, un chevalier Arnold, un Yelverton, noms qui doivent être conservés, posèrent les grands principes « qu'un membre de » la chambre des communes n'était » plus un homme privé; que la repré» sentation nationale, à laquelle il ap» partenait, ne devait pas le laisser » arracher de son sein; qu'il n'y avait » pas un seul objet d'intérêt public qui » ne pût être pris en considération » par une chambre où résidait une » telle plénitude de pouvoir, que » jusqu'au droit à la couronne était » déterminé par elle, et qu'oser le » nier était un crime de haute-trahi» son (Elisabeth était battue ici par » ses propres armes); qu'enfin la » reine ne pouvant faire des lois à » elle seule, ne pouvait, par la même » raison, les annuller à elle seule; » et la conclusion de ces principes était que la chambre devait envoyer chercher son membre absent. En vain les ministres voulurent défendre ce coup d'autorité. En vain il se trouva un de leurs agents assez servile pour aller chercher dans les temps anciens sous Henri IV, un évêque, sous Henri V l'orateur même des communes, emprisonnés pour des opinions trop hardies; les ministres craignirent de lais-

ser prendre les voix, rompirent la séance, et Strikland reparut le lendemain. La reine, d'autant plus impérieuse qu'elle avait cédé une fois, fit signifier sévèrement à la chambre des communes, la défense expresse de se mêler des affaires ecclésiastiques; et le subside accordé, vint dissoudre le parlement. Celui qu'elle convoqua l'année suivante (1572) ne tarda pas à la satisfaire. Nous l'avons vu demander le supplice du duc de Norfolk. Il ne s'en tint pas là. *Un comité pour les affaires de la reine d'Ecosse*, fut composé de quarante-six membres des communes, et de cinq pairs, dont deux ecclésiastiques. Le 28 mai, les deux chambres représentèrent « que » non-seulement la justice, mais l'honneur et la sûreté de la reine voulaient qu'on procédât criminellement, et sans le moindre délai contre la reine d'Ecosse, coupable de trahison au dernier degré. » Elisabeth approuva, remercia, mais, pour des raisons à elle connues, décida qu'il valait mieux différer, sans y renoncer, l'ouverture de ce procès, et néanmoins pressa la conclusion d'autres bills précurseurs de cette grande iniquité. Le parlement en passa deux. L'un déclara coupable de trahison quiconque entreprendrait de délivrer une personne emprisonnée par ordre de S. M., ou de s'emparer d'une maison royale. L'autre statuait que si Marie, *dite* Reine d'Ecosse, offensait la loi d'Angleterre, il serait procédé contre elle dans les formes reçues contre la femme d'un pair du royaume. Elisabeth sanctionna le premier de ces bills, qui lui suffisait, ajourna le second, dont elle n'avait pas besoin, et prorogea le parlement, qu'elle ne devait plus rassembler que dans trois ans. Elle était devenue despote si absolue, qu'à partir de cette époque Camden fait à peine mention des simulacres de parlement qui se montrèrent. « Il semblait (a dit naïvement » un autre historien) que cette héroïque personne voulût montrer à » ses sujets qu'elle n'avait pas besoin » d'eux pour les gouverner. » Cependant elle ne cessait d'exciter des troubles dans cette malheureuse Ecosse, dont elle détenait la malheureuse reine. Le comte de Lénox, régent après Murray, avait été assassiné comme lui. Le comte de Marr, successeur de Lénox, ami de sa patrie et de la liberté, ayant vainement cherché à contenir les partis l'un par l'autre, et à conserver l'indépendance du trône écossais pour quiconque devait s'y asseoir, était mort de chagrin de voir le bouleversement de son pays. Elisabeth était parvenue à le faire remplacer par le comte de Morton, complice de Bothwell, dans l'assassinat du feu roi, et qui était destiné à expier son crime par le dernier supplice. Un brave guerrier, Kirkaldie, restait fidèle à Marie et tenait encore pour elle le château d'Edimbourg. Elisabeth le fit assiéger par des troupes anglaises, le réduisit à se rendre, et le fit livrer à une populace furieuse, qui le traîna sur l'échafaud. Lidington, son second, qui, de persécuteur de Marie, était devenu son défenseur, se tua lui-même, et pendant que les meurtres se perpétuaient en Ecosse, les échafauds en Angleterre, la guerre civile et religieuse en Irlande, Philippe II et le duc d'Albe inondaient du sang des protestants les provinces espagnoles et flamandes; Catherine de Médicis et Charles IX enfantaient la résolution d'égorger, dans une seule nuit tous les protestants de France. Pour les attirer dans le piége que sa mère leur avait préparé, Charles IX affecta de rechercher l'alliance d'une

reine protestante, et il porta la dissimulation jusqu'à faire demander la main d'Elisabeth pour son frère, le duc d'Alençon. Non moins fausse et non moins perfide que Charles, mais bien plus astucieuse et plus hypocrite, Elisabeth parut écouter cette proposition, et dans le même temps elle fournit des secours d'hommes et d'argent aux protestants français proscrits et soulevés contre leur prince, par le massacre de leurs frères. L'horreur que cette affreuse journée de la St.-Barthélemi excita en Angleterre, est exprimée avec force dans le rapport que l'ambassadeur de France fit bientôt de sa première audience. « Une » sombre douleur, dit-il, était peinte » sur tous les visages. Le morne si- » lence de la nuit régnait dans toutes » les pièces de l'appartement royal. » Les dames et les courtisans étaient » rangés en haie de chaque côté, tous » en grand deuil, et quand je passai » au milieu d'eux, aucun ne jeta sur » moi un regard de politesse, ni ne » me rendit mon salut. » L'indignation générale que ce massacre avait attirée sur tous les catholiques, fit d'abord espérer à la reine qu'en renvoyant Marie Stuart en Ecosse, pour y être jugée publiquement, et à condition que la sentence serait exécutée sans délai, elle se déferait d'une rivale en rejetant sur les sujets de Marie tout l'odieux de cette infâme procédure; mais le comte de Marr, alors régent, avait repoussé avec tant de force une proposition aussi ignominieuse qu'elle n'osa la renouveler. Ne voulant pas rompre toute liaison avec la France, Elisabeth consentit alors à laisser entamer une nouvelle négociation pour son mariage avec le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou. Un agent de ce prince, qui fut chargé de pénétrer les secrets de la cour de Londres, découvrit que le comte de Leicester, qui passait pour l'amant favorisé de la reine, et qui se flattait de l'épouser, avait une autre femme (*Voy.* Dudley, XII, 135.), et il s'empressa de faire à Elisabeth une aussi importante révélation. Cette princesse, dissimulant toujours, parut fort irritée contre son favori. Le duc d'Anjou cependant, obligé d'aller ouvrir la campagne en Flandre, attendait de la reine d'Angleterre un secours d'argent. Malgré sa sévère économie, Elisabeth ne put se dispenser de lui envoyer une somme de 300,000 écus, avec laquelle il réussit à faire lever le siége de Cambrai. Les états le nommèrent gouverneur des Pays-Bas. Il mit son armée en quartier-d'hiver, et il passa en Angleterre. Elisabeth alla au-devant de lui, et l'on crut généralement que le mariage allait se conclure (*V.* Anjou, II, 186). Après de longues négociations, que l'irrésolution vraie ou simulée de la reine, rendait interminables, le prince se retira très mécontent (1582), maudissant les caprices d'Elisabeth, accusant hautement la bassesse de ses inclinations. Cependant l'infortunée Marie Stuart, dont une rigoureuse détention avait altéré la santé, apprit qu'au milieu des troubles que sa persécutrice ne cessait d'exciter en Ecosse, le jeune roi Jacques était retenu captif par les principaux seigneurs du royaume; elle écrivit à Elisabeth la lettre la plus énergique et la plus touchante, afin de demander justice pour elle et protection pour son fils. « Si je pouvais, disait-elle, consentir à descendre de la dignité royale où la providence m'a placée, ou me départir de mon appel à l'Etre-suprême, il n'y a qu'un seul tribunal auquel j'en appellerais contre tous mes ennemis; ce serait à la justice, à l'humanité de votre majesté; à cette bonté indulgente qu'elle serait

naturellement portée à exercer en ma faveur, si elle n'était influencée par les suggestions de la malveillance, etc.» Marie ne put rien obtenir, mais Jacques ayant été délivré par le colonel Stuart, commandant du château de St.-André, Elisabeth envoya auprès de lui Walsingham, en qualité d'ambassadeur, avec la mission secrète d'étudier le caractère et la capacité du jeune roi. Une brillante facilité d'expression, une instruction précoce distinguaient déjà le fils de Marie Stuart. La haine d'Elisabeth parut d'abord désarmée par ces heureuses dispositions, et elle montra pour ce prince des égards que l'on n'avait point espéré; mais l'ambition et la haine reprirent bientôt leur empire; Elisabeth ne pouvait pas plus supporter l'idée d'avoir un successeur que celle de se donner un maître; elle fit donc par la suite tous ses efforts pour empêcher le mariage de Jacques, par le seul motif que Jacques était son héritier présomptif. Elle essaya même de le faire enlever par son ambassadeur Wotton, et elle ne manqua pas de désavouer ce ministre quand le complot fut découvert. Lorsque le jeune prince prit ensuite la ferme résolution d'épouser la fille du roi de Danemark, il ne put triompher des obstacles que lui opposait sans cesse la reine d'Angleterre, qu'en déployant une énergie dont on ne l'avait pas cru capable. Mais pendant qu'Elisabeth se livrait à ses secrètes passions, le pape Pie V l'avait excommuniée, comme on l'a vu plus haut; Sixte V avait été jusqu'à délier ses sujets du serment de fidélité: des fanatiques conspirèrent contre ses jours, et il n'en fallut pas d'avantage pour faire accuser tous les catholiques d'être leurs complices. Les jésuites surtout furent poursuivis à outrance (*Voy.* Campian.), et les persécutions recommencèrent avec une nouvelle fureur. Quiconque était convaincu d'avoir assisté une fois à la messe était puni d'un an de prison et de 100 marcs d'amende. L'oubli des pratiques les plus minutieuses de l'Eglise anglicane était puni d'une amende de 20 liv. par mois. Si l'on tenait des propos contre la reine, on était condamné pour la première fois au pilori, pour la seconde à perdre les oreilles; la récidive était félonie, et elle entraînait la peine de mort. Ce statut est de la session de 1582. Dans le même parlement, les communes, ayant ordonné un jeûne et des prières publiques, reçurent une sévère réprimande par un messager de la reine, comme ayant osé empiéter sur la prérogative royale et sur ses droits de suprématie. La chambre fut obligée de demander pardon. Dans le discours qu'Elisabeth tint à la fin de la session de 1584, elle poussa plus loin l'intolérance: « Trouver quelque chose à blamer » dans le gouvernement ecclésiastique, est se rendre coupable de calomnie contre elle (la reine), puisque Dieu l'ayant constituée chef suprême de l'Eglise, aucune hérésie, aucun schisme ne pourrait s'introduire dans le royaume sans que ce fût par sa permission ou par sa négligence. » Elle établit ensuite une commission ecclésiastique chargée de réformer toutes les hérésies, de prononcer sur toutes les opinions en matières religieuses, et de punir les délinquants, avec pouvoir d'employer dans leurs inquisitions toutes sortes de mesures, même l'emprisonnement et la torture!..... Le parlement tout entier était consterné et accablé par la tyrannie; dès que l'un de ses membres essayait de résister, il était aussitôt enlevé et emprisonné. Cependant de nouvelles conspirations se formèrent,

un plan d'invasion et d'insurrection fut organisé par l'ambassadeur espagnol; mais la trame fut découverte. Mendoza reçut ordre de sortir du royaume. Philippe II repoussa avec hauteur un message qui lui fut adressé pour excuser cette violence, et pour le prier d'envoyer un autre ministre. Ces conspirations tendaient presque toutes à la délivrance de Marie Stuart; plusieurs lettres qui lui étaient adressées furent interceptées. Enfin l'affection des catholiques pour cette princesse, et jusqu'à la haine qu'ils portaient à sa rivale, amenèrent la catastrophe que les intrigues d'Elisabeth préparaient depuis si long-temps. Antoine Babington, riche propriétaire dans le Derbyshire, et zélé catholique, apprit qu'un fanatique nommé Savage, s'était engagé par serment à tuer Elisabeth. En Angleterre, comme en France, la doctrine du tyrannicide n'avait que trop de partisans. Babington encourage l'exaltation de Savage; mais il croit que l'entreprise n'est praticable qu'en y admettant dix autres conjurés, et c'est ainsi que Walsingham est informé de tout par un de ses espions. Cet espion, nommé Pelly, n'entre dans la conspiration que pour trahir ses associés. Elisabeth, prévenue du complot, ordonne qu'on attende pour le déjouer le moment de l'exécution; et lorsque les conjurés sont près de frapper, ils sont arrêtés et mis à la tour, à l'exception d'un seul qui avait pris la fuite. On se servit du prétexte de l'indignation générale et du cri public pour hâter leur jugement et leur supplice. La conjuration en elle-même est encore un problême, et il est avéré, dit Gaillard, « que Marie Stuart n'y » eut aucune part »; mais pour la faire périr avec quelque apparence de justice, il fallait bien supposer qu'elle avait conspiré contre les jours de la reine. Une association s'était formée, deux ans auparavant, pour protéger les jours d'Elisabeth. (*Voy*. Dudley, XII, 136); les souscripteurs s'engageaient, par les serments les plus solemnels, à défendre la reine, à venger sa mort et toute injure commise contre elle; à exclure même du trône tous prétendants en faveur desquels aucune violence aurait été commise contre Sa Majesté. La reine d'Ecosse avait elle-même demandé à signer l'association, à laquelle des gens de toutes les classes venaient en foule donner leur signature. A la publication de cette prétendue correspondance, la fédération jeta les hauts cris, et répandit la haine la plus violente et la plus sanguinaire contre Marie. Transférée de château en château, cette malheureuse reine est enfin amenée dans la forteresse de Fotheringay (comté de Northampton). Sans cesse interrogée, menacée, elle fut traitée avec plus d'indignité que le dernier criminel; son implacable ennemie essaya même plusieurs fois de la faire assassiner. On poussa la cruauté jusqu'à lui refuser un avocat pour la défendre, et un ministre de sa religion pour lui en administrer les consolations. Ce fut le 18 février 1587, que se termina cette sanglante tragédie. (*V*. Marie Stuart.) Les intercessions du roi de France en faveur de sa belle-sœur, les remontrances, les instances, les menaces même du roi d'Ecosse en faveur de sa mère, avaient été sans effet ou n'avaient obtenu qu'une réponse évasive. Mais, dès que le crime fut consommé, la reine affecta le plus violent désespoir, et elle bannit de sa présence plusieurs de ses conseillers; Burleigh même se crut perdu et demanda la permission de se démettre de toutes ses places. (*Voy*. Cecil, VII, 490). Le secrétaire-d'état Davisson fut destitué, mis

à la tour pour un temps illimité, et condamné à une amende de 10,000 l. sterling. Elisabeth écrivit au roi Jacques, pour lui exprimer sa profonde douleur, et ce prince parut y croire. Philippe II, provoqué depuis longtemps par les entreprises des armateurs anglais, résolut de tirer vengeance d'un attentat qui semblait autant dirigé contre la majesté royale que contre la religion catholique. Dès l'an 1578, Drake avait ravagé les côtes du Pérou. Elisabeth avait ordonné, il est vrai, d'indemniser les négociants espagnols qu'on avait le plus maltraités, mais voyant que Philippe avait saisi cet argent et l'employait à solder les troupes du prince de Parme qui s'étaient réunies aux rebelles d'Irlande, elle fit cesser ces restitutions. En 1585, prévoyant que la rupture avec l'Espagne serait inévitable, elle fit attaquer de nouveau les colonies d'Amérique. Saint-Domingo et Carthagène des Indes furent mis à contribution, et d'autres places furent brûlées. On croit que c'est au retour de cette expédition que l'on doit l'introduction de l'usage du tabac en Angleterre. L'année suivante Drake insulta Lisbonne et les côtes d'Espagne, et détruisit à Cadix une flotte entière de bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions. Excité par tant d'injures et de provocations, animé d'ailleurs du zèle le plus ardent pour la religion, Philippe résolut d'envahir l'Angleterre. Il fit équiper la flotte la plus formidable qu'on eût encore vue sur l'Océan. Cette flotte, qui fut nommée l'*invincible Armada*, était composée de 152 vaisseaux; elle portait 22,000 hommes de débarquement, et elle devait encore prendre à bord 25,000 hommes de troupes aguerries qui se trouvaient en Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse. Douze mille Français, campés sur les côtes de Normandie, n'attendaient que cette occasion pour passer la Manche. Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, surtout à ceux de la cour de Madrid, firent que l'*Armada* n'appareilla de Lisbonne que le 1[er] juin 1588. Cette attaque semblait devoir anéantir la puissance de l'Angleterre. Elisabeth la vit sans effroi, médita sa défense avec calme, parcourut son royaume, enflamma tous ses sujets. Cette époque fut celle de sa véritable grandeur. Elle n'avait pas 15,000 matelots; la seule ville de Londres arma, à ses frais, 38 bâtiments, dont le plus fort était de 300 tonneaux. La reine en équipa 34, dont un seul, le *Triumph*, de 1,100 tonneaux, portait 40 pièces de canon. Le reste de la flotte ne montait qu'à 42 navires de bas bord et incapables d'essuyer le choc des immenses vaisseaux espagnols. Mais les bâtiments anglais, légers et d'une manœuvre facile, étaient conduits par Drake, Hawkins et Frobisher, les premiers marins de l'Europe, sous le commandement général de Charles Howard. Les Hollandais équipèrent, de leur côté, une flotte de 90 voiles, qui, croisant depuis l'Escaut jusqu'au Pas de Calais, empêcha l'armée de Flandre de se mettre en mer. Tout sembla conspirer à la destruction de l'*Invincible Armada*. A peine avait-elle doublé le cap Finistère, qu'une tempête la dispersa; plusieurs vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance des pilotes et la mal-adresse des matelots. Un forçat anglais étant parvenu à bri-

(1) Rapin Toiras, Hume, Robertson n'ont point hésité à regarder Davisson comme un fidèle serviteur, que, suivant sa coutume, Elisabeth avait sacrifié à sa politique. Camden rapporte de lui une lettre apologétique adressée à Walsingham, et qui offre plusieurs caractères d'invraisemblance. Il existe au Musée britannique deux copies de cette pièce; mais il a été reconnu qu'aucune des deux n'est originale. (Voyez l'*Hist. d'Angl.* de M. de Bertrand Moleville, tome III, pag. 167, note (1).

ser les fers de ses compagnons, s'empara du bâtiment qui les portait, en attaqua deux autres, et les conduisit dans un port de France. Le reste de l'escadre, après s'être radoubé à la Corogne, remet à la voile, prend le cap Lézard pour celui de Ram, près de Plymouth, attaque et poursuit en vain quelques divisions de l'escadre anglaise, laisse enlever, par Drake, deux galions qui portaient le trésor de l'armée; et, voulant mouiller sur les côtes de France, y est poursuivi par des brûlots anglais qui en détruisent une partie et dispersent le reste. Ralliés devant Gravelines, attaqués avec fureur par les divisions anglaises réunies, les débris de la flotte ne songèrent plus qu'à la retraite. Mais de nouveaux désastres les attendaient. Leur ligne était trop serrée; une horrible tempête fit aborder ces lourdes masses les unes contre les autres, plusieurs vaisseaux coulèrent bas, et tous souffrirent de grandes avaries. Medina-Sedonia, qui commandait cette expédition, fit alors la revue de ses forces, et il ne se trouva plus avoir que 120 voiles. Il se décida au retour en doublant les Orcades; une troisième tempête pousse la flotte contre les côtes d'Irlande, et 27 navires sont encore fracassés. Les malheureux qui purent gagner la terre à la nage, furent impitoyablement massacrés par ordre du vice-roi (1), sous prétexte qu'ils pouvaient se joindre aux catholiques irlandais mécontents et disposés à la révolte. Les débris de cette fameuse *Armada* parvinrent enfin à gagner les ports d'Espagne, où deux grands galions furent encore la proie des flammes. Ainsi se termina cette malheureuse expédition qui avait coûté, suivant de Thou, 120 millions de ducats, et dont, selon le même historien, il ne revint que 33 vaisseaux; mais les Anglais conviennent eux-mêmes qu'il en échappa 46. Parmi les moyens qu'avait employés la reine pour exalter le patriotisme de ses sujets et animer tous les esprits pour la défense commune, il faut compter la publication d'un journal, intitulé le *Mercure Anglais* (*English Mercury*), le premier papier-nouvelles qui ait paru en Angleterre (1). On a comparé aux triomphes des Romains les fêtes par lesquelles ce succès fut célébré à Londres, et l'on a cité la médaille frappée à cette occasion, avec la légende *Dux fœmina facti*. Si la reine parut oublier un moment ce qu'elle devait à la fortune, ou pour parler exactement (dit Sainte-Croix) à la providence divine, le doyen de Saint-Paul osa le lui rappeler dans un sermon prêché devant elle, où il avait pris pour texte le verset du psaume 126: *Nisi dominus custodierit civitatem*. Elle sentit l'allusion et profita de la leçon: une nouvelle médaille présenta des vaisseaux fracassés par la tempête, avec l'inscription: *Afflavit Deus et dissipantur*. Il est vrai que l'enthousiasme produit par ces avantages fut tel qu'au parlement convoqué le 4 février 1589, la reine

(1) Grotius n'a pas rougi d'approuver cette barbarie. (*De jure belli et pacis*, III, 4.)

(1) On conserve encore au Musée britannique un N°. de ce journal, daté du 23 juillet 1588, imprimé en lettres romaines et non gothiques, et on observe que les Numéros suivants contiennent quelques annonces de livres, et peuvent passer pour le plus ancien des journaux littéraires. (*Voy.* la Vie de Thomas Ruddiman, par George Chalmers, 1794, in-8°.) Quant à la publication d'un journal politique, la France peut réclamer l'antériorité de plus d'un demi siècle; car on conserve à la bibliothèque du Roi un bulletin de la campagne de Louis XII en Italie, (1509) in-8°. de 8 p., gothique, commençant ainsi: « C'est la tres noble » et tres excellente victoire du roy nostre sire Loys » douziesme de ce nom qu'il a heue moyennant « l'ayde de Dieu sur les Venitiens. » (N°. in-4°. L., 607.)
A.

obtint à la fois un secours de deux subsides et de deux quinzièmes, ce qui n'était jamais arrivé, mais on était persuadé qu'elle avait épuisé ses finances pour la défense commune. Le peuple anglais ne rêvait plus qu'expéditions contre l'Espagne. Vingt mille volontaires s'enrôlèrent sous les drapeaux de Drake et de J. Norris pour aller rétablir sur le trône de Portugal Dom Antonio, prieur de Crato, qui prétendait avoir un parti puissant dans ce royaume; Elisabeth ne donna que 60,000 livres, et elle ne fournit que cinq vaisseaux pour cet armement, qui n'eut d'autre résultat que de prendre Cascaes, piller Vigo et s'emparer de soixante bâtiments dont il fallut restituer une grande partie aux villes anséatiques. Aucun parti en Portugal ne parut disposé à prendre les armes pour Dom Antonio, et une maladie contagieuse qui se mit parmi les Anglais, les força bientôt à se retirer; ils ne s'enrichirent pas, mais la perte qu'ils causèrent à l'ennemi fut immense. Les expéditions de Drake et Hawkins contre l'Amérique, en 1595, du comte d'Essex contre Cadix, en 1596 (*Voy.* Drake et Essex), eurent un succès plus décisif, et la supériorité maritime de l'Angleterre sur l'Espagne fut dès-lors assurée. La crainte de voir les Espagnols s'établir en France fut un des principaux motifs des secours qu'Elisabeth fournit à Henri IV contre la ligue, même après son abjuration; car, dès 1590, elle l'avait puissamment assisté d'hommes et d'argent. Ce renfort avait permis de marcher immédiatement sur Paris, et il contribua au succès des campagnes suivantes. En affectant, quatre ans après, de paraître fort mécontente de son changement de religion, Elisabeth conclut avec lui un nouveau traité, et Norris à la tête des forces qu'elle envoya en France, eut beaucoup de part à la prise de Morlaix, de Quimper et de Brest, dont les garnisons étaient espagnoles. Dans un voyage que Henri fit à Calais en 1601, la reine d'Angleterre vint jusqu'à Douvres; mais quelques difficultés qui survinrent l'empêchèrent d'avoir une entrevue avec celui de tous les souverains qu'elle estimait le plus. Sully se rendit à Douvres déguisé, et ce ministre rend compte, dans ses Mémoires, de l'entretien qu'il eut avec la reine. Il y exprime son étonnement de ce qu'elle avait conçu pour l'équilibre des puissances et l'abaissement de la maison d'Autriche, le même plan qu'Henri IV. La mort de Philippe II, en 1598, avait délivré l'Angleterre du plus dangereux de ses ennemis. Ce prince n'avait cessé d'entretenir la des troubles dans l'Irlande. Un corps de 700 hommes, Italiens et Espagnols, qu'il avait envoyé dans cette île dix-huit ans auparavant, avait été forcé de se rendre à discrétion; le général anglais, embarrassé de tant de prisonniers, avait fait passer au fil de l'épée tous ces étrangers et fait pendre environ 1500 Irlandais. L'insurrectiou, comprimée un moment, n'avait pas tardé à se ranimer, par les promesses continuelles du roi d'Espagne, et les secours effectifs qu'il y envoyait de temps en temps. Elisabeth qui depuis lors n'opposait guère à ces troubles que des palliatifs, résolut enfin d'agir avec vigueur; elle y envoya son favori le comte d'Essex avec des pouvoirs très étendus, et dépensa des sommes considérables pour cette expédition que l'incapacité du nouveau général fit échouer. Sa hauteur et ses imprudences le conduisirent au point de lever l'étendard de la rebellion contre sa souveraine. Il porta sa tête sur un échafaud, et la douleur que la reine éprouva de s'être vue obligée à

une telle rigueur contre un homme qui lui avait été si cher, la jeta dans une profonde mélancolie. Deux ans après, lorsque la comtesse de Nottingham, au lit de la mort, avoua l'infidélité dont son mari l'avait forcée à se rendre coupable, en l'empêchant de transmettre à la reine le fatal anneau, témoignage du répentir d'Essex et gage de la clémence de sa souveraine (*Voy.* ESSEX, pag. 349 ci-après), Elisabeth ne fut plus maîtresse de retenir son émotion. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse mourante, pour moi je ne le pourrai jamais. » Dès ce moment, le coup fatal était porté; à peine consentit-elle à prendre quelque nourriture; elle refusa tous les remèdes, disant qu'elle ne désirait plus que la mort. On ne put la déterminer à se mettre au lit. Assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre, pendant dix jours elle sembla ne prêter d'attention qu'aux prières que récitait auprès d'elle l'archevêque de Cantorbéry. A la fin, sur les instances de son conseil, elle désigna le roi d'Ecosse pour son successeur (*Voy.* JACQUES I[er]), tomba dans un sommeil léthargique et expira le 3 avril (nouveau style) de l'an 1603. Elle avait 70 ans et elle en avait régné plus de 44, avec un éclat et une gloire que deux siècles n'ont pu effacer. Son caractère offre le mélange, peut-être unique, des plus nobles qualités d'un sexe, unies à toutes les faiblesses de l'autre. Son nom réveille encore chez les Anglais l'enthousiasme du plus ardent patriotisme. Le despotisme auquel Henri VIII avait habitué ses sujets, fut à peine remarqué dans Elisabeth, parce qu'on le crut toujours dirigé vers le bien de l'Etat. Sa fausseté ne sembla qu'un raffinement de politique; la vanité puérile qui jusque dans ses dernières années la portait à vouloir passer pour la plus belle femme de l'Europe, ne semblait qu'un petit ridicule effacé par ses grandes qualités. Melvil, qui fut envoyé à la cour de Londres en 1564, chargé d'une mission diplomatique de Marie Stuart, donne, dans ses Mémoires, de singuliers détails sur l'inquiète curiosité avec laquelle la reine d'Angleterre s'informait des moindres particularités de la beauté de sa rivale. L'adroit courtisan, interrogé laquelle des deux était la plus belle, éluda cette question délicate en disant qu'Elisabeth était la plus belle personne de l'Angleterre et Marie la plus belle de l'Ecosse. On lui demanda ensuite laquelle était la plus grande; il répondit que c'était sa maîtresse: « elle est donc trop grande, dit la reine, car je suis exactement de la taille qui convient le mieux à une femme. » Dans un âge plus avancé, elle poussa cette prétention jusqu'à défendre par un édit exprès, qu'on gravât son portrait, jusqu'à ce qu'un peintre habile en eût peint un duquel elle fût parfaitement satisfaite et qui pût servir de modèle à tous les autres. « Ne » voulant pas, disait-elle, que, par » des copies infidèles, je puisse être » représentée avec des imperfections » dont, par la grâce de Dieu, je suis » exempte. » Cette coquetterie n'était-elle qu'une ruse de sa politique? Sa répugnance pour le mariage ne tenait-elle qu'à la crainte de se donner un maître ou de partager son autorité? Une conformation vicieuse lui faisait-elle du célibat une loi impérieuse, qu'elle n'eût pu violer sans perdre la vie, comme l'ont dit quelques historiens? Ce sont des questions qu'il est maintenant difficile de résoudre, s'il est vrai qu'on ait strictement exécuté l'ordre qu'elle donna, dit-on, que son corps ne fût pas ouvert ni

même examiné après sa mort. Les deux principes de sa politique, dont elle ne se départit jamais, étaient de se concilier l'affection de ses sujets protestants, et d'occuper ses ennemis dans leurs propres états. Sa maxime favorite était que l'argent se trouvait mieux placé dans la poche de ses sujets que dans son échiquier; aussi jamais, sous aucun règne, on ne vit autant d'efforts et de sacrifices de l'intérêt particulier, soit pour défendre l'état ou le venger, soit pour tenter de nouvelles découvertes ou étendre le commerce de la nation. C'est presque entièrement à leurs frais que Cavendish, Raleigh, et Frobisher entreprirent leurs mémorables expéditions. Plutôt que de solliciter de nouveaux subsides (1), Elisabeth, quand elle avait besoin d'argent, préféra souvent aliéner des domaines de la couronne, vendre des monopoles, créer des compagnies exclusives et privilégiées, ou même prendre d'autres mesures qui nuisirent souvent au commerce; mais son économie et le bon ordre qu'elle mit dans ses finances, lui donnèrent le moyen de payer les dettes de ses deux prédécesseurs sans augmentation de taxes. Elle rétablit le titre de la monnaie, altéré sous les règnes précédents, fournit tellement ses arsenaux et augmenta tellement la marine anglaise, qu'on lui a donné le titre de *Restauratrice de la gloire navale* et de *Reine des mers septentrionales*. Qu'était cependant cette marine, si on la compare au point où elle est parvenue depuis? En 1578, elle envoya 15 bâtiments à la pêche de Terre-Neuve : à la mort d'Elisabeth, elle se composait de 42 vaisseaux, dont quelques-uns de 40, 50 tonneaux, ou moins encore; les deux plus forts étaient de 1000 tonneaux et de 500 hommes d'équipage. Un trait à ajouter au caractère d'Elisabeth, c'est que l'arbitraire et la sévérité de sa justice ne l'empêchaient pas quelquefois de montrer la clémence la plus généreuse. Une écossaise (Marguerite Lambrun) attachée au service de Marie Stuart, avait vu son mari expirer de douleur en apprenant la fin cruelle de cette princesse. Déterminée à venger la mort de l'un et de l'autre, Marguerite se rend à la cour, déguisée en homme, et munie de deux pistolets, épiant l'occasion d'assassiner la reine et de se tuer ensuite elle-même, pour échapper au supplice. Mais elle se jète dans la foule avec trop de précipitation, et laisse tomber un de ses pistolets : on l'arrête; Elisabeth veut l'interroger elle-même, est frappée de l'audace de ses réponses, et lui dit froidement : « Vous avez » donc cru faire votre devoir et satis- » faire à ce qu'exigeait de vous l'amour » que vous aviez pour votre maîtresse » et pour votre mari? mais que pen- » sez-vous que soit maintenant mon » devoir envers vous? — Je répondrai » franchement à votre majesté; mais » est-ce comme reine ou comme juge » qu'elle me fait cette question? — » C'est comme reine. — Elle doit donc » me faire grâce. — Mais quelle assu- » rance me donnerez-vous que vous » n'abuserez pas de cette grâce pour » attenter encore à mes jours? — Ma- » dame, une grâce accordée avec tant » de précaution n'est plus une grâce; » votre majesté peut agir comme juge. » Elisabeth, se retournant vers quelques courtisans de sa suite, s'écria : « De- » puis trente ans que je suis reine, je » n'ai encore trouvé personne qui m'ait » donné une pareille leçon. » Elle accorda la grâce sans réserve, malgré

(1) Le revenu ordinaire d'Elisabeth était de 500,000 liv. Pendant quarante-quatre ans de règne, elle reçut du parlement vingt subsides et trente-neuf quinzièmes, en tout environ 3 millions; ce qui faisait, année commune, environ 67,500 liv. sterl.

vivent, elle ne se vit pas plutôt mère, qu'elle résolut d'assurer à ses fils des états indépendans, qui pussent lui servir de retraite en cas de veuvage, et elle n'épargna rien pour parvenir à ce but. Lorsque, après la chute d'Albéroni, le roi se fût décidé à descendre du trône, elle s'opposa tant qu'elle put à cette résolution. Elle fut alors obligée de céder aux scrupules de Philippe; mais, à la mort de Louis Ier., elle réunit toutes ses forces pour faire reprendre au faible monarque les rênes du gouvernement, ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elisabeth survécut vingt ans à son époux, et mourut en 1766, âgée de soixante-quatorze ans. Elle avait eu sept enfants de Philippe V : 1°. don Carlos, né en 1716, duc de Parme en 1731, roi de Naples en 1734, et d'Espagne en 1759, mort en 1788 (*V.* Charles III, tom. VIII, pag. 151); 2°. Marie-Anne-Victoire, née en 1716, accordée à Louis XV en 1721, mariée en 1729 à Joseph, prince de Brésil, depuis roi de Portugal; 3°. François, né en 1717, mort au berceau; 4°. don Philippe, né en 1720, duc de Parme en 1749, mort en 1765; 5°. Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, née en 1726, première femme du Dauphin, père de Louis XVI, qu'elle épousa en 1745, et dont elle n'eut qu'une fille qui ne survécut que deux ans à sa mère, morte en 1746; 6°. Louis-Antoine-Jacques, né en 1727; 7°. Marie-Antoinette-Ferdinande, née en 1729, mariée en 1750 à Victor-Amé III, duc de Savoie, depuis roi de Sardaigne, morte en 1785. On peut consulter pour l'histoire d'Elisabeth : *Memoirs of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8°.; *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, in-12, 4 vol., etc. D. L.

ELISABETH, princesse palatine, fille de Frédéric V, roi de Bohême et d'Elisabeth d'Angleterre, naquit le 26 décembre 1618. Elle annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour les sciences, que sa mère cultiva avec le plus grand soin. Elle apprit le latin et les langues modernes, s'appliqua à la philosophie, et conçut tant d'estime pour Descartes, qu'elle lui fit proposer de venir se fixer à Leyde pour lui donner des leçons. Ses progrès, sous cet habile maître, furent très rapides; et Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de philosophie*, assure qu'il n'avait trouvé personne que cette princesse qui fut parvenu à l'intelligence parfaite de ses ouvrages. Elisabeth fut recherchée en mariage par Wladislas IV, roi de Pologne; mais elle refusa d'entendre à aucune proposition d'établissement, dans la crainte d'être détournée, par là, de sa passion pour l'étude. Cette résistance aux projets que sa mère avait pour elle, lui fit encourir sa disgrâce. Elle se retira en Allemagne, où elle obtint, sur la fin de ses jours, l'abbaye luthérienne d'Hervorden, qui devint, par ses soins, la première école du cartésianisme. Elle y mourut en 1680, à l'âge de soixante-un ans. Cette princesse avait beaucoup de respect pour la religion catholique; cependant elle fit constamment profession, du moins en apparence, du calvinisme, dans lequel elle était née. On dit que la reine de Suède, Christine, avait conçu une telle jalousie contre elle, pour l'estime que lui portait Descartes, qu'elle ne pouvait souffrir d'en entendre parler d'une manière avantageuse. W—s.

ELISABETH-CHARLOTTE de Bavière. *V.* CHARLOTTE.

ÉLISABETH PETROWNA, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine Ire. Elle naquit en 1709, au moment où son père touchait au faîte des succès et de la gloire. Catherine, peu avant sa mort, avait réglé la succession, en vertu de la loi de Pierre-le-Grand, qui laissait au souverain régnant le droit de nommer son successeur: Pierre, fils du malheureux czarewitch Alexis, devait hériter du trône; s'il venait à mourir sans enfants, le testament de Catherine appelait à la succession Anne, fille aînée de Pierre, mariée au duc de Holstein; après Anne, était nommée la princesse Elisabeth. Mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie: Pierre parvint à régner à la mort de Catherine; étant mort lui-même peu après, sans laisser de postérité, les grands et le sénat choisirent Anne, duchesse douairière de Courlande, fille d'Iwan, et nièce de Pierre Ier. Cette princesse disposa de la succession en faveur du jeune prince Iwan, fils d'Anne, sa nièce, mariée à Antoine Ulric de Brunswick, et qui, à la mort de l'impératrice, ayant exilé le fameux Biren, se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Elisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme; ayant un caractère peu actif, étant portée au plaisir plutôt qu'à l'ambition, elle semblait être indifférente à tous les projets politiques. Cependant elle ménageait les gardes, et choisit même plusieurs amants parmi les officiers de ce corps. La régente ainsi que son époux, qui avait le commandement des troupes, se livrait à une confiance aveugle, et ne prenait aucune précaution pour mettre le gouvernement à l'abri de ces révolutions qui avaient éclaté si souvent en Russie. Il se forma un parti pour Elisabeth, pour la fille de Pierre-le-Grand, au nom duquel se rattachaient tant d'illustres souvenirs. La princesse ne se montra point contraire aux efforts qu'on faisait pour la conduire au trône, et s'abandonna aux conseils de Lestocq, chirurgien d'origine française, homme inquiet et ambitieux, qui cherchait à jouer un rôle. Le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, dont la figure distinguée et les manières agréables avaient captivé Elisabeth, s'intéressa vivement à sa cause, et ne vit, dans la révolution qu'on méditait, que l'occasion d'assurer un allié à la France. Ce qui contribua, dans le même temps, à faire sortir Elisabeth de son indolence, fut le projet qu'eut la régente de lui faire épouser le prince Louis de Brunswick, nommé duc de Courlande; projet qui contrariait la résolution d'Élisabeth de rester indépendante et de ne point se marier. La Chétardie noua de nouvelles intrigues, et il mit la princesse en relation avec la Suède, dans ce moment très mécontente du cabinet de Pétersbourg. Le parti dominant à la diète fit déclarer la guerre aux Russes, et une armée suédoise fut transportée en Finlande. La conspiration eût pu être facilement découverte et déjouée: Lestocq était léger, indiscret, et la régente fut avertie plusieurs fois; mais elle avait les yeux couverts du bandeau de l'illusion, et se laissait entraîner par la bonté naturelle de son caractère. La princesse, qui méditait sa perte, n'eut pas de peine à la rassurer par des protestations et des larmes hypocrites. Cependant les conjurés eurent des inquiétudes, et Lestocq pressa l'exécution du projet. S'étant rendu chez Élisabeth, et ayant trouvé sur sa table une carte, il y dessina une roue et une couronne, et dit à la princesse: « Point » de milieu, madame, l'une pour » vous, ou l'autre pour moi. Cette ob-

servation frappante décida Élisabeth ; tous les conjurés furent prévenus, et dans quelques heures la conspiration allait éclater. L'époux de la régente, averti du danger, proposa des mesures de sûreté; mais Anne persistait dans sa confiance, et refusa d'ajouter foi aux rapports. Le 6 décembre 1741, à minuit, Élisabeth, accompagnée de Lestocq et de Woronzow, se rend à la caserne des grenadiers préobajenski ; elle leur fait part de son dessein ; ils jurent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se met à leur tête, et se rend au palais ; trente soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient, dans le même lit, la régente et son époux, leur ordonnent, au nom d'Élisabeth, de se lever et de les suivre; on leur laissa à peine le temps de prendre des vêtements, et la régente demanda en vain à parler à Élisabeth. Le jeune Iwan était plongé dans le sommeil; on respecta quelque temps le repos de l'innocence. Quand il se fut réveillé, il poussa des cris à la vue des soldats. Sa nourrice, fondant en larmes, le prend dans ses bras et veut le défendre; mais les soldats s'en emparent et l'emmènent. La régente, son époux et Iwan sont transportés au palais d'Élisabeth; en même temps on arrête le maréchal Munich, le comte son fils, Osterman, Golofkin et plusieurs autres. Le jour même de la révolution, Élisabeth déclara, par un manifeste, qu'en sa qualité de fille et héritière de Pierre Ier., elle avait pris possession du trône, et chassé les usurpateurs. Elle promit d'abord de renvoyer Anne, son époux et ses enfants en Allemagne; mais elle changea ensuite de résolution : Anne et le prince Antoine Ulric furent transportés dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche; Iwan fut enfermé dans le château de Schlusselbourg. Une commission ayant été nommée pour juger ceux qu'on avait arrêtés le jour de la révolution, le maréchal Munich fut condamné à être écartelé, Osterman à périr du supplice de la roue, Golofkin, Loevenvold et Mengden à avoir la tête tranchée. Leur crime principal était d'avoir été dévoués à la régente, et la sentence fut aggravée pour donner occasion à Élisabeth de se montrer clémente et généreuse; elle leur fit grâce de la vie, et les exila en Sibérie. Le chirurgien Lestocq devint premier médecin de la cour, président du collége de médecine, et reçut le titre de conseiller privé. Il voulut entrer au conseil; mais il essuya un refus, et tomba même, quelque temps après, en disgrâce (1). Mais il était parvenu à faire nommer chancelier Bestuchef, qui avait été ministre sous l'impératrice Anne, et qui prit bientôt un grand ascendant. Les Suédois avaient commencé la guerre sous les auspices d'Elisabeth, et ils comptaient sur la reconnaissance de cette princesse; mais elle fit peu attention à leurs demandes et à leurs manifestes. S'étant décidée à continuer la guerre, elle assembla ses généraux. L'hetman des cosaques du Don, appelé avec les autres, lui dit: « Madame, si l'empereur » votre père eût suivi mes conseils, les » Suédois ne nous feraient plus la » guerre aujourd'hui.—Et que fallait-il » donc faire ? demanda l'impératrice. » —Quand les Russes ont pénétré dans » la Suède, répondit l'hetman, il fallait » amener ici la populace suédoise, et » égorger le reste. » Elisabeth voulant lui faire sentir la barbarie de sacrifier tant de victimes. « Eh ! Madame, dit » l'hetman, ils sont bien morts sans » cela. » Les Suédois, mal dirigés, et

(1) Enfermé en 1748, dans la forteresse d'Oustiong-Weliki, remis en liberté par Pierre III, à son avénement au trone, il mourut dans l'obscurité le 23 juin 1767; il était né à Celle en 1692.

recevant des ordres contradictoires d'un gouvernement divisé en factions, avaient eu des revers dès la première campagne. Attaqués par le général Lascy, ils reculèrent jusqu'à Helsingfors, et furent réduits à capituler. Le roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, était avancé en âge, et n'avait point d'enfants. Les députés de la diète, pour faciliter la paix, proposèrent d'assurer la succession au trône à Charles-Pierre Ulric, de la maison de Holstein-Gottorp, et dont la mère était fille de Pierre I[er].; mais l'impératrice venait de le désigner pour son successeur en Russie. Le choix des députés tomba ensuite sur Adolphe-Frédéric, d'une branche cadette de la même maison de Holstein-Gottorp, et l'impératrice entra en négociation. Elle eût pu garder toute la Finlande, mais elle crut devoir se montrer plus modérée, et par l'intervention de la France la paix fut conclue dans la ville d'Abo, en 1743, à des conditions moins dures. La Suède ne perdit qu'une très petite partie de la Finlande, et peu après elle fit avec la Russie une alliance défensive. La paix extérieure était nécessaire à Elisabeth; son trône semblait encore chanceler, et une conspiration se formait contre elle. Cette conspiration était principalement dirigée par le marquis de Botta, alors envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et qui l'avait été auparavant à Pétersbourg. Les plus remarquables des conjurés étaient Lapoukin et sa femme, distinguée par l'esprit et la beauté, madame Bestuchef, belle-sœur du chancelier, et sœur de Golofkin, relégué en Sibérie, le chambellan Lillienfeldt, et le lieutenant Lapoukin. Ils espéraient d'être appuyés par la reine de Hongrie et par le roi de Prusse, beau-frère du prince Antoine Ulric, qui languissait dans les prisons, avec Anne son épouse; mais les conjurés, qui n'avaient ni prudence ni fermeté, furent trahis. Elisabeth se montra d'autant plus irritée, qu'elle était jalouse de la beauté de madame Lapoukin, et qu'elle la regardait comme une rivale dangereuse. Elle condamna cette femme aimable et spirituelle, son mari, son fils, et madame Bestuchef à recevoir le *knout*, à avoir le bout de la langue coupée, et à être exilés en Sibérie. La reine de Hongrie désavoua son ministre, le fit enfermer quelque temps dans une forteresse (*Voy.* BOTTA.), et se rapprocha d'Elisabeth en gagnant le chancelier Bestuchef; mais l'impératrice conserva les plus fortes préventions contre le roi de Prusse. La guerre, occasionnée par les prétentions de plusieurs puissances à l'héritage de l'empereur Charles VI, fixait l'attention de l'Europe. Louis XV, qui était entré dans cette guerre malgré lui, comme auxiliaire, désirait de la voir finir: il s'adressa à Elisabeth, et demanda sa médiation. Il fit retourner à Pétersbourg le marquis de La Chétardie, qui avait joui de la bienveillance de la souveraine, et qui avait contribué à son élévation; mais Bestuchef, contraire à la France, était tout-puissant, et peut-être le marquis s'était-il rendu coupable de quelques indiscrétions. Il eut ordre de partir dans vingt-quatre heures, et fut conduit sous escorte jusqu'à la frontière, comme un prisonnier d'état; mais d'autres intérêts changèrent la face des affaires. La France et l'Autriche s'allièrent en 1756. Le roi de Prusse se déclara pour l'Angleterre, lorsqu'il eut eu connaissance des plans de l'Autriche et de la Saxe: Elisabeth qui persistait dans ses préventions contre lui, entra dans les projets des puissances qui voulaient l'abaisser; mais le grand-duc Pierre était très attaché à Frédéric, et les généraux, les

ministres, crurent devoir ménager l'héritier du trône. Le feld-maréchal Apraxin entra dans le royaume de Prusse à la tête d'une armée, s'empara de la ville de Mémel, et défit le général Lehwald, près de Gros-Jaegersdorf. On s'attendait à le voir avancer; mais il se replia vers la Courlande, et fit prendre à ses troupes les quartiers d'hiver. Bestuchef fut accusé de lui avoir écrit une lettre pour l'engager à retarder les opérations. Le général fut rappelé et mis en jugement, mais il mourut peu après. Bestuchef, dépouillé de ses charges, eut ordre de partir pour la Sibérie. Le général Fermor remplaça Apraxin. Il prit Kœnigsberg, Custrin, et gagna près de cette ville une bataille sur les Prussiens. Peu après il demanda sa retraite, alléguant l'affaiblissement de sa santé, mais ayant principalement pour but de ne pas déplaire au grand-duc, en combattant le héros dont ce prince était l'admirateur. Le commandement fut donné à Soltikof, qui reçut l'ordre de se concerter avec les généraux de l'impératrice-reine. Le roi de Prusse voulut empêcher la jonction des armées, mais il ne put y parvenir. Soltikof se réunit à Laudon, et le 12 août 1759, fut livrée la sanglante bataille de Kunersdorf; Frédéric eut l'avantage pendant plusieurs heures; mais les Russes excitèrent son impatience par leur attitude imperturbable, et leur constance à revenir à la charge. L'armée prussienne fut ébranlée, et prit la fuite. Soltikof gagna vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents canons, et des munitions de toute espèce. Cependant cette victoire n'eut point de résultats, parce que les Russes et les Autrichiens ne pouvaient s'entendre sur les opérations. Le général russe Tottleben entra dans Berlin, mais il ne put s'y maintenir. Le siége de Colberg n'eut point de succès. Bouthourlin qui commanda en 1761, fit peu de progrès. Romanzof fut plus heureux et s'empara de Colberg. Elisabeth ne renonçait pas au projet de pousser la guerre contre Frédéric, mais sa santé était languissante depuis plusieurs années; le 29 décembre 1761, elle mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après vingt années de règne. Pierre monta sur le trône, et le roi de Prusse se vit délivré d'un de ses plus redoutables ennemis; la Russie devint son alliée, et la paix fut conclue. Elisabeth fonda l'université de Moscou et l'académie des beaux arts de Pétersbourg; elle fit aussi travailler au code de lois commencé sous le règne de Pierre Ier., mais ce code ne fut point achevé. Elisabeth avait fait le serment que sous son règne aucun de ses sujets ne serait puni de mort; mais elle laissa subsister des supplices plus cruels peut-être que la mort même, le knout, la torture, et l'usage barbare de couper les oreilles et la langue. Elle versait des larmes sur les malheurs de la guerre, et des flots de sang coulèrent pendant une partie de son règne sur le théâtre des combats. Douce, clémente, généreuse, elle était en même temps trop indolente pour se livrer au travail, pour lutter contre les abus, et pour mettre un frein aux passions de ses ministres. L'amour était son penchant dominant. Elle disait à ses confidentes: « Je ne suis contente que lorsque je » suis amoureuse. » Elle avait l'ambition de passer pour la plus belle femme de son pays, et quelque modération qu'elle eût dans le caractère, elle était très susceptible sur ce point. Elle ne put pardonner à Frédéric les railleries qu'il s'était permises, et madame de Lapoukin expia cruellement le tort de passer pour plus belle que l'impéra-

trice. Les amants d'Elisabeth furent traités avec une munificence qui approcha quelquefois de la prodigalité, et la souveraine descendait avec eux à des intrigues peu dignes de son rang. Au milieu de la vie voluptueuse qu'elle menait, l'impératrice avait des terreurs superstitieuses qu'elle appaisait par les pratiques de la dévotion. En résumant son règne, on trouve qu'il fut glorieux pour la Russie, et que la douceur qui en fut le caractère dominant contribua aux progrès de la civilisation. Les Russes ont donné à la fille de Pierre Ier. le surnom de *Clémente*, et ils chérissent sa mémoire. Les détails les plus intéressants sur la vie et le règne d'Elisabeth, se trouvent dans l'*Histoire de la Russie moderne*, par Leclerc, où on lit, entre autres morceaux curieux, le portrait de l'impératrice, tracé par le maréchal Munich; dans le *Voyage de Sibérie*, par Chappe d'Auteroche, et les *Mémoires de Manstein*. Dans ce dernier ouvrage il est dit qu'il avait été question de marier Elisabeth à Louis XV, que Pierre II en avait fait les avances, mais que la cour de France les avait éludées. *Voy.* BESTUCHEF, MUNICH, IWAN, TARRAKANOF et ANNE, au *Supplément*. C—AU.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, était fille de Ferdinand Albert, duc de Brunswick Wolfenbuttel, et naquit le 8 novembre 1715. A l'âge de dix-sept ans, elle fut fiancée au prince royal de Prusse, depuis Frédéric-le-Grand; et peu après, la célébration du mariage eut lieu au château de Salzdahl. Ce fut le fameux Mosheim, alors prédicateur de la cour de Brunswick, qui donna la bénédiction nuptiale; le discours qu'il prononça a été imprimé dans le recueil de ses sermons. Après avoir fait une entrée solennelle à Berlin, les augustes époux établirent leur résidence à Rheinsberg. Frédéric, en épousant Elisabeth Christine, avait obéi aux ordres de son père, et avait fait le sacrifice d'une passion qu'il nourrissait depuis plusieurs années. Il ne put offrir à son épouse les sentiments de la tendresse et de l'amour; mais, aussitôt qu'il eût apprécié ses qualités, il lui donna sa confiance et son estime. On craignait que, devenu roi, il ne prît des résolutions peu agréables à la princesse; mais il lui écrivit, en montant sur le trône, la lettre la plus flatteuse, et la présenta à la cour assemblée autour de lui, en disant « Voilà votre reine. » Elisabeth n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté, ni les dons brillants d'un esprit supérieur; mais sa douceur, sa modestie, sa patience, sa générosité, captivaient tous ceux qui approchaient de sa personne. Elle faisait consister son plus grand bonheur à faire du bien, sans en tirer vanité. Sa cour était l'asyle de la vertu, et la jeunesse même y montrait le plus grand respect pour les convenances. Une éducation très soignée avait donné à la reine le goût de l'instruction, et la lecture avait le plus grand charme pour elle. Les livres consacrés à développer les principes de la morale, et les vérités de la religion étaient ceux dont elle s'occupait de préférence. Cependant elle n'était point étrangère à la littérature, et connaissait les bons écrivains de son pays et ceux de la France. Les académiciens de Berlin étaient admis à sa cour et à sa table; elle aimait à s'entretenir avec Lambert, Formey, Mérian, et les engageait même souvent à se rendre au château de Schoenhausen, situé près de Berlin, et où elle passait l'été. Elle aimait beaucoup cette retraite champêtre, qu'elle embellit autant que le permettait un sol aride et sabloneux. Quoique ses principes religieux fussent très

différents des opinions qu'avait adoptées Frédéric, Elisabeth Christine leur resta toujours fidèle, et le roi les respectait, parce qu'il en connaissait la pureté; ils étaient en effet dégagés de toute hypocrisie, de toute ostentation, et ne se manifestaient que par les sentiments nobles, par les actes de bienfaisance de celle qui les professait. Le roi ne voyait point la reine à Potsdam; mais il paraissait au cercle de la cour avec elle, lorsqu'il séjournait à Berlin. Dans son testament il la recommanda à son successeur, lui enjoignant de ne rien changer à l'état de sa maison, de lui conserver son revenu annuel de quarante mille écus, et d'en ajouter annuellement dix mille. « Pendant tout mon règne, continuait-il, » elle ne m'a donné aucun chagrin, et » ses inébranlables vertus sont dignes » d'estime, de dévouement et d'hommages. » Elisabeth Christine vécut encore plusieurs années depuis la mort de son époux. Elle les passa comme celles de sa vie entière, à cultiver son esprit, à soulager les malheureux, et à faire régner autour d'elle le contentement et le bonheur. On lui proposait un jour d'acheter un collier de perles d'une grande beauté; elle l'examina et en parut frappée; mais, après quelques moments de réflexion : « Emportez-» le, dit-elle à ses femmes, je pourrai » secourir plus d'un pauvre avec l'ar-» gent qu'il coûterait. » Elle vit sa fin approcher avec la plus touchante résignation. Le 13 novembre 1797, elle expira après avoir donné sa bénédiction à ceux qui l'entouraient. Elle était parvenue à l'âge de quatre-vingt-deux ans et deux mois. Elisabeth Christine a laissé des traductions françaises de plusieurs ouvrages allemands; les plus remarquables sont : I. *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776; II. *de la Destination de l'homme*, ouvrage classique de Spalding, Berlin, 1776; III. *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, 3 vol., La Haye, 1777; IV. *Manuel de la Religion*, par Hermes, 2 vol., Berlin, 1789; V. *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un ouvrage intitulé : *Réflexions sur l'état des affaires politiques en* 1778, *adressées aux personnes craintives.* C—AU.

ELISABETH (Philippine-Marie-Hélène de France, Madame), sœur de Louis XVI, née à Versailles, le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Privée de son père et de sa mère avant de les avoir connus, elle fut confiée aux soins de la comtesse de Marsan, gouvernante des enfants de France, pour qui elle conserva toujours la plus tendre vénération et la plus touchante reconnaissance. Le respectable abbé de Montégut, mort à Chartres en 1794, fut son instituteur, et mérita par ses soins l'honorable confiance que son élève eut toujours en lui. Madame Elisabeth n'avait pas reçu de la nature, comme Madame Clotilde, son auguste sœur, cette douceur et cette flexibilité de caractère qui rendent les vertus faciles; elle annonçait plus d'un trait de ressemblance morale avec le duc de Bourgogne, l'élève de Fénélon; l'éducation et la piété agirent sur elle comme sur ce prince; les leçons et les exemples dont on l'entoura l'ornèrent de toutes les qualités, de toutes les vertus, et ne lui laissèrent, de ses premiers penchants, qu'une aimable sensibilité, de vives impressions, et une fermeté qui semblait faite pour les malheurs terribles auxquels le ciel la réservait. Dès les premières années de sa jeunesse, au milieu des séductions de la flatterie et des dangers de la grandeur, elle fit remarquer la jus-

tesse de sa raison et la droiture de son cœur, par le choix des personnes auxquelles elle accorda sa confiance et sa protection ; des femmes distinguées par leurs sentiments et par leur conduite, devinrent ses amies intimes; des hommes d'un caractère recommandable, des serviteurs dévoués partagèrent cette bienveillance. Au milieu de ce respectable cortége, brillante de jeunesse et de beauté, Madame Elisabeth s'avançait dans sa royale carrière comme un ange de paix, de bienfaisance et de vertu; la France entière applaudissait à tant de qualités; M. de Bausset, évêque d'Alais, les célébra dans un discours plein de charme et de sensibilité, qu'il adressa, en 1786, à cette jeune princesse, au nom des Etats de Languedoc. Chaque jour on aurait pu citer un trait de sa piété ou de sa charité; la reconnaissance en révélait quelques-uns; sa modestie en a dérobé le plus grand nombre. On n'a point oublié que, pour doter une jeune personne qu'elle honorait de son amitié, elle obtint du roi son frère, d'employer à cet usage, pendant plusieurs années, le présent annuel de diamants qu'il lui faisait aux étrennes, et qu'elle ne voulut pas laisser remplacer. Lorsque le dérangement des finances obligea de songer à des projets de réforme, Madame Elisabeth fit venir le premier écuyer, et demanda que les premiers chevaux supprimés dans les écuries du roi, fussent les siens; elle exigea en même temps le secret sur ce sacrifice qui la privait d'un exercice favori. Lorsqu'elle se dérobait à la représentation et aux hommages d'une cour qui l'adorait, c'était, ou pour se rendre à St.-Cyr, dont elle encourageait les pensionnaires les plus recommandables, ou pour se livrer, dans sa maison de Montreuil, à l'intimité de ses amis et à de douces études; c'était là que le savant et respectable Lemonnier, premier médecin, lui donnait des leçons de botanique, science qu'elle aimait avec ardeur, et qu'elle cultivait avec succès. Pleine de respect pour le roi son frère, elle ne se mêlait jamais des affaires du gouvernement ou des intrigues de la cour, et ne prêtait son appui qu'à des personnes sans reproches. De si hautes qualités devaient faire rechercher la main de Madame Elisabeth par tous les princes de l'Europe. On croit en effet qu'il fut successivement question de son mariage avec un prince de Portugal, avec le duc d'Aoste et avec l'empereur Joseph II. Des raisons politiques mirent des obstacles à ces diverses unions, qu'elle ne parut pas regretter. En 1789, un hiver long et rigoureux la mit dans le cas d'exercer son active bienfaisance : elle épuisa tous ses moyens pour arracher à la misère ou à la mort, les malheureux qui ne pouvaient résister à l'âpreté du froid; mais un fléau plus terrible allait la livrer elle-même aux plus affreuses calamités, et faire ressortir dans tout leur éclat, la force, la résignation, la générosité de son ame. L'orage qui grondait depuis quelques années sur la France, s'amoncela bientôt autour du trône et de la famille royale, et le 14 juillet 1789 vit ouvrir cette scène sanglante. Madame Elisabeth, forcée de porter ses regards et son attention sur les événements politiques, jugea dès lors avec sagacité toutes les circonstances qui se pressaient devant elle, et les conséquences qui pouvaient résulter de chaque événement. Liée au sort du roi et de la reine, dévouée à leurs enfants, elle se prépara à traverser la révolution, en s'attachant à leurs malheurs, en partageant toutes leurs disgrâces; toutefois, ses conseils pri-

rent dès lors un caractère de force et de fermeté, qui prouvait l'étendue de ses vues et la rectitude de son jugement. Elle conjura souvent le roi d'user de son autorité et d'opposer, tandis qu'il en était encore temps, une digue au torrent révolutionnaire. Le 5 octobre, lorsqu'une populace, ivre de vin et de fureur, se porta sur Versailles, Madame Elisabeth insista pour que le roi s'éloignât; elle sauva plusieurs gardes-du-corps de la rage populaire, et ne cessa de leur témoigner sa reconnaissance pour leur dévouement, son inquiétude pour leurs dangers. Conduite à Paris avec la famille royale, les applaudissements qu'elle entendit prodiguer au roi ranimèrent un instant ses espérances; sa noble fermeté imposa souvent silence aux prétentions séditieuses de la garde nationale, aux propos menaçants des factieux; mais elle connut bientôt toute la violence du parti qui menaçait le trône, et l'inutilité des faibles barrières que l'indulgence du roi cherchait à lui opposer. Ce prince venait d'exiger de ses tantes de s'éloigner de cette scène tumultueuse: il aurait voulu que Madame Elisabeth les accompagnât; elle refusa d'obéir, et se dévoua, prés de son frère et de son roi, à tous les dangers dont elle le voyait entouré. Dés lors elle assista aux conseils secrets que la famille royale était forcée de tenir pour examiner les partis qu'il y avait à prendre dans des moments aussi périlleux. Elle fut initiée dans le projet du départ pour Montmédy, et partagea les fatigues, les dangers et les humiliations de ce voyage (*Voy.* Louis XVI). Madame Elisabeth a depuis assuré qu'un secret pressentiment lui avait fait craindre la fatale arrestation dès le moment de son départ, et qu'elle croyait avoir reconnu un des chefs de la garde nationale qui se glissait, à la faveur des ombres, dans le corridor que le roi et sa famille traversèrent en partant des Tuileries. De retour au milieu de ses geoliers, Madame Elisabeth, moins surveillée que le roi, trouva le moyen d'entretenir, par l'entremise de quelques serviteurs dévoués, une correspondance suivie avec les princes ses frères, sortis de la France à diverses époques. Cependant chaque jour les dangers augmentaient, et son courage, sa piété, sa résignation semblaient s'accroître en même temps: la journée du 20 juin 1792 les fit paraître dans tout leur éclat; une populace effrénée ayant pénétré de tous côtés dans les appartements des Tuileries pour se porter aux dernières violences contre la famille royale, Madame Elisabeth parut devant les factieux à côté du roi: on la prit pour la reine, et déjà le fer de ces monstres la menaçait, sans qu'elle songeât à les détromper; un de ses écuyers, le chevalier de St.-Pardoux, se jeta au-devant des cannibales, en s'écriant: « Non, ce n'est pas la reine. » — « Pourquoi les détromper, dit Madame Elisabeth, vous leur auriez épargné un plus grand crime. » Pendant trois heures elle partagea les dangers du roi, et la fermeté de son ame ne l'abandonna point. Le 10 août suivit de bien près cette affreuse journée. Au milieu du carnage et de l'incendie, Madame Elisabeth quitta les Tuileries avec le roi et la famille royale, pour se rendre à l'assemblée nationale, auprès des factieux qui tramaient sa perte. Renfermée, pendant le reste du jour, dans la loge des journalistes, elle entendit prononcer la déchéance de Louis XVI, passa trois autres journées, non moins cruelles, dans l'enceinte des bâtiments de l'assemblée, et fut con-

duite au Temple, où nulle personne de sa maison ne put obtenir de la suivre. Madame Elisabeth, oubliant ses privations et ses propres maux, ne songea qu'à diminuer ceux du roi et de la reine; elle devint comme une seconde mère pour leurs augustes enfants, et descendit pour eux aux soins les plus délicats. L'aspect de tant de vertus n'amollit pas le cœur des tigres qui la gardaient; l'outrage, les vexations, les reproches, portaient sur elle comme sur les siens; on lui refusait les secours que réclamait sa santé; ses discours, ses regards même étaient épiés. Séparée totalement du roi, pendant son procès, elle ne le revit que pour recevoir ses adieux; scène déchirante, qui devait encore se renouveler le 2 août 1793, lorsque la reine fut enlevée du Temple pour être conduite à la Conciergerie, et de là sur l'échafaud. Madame Elisabeth ne put éviter l'infâme interrogatoire auquel donna lieu une circonstance de cet exécrable procès; et la pudeur d'une fille de S. Louis fut forcée de répondre aux obscènes questions du crime et de la rage en délire. Madame Elisabeth, restée seule avec Madame fille du roi (car on leur avait enlevé le Dauphin dès le mois de juillet de cette fatale année), ne s'occupa plus que d'entretenir dans le cœur de sa nièce ces vertus sublimes qui font aujourd'hui l'orgueil de la France, l'honneur du trône, l'admiration du monde. Cette affreuse captivité durait depuis vingt-un mois, et devenait de jour en jour plus étroite et plus rigoureuse, lorsque, le 9 mai 1794, on vint arracher Madame Elisabeth des bras de Madame. Accablée d'injures, traînée dans un fiacre, elle est conduite à la Conciergerie, et le lendemain jugée, condamnée, exécutée. En marchant au supplice, elle ne cessa d'exhorter à la résignation, au repentir, les autres victimes qui devaient périr aussi. Les femmes qui se trouvèrent avec elle, et dont on la força de voir le supplice, la saluèrent avec respect en passant devant elle; elle les embrassa avec une touchante affection, et ne cessa d'adresser ses prières au ciel, qu'au moment où sa mort termina cette horrible scène. Madame Elisabeth avait trente ans; ses restes ont été portés sans pompe près de Monsseaux, et confondus avec ceux qu'on entassait journellement après tant de sanglantes exécutions. Un magistrat recommandable, M. Ferrand, aujourd'hui ministre d'état, a consacré, à la mémoire de cette princesse, un Eloge historique, dont le style, le ton, et les sentiments sont dignes d'un si noble sujet. Cet ouvrage, plein d'intérêt, forme un vol. in-8°., Paris, 1814, de l'imprimerie royale; à la suite de l'éloge, se trouvent quatre-vingt-quatorze lettres de Madame Elisabeth, monuments précieux, où brillent la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, l'aimable vivacité de son imagination, la fermeté de son ame et l'excellence de son jugement. Un hommage encore plus éclatant manque à la mémoire de Madame Elisabeth; mais s'il est permis de devancer le cours du temps, et de prévoir les arrêts sacrés de la religion, un jour sans doute, ce nom auguste, que nous inscrivons avec respect sur cette Notice, sera placé dans ces saintes annales où l'église ne reconnaît plus que des anges, où les chrétiens ne comptent plus que des protecteurs.

L—S—E.

ELISABETH. *V.* ISABELLE.

ÉLISÉ (en arménien, ÉGHISCHÉ), l'un des plus célèbres historiens de l'Arménie, naquit vers le commencement du 5e. siècle. Il étudia sous le

célèbre patriarche Sahak, de la race des Arsacides, et sous le savant Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien. Il devint ensuite secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, général des armées arménienne et géorgienne. Après avoir rempli pendant long-temps cette place avec distinction, il fut sacré, en l'an 449, évêque du pays possédé par les princes de la famille des Amadouni. Il assista à un grand concile tenu dans la ville d'Ardaschad, pour répondre au roi de Perse, Iezdedjerd, qui voulait forcer les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Élisé mourut vers l'an 480, dans la province de Rheschdounik'h. Il a composé des Commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture, des Homélies, et d'autres ouvrages théologiques; mais le plus important de ses écrits est une histoire très éloquente de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse, avec la narration de la défaite et de la mort de ce général. Cet ouvrage, divisé en sept parties, a été imprimé à Constantinople, 1764, in-4°. On n'en connaît point de traduction. S. M—N.

ÉLISÉE hérita du manteau et du double esprit prophétique qui avaient distingué le prophète Elie. Il naquit dans la ville d'Abelmeüla, qu'on croit avoir existé dans la tribu de Manassé, à dix milles de Scythopolis. Après avoir vu son maître s'élever vers les cieux, il revint pour passer le Jourdain, et le manteau de ce grand prophète, ouvrant un passage à son disciple, le fit reconnaître pour le dépositaire de l'esprit d'Elie: il opéra, comme lui, un grand nombre de prodiges; il adoucit les eaux amères de Jéricho, en y jetant du sel; deux ours vinrent à sa voix du fond de la forêt dévorer les enfants de Béthel, qui méconnaissaient son caractère et sa dignité; il remplit les citernes d'eaux miraculeuses pour soulager les rois d'Israël, de Juda et d'Edom, qui combattaient dans les déserts contre le roi de Moab; il multiplia d'une manière toute merveilleuse l'huile de la veuve qui était menacée de se voir enlever ses deux fils pour payer ses créanciers; il récompensa la sunamite qui lui avait donné l'hospitalité; il lui rendit un fils que la mort venait de moissonner, et dont il avait lui-même annoncé la naissance. Il nourrit, par un prodige, les prophètes qui étaient à Galgala, et multiplia de même vingt pains d'orge que lui présenta le voyageur de Baalsalisa. Naaman, général du roi de Syrie, fut guéri de la lèpre, en se baignant sept fois dans le Jourdain, par ordre du prophète. Il vint, pénétré de reconnaissance, offrir des présents à Elisée, qui les refusa, et lui parla avec une grande indulgence au sujet de l'idolâtrie qu'il avait commise en allant, avec le roi son maître, adorer les idoles dans le temple de Remmon. Mais quelques interprètes pensent, avec fondement, que cette indulgente bonté de notre saint prophète était un pardon pour l'idolâtrie dont Naaman s'était déjà rendu coupable, et non une permission de s'en rendre encore coupable à l'avenir. Giézi, serviteur d'Elisée, n'imita pas le désintéressement de son maître; au contraire, il se servit de son nom pour demander à Naaman deux talents et deux habits, et la lèpre dont venait d'être délivré cet étranger, s'attacha pour toujours au serviteur du prophète, dont il fut dès-lors obligé de s'éloigner. En plongeant un morceau de bois dans l'eau, Elisée fit surnager miraculeusement le fer de la coignée qu'avaient perdue les enfants des prophètes qui coupaient du bois dans le voisinage. Il frappa d'aveuglement et traita ensuite

avec bonté les soldats qu'avait envoyés contre lui, à Dothaïn, Benadad, roi de Syrie, qui s'était persuadé que le prophète révélait ses desseins au roi d'Israël; il prédit à ce dernier la prochaine levée du siége et la cessation de la famine qui désolait Samarie. Il alla vers Damas déclarer Hazaël roi de Syrie; il annonça à ce prince les maux qu'il ferait à Israël; et Hazaël, de retour chez lui, étouffa Benadad, et n'accomplit que trop sa destinée. Jéhu, fils de Josaphat, devait réaliser contre la famille d'Achab toutes les calamités prédites par Elie. Elisée envoya un des enfants des prophètes donner à Jéhu l'onction royale. Cet homme de Dieu, près de terminer une vie féconde en prodiges, reçut dans sa maladie la visite de Joas, roi d'Israël; il ordonna à ce prince de tirer une flèche par la fenêtre de la chambre qui était du côté de l'Orient : « C'est, » dit le prophète, la flèche du salut » contre la Syrie. » Joas tira jusqu'à trois fois, puis s'arrêta. L'homme de Dieu se mit en colère : « Si vous eussiez, dit-il à ce jeune prince, frappé » la terre cinq, six et sept fois, vous » auriez battu la Syrie jusqu'à l'exter- » miner; mais vous ne la battrez que » trois fois. » Cet illustre prophète mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 835 avant J.-C. L'année de sa mort, des voleurs de Moab vinrent en Israël. Des hommes qui portaient un mort au tombeau, ayant vu ces voleurs, s'enfuirent; et jetèrent dans le tombeau d'Elisée le corps qu'ils portaient. Le mort ayant touché les ossements du prophète, ressuscita et se leva sur ses pieds. C'est au sujet de ce prodige, rapporté au IVe. livre des Rois, qu'il est dit dans l'Ecclésiastique que le corps d'Elisée prophétisa après sa mort. Ce prophète, ainsi qu'il a été dit de J.-C. ressuscitant tous les hommes par sa mort, a en quelque sorte créé la vie dans le tombeau. Son nom est inséparable de celui d'Elie, dont il reçut la puissance et dont il imita les vertus (*V*. ELIE.). C—T.

ELISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de Père), célèbre prédicateur, naquit à Besançon, le 21 septembre 1726, de parents vertueux, et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Il fit ses premières études au collége de cette ville, dirigé par les Jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses maîtres, prévoyant qu'il serait un jour propre à faire honneur à la Société, cherchèrent à lui inspirer le désir d'y entrer. Le jeune Copel, incertain sur le choix d'un état, obtint la permission de faire une retraite dans la maison des carmes, pour examiner sa vocation. Dès ce moment, ses irrésolutions cessèrent, et il prit l'habit de cet ordre le 25 mars 1745. Ses supérieurs le chargèrent d'abord d'instruire les novices, et il s'acquitta de ce devoir pendant six années, avec beaucoup de zèle et de succès. Il employait ses loisirs à la lecture des orateurs anciens et modernes, et se préparait par la méditation et l'examen de leurs ouvrages, à marcher un jour sur leurs traces. La timidité naturelle du P. Elisée, la faiblesse de son organe, la négligence de son débit, ne permirent pas d'apprécier toute l'étendue de son talent pour la chaire. On l'envoya cependant dans la maison de son ordre à Paris, et ce fut par une espèce de faveur qu'il obtint de prêcher dans quelques paroisses. Un hasard singulier commença sa réputation. Un jour qu'il prêchait dans une église assez peu fréquentée, Diderot, curieux d'entendre un sermon, qu'il supposait d'avance médiocre, y entra accompagné d'un de ses amis. Le philosophe, placé

en face du prédicateur, l'écouta avec attention, et fut frappé de l'ordre, de la clarté, de la méthode, de la logique vive et pressante qui régnaient dans son discours. Le sermon fini, il suivit le P. Elisée à la sacristie, et lui demanda si c'était lui qui avait composé le sermon qu'il venait de prononcer? Le P. Elisée lui en donna l'assurance. Diderot, enchanté de ce qu'il nommait sa découverte, parla du nouveau prédicateur avec enthousiasme, et inspira à chacun le désir de l'entendre. Bientôt l'eglise qu'avait choisie le P. Elisée, fut trop petite pour contenir le nombre de ses auditeurs, et cédant aux invitations qu'on lui adressait de toutes parts, il parut successivement dans les chaires les plus brillantes de la capitale. Désigné pour prêcher devant le roi, il eut l'honneur de le complimenter dans deux circonstances bien remarquables; la première fois, après la signature de la paix avec l'Angleterre, en 1763, et la seconde fois, après la mort du dauphin, père de Louis XVI. Le P. Elisee, bon et indulgent envers les autres, était très sévère pour lui-même; la pâleur de son visage annonçait ses austérités; il jeûnait continuellement, et consacrait à la prière tous les moments qu'il ne donnait pas à l'étude. L'excès du travail affaiblit sa santé, et les médecins lui conseillèrent de prendre quelque repos dans sa famille. Il cédait à leurs invitations, à celles de ses parents, mais l'evêque de Dijon le retint pour prêcher le Carême dans sa cathédrale; les efforts qu'il fut obligé de faire, achevèrent de l'épuiser. Il mourut le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse, prendre les eaux de la Brevine. Son corps fut rapporté à Besançon, et inhumé dans l'église des Carmes Déchaussés. Les Sermons du P. Elisée ont été recueillis par le P. Césaire, son cousin, et publiés à Paris, 1784-1786, 4 vol. in-12, avec la vie de l'auteur. Ils ont été traduits en allemand, Bamberg, 1786, 4 volumes in-8°., et en espagnol, Madrid, 1787, 4 vol. in-4°.; le quatrième volume contient les Panégyriques, parmi lesquels on distingue celui de S. Louis; et les Oraisons funèbres du Grand Condé, de Stanislas Ier., roi de Pologne, et du dauphin, père de Louis XVI. On n'a pas la prétention d'assigner ici la place que doit occuper le P. Elisée parmi les orateurs chrétiens; on se contentera de dire que ses sermons se distinguent, de la plupart des productions de ce genre, par la sagesse de la composition, l'enchaînement des pensées, par la pureté et l'élégance de style; et que la lecture en est aussi agréable qu'utile aux personnes qui aiment à réfléchir sur elles-mêmes. On y trouve quelques morceaux dignes de Bossuet et de Massillon; mais, en général, on désirerait chez lui une connaissance plus grande des livres saints; plus de force et de justesse dans le raisonnement; plus d'abondance dans ses preuves; une onction plus pénétrante; une éloquence plus douce (1); plus de majesté; plus d'élévation; des idées moins vagues; des traits plus marqués. La contenance modeste du P. Elisée, l'air de mortification qui paraissait sur son visage, commençaient par inspirer une prévention favorable; la simplicité de son débit forçait ses auditeurs à redoubler d'attention, et cette négligence était assortie à l'espèce d'éloquence qu'il avait adoptée. Peu d'art, de la précision dans l'exposition de son sujet, de la simplicité dans ses plans, un

(1) Il est quelquefois caustique; dans son sermon sur le mauvais riche, il s'exprime ainsi: « Le » riche mourut, et ce fut le premier service qu'il » rendit à la société. »

style pur, clair et élégant; presque point de figures et de mouvements. Il n'a ni la logique pressante et la raison profonde de Bourdaloue, ni le pinceau magique et le brillant coloris de Massillon. Quoiqu'il ne manque pas de s'élever contre les systèmes monstrueux de la philosophie moderne, il porte dans ces morceaux qui semblent exiger une certaine véhémence, plutôt le sentiment de la douleur qui s'en afflige, que celui de l'indignation qui les combat et les anéantit. Dans l'endroit de son sermon sur l'*incrédulité*, où il trace le tableau de l'orgueil de l'esprit et de cette inquiétude qui le porte à secouer le joug de la religion, On trouve une imitation trop marquée. de Bossuet, dans l'endroit de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, où ce grand évêque dit des protestants ce que le P. Elisée applique aux incrédules. Le portrait qu'il fait de Bayle dans le sermon qui a pour titre: *Fausseté de la probité sans la religion*, rappelle aussi un peu trop celui que Bossuet a tracé de Cromwell. Les principes de la morale sont présentés, dans ses sermons, d'une manière trop benevole, sans qu'il entre dans aucun détail particulier, ce qui ne jette pas, à beaucoup près, autant d'intérêt dans ses discussions, que s'il luttait, pour ainsi dire, corps à corps avec les obstacles qu'il combat. Il est rare, par conséquent, de trouver chez lui de ces morceaux pleins de force et de vigueur, qui subjuguent l'esprit et dominent la volonté; de ces tirades où règnent l'affection et le sentiment, qui pénètrent le cœur et l'embrasent, qui le touchent et l'attendrissent. C'est moins à présenter à chaque individu le miroir de ses passions, que l'orateur semble s'être appliqué, qu'à peindre les funestes effets qu'elles produisent dans la société. Or cette seconde étude est beaucoup plus facile que la première, et il est plus aisé de saisir ces résultats généraux que de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les plus sombres replis, et de les exposer au grand jour. On trouve cependant quelquefois de la force, de l'élévation et de la profondeur, comme dans le sermon sur la *fausseté de la probité sans la religion*; une connaissance plus développée des passions, comme dans celui sur *la vie religieuse*, où en opposant partout le calme de la solitude au tumulte du monde, il peint supérieurement le vide et le néant des plaisirs et des honneurs. Son sermon sur *la mort* et celui sur les *afflictions*, sont ceux où l'ordonnance est la plus belle et les développements plus lumineux. W—s.

ELIUS (LUCIUS ÆLIUS CÆSAR), fils de Céjonius Commodus, fut adopté par l'empereur Adrien: on n'est pas d'accord sur l'époque précise de son adoption; il paraît qu'elle eut lieu en l'an 135. Ælius portait alors les noms de *Lucius Aurelius Verus*, qu'on donnait à son père. Adrien, dont la santé s'affaiblissait tous les jours, voulut désigner son successeur. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs de ses parents et de ses amis, il choisit enfin *Lucius Verus*, que sa complexion délicate aurait seule dû écarter du trône. Adrien ne se contenta pas de le créer César, il l'adopta comme son fils, et lui donna le nom d'Ælius, qu'il portait lui-même. C'est pourquoi Spartien compare cette adoption à celle de Galère Maximien et de Constance Chlore, qui, en devenant Césars, devinrent aussi les fils des empereurs. Ælius avait un grand ascendant sur l'esprit d'Adrien, qui le fit ensuite préteur et consul, et lui donna le gouvernement de la Pannonie. Spar-

tien fait l'éloge de sa conduite et nous vante sa justice et son habileté. Néanmoins la faiblesse de sa constitution fit quelquefois regretter à Adrien cette adoption. On dit que l'empereur, qui l'aimait passionnément, n'avait consenti à le créer César que pour tenir la promesse qu'il lui avait faite en secret; mais qu'il savait bien qu'Ælius ne vivrait pas assez long-temps pour régner. (Adrien était fort adonné à la magie, et avait, dit-on, tiré l'horoscope d'Ælius). Les destins de Rome réservaient à l'empire un prince dont les vertus devaient rappeler l'âge d'or. Ælius, après un séjour d'environ deux ans en Pannonie, revint à Rome, et le 1er. janvier, au moment même où il se disposait à prononcer un discours qu'il avait préparé pour l'empereur, il mourut presque subitement: ce fut Antonin-le-Pieux qui lui succéda comme césar. On donne à Ælius plusieurs brillantes qualités; il était instruit dans les belles-lettres; il cultivait l'éloquence et la poésie; mais quelques personnes prétendent qu'il était plutôt chéri d'Adrien à cause de sa belle figure que pour ses vertus. Il était fort recherché dans sa toilette et dans ses plaisirs. On lui reproche de les avoir aimés jusqu'à la volupté. Spartien nous dit qu'il faisait quelquefois mettre des ailes à ses coureurs, et qu'il leur donnait le nom des vents, Borée, Aquilon, etc. Quoiqu'Adrien s'attendît à ne pas conserver long-temps Ælius, sa perte lui fut sensible; et s'il ne le pleura pas comme prince, il donna des larmes à son fils, et le fit ensevelir avec toute la pompe réservée aux empereurs, dans le même tombeau qu'il avait fait construire pour lui-même. Il lui décerna des statues et des temples, et ce fut en mémoire de ce prince qu'il exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, qui régna ensuite avec Marc-Aurèle. Ælius avait épousé *Domitia Lucilla*, fille de Nigrinus, qui lui donna Lucius Verus, dont nous venons de parler, et Fabia ou Fadia, qui fut fiancée à Marc-Aurèle. Ælius ne vécut pas assez long-temps comme prince pour nous avoir laissé une grande variété dans les types de ses médailles. Le symbole de la Pannonie, qu'il gouverna, est le sujet qui s'y trouve le plus fréquemment. Les autres sont généralement peu communes, surtout les grecques. Il n'y prend que le nom de Lucius Ælius, et n'y porte que le titre de césar. T—N.

ÉLIUS-GALLUS. *V.* GALLUS.

ELIZABETH. *Voy.* ELISABETH.

ELLAIN (NICOLAS), né à Paris en 1534, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat au parlement. Au bout de quelques années, il renonça à la jurisprudence pour étudier la médecine, acquit en peu de temps la réputation d'un praticien habile, et mourut en 1621 doyen de la faculté de Paris, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ellain avait du goût pour la littérature, et il a cultivé la poésie avec quelque succès. On a de lui: I. des *Sonnets*, Paris, 1561, in-8°. L'abbé Goujet trouve du naturel et de la facilité dans sa versification; II. *Discours panégyrique à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée dans cette ville*, ibid., 1570, in-4°. Cette pièce est en vers; III. *Ad cardinalem Rettensem nuper pileo cardinalitio donatum, carmen*, ibid., 1618, in-4°. Le seul ouvrage de médecine qu'il ait publié est un *Advis sur la peste*, Paris, 1606, in-8°., réimprimé en 1623, in-12, avec celui d'Antoine Mizauld, intitulé: *Divers Remèdes et Préservatifs contre la peste.* W—s.

ELLEBODE (Nicaise Van), en latin *Ellebodius*, né à Cassel en Flandre au commencement du 16e. siècle, fit ses études à l'université de Padoue, et y prit ses grades en médecine avec distinction. Il acquit une connaissance profonde des langues anciennes, et particulièrement de la langue grecque. Il mérita par ses talents la protection du cardinal Grandvelle et l'estime des savants, entre autres de Vincent Pinelli et de Paul-Manuce. Radecius, évêque d'Agria, lui fit obtenir un canonicat de sa cathédrale. Il mourut à Presbourg d'une fièvre pestilentielle le 14 juin 1577. C'est à Ellebode qu'on doit la première édition du texte grec de l'ouvrage de Némésius *sur la nature de l'homme*. Il le publia à Anvers, 1565, in-8°., avec une traduction latine supérieure à celle de Valla, et réimprimée dans le tome VIII de la *Bibliotheca Patrum*, Lyon, 1677. On trouve quelques lettres d'Ellebode dans les *Epistolæ illustr. Belgarum*, publiées par Bertius, 1617, et quelques pièces de vers dans les *Poëtar. Belgar. deliciæ*, de Gruter. W—s.

ELLER (Elie), né en 1690, dans le duché de Berg, apprit le métier de tisserand, qu'il exerça dans la petite ville d'Elverfeld. On a souvent fait l'observation que les hommes de cette profession sédentaire, se livrent facilement aux rêveries des idées théosophiques. Eller en fut un exemple remarquable. Il s'imagina d'abord avoir des révélations et se persuada, à la fin, qu'il était le Christ en personne. Il se faisait appeler le *Père de Sion*. L'enthousiasme qui régnait dans ses discours et la régularité de sa vie lui procurèrent des adhérents, dont il réunit le troupeau dans la ville de Rensdorff, que l'électeur palatin, souverain de Berg, venait de fonder, et dont Eller avait été nommé premier bourguemestre. Cette secte est connue dans l'histoire du luthéranisme sous le nom de communion de Rensdorff. Nous pensons qu'elle s'est éteinte bientôt après la mort de son chef, qui arriva le 16 mai 1750. La considération dont jouissait ce visionnaire en imposa tellement au premier roi de Prusse, qu'il l'avait nommé agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Il avait consigné ses rêveries dans un écrit intitulé : *la Panetière*, en allemaud, *Hirten-Tasche*. (*Voy.* page 172, tome X, livraison 30e., édit. nouv. des *Cérémonies religieuses*, 1809, ou l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire, I, 307). S—l.

ELLER (Jean-Théodore), né en 1689 à Pleskau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, devint en 1735 premier médecin du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Le grand Frédéric joignit, en 1755, à ce titre, celui de conseiller privé et de directeur du collége *medico-chirurgical* de Berlin, dont il était professeur depuis plus de trente ans. Il fut aussi un des membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Berlin, qui le perdit le 31 septembre 1760. Parmi ses ouvrages, les uns sont écrits en latin, quelques-uns en français, et les autres en allemand : I. *Gazophylacium, seu Catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8°.; II. *Observations médicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8°. (en allemand); III. *Physiologia et Pathologia medica, seu philosophia corporis humani sani et morbosi*, c'est-à-dire, *Physiologie et Pathologie*, etc. Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8°. Ce livre allemand, qui n'a de latin qu'une portion du titre, a été publié par le docteur Jean-Chrétien

Zimmermann : il offre le recueil des leçons faites par Eller aux chirurgiens militaires, depuis 1726 jusqu'à 1734, mais tellement mutilées, que le professeur le désavoua. IV. *Observationes de cognoscendis et curandis morbis, præsertim acutis*, Kœnigsberg, 1762, in-8°.; Amsterdam (Genève), 1766, in-8°. Cet ouvrage estimé, quoique incomplet, a été traduit en français par Jacques-Agathange Le Roy, Paris, 1774, in-12. Presque tous les mémoires présentés par Eller à l'académie des sciences de Berlin ont pour objet des recherches curieuses, des expériences utiles; dans presque tous on reconnaît la sagacité de l'auteur; les principaux traitent, 1°. de la séparation de l'or d'avec l'argent; 2°. de la fertilité des terres et de la végétation des plantes; 3°. de la dissolution des sels dans l'eau commune; 4°. de l'analyse du sang humain; 5°. du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus. Le docteur Charles-Abrah. Gerhard a extrait des mémoires de l'académie, et traduit en allemand, tous ceux que Eller avait insérés dans cette importante Collection; Berlin, 1764, in-8°., fig. En 1763 on publia, sous le nom de ce médecin, une *Chirurgie complète*, et en 1767 une *Médecine pratique*, écrites l'une et l'autre en allemand. Z.

ELLERS (Jean), conseiller de la chancellerie en Suède et chevalier de l'ordre de l'étoile polaire. Il se distingua dans le dernier siècle par son habileté dans les affaires et par ses talents pour les lettres. Gustave III lui avait donné sa confiance et l'employa dans plusieurs occasions importantes. Il est auteur d'un poëme suédois intitulé : *Mes larmes*, qui se trouve en français dans les *Mélanges de littérature suédoise*, publiés à Paris (1788, in-8°.), par Agander. Peu avant sa mort, Ellers donna une *description de Stockholm*, en quatre volumes, remplie de recherches et de faits intéressants, mais écrite d'un style diffus. C—au.

ELLIES DUPIN (Louis). *Voy.* Dupin.

ELLIGER ou ELGER (Otmar), peintre suédois, naquit à Gothembourg, en 1632 ou 1633. Son père était médecin, et lui fit apprendre les langues. Quelque sagacité qu'il eût, son goût pour la peinture ralentit ses progrès dans toute autre étude. Sa mère se montra très éloignée de seconder son penchant; mais un mendiant ayant un jour exposé sa misère au médecin, en différentes langues, la femme de celui-ci dit à son mari, que puisqu'il se trouvait des savants aussi pauvres que des peintres, il lui était indifferent quel état prendrait son fils. Elliger, au comble de ses vœux, se mit, à Anvers, sous la conduite du jésuite Daniel Zeghers, habile peintre de fleurs et de fruits, qu'il parvint à égaler. Appelé à Berlin, il fut nommé peintre de l'électeur Fréderic-Guillaume. L'agrément de la conversation de l'artiste le rendit cher au prince, à la cour duquel il passa ses jours dans l'aisance et la considération. On ignore en quelle année il mourut. La plupart de ses tableaux sont en Allemagne, et y sont très estimés.—Otmar Elliger, fils du précédent, naquit à Hambourg, en 1666. Il reçut d'abord des leçons de son père, puis celles de Michel Van Musscher, peintre d'Amsterdam; mais, à la vue des ouvrages de Lairesse, il désira entrer dans son école, et y parvint en 1686. Il gagna l'affection de son maître, et, doué d'un esprit qu'il avait eu soin de cultiver par l'etude, il parvint, en une année, à composer des sujets très intéressants. Sa manière était grande et ses fonds

d'une belle architecture. Par des bas-reliefs ingénieusement placés dans ses compositions, il indiquait à propos si les sujets en étaient égyptiens, grecs ou romains. De grands sujets et des plafonds qu'il peignit à Amsterdam, plurent tellement à l'électeur de Mayence, que ce prince lui demanda deux grands tableaux : *la Mort d'Alexandre*, et *les Noces de Thétis et de Pélée*. Outre le paiement, ces ouvrages lui méritèrent un riche présent. L'électeur lui offrit, de plus, la place de son premier peintre et une pension ; mais Elliger refusa le tout, préférant l'indépendance à ces avantages. De retour chez lui, il exécuta, pour la typographie, des compositions ingénieuses ; mais il ne put alors peindre beaucoup de grands tableaux ; cependant on donna de grands éloges à un *Festin des Dieux*, qui seul, dit Descamps, suffit pour l'immortaliser. Les ouvrages qu'il fit en petit furent toujours estimés. Le goût de la débauche vint lui ôter la considération dont il avait joui long-temps, et altéra son talent au point qu'il ne produisit plus que des ouvrages maniérés et d'une mauvaise couleur. Il mourut le 24 novembre 1732, à l'âge de près de 67 ans. D—T.

ELLINGER (ANDRÉ), né en 1526 à Orlemunde dans la Thuringe, sut de bonne heure associer le goût de la littérature à celui des sciences exactes. Après avoir achevé d'une manière distinguée le cours de ses humanités, il embrassa l'étude de la médecine. En 1549 il obtint ses premiers degrés à l'université de Wittemberg, et, en 1554, celle de Leipzig l'admit au nombre de ses professeurs. Il remplissait honorablement cet emploi depuis quinze années lorsqu'il fut appelé par l'électeur de Saxe à l'université de Iéna, dont il occupa la première chaire dans la faculté de médecine, et ensuite le rectorat. Il accompagna ce corps savant à Salfeld, où il fut momentanément transféré pendant que la peste désolait Iéna en 1578. De retour dans cette dernière ville, Ellinger continua d'unir à l'exercice de ses fonctions les travaux du cabinet. Il termina sa carrière le 12 mars 1582, laissant quelques ouvrages qui prouvent, sinon de vastes connaissances, du moins un talent réel pour la versification latine : *Hippocratis aphorismorum, id est selectarum maximèque rararum sententiarum paraphrasis poëtica*, Francfort 1579, in-8°. Cette traduction des aphorismes fut bientôt suivie de celle des *Pronostics ;* mais Ellinger ne se borna pas à exercer sa verve poétique sur des sujets médicaux, il mit en vers les *Evangelia dominicalia* (Evangiles des dimanches), et rectifia la prosodie des hymnes ecclésiastiques. Parmi les discours inauguraux de ce professeur on doit en distinguer deux, l'un sur les aphorismes d'Hippocrate, l'autre sur la belle maxime de ce père de la médecine : *ιατρος φιλοσοφος ισοθεος*. Enfin le seul travail tout à la fois original et médical d'Ellinger se borne à un petit nombre de consultations qui font partie du recueil publié en 1604 à Leipzig par Jean Wittich. C.

ELLIOT (GUILLAUME), dessinateur et graveur anglais, né à Hamptoncourt en 1717, a gravé le paysage avec beaucoup de goût et de talent, et surtout une grande facilité, quoique, peut-être, avec un peu de manière. La mort qui l'enleva au milieu de sa carrière, l'empêcha de multiplier beaucoup ses productions. Ses principaux ouvrages sont un riche paysage d'un site de l'Angleterre,

d'après le tableau de G. Smith, qui avait remporté le prix de la Société d'encouragement de Londres : une fuite en Egypte et une vue de Tivoli, d'après Pölembourg : une vue de Mastricht, d'après Ad. Cuyp. : le Printemps et l'Été, deux paysages d'après Van Goyen : plusieurs estampes représentant des chevaux, d'après Th. Smith ; le portrait de la seconde femme de Rubens, d'après le tableau de ce maître. Strutt fait le plus grand éloge des qualités morales de cet artiste, qui mourut à Londres, en 1766.

P—E.

ELLIOT (JEAN), médecin anglais, né en 1747 à Chard, dans le comté de Somerset, reçut sa première éducation de M. Hare de Crewkerne, auteur de quelques productions littéraires, et fut mis à quatorze ans en apprentissage chez un apothicaire à Londres. Il ouvrit une pharmacie vers 1777, et, dans les heures de loisir que lui laissait le soin de sa boutique, encore peu achalandée, s'occupa de recherches scientifiques et d'expériences chimiques, dont il a depuis consigné les résultats dans plusieurs ouvrages. Dans le cours de ces expériences, il crut reconnaître qu'une certaine préparation saline de magnésie était un remède contre quelques genres de fièvres. Après s'être assuré de l'efficacité de ce remède par des succès multipliés, obtenus sur des pauvres de son voisinage, il se procura un diplôme, et commença vers 1780 à exercer la médecine dans un local particulier, en se bornant d'abord à l'administration de son remède, et sans abandonner son premier état. Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : I. *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouie*, in-8°., 1780 ; II. *Recueil des ouvrages du docteur Fothergill*, précédé d'une Notice sur la vie de ce médecin philantrope, 1781, in-8°. Cette édition des Œuvres de Fothergill est moins complète que celles qu'a données le docteur Jean Coakley Lettsom (1783, 3 vol. in-8°., et 1784, in-4°.). III. *Livre portatif de médecine* ; IV. *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ainsi que de celles du continent qui sont le plus renommées*, etc., in-8°., 1781. Ce tableau, présenté dans l'ordre alphabétique, est précédé du Traité du docteur Priestley, sur la manière de faire des eaux gazeuses artificielles. V. *Essais sur des sujets physiologiques*, in-8°., 1781 ; VI. *Eléments des branches de la philosophie naturelle qui sont liées avec la médecine ;* savoir : la chimie, l'optique, etc., suivis des tableaux des attractions électives, de Bergman, avec des explications et des améliorations, in-8°., 1782 ; VII. *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit de vin* (transactions philosophiques pour 1786) ; VIII. *Expériences et Observations sur la lumière et les couleurs, et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, in-8°., 1786 ou 1787. On trouvait dans la plupart de ces ouvrages des expériences nouvelles, des vues ingénieuses, et la clarté et la simplicité de style qui conviennent au sujet. Elliot s'était toujours fait remarquer par la douceur de son caractère, et par une grande assiduité à ses devoirs et aux études qu'il chérissait, lorsqu'à l'âge de quarante ans, une passion malheureuse vint détruire le repos dont il jouissait. Il eut occasion de voir miss Boydell, nièce du célèbre alderman de ce nom, et conçut pour elle un amour qui devint bientôt insurmontable, mais

qui ne paraît pas cependant avoir été encouragé par celle qui en était l'objet. Son caractère en fut altéré, on le voyait tomber quelquefois dans un état de mélancolie profonde. Au commencement de l'année 1787, il alla prendre, sous le nom de Corden, un logement à Westham, chez le jardinier de Josiah Boydell, dans la maison duquel sa sœur faisait de fréquentes visites. Nous ignorons les démarches qu'il fit auprès de miss Boydell; mais il paraît qu'il n'en rapporta que le désespoir. Il forma dès ce moment la résolution de lui donner la mort de sa propre main, et de se punir ensuite lui-même; il acheta, dans cette vue, deux paires de pistolets. On peut juger de ses combats avec lui-même et de ses irrésolutions, s'il est vrai, comme il le déclara depuis et comme on est porté à le croire, qu'il écrivit à l'alderman plusieurs lettres pour l'informer de son affreux dessein, et pour l'engager à en prévenir l'accomplissement en s'assurant de sa personne. L'alderman négligea cet avertissement. Le 9 juillet, au milieu du jour, Elliot rencontrant dans la rue miss Boydell, tenant le bras de Nicol, libraire du roi, lui tira, avec la maladresse d'un homme égaré, un coup de pistolet qui lui fit seulement deux légères blessures au-dessous de l'épaule, en mettant le feu à une partie de ses vêtements. Il ne fit aucune tentative pour échapper. Nicol, le prenant à la gorge, lui dit : « Etes-vous » le scélérat qui a fait le coup? — » Oui, répondit Elliot. » Ayant été conduit chez un juge de paix, outre les deux pistolets qu'il avait à la main, et qui étaient fortement liés ensemble, on en trouva dans ses poches une seconde paire, chargés à balles, et qu'il avait destinés pour lui-même. Il s'applaudissait de son crime, et, croyant avoir tué sa victime, disait « qu'il » mourrait maintenant en paix, puis» qu'il l'avait envoyée devant lui. » Sa joie cessa avec son erreur. On vint annoncer que miss Boydell n'était pas dangereusement blessée : « Est-ce » qu'elle n'est pas morte? » s'écria-t-il en faisant des mouvements convulsifs, et en proférant des injures contre elle et sa famille. Il fut jugé à Old-Bayley, le 16 juillet, ne dit rien pour sa défense, et montra beaucoup d'abattement. On essaya de le sauver par des témoignages qui constataient l'aliénation de son esprit. Le docteur Symmons, médecin, qui le connaissait depuis long-temps, appuya cette opinion, et ajouta que le docteur Elliot lui avait adressé, il y avait six mois, une lettre sur un sujet philosophique, en le priant de la soumettre à la Société royale; mais que cette lettre portait si évidemment la marque d'un cerveau dérangé, qu'il avait cru devoir la supprimer par intérêt pour son auteur. Il en cita seulement un passage qui pouvait en donner une idée. Le docteur Elliot prétendait que « la lu» mière du soleil ne vient pas du feu, » mais d'une aurore dense et univer» selle qui peut donner une grande » lumière aux habitants de la surface » inférieure, et se trouver cependant » à une assez grande distance au-dessus » d'eux pour qu'ils n'en soient pas in» commodés. Aucune objection, écri» vait-il, ne s'élève contre l'opinion » que les grands corps lumineux sont » habités. La végétation peut y être » aussi féconde que sur le globe où » nous sommes. Il peut s'y trouver de » l'eau et de la terre ferme, des mon» tagnes et des vallées, de la pluie et » du beau temps; et, de même que » la lumière, l'été y doit être éter» nel; il est donc aisé de conce» voir que ce serait sans aucune com-

» paraison le séjour le plus heu» reux de tout le système du mon» de. » Le rapporteur fit observer que, quelque absurde qu'on jugeât cette hypothèse en elle-même, la manière dont elle était présentée et soutenue n'annonçait pas du tout un cerveau dérangé; et il demanda malignement au docteur Symmons ce qu'il pensait du cerveau de Buffon et du docteur Burnet, qui avaient soutenu des théories non moins extravagantes que celle-là. Le docteur se dispensa de répondre à cette question embarrassante. La seule circonstance qui sauva au coupable la condamnation à la peine capitale, c'est qu'il ne fut pas évidemment démontré que le pistolet qu'il avait tiré sur miss Boydell fût chargé à balles. L'intérêt que le public lui portait se manifesta par les applaudissements qui suivirent la décision du tribunal; mais la justice se réservait de le juger pour le fait de l'agression. Il fut, en conséquence, ramené à la prison de Newgate : ayant persisté à ne prendre aucune nourriture, il mourut quelques jours après, le 22 juillet 1787. Il parut, peu de temps après sa mort, un écrit intitulé : *Relation de la vie et de la mort de Jean Elliot*, etc., avec un examen de ses ouvrages, et une Apologie écrite par lui-même, dans l'attente de sa condamnation, in-4°., 1787. Cette relation est un libelle contre miss Boydell et contre son oncle, à qui on peut toutefois reprocher une négligence bien coupable. L'Apologie d'Elliot est un écrit supposé. X—s.

ELLIOT (George-Auguste). *Voy.* Eliot.

ELLIS (Guillaume), cultivateur anglais, né vers la fin du 17e. siècle, offrait, sous des formes rudes et grossières, un esprit enrichi par une longue expérience, quoique obscurci par tous les préjugés de sa situation. Il conduisit pendant près de cinquante ans une ferme à Little Gaddesden, près de Hampstead, dans le comté de Hertford, et publia plusieurs ouvrages où l'on remarquait beaucoup d'observations utiles, des méthodes nouvelles et des principes excellents d'agriculture, particulièrement sur les engrais, sur la culture des turneps et de la luzerne, sur les instruments aratoires, sur le gouvernement des troupeaux, etc. Ces ouvrages eurent d'abord beaucoup de succès; un grand nombre de propriétaires des divers comtés de l'Angleterre vinrent consulter un homme qui paraissait aussi instruit, ou l'appelaient auprès d'eux, pour lui confier la direction de leurs fermes, de sorte qu'il eut occasion de comparer les diverses méthodes d'agriculture en usage dans les différentes parties du royaume. Il avait inventé de nouveaux instruments aratoires et autres, qu'il n'employait guère à la vérité lui-même, mais dont il faisait un commerce lucratif. Ses ouvrages ont été cités avec distinction par plusieurs des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, en Angleterre et sur le continent; mais d'autres écrivains, profitant de l'oubli où ils sont tombés aujourd'hui, ont préféré s'emparer de ses idées, sans le citer. Les défauts qui déparent les ouvrages d'Ellis sont tels qu'ils justifient en quelque sorte cet oubli. Le style en est pitoyable; ils sont remplis de contes de voleurs, de recettes de bonne femme, de secrets contre les sorciers et autres absurdités. Le succès qu'obtint son traité sur les bois de charpente ayant excité la cupidité du libraire Osborne, celui-ci l'engagea à composer pour lui d'autres ouvrages du même genre. Ellis, qui travaillait pour vivre, songea plus à faire vite qu'à bien faire, et entassa volume sur volume. Il eut le chagrin de survivre à

sa réputation, déprimée aussi par les rapports de ceux qui, pendant ses longues absences, étaient venus visiter sa ferme de Gaddesden, dans l'espoir d'y voir pratiquer les règles si recommandées dans ses écrits, et qui l'avaient toujours trouvée dans le plus grand désordre. Nous ignorons la date de sa mort; mais il paraît qu'il vivait encore en 1755. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : I. *Traité sur l'amélioration des bois de charpente.* Ce traité a le mérite d'avoir éveillé l'attention des Anglais sur un objet d'une si grande importance pour eux. II. *le parfait Planteur et faiseur de cidre* ; III. *Chacun son propre maréchal.* On a fait un abrégé de ses ouvrages, imprimé en 1772, 2 vol. in-8°., sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture-pratique.* Cet abrégé est purgé des absurdités du texte original, et des longues descriptions des instruments aratoires, que l'auteur prônait pour les mieux vendre, et qui d'ailleurs ont été bien surpassés depuis. On regrette que l'abréviateur se soit presque borné à retrancher, et qu'il n'ait pas redressé toutes les incorrections du style. X—s.

ELLIS (Jean), négociant anglais, qui s'est rendu célèbre vers le milieu du 18e. siècle, par ses recherches sur les corallines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme plantes. Il paraît que depuis long-temps il s'occupait d'histoire naturelle comme simple amateur, qui recherche plutôt l'agrément que l'utilité ; mais une circonstance le détermina à s'y livrer d'une manière plus solide ; ayant reçu une collection nombreuse de coralines et de plantes marines de l'île d'Anglesey, il la prépara très élégamment en forme de tableaux : elle frappa si vivement le docteur Hales, son ami particulier, qu'il l'engagea à l'étendre davantage, et à en faire hommage à la princesse douairière de Galles. Ellis ayant goûté cet avis, voulut visiter lui-même les côtes d'Angleterre. Un motif de plus vint le déterminer. Peyssonel ayant reconnu que les coraux n'étaient autre chose que des habitations de polypes, on présuma qu'il devait en être de même de plusieurs autres substances qu'on confondait avec les plantes. Ellis voulut donc vérifier par lui-même cette grande découverte, et ce fut dans ce double but qu'il fit un premier voyage à l'île de Sheppey (à l'embouchure de la Tamise), accompagné de Broodking, habile dessinateur. Il en fit un autre en 1754, sur les côtes de Chester, avec le célèbre Ehret. Les résultats de ces différentes tournées étaient trop importants pour rester enfouis dans un cabinet, Ellis en fit part à la société royale de Londres par plusieurs mémoires, et elle récompensa son zèle en l'admettant dans son sein ; le premier parut dans le N°. 48 des Transactions philosophiques, publié en 1753; il les réunit dans un seul corps d'ouvrage sous ce titre : *Essay toward a natural history of Corallines*, Londres, 1754, in-4°., avec 39 planches très bien gravées sur les dessins d'Ehret. Il fut traduit tout de suite en français par le professeur Allamand, La Haye, 1756, in-4°., édition augmentée d'une explication de la planche 38, d'après une lettre de l'auteur à l'éditeur, qui n'a pas été insérée dans l'édition anglaise. Krunitz traduisit l'ouvrage en allemand, Nuremberg, 1767, in-4°., avec 47 planches et des augmentations par Schlosser et autres. Ellis avait aussi réuni dans un seul volume les découvertes qu'il avait faites sur les autres Zoophytes, qui avaient paru successivement dans les Transac-

tions, mais sa mort en retarda la publication, en sorte qu'il ne parut qu'en 1786, par les soins de sir Joseph Banks et de Solander, sous ce titre: *The natural history of many curious and uncommun Zoophytes*, Londres, in-4°., avec 63 planches, il y en avait six de plus, mais elles se sont trouvées perdues, il n'en existe plus que les épreuves qui sont dans la bibliothèque de Banks. Ce sont là les travaux les plus importans d'Ellis; leur plus grand mérite a été de déterminer l'adoption d'une vérité du plus grand intérêt, c'est elle qui est venue poser les limites entre la zoologie et la botanique. Ainsi, par cela seul il a rendu service à cette science, mais il s'en occupa encore plus directement, d'abord en publiant les moyens de conserver long-temps la faculté germinative aux graines, et de les rendre par-là susceptibles d'être transportées à de grandes distances; après avoir rendu compte des expériences qu'il avait faites à ce sujet, dans un mémoire publié en 1760, il en annonça le succès en 1768. Il s'occupa aussi des moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivants; c'est le sujet d'un autre mémoire qui parut en 1770, sous ce titre: *Directions for bringing over seeds and plants*, etc., in-4°., fig., il fut réimprimé dans le tome 1er. des *Transactions de la société américaine*, et l'auteur y ajouta un supplément en 1773, in-4°., le tout a été traduit en allemand, Leipzig, 1775, in-8°., fig.; l'ouvrage a aussi été traduit en français. On y trouve la figure du Mangoustan, arbre fruitier, encore peu connu à cette époque. Ellis fit aussi connaître plusieurs autres plantes très curieuses; c'est ainsi qu'il publia, en 1769, des détails sur la Dionée, une des plantes les plus éminemment sensitives, puisque le poids d'une mouche qui se pose sur ses feuilles, suffit pour la mettre en jeu, et qu'alors elles se contractent si promptement que l'insecte se trouve pris; de-là le surnom de *Muscipula*, ou attrape-mouches, qu'on lui donne; sur un *Illicium*, ou *Anis etoilé*, trouvé en Caroline; sur l'*Halesia*, genre de plantes qu'il dédia à son ami Hales. Enfin on lui doit un traité sur le café, *An hist. account of coffee, with botanical description of the tree*, Londrès, 1774, in-4°. Il faisait part de toutes ses découvertes au célèbre Linné, avec qui il entretint toute sa vie une correspondance suivie; celui-ci récompensa à sa manière son zèle pour la science; ce fut en donnant le nom d'*Ellisia* à un genre de la famille des Borraginées. Ellis mourut à Londres le 5 octobre 1776. Les curiosités d'histoire naturelle dont il a enrichi le *Musée britannique*, remplissent une des grandes salles de ce vaste établissement. D—P—s.

ELLIS (Henri), voyageur anglais, servait dans la marine. Il fit partie de l'expédition qui alla en 1746 chercher par la baie d'Hudson un passage au nord-ouest. Le comité chargé de diriger l'entreprise, lui proposa de prendre le commandement d'un navire. Quoiqu'Ellis eût déjà navigué, il refusa cette offre, parce qu'il ne connaissait nullement les mers septentrionales. Alors on lui donna la qualité d'agent du comité, avec des instructions particulières qui lui recommandaient de noter soigneusement tout ce qui concernait la géographie, l'art nautique et l'histoire naturelle, et le nommaient membre des comités chargés de décider les difficultés et les doutes qui pourraient s'élever sur la meilleure manière de procéder à la découverte projetée. L'expédition était composée

de la galiote *le Dobbs*, commandée par le capitaine G. Moor, et de *la Californie*, capitaine Smith. On partit de Gravesend le 24 mai, on passa par les Orcades. Le 27 juin, on aperçut par les 58° 30' de latitude boréale des glaçons flottants; bientôt on fut au milieu de brumes épaisses, on vit des masses énormes de glace et des bois flottants. Le 8 juillet, on eut connaissance des îles de la *Résolution*, à l'entrée du détroit d'Hudson. Arrivés à la côte occidentale de la baie de ce nom, par les 64° près de l'île de *Marbre*, les Anglais mirent les canots à la mer pour explorer les côtes. Le rapport unanime du détachement qui fut envoyé à la découverte et dont Ellis faisait partie, fut que l'on avait remarqué plusieurs grandes ouvertures à l'ouest de l'île, et que la marée venait du nord-est, partie dans laquelle courait la côte. On était au 19 août; la saison parut si avancée, que l'on remit au printemps suivant la poursuite des découvertes, et que l'on prit le parti d'aller hiverner au fort Nelson, situé plus au sud sur la même côte, parce qu'il est le premier débarrassé des glaces. Le gouverneur du fort d'York reçut assez mal ses compatriotes, qui conduisirent leurs bâtiments dans une anse sûre de la rivière Hayes, cinq milles au-dessus du fort d'York, par les 57° 30' de latitude. On construisit une maison pour y passer l'hiver. Elle fut terminée le 1er. novembre. L'hiver avait commencé long-temps avant cette époque, et bientôt il fut d'une rigueur extrême. On avait dans la traversée cassé le thermomètre dont on s'était muni au départ d'Angleterre, de sorte qu'il fut impossible de déterminer avec précision le degré du froid. L'hiver finit enfin le 6 mai 1747; cependant il tomba encore plusieurs fois de la neige. Le 24 juin, les Anglais voguèrent au nord; dès le lendemain, ils se trouvèrent au milieu des glaces, dont ils ne furent débarrassés qu'au nord du cap Churchill. Etant à 61° 4'. Ellis, le capitaine Moore et dix hommes s'embarquèrent dans le grand canot que l'on avait ponté, et longèrent la côte de près. Parvenus au milieu d'un groupe d'îles près du 62°, les aiguilles magnétiques perdirent tout à coup de leur vertu. La *Californie* avait de son côté envoyé un canot à la découverte. Toutes ces tentatives ne donnèrent connaissance que d'ouvertures qui ne répondirent nullement à l'attente des navigateurs. Ellis découvrit à la côte Welcome le cap Fry, par les 65° 5'; enfin on s'avança à trente lieues dans le détroit de Wager. Ellis reconnut que la largeur de ce bras de mer diminuait de dix lieues à une. Enfin le cours de l'eau fut resserré de chaque côté par des rochers affreux, et coupé par une barre qui produisait une cataracte. Ellis la franchit; la profondeur de l'eau qui baissait à chaque instant, le détermina à descendre à terre au 66° et à grimper sur une éminence. Il reconnut que le prétendu détroit se terminait par deux petites rivières, dont l'une venait directement d'un grand lac, éloigné de quelques lieues dans le sud-ouest. Toute espérance de trouver un passage s'étant ainsi évanouïe, il reprit avec son canot le chemin des bâtiments. On fit encore une tentative à la côte nord de la baie Wager: elle ne fut pas suivie de plus de succès que les précédentes. Ellis voulait absolument que l'on fît de nouvelles recherches le long de la côte de la baie Repulse. On n'eut aucun égard à ses représentations, et le 15 août on sortit du port Douglas, situé dans la baie Wager. Le 29 on entra dans le détroit d'Hudson. Une

tempête affreuse sépara les deux bâtiments, qui ne se rejoignirent que le 6 octobre aux Orcades, et mouillèrent le 14 à Yarmouth. Ellis publia en anglais la relation de ce voyage, sous ce titre : *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote le Dobbs et la Californie en* 1746 *et* 1747, *pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'histoire naturelle du pays*, Londres, 1748, 1 vol. in-8°., cartes et figures : cette relation a été assez mal traduite en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig.; Leyde, 1750, 2 vol. in-8°., fig.; en allemand, avec des notes tirées du *Voyage du capitaine Smith,* Gottingue, 1750, in-8°., fig.; en hollandais..... Amsterdam, 1750, 1 vol. in-8°., fig. On trouve des extraits de la relation d'Ellis dans les tomes XIV et XV de l'*Histoire générale des voyages* et dans plusieurs recueils. L'ouvrage d'Ellis commence par une histoire des tentatives faites jusqu'en 1746 pour la découverte du passage du nord-ouest. Malgré le mauvais succès de l'entreprise, il revint en Angleterre, convaincu que l'on n'avait pas pris tous les moyens de s'assurer de la réalité du passage. Il termine son livre par l'exposition des motifs qui le faisaient persister dans son opinion. Il ne manqua pas de contradicteurs, même parmi ceux qui avaient fait le voyage avec lui. Un anonyme fit paraître l'ouvrage suivant : *Relation d'un voyage entrepris pour la découverte d'un passage au nord-ouest, pour pénétrer par le détroit d'Hudson à l'océan occidental et méridional, par l'écrivain de la Californie*, Londres, 1749, 2 vol. in-8°., cartes et fig. : ce livre n'offre en quelque sorte d'un bout à l'autre qu'une réfutation de celui d'Ellis. L'auteur manifesta beaucoup d'aigreur contre Ellis et contre le capitaine du *Dobbs*, et l'intention de prouver que le capitaine et l'équipage de *la Californie* ont rendu de plus grands services dans cette expédition. Il assure qu'il a dès le principe écrit de sa main ou aidé à rédiger tous les documents originaux relatifs à ce voyage, tandis qu'Ellis n'a eu en main que les copies; enfin, que ce dernier n'était pas l'agent du comité du nord-ouest, et qu'il n'était parti qu'en qualité de dessinateur et de minéralogiste. L'anonyme, en parlant des sauvages, a copié de longs passages de Lafitau. Sa carte des parages du nord-ouest de la baie d'Hudson est plus exacte que celle d'Ellis. Il est d'ailleurs d'accord avec ce dernier pour les faits principaux, et convient que l'on n'a pas exploré assez soigneusement toutes les ouvertures qui se sont présentées. Du reste, il partage l'idée du capitaine Middleton sur l'existence d'une mer glaciale, qui, partant de la baie Repulse, unit la baie Welcome à celle de Baffin et au détroit d'Hudson. Cependant il croit à la réalité du passage, qu'il fonde sur la relation de l'amiral de Fonte. Aujourd'hui l'on n'a plus à concilier des opinions opposées concernant ce passage. Les voyages de Hearne et de Mackenzie ont prouvé qu'il n'existait pas dans les parages où ses partisans le supposaient, et que si l'océan baigne de tous côtés l'Amérique au nord, c'est à une latitude si élevée, que cette communication d'une mer à l'autre ne peut servir à la navigation. Ellis fut récompensé de ses services dans la marine par les places de gouverneur de la Nouvelle-York, et ensuite de la Géorgie. Etant dans cette province, il écrivit à Jean Ellis une lettre sur la chaleur qui y règne. Elle est insérée dans l'*Annual register* de

1760. Sa santé l'ayant forcé de revenir en Europe, il parcourut le midi de la France et l'Italie, où il paraît qu'il se fixa. Sulzer, célèbre littérateur allemand, le rencontra à Marseille en 1775. Ellis lui dit qu'il avait renoncé aux courses maritimes, et qu'il consacrait son loisir aux voyages sur le continent. Il était à Naples en 1805, et s'y occupait encore de recherches relatives à la marine. Il était membre de la société royale de Londres. E—s.

ELLIS (GUILLAUME), chirurgien anglais, élevé à l'université de Cambridge, dont il paraît qu'il fut associé, accompagna le capitaine Cook dans son 3e. voyage, en qualité d'aide chirurgien des deux bâtiments de cette expédition. Deux ans après son retour, il publia la relation de ce voyage sous le titre suivant : *Récit authentique d'un voyage fait par le capitaine Cook et le capitaine Clerke dans les vaisseaux du roi la Résolution et la Découverte, durant les années* 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780, *à la recherche d'un passage au nord-ouest entre les continents d'Asie et d'Amérique, contenant un exposé fidèle de toutes leurs découvertes, et de la mort malheureuse du capitaine Cook*, Londres, 1782, 2 vol. in-8°., avec une carte et des planches gravées. Deux autres relations de ce voyage mémorable avaient déjà été imprimées, et celle qui était rédigée d'après les journaux des capitaines de l'expédition n'avait pas encore paru, lorsqu'Ellis publia la sienne. Elle est de beaucoup préférable aux deux qui l'avaient précédée. On reconnaît en la lisant que l'auteur avait tenu durant le voyage un journal bien en règle, qui a servi de base à son livre. Elle est écrite avec méthode, offre les objets sous leur véritable point de vue, ne fatigue pas le lecteur de réflexions oiseuses, et a pour les personnes qui cultivent l'étude de l'histoire naturelle, l'avantage bien réel de désigner les productions de la nature par des dénominations convenables. Le style en est simple et généralement pur, coulant, grave et adapté au sujet. Les gravures sont bien dessinées et exactes, les portraits des naturels du pays décrits ont le caractère propre qui les distingue chacun. La carte, qui est de petite dimension, ne contient que la partie du voyage qui a eu lieu entre le 100e. et le 160e. degré de longitude à l'ouest de Greenwich : on pourrait y désirer plus de précision dans la position de plusieurs points, qui n'est pas toujours bien d'accord avec celle que leur assigne le texte. Ellis assure que ce ce qui hâta la mort de Cook, fut qu'à l'instant où ce navigateur voulait conduire à bord le roi d'Owhyhée, les naturels apprirent qu'un de leurs chefs venait d'être tué dans une autre partie de l'île. Cook ne voulut pas non plus écouter les représentations réitérées du lieutenant Philips : il semblait que la fatalité l'aveuglait. La relation d'Ellis lui ayant acquis la réputation d'un bon observateur, Joseph II lui fit proposer des conditions avantageuses pour s'embarquer sur un navire impérial destiné à entreprendre un voyage de découvertes. Ellis vint en conséqence à Ostende en 1785 ; mais il eut le malheur de tomber du haut du grand mât d'un navire, et mourut des suites de cet accident. E—s.

ELLIS (JEAN), poète anglais, né à Londres en 1698, fut élevé dans diverses écoles particulières où il manifesta son goût précoce pour la poésie, par des traductions du latin en vers anglais. Il entra ensuite en qualité de clerc chez un notaire qui lui laissa son

étude conjointement avec son fils. L'assiduité d'Ellis aux travaux de sa profession ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour la littérature, et de cultiver la société des gens de lettres et des gens du monde les plus distingués, tels que le docteur King et le lord Orrery son élève, Moses Mendez, Samuël Johnson, Boswell, etc. Samuël Johnson, qui dînait chez Ellis une fois par semaine, remarquait comme une chose singulière, que c'était à la table d'un notaire qu'il avait entendu la conversation la plus approfondie sur des objets de littérature. Ellis avait une mémoire très-heureuse, et on l'a entendu plus d'une fois, à l'âge de plus de quatre-vingt-huit ans, réciter de suite, avec beaucoup d'exactitude, d'énergie et de vivacité, des morceaux de poésie d'une centaine de vers. Il fut choisi, en 1750, membre du conseil commun, fut nommé quatre fois maître de la compagnie des notaires, et revêtu de plusieurs distinctions honorables. Il mourut en 1792, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, généralement estimé pour ses qualités morales et surtout pour sa bienfaisance envers les pauvres. On lui a reproché cependant une teinte d'irréligion. Le docteur Wright, pasteur de la congrégation de Black-Friars, refusa un jour, sur quelques rapports peu fondés ou peu importants, d'administrer la cène à une femme qui se trouvait être parente d'Ellis : « Tu n'as point de droit ici, » lui dit le pasteur, Jésus connaît » son troupeau. » Ce refus, et la manière dont il était exprimé, frappèrent tellement cette femme qu'elle en devint folle. Ellis la fit recevoir à Bedlam, où elle mourut; et il écrivit à cette occasion une pièce de vers satiriques intitulée : *La congrégation de Black friars*, qui parut dans un journal du temps, et dont quelques membres de cette congrégation se vengèrent en cassant ses vîtres. Ellis, indifférent à la réputation littéraire, a fait imprimer fort peu de ses productions. Le plus considérable de ses ouvrages est une traduction des épîtres d'Ovide, dont le docteur Johnson faisait beaucoup de cas; le docteur King disait que : « ce n'était » pas Ellis, mais Ovide lui-même » qu'on lisait. » Cette traduction ne paraît pas avoir été imprimée, non plus que le *Rêve de la mer du Sud*, en vers hudibrastiques, écrit en 1720; la traduction du *Templum libertatis* du docteur King; celle de quelques parties des Métamorphoses d'Ovide; Ésope et Caton mis en vers anglais, et nombre d'autres écrits. Parmi ceux qui ont été rendus publics, on cite : I. *la Surprise*, ou *le Gentilhomme devenu apothicaire*, d'après une traduction latine d'un conte en prose écrit originairement en français, 1739, in-12.; II. *Une parodie du chant ajouté à l'Enéide*, par Maffée, 1758; III. Quelques pièces fugitives dans le recueil de Dodsley.

S—D.

ELLROD (GERMAIN-AUGUSTE), savant philologue, et professeur d'éloquence et de poésie à Bayreut et à Erlang, en 1742, nommé surintendant-général de la principauté de Bayreut en 1748, était né dans la même ville en 1709, et y mourut le 5 juillet 1760. On a de lui soixante-treize opuscules ou dissertations académiques, dont on peut voir les titres dans le dictionnaire de Meusel. Nous indiquerons seulement les suivants : I. *De cadente latinitate orthodoxiæ noxia*, Bayreut, 1727, in-4°.; II. *De Memorabilibus bibliothecæ Heilsbronnensis*, ibid., 1739-41 3 parties in-fol.; III. *Num M. T. Cicero in-*

veniendæ typographices occasionem dederit, ibid., 1741, in-fol. On peut voir son éloge funèbre publié sous ce titre : *L. J. J. Langii oratio panegyrica piis manibus* Ellrodi *dicta*, Bayreut, 1760, in-fol. C. M. P.

ELLWOOD (Thomas), un des premiers quakers qui se soient fait connaître par leurs écrits, naquit en 1639 au village de Crowell, près de Thame, dans le comté d'Oxford. Son père était un juge de paix connu par sa sévérité; après l'avoir mis dans une école, n'ayant pas de quoi l'y soutenir, il l'en retira; en sorte qu'Ellwood perdit bientôt le peu de connaissances qu'il avait pu y acquérir ; à l'âge de vingt-un ans, invité à une assemblée de quakers, il en reçut une telle impression qu'il embrassa bientôt après leurs opinions, non sans une violente opposition de la part de son père, qui entrait surtout en fureur lorsqu'il le voyait s'asseoir à sa table le chapeau sur la tête et s'entendait tutoyer par lui. Ellwood en essuya les plus mauvais traitements, et fut presque tout un hiver prisonnier dans sa chambre. Rendu à la liberté, il passait son temps dans la cuisine de son père, pour lui épargner les accès de colère où le mettait la vue de l'incivil chapeau. En 1660, n'ayant que vingt-un ans, Ellwood publia un morceau intitulé : *Alarme donnée aux prêtres*, ou *Message du ciel pour les avertir*. Vers cette époque, commencèrent contre lui les persécutions, mais sans beaucoup de rigueur. Mis en prison plusieurs fois, il en sortit très-promptement ; et une fois, selon les principes des premiers quakers, ayant refusé de donner caution, il fut laissé en liberté sur sa simple promesse. Ardent pour la défense de la cause qu'il avait embrassée, et voulant remédier à son défaut d'éducation, il obtint que Milton, alors aveugle, le prît pour son lecteur. Il lui lisait des livres latins. « L'oreille délicate de » Milton, dit Ellwood, savait démê» ler, au ton de ma voix, quand je » n'entendais pas clairement ce que » je lisais ; dans ces occasions, il » m'arrêtait pour m'interroger, et » m'expliquer les passages difficiles.» Ellwood assure que c'est à une observation qu'il fit à Milton sur le *Paradis perdu*, que le poète a dû l'idée du *Paradis reconquis*. L'obligation ne serait pas grande. La santé d'Ellwood, qui ne pouvait s'accommoder de l'air de Londres, l'ayant obligé à quitter Milton, il fut quelque temps précepteur des enfans d'Isaac Pennington, personnage considérable parmi les quakers. Il se maria en 1669, et son père, qui avait promis de lui assurer quelque bien, ayant appris que ce mariage se ferait suivant l'usage des quakers, et non suivant la liturgie établie, se rétracta et ne voulut plus rien donner. Il publia, en 1705, la première partie de *l'Histoire sacrée, ou la partie historique de l'Ancien-Testament*, et en 1709 la seconde partie qui contient le Nouveau-Testament. Ses autres ouvrages sont des écrits de controverse. On y trouve de l'esprit et une assez grande connaissance de l'histoire ecclésiastique. Il a fait aussi des vers beaucoup plus pieux que poétiques, entre autres une *Davidéide* en 5 livres, 1712. Il mourut le 1er. mars 1713, âgé d'environ soixante-quatorze ans. C'est lui qui transcrivit et prépara pour l'impression le journal que George Fox a laissé sur les événements de sa vie, et qui a été publié en 1694, avec une longue préface par Guillaume Penn.

X—s.

ELLYS (Antoine), théologien anglais, naquit en 1693, fut élevé à

Cambridge, prit les ordres et fut nommé successivement à plusieurs bénéfices. Son premier ouvrage fut : *Une Défense de l'examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'église établie*, 1736, in-4°. Cet ouvrage était dirigé contre les dissenters, en faveur de l'église anglicane, qu'il passa sa vie à défendre, soit contre eux, soit contre les catholiques, mais avec une modération bien rare parmi les controversistes. « Il pen- » sait, disent les éditeurs de ses œu- » vres posthumes, que persécuter, eût- » on la raison de son côté, est bien » pis que d'avoir tort; » principe méritoire dans un homme qui défendait la religion dominante. Du reste, on peut dire qu'il n'assista pas au combat, ayant employé la plus grande partie de sa vie à consigner ses opinions dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont cependant la réputation, répandue de son vivant, lui valut l'évêché de St.-David, auquel il fut nommé en 1752. Il mourut à Glocester en 1761, âgé de soixante-huit ans. En 1763 parut in-4°. la première partie de son ouvrage, sous le titre de *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des protestants en Angleterre*. La seconde parut en 1765, et fut intitulée *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre;* la première ayant principalement pour objet d'établir le droit qu'avaient eu les protestants de changer leur doctrine, contre les prétentions de l'église de Rome; la seconde, destinée à maintenir la liberté religieuse dans les rapports des sujets avec le gouvernement. Cet ouvrage est estimé des protestants. On a aussi d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4°., et quelques sermons imprimés séparément. X—s.

ELMACIN, ou ELMAKYN (George), connu en Orient sous le nom d Ibn-Amid, chrétien, d'Egypte, naquit en 620 de l'hégyre (1223 de J.-C.), et mourut à Damas en 673 de la même ère (1273 de J.-C.) Il occupa la place de ketib ou écrivain à la cour des sulthans d'Egypte; c'était un genre d'emploi qui était ordinairement rempli par des chrétiens. Elmacin est auteur d'une histoire arabe très célèbre en Europe, qui commence à la création du monde et arrive jusqu'au milieu du 13e. siècle de notre ère. Erpenius en a publié une partie sous ce titre : *Historia saracenica quâ res gestæ Muslimorum, inde à Muhammede primo imperii et religionis Muslimicæ auctore, usque ad initium imperii Atabecæi, per XLIX imperatorum successionem fidelissimè explicantur, insertis etiam passim christianorum rebus in Orientis potissimum ecclesiis eodem tempore gestis. Arabicè olim exarata, à G. Elmacino et latinè reddita*, Leyde, 1625, in-8°. Le texte latin a été imprimé séparément la même année, ib., in-4°. Il existe une édition qui ne contient que le texte arabe, et paraît avoir été faite pour les chrétiens du Levant; elle est précédée d'une épître arabe adressée au docteur Lancelot Andrews, Leyde, 1623. L'épître est de Golius. Cette histoire, ainsi que l'indique le titre, commence à la naissance de Mahomet. Dans le manuscrit de la bibliothèque d'Heidelberg, dont Erpenius s'est servi, elle finit à l'an 573 de l'hégyre (1197 de J.-C.); mais dans le texte imprimé elle s'arrête à l'an 512 (1118). La mort du traducteur en fit suspendre l'impression à cette époque. Ce fut Golius qui la mit au jour et en composa la préface. On peut juger cette

histoire imprimée sous le rapport de son mérite intrinsèque et sous le rapport de la fidélité de la traduction et de la pureté du texte. Elmacin a été jugé très sévèrement par Renaudot. « Il doit, dit ce savant, sa grande réputation en Europe à Erpenius, » et cette réputation est très faible ou » même nulle en Orient, non point » à cause de la religion de l'auteur, » mais parce que son histoire manque de cette variété qui charme les » Arabes; à peine parle-t-il des plus » grands hommes. » Ce reproche est facile à repousser. Elmacin n'a point écrit précisément une chronique, mais une histoire, et la marche qu'il a suivie ne l'obligeait point à rapporter à la fin de chaque année la mort des personnages de distinction. Mirkhond, l'un des historiens persans les plus estimés, parle rarement et par occasion seulement des grands hommes ou des écrivains célèbres, sans que son ouvrage en ait moins de mérite. Elmacin a suivi pour guide le Tabari, l'un des plus célèbres historiens qu'aient eus les Arabes; s'il a donné trop peu d'étendue à son histoire, elle n'en est pas moins précieuse et importante par les faits dont elle nous transmet les époques, et jusqu'à ce que l'on publie quelques-uns des grands monuments littéraires et historiques laissés par les Arabes, cet ouvrage sera consulté avec fruit. Les reproches adressés par le même savant et par Reiske au traducteur sont plus fondés. La traduction d'Erpenius et le texte publié par lui offrent beaucoup d'erreurs et de contre-sens; mais n'oublions point qu'Erpenius travailla sur un manuscrit fautif sans pouvoir le collationner; souvenons-nous qu'à l'époque où il vécut, la critique orientale n'était point née, et qu'il avait très peu de secours pour s'éclairer et se guider dans ses travaux. Reiske, dans ses notes sur Aboulfeda et ailleurs, a corrigé souvent le texte d'Elmacin, ainsi que M. Kohler à la suite de ses notes sur Théocrite, Lubec, 1767, in-8. Ce dernier critique a publié des observations beaucoup plus amples sur le texte arabe, dans le répertoire de M. Eichhorn, part. II, VII, VIII, XI, XIV, XVII. On conserve à Oxford les notes manuscrites d'Erpenius sur Elmacin, et la Bibliothèque de Maph. Pinelli renfermait un exemplaire de l'édition imprimée, chargé de notes marginales qu'on croit être d'Erpenius. La chrestomathie arabe d'Hezel contient quelques fragments de l'histoire d'Elmacin, dont Hottinger a fait un fréquent usage dans ses ouvrages, et qui existe manuscrite dans quelques Bibliothèques de l'Europe. Enfin Vattier a traduit et publié la partie donnée par Erpenius sous ce titre: l'*Histoire mahométane*, ou *les quarante-neuf chalifes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4°. Il est facile de s'apercevoir qu'il a suivi fidèlement la traduction latine. Th. Hyde, dans le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque d'Oxford*, fait mention d'une traduction anglaise, Londres, 1626, in-8°. J—N.

ELMENHORST (Géverhart ou Gerhart) critique distingué, et célèbre philologue, naquit à Hambourg vers la fin du 16e. siècle, et mourut en 1621. Il avait étudié à Leyde. Voët rend hommage à l'exactitude laborieuse de sa critique et à sa vaste érudition: *Virum diligentissimum et diffusissimæ lectionis.* On a de lui: I. Des notes sur *Arnobe*; Hanau, in-8. 1603; II. Sur le traité de Gennade, *de ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, in-4°., 1614. III. Sur

Minucius Felix; ce dernier ouvrage suscita une querelle entre Elmenhorst et Jean Wouwer, qui publia presque en même temps un commentaire sur cet auteur. Les deux savants s'en rapportèrent à Scaliger, dont la décision ne fut point favorable à Elmenhorst. L'un et l'autre commentaires se trouvent réunis dans le *Minucius variorum*, Leyde, in-8°., 1672. IV. Des Notes sur les deux lettres de S. Martial, évêque de Limoge, à ceux de Bourdeaux et de Toulouse; V. *le Tableau de Cébès*, avec la version latine et les notes de Casélius (*Voy.* CHESSEL), Leyde, 1618. VI. Enfin, un Commentaire sur Apulée, Francfort, in-8°., 1621. Elmenhorst mourut pendant l'impression de l'ouvrage. On lui doit encore les éditions des opuscules de Proclus, de Sidoine Apollinaire, et du *Syntagma* de Jean Wouwer, sur la traduction grecque et latine de la Bible. Il avait laissé en manuscrits les actes latins du concile de Chalcédoine, et les sept livres de l'histoire de Paul Orose, collationnée sur d'anciens manuscrits. A—D—R.

ELOI (S.), évêque de Noyon, naquit à Cadillac, à deux lieues de Limoges, vers l'année 588. Ayant manifesté, dès sa jeunesse, un penchant décidé pour les arts du dessin, son père le plaça chez le préfet de la monnaie de Limoges, où en peu de temps, il fit de très grands progrès dans l'orfèvrerie. Etant entré ensuite chez Bobbon trésorier du roi Clotaire II, ce prince qui avait été à portée de l'apprécier le nomma son monétaire, et Dagobert, son successeur, le fit son trésorier. Ces deux souverains lui fournirent les moyens de développer ses talents en lui confiant l'exécution de très riches et de très importants ouvrages. Il fut chargé, entre autres objets, de la composition des bas-reliefs qui ornaient le tombeau de S. Germain, évêque de Paris, mort en 576. Il exécuta, pour le roi Clotaire, deux siéges d'or enrichis de pierreries, qui passèrent alors pour des chefs-d'œuvre, ce qui prouve qu'à cette époque le luxe avait déjà fait de grands progrès en France. Dégoûté de la vie mondaine, Eloi, de tout temps très pieux, voulut se retirer du monde, et alla s'ensevelir dans un monastère, d'où cependant il fut tiré, en l'année 640, pour être placé sur le siége de Noyon. Malgré son exactitude à remplir tous les devoirs de l'épiscopat, il trouva encore le temps de se livrer à ses occupations ordinaires, et il exécuta à cette époque un grand nombre de châsses destinées à renfermer les reliques des saints. Plusieurs de ces ouvrages existaient encore avant la révolution. Ce pieux évêque cessa de vivre le 1er. décembre 659. Il prêchait avec beaucoup d'onction, et parut avec éclat dans le concile de Châlons en 644. Il fit plusieurs excursions évangéliques, pour aller prêcher la foi aux idolâtres, notamment dans le Brabant. S. Ouen, contemporain et ami de S. Eloi, a écrit sa Vie. L'abbé la Roque en a donné une traduction, en 1693, qu'il a enrichie de seize Homélies qui portent le nom de ce S. évêque, et dont plusieurs, sans contredit, sont sorties de sa plume. P—E.

ELOY (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), né à Mons le 20 septembre 1714, fut médecin ordinaire du prince Charles de Lorraine et de Bar, et pensionnaire de la ville de Mons. Il y est mort le 10 mars 1788. On a de lui : I. *Réflexions sur l'usage du Thé*, 1750, in-12; II. *Dictionnaire historique de la médecine avec l'histoire des plus célèbres médecins*, Liége, 1755, 2 vol. in-8°. : c'était

un essai que faisait l'auteur, qui depuis a reproduit cet ouvrage sous le titre de *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. On peut dire que c'est un ouvrage nouveau; l'auteur lui-même l'a tellement senti, qu'il ne donna pas cette édition comme une seconde. Le *Dictionnaire* d'Eloy a sur la *Bibliothèque* de Carrère (*voy.* CARRÈRE) l'avantage d'être achevé: Eloy convient avoir profité quelquefois du travail de son concurrent. Il en relève assez aigrement les erreurs, mais n'en est pas exempt lui-même. Eloy n'a pas commis de fautes aussi graves que Carrère; c'est donc à tort que l'on a fait dire à un bibliographe que les articles de ce dernier étaient plus exacts et plus complets. Il existe une traduction italienne de la première édition de l'ouvrage d'Eloy: les additions du traducteur ont porté ce dictionnaire à 7 vol. in-8°., qui ont paru en 1761 et années suivantes. III. *Cours élémentaire des accouchements*, 1775, in-12; IV. *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dyssenterie*, 1780, in-8°.; V. *Question médico-politique: Si l'usage du café est avantageux à la santé, et s'il peut se concilier avec le bien de l'état dans les provinces belgiques?* 1781, in-8°. A. B—T.

ELPHINSTON (GUILLAUME), naquit à Glascow, vers l'an 1431. Il fut élevé dans l'université de cette ville; il vint ensuite étudier à l'université de Paris, où il fut nommé professeur de droit canon. Il exerça cette fonction durant six années avec un grand succès; après quoi, étant retourné dans son pays natal où il prit les ordres, il fut nommé official de Glascow, ensuite de St-André, puis membre du conseil du roi Jacques, en France, avec l'évêque de Dunkeld et le comte de Buchan, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre Louis XI et le roi d'Ecosse. En récompense de sa conduite dans cette affaire, il obtint à son retour l'évêché de Ross, d'où il passa, en 1484, à l'évêché d'Aberdeen. Il fut fait en même temps chancelier du royaume; mais il se retira des affaires dans le temps des troubles qui agitèrent la fin du règne de Jacques III. Jacques IV l'employa comme ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien, dont il demandait la fille en mariage. Cette négociation échoua; la princesse était déjà promise; mais Elphinston rendit ce voyage utile à son pays par les négociations qu'il y entama avec les Hollandais, depuis long-temps ennemis des Ecossais. Il jouit le reste de sa vie d'une haute considération à la cour, et eut part à toutes les grandes affaires qui s'y traitèrent de son temps. Il protégea les sciences, et contribua beaucoup, tant par son crédit que par ses soins et ses bienfaits, à élever l'université d'Aberdeen à un degré de prospérité dont elle n'avait pas joui jusqu'alors. Encore plein de force et de vie, malgré son grand âge, il mourut, en 1514, du chagrin que lui causa la perte de la bataille de Flodden Field. Il était alors âgé d'environ quatre-vingt-trois ans. C'était un homme d'un caractère respectable, et assez savant pour son temps. Il a laissé une histoire de son pays qui n'a jamais été imprimée, et dont le meilleur manuscrit est déposé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. S—D.

ELPHINSTON (JACQUES), grammairien, né à Edimbourg en 1721, étudia à l'université de cette ville, et fut, dès l'âge de dix-sept ans, gouverneur de lord Blantyre. Il parcourut la

Hollande et le Brabant, et résida assez long-temps à Paris, dans la maison de Thomas Carte, l'historien, son compatriote et son compagnon de voyage; il y acquit l'usage de la langue française, au point de pouvoir « l'écrire (suivant Nichols, son ami) » avec autant de facilité et d'élégance » que les Français qui écrivent le » mieux. » Etant revenu en Ecosse, il reprit son premier emploi d'instituteur. Le zèle qu'il mit, en 1750, à répandre dans son pays le *Rambler*, lui gagna l'amitié du célèbre docteur Johnson. Une partie seulement des vers latins qui servent d'épigraphes aux essais qui composent cet ouvrage périodique, étaient accompagnés de traductions tirées de Dryden, Pope, Cruch, etc. Elphinston, en publiant une nouvelle édition du *Rambler*, suppléa à ce qui manquait à cet égard, et ses traductions, remarquables par une précision énergique, ont été depuis adoptées par Johnson, qui les a conservées dans les éditions suivantes de son ouvrage. Elphinston vint s'établir quelque temps après en Angleterre, d'abord à Brompton, et ensuite à Kensington, où il tint une école jusqu'en 1776. En 1753, il publia une traduction en vers du poëme de *la Religion*, de Louis Racine; traduction qui eut le suffrage d'Young et de Richardson. Il publia en 1755, en 2 volumes in-12, une *Analyse des Langues française et anglaise;* en 1763, un poëme sur l'*Education;* et en 1764, un *Recueil de poëmes tirés des meilleurs auteurs*, *adaptés à tous les âges, mais particulièrement destinés à former le goût de la jeunesse*, un vol. in-8°. Ce n'est pas une légère présomption, même dans un Ecossais, que d'avoir admis, comme il l'a fait, ses propres poésies parmi celles des meilleurs auteurs. Mais Elphinston, en ne prenant pas ce qu'il y avait de meilleur dans les meilleurs auteurs, s'est moins exposé à perdre par le voisinage. Il fit paraître en 1764, les *Principes raisonnés de la Langue anglaise*, ou *la Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, où l'on trouvait des recherches intéressantes sur la langue anglaise, avait pour objet essentiel de changer le système de l'orthographe, en la rendant absolument conforme à la prononciation, sans aucun respect pour l'étymologie. Les yeux anglais furent choqués d'une pareille innovation, et rien n'était plus propre à la faire rejeter promptement, que l'application qu'Elphinston lui-même en fit non seulement à ses ouvrages, mais encore aux éditions qu'il a données d'ouvrages anciens. Il publia l'année suivante un abrégé des *Principes raisonnés de la Langue anglaise*, *pour l'usage des écoles;* et en 1767, un recueil intitulé: *Vers anglais, français et latins*, in-fol. Ayant fait un voyage en Ecosse, il donna publiquement, vers l'an 1779, une suite de leçons sur la langue anglaise, d'abord à Edimbourg, et ensuite dans l'université de Glascow. Il avait annoncé en 1776 une traduction en vers des *Epigrammes de Martial*, avec un commentaire : elle parut en 1782, en un vol. in-4°.; et il donna en 1783 une édition de l'auteur original, où les épigrammes sont classées dans un nouvel ordre, et qui est précédée d'une introduction à la lecture des poètes. Elphinston développa davantage son système d'orthographe dans un traité qui parut en 1786, sous un titre que nous n'essayerons point de traduire; *Propriety ascertained in her picture, or english speech and spelling reduced mutual guides*, 2 vol. in-4°. Un des ouvrages

qu'on doit le plus regretter de voir défiguré par sa méthode d'orthographier, est sa correspondance avec des hommes très-distingués dans les sciences et dans les lettres; elle fut imprimée en 1791, en 6 vol. in-8°., mais fut ensuite augmentée de deux autres volumes, et publiée en 1794, sous le titre suivant, que nous donnons d'abord en anglais, comme un échantillon de son orthographe : *Fifty years correspondence, inglish french and lattin, in proze and verse, between geniusses ov boath sexes and James Elphinston.* (*Correspondance de cinquante années, en anglais, en français et en latin, en prose et en vers, entre des littérateurs des deux sexes et Jacques Elphinston*, avec un portrait d'Elphinston et un autre de Martial). On y remarque particulièrement des lettres de Samuel Johnson, du docteur Jortin, de Benjamin Francklin et de Mackenzie, auteur de l'*Homme sensible* (*the man of feeling*), et quelques lettres en français, par Delleville, membre de la convention. Elphinston donna, la même année, une Traduction en vers anglais, avec le texte en regard, des poètes moralistes latins, Publius Syrus, Laberius, Sénèque, Caton, etc., in-12. En 1784, il avait épousé en secondes noces une femme beaucoup plus jeune que lui, et avec laquelle il vécut encore vingt-cinq ans dans l'union la plus parfaite. Il mourut à Hammersmith, le 8 octobre 1809, âgé de près de quatre-vingt-neuf ans. C'était un homme d'une société agréable, quoiqu'un peu original dans son extérieur. Il y avait trois choses qui ne manquaient jamais de le faire sortir de son caractère, un jurement, une prononciation défectueuse, et une tenue indécente chez les femmes. La mode n'avait aucune influence sur la forme de ses habits, toujours faits sur le modèle de ceux qu'il portait à son retour de France. « Le temps, écrivait-il » à un de ses amis en 1782, le temps » n'a pas plus changé mon cœur que » mon costume. » On reconnaît dans ses ouvrages, et surtout dans ses lettres, de la sensibilité et du talent comme écrivain, malgré le désavantage que lui donne l'emploi trop fréquent des inversions. Mais ce qui a sans doute le plus nui à sa réputation littéraire, à laquelle il survécut long-temps, c'est son orthographe, qui a rendu la lecture de ses ouvrages rebutante pour ses compatriotes. Cependant l'application qu'il en a faite n'est pas un travail inutile; et, comme l'a observé un critique anglais, ce sera pour les étrangers et pour la postérité un type de ce qu'était la prononciation anglaise au temps où l'auteur a écrit. On cite aussi de lui une traduction d'un ouvrage de Bossuet, et quelques écrits polémiques en réponse à certains journalistes qui lui avaient montré une grande malveillance. Peu de temps après le second mariage d'Elphinston, son frère, alors embarqué pour les Grandes-Indes, voulant écrire à sa belle-sœur, mais manquant des moyens de lui faire parvenir sa lettre, s'avisa de la renfermer dans une bouteille vide qu'il jeta à la mer. Cette bouteille fut retirée neuf mois après par des pêcheurs sur la côte de Normandie, près de Bayeux. X—s.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (RUSTICUS), diacre de l'église de Lyon dans le 6e. siècle, s'appliqua à la médecine, et y fit des progrès très remarquables pour cette époque. Théodoric, roi des Ostrogoths, le fit venir à sa cour, où il le traita avec la plus grande distinction; on croit même que ce prince le revêtit de la charge de questeur. Théodoric, comme

on sait, était arien; mais on ne voit pas que son estime pour Elpidius ait souffert de la différence de leurs opinions. Les devoirs de sa place obligèrent Elpidius à fixer sa demeure à Arles, où il connut S. Césaire. Il était lié avec les SS. Avite, évêque de Vienne, et Ennodius, évêque de Pavie. Une lettre que lui écrivit S. Avite et qu'on a conservée, prouve que sa réputation comme médecin était fort étendue; S. Ennodius le loue, dans les siennes, de l'agrément de son style et de la chaleur de ses discours. Elpidius, sur la fin de sa vie, se retira à Spolète; il obtint de Théodoric une somme pour réparer les édifices de cette ville, endommagés par les guerres, et mourut vers 533. Il n'a laissé que deux ouvrages, très courts; le premier est un recueil des passages de la *Bible* que les SS. PP. ont reconnu s'appliquer à Jésus-Christ; le second, un poëme *sur les bienfaits du Sauveur*. La versification de ces deux pièces est assez bonne, au jugement des critiques. Elles ont été imprimées dans le *Poëtarum ecclesiastic. thesaurus*, de George Fabricius, Bâle, 1562, in-4°., dans la *Biblioth. patrum*, et enfin dans le *Carminum specimen* d'André Rivinus, Leipzig, 1652, in-8°., J. Alb. Fabricius pense que l'on doit distinguer Elpidius, médecin de Théodoric, d'Elpidius, questeur, auquel il attribue les deux poëmes qui viennent d'être cités; mais il ne donne aucune raison à l'appui de son sentiment. W—s.

ELPIDIUS, rebelle, gouverneur de Sicile, fut chargé pour la seconde fois de cette place importante en 781, sous le règne d'Irène et de son fils Constantin. A peine arrivé dans son gouvernement, Elpidius, gagné par les mécontents que le despotisme et les cruautés d'Irène avaient formés, fomenta lui-même la révolte des Siciliens. L'impératrice, avertie de ce complot, envoya l'écuyer Théophile, avec ordre d'arrêter Elpidius. Les Siciliens s'opposèrent à l'exécution de cet ordre, et coururent aux armes; mais la femme et les enfants d'Elpidius, qui étaient restés à Constantinople, furent arrêtés, rasés, battus de verges et jetés en prison. L'eunuque Théodore, patrice et grand homme de guerre, débarqua en Sicile l'année suivante, dans le dessein de réduire Elpidius; celui-ci se défendit avec valeur; mais, vaincu dans plusieurs combats, il rassembla ce qui lui restait de richesses et d'amis, et s'enfuit avec eux chez les Sarrazins d'Afrique, qui lui mirent sur la tête la couronne impériale, et le traitèrent toute sa vie comme empereur. Vain honneur, qui ne put le dédommager de la perte de sa famille et de la chute de sa puissance. L—S—E.

ELPINICE, fille de Miltiades, était mariée à Cimon son frére, lorsque celui-ci fut mis en prison pour le paiement de l'amende à laquelle son père avait été condamné. Callias, le second de ce nom, étant devenu amoureux d'elle, lui offrit de payer cette amende si elle voulait l'épouser; Elpinice y consentit. Tel est le recit de Cornélius Népos, que beaucoup de raisons doivent faire rejeter. Ceux qui avaient été condamnés à une amende perdaient leurs droits de citoyen lorsqu'ils ne la payaient pas dans le terme fixé; mais on ne connaît aucune loi qui permît de les emprisonner. D'un autre côté, Miltiades avait laissé une fortune considérable, ainsi qu'on l'a vu à l'article CIMON. On ne croira donc pas davantage ce que dit Plutarque, d'après d'autres auteurs, que Cimon l'épousa parce

que sa pauvreté l'empêchait de trouver un parti convenable à sa naissance. Il serait peut-être téméraire de nier son mariage avec son frère; il paraît certain en effet qu'à Athènes, la loi permettait d'épouser sa sœur de père. D'autres prétendent qu'elle vivait avec lui dans un commerce illégitime, et l'auteur du discours contre Alcibiades, faussement attribué à Andocides, dit que ce fut la cause de l'exil de Cimon. Mais la cause de cet exil est connue, et on l'a vue à l'article de ce général. Suivant Plutarque et Athénée, elle se prêta aux désirs de Périclès, pour qu'il ne s'opposât pas au retour de son frère. Ils oublient que ce rappel est postérieur à l'an 456 av. J.-C., et que Miltiades est mort l'an 489, de sorte qu'Elpinice devait avoir au moins cinquante ans, puisqu'elle avait épousé Cimon peu de temps après la mort de son père. Plutarque dit que ses mœurs n'étaient pas très réglées, que le peintre Polygnote, qui avait été son amant, l'avait représentée sous la figure de Laodicé, fille de Priam, dans un des tableaux du Pœcile; mais on voit par les remarques précédentes, qu'il n'y a rien de certain sur sa vie. C—r.

ELRICHSHAUSEN (Charles baron de), général autrichien, était né dans le pays de Wurtemberg. Il s'était distingué dans la guerre de Sept ans comme major-général, et avait obtenu le grade de général de cavalerie, dans la guerre pour la succession de Bavière; il commandait, en 1778, un corps nombreux avec lequel il arrêta les Prussiens qui tombaient sur la Moravie et les repoussa. A Jaegerndorf et à Troppau, il les cerna si bien qu'ils eurent beaucoup de peine à se retirer. L'empereur, pour le récompenser de ce service signalé, lui donna la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, qu'il accompagna d'une lettre de sa main. Elrischshausen, consumé par les fatigues, mourut à Prague le 9 juin 1779; son souverain lui fit élever un tombeau avec une épitaphe à sa louange. E—s.

ELSE (Joseph), chirurgien anglais, attaché à l'hôpital St.-Thomas, et membre de l'académie royale de chirurgie de Paris, jouissait de beaucoup de réputation dans son art, et a publié quelques écrits estimés, sur des sujets de chirurgie, particulièrement un *Traité sur l'hydrocèle*, (1770), où il recommande le traitement par le caustique. Il mourut le 10 mars 1780. Ses ouvrages ont été réimprimés ensemble, après sa mort, 1782, 1 vol. in-8°., par les soins de George Vaux, chirurgien, qui y a ajouté un appendix, contenant des *Observations sur l'hydrocèle, avec une comparaison des différentes méthodes de traiter cette maladie par le caustique et le seton.* Vaux y donne la préférence à la première. X—s.

ELSHOLZ (Jean-Sigismond), médecin allemand qui cultiva, dans le 17e. siècle, la botanique et la chimie. Il naquit à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, étudia dans l'université de Padoue, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1653, et mourut à Berlin le 19 février 1688. Il y avait été appelé en 1656 par l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, qui le nomma son premier médecin, et lui donna la direction d'un jardin de botanique, qu'il venait de fonder. Il en publia le catalogue sous ce titre : *Flora marchica, sive catalogus plantarum quæ partim in hortis electoralibus Marchiæ Brandeburgicæ, Berolinensi, Aurangiburgico et Postdamensi incolantur, partim suâ sponte proveniunt*, Berlin, 1663, in-8°. Comme on

voit par ce titre, il annonçait le catalogue des plantes indigènes de cette contrée; mais il en indiqua fort peu, et ne profita pas même du *Pugillus* de Mentzell, qui l'avait précédé. D'un autre côté il donna comme spontanées, des espèces qui n'y ont jamais végété. On y trouve un très petit nombre de remarques, entre autres sur les variétés du seigle et de l'orge. En 1666 il publia un traité complet du jardinage : *Neu Angelegter Gartenbau.........*, etc., distribué en VI livres, Berlin, 1666, in-4°. Dans le premier livre il traite des *Instruments* et des généralités de culture; dans le second des *Fleurs*, dont il donne un catalogue, rangé suivant une espèce de méthode; le troisième des *Légumes*; le quatrième des *Arbres*, tant fruitiers que forestiers, avec le détail des différentes opérations dont ils sont l'objet, telle que la greffe; le cinquième de la *Vigne*; le sixième des *Plantes médicinales*, tant cultivées que spontanées. Il en expose les vertus brièvement; mais avec bonne foi et clarté. Il y a quelques planches, mais qui ne concernent presque que les instruments. Cet ouvrage a été très estimé en Allemagne, ce que témoignent ses nombreuses éditions : la dernière est de Leipzig, 1716, in-fol. On lui doit encore : I. *Anthropometria sive de mutuâ membrorum corporis humani proportione, item de nervorum harmoniâ libellus*, Padoue, 1654, in 4°.; id. 1667; Francfort-sur-l'Oder, 1663, in-8°., fig.; II. *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol.; III. *Diæteticon oder Neues Tischbuch*, Berlin, 1682; Leipzig, 1715, in fol. C'est un traité des aliments, distribué en six livres. Dans le premier il parle des végétaux; des animaux dans les suivants, avec quelques planches; dans le cinquième il traite des aromates et des assaisonnements, et dans le dernier des boissons. Enfin, dans un Appendix, il expose les principes de l'art de la cuisine. Il donna aussi l'art de la distillation dans un traité particulier : *Distillatoria curiosa*, Berlin, 1674, in-12, fig. Etant reçu membre de l'académie des curieux, il fit paraître plusieurs dissertations dans les mémoires de cette société : dans la première décurie, sur une espèce d'équisétum, sur la badiane ou anis étoilé, sur la graine de Cina, sur le moxa des Chinois, qu'il regardait comme un bon préservatif contre la goutte. Dans la quatrième collection de Hook, il publia plusieurs secrets pour perfectionner les vins, et il enseigna la manière de préparer des essences des végétaux. Enfin, suivant Moehsen, il avait préparé vingt planches pour former un appendix à l'*Hortus Eystettensis:* elles sont restées déposées dans la bibliothèque de Berlin. Il avait laissé aussi un manuscrit sur les plantes médicinales, avec un herbier correspondant, contenant 440 échantillons. On voit, par ce détail, qu'Elsholz a cherché à être utile pendant tout le cours de sa vie. Boediker a publié sa Vie ou Eloge : *Ehrengedæchtniss*, Berlin, 1688, in-folio. Wildenow a rendu un hommage tardif à sa mémoire, en donnant le nom d'*Elsholzia* à un nouveau genre, composé d'espèces détachées de l'*hysope*.

D—P—s.

ELSIUS (Philippe), religieux Augustin, né à Bruxelles vers la fin du 16e. siècle, professa pendant plusieurs années les humanités au collége de son ordre, dans cette ville, et y mourut en 1654. On a de lui : *Encomiasticon Augustinianum in quo personæ ord. erem. S. P. N. Augustini sanctitate, prælaturâ, legationibus, scriptis*,

etc.; *præstantes enarrantur*, Bruxelles, 1634, in-fol. Dans l'épître au lecteur, l'auteur avoue qu'il a fait quelques doubles emplois lorsqu'il a trouvé le nom d'un même personnage écrit de différentes manières dans les sources qu'il a consultées. Il déclare aussi qu'il a cru devoir joindre aux illustres de son ordre tous les fondateurs ou réformateurs d'ordres et congrégations religieuses, par la raison, dit-il, que tous ont plus ou moins emprunté à la règle de St.-Augustin. L'ouvrage est par ordre alphabétique des prénoms, et contient près de deux mille cinq cents articles; la plupart sont fort succints, et ne donnent que des notices assez insignifiantes. Les anonymes, formant quatre-vingt-sept articles, sont placés à la fin de la lettre N. La partie bibliographique y est traitée avec beaucoup de négligence, et sous ce rapport la *Bibliotheca Augustiniana* d'Ossinger, qui d'ailleurs est plus moderne d'un siècle, est infiniment préférable. W—s.

ELSNER (JACQUES), savant théologien de l'Eglise réformée, docteur en théologie, conseiller du consistoire royal de Prusse, premier prédicateur de la cour et de l'église métropolitaine des réformés à Berlin, et directeur de la classe de belles-lettres à l'académie royale des sciences, naquit en 1692, à Saalfeld, petite ville de Prusse. Son père, originaire de la Bohême, voyant son goût pour les sciences, lui fit donner une excellente éducation. Il alla achever ses études à Kœnigsberg, et y fut ensuite nommé recteur de l'école des réformés. Il alla de là à Dantzig, à Berlin, à Clève, à Utrecht et à Leyde. En 1720, le roi de Prusse le plaça à Lingen, où il fut fait professeur de théologie et de philologie. Il obtint bientôt une chaire de pasteur; mais en 1722, il fut appelé à Berlin, pour être recteur du collége de Joachimsthal, qu'il rétablit dans tout son éclat. Après la mort de Schmidtmann, il fut nommé second pasteur de l'église consistoriale, et obtint ensuite la première place. Il mourut à Berlin le 8 octobre 1750, âgé de cinquante-huit ans. Les ouvrages qui lui ont acquis le plus de réputation sont ceux où il a cherché à expliquer le nouveau Testament à l'aide des anciens auteurs profanes et des témoignages de l'antiquité. Le principal est divisé en deux volumes, intitulés : *Observationes sacræ in Novi fœderis libros, tomus 1*[us]. *libros historicos complexus*, Utrecht, 1720, in-8°. *tomus 2*[us]. *epistolas Apostolorum et Apocalypsin complexus*, ibid. 1728, in-8°. Cet ouvrage (dont J.-V. Stosch a donné une édition très-augmentée, Zwoll et Utrecht, 1767-1773, 3 vol. in-4°.), fut la cause d'une longue discussion que J.-George Stoer engagea contre Elsner, et plusieurs disciples de ce dernier répondirent pour lui, et soutinrent sa querelle. Parmi ses autres écrits, on remarque encore : I. *Oratio inaug. de Zelo theologi, dicta in illustri atheneo Lingensi*, 4 jan. 1721, Utrecht, 1721, in-4°. II. *l'Épître de S. Paul aux Philippiens, expliquée en discours moraux, suivis de remarques et d'observations*, Berlin, 1741, in-4°., en allemand. III. *Schediasma criticum, quo autores, aliaque antiquitatis monumenta, inscriptiones, item et numismata emendantur, et indicantur et exponuntur*, inséré dans le tom. VII des *Miscellanea Berolinensia*, 1744, in-4°. IV. *Nouvelle description de l'Église des Chrétiens grecs en Turquie, avec des notes*, Berlin, 1739, in-8°., en allemand, avec dix planches. On a prétendu que dans cet ouvrage, il s'en

était laissé imposer par un Archimandrite grec, nommé Athanase Dorostanus, sur la relation verbale duquel il l'a écrit. V. *Continuation du même sujet*, ib., 1747, avec deux planches. Il y a joint une dissertation sur *l'excellence et la fertilité de la Palestine*, morceau qu'il avait déjà donné en français dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin*, 1748. VI. *Du 40e. Chapitre de Tacite sur les mœurs des Germains, et surtout de la Déesse Hertha*, dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin*, 1747. VII. *De la Déesse Hertha ou Erdanna*, ibid., 1748. Son éloge, par Formey, se trouve dans la *Nouv. Biblioth. Germ.*, tom. xi, 2e. part. G—T.

ELSNER (Jean - Théophile), théologien unitaire, né en 1717, à Wengrow, dans la Grande-Pologne, devint adjoint de l'Église allemande et du Gymnase de Lissa en 1743, pasteur de l'église bohémienne réformée de Bethlehem, à Berlin, en 1747, et *Senior* des Unitaires Bohémiens de Pologne et de Prusse en 1761, et mourut le 21 avril 1782. Ses principaux ouvrages sont : I. *Miphiboseth, traité historico-philologique*, Leipzig, 1760, in-8°. Il y fait voir beaucoup d'érudition. II. *Essai d'une Histoire des traductions bohémiennes de la Bible et des Editions du Nouveau-Testament, dans la même langue*, Halle, 1765, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. III. *Brevis et succincta Biographia Jacobi Elsneri*, dans la *Biblioth. Bremens. nov.* de Barkley. Il a aussi traduit en allemand le *Martyrologium bohemicum*, donné de nouvelles éditions de quelques ouvrages bohémiens de Comenius, et fourni plusieurs morceaux intéressants pour l'histoire des Unitaires de Bohême, dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes. — Jean-George Elsner, magistrat et historien de Thorn, né dans cette ville en 1710, y entra dans le conseil des Seize en 1736, y occupa depuis quelques emplois judiciaires, et mourut le 11 mars 1753. Il a publié en allemand : I. *Observations historiques sur la dignité de Bourguemestre à Thorn*, ibid. 1738, in-4°. II. *Sur l'origine de la ville de Thorn*, inséré dans le *Dank und Denkmahl* de Dittmann, dans lequel on trouve aussi quelques notes sur sa vie. Il a encore laissé en manuscrit quelques opuscules sur la noblesse de Pologne, et sur l'état des sénateurs protestants dans ce royaume. C. M. P.

ELSTOB (Guillaume), antiquaire anglais, naquit, en 1673, à Newcastle-sur-Tyne. Il fut élevé d'abord à Cambridge, puis à Oxford, où il fut ensuite professeur. Il prit les ordres, fut nommé recteur des paroisses réunies de St.-Swithin et Ste.-Marie Bothaw de Londres, et mourut en 1714, âgé de quarante-un ans. Il était très versé dans la connaissance des antiquités de son pays, et de la langue anglo-saxonne. Il a traduit de cette langue en latin, pour le docteur Hickès, l'homélie de Lupus, avec des notes, 1701, et l'homélie du jour de S. Grégoire, qu'il a publiée avec le texte, 1709, in-8°. Il avait le projet, si la mort ne l'eût surpris, de donner une édition des lois saxonnes avec beaucoup d'additions, etc. Cet ouvrage a été exécuté et publié par David Wilkins en 1721. On conserve à la Bibliothèque de la Société des antiquaires, une dissertation manuscrite sur l'usage de la littérature anglo-saxonne, par Elstob, destinée à servir de préface à une traduction qu'il comptait donner de la version paraphrasée d'*Orose*, par Alfred-le-Grand. On a aussi de lui des Sermons, un

Traité sur l'affinité qui existe entre la profession de jurisconsulte et celle de théologien, etc. X—s.

ELSTOB (Elisabeth), sœur du précédent, et compagne assidue de ses études, naquit, en 1683, à Newcastle-sur-Tyne. Elle avait reçu de sa mère le goût de l'étude et de la science; l'ayant perdue à huit ans, elle résista aux efforts de ses tuteurs pour la détourner d'une carrière si peu faite pour son sexe. On la laissa enfin libre de suivre un goût si déterminé; il paraît qu'elle partagea à Oxford l'éducation de son frère, et qu'elle le suivit ensuite à Londres. Elle l'aida dans ses travaux, et accompagna son édition anglo-saxonne et latine de l'homélie du jour de S. Grégoire, (Londres, 1709, in-8°.), d'une traduction anglaise et d'une préface en l'honneur des femmes savantes. Élisabeth Elstob publia ensuite une traduction de l'*Essai sur la Gloire* par Mlle. de Scudéry. Elle avait transcrit de sa main, probablement pour un des ouvrages que projetait son frère, toutes les hymnes contenues dans un ancien manuscrit de la cathédrale de Salisbury. Elle entreprit, pour son propre compte, un recueil d'*Homélies saxonnes*, avec la traduction anglaise, des notes et des variantes; mais les moyens pécuniaires manquaient à Élisabeth, pour l'exécution de ses projets littéraires. Elle avait possédé, dit-on, une fortune honnête, qu'elle avait laissé périr par sa négligence et par son peu d'attache aux choses temporelles. Ce détachement se portait jusqu'à un excès dont on sait rarement gré à une femme, quelque savante qu'elle soit. Un de ses contemporains parle d'une visite qu'il lui fit, et où il la trouva ensevelie dans *les livres et la malpropreté*. Aussi Élisabeth savait-elle huit langues, sans compter la sienne. Deux ou trois de moins, et un peu plus d'argent, ne fût-ce que pour faire imprimer ses traductions, auraient rendu sa science plus utile aux autres, et à elle-même. Le lord trésorier lui procura quelques secours de la reine Anne pour l'impression de ses *Homélies*; mais cette princesse mourut, et ses secours cessèrent, en sorte qu'on n'imprima qu'un petit nombre des *Homélies* (Oxford, in-fol.). Elisabeth, ayant à peu près dans le même temps perdu son frère, se trouva dans un dénuement complet. Cependant elle fit paraître, en 1715, une *Grammaire Saxonne*, dont les caractères furent gravés aux frais du lord *Chief Justice* Parker, depuis comte de Macclesfied. Elle se retira à Evesham, où elle tint, pour subsister, une petite école. On obtint, pour elle, de la reine Caroline, une pension annuelle de 20 guinées; mais la mort de cette princesse vint encore lui enlever cette modique ressource. Alors elle chercha une place de gouvernante. Il semblerait que l'espèce de décousu savant qu'elle portait dans l'ensemble comme dans les détails de sa vie, dût la rendre peu propre à des fonctions de ce genre. Cependant elle entra, en cette qualité, en 1739, chez la duchesse douairière de Portland, où elle demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mai 1756. X—s.

ELSYNGE (Henri), naquit en 1598, à Battersea, dans le comté de Surrey. Après avoir étudié à Oxford, il voyagea durant plus de sept années. Son esprit et ses connaissances le firent rechercher par tout ce qu'il y avait alors de plus distingué en Angleterre. L'archevêque Laud, entre autres, le prit en grande faveur, et le fit nommer secrétaire de la chambre des communes. Il s'y fit remarquer autant

par son aptitude à remplir ces difficiles fonctions, que par une modération et une droiture qui, au milieu des factions qui agitaient le *long parlement*, lui conservèrent l'estime générale. C'est ce qui a fait dire que son tabouret était plus respecté que le fauteuil de l'orateur Lenthan. Lorsqu'il vit une partie des membres de ce parlement emprisonnés ou expulsés, et le reste se disposant à faire le procès au roi, il se retira sous prétexte de santé; mais bientôt, réduit à une vie trop sédentaire, malheureux dans sa fortune par la perte de sa place, et, par-dessus tout, accablé des maux de son pays et de la mort du roi son maître, il mourut en 1654, âgé de cinquante-six ans. On a de lui : l'*ancienne Manière de tenir les parlements en Angleterre*, Lond., 1663. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1768. Wood le croit tiré en partie d'un manuscrit du père de l'auteur, intitulé : *Modus tenendi parliamentum apud Anglos*. Elsynge a laissé d'autres écrits, mais qui n'ont pas été publiés. X—s.

ELTESTE (FRÉDÉRIC-GODEFROI), ministre luthérien à Zörbig, près de Delitzsch, dans l'électorat de Saxe, né à Calbe sur la Saale, le 26 janvier 1684, mort le 1er. janvier 1751, a publié en allemand : I. *Topographia Sorbigensis*, Delitzsch, 1711, in-4°.; retouché et très augmenté, Leipzig, 1727, in-8°. On y trouve des recherches curieuses sur les Wendes ou Sclavons de la Lusace. II. *Notice détaillée de la ville de Zorbig, première continuation*, Iesnitz, 1732, in-8°., fig.; III. Idem, *deuxième continuation*, ibid. 1735, in-8°., fig.; IV. *Hubnerus enucleatus et illustratus*, Leipzig, 1735, in-8°. C'est un Cours d'histoire universelle en 104 leçons, par questions, suivant la méthode d'Hubner; Schumann en a donné une nouvelle édition avec une continuation, ibid., 1756, in-8°. V. Quelques Sermons et Discours oratoires. — *Son père*, Godefroi ELTESTE, fils d'un cordonnier de Zorbig, où il naquit en 1653, y fut fait archidiacre en 1699, et mourut en 1706. On a de lui, sous le titre de *Presbyterologia*, une description du monastère de la *Grâce Dieu*, près de Calbe.

C. M. P.

ELVER (JÉRÔME), jurisconsulte allemand, né vers le milieu du 16e. siècle. Son mérite le fit appeler à la cour de l'empereur Mathias, qui le nomma conseiller aulique, dignité qui lui fut conservée en 1619 par son successeur Ferdinand II. Il avait beaucoup voyagé, et le fruit de ses observations, contenu dans une suite de lettres, fut mis au jour par J. Friderich, sous ce titre : *Sylloge epistolica in peregrinatione italo-gallo-belgio-germanicâ et polonicâ nata*, Leipzig, 1611, in-8°., avec une préface de l'éditeur. Il paraît qu'Elver se dérobait le plus souvent qu'il pouvait au fracas de la cour pour vivre dans la solitude à la campagne. Dans les moments de loisir qu'il y goûta, il composa un ouvrage latin, dans lequel il chercha à faire valoir tous les avantages de la vie rustique; il fut publié à Francfort-sur-le-Mein par les soins de Gurtner, qui l'orna d'une préface; il parut sous ce titre : *Deambulationes vernæ quibus ruralis philosophia ad unguem discutitur*, etc., 1620, in-folio de 450 pages; il est divisé en deux parties, contenant ensemble 187 articles ou chapitres, dans lesquels l'auteur passe en revue sans beaucoup d'ordre tous les plaisirs que peut procurer la contemplation des trois règnes de la nature; il cherche en-

suite à démontrer l'utilité qu'on peut retirer en suivant les travaux de l'agriculture; mais, philosophe chrétien, son dernier but est de remonter par le spectacle de la nature à la connaissance du Créateur. On doit donc regarder Elver plutôt comme un moraliste qui cherche à appuyer les préceptes qu'il donne par des exemples, que comme un physicien qui tend par l'observation de la nature à reconnaître ses lois; aussi ne met-il pas beaucoup de discernement dans les traits qu'il cite : les puisant dans une vaste érudition, il choisit toujours les plus singuliers; en sorte que le plus grand nombre est maintenant relégué parmi les fables. C'est de là vraisemblablement qu'est venue l'obscurité dans laquelle est plongé son livre, quoique estimable à beaucoup d'égards; obscurité qu'a partagée l'auteur, sur la vie duquel on n'a conservé aucune particularité. On doit cependant le considérer comme un digne précurseur des Derham, des Pluche et des Bernardin de Saint-Pierre. D—P—s.

ELVIUS (Pierre), professeur d'astronomie à l'université d'Upsal, dans le dernier siècle. Outre l'astronomie, il cultivait la minéralogie, la physique et l'économie politique. On a de lui : I. *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ* (*Fahlun*), Upsal, 1707, in-8°.; II. *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8°.; III. *Disput. de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704. in-8°., IV. *Idea scipionis Runici*, ibid., 1703, in-8°.; V. *Disp. de Suionum in Americâ coloniâ*, ibid., 1709, in-8°., etc. C—au.

ELVIUS (Pierre), fils du précédent, naquit à Upsal en 1710. Il étudia sous les meilleurs maîtres les mathématiques, dont il fit l'application à plusieurs objets d'utilité publique. Ayant entrepris, en 1743, un voyage en Suède aux frais du bureau des manufactures, il examina plusieurs districts sous le rapport des travaux hydrauliques qu'on se proposait d'y faire, et dressa des cartes pour faciliter l'exécution de ces travaux. Un second voyage qu'il entreprit avec le baron de Hârleman lui fit connaître cette partie de la Suède que baignent les lacs Wetter et Wenner et la rivière de Gothie. Il examina les chutes de cette rivière, et fit des observations importantes sur les canaux de navigation intérieure que l'art pouvait construire pour faire communiquer la Baltique à l'Océan. Il détermina aussi les hauteurs du pôle le long des côtes et à Gothenbourg. Arrivé à l'île de Huen, il chercha à découvrir les restes des édifices élevés autrefois par Tycho Brahé, et il répéta les observations de ce fameux astronome parmi les ruines d'Uranibourg. La relation de ce voyage parut après sa mort, en 1751, et fut traduite en allemand. En 1747, Elvius avait été nommé secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm. Il remplit cette place de la manière la plus distinguée, et ce fut lui qui proposa à cette société savante de faire élever un observatoire. Elvius mourut le 27 septembre 1749, n'étant âgé que de trente-huit ans. L'académie frappa une médaille à son honneur, et se chargea de l'impression de son ouvrage *sur les Effets des forces de l'eau*. Il eut pour successeur, dans la place de secrétaire, Pierre Wargentin, qui habita l'observatoire dont Elvius avait proposé la construction, et le rendit fameux par des observations importantes. C—au.

ELYE (Elias), natif de Lauffen, doit être compté entre les premiers

restaurateurs des lettres en Suisse; s'étant chargé, nonobstant la qualité de chanoine et un âge de soixante-dix ans, d'établir une imprimerie en 1470, la première en Suisse. L'on a de lui un Dictionnaire de la Bible, intitulé: *Mamotrectus*, de cette année, et le *Speculum vitæ humanæ* en 1473. Il était chanoine de Munster en Ergovie, canton de Lucerne. Le fameux *Ulrick Gering*, premier imprimeur de Paris, a été, selon toutes les apparences, son élève. U—I.

ELYMAS ou BAR-JESU, juif qui se mêlait de magie et faux prophète. On croit qu'il demeurait dans l'île de Crète. Il était avec le proconsul Sergius-Paulus, lorsque S. Paul vint à Paphos. Le proconsul, homme sage et prudent, disent les Actes, désirait d'entendre la parole de Dieu, et envoya chercher Barnabé et Saul; mais Elymas s'efforçait de l'en détourner. Alors Saul, étant rempli du S. Esprit et regardant fixément cet homme, lui dit: « O homme plein d'astuce et de tromperie, enfant du diable, ennemi de » toute justice! ne cesseras-tu pas de » détruire les voies droites du Seigneur? Mais maintenant voici que » la main du Seigneur est sur toi: tu » vas devenir aveugle, et tu ne verras » point le soleil jusqu'à un certain » temps. » Aussitôt ses yeux furent obscurcis, et, environné de ténèbres, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Le proconsul ayant vu ce miracle, embrassa la foi, et il admirait la puissance du Seigneur (1). Les Pères prétendent que c'est à cette occasion que Saul changea son nom en celui de Paul, en mémoire de la conquête qu'il venait de faire à la foi, dans la personne de Serge Paul. S. Chrysostôme et Origène croient qu'Elymas se convertit aussi, et que S. Paul lui rendit la vue. Elymas est un nom arabe qui signifie *magicien*; Bar-Jesu était le nom du juif. L—Y.

ELYOT (sir THOMAS), savant auteur anglais, issu d'une bonne famille du comté de Suffolk, étudiait à Oxford vers l'année 1514. Au retour de ses voyages sur le continent, il fut introduit à la cour de Henri VIII, qui le créa chevalier et le nomma à diverses ambassades, entre autres à celle de Rome dans l'affaire du divorce en 1532. Wood et Leland parlent avec les plus grands éloges de son savoir, de ses talents littéraires et de son caractère moral. Il possédait des biens assez considérables dans les comtés de Cambridge et de Hamp; il résida long-temps à Cambridge où il exerça les fonctions de shériff, et mourut en 1546. On a de lui: I. *Le Château de santé*, 1541, réimprimé plusieurs fois; espèce de traité d'hygiène. II. *Le Gouverneur*, en 3 livres, 1544; III. *de l'Education des enfants*; IV. *le Banquet de Sapience*; V. *Préservatif contre la crainte de la mort*; VI. *De rebus mirabilibus Angliæ*; VII. *l'Apologie des bonnes femmes*; VIII. *Bibliotheca Eliotæ*, *Bibliothèque* ou *Dictionnaire d'Eliot*, 1541. C'est, à ce qu'on croit, le premier dictionnaire latin-anglais qui ait paru en Angleterre; il a été augmenté et perfectionné depuis (*V.* Th. COOPER). IX. *L'Image du gouvernement*, *tirée des actions et paroles notables de l'empereur Alexandre-Sevère*, 1549. Cet ouvrage, qu'il prétendit avoir traduit sur un manuscrit grec d'Encolpius, que lui avait prêté un gentilhomme napolitain, n'est qu'une compilation de faits qu'il a tirés de Lampridius et d'Hérodien, et auxquels il en a ajouté quelques-uns de son invention. X. *Sermons*

(1) Actes 13.

sur la mortalité de l'homme, trad. du latin de St.-Cyprien, 1534. XI. *Règle de la vie chrétienne*, trad. de Pic de la Mirandole, 1534. De tous ces ouvrages, le *Dictionnaire d'Elyot* est le seul qui soit connu aujourd'hui. Les biographes, même anglais, ont fait deux articles différents pour cet auteur, en écrivant son nom, tantôt Eliot et tantôt Elyot. X—s.

ELYS (EDMOND), ecclésiastique et écrivain anglais du 17e. siècle, étudia à Oxford, et se fit une assez mauvaise réputation par quelques folies de jeunesse; mais étant entré dans les ordres, et ayant en 1659 succédé à son père dans la cure d'East Allington dans le comté de Devon, il répara ses premiers torts par une meilleure conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent beaucoup de talent et d'érudition. Nous ne citerons que les suivants. I. Des *Poësies sacrées*, en 2 petits vol., publiés successivement en 1655 et en 1658. II. *Miscellanea*, en vers latins et anglais, suivis de quelques essais en prose latine, 1658, réimprimé en 1662. III. Un pamphlet contre les sermons du docteur Tillotson sur l'incarnation. IV. Un volume de *Lettres* estimées. On ne connaît point la date de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1693, dans une retraite studieuse, ayant refusé alors de prêter le serment. X—s.

ELZEMAGH. *Voy.* SAMH BEN MALIK.

ELZEVIR est le nom sous lequel sont connus des imprimeurs célèbres dont le véritable nom est *Elzevier;* en latin, *Elseverius*. Cette famille était originaire de Liége ou de Louvain, peut-être même d'Espagne. Louis, le premier de son nom qui soit connu, paraît n'avoir été que libraire. C'est chez lui que se vendait l'*Eutropius*, Leyde, 1592, in-8°. Son nom se trouve sur des livres de 1617; sur quelques-uns il est annoncé comme associé de Maire (Jean), et sur quelques autres son nom est uni à celui d'Isaac Elzevir, son petit-fils. Cette année 1617 fut la date de la mort ou tout au moins de la retraite de Louis, dont la devise était, dit M. Adry: *Concordiâ res parvæ crescunt*, et qui laissa quatre fils: Matthieu ou Matthys, Gilles, Arnoust et Joost ou Just; ces deux derniers ne suivirent pas la profession de leur père. — MATTHIEU, né en 1565, était libraire à Leyde en 1618, et associé de Bonaventure, son fils. On ne connaît que deux ouvrages portant leurs noms; savoir: la *Castramétation* de Stevin, et la *nouvelle Fortification par écluses*, du même auteur. Matthieu mourut le 6 décembre 1640, laissant six ou sept enfants; dont cinq fils: Isaac, Arnont II, Abraham, Bonaventure et Jacob. — GILLES, second fils de Louis, fut libraire à La Haye dès 1599. — ISAAC, fils aîné de Matthieu, fut le premier imprimeur de cette famille; il imprima de 1617 à 1628, qui paraît être l'année de sa mort. — BONAVENTURE, frère d'Isaac, fut, comme on l'a vu, associé dans la librairie de son père en 1618; il s'associa en 1626 avec son frère Abraham, et cette association dura jusqu'en 1652. Ce furent eux qui publièrent la collection connue sous le nom de *Petites Républiques*, collection sur laquelle, ainsi que sur les ouvrages qu'on y joint, on trouve des détails dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, tom. II, 2e. partie, pages 149 à 191. C'est à eux que l'on doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé leur nom; ils ont donné à eux seuls plus d'ouvrages que tous les autres Elzevir, et plu-

sieurs de leurs éditions ont le plus grand mérite. La beauté des caractères qu'ils employèrent est reconnue; et l'on a exagéré, quand on a accusé leurs éditions d'être en général incorrectes : il faut convenir cependant qu'on fait justement ce reproche au Virgile de 1636, petit in-12. Un reproche d'un autre genre, et qui porte sur leur caractère, paraît bien fondé : c'est la grande avidité qu'ils avaient pour le gain, et dont se sont plaints plusieurs hommes de lettres qui eurent affaire à eux. Abraham Elzevir mourut le 14 août 1652, et Bonaventure ne peut lui avoir survécu que deux ans; le catalogue de leur vente, qui parut en 1653, in-4°. de 113 pages à deux colonnes, est intitulé : *Catalogus variorum et insignium in quâvis facultate, materiâ, et linguâ librorum Bonaventuræ et Abrahami Elsevir, quorum auctio habebitur Lugduni Batavorum in officinâ defunctorum ad diem* 16 *aprilis stilo novo et sequentibus* 1653. Ils avaient donné précédemment *Catalogus librorum qui in bibliopolio Elseviriano venales extant*, Leyde, 1634, in-4°. de 80 pages à deux colonnes. Il paraît que leurs enfants publièrent encore quelques ouvrages en 1653, sous le nom de leurs pères. — Jacob, cinquième fils de Matthieu, était imprimeur à La Haye : on ne connaît de lui d'autre livre que la *Table des Sinus*, d'Albert Girard, 1626. — Jean Elzevir, fils d'Abraham, naquit le 27 février 1622, fut associé, en 1652, 1653 et 1654, avec Daniel, son cousin. C'est de leurs presses que sortit le livre *de Imitatione Christi*, in-12, sans date, mais qui ne peut être que d'une des trois années que dura la société des deux cousins. Jean imprima seul de 1655 à 1661, et mourut le 8 juin de cette dernière année, laissant deux fils; savoir : Daniel, qui mourut le 26 février 1688, avec le titre de vice-amiral, et Abraham, échevin de Leyde, qui paraît aussi avoir renoncé à l'imprimerie, mais qui probablement était libraire en 1702. Eve van Alphen, veuve de Jean Elzevir, continua pendant quelque temps le commerce en son nom et en celui de ses enfants, sous la raison de la *veuve et les héritiers de Jean Elzevir*. On a un catalogue de J. Elzevir, sous ce titre : *Catalogus variorum et rariorum in omni facultate et linguâ librorum tam compactorum, quàm non compactorum officinæ Johannis Elsevirii, acad. typographi quorum auctio habebitur ad diem* 10 *februarii* 1659, *stylo novo*, Leyde, 1659, in-4°. de 107 pages à longues lignes. — Pierre Ier., né en mars 1643, était fils d'Arnout II, qui était second fils de Matthieu. Il fut imprimeur à Utrecht en 1669; il éprouva des pertes considérables par suite de la conquête de la Hollande, faite par Louis XIV. Il existait encore en 1680, mais on ignore l'année de sa mort. — Louis II, fils d'Isaac, fut d'abord capitaine de vaisseau, puis s'établit libraire à Amsterdam en 1638. Daniel, en quittant la société de Jean, vint en 1655 se joindre à Louis II, qui mourut le 21 juillet 1662. — Daniel, déjà mentionné, était fils de Bonaventure, et naquit le 26 novembre 1617; il eut pour parrain Daniel Heinsius, et pour marraine, la femme de Meursius. Il fut, comme nous l'avons dit, associé pendant trois ou quatre ans avec son cousin Jean à Leyde, et alla ensuite contracter société avec Louis II à Amsterdam. A la mort de son second associé (1662), il continua seul le commerce jusqu'à sa mort, arrivée le 13 septembre 1680. Il laissa

des enfants; mais il ne paraît pas qu'ils aient été imprimeurs, et Daniel passe pour le dernier de sa famille qui ait exercé cet art. Sa veuve continua son commerce, ou du moins publia le *Corpus juris civilis*, 1681, 2 vol. in-8°.; enfin, le *Tibère* d'Amelot de la Houssaye, 1682, in-4°., porte le nom des *héritiers de Daniel.* On a plusieurs catalogues de Daniel: I. *Catalogus librorum qui in bibliopolio D. Elsevirii venales extant*, 1674, in-12, divisé en sept parties, savoir: *Libri theologici; libri juridici;* livres français en théologie, en droit, en médecine, en humanités; livres italiens, espagnols et anglais; livres allemands; *libri medici; libri miscellanei;* chaque partie a sa pagination particulière, dont le total est de 770 pages; et les livres sont, dans chaque partie ou sous-division, rangés par ordre alphabétique des auteurs ou des titres de livres. II. *Catalogus librorum officinæ Danielis Elsevirii, designans libros qui ejus typis aut impensis prodierunt, aut quorum aliàs magna ipsi copia suppetit*, 1674, in-12 de 56 pages. Les livres y sont rangés par ordre alphabétique. III. *Catalogus librorum qui in bibliopolio D. Elsevirii venales extant et quorum auctio habebitur in ædibus defuncti*, 1681, in-12 de 491 pages. Catalogue rangé par ordre alphabétique des auteurs ou des titres de livres, mais chaque lettre est subdivisée en *libri theologi*, *juridici*, *medici*, *miscellanei;* livres en droit, en médecine, en humanités. Les livres italiens, espagnols, anglais, forment un cahier à part de vingt-deux pages, dans lequel l'ordre alphabétique recommence à chaque langue. Il existe aussi un *Catalogus librorum officinæ Ludovici et Danielis Elseviriorum, designans* etc., 1661, petit in-8°. de dix feuillets, rangé par ordre alphabétique, et qui avait été précédé par un que les deux associés avaient publié en 1656. — PIERRE II imprima en 1692, à Utrecht, les *Mélanges de Colomiés*, in-12. On croit qu'il était fils du Pierre déjà mentionné plus haut. On a lieu de croire qu'Isaac Daniel, indiqué sur le frontispice des *derniers Discours de M. Morus*, Amsterdam, 1680, in-8°., n'a pas existé. Il en est de même de Gabriel et de Louis, dont on lit les noms sur l'édition des *Mémoires de la Rochefoucault*, Amsterdam, 1665, in-12. M. Adry n'hésite pas à les qualifier de faux Elzevirs. Ce savant a fait le *Catalogue raisonné de toutes les Editions qu'ont données les Elzevirs;* cet ouvrage, qui doit former trois volumes in-8°., est encore manuscrit: l'auteur a seulement publié dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, une *Notice sur les Imprimeurs de la famille des Elzevirs*. Cette Notice, dont on a tiré des exemplaires à part, et qui fait partie de l'Introduction du Catalogue raisonné, a été notre guide. Dans le *Manuel du Libraire*, par J.-C. Brunet, 2e. édition, 1814, on trouve (tom. IV, à la fin) une *Notice de la collection d'auteurs latins, francais et italiens, petit in-12, par les Elzevirs.* A.B—T.

EMAD-EDDIN ZENGUI. *Voy.* SANGUIN.

EMAD-EDDIN. *V.* IMAD-EDDIN.

EMADI, célèbre poète persan, surnommé *Schéhériari*, parce qu'il vint s'établir dans la ville de Schéhériar, vivait sous l'empire de Malek II, sulthân de la race des Seldjoucides, et a publié un *Divan*, ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Prince des Poètes.* Après avoir résidé quelque temps à la cour du sulthân de

Mazanderan, à qui il écrivait : « Les » mauvais génies se sont ligués contre » vous, mais l'empire de Salomon ne » peut manquer, c'est-à-dire la mo- » narchie universelle, pourvu que » vous ayez soin de ne pas perdre son » anneau, qui est le véritable symbole » de la sagesse, » Emadi revint dans sa patrie, où Hakim Senaï, son ami, lui apprit si bien les principes de la vie dévote, qu'il abandonna entièrement le monde pour s'y livrer. Il mou- l'an 673 de l'hégire. Z..

EMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né à Alconchète, le 31 mai, 1469, était fils de Ferdinand duc de Viseo, d'une branche cadette de la maison régnante. Jacques, frère d'Emanuel, ayant échoué dans le projet de détrôner Jean II (*V.* Jean II.), ce prince crut devoir à sa sûreté, d'éloigner de sa cour tous ceux qui pouvaient avoir eu connaissance du complot tramé contre lui. Cependant Emanuel fut désigné, en 1490, pour aller recevoir, sur la frontière du royaume, Isabelle de Castille, fiancée à l'infant Alphonse ; mais dans les fêtes auxquelles ce mariage donna lieu, le roi le traita avec une politesse froide, qui fut remarquée de tous les courtisans. L'infant mourut l'année suivante d'une chûte de cheval, et par la mort de ce prince, Emanuel devint l'héritier présomptif de la couronne. Jean résolut de l'en priver pour la faire passer sur la tête de George, son fils naturel. En conséquence, il feignit de reconnaître les droits que l'empereur Maximilien prétendait avoir sur le Portugal, pensant que les grands du royaume préféreraient son fils à un prince étranger. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, et prévoyant qu'Emanuel, aimé de la nation, triompherait de tous les obstacles qu'on lui opposerait, il se décida à le déclarer son successeur, par un testament authentique. Dès qu'il avait appris la maladie du roi, Emanuel s'était rendu à Lisbonne, pour s'assurer de la disposition des esprits à son égard. A la nouvelle de la mort de Jean, il se hâta de convoquer les états-généraux, et leur fit adopter divers réglements de finances. Il montra l'intention de faire cesser les vexations que les juifs avaient éprouvées sous le règne de son prédécesseur, et ordonna qu'à l'avenir ils ne contribueraient pour les besoins de l'état que dans la même proportion que les autres habitants. Cette sage décision fut sans effet. Isabelle, veuve d'Alphonse, qu'Emanuel avait demandée en mariage, ne consentit à lui donner sa main qu'à la condition que les Maures et les Juifs seraient bannis du Portugal. En vain les états s'élevèrent contre une mesure qui privait le royaume d'une foule de sujets soumis et industrieux, Emanuel ne consultant que son amour, rendit une ordonnance conforme au désir de la princesse, les Maures obéirent et se retirèrent en Afrique, la vengeance dans le cœur; mais on défendit aux Juifs d'emmener avec eux leurs enfants, l'intention de la princesse étant qu'ils fussent instruits des vérités du christianisme; la plupart refusèrent de souscrire à cette ordonnance, quelques-uns même égorgèrent leurs enfants et se tuèrent ensuite pour échapper à la violence qu'on leur faisait; alors Emanuel publia un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser ; et cet acte, si opposé au véritable esprit de la religion, loin de rendre la paix à son royaume, comme il l'avait espéré, fut au contraire une des principales causes des troubles et des divisions qui ont agité le Portugal pendant trois siècles (*Voy.* Pombal.). Isabelle mourut au bout de dix-huit mois de ma-

riage, en mettant au monde un fils nommé Michel, qui ne vécut que deux années. Peu de temps après, Emanuel épousa Marie de Castille, sœur d'Isabelle, princesse d'un caractère doux, d'une piété éclairée, et qui se bornant à remplir ses devoirs, ne prit aucune part ni aux intrigues de la cour, ni aux affaires de l'état. La découverte de l'Amérique avait signalé le règne de Jean II, et une bulle du pape Alexandre VI avait réglé le partage du Nouveau-Monde, entre les Espagnols et les Portugais. Emanuel avait trouvé la marine dans un état florissant (*Voy.* Denis et Henri de Portugal). L'espoir de la fortune s'était emparé de tous les esprits; il profita de cette disposition pour faire entreprendre de nouveaux voyages, et presque tous furent couronnés par le succès. Sous le règne de ce prince, Vasco de Gama doubla pour la première fois (1497) le cap de Bonne-Espérance, reconnut la côte orientale de l'Ethiopie, et aborda à Calicut, sur la côte de Malabar; Alvarès de Cabral arriva au Brésil, déjà visité par Améric Vespuce, fit alliance avec les souverains du pays (1500), y construisit des forts, et assura au Portugal la possession de cette riche contrée; François d'Almeyda, envoyé dans les Indes avec le titre de vice-roi (1506), y soutint avec gloire l'honneur des armes portugaises, et son fils y forma des établissements dans les Maldives et à Ceylan; Alphonse d'Albuquerque s'empara (1507) de l'île d'Ormus; Jacques Sigueira (1510), de celle de Sumatra; Albuquerque surprit l'île de Goa (1511), et obligea les habitants de la presqu'île de Malaca à se ranger sous la domination portugaise; Antoine Corréa (1520), parcourut en vainqueur le royaume de Pégou. C'est à cet accroissement rapide de la puissance du Portugal qu'Emanuel dût le surnom de *Grand*, moins mérité peut-être que celui de *Très Heureux*, que lui donnent Goës et d'autres historiens. La seule guerre qu'il eût à soutenir fut contre les Maures d'Afrique; dans une circonstance difficile il voulut se mettre à la tête de l'armée; mais son conseil l'en empêcha, de sorte qu'il manqua l'occasion de faire connaître s'il avait les qualités propres à un général. La reine Marie étant morte en 1517, Emanuel épousa deux ans après Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et qu'il avait d'abord demandée pour son fils. Il était alors âgé de plus de cinquante ans, et on dit qu'il fit ce mariage pour imposer silence aux courtisans qui s'égayaient sur sa vieillesse prématurée. On croit que les excès auxquels il se livra pour faire oublier son âge, hâtèrent sa mort, arrivée le 13 décembre 1521. Emanuel aimait les lettres, et on assure qu'il avait composé une *Histoire des Indes*, dont on a conservé des fragments. Son zèle pour la religion était ardent; non seulement il contribua à la répandre dans les Indes et dans l'Afrique; mais il chercha à empêcher les progrès de l'hérésie en Allemagne, et il écrivit une lettre très vive à l'électeur de Saxe pour l'exhorter à abandonner Luther. Ce prince était laborieux, sobre, d'un accès facile; on respecte encore les ordonnances qu'il a laissées sur différentes parties de l'administration; en un mot l'histoire ne lui reproche que sa violence contre les Juifs, dont les suites furent la dépopulation de son royaume; et sa parcimonie qui lui fit perdre Vespuce et d'autres officiers qui portèrent leurs services en Espagne. Jean III, son fils, lui succéda. La vie d'Emanuel a été écrite en portugais, par Dam. de Goës, Lisbonne 1566 et 1567,

2 vol. in-fol., retouchée par J. B. Lavanha, Lisbonne 1619, in-fol.; cette édition est tronquée, et l'on préfère la première; mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé *De rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis*, Lisbonne, 1571, in-fol. Simon Goulart l'a traduit en françois, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8°. On a inséré dans le tome II de l'*Hispania illustrata*, une Lettre de ce prince, adressée à Léon X, dans laquelle il lui rend compte des victoires remportées par ses armes, sur les Maures d'Afrique. W—s.

EMANUEL PHILIBERT. *Voyez* SAVOIE.

EMANUEL, fils de Salomon, le plus élégant et le meilleur des poètes qu'ait produits la nation hébraïque depuis sa ruine et sa dispersion, était Romain de naissance, ainsi qu'il nous l'apprend dans plusieurs de ses ouvrages, et vivait à Rome vers la fin du 13e. siècle. Il nous apprend aussi dans une de ses préfaces, qu'il habita long-temps *Fermo*. ville de la marche d'Ancone, et y composa la plus grande partie de ses poésies. Emanuel était encore habile grammairien, bon critique et excellent interprète, ainsi que le prouvent ses divers ouvrages; en voici la nomenclature : I. *Mechabberoth* (*compositions poëtiques*), Brescia, 1491, et Constantinople, 1535, in-4°. Ces deux éditions sont très rares. Les bibliographes plaçaient la première en 1492; mais M. de' Rossi a prouvé dans ses *Annales typographiques*, qu'il fallait en reculer la date d'une année. Ce volume offre un recueil, riche de vingt-huit pièces écrites partie en prose rimée, partie en vers très élégants, et de différents mètres; elles traitent de divers sujets, et particulièrement de l'amour, des passions humaines, des délices de ce monde qui attirent et dominent les hommes; la dernière pièce, où le poète decrit l'enfer et le paradis, a été réimprimée séparément à Prague, en 1559, et à Francfort sur le Mein, en 1713. On ne sera peut-être point fâché de lire ici le jugement que porte de ce recueil le savant abbé Andrès : « Mais » parmi toutes ces poésies hébraïques, » le recueil où *Machbéroth*, du R. » Emanuel, est particulièrement digne » d'attention : ce poète qui vécut dans » dans le 12e. siècle, a obtenu un » concours unanime de louanges pour » la vivacité de son imagination, l'heu» reux choix de ses idées et la clarté » de ses vers : ses poésies se compo» sent d'odes, de chansons, de ma» drigaux; elles se distinguent sur» tout par des détails sur différents » points de physique et de morale, » par des descriptions de l'enfer et du » paradis, par des éloges du vin et des » femmes. Je sais que les rabbins zélés » regardent ce poète comme un liber» tin, un impie, un esprit fort. On » peut l'appeler l'Aboulola ou le Vol» taire des Hébreux; aussi ses ouvra» ges sont-ils sévèrement condamnés, » et la lecture en est-elle prohibée par » le Sanhédrin; mais je sais aussi que » ces mêmes ouvrages, imprimés à » Brescia et à Constantinople, ont été » très loués par les critiques hébreux; » et que récemment Elias de Marbourg » a affirmé ouvertement qu'Émanuel » réussit également dans le sacré » comme dans le profane, dans le » genre héroïque comme dans le ber» niesque. (*dell' orig. e de' progr.* » *d'ogni litter.*, tom. II, part. 1re., » pag. 45.) » II. *Commentaire sur les Proverbes*, il a été imprimé avec le texte, à Naples, sans indication de lieu ni de date, en 1487 selon M. de' Rossi, avec divers autres agiographes; III. *Commentaires sur le pentateu-*

que; ce commentaire, assez diffus, dans lequel est joint à l'interprétation littérale, une analyse grammaticale du texte, existe manuscrit en cinq volumes in-fol., dans la bibliothèque de M. de' Rossi; IV. *Commentaires sur les prophètes*, manuscrit entièrement inconnu aux bibliographes hébreux et chrétiens; V. *Commentaire sur les psaumes;* M. de' Rossi possède le seul manuscrit que l'on en connaisse; VI. *Commentaires sur Job, le Cantique, le Livre de Ruth* et *Esther*; ces Commentaires sont tous inédits, et la plupart étaient ignorés des bibliographes avant que M. de'Rossi les eut fait connaître; VII. *Even Bòchen* (*Pierre de touche*), traité inédit, quoiqu'entièrement de grammaire et de critique sacrée, et tout à fait inconnu des bibliographes. Il se divise en quatre parties, dont chacune se subdivise en plusieurs sections ou chapitres. La 1re. traite des mots ou des lettres qui manquent dans le texte sacré ou sont sous-entendues; la 2e. des lettres ou mots redondants; la 3e. de ceux que l'on peut mettre ou supprimer à volonté; enfin la 4e. offre différentes remarques touchant la langue hébraïque et le texte de l'écriture. J—N.

EMELRAET (.......), peintre, né à Bruxelles, vers 1612, voyagea beaucoup pour étudier le paysage, et fit en Italie, et surtout à Rome, un long séjour. De retour dans sa patrie, il fixa son séjour dans Anvers, et travailla principalement pour les églises; regardé comme un des meilleurs paysagistes de la Flandre, surtout en grand, il peignit souvent des fonds de paysages dans les tableaux des autres artistes. Descamps regarde, comme ce qu'il a fait de mieux, un tableau placé dans la chapelle de St.-Joseph, des Carmes déchaussés à Anvers; il vante la manière large et le bel effet de cet ouvrage. L'année de la mort d'Emelraët est inconnue. D—T.

EMERI. *Voy*. EMERY.

EMERIC, ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, du consentement unanime de la diète, et commença son règne par faire exécuter à la rigueur les lois que son père avait portées contre les meurtriers et les brigands. Son frère André s'étant fait un parti dans la noblesse, se révolta, et prit ouvertement les armes. Le roi marcha aussitôt contre les rebelles, et les deux armées étant en présence, s'avança seul au milieu des ennemis, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, et par une harangue à la fois noble et touchante, désarma les rebelles, qui lui livrèrent son frère André, leur chef, auquel il eut la générosité de pardonner. Tandis qu'Emeric était engagé dans cette guerre intestine, les Vénitiens lui enlevaient plusieurs places qu'ils avaient possédées autrefois sur la côte de Dalmatie. Ce prince parvint cependant à conclure la paix avec Venise. Il mourut peu de temps après, en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui ne régua que six mois, et eut pour successeur André II, son oncle. B—P.

EMERSON (GUILLAUME), mathématicien anglais, naquit en 1701 à Hurtworth, dans le comté de Durham. Son père, qui était maître d'école, et le curé de son village lui donnèrent toute l'instruction qu'il ne dut pas à lui seul. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement des sciences mathématiques; mais ayant hérité d'une petite fortune, où sa modération lui fit trouver l'indépendance, il put se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. On peut juger de son assiduité au travail par les ouvrages qu'il a laissés, et dont voici

les titres : I. *la Doctrine des fluxions*, in-8°., 1748 ; II. *la Projection de la sphère*, in-8°., 1749 ; III. *Eléments de trigonométrie*, in-8°., 1749 ; IV. *Principes de la mécanique*, in-8°., 1754 ; V. un *Traité de navigation*, in-12, 1755 ; VI. un *Traité d'algèbre*, in-8°., 1765 ; VII. *Méthode des incréments*, in-8°. ; VIII. *Arithmétique des infinis, méthode différentielle, éclaircie par des exemples, et éléments des sections coniques*, in-8°., 1767 ; IX. *Mécanique ou doctrine du mouvement, avec les lois des forces centripète et centrifuge*, in-8°., 1769 ; X. *Eléments d'optique*, in-8°., 1768 ; XI. *Système d'astronomie*, in-8°., 1769 ; XII. *Principes mathématiques de géographie, de navigation et de gnomonique*, in-8°., 1770 ; XIII. *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches des mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8°. ; XIV. *Petit commentaire sur les Eléments de Newton, avec une défense de Newton contre les objections faites sur différentes parties de ses ouvrages*, in-8°., 1770 : cet ouvrage a été réimprimé dans l'édition donnée en 1803 (Londres, 3 vol. in-8°.) par William Davis, de la traduction en anglais des *Eléments et du système du monde* de Newton ; XV. un volume de *Traités*, in-8°, 1770 ; XVI. un volume de *Mélanges concernant divers sujets de mathématiques*, in-8°., 1776. On trouve dans tous ces ouvrages une connaissance approfondie des sujets que traite l'auteur, beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de style conforme à ses manières, qui étaient rarement celles d'un homme bien élevé, et dont il se plaisait à exagérer la grossièreté, par une affectation de singularité. Ses vêtements étaient d'ordinaire malpropres et ridicules ; on lui vit porter les mêmes habits avec la même perruque pendant vingt années de suite. Ses délassements favoris étaient de travailler à la terre, de pêcher, enfoncé dans l'eau jusqu'à la ceinture, ou d'aller au premier cabaret à bière, boire et causer avec le premier venu. Le duc de Manchester, qui aimait sa société, faisait souvent avec lui de petites promenades champêtres, et l'accompagnait ensuite jusqu'à sa demeure ; mais ce seigneur ne put jamais le déterminer à monter dans sa voiture : « Au diable soit votre babiole ! disait » alors Emerson, j'aime mieux mar- » cher. » Il avait un cheval qu'il ne montait jamais, et qu'il conduisait par la bride quand il allait au marché faire sa provision. Lorsqu'il voulait faire imprimer un de ses ouvrages, il allait à Londres le porter lui-même à l'imprimeur, et ne se reposait que sur lui seul pour la correction des épreuves. Il écrivait avec une précipitation qui le fit tomber plus d'une fois dans des inexactitudes impardonnables, surtout dans des traités élémentaires. Quelques-unes ayant été relevées par des critiques anonymes, il inséra dans la préface de ses *Mélanges* l'avertissement suivant : « Si quelque » écrivain jaloux, injurieux et lâche, » s'avise dorénavant de se tapir dans » un trou pour m'insulter et provo- » quer la risée à mes dépens, sans » oser montrer son visage comme un » homme de cœur, je déclare que je » ne ferai pas la moindre attention à » cet animal, et que je le considérerai » comme étant même au-dessous du » mépris. » Voilà sans doute une disposition philosophique annoncée d'un style qui ne l'est guère. Dans le temps qu'il travaillait à son *Traité de Navigation*, il loua un jour avec quelques-

uns de ses écoliers un petit bâtiment qu'ils dirigèrent si mal, qu'il se trouva bientôt échoué. « Ce n'est pas mon » exemple, ce sont mes préceptes » qu'il faut suivre, » leur dit Emerson en souriant. L'embarras qu'il trouvait dès qu'il voulait développer verbalement ses idées, lui fit abandonner la carrière de l'enseignement. Cependant son esprit et l'instruction qu'il avait acquise sur un grand nombre de sujets, auraient pu rendre encore sa conversation intéressante, s'il ne l'eût gâtée par un ton tranchant, par des jurements presque continuels, et par cette impatience de caractère qui ne lui permettait pas de souffrir la contradiction. Il était profondément versé dans la théorie de la musique, mais très malheureux dans l'exécution. L'impossibilité qu'il trouvait à accorder à son gré son violon, auquel il avait appliqué quelques innovations, faisait un des tourments de sa vie. Il mourut en proie aux douleurs de la pierre, le 26 mai 1782, âgé de quatre-vingt-un ans. S—D.

EMERY (Michel-Particelli, sieur d'), surintendant des finances, descendait d'une famille d'Italie, établie à Lyon dans le XVme. siècle. Son père, qui avait fait une fortune considérable par le commerce, quitta les affaires et acheta une charge de trésorier du roi. Michel, l'aîné de ses enfants, hérita de cette charge et vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître dans les bureaux du ministre. Doué d'un esprit actif et fécond en ressources, indifférent sur les moyens pourvu qu'ils le menassent au but, souple avec les grands, dur avec ses inférieurs, inaccessible à tout autre sentiment que celui de l'ambition, d'Emery réunissait toutes les qualités propres à lui faire faire un chemin rapide. Il eut la place d'intendant de l'armée, dans la guerre pour la succession du duché de Mantoue, et fut chargé, en même temps, de travailler à détacher le duc de Savoie de l'alliance qu'il avait formée avec l'Autriche, en faveur de Charles de Gonzague, héritier légitime de ce duché. D'Emery ne réussit point dans cette entreprise, au succès de laquelle le ministre attachait un grand intérêt; cependant il ne perdit rien de son crédit, et à la paix il resta ambassadeur en Piémont. Richelieu estimait les talents de d'Emery, et l'employait dans l'occasion; mais ce ne fut que sous le ministère de Mazarin qu'il parvint à la plus haute faveur. Nommé surintendant des finances dans un moment où toutes les ressources étaient épuisées par des guerres continuelles, il sut en créer d'autres, mais ce ne pouvait être sans exciter de grands mécontentements. Insensible aux plaintes qui lui revenaient de toutes parts, au ridicule même dont on cherchait à l'accabler, d'Emery ne s'occupait qu'à inventer de nouvelles taxes, qu'à imaginer de nouveaux moyens de procurer des rentrées d'argent au trésor royal; mais ayant ordonné une retenue sur les gages des officiers du parlement, cette mesure souleva cette compagnie jalouse de ses privilèges, et Mazarin se vit obligé de sacrifier à sa propre conservation un homme qui le secondait si bien. D'Emery fut privé de ses emplois et exilé dans ses terres, où il mourut de chagrin, au bout de deux ans, en 1650. On cite une anecdote très propre à faire connaître jusqu'à quel point d'Emery poussait l'indifférence pour l'opinion publique. Bautru lui présenta un jour un poète de ses amis, en lui disant: « Voilà un homme qui peut vous » donner l'immortalité, mais il faut » que vous lui donniez de quoi vivre.

» — Monsieur, répondit d'Emery, je » serai utile à votre protégé, si je le » puis, mais à la condition qu'il ne » me louera point. Les surintendants » ne sont faits que pour être maudits.» On a de d'Emery : l'*Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat*, *depuis* 1628 *à* 1630, imprimée avec les *Diverses relations*, Bourg, 1632, in-4°. On conserve manuscrits ses *Lettres* et *Mémoires* relatifs à son ambassade en Piémont.

W—s.

EMERY (Jean-Antoine-Xavier), conseiller à la cour des aides de Montpellier, naquit à Beaucaire en 1756. Son ouvrage intitulé : *Traité des Successions*, *Obligations et autres matières contenues dans le* 3e. *et le* 4e. *livre des Institutes de Justinien*, *enrichi d'un grand nombre d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, 1787, in-8°., dépose de l'étendue et de la solidité de son savoir en matière de jurisprudence. Il avait aussi composé un *Traité des Testaments*, mais la révolution, survenue au moment où il l'achevait, l'empêcha de le livrer à l'impression. Jeté dans les prisons de Nîmes, lorsque la vertu fut partout en France condamnée aux fers ou à l'échafaud, Emery y mourut le 30 juillet 1794.

Z.

EMERY (Jacques-André), supérieur-général de la congrégation de St.-Sulpice, naquit à Gex, le 27 août 1732. Il était le second fils du lieutenant-général criminel au bailliage de cette ville. Il étudia d'abord chez les jésuites de Mâcon, et entra, vers 1750, à la petite communauté de St.-Sulpice, à Paris. Ordonné prêtre en 1756, on l'envoya, trois ans après, professer le dogme au séminaire d'Orléans, d'où il passa à celui de Lyon pour y enseigner la morale. Il prit alors ses degrés dans l'université de Valence, et fut reçu docteur en théologie en 1764. Ce fut pendant son séjour à Lyon qu'il publia ses deux premiers ouvrages : l'*Esprit de Leibnitz* et l'*Esprit de Ste.-Thérèse*. L'auteur se proposa de réunir dans le premier, tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion. Affligé de l'esprit de son siècle, il voulait le ramener à la religion par une grande autorité, et lui prouver que l'incrédulité n'était pas, comme on s'en vantait, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe. Il rapporte en effet une foule de passages qui montrent combien Leibnitz était attaché à la révélation, et combien il était même instruit dans la théologie proprement dite. L'*Esprit de Ste.-Thérèse* est dans un genre différent. c'est un recueil de ce que l'éditeur a trouvé de plus usuel et de plus pratique dans les écrits de la sainte. Il y en a deux éditions, celle de 1775 et celle de 1779. En 1776, M. Emery fut fait supérieur du séminaire d'Angers et grand-vicaire de ce diocèse. Il fut chargé plus d'une fois, et presque seul, des détails de l'administration, soit à cause des absences de M. de Grasse, évêque d'Angers, soit en raison de sa mort, qui arriva au commencement de 1782. Cette même année, sur la démission de M. le Gallic, il fut nommé supérieur-général de sa congrégation. Il était digne de succéder aux Olier et aux Tronson. Esprit d'ordre, coup-d'œil juste, connaissance des affaires, discernement des hommes, mélange heureux de douceur et de fermeté, telles étaient ses principales qualités. Il était d'usage que les supérieurs-généraux de St.-Sulpice eussent une abbaye. Le roi le nomma, en 1784, à celle de Boisgroland, au diocèse de Luçon. Elle était d'un revenu peu considé-

rable, mais qui suffisait à l'ambition d'un homme plein de l'esprit de son état, modeste, désintéressé. En 1789, lors des premiers orages de la révolution, il établit un séminaire de sa congrégation, à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché. Il y envoya plusieurs de ses prêtres, qui y travaillèrent avec zèle à étendre la religion. La révolution vint l'enlever à des occupations qui lui étaient chères. Son séminaire fut dispersé, et lui-même fut enfermé deux fois; la première à Ste.-Pélagie, où il ne resta que six semaines; la seconde à la Conciergerie, où il passa seize mois. Il vit se renouveler souvent cette prison, qui était comme le vestibule de l'échafaud, et où arrivaient chaque jour les victimes destinées à une mort prochaine. On dit que Fouquier-Thinville se proposait bien de lui faire avoir aussi son tour, mais qu'il le laissait par calcul, parce que, suivant son expression, *ce petit prêtre empêchait les autres de crier*. M. Emery fut utile dans sa prison à plusieurs condamnés, et il reçut, entre autres, l'expression du repentir de Claude Fauchet et d'Adrien Lamourette, qui avaient donné dans plus d'une erreur, et pris part au schisme. Rendu à la liberté après la terreur, il devint un des principaux administrateurs du diocèse de Paris, dont M. de Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand-vicaire. Ses connaissances, sa sagesse, l'estime dont il jouissait, le rendirent en quelque sorte le conseil du clergé et des fidèles. Sa correspondance était très étendue, et il n'y pouvait suffire que par une vie active, par une sage distribution de tous ses moments et par une grande facilité à écrire. De longues études, un jugement sain, un tact sûr, l'avaient préparé de bonne heure à répondre sur une foule de questions relatives à son ministère. Il savait combiner l'attachement aux règles, avec les tempéraments que nécessitaient les circonstances. Il n'était point ami des mesures extrêmes, et se défiait de l'exagération en toutes choses : quelques-uns lui ont même reproché d'avoir poussé trop loin la condescendance et la modération ; mais dans tout le cours de la révolution, il marcha constamment sur la même ligne. Il ne fut point ardent dans un temps et modéré dans un autre; il n'allait pas chercher l'orage, mais il l'attendait sans crainte; il ne bravait pas l'injustice des hommes, mais il ne s'en laissait pas intimider: l'intérêt de la religion le guidait toujours. Ceux qui ne jugent que d'après l'impulsion du moment, lui trouvèrent trop de fermeté quand ils en manquaient eux-mêmes, ou trop de mollesse quand ils étaient exaltés; mais c'étaient eux qui changeaient. Pour lui, il fut toujours le même, sage, égal, mesuré; sachant céder lorsqu'il le croyait utile; mais sachant aussi résister avec force quand il le jugeait nécessaire. Au milieu de ses nombreuses occupations, et malgré les inquiétudes et les troubles, fruit des circonstances, il trouva le moyen de composer plusieurs ouvrages. Lors du serment prescrit par l'assemblée constituante, il fit une réponse à un ouvrage en faveur de la constitution civile du clergé. Comme il parut alors beaucoup d'écrits de ce genre, on ne saurait dire précisément quel était le titre du sien. Il donna, en 1797, un mémoire sur cette question : *Les religieuses peuvent-elles aujourd'hui, sans blesser leur conscience, recueillir des successions et disposer par testament?* Il publia l'écrit intitulé : *Conduite de l'église dans la réception des ministres de la reli-*

gion qui reviennent de l'hérésie et du schisme. Une seconde édition de ce livre est de 1801. Il inséra plusieurs morceaux dans les *Annales catholiques*, ouvrage périodique en 13 volumes in-8°., qui a paru sous divers titres. L'abbé Emery aimait la littérature, et quand il eut perdu, par la révolution, la bibliothèque de sa maison, il sut en former une autre avec beaucoup de choix. Il acheta les manuscrits originaux de Fénélon, qui ont servi à M. de Bausset, évêque d'Alais, son ami, pour composer l'histoire de l'illustre archevêque. La retraite où le condamna la journée du 4 septembre 1797 (18 fructidor), l'engagea à mettre la dernière main à son ouvrage sur Bacon. Il le publia en 1799, sous le titre de *Christianisme de François Bacon*, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire, la vie de Bacon, et deux éclaircissements, qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. En 1803 il donna une nouvelle édition de l'*Esprit de Leibnitz*, et l'intitula : *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8°. Il devait y joindre un *Eclaircissement sur la mitigation des peines de l'enfer;* mais après avoir fait imprimer cet écrit, il en arrêta la distribution, et il ne s'en est répandu qu'un très petit nombre d'exemplaires. Depuis il s'était encore procuré de nouvelles pièces sur Leibnitz, et entre autres un manuscrit de la main du philosophe sur les points controversés entre les catholiques et les protestants, manuscrit dans lequel Leibnitz se déclarait en faveur des premiers. Il se proposait de publier cette pièce importante. Il se rendit éditeur de la *Défense de la révélation contre les objections des esprits-forts, par M. Euler, suivie des Pensées de cet auteur sur la religion, supprimées dans la dernière édition de ses Lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8°. (*V.* CONDORCET et EULER). En 1807 il fit paraître les *Nouveaux Opuscules de Fleury*, 1 vol. in-12, auxquels il joignit ensuite des *Additions* qui ont servi de prétexte pour l'inquiéter. Son dernier ouvrage est les *Pensées de Descartes*, 1 vol. in-8°., 1811. Il se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentiments, et de montrer que ce grand homme avait été aussi attaché à la révélation ; mais il n'a pas eu le temps d'achever cet ouvrage, et n'a laissé que des notes imparfaites. Il a été l'éditeur de plusieurs des ouvrages de M. de Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par M. de Pompignan, 1 vol. in-8°., 1802. Le désir de parler de suite de tous ses ouvrages nous a fait intervertir un peu l'ordre chronologique. Après la chute du directoire, M. Emery reparut et donna dans les *Annales* quelques écrits en faveur de la soumission. Quelques personnes crurent pouvoir l'accuser d'ambition ; mais il fit tomber ces vains reproches en refusant l'évêché d'Arras en 1802, et il fut même arrêté quelque temps, lors de la signature du concordat. Il ne demandait qu'à reprendre ses fonctions de supérieur de séminaire. Il rassembla en effet quelques jeunes gens, acheta une maison à Paris, et en établit plusieurs autres dans les provinces. Dépositaire des anciennes traditions, il les perpétuait dans le nouveau clergé. Il avait la confiance des évêques, et entre autres d'un prélat qui avait alors du crédit, et qui lui fut utile : ce fut par son influence qu'il fut nommé conseiller de

l'université. Le cardinal de Belloy l'avait fait un de ses grands-vicaires. En 1809 on l'adjoignit à une commission de deux cardinaux et de cinq évêques, qui étaient chargés de répondre à différentes questions sur les affaires de l'église. Il parla toujours dans cette commission avec beaucoup de liberté, et refusa de souscrire à l'avis arrêté le 11 janvier 1810; ce qu'on ne lui pardonna point. Il eut ordre de quitter son séminaire. On le savait fort attaché au Saint Siège. Personne ne ressentait plus vivement que lui les troubles de l'église et les malheurs du souverain pontife, et il n'en parlait qu'avec douleur. On l'adjoignit encore à une seconde commission, où il montra toujours la même fermeté. Il eut même une occasion éclatante de manifester ses sentiments. Mandé aux Tuileries avec les autres membres de la commission, il parla librement à un homme auquel il n'était pas aisé de faire entendre la vérité, exposa la doctrine véritable de Bossuet, et osa même réclamer en faveur de la souveraineté temporelle des papes. Son courage mesuré, sa gravité modeste, ses raisons déduites avec force et présentées avec sagesse, en imposèrent au perturbateur de l'église, qui ne se montra point offensé de sa liberté. M. Emery méritait de finir par là sa carrière : il tomba malade peu de mois après, et mourut le 28 avril 1811. Ses obsèques furent honorées par la présence de plusieurs cardinaux et prélats, et par les larmes de ses élèves et de ses amis. Il fut enterré dans sa maison d'Issy. Les séminaristes voulurent y porter eux-mêmes son corps. L'auteur de cet article publia en 1811, sur la vie et les écrits de ce digne ecclésiastique, une notice assez étendue, que la police fit saisir et mettre au pilon. P-C-T.

EMILE (*Voy.* PAUL-EMILE).

EMILI (PAUL), en latin *Paulus Æmilius*, auteur italien d'une histoire de France écrite en latin dans le 16e. siècle, était de Vérone. Il était fixé à Rome, et y jouissait d'une réputation de savoir qui engagea Etienne Poncher, évêque de Paris, à conseiller au roi Louis XII de le faire venir en France. Ce fut par ordre du roi qu'il entreprit d'écrire notre histoire, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à son règne. Il obtint pour encouragement un canonicat dans l'église cathédrale de Paris. Il se retira au collége de Navarre, où il fut uniquement occupé de la composition de son ouvrage. Il en fit paraître d'abord les quatre premiers livres : *De rebus gestis Francorum libri. IV*, Paris, in-fol. Cette édition est sans date; mais elle est probablement du commencement de l'an 1516, car Erasme, dans une lettre écrite d'Anvers le 2 février de cette année, dit qu'il apprend que Paul Emili publie enfin son histoire de France; il ajoute que ce ne peut être qu'un excellent ouvrage, puisqu'un homme aussi savant et aussi laborieux y a consacré plus de vingt ans. Si cette dernière circonstance était vraie, ce ne serait point vers 1499, comme le dit Tiraboschi (1), que cet écrivain aurait été appelé en France, mais vers l'an 1495, ou même plus tôt, par conséquent sous le règne de Charles VIII et non de Louis XII; mais il paraît constant que ce fut sous ce dernier roi, et il faut croire qu'Erasme s'est trompé. Dans une autre édition Emili ajouta deux livres aux quatre premiers : cette édition est aussi sans date; mais Pierre Gilles en parle

(1) *Storia della Letter. ital.*, tom. VII, part. II, p. 335, premiere édit., in-4°.

dans une lettre à Erasme datée du 19 juin 1519, et dit que Paul Emili vient de livrer à l'imprimeur la suite de son histoire. Il continua son travail, et écrivit encore quatre livres; le quatrième n'était pas achevé lorsqu'il mourut le 5 mai 1529. On trouva ce livre imparfait et fort en désordre parmi ses papiers; il fut terminé par Daniel Zavarisi, véronais comme lui, et qu'on croit même son parent. L'histoire entière, qui s'étend jusqu'à la cinquième année du règne de Charles VIII, fut publiée à Paris en 1539. Elle y fut réimprimée in-8°. et in-folio en 1543 par Vascosan, et ensuite à Bâle en 1601, in-fol. L'auteur fut enterré dans l'église de Notre-Dame, dont il était chanoine, avec une inscription qui ne loue pas moins sa piété que son savoir. Il est possible qu'on ait exagéré dans son temps le mérite de cet auteur, qui débrouilla le premier le cahos de notre ancienne histoire; mais on ne peut disconvenir que son style n'ait la gravité convenable, et qu'il ne soit communément assez pur, quoique un peu sec, et quelquefois visant trop à la concision. Paul Emili est pourtant diffus dans les récits, et encore plus dans les discours qu'il introduisit à l'exemple des anciens. On lui a reproché de la partialité pour les Italiens; mais ce reproche ne lui a-t-il pas été fait par la partialité française? Et si un auteur italien, quoique payé par le roi de France, n'a pu approuver aucune des guerres faites en Italie par les Français, doit-on lui en faire un crime? Il est d'ailleurs peu probable qu'écrivant en quelque sorte pour le roi de France, et sous ses yeux, il ait pu montrer contre les Français une partialité injuste. Quant aux erreurs où il est tombé, on ne doit en accuser que les mauvais mémoires, les fausses chroniques et les renseignements incomplets qui lui furent fournis. Un savant étranger ne pouvait avoir d'autres guides, et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre s'ils l'ont souvent égaré. Cette histoire a eu dans Arnauld Duferron un mauvais continuateur, et un médiocre traducteur dans Jean Renard, dont la traduction française parut en 1581, Paris, in-fol., et fut réimprimée plusieurs fois; elle fut aussi traduite en italien, Venise, 1549, in-4°., et en allemand, Bâle, 1572, in-fol. G—É.

EMILIANI. *V.* Jérome Emiliani.

EMILIANO (Jean), médecin du 16ᵉ. siècle, était de Ferrare. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé: *Naturalis de ruminantibus historia*, Venise, 1584, in-4°. On chercherait vainement dans ce livre des connaissances exactes d'histoire naturelle, d'anatomie et de physiologie. L'auteur s'abandonne aux écarts d'une imagination déréglée, et surcharge de nouvelles hypothèses la théorie galénique, déjà si obscure et si compliquée. C.

EMILIEN (Marcus-Julius-Æmilius-Æmilianus), naquit en Mauritanie. Sa famille était obscure, son mérite seul l'avança dans la carrière des armes, qu'il embrassa de bonne heure. Il parvint aux premiers emplois de l'armée, et se trouvait gouverneur de Mésie sous Gallus. Quelques succès brillants obtenus sur les Goths, qu'il chassa des terres de l'empire, lui donnèrent un grand crédit auprès des soldats, et pendant que Gallus vivait à Rome dans la mollesse, l'armée proclama Emilien empereur, l'an 253. Lorsque Gallus eut connaissance de cette révolte, il fit marcher contre lui Valérien, l'un de ses généraux; mais ni les protestations du sé-

nat contre le choix de l'armée, ni les efforts de Gallus, ne purent arrêter les progrès de son concurrent. Emilien se dirigea sur Rome, battit complettement Gallus et Volusien son fils, qui marchaient à sa rencontre avec une nombreuse armée, mais qui furent abandonnés, et ensuite massacrés par leurs propres soldats auprès de Terni. Emilien vainqueur, vint se faire reconnaître par le même sénat qui peu de jours auparavant l'avait déclaré ennemi de la patrie; mais bientôt il fut lui-même forcé de descendre de ce trône qu'il venait d'usurper. Les troupes que Valerien amenait au secours de Gallus, ne voulurent point reconnaître Emilien pour empereur, et revêtirent leur chef de la pourpre. Emilien qui peut-être n'avait pas justifié toutes les espérances de ses soldats, fut massacré par eux auprès de Spolète, au moment où il se disposait à combattre son rival. Le lieu de sa défaite prit de cet événement le nom de *Pont sanglant*. Tel est au moins le récit de Victor dans son *Epitome*, car l'autre Victor prétend qu'Emilien mourut de maladie. La plupart des historiens sont à cet égard d'accord avec le premier. Emilien, suivant l'expression d'Eutrope, *obscurissimè natus, obscuriùs imperavit*. Il faut convenir aussi qu'il n'eût guère le temps d'illustrer son règne, qui ne dura que quatre mois. Il nous reste néanmoins plusieurs de ses médailles, tant romaines que des colonies, surtout de celles qui avoisinent les lieux où il fut proclamé empereur. Les grecques sont beaucoup plus rares. On donne à Emilien les prénoms de Caius et de Marcus. Victor le nomme Æmilius Æmilianus; Banduri cite deux médailles sur lesquelles il a vu ceux de Julius et de Sallustius; mais nous ne les avons point sous les yeux. Emilien ne peut pas avoir porté tant de surnoms différents; dans le nombre des médailles que l'on cite, il y en a sûrement quelques-unes qui sont apocryphes; nous croyons qu'il en est de même de celles qui ont été publiées par divers antiquaires, avec la désignation de son consulat. Nous avons examiné avec beaucoup de soin une assez grande quantité de médailles d'Emilien, aucunes ne font mention de son consulat, et nous n'y avons trouvé que les noms de *Marcus*, *Æmilius*, *Æmilianus*. Le burin des faussaires s'est si souvent exercé sur les médailles d'Emilien, surtout en grand bronze, qu'elles demandent d'être examinées avec sévérité. L'historien qui veut appuyer un fait sur ces monuments, doit avant tout s'assurer de leur authenticité. Les médailles d'or d'Emilien sont fort suspectes, celle qui est au cabinet du roi est de ce nombre, de sorte que la tête de ce prince manque à la suite d'or, qui est cependant la plus riche de l'Europe. T—N.

EMILIEN (Alexander-Æmilianus), gouvernait l'Egypte pour Gallien, sous le règne duquel on sait qu'il s'éleva de toutes parts des tyrans qui usurpèrent son autorité. Les Égyptiens étaient, plus que tout autre peuple, enclins à la révolte. Le prétexte le plus frivole suffisait pour les y disposer. Un jour, qu'excitée par un châtiment trop sévère infligé à un particulier, la populace s'était soulevée, elle se rendit au palais d'Emilien pour le massacrer; celui-ci, afin de se tirer d'embarras, se hâta de gagner les soldats qui avaient à se plaindre de Gallien, et se revêtit de la pourpre. Les troupes le reconnurent sur le champ, et apaisèrent la révolte. Trébellius Pollio, qui seul nous a conservé ces détails, dit qu'Emilien ne manquait pas d'une certaine vigueur pour gouverner. Il donna des preuves de bravoure, en

conduisant son armée contre les barbares qui avaient pénétré en Egypte; il les chassa de la Thébaïde, et les Egyptiens, par reconnaissance, l'appelèrent Alexandre ou Alexandrin. Le nom du héros qui avait autrefois délivré leur pays du joug des Perses, était le plus beau qu'ils pussent donner au vainqueur. Emilien fut arrêté au milieu de sa course victorieuse par Théodote, que Gallien envoya contre lui : il fut pris et étranglé dans sa prison après un règne fort court. Les médailles qu'on lui attribue sont fausses. Celles qui sont citées par Pellerin et par Beauvais, nous paraissent sortir de la fabrique de Cogornier (*Voy.* Cavino).

T—n.

EMILIUS-MACER. *V.* Macer.

EMIR-GIUN-OGLI, favori d'Amurath IV, commandait pour le sophi de Perse dans la ville de Levan, lorsque Amurath IV vint l'assiéger l'an de l'hégire 1044 ou 1635. Le persan, gagné sans doute, livra la place sans l'avoir défendue. Sa trahison lui gagna la bienveillance du sulthân; la conformité de vices lui acquit toute sa faveur. Emir-Giun aimait le vin avec autant d'excès que son nouveau maître. Amurath allait souvent le voir dans son palais, situé sur le Bosphore, et qui subsistait encore dans le siècle dernier, sous le nom d'Emir-Giun-Ogli Yalisi; ils ne buvaient pas d'autre vin que celui de Ténédos, le plus excellent et le moins fumeux de tous ceux des îles de l'Archipel. Emir-Giun-Ogli partageait avec Becri-Mustapha la faveur du sulthân; il survécut à ce fameux compagnon des débauches d'Amurath; il survécut même à son maître, dont il avança la mort en l'engageant à de nouveaux excès à la suite d'une maladie qui en était le fruit. Emir-Giun-Ogli ne trouva chez Ibrahim ni la même faveur ni la même protection. Le sophi de Perse n'avait pas oublié sa trahison; il fit de son châtiment la première condition de la paix que la Porte ottomane proposa à la mort d'Amurath IV, et Emir-Giun-Ogli fut sacrifié sans difficulté. Connu dans l'histoire par sa perfidie et par ses vices, qui associèrent un nom méprisable au nom illustre d'Amurath IV, son ami et son protecteur, Emir-Giun-Ogli fut étranglé en 1641.

S—y.

EMLYN (Thomas), théologien anglican, naquit en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln. En 1683 il entra en qualité de chapelain chez la comtesse de Donegal, mariée peu après à sir William Francklin. Ayant quitté sir William, il se mit à voyager en Angleterre et en Irlande, prêchant en différents lieux, jusqu'à ce qu'enfin en 1691 il s'attacha à la congrégation de non-conformistes de Wood-Street à Dublin. Il y épousa une veuve qui lui apporta quelque fortune, et y vécut tranquille et respecté pendant plusieurs années, jusqu'au moment où ses opinions religieuses attirèrent sur lui la persécution. S'étant en effet déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St.-Esprit, il fut d'abord privé de ses fonctions, puis condamné à un an de prison et à une amende de 1000 livres, qui furent ensuite réduites à 70, au moyen de quoi Emlyn put enfin sortir de prison après plus de deux ans de détention. Il continua à prêcher, mais sans aucun salaire, parmi ses partisans, et à publier divers ouvrages pour établir ou défendre son système. On essaya, mais en vain, d'élever contre lui de nouvelles persécutions. Il mourut le 30 juillet 1743, âgé de près de 80 ans. De ses nombreux ouvrages de controverse

le plus soigné est une *Défense du culte de N. S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706. Le plus curieux est celui qu'il a intitulé: *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710, et cette question préliminaire est de savoir si le baptême d'un premier chrétien ne suffit pas à toute sa postérité, et s'il est nécessaire d'en renouveler la cérémonie à chaque génération. L'auteur de sa vie prétend que cette doctrine, peu goûtée dans le temps, a fait dernièrement quelques progrès. Emlyn, quoique poursuivi pour ses innovations dans le dogme, a été estimé comme un homme d'une vie exemplaire, ferme autant que modéré dans ses opinions. Il fut intimement lié avec le fameux Samuel Clarke, sur la vie duquel il a écrit des mémoires qui n'ont paru qu'après sa mort, en 1746, dans la collectiou complète des OEuvres d'Emlyn, 3 vol. in-8°., où l'on trouve sa vie écrite par son fils, Sollom Emlyn. Ce dernier, savant jurisconsulte, mort en 1756, a publié l'*Histoire des plaids de la Couronne, par le lord Chief Justice Hale*, 1736, 2 vol. in-fol., avec une préface et des notes. X—s.

EMMA. *V.* EGINARD, et EDOUARD LE CONFESSEUR.

EMMANUEL. *Voy.* EMANUEL.

EMMERICH (GEORGE), né à Kœnigsberg, en Prusse, le 5 mai 1672, étudia la médecine à l'université de Leyde, où il obtint le doctorat en 1692. L'année suivante il fut nommé professeur extraordinaire, et en 1710 professeur ordinaire de médecine dans sa ville natale. Elu bientôt après maire (bourguemestre) de Lœbenicht, il fut appelé avec le même titre à Kœnigsberg, en 1724, et remplit ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 10 mai 1727. Ce médecin n'a point composé d'ouvrages volumineux, mais il a publié un grand nombre de dissertations, dont plusieurs méritent d'être signalées; elles ont été imprimées à Kœnigsberg, sous le format in-4°.: I. *De ratione et experientiâ medicâ*, 1693; II. *Thesium medicarum pentas, et totidem paradoxa*, 1698; il y traite principalement de l'action comprimante que l'air exerce sur toutes les parties de notre corps. III. *Teelogia ejusque infusum, seu de usu potûs theæ*, 1698. IV. *De morbo marino navigantibus primâ imprimis vice familiari*, 1700; V. *De frigore correptis*, 1701; VI. *De duumviratu helmontiano, ventriculo nimirùm et splene*, 1702; VII. *De febre virginum amatoriâ*, 1708; VIII. *De conjugio Astreæ cum Apolline, circa medicam forensem; Pars prima, De inspectione cadaveris*, 1710; *Pars secunda, De vulnere lethali in genere*, 1711; *Pars tertia, De vulneribus lethalibus in specie.* C.

EMMIUS (UBBO), né à Gretha ou Grietzyl, village de la Frise orientale, en 1547, d'une famille dont le nom patronymique était celui de *Diken*, fut, dès son enfance, consacré aux lettres, par son père, ministre du St.-Evangile, et pasteur à Gretha, qui lui-même était disciple de Luther, de Mélanchthon, et ami de l'illustre Polonais Jean à Lasco. Après de longues études théologiques, philosophiques et littéraires, commencées à Embden, continuées à Breme, à Norden, à Rostoch, et terminées à Genève, où il s'attacha surtout à Théodore de Bèze, il eut à opter, à l'âge de vingt-neuf ans, entre le ministère sacré et la carrière de l'instruction publique: il se décida pour cette dernière, et accepta

le rectorat de l'école latine de Norden en Ost-Frise. Des tracasseries théologiques le firent renoncer à ce poste en 1587. La petite ville de Leer le posséda ensuite; mais, en 1594, s'ouvrit pour lui un théâtre plus digne de son mérite. Les magistrats de Groningue, occupés de réorganiser leur collége, jetèrent les yeux sur Emmius; et, en 1614, ce collége ayant été érigé en université, ils l'en nommèrent recteur et lui conférèrent, concurremment avec les curateurs académiques, le pouvoir d'en désigner les professeurs, dans les différentes facultés. Emmius s'acquitta honorablement de cette commission; il rédigea aussi le réglement organique, et l'université de Groningue a toujours figuré depuis avec distinction parmi les corps enseignants des provinces unies des Pays-Bas. La chaire d'histoire et de langue grecque fut celle qu'orna spécialement Emmius. Le nombre et le mérite de ses disciples, la bonne intelligence où il vivait avec ses collégues, l'étendue de ses correspondances littéraires, l'estime particulière que faisait de lui le prince Guillaume-Louis de Nassau, gouverneur de la province; tout concourait à jeter un éclat peu commun sur ce savant, également recommandable par ses qualités morales, civiles et littéraires. Il joignait à beaucoup de science une grande modestie, et relevait le tout par une douce et profonde piété. Les quatre dernières années de sa vie, où il se vit empêché par ses infirmités de continuer ses fonctions professorales, furent consacrées avec d'autant plus de zèle au travail du cabinet. Il mourut le 9 décembre 1626, ayant refusé plusieurs fois les propositions les plus engageantes qui lui avaient été faites pour se transporter ailleurs. Ses obsèques furent un deuil public, et le prince Louis-Guillaume de Nassau les honora de sa présence. Les plus illustres étrangers, tels que Scaliger, de Thou, Chytræus et autres correspondants d'Emmius, ont exprimé pour lui la même admiration et la même estime que ses compatriotes Dousa, Heinsius, Scriverius, etc. Les principaux écrits qu'il a laissés, sont : I. *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol.; à la suite duquel ont paru *Canon chronicus compendiosus*; *Canon chronicus plenior*; *Chronologia veterum romanorum*, et *Appendix geneologica*. II. *Vetus græcia illustrata*, Leyde, 1626, in 8°.; Gronovius l'a réimprimé dans ses *Antiquités grecques*, tom. IV. III. *Rerum Frisicarum historia*, partagée en six décades, qui ont d'abord paru séparément, de 1596 à 1616, et ensuite réunies, à Leyde, 1616, in fol. Emmius s'attacha à purger l'histoire de la Frise de beaucoup de fables accréditées par Furmerius, Suffridus Petri et autres. Il avait déjà publié auparavant, et dans les mêmes intentions : *De origine atque antiquitate Frisorum*, Groningue, 1603, in-12, et *De agro Frisiæ inter Amasum* (l'Ems), et *Lavicam* (le Lauwer) *de que urbe Groningâ in agro eodem*, ibid., 1605, in-8°., fig., suivi des annales de cette ville, depuis l'an 1260. IV. *Historia nostri temporis*; il n'y est question que de disputes locales entre les villes de Groningue et d'Embden. Cet ouvrage n'a paru qu'en 1732, à Groningue, in-4°. George Albert, prince d'Ost-Frise, dont il blessait les prétentions, le fit brûler par la main du bourreau, à Aurich, en 1733. Emmius avait débuté par deux ouvrages de théologie polémique, l'un dirigé contre Daniel Hoffmann, professeur à Helmstædt, Herborn, 1601, in-12; l'autre contre l'illuminé David-George. (*Voy.* David-George.) La traduc-

tion hollandaise du dernier a paru à La Haye, en 1603. Enfin, nous avons d'Emmius une *Oraison funèbre* et une *Biographie* de Guillaume Louis, comte de Nassau, 1621, in-4°., et un morceau sur l'inauguration de l'académie de Groningue, en tête du livre intitulé : *Effigies et vitæ professorum Groningensium*, où nous avons principalement puisé nos matériaux pour cet article. *Voyez* aussi *Elogium Ubb. Emmii, id est, de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta*, ibid., 1628, in-4°. de 80 pages.

M—on.

EMO, premier abbé de Werum, ordre de Prémontré, dans la Frise, près Groningue, avait fait de la transcription des manuscrits, soit sacrés, soit profanes, la principale occupation de ses religieux, et lui-même leur donnait l'exemple de ce travail, auquel il employait tout le temps qui s'écoulait depuis les matines, récitées à minuit, jusqu'au jour; par ce moyen il enrichit considérablement la bibliothèque de son abbaye. Il mourut saintement en 1237. L'abbé Emo est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on se bornera à citer une *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, laquelle a été continuée jusqu'en 1272, par Menko, 3°. abbé de Werum, et ensuite par un anonyme jusqu'en 1292. Cette chronique, restée inédite, fut imprimée en 1700, et insérée par Antoine Mathieu dans le 3°. tome de ses Analectes, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le premier volume de ses Antiquités sacrées. — Il ne faut point confondre l'abbé Emo avec un autre Emo, son cousin-germain, qui fonda de ses biens l'abbaye de Warum, y prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et mourut à Rome en 1215. L—y.

EMPEDOCLES, célèbre philosophe grec, était d'une des principales familles d'Agrigente en Sicile. Buton, son père, était fils d'un autre Empédocles, qui avait remporté à Olympie le prix de la course des chars en la 71°. olympiade, l'an 496 av. J.-C. On n'est point d'accord sur le nom de ceux qui furent les maîtres d'Empédocles. Il ne peut pas avoir été le disciple de Pythagore, qui était mort long-temps avant lui, mais il avait vraisemblablement reçu des leçons de quelques Pythagoriciens, car on reconnaissait leur doctrine dans ses écrits. Il avait réuni l'étude de la médecine à celle de la philosophie, et il y avait fait de grands progrès. Une femme d'Agrigente, nommée Panthéa, était tombée dans un état de léthargie tel, qu'elle avait perdu le mouvement, et n'avait point de respiration apparente. Les médecins la croyant morte l'avaient abandonnée. Empédocles la rappela à la vie au bout de trente jours. Cette cure le fit regarder comme un dieu, et s'il n'accrédita pas cette idée, il chercha tout au moins à se faire passer pour un homme spécialement favorisé par les dieux, car il ne se montrait en public que vêtu de pourpre, avec une ceinture d'or, les cheveux flottants et la tête ornée d'une couronne, telle que celle de la Pythie; il se faisait suivre par des esclaves, et avait toujours un maintien grave et sérieux. Il s'acquit aussi une grande influence dans la république d'Agrigente, étant au premier rang par sa naissance et par ses richesses; il refusa la tyrannie qu'on lui offrait, et ayant découvert une conspiration qui tendait à la donner à un autre, il en fit punir les auteurs. Il y avait à Agrigente un sénat de mille personnes, qui s'était arrogé toute l'autorité, il le renversa au bout de trois ans, et fit adopter le gouvernement populaire. Il vivait encore lorsque la ville d'Agri-

gente fut prise par les Carthaginois, l'an 403 av. J.-C., car Diogène Laerce dit, d'après Timée l'historien, que, lorsqu'on la fonda de nouveau, les descendants des ennemis d'Empédocles s'opposèrent à son retour, et qu'il alla s'établir dans le Péloponnèse, où il termina ses jours, on ne sait comment ni à quelle époque. On ne connaissait pas même son tombeau. Timée s'élevait fortement contre le conte qu'on faisait, qu'Empédocles s'était précipité dans l'un des cratères de l'Etna, et comme il était Sicilien lui-même, il est plus croyable que les autres auteurs. Empédocles avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre était un poëme intitulé : *Classica*, c'est-à-dire, *de la Nature et des Principes des choses*. Il admettait quatre éléments, le Feu, l'Eau, l'Air et la Terre ; et deux causes primitives et principales, la Haine et l'Amitié, l'une qui les divise, l'autre qui les unit. Il appelait le feu Jupiter ; la terre Junon ; l'air Pluton et l'eau Nestis, et il paraît un des premiers qui aient allégorisé la mythologie : il y expliquait les principes de la métempsycose ; il prétendait que la partie supérieure de l'ame était d'origine divine, qu'elle avait été reléguée dans un corps pour la punir, et qu'elle passait successivement dans plusieurs, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement purifiée. Les fragments des écrits d'Empédocles ont été réunis par M. Sturz, dans le recueil intitulé : *Empedoclis Agrigentini, de vitâ et philosophiâ ejus exposuit, carminum reliquias collegit, M. Frid. Guill. Sturz*, Leipzig, 1805, in-8°. 2 vol. Il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ Taurinensis restituta ab Amedeo Peyron.*, Leipzig, 1810, in-8°. C—R.

EMPEREUR (Constantin l'), orientaliste hollandais, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Erpenius, naquit à Oppyck, et vécut dans le 17ᵉ. siècle. Il unit à l'étude du droit et de la théologie celle des langues orientales, dont il acquit une grande connaissance. Après avoir professé la théologie pendant huit ans à Harderwick, il obtint la chaire d'hébreu de l'université de Leyde en 1627, et prononça pour l'ouverture de ses cours une harangue latine, *De dignitate et utilitate linguæ hebraïcæ*, qui a été imprimée la même année. En 1639 le comte Maurice le nomma son conseiller ; il mourut à Leyde en 1648, peu de temps après avoir été nommé professeur de théologie dans l'université de cette ville. Le désir de répandre la connaissance de l'hébreu parmi les chrétiens, et de répondre aux objections des juifs, dirigea toujours l'Empereur dans les travaux qu'il entreprit. On lui doit plusieurs traductions de livres judaïques et talmudiques, qui ont joui de l'estime des savants. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi, hebr. cum vers. et comment.*, Leyde, 1630, in-4°.; II. *notæ ad David Kimchi* οδοιποριαν *ad scientiam introductio*, ibid., 1631, in 8°.; III. *porta anterior, sive de legibus hebræorum forensibus, cum versione et commentariis*, ibid., 1637, in-4°.; IV. *clavis talmudica hebræa et lat.*, ibid., 1634, in-4°.; V. *liber Halicoth olam, R. Jeshuæ levitæ et lib. Maro Haggemaza, R. Samuelis Hannagid. hebr. lat.*, ibid., 1634, in-4°.; VI. *consultatio Abarbanielis et Alsheichi in cap.* 53 *Isaïæ ;* VII. *versio et notæ ad Josephi Jechiadæ paraphrasin in Danielem*, Amsterdam,

1633 ; VIII. *disputationes theologicæ XVIII*, Leyde, 1648, in-8°.; IX. *comment. ad Bertramum de republ. hebræorum*, Leyde, 1641, in-8°. On doit encore à l'Empereur une édition estimée de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle, avec une version latine et des notes, Leyde, 1633, in-8°. J—N.

EMPIRICUS (SEXTUS). *Voyez* SEXTUS.

EMPOLI (JEAN D'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit la relation du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes. Elle est intitulée : *Navigation des Indes, sous la charge du seigneur Alphonse d'Albuquerque*, et se trouve en italien dans le premier volume de Ramusio, et traduite en français dans le 2e. volume du recueil du Temporal. Quoiqu'extrêmement succincte, elle se fait lire avec plaisir, parce qu'elle donne une idée de la manière de naviguer et de l'état des connaissances géographiques à cette époque. La flotte d'Albuquerque, composée de quatre vaisseaux, partit de Lisbonne le 6 avril 1503, alla du cap Verd au Brésil, appelé alors Terre de la Vraie Croix, aborda près du cap de Bonne-Espérance, et à Céphale (Sofala), fut dispersée par la tempête; une partie relâcha à Meliude, afin d'y atteindre le capitaine en chef; « mais, dit d'Empoli, nous » fûmes frustrés de notre expectative; » ce qui nous advint mal-à-propos; » car le temps commode pour passer » par le golfe, droit chemin pour aller » en Indie, étoit presqu'expiré, qui » est devant le mois de septembre, » après lequel il n'est question de passer par ce golfe, durant sept mois » entiers et consécutifs. » Ces vaisseaux se rejoignirent en mer, gagnèrent *Pont-Deli*, et arrivèrent à Cananor le 11 septembre. On traita des épiceries. La flotte trouva à Calicut François d'Albuquerque, parti de Lisbonne huit jours après elle. On fournit des secours au roi de Cochin contre ses ennemis, et l'on bâtit un fort dans ses états. Enfin l'on aborda à une terre appelée Colom, « lieu incongneu et » non découvert jusqu'aujourd'hui. » C'est Coulan. Sa distance de Cochin est notée avec exactitude. Empoli fut envoyé à terre pour reconnaître le pays. Les Portugais trouvèrent le rivage garni de plus de quatre cents habitants du lieu ; ils leur firent dire qu'ils étaient chrétiens; ces derniers répondirent qu'ils l'étaient pareillement depuis le temps de S.-Thomas, et que leur nombre total s'élevait à trois mille. Le roi payen accueillit les Européens, fit charger de poivre les navires des Portugais, et signa avec eux un traité par lequel il s'engageait à leur livrer, à un prix convenu, toutes les épiceries qui croissaient dans ses états. La flotte retourna ensuite à Cononor, toucha à Mozambique, fut prise de calme sous la ligne, et perdit tant de monde qu'elle fut obligée de renforcer ses équipages à St.-Jago, et rentra à Lisbonne le 16 septembre 1504. Empoli s'excuse d'avoir oublié de décrire les mœurs des Malabares. Le peu qu'il en dit annonce qu'il les avait bien observées. E—s

EMPORAGRIUS (ÉRIC), docteur en théologie et évêque de Strengnes, en Suède, mort l'année 1674. Avant de parvenir à l'épiscopat, il avait été professeur à Upsal, et pasteur à Stockholm. Pendant qu'il occupait cette dernière place, il fut question d'un projet de réunion entre les luthériens et les réformés, proposé par un Ecossais nommé Dury. Emporagrius, strictement attaché à la con-

fession d'Augsbourg, s'opposa à la réunion, et se mit à la tête du clergé de la capitale pour donner une protestation solennelle. Il publia même à ce sujet un ouvrage contre l'évêque Mathiæ, qui penchait pour les opinions de Dury. Peu après la mort de Gustave-Adolphe, Emporagrius fit paraître un discours intitulé : *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus, etc.*, Upsal, 1636, in-fol. Lorsque ce théologien fut devenu évêque de Strengnes, il publia un catéchisme bien conforme à la doctrine luthérienne ; mais qui fut cependant supprimé, parce que l'évêque, en parlant des femmes, les avait appelées des *immeubles domestiques*, expression qui déplut beaucoup à la reine Hedwige Eléonore. C—AU.

EMPORIUS, rhéteur célèbre et contemporain de Cassiodore, au 6ᵉ. siècle. Il nous reste de lui quelques traités sur le bel art qu'il avait exercé : I. *De Ethopoïâ ac loco communi*; II. *Demonstrativæ materiæ præcepta*. Gibert a donné une courte analyse, mais une idée satisfaisante de ces divers écrits, dans ses *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, tome II. Les ouvrages d'Emporius se trouvent dans les *Veterum de arte rhet. traditiones*, Bâle, in-4°., 1521; et dans les *Rhet. latin. scripta*, Paris, in-4°., 1599. A..D—R.

EMPORTES (DUPUY D'). *Voy.* DUPUY, tom. XII, pag. 327.

EMPSON (RICHARD). *V.* DUDLEY (Edm.)

EMSER (JÉROME), théologien catholique allemand, fameux controversiste, et l'un des plus ardents adversaires de Luther, naquit à Ulm, en 1477. Après avoir fait ses premières études à Tubingen, où il montra pour la poésie latine des dispositions peu communes, il alla les continuer à Bâle, où il étudia le droit, la théologie et l'hébreu. Nommé, en 1500, secrétaire et chapelain du cardinal Raymond de Gurk, il accompagna pendant deux ans ce prélat dans les voyages qu'il fit en Allemagne et en Italie. Après cette tournée, Emser se fixa pour quelque temps à Strasbourg, et y fit imprimer, en 1504, quelques écrits du fameux Pic de la Mirandole, qu'il orna d'une préface où les louanges sont prodiguées à l'auteur. De Strasbourg il se rendit à Erfurt, et y enseigna quelque temps les humanités ; mais la protection du cardinal Raymond le fit bientôt appeler à Leipzig, où il fut, la même année, reçu membre de l'université, et se consacra particulièrement à l'enseignement du droit canonique, quoiqu'il n'en fût pas professeur ordinaire, n'ayant pris que le degré de licencié. Le duc George de Saxe, vers le même temps, le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde. Les recherches que son emploi lui donna occasion de faire dans les anciennes archives du pays, lui firent découvrir quelques pièces importantes relatives à la canonisation de S. Bennon, évêque de Meissen. Après son retour de Rome, où il fit un voyage en 1510, le duc de Saxe lui donna quelques bénéfices à Dresde et à Meissen ; on croit même qu'il y obtint un canonicat. Il essuya peu de temps après une maladie dangereuse, et résolut, après sa guérison, de ne plus s'occuper que d'affaires relatives à la gloire de Dieu et au bien de l'Eglise. C'est alors que le duc George l'engagea à écrire contre le luthéranisme, dont les premières étincelles commençaient à se répandre dans ses états. Emser commença par avoir quelques entretiens particuliers avec Luther,

qui jusqu'alors (1519) avait été son ami. N'ayant pu rien gagner sur lui, il prit la plume et le combattit à outrance; il ne se montra pas moins zélé adversaire de Carlostad et de Zwingle. Les détails de ces querelles théologiques n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui; l'âcreté qu'on y mit de part et d'autre n'était pas propre à amener une conciliation. Emser mourut subitement, probablement à Leipzig, le 8 novembre 1527. Le premier ouvrage qu'il publia contre Luther est intitulé : *Aus was Grund*, etc.; c'est-à-dire, *Motifs pour lesquels la traduction du Nouveau Testament, par Luther, doit être défendue au commun des fidèles*, Leipzig (1523), in-4°., réimprimé avec augmentation sous le titre d'*Annotations sur la traduction*, etc., Dresde, 1524, in-8°. Cet écrit n'ayant fait que donner plus de vogue à la version de Luther, en excitant la curiosité du public, le duc de Saxe engagea Emser à publier lui-même une traduction allemande du Nouveau Testament, pour l'opposer à celle du réformateur : elle parut trois ans après, sous ce titre : *Das naw Testament nach lawt der christliche kirchen bewerten Text*, etc., Dresde, 1527, in-fol., réimprimée à Paris en 1630 : elle l'avait été très souvent en Allemagne. Dans sa préface, Emser avoue qu'il a comparé l'ancienne et la nouvelle version allemande, prenant pour base la vulgate, et notant en marge les variantes que le texte grec offre avec cette dernière. Il ajoute qu'il a partout réfuté les fausses gloses de Luther, pour y en substituer d'autres conformes au sens de l'Eglise. Les luthériens prétendirent qu'Emser n'avait pas assez d'érudition pour avoir pu consulter le texte grec, et que sa version n'était autre chose que celle de Luther, dont il avait seulement changé les passages sur lesquels s'appuyait la nouvelle réforme, et adouci quelques expressions qui ne lui paraissaient pas avoir la décence convenable. Quoi qu'il en soit, cette traduction eut pendant plus d'un siècle beaucoup de cours dans l'Allemagne catholique; mais ayant été faite à une époque où la langue était loin d'être fixée, le style en est devenu suranné, et des versions plus récentes l'ont fait abandonner. On peut voir à cet égard R. Simon, le P. Lelong, Zeltner, Panzer et les autres auteurs qui ont écrit l'histoire des traductions de la Bible. Nous ne donnerons pas la liste, assez nombreuse, des autres écrits d'Emser; ils sont à peu près oubliés, à l'exception de son Histoire de la vie et des miracles de S. Bennon, qui parut à Leipzig en 1512, et fut réimprimée à Dresde, 1694, in-4°. On trouve de plus grands détails sur Emser dans la *Vie de Luther*, par Cochlée, et surtout dans la *Notice sur la vie et les écrits de Jérôme Emser*, par G. C. Waldau, Anspach, 1783, in-8°., brochure d'environ 80 pages, tirée de la *suite du Recueil concernant les affaires théologiques anciennes et modernes*, 1720. Ces deux ouvrages sont en allemand. C. M. P.

ENAMBUC (VAUDROSQUES-DIEL d'), fondateur des colonies françaises dans les Antilles, était cadet d'une maison de Normandie. Ses belles actions, sa prudence, son courage l'avaient rendu fameux sur mer, et lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau. Le désir d'être utile à son pays, et de travailler à améliorer sa fortune, très mince d'après les lois particulières de la province qui l'avait vu naître, le porta à équiper à ses frais un Brigantin de quatre canons et de quelques pierriers. Il y embarqua une quarantaine de marins bra-

ves, aguerris et disciplinés, et partit de Dieppe, en 1625, pour aller faire des prises sur les Espagnols, dans les mers des Antilles. Arrivé aux îles du Cayman pour s'y radouber, il fut découvert dans une baie par un galion espagnol de trente-cinq canons. Il se battit avec une telle valeur, pendant trois heures, contre cet ennemi si supérieur en force, qu'il le contraignit à prendre la fuite. Maltraité lui-même dans cette action glorieuse pour lui, il attérit après quinze jours de navigation à St.-Christophe, où quelques Français, établis depuis divers temps, vivaient en bonne intelligence avec les sauvages. D'Enambuc, pendant que l'on travaillait à son bâtiment, parcourut l'île; l'air en était sain, le sol lui parut excellent, le tabac que les Indigènes cultivaient pour leur usage était très beau, d'une qualité supérieure, et venait presque sans culture. Il regarda cette île comme un port excellent pour s'y établir; sonda l'esprit des Français qu'il y avait rencontrés, et les ayant trouvés disposés à y demeurer sous sa conduite, il leur promit d'aller en France demander au roi la permission de former une compagnie pour soutenir la colonie, et de revenir vivre et mourir avec eux. Dans le même temps, des Anglais, arrivés dans une autre partie de l'île, après une aventure pareille à celle qui y avait amené d'Enambuc, s'y établissaient de leur côté. Les deux nations résolurent de la partager, ne doutant point, dit le P. Labat, que les Indiens ne le leur permissent, ou qu'au pis aller ils ne se trouvassent bientôt en état de les en chasser s'ils étaient trop revêches. Tous vivaient en bonne intelligence, quand les Sauvages, excités par un de leur *Boyez*, ou médecin, résolurent de massacrer tous les étrangers. Une femme sauvage révéla le complot aux Européens, qui punirent les Indiens et les exterminèrent. Bientôt après, trois mille Sauvages, auxquels les autres avaient mandé de venir les aider, débarquèrent dans l'île, et attaquèrent les Européens; ils se rembarquèrent après avoir perdu les deux tiers de leur monde. L'île fut dès-lors tranquille. D'Enambuc, pendant un séjour de huit mois, avait fait cultiver du tabac, et abattre du bois d'acajou. Il chargea de ces objets son navire, qui arriva heureusement à Dieppe, où le tabac fut vendu dix francs la livre. Le bel équipage dans lequel d'Enambuc et quelques-uns des siens parurent ensuite à Paris, fit naître à bien du monde l'envie de le suivre dans son établissement. D'Enambuc fut présenté au cardinal Richelieu, qui goûta ses projets, fit dresser dans son palais un acte d'association pour le commerce des Antilles, signa le premier cet acte, et en sa qualité de surintendant du commerce de France, délivra à d'Enambuc et à Durossey, son compagnon, une commission qui leur permettait d'établir une colonie française dans l'île de St.-Christophe, ou dans toute autre qu'ils choisiraient depuis le 11e. jusqu'au 18e. degré de latitude septentrionale. D'Enambuc et Durossey partirent du Havre avec deux vaisseaux le 14 février 1627. Le voyage fut malheureux, il périt beaucoup de monde dans la traversée. Les Anglais avaient eu plus de succès. Cette différence n'empêcha pas d'effectuer amicalement le partage de l'île et de le consolider par un traité. Durossey fut expédié en France pour y chercher des secours. Les Anglais, profitant du mauvais état des Français, s'emparèrent d'une partie de leurs terres. La prudence et la valeur d'Enambuc les continrent; lui-

même vint en France exposer le triste état de la colonie. Le cardinal de Richelieu, instruit en même temps que les Espagnols armaient une escadre pour chasser les Français de St.-Christophe, envoya dans cette île un renfort de six vaisseaux du roi, et six bâtiments de transport. Ce secours arriva à temps pour mettre les Anglais à la raison; leur flotte fut défaite. Ils firent la paix. Les vaisseaux français avaient quitté l'île lorsque les Espagnols parurent et firent une descente. Une partie des Français se défendit mal. Durossey était d'avis que l'on abandonnât l'île, malgré les représentations d'Enambuc qui voulait que l'on tînt bon; l'opinion du premier fut suivie, on s'embarqua sur deux vaisseaux pour aller habiter l'île d'Antigue. Après avoir battu la mer pendant trois semaines, les Français abordèrent à St.-Martin. Durossey débaucha quelques officiers et fit appareiller un des navires pour la France, où le cardinal de Richelieu donna ordre de l'enfermer à la Bastille. D'Enambuc rendit le courage à ceux qui restaient, et partit pour Antigue. Il trouva cette île mal saine, revint à St.-Christophe après trois mois d'absence, et travailla avec un zèle infatigable à relever la colonie qui lui devait l'existence. Il réunissait en lui tous les pouvoirs, et les employait avec tant de sagesse que chacun se soumettait avec joie à ce qu'il ordonnait. « Ceux de la colonie, dit le père » Dutertre, vivaient dans une si par- » faite union les uns avec les autres, » qu'on n'avait pas besoin de notai- » res, de procureurs, ni de sergents. » D'Enambuc, non content de faire prospérer cette colonie naissante, et de la défendre des usurpations des Anglais, résolut de former des établissements dans les îles voisines avant que ces derniers s'en missent en possession. Ayant été supplanté par un de ses lieutenants auquel il avait communiqué son projet sur la Guadeloupe, il prit avec lui cent habitants, bons cultivateurs, et alla, en 1635, les installer à la Martinique, où il bâtit le fort St.-Pierre, et revint à St.-Christophe. Le gouverneur qu'il y avait laissé sut en imposer aux Sauvages et vivre en bonne intelligence avec eux. S'étant embarqué pour venir conférer avec d'Enambuc, il fut jeté par les vents sur les côtes de St.-Domingue, où les Espagnols le retinrent trois ans prisonnier. D'Enambuc, qui le croyait pris en mer, envoya pour gouverner à sa place son propre neveu Duparquet qui, élevé sous ses yeux, et dans ses principes, fit prospérer cette colonie (*V.* Duparquet). Les habitants de St.-Christophe commençaient à jouir du fruit de leurs travaux, et à vivre dans l'abondance et dans la paix, lorsque, vers la fin de 1636, ils eurent la douleur de perdre d'Enambuc qui succomba enfin à ses fatigues; le cardinal de Richelieu dit, en apprenant sa mort, que le roi avait perdu un des plus fidèles serviteurs de son état. » Les ha- » bitans l'ont pleuré comme leur père, » dit le P. du Tertre, les ecclésiastiques » comme leur protecteur; et les co- » lonies de St.-Christophe, de la » Guadeloupe et de la Martinique, » l'ont regretté comme leur fonda- » teur. » Le P. Bouton représente d'Enambuc comme homme d'esprit et de jugement, et fort entendu à faire de nouvelles peuplades et établir des colonies. E—s.

ENCINA. *V.* Enzina.

ENCINAS. *Voy.* Dryander.

ENCOLPIUS. *Voyez* Elyot.

END (Christophe), artiste allemand, qui chercha à représenter les

plantes d'une manière particulière, ce fut par des découpures de papier; il existe de lui un manuscrit de ce genre à la bibliothèque de Berlin, qui contient 150 plantes, et un autre 115. Moehsen a fait connaître dans ses lettres ce chef-d'œuvre de patience; il est intitulé : *J. Christophori End 150 kræuter aud Gewachse nach ihrer Gestalt, durch einem besonders Runstschitt obgebildet M. S. anno* 1681, in-4°.

D—P—s.

ENDEL, ou HENDEL MANOACH, rabbin polonais, mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été imprimés après sa mort par les soins de Moïse son fils: en voici les titres : I. *Sagesse de Manoach*, c'est-à-dire, corrections et leçons thalmudiques diverses, touchant la Gemare, Prague, 1585, in-4°.; II. *Repos des cœurs*, c'est-à-dire, commentaire sur le titre intitulé : *Chovad allevavoth*, Lublin, 1596, in-4°.; III. *Exposition du commentaire du rabbin Bechai, sur la loi*, Prague, 1585, in-fol.; il n'a paru que dix feuilles de cette exposition : dans la préface qui est en tête de l'ouvrage, l'éditeur, Moïse, fils d'Endel, annonce qu'il publiera les autres écrits de son père, touchant le texte sacré, le Thalmud, ses livres cabalistiques et astronomiques.

J—N.

ENDELECHIUS ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète, né dans le 4e. siècle, était de Bordeaux, et quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, beau-frère d'Ausone, qui lui a consacré une épitaphe dans ses *Parentalia*. Lié depuis son enfance avec S. Paulin, évêque de Nole, à son exemple, il embrassa le christianisme. On conjecture, d'après les lettres de S. Paulin, qu'il avait deux amis du même nom, mais on ne peut savoir lequel lui a fourni le plan de son apologie pour Théodose-le Grand. Sidoine Apollinaire fait mention d'un Endelechius qui enseignait la rhétorique à Rome; son nom se retrouve dans la souscription d'un manuscrit d'Apulée, conservé à la bibliothèque de Florence, et Reinesius pense que ce pouvait être le fils de celui qui fait l'objet de cet article. Endelechius passa ses derniers jours dans la retraite, et on a même des raisons de croire qu'il avait pris l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. S. Paulin cite avec éloge les hymnes qu'Endelechius avait composées sur la parabole des dix vierges de l'Évangile. Elles sont perdues, mais on a conservé de lui une églogue intitulée : *De mortibus boum*, et cette petite pièce ne donne pas une idée avantageuse de son talent pour la poésie. Elle fut faite à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui causa de grands ravages dans la Turkie, l'Illyrie et la Flandre, vers 377. Les interlocuteurs sont un païen qui s'abandonne au désespoir d'avoir vu périr ses troupeaux, et un chrétien qui s'efforce de le consoler par la pensée de la Providence. Pierre Pithou fit imprimer cette pièce, pour la première fois, en 1590, dans le tome IIe. des *Epigrammata et poëmatia veterum*, pag. 448 et suiv. Elle a reparu depuis in-4°., sans date et sans nom de ville; Francfort, 1612, in-8°., avec des notes de Jean Weitz, et Leyde, 1714, in-8°., avec les notes de Weitz et de Wolfgang Séber : cette édition est la plus estimée. Elle a été insérée aussi dans la *Biblioth. patrum*, et dans différents recueils de poésies chrétiennes.

W—s.

ENÉE le tacticien, qu'on croit le même qu'Enée de Stymphale, dont parle Xénophon, et qui était général

des Arcadiens vers l'an 361 av. J.-C, avait fait un traité sur les connaissances nécessaires à un général d'armée, dont les anciens faisaient beaucoup de cas. Cinéas, qui vivait à la cour de Pyrrhus, en fit un abrégé, que les généraux romains portaient assez ordinairement avec eux, et qui nous est resté, le grand ouvrage s'étant perdu. Il a été publié pour la première fois par Isaac Casaubon, à la suite de son édition de Polybe, Paris, 1609, in-fol., et réimprimé dans les éditions de Tollius, Amsterdam, 1670, in-8°., 3 vol., et Leipzig, 1763, in-8°., 3 vol. Il ne se trouve point dans celle de M. Schweighæuser. Il serait à souhaiter qu'on en donnât une nouvelle édition, pour laquelle on ferait bien de consulter les manuscrits de cet auteur, qui se trouvent dans la Bibliothèque du roi. C—R.

ENÉE DE GAZA, philosophe chrétien, de la ville de Gaza en Palestine, vivait sur la fin du 5e. siècle. Nous avons de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, sur l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps, dans les principes de la religion chrétienne. Il a été publié pour la première fois en grec et en latin dans une collection d'anciens théologiens grecs imprimée à Zurich, chez André Gessner, 1559 et 1560; mais la version latine par Ambroise le camaldule avait déjà paru à Bâle en 1516. Il a été réimprimé depuis dans différentes bibliothèques des Saints-Pères, mais toujours d'une manière très incorrecte. La dernière édition est celle que Gasp. Barthius a donnée avec des notes assez amples, Leipzig, 1655, in-4°.; elle est encore plus incorrecte que les précédentes. Il serait à souhaiter qu'on donnât une nouvelle édition de ce dialogue, qui est très bien écrit et assez intéressant. Il y en a un fort bon manuscrit à la Bibliothèque du roi. On a encore d'Enée de Gaza vingt-cinq Lettres grecques, insérées dans le recueil de lettres d'auteurs grecs publié par Alde Manuce, Rome, 1499, in-4°. On les retrouve avec une version latine dans l'édition qui porte le nom de Cujas (Genève), 1606, in-fol. C—R.

ENÉE SYLVIUS. *V.* PIE II.

ENEMAN (MICHEL), né en Suède dans la ville d'Enkoeping en 1676, étudia la théologie et les langues orientales d'abord à Upsal et ensuite à Greifswald. En 1707 il fut nommé secrétaire du consistoire établi par Charles XII près de l'armée suédoise, et il accompagna ce prince à Bender. Pendant quelque temps il fit les fonctions d'aumônier de l'ambassadeur de Suède à Constantinople. En 1711 il entreprit aux frais du roi un voyage en Asie et en Egypte. Pendant qu'il parcourait ces contrées, Charles lui assura une récompense honorable en le nommant professeur des langues orientales à Upsal; mais il mourut immédiatement après son retour en Suède, l'année 1714. La relation de son voyage en suédois ne fut publiée qu'en 1740 à Upsal. On a aussi de lui une dissertation latine *De salute infantum sine baptismo decedentium Christianorum ac Gentilium*, Greifswald, 1706, in-4°. C—AU.

ENFANT (JACQUES L'). *Voyez* LENFANT.

ENFIELD (GUILLAUME), écrivain anglais, né à Sudbury en 1741, fut élevé au collége de Daventry, dans les principes des protestants non-conformistes. Il fut nommé en 1763 pasteur d'une congrégation de non-conformistes à Liverpool. En

1770 il fut choisi pour remplir la chaire de belles-lettres à l'école de Warrington dans le Lancashire, et depuis cette époque il partagea son temps entre le ministère ecclésiastique, l'éducation de la jeunesse, soit publique, soit particulière, et la composition d'ouvrages utiles, parmi lesquels on remarque les suivants : I. *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8°.; II. *le Prédicateur anglais*, ou *Sermons sur les principaux sujets de la religion et de la morale*, *choisis*, *revus et abrégés de divers auteurs*, 1773, 4 vol. in-12; III. *Essai sur l'histoire de Liverpool*, tiré en partie des papiers inédits de George Perry, 1774, in-fol.; IV. *Observations sur la propriété littéraire*, 1774, in-4°.; V. l'*Orateur* (the Speaker), choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains anglais, 1775, in-8°.; VI. *Sermons biographiques*, ou *suite de discours sur les principaux personnages de l'Ecriture-Sainte*, 1777, in-12; VII. *Exercices d'élocution*, 1780, in-12, pour servir de suite à l'*Orateur;* VIII. *les Institutes de la philosophie naturelle, théorique et expérimentale*, 1785, 1800, in-4°., IX. *Histoire de la philosophie*, *depuis les premiers temps jusqu'au commencement du siècle présent*, *d'après l'ouvrage de Brucker* (*Historia critica philosophiæ*), 1791, 2 vol. in-4°. Cet abrégé, qui n'est point une simple traduction de celui que Brucker a donné lui-même de son volumineux ouvrage, est très bien fait et très bien écrit. X. Les articles signés de la lettre initiale de son nom dans le premier volume de la *Biographie universelle*, par J. Aikin, G. Enfield, etc. (1799, in-4°.), articles qui forment plus de la moitié de ce volume. Cet homme estimable mourut le 3 novembre 1797 à Norwich, où il était alors pasteur de la congrégation des non-conformistes. On publia l'année suivante trois volumes in-8°. de *Sermons sur des sujets pratiques*, composés et préparés par lui pour l'impression, et précédés de Mémoires sur sa vie, par J. Aikin. Ces Sermons, comme tous ses ouvrages, sont écrits d'un style simple, clair, élégant, qui s'élève quelquefois avec le sujet. On a cru y reconnaître la manière de Blair un peu affaiblie et moins chargée d'ornements; la morale y est présentée sans austérité, et ils paraissent encore plus propres à former l'esprit et le goût qu'à élever l'ame à la piété. X—s.

ENGAU (JEAN-RODOLPHE), savant jurisconsulte à Iéna, naquit à Erfurt le 28 avril 1708. Ses heureuses dispositions le firent distinguer dans les premières écoles par Langguth son maître, homme de mérite, qui le prit sous sa protection. En 1720 il alla continuer ses études à Weimar, dont l'université était alors dirigée par le fameux Jean-Mathieu Gessner, qui reconnut dans ce jeune homme un mérite supérieur, et le fit travailler avec lui au catalogue de la grande bibliothèque qu'il était chargé de mettre en ordre. Six ans après, le jeune Engau se rendit à Iéna, où il s'occupa avec passion de l'étude des sciences. Il se livra ensuite à la jurisprudence, et fit des progrès sous la direction du professeur Brunquell, dont la maison et la bibliothèque lui étaient toujours ouvertes. Aidé de cette protection et fort de ses connaissances il fut nommé docteur en 1734, et obtint en 1740 une chaire de professeur ordinaire à l'université de Iéna. En 1743 il fut nommé échevin, en 1746 on le décora de la dignité d'ancien, et en

1748 on le fit conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach. Il remplit à deux reprises la charge de recteur de l'université, avec autant de zèle que de lumières. Les villes de Tubingen, de Francfort et de Halle lui firent plusieurs fois des offres avantageuses pour l'attirer dans leur sein; mais il préféra rester dans celle qui avait la première reconnu son mérite et l'en avait récompensé; aussi il finit ses jours à Iéna, âgé seulement de quarante-sept ans, le 18 janvier 1755. Engau fit toujours preuve d'un grand zèle pour la prospérité et la réputation des colléges et des académies dont il était membre. Ses écrits nombreux attestent ses vastes connaissances, et sont fort estimés en Allemagne. Voici les principaux : I. *Traité des prescriptions en matière criminelle*, Iéna, 1733, in-8°.; édition revue et augmentée, ibid., 1737, in-8°.; 1749, in-8°.; 1772, in-8°.; II. *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1736, in-8°.; 1740, 1747, 1752, in-8°. L'auteur a su dans cet ouvrage distinguer habilement le véritable droit allemand du faux, l'ancienne jurisprudence de la nouvelle, et le droit commun du droit particulier de chaque province ou de chaque ville. Stolle, dans son introduction à l'histoire de la jurisprudence, dit, page 173 : « Engau dans son ouvrage sur les » *Elements du droit civil en Allemagne* a donné le traité le plus » complet de l'origine, des progrès » et des vicissitudes de la jurisprudence civile en Allemagne, et cet » ouvrage est aussi remarquable par » sa concision que par la clarté et » l'ordre avec lesquels il est composé; » III. *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, Iéna, 1738, 1742, 1748, 1753, in-8°. *Edit. septima cum observationibus*, Hellfeld., ibid., 1777, in-8°.; IV. *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Iéna, 1739, 1743, 1749, 1753, in-8°. *Editio nova, curâ* Joach. Erdm. Schmidt, Iéna, 1765, in-8°. Cette édition est recommandable par les additions de Schmidt, qu'on a imprimées avec l'ouvrage comme une espèce de commentaire; V. *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent des chaires*, Weissembourg dans le Nordgau, 1787, in-8°., 3 vol. L'auteur avait d'abord écrit cet ouvrage en allemand; mais en 1752 il l'augmenta de beaucoup, et le mit en latin. La quantité des éditions de chacun de ses écrits suffit pour prouver combien ils sont estimés en Allemagne. G—T.

ENGEL (ARNOLD), jésuite, mal nommé par Sotvel *Angelus*, né à Maëstricht en 1620, professa la rhétorique pendant plusieurs années, fut nommé préfet des classes, emploi qu'il remplit avec autant de zèle que de capacité, et se consacra ensuite aux missions. Il mourut à Prague, vers 1676, dans un âge peu avancé. On a de lui des ouvrages de piété et des poëmes sur des sujets spirituels; les principaux sont : I. *Indago monocerotis ab naturâ humanâ deitatis sagacissimâ venatrice, per quinque sensuum desideria amantèr adornatæ*, Prague, 1658, in-4°. Cet ouvrage est écrit en vers. II. *Virtutis et honoris ædes in heroïbus, et poëmatibus XXV græco-latinis illustrat.*, ibid., 1671; III. un *Panégyrique* (en latin) *de la Ste. Vierge*; un autre de *S. François Xavier*; l'*Oraison funèbre de l'Empereur Ferdinand III*. Ces différents ouvrages sont peu estimés. W—s.

ENGEL (SAMUEL), géographe,

naquit à Berne en 1702. Dès sa jeunesse il se voua à la culture des lettres, et leur resta fidèle toute sa vie. Il voyagea d'abord en Allemagne et en Italie, fut ensuite nommé bibliothécaire de sa ville natale, puis occupa des places dans les bureaux de l'administration. Il entra dans le conseil souverain, en 1745, et il obtint successivement les bailliages d'Aarberg, d'Orbe, d'Echallens et de Tscharlitz. Il contribua à faire adopter le système des greniers d'abondance, dans sa patrie, et en surveilla la construction. Réuni au célèbre Haller, il favorisa l'établissement de l'hôpital des orphelins, et la fondation de la société économique de Berne. Il se montra bon patriote dans toutes les occasions, et chercha enfin à propager les bons principes en agriculture. Il mourut, dans sa patrie, le 28 mars 1784. C'était un homme très instruit et doué de sagacité. Il s'est principalement occupé des questions relatives à la navigation du nord-ouest. Dès 1735 il inséra, dans le *Journal helvétique*, un mémoire dans lequel il développait les raisons qui lui faisaient regarder le passage du grand Océan dans la mer du Nord, par la mer Glaciale, comme possible. Ce fut cette production qui parut ensuite sous le titre suivant : I. *Mémoires et Observations géographiques et critiques, sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4°., avec cartes. Il le traduisit lui-même en allemand, Leipzig, 1772, in-4°. Après avoir soigneusement comparé, entre elles, toutes les relations des voyages dans le nord, Engel cherche à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le nord. Son hypothèse se fonde sur une opinion dont la fausseté a depuis été reconnue, c'est que l'eau de la mer ne peut geler. Le livre d'Engel ayant produit une certaine sensation en France et en Angleterre, et plusieurs personnes ayant soutenu que la mer n'était pas navigable dans les parages septentrionaux, la société royale de Londres invita le roi à ordonner une expédition maritime au pôle arctique. L'expédition eut lieu sous le commandement du capitaine Phipps (*V.* PHIPPS), et son résultat ne fut pas favorable aux assertions d'Engel. Il fit, sous ses yeux, traduire en allemand la relation de ce voyage, et y ajouta des notes et des observations. Cette version parut, à Berne, en 1777, in-4°., avec figures. II. *Essai sur cette question ; quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* par E. B. D. E., Amsterdam, 1767, in-4°., ou 5 vol. in-12. Engel soutient dans ce livre qu'avant le déluge, les eaux n'étaient pas aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, et que les deux hémisphères n'étant pas séparés par une distance aussi considérable, le passage de l'ancien au nouveau monde était plus facile. Il ajoute que l'atlantide des anciens était située entre l'Afrique et l'Amérique, et servait, par conséquent, à rapprocher les deux continents; qu'il y avait aussi alors un passage de l'Océan boréal dans le grand Océan, que l'Amérique avait eu des habitants dès les temps les plus anciens, qu'il lui en était plus arrivé du midi que du nord de l'Asie, et que le déluge n'avait pas été universel. Beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible sont aussi traitées dans ce livre, où la question qui, d'après le titre, en devrait faire le sujet principal, n'occupe que très peu de place, ce qui a fait dire à quelqu'un que l'auteur s'y occu-

pait de tout excepté de ce qu'il annonçait. III. *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord, depuis le 65°. de latitude vers le pôle, et depuis le 10°. au 100°. de longitude*, Berne, 1779, 1 vol. in-4°., avec une carte. Engel en revient toujours à la possibilité de la navigation dans l'Océan boréal. Il indique une route qu'il croit sûre pour y parvenir, et donne d'ailleurs des renseignements curieux sur les pays situés dans ces parages glacés. IV. *Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, avec une carte, Berne, 1781, 1 vol. in-4°. Ces remarques avaient paru en allemand, l'année précédente, en un volume in-8°. Engel se défend, en homme qui est pénétré de la bonté de sa cause, contre les raisonnements de Cook. Ces deux ouvrages, et en général tous ceux qu'Engel a écrits en français, sont si remplis de germanismes que la lecture en est très fatiguante. V. *Bibliotheca selectissima, sive catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimorum, quos nunc venum exponit, cum notis perpetuis*, Berne, 1743, in-8°. Ce catalogue est encore estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues. VI. *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772-74, 2 vol. in-8°., en allemand. VII. *Mémoire sur la rouille du Froment*, Zurich, 1758. D'après cet ouvrage, écrit en allemand, il paraît que cette maladie des blés avait été inconnue en Suisse jusqu'alors. VIII. Plusieurs autres ouvrages, sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les Mémoires de la société économique de Berne, in-8°., 1760 et années suivantes. Les soins d'Engel pour faire réussir, pendant la disette de 1772, la culture des pommes de terre, lui valurent, de la part de la ville de Nyon, une médaille avec cette inscription : *In signum gratitudinis et reverentiæ cives Nevidunenses*; on voit sur le revers les symboles de l'agriculture avec ces mots : *Alter Triptolemus nobis hæc otia fecit*; l'exergue porte ceux-ci : *Sam. Engel Urb. et Scal. praef.* (*V.* Ebulo).

E—s.

ENGEL (Jean-Jacques), né le 11 septembre 1741, à Parchim, petite ville du duché de Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur. Depuis l'âge de neuf ans il fréquenta d'abord le gymnase, et plus tard l'université de Rostock. Quoiqu'il se destinât au ministère de l'évangile, il s'occupa de préférence de philosophie, de mathématiques et de physique; il renonça même tout-à-fait à la théologie, vers 1765, et se rendit à Leipzig pour s'y livrer exclusivement à l'étude de la philosophie et de la littérature ancienne. Les ouvrages qu'il fit imprimer, assurèrent son indépendance et le firent connaître au public d'une manière très avantageuse. On lui offrit une chaire à l'université de Göttingue et la direction de la bibliothèque de Gotha; la piété filiale lui fit préférer l'emploi de professeur de morale et de belles-lettres à un des gymnases de Berlin, qui le rapprochait de sa mère. Il remplit les fonctions de cette place depuis 1776 jusqu'en 1787. Dans les dernières années de la vie du grand Frédéric, il fut choisi pour enseigner les belles-lettres aux enfants du prince de Prusse, neveu du roi. Ce prince, étant parvenu au trône, en 1787, chargea Engel et le célèbre poète Ramler de la direction du théâtre de Berlin, poste que sans doute il jugea convenir à l'écrivain qui ve-

nait de tracer avec succès la théorie de l'art théâtral. Mais les intrigues des coulisses fatiguèrent bientôt le savant, vain, hypocondre et incapable de supporter la contrariété. Dégoûté du théâtre et de la capitale, il donna sa démission, en 1794, et se retira à Schwerin, où il vécut dans la société de son frère et de quelques amis; mais il ne put se refuser à l'invitation honorable que lui adressa Frédéric-Guillaume III, immédiatement après son avénement au trône. Il retourna à Berlin, et le roi assura à son ancien maître une pension qui, sans l'assujétir à aucun travail réglé, l'attacha à l'académie des sciences, et lui permit de donner tout son temps aux lettres et au soin que demandait la publication d'une édition complète de ses œuvres; le destin lui permit à peine de voir le commencement de cette publication. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, ayant désiré qu'il vînt la voir encore une fois, il ne se laissa pas retenir par le mauvais état de sa santé, qui était délabrée par suite des travaux forcés auxquels il s'était livré. Il fit le voyage de Parchim, mais il y arriva très affaibli, et y mourut, le 28 juin 1802, sans avoir jamais été marié. Nous avons indiqué les principaux défauts qui déparaient le caractère d'Engel; nous ajouterons que quoiqu'il aimât la bonne société, il ne connut pas l'art d'y plaire en faisant valoir le mérite des autres; que sa vanité voulait dominer par tout, et que son humeur irascible donna lieu à des scènes désagréables; mais ces défauts étaient rachetés par de grandes qualités. La piété filiale, la bienfaisance, la constance dans ses amitiés, un respect inaltérable pour la vérité, une haine profonde pour l'intrigue, un grand zèle pour le progrès des lettres; telles sont les vertus que ses ennemis mêmes reconnurent en lui. La nature lui avait donné une figure assez belle et des traits agréables; dans les dernières années de sa vie, le défaut d'exercice et un sommeil souvent trop prolongé firent naître un embonpoint qui lui devint à charge. Engel est compté, avec raison, parmi les écrivains classiques de sa nation. S'il ne fut pas un homme de génie, il se distingua par un excellent jugement, par une sagesse et un goût, par une élégance de style et une pureté de diction qui sont rares en Allemagne. La collection de ses Œuvres, qu'il avait préparée lui-même et qui parut à Berlin de 1801 à 1806, forme 12 vol. in-8°. Elle renferme très peu d'ouvrages qu'une critique sévère eût pû être tentée d'exclure d'un pareil monument. Nous n'indiquerons ici que les principales productions de cet écrivain, non d'après l'ordre où elles sont placées dans ce recueil, mais d'après les dates des premières éditions. Deux petites comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, commencèrent à fonder la réputation de l'auteur; il les fit imprimer en 1770 et 1774. Elles placèrent Engel à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. L'une et l'autre ont été traduites en français et insérées dans le *Théâtre allemand* de Friedel. Le *Page* est l'original de la comédie des *Deux Pages* (*V.* Dezède). L'auteur de la pièce française y a ajouté le rôle du second page et quelques autres rôles qui ne se trouvent pas dans l'allemand; la comédie d'Engel est plus simple et plus régulière que l'imitation française. En 1775 Engel publia son *Philosophe du monde*, en 2 vol. in-8°. C'est un recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature, qui y sont traitées dans une forme qui doit plaire

aux gens du monde et les instruire en les amusant. Un petit nombre de ces morceaux est d'Eberhard, de Garve, de Friedlænder et de Mendelssohn. Il existe peut-être peu d'ouvrages allemands aussi bien écrits que ces deux volumes; il y règne la plus grande clarté, une facilité et une élégance à laquelle les écrivains allemands n'ont pas souvent atteint : la lecture de ce recueil est aussi attrayante qu'instructive. En 1785 parut la *Théorie de la Mimique*, 2 vol. in-8°., ornés de gravures au trait. L'auteur y recherche le principe d'après lequel les passions s'expriment sur la physionomie et par les gestes, et en tire des règles pour l'orateur et l'acteur qui veulent imiter les mouvements de la nature. La forme épistolaire qu'il choisit, lui permit de donner à ses raisonnements une variété et un intérêt dont on ne croirait pas cette matière susceptible. Une traduction française assez médiocre de cet ouvrage, sous le titre d'*Idées sur le geste*, a été insérée par Jansen dans son *Recueil de pièces intéressantes, concernant les beaux arts, les belles-lettres et la philosophie, traduites de différentes langues*, Paris, 1787, 5 vol. in-8°. La première édition du *Miroir des princes* d'Engel parut en 1796. Sous ce titre l'auteur a réuni une suite de morceaux de morale, destinés à l'instruction des princes et surtout de ceux qui doivent régner un jour. Le roman de *Lorenz Stark* fut la dernière production de cet écrivain; il avait près de soixante ans lorsqu'il le composa. Ce roman eut un très grand succès en Allemagne, et il le méritait, sans doute, par cette admirable pureté de diction qui distingue tout ce qui est sorti de la plume d'Engel; on y rencontre des caractères bien tracés et parfaitement soutenus jusques dans leurs plus petites nuances, des observations fines et spirituelles, une excellente morale, et un grand art dans le dialogue; mais l'intérêt est faible et l'action languit souvent. S—L.

ENGEL (Charles-Christian), frère puîné du précédent, naquit, comme lui, à Parchim, le 12 août 1752, et mourut, le 4 janvier 1801, à Schwerin où il avait exercé la médecine. Il a publié quelques poésies et ouvrages de littérature qui lui ont fait une certaine réputation, sans qu'il ait réussi, cependant, à s'élever au rang d'écrivain classique que son frère occupe. Une petite brochure qu'il fit imprimer, en 1787, et qui, depuis, a eu plusieurs éditions, fit dans le temps une grande sensation, parce qu'elle traitait, dans une forme populaire, une question intéressante qui cependant a rarement occupé les philosophes. Il y examine de quelle manière l'ame existera après sa séparation du corps, et comment elle continuera à communiquer avec les ames de ceux qu'elle a connus sur la terre. Cet ouvrage est intitulé : *Nous nous reverrons*. Engel lui a donné la forme dramatique; mais il est bien inférieur à son frère dans l'art du dialogue. Il a donné quelques pièces de théâtre, *Biondetta*, en 4 actes, imitée du roman de Cazotte, l'*Anniversaire de naissance*, ou *les Surprises*, en un acte; l'*Erreur*, etc. S—L.

ENGEL (André). *Voy.* Angelus.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de St.-Benoît, dans la Styrie, mourut en 1331, après avoir administré sagement ce monastère pendant trente-quatre ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; mais on se contentera de citer les plus importants : I. *De ortu, progressu et fine imperii Romani*. Gaspard Brusch (*Voyez*

Brusch) publia cet ouvrage à Bâle en 1553, in-8°.; une seconde édition parut à Maïence, 1603, in-8°.; Joachim Clutenius en donna une troisième, Offenbach, 1610, in-8°.; et enfin André Schott l'inséra, avec des additions, dans son *Supplementum ad Bibl. patrum*, Cologne, 1622. La fin du monde y est annoncée comme très prochaine; II. *Panegyricus in coronationem Radulphi Habspurgensis*. Cave, et après lui Oudin, assurent que ce poëme a été imprimé dans la plupart des collections relatives à l'histoire de l'Allemagne; mais J. A. Fabricius déclare qu'il ne l'a trouvé dans aucune. III. *Epistola Engelberti de studiis et scriptis suis*. Elle est adressée à Ulrich, scholastique de Vienne. Le Père Pez l'a insérée dans ses *Anecdota*, tom. Ier. Les ouvrages d'Engelbert, dont elle contient la liste, sont au nombre de trente-sept; les suivants ont été publiés dans les *Anecdota* et dans la *Bibl. ascetica* de Pez. IV. *De gratiis et virtutibus B. Mariæ virginis*. Anecdot., tom. 1er. V. *Tractatus super passionem secundùm Matthæum;* Bibl. ascét. tom. VIII. VI. *De libero arbitrio tractatus;* Anecd., tom. IV. VII. *De providentiâ;* Bibl. asc., tom. VI. VIII. *De statu defunctorum;* Bibl., tom. IX. IX. *De causâ longævitatis hominum antè diluvium;* Anecd., tome 1er. X. *Speculum virtutum*. Cet ouvrage, divisé en douze parties, forme le 3e. volume de la Bibl. ascet. XI. *Expositio super psalmum : beati immaculati*. L'introduction qu'Engelbert avait placée en tête de ce commentaire a été imprimée par le P. Pez dans son *Codex diplomatico-historico-epistolaris*.

W—s,

ENGELBRECHT (Jean), fameux visionnaire allemand, naquit à Brunswick en 1599. Son père, qui était tailleur, ne l'envoya que peu de temps aux écoles, de sorte qu'il en sortit sachant à peu près lire et signer son nom. On le mit ensuite pendant trois ans en apprentissage chez un fabricant de drap; mais sa mauvaise santé le força à revenir chez lui, où il eut bien de la peine à gagner sa vie à filer de la laine. Cet état lui causa une si profonde mélancolie et de si cruelles angoisses qu'il éprouva fréquemment des tentations de s'ôter la vie par toutes sortes de moyens; souvent il courait dans les rues au milieu de la nuit pour se dérober aux terreurs dont il était assailli. Ne trouvant ni repos ni consolation, il allait tous les jours à l'église demander à Dieu d'avoir compassion du malheureux état où il se trouvait. Cinq fois par jour il priait à genoux pendant une demi-heure. Cette habitude fit prendre à sa maladie mentale une direction vers les rêveries religieuses. En 1622, le second dimanche de l'Avent, ayant vu l'après-midi fort peu de monde à l'église, il en fut tout à coup saisi d'une mélancolie profonde. De retour chez lui il se mit au lit, et conçut une telle horreur pour toute espèce de nourriture qu'il ne put rien avaler. Enfin au bout de trois jours il essaya, pour faire plaisir à sa mère, de manger un peu de poisson rôti; mais ce mets s'arrêta dans son œsophage, et il eût été suffoqué s'il ne l'eût rendu. Croyant qu'il allait mourir, il demanda la cêne. Il avala sans obstacle le pain et le vin; mais ensuite il ne put absolument rien prendre. Il poussa des cris si lamentables qu'on put l'entendre de plusieurs maisons éloignées, ce qui engagea les ecclésiastiques à faire pour lui des prières. Son jeûne dura huit

jours, et peut-être il y entra de la supercherie. Cependant ses forces diminuaient graduellement; on s'attendait à chaque instant à le voir mourir. Effectivement ses extrémités se refroidirent, l'insensibilité gagna tout son corps; il devint roide et immobile; il perdit la parole et l'usage de ses sens. Il lui sembla vers minuit que son corps était emporté à travers les airs avec la rapidité d'une flèche. Après un voyage très court il arriva à la porte de l'enfer, où régnait une obscurité profonde, et d'où s'exhalait une puanteur à laquelle il n'y a rien à comparer sur terre. Il entendit les cris et les gémissements des damnés; une légion de diables voulut l'entraîner dans l'abîme; il se débarrassa de leurs griffes, pria; tout cet horrible spectacle s'évanouit. Le St.-Esprit lui apparut sous la forme d'un homme blanc, et le conduisit en paradis. Quand Engelbrecht se fut rassasié de toutes les délices du séjour divin, Dieu lui ordonna, par le ministère d'un ange, de retourner sur la terre pour y annoncer ce qu'il avait vu, entendu et senti. Le St.-Esprit l'avait tout d'un coup complétement instruit, et l'avait chargé de la mission d'exhorter les hommes à la pénitence. Alors Engelbrecht revint graduellement à la vie en racontant sa vision. Dans un de ses ouvrages il dit que tous les assistants sentirent la puanteur horrible de l'enfer, et que lui-même en sortant de son lit en était encore affecté; mais personne, excepté lui, ne sentit les parfums suaves de la demeure des bienheureux. Il annonça dès-lors hautement qu'il était réellement mort et ressuscité, et fonda sur ce prodige la vérité de sa mission. Quoique après sa prétendue résurrection il se trouvât sain et vigoureux, l'appetit ne lui revint pourtant qu'au bout de six jours, et encore ce ne fut que lorsqu'il l'eut ardemment demandé à Dieu; mais il passa encore plusieurs semaines sans dormir, ce qui produisit de nouveaux incidents que ce rêveur donna encore pour des prodiges et des visions. Il prêchait, enseignait, chantait et fredonnait toute la journée. Le soir il ne se sentait nullement fatigué, et passait la nuit sans dormir. Il entendit pendant quarante nuits une musique céleste si harmonieuse qu'il ne put s'empêcher d'y joindre sa voix. Son insomnie dura trois mois malgré les potions somnifères que lui fit prendre un médecin. Pour obéir à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, il prêcha d'abord dans sa maison devant un grand concours de monde; mais ses amis craignant qu'il ne devînt fou à force de trop parler, parce que la canicule avait déjà agi sur son cerveau, ne laissèrent entrer personne chez lui; alors il alla de maison en maison, et prêcha comme il put. Il parlait de visions, de révélations extraordinaires, mais peu surprenantes, puisqu'il passait souvent trois semaines sans prendre presque aucune nourriture. À Brunswick on se moqua de ses discours décousus. Tant qu'il n'attaqua pas les ecclésiastiques, il y en eut qui reconnurent chez Engelbrecht quelque chose de surnaturel; mais ayant déclamé contre leur avarice et leur orgueil, ils déclarèrent que tout n'était que l'œuvre du démon. Comme l'on se contenta de l'exclure de la cène, il soutint que l'on était persuadé de la divinité de sa doctrine; mais il aspirait à la persécution, c'est pourquoi il quitta en 1624 sa ville natale, et erra longtemps d'un lieu à l'autre, dans la Basse-Saxe et dans le duché de

Schleswig, racontant ses visions, ses extases, etc. Un jour il dit, entre autres extravagances, qu'il avait vu les ames des bienheureux voltiger autour de lui comme les étincelles d'un grand incendie, et que, voulant se mêler à leur danse, il prit le soleil dans une main, la lune dans une autre, et commença alors à cabrioler avec ces ames. Toutes ces absurdités ne l'empêchèrent pourtant pas de faire des prosélytes. A Nortorf dans le Holstein il gagna le prédicateur Paul Egard, qui dit hautement que tout cela était un œuvre de Dieu. Dans d'autres endroits on lui fit subir des interrogatoires, on le traita de fou, on le chassa. Engelbrecht, étant à Hambourg en 1631, chercha à confirmer par un miracle la vérité des révélations qu'il obtenait de Dieu. Il passerait, disait-il, quinze jours sans manger ni boire. Il supporta ce jeûne, ce qui produisit beaucoup d'effet sur la multitude. Cependant des libertins, des incrédules prétendirent que la nuit il se faisait apporter de la nourriture en cachette; quelques-uns soutinrent même qu'ils l'avaient vu manger. Il demanda, pour les confondre, qu'on l'enfermât dans la maison de force, où l'on pourrait le garder à vue; mais les magistrats le chassèrent de la ville. Après avoir longtemps erré de tous côtés, Engelbrecht tomba dans un épuisement total, et vint mourir dans sa patrie au mois de février 1642. Le clergé refusa d'assister à son enterrement, qui eut lieu sans aucune des cérémonies usitées par l'église. Quoique Engelbrecht ne sût pas très bien lire, et prétendît par conséquent qu'avant 1640 il n'avait pas lu la Bible, il a cependant laissé divers ouvrages, dans lesquels il a ramassé plusieurs passages de l'Ecriture-Sainte. Tous sont en allemand : I. *véritable Vue et Histoire du Ciel*, Brunswick, 1625, 1640; Amsterdam, 1690, in-4°. C'est le récit de son excursion en enfer et en paradis; II. *Mandat et ordre divin et céleste délivrés par la chancellerie céleste*, Brême, 1625, in-4°. Cet écrit est le seul qui manque dans le recueil intitulé : *Œuvres, Visions et Révélations divines de Jean Engelbrecht*, 1625, in-8°., Brunswick, 1640; Amsterdam, 1680, in-4°. Traduit en anglais (1781, 2 vol. in-8°.), par Fr. Okely, qui y a joint une notice sur la vie et les écrits de l'auteur. Ce recueil avait aussi été traduit en hollandais, Amsterdam, 1697, in-8°.; en français, ibid., in-8°. Quelques-unes de ses productions se trouvent en français dans les Œuvres de Mlle. Bourignon. Un anonyme, probablement Paul Egard, a publié la Vie d'Engelbrecht, 1684, in-8°. E—s.

ENGELBRECHT (HERMANN-HENRI), jurisconsulte, publiciste et littérateur allemand, né à Greifswald en 1709, fut fait professeur en droit et assesseur du consistoire suédois dans sa patrie en 1737, et vice-président du tribunal d'appel de Wismar en 1750. Il mourut le 4 mars 1760. Voici ses principaux ouvrages : I. *De meritis Pomeranorum in jurisprudentiam naturalem*, Greifswald, 1721, in-4°.; II. *Delineatio statûs Pomeraniæ suethicæ*, ib., 1741, in-4°.; III. *Selectiores consultationes collegii jureconsultorum academiæ Cryptiswaldenis*, Stralsund, 1741, in-fol.; IV. des *Lettres* sur l'Histoire littéraire de la Suède, sur l'état de l'université de Lunden, etc. insérées dans *Pour et Contre*, ouvrage périodique. *Voyez* sa Vie, publiée par Dænhert, Greifswald, 1760, in-4°. C. M. P.

ENGELBRECHT-ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15e. siècle. Il était né dans la province de Dalécarlie, d'une famille qui avait part à l'exploitation des mines de cuivre. Marguerite, fille de Valdemar, étant morte en 1412, Eric XIII, son arrière-neveu, hérita des trois couronnes du Nord en vertu du traité de Calmar; mais il ne possédait aucune des qualités de la reine illustre à qui il devait son élévation; lâche, irrésolu et en même temps jaloux de son pouvoir, il ne sut se concilier l'attachement d'aucun des peuples dont il était le chef. Il irrita surtout les Suédois en les accablant d'impôts, qu'il faisait lever par des Allemands et des Danois. Joss Ericson fut envoyé de Danemark en Dalécarlie pour être l'administrateur de cette province, et il en devint le fléau. Après avoir enlevé aux habitants leurs chevaux et leurs bœufs, il les fit atteler eux-mêmes à la charrue. Ceux qui résistaient étaient condamnés à périr sous le fouet ou dans une épaisse fumée, supplice alors usité. Indignés de ces traitements barbares, les Dalécarliens se rassemblèrent pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre. Leur désespoir était tel, dit un historien suédois, qu'ils répandaient des larmes, et faisaient retentir les montagnes de leurs cris. Ils eurent enfin recours à Engelbrecht, né parmi eux et connu par sa valeur autant que par sa prudence. Pour calmer leur agitation Engelbrecht leur promit de se rendre à Copenhague, où résidait le roi, et de porter leurs plaintes au pied du trône. Admis devant Eric, il traça le tableau des malheurs de ses compatriotes, et offrit de se constituer prisonnier jusqu'à ce que la conduite du gouverneur eût été examinée. Ses plaintes ayant été trouvées justes, le roi promit d'y avoir égard. Cependant le gouverneur fut maintenu, et recommença bientôt ses exactions. Engelbrecht s'étant rendu une seconde fois à Copenhague, Eric refusa de le voir, et lui fit défendre, sous peine de mort, de reparaître à la cour. Trompés dans leurs espérances, les Dalécarliens recoururent aux armes, et Engelbrecht se mit à leur tête. Il chassa les gouverneurs danois, s'empara de plusieurs forteresses, et ses succès entraînèrent dans son parti la plupart des provinces. Le sénat et les états s'étant assemblés dans la ville de Vadstena, le général victorieux parut au milieu des mandataires de la nation, et appuyé d'une armée de cent mille hommes, il exigea qu'Eric fût déposé pour avoir violé ses promesses et enfreint les stipulations du traité de Calmar. Eric instruit de ces événements se hâta de rassembler des troupes, et se rendit en Suède, où quelques places fortes étaient encore occupées par ses partisans. Il s'aperçut cependant bientôt que la force ne réduirait point un peuple soulevé en masse, et il eut recours aux négociations. Un traité fut signé à Stockholm, par lequel le roi renouvelait ses engagements. Mais ce traité ayant été bientôt perdu de vue par un prince aveuglé sur ses propres intérêts, Engelbrecht reparaît à la tête d'une armée, s'empare de plusieurs places importantes, et assiège la citadelle de Stockholm. Une diète convoquée dans la ville d'Arboga décréta que l'obéissance serait refusée au roi, s'il ne se conformait à ses engagements. Abattu par le revers, Eric ne sut prendre aucune mesure convenable, et peu après il perdit la couronne. La fermentation des esprits et

le choc des passions avaient cependant fait naître des partis, dont les intérêts étaient difficiles à concilier. Lorsqu'on procéda à l'élection d'un administrateur, les suffrages furent partagés entre Engelbrecht, appuyé par le peuple, et Charles Canutson, soutenu par les grands. Pour prévenir la guerre civile, il fut arrêté que le pouvoir serait partagé entre les deux concurrents. Mais Charles fut bientôt délivré d'un rival dont il craignait l'influence sur la multitude, et l'on prétend même qu'il eut part à la trahison dont ce rival devint la victime. Engelbrecht, appelé à Stockholm par des soins importants, s'était mis en route malgré la faiblesse qu'une maladie lui avait laissée. Il n'était accompagné que de sa femme et de quelques domestiques. En passant le lac de Hielmar, il descendit vers le soir dans une île de ce lac pour y prendre du repos. Magnus Bengtson, d'une famille considérable, parut tout à coup dans un bateau. Ne soupçonnant point ses intentions, l'administrateur lui fit indiquer un abordage, et fut au-devant de lui. Bengtson, après avoir éclaté en menaces, saisit la hache dont il était armé, et en frappa Engelbrecht, qui expira aussitôt. Cet assassinat eut lieu le 4 mai 1436. L'assassin prit la fuite, et se cacha dans son château, voisin du lac. Les paysans de la contrée l'ayant poursuivi pour venger la mort de celui qu'ils regardaient comme leur protecteur, il chercha un asyle plus écarté, et peu après Charles Canutson le prit sous sa protection. Les paysans se rassemblèrent cependant de nouveau, et transportèrent solennellement le corps d'Engelbrecht à la ville d'Oerebro, où il fut déposé dans le temple principal avec tous les honneurs funèbres. L'insurrection provoquée par un gouverneur tyrannique, et dirigée par Engelbrecht, devint le signal de ces mouvements et de ces catastrophes dont la Suède fut le théâtre pendant plus d'un siècle, et qui ne se terminèrent que lorsque Gustave Vasa fut monté sur le trône. C—au.

ENGELBRECHTSEN. *Voy.* Cornille.

ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite de la Belgique, né à Anvers en 1610, entra dans la société de Jésus à dix-huit ans, et y fit bientôt les quatre vœux qui y étaient d'usage. Le goût que ses maîtres développèrent en lui pour les auteurs profanes de l'ancienne Rome, ne préjudicia point aux penchants religieux qui l'avaient fait entrer dans cet ordre, et ne diminua point son ardeur pour les études ecclésiastiques. La lecture des Saints-Pères et des auteurs théologiques allait de pair chez lui avec celle des écrivains du Latium, et son excellente mémoire conservait également ce qu'il avait lu dans les uns et dans les autres. Il fut de bonne heure promu à une chaire d'humanités dans l'un des colléges publics tenus par les jésuites, et son mérite l'y fit bientôt élever à la charge de recteur. On le vit gouverner successivement ceux d'Oudenarde, de Cassel, de Bruges et d'Anvers, se montrant partout aussi zélé pour inspirer la piété aux jeunes gens, et régler leurs mœurs suivant la morale de l'Evangile, que pour accélérer leur progrès dans la connaissance et l'amour des belles-lettres latines. Lors même qu'il n'était plus chargé de les enseigner directement, il ne pouvait s'empêcher d'en donner des leçons jusque dans les prédications qu'en sa qualité de recteur il était obligé de faire aux étudiants les dimanches et fêtes, et dans ces espèces

de sermons, tous assez longs et en latin, composés ordinairement de trois parties, il amenait d'heureuses citations de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, de Pline, de Valère-Maxime, etc., qu'il associait à des passages bien choisis de S. Augustin, de S. Léon, de S. Chrysostôme, etc., etc. Le tort de ce mélange, si à la mode dans son siècle, se fait assez généralement pardonner ici par le bon choix et l'à-propos des citations, parmi lesquelles il s'en trouve encore d'auteurs qui avaient traité en latin des matières scientifiques. On voit Engelgrave presque médecin dans son discours sur l'*Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie et l'Incarnation du Verbe* (*Cœlum empyræum*, part. 1), où il expose aux jeunes gens les maux physiques dans lesquels entraîne le libertinage; et ce n'est pas le seul endroit curieux des prédications de ce jésuite. Il était versé dans presque toutes les sciences; on lui donnait, du moins parmi ses confrères, la qualification de *Officina scientiarum*. La passion de l'étude, sans laquelle il n'aurait pu acquérir des connaissances aussi étendues et aussi variées, ne l'empêcha cependant point de remplir les devoirs particuliers qui lui étaient prescrits par la règle de son ordre, ni de vaquer aux fonctions du ministère sacerdotal, même au-delà des colléges. Alors même qu'il y était recteur, et qu'il prêchait avec tant d'assiduité et de soin aux écoliers, il dirigeait une de ces pieuses congrégations de séculiers que les jésuites formaient dans tous les lieux où ils avaient des établissements. Engelgrave fut pendant quinze ans le directeur de celle des hommes mariés d'Anvers, et dans le même temps il allait prêcher chez les religieuses et diriger leur conscience. On le trouvait encore au confessional toutes les fois qu'on y avait besoin de lui. Devenu presque sexagénaire, et ne pouvant plus s'adonner autant à la prédication, il entreprit d'écrire un *Commentaire sur les Evangiles du Carême;* mais la mort vint arrêter ce travail. Il finit ses jours à Anvers le 8 mars 1670, après avoir vu ses sermons imprimés plusieurs fois, et lus partout avec le plus vif intérêt. Ce sont: I. *Lux Evangelica, sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas, selectâ historiâ et morali doctrinâ variè adumbrata*, en 2 part. ou tomes, in-4°., imprimés à Anvers, le 1er., en 1648 et le second en 1651. Il s'en fit ensuite sept autres réimpressions sous différents formats, notamment une à Amsterdam, 1655, 2 vol. in-12; II. *Lucis Evangelicæ sub velum sacrorum emblematum reconditæ pars tertia, hoc est cæleste Pantheon, sive cælum novum in festa et gesta sanctorum totius anni selectâ historiâ et morali doctrinâ variè illustratum*, un volume in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne en 1647; réimprimé par le même, Anvers, 1658, in-4°.; Amsterdam, 1659, in-8°.; III. *Cælum empyreum, non vanis et fictis constellationum monstris belluarum sed divûm domus Domini Jesus-Christi, ejusque illibatæ Virginis matris Mariæ, sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, Virginum splendidè*, etc., *illustratum.... morali doctrinâ, sacrâ ac profanâ historiâ lucubratum*, in-fol., imprimé par J. Busée à Cologne en 1668, réimprimé in-4°. par le même, et ensuite à Amsterdam en 1669, 2 vol. in-12; IV. *Cælum empy-*

reum, *pars altera*, etc., Cologne, 1669, un vol. in-fol., réimprimé par le même en in-4°., et encore par un autre à Amsterdam, in-8°., la même année. Cette édition d'Amsterdam sert de suite à celles des précédents ouvrages imprimés dans la même ville par la même imprimerie. Ils forment une jolie collection de six volumes, ornés d'emblêmes ou vignettes gravées en taille-douce avec la plus grande netteté. Les idées de la plupart sont aussi délicates qu'ingénieuses, et il est évident que c'est Engelgrave qui les a fournies. On voit, par exemple, au sermon sur la Circoncision, un ange qui, avec un instrument tranchant, écrit un nom sur l'écorce d'un jeune arbre; au-dessus de la vignette sont ces mots de l'évangéliste S. Luc : *Vocatum est nomen ejus Jesus*, et au-dessous est ce demi-vers de l'Enéide :

Pulchrum properat per vulnera nomen.

L'emblême du discours sur la Trinité est le soleil se triplant en quelque sorte sans cesser d'être unique, en se réfléchissant dans un miroir placé au bord d'un lac tranquille qui répète son image; au-dessus sont ces paroles de l'épître de S. Jean : *Hi tres unum sunt*. En citant ces emblêmes heureusement trouvés, nous conviendrons toutefois qu'il y en a plusieurs de ridicules et puérils. Henri Engelgrave a encore publié des Méditations sur la passion de Notre-Seigneur ; mais elles sont en flamand. Elles furent imprimées in-8°. à Anvers en 1670. — Il eut un frère nommé *Jean-Baptiste*, aussi jésuite, qui était son aîné ; il avait vu le jour en 1601, dans la même ville. On a de lui un ouvrage ascétique intitulé : *Meditationes per totum annum in omnes dominicas et festa*, in-4°., Anvers, 1654. Ce jésuite jouissait d'une grande considération dans son ordre; après avoir gouverné le collége de Bruges, il fut à deux reprises différentes administrateur des maisons jésuitiques de la province de Flandre, alla à Rome comme député de l'ordre à la neuvième congrégation générale des jésuites, où il assista en cette qualité, et devint enfin supérieur de la maison professe d'Anvers. Ce fut là qu'il mourut le 3 mai 1658. Scrupuleux observateur de sa règle, il poussait l'observance du vœu de pauvreté au point que si on lui donnait une soutane neuve, quoique d'une étoffe simple et grossière, il la trempait dans l'eau pour qu'il n'y restât absolument rien du lustre de la fabrique. Il ne souffrait pas que l'on mît dans sa chambre des tableaux ou des images passablement dessinées, de crainte qu'elles ne parussent avoir une certaine valeur, et lorsqu'il était malade il ne permettait pas qu'on substituât aucun mets délicat à ceux de la nourriture commune du réfectoire. — Assuérus ENGELGRAVE, frère des deux précédents, bachelier en théologie et prédicateur, qui eut dans son temps quelque célébrité, entra dans l'ordre de S. Dominique, et mourut à la fleur de son âge le 21 juillet 1640. Il a laissé des Sermons qui se sont long-temps conservés en manuscrit dans les maisons de son ordre à Bruges et à Anvers. G—N.

ENGELHARD (NICOLAS), naquit à Berne en 1698, et s'appliqua avec succès aux mathématiques et à la philosophie. Après avoir fait un voyage en Hollande, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Duisburg en 1723. Cinq ans après il devint professeur de la même science à Groningue, où il

mourut le 10 août 1765. Outre plusieurs dissertations, il a publié des *Remarques sur la physique de Musschenbroëk* en 1738; des *Institutions de philosophie* en 1732; l'*Otium Groninganum*, etc. U—I.

ENGELHARD (Regnier), naquit à Cassel le 30 octobre 1717. étudia à Marburg, à Iéna et à Leipzig, passa sa vie à remplir diverses charges dans l'administration de la guerre, et s'en acquitta de manière à être toujours distingué par les princes de Hesse-Cassel, qui lui conférèrent plusieurs opérations importantes. Il a donné une description géographique de son pays, avec des notes et des commentaires d'après les chroniques. Cet ouvrage est estimé pour la précision des détails. Il se livra aussi à l'étude du droit naturel, et a laissé quelques ouvrages, dont les principaux sont : I. *Specimen juris feudorum naturalis*, Leipzig, 1742, in-4°.; II. *Specimen juris militum naturalis, methodo scientificâ conscriptum*, ibid., 1754, in-4°.; III. *Essai sur le droit pénal universel d'après les principes du droit naturel*, ibid., 1751, in-8°.; IV. *Description géographique du pays de Hesse*, Cassel, 1776, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. Engelhard mourut à Cassel le 6 décembre 1777, âgé de soixante ans. G—T.

ENGELHARDT (Daniel). *V.* Angelocrator.

ENGELHUSEN (Thierri d'), né dans le duché de Hanovre, prêtre, chanoine d'Hildesheim, et ensuite supérieur d'un monastère à Witenborch, mourut en 1430. Il est auteur d'une *Chronique* en latin, qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1420, et que Mathias Döring a continuée. (*Voy.* Döring). Jean Herold et Guillaume Budé avaient annoncé le projet de mettre au jour cette Chronique. Joach.-Jean Mader en inséra des extraits dans ses *Antiquitates Brunswicenses*, et la publia dix ans après, Helmstædt, 1671, in-4°., après en avoir revu le texte sur quatre manuscrits différents. Leibnitz l'a insérée, avec une partie de la continuation de Döring, dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, tom. II, et a placé à la suite une *courte généalogie des ducs de Brunswick*, dont il regarde Engelhusen comme l'auteur. Fabricius a donné dans la *Bibl. med. et infim. latinitatis*, la liste des ouvrages cités par Engelhusen dans sa Chronique, et en la parcourant on ne peut qu'être étonné du choix et du nombre de ses lectures, surtout si l'on se reporte à l'époque où il vivait, c'est-à-dire, à un temps où les moyens d'instruction n'avaient pas encore été multipliés par l'imprimerie. On attribue encore à Engelhusen un *Commentaire sur les psaumes* et un *Vocabulaire latin*, que le P. Rhetmeyer assure avoir vu manuscrit dans la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Blaise. W—S.

ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), né le 16 décembre 1739, à Marbourg, dans la Hesse, où son père était surintendant des églises protestantes, fut un de ces hommes qui, peu favorisés par les circonstances, doivent tout ce qu'ils sont à leurs propres efforts. L'éducation qu'il reçut ne fut pas telle qu'elle pût développer le germe du génie que la nature lui avait accordé, et le malheur qu'il eut, à l'âge de treize ans, de perdre l'ouïe par suite d'un accident, retarda le développement de ses facultés. La philosophie, les sciences historiques, mais surtout la poésie et

l'art du dessin et de la peinture, eurent beaucoup d'attraits pour lui, et devinrent ses occupations habituelles. Son goût se forma par la lecture des ouvrages de Winkelmann et de Lessing; plus tard il connut aussi les anciens, et s'attacha beaucoup à Homère. La fortune ne seconda pas son zèle : pour gagner sa vie, il était obligé de passer une grande partie de son temps à montrer le dessin; et ce ne fut qu'en 1788, lorsqu'il avait déjà quarante-neuf ans, qu'on le nomma professeur extraordinaire de philosophie et de belles-lettres à l'université de Marbourg (place à laquelle ne sont pas attachés des appointemens), et maître salarié de dessin auprès du même corps. Le travail assidu auquel il se livra pendant toute sa vie, épuisa de bonne heure ses forces, et il mourut le 18 mars 1797. Engelschall était un homme doux et aimable; la probité la plus scrupuleuse, la justice et la générosité faisaient la base de son caractère. Il eut le rare mérite de savoir supporter les critiques, et d'en profiter pour corriger ses ouvrages; lui-même jugeait ceux des autres avec candeur et bienveillance. Comme écrivain, il ne peut pas être compté parmi les auteurs classiques de sa nation; mais il occupe une place distinguée dans le second rang. Il possédait un jugement droit, une mémoire heureuse, ornée de connaissances multipliées, et une imagination vive, mais réglée par un excellent goût; son style pur et simple est exempt de l'affectation et du néologisme qui commencèrent à avoir de la vogue parmi ses contemporains. Ses ouvrages ne sont pas nombreux, puisque tous parurent d'abord dans des almanachs et des journaux littéraires. En 1788 il fit un Recueil de ses poésies, en un vol. in-8°.; il renferme des morceaux lyriques, des ballades, des contes, des épîtres et des épigrammes. Ces poésies sont agréables, mais elles n'iront probablement pas à la postérité. Après sa mort, M. Justi, professeur à Marbourg, publia la Vie de Jean-Henri Tischbein, le plus célèbre des peintres de ce nom, dont Engelschall avait mis le manuscrit au net. Elle parut en 1797 à Nuremberg, en un vol. in 8°., et est comptée parmi les meilleures biographies que les Allemands possèdent. Justi recueillit aussi les autres ouvrages en vers et en prose d'Engelschall; il les publia en 1805, en 2 petits vol. in-12. Parmi les morceaux en prose que cette collection renferme, on en trouve plusieurs qui ont les beaux arts pour objet : il y a des contes, des traités philosophiques, etc. Justi devint aussi le biographe de son ami : il fit insérer dans le Nécrologe de Schlichtegroll, de 1797, une notice sur la vie d'Engelschall, dont nous nous sommes servis. S—L.

ENGESTROEM (Jean), docteur en théologie, évêque de Lund en Suède, et vice-chancelier de l'université de cette ville, mort en 1777, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était très versé dans la philologie sacrée et dans les langues orientales. Outre plusieurs dissertations savantes, on a de lui *Grammatica Hebræa biblica*, Lund, 1734. Les fils de l'évêque Engestroem furent anoblis, et entrèrent dans la carrière des charges civiles, cultivant en même temps les sciences et les lettres. — Gustave d'Engestroem, mort il y a quelque temps, était conseiller au département des mines, et membre de l'académie des sciences de Stockholm; on a de lui plusieurs ouvrages sur la minéralogie.— Laurent d'Engestroem, après avoir été ministre de Suède à Var-

sovie, à Londres et à Berlin, fut placé à la tête du département des affaires étrangères, et créé baron par Charles XIII en 1809. C—AU.

ENGHIEN (LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, duc D'), naquit à Chantilli, le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans. C'est dans la personne de ce prince, la plus illustre et la plus intéressante des nombreuses victimes de Buonaparte, que s'est éteinte la branche du grand Condé. M. le duc d'Enghien s'était montré dans toutes les rencontres le digne descendant de ce héros. Aux qualités physiques les plus agréables, à un goût vif pour les exercices du corps, il joignait les qualités du cœur et de l'esprit, fruit d'une heureuse naissance et d'une excellente éducation. En 1788, il fut reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et siégea quelques jours après au parlement de Paris; le discours qu'il y prononça réunit tous les suffrages; il avait auprès de lui le prince de Condé et le duc de Bourbon; ce qui donna lieu au premier président de faire observer que, pour la première fois, la cour des pairs voyait siéger ensemble, dans son sein, le grand-père, le père et le petit-fils. La même année il accompagna le prince de Condé à Dunkerque, et le 16 juillet 1789 il sortit de Paris pour n'y rentrer qu'escorté de gendarmes qui le livrèrent, le 21 mars 1804, à un tribunal de sang. Il parcourut différents états du continent jusqu'en 1792, époque à laquelle il revint en Flandre avec son père, sous les ordres duquel il fit la campagne de cette année; mais le corps commandé par le duc de Bourbon ayant été dissous, il alla rejoindre celui du prince de Condé, qui était en Brisgau; il ne quitta cette armée, peu nombreuse en hommes, mais grande en courage et en talents, qu'en 1801, époque du licenciement. On n'oubliera point les prodiges de valeur que fit cette armée en 1793: trois générations de héros combattaient et se multipliaient au milieu des dangers. Le 12 septembre, le prince fit passer l'Inn à son corps d'armée; et il montra, le 13 octobre, beaucoup de connaissances militaires à l'attaque des lignes de Weissembourg. Mais où l'on reconnut tout-à-fait le digne rejeton des Condé, ce fut au combat de Berstheim, le 2 décembre: il avait à peine vingt-un ans, et les manœuvres qu'il commanda, furent faites si à propos et si bien exécutées, qu'elles excitèrent l'admiration des vieux capitaines qui se trouvaient à cette affaire. Le prince de Condé, à la tête de l'infanterie, faisait des prodiges de valeur; le duc d'Enghien et le duc de Bourbon, son père, commandaient la cavalerie; le duc d'Enghien la commanda bientôt en chef, le duc de Bourbon ayant été blessé d'un coup de sabre au commencement de l'action; cette blessure l'obligea de se retirer. Dès que l'affaire fut finie, le duc d'Enghien se rendit à Haguenau, pour s'assurer par lui-même de l'état de son père, dont la situation lui donnait les plus grandes inquiétudes. La blessure du duc de Bourbon n'eut aucune suite fâcheuse. Le duc d'Enghien accompagna le prince de Condé dans sa visite aux officiers et soldats républicains faits prisonniers dans le combat: alors, comme on sait, les agents de la Convention immolaient inhumainement tout individu de l'armée de Condé qui tombait dans leurs mains, et les prisonniers qu'on venait de faire se crurent destinés à servir de représailles. Quel fut leur étonnement, lorsqu'ils entendirent ces

princes donner l'ordre aux chirurgiens de les traiter avec les mêmes soins et les mêmes égards que les militaires sous leurs ordres! Le duc d'Enghien tomba malade à la fin de cette campagne, pendant laquelle il avait éprouvé des fatigues au-dessus de ses forces. Il fut reçu chevalier de Saint-Louis en 1794. C'est à cette époque qu'il faut placer le commencement de sa passion pour la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, passion qui depuis le détermina à se fixer à Ettenheim; s'il y eut entre eux une union secrète, il n'en fut point, à ce qu'il paraît, dressé d'acte en forme. Le prince se proposait sans doute de faire légitimer plus tard ces nœuds, et ne s'attendait pas qu'une mort prématurée viendrait rendre inopinément impossible l'exécution de ses volontés. La princesse de Rohan ne cessa pas un instant de mériter l'honneur que le duc d'Enghien lui réservait, et elle n'a jamais dissimulé sa tendresse pour un prince qui en était si digne. Le duc de Bourbon partit au mois de juillet 1795 pour l'Angleterre, et se sépara pour la première fois de son fils. Que les pleurs que cette séparation leur fit verser eussent été amers, si, pénétrant l'avenir, le père et le fils eussent pu prévoir qu'ils s'embrassaient pour la dernière fois! Le prince de Condé donna en 1796 le commandement de son avant-garde à son petit-fils, qui se montra brillamment pendant toute cette campagne. A peine les républicains l'eurent-ils ouverte le 24 juin, en passant le Rhin à Kehl, que le duc d'Enghien marcha contre eux. Le 26, il reprit un moulin et d'autres postes importants tombés en leur pouvoir; le 27, il se battit avec opiniâtreté, toute la journée, dans la forêt de la Schouter; mais la défection des troupes du cercle de Souabe, qui appuyaient sa droite, l'obligèrent à se replier sur Offenbourg; il se retira de là dans la vallée de la Kinch, d'où le surlendemain il reprit sa ligne de bataille en se réunissant au prince de Condé. Nous tenons ces détails militaires et la plupart de ceux qui suivent, de M. le Vte. de Cheffontaines, aide-de-camp du duc, qui prit une part très active à toutes ces opérations. Du 28 juin au 14 septembre, le duc remporta plusieurs avantages importants, notamment à Oberkamlach dans la nuit du 12 au 13 septembre. Le combat du 30 septembre près Schussenried, fut aussi très glorieux pour le duc d'Enghien. La défense du pont de Munich, qui eut lieu à cette époque, est une des actions les plus brillantes de cette campagne; on s'y battit pendant dix-huit jours. Le bruit de la bravoure et des talents de M. le duc d'Enghien s'était répandu dans l'armée républicaine, et le prince céda plusieurs fois au désir que les militaires de cette armée témoignèrent de le connaître personnellement; ils restèrent toujours découverts devant lui. Cet empressement et ce respect font l'éloge de ces militaires, qui étaient alors sous les ordres du général Moreau. Les braves s'entendent et s'honorent mutuellement. Après le traité de Léoben, en 1797, la cour de Vienne ordonna le licenciement du corps de Condé, qui passa en Russie; il y resta jusqu'en 1799 : alors il revint en Souabe. Le duc d'Enghien fut chargé de défendre Constance. Le prince russe Kortschakow s'étant laissé surprendre dans Zurich, les républicains, sous les ordres de Massena, se portèrent en avant, et le corps de Condé, qui protégeait la retraite des Russes, repassa le Rhin après un combat assez vif, dans lequel il ne perdit rien

de sa réputation. On ne doit point passer sous silence l'affaire de Rosenheim : le prince n'avait que deux mille hommes, et il se soutint depuis cinq heures du matin jusqu'à près de midi contre la division de Lecourbe toute entière ; ce général ne put gagner qu'une lieue de terrain. On ne saurait parler des brillantes actions de cette armée de Condé, sans penser aussitôt à son major-général, le baron de la Rochefoucauld, qui s'illustra parmi ces héros, comme il se distingue encore aujourd'hui parmi les sages. Dans la campagne de 1800, il y eut encore plusieurs actions importantes. Le duc d'Enghien, à la suite d'un engagement qu'eut le corps sous ses ordres près de Rosenheim, rencontra un jeune hussard, faisant partie de l'armée républicaine, qui était resté blessé dans un champ. Il le fit relever et mettre dans son propre lit; son chirurgien eut ordre de lui donner tous les soins qu'exigeait sa situation, et quelques jours après le prince le fit reconduire aux avant-postes français. On pourrait citer une foule de traits semblables dans la trop courte vie de ce prince aimable et généreux. Par suite des dispositions du traité de Lunéville, en 1801, le corps de Condé fut une seconde fois licencié. Le prince de Condé se rendit en Angleterre; le duc d'Enghien ayant reçu de pressantes invitations du cardinal de Rohan, revint à Ettenheim avec la princesse Charlotte. Mais en 1802, les circonstances politiques ayant fait passer les états du cardinal sous la domination de Baden, le duc s'adressa au margrave, et obtint de lui l'autorisation de continuer son séjour à Ettenheim. Le prince y vivait en simple particulier, s'occupant de la culture des fleurs, de la chasse, faisant le bonheur de tout ce qui l'entourait, lorsqu'arrivèrent les événements du commencement de l'année 1804. A cette époque, Buonaparte ayant connu, d'une manière assez confuse, par les révélations d'un nommé Querelle, qui ne sut pas mourir, et la trahison d'un nommé Philippe, épicier au Treport, qui livra une correspondance entretenue par M. Michaud, de l'académie française, et par M. de Marguerit avec les princes de la maison de Bourbon, que ces princes, alors réfugiés en Angleterre, formaient le projet de se ressaisir de leur autorité en France, où le vœu général les rappelait depuis long-temps; que Pichegru, les ducs de Polignac et d'autres personnages d'un grand caractère, étaient à la tête du projet; que l'Angleterre le favorisait de toute sa puissance, crut devoir s'emparer de la personne du duc d'Enghien, soupçonnant qu'il y était entré, et que ses papiers fourniraient des renseignements sur le but qu'on voulait atteindre, les moyens et les individus dont on se servait. M. de Caulaincourt, gentilhomme picard, dont la famille avait été attachée a la maison de Condé, fut expédié, à cet effet, avec des lettres secrètes du ministre des relations extérieures et du ministre de la police, dans le département du Bas-Rhin. Mais pour dérouter les esprits sur le véritable objet de sa mission, il fut investi ostensiblement, par le ministre de la guerre, de pouvoirs afin d'accélérer la confection d'une flotille de bateaux plats, destinés à la folle expédition projetée alors contre l'Angleterre. M. de Caulaincourt fut accompagné par un officier supérieur de la garde de Buonaparte, nommé Ordenner; ils arrivèrent ensemble à Strasbourg. C'est de cette ville que M. de Caulaincourt dirigea toute cette af-

faire, ayant sous ses ordres le nommé Rosey et un individu plus connu, appelé Méhée. Tandis qu'il se rendait à Offenbourg, pour y faire arrêter quelques émigrés de marque, le général F...... et le colonel Ordenner furent dépêchés à Ettenheim; un officier de gendarmerie, nommé Charlot, et un maréchal-des-logis du même corps, nommé Pferdsdorff, avaient été envoyés, déguisés, à Ettenheim. On voulait connaître avec exactitude l'habitation du prince, et savoir bien positivement s'il y était; si ses officiers et ses domestiques étaient nombreux; s'ils logeaient avec lui; si tous étaient sur leurs gardes; si l'on avait à craindre de la résistance de la part du prince ou des habitants. L'arrivée de ces deux inconnus fit naître des soupçons, et un ancien officier de l'armée de Condé, nommé Schmidt, reçut l'ordre de s'attacher à Pferdsdorff et de le sonder adroitement pour tâcher de découvrir ses projets. Cette mission fut mal remplie; Pferdsdorff sut donner le change à cet officier et le trompa; Schmidt, au contraire, qui l'avait suivi près de deux lieues, revint en se vantant de l'avoir habilement pénétré, et en assurant que les deux inconnus ne devaient inspirer aucune crainte. Malheureusement on donna trop de confiance à ce rapport, et le prince se décida à passer la nuit à Ettenheim: il était resté tout le jour à la chasse; cependant malgré ce que Schmidt pouvait lui dire de rassurant, il projetait de s'éloigner dès le lendemain. Ces choses se passaient le 14 mars; mais dans la nuit du 15, son habitation fut cernée par trois à quatre cents hommes, auxquels s'étaient réunis beaucoup de gendarmes. Ces troupes, à l'exception des gendarmes, ignoraient qu'il s'agissait d'un prince de la maison de Bourbon, et lorsque les soldats l'apprirent, ils témoignèrent les plus vifs regrets d'avoir concouru à une pareille expédition. Le duc d'Enghien était à peine couché, qu'on l'avertit qu'on entendait du bruit autour de sa maison, il saute de son lit, en chemise, saisit son fusil; un de ses valets de pied en prend un autre; ils ouvrent la fenêtre; le duc d'Enghien crie: *qui va là?* et sur la réponse de C...... ils allaient faire feu; mais Schmidt releva le fusil du prince et l'empêcha d'en faire usage, en lui disant que toute résistance serait inutile. Le prince alors fit promettre au baron de Grünstein, que si l'on demandait le duc d'Enghien, il se nommerait, ce qui pourrait lui laisser quelque facilité pour s'évader; le prince se revêtit à la hâte d'un pantalon et d'une veste de chasse; il n'a pas le temps de mettre ses bottes; on monte l'escalier; C......, Pferdsdorf et quelques autres gendarmes entrent le pistolet à la main; ils demandent: « Qui de vous est le duc » d'Enghien? » Le baron avait perdu la tête, il reste muet. On renouvelle l'interpellation: même silence. Le duc alors répondit lui-même: « Si vous » venez pour l'arrêter vous devez avoir » son signalement: cherchez-le. » Les gendarmes, croyant parler à un de ses gens, répliquèrent: « Si nous » l'avions, nous ne vous ferions pas » de questions; puisque vous ne vou» lez pas l'indiquer, marchez tous. » Le chevalier Jacques, secrétaire du prince et son ami, qui logeait dans une maison voisine, ayant appris l'envahissement de celle du duc par une force armée, sortit à moitié vêtu, et envoya un domestique à l'église pour sonner le tocsin; mais le clocher était déjà occupé par un piquet de soldats qui battirent ce domes-

tique et l'empêchèrent de remplir sa mission. Rien n'avait été négligé pour le succès de cet horrible attentat. Le chevalier Jacques était malade; il ranima ses forces et se présenta pour accompagner le prince. On le repoussa d'abord; mais ayant insisté, on le laissa entrer : *c'est toujours un de plus*, dit-on en lui ouvrant les portes. Il est resté près d'un an dans les cachots de Buonaparte, tant à Vincennes qu'au Temple. Ce fut sous l'escorte particulière de la gendarmerie que le prince, et plusieurs officiers de sa maison quittèrent Ettenheim. Ils n'eurent pas même le temps de se vêtir, et le prince partit en veste et en pantalon. La princesse de Rohan, qu'on avait prévenue de cet événement, vit de ses fenêtres, passer le prince dans ce misérable équipage, et elle le vit pour la dernière fois. Arrivés dans un moulin, à quelque distance, on s'y arrêta, et le prince obtint la permission d'envoyer un valet de pied chargé de lui rapporter du linge et de l'argent. Le bourgmestre d'Ettenheim fut appelé dans ce moulin, et fit connaître à la gendarmerie lequel des prisonniers était le duc d'Enghien ; elle l'avait ignoré jusque-là. Peu s'en fallut que de ce moulin le prince ne parvînt à s'échapper. On avait examiné les issues; on avait déjà reconnu des sentiers détournés, et placé quelques planches sur des ruisseaux ; mais au moment de l'évasion, une porte de derrière qu'on ne fermait jamais se trouva barricadée en dehors. A quelles petites causes tiennent les destinées! M. le duc d'Enghien serait encore un des plus illustres appuis de la dynastie que le ciel vient de rendre à nos vœux, si un valet de moulin n'eût, par mégarde, fermé un verrou inutile! Ces détails sont minutieux sans doute; mais nous croyons qu'on les lira avec intérêt quand il s'agit d'un prince si digne de regrets! C'est d'un officier de sa maison que nous les tenons (du chevalier Jacques); il l'avait suivi dans sa fortune et ne l'abandonna pas dans ses malheurs. Après que le prince eut reçu les habits qu'il attendait, on se remit en marche en se dirigeant vers Koppel, où il passa le Rhin. Il n'est pas inutile encore de dire ici que, lors de ce passage, un officier de l'escorte, dont on n'a pas su le nom, témoigna par des signes confus et un certain ensemble de conduite remarqués du prince et de ses officiers, qu'il avait l'intention de le sauver. Il voulait d'abord faire embarquer les gendarmes qui le gênaient, et placer dans un second bateau destiné pour le prince, les soldats de ligne sur lesquels il comptait; mais des circonstances imprévues dérangèrent ce projet. Tant il semble que tout concourait à livrer cette grande victime à son bourreau! Au sortir du bateau, à Rheinau, on ne trouva point de voitures, et les prisonniers firent près d'une lieue à pied avant de trouver les mauvais charriots sur lesquels ils furent transportés à Strasbourg. Le prince était sur le premier, ayant à côté de lui son valet-de-chambre Joseph Canonne (né en Flandre). L'escorte n'ayant pas d'ordre, on ne savait où déposer les prisonniers ; le prince qui précédait de loin les autres, descendit dans la maison de Char... : ce fut là qu'il prit cet officier à part, et lui proposa de faire sa fortune s'il voulait faciliter son évasion ; celui-ci s'y refusa. Hélas! il ne s'est trouvé dans cette révolution que trop d'individus qui se sont montrés impassibles en remplissant les plus horribles missions! Le crime trouve donc comme la vertu des hommes fidèles !

On ne tarda pas à recevoir l'ordre de conduire les prisonniers à la citadelle; le commandant de cette citadelle traita très durement le prince, eut pour lui toutes sortes de mauvais procédés, et poussa la sévérité jusqu'à placer des sentinelles dans l'intérieur de sa chambre. Elles furent retirées par les ordres du général Leval; ce général désapprouva hautement cette conduite dès qu'il en eut connaissance. Il vint plusieurs fois voir le prince, et lui témoigna ces égards et ces attentions dont l'homme généreux entoure le malheur, et tout le respect dû à un prince du sang de ses anciens souverains. La conduite de ce général dans cette occasion ne fut pas seulement noble, elle fut encore courageuse; elle l'exposait aux ressentiments d'un homme dont il fallait partager les fureurs, sous peine d'encourir sa disgrâce. Le duc d'Enghien distribua dans la citadelle quelqu'argent à ses gens; on y fit le dépouillement des papiers dont on s'était emparé à Ettenheim. Parmi ces pièces se trouvait son testament. Les personnes qui connaisssaient la générosité et la noblesse de ses sentiments, regrettent que ce testament ne se soit pas retrouvé. Nous ne pouvons rien dire de plus. On proposa au prince de les parapher : il s'y refusa, et déclara qu'il ne signerait le procès-verbal qu'en présence du chevalier Jacques. Cet incident parut très-grave, et il fallut en référer au préfet, qui y consentit. Deux lettres qui contenaient quelques plaisanteries sur Buonaparte étaient parmi ces pièces, et le prince voulut les jeter au feu : le commissaire de police Popp, qui assistait à l'opération, ne s'y opposait pas; mais Ch.... dit très durement à Popp : *Croyez-vous faire ainsi votre devoir?* Ce commissaire se conduisit d'une manière très honorable. Le 18 mars, de grand matin, les portes de la prison s'ouvrent; des gendarmes entourent le lit du prince, et le forcent de s'habiller à la hâte. Ses gens accourent : il sollicite la permission d'emmener son fidèle Joseph; on lui dit qu'il n'en aura pas besoin. Il demande quelle quantité de linge il peut emporter avec lui; on lui répond : une ou deux chemises. Alors le prince perdit tout espoir, et prévit bien le sort qui l'attendait; il emporta deux cents ducats, et en remit cent au chevalier Jacques pour acquitter les dépenses des prisonniers; il embrassa ses fidèles amis, et leur dit un éternel adieu. On se met en route, la voiture marche jour et nuit; elle arrive le 20 à quatre heures et demie du soir, aux portes de la capitale, près la barrière de Pantin. Là, se trouve un courrier qui apporte l'ordre de filer le long des murs, et de gagner Vincennes. Le prince entre dans cette prison à cinq heures. Harel, commandant de Vincennes, dit à sa femme : « Je ne » sais quel est ce prisonnier, mais » voilà bien du monde pour s'assurer » de sa personne. » La femme de Harel reconnait monseigneur le duc d'Enghien, et s'écrie avec émotion : « C'est » mon frère de lait! » Le prince, exténué de besoin et de fatigue, prend à peine un léger repas. Pendant qu'il le prenait, il pria qu'on voulût bien lui préparer pour le lendemain, à son réveil, un bain de pieds. Il se jette sur un mauvais lit, disposé précipitamment dans une pièce à l'entresol, près d'une fenêtre dont deux carreaux étaient cassés; et, sur l'observation du prince, ils furent masqués avec une serviette. Il ne tarda pas à s'endormir profondément. On l'éveilla en

sursaut vers les onze heures; on le conduisit dans une pièce du pavillon du milieu, faisant face au bois. Là, étaient réunis huit militaires, savoir, le général Hullin, commandant les grenadiers à pied de la garde, Guiton, colonel, commandant le premier régiment de cuirassiers, Bazancourt, commandant le 4e. d'infanterie légère, Ravier, colonel, commandant le 18e. régiment d'infanterie de ligne, Barrois, colonel, commandant le 96e. régiment d'infanterie de ligne, Rabbe, colonel, commandant le deuxième régiment de la garde municipale de Paris, d'Autancourt, capitaine, major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de rapporteur, Molin, capitaine au 18e. régiment d'infanterie de ligne, greffier; tous nommés par le général Murat, gouverneur de Paris; ces militaires dressent à la hâte une instruction criminelle. Le jugement, disons mieux, l'ordre d'égorger la victime, est porté vers les quatre heures; et à quatre heures et demie le prince est exécuté dans un des fossés du château. Tout était calculé avec une précision perfide pour ensevelir cet attentat dans les ombres de la nuit, et pour en assurer l'exécution. La promptitude de l'enlèvement, la rapidité du voyage, avaient pour but d'étonner, d'affaiblir cet indomptable courage que le prince avait si souvent déployé pendant dix années de combats et de gloire; mais le lâche espoir du tyran fut trompé : la fermeté du grand homme répondit à la valeur du guerrier; il parla avec la noblesse et la simplicité qui convenaient à son caractère et à sa vertu. Interrogé pourquoi il avait porté les armes contre son pays, il répondit : « J'ai combattu » avec ma famille pour recouvrer l'héritage de mes ancêtres : mais depuis » que la paix est faite, j'ai posé les armes, et j'ai reconnu qu'il n'y avait » plus de rois en Europe. » Ses juges, frappés de tant d'intrépidité et d'innocence, hésitèrent un moment; ils écrivirent au tyran pour savoir sa résolution définitive. Celui-ci renvoie la lettre avec ces trois mots au bas : CONDAMNÉ A MORT. Dans le conseil privé qui eut lieu aux Tuileries pour décider du sort de ce jeune prince, Cambacérès opina pour lui sauver la vie. *Eh! depuis quand*, dit Buonaparte en colère, *êtes-vous devenu si avare du sang des Bourbons?* (1). M. l'abbé de Bouvens, qui a prononcé en Angleterre l'oraison funèbre de Monseigneur le duc d'Enghien, s'est trompé en prétendant que l'exécution de cet horrible attentat fut confiée à des étrangers. Il faut le dire pour la vérité de l'histoire, le crime fut consommé par des gendarmes d'élite. Voici, à ce sujet, une anecdote précieuse à recueillir : L'officier de ces gendarmes, fut averti dans la nuit pour aller commander le détachement destiné pour Vincennes. Ce militaire avait été élevé dans la maison de Condé, et n'en avait pas entièrement perdu la mémoire; il arrive, et apprend l'odieuse commission dont il est chargé. Le jeune prince l'aperçoit, le reconnaît et lui témoigne sa joie de le revoir. Celui-ci baisse la tête, et ne sait que pleurer. On quitte la salle du conseil, l'on descend dans le fossé par un escalier étroit, obscur et tortueux. Le prince se retourne vers l'officier, et lui dit : « Est-ce que l'on veut » me plonger tout vivant dans un cachot? Suis-je destiné à périr dans » les oubliettes? — Non, monseigneur, » lui répond-il en sanglottant, soyez » tranquille. » On continue de mar-

(1) Cette boutade est d'autant plus injuste que le vote de Cambacérès, lors du procès du Roi, fut conditionnel et ne compta pas pour la mort.

cher, et l'on arrive au lieu du massacre. Le jeune prince voit tout cet appareil et s'écrie : « Ah ! grâce au ciel, » je mourrai de la mort d'un soldat. » Ce militaire n'était pas le seul individu ayant eu des obligations à la maison de Condé, que le hasard rendait témoin de cette catastrophe. La femme du commandant de Vincennes, de laquelle nous avons déjà parlé, avait été élevée par les soins de cette auguste famille ; elle avait donné des marques de la plus vive douleur à l'arrivée du duc d'Enghien. Son effroi redoubla quand elle le vit passer pour aller à la mort : « Sois tranquille, lui » dit son mari, le bruit que tu vas en» tendre n'est que pour l'effrayer. » Ce commandant est celui qui dénonça Céracchi, Aréna, Topino-le-Brun ; et pour récompense il eut le commandement de Vincennes. Avant l'exécution, le malheureux prince avait demandé un ministre de la religion pour remplir ses derniers devoirs. Un sourire insultant et presque général accompagna la réponse que lui fit un de ces misérables, et dont voici les termes : « Est-ce » que tu veux mourir comme un » capucin ? Tu demandes un prêtre ; » bah ! ils sont tous couchés à cette » heure-ci. » Le prince indigné ne profère pas un mot, s'agenouille, élève son ame à Dieu, et après un moment de recueillement, se relève, et dit : « Marchons. » Murat et l'un des aides-de-camp de Buonaparte étaient présents à l'exécution. En allant à la mort, le duc d'Enghien désira qu'on remît à la princesse de Rohan, une tresse de cheveux, une lettre et un anneau Un soldat s'en était chargé ; l'aide-de-camp s'en aperçoit, les saisit en s'écriant : « Personne » ne doit faire ici les commissions d'un » traître. » Au moment d'être frappé, le duc d'Enghien, debout, et de l'air le plus intrépide, dit aux gendarmes : « Allons, mes amis. — Tu n'as point » d'amis ici, » dit une voix insolente et féroce : c'était celle de Murat. Il fut à l'instant fusillé dans la partie orientale des fossés du château, à l'entrée d'un petit jardin. Les soldats se jetèrent sur lui, le fouillèrent, et s'emparèrent de ses deux montres. On le jeta ensuite tout habillé dans une fosse creusée la veille, tandis qu'il soupait ; la pelle et la pioche avaient été empruntées à l'un des gardes de la forêt. Ainsi périt, à la fleur de son âge, au milieu de la plus illustre carrière, un prince, un héros couvert de gloire, comblé de tous les dons de la nature, doué des qualités les plus brillantes et des vertus les plus aimables ; le modèle des guerriers, l'honneur de la noblesse, l'ornement, l'appui, l'orgueil, l'espoir de sa famille, l'amour et l'admiration de l'Europe ; en un mot, le digne rejeton du Grand-Condé. Le roi de Suède, Gustave Adolphe, se trouvait, à l'époque de l'arrestation du prince, dans les états de l'électeur de Baden, son beau-père ; dès qu'il connut cet événement, il envoya un de ses aides-de-camp à Paris pour réclamer contre la violation du territoire de l'électeur, et pour conjurer Buonaparte de respecter les jours du duc d'Enghien. L'aide-de-camp s'arrêta vingt-quatre heures à Nanci, et n'arriva qu'après que le crime eut été consommé. Le lendemain de l'exécution, le président de la commission militaire, se trouvait chez Cambacérès, et rendait compte de l'événement de la veille. Après avoir confessé hautement que le prince était mort avec beaucoup de courage, il ajouta : « Ses réponses ont » été fort simples ; mais heureusement » il nous a dit son nom : car ma foi,

» sans cela, nous aurions été fort embarrassés. » Ce propos fut entendu et répété par plus de trente personnes. Cet aveu est d'autant plus remarquable, d'autant plus vrai, qu'on n'avait pas saisi une seule pièce relative à l'affaire de Pichegru et autres, ni chez le duc d'Enghien, ni chez aucun de ceux qui furent arrêtés à la même époque au-delà du Rhin. L'enlèvement de madame de Reich, arrêtée à Offenbourg, avait averti tous les malheureux réfugiés français du danger qui les menaçait; la plupart avaient fui. Le duc d'Enghien, dont la belle ame ne pouvait soupçonner un crime, avait dédaigné de prendre une précaution qui eût ressemblé à de la timidité. C'est ainsi qu'il fut la victime de la sécurité qu'inspire aux grandes ames l'innocence accompagnée du courage. Ce ne fut pas seulement à Londres qu'on honora la mémoire de cet infortuné prince par des cérémonies religieuses; on célébra aussi à St.-Pétersbourg un service où le cénotaphe portait l'inscription suivante :

INCLITO PRINCIPI
LUDOVICO-ANTONIO-HENRICO
BORBONIO CONDÆO DUCI D'ENGHIEN
NON MINUS PROPRIA ET AVITA VIRTUTE
QUAM SORTE FUNESTA CLARO,
QUEM DEVORAVIT BELLUA CORSICA,
EUROPÆ TERROR,
ET TOTIUS HUMANI GENERIS LUES.

Un anonyme a publié sur cette affaire une petite brochure ayant pour titre : *De l'Assassinat de monseigneur le duc d'Enghien, et de la Justification de M. de Caulincourt.* Toutes les pièces sont réunies dans cet écrit. On a aussi publié : *Notice historique sur L. A. H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal, suivie de son oraison funèbre, prononcée dans la chapelle de St.-Patrice à Londres, en présence de la famille royale,* par l'abbé de Bouvens, 2. édit., 1814. Le duc d'Enghien a laissé en manuscrit un Journal de ses campagnes et de ses voyages. M—T.

ENGLISH ou ANGLOIS (ESTHER), française d'origine, qui ayant passé une partie de sa vie en Angleterre et en Ecosse, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier., s'y est distinguée par son talent dans l'art de l'écriture. Après avoir vécu dans le célibat jusqu'à l'âge de quarante ans, elle épousa un M. Kello, dont elle eut un fils, qui entra dans la carrière ecclésiastique. On a conservé en Angleterre dans diverses bibliothèques plusieurs échantillons curieux de son talent, entre autres, *Historiæ memorabiles Genesis per Esteram Inglis Gallam*, Edenburgi, anno 1600; ainsi qu'un volume in-8°. oblong, en français et en anglais, intitulé *Octaves* (Octonaries) « sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites par Ester » Inglis le 1er. de janvier 1600. » Ce recueil est orné de fleurs et de fruits peints à l'aquarelle; sur la première feuille on voit son portrait en petit, avec cette devise :

De Dieu le bien,
Du moy le rien.

Elle paraît avoir été étroitement liée avec Joseph Hall, évêque de Norwich. Dans un manuscrit dont elle lui adresse la dédicace en 1617, lorsqu'il était encore doyen de Worcester, elle l'appelle *my very singular friend*, mon très intime ami. Quelques-uns des ouvrages de cette dame se trouvent à la Biblioth. bodléienne. M. Walckenaer possède l'ouvrage de cette célèbre calligraphe, le plus curieux soit pour la beauté et la variété des

écritures, soit pour le portrait de l'auteur, dessiné à la plume par elle-même. Ce précieux manuscrit contient, 1°. *le Livre de l'Ecclésiaste, de la main d'Esther Anglois, française, à Lislebourg en Ecosse, ce* XXI *avril* 1601. 2°. *le Cantique des Cantiques*, traduit également en français, le tout accompagné de plusieurs pièces de vers, françaises et latines, d'André Melvinus et autres versificateurs du temps, *in Esteram Anglam rarissimam fœminam*. On y trouve aussi la devise favorite de l'auteur, en ces termes :

De l'Eternel
Le bien,
De moy le mal
Ou rien.

Pour la délicatesse de l'écriture, ce petit chef-d'œuvre peut soutenir la comparaison avec les ouvrages de Jarry et des autres calligraphes du siècle de Louis XIV. S—D.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'ordre de S. Augustin, né à Nedonchal en Artois le 24 mars 1727, se livra à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique. Il s'occupa surtout des instruments à touches et de leur construction. Comme il se trouvait, vers 1757, à la cour du roi Stanislas, un virtuose italien fit entendre à ce prince des sonates de clavecin qu'il admira beaucoup, mais dont il ne put obtenir communication. Instruit des regrets de Stanislas, Engramelle voulut les faire cesser, et imagina une mécanique qui notait les pièces touchées sur un clavecin au fur et à mesure de leur exécution. Le virtuose revint à quelque temps de là, toucha les pièces désirées, et, peu de jours après, le P. Engramelle lui fit entendre une serinette qui non seulement répétait ses sonates, mais rendait même fidèlement la manière et les agréments propres à l'exécutant. L'invention du moine consistait dans un clavier de rapport placé sous le véritable, et dont les touches frappaient sur un cylindre couvert de deux papiers, l'un blanc, l'autre noirci. Le cylindre était mis en mouvement par une mécanique qui, à chaque tour, le faisait dériver de côté. La révolution totale était de quinze tours, et durait trois quarts d'heure. Une semblable mécanique fut inventée par Unger, conseiller-secrétaire de la cour de Brunswick-Lunebourg; mais il paraît que la priorité appartient au P. Engramelle (1). Ce dernier, en 1775, rendit public le fruit de ses travaux et de ses observations dans un ouvrage intitulé: *la Tonotechnie*, ou l'*Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, in-8°., fig. La matière était neuve (2), et les luthiers faisaient un mystère de cet art. C'est également au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art du facteur d'orgues* de dom Bedos. Il est encore auteur d'un instrument qui donne la division géométrique des sons de manière à fixer l'incertitude des accordeurs. On lui doit en outre la description des *Insectes de l'Europe, peints d'après nature par Ernst*, in-4°., 1re. partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour. Le *Dictionnaire universel*

(1) M. Gattey annonçait dans le *Journal de Paris* (1783, N°. 22) l'intention d'exécuter une machine de ce genre qu'il avait inventée; il en fut détourné par la crainte de passer pour plagiaire, lorsqu'on lui eut appris qu'un pareil mécanisme avait déjà été fait par un facteur de Berlin qui, comme lui, n'avait aucune connaissance d'une machine semblable qui est décrite dans les *Transactions philosophiques* Z.

(2) Diderot avait, en 1748, proposé un moyen fort ingénieux de noter à volonté, sur-le-champ, tout ce que l'on voulait sur les serinettes ou orgues dits de Barbarie; mais ce moyen n'est pas d'une exécution très facile.

lui attribue quelques ouvrages sur les *Sourds et Muets*. Engramelle mourut en 1780. D. L.

ENGUERRAND. *Voyez* COUCY, MARIGNY, et MONSTRELET.

ENJEDIN (GEORGE) ou ENYEDIN, en latin *Enjedinus*, célèbre unitaire, prit son nom de celui d'Enyed, petite ville de Transylvanie, sur les bords de la rivière de Maros, où il naquit vers le milieu du 16e. siècle. Ses talents lui méritèrent la confiance générale dans son parti; il fut nommé surintendant des églises des unitaires dans la Transylvanie, et directeur du collége de Clausembourg. Il mourut le 28 novembre 1597, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Explicationes locorum scripturæ, veteris et Novi Testamenti, ex quibus Trinitatis dogma stabiliri solet*, in-4°. Il composa cet ouvrage dans l'intention de prouver que les catholiques donnent une fausse interprétation aux passages des écritures dont ils se servent pour établir le dogme de la Trinité; et, dit David Clément, il n'épargna ni subtilité, ni critique, pour venir à bout de son dessein. La première édition fut imprimée en Transylvanie, peu de temps avant la mort de l'auteur. Les magistrats en prononcèrent la suppression, et tous les exemplaires saisis furent brûlés, en sorte qu'elle est devenue très rare. La réimpression de Hollande présente une copie très exacte de l'édition originale. Fabricius assure qu'elle vit le jour à Groningue, en 1670. L'ouvrage d'Enjedin a été solidement réfuté par Richard Simon, dans son *Histoire critique* des commentateurs du Nouveau-Testament. On attribue encore à Enjedin : I. *De divinitate christi*; II. *Explicatio locorum catechesis Racoviensis*; III. *Præfatio in Novum Testamentum versionis Racovianæ*. Le premier de ces ouvrages paraît n'avoir jamais été imprimé, et Sandius (*Bibl. anti-Trinitar.*), prouve par de bonnes raisons, qu'il est très douteux qu'Enjedin soit l'auteur des deux autres. W—s.

ENNERY (MICHELET D'), naquit à Metz, en 1709, d'une famille distinguée; il commença ses études au collége des Jésuites de cette ville, et les continua à Paris. Ses parents le destinaient à la magistrature, mais un de ses oncles, qui lui céda sa charge de trésorier de la ville de Metz, le fit renoncer à l'étude du droit, pour revenir dans sa ville natale. Les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions, et la connaissance qu'il fit d'un habile antiquaire, son premier guide dans la science numismatique, développèrent en lui un goût qui le détermina à renoncer à sa charge, pour se livrer tout entier à la recherche des médailles. Il se rendit à Paris, afin d'être plus à portée de former les suites qui ont illustré son cabinet. Les nombreux amateurs qui s'occupaient alors de ce genre d'érudition, semblaient exciter le zèle d'Ennery. Il n'épargna rien pour enrichir sa collection, il voyagea en Italie, en Allemagne, et fit par-tout des acquisitions importantes. Les cabinets de Duvau, capitoul à Toulouse, du président de Maison, du duc du Maine, d'Havercamps, de Douxménil, de l'abbé Favard, du prince de Rubempré, de Chantily, archevêque de Tours, des Jésuites de Paris, du marquis de Beauvau, de Houdenc et de tant d'autres, vinrent se fondre dans celui d'Ennery. Il ne se borna pas à un seul genre de médailles, il voulut tout posséder, médailles grecques, de villes, de peuples, de rois, médailles romaines, etc. Il s'attacha à former toutes ces suites. Son catalogue, rédigé après sa mort

par MM. de Tersan et Gossellin, atteste la magnificence de ce cabinet, et le goût épuré de son possesseur. Il y sacrifia presque toute sa fortune. D'Ennery, au milieu de toutes ses richesses, se contenta d'en jouir, sans se livrer à l'explication des monuments qu'il possédait; il n'a rien publié de son vivant et n'a laissé aucun mémoire après sa mort. Il se contentait d'amasser, et de faire voir noblement son cabinet, qui ne manquait pas d'être visité par les étrangers de distinction qui venaient à Paris. Il attachait à cela son plaisir, et il y borna son ambition. Il avait cependant formé le projet de rédiger lui-même son catalogue; mais une attaque d'apoplexie l'enleva le 8 avril 1786, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce fut Romé de Lille qui fut son exécuteur testamentaire. C'est avec le secours de ce cabinet que celui-ci a perfectionné son ouvrage sur la métrologie, et c'est aussi par les conseils d'Ennery que Beauvais, dans son *Histoire des Empereurs*. a fixé le prix de chaque médaille romaine, suivant sa rareté et l'espèce du métal dans lequel elle a été frappée. Aucune collection de particulier n'avait égalé la sienne, un prince aurait pu montrer avec orgueil ce trésor d'érudition, elle montait à plus de vingt-deux mille médailles, dont environ vingt mille antiques. Cette collection fut vendue publiquement; tout fut dispersé, et ses débris allèrent embellir plusieurs cabinets, riches seulement de cette acquisition; les Anglais, les Hollandais, et les nombreux amateurs que possédait la France, se disputaient le fruit de tant de travaux. Les principaux acquéreurs furent le cabinet du roi, MM. Haumont, Xaupy, de Tersan, l'abbé d'Hauteville, de Milly, etc., etc., à Paris; Vandamme, en Hollande; Knigth, Towley, à Londres. Nous nommons ici les principaux acquéreurs de ces collections, ainsi que les personnes qui ont enrichi les suites de d'Ennery, parce qu'il est essentiel de connaître la filiation de tous les cabinets, par rapport aux médailles qui se trouvent publiées par de nouveaux possesseurs, et qu'on peut prendre pour des pièces nouvellement découvertes. Le catalogue d'Ennery, publié à Paris, 1788, 1 vol. in-4°., avec fig., tient un rang distingué dans les bibliothèques, parmi les ouvrages numismatiques. T—N.

ENNETIERES (JEAN D'), chevalier, sieur de *Beaumetz*, né à Tournai, vers la fin du 16e. siècle, cultiva la poésie française avec plus d'ardeur que de succès, et mourut dans sa patrie vers 1650, âgé d'environ soixante ans. On a de lui: I. *les Amours de Theagenes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16; II. *Boëce, de la consolation de la Philosophie*, traduit en français, en prose et en vers, *ibid.*, 1628, in-8°., assez rare; III. *le Chevalier sans reproche, Jacques de la Laing*, poème en seize chants, *ibid.*, 1633, in-8°., c'est de tous les ouvrages d'Ennetières le seul qui soit recherché des curieux. IV. *les quatre Baisers que l'ame dévote peut donner à son dieu dans le monde*, *ibid.*, 1641, in-12.; V. *Sainte-Aldégonde*, tragédie, *ibid.*, 1645, in-8°. — ENNETIERE (Marie D'), de la même famille que le précédent, se fit quelque réputation pour son savoir et pour sa piété. Le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé est une *Epitre en vers français, contre les Turcs, Juifs, Infidèles, faux Chrétiens*, etc., 1559, in-8°. W—S.

ENNIUS (QUINTUS), poète latin, naquit à Rudies, ville de la Calabre,

l'an 240 avant J.-C., sous le consulat de Q. Valerius Falton et de C. Mamilius Turrinus. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans; ce fut dans cette île, soumise aux Romains, qu'il se lia d'amitié avec Caton l'ancien, lequel gouvernait alors la Sardaigne avec le titre de préteur. La liaison qui exista entre Ennius et Caton fut si grande, que le poète offrit volontiers ses bons offices à Caton pour lui enseigner la langue grecque. Caton l'étudia avec fruit, et, pour témoigner sa reconnaissance à Ennius, il l'emmena à Rome, et lui donna une maison située sur le mont Aventin. L'acquisition qu'il fit d'un poète aussi célèbre me paraît, dit Cornelius Népos, comparable aux plus beaux triomphes que la conquête de la Sardaigne aurait pu lui mériter. Ennius obtint par son génie le droit de bourgeoisie romaine: c'était un honneur fort recherché, qu'on n'accordait alors qu'aux étrangers d'un rare mérite. Le style d'Ennius a toute la rudesse du siècle où il vivait; mais le défaut de pureté et d'élégance est racheté chez lui par la force des expressions. Ennius tira la poésie latine du fond des forêts pour la transplanter dans les villes; et le poète par excellence, Virgile, en confessant qu'il a transporté dans son Enéide des vers tout entiers d'Ennius, disait souvent que c'étaient des perles qu'il tirait du fumier. Au jugement de Lucrèce, Ennius est le premier d'entre les latins qui ait obtenu sur le Parnasse une couronne immortelle:

Primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
Per gentes Italas.

Le judicieux Quintilien a fait un grand éloge du poète Ennius: « Révérons, » a-t-il dit, cet homme célèbre, comme » on révère ces bois sacrés par leur » propre vieillesse, dans lesquels nous » voyons de grands chênes que le » temps a respectés, et qui pourtant » nous frappent moins par leur beau» té, que par je ne sais quel senti» ment de religion qu'ils nous inspi» rent. » Ennius fut recherché par tous les grands hommes de son siècle. Caton, dont nous avons parlé, attachait tant de prix à l'estime d'Ennius, qu'il la mettait au-dessus de l'honneur du triomphe. Scipion l'Africain, fatigué des troubles de Rome, avait emmené Ennius dans sa maison de campagne de Literne; il avait une telle vénération pour ce poète, qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau. Ennius mourut environ dix-huit ans après Scipion, d'un violent accès de goutte; il fut honoré d'une statue élevée sur le tombeau des Scipions, dont il avait chanté les exploits. Ennius a mis en vers héroïques les Annales de la république romaine; il a composé, en outre, quelques satires et plusieurs comédies qui annonçaient une profonde connaissance du cœur humain; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments qu'on a recueillis dans le *Corpus poëtarum*, et dont Hessélius a donné une excellente édition in.4°. (Amsterdam, 1707). Sa tragédie de *Médée* a été donnée à part, avec un choix de ses autres fragments et un savant Commentaire par M. H. Planck, Hanovre, 1807, in-4°. Ennius était tellement convaincu de son talent pour la poésie épique, qu'il s'appelait l'Homère des Latins. Voici l'épitaphe qu'il composa pour lui-même:

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;
Hic vestrûm pinxit maxima facta patrum
Nemo me lacrymis decoret, neque funera fletu
Faxit; cur! volito vivus per ora virûm.

B—RS.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), était né à Arles, vers l'an 473, d'une

famille illustre ; il comptait parmi ses parents les Faustus, les Boëces, les Avienus, et Camillus, son père, avait exercé lui-même des charges honorables ; il fut dépouillé de ses biens par les Visigoths, lorsque les Barbares s'établirent dans la partie méridionale des Gaules. Une de ses tantes, qui demeurait à Milan, se chargea de pourvoir à son éducation. Cette circonstance a fait croire à quelques écrivains qu'il était né dans cette ville. Ennodius annonçait d'heureuses dispositions pour l'éloquence et pour la poésie, et d'habiles instituteurs les cultivèrent avec soin. Il perdit sa tante à l'âge de seize ans, et retomba dans la situation malheureuse dont elle l'avait tiré. Une dame d'une haute distinction, nommée *Mélanide*, touchée de son mérite, répara les torts de la fortune à son égard en l'épousant. Ennodius alla habiter ensuite Pavie. S. Epiphane, qui en était alors évêque, apprécia ses talents, et l'engagea à les faire tourner à l'avantage de la religion ; il céda avec peine aux pressantes invitations du saint évêque; il ne consentit qu'à regret à se séparer d'une épouse qu'il aimait tendrement ; et ce fut pour ainsi dire malgré lui qu'il fut ordonné diacre à l'âge de vingt-un ans. Après son admission dans les ordres sacrés, il ne changea pas aussitôt de conduite ; mais enfin la grâce toucha son cœur, et dès-lors, renonçant aux vanités du monde, il s'appliqua tout entier à la science du salut. En 494, il suivit, à la cour de Gondebaud, roi de Bourgogne, S. Epiphane, chargé par les églises d'Italie du rachat dés captifs. Ce saint prélat étant mort, il se retira à Rome, où il continua de partager ses loisirs entre l'étude et la pratique de ses devoirs. Parmi les ouvrages qu'il composa à cette époque, on remarque l'*Apologie* pour le pape Symmaque et le IVe. Concile, dont les Pères ordonnèrent l'insertion dans les actes de cette assemblée ; et le *Panégyrique* de Théodoric, roi des Visigoths, qu'il prononça en 507. Les talents d'Ennodius et l'emploi qu'il en faisait pour l'utilité de l'Eglise, lui méritèrent l'estime des pontifes et la vénération des peuples. En 511, il fut placé sur le siége épiscopal de Pavie, et peu de temps après le pape Hormisdas le chargea de travailler à la réunion des églises d'Orient, divisées par l'hérésie des eutychiens (*V.* EUTYCHÈS). Il se rendit deux fois pour cet objet vers l'empereur Marcien ; mais ce prince, qui favorisait les erreurs qu'Ennodius venait combattre, résolut de le faire périr, en le forçant de se rembarquer sur un vaisseau en mauvais état. Sa criminelle espérance fut trompée : Ennodius arriva heureusement en Italie ; il reprit l'administration de son diocèse, qu'il gouverna saintement plusieurs années, et mourut le 17 juillet 521. L'Eglise honore sa mémoire le même jour. Les *Œuvres* de S. Ennodius ont été recueillies et publiées par André Schott, Tournai, 1611, in-8°., et par Sirmond, Paris, même année et même format : elles l'avaient été précédemment dans le Recueil des *Authores orthodoxographi*, Bâle, 1569, in-fol. ; et elles l'ont été depuis dans les différentes éditions de la *Biblioth. Patrum*, et séparément, à Venise, 1729, in-fol. La meilleure édition est celle qui fait partie des *opera varia SS. Patrum* (*V.* SIRMOND) ; le texte en a été collationné sur deux excellents manuscrits, et les notes placées au bas des pages offrent tous les éclaircissements nécessaires. Elle renferme : I. des *Lettres*, au nombre de 297, divisées en IX livres : le style n'en est pas

exempt de recherche ni de mauvais goût; mais elles respirent la piété la plus tendre; II. le *Panégyrique de Théodoric*, pièce utile pour l'histoire : elle a été imprimée dans les premières éditions des *Panegyrici veteres*; III. l'*Apologie de Symmaque et du 4e. concile de Rome*, remarquable par l'enchaînement des moyens et la solidité des raisonnements, mais trop favorable, de l'avis même des critiques les moins prévenus, aux prétentions de la cour de Rome; IV. la *Vie de S. Epiphane, évêque de Pavie*, estimée par l'exactitude des faits et par la connaissance qu'elle donne de différents points historiques; le stile en est plus correct et plus agréable que celui des autres ouvrages d'Ennodius : elle a été insérée dans les *Acta sanctorum*, au 17 janvier, avec des notes de Bollandus; Arnauld d'Andilly l'a traduite en français; V. la *Vie de S. Antoine, moine de Lerins*; c'est plutôt un panégyrique de ce saint; VI. plusieurs *Opuscules*, peu importants, entre lesquels on remarque celui que le P. Sirmond a intitulé *Eucharisticum*, parce que Ennodius y rend grâces à Dieu de sa miséricorde; VII. des *Discours* ou *Allocutions*, au nombre de vingt-huit, sur des sujets de piété, etc. Dom Martène a inséré, dans le tom. V du *Thesaurus anecdotorum*, deux pièces de ce genre qui avaient échappé aux recherches de Sirmond. VIII. Des *Poésies*, divisées en deux parties : la première contient des *Hymnes*, un *Eloge de S. Epiphane*, etc.; la seconde, des *Epitaphes*, des *Inscriptions*, des *Epigrammes*, etc. On retrouve quelques pièces d'Ennodius dans le *Chorus poëtarum*. W—s.

ENOC, ou ENOCH (Louis), né à Issoudun au 16e. siècle, embrassa la réforme de Calvin, et se retira à Genève vers 1550. Il remplit avec distinction une place de régent au collége de cette ville, et en fut nommé principal en 1556. La même année il reçut la bourgeoisie, et peu de temps après fut promu au ministère. Il a écrit des Commentaires sur Cicéron, que Robert Etienne a publiés avec les Œuvres de cet orateur. On a encore de lui : I. *Prima infantia linguæ græcæ et latinæ simul et gallicæ*, Paris, 1547, in-4°.; II. *De puerili græcarum litterarum doctrinâ liber*, Paris, 1555, in-8°.; III. *Partitiones grammaticæ*, Genève, in-4°.—Enoc (Pierre), sieur de *la Meschiniere*, fils du précédent, né dans le Dauphiné, cultiva la poésie française, mais sans grand succès. On a de lui : I. *Opuscules poétiques*, Genève, 1572, in-8°.; II. *la Céocyre*, contenant cent cinquante-un sonnets, des odes, des chansons, des élégies, des bergeries, Lyon, 1578, in-4°. Il célèbre dans cet ouvrage les charmes d'une jeune demoiselle qu'il nomme *Céocyre*, de deux mots grecs qui signifient *brûle-cœur*; III. *Tableaux de la vie et la mort*. Ce sont des réflexions morales sur les misères de la nature humaine, divisées en cinq cents quatrains. Les bibliographes qui font mention de cet ouvrage n'en indiquent ni la date de l'impression, ni le format. W—s.

ENOCH, patriarche, fils de Jared, naquit l'an 3378 avant J.-C. Il engendra Mathusala, lorsqu'il était âgé de soixante-cinq ans, et vécut encore trois cents ans après. Alors « il ne parut plus, dit l'Ecriture, parce que » le Seigneur l'enleva du monde. » S. Paul, dans sa belle Epître aux Hébreux, où il célèbre avec magnificence la foi des patriarches, parle ainsi de celui qui est le sujet de cet article :

« C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé, » afin qu'il ne vît point la mort; et on » ne le vit plus, parce que le Sei» gneur le transporta ailleurs. » Les docteurs de l'Eglise et les plus sages interprètes de l'Ecriture ont donc enseigné que le patriarche Enoch n'est pas mort, et que Dieu l'a enlevé tout vivant du milieu des hommes, comme il a transporté long-temps après le prophète Elie, sur un chariot de feu (*Voy.* Elie.). S. Jérôme, dans son Commentaire sur Amos, dit qu'Enoch et Elie ont été transportés au ciel dans leurs corps. Les juifs et les chrétiens croyent unanimement que ces deux saints personnages existent encore aujourd'hui, et que c'est à eux que s'appliquent ces paroles de l'Apocalypse : « Je susciterai mes deux témoins, et » ils prophétiseront, couverts de sacs, » pendant mille deux cent soixante » jours. » Il existait dans les premiers siècles de l'Eglise, sous le nom d'Enoch, un livre devenu fameux par l'embarras qu'il a causé à tous les interprètes. Tertullien en a fait un grand éloge, et avant lui, l'apôtre S. Jude, dans son Epître canonique, en cite un passage où il est question du jugement que Dieu doit exercer contre les impies. C'est dans ce livre qu'il est dit que les anges se sont alliés avec les filles des hommes, et en ont eu des enfants. Au reste, il est probable qu'il y avait dans le livre d'Enoch plusieurs vérités dont S. Jude, auteur inspiré de Dieu, a pu faire usage; mais ce livre n'en a pas moins été rejeté par l'Eglise, comme apocryphe, et les plus illustres des anciens docteurs en parlent comme d'un ouvrage qui ne doit pas faire autorité. Le célèbre Peiresc, l'un des plus illustres savants du commencement du 17e. siècle, ayant appris par le P. Gilles de Loche, missionnaire capucin, que les Abyssins possédaient ce livre en langue éthiopienne, mit tout en œuvre pour se le procurer, et obtint en effet un manuscrit qui devait le contenir, mais qui n'était que le livre d'un imposteur nommé Bahaïla Michaïl. Ludolf reconnut la supercherie dont il avait été dupe, et comme le moine abyssin Grégoire, dont il avait reçu ses connaissances en éthiopien, ne lui avait point parlé de ce livre d'Enoch, non seulement il publia la fausseté du manuscrit de Peiresc, mais il nia même l'existence du livre. Cette opinion fut adoptée par tous les savants; mais le chevalier Bruce étant en Abyssinie en 1769, se procura trois manuscrits du livre d'Enoch. A son retour en Europe, il en donna un exemplaire au roi de France, et rapporta les deux autres en Angleterre. Woide qui s'était livré à l'étude du copte pour parvenir à une plus grande connaissance des livres saints, n'attendit point le retour de Bruce et vint à Paris, où il copia le livre d'Enoch; il en communiqua au célèbre Michaëlis une notice, qui se trouve imprimée dans la correspondance de ce savant. L'étude de ce manuscrit ne laissa plus aucun doute sur l'existence du livre d'Enoch, ou du livre apocryphe qui porte son nom, et que les Abyssins placent immédiatement après le livre de Job, dans le canon des livres saints. M. Silvestre de Sacy a donné une notice assez détaillée et la traduction latine de plusieurs chapitres du manuscrit de la bibliothèque du Roi, dans le *Magasin encyclopédique*, 6e. année, tome I, pag. 309. Ce savant y a prouvé que ce livre est le même que celui qui est cité dans la fameuse épître de S. Jude et dans les anciens écrivains. Son opinion est que, quelque obscur qu'il soit, il mériterait d'être traduit et publié avec le texte, à cause de son antiquité,

de l'usage qu'en ont fait des écrivains respectables, de l'autorité dont il a joui, et des discussions auxquelles il a donné lieu. C—T et J—N.

ENOCH, fils d'Abraham, rabbin de Gnesne et de Posen, a publié les ouvrages suivants : I. *Commentaire sur le psaume* 83 ; *extrait du Commentaire entier fait par le même auteur sur tous les psaumes ;* II. *Dispute de Joseph avec ses frères ;* III. *Discours sacrés sur divers lieux du Pentateuque*, imprimé à Amsterdam. M. de' Rossi, qui nous a fourni cet article, n'indique ni le lieu ni la date de la mort d'Énoch. J—N.

ENS (GASPARD), né vers 1570 à Lorch, dans le Wurtemberg, renonça à l'étude du droit après avoir reçu ses premiers grades, afin de se livrer à sa passion pour les voyages. Il se fixa à Cologne en 1603, et s'y mit aux gages d'un libraire. Ens paraît s'être moins inquiété d'obtenir une réputation durable qne d'amasser de l'argent; aussi les volumes se multipliaient-ils sous sa plume avec une rapidité inconcevable ; souvent il en publiait huit ou dix dans une année, et sur des objets entièrement opposés. Il quitta Cologne après y avoir demeuré vingt cinq ans, et on ignore ce qu'il devint depuis cette époque ; mais il paraît qu'il vivait encore en 1636. Le rédacteur des tables de la *Bibl. histor. de France* le nomme mal Gaspard *Lorchan ;* cette erreur méritait d'être relevée. On ne citera, parmi les ouvrages d'Ens, que ceux qui peuvent présenter quelque intérêt ; on en trouvera une foule d'autres indiqués dans la *Bibliotheca realis* de Lipenius : I. *Historia Bellorum Dithmarsicorum seu Danorum sub Frederico II*, Francfort, 1593, in-fol.; II. *Mercurius Gallo-Belgicus*, Cologne, 1604 et années suivantes, in-12. Ens en a publié six volumes, depuis le quatrième jusqu'au neuvième ; Michel d'Isselt est le rédacteur des trois premiers ; Gothard Arthus et Jean-Philippe Abelin, successeurs d'Ens, ont porté cet ouvrage à trente-cinq volumes. C'est une compilation faiblement écrite et mal digérée des événements qui se passaient en Europe. (*V.* ISSELT d') et J. Ph. ABELIN); III. *Rerum hungaricarum historia*, *libris IX comprehensa*, Cologne, 1604, petit in-8°., réimprimée avec des additions et une suite, 1648, trad. en allemand, 1605, in-4°. Les bibliographes hongrois trouvent à cet historien-compilateur plus d'élégance que d'exactitude, et lui reprochent de n'avoir point indiqué les sources où il a puisé, et de n'avoir point mis de tables à son ouvrage. IV. *Annales sive commentaria de bello Gallo-Belgico*, ibid., 1606, in-8°.; V. *Deliciæ Germaniæ tam inferioris quàm superioris*, ibid., 1608, in-8°. ; VI. *Deliciæ Germaniæ transmarinæ*, ibid., 1610, in-8°.; VII. *Belli civilis in Belgio per XL annos gesti historia usque ad annum* 1609, *ex Belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610, in-fol.; VIII. *Elogium duplex funebre et historicum Henrici IV*, ibid., 1611, in-4°. ; IX. *Indiæ occidentalis historia ex variis authoribus collecta*, ibid., 1612, in-8°.; X. *Mauritiados libri VI in quibus Belgica describitur*, *civilis Belli causæ*, *illustr. Mauritii natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8°.; XI. *Magnæ Britanniæ deliciæ*, ibid., 1613, in-8°.; XII. *Thesaurus politicus ex italico latinè versus*. ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4°. Kahle parle avec éloge de cet ouvrage (*Bibl. Struv.*, 2 part., pag.

228). Jean-André Bosio en avait annoncé une continuation qui n'a point paru ; XIII. *Epidorpidum libri IV in quibus multa sapientèr, gravitèr, argutè, salsè, jocosè atque etiam ridendè dicta et facta continentur*, ibid., 1613, in-12, 1624, 1628, in-12, 1648, 4 vol. in-12. On refondit dans la dernière édition le supplément intitulé : *Epidorpismatum reliquiæ ;* XIV. *Adparatus convivales jucundis narrationibus, salubribus monitis et mirandis historiis instructi*, ibid., 1615, in-12; XV. *Nucleus historico-politicus*, ibid., 1620, in-12, 2e. part., 1624. Les deux réunies, Ulm, 1653, in-12; XVI. *Morosophia sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*, ibid., 1620, 1621, in-8°. C'est peut-être une traduction de l'ouvrage que Spelte avait publié sous le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4°.; XVII. *Mantissa apophtegmatum*, ibid., 1620, vol. in-12; XVIII. *Heraclitus de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12; XIX. *Pausilypus sive tristium cogitationum et molestiarum spongia*, ibid., in 12; XX. *Principis consiliarius*, ibid., 1624, in-8°.; XXI. *Fama Austriaca*, ibid., 1627, in-fol. (en allemand), fig. ; XXII. *Thaumaturgus mathematicus, id est, admirabilium effectuum è mathematicarum disciplinarum fontibus profluentium sylloge*, ibid., 1628, in-8°. Cette édition est la seconde, et on en connaît deux autres de 1636 et de 1651, même format. C'est une traduction des *Récréations mathématiques*, dont la première édition française indiquée par Murhard est celle de Rouen, 1628, in-8°. L'édition latine de 1636 porte sur le titre *Casparo Ens L. collectore et interprete*. On n'y trouve guère que la première des trois parties que contient l'édition française de Rouen, 1643 ; mais on a ajouté à la fin quelques problêmes, et l'ouvrage se termine par la description du singe ou pantographe. On remarque encore parmi les ouvrages d'Ens une traduction du roman de Gozman d'Alfarache, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8°., et des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poëtarum Germanorum*, tom. II, pag. 1236 et suiv. W—s.

ENS (Jean), théologien protestant, né le 9 mai 1682, à Quadick dans la Westfrise, acheva ses études à l'université de Leyde, et se rendit habile dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Après avoir été élevé au saint ministère, il fut d'abord envoyé à Béets, et ensuite à Lingen, où il professa la théologie avec distinction. Il fut placé en 1709 à la tête de l'église d'Utrecht, et, l'année suivante, nommé professeur extraordinaire à l'école de cette ville. Il obtint en 1723 une chaire vacante à la même école, et mourut le 6 janvier 1732. On croit que le régime bizarre qu'il suivait, contribua à abréger ses jours. On a de lui : I. *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum novi testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8°.; II. des *Observations* (en hollandais) *sur le* 11e. *et le* 12e. *chapitres d'Isaïe*, Amsterdam, 1713, in-8°.; III. *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4°.; IV. *De academiarum omnium præstantissimâ*, ibid., 1728, in-4°. : ce sont deux thèses inaugurales ; V. des *Formules*, 1733, in-4°., en hollandais, et d'autres ouvrages dans la même langue, dirigés contre Voët, Frugtice et leurs adhérents. W—s.

ENSENADA (Zenon Silva (1), marquis de la), prit naissance à quelques lieues de Valladolid, dans la petite ville de Seca, l'an 1690. Il dut le jour à des parents honnêtes, plus recommandables par leur probité et leurs mœurs que par leur naissance et leur fortune. La Ensenada, ayant terminé ses études avec succès, sollicita et obtint un emploi dans un des bureaux des finances (2). Son activité, ses talents et sa conduite ayant été remarqués par ses chefs, il fut successivement avancé à des emplois plus importants. La justesse de ses plans, la sagesse de ses vues, les connaissances utiles dont il avait orné son esprit le firent bientôt connaître pour un des plus habiles économistes. Après avoir occupé pendant quelques années l'emploi de secrétaire en chef dans le premier bureau des finances (de hacienda), il fut nommé ministre d'état par Ferdinand VI, qui l'honora en même temps du titre de marquis. L'Espagne se ressentait encore des dépenses aussi indispensables que ruineuses auxquelles l'avait entraînée la guerre de la succession. Malgré le gouvernement paternel de Philippe V, elle n'avait encore pu cicatriser toutes ses plaies. Il était digne d'un homme du talent de la Ensenada de produire cette heureuse et difficile guérison. En effet, aussitôt qu'il entra dans le ministère il se livra tout entier à l'administration publique. Il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissements utiles, protégea l'industrie et le commerce, et la marine espagnole lui dut, pour ainsi dire, son existence. On peut même dire qu'il la créa de nouveau. Dans l'espace de peu d'années les deux mers furent couvertes de vaisseaux espagnols. Les communications de l'Espagne avec le Nouveau-Monde devinrent par ce moyen plus faciles et plus fréquentes, et son commerce plus étendu et plus avantageux. La Ensenada porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain (*Voy*. Ferdinand VI). Sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un si puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Le règne pacifique de Ferdinand n'était pas celui où un ministre pût briller par des actions d'un grand éclat, ni comme habile négociateur, ni comme profond politique. Méprisant une gloire éphémère, en faisant respecter les droits de sa nation, la Ensenada voulut la rendre heureuse. Il parvint à ce louable but, et Charles III, à son avènement au trône (en 1759), après la mort de son frère, trouva l'Espagne dans l'état le plus florissant. La population augmentée, 430 vaisseaux

---

(1) Dans plusieurs biographies on trouve ajoutés aux noms de la Ensenada ceux de *Zeno* ou de *Somo*, ou tous les deux ensemble. Nous avons corrigé le premier comme n'étant proprement qu'italien, et nous avons supprimé le second comme n'appartenant pas a la Ensenada. Quelques biographes anglais ont prétendu que *Ensenada* était un nom que ce ministre s'était choisi pour indiquer l'obscurité de son origine, comme qui dirait *en se nada* (en soi rien); mais cette traduction n'est pas exacte, puisqu'alors il aurait dû plutôt dire *en si* et non *en se*, qui n'est pas espagnol.

(2) Suivant Laplace (*Pièces intéressantes*) et quelques autres biographes, la Ensenada dut sa première élévation au comte de Gages. Ce général logeait dans la maison de la Ensenada, à Cadix, où celui-ci était, suivant les uns teneur de livres chez un banquier, et suivant les autres receveur dans la douane. Le comte de Gages, ayant su remarquer les rares talents de son hôte, le fit nommer intendant de l'armée d'Italie, et il n'eut qu'à s'applaudir de son choix. Les besoins pressants de l'armée appelèrent dans la suite la Ensenada à Madrid. Pendant ce temps, Philippe II vint à mourir, Ferdinand son fils lui succéda. Ce contretemps allait bouleverser toutes les espérances de notre intendant, mais il ne se découragea pas. Il trouva moyen de faire parvenir à la reine un riche présent en son nom. Ce présent (qui pourrait paraître incompatible avec ses moyens et l'intégrité de son administration) lui procura ses entrées au palais, et bientôt après il fut élevé au grade de ministre. Ces faits, tirés par tous ceux qui en parlent, d'une même source (un article anglais), n'ayant pas assez d'authenticité, nous avons cru devoir nous contenter de les consigner dans une note.

de guerre de tout calibre, et 10 millions d'épargnes dans le trésor royal (50 millions de francs). Tels étaient les avantages qu'avaient produits l'économie et les mesures judicieuses d'un ministre habile, intègre et zélé. Quoique toutes ses vues eussent eu pour but principal l'amélioration de l'administration publique, la Ensenada n'oublia pas d'encourager les sciences et les arts. L'homme à talent trouvait toujours près de lui un favorable accueil et des récompenses. Le poète dramatique Candamo (le dernier de l'école des anciens) jouit de sa protection spéciale, et fut comblé de ses bienfaits; cependant, malgré tout le bien qu'il avait fait à son pays, il ne put se soustraire à l'envie d'un homme puissant, le duc de Huescar, qui depuis long-temps méditait sa ruine. Il parvint à le faire chasser du ministère. La Ensenada soutint cette disgrâce avec la constance d'un grand homme. Il se retira dans sa province, d'où, peu de temps après, il fut rappelé par son roi, qui le regrettait sincèrement; mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné de sa première place. Il mourut en 1762. La Ensenada laissa un fils, qui vit encore, et qui s'est dernièrement distingué dans les armées par son patriotisme et par sa valeur.

B—s.

ENT (George), médecin anglais, né en 1603 à Sandwich, et fils d'un négociant flamand qui avait fui en Angleterre pour se soustraire à la tyrannie du duc d'Albe, fut élevé à Cambridge, alla étudier la médecine et prendre ses degrés de docteur à Padoue. Revenu à Londres, il fut admis dans le Collége des médecins, et fut l'un des premiers membres de la Société royale. Il se lia intimement avec Harvey, et se déclara pour sa découverte de la circulation du sang, dans un ouvrage intitulé : *Apologia pro circulatione sanguinis, quâ respondetur Æmilio Parisano*, 1641; réimprimé en 1685 avec des additions considérables. Ent a joint dans cet ouvrage, aux vérités découvertes par Harvey, qu'il expose et défend avec beaucoup d'esprit, des idées bizarres tirées de son propre fonds, telles que celle d'un feu inné et d'une fermentation du sang dans le cœur, cause première de son mouvement. Il fut créé chevalier par Charles II, à l'issue d'une de ses leçons publiques à laquelle ce prince avait assisté. Le collège des médecins le choisit pour son président en 1699, et il occupa le fauteuil pendant six années de suite. Il a laissé, outre l'*Apologia*, un traité intitulé: *Antidiatriba in Malachiam Thruston de respirationis usu primario*, 1679, et quelques morceaux insérés dans les *Transactions philosophiques*. C'est lui qui a publié les manuscrits d'Harvey sur la *génération animale* Les ouvrages de Ent sont réunis sous le titre de *Opera omnia medico-physica, observationibus, ratiociniisque ex solidiori et experimentali philosophiâ petitis, nunc primùm junctìm edita*, Leyde, 1687, in-8°. Il mourut le 13 octobre 1689, âgé de quatre-vingt-six ans.

X—s.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie, n'est célèbre que par la fondation de Venise. Suivant les plus anciennes archives de l'état vénitien, il paraît qu'en 405 les Visigoths, conduits par Radagaise, ayant porté la terreur en Italie et forcé les habitants à se réfugier loin d'eux, Entinopus fut le premier qui songea à se retirer dans les marais du golfe Adriatique, et sa maison y fut la seule jusqu'en 413, où l'invasion d'A-

laric et le sac de Padoue obligèrent quelques habitants de cette dernière ville à suivre l'exemple d'Entinopus. Ils construisirent vingt-quatre maisons autour de la sienne. On rapporte qu'en 420, le feu ayant pris dans ces constructions, Entinopus fit vœu de consacrer sa maison au culte divin, si elle échappait aux flammes. Elle demeura intacte, et l'architecte fut fidèle à sa promesse. Les magistrats que les réfugiés avaient établis parmi eux, contribuèrent à embellir la nouvelle église : elle fut dédiée à S. Jacques. On la voit encore aujourd'hui dans le Rialto. L—S—E.

ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, empereur, un des héros de la *Secchia rapita*, sous le nom d'*Enzio*. Entius était né sans doute de l'une des nombreuses maîtresses que Frédéric II entretenait dans son palais, mais le nom de sa mère n'est point connu. Son vrai nom était probablement *Hanse* ou *Jean*. Les Italiens l'ont encore appelé *Enzo* et *Henri*. Il était à peine âgé de quatorze ans lorsque son père le maria en 1238 avec Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo Visconti de Pise. La moitié de la Sardaigne lui était soumise, et Frédéric II en prit occasion pour nommer son fils roi de cette île. Comme il ne paraît pas qu'il l'ait jamais habitée et qu'il n'eut point d'enfants d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa mort à la maison Visconti de Pise. Mais Entius, l'un des plus actifs et des plus vaillants parmi les fils de Frédéric, fut employé par lui dans ses guerres contre l'Église. Il se distingua en 1239 par ses conquêtes dans la Marche d'Ancône; aussi fut-il excommunié, à cette occasion, par le pape Grégoire IX. Il commanda en 1241 la flotte sicilienne et pisane qui remporta le 3 mai une grande victoire sur les Génois, et qui fit prisonniers les prélats appelés au concile par Grégoire IX pour condamner l'empereur. Dans les années suivantes, il porta la guerre dans toutes les parties de la Lombardie. Un poète burlesque (le Tassoni) s'est fait le chantre de ses exploits. Sa destinée a été cependant assez malheureuse pour que le récit en fût réservé à des poètes plus sérieux. Il fut fait prisonnier par les Bolonais dans la bataille de Fossalto, le 26 mai 1247, et conduit en triomphe dans leur ville : il y fut condamné à une prison perpétuelle. Il était alors âgé de vingt-cinq ans; ses cheveux d'un blond doré tombaient jusqu'à sa ceinture, sa taille surpassait celle de ses compagnons d'infortune et de ses vainqueurs; sa mâle beauté attirait tous les regards, et sur son noble visage on lisait et son courage et son malheur. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils, tantôt par les offres les plus brillantes, tantôt par la force ou les menaces. Entius fut pendant vingt-deux ans enfermé dans le palais du podestat, au milieu de la grande place de Bologne. Il y apprit successivement les malheurs et la mort de son père, de ses frères, et du dernier descendant de son illustre famille, l'infortuné Conradin. Enfin il mourut lui-même dans sa prison, le 14 mars 1272. La famille Bentivoglio, qui parvint un siècle et demi plus tard à la souveraineté de Bologne, a prétendu tirer son origine d'un fils naturel qu'Entius aurait eu durant sa captivité. S. S—I.

ENTRAGUES (CATHERINE-HENRIETTE DE BALZAC D'). (*Voy*. VERNEUIL).

ENTRAIGUES (EMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNEY, comte D'), député aux états-généraux de 1789

par la sénéchaussée de Villeneuve-de Berg, était né dans le Vivarais et neveu du comte de Saint-Priest, l'un des derniers ministres du roi Louis XVI. Le fameux abbé Maury fut son précepteur, et lui inspira le goût de cette éloquence d'apparat qui séduit et entraîne le plus grand nombre des hommes, mais qui opère plus difficilement la conviction dans les esprits sages et réfléchis. La sagesse ne fut pas ordinairement l'apanage des talents à l'époque où vécut le comte d'Entraigues, et lui-même en fournit un exemple frappant : il publia en 1788, sur les états-généraux, un Mémoire qui produisit un effet prodigieux sur les imaginations ardentes, et alors l'exaltation était arrivée à son dernier terme ; tous les Français ne demandaient que réformes et changements, et, dans l'opinion du plus grand nombre, rien de ce qui existait n'était plus digne d'être conservé. L'ouvrage du comte d'Entraigues, appuyé de tout le prestige, de toute la force de son éloquence, peut être considéré comme un des premiers brandons jetés au milieu de la France pour opérer le vaste incendie qui l'a si long-temps dévorée. Il avait pris pour épigraphe la formule employée par le justicier d'Arragon, lorsqu'il prête serment au roi, au nom des Cortez : « Nous qui » valons chacun autant que vous, et » qui, tous ensemble, sommes plus » puissants que vous, nous promet- » tons d'obéir à votre gouvernement, » si vous maintenez nos droits et nos » priviléges ; sinon : non. » L'ensemble de l'ouvrage n'est que le développement de ce texte : on y trouve tous les principes dont les conséquences si imprudemment appliquées causèrent, depuis, tant de désastres; l'insurrection des peuples contre leurs souverains y est légitimée en termes positifs, et lorsqu'un personnage fameux l'appela le plus saint des devoirs, il ne fit que reproduire une pensée qu'il avait recueillie dans le Mémoire du comte d'Entraigues. « En Angleterre, » dit d'Entraigues, l'insurrection est » permise ; elle serait sans doute légi- » time, si le parlement voulait dé- » truire lui-même une constitution » que les lois doivent conserver. » L'auteur voulait qu'on rétablît la constitution que la France avait sous Charlemagne : il attaquait tous les souverains qui avaient régné depuis ce grand prince, et disait que sa place était isolée dans l'histoire, depuis la chute de l'empire romain; il déclarait la guerre aux ministres de tous les rois, livrait à la haine publique la noblesse héréditaire, et l'appelait *le présent le plus funeste que le ciel irrité ait pu faire à l'espèce humaine*. Enfin, il paraît que la monarchie constituée en France, même d'après les principes qu'il manifestait, n'était pas encore son gouvernement de prédilection, et les républicains de la Convention, Brissotins, Girondins et autres, auraient pu trouver dans sa profession de foi des arguments très propres à justifier leurs systèmes ; voici quelques-unes de ses réflexions : « Ce » fut sans doute pour donner aux plus « héroïques vertus une patrie digne » d'elles, que le ciel voulut qu'il exis- » tât des républiques ; et peut-être, » pour punir l'ambition des hommes, » il permit qu'il s'élevât de grands » empires, des rois et des maîtres ; « mais toujours juste, même dans » ses châtiments, Dieu permit qu'au » fort de leur oppression, il exis- » tât pour les peuples asservis des » moyens de se *régénérer*, et de re- » prendre l'éclat de la jeunesse en » sortant des bras de la mort. » Après avoir dirigé contre tous les gouver-

nements les attaques les plus vives, d'Entraigues ajoute : « Instruite par » les écrits de quelques hommes nés » libres au sein de la servitude, la » génération actuelle, malgré ses vi- » ces, s'est imbue de leurs maximes ; » le génie est venu embellir les tra- » vaux de l'érudition pour la rendre » populaire, et sous les ruines éparses » de notre antique gouvernement, » il a su démêler les droits impres- » criptibles de la nation, nous ap- » prendre ce qu'elle fut et ce qu'elle » doit être. » Le comte d'Entraigues avait l'imagination tellement remplie de toutes ces idées, que lorsque M. de Saint-Priest, son oncle, fut appelé au ministère, il lui adressa une lettre de félicitation, non pas sur la confiance que le Roi venait de lui accorder, mais parce qu'il s'assurait, disait-il, que le nouveau ministre emploierait tous ses moyens auprès du prince pour faire rendre au peuple son indépendance et ses droits. M. de Saint-Priest répondit simplement qu'il n'oublierait rien de ce qui pourrait être utile au service du roi. Au surplus les principes que professait alors le comte d'Entraigues, sont ceux de tous les hommes qui ont voulu faire des révolutions; mais ce qui est plus remarquable ici, c'est que l'auteur fut à peine arrivé aux états - généraux dans la chambre de son ordre, qu'on l'entendit défendre de tous ses moyens une doctrine bien différente. Lorsqu'on discuta dans les trois chambres la question : si les pouvoirs des députés seraient vérifiés dans une salle commune, ou dans les salles particulières de l'ordre auquel ils appartenaient, le comte d'Entraigues fut choisi par la noblesse pour défendre les anciens usages, dans les fameuses conférences qui eurent lieu, à ce sujet, entre les délégués des trois ordres : il y soutint avec beaucoup de vigueur les intérêts de ses commettants, de cette noblesse héréditaire qu'il avait proscrite quelques mois auparavant, et, de concert avec le marquis de Bouthillier et son collègue Cazalès (*V.* CAZALÈS), il fit prendre peu de jours après, par son ordre, un arrêté portant que la séparation des ordres, ayant le *veto* l'un sur l'autre, était un des principes constitutifs de la monarchie, et que la noblesse ne s'en départirait jamais. Pendant le peu de temps qu'il fut dans l'assemblée constituante après la réunion des ordres, il resta fidèle à son nouveau système : il fut néanmoins d'avis que la constitution dont on allait s'occuper fût précédée d'une déclaration des droits ; mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique ; il s'opposa aux systêmes d'emprunts proposés par le ministre Necker, dont le peu de succès amena la spoliation du clergé, et par suite la création des assignats. A cela près, le comte d'Entraigues se fit assez peu remarquer dans l'assemblée constituante, et plusieurs députés qui avaient bien moins de réputation, et entre autres son collègue Cazalès, y parurent avec bien plus d'éclat. Il quitta l'assemblée sur la fin de 1789, et n'y revint plus ; bientôt il passa chez l'étranger, et s'attacha d'abord à la cour de Russie, qui l'employa dans diverses missions secrètes : il alla ensuite à Vienne, où il jouit pendant quelque temps d'un traitement de 36,000 francs, que lui faisaient différentes cours pour les services qu'il devait leur rendre. Pendant tout le temps de son émigration, le comte d'Entraigues eut le sort le plus brillant, et il n'est peut être point de

Français dont les écrits, dans l'origine des troubles, aient été plus funestes aux systèmes que soutenaient les émigrants. Il avait proclamé des principes destructeurs de tous les gouvernements alors existants en Europe, et il fut accueilli par tous les souverains : ils semblaient se disputer à qui emploierait ses talents. Dans les Mémoires qu'il publia chez l'étranger, il demandait une contre-révolution toute entière. Dans son opinion, toutes les réformes, toutes les améliorations devaient être abandonnées, et il ne fallait rien conserver de cette liberté civile et politique que lui-même avait préconisée avec tant de véhémence : elle lui était devenue aussi odieuse, que peu de temps auparavant elle lui avait été chère. Il n'oublia rien pour faire adopter ses nouveaux principes en France, et profita, pour cela, des différents moyens que lui fournissaient les travaux diplomatiques auxquels il était employé. Il fit tous ses efforts pour être utile à la maison de Bourbon; et l'on trouve dans la correspondance d'un sieur Lemaître, publiée à l'époque des événements du 13 vendémiaire (8 octobre 1795), qu'il voulut attirer dans les intérêts de cette illustre famille plusieurs révolutionnaires importants, entre autres le député Cambacérès, qui devait jouer ensuite un très grand rôle, mais qui repoussa vivement et toute idée d'une liaison quelconque avec le comte d'Entraigues, et les éloges qu'il en avait reçus. Buonaparte, qui craignait beaucoup le comte et surtout le prince légitime dont celui-ci voulait faire triompher la cause, le fit arrêter à Milan, en 1797, et fit le plus grand bruit d'une conspiration, dont on avait, disait-on, trouvé les preuves dans son porte-feuille. On ne parlait en France, à cette époque, que du porte-feuille du comte d'Entraigues : les uns, parce qu'ils redoutaient les conséquences de son entreprise; les autres, parce qu'ils en désiraient le succès. D'Entraigues brava dans sa prison les menaces de Buonaparte, et lui répondit avec beaucoup de noblesse et de fermeté. Il s'était fait naturaliser sujet de l'empereur de Russie, et réclama, en cette qualité, le droit des gens qui avait été violé dans sa personne. Mais de pareilles réclamations ne pouvaient pas produire beaucoup d'effet sur l'homme auquel il avait affaire. L'adresse de la dame Saint-Huberti, devenue sa femme après avoir été long-temps sa maîtresse, le servit beaucoup mieux que toutes ses protestations comme sujet russe : elle parvint à lui fournir les moyens de s'évader. Il se rendit en Allemagne, résida quelque temps à Vienne, où il vécut des récompenses ou des bienfaits de plusieurs souverains, comme on l'a dit plus haut, et retourna ensuite en Russie, où il avait obtenu en 1803 le titre de conseiller de l'empereur : il eut ensuite une mission à Dresde, où il publia un écrit violent contre Buonaparte, qui demanda impérieusement son renvoi de cette ville et de toute la Saxe. La cour de Dresde céda, et d'Entraigues retourna en Russie, et y trouva la source d'une haute fortune : il y eut connaissance des articles secrets du traité de Tilsitt. Muni de cette riche confidence, il se rendit à Londres et en fit part au ministère anglais, qui, en échange d'un tel présent, lui assura une pension très considérable. On prétend qu'alors le comte d'Entraigues eut la plus grande influence dans les délibérations du gouvernement anglais, en tout ce qui pouvait concerner les affaires de France, au point que M. Canning ne faisait jamais rien sans le consulter. Ce qu'il y

a de certain, c'est que le comte d'Entraigues passait alors même en Angleterre pour un homme des plus forts en politique. Malgré cela il vécut éloigné d'Hartwel, où Louis XVIII tenait sa cour. Il paraît que ce prince craignit de lui donner une entière confiance, et l'on doit dire qu'il avait d'assez bonnes raisons pour la refuser, malgré toutes les preuves de dévouement que pouvait donner le comte. On prétend qu'avant les événements qui ont replacé le chef de la maison de Bourbon sur le trône de France, d'Entraigues avait à Paris, avec de grands personnages, des relations suivies qui n'ont pas peu contribué à ce grand changement, et qu'ainsi il n'y fut pas étranger; mais il ne devait pas voir la restauration de cette noble famille dont ses premiers écrits avaient peut-être préparé les malheurs, quoique sa constance à en défendre les intérêts pendant vingt-cinq ans eût dû lui faire pardonner ses erreurs : il fut assassiné au village de Barne, près Londres, le 22 juillet 1812, lorsqu'il allait monter en voiture, par un Italien à son service, nommé *Lorenzo*. Suivant les papiers anglais qui rendirent compte de cet événement, le cocher du comte en fut le seul témoin, encore la déposition de cet homme, ainsi qu'ils l'ont rapportée, paraît-elle fort embarrassée : le cocher a vu Lorenzo tirer sur son maître un coup de pistolet qui ne l'a pas blessé; il a vu ensuite l'assassin donner au comte un coup de poignard qui lui a traversé l'épaule, et madame d'Entraigues, mortellement blessée par le même scélérat, revenir vers sa voiture, chanceler et tomber; enfin, ce cocher a vu le comte d'Entraigues, qui était remonté dans sa maison, étendu mourant sur son lit, ayant perdu l'usage de la parole, et Lorenzo mort sur le plancher : il présume que cet assassin s'était tué lui-même d'un second coup de pistolet dont il avait entendu le bruit avant d'avoir quitté sa voiture pour secourir ses maîtres. Le jury anglais devant lequel l'affaire fut portée, déclara constant l'assassinat du comte et de la comtesse d'Entraigues dont le suicidé Lorenzo s'était rendu coupable. Quoi qu'il en soit, cet événement ne parut point suffisamment éclairci; on prétendit que toutes les circonstances n'en avaient pas été examinées et recherchées avec assez de soin; on crut enfin que si Lorenzo fut réellement l'assassin, il reçut lui-même la mort par l'ordre ou de la main de ceux qui l'avaient fait agir. On voit par ce qu'on vient de lire, que le comte d'Entraigues pouvait être dépositaire des secrets les plus importants de la haute politique; et l'on a dit que le meilleur moyen de le faire taire était de l'assassiner; mais qui peut-on soupçonner coupable d'une action aussi violente, sinon ceux qui prétendent qu'il n'y a de crimes en politique que ceux qui ne réussissent pas? Après l'événement, le gouvernement anglais fit faire une perquisition dans la maison du comte, et s'empara de tous ses papiers. Ainsi finit ce personnage dont la vie fut un des tableaux les plus frappants de l'inconstance de l'esprit humain; il était plein de talent et même d'érudition : ses écrits en font foi; mais son imagination violente, quelquefois délirante, ne lui permit jamais de se renfermer dans les bornes que la perspicacité de son esprit et ses connaissances devaient lui faire découvrir. Quoiqu'appartenant à la noblesse d'épée, il n'avait point les goûts militaires, et on ne le vit pas parmi les braves qui voulaient rentrer en France les armes à la main; il préféra les moyens dont on vient de

parler dans cet article. Il était très bel homme, et avait le regard plein de vivacité et d'expression. Les avantages de son esprit, les agréments de sa figure, le faisaient recevoir dans les plus hautes sociétés; mais malheureusement il n'y parlait presque jamais que de ses projets de réforme. Le succès de son fameux mémoire l'avait en quelque sorte mis hors de lui-même, et il ne craignit pas un jour de demander a la reine si elle l'avait lu. La princesse lui répondit qu'elle ne s'occupait pas de discussions politiques. Outre le fameux Mémoire dont il a été parlé plus haut (1), d'Entraigues a publié, I. un écrit sur cette question: *Quelle est la situation de l'assemblée nationale*, 1790, in-8°.; II. *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°.; III. *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc*; IV. *Sur la régence de Louis Stanislas Xavier*, 1793, in-8°.; V. *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8°.; VI. *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8°.; 4°. édition, 1792, in-8°.; ouvra e publié sous le pseudonyme d'Henri Alexandre Audainel. VII. *Discours d'un membre de l'assemblée nationale à ses co-députés*, 1789, in-8°. de 38 pages, qui a été suivi d'un second en 46 pag. VIII des *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8°.; IX. une *Réponse au Coup-d'œil de Dumouriez*, des *Réflexions sur le Divorce*, une *Adresse à la Noblesse française sur les effets d'une contre-révolution*, et des *Poésies fugitives* répandues dans divers Recueils. Il écrivait quelquefois son nom *D'Antraigues*, et un de ses ouvrages porte sur le frontispice: par le comte D.A.N.T.R.A.I.G.U.E.S. (avec un point après chaque lettre). B—u.

ENTRECASTEAUX (Joseph-Antoine Bruni d'), né à Aix, était fils d'un président du parlement de Provence. Il fit ses premières études chez les jésuites. Les dispositions qu'il manifesta, et une solidité de jugement qui avait en lui devancé les années, le firent remarquer par cette société. Son caractère doux et naturellement bienveillant, l'avait rendu propre à recevoir les impressions religieuses qu'on lui avait inspirées dans son enfance; et il conserva toujours des sentiments de piété, que ni la vie d'un jeune militaire, ni l'exemple de ceux avec lesquels il a vécu, n'ont jamais pu altérer. Une grande justesse d'esprit, jointe à des vues très étendues, le rendaient propre à appliquer, avec un égal succès, ses études à tous les objets; et c'est par ces deux qualités qui distinguaient principalement son mérite, qu'il a paru avec tant d'éclat dans la marine, où il a toujours été autant considéré comme officier par ses talents, que chéri de ses égaux et de ses subordonnés, pour ses vertus et une douceur dans le commerce de la vie, qui ne s'est jamais démentie. Son début, dans la carrière militaire, n'offrit rien de remarquable. Il fit son premier apprentissage sous les ordres du bailli de Suffren, son parent. Pendant que le maréchal de Vaux travaillait à soumettre l'île de Corse, il croisa sur les côtes de cette île, avec une barque qui lui fut confiée, quoique depuis très peu de temps enseigne de vaisseau; et il confirma la bonne opinion qu'on avait conçue de

(1) Intitulé *Mémoire sur les Etats-Généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer, par M. le comte d'Ant...* 1788, in-8°., sans nom de ville ni d'imprimeur.

ses talents. Au commencement de la guerre de 1778, il eut le commandement d'une frégate de trente-deux canons de huit livres de balle, destinée à convoyer plusieurs bâtiments marchands, du port de Marseille, dans les différentes échelles du Levant. Il rencontra deux corsaires, dont chacun était plus fort que sa frégate. En couvrant son convoi, et s'opposant à leurs attaques avec habileté, il parvint à en sauver tous les bâtiments. Sa réputation le fit choisir quelques temps après pour être capitaine de pavillon sur *le Majestueux*, vaisseau de cent dix canons, monté par M. de Rochechouart. La bravoure froide et les talents dont il donna de nouvelles preuves, le rangèrent dès-lors au nombre des officiers les plus distingués. Ses services n'eurent pas moins d'utilité pendant la paix que pendant la guerre; son esprit, soutenu par une application continuelle, avait embrassé toutes les parties de la théorie du métier de marin, et il les possédait toutes. Mais celle dans laquelle il se fit remarquer avec le plus d'avantage, fut l'administration des ports et des arsenaux du roi, parce qu'elle semble exiger au plus haut degré cette réunion d'intégrité, de justesse d'esprit et d'étendue de vues, dont il était particulièrement doué. Le maréchal de Castries, qui avait été frappé de ces qualités, le choisit pour être directeur-adjoint des ports et des arsenaux de la marine. C'est pendant qu'il exerçait les fonctions de cette place, où il sut relever ses talents et ses vertus de l'éclat d'une considération méritée, qu'il fut frappé du coup le plus terrible, et en même temps le plus sensible pour un homme de bien. Un malheur inoui arrivé dans sa famille, faillit priver la marine du secours de ses lumières. La délicatesse qui n'appartient qu'à l'honneur et à la vertu, le détermina à demander sa retraite. Le maréchal de Castries ne voulut pas que les services qu'il pouvait encore rendre à sa patrie, fussent perdus, et refusa sa demande; mais il ne songea qu'à s'éloigner des lieux où tout devait réveiller en lui l'idée de ses malheurs et augmenter ses chagrins. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785, et lorsque le terme de ce commandement fut expiré, il prolongea son séjour dans ces contrées; par une marque de considération plus éclatante encore, il se fit nommer gouverneur de l'Ile de France. C'est pendant sa campagne dans l'Inde, qu'il alla en Chine, à Contre-mousson, en s'avançant d'abord à l'est, par le détroit de la Sonde, et en passant à travers les îles de la Sonde et les Moluques. Il pénétra ensuite dans le grand océan d'Asie, et arriva à Canton après avoir contourné par l'est et par le nord, les îles Mariannes et les Philippines. Les talents qu'il montra pendant cette navigation dangereuse, le firent choisir pour aller à la recherche de Lapérouse. En effet, la route qu'il avait suivie était nouvelle, et la manière dont il s'était dirigé le désignait comme un des hommes les plus capables de commander une campagne de découverte. Il partit pour remplir cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791, avec ordre de visiter toutes les côtes que Lapérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, pour tâcher de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur, et completter les découvertes qui lui restaient à faire. Le chevalier d'Entrecasteaux ne perdit jamais ces deux importants objets de vue; par sa hardiesse à s'approcher de terre, il prolongea, toutes les fois que le temps le lui permit, les côtes où il pouvait espérer de le trou-

ver, d'assez près pour qu'aucun des signaux que de malheureux naufragés auraient pu faire lui eussent échappé. Si ses efforts ont manqué de succès à cet égard, et s'il n'en a trouvé aucune trace, on doit l'attribuer à ce qu'il n'aurait pu en rencontrer que par un de ces heureux hasards inattendus, qui l'aurait conduit, ainsi que le navigateur devenu l'objet de ses recherches, sur la même île où la même côte inconnue. Les nombreuses découvertes qu'il a faites rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. La côte occidentale de la nouvelle Calédonie, a été reconnue en entier ainsi que la côte occidentale de l'île Bougainville, et la partie nord de l'Archipel de la Louisiade. Le contre-amiral d'Entrecasteaux a découvert au sud de la terre de Diemen, une suite de canaux, de rades et de beaux ports, dans lesquels de belles rivières viennent se jeter. Il a reconnu près de trois cents lieues de côtes au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire toute la terre de Leeuwin, et presque la totalité de celle de Nuitz. C'est lui qui a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, qui avait été soupçonnée par le savant M. Buache, et qui avait été indiquée plus en détail par Fleurieu, dans son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1793. Dès qu'il eût terminé ses belles découvertes, et un peu avant d'arriver à l'île de Java, il fut attaqué du scorbut, et y succomba le 20 juillet 1793, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans. Sa perte excita une douleur universelle dans les équipages des deux frégates. Les talents qu'il développa dans cette campagne doivent le ranger au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son voyage, imprimé à Paris, en 1808, a été rédigé par l'auteur de cet article, qui était son capitaine de pavillon, et servait sous ses ordres depuis huit ans; il est accompagné d'un recueil des observations qui ont servi à fixer la position des îles et des côtes. On y a joint un atlas rédigé par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition, où se trouvent tracées, avec une exactitude inconnue jusqu'alors, les côtes qui ont été visitées pendant cet intéressant voyage. R—L.

ENTRECOLLES. (*Voy.* DENTRECOLLES).

ENVILLE (duc D'), a été appelé par erreur ANVILLE, tom. II, p. 295.

ENZINA (JEAN DE LA), naquit dans la vieille Castille, d'une famille illustre, vers l'an 1446. Il fit ses études à Salamanque, et dès ses plus tendres années il montra un goût décidé pour la poésie. Ses premiers essais, dans quelques poésies légères, eurent beaucoup de succès. Dans l'espoir d'avancer sa fortune, il passa à la cour de Ferdinand le catholique, où son amabilité et ses talents lui procurèrent d'utiles protecteurs, parmi lesquels il compta bientôt son souverain lui-même. On peut dire que la Enzina fut véritablement le premier qui jeta les fondements du théâtre espagnol. Ses pièces furent jouées devant le roi et chez les principaux seigneurs de la cour, comme le duc d'Albe, le marquis de Coria, etc. La première pièce qu'il composa fut à l'occasion du mariage de Ferdinand avec Isabelle de Castille, l'an 1474. Un *Art poétique* (*Arte de Trovar*), qu'il dédia au prince don Jean, mort en 1497, augmenta de plus en plus sa réputation. Dans cet ouvrage, le second de ce genre qui paraissait en Espagne, et qu'il faut placer entre ceux que composèrent le marquis de Villena

(1420) et le Piniano (153...), il réunit les principaux préceptes des auteurs grecs et latins, dans l'étude desquels il était très versé. La Enzina s'appliqua particulièrement à concilier ces préceptes avec le rithme et le génie de la poésie espagnole. Quoique son *Art poétique* n'ait pas le mérite de ceux que, dans le siècle suivant, publièrent Salas, Espinel, Cascales, etc., on devait le regarder de son temps, et on le regarda en effet comme une production aussi utile que recommandable. La Enzina était surnommé le *poète par excellence*, et, arrivé au faîte de la gloire littéraire, il obtint la même réputation dont jouit Lope de Vega sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière des belles-lettres; Ferdinand le chargea, pour la cour de Rome et pour Naples, de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta en habile diplomate. La première édition de ses ouvrages fut imprimée, de son vivant, à Salamanque en 1507 : elle était composée de plusieurs volumes contenant son *Art poétique*, quelques petits poëmes, des odes, des chansons, etc., et douze comédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre : *Placida y Victoriano*, que l'on considéra alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. Dans tous ses ouvrages on remarque un style pur, des images vraies, des pensées brillantes, et une élégance jusqu'alors inconnue et qui fut si bien imitée par Boscan, qui réussit à la fin à surpasser son modèle. Don Juan de la Enzina, comblé d'honneurs et de richesses, mourut dans les premières années du règne de Charles-Quint. B—s.

ENZINAS (FRANÇOIS DO), espagnol, né à Vilchès en Andalousie en 1570, jésuite à dix-sept ans, fut pendant trente ans missionnaire aux Philippines, chez les Bisayas. Envoyé par sa province à Rome en 1628, il fut pris dans la traversée par les Hollandais, qui le mirent en prison. Sorti de sa captivité, il retourna à Manille, et y mourut le 12 janvier 1632. Il a laissé un *Panégyrique de la Vierge*, une *Grammaire bisayenne* et un *Examen de conscience* ou *Confessionnaire dans la même langue*. Ces ouvrages, dont on trouvait des copies dans plusieurs colléges des jésuites et dans les maisons de leurs missions espagnoles, sont recherchés des amateurs des langues de l'Asie orientale.

E—s.

ENZINAS. *V.* DRYANDER.

EOBANUS HESSUS (HELIUS). Son surnom indique sa patrie. Il naquit dans la Hesse, le 9 janvier 1488, peut-être à Bockendorf, peut-être à Halgehausen. Ses biographes ne sont pas d'accord sur ce point, et la variété de leur récit est facile à expliquer. La mère d'Eobanus, surprise par les douleurs de l'enfantement, accoucha au pied d'un arbre. Elle habitait ordinairement Bockendorp; mais l'arbre pouvait être sur le territoire de Halgehausen : de-là l'incertitude. Eobanus, qui, dans ses ouvrages, parle souvent de lui-même, n'a pas peu augmenté l'embarras. Dans une de ses lettres il s'écrie : « O » ma patrie! ô noble séjour de ma jeu- » nesse! ô collines! ô forêts! ô fleu- » ves! ô fraîches sources! quand vous » reverrai-je? » et c'est à la ville de Franckenberg qu'il adresse ces pathétiques exclamations. Dans ses *Héroïdes* il dit, toujours au sujet de Franckenberg, qu'il y est né, qu'il y a respiré pour la première fois l'air vital :

Illic vitales primùm decerpsimus auras,
Nascenti primam præbuit illa diem.

Cela paraît positif; mais, d'un autre côté, on nous raconte que souvent il se donnait, en riant, le surnom de *Tragocomensis*. Il était donc né dans un village dont le nom était formé du mot allemand qui signifie *bouc;* il était donc né à Bockendorp. Ces nouvelles difficultés se peuvent encore expliquer. Il se disait né à Bockendorp, parce que sa famille y demeurait; à Franckenberg, parce que c'était la ville la plus voisine de son village. Ses parents, qui étaient de pauvres gens, avaient nom Goebbehenn. Ils étaient protégés par le couvent de Heine, et ils durent l'éducation de leur fils à la bienfaisance des moines. Ce fut le prieur qui lui donna les premiers éléments des lettres. Du couvent, il entra dans l'école de Gemund, puis dans celle de Franckenberg. Horlaeus, qui la dirigeait, remarqua dans le jeune élève une inclination heureuse pour la poésie latine, et il s'attacha à la cultiver. Aidé de ses conseils et de ses leçons, Eobanus fit de rapides progrès. A seize ans il fut admis à l'université d'Erfurt, et il composa vers cette époque, deux pièces, où l'on peut entrevoir ce grand talent qui le plaça depuis au premier rang des poètes latins de son siècle, la pastorale de *Philétas* et le poëme sur *les Malheurs des Amants*. En sortant de l'université, Eobanus voyagea pour augmenter ses connaissances et visiter les hommes célèbres. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne septentrionale, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, il se rendit à Rieseburg où résidait alors l'évêque de Pomésanie, auquel il avait été recommandé. Ce prélat aimait les lettres et protégeait les littérateurs. Il fut touché du mérite du jeune voyageur, et s'étant convaincu qu'il joignait à l'esprit le plus brillant et le plus orné un caractère sûr et estimable, il l'employa comme secrétaire dans des affaires délicates, lui donna une mission auprès du roi de Pologne, et, bientôt après, dans le dessein qu'il avait de se l'attacher pour toujours, et de lui confier des places importantes, il l'envoya à Leipzig pour y apprendre le droit civil et le droit canon. L'imagination poétique d'Eobanus ne trouvait pas dans l'étude de la jurisprudence l'aliment qui lui convenait; accoutumé à cueillir les fleurs les plus brillantes de la littérature, il se dégoûta d'un travail plein de sécheresse, et avec la permission de l'évêque de Rieseburg, il retourna à Erfurt. On le mit à la tête de l'école de St.-Sevère. Elle prospéra sous son administration. Ce succès fit naître l'envie, et un rival jaloux et méchant parvint, à force d'artifices et de calomnies, à lui nuire sérieusement; mais les magistrats d'Erfurt le vengèrent d'une manière éclatante, en lui donnant, dans l'université, la chaire d'éloquence. Bientôt les troubles nés de la réforme, arrêtèrent à Erfurt le cours des études; l'université fut abandonnée; et Eobanus, qui n'avait jamais eu beaucoup d'aisance, se trouva réduit à une extrême misère. Par le conseil de ses amis, il chercha une ressource dans la médecine. Cette étude était toute nouvelle pour lui; mais il s'y appliqua avec une si vive ardeur, qu'il fit en peu de temps assez de progrès pour composer, sur l'art de conserver la santé, le Traité *De diætâ*, qui eut un grand succès, et a été souvent réimprimé. Ce fut vers cette époque que les magistrats de Nuremberg établirent dans leur ville une école publique, et, sur la recommandation de Mélanchthon, ils offrirent à Eobanus la chaire de rhétorique et de poésie. Eobanus accepta, et il passa sept ans

à Nuremberg. Cependant le sénat d'Erfurt songeait à rétablir l'université, et pour y réussir il ne voyait pas de plus sûr moyen que d'attirer d'habiles professeurs, et surtout de rappeler Eobanus. On lui fit des propositions honorables; les conditions les plus avantageuses lui furent offertes; il refusa d'abord, enfin il céda; mais ses espérances ne furent point réalisées. Les troubles qui avaient dérangé les études, et, en quelque sorte, renversé l'université, étaient loin d'être appaisés, et il ne lui fut pas possible de réparer un mal dont la cause existait toujours. Après quatre ans de séjour à Erfurt, il quitta cette université pour celle de Marbourg, où le landgrave de Hesse l'avait nommé professeur. Il y passa quelques années dans l'intimité du prince. La goutte, née peut-être de son excessive intempérance, le tourmenta vivement vers sa 51e. année; elle fut suivie d'une maladie de langueur dont il mourut le 5 octobre 1540. Au milieu d'une vie très agitée, Eobanus avait trouvé le temps de composer un assez grand nombre de poëmes latins, et d'entretenir des relations avec les savants les plus célèbres de l'Allemagne protestante. Sa correspondance a été publiée sous ce titre: *Hessi et amicorum epistolarum familiarium, libri* XII, Marbourg, 1543, in-fol.; elle n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire. Ses poésies, dont il laissa un choix, intitulé: *Operum Helii Eobani Hessi, farragines duæ*, Halle (en Souabe), 1539, in-8°., comprennent trois livres d'*Héroïdes*, à l'imitation de celles d'Ovide; dix-sept Eglogues; des *Silves* en neuf livres; une traduction des *Idylles de Théocrite* (Haguenau, 1530), une de *l'Iliade*, souvent réimprimée. M. Kuinöl dit qu'en lisant l'*Iliade* d'Eobanus on croit lire Virgile. Nous nous en rapportons à M. le professeur Kuinöl; mais il est Hessois, et peut-être l'amour du pays l'a-t-il un peu aveuglé sur le mérite de son compatriote. Eobanus est encore auteur d'une traduction en vers élégiaques des Psaumes de David. Sa vie a été écrite par Camerarius, son contemporain et son ami. En 1801, M. Kuinöl a prononcé, dans l'université de Giessen, un discours latin, *sur les services qu'Eobanus a rendus aux lettres.* Ce discours, et Camerarius, nous ont fourni les matériaux de cet article. Nous avons aussi été aidés par deux dissertations de Ayrmann, sur la naissance, le nom et le mariage d'Eobanus. Nos lecteurs pourront, si plus de recherches leur semblent nécessaires, consulter encore Melchior Adam, Burigny, dans la Vie d'Erasme, la *Bibliothèque grecque*, tom. I, pag. , et l'ouvrage que M. Lossius a publié à Gotha, en 1797, sous le titre de *H. Eoban Hesse und seine Zeitgenossen, etc.*, c'est-à-dire, *Eobanus et ses contemporains.*

B—ss.

EOGAN, EOGHAINN, EOGHANN ou EOAN. Les anciennes annales irlandaises nous offrent trois princes de ce nom. Le premier est *Eoghann-Mor*, ou *Eoghann-le-Grand.* Nous avons parlé ailleurs (*Voy.* BRIEN-BOIHROIHMH) de ces dynasties milésiennes d'Irlande, qui prétendaient toutes remonter à un ancêtre commun (*Miléagh*), ainsi que de cette échelle féodale qui, à partir des Toparques, arrivait graduellement, à travers des rois de districts et des rois de provinces, jusqu'au monarque suprême de l'île, avec une souveraineté héréditaire dans les races, mais élective dans les individus. Eoghann-Mor, de la dynastie des rois de Mumman

(Munster ou Momonie), après avoir eu à conquérir sa province sur des dynasties Conaciennes qui l'avaient envahie, eut à la défendre contre *Coïnn* ou *Conn*, surnommé *des Cent Batailles*, non seulement chef de toutes les dynasties de Connacht (Connaught ou Connacie), mais monarque d'Irlande, avant le 3e. siècle. Le sort des armes ne fut pas d'abord favorable à Eoghann, il fut obligé d'abandonner ses états et de se réfugier en Espagne. Il épousa la fille d'un des souverains de cette contrée, revint en Irlande avec une armée espagnole, fut rejoint par ses vassaux fidèles, et après dix victoires, non-seulement recouvra la Momonie, mais força le superbe guerrier des *Cent Batailles* à partager avec lui la souveraineté de l'île entière. Une ligne fut tracée de Gallway à Dublin, coupant l'Irlande par la moitié. Conn fut monarque de la partie septentrionale, Eoghann de celle du midi. Après avoir ainsi maintenu et agrandi sa souveraineté par son courage, Eoghann fit fleurir ses états par les arts de la paix, préserva de la famine, dans une disette affreuse, non-seulement ses sujets, mais ses voisins, porta enfin l'agriculture à un tel point de perfection, qu'à son premier surnom de *Grand* les peuples en ajoutèrent un autre qui ne déparait pas le premier, celui de *Mogha-huad*, ou *le Fort Laboureur*. Ce dernier même a tellement prévalu, que, dans les temps plus modernes, où la division de l'Irlande entre deux monarques s'est renouvelée, la partie du Nord a toujours été appelée *la Moitié de Coïnn*, et celle du Sud *la Moitié de Mogha* (*leath-Coïnn*, *leath-Mogha*). Un vieux poëme tiré par Keating des ténèbres de l'antiquité, decrit pathétiquement l'Irlande septentrionale en proie aux horreurs de la famine; les peuples exténués, se traînant aux frontières, et invoquant l'humanité du souverain de leath-Mogha, et ce prince tout à la fois sage, humain et juste, leur ouvrant ses greniers depuis longtemps remplis, mais imposant aux provinces qu'il secourt un tribut modéré envers la sienne. Les premiers moines qui, dans le 5e. siècle, ont recueilli ces monuments historiques, ont eu besoin d'introduire quelque chose de merveilleux dans des événements qui leur paraissaient trop simples; et, tout pleins de l'histoire de Joseph, ils ont voulu qu'un druide vînt prédire à Eoghann une terrible famine sept années à l'avance, qu'Eoghann employât ces sept années à construire des greniers et à les remplir, et que, cette famine arrivée à point nommé, il recueillît le fruit de sa prudence et de sa foi aux prophéties. Au milieu de ce beau règne l'ambition excita une nouvelle guerre entre le héros de Cent Batailles et le héros Laboureur. Ce dernier, surpris pendant une nuit obscure, ne put que vendre cher sa vie, et tomba percé de coups, ainsi que le prince espagnol son beau-frère, sur le monceau d'ennemis qu'ils avaient étendus à leurs pieds. Son corps fut élevé sur des boucliers, et les deux armées, dit O Halloran, répétèrent dans leurs chants funèbres: « Repos » au roi de Momonie, car il est mort » comme un héros devait mourir. »

L—T—L.

EOGHAN, petit-fils du précédent, eut pour père Oilioll Olum, roi de la Momonie entière, et qui la partagea en cinq districts : Desmond, Thomond, Ormond, Iarmond et Medmoud, c'est-à-dire, Momonie du Midi, du Nord, de l'Est, de l'Ouest et du Centre. Oilioll, père de dix-neuf fils, en eut neuf de Saba, fille du monarque Conn des Cent Batailles, car

il devint le gendre du meurtrier de son père; sur ces neuf, sept furent tués dans un terrible combat de Moy-cruim, qui fit époque en Irlande. Eoghann, l'aîné de tous, qui commandait les troupes de son père dans cette funeste journée, et que sa valeur avait déjà fait désigner *Thaniste*, ou héritier présomptif de la couronne, fut du nombre des tués; et des deux frères qui survivaient, Cormac-Cass était le premier. Il naquit un fils posthume d'Eoghann, qui fut nommé Fiacha-Muileatan. Oilioll régla que le district de Desmond serait sous le sceptre de Fiacha, et celui de Thomond sous le sceptre de Cormac-Cass; que Cormac son fils, aurait après lui la souveraineté de toute la Momonie; qu'après Cormac elle appartiendrait à son petit-fils Fiacha, et qu'ainsi de suite les deux races alterneraient sur le trône provincial de toutes les Momonies. Les rejetons des deux souches se multiplièrent; les descendants d'Eoghann furent appelés du nom générique d'*Eoghanachts*, dont on a fait *Eugenii*, les *Eugéniens* : ceux de Cormac, Cass se nommèrent *Dalcaïss*, *Dalcassii*, *Dalcassiens*. Les Mac-Carthys furent les aînés des Eoghanachts, les O Brien, des Dalcaïss. L'ordonnance et les dernières volontés de Cormac-Cass réglèrent pendant assez long-temps la succession qu'il avait établie; une fois violées, elles le furent sans cesse. Le sort des armes décida presque toujours de la suzeraineté entre les deux maisons rivales, et il fut plus souvent favorable aux O-Brien qu'aux Mac-Carthys : les Dalcaïss paraissent avoir été, parmi les Irlandais, ce qu'était parmi les Grecs la phalange Macédonienne. Sous Henri VIII et sous Elisabeth, le Dalcaïssien O-Brien, roi de Thomond, et l'Eugénien Mac-Carthy, roi de Desmond, échangèrent leur titre immémorial contre celui de pairs d'Irlande, et se laissèrent créer comtes, l'un de Thomond, l'autre de Clancarty. Le superbe et farouche O-Neill, qui alluma une guerre de quarante ans contre Elisabeth, reprochait, avec indignation, à ces deux chefs de l'antique Erin, d'avoir pu accepter ces honneurs créés de la veille. Mac-Carthy, pour perpétuer tout à la fois et l'ancienneté et la primatie de son origine, prit pour devise de son nouvel écusson : *Sinsior Clanna Mileagh* (*l'Aînée de toutes les races Milésiennes*). L—T—L.

EOGHANN ou EOANN, prince d'Irlande vers le 5e. siècle. L'Histoire, qui ne nous a conservé aucune de ses actions, nous a cependant transmis son nom, à raison de ses ancêtres et de sa postérité. Il était l'aîné des huit fils de ce fameux Niall *des neuf Otages*, monarque d'Irlande, tué sur les bords de la Loire vers l'an 406, et dont les descendants, rois provinciaux d'Ultonie, possédèrent exclusivement pendant six siècles le sceptre monarchique de toute l'île. Eoghann, auteur des O-Neills proprement dits, eut pour frère immédiat Conall Gulban, ancêtre des O-Donnel, qui disputèrent souvent à leurs aînés le trône d'Ultonie, et comptèrent plusieurs monarques dans leur ligne. Les uns furent rois patrimoniaux du district de Tyr-Eoghann, et les autres du district de Tyr-Conneil. L'O-Neill et l'O-Donnel, qu'on voulut proscrire sous Jacques Ier., et sur lesquels on confisqua encore cinq cent mille acres de terre, avaient consenti à être faits pairs d'Irlande après leur soumission à la couronne d'Angleterre, et avaient été créés, le premier comte de Tyrone, et le second comte de Tyrconnel. Par cet article et par les deux qui précédent, on voit que, malgré le mélange

des fictions nécessairement introduites dans des antiquités qui ont eu des Bardes pour premiers historiens, il est cependant indispensable d'y fouiller, lorsque les noms propres de familles ou de lieux, lorsque des usages locaux et des coutumes nationales, lorsqu'enfin mille circonstances de tout genre qui durent encore, se rattachent soit aux monuments, soit aux traditions de ces antiquités. On ne peut assurément pas douter que Tyr-Connell vient de Tyr-Conell, autrement *pays de Connell;* et pour faire concevoir comment on arrive de *Tyr-Eoghann* à *Tyrône*, il suffit d'observer que, selon l'idiome irlandais, toute lettre suivie d'un *H* étant éteinte, *Tyr-Eoghann* se trouve réduit dans la prononciation à *Tyr-eoann*, bien voisin de *Tyrone;* comme *O Conchobhair* est réduit à *O Conoair*, dont les Anglais ont fait *O Connor;* comme *O Reighalaidh*, *O Cealaidh*, *O Moëlfhalaidh* se réduisent à *O Reialai*, *O Cealai*, *O Moëlalai*, dont les Anglais ont fait *O Reilly*, *O Kelly*, *O Mullally*. L—T—L.

EON, fanatique imbécille, ne doit qu'à l'exactitude de la nomenclature d'occuper une place dans cette Biographie. Il se qualifiait gentilhomme bas-breton; l'on croit en effet qu'il était d'une noble famille, et que son vrai nom est *Eon de l'Estoile.* Cet homme un jour rêva qu'il était le fils de Dieu, appelé pour juger les vivants et les morts; mais la cause de cette vision est au-delà de toute extravagance. Ayant lu dans notre liturgie cette formule *per eum qui venturus est judicare*, etc., l'homophonie de son nom et de l'accusatif *eum* lui persuada que c'était de lui que l'église avait voulu parler. Avec moins d'ignorance il pouvait s'assimiler plus naturellement aux *Æons* des Valentiniens. Quoi qu'il en soit, ce fou trouva d'autres fous; et, ce qui arrive presque toujours, séduisit la multitude. On prétend qu'il s'entourait de prestiges, qu'il faisait paraître subitement des tables bien garnies, et que quiconque touchait à ces mets était saisi d'une fureur divine. Pour accroître le nombre de ses prosélytes il parcourut diverses provinces; mais ses succès l'abandonnèrent en Champagne. L'archevêque de Reims, qui n'entendait pas raillerie, le fit arrêter et comparoir au concile qui s'ouvrit dans cette ville le 22 mars 1148. Le pape Eugène III, qui se trouvait alors en France, présidait ce concile. Eon parut devant ses juges appuyé sur un bâton fourchu. On lui demanda ce que signifiait ce support d'un nouveau genre. « C'est un grand mys» tère, répondit-il; lorsque je tiens » ce bâton les deux pointes en l'air, » Dieu a en sa puissance les deux » tiers du monde, et m'en aban» donne l'autre tiers; mais si je ren» verse ces deux pointes, alors, plus » riche que mon père, je commande » aux deux tiers du monde, et Dieu » n'a plus que l'autre tiers. » A ce propos on conclut sagement qu'il fallait enfermer l'homme au bâton fourchu; mais il mourut peu de jours après, des suites des mauvais traitements que lui firent éprouver ses gardes. Le concile ne se montra pas si modéré envers ses disciples. Ils furent tous, d'abord exorcisés par précaution, puis livrés aux flammes. Ces disciples avaient reçu de leur maître de très beaux noms, tels que *la Sagesse*, *la Terreur*, *le Jugement.* Le *Jugement*, en marchant au supplice, invoqua sur ses juges le châtiment qu'éprouvèrent

Coré, Dathan et Abiron; mais la terre ne s'ouvrit point, et lui seul périt. On trouvera des détails sur Eon dans les ouvrages d'Othon de Fresingue, de Baronius, de Génébrard, de Sanderus, de Dupin, etc.

D. L.

EON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'), naquit à Tonnerre le 5 octob. 1728, et fut baptisé le 7 du même mois (1), à l'église de Notre-Dame de cette ville. Louis de Beaumont, son père, était avocat au parlement, conseiller du roi, et subdélégué de l'intendance de la généralité de Paris. Sa mère se nommait Françoise de Charenton. Peu d'hommes ont joui, pendant leur vie, d'une aussi grande célébrité que lui. Les qualités brillantes qui le distinguèrent et les différents rôles qu'il joua dans le monde politique y contribuèrent sans doute; mais ce qui dut y mettre, et ce qui y mit effectivement le comble, fut le mystère dont des circonstances impérieuses le forcèrent un jour de couvrir son sexe. La curiosité publique, excitée par l'ordre qui lui fut intimé, de la part du roi, de prendre des habits de femme, après avoir glorieusement figuré, dans le cabinet et sur le champ de bataille, sous ceux d'un diplomate ou d'un guerrier, fit retentir son nom dans l'Europe étonnée. On eut peine à concevoir les raisons d'état qui faisaient exiger du chevalier d'Eon un si grand sacrifice d'amour-propre, et l'on se mit l'esprit à la torture pour les découvrir. De-là des conjectures de toute espèce, des paris ouverts, des confidences dévoilées, et tous les propos qui émanent de la diversité des opinions. Chacun prétendit être le mieux instruit, et cependant on resta dans le doute. Aujourd'hui que la vérité est reconnue, et qu'un concours de témoignages irrévocables a fixé toutes les incertitudes, il devient plus facile de rendre au chevalier d'Eon le tribut d'éloges qui lui est dû, et de le peindre à la postérité sous des couleurs ineffaçables. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude; il s'y adonna avec ardeur, et de rapides progrès couronnèrent ses efforts. Reçu docteur en droit avant l'âge auquel on a coutume d'obtenir ce grade, il ne tarda pas à faire partie du corps des avocats au parlement de Paris. Mais cette profession ne satisfaisant pas ses vues ambitieuses, il en employa les loisirs à l'étude de la politique et des belles-lettres, et publia un *Essai historique sur les différentes situations de la France, par rapport aux finances*, qui fut suivi de deux volumes de *Considérations politiques sur l'administration des peuples anciens et modernes*. C'est à ces deux ouvrages qu'il dut le commencement de sa réputation, et l'honneur d'être proposé au roi par le prince de Conti, directeur en chef du ministère secret de Louis XV, pour remplir une mission délicate à la cour de Russie. Muni des instructions nécessaires, il partit pour Saint-Pétersbourg, et y fut attaché au chevalier de Douglas, qui travaillait sans relâche à faire adopter un traité d'alliance entre les deux couronnes. L'esprit insinuant du chevalier d'Eon lui attira les bonnes grâces de l'impératrice Elisabeth, et un an n'était pas encore écoulé qu'il revint à Versailles pour y rendre compte de l'issue favorable que les négociations entamées laissaient entrevoir. Son séjour en France ne fut pas de longue durée,

(1) Sur les registres de la paroisse, on lui donne le nom de *Charlotte*, etc., mais cette pièce est remplie de fautes d'orthographe ou de contradictions, peut-être faites à dessein. On y lit *né* d'hier.... a été *baptisée* par nous.... (Voyez, à cet égard, la *Bibliogr. agronom.*, N°. 2566).

et on le revit bientôt à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé, pendant cinq ans consécutifs, de la correspondance secrète entre l'impératrice et le roi de France. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie; la renonciation, de la part de cette dernière puissance, aux subsides qu'elle recevait de l'Angleterre; l'engagement de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, les quatre-vingt mille Russes assemblés en Livonie et en Courlande pour soutenir les intérêts de la Prusse et de l'Angleterre; enfin la ratification d'Elisabeth au traité de Versailles, du 1er. mai 1756, en furent les heureux résultats. Le roi lui témoigna combien il était satisfait de son zèle, et l'en récompensa en lui donnant une riche tabatière d'or ornée de son portrait, et en le nommant lieutenant de dragons dans le Colonel général, et secrétaire de l'ambassade de Russie. Il ne s'agissait pas moins que de perdre dans l'esprit d'Elisabeth le grand chancelier Bestucheff, et d'informer cette princesse des moyens criminels qu'employait son premier ministre, afin de détourner ses bonnes intentions en faveur de ses alliés. Grâce au chevalier d'Eon, cette affaire si difficile à conduire réussit au gré des cours de France et de Vienne. Le grand chancelier fut arrêté, et remplacé par le comte de Woronzow, qui était dans les intérêts de la France. De nouvelles faveurs furent le prix de ces nouveaux services. Le chevalier d'Eon fut promu au grade de capitaine de dragons, et porté sur l'état des pensions pour une somme de 2,400 livres. Peu de temps après, sa santé s'altéra au point qu'il fut forcé de solliciter son rappel. L'impératrice lui témoigna, dans les termes les plus flatteurs, la peine qu'elle éprouvait à le voir s'éloigner de ses états. Le comte de Woronzow, dans l'audience de congé qu'il lui donna, lui dit, en lui rappelant les effets de l'alliance entre les cours de Vienne et de Versailles : « Quoi» que votre premier voyage ici avec » le chevalier de Douglas ait coû« té plus de deux cent mille hom» mes et de quinze millions de rou» bles à ma souveraine, je n'en suis » pas moins fâché de vous voir partir. » — Eh quoi ! répondit spirituelle» ment le chevalier, l'impératrice et » votre excellence pourraient-elles re» gretter les sacrifices qu'elles ont faits » pour acquérir une réputation et une » gloire qui dureront autant que le » monde ? » Accoutumé à ne porter que de bonnes nouvelles, le chevalier d'Eon revint dans sa patrie avec la ratification de l'impératrice au nouveau traité du 30 décembre 1758, et à la convention maritime faite avec la Russie et les couronnes de Suède et de Danemark. Sa carrière politique se trouvant alors interrompue, il se jeta dans celle des armes, et s'y distingua d'une manière non moins éclatante. Hoxter, Ultrop, Eimbeck et Osterwick furent successivement le théâtre de ses exploits. La paix survint. Il quitta sur-le-champ l'épée pour reprendre la plume, et fut envoyé à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais. Toujours plein de prévoyance et de zèle pour son roi et sa patrie, il employa l'adresse pour se rendre maître de plusieurs papiers intéressants, et en fit faire une copie qui fut à l'heure même envoyée à Versailles par un courier extraordinaire. La croix de St.-Louis fut la récompense de ce service important. Le retour du duc de Nivernais en France éleva le chevalier d'Eon en dignité. Il fut d'abord nommé rési-

dent auprès du roi de la Grande-Bretagne, et ensuite ministre plénipotentiaire. Tout lui prospérait, lorsque de sourdes intrigues renversèrent tout à coup sa fortune et ses espérances. Une paix honteuse avait été signée; ceux qui l'avaient négociée étaient intéressés à ce que leur conduite ne fût pas mise au grand jour. Le chevalier d'Eon était le confident secret de Louis XV; il correspondait et travaillait directement avec ce prince. Il pouvait découvrir tout ce qui s'était passé et le révéler à son auguste maître : c'en était assez pour consommer sa ruine. Les caresses, les injures, les menaces, et jusqu'aux voies de fait, tout fut employé. Des lettres de rappel lui furent expédiées; mais comme il ne jugea pas prudent de repasser la mer et de retourner en France, il resta à Londres pendant l'espace de quatorze ans, dans une espèce de proscription. Cependant le roi, en consentant à sa disgrâce, chercha à l'en consoler en lui faisant remettre par son ministre le brevet suivant : « En récompense des » services que le sieur d'Eon m'a ren- » dus, tant en Russie que dans mes » armées, et d'autres commissions que » je lui ai données, je veux bien lui » assurer un traitement annuel de » douze mille livres, que je lui ferai » payer exactement tous les six mois, » dans quelque pays qu'il soit, hormis, » en temps de guerre, chez mes en- » nemis, et ce jusqu'à ce que je juge » à propos de lui donner quelque poste » dont les appointements seraient plus » considérables que le présent traite- » ment. A Versailles, le 1er. avril » 1766. *Signé* Louis. » Le séjour du chevalier d'Eon en Angleterre ne fut pas perdu pour la France, et quoiqu'il n'eût plus aucun caractère, il ne s'en occupa pas moins de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie; il lui demeura inviolablement attaché, et refusa les offres brillantes qui lui furent faites, s'il voulait prendre des lettres de naturalisation. Le roi, instruit de sa généreuse conduite, désirait ardemment réaliser ce qu'il lui avait promis; mais le chevalier, qui tenait fortement à ce que son innocence fût publiquement reconnue, s'obstina à ne point accepter les faveurs qui lui furent proposées. Cette résistance retarda son retour en France jusqu'à la mort de Louis XV, époque à laquelle les comtes de Maurepas et de Vergennes songèrent d'autant plus sérieusement à le rappeler, que les discussions et les paris énormes qui venaient d'avoir lieu à Londres sur son sexe, leur parurent un prétexte plausible pour vaincre ce qu'ils regardaient comme une opiniâtreté déplacée de sa part. En conséquence, Louis XVI signa, le 25 août 1775, une permission par laquelle il fut libre à d'Eon de revenir en France, ou de choisir tel autre pays qu'il lui plairait, sous condition qu'il garderait le silence le plus absolu, lui promettant assistance et protection, et faisant expresse défense de le troubler dans son honneur, sa personne et ses biens. Deux ans s'écoulèrent sans que le chevalier profitât de cette faveur du roi, et ce ne fut que le 13 août 1777 qu'il se décida à quitter Londres, après avoir reçu de M. de Vergennes la lettre suivante, en date du 12 juillet de la même année : « J'ai reçu, monsieur, la » lettre que vous m'avez fait l'honneur » de m'écrire le premier de ce mois. » Si vous ne vous y étiez pas livré à » des impressions de défiance, que je » suis persuadé que vous n'avez pas » puisé dans vos propres sentiments, » il y a long-temps que vous jouiriez » dans votre patrie de la tranquillité

» qui doit aujourd'hui, plus que jamais, faire l'objet de vos désirs. Si » c'est sérieusement que vous pensez » y revenir, les portes vous en seront » encore ouvertes. Vous connaissez les » conditions qu'on y a mises : le silence le plus absolu sur le passé; » éviter de vous rencontrer avec les » personnes que vous voulez regarder » comme les causes de vos malheurs; » et enfin de reprendre les habits de » votre sexe. La publicité qu'on vient » de lui donner en Angleterre ne peut » plus vous permettre d'hésiter. Vous » n'ignorez pas sans doute que nos » lois ne sont pas tolérantes sur ces » sortes de déguisements. Il me reste » à ajouter que si, après avoir essayé » du séjour de la France, vous ne » vous y plaisiez pas, on ne s'opposera pas à ce que vous vous retiriez » où vous voudrez. C'est par ordre du » roi que je vous mande tout ce que » dessus. J'ajoute que le *sauf-conduit* » qui vous a été remis vous *suffit;* » ainsi rien ne s'oppose au parti qu'il » vous conviendra de prendre : si » vous vous arrêtez au plus salutaire, » je vous en féliciterai; sinon je ne » pourrai que vous plaindre de n'avoir pas répondu à la bonté du » maître qui vous tend la main. Soyez » sans inquiétude; une fois en France, vous pourrez vous adresser directement à moi, sans le secours » d'aucun intermédiaire. J'ai l'honneur » d'être avec une parfaite considération, etc. » Sur la foi de cette lettre, le chevalier d'Eon arriva à Versailles, où le ministre l'accueillit avec une distinction particulière; mais tout en lui renouvelant l'ordre de prendre des habits de femme. Peu pressé d'obéir, le chevalier alla à Tonnerre sans se prêter à la métamorphose qui lui était commandée, et ce ne fut qu'à l'époque d'un second voyage qu'il fit dans la capitale, qu'il se décida à *devenir femme*, et à ne paraître dans le monde que sous le titre de *chevalière d'Eon.* Ce changement d'état lui attira une vive querelle à l'Opéra. On en craignit les suites, et on l'envoya, pour calmer sa juste colère, au château de Dijon, où M. de Changé, qui en était alors gouverneur, le traita avec tous les égards qui lui étaient dus. Son exil fini, il se retira à Tonnerre. En 1783 il se rendit à Londres, sur l'invitation du baron de Breteuil. La révolution française éclata. Il revint dans sa patrie, offrit ses services au gouvernement, fut refusé, retourna en Angleterre, et fut mis, vu son absence, sur la liste des émigrés. De ce moment son existence ne fut plus qu'une série de malheurs. Privé sans espoir de sa pension, et réduit le plus souvent à un état voisin de la détresse, il fut forcé d'avoir recours à son industrie. Son habileté dans l'art de l'escrime lui fournit quelques ressources, en faisant publiquement assaut avec le fameux Saint-George. Mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers moments moins pénibles. De ce nombre fut le P. Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII. C'est sur le témoignage de cet homme recommandable, témoignage auquel il nous a autorisé à donner la plus grande publicité, que nous affirmons que le chevalier d'Eon, malgré tout ce qu'on a pu dire et écrire sur son compte, appartenait exclusivement au sexe masculin. C'est après l'avoir assisté jusqu'au 21 mai 1810, jour de sa mort, et avoir été présent à l'inspection et à la dissection de son corps, qui eut lieu le 23 du même mois, que le Père Elisée ne craint pas de lever irrévocablement tous les doutes. A ces preu-

ves irrécusables nous ajouterons que nous avons vu chez M. Marron, ministre du culte protestant et littérateur distingué, une gravure représentant le torse du chevalier d'Eon, de manière à éclairer les plus incrédules. Au bas de cette gravure, qui a paru en Angleterre, est l'attestation suivante : *I hereby certify that i have inspected the body of the chevalier d'Eon, in the presence of M. Adair, M. Wilson et le P. Elysée, and have found the male organs in every respect perfectly formed.* May 23, 1810, Golden-Square; Th. Copeland, etc. — » Je certifie, par le présent, avoir inspecté le corps du chevalier d'Eon, » en présence de M. Adair, M. Wilson et du P. Elysée, et avoir trouvé » les organes masculins parfaitement » formés, etc. » — *In consequence of a note from the above gentlemen, i examined the body which was a male. The original drawing was made by M. C. Turner, in my presence.* Dean street Soho, May 24, 1810. — « En conséquence de la note des per» sonnes nommées ci-dessus, j'ai exa» miné le corps qui était du sexe mas» culin. Le dessin original a été fait par » M. C. Turner, en ma présence, etc.» Après nous être si grandement étendus sur les particularités de la vie du chevalier d'Eon, il est fâcheux sans doute de ne pouvoir répandre la lumière sur celle qui doit encore plus piquer la curiosité publique. Il n'est personne qui ne voulût connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint-Louis de prendre des habits de femme. Dirons-nous, avec quelques auteurs de biographie, que le chevalier d'Eon servit son roi sous les habits des deux sexes ? Le fait ne nous semble pas assez prouvé. Contentons-nous donc de l'assurance qui nous est donnée par des témoins dignes de foi, et ne faisons pas de vains efforts pour soulever un voile impénétrable. D'ailleurs, à quelque sexe que d'Eon eût réellement appartenu, sa mémoire serait encore exempte de toute maligne atteinte. En 1775 ses ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-8°., sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils se composent : I. de *Mémoires sur ses différends avec M. de Guerchy*; II. d'une *Histoire des Papes*; III. d'une *Histoire politique de la Pologne*; IV. de *Recherches sur les royaumes de Naple et de Sicile*; V. de *Recherches sur le Commerce et la Navigation*; VI. de *Pensées sur le Célibat, et les maux qu'il a causés à la France*; VII. de *Mémoires sur la Russie, et son commerce avec les Anglais*; VIII. d'une *Histoire d'Eudoxie-Fœderowna*: IX. d'*Observations sur le royaume d'Angleterre, son gouvernement, ses grands officiers*, etc.; X. de *Détails sur l'Ecosse et sur les possessions de l'Angleterre en Amérique*; XI. de *Mémoires sur la Régie des blés en France, les mendiants, le domaine des rois*, etc.; XII. de *Détails sur toutes les parties des finances de France*, etc.; XIII. d'un *Mémoire sur la situation de la France dans l'Inde avant la paix de* 1763 etc. M. de la Fortelle, lieutenant de roi de S. Pierre le Moutier, a publié à Paris, en 1779, un volume in-8°. de 176 pages, intitulé : *La Vie militaire, politique et privée de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée* Eon *ou* d'Eon de Beaumont, *écuyer, chevalier.... ci-devant docteur en droit..... avocat.... censeur royal pour l'histoire et les belles-lettres, envoyé en Russie....*, etc., *et connue jusqu'en* 1777 *sous le nom de chevalier* d'Eon. La curieuse liste

des qualités du chevalier d'Eon occupe plus de seize lignes sur le titre, en face duquel est une gravure offrant en médaillon le portrait de d'Eon, avec cette inscription : *A la chevalière d'Eon*, et on lit au-dessous : *composé par J.-B. Bradel, qui a gravé en grand le portrait de mademoiselle d'Eon, communiqué par elle à ce seul artiste.* Une nouvelle édition de cette *Vie*, publiée en 1779, est *précédée d'une Epître de M. Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais.* D'Eon avait une bibliothèque précieuse par les manuscrits; ses besoins le forcèrent de la vendre en 1791. Le catalogue in-8., qui en fut imprimé la même année, est très rare en France; il est précédé d'un *Exposé* (en angl. et en franç.) qui contient des détails curieux sur les affaires privées de ce personnage singulier. P—c.

EOSANDER (JEAN-FRÉDÉRIC), né en Suède vers la fin du 17e. siècle. Il se rendit jeune à Berlin, et ses dispositions pour les arts ayant été reconnues, l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, le fit voyager en Italie et en France. Il s'appliqua surtout à l'architecture, et revenu à Berlin il fut chargé de plusieurs travaux importants. Il donna le plan d'une partie du palais de la capitale, et dirigea la construction du château de Charlottenbourg. Son orgueil et sa jalousie l'entraînèrent à des procédés peu généreux envers les autres artistes employés par le roi, et il causa surtout des chagrins très vifs à Schluter, qui avait donné le plan des décorations de l'arsenal et le modèle de la statue du grand électeur. Frédéric ne cessa pas néanmoins de le protéger, et lui accorda une forte pension, ainsi que le titre de colonel. Il l'envoya même comme ambassadeur auprès de Charles XII, pour négocier une alliance politique. Frédéric étant mort, Eosander se ressentit des réformes que le successeur de ce prince, le sévère Frédéric Guillaume, introduisit à la cour. Mécontent de sa situation à Berlin, il entra au service de Suède, et fut employé peu après à la défense de Stralsund, dont les Danois, les Russes et les Prussiens avaient entrepris le siège. La place s'étant rendue, il devint prisonnier des Prussiens; mais il obtint la permission de se retirer à Francfort-sur-le-Mein, où sa femme, de la famille Merian, possédait un fonds de librairie. Les revenus de ce fonds n'ayant pu suffire à son goût pour le faste, il chercha du service en Saxe, où il fut nommé lieutenant-général. Eosander termina ses jours à Dresde en 1729. On a de lui un ouvrage en allemand, ayant pour titre l'*Ecole de la guerre*, ou *le Soldat allemand*, et quelques Mémoires insérés dans le *Theatrum Europeum*. C—AU.

EPAMINONDAS, fils de Polymnis, naquit à Thèbes d'une famille ancienne et dont l'origine remontait jusqu'aux temps fabuleux. Il eut pour précepteur le pythagoricien Lysis. La philosophie de Pythagore, malgré l'austérité des mœurs qu'elle imposait à ses sectateurs, semblait vouloir les conduire à la vertu, moins par les seuls conseils de la raison que par une sorte d'enthousiasme religieux, et non seulement elle n'interdisait pas, mais elle recommandait même, la culture des arts agréables. Epaminondas n'en négligea aucun, et prit des leçons des plus habiles maîtres de son temps; Denys lui montra à chanter et à s'accompagner de la lyre, Olympiodore lui apprit à jouer de la flûte, et Cal

liphron fut son maître de danse. Cornelius-Nepos rapporte avec étonnement ces particularités, et fait observer avec raison la différence de ces mœurs d'avec celles de ses concitoyens: en effet c'eût été une honte pour un romain de posséder ces talents brillants qui, parmi les Grecs, rehaussaient encore l'éclat des grandes qualités. Epaminondas fut pendant sa jeunesse le témoin du rapide accroissement de la puissance des Lacédémoniens. Le gouvernement des petites républiques de la Grèce passait alternativement entre les mains de deux partis différents; les uns voulaient conférer l'autorité suprême aux riches et aux puissants, pour contenir les séditieux et les démagogues, les autres ne trouvaient de garantie pour le maintien des lois, que lorsque la grande majorité des citoyens participait à la souveraineté. Athènes, gouvernée démocratiquement, était dans toutes les villes l'appui de ce dernier parti, et Lacédémone celui du parti contraire. Après une longue lutte Lacédémone triompha, et les Thébains, alliés forcément aux Spartiates, contribuèrent à établir la suprématie de ces derniers, en combattant avec eux à Mantinée contre les Arcadiens. Ceux-ci chargèrent avec tant d'impétuosité l'aile droite des Lacédémoniens qu'ils l'enfoncèrent, mais Epaminondas et Pélopidas, tous deux amis, tous deux pleins de jeunesse et de valeur, s'y trouvaient, ils joignirent leurs boucliers et soutinrent l'effort des ennemis. Pélopidas, sept fois blessé, tombe baigné dans son sang; Epaminondas le couvre de son corps et se précipite au-devant de ceux qui veulent l'atteindre. Il allait enfin succomber lui-même lorsque les Lacédémoniens, auxquels il avait donné le temps de se reconnaître, accourent, le délivrent, repoussent les Arcadiens et les mettent en déroute. Ainsi ce fut sous les drapeaux des Spartiates et sur le sol même où il devait par la suite porter le dernier coup à leur puissance, qu'Epaminondas commença, par un prodige de valeur et de dévouement, sa carrière militaire. Une amitié constante unit Epaminondas et Pelopidas, quoiqu'il existât entre eux un contraste absolu. Pélopidas était un des plus riches citoyens de Thèbes; Epaminondas en était un des plus pauvres; Pélopidas aimait le faste et l'éclat, Epaminondas chérissait sa pauvreté, et, par principe comme par goût, il voulut rester et resta toujours pauvre. Pélopidas ne se plaisait que dans les camps, dans les exercices de la lutte et des courses; Epaminondas aimait au contraire la retraite et l'étude. Les intrigues du roi de Perse, de celui de Thessalie, et les instances de l'amitié le trouvèrent également inaccessibles à la séduction. Pélopidas cherchait à lui persuader que, pour faire le bien, les richesses sont nécessaires; « il est vrai, dit Epaminondas, pour un homme tel que Nicodème. » Ce Nicodème était boiteux et aveugle. Epaminondas avait observé quel avantage donnait aux Lacédémoniens, sur tous les autres peuples de la Grèce, leur sobriété et leur tempérance; il cherchait par son exemple à inspirer la même austérité de mœurs à ses concitoyens. Cependant le parti aristocratique de Thèbes, se voyant le plus faible, livra la Cadmée, ou la citadelle de la ville, aux Lacédémoniens, qui s'en emparèrent en pleine paix; tous les chefs du parti populaire furent exilés et particulièrement Pélopidas. Epaminondas, considéré comme un philosophe spéculatif, et protégé aussi par sa pauvreté, ne fut point compris dans cette

proscription. Trois ou quatre ans après il s'ourdit une conspiration pour anéantir ce gouvernement aristocratique et chasser les Spartiates de la Cadmée. Epaminondas ne voulut point se joindre aux conspirateurs quoique Pélopidas fût à leur tête; il redoutait les effets des vengeances personnelles, inséparables de pareilles tentatives. La conspiration réussit, les Spartiates furent chassés de la Cadmée, mais tous les maux et toutes les horreurs qu'avait prévus Epaminondas furent les premiers résultats de ce succès: des flots de sang coulèrent, et pour anéantir jusqu'à la race de leurs ennemis, plusieurs conjurés égorgèrent des enfants sur les corps de leurs pères expirants. Epaminondas, par l'ascendant qu'il avait sur ses concitoyens, contribua à faire cesser le massacre. Le gouvernement populaire fut rétabli, mais les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Thébains: après quelques légers avantages ils furent repoussés à Tégyre par Pelopidas, qui avait été nommé général en chef des troupes de Thèbes. Ce succès inattendu étonna Lacédémone; jamais aucun peuple n'avait osé se mesurer avec les Spartiates en nombre égal, et les Thébains les avaient vaincus avec des forces inférieures. Toutes les républiques de la Grèce, fatiguées de leurs dissensions, résolurent de les terminer à l'amiable. Une diète générale fut convoquée à Lacédémone. Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes, il avait alors quarante ans et n'avait acquis encore aucune réputation comme militaire, mais il était à juste titre considéré comme un des meilleurs orateurs de la Grèce. L'un des rois de Sparte, Agésilas, qui avait porté la guerre en Asie, et fait chanceler sur son trône le puissant monarque de Perse, eut dans cette assemblée la principale influence. Son but était de la faire servir à affermir la suprématie que Lacédémone avait acquise sur tous les autres états de la Grèce. Thèbes, après qu'elle eût recouvré son indépendance, avait soumis, non sans violence et sans injustice, les autres villes de la Béotie, dont les forces réunies aux siennes contribuaient à la rendre plus redoutable; mais d'après le traité d'Antalcidas, conclu entre les Spartiates et le roi de Perse, toutes les villes de la Grèce étaient déclarées libres et indépendantes les unes des autres. Les Lacédémoniens, en tenant sous le joug les villes de la Laconie, exigeaient que celles de Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Epaminondas démontra combien il était utile de contrebalancer la puissance, toujours croissante, des Spartiates. Comme Agésilas s'apperçut que son discours faisait une forte impression sur les députés, il l'interrompit et lui dit avec hauteur: « Vous » parait-il juste et raisonnable d'accorder l'indépendance aux villes de » Béotie? — « Et vous, répondit Epa» minondas, ne croyez-vous pas qu'il » est juste et raisonnable de rendre » la liberté à toutes les villes de La» conie? » — « Répondez nettement, » repliqua Agésilas, enflammé de co» lère, je vous demande si Thèbes » est dans l'intention d'affranchir les » villes de la Béotie? » — « Et moi, » repliqua fièrement Epaminondas, » je demande qu'Agésilas déclare si » les Lacédémoniens veulent, ou non, » affranchir les villes de la Laco» nie? » A ces mots Agésilas, ne se possédant pas, efface du traité le nom des Thébains, et leur déclare la guerre. L'autre roi de Lacédémone, Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, eut

ordre de marcher en Béotie. Les Thebains nommèrent Epaminondas général en chef, et sous lui Pélopidas. Jamais Thèbes n'avait vu, et ne vit depuis, de pareils citoyens à la tête de ses armées. Cléombrote avait avec lui dix mille hommes de pied et mille chevaux. Epaminondas ne pouvait lui opposer que six mille hommes d'infanterie, et cinq cents chevaux. Mais la cavalerie thébaine était la meilleure de toute la Grèce. Les deux armées se rencontrèrent dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres. Cléombrote s'était placé à la droite de son armée, avec la phalange lacédémoniène qui formait une première ligne; les Thébains parurent d'abord en bataille et marchèrent parallèlement aux ennemis, qui, beaucoup plus nombreux, les débordèrent vers la droite. Pour ôter aux Lacédémoniens cet avantage, Epaminondas se détermina à attaquer par sa gauche, il la fortifia de tout ce qu'il avait d'hommes d'élite et de pesamment armés, qu'il rangea sur cinquante de profondeur en une colonne fermée par l'escadron sacré (1). Le reste de ses troupes, tant les soldats armés à la légère que ceux qui ne faisaient pas corps avec la première phalange, s'étendait sur une seule ligne et sur trois ou quatre de hauteur. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition; mais, au lieu de donner plus de profondeur à son aile droite, il la prolonge pour déborder l'armée d'Epaminondas. Pendant ce mouvement, la cavalerie thébaine fond sur celle des Lacédémoniens et la renverse sur leur phalange, qui n'était plus qu'à douze de hauteur; et tandis que l'aile droite des Thébains reste en place, tout le reste de la ligne se meut autour de son centre par un demi-quart de conversion, de sorte que, par ce mouvement, les Thébains à leur gauche s'approchèrent toujours plus de la droite des Lacédémoniens, sur laquelle ils voulaient tomber, et l'aile droite d'Epaminondas se trouva tout à coup fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Pendant que la cavalerie lacédémonienne, mise en déroute, se replie sur l'infanterie, Pélopidas, avec le bataillon sacré, tourne subitement sur l'aile droite des Lacédémoniens et la prend en flanc, tandis qu'Epaminondas, avec sa grosse colonne, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre, et retourne sur ce qui restait encore entier, pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître. La cavalerie thébaine se mit à la poursuite de cette aile lacédémonienne mise en déroute, et l'infanterie victorieuse des Thébains, profitant de son premier avantage, gagne toujours vers l'aile gauche des Lacédémoniens, qui, voyant le désordre de sa droite et l'ennemi qui s'avance toujours vers elle en bon ordre, plie et lâche pied. Quatre mille hommes de l'armée de Cléombrote restèrent sur le champ de bataille, et les Thébains, n'ayant éprouvé qu'une perte légère, y érigèrent un trophée. Telle fut la bataille de Leuctres, qui se donna le 18 juillet de l'an 372 av. J.-C. Elle est devenue à jamais célèbre par ces combinaisons profondes de l'art de la guerre, dont Epaminondas donna le premier exemple aux Grecs, et qui se sont attiré l'admiration d'un des meilleurs tacticiens de nos temps modernes. Il est heureux aussi pour la gloire du héros thébain d'avoir eu pour décrire ses savantes manœuvres un historien contemporain tel que Xénophon, lui-même aussi grand guerrier qu'habile écrivain, pré-

(1) Cet escadron était composé de trois cents jeunes gens étroitement unis entr'eux, et renommés par leur valeur.

venu contre les Thébains, ami d'Agésilas, partisan des Lacédémoniens, beaucoup plus sans doute qu'il ne convenait à un Athénien. Epaminondas ressentit un joie extrême de cette victoire, et bientôt sa grande ame s'affligea de n'avoir pas eu plus de pouvoir sur elle-même. Il répondit simplement aux félicitations de ses compagnons d'armes : « Ce qui me flatte » le plus, c'est d'avoir eu ce succès » du vivant de mon père et de ma » mère. » La bataille de Leuctres mit fin à la suprématie des Lacédémoniens sur les autres états de la Grèce; et ce n'était plus seulement pour se soustraire à leur joug que les Thébains cherchaient encore à les combattre, mais pour usurper à leur tour le premier rang. Epaminondas ne dissimulait peut-être pas assez ses desseins à cet égard, et comme les Athéniens s'étaient joints aux Lacédémoniens, il se vanta d'enrichir un jour la citadelle de Thèbes des monuments qui décoraient celle d'Athènes. Il prévoyait peu qu'en cherchant à ôter à Lacédémone cette influence, qui au besoin réunissait tant de républiques indépendantes contre un ennemi commun, il préparait les voies à ce jeune prince macédonien, à ce Philippe, retenu alors comme ôtage à Thèbes chez son père Polymnis, qui étudiait sous le vainqueur de Leuctres le grand art de la guerre et le génie national de chacune des villes de la Grèce que bientôt il devait épouvanter, tromper et asservir. Epaminondas profita de l'effet que produisit dans les esprits la victoire de Leuctres pour détacher plusieurs peuples de l'alliance de Lacédémone : il proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restaient sans défense, d'en transporter les habitants dans une place forte qu'on élèverait sur les frontières de la Laconie; il leur fournit mille hommes pour favoriser l'entreprise, et l'on jeta aussitôt les fondements de Mégalopolis. Epaminondas, deux ans après la bataille de Leuctres, entra dans le Péloponnèse avec Pélopidas. Soixante-dix mille hommes de différentes nations marchaient sous ses ordres. Il porta la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Lacédémoniens, et hâta la défection des autres. Il conduisit ensuite cette armée formidable devant Lacédémone. Depuis cinq ou six siècles on avait à peine osé tenter quelques incursions passagères sur les frontières de la Laconie, et jamais les femmes de Sparte n'avaient vu la fumée d'un camp ennemi. C'est alors qu'Agésilas se montra le chef habile et expérimenté d'une nation valeureuse. Il occupa les hauteurs de la ville, s'y retrancha, et à l'aide des Athéniens, qui envoyèrent Iphicrate à son secours, il força, sans combat et par la disette des vivres, Epaminondas à se retirer; mais auparavant le général thébain rétablit dans leur ville, qu'il avait rebâtie et fortifiée, les Messéniens, que les Spartiates en avaient chassés, et dévasta entièrement la Laconie. Epaminondas, Pélopidas, et tous les chefs de l'armée furent traduits en justice à leur retour de Thèbes, pour avoir gardé pendant quatre mois le commandement au-delà du temps prescrit par les lois. Ce délit, très grave dans une république, les exposait à être condamnés à mort. Epaminondas dit à tous les généraux de rejeter sur lui la faute, et convint de tous les faits qu'on alléguait contre lui ; puis il ajouta : « La loi me condamne; » je mérite la mort, mais je demande » pour toute grâce que l'arrêt de ma » condamnation soit conçu en ces ter» mes : Epaminondas a été puni de

» mort par les Thébains pour les avoir » forcés de vaincre à Leuctres les Spartiates, qu'ils n'osaient pas auparavant regarder en face; pour avoir, » par cette seule victoire, non seulement sauvé Thèbes, mais rendu la » liberté à la Grèce; pour avoir assiégé Sparte, qui s'estima trop heureuse d'échapper à sa ruine; pour » avoir bloqué cette ville, en rétablissant Messène et l'entourant de » fortes murailles. » Les Thébains applaudirent, et les juges n'osèrent point condamner. Cependant le parti qui dans Thèbes était contraire à celui d'Epaminondas, et dont Menéclide était le chef, parvint à le rendre moins cher au peuple, et dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avait dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent. Pélopidas, envoyé en ambassade auprès d'Alexandre, tyran de Phères, fut retenu comme prisonnier. Les Thébains déclarèrent la guerre à Alexandre. Epaminondas fut exclus du commandement, qu'on déféra à Cléomène et aux polémarques ou magistrats alors en charge. Epaminondas n'hésita pas à s'enrôler comme simple soldat dans une armée destinée à délivrer son ami. Cette armée, conduite par des chefs ignorants, fut battue, et eût été entièrement détruite, si, par un consentement unanime, on n'en eût remis le commandement à Epaminondas, qui la reconduisit à Thèbes sans nouvelle perte. Les Thébains le nommèrent général de la nouvelle armée qu'ils envoyèrent contre Alexandre, et le tyran, partout repoussé, se vit forcé de subir les conditions qui lui furent imposées et de rendre Pélopidas; mais celui ci, peu de temps après et dans une autre guerre contre ce même Alexandre, se hasarda imprudemment, et périt accablé par le nombre. Epaminondas voulait rendre les Thébains aussi puissants sur mer qu'ils l'étaient sur terre. Il fit porter un décret par le peuple pour équiper cent galères, et ayant été nommé commandant de cette flotte, il força Rhodes, Chio et Byzance à abandonner l'alliance des Athéniens et à entrer dans la confédération des Thébains. La flotte athénienne, commandée par Lachès, s'opposa en vain à son entreprise. Une guerre éclata entre les Tégéates, qui implorèrent l'appui des Thébains, et les Mantinéens, que soutenaient les Lacédémoniens. Epaminondas crut qu'il était temps de profiter de cette occasion pour porter les derniers coups aux ennemis de Thèbes; sachant que l'armée lacédémonienne, commandée par Agésilas, était en Arcadie, il part un soir de Tégée pour surprendre Lacédémone, et arrive à la pointe du jour, mais il y trouve Agésilas qui, instruit par un transfuge de la marche d'Epaminondas, était revenu sur ses pas avec une extrême diligence. Le général thébain, surpris, sans être découragé, ordonna plusieurs attaques, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas alors n'écoute plus que son désespoir : quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu de l'ennemi, et, secondé par Archidamus son fils, il parvient à le repousser. Epaminondas, pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise, marche en Arcadie, et, près de la ville de Mantinée, joint l'armée des Lacédémoniens, lui livre bataille, et la gagne par une manœuvre à peu près semblable à celle de la journée de Leuctres, mais il fut

blessé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. Cet événement inattendu arrêta le carnage : les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction ; de part et d'autre on sonna la retraite. Epaminondas, avant d'expirer, demanda Daïphantus et Iollidas, qu'il jugeait dignes de le remplacer : on lui dit qu'ils étaient morts « Persuadez donc, » reprit-il, aux Thébains de faire la » paix. » Et en effet, après la perte d'Épaminondas, Thèbes, suivant l'expression d'un ancien, fut comme un javelot dépouillé du fer qui en forme la pointe, et cessa d'être redoutable. Ce fut le 4 juillet de l'an 363 av. J.-C., qu'Epaminondas mourut sur le champ de bataille de Mantinée. Depuis, on dressa dans ce lieu un trophée et un tombeau. Trois villes de Grèce se disputaient le triste honneur d'avoir donné le jour au soldat qui donna le coup mortel au héros thébain. Les Athéniens prétendaient que c'était Gryllus, fils de Xenophon, et exigèrent que le peintre Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion ; les Mantinéens nommaient Machérion, un de leurs concitoyens ; et les Lacédémoniens accordèrent des honneurs et des exemptions à un des leurs, nommé Anticrates, qui seul, suivant eux, avait porté le coup fatal à ce terrible ennemi de Sparte. Cicéron prétend qu'Epaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit, et l'on ne saurait disconvenir qu'il offre un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage. Plutarque avait écrit sa vie, il la cite même dans celle d'Agésilas ; mais ce morceau précieux n'existe plus. Plutarque donne un assez grand nombre de détails sur ce héros, dans cette même vie d'Agésilas, dans celle de Pelopidas, et dans ses œuvres morales. La *Vie d'Epaminondas*, par Cornélius Népos, a évidemment été mutilée par son abréviateur. Xénophon est celui qui fournit les principaux faits ; il faut ensuite consulter Diodore de Sicile, Justin, Pausanias, Polybe, Frontin, Cicéron, Ælien, Valère-Maxime, Polyen. Ce dernier a fait un conte ridicule sur la femme d'Epaminondas, qu'on sait, par d'autres auteurs plus croyables, ne s'être jamais marié (1). L'abbé Seran de la Tour a publié une *Histoire d'Epaminondas*, 1739, 1752, in-12 ; c'est un ouvrage prolixe et dépourvu de critique : il est accompagné des observations du chevalier Folard sur les batailles de Leuctres et de Mantinée, qui ne sont qu'un abrégé de celles que l'auteur avait déjà publiées dans le *Traité de la Colonne*, en tête de la traduction de Polybe. L'ouvrage de Seran de la Tour n'a cependant pas été inutile à M. Meissner, qui a écrit aussi une Vie d'Epaminondas, en allemand, 1 vol. in-12, Prague, 1798. L'abbé Gedoyn, dans le tome XIV, pag. 113 des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, a aussi donné une Vie d'Epaminondas ; mais elle est écrite avec légèreté, et sans aucune citation des auteurs anciens. Epaminondas a été mis en scène avec beaucoup d'intérêt et de charme, dans *les Voyages du jeune Anacharsis*. Cependant il est nécessaire de consulter les critiques sévères, mais justes, que M. Mitford a fait des récits de l'abbé Barthelemy, dans les chap. XXVI et XXVIII de son *Histoire de la Grèce*, tom. VI, de l'édition in-8°.

W—R.

(1) Il nous paraît même malheureusement trop certain, par un passage de Plutarque, dans son traité sur l'Amour, qu'Epaminondas était adonné à ce goût infâme auquel les Grecs et surtout les Béotiens et les Lacédémoniens, n'attachaient aucune honte. Plutarque nous apprend que le héros thébain aima deux jeunes gens, Asopic et Zephiodore ; que ce dernier périt aussi à la bataille de Mantinée, et fut enterré auprès de lui.

EPÉE (Charles-Michel de l'), fut un de ces bienfaiteurs de l'humanité dont la mémoire doit durer aussi long-temps qu'il y aura des êtres disgraciés de la nature, et privés des organes les plus nécessaires aux besoins de la vie. S'il n'est pas l'inventeur de cet art ingénieux qui, substituant le geste aux articulations de la voix, peut donner, en quelque sorte, aux sourds-muets la parole et l'intelligence, si même il n'a point porté cet art au degré de perfection dont il était susceptible, ses travaux multipliés et constants, le zèle qui les fit entreprendre, le succès qui les couronna, et, plus encore, l'établissement philantropique que, seul, sans appui, sans secours, il forma, soutint, augmenta de ses propres deniers, se refusant le strict nécessaire, jusqu'à du feu dans un âge avancé, pendant un rude hiver, tous ces titres assurent à l'abbé de l'Epée la reconnaissance éternelle des amis de l'humanité. L'art dont il fit sa plus chère étude, a pris naissance chez les Espagnols, du moins on n'en trouve point de traces antérieures. A la fin du 16e. siècle (vers 1570), un religieux bénédictin du monastère d'Oña, nommé Pierre de Ponce, le mit le premier en usage (1) pour deux frères et une sœur du connétable de Castille, sourds-muets, auxquels il apprit, par sa méthode, à lire, écrire, calculer, connaître les principes de la religion, les langues anciennes, étrangères, la peinture, la physique, l'astronomie, la tactique, la politique, ce qui suppose dès l'origine un haut degré de perfection. Il leur faisait, dit Vallès, tracer d'abord les caractères alphabétiques, dont il leur indiquait la prononciation par le mouvement des lèvres et de la langue, puis, lorsqu'ils formèrent des mots, il leur montrait les objets que ces mots exprimaient. Du reste, Ponce ne nous a laissé aucun détail de ses procédés, et les deux premiers ouvrages que nous ayons sur cet art, sont encore dus à deux Espagnols, Jean-Paul Bonet et Ramirez de Carion (*Voy.* Bonet et Ramirez). Après eux vinrent les Anglais Wallis, Holder et Sibscota, van Helmont le fils, le P. Lana, Conrad Amman, Lischwitz, chacun d'eux pensant être le premier qui écrivît sur ces matières. Enfin, en 1748, on vit à Paris l'Espagnol Pereira, qui présenta plusieurs de ses élèves à l'académie des sciences, et obtint de cette compagnie l'approbation la plus flatteuse. Un d'eux, Saboureux de Fontenai, publia une Dissertation pour répondre aux questions de La Condamine. Ce fut à l'époque des plus grands succès de Pereira, que le hasard fit connaître à l'abbé de l'Epée deux sœurs sourdes-muettes, à peu près privées de tout moyen d'instruction. Il entreprit de leur donner des soins, et réussit au-delà de ses espérances. Il nous a dit, dans la préface de son livre, qu'il ne connaissait alors ni le maître espagnol, ni ceux qui l'avaient précédé dans la carrière. Cette assertion sans doute est difficile à croire, et l'on ne peut guère d'ailleurs disculper le bon abbé de l'espèce de jalousie contre son contemporain, qui semble percer dans ses ouvrages. Quoi qu'il en soit, Pereira n'ayant jamais divulgué sa méthode, tout moyen de comparaison

(1) M. Coste a rappelé l'attention publique sur ce moine espagnol, dans le premier chapitre de son *Essai sur de prétendues découvertes nouvelles*, Paris, 1803, in-8°. Mais, tout en signalant des plagiats, cet auteur n'a fait que répéter ce qu'avait démontré dix ans auparavant le savant abbé Jean Andrès, dans un excellent opuscule, intitulé : *Dell' Origine e delle Vicende dell' Arte d'insegnar a parlare ai surdi muti*, Vienne, 1793, in-4°. de 62 pages, et M. Coste n'a point nommé Andrès.

entre eux devient impossible ; mais il est facile de déterminer ce que les procédés de l'Epée laissaient encore à désirer. L'instruction des sourds-muets, nous dit-il, consiste à faire entrer par leurs yeux dans leur esprit ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. Mais toute langue a deux parties distinctes et également essentielles, la nomenclature et la syntaxe. La première, à l'aide du dessin et de l'alphabet manuel, se fixera bien dans la mémoire de l'élève; mais, si l'on ne peut apprendre une langue ignorée avec une grammaire écrite dans cette langue, n'était-il pas indispensable de créer une grammaire par signes, comme on avait établi une nomenclature du même genre. C'est ce que ne fit point l'Epée, puisqu'il n'employa que celle de Restaut, et ce qu'a tenté avec succès M. l'abbé Sicard. Tout porte à croire que les disciples du premier ne comprenaient ni les abstractions ni les relations du discours. Le fait cité par Nicolaï en est une preuve. Cet académicien voulant faire décrire une action par un des élèves de l'abbé Storch, frappe sa poitrine avec sa main. L'élève, au lieu de saisir l'action indiquée, se contente d'écrire les deux mots, *main, poitrine.* Rousseau l'a dit, ceux qui veulent enseigner aux sourds-muets non-seulement à parler, mais à savoir ce qu'ils disent, sont bien forcés de leur apprendre auparavant une autre langue non moins compliquée, à l'aide de laquelle ils puissent leur faire entendre celle-là (1). Donnons maintenant quelques détails sur l'abbé de l'Epée. Né à Versailles, le 25 novembre 1712, et fils d'un architecte, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, que le refus de signer le formulaire l'obligea d'abandonner pour quelque temps. Il suivit alors le barreau, et se fit même recevoir avocat à Paris; mais l'évêque de Troyes (Bossuet), l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise, et le fit chanoine de cette ville. L'Epée fut lié avec le fameux Soanen, d'une amitié qu'augmentait encore la conformité de leurs sentiments sur les affaires de l'église, et qui lui attira les censures de l'archevêque de Paris. Ce dernier l'interdit, et lui refusa même la permission de confesser ses élèves. Deux lettres de l'Epée restèrent sans réponse; par une troisième, il annonça au prélat qu'il prendrait son silence pour un consentement, et il passa outre, vu le cas d'urgente nécessité. Il avait environ 7,000 liv. de rente. Lorsqu'il se consacra tout entier à l'instruction des sourds-muets, ses revenus furent presque absorbés par les frais de son établissement : car, non content de donner à ses élèves les soins les plus assidus, il fournissait à leur entretien, à toutes leurs dépenses. Les libéralités du duc de Penthièvre et d'autres personnes charitables, l'aidèrent dans cette bonne œuvre. L'abbé de l'Epée était comme un père au milieu de ses enfants. Il se dépouillait pour les couvrir, et traînait des vêtements usés pour qu'ils en portassent de bons. Souvent même, dans des besoins pressants, il anticipait sur ses revenus futurs, et c'était là le seul sujet de querelle qu'il eût avec son frère. Il rejeta les présents que lui fit offrir Catherine,

(1) La langue des sourds-muets n'aurait pas besoin d'être apprise, si elle ne consistait qu'en signes naturels ; mais la diversité des opérations de l'esprit, et le nombre infini de relations dont la combinaison des idées rend les objets susceptibles, ne permettront jamais d'exprimer par ces seuls signes tout ce qui se passe en nous, et malgré les rêveries de St.-Martin et de quelques autres idéologues, l'on sera toujours obligé de recourir aux signes conventionnels. Ces considérations auraient dû convaincre les glossographes de l'impossibilité absolue d'établir une langue vraiment universelle.

se bornant à lui demander un sourd-muet de son pays à instruire. L'excès de son zèle lui attira quelques désagréments. Il avait cru reconnaître, dans un jeune muet trouvé couvert de haillons, sur la route de Péronne, en 1773, l'héritier d'une famille opulente et distinguée, du comte de Solar. Un procès long et dispendieux fut la suite de cette découverte. L'Epée n'en vit point la fin. En juin 1781, une sentence du châtelet admit les prétentions de Joseph, c'était ainsi qu'on le nommait; mais les parties adverses en appelèrent au parlement; le procès fut suspendu; on attendit la mort de l'abbé de l'Epée et du duc de Penthièvre, les seuls protecteurs de l'infortuné sourd-muet; et après la destruction des parlements, on porta la cause devant le nouveau tribunal de Paris; enfin le 24 juillet 1792, un jugement définitif infirma celui du châtelet, et défendit à Joseph de porter à l'avenir le nom de Solar. Le malheureux, se voyant abandonné de tout le monde, s'engagea dans un régiment de cuirassiers, et périt au bout de quelque temps dans un hôpital. On trouvera dans les *Recueils des Causes célèbres*, tous les détails de cette affaire, qui a fourni à M. Bouilly le sujet d'une comédie (1). Moins heureux que son successeur, l'Epée ne put jamais obtenir du gouvernement français l'adoption d'un établissement qui faisait l'admiration de l'Europe, et que plusieurs souverains avaient imité dans leurs états (2). Ce fut dans les augustes fonctions de réparateur des torts de la nature, au milieu de ses amis en pleurs, de ses élèves, frappés de la douleur la plus concentrée, qu'expira, le 23 décembre 1789, l'ami des malheureux, qu'aucune compagnie savante n'avait admis dans son sein. Il était seulement membre de la société philantropique. Son oraison funèbre, par l'abbé Fauchet, fut prononcée dans l'église de St.-Etienne-du-Mont, le 23 février 1790, et livrée à l'impression. C'est un des plus mauvais ouvrages de ce genre. On a de l'Epée : I. *Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse opérée sur Marie-Anne Pigalle*, 1757, in-12; II. *Institution des Sourds et Muets* ou *Recueil des Exercices soutenus par les Sourds et Muets pendant les années* 1771, 1772, 1773 *et* 1774, *avec les lettres qui ont accompagné les programmes de chacun de ces exercices*, Paris, 1774, in-12 de 112 pages. Dans sa quatrième lettre, l'abbé de l'Epée développe les moyens dont il se sert pour conduire ses élèves à la connaissance de la divinité et des dogmes religieux; il y annonce que ce quatrième exercice public sera le dernier. III. *Institution des Sourds et Muets*, *par la voie des signes méthodiques*, Paris, 1776, in-12; nouvelle édition corrigée, sous ce titre : *la véritable Manière d'instruire les Sourds et Muets*, *confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. Cet ouvrage a été traduit en allemand. IV L'Epée s'occupa long-temps de la composition d'un *Dictionnaire général des signes employés dans la langue des sourds-muets*; sa mort l'empêcha de mettre

(1) L'*Abbé de l'Épée*, comédie historique en 5 actes et en prose, Paris, an 8, in-8°. M. Bouilly, dans cette piece, donne droit au jeune sourd-muet, qu'il appelle Jules d'Harancour, tout en plaçant la scène à Toulouse : ce qui excita dans le temps plusieurs réclamations dans les journaux. On fit même représenter, sur un petit théâtre, une contre-partie de la pièce de M. Bouilly.

(2) L'établissement actuel des Sourds-Muets fut fondé par l'assemblée constituante en 1791, et le décret fut sanctionné par le roi. Louis XVI, quelques années avant la révolution, avait déja accordé pour cet objet 3,100 francs et une maison près les Célestins; mais la maison ne fut pas occupée par les Sourds-Muets.

fin à cette entreprise, qui a été terminée par son successeur, M. l'abbé Sicard. Z.

EPERNON. *Voy.* CANDALE et ESPERNON.

EPHESTION. *V.* HEPHESTION.

EPHORUS, célèbre orateur grec, naquit à Cumes, dans l'Asie mineure, vers l'an 363 avant J.-C., c'est-à-dire, dans la cent quatrième olympiade, époque à jamais mémorable par la bataille de Mantinée. Contemporain d'Eudoxe et de Théopompe, il étudia sous le célèbre orateur Isocrate, et profita des leçons d'un aussi grand maître. Il composa plusieurs Harangues qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous; mais, au jugement de Quintilien, le style d'Ephorus manquait de verve et de chaleur. Isocrate disait de son disciple « qu'il avait besoin d'éperon pour » être excité; » aussi lui persuada-t-il de renoncer au barreau et d'écrire l'histoire. Ephorus, docile aux conseils de son maître, s'appliqua à connaître à fond les grands événements qui avaient précédé le siècle où il vécut, et il écrivit l'histoire des guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les Barbares pendant un espace de sept cent cinquante ans. Cet ouvrage malheureusement n'a pu surnager sur l'abîme des temps, et l'on doit sans doute le regretter s'il est vrai qu'il ait obtenu, comme on le croit, les suffrages des anciens. A l'exemple de son maître, qu'il chérissait beaucoup, Ephorus prit le deuil à l'occasion de la mort de Socrate. Un pareil hommage, rendu à la mémoire de ce grand homme, atteste le courage d'Ephorus, et fait honneur à ses sentiments. On dit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C. — Il y eut un autre EPHORUS ou EPHORE, né aussi dans la ville de Cumes, qui écrivit une histoire de l'empereur Gallien, fils de Valérien. On ne connaît rien autre chose de cet écrivain. B—RS.

EPHRAIM de Nevers, capucin, né à Auxerre, d'une bonne famille, était frère de M. Dechateau des Bois, conseiller au parlement de Paris. Pour obéir à ses supérieurs, qui l'avaient destiné à la mission du Pégu, il traversait le royaume de Golconde, en 1645, lorsque le gendre du roi de ce pays, qui entendait assez bien les mathématiques, et qui faisait beaucoup de cas de ceux qui les cultivaient, ne négligea rien pour engager ce religieux à se fixer dans ses états, lui offrant même de construire à ses frais une maison et une église, et lui représentant qu'il pourrait diriger la conscience d'un assez bon nombre de chrétiens établis dans cette contrée, et de ceux que leurs affaires y attiraient. Voyant que tous ses efforts pour retenir le religieux étaient inutiles, il lui fit don du *calaat* (habillement d'honneur) le plus magnifique, et l'obligea de prendre un bœuf pour faire le voyage de Golconde à Masulipatam. Arrivé dans cette ville, le P. Ephraïm n'attendait qu'une occasion de s'y embarquer pour le Pégu; mais comme il ne se présentait pas de vaisseau sur lequel il put passer, il alla à Madras, où les Anglais le reçurent si bien qu'il s'y établit avec le P. Zénon de Baugé, qu'on lui avait donné pour compagnon de sa mission. Le P. Ephraïm, qui était doué d'une facilité notable pour apprendre les langues, ne tarda pas à parler parfaitement l'anglais et le portugais. Les habitants de St.-Thomé, attirés par les soins qu'il prenait de les instruire, venaient en foule à Madras, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et s'y fixaient. Ce père était d'un caractère conciliant et sensé; il appaisait souvent les démêlés qui s'élevaient

entre les Anglais et les Portugais. Les ecclésiastiques de St.-Thomé, jaloux des succès du P. Ephraïm, firent partager leur ressentiment à leurs compatriotes, se saisirent de lui par surprise, en 1648, et l'envoyèrent, les fers aux pieds, à Goa, où il fut livré à l'inquisition. Quoiqu'on eût pris la précaution de le faire débarquer de nuit, de crainte que le peuple ne voulût enlever un religieux qui était en si grande vénération dans cette partie des Indes, le bruit de cet événement ne tarda pas à se répandre et à parvenir à Surate, où était alors le P. Zénon. Ce dernier, surpris et piqué de ce qui était arrivé à son ancien compagnon, consulta ses amis, du nombre desquels était Tavernier, et partit par terre pour Goa, en compagnie de La Boullaye-le-Gouz, au risque de tomber lui-même dans les mains de l'inquisition. Il n'y put rien apprendre sur la cause de l'emprisonnement du P. Ephraïm; on lui recommandait même de ne pas ouvrir la bouche en sa faveur. Alors il prit le parti d'aller à Madras, où ayant appris par quelle trahison on s'était emparé de la personne de son confrère, il parvint à gagner un capitaine du fort, qui lui prêta un détachement de soldats, avec lesquels il surprit le gouverneur de St.-Thomé, auquel il fit entendre qu'il ne serait relâché que lorsque la liberté serait rendue au P. Ephraïm. Cependant ce gouverneur réussit à s'échapper, et la nouvelle de l'emprisonnement du P. Ephraïm étant parvenue en Europe, son frère en fit des plaintes à l'ambassadeur de Portugal à Paris, le pape menaça d'excommunier tout le clergé de Goa si l'on ne mettait le prisonnier en liberté; tout fut inutile. Mais ce que des fidèles, ce que le chef de l'église lui-même avaient vainement sollicité auprès de chrétiens, un payen parvint à l'obtenir. Le roi de Golconde, qui faisait la guerre à un prince voisin, avait alors son armée dans les environs de St.-Thomé. Il envoya ordre à son général d'assiéger cette ville, et d'y tout mettre à feu et à sang, s'il ne tirait promesse positive du gouverneur, que sous deux mois, le P. Ephraïm serait mis en liberté. Il fallut bien que les inquisiteurs de Goa obtempérassent à une demande aussi pressante. On alla en conséquence dire au P. Ephraïm qu'il pouvait sortir; mais il ne voulut pas quitter sa prison que tous les religieux de Goa ne vinssent le prendre solemnellement en procession, ce qu'ils firent aussitôt. Le P. Ephraïm, au sortir de sa captivité, dans laquelle il avait passé quinze à vingt mois, disait que ce qui l'y avait le plus fâché, était l'ignorance de l'inquisiteur et de son conseil, quand ils l'interrogeaient, et qu'il croyait qu'aucun d'eux n'avait jamais lu l'Ecriture-Sainte. Un fait très remarquable, dit Tavernier, c'est que le P. Ephraïm, qui louchait avant d'entrer en prison, en sortit avec les yeux très droits. Il fut d'ailleurs extrêmement réservé sur tout ce qui s'y était passé à son égard, et garda avec une exactitude scrupuleuse le serment que fait prêter l'inquisition à ceux qu'elle relâche. Après avoir passé une quinzaine de jours à Goa, chez les capuches, espèce de récollets, il se mit en route pour Madras, alla en passant remercier le roi de Golconde de sa puissante protection, et résista encore une fois à ses sollicitations pour se fixer dans ses états. Revenu auprès de son troupeau de Madras, il continua à lui donner des soins, et fut souvent aidé par son fidèle compagnon le P. Zenon. Affable et obligeant, il accueillait les voyageurs. Il paraît qu'il fut très lié avec Tavernier, auquel il avait donné le *calaat* du prince de Golconde

qu'il trouvait trop magnifique pour un simple religieux. On voit que le P. Ephraïm, malgré sa longue absence, avait conservé pour sa patrie une vive affection. Lorsque l'escadre française, commandée par Delahaye, vint, en 1672, pour attaquer St.-Thomé, elle fut redevable à ce bon missionnaire d'avis précieux qui la firent tenir sur ses gardes contre les promesses trompeuses des habitants du pays, et déterminèrent l'entreprise tentée contre cette ville. Caron, qui faisait partie de cette expédition, dit, dans une lettre adressée à Colbert, et insérée à la suite de la relation de Delahaye, que ce chef et lui fondaient toutes leurs espérances de réussir dans un établissement à Ceylan, sur le crédit du P. Ephraïm auprès du roi de cette île. Ce fut ainsi que ce respectable religieux employa sa longue carrière à être utile à son prochain, et à faire chérir la doctrine chrétienne par la pratique de cette charité qu'elle recommande spécialement. E—s.

EPHREM (S.), en syriaque Afrim, florissait dans le milieu du 4e. siècle. Il naquit à Nisibe en Mésopotamie, sous le règne de l'empereur Constantin Ier. Son père était prêtre du dieu Abnil à Nisibe, et sa mère était originaire d'Amid. Dès sa tendre jeunesse il abandonna la maison de son père, qui le maltraitait, parce qu'il montrait beaucoup de goût pour la religion chrétienne, et il se retira auprès de l'illustre S. Jacques, qui était alors évêque de Nisibe. Ce saint personnage l'instruisit de tous les mystères de la religion chrétienne; bientôt il put compter Ephrem au nombre de ses disciples les plus distingués, et il montra une telle estime pour lui qu'il le conduisit malgré sa jeunesse au concile de Nicée pour y combattre l'erreur des ariens. En l'an 363, après la mort de l'évêque S. Jacques et la cession de la ville de Nisibe faite par l'empereur Jovien au roi de Perse Chapour II, Ephrem abandonna cette ville, se retira sur les terres de l'empire romain, et alla habiter dans la ville d'Amid. Il n'y séjourna cependant que fort peu de temps, et dirigea ses pas vers Edesse, où il s'occupa avec zèle de convertir à la religion chrétienne les sectateurs des idoles qui étaient encore en grand nombre dans cette ville. Bientôt après il embrassa l'état monastique, et il se retira dans une caverne située dans les montagnes voisines de la ville d'Edesse, où il mena pendant assez long-temps une vie très solitaire. C'est là qu'il composa son commentaire sur tous les livres de l'Ancien-Testament et la plupart de ses ouvrages. Sa réputation se répandit bientôt au loin, et un grand nombre de personnes vinrent dans sa solitude pour s'instruire auprès de lui. On compte parmi ses disciples les plus distingués Zenob, diacre d'Edesse, Isaac, Siméon, Abraham et beaucoup d'autres qui jouissent encore chez les syriens d'une grande considération. Le bruit des vertus et du savoir de S. Ephrem inspira tant de jalousie contre lui aux hérétiques et aux idolâtres qu'un jour que ce saint était venu à Edesse ils se précipitèrent sur lui, et lui donnèrent tant de coups qu'ils le laissèrent pour mort sur la place. Quand il fut guéri de ses blessures, il retourna dans sa solitude, et il y composa la plupart de ses discours contre les sectateurs de Bardesane, de Marcion, de Manès et contre les idolâtres. Il fit ensuite un voyage en Egypte pour visiter Pesoïs, chef des solitaires du désert de Nitrie. Il resta assez long-temps auprès de ce personnage, puis alla voir S. Basile-le-

Grand, évêque de Césarée en Cappadoce; il se lia avec lui d'une amitié intime, et il en reçut la qualité de diacre. Sur l'avis qu'il reçut bientôt après qu'une dangereuse hérésie se manifestait dans le sein de la ville d'Edesse, il se mit en route pour retourner dans cette ville; chemin faisant il ramena à la foi orthodoxe les habitants de Samosate qui avaient embrassé les erreurs d'Arius. Quatre ans après son retour à Edesse, S. Basile l'envoya chercher pour le faire évêque; mais S. Ephrem, qui se regardait comme absolument indigne d'un tel honneur, fit semblant d'être insensé, et resta dans sa solitude. Il mourut peu après ce même S. Basile, vers l'an 379. Les Syriens ont encore la plus grande vénération pour sa mémoire, et ils l'appellent le docteur du monde et le prophète de leur nation. S. Ephrem a composé un grand nombre d'ouvrages en syriaque et en grec: I. un ample *Commentaire sur tous les livres de l'Ancien-Testament*, à l'exception *des Psaumes*, *des Livres sapientiaux et de ceux de Ruth*, *Judith*, *Tobie et Esther*; II. un autre *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, qui est perdu; III. *quinze Hymnes sur la Nativité de J.-C.*; IV. *quinze sur le Paradis*; V. *cinquante-un sur la Virginité*; VI. *cinquante-deux sur l'Eglise*; VII. *cinquante-six contre l'hérétique Bardesane*, *Marcion et Manès et contre les idolâtres*; VIII. un *Livre contre l'empereur Julien*, qui s'est perdu; IX. enfin un grand nombre d'*Odes*, *de Chants*, *de pièces diverses sur divers sujets religieux*, écrits en syriaque comme tous ceux dont on vient de parler. Outre cela il existe encore en grec un grand nombre de *Discours*, *d'Exhortations et de Traités sur divers sujets théologiques*, écrits par S. Ephrem. Gérard Vossius publia en 1603, 1 vol. in-8°. à Cologne, et en 1619 à Anvers, aussi 1 vol. in-8°., une Traduction latine de la plupart des écrits grecs de S. Ephrem. Le texte grec de cent six Discours de ce saint fut imprimé à Oxford en 1709, in-8°. Plusieurs autres se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. En 1736 et années suivantes, on publia à Rome, en six volumes in-fol., l'unique édition complète des Œuvres grecques et syriaques de S. Ephrem. Le premier volume fut publié par Joseph Assemani. Les cinq derniers le furent par les soins d'un jésuite nommé Pierre Benoît. On a quelques traductions françaises de S. Ephrem: I. *Opuscules divins et exercices spirituels*, traduits par François Feuardent, 3e. édition, 1602, in-8°.; on trouve dans ce volume le Sermon de S. Cyrille d'Alexandrie, *De l'issue et sortie de l'ame hors le corps humain*, et une *Réponse à un Calviniste touchant la virginité et l'excellence de Marie*; II. *Discours de la Componction*, traduit par Bosquillon, 1697, in-12. Il existe beaucoup d'ouvrages de S. Ephrem traduits en arabe, en arménien et en copte. (*Voyez* COLER J. Chr.).

S. M—N.

EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, fils d'un personnage distingué de la ville de Sis, nommé *Markos*, naquit en 1734. Il se livra avec succès à l'étude de l'éloquence, de la théologie et de l'histoire, et il s'acquit par ses talents une si grande réputation parmi ses compatriotes unis à l'Eglise romaine que la cour de Rome lui donna le titre d'évêque *in partibus*. En 1771 il fut élu patriarche de Sis, après la

mort de son frère Gabriel. Il occupa ce siége pendant treize ans, et mourut en 1784. Il eut pour successeur Théodore IV, en arménien Thoros. Le patriarche Ephrem a composé un grand nombre de pièces de vers fort estimées des Arméniens. Elles sont presque toutes relatives à des sujets religieux; elles sont restées manuscrites. Il a encore composé une Histoire chronologique des patriarches arméniens de Cilicie jusqu'à son temps, aussi manuscrite. S. M—N.

EPICHARIS est du petit nombre de ces femmes citées dans l'histoire pour avoir montré une fermeté d'ame au-dessus des forces ordinaires de leur sexe. Quand les crimes et les folies de Néron, portés à l'excès, eurent lassé les Romains, il se forma contre lui une conspiration dont le premier auteur ne fut pas bien connu, mais dans laquelle entrèrent des consulaires, des sénateurs, le préfet du prétoire, des chevaliers, des personnes enfin, dit Tacite, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, des riches, des pauvres, etc. Il se trouva parmi tant de conspirateurs une femme, une affranchie, Epicharis, venue là sans qu'on sût comment, et jusque-là peu connue par son goût pour les choses honnêtes. Voyant que les conjurés, mus sans doute par des motifs divers, flottaient entre l'espoir et la crainte et temporisaient, elle prit sur elle de leur faire des reproches et de les encourager. Ennuyée enfin de leur lenteur, elle se donna un rôle actif. Elle alla en Campanie pour gagner les officiers de la flotte de Misène; elle s'attacha à Volusius Proculus qu'elle connaissait, et qui avait un commandement de mille hommes sur cette flotte. Il avait été un des instruments de Néron pour le meurtre de sa mère, et en avait été mal payé. Epicharis, en s'ouvrant à lui de la conspiration, eut la prudence de lui taire les noms des conjurés. Proculus alla révéler à l'empereur ce qu'il savait. Epicharis fut amenée devant lui. A la confrontation elle fit tomber facilement une délation qui n'était appuyée d'aucune preuve. Néron la retint cependant en prison, dans l'idée que la chose pouvait être vraie, quoiqu'elle ne fût pas prouvée. Une nouvelle délation fut faite; elle le fut par un affranchi de Natalis, chevalier, ami de Pison. Natalis fut arrêté et conduit devant l'empereur, avec les sénateurs Scévinus et Quintianus, et avec Lucain et Sénecion. Intimidés par les menaces et l'appareil des tortures, ou corrompus par l'espoir de leur grâce, ils avouèrent tout, et chargèrent leurs principaux amis. Néron se rappela alors qu'Epicharis avait été accusée par Proculus, et pensant que le corps d'une femme céderait facilement à la douleur, il ordonna qu'on la déchirât par les tortures. Les fouets, le feu, la fureur des bourreaux honteux d'être vaincus par une femme ne purent lui arracher d'aveux. Le lendemain, pour subir les tourments d'une nouvelle question, elle fut apportée sur un siége, ses membres étant disloqués. Elle passa son cou dans le cordon d'un mouchoir qu'elle avait détaché de son sein, et qui tenait au siége. Aidée du poids de son corps mourant, elle s'étrangla, et expira aussitôt. M. Ximenès a fait représenter en 1753, une tragédie d'*Epicharis* ou *la Mort de Néron*. G. M. J. B. Legouvé a aussi donné une tragédie d'*Epicharis* (*V.* LEGOUVÉ). Q. R—Y.

EPICTÈTE, d'Hiérapolis en Phrygie, fut un des plus illustres soutiens de cette philosophie désolante, qui, vivement attaquée par Plutarque,

et n'étant appropriée ni à la nature de l'homme, ni aux affections inhérentes à sa constitution, a fait plus de charlatans de vertu que de vrais amis de la sagesse. Vouloir opposer une digue constamment insurmontable à l'impulsion des passions humaines, sera dans tous les temps une entreprise téméraire. Le véritable, le difficile talent du pédagogue, est de leur donner une direction, sinon toujours utile, au moins non nuisible à l'état social. Epictète, né dans l'indigence au premier siècle de notre ère, fut, dans sa jeunesse, esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, et l'un de ses gardes particuliers, homme grossier, stupide et de mauvaises mœurs. On rapporte qu'un jour il s'amusait à tordre la jambe de son esclave: « Vous me la casserez, » dit Epictète, » et l'événement justifia sa prédiction : « Je vous l'avais bien » dit, ajouta tranquillement le philo- » sophe. (1) » Fut-ce par suite de cet accident, ou bien de naissance, qu'Epictète boîtait? Les opinions sont partagées sur ce point, mais son infirmité est constatée par une épigramme grecque que rapportent Aulu-Gelle et Macrobe. Les circonstances de la vie du Phrygien sont peu connues : son véritable nom ne l'est même pas, car *Epictète* (Ἐπίκτητος) est un adjectif qui signifie *esclave*, *serviteur*. On ignore quand il reçut la liberté. On sait seulement que Domitien ayant rendu, vers l'an 90 de l'ère vulgaire, un édit qui chassait d'Italie les philosophes, Epictète se retira à Nicopolis en Epire, où l'on croit qu'il passa le reste de ses jours. Cette opinion, néanmoins, présente des difficultés; car Spartien dit positivement que ce philosophe vécut dans une grande familiarité avec l'empereur Adrien, ce que n'eût guère permis la distance de leurs demeures respectives. Au reste, ce commerce brillant n'enrichit point Epictète. Il habitait à Rome une masure sans portes, et n'avait pour tout meuble qu'une table, une couchette, un méchant matelas. Un jour, par une espèce de luxe, il acheta une lampe de fer; il en fut puni : un voleur entra subtilement chez lui, et la déroba. « Il » sera bien attrapé demain, s'il re- » vient, dit Epictète, car il n'en trou- » vera qu'une de terre. » L'époque de sa mort a été le sujet d'une vive contestation parmi les savants. Suidas la fixe sous le règne de Marc-Aurèle; mais, en remontant du couronnement de ce dernier à la mort de Néron, on compte environ quatre-vingt-quatorze ans. Epictète en eut donc eu au moins cent dix sous Marc-Aurèle, et Lucien ne fait aucune mention de lui dans son dialogue *De longævis*. Marc-Aurèle lui-même ne le cite point parmi les philosophes qu'il a entendus; au contraire, il s'écrie : « Combien ce siècle » a-t-il enlevé de Chrysippes, de So- » crates, d'Epictètes? » Ailleurs il dit : « Je dois à Rusticus la connaissance » des *Commentaires d'Epictète*, qu'il » tira de sa bibliothèque pour m'en » faire présent. » D'ailleurs Aulu-Gelle, qui écrivait sous Antonin-le-Pieux, ne parle jamais du philosophe qu'au passé : enfin, il est probable qu'Arrien ne composa ses *Dissertations* qu'après la mort d'Epictète, et elles étaient déjà répandues du temps d'Aulu-Gelle. Gilles Boileau, qui combat Saumaise tout en adoptant à peu près son sentiment, a composé une table chronologique dans laquelle il fixe la mort d'Epictète à l'an de Rome 902, 150 de l'ère vulgaire, fixation qui, d'après ses calculs, ne donne pas moins de cent ans au philosophe. Dacier a rap-

(1) Celse, en citant ce trait et l'opposant aux chrétiens, leur disait d'un air insultant : « Votre » *Christ* a-t-il rien fait de plus grand? » — « *Oui*, » *il s'est tu*, » lui répondit Origène.

proché cette mort d'environ quinze ans, peu de temps avant le règne d'Antonin-le-Pieux, ce qui s'accorde mieux avec les expressions d'Aulu-Gelle, et il suppose à Epictète de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze ans. Quoique stoïcien, Epictète n'eut, il faut l'avouer, ni la jactance, ni l'aspérité des gens de sa secte. La vertu qu'il prisait le plus était la modestie. « Si tu sais te contenter de peu, dit-il, » ne vas pas t'en vanter; si tu ne bois » que de l'eau, ne l'affectes point en » public; si tu t'exerces à quelque » travail pénible, que ce soit en par- » ticulier. » Il faisait peu de cas des ornements de l'éloquence, et leur préférait une diction simple, grave et nerveuse. Il plaignait les grands de leur orgueil : « L'intérêt seul, disait-il, » nous dicte le respect que nous fei- » gnons pour eux; ils sont comme les » ânes, qu'on étrille pour en tirer ser- » vice. » Il définissait la Fortune, *une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets*. « C'est commencer » à être sage, ajoutait-il, de n'accuser » que soi de ses malheurs; mais c'est » l'être au plus haut degré, de n'en » accuser ni soi ni les autres. » Ennemi d'Epicure et de sa doctrine, il admirait Socrate, et nous a laissé du vrai cynique un magnifique tableau. Au rebours de beaucoup de philosophes, il faisait grand cas de la propreté, mais regardait le luxe comme la source de tous les maux. Il ne voulait point qu'on allât consulter l'oracle quand il était question de défendre un ami; mais il soutenait que le sage seul connaît la véritable amitié, parce que lui seul sait discerner le bon du mauvais. Quoique pauvre, il prit chez lui l'enfant d'un de ses amis, qui l'avait exposé par indigence. Il rappela à la raison un autre homme qui avait résolu de se laisser mourir de faim, ce qui semble indiquer qu'il n'approuvait pas le suicide. Au contraire, il estimait par-dessus tout la constance et la fermeté. « Ce ne sont pas les choses, » dit-il, qui nous font du mal, mais » bien l'opinion que nous nous en for- » mons. » Cet axiome, qui peut être vrai jusqu'à un certain point quant aux affections morales, n'est qu'un misérable sophisme par rapport aux maux physiques. Il mentait impudemment ce philosophe qui disait : « Oh! goutte, » tourmentes-moi tant que tu le vou- » dras, jamais tu ne me contraindras » d'avouer que la douleur soit un mal. » Epictète, par suite de ses principes, fit toute sa vie la guerre à l'opinion. Toute sa doctrine se réduit à ce point : parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions; les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières; mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. Ἀνέχου καὶ ἀπέχου, dit Epictète; *Sustine, et abstine;* supportez les peines et fuyez les plaisirs. C'est là son grand précepte. Il est beau, mais difficile à suivre. Malgré son indigence, Epictète jouit toute sa vie, et plus encore après sa mort, de la considération publique. Lucien en fournit une preuve plaisante. Il rapporte que, de son temps, certain imbécille paya 3,000 dragmes la lampe de terre qui avait appartenu au philosophe, persuadé qu'en écrivant à la lueur de cette lampe, il recevrait de doctes inspirations. Ce trait rappelle celui du chimiste qui acheta les pantoufles de Voltaire. Suidas prétend qu'Epictète avait beaucoup écrit; mais on révoque ce fait en doute, du moins il ne nous est rien parvenu de lui. Arrien que, par une erreur typographique, on a fait vivre l'an 134 *avant* J.-C., dans l'ar-

ticle de cette Biographie qui lui est consacré (il faut lire *après* J.-C.), Arrien, disons-nous, le plus célèbre des disciples d'Epictète, recueillit avec soin les discours et les principes de son maître, et en composa plusieurs traités : I. *De la vie et de la mort d'Epictète ;* II. douze livres des *Discours familiers* de ce philosophe : ces deux ouvrages sont perdus ; III. huit livres de *Dissertations sur Epictète et sa philosophie*, dont quatre seulement nous restent ; IV. l'*Enchiridion*, ou *Manuel d'Epictète*, que nous possédons, et dans lequel, sous la forme la plus concise, il offre le tableau de la philosophie morale du Phrygien. Arrien dédia ce Manuel à M. Valérius Messalinus, qui fut consul l'an de Rome 900. Simplicius (*voy.* Simplicius) a fait un *Commentaire* sur ce Manuel. On trouve en outre dans plusieurs auteurs, et surtout dans Stobée, un grand nombre de *Sentences* d'Epictète qui ne se rencontrent ni dans les Dissertations d'Arrien, ni dans son Manuel, ce qu'explique aisément la perte que nous avons faite de la plus grande partie de ses ouvrages, sans qu'il soit besoin de recourir à l'opinion de Saumaise, qui pense qu'Arrien avait composé deux Manuels différents. Ces Sentences ont été recueillies par Blancard, Stollius. et, entre autres éditions, à Copenhague, 1629, in-12. Enfin, quelques auteurs ont encore attribué au stoïcien : *Altercatio Hadriani cum Epicteto*, ou *Questions de l'empereur Adrien et réponses du philosophe*, traduites en français par Jean de Coras, Paris, 1558, in-8°.; Lyon, 1596, in-4°., et par quelques autres ; mais il suffit de jeter les yeux sur cette rapsodie pour se convaincre qu'elle est indigne d'Epictète. C'est un recueil fait par quelque moine, dans lequel cependant il a inséré plusieurs sentences du philosophe. Le *Manuel* a été traduit en latin par Ange Politien, avant que de paraître en grec. Il fut ainsi publié par Philippe Béroalde l'ancien, à Bologne, Benoît Hector, 1497, in-fol., avec Cébès, Censorin, un Dialogue de Lucien, deux Traités de S. Basile et un de Plutarque ; puis dans les œuvres de Politien, Venise, Alde, 1498, in-fol., et souvent depuis. La 1re. édition grecque, avec le Commentaire de Simplicius, est de Venise, 1528, in-4°. Grégoire Haloandre en donna, l'année suivante, à Nuremberg, in 8°., une édition qui est très rare, et qu'il crut la première. Trincavelli (Venise, 1532, in-8°.), Neobarius (Paris, imprimerie royale, 1540, in-4°.), Jérôme Verlen (Louvain, 1550, in-8°.), Jacques Tusan (Paris, 1552, in-4°.), vinrent après lui. Thomas Kirchmayer (*Naogeorgus*) en donna la première édition grecque et latine à Strasbourg, 1554, in-8°., et y joignit un Commentaire de sa façon. Les *Dissertations* d'Arrien, traduites par Jacques Schegk, parurent pour la première fois, grec.-lat., à Bâle, Jean Oporin, 1554, in-4°. Jérôme Wolf en donna deux éditions corrigées à Bâle, Oporin, sans date, in-8°., et 1560, 3 vol. in-8°. Elles contiennent, en outre, le Manuel et le Commentaire de Simplicius. Les éditions du Manuel, de Paris, André Wechel, 1564, in-4°., et de Colosvar (*Claudiopolis*), 1585, in-8°., sont rares. Celles *Cum notis variorum* sont estimées, Leyde, 1670, et Delft, 1683, in-8°., données par Berkel ; Delft, 1723, in-8°., par Schroeder : on y joint ordinairement celles d'Oxford, 1740, in-8°., par Simpson, et de Cambridge, 1655, in-8°., par Luc Holstein ; cette dernière est rare et re-

cherchée. Adrien Reland en donna une à Utrecht, 1711, in-4°., version de Meibomius et corrections de Saumaise; et Jean Upton, une autre, complète et très estimée, Londres, 1739-1741, 2 vol. in-4°. Celle qu'a publié Chr. G. Heyne, avec ses notes, Varsovie et Dresde, 1776, in-8°., est digne de tout ce qu'a produit cet homme célèbre. Le frontispice en a été reproduit sous la date de 1782. Jean Schweighæuser a donné à Leipzig, 1799, 3 vol. in-8°., une bonne édition grecque-latine du Manuel, des Dissertations et des Fragments, et M. Bodoni, une magnifique édition grecque-italienne du Manuel, tirée à cent exemplaires seulement, Parme, 1793, in-4°. Celle petit in-8°., même date, est tirée à deux cent cinquante exemplaires. Parmi les petites éditions, on distingue celles de Sneean, Leyde, 1634, d'Amsterdam, 1670, et de Glascow, Foulis, 1751. Edouard Ivie a traduit le Manuel en vers latins, et l'a publié avec le texte, Oxford, 1715, in-8°. On compte dix-neuf traductions françaises d'Épictète. Le nouvel éditeur de la *Bibliotheca græca* de Fabricius en a omis huit. La plus ancienne est celle d'Antoine Dumoulin, Lyon, 1544, in-16. Claude Gruget vint ensuite, Anvers, Plantin, 1558, in-16; avec les Epîtres de Phalaris, Paris, 1591, in-12. Puis André Rinaudeau, Poitiers, 1567, in-8°. En 1603, il parut une version anonyme du Manuel, dans un livre intitulé *la Philosophie morale des Stoïques*, et qui n'est lui-même qu'une paraphrase de ce Manuel, sans nom de lieu, in-24, petit volume rare. Guillaume Duvair (1606, in-8°.) et le P. Goulu (1630, in-8°.) en donnèrent ensuite deux autres. Gilles Boileau vint après eux, et publia *la Vie d'Epictète et sa philosophie* (*l'Enchiridion*) avec le *Tableau de Cébès*, Paris, 1655, in-12, souvent réimprimée. Cocquelin, chancelier de l'université de Paris, lui succéda, Paris, 1688, in-12; puis le fécond abbé de Bellegarde, Paris (Trévoux), 1701; Amsterdam, 1709; La Haye, 1734; Bouillon, 1772, in-12; puis enfin le P. Mourgues, dans son *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Paris, 1702, in-12. Dacier laissa loin de lui ses nombreux prédécesseurs; sa traduction parut en 1715, 2 vol. in-12, réimprimés en 1776 et 1780. Elle contient la Vie du Stoïcien, le Manuel, le Commentaire de Simplicius, un nouveau Manuel, tiré des Dissertations d'Arrien, et le texte grec du premier. Depuis Dacier, Lefèbvre de Villebrune publia en 1782, 2 vol. in-18, une édition grecque et française du Manuel; sa version, réimprimée depuis, est souvent infidèle. M. de Pommereul en donna une autre la même année; elle est accompagnée de réflexions sur Epictète et sur la philosophie des Stoïciens. M. de Bure St.-Fauxbin publia en 1784 (2 vol. in-18) un *Nouveau Manuel d'Epictète, tiré d'Arrien;* M. Belin de Ballu, une traduction du Manuel et du Commentaire de Simplicius, Paris, 1790, in-8°. Le poète Desforges donna (1797, in-4°.) une imitation du Manuel en vers. Camus, pendant sa détention en Allemagne, le traduisit, et son ouvrage parut en 1795, 2 vol. in-18, réimprimés en 1803 (*voy.* CAMUS). Enfin cette année (1814), M. Pillot a publié à Douai, in 8°., une nouvelle version du Manuel, à la suite des Maximes de Phocylides et de Theognis, et des vers dorés de Pythagore. Le Manuel est en outre compris dans la collection des *Moralistes;* la traduction en est de

Naigeon, Paris, 1782, in-18. Il existe encore *les Morales d'Epictète, de Socrate, Plutarque et Sénèque*, par Desmarets de St.-Sorlin, imprimées au château de Richelieu, 1658, in-8°., et Paris, Loyson, 1659, in-12. Le Manuel a été traduit en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc. Michel Rossal a publié *Disquisitio de Epicteto quâ probatur eum non fuisse christianum*, Groningue, 1708, in-8°.; Daniel Müller, *De Epicteti christianismo*, Chemnitz, 1724, in-4°.; et Chr.-Aug. Heumann, *De Philosophiâ Epicteti*, Iéna, 1703, in-4°. Le P. Tolomas a fait imprimer aussi un *Discours sur la philosophie d'Epictète*, 1700, in-8°. D. L.

EPICURE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, était d'une famille illustre, celle des Philaïdes, qui descendait de Philæus, petit-fils d'Ajax. Neoclès, son père, habitait le bourg de Gargéttie, dans l'Attique; se trouvant assez mal partagé du côté de la fortune, il passa dans l'île de Samos, lorsque les Athéniens y envoyèrent une colonie, l'an 352 av. J.-C. Diogènes Laërce fixant la naissance d'Epicure à l'an 341 av. J.-C., il est évident qu'il reçut le jour à Samos et non à Gargettie, comme on le dit ordinairement. On rapporte que dans sa première jeunesse il suivait sa mère, qui faisait métier d'aller expier les maisons, et qu'il lisait les formules d'expiations; devenu plus grand, il aidait son père à tenir l'école qu'il avait levée à Samos. Epicure commença dès l'âge de quatorze ans, à se livrer à la philosophie. Il fréquenta d'abord Pamphilus, l'un des disciples de Platon, et Nausiphane, de l'école de Démocrite, et non le disciple de Pyrrhon, comme le dit Diogènes Laërce, car Pyrrhon était contemporain d'Epicure. Ces leçons ne le satisfirent pas; s'étant mis à lire lui-même les écrits de Democrite, il fit de grands progrès dans la philosophie, et se crut bientôt en état de former une nouvelle secte. Il vint à Athènes à l'âge de dix-huit ans, mais il y séjourna peu, à cause des troubles qui survinrent après la mort d'Alexandre. Il se rendit auprès de son père, à Colophon, dans l'Ionie, alla ensuite à Mitylène et à Lampsaque, où il commença à professer ses nouveaux principes. Il s'y attacha un grand nombre de disciples, parmi lesquels étaient ses trois frères: Néoclés, Chérèdème et Aristobule, et étant revenu avec eux à Athènes, l'an 309 av. J.-C., il y acheta un jardin, pour le prix de quatre-vingts mines (7,200 fr.), et se mit à y enseigner sa philosophie. Tout le monde n'était pas admis à ses leçons; mais ses disciples, à l'exemple des Pythagoriciens, formaient une espèce de communauté. Il ne voulut cependant pas que leurs biens fussent mis en commun, disant que cela excitait la méfiance; mais chacun payait une portion de la dépense. Elle était peu considérable, car ils se contentaient des aliments les plus simples. L'union la plus parfaite régnait entre eux. Elle subsista même long-temps après la mort d'Epicure, et Cicéron dit que les épicuriens de son temps vivaient encore en commun, et du meilleur accord. Les femmes même étaient admises dans cette société, et l'on cite, parmi ses disciples les plus célèbres, Léontium, courtisane d'Athènes (*Voy.* LEONTIUM), et Themista, femme de Leontius de Lampsaque. Comme il ne dogmatisait pas en public, la secte fut peu célèbre de son vivant; mais après sa mort ses livres s'étant répandus, la doctrine en fut vivement attaquée par les stoïciens,

qui ne rougiront même pas d'avoir recours aux calomnies les plus atroces. Diotime, stoïcien, alla jusqu'à fabriquer, sous le nom d'Epicure, cinquante lettres adressées à des courtisanes, dans lesquelles on le faisait parler de la manière la plus obscène; mais Chrysippe lui-même convenait de la pureté des mœurs d'Epicure; il est vrai que pour ne pas en laisser l'honneur à sa philosophie, il prétendait que cette pureté de mœurs tenait uniquement à son insensibilité. On l'accusa aussi d'athéïsme, et cette accusation est celle qu'on a le plus fréquemment répétée. Il est bien difficile de connaître la véritable opinion d'Epicure sur la Divinité. Cicéron dit qu'il en avait parlé dans les termes les plus sublimes, et qu'il recommandait la piété à ses disciples. On dira sans doute que c'était pour se conformer aux idées du vulgaire; mais dans sa lettre à Ménécée il s'exprime ainsi: « Les dieux ne sont point tels que le » croit le vulgaire. L'impie est, non » celui qui rejette les dieux de la mul- » titude, mais celui qui attribue aux » dieux les opinions de la multitude. » Ces expressions, si elles avaient été connues, auraient suffi pour le faire persécuter. Ce n'était donc pas par prudence qu'il faisait, de la croyance en dieu, l'un des principaux dogmes de sa philosophie. Il faut convenir cependant que ses autres opinions sur les dieux rendaient cette croyance inutile. Il les regardait comme des êtres parfaitement heureux, impassibles et ne se mêlant pas des choses humaines, ce qui détruisait et la providence et l'espoir des peines et des récompenses futures. Sa morale était entièrement fondée sur le principe de l'intérêt personnel. L'homme est sur la terre pour chercher le bonheur, il le trouve dans une vie calme et tranquille. Le sage se tiendra donc en garde contre les passions qui pourraient le troubler. Le plaisir physique consiste dans la satisfaction des besoins naturels. Moins on met de recherches à les satisfaire, moins on est exposé aux privations. On est par conséquent moins exposé aux revers de la fortune. S'abstenir pour jouir était donc sa grande maxime. Le bonheur des individus dépend du bonheur général. Le sage se conforme donc aux lois établies. Ces principes, lorsqu'on n'en saisissait pas l'ensemble, pouvaient être fort dangereux. On disait vulgairement qu'Epicure faisait consister le souverain bien dans la volupté, et beaucoup de gens s'en tenaient là, sans se donner la peine d'examiner ce qu'il entendait par la volupté; ils auraient vu en effet qu'elle ne différait en rien de la sagesse des stoïciens. Ces faux épicuriens firent beaucoup de tort à la secte. Ils furent chassés de Rome du temps de la république. On les chassa aussi à plusieurs reprises de différentes villes; mais l'école subsista toujours à Athènes. Elle y existait encore du temps de Lucien, et Numenius, son contemporain, remarque avec douleur que les épicuriens avaient conservé dans toute sa pureté la doctrine de leur maître; tandis que celle de Platon s'était singulièrement altérée. Les Stoïciens s'approprièrent plusieurs des maximes d'Epicure et de ses apophtegmes les plus remarquables, exprimés avec esprit, d'un stile sententieux, et Sénèque en a emprunté une foule, qui font le charme de ses lettres à Lucilius. Epicure affectait un grand mépris pour les géomètres et pour les mathématiques. On le voit bien aux idées qu'il s'était faites du soleil, de la lune, et du système du monde. Il soutenait que la lune et le soleil ne sont pas plus grands qu'ils

ne paraissent à la vue, erreur que Lucrèce a reproduite dans ce vers :

Nec major
Esse potest nostris quam sensibus esse videtur;

Il ajoutait que le soleil s'éteignait tous les soirs dans l'océan, et se rallumait tous les matins. Cléomede, dans son second livre, a pris la peine de réfuter sérieusement toutes ces inepties. Epicure avait emprunté de Démocrite et de Leucippe l'idée des atômes, qu'il regardait comme les principes de toutes choses. Ces atômes, tombés dans un long discrédit, et que Gassendi a tenté vainement de réhabiliter, n'avaient d'autres propriétés que la dureté et la pesanteur, et par conséquent pas la moindre ressemblance avec les gaz de toute espèce qui jouent un si grand rôle dans la physique et la chimie des modernes. Epicure mourut de la pierre dans la 72e. année de son âge. Il ne s'était point marié; non pas qu'il blamât le mariage, car il enseignait que le sage devait se marier et avoir des enfants; mais comme il avait toujours été d'une santé très faible, il ne crut pas devoir observer lui-même le précepte qu'il donnait aux autres. Par son testament, que Diogène-Laërce nous a conservé, il légua son jardin et une maison qu'il avait à Mélite, à Hermachus, son successeur, et à ceux qui seraient après lui à la tête de son école, tant qu'elle subsisterait, pour continuer à y rassembler ses disciples. Sa mémoire resta toujours parmi eux en vénération. Ils célébraient tous les ans, par une fête, le jour de sa naissance. Ils avaient son portrait sur leur bague, sur leurs coupes, dans leurs chambres, et ne parlaient jamais de lui qu'avec le plus grand respect. Dans le nombre des manuscrits grecs découverts à Herculanum, se trouvent plusieurs ouvrages d'Epicure : le déroulement n'en est pas achevé. On a commencé à publier à Naples, en 1814, quelques fragments du liv. II de son traité *De la nature des choses*. Personne n'a mieux développé le système de la philosophie d'Epicure que Gassendi dans son *Syntagma de vitâ et moribus Epicuri*, *lib.* 8, Lyon, 1647; La Haye, 1656, in-4°., etc. (*V.* GASSENDI). On peut voir aussi Jacques Durondel, *Vie d'Epicure*, Paris, 1679; La Haye, 1686, in-12; traduite en latin, Amsterdam, 1693; *la Morale d'Epicure*, par le baron des Coutures, Paris, 1685, in-12; *la Morale d'Epicure*, par l'abbé Batteux, Paris, 1758, in-8°.; *Apologie pour Epicure*, par J. D. P., 1651, in-12; *Discours sur Epicure*, Paris, 1684, in-12. C—R et D—L—E.

EPIMÉNIDES, de la ville de Gnosse, dans l'île de Crète, se retira dès sa première jeunesse dans une solitude, et lorsqu'il se crut parfaitement oublié, il reparut tout à coup dans sa patrie, avec les cheveux et la barbe longs et négligés, et fit répandre le bruit qu'il avait dormi cinquante ans. Il se mit à jouer le rôle d'un inspiré, et il se prétendait en commerce avec les nymphes. Sous ces dehors d'un fanatique, il cachait des connaissances très profondes. Il s'était beaucoup occupé de politique, particulièrement de la législation des Crétois, sur laquelle il avait même écrit quelques traités. Solon, qui avait eu occasion de le connaître dans ses voyages, le fit mander à Athènes, sous prétexte de purifier cette ville, qui était alors livrée à des troubles et des dissensions intestines. Les Athéniens armèrent un vaisseau tout exprès pour aller le chercher, et ils en donnèrent le commandement à Nicias, fils de Niceratus, l'un des principaux d'Athènes. Epiménides se rendit à leur invitation.

Arrivé dans l'Attique, il annonça que les divisions auxquelles la république était en proie, venaient de la colère de quelques divinités inconnues qu'on avait négligé d'appaiser. En conséquence, il prit un certain nombre de brebis blanches et noires, et les ayant fait conduire vers l'aréopage, il les laissa aller, en ordonnant à ceux qui les menaient de les sacrifier aux dieux inconnus, chacune à l'endroit où elle s'arrêterait; on érigea dans tous ces endroits des autels aux dieux inconnus. Il régla d'une manière beaucoup moins dispendieuse le culte qu'on rendait aux dieux, et supprima une grande partie des cérémonies lugubres qui se pratiquaient, surtout par les femmes, lorsqu'elles perdaient quelques-uns de leurs proches. Enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour préparer les voies à la législation de Solon, dont les projets lui étaient connus, et qui lui demanda ses conseils. Il termina tout cela par des cérémonies expiatoires pour purifier le pays, et il repartit sans vouloir d'autres récompenses qu'un rameau de l'olivier sacré. Il mourut bientôt après son retour dans sa patrie, à un âge très avancé, vers l'an 598 av. J.-C. Il avait fait plusieurs ouvrages, dont le plus considérable était un poëme sur l'expédition des Argonautes. Il ne nous en reste aucun. Le *Réveil d'Epiménide*, fut mis sur la scène par Poisson, en 1735, et plusieurs fois depuis, servant de cadre aux divers évènements politiques. C—R.

EPINAY (Mᵉ. Louise-Florence-Pétronille de-la-Live d'), devait le jour à un homme de condition de Flandre, M. Tardieu Desclavelles, tué au service du Roi. On voulut récompenser le père en la personne de sa fille, à laquelle il n'avait laissé qu'une fortune médiocre, et on fit épouser à celle-ci un des plus riches partis qu'il y eut alors dans la finance, le fils aîné de M. Delalive de Bellegarde, en lui donnant pour dot un *bon* de fermier-général. Mᵉ. d'Epinay passa donc, au sein de la plus grande richesse et de toutes ses illusions, les premières années qui suivirent cette union; mais le songe s'évanouit bientôt, grâces à la prodigalité de son mari. Ce fut dans les jours brillants encore de sa jeunesse, que commença sa liaison avec J.-J. Rousseau. Quoique celui-ci donne à entendre dans ses *Confessions* que l'amour n'exista jamais entr'elle et lui que d'un seul côté, on est plus disposé en pareil cas à croire le témoignage des femmes que celui des hommes. Elles n'oublient rien et se trompent rarement sur les hommages dont elles ont été l'objet, tandis qu'elles accusent beaucoup d'entre nous de mettre trop souvent leur gloire à ne pas compter aussi exactement les différents tributs qu'ils ont payés à la beauté. Si celle de Mᵉ. d'Epinay n'était pas régulière, elle méritait, par une extrême sensibilité, des qualités attachantes, les grâces de son esprit et ses talents divers, les sentiments que ce philosophe, doué d'un cœur si aimant, et d'une imagination si ardente, vouait à presque toutes les jeunes femmes qui successivement l'admettaient dans leur société. Il fut comblé, par Mᵉ. d'Epinay, de bienfaits, et avec cette délicatesse, ces soins de l'amitié la plus tendre et la plus ingénieuse, que semblait exiger d'elle la sauvagerie très originale de *son ours*. On sait qu'elle fit rebâtir pour lui, en 1756, dans la vallée de Montmorency, une petite maison, à la place d'une masure qui recevait les eaux de son parc de la Chevrette; et ce fut là l'*Hermitage* de Rousseau, hermitage visité encore tous les jours avec une dévotion vraiment

philosophique. D'abord il se montra fort touché des bontés de sa bienfaitrice; mais aussitôt qu'il se crut le droit d'être jaloux du baron de Grimm, que lui-même avait introduit auprès d'elle, il ne s'acquitta plus que par l'ingratitude la plus caractérisée. On voudrait ne pas connaître les traits envenimés que, dans un livre si scandaleusement intéressant, il a employés pour peindre l'amie de Grimm, en même temps que son rival préféré. Il n'est personne qui n'y ait lu, ou plutôt dévoré, l'épisode de son amour brûlant pour une belle sœur de Me. d'Epinay. On se persuaderait difficilement que celle-ci n'ait pas alors éprouvé à son tour une forte jalousie. Eh! quelle femme sensible aurait pu, sans un vif regret, voir son règne finir et une autre qu'elle être admirée, exaltée, adorée même par un amant tel que le peintre créateur de Julie d'Etanges et de St.-Preux. Une fois qu'il eut cessé d'être l'ami de Me. d'Epinay, Rousseau devint pour elle un détracteur, et presque un ennemi acharné. Grimm, au contraire, n'en parle dans sa *Correspondance* qu'en apologiste enthousiaste. La juste mesure à saisir entre leurs jugements opposés aurait peu d'intérêt réel, et l'on ne s'occuperait qu'à peine de la personne dont peut-être ne nous ont-ils entretenus qu'afin d'avoir le droit de fixer plus long-temps l'attention publique sur eux-mêmes, si elle n'avait écrit un livre d'éducation estimé. Accablée pendant dix ans des souffrances les plus douloureuses, Me. d'Epinay mit à profit tous les moments dont elle pouvait disposer, pour remplir admirablement les devoirs de la maternité et de l'amitié. C'est pour sa petite fille (Mlle. de Belsunce, depuis Mme. de Beuil), qu'elle a composé les *Conversations d'Emilie*, 2 vol. in-12, publiées en 1781, réimprimées souvent depuis, et dont la 5e. édition est de 1788. Cet ouvrage, un peu froid, mais bien écrit, et qui a été traduit en plusieurs langues, contient tout ce qu'on peut enseigner de morale à l'enfance depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix. En se rabaissant pour se mettre à la portée de sa jeune élève, la maîtresse ne s'est pas montrée indigne de l'attention de l'âge mûr. C'est un livre fait dans un très bon esprit, et dont les bons principes ont l'avantage d'être présentés d'une manière nette et simple. On y trouve, dit La Harpe, des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes. L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier 1783, donna aux *Conversations d'Emilie* le prix d'utilité fondé par M. de Monthion, alors chancelier de M. le comte d'Artois. L'auteur d'*Adèle et Théodore* était seul en concurrence. On pensa que le travail, sorti de la plume et du cœur de sa rivale, méritait de l'emporter comme plus utile et plus original. Me. de Genlis a été accusée d'avoir eu de l'humeur de cette préférence, et de l'avoir trop laissé paraître lorsqu'elle composa son conte des *Deux Réputations*. Deux petits volumes attribués à Me. d'Epinay, et qui sont intitulés, l'un: *Lettres à mon Fils* (1758, in-8o. de 198 pages; réimprimées en 1759, in-12 de 156 pages), avec cette épigraphe: *Fecundam faciebat amor*, et l'autre: *Mes moments heureux* (175., in 12), ép. *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, ont été imprimés à Genève, mais peu répandus, s'ils ont été publiés. Elle n'a laissé, selon Grimm, d'autres ouvrages qu'une suite imparfaite de celui qui avait été couronné, l'ébauche d'un long roman, enfin beaucoup de lettres adressées à Rousseau,

Voltaire, Buffon, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, Necker, etc. Quelques-uns de ses contemporains assurent avoir connu des mémoires de sa vie, destinés apparemment à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau, dans la seconde partie de ses *Confessions*, long-temps manuscrite, mais dont il faisait lecture à un certain nombre d'affidés. On ajoute que ces *Mémoires*, fort intéressants, furent supprimés, soit par elle-même, soit par le baron de Grimm. Il est permis de les regretter : en effet, qui ne voudrait entendre à leur tour les deux femmes de la société, sur lesquelles cet écrivain célèbre a le plus indiscrétement fixé nos regards, non pas se justifier (ni l'une ni l'autre ne paraissent en avoir besoin) mais répondre à un homme qui a pour lui l'un des plus grands avantages de ce monde, celui de parler tout seul dans sa propre cause, et de parler avec le charme de diction le plus entraînant. M^e. d'Epinay mourut au mois d'avril 1783, et par conséquent bien peu de temps après son triomphe académique. L—P—E.

EPINE. *V.* ESPINE (Jean de l').

EPINE (GUILLAUME-JOSEPH DE L'), médecin. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il reçut le jour à Paris, qu'il prit en 1724 le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette capitale, et qu'il fut élu doyen de sa compagnie en 1744, et continué en 1745. Une thèse soutenue en 1733 sur la question de savoir si le bon état des facultés intellectuelles dépend de l'intégrité des fonctions corporelles, fit prendre la plume à l'Epine, qui publia sur ce sujet une lettre adressée à son confrère Baron. L'Epine ne s'est fait un nom en médecine que par son opposition constante à l'inoculation de la petite-vérole, opposition dont il déduisit les motifs dans les deux pièces suivantes, qui sont assez volumineuses : I. *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1765, in-4°.; II. *Supplément au Rapport*, Paris, 1767, in-4°.; mais l'Epine trouva dans Antoine Petit un adversaire qui ne contribua pas peu à faire triompher la bonne cause. R—D—N.

EPIPHANE. *Voyez* CALLINICUS.

EPIPHANE (S.), docteur de l'Eglise, archevêque de Salamine en Chypre, naquit vers l'an 310 dans le territoire d'Eleuthérople en Palestine; il montra dès son enfance une grande ardeur pour l'étude, et apprit la plupart des langues alors connues. Ami de la solitude et de la pénitence, il alla visiter et habita quelque temps les célèbres déserts de l'Egypte, et revint en Palestine à l'âge de vingt-trois ans. Il se lia d'amitié avec le célèbre S. Hilarion, qui ne quitta la Palestine qu'en 356; cet illustre solitaire trouva dans Epiphane un disciple fervent et un zélé panégyriste. Les Ariens désolaient l'Eglise, favorisés par l'empereur Constance qui régnait alors. Epiphane sortit souvent de sa cellule pour aller au secours des catholiques; il refusa de communiquer avec Eutychius, évêque d'Eleuthérople, qui était entré dans le parti des Ariens; il s'arma de zèle contre les erreurs qu'il avait découvertes dans Origène. Sa réputation le fit appeler sur le siége de Salamine ou Constantia, dans l'île de Chypre. Cette dignité ne l'empêcha pas de se livrer aux austérités et aux habitudes de la vie monastique; sa charité seulement parut encore plus active. On le chargeait des plus abondantes aumônes;

sainte Olympiade, dame fort riche, lui fit pour ce sujet des présents considérables. Respecté des hérétiques eux-mêmes à cause de sa grande vertu, il ne fut pas compris dans la persécution que Valens excita contre les catholiques en 371, et fut presque le seul que l'hérésie épargna. Il alla à Antioche pour travailler à la conversion de Vitalis, évêque de cette ville, qui avait embrassé les erreurs d'Apollinaire; il fit ensuite le voyage de Rome, où il logea chez sainte Paule, qui passa quelque temps après par Salamine, et séjourna chez S. Epiphane en se rendant en Palestine. Soupçonnant le patriarche de Jérusalem de tenir aux erreurs d'Origène, il se rendit dans cette ville, et prêcha en présence de cet évêque contre l'origénisme. Son discours fut mal accueilli. Il se retira donc dans la solitude de Bethléem, où était alors S. Jérôme, et donna la prêtrise à Paulinien, frère de ce saint docteur. Le patriarche de Jérusalem trouva mauvais qu'un évêque étranger vînt ordonner un prêtre dans son diocèse. Epiphane lui écrivit pour se justifier; mais on voit par sa lettre, qu'il n'avait pas des idées très justes concernant la juridiction des évêques hors de leurs diocèses. La conduite qu'il tint à Constantinople en est une nouvelle preuve. Il alla dans cette ville, dont S. Chrysostôme était patriarche, accuser d'origénisme quatre pieux solitaires, Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthyme. On les nommait les *grands frères*, à cause de la hauteur de leur taille. Epiphane les accusa sans avoir jamais vu leurs disciples ni leurs écrits, et refusa de communiquer avec S. Chrysostôme, le défenseur et l'ami de ces frères illustres qui eurent depuis la gloire de mourir martyrs de la consubstantialité du Verbe. S. Epiphane mourut en 403, comme il retournait de Constantinople à Salamine. Il était âgé de quatre-vingt-treize ans. Ce saint commit sans doute quelques fautes que l'on doit attribuer à un excès de zèle. Les plus illustres docteurs de l'Eglise n'en louent pas moins sa doctrine, son érudition et la sainteté de sa vie. On a de lui plusieurs écrits: I. le *Panarium*, ou le *Livre des antidotes contre toutes les hérésies*, dans lequel il donne l'histoire de vingt hérésies qui avaient paru avant J.-C., et de quatre-vingts qui s'étaient élevées après la promulgation de l'Evangile. Cet ouvrage est instructif, la doctrine en est pure; mais il est mal écrit; II. l'*Anchorat*, destiné à confirmer les esprits dans la foi, suivi de l'*Anacéphaléose*, qui en est une récapitulation; III. le Traité *des poids et mesures* des juifs, où il y a beaucoup d'érudition; IV. le *Physiologue*, qui contient des réflexions morales relatives aux propriétés des animaux; V. le Traité des *Pierres précieuses*, où il parle de celles qui étaient sur le *rational* du grand-prêtre des juifs; VI. deux *Lettres*, l'une à Jean, patriarche de Jérusalem; nous en avons déjà parlé; l'autre à S. Jérôme, où il lui donne avis de la condamnation des erreurs d'Origène prononcée par Théophile, patriarche d'Alexandrie. Tous ces ouvrages sont mal écrits; on voit que ce saint docteur ne cherchait qu'à se mettre à la portée des ignorants. Il a, ainsi qu'Eusèbe, l'avantage de nous avoir conservé un grand nombre de passages d'anciens auteurs, dont les écrits n'existent plus. La meilleure édition des Œuvres de S. Epiphane est celle que le P. Petau donna en 1662 en grec et en la-

tin. 2 vol. in-fol. Le Commentaire de S. Epiphane sur le livre des Cantiques a été découvert le siècle dernier parmi les manuscrits du Vatican, et a paru à Rome en 1750. C—T.

EPIPHANE, surnommé le *Scholastique*, c'est-à-dire le jurisconsulte, suivant le sens attaché alors à ce mot, florissait vers 510. On croit qu'il était né en Italie, et du moins il est certain qu'il y demeurait. Ce fut à la prière de Cassiodore, son ami, qu'Epiphane traduisit du grec en latin les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret; il en fit ensuite un abrégé, divisé en douze livres, auquel il donna le titre d'*Historia tripartita*. Le Mire, et d'autres écrivains après lui, ont cru que Cassiodore avait composé lui-même cet abrégé; mais on voit par un passage de Cassiodore (*Institut. divinar. lect. cap. XXII*) que c'est Epiphane qui en est l'auteur. L'*Historia tripartita* fut imprimée pour la première fois à Ausbourg, par Jean Schussler, 1472, in-fol.: cette édition est rare et recherchée; Beatus Rhenanus en donna une nouvelle à Bâle en 1523, in-fol. Il relève aigrement dans la préface les fautes échappées à Epiphane, qu'il accuse de n'avoir su ni le grec ni le latin. On conviendra que le style de cette version est semé d'un grand nombre de termes barbares; mais le sens des originaux y est rendu avec assez d'exactitude. L'édition de Rhenanus a servi à toutes les réimpressions qui ont eu lieu jusqu'en 1679. Cette même année, dom Garet publia l'*Historia tripartita*, dans les œuvres de Cassiodore, après en avoir corrigé le texte sur d'anciens manuscrits. Cet ouvrage a été traduit en français par Louis Cyaneus, Paris, 1568, in-fol. Jacques de Billy en promettait une nouvelle traduction, qui n'a point paru. Jean de Lacroix en a publié une en espagnol, Lisbonne, 1541; Coimbre, 1554, in-fol.; et Gaspard Hedius, une en allemand, imprimée avec les *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe et de Rufin, Strasbourg, 1545, in-fol. On attribue encore à Epiphane: I. la traduction du *Codex Encyclicus*: c'est le recueil des lettres adressées à l'empereur Leon par les Synodes, en 458, pour la défense du concile de Chalcédoine. Surius l'a insérée dans la *Collection des Conciles*, mais sans en nommer l'auteur; Baluze l'a fait réimprimer ensuite dans les *Concilia generalia*, d'après une copie collationnée sur deux anciens manuscrits de Beauvais et de Corbie; le P. Hardouin et Coleti ont suivi le texte publié par Baluze. II. La traduction en latin des *Antiquités judaïques de Josèphe*: un passage du chapitre de Cassiodore, qu'on a déjà cité, prouve que d'autres écrivains ont eu part à cette version. Le nom d'Epiphane et celui de Rufin se trouvent dans la souscription des éditions d'Augsbourg, 1470, in-fol., et de Vérone, publiée par Condrati, 1480, in-fol. Suivant Fabricius, le nom d'Epiphane devait paraître seul en tête de l'édition qu'on avait commencée à Oxford en 1700; III la traduction des *Scholies de S. Clément d'Alexandrie*, sur la première épître de S. Pierre, sur celle de S. Jude, sur la première et la seconde de S. Jean; elle a été imprimée dans les différentes éditions de la *Bibliot. patrum* et des œuvres de S. Clément; IV. la traduction des *Commentaires de Didyme*, sur les sept épîtres canoniques et sur le livre des proverbes. Ces dernières versions n'ont point été publiées. On lui a aussi attribué les *Notes sur le Cantique des Cantiques*, qui sont plus probablement de S. Epiphane de Salamine. W—s.

EPIPHANE, en arménien *Ebi-p'han*, savant évêque arménien, qui vivait au commencement du 7ᵉ. siècle. Après avoir étudié avec succès auprès du patriarche arménien, il se retira dans un désert, aux environs de la ville de Tevin, et y mena la vie d'ermite. On le tira de sa solitude pour le faire abbé du célèbre monastère de Klag ou Sourp Karabied, dans le pays de Daron. Les chefs de ce monastère portaient le titre d'évêque de la principauté de Mamikoniane, qui comprenait la province de Daron et les contrées environnantes. En 629, Epiphane assista au concile de Karin, tenu par l'ordre de l'empereur Héraclius pour terminer les différents qui subsistaient entre l'église grecque et celle d'Arménie. Epiphane mourut après avoir occupé pendant vingt ans la dignité d'évêque des Mamikonians. David lui succéda. Il a écrit l'histoire de son monastère, des commentaires sur les psaumes de David et sur les proverbes de Salomon, une *Histoire du concile d'Ephèse*, et diverses homélies. Tous ces ouvrages sont restés manuscrits. S. M—N.

EPIPHANE, surnommé l'*Agiographe* ou l'*Agiopolite*, moine et prêtre de Jérusalem, vivait dans le 10ᵉ. siècle. Banduri pense qu'il succéda à Théophylacte, patriarche de Constantinople, en 956, et qu'il occupa ce siége jusqu'en 969. Il appuye cette conjecture sur un passage de l'*Histoire de Constantin Porphyrogénète*; mais on sait que le successeur de Théophylacte se nommait *Polyeucte*, et Banduri ne démontre pas que ce soit le même personnage. On a plusieurs ouvrages d'Epiphane, tous écrits en langue grecque : I. *Enarratio geographica Syriæ, urbis sanctæ et sacrorum ibi locorum* : cette description de la Syrie et de Jérusalem fut imprimée pour la première fois par Frédéric Morel, dans son *Expositio thematum Dominicorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*, Paris, 1620, in-8°. Il se servit pour cette édition de la copie peu correcte d'un manuscrit du Vatican, que lui avait procurée Jacques Sirmond. Elle a été réimprimée, avec la version latine de Frédéric Morel, dans les *Symmicta* de Léon Allacci, Cologne (Amsterdam), 1653, in 8°. : les fautes qui déparaient le texte dans la première édition, ont été corrigées dans celle-ci par le savant éditeur ; II. *Vita sanctæ Deiparæ; Vita S. Andreæ apostoli* : Tillemont s'est attaché à prouver que la plupart des faits rapportés dans la *Vie de St.-André* sont fabuleux. Elle n'a point été imprimée, non plus que la *Vie de la Ste.-Vierge*. W—s.

EPIPHANE, religieux capucin, né au commencement du 17ᵉ. siècle, à Moirans, près de St.-Claude en Franche-Comté, fut envoyé dans les missions des Indes, où il se distingua par son zèle pour la propagation de la foi. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1685. Il a laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse ; une *Explication littérale de l'Apocalypse ; la Clef* du même livre ; et les *Annales historiques de la mission des PP. capucins dans la Nouvelle-Andalousie* ; *Ars Memoriæ admirabilis omnium nescientium excedens captum*, et beaucoup d'autres (*V.* le P. Bernard de Bologne, dans sa *Bibliotheca scriptorum capuccinorum*). W—s.

EPISCOPIUS (SIMON), dont le nom de famille était proprement *Bisschop*, né à Amsterdam, en 1583, étudia à Leyde la philosophie et y fut promu maître-ès-arts sous Rodolphe Snellius ; il y fit sa théologie sous deux

hommes devenus, à peu près à la même époque, de violents antagonistes l'un de l'autre, Gomar et Arminius; après quoi il se rendit, en 1609, à Franeker, pour s'y perfectionner sous Jean Drussius, dans les langues orientales. En 1612, Episcopius fut nommé professeur de théologie à Leyde, et il honora cette chaire par ses leçons et par sa conduite, jusqu'à la tenue du fameux synode de Dordrecht, en 1618 et en 1619. Par suite des décisions de ce synode, Episcopius, qui s'était fait connaître comme une des colonnes du parti des Arminiens (ou des Remontrans), que le synode foudroya de ses anathèmes, se vit, avec un grand nombre de ses partisans, forcé de s'expatrier. La science, la modération et la bonne foi, traits caractéristiques d'Episcopius, succombèrent sous les efforts de l'intrigue et les coups de l'autorité la plus intolérante et la plus arbitraire. Déjà une précédente fois, la haine et la calomnie avaient poursuivi Episcopius jusqu'en pays étranger : à l'occasion d'un ouvrage qu'il fit à Paris en 1615, on fit courir en Hollande le bruit, bientôt authentiquement démenti, de conférences secrètes qu'il aurait eues avec le P. Cotton, dans l'intention de se liguer avec ce savant jésuite contre la religion réformée. Cependant un autre jésuite, Pierre Wadding, espéra de tirer parti du mécontentement d'Episcopius banni, pour en faire un prosélite de marque, et il ne gagna à sa tentative que deux lettres, où ce théologien le combattit fortement, l'une sur la *Règle de la Foi*, l'autre sur le *Culte des Images*. En 1621, Episcopius fit un nouveau voyage en France; il fut très bien accueilli à Paris, par l'illustre Grotius, alors ambassadeur de Suède, et y prêcha quelquefois à son hôtel. Le stadhouder Maurice étant mort en 1625, peu à peu la persécution contre les Remontrans se ralentit en Hollande. Episcopius y retourna l'année suivante. Après avoir fait à Amsterdam l'inauguration de l'oratoire des Remontrants, il se chargea de la chaire de théologie dans leur séminaire, en 1634. Il y mourut en 1643. Etienne de Courcelles, son successeur, a recueilli ses œuvres, en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650 et 1665. Elles roulent essentiellement sur les matières de la grâce, de la prédestination, du libre arbitre, éternelle pomme de discorde entre les théologiens de toutes les communions chrétiennes; on y distingue la Confession de foi des Remontrans; un grand nombre d'écrits polémiques en leur faveur; un Commentaire sur les chapitres VIII, IX, X et XI de l'Epître aux Romains, etc., toutes portent le cachet de l'érudition, de la sagacité, de cette recherche de la vérité dans la charité, tant recommandée par l'apôtre des gentils.

M—ON.

EPONINE. *Voy.* EPPONINE.

EPPENDORF (HENRI D'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, près de Fridberg, dans le 16e. siècle, quitta son pays dans le dessein d'acquérir des connaissances. Il fréquenta les leçons de Zazius, célèbre professeur de droit, et demeura plusieurs années à Strasbourg, où il suivit les cours de l'université. Il vint ensuite à Bâle, où il eut avec Erasme une querelle qui fit beaucoup de bruit parmi les littérateurs. Eppendorf l'accusait d'avoir écrit une lettre contenant des choses qui lui étaient injurieuses, et il s'adressa aux magistrats pour obtenir une réparation. Il demanda dans sa requête qu'Erasme désavouât la lettre qui faisait le sujet de sa plainte; qu'il fût tenu de lui dédier un livre; d'écrire en sa

faveur au duc de Saxe; et en outre, condamné à une amende de 300 ducats, au profit des pauvres. Erasme répondit qu'il ne connaissait point la lettre dont Eppendorf se plaignait, et qu'en conséquence il n'aurait aucune peine à la désavouer; que si le duc de Saxe avait été prévenu en quelque manière contre lui, il s'engageait volontiers d'écrire à ce prince pour le détromper; mais qu'il ne s'obligeait à dédier un livre à Eppendorf qu'autant qu'il serait assuré de son amitié, et que pour ce qui concernait la somme à payer aux pauvres, c'était lui-même qui faisait ses aumônes, et qu'il n'entendait pas qu'on lui prescrivît rien à cet égard. Eppendorf insista. Louis Besus et Henri Glarean furent choisis pour arbitres, et les parties tombèrent d'accord moyennant quelques légers sacrifices, auxquels Erasme consentit pour le bien de la paix. Leur réconciliation apparente ne fut pas de longue durée. Eppendorf et Erasme s'accusèrent réciproquement de n'avoir pas tenu les conditions du traité. Eppendorf en écrivit au duc de Saxe, son protecteur; Erasme lui reprocha cette conduite dans une lettre qui fut imprimée. Eppendorf lui répondit par l'ouvrage suivant : *Ad D. Erasmi Roterodami libellum cui titulus :* ADVERSUS MENDACIUM ET OBTRECTATIONEM UTILIS ADMONITIO, *justa querela*, Haguenau, 1531, in-8°. Ce petit écrit étant devenu fort rare, Christophe Saxius le fit réimprimer à la suite de l'ouvrage intitulé : *De Henrico Eppendorpio commentarius, cui aliquot epistolæ Henrici ducis Saxonici, Erasmi et Eppendorpii ανέκδοτοι insunt*, Leipzig, 1745, in-4°. Les curieux y trouveront tous les renseignements qu'ils pourront desirer sur la personne et les écrits d'Eppendorf. Ce savant mourut vers 1553, dans un âge peu avancé. Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui des traductions allemandes, toutes fort rares : I. *des apophthegmes* de Plutarque, Strasbourg, 1534, in-fol.; II. *des OEuvres morales* de Plutarque, *ibid.*, 1551, in-fol. Eppendorf, dans la préface, réclame la plus grande partie de la version du même ouvrage, publiée sous le nom de Michel Herr, Strasbourg, 1535, in-fol.; III. d'un *Abrégé de l'Histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, Florus, Rufus, Eutrope, etc., 1536, in-fol.; IV. *de la Guerre des Turcs*, 1550, in-fol. C'est une compilation de différents Opuscules latins, publiés dans le 16e. siècle; V. de l'*Histoire naturelle de Pline*, 1543, in-fol.; VI. des *Chroniques suédoise et danoise*, de Krantz, 1545, in-fol.; enfin, VII. d'un recueil contenant : *Pratique de la guerre par Jules César, comparée à celle des autres grands capitaines*, par François Floridus; l'*Expédition des Chrétiens dans la Terre-Sainte*, par Ben. Aretin (Accolti), et *la Prise de Constantinople*, par Léonard, métropolitain de Mytilène, 1554, in-fol. W—s.

EPPONINE, ou EPONINE, était la femme de ce Julius Sabinus, qui, ainsi que nous l'avons dit à l'article *Civilis*, se joignit à ceux qui entreprirent de soustraire les Gaules à la domination des Romains. Sabinus commandait les Langrois, et marcha contre les Séquanais qui ne voulaient point participer à l'insurrection des autres peuples de la Gaule : il les attaqua avec précipitation, et fut repoussé avec perte; la terreur s'empara de son esprit, il abandonna son armée, s'enfuit dans une de ses maisons de campagne, y mit le feu, et se retira dans des voûtes souterraines qu'il avait fait construire pour y cacher, durant le

temps des troubles, son argent et ses effets les plus précieux. Sa retraite n'était connue que de deux de ses affranchis, sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par leur moyen, il fit courir le bruit qu'il s'était empoisonné, qu'il avait incendié sa maison, et que son corps avait été consumé par les flammes. A cette fatale nouvelle, Epponine s'abandonna au plus violent désespoir, et fut trois jours et trois nuits sans pouvoir dormir ni prendre aucune nourriture. Sabinus, craignant qu'elle ne succombât à l'excès de sa douleur, la fit prévenir en secret par un de ses affranchis, qu'il vivait encore; mais il lui recommanda en même temps de feindre les mêmes regrets, et de continuer à porter le deuil. Epponine renferma dans son cœur la joie qu'elle ressentit de ce bonheur inattendu. Pendant la journée elle jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait, à la dérobée, se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut au bout de sept mois l'espoir de lui faire obtenir sa grâce. Elle lui coupa la barbe et les cheveux, et le déguisa de manière qu'elle pût le conduire à Rome sans qu'il fût reconnu; mais les amis de Sabinus, que probablement Epponine avait mis dans la confidence, ne réussirent point dans leurs tentatives, et les deux époux se trouvèrent trop heureux de regagner en secret leur sombre retraite. Epponine continua toujours à prolonger l'erreur publique, relativement à son mari, et à le consoler par son amour. Elle eut de lui deux jumeaux qu'elle allaita dans le souterrain où elle les avait enfantés. Enfin, au bout de neuf ans, le fatal secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien. Sabinus ne pouvait rien alléguer pour sa défense. Les lois le condamnaient à mort pour crime de révolte ouverte, et des circonstances particulières aggravaient encore ce crime; il s'était fait proclamer *César* par son armée; il portait le nom de Jules, et se prétendait issu de Jules-César, parce que sa bisaïeule avait plu à ce conquérant, dans le temps de la guerre des Gaules, et qu'on avait parlé de leur adultère; il avait fait abattre les colonnes et les tables d'airain qui rappelaient l'alliance des Romains et des Langrois. Epponine s'efforça de toucher le cœur de Vespasien : « César, » dit-elle, en lui présentant ses deux » jumeaux, vois ces enfants, je les ai » conçus, je les ai nourris dans un » tombeau, afin que nous fussions » plusieurs à demander la grâce de » leur père. » Vespasien parut un instant ému; mais la raison d'état, la nécessité de faire un grand exemple, l'emportèrent, et Sabinus fut condamné à mort. Alors Epponine, cédant aux angoisses de son désespoir frénétique, se répandit en invectives et en menaces contre l'empereur : « Ordonnes aussi » ma mort, lui dit-elle, je ne survivrai » point à mon mari. Ensevélie depuis » long-temps dans l'obscurité d'un » souterrain, j'ai vécu plus heureuse » que toi sur le trône et jouissant de » la lumière du soleil. » Elle périt ainsi que son époux, l'an 78 de J.-C. Leurs deux enfants furent épargnés, l'un d'eux servit en Egypte, et y fut tué dans un combat; Plutarque avait vu l'autre à Delphes; il se nommait Sabinus, comme son père, et c'est probablement de lui qu'il apprit l'histoire d'Epponine et de son mari. Tacite l'avait aussi racontée, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; mais malheureusement cette partie de son admirable ouvrage ne nous est point parvenue. Cependant le peu qu'il en dit dans ce qui nous reste de lui, sert

à rectifier le récit de Plutarque, le seul ancien qui nous ait transmis les détails de ce touchant exemple de constance et de fidélité conjugale; mais quoiqu'il les tînt, ainsi que nous venons de le dire, d'une source bien pure, son récit n'est point exempt d'obscurité; il renferme même des inexactitudes manifestes. Plutarque entendait mal le latin, et se montre en général peu instruit ou négligent dans tout ce qui concerne les Romains. Xiphilin, dans son abrégé de Dion Cassius, a aussi raconté ce trait en peu de mots. Il se trompe lorsqu'il avance que les deux enfants de Sabinus furent mis à mort avec lui; il nomme son épouse *Peponila*, Plutarque l'appelle *Emponina*, et dit que ce mot signifie *héroïque* dans la langue des Gaulois. Tacite lui donne le nom d'*Epponina*, ou d'*Eponina*, et son autorité a été universellement suivie. On est étonné qu'un sujet aussi éminemment tragique, aussi riche en situations fortes et pathétiques, n'ait été traité par aucun poète célèbre. On a une tragédie de *Sabinus*, par Passerat, Bruxelles, 1695; une autre, intitulée: *Sabinus* et *Eponine*, par Richer, Paris, Prault, 1735. Chabanon a aussi composé une tragédie d'*Eponine*, qui fut représentée en 1762, et n'eut point de succès (1); il la convertit en un opéra intitulé: *Sabinus*, qui fut mis en musique par Gossec, puis représenté et imprimé en 1773, chez Ballard, in-8°. On a aussi traité ce sujet en italien: *Epponina, tragedia di Giuseppe Bartoli*, Turin, Mairesse, 1767; il y a un opéra italien intitulé *Sabino*, composé à Venise, gravé à Vienne, et dont les paroles sont sans nom d'auteur. Dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. VI, pag. 670, on trouve un Mémoire de Secousse, intitulé: *Histoire de Julius Sabinus* et d'*Epponina*, où les faits rapportés par les différents auteurs anciens se trouvent assez bien rassemblés, mais non assez habilement discutés. W—R.

(1) L'exposition du sujet ne se faisait qu'au troisième acte, ce qui fit dire à un plaisant sortant à la fin du second: « Je m'en vais, puisqu'ils » ne veulent pas commencer. »

ÉPRÉMÉNIL (J.-J. DUVAL D'), né à Pondichéri en 1746, était fils d'un membre distingué du conseil souverain de cette colonie, qui fut ensuite président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartint aux Français (1). Le jeune d'Epréménil vint en France en 1750 avec son père; il y fit ses études, et s'adonna particulièrement à la jurisprudence: il devint d'abord avocat du roi au châtelet, acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il développa de très beaux talents, mais se fit connaître surtout par des opinions qui ne contribuèrent pas peu au triomphe des principes de la révolution, qu'il essaya en vain de combattre lorsqu'il ne pouvait plus espérer de le faire avec succès. D'Epréménil avait reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire et pour attacher; une belle figure, un regard plein d'expression et de vivacité, un son de voix éclatant, une éloquence fleurie, mais cependant énergique, et remarquable par l'ordre, la précision de ses périodes, et la sûreté de sa logique; il faut ajouter à cela des vertus domestiques non contestées, qui justifiaient la haute estime que méritaient ses talents. Avec de pareils

(1) Ce fut d'Epréménil le père, gendre de Dupleix, qui battit le nabab d'Arcate, qui entreprit le voyage de Chandernagor lorsque sa tête était mise à prix, pour mieux connaître les principes de la religion des Indiens. Il mourut en 1767. On a de lui: I. *Sur le commerce du Nord*, 1762, in-12; II. *Correspondance sur une question politique d'Agriculture*, 1763, in-12; III. *Examen de la Surdité et de la Cécité*, in-12; IV. *Lettre à l'abbé Trublet sur l'Histoire*, 1760, in-12.

moyens on est sûr de produire le plus grand effet. Une cause mémorable dans laquelle il triompha, sans néanmoins avoir pour lui l'assentiment d'une rigoureuse justice, commença sa réputation. Le comte de Lally, commandant les troupes du roi dans l'Inde, venait d'être condamné à mort par le parlement de Paris, comme traître à sa patrie, et l'exécution de l'arrêt avait été précédée d'une barbarie révoltante (*V.* Lally). Ce traitement, qui avait pour but de forcer au silence le malheureux condamné, avait causé dans le public un effet défavorable à l'arrêt, et en général les hommes éclairés qui avaient suivi cette affaire étaient d'avis que le comte était mort victime d'une intrigue odieuse à laquelle le parlement n'avait pas su résister. Fort de cette opinion, le comte de Lally-Tollendal, fils du général décapité, entreprit de réhabiliter la mémoire de son malheureux père : il demanda la cassation de l'arrêt, et appuya sa requête d'écrits également pleins d'éloquence et de sensibilité, qui commencèrent ainsi la brillante réputation que la conduite et les autres écrits de l'auteur ont si avantageusement soutenue jusqu'à ce jour. L'affaire fut renvoyée au parlement de Normandie; celui de Paris, qui avait le plus grand intérêt à faire échouer les efforts du jeune comte, chargea d'Epréménil de défendre la justice de la condamnation. Celui-ci avait à plaider à la fois et pour l'honneur de sa compagnie, et pour celui de Duval de Leyryt, son oncle, intendant de Pondichéri, dont il était héritier, et l'un des accusateurs les plus acharnés de l'infortuné Lally. D'Epréménil se rendit à Rouen, parla en faveur de l'arrêt, et enleva les suffrages. Le comte de Lally-Tollendal perdit sa cause. Cet événement donna le plus grand lustre à la réputation de d'Epréménil; mais ceux qui se préparaient devaient encore le mettre autrement en évidence. Il avait, comme presque toute la jeunesse, adopté les idées nouvelles. Il ne désirait, sans doute, rien de semblable à ce que la révolution a fait connaître; mais il voulait des réformes immédiates, sans avoir assez réfléchi que ces réformes, subitement opérées, étaient un appel à tous les bouleversements. D'Epréménil était un défenseur enthousiaste des priviléges des parlements; il voulait non seulement conserver les droits qu'ils avaient acquis, mais augmenter leur influence sur les destinées de l'état, de manière qu'ils en fussent les arbitres. Ami de l'indépendance et de la liberté publique, il s'en montra le partisan comme les autres réformateurs; mais dans son opinion, les parlements seuls pouvaient en être la sauve-garde et l'appui. Ce serait donner une fausse idée de d'Epréménil, si on le plaçait parmi les hommes prudents qui répugnaient à toute espèce de réforme : il ne se rangea dans cette classe à l'assemblée nationale constituante, que parce qu'on y suivait une marche éversive de son système de prédilection, et que d'ailleurs tout ce qu'on fesait conduisait à la destruction de la monarchie et à la proscription de la maison régnante, à laquelle, malgré ses violentes attaques contre les ministres du roi, il était sincèrement attaché. Ce fut sur la fin du ministère de Calonne et pendant celui de Brienne, archevêque de Toulouse, qu'il savait aussi avoir l'intention d'opérer dans l'état de grandes réformes, mais qui devaient particulièrement porter sur les parlements, que d'Epréménil résista avec plus de véhémence aux volontés de la cour : on lui attribue la provocation de l'ar-

rêté parlementaire qui demanda au roi la convocation des états-généraux. Il adhéra à cette demande, et la renouvela; mais on ne doit pas lui en attribuer la proposition première(1). Le ministre Brienne voulait absolument établir deux impôts, que le parlement repoussait de tous ses moyens : la subvention territoriale, que les privilégiés devaient payer comme tous les autres contribuables, et une augmentation de taxe sur les papiers timbrés. La résistance opiniâtre du parlement aux édits du roi, menaçait l'état des événements les plus funestes. M. Sallier, ami de d'Epréménil, assure dans ses *Annales françaises* que ce dernier n'oublia rien pour tout concilier. Il se rendit chez le garde-des-sceaux Lamoignon, et lui dit que si les ministres voulaient engager le roi à convoquer les états-généraux pour une époque éloignée, et présenter un plan de finances pour le temps qui s'écoulerait jusqu'à la réunion de cette assemblée, ils pouvaient demander d'avance des emprunts pour chacune de ces années, que le parlement les accorderait sans difficulté, et seconderait d'ailleurs de toute son influence les soins du gouvernement pour affermir et assurer la tranquillité publique. « Le » garde-des-sceaux, dit M. Sallier, » parut frappé de la sagesse de ces » propositions. Il donna de grands » éloges aux excellentes vues qui lui » étaient proposées. Il déclara sans » hésiter qu'il les adoptait sans ré» serve. Il voulait, disait-il, y ré» pondre d'une manière honorable et » solennelle; et il ajouta que, pour » mettre le sceau à cette heureuse ré» conciliation, l'édit serait porté au » parlement par le roi lui-même, non » plus avec l'appareil de la toute-puis» sance et la foudre à la main, non » pas dans un lit de justice, mais dans » une séance privée, semblable à celles » où Henri IV venait chercher des » conseils avec tout l'abandon de la » confiance et de la loyauté. » Cependant, suivant l'auteur que nous citons, le garde-des-sceaux ne tint aucune de ses promesses. Aussitôt que d'Epréménil se fut retiré, Lamoignon courut chez l'archevêque de Toulouse pour lui faire part de ce qui venait de se passer et rire avec lui de la simplicité du magistrat, qui leur accordait plus qu'ils n'auraient osé demander. Les ministres s'en tinrent donc à leur système d'imposition, et firent convoquer pour le 24 novembre 1787 une séance solennelle du parlement, dans laquelle les princes et les pairs du royaume furent invités à prendre place. Le roi s'y rendit avec ses ministres, et ordonna que la délibération sur les deux édits eût lieu en sa présence. Plusieurs magistrats se prononcèrent hautement contre l'adoption de ces lois, entre autres, Robert de St.-Vincent, mort depuis chez l'étranger (*V*. Robert de SAINT-VINCENT); mais de tous ces orateurs, d'Epréménil fut celui dont l'éloquence persuasive, qui paraissait dictée par le véritable amour de la patrie, fit le plus d'effet sur le roi. Il pressait sa majesté d'accorder à la France ses états-généraux et de retirer ses édits, et il parla avec tant de force et d'adresse, qu'on vit le moment où le bon Louis XVI se laissait vaincre. Il résista cependant; mais il avoua le lendemain à l'archevêque de Paris qu'il avait été sur le point d'abandonner les résolutions de son conseil et d'accorder ce qu'on lui demandait. Le parlement, voyant l'inutilité de ses efforts, ne garda plus de mesure,

(1) Voyez les *Annales francaises*, par M. Gui-Marie Sallier, ancien conseiller au parlement, qui, dans ce temps, assista à toutes les délibérations de sa compagnie.

et d'Epréménil n'y prit que trop de part. Instruit qu'on imprimait les édits créateurs de la cour plénière et des grands bailliages, il vint à bout de séduire à prix d'argent les imprimeurs, et obtint d'eux les épreuves de ces lois, les lut au parlement, toutes les chambres assemblées, sans faire mystère des moyens qu'il avait employés pour se les procurer. Sachant qu'il allait être arrêté, il se réfugia au parlement, qui était en permanence nuit et jour. La lettre de cachet portait l'ordre de s'emparer de sa personne au milieu du parlement même. Le marquis d'Agoust, chargé de cette importante arrestation, somma le président de lui indiquer son prisonnier; il refusa. Ses interpellations ayant été plusieurs fois réitérées, beaucoup de voix répondirent: « Arrêtez-nous tous, » car nous sommes tous M. d'Epréménil. » Enfin, le marquis somma un officier de robe-courte de le lui faire connaître; celui-ci répondit qu'il ne le voyait pas. Enfin d'Epréménil, ne voulant point compromettre le garde, se livra lui-même avec beaucoup de sang froid, en protestant contre la violence qui lui était faite dans le temple même de la justice. La scène qui eut lieu au parlement jusqu'à la remise du prisonnier dans les mains du marquis d'Agoust, dura vingt-quatre heures. Il fut conduit dans l'île de Ste.-Marguerite, mais accompagné des vœux et des bénédictions du peuple, qui, peu d'années après, devait le traiter d'une manière bien différente. Rappelé à Paris après le changement de système, il fut nommé député aux états-généraux par la noblesse de la ville de Paris, et montra, à défendre les principes de l'ancienne monarchie, l'énergie qu'il avait manifestée dans ses attaques contre les ministres avant la réunion de ces fameux états, dont il avait été un des plus ardents provocateurs. Il invita le comte de Lally-Tollendal, qui était devenu un de ses collègues dans la chambre de la noblesse, à oublier leur rivalité et à réunir leurs communs efforts pour la défense de la monarchie; mais la nuance qui se trouvait dans leurs opinions politiques ne leur permit pas de s'entendre, et ces deux amis du roi ne purent pas suivre la même bannière. Avant la réunion des ordres, il prononça dans la chambre de la noblesse un discours dans lequel il compara la conduite du tiers-état à celle des communes d'Angleterre sous Charles Ier.; mais, après la réunion, on le vit rarement à la tribune. Il y prononça peu de discours suivis. On l'apercevait seulement s'agitant à l'extrémité droite de la salle, où se plaçaient ordinairement les plus zélés défenseurs des anciens principes; et de là il lançait quelquefois, contre les députés de l'extrémité gauche, des sarcasmes très piquants, qui excitaient souvent des rappels à l'ordre du parti populaire et les huées des tribunes publiques. Il en voulait surtout à Mirabeau, et ses amis pensaient qu'il était digne de se mesurer avec lui; mais, sûr d'être improuvé toutes les fois qu'il prendrait la parole, et ne pouvant résister lui-même à la véhémence de son caractère, il n'osa jamais engager sérieusement une pareille lutte. Il combattit honorablement tous les décrets qui tendaient à avilir l'autorité royale, ou à compromettre ses salutaires prérogatives, et particulièrement celui qui déterminait imprudemment les circonstances dans lesquelles le monarque pourrait être déchu du trône (*voy.* Thouret). Il défendit les parlements de Bretagne et de Languedoc, poursuivis par l'assemblée pour désobéissance à ses décrets. Il ne craignit pas alors d'entrer en

champ clos et de faire valoir tous ses moyens. Quoiqu'il fût sûr de succomber, il crut devoir cet hommage à la mémoire de ces grands corps, qu'il croyait les plus solides appuis du pouvoir monarchique, et pour les intérêts desquels il avait bravé l'autorité du roi lui-même. En 1787, d'Eprémé nil s'était acquis la réputation d'un démagogue; le peuple l'avait porté en triomphe; en 1790, on l'entendit demander que l'assemblée se rendît en corps auprès du roi, et le suppliât de rentrer dans la plénitude de sa puissance, telle qu'elle existait sous ses prédécesseurs; et en 1791, il sortit de l'assemblée, après avoir protesté, comme un grand nombre de ses collégues, contre tout ce qu'elle avait fait depuis la réunion des ordres. D'Eprémé nil, qui s'accusait d'avoir été un des premiers provocateurs de la révolution, crut son honneur intéressé à en braver tous les événements. Il resta à Paris jusqu'au 10 août 1792, et eut la hardiesse, ou plutôt l'imprudence, d'aller, quelques jours avant la catastrophe, affronter les groupes de furieux qui se préparaient à l'attaque du château des Tuileries. Il fut reconnu, et frappé de plusieurs coups de sabre. La populace voulait le mettre en pièces, un garde national l'arracha des mains de ses assassins, le maire Pétion le prit sous sa protection et le fit porter tout sanglant dans un lieu de sûreté, où il reçut de lui ces paroles: « Comme vous, Monsieur, je fus l'i» dole du peuple. » Après le 10 août, il se retira dans une terre qu'il avait près du Hâvre, croyant qu'il y serait oublié; mais les odieux agents de la révolution, qui cherchaient des victimes partout, surent le découvrir dans son asyle, et le conduisirent en qualité de suspect dans la prison du Luxembourg, où l'a vu le rédacteur de cet article. Il y avait conservé une sérénité d'ame parfaite et même des manières gaies, qui d'ailleurs étaient communes à tous les proscrits de ce temps-là. D'Eprémé nil était un homme trop remarquable pour être long-temps considéré comme simple suspect. Il fut bientôt transféré à la Conciergerie et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 avril 1794, le même jour que Chapelier, son collégue à l'assemblée constituante, mais qui y avait soutenu un tout autre système. On les conduisit au supplice sur la même charrette. Un moment avant de partir, il s'établit entre eux une courte conversation. « Monsieur, dit Chapelier, on nous » donne dans nos derniers moments » un terrible problême à résoudre. — » Quel problême? répondit d'Eprémé» nil. — C'est de savoir, quand nous » serons sur la charrette, auquel des » deux s'adresseront les huées. — A » tous les deux, reprit d'Eprémé nil. » Avant de mourir, il croyait avoir mérité toutes les humiliations. Il disait que si Louis XVI l'eût fait pendre, il lui eût rendu justice. D'Eprémé nil fut un des frondeurs les plus déterminés de la cour et même un de ceux qui ne ménageaient pas la reine, et il croyait en cela agir pour le bien public. La princesse, qui savait ce qu'il disait d'elle, répondit un jour à sa marchande de modes qui lui présentait une coiffure nouvelle: « Je la prendrais volontiers, » mais il faudrait auparavant m'obte» nir de M. d'Eprémé nil l'agrément » de la porter. » D'Eprémé nil était un des zélés partisans du magnétisme. Il fut un homme de bien, qui eut le malheur de se tromper dans celui qu'il voulut faire, mais dont les intentions mériteront toujours des éloges. On lui attribue les *Remontrances* publiées par le parlement au

mois de janvier 1788, et il est l'auteur de deux écrits intitulés : *Nullité et despotisme de l'assemblée nationale*, et *De l'État actuel de la France*, 1790, et d'un *Discours dans la cause des magistrats qui composaient ci-devant la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8°. B—u.

EQUICOLA (Mario), historien et philosophe italien, naquit vers 1460 à Alveto, village du pays qu'on nomme *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom. Il fit ses études dans l'université de Naples, y fut reçu docteur en droit, et fut ensuite attaché à différents princes, entre autres, au duc de Ferrare, Alphonse Ier. selon les uns, et selon d'autres Hercule Ier.; ceux-ci pensent qu'Equicola était à la cour de Ferrare en 1490 quand Isabelle d'Este épousa François de Gonzague, marquis de Mantoue, et qu'il la suivit dans sa nouvelle principauté. Le Bandello parle de lui dans une de ses Nouvelles (partie Iere., Nouvelle 30), comme d'un homme d'un commerce très doux, plaisant, facétieux, beau parleur, et qui ne laissait jamais manquer de bons mots les sociétés où il était reçu; mais il rapporte un de ces bons mots qui est plus sale que plaisant. Equicola composa dans cette cour son meilleur ouvrage, intitulé : *i Comentarj della Istoria di Mantova*, qu'il y publia en 1521. Benedetto Osanna en donna en 1608 une édition corrigée. Le style de cette histoire manque de force et d'élégance ; mais l'auteur, qui prit la peine de se bien instruire des faits, eut le mérite de réfuter le premier les erreurs et les fables dont les précédents historiens de Mantoue et même Platina étaient remplis. Il fit en 1532 un voyage en France à la suite de la princesse Isabelle, et il a laissé une description de ce voyage. Cet opuscule est très rare. Il porte pour premier titre: *Marius Equicola Ferdinando Gonzagæ Fran. march. Mantuæ IIII, filio*. S.D.P., et, quelques lignes après, pour second titre : D. *Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per Narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*. Il est sans nom de lieu et sans date. Il écrivit aussi une Apologie contre les médisants de la nation française; elle a été traduite en français par Michel Rete, Paris, 1550, in-8°. Tafuri, dans ses écrivains du royaume de Naples, tome III, part. I, attribue à Equicola un grand nombre d'autres ouvrages; les deux plus connus sont ses *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, imprimées après sa mort en 1541, et son livre intitulé *Della natura d'Amore*, qu'il publia lui-même en 1525. Il l'avait écrit en latin dans sa jeunesse, et le traduisit ensuite lui-même en italien. Il a été mis en français par Gabr. Chappuis, Paris, 1554, in-8°.; Lyon, 1598, in-12. Cet ouvrage est divisé en six livres; l'auteur y traite doctement et méthodiquement toutes les questions de la philosophie d'amour, qui était alors fort à la mode. Le premier livre est assez curieux; il contient des notices sur tous les auteurs qui avaient écrit avant Equicola sur le même sujet, soit en vers, soit en prose, Guitton d'Arezzo, Guido Cavalcanti, Dante, Pétrarque, Boccace, et avant lui le poète français Jean de Meun, auteur du roman de la Rose. La notice donne une idée du plan et du contenu de ce roman célèbre. Jean de Meun y est beaucoup loué; mais le bon Equicola regrette qu'un si noble auteur se soit déshonoré lui-même en déchirant, comme il le fait, les dames, et en lan-

çant contre elles des traits mordants. Le Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, attribue à Equicola une espèce d'histoire des religions anciennes et de la religion catholique, écrite en latin sous ce titre : *Libellus in quo tractatur unde antiquorum latria et vera catholica religio incrementum sumpserunt*, *cum epistolâ Anselmi Stocklii equitis à quo è tenebris erutus*, *castigatus et promulgatus est*, Munich, 1585, in-4°. Nous n'avons trouvé l'indication de cet ouvrage dans aucun des autres auteurs italiens que nous avons pu consulter sur Mario Equicola. G—É.

ERACLIUS, peintre romain du 10e. ou du 11e. siècle, mérite d'être connu, à cause d'un ouvrage, partie en vers, partie en prose, intitulé *De artibus romanorum*, où il traite de différents arts, et notamment de la peinture. La rareté des exemplaires manuscrits de cet ouvrage est sans doute la cause de l'oubli où Eraclius est demeuré pendant long-temps. Ni Fabricius, ni Saxius, n'ont fait mention de lui. Les auteurs du *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale de France*, ayant donné, en 1744, le titre de son traité, d'après l'exemplaire conservé dans notre bibliothèque, cette publication appela l'attention des savants. Le Traité *De artibus romanorum*, a été imprimé pour la première fois à Londres, en 1781, dans l'ouvrage de M. Raspe, intitulé : *A critical Essai on oil Painting*, d'après un manuscrit moins complet que le nôtre. Eraclius traite de l'art de sculpter le verre, de l'art de peindre les vases d'argile avec des verres de couleur pilés, et employés comme matière colorante; de la préparation des laques pour la peinture à la détrempe, etc. Il parle de la peinture à l'huile : *de omnibus coloribus oleo distemperatis*. Il traite aussi de la peinture sur verre, dans un chapitre intitulé : *Quomodo pingere debes in vitro*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Raspe. Ces deux circonstances doivent inspirer le désir de savoir à quelle époque il vivait. C'est, dit-il lui-même, dans un temps où Rome était livrée à de honteux désordres, où les bonnes études, les arts et les mœurs y étaient tombés dans un égal mépris. Ce tableau ne peut se rapporter aux pontificats d'Adrien Ier., de Léon III, de Pascal Ier., de Léon IV, d'Adrien III, qui fondèrent et embellirent, par tous les moyens que pouvait offrir leur siècle, tant de riches monuments, et il convient parfaitement aux temps de Jean XI, de Jean XIII, de Jean XIX, de Benoît IX. On peut croire d'après cela qu'Eraclius vivait à la fin du 10e. siècle, ou vers le commencement du 11e. Sa latinité barbare en est aussi une preuve. La peinture sur verre ne paraît pas remonter au-delà du règne de Charles-le-Chauve. Quant à la peinture à l'huile, Eraclius n'en parle qu'en traitant de la manière de peindre des colonnes ou des murs, à l'imitation du marbre. Son témoignage, s'il était isolé, serait par conséquent de peu de valeur, en ce qui concerne l'art de peindre des figures. Celui de Théophile, qui vivait dans le même temps, le corrobore; mais sans diminuer le mérite de Jean de Bruges. (*Voy.* Théophile et Jean van Eyck.) E—c D-d.

ERARD (Claude), avocat, mort en 1700, fut un des ornements du barreau de Paris au 17e. siècle. Ses plaidoyers furent publiés d'abord en 1696 in-8°., et réimprimés avec des augmentations, Paris, 1734, in-8°. Le plus célèbre de ses Mémoires est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme,

qui l'avait quitté pour se retirer en Angleterre. Z.

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple qui avait accompagné Théodoric en Italie; il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, son prédécesseur, assassiné dans un repas. A cette époque, la monarchie des Ostrogoths était ébranlée par les conquêtes de Bélisaire. Elle ne comprenait plus que les provinces situées sur la rive gauche du Pô. Eraric, ne se sentant point assuré de l'amour ou de la considération de ses sujets, entra en traité avec Justinien, pour lui livrer le reste de ses provinces; il demandait la dignité de patrice et une somme d'argent; mais avant que sa négociation fut terminée il fut tué par les Goths, et Totila, gouverneur de Trévise, fils d'un frère d'Ildebald, lui fut donné pour successeur. S. S—I.

ERASISTRATE, célèbre médecin grec, naquit à Julis, dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le prétend à tort Etienne de Byzance, qui, trompé par la ressemblance des noms, a évidemment confondu ces deux îles. Pline nous apprend que la mère d'Erasistrate était fille d'Aristote. Après avoir pris les leçons de Chrysippe de Cnide, de Métrodore et de Théophraste, Erasistrate vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, auprès duquel il parvint à la plus haute faveur par une cure extraordinaire, dont plusieurs auteurs nous ont conservé les détails. Stratonice, seconde femme de Séleucus, était éperduement aimée d'Antiochus, son beau-fils. Ce jeune prince, ne voulant confier sa passion à qui que ce soit, perd la santé et finit par tomber dans un état de langueur déplorable, dont on ne peut découvrir la cause. Plusieurs médecins sont appelés : Erasistrate fut le seul qui, observant avec soin le développement des symptômes de la maladie, remarqua que toutes les fois que Stratonice entrait dans la chambre d'Antiochus, ce prince éprouvait un trouble extraordinaire, caractérisé par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, une légère moiteur à la peau, le tremblement des membres, et de violentes palpitations de cœur ; qu'en outre, ce trouble ne se manifestait à la vue d'aucune autre femme, et qu'il se calmait peu à peu après que la princesse s'était retirée. Erasistrate ne doutant plus de la passion secrète d'Antiochus pour sa belle-mère, songea à en instruire le roi; mais, comme il avait à cœur de rendre la santé à son malade, il crut devoir user de stratagême dans une circonstance aussi délicate. Il déclara donc à Séleucus que la maladie d'Antiochus était incurable, parce que ce jeune prince avait une passion violente pour une femme qu'il ne pouvait jamais posséder. « Quelle » est donc cette femme, dit le roi » étonné? — La mienne, répondit le » médecin. » Séleucus le pressant alors d'en faire le sacrifice pour sauver la vie à son fils, Erasistrate demanda au roi s'il céderait Stratonice au jeune prince dans le cas où ce dernier en serait amoureux ; et, sur la réponse affirmative du roi, Erasistrate ne lui cacha plus que c'était l'unique moyen d'arracher Antiochus des bras de la mort. Aussitôt, Séleucus déclara son fils roi des provinces de la Haute-Asie, et lui donna Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà un enfant. Le prince guérit, et cette cure brillante valut au médecin de magnifiques récompenses. Ce trait de sagacité d'Erasistrate a plusieurs fois exercé l'art de la peinture. Il paraît que, dans sa vieillesse, Erasistrate renonça à la pra-

tique de la médecine, et vécut à Alexandrie dans l'indépendance, afin de consacrer entièrement ses loisirs aux spéculations théoriques, et surtout à l'étude de l'anatomie. Pierre Castellan raconte, on ne sait trop sur quelle autorité, qu'Erasistrate étant avancé en âge et attaqué d'un ulcère incurable qui l'avait jeté dans le marasme, s'empoisonna avec le suc de ciguë. Il fut inhumé auprès du mont Mycale, vis-à-vis de Samos; ce qui a fait croire à l'empereur Julien qu'Erasistrate avait pris naissance dans cette ville. Son savoir et sa probité lui acquirent tant d'amis et de sectateurs, qu'il fut généralement regardé comme le premier anatomiste et le plus grand théoricien de son temps. Il s'était exercé sur un grand nombre de sujets, tels que l'anatomie, l'hygiène, les fièvres, les plaies, les causes des maladies, leur traitement, les médicaments et les poisons; il avait, en outre, écrit un livre indiqué par Athénée sous ce titre : Περὶ τῆς κατ' ὅλον πραγματείας. Il est fâcheux qu'aucun de ces ouvrages ne nous soit parvenu. Il en résulte qu'on ne peut guère juger de la doctrine d'Erasistrate, que d'après les fragments que Galien et Cælius Aurelianus nous ont conservés. Ses travaux en anatomie éclairèrent beaucoup cette partie de la science, qui était encore très obscure à l'époque où il vivait. L'avantage dont il jouit le premier, de disséquer des cadavres humains, le conduisit à plusieurs découvertes : il donna, entre autres, une description du cerveau et des nerfs beaucoup plus exacte que celle de ses prédécesseurs : il combattit avec force l'opinion de Platon sur le prétendu passage des boissons dans la trachée-artère. Mais c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir porté l'instrument anatomique sur le corps des criminels vivants : on ne trouve dans les auteurs anciens aucun indice qui prouve qu'Erasistrate ait satisfait une aussi barbare curiosité. Celse est le seul qui adresse ce reproche aux médecins de la secte dogmatique, qu'Erasistrate suivait en partie; mais il est probable que les opinions de cette secte furent exagérées ou dénaturées par les empiriques, leurs antagonistes déclarés. Si Erasistrate eût réellement disséqué des hommes tout vifs, serait-il tombé dans l'erreur de croire que les veines seules contenaient le sang, et que les artères étaient destinées au passage de l'esprit ou de l'air, qu'elles recevaient des poumons au moyen de la respiration? N'eût-il pas été conduit directement à la découverte de la circulation harvéienne? Il avait une extrême vénération pour Hippocrate, et, lorsqu'il lui arrivait de s'écarter des opinions de ce grand homme, il n'en prononçait jamais le nom, mais se contentait de réfuter les plus zélés de ses partisans. La pathologie lui doit aussi plusieurs théories qui ont eu beaucoup de vogue, même dans les temps modernes. Quant à sa pratique, elle différait singulièrement de celle de ses prédécesseurs : ainsi il rejetait les purgatifs, les médicaments compliqués, les antidotes et les abus de la saignée; mais il recommandait l'application des préceptes de l'hygiène et l'usage des moyens simples que fournit la diététique : par exemple, il combattait la pléthore par l'abstinence, l'exercice et les aliments tirés du règne végétal. Il était surtout l'ennemi déclaré des médecins empiriques, qui traitaient les maladies sans avoir égard à leurs causes. Il fut le chef d'une école long-temps célèbre, qui fleurit principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*Erasistratéens*, se succé-

dèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire, pendant plus de quatre cents ans. R—D—N.

ERASME (DIDIER), naquit à Rotterdam, le 28 octobre, 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard; et de Marguerite, fille d'un médecin de Sévembergbe, en Brabant, nommé Pierre. Son père, persécuté par sa famille, à raison de cet attachement, s'était réfugié à Rome, où, sur la fausse nouvelle de la mort de celle qu'il aimait, il s'engagea dans les ordres sacrés. De retour dans sa patrie, s'il ne put réparer sa faute par une union légitime, il consacra les dernières années de sa vie à l'éducation de ses enfants. Erasme (car c'est le nom que prit depuis le jeune Gérard, comme ayant en grec à peu près le même sens que Gérard dans sa langue), Erasme fut placé de bonne heure en qualité d'enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de neuf ans. De là, il passa dans l'école de Déventer, alors très florissante, où ses progrès furent assez rapides, pour faire augurer à ses maîtres qu'il serait un jour la lumière de son siècle. Il avait quatorze ans lorsque la peste lui enleva sa mère, à laquelle son père ne survécut pas long-temps. A dix-sept ans, il fut forcé par ses tuteurs, qui avaient dissipé son bien, à prendre l'habit de chanoine régulier, dans le monastère de Stein, près de Gouda. L'état monastique était peu convenable à l'indépendance de son caractère et à la faiblesse de son tempérament; cependant il aurait surmonté ses dégoûts s'il avait pu y satisfaire sa passion pour l'étude. Il y composa néanmoins quelques ouvrages, et charma ses ennuis par la culture des arts. On voyait autrefois à Delft un crucifix, peint par lui, avec cette inscription : « Ne méprisez pas » ce tableau, Erasme l'a peint lors » qu'il était dans sa retraite de Stein.» Un heureux événement vint mettre un terme à sa captivité. Sur la réputation de ses talents, Henri de Bergue, évêque de Cambrai, l'appela auprès de lui, pour le mener à Rome. Le voyage manqua, mais Erasme, au lieu de retourner dans son couvent, obtint de ce prélat la permission d'aller se perfectionner à Paris. On lui avait obtenu une bourse au collége de Montaigu; il y fut si mal logé et si mal nourri, que son tempérament en demeura altéré le reste de sa vie. Sa ressource fut de donner des leçons particulières; il surveilla les études d'un jeune gentilhomme anglais, nommé Montjoye, qui de son élève devint son Mécène. Il en trouva bientôt un autre dans une dame généreuse, nommée Anne de Borsselen, marquise de Veere, dont les bienfaits le mirent en état de faire divers voyages. Attiré par milord Montjoye en Angleterre, il se lia avec les premiers savants du pays, et s'y fit des amis distingués, qui lui donnèrent l'espoir d'un établissement avantageux; mais ces promesses ne s'étant pas réalisées, il passa en Italie, où il désirait aller depuis long-temps. Il séjourna près d'un an à Bologne, y prit, en 1506, le bonnet de docteur en théologie, et s'y trouva lorsque le pape Jules II y fit son entrée. Ce fut dans cette ville que, pris pour chirurgien des pestiférés, à cause du scapulaire blanc qu'il avait conservé, il fut poursuivi à coups de pierres, et courut risque de la vie. A cette occasion, il écrivit à Lambert Bruni, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux, qu'il obtint. De Bologne, il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce, qui imprimait alors ses ouvrages, et entre autres ses *Adages*. De là, il se ren-

dit à Padoue, pour y diriger les études d'Alexandre, archevêque de St.-André et fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse. Depuis long-temps il brûlait d'envie de voir Rome, où sa réputation l'avait devancé; il profita, pour satisfaire ce désir, d'un voyage que son pupille fit à Sienne, et fut accueilli de la manière la plus distinguée, par le pape, les cardinaux, et entre autres par Jean de Médicis, qui fut depuis pape, sous le nom de Léon X. On lui fit les propositions les plus flatteuses; on lui offrit même la place de pénitencier, dont les revenus étaient considérables, en la lui présentant comme un degré seulement pour parvenir à la plus haute élévation; mais il avait pris des engagements avec ses amis d'Angleterre, qui lui faisaient espérer les plus grands avantages, surtout depuis l'avénement d'Henri VIII, avec lequel il avait contracté une étroite liaison, lorsque ce monarque n'était encore que prince de Galles. En conséquence, lorsque l'archevêque de St.-André eût quitté l'Italie, Erasme en sortit aussi, et fit, en 1509, le voyage d'Angleterre. Thomas Morus, depuis grand chancelier, lui donna un appartement dans sa maison. Il avait fait connaissance avec lui, lors de son premier séjour à Londres. « Erasme, disent » des auteurs dont l'autorité n'est pas » d'un très grand poids (Vanini et » Garasse), s'étant présenté à lui sans » se nommer, Morus fut tellement » charmé de sa conversation, qu'il » s'écria : *Ou vous êtes un démon* » *ou vous êtes Erasme.?* » Ce fut là qu'il composa, en huit jours de temps, son *Eloge de la Folie*. Après un voyage à Paris, en 1510, il retourna encore en Angleterre, enseigna publiquement dans les universités d'Oxford et de Cambridge; mais les ressources qu'il y trouvait étant loin de répondre aux espérances qu'on lui avait données, parce que la guerre avec la France et l'Ecosse mettait obstacle à la libéralité de ses Mécènes, et qu'Erasme n'était ni avide ni importun, il quitta le pays, non pour toujours, car il y fit depuis plusieurs autres petits voyages, et ne cessa de parler avec reconnaissance de l'accueil qu'il y avait reçu, et avec attendrissement des bienfaiteurs et des amis qu'il y avait laissés. Au sortir d'Angleterre, il se rendit à Bruxelles, où il fit sa cour au chancelier Sauvage, qui s'était déclaré son protecteur. Sa vie ne fut qu'une suite de courses continuelles jusqu'en 1521, qu'il alla se fixer à Bâle, afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvrages, qui se faisait chez Froben, son ami. Ce fut là qu'il publia, en 1516, sa première édition du *Nouveau-Testament*, qui paraissait pour la première fois en grec (1). Léon X venait d'être placé sur le saint siége; Erasme, qui l'avait connu cardinal, lui écrivit pour le féliciter sur son exaltation, et pour lui demander la permission de lui dédier cet ouvrage. Ce pape, non-seulement la lui accorda, mais approuva même la 2e. édition, publiée en 1518, quoique la nouvelle version latine qui l'accompagnait eût été attaquée par plusieurs docteurs catholiques (2). Les successeurs de Léon X ne lui témoignèrent pas moins d'estime. Adrien VI, qui avait été son maître de théologie, et qui depuis avait voulu lui faire donner une chaire à Louvain, reçut ses lettres de félicitation avec politesse, lui fit une réponse

(1) Le Nouveau-Testament grec de la Polyglote d'Alcala était imprimé dès 1514, mais il ne fut publié qu'en 1522.

(2) On trouve dans les *Amœnitates Litter.* de Schelhorn, une pièce curieuse sur cette seconde édition, dont les notes renferment, contre les moines et les théologiens, des déclamations qui semblent bien déplacées.

obligeante, lui adressa des brefs, et le pressa de venir à Rome pour y combattre les ennemis de l'Eglise, en lui offrant une existence honorable; Clément VII le traita avec la même distinction. Les travaux d'Erasme avaient été long-temps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être le précepteur, le fit son conseiller, et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Henri VIII, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer à leur cour. Les sollicitations de François Ier. furent encore plus pressantes : ce monarque venait de fonder le collége de France, et désirait vivement mettre Erasme à la tête de ce nouvel établissement; deux fois il lui fit offrir des pensions et des bénéfices capables de le décider. Mais l'élévation de Charles-Quint à l'empire avait allumé entre les deux rivaux une haine irréconciliable, et, malgré son amitié pour le savant Budé et son penchant pour la France, Erasme ne crut pas devoir accepter les propositions d'un ennemi de son prince naturel. Au reste, il est bon de remarquer, pour l'honneur des lettres, qu'Erasme conserva toute sa vie une profonde reconnaissance des dispositions favorables du roi de France, qu'il osa donner des preuves de sa vénération pour ce prince dans le temps de ses plus grands malheurs, et, après la bataille de Pavie, conseiller publiquement à son maître d'user de sa victoire avec générosité. La réforme commençait alors, et l'on ne peut nier qu'Erasme ne montrât d'abord quelque penchant pour les principes de Luther. Il y eut entre ces deux hommes célèbres un commerce poli; mais bientôt le fougueux Luther ne put pardonner à Erasme ce qu'il appelait sa tiédeur. Celui-ci ne put approuver les emportements des réformateurs : ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne croyait pas qu'il fallût parvenir par les troubles et les émeutes à la réformation de l'Eglise. « On a beau vouloir, disait-il à l'occasion du mariage d'OEcolampade, que le luthéranisme soit une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique : car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage. » Ces plaisanteries et l'approbation qu'il donna au livre de Henri VIII contre Luther, lui attirèrent de violentes injures de la part des novateurs, et l'hérésiarque alla jusqu'à l'accuser publiquement d'athéisme. Il eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés dans les temps de troubles, celui de déplaire également aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les hérétiques. La publication de ses *Colloques*, qui parurent en 1522, acheva de les mettre en fureur, et la Sorbonne, poussée par Noël Béda, son syndic, censura une partie de ses ouvrages, et chargea son anathême de qualifications injurieuses. Cet homme ignorant et passionné employa les manœuvres les plus odieuses pour amener sa compagnie à cette démarche, et brava même, pour y parvenir, l'autorité du roi, qui, dans une autre circonstance, le fit enfermer au mont Saint-Michel, où il mourut. Les réformateurs devenant de jour en jour plus nombreux et plus puissants à Bâle, Erasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable, et fut logé par le magistrat dans l'hôtel de l'empereur Maximilien. Il y resta six ans, et, mécontent de sa

santé, revint à Bâle, dans l'espérance qu'elle s'y rétablirait. Paul III ayant été élevé au pontificat en 1535, Erasme lui écrivit pour le féliciter de son exaltation, et reçut de lui une lettre obligeante. Le pontife l'exhortait à défendre la religion attaquée par de nombreux et redoutables ennemis. « Ce » dernier acte pieux, lui disait-il, ter» minera dignement une vie passée » dans la piété, confondra vos calom» niateurs et justifiera vos apologis» tes. » Le pape ne s'en tint pas à des compliments stériles : il lui donna presque en même temps la prévôté de Deventer, et son intention était de lui conférer des bénéfices jusqu'à la concurrence de trois mille ducats de revenu, pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Le bref, qui est du 1er. août 1535, atteste de la manière la plus positive la probité, l'innocence et la bonne-foi d'Erasme. Mais, naturellement peu ambitieux, accablé d'années et d'infirmités, celui-ci, ne songeant plus qu'à mourir en paix, refusa le bénéfice, et témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine. Bientôt après, épuisé par une dyssenterie longue et cruelle, il expira la nuit du 11 au 12 juillet de l'an 1536, en donnant des preuves d'une entière résignation à la volonté divine, et en conservant l'usage de sa raison jusqu'au dernier moment. Son corps fut porté par les étudiants à la sépulture; le magistrat, le sénat et les professeurs assistèrent à ses obsèques. On lui fit plusieurs oraisons funèbres et plusieurs épitaphes, entre lesquelles on en cite une de Louis Massius, qui roule sur un jeu de mots :

Fatalis series nobis invidit Erasmum;
Sed desiderium *tollere non potuit.*

On préférera sans doute celle-ci, rapportée par Paul Jove, comme plus grave et plus digne du personnage qu'elle célèbre :

Theutona terra suum cum miraretur Erasmum,
Hoc majus, potuit dicere, nil genui.

Boniface Amerbach, son héritier, en fit placer une vis-à-vis de son tombeau, gravée sur un marbre. On y voit sa devise, qui était le dieu Terme, avec ces mots : *Nulli cedo*, et qu'il avait fait graver sur une pierre antique que lui avait donnée son élève, archevêque d'Ecosse. Cet homme célèbre était de petite taille, avait le regard agréable, la voix douce et la prononciation belle, et s'habillait toujours d'une manière propre et décente. Il avait été toute sa vie d'une complexion délicate; aussi avait-il obtenu du pape une dispense pour faire gras les jours maigres, parce qu'il avait, disait-il en riant, l'ame catholique et l'estomac luthérien. Avec une santé si faible, il fut sur la fin de ses jours tourmenté par la goutte et la gravelle, et l'on ne conçoit pas comment, au milieu de ses voyages continuels, il put suffire à tant d'ouvrages. Personne n'a eu plus d'admirateurs et de critiques. On compte parmi les premiers les princes et les littérateurs ses contemporains, et une foule d'hommes illustres dans tous les genres. On ne peut en effet lui refuser la gloire d'avoir été le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est lui qui tira l'Allemagne de la barbarie; c'est à lui principalement que le nord de l'Europe dut la renaissance des lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique et le goût de l'antiquité. Pénétré de la lecture des anciens, sur lesquels il s'était formé, son style, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, est pur, aisé, ingénieux, et quoique la facilité de son expression ne soit pas toujours accom-

pagnée de la plus parfaite élégance, il a une manière qui lui est propre et qui ne cède en rien aux écrivains de son siècle, même de ceux qui avaient la pédanterie de n'employer aucun terme qui ne fût de Cicéron. Il est un des premiers qui aient traité les matières de théologie d'une manière noble et dégagée des argnties et des termes barbares de l'Ecole. Ses ouvrages de piété ont une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques. D'un autre côté, la supériorité de son mérite, ses premiers ménagements pour Luther; son peu d'exactitude dans quelques-unes de ses expressions sur des matières délicates; son indécision sur certains points qui n'avaient pas encore été réglés par le concile de Trente; la liberté avec laquelle il reprenait les vices de son temps, l'ignorance, la superstition, la mollesse des riches bénéficiers, la corruption de certains moines; la prévention où l'on était contre tout ce qui avait l'air de nouveauté, le mépris des lettres, lui firent une foule d'ennemis et lui suscitèrent plus d'un orage. Modeste à l'égard de l'éloge, mais sensible à la critique, il traita quelquefois ses adversaires avec hauteur, les réfuta vivement et même avec un peu d'aigreur. Mais s'il était irascible la plume à la main, il revenait aisément, et se réconciliait sans peine avec ceux qui l'avaient attaqué; car, inaccessible à l'envie, il ne commettait jamais le premier acte d'hostilité. Il eut toute sa vie une extrême passion pour l'étude, et en préféra les délices aux dignités et aux richesses. Il répondait aux offres des princes qui voulaient se l'attacher, « que les » gens de lettres étaient comme les » tapisseries de Flandre à grands per- » sonnages, qui ne font leur effet que » lorsqu'elles sont vues de loin. » Simple, désintéressé et sans ambition, Erasme se trouvait à la cour comme hors de son élément. Les grands auxquels il dédiait ses ouvrages ne pouvaient réussir à lui faire accepter leurs largesses. Il préférait, dans l'occasion, recourir à ses amis, qui allaient ordinairement au-devant de ses besoins. On peut voir, à ce sujet, de curieux détails dans une de ses lettres du 30 janvier 1524, qui ne se trouve pas dans la collection de ses OEuvres, mais qui est imprimée avec son *Oraison funèbre*, par Fred. Nausea, depuis évêque de Vienne, Paris, 1537, in-8°. Il n'était pas ennemi des femmes dans sa jeunesse; mais il ne fut pas l'esclave de ce penchant, et sut modérer ses désirs, s'il ne les réprima pas toujours. Ennemi du luxe, sobre, peut-être un peu railleur, mais sans amertume, libre dans ses sentiments, sincère, ennemi de la flatterie, il fut bon ami et constant dans ses amitiés: il était généreux, et se souvenant de la gêne qu'il avait éprouvée dans ses premières études, il aimait surtout à aider les jeunes étudiants qui donnaient de grandes espérances. Sa conversation était pleine de saillies et de gaîté; enfin l'homme aimable ne le cédait pas chez lui au savant profond, à l'écrivain du premier ordre. Erasme avait désiré réunir de son vivant tous ses ouvrages; ce vœu ne fut rempli qu'après sa mort. Toutes ses OEuvres furent recueillies à Bâle par Béatus Rhenanus, et imprimées chez les héritiers de Froben, en 9 vol. in-fol. Cette édition étant devenue très rare, on en fit une nouvelle plus complète à Leyde en 1703, sous les yeux de Leclerc, en 10 tom. in-fol., reliés ordinairement en 11 vol. Le premier contient des ouvrages de grammaire et de rhétorique, entr'autres le Traité *de Copiâ verborum*, dont les amis des bonnes

études désirent la réimpression ; quelques traductions d'auteurs grecs, et ses *Colloques*, dont la première édition fut enlevée à Paris en très peu de temps, quoique tirée au nombre de plus de 24 mille exemplaires : ouvrage extrêmement piquant pour le temps, et qu'on lira toujours, autant pour la latinité que pour le fonds des choses et la manière de les rendre. Ces Colloques ont été imprimés par les Elzévirs, 1636, in-12, *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8°., et traduits par Chappuzeau, Paris, 1662, in-12; 1669, in-12, 2 vol.; traduits ou plutôt travestis par Gueudeville, 6 vol. in-12, Leyde, 1720. Le deuxième vol. des *Œuvres* d'Erasme comprend les *Adages*, ouvrage d'une érudition immense, et trop peu consulté aujourd'hui. Le troisième, toutes ses *Lettres*, rangées par ordre chronologique. Le style en est agréable, aisé, naturel, et c'est une lecture extrêmement attachante. Erasme consentit avec peine à leur impression, « de peur, disait-il, que, les ayant » écrites à ses amis, il ne lui fût » échappé quelque chose qui pût of- » fenser quelqu'un (1). » Le quatrième, des ouvrages de philosophie, de rhétorique et de piété. On y trouve les *Apophthegmes*, imprimés à part par les Elzévirs, 1650, in-12, et l'*Eloge de la Folie* (2). Ce badinage, qui suscita depuis des disgrâces à l'auteur, eut un prodigieux succès : on en fit en France sept éditions en quelques mois. Les rois et les évêques l'honorèrent de leur approbation. Thomas Morus, auquel il était dédié, en prit hautement la défense, et Léon X lui-même, qui s'était fort amusé de cette lecture, dit en riant : « Notre Erasme a aussi » un coin de *folie*. » Cette satire ingénieuse de tous les états de la vie, depuis le simple moine jusqu'au souverain pontife, est remplie d'allusions fines aux passages les plus piquants des auteurs anciens; aussi a-t-elle moins de célébrité aujourd'hui que les ouvrages latins ont moins de lecteurs. Elle a été imprimée séparément, *cum Notis variorum*, Amsterdam, 1676, in-8°.; Wetstein, 1685, in-8°.; Paris, Barbou, 1765, in-12. En 1780 il en a paru une belle édition, avec les notes d'Oswald et les figures de Jean Holbein, à Bâle, chez Thurneisen, in-8°. Holbein était l'ami d'Erasme, et il est probable que l'auteur a fourni à l'artiste une partie de ses dessins. En 1520 il en parut une traduction à Paris, in-4°., qui semble n'avoir guère d'autre mérite que celui de la rareté. Celle de Gueudeville, Paris, 1751, in-4°., est recherchée à cause des figures. Le tome V comprend des ouvrages de philosophie et de piété; le tome VI, le *Nouveau-Testament* grec avec la version latine; le tome VII, la *Paraphrase du Nouveau-Testament*; le tome VIII, des traductions des Pères grecs (1) et des discours; le tome IX, les nombreuses *Apologies* de l'auteur; et le tome X, d'autres ouvrages polémiques. Les poésies latines, qui ne sont pas la partie brillante d'Erasme, sont

(1) On ne trouve pas dans cette collection ses *Lettres à Boniface Amerbach*, qui ont été publiées pour la première fois avec d'autres pièces inédites, d'après les originaux conservés dans la bibliothèque de l'université de Bâle, 1779, in-8°.

(2) L'édition originale de l'*Encomium Moriæ*, est de 1501; celle d'Alde, Venise, 1515, in-8°., est rare et chère. Les traductions françaises sont celle de 1520, anonyme; une de La Haye, 1642, in-8°., aussi anonyme, sous le titre de *Louange de la Sottise*; une par Petit, Paris, 1670, in-12. La traduction de Gueudeville a été corrigée par Meunier de Querlon, Paris, Coustellier, 1751, in-4° et in-12. Falconet a donné aussi une édition corrigée de Gueudeville, Paris, 1757, in-12. On a encore la traduction de Lavaux, 1780, in-8., et enfin une par Barrett, Paris, 1789, in-12. D. L.

(1) Ses versions des pères grecs sont en général moins estimées que les éditions qu'il a données des Pères latins. L'abbé de Billy a relevé un grand nombre de fautes dans ces versions.

répandues dans les 10 volumes. Il n'a pas été moins utile aux lettres comme éditeur. C'est à lui qu'on doit l'édition *Princeps* du texte grec de la géographie de Ptolémée, qu'il orna d'une préface latine, Bâle (Froben et Bischof), 1533, in-4°. On lui doit aussi la première édition *De Publius Syrus*, etc. Jamais personne n'a donné lieu à plus d'éloges et à plus d'imputations qu'Erasme : on pourrait faire une bibliothèque de ses censeurs et de ses apologistes. Ceux qui voudront le connaître plus en détail doivent consulter l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757 par Burigny, en 2 vol. in-12; ouvrage intéressant, quoique diffus, parce que c'est proprement l'Histoire littéraire de ce temps-là (1). La mémoire d'Erasme est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y faisant sa résidence, qu'à Rotterdam, qui a la gloire de lui avoir donné le jour. Bâle montre encore, dans un cabinet qui justement excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son testament écrit de sa propre main, et son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme latine de Théodore de Bèze, qui lui sert d'inscription. Rotterdam, pour honorer sa mémoire, voulut que son gymnase portât le nom d'Erasme, fit placer sur le frontispice de la maison où l'on croit qu'il vit le jour cette inscription :

Ædibus his ortus, mundum decoravit Erasmus
Artibus, ingenio, relligione, fide.

enfin, elle lui érigea une statue en 1549. Ce monument d'abord en bois, puis en pierre, renversé par les Espagnols en 1572, fut depuis rétabli en bronze par le magistrat, et continue d'orner la grande place de cette ville. (*Voyez* CHAPPUZEAU, DOLET, DUCHATEL (P.), DURAND (D.), et EPPENDORF). N—L.

ERASTE (THOMAS), naquit à Baden en Suisse en 1524, et mourut à Bâle le 1er. janvier 1583. Il étudia d'abord la théologie à Bâle; la peste le fit quitter cette université ; il se rendit alors à Bologne, et se voua à la philosophie et à la médecine. Après neuf ans de séjour en Italie il devint médecin des princes de Henenberg, peu après professeur à Heidelberg, avec le titre de médecin et conseiller de l'électeur palatin. En 1580 il quitta Heidelberg pour se rendre à Bâle, où il obtint la chaire de morale peu de temps avant sa mort. Heureux praticien et savant dans la théorie, il combattit victorieusement les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. Il se mêla avec moins de succès des controverses théologiques. On l'accusa d'abord d'arianisme, et on crut qu'étant ami intime d'André Dudith, évêque des Cinq églises, il n'aurait pu se dispenser d'en adopter les

(1) Il existe deux catalogues latins des ouvrages d'Erasme, dressés par lui et précédés d'une préface apologétique d'Amerbach. On y a joint la Vie d'Erasme par Beatus Rhenanus, et un Recueil d'épitaphes, éloges, consolations, élégies, etc.; Anvers, 1537, in-8. On a aussi : *Apologie d'Erasme*, par l'abbé Marsollier, 1713, in-12; *Critique* de cette apologie, par le P. Gabriel, Augustin déchaussé, pag. 1719, in-12. Cette *Apologie* a aussi été critiquée dans le *Journal des Savants* et dans les *Mémoires de Trevoux*. *Histoire d'Erasme*, par Michel-David de la Bizardière, Paris, 1721, in-12 : c'est un panégyrique. *Erasmi vita, partim ab ipsomet partim ab amicis*, Leyde, 1642, in-12, dans le recueil des *Epist. ill: edente Scriverio*. La *Vie d'Erasme*, par Samuel Knight, Londres, 1726, in-8 (en anglais). L'auteur prétend qu'Erasme a plus contribué à la réformation que Luther et Zuingle, et que les théologiens anglicans en font plus de cas que de Luther et de Calvin. Les ouvrages d'Erasme, traduits en français, outre ceux qu'on a indiqués ci-dessus, sont : les *Apophtegmes*, par L'Esleu Macault, Paris, 1543; Lyon, 1549, in-16; les mêmes, mis en *Ritme françoyse*, par Guillaume Haudent, Paris, 1551, in-12; *la Femme mécontente de son mari*, traduit par de La Rivière, Paris, 1707, 1708, in-12; *Codicile d'Or*, tiré de l'*Institution du Prince chrétien*, par Claude Joly, 1665, in-12; *la Touche naifve pour éprouver l'amy et le flatteur*, par Antoine Dusaix, Paris, 1537, in-4. D. L.

principes. Eraste se défendit vivement de cette accusation. Peu après il eut une controverse fort amicale avec Bèze, son bon ami, sur la matière des excommunications ; rien ne fut publié à cette occasion jusqu'à ce que Castelvetro, époux de la veuve d'Eraste, renouvelât la guerre en publiant des papiers trouvés dans le cabinet d'Eraste, et voués sans doute par lui à un oubli éternel. Bèze y répondit alors par son traité *De presbyteris* et *De excommunicatione.* Eraste a composé divers ouvrages, dont voici les principaux : I. *Dissertationum de medicinâ novâ phil. Paracelsi partes quatuor*, Bâle, 1572, in-4°.; II. *Diss. de auro potabili*, ib., 1578; III. *De occultis pharmacorum potestatibus*, Bâle, 1574, in-4°.; IV. *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8°., rare et singulier. V. *Dissertationum et epistolarum medicinalium volumen*, Zurich, 1594, in-4°.; VI. *Varia opuscula medica*, Francfort, 1590, in-fol. Eraste fut estimé de son temps pour ses qualités morales et son caractère franc et droit; il n'hésita pas de convenir de ses torts en quelques occasions. Son zèle pour l'instruction publique lui fit destiner un capital de 8000 liv. pour l'entretien de deux étudiants de Bâle et de deux de Heidelberg. L'académie de Bâle fut chargée d'en faire la distribution. U—I.

ERATH (Augustin d'), savant théologien, naquit à Buchloa dans la Souabe le 25 janvier 1648. Il embrassa la vie régulière des chanoines de S. Augustin, prit ensuite ses grades en théologie à l'université de Dilingen, et professa cette science pendant plusieurs années dans les colléges dirigés par les prêtres de cette congrégation. Le souverain pontife récompensa les services qu'Erath avait rendus à la religion en le nommant protonotaire apostolique, et l'empereur le décora, peu de temps après, du titre de comte palatin. Il obtint ensuite l'abbaye de St.-André, qu'il gouverna avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 5 septembre 1719. Il avait formé à ses frais, pour l'usage de cette maison, une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, et l'on remarque avec peine que ses confrères ne lui en aient pas témoigné leur reconnaissance dans l'épitaphe dont ils décorèrent son tombeau. Erath, malgré ses continuelles occupations, publia plusieurs ouvrages sur des matières de théologie ou d'histoire ecclésiastique. On en trouvera la liste dans les *Miscellanea* du P. Duelli, tom. II, dans les Biographies allemandes, et enfin dans Moréri. On se contentera d'en citer les principaux : I. *Commentarius historico-theologico-juridicus in regulam S. Augustini*, Vienne, 1689, in-fol. Les bénédictins, violemment attaqués dans cet ouvrage, en demandèrent la suppression. La cour de Rome invita l'auteur à ne pas le continuer, et à retirer les exemplaires du premier volume, qui, par cette raison, est devenu très rare; II. *Augustus Velleris aurei ordo, per emblemata, ectheses politicas et historiam demonstratus*, Passau, 1694, in-fol.; Ratisbonne, 1697, in-8°. L'édition de 1717 citée dans la *Bibliothèque historique de France* est imaginaire. La première est très rare, n'ayant été imprimée qu'à un petit nombre d'exemplaires pour être distribués en présents ; III. *Res santandreanæ* ; c'est un recueil de pièces relatives à l'histoire de l'abbaye de St.-André. Duelli les a insérées dans ses *Miscel-*

lanea, tom. II; IV. *le Monde symbolique*, trad. en latin du P. Picinelli; des *Méditations*, trad. de Tinetti; *la Manne de l'ame*, trad. de Segneri; les *Travaux apostoliques*, trad. de Segneri, et d'autres ouvrages de dévotion. — Antoine-Ulric D'ERATH, laborieux écrivain et jurisconsulte allemand, né en 1709, mort le 26 août 1773, après avoir exercé plusieurs emplois judiciaires dans les cours de Quedlimbourg, de Wolfenbuttel et de Nassau-Orange, et avoir été anobli par l'empereur en 1750, s'est fait connaître par des recherches importantes sur l'histoire d'Allemagne dans le moyen âge. Il a publié : I. *Conspectus historiæ Brunvico-Luneburgicæ universalis, in tabulas chronologicas et genealogicas divisus, et historicorum cujusvis ævi perpetuis testimoniis munitus; præmissæ sunt bibliotheca Brunsvico-Luneburgensis, et Dissertatio critica de habitu totius operis*, Brunswick, 1745, gr. in-fol; II. *Calendarium Romano-Germanicum, medii ævi.... ab anno DCCLI usque ad emendationem Gregorianam*, Dillenburg, 1761, in-fol., divisé en neuf tomes ou parties, une pour chaque siècle. Cet ouvrage est très estimé, et forme pour l'histoire d'Allemagne un art de vérifier les dates qui ne laisse presque rien à désirer; III. *Codex diplomaticus Quedlinburgensis*, Francfort, S. M., 1764, in-fol., fig. IV, plusieurs autres ouvrages latins ou français et un grand nombre de Mémoires en allemand insérés dans divers recueils périodiques, et surtout dans les Notices brunswickoises (*Braunschweigische Anzeige*), journal qui commença à paraître en 1745, et dont il fut le premier auteur. — Mlle. D'ERATH, sa fille, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les Vies des illustres capitaines, avec celles de Caton et d'Atticus, par Cornélius-Népos, Francfort, 1760, in-8°. W—s.

ERATOSTHENE, fils d'Aglaus, était né à Cyrène, l'an 1er. de la 126e. olympiade, 276 ans avant notre ère; il reçut les leçons du philosophe Ariston de Chio, du grammairien Lysanias de Cyrène, et du poète Callimaque. Il fut appelé à Alexandrie par Ptolémée III, ou Euergète, qui lui donna la direction de sa bibliothèque, place qu'il exerçait encore sous Ptolémée V, ou Epiphane. Il perdit la vue dans sa vieillesse, et il en conçut un tel ennui, qu'il se laissa mourir de faim à l'âge de quatre-vingts ans, d'autres disent quatre-vingt-un. Il fut un savant très distingué, qui réunissait à un degré peu commun plusieurs genres de connaissances. Il fut géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poète. Ses ouvrages sont perdus, ainsi nous ne savons pas bien ce que nous devons croire de tous les éloges dont il a été comblé pendant sa vie ou après sa mort; mais on lui doit de la reconnaissance pour les services qu'il a rendus aux sciences, et particulièrement à l'astronomie. C'est lui qui obtint de Ptolémée Euergète qu'on plaçât dans le portique d'Alexandrie ces armilles célèbres, avec lesquelles on pouvait observer les équinoxes, et probablement aussi les solstices, quoique ce dernier point ne soit pas aussi bien prouvé que le premier. De toutes les observations d'Eratosthène il ne nous en reste qu'une seule, nous n'avons même que la conclusion que l'auteur en avait déduite. C'est l'arc du méridien, compris entre les deux tropiques, qu'il trouva de $\frac{11}{83}$ de la circonférence entière. Cette fraction ne peut être qu'une évaluation approximative de l'arc me-

suré. En effet, elle vaudrait 47° 42′ 19″, 5; or il est certain que des armilles, dont le rayon n'était guère que de 18 pouces, ne pouvaient être divisées en minutes. Ainsi l'arc observé devait être seulement de 47° 40′, ou 47° $\frac{2}{3}$. Ce nombre divisé par 360° donne tout aussitôt la fraction $\frac{143}{108}$, ou $\frac{11}{83\frac{1}{3}}$, dont Eratosthène a fait $\frac{11}{83}$, parce qu'il savait très bien qu'il ne pouvait répondre de 3 à 4 minutes; quoi qu'il en soit, cette observation dut lui faire beaucoup d'honneur en Grèce, où jamais elle n'avait été faite avec tant de soin et de précision. On savait depuis long-temps que la route annuelle du soleil est inclinée à l'équateur; mais on manquait de moyens pour en déterminer l'angle, qu'on soupçonnait ne différer guère de 24 degrés. On a cru trop légèrement que cette estimation supposait une observation antérieure à celle d'Eratosthène, nous y verrions plutôt une détermination grossière, obtenue nous ne savons pas trop par quel moyens, peut-être avec la règle et le compas, d'après le rapport observé entre les deux ombres solsticiales et la hauteur des gnomons. Une autre détermination bien moins précise et bien moins sûre encore, a contribué surtout à répandre le nom et la gloire d'Eratosthène, c'est celle de la grandeur de la terre. C'était une chose connue qu'à Syène, le jour du solstice d'été, à midi, les corps ne jetaient aucune ombre. Il suivait de l'observation d'Eratosthène que l'obliquité de l'écliptique était de $\frac{11}{166}$ ou 23° 51′ 20″. Telle devait être aussi la hauteur du pôle à Syène; mais à Alexandrie, au même instant, Eratosthène trouvait que la distance du soleil au zénith était de $\frac{1}{50}$ de la circonférence, ce qui ferait 7° 12′; la hauteur du pôle à Alexandrie serait donc de 31° 3′ 20″. Mais si nous admettons que les degrés des armilles n'étaient divisés qu'en six parties de 10′ chacune, la distance solsticiale ne sera que 7° 10′, l'obliquité de 23° 50′ et la hauteur du pôle 31° 0′. Ptolémée, dans son Almageste, ne l'a fait même que de 30° 58′, dans un calcul qui veut de la précision, et dans lequel il fait entrer l'obliquité de 23° 51′ 20″ qu'il dit être celle d'Eratosthène; mais on peut admettre que l'observatoire de Ptolémée était de 2′ au sud de celui d'Eratosthène, au lieu qu'il est impossible de supposer une différence de latitude qui surpasserait 5 minutes. Nous admettrons donc comme deux choses presque démontrées, que les deux distances solsticiales observées par Eratosthène, étaient l'une de 7° 10′, l'autre de 54° 50′, dont la différence 47° 40′ donne 23° 50′ pour l'obliquité de l'écliptique et la demi-somme 31° 0′ pour la hauteur du pôle. Ainsi l'observation employée par Eratosthène, dans le calcul de la grandeur de la terre, sera la même qu'il avait faite pour l'obliquité de l'écliptique; elle n'offrira que des nombres qu'il avait pu lire sur les armilles; elle donnera les rapports approximatifs $\frac{11}{83}$ et $\frac{1}{50}$ substitués aux rapports rigoureux. La distance d'Alexandrie à Syène avait été trouvée de 5000 stades par les *Bématistes* d'Alexandrie et des Ptolémées. C'étaient des arpenteurs, des géographes qui mesuraient la longueur des chemins par le nombre de leurs pas; on voit que les 5000 stades ne sont encore qu'une approximation, vu l'incertitude de la méthode et les détours du chemin. Ces 5000 stades, multipliés par 50, donnent 250000 stades pour la circonférence de la terre, multipliés par 50 $\frac{10}{43}$, ils donneraient 251163 stades, Eratosthènes supposa 252000, pour avoir

en nombre rond, un degré de 700 stades. On ignore aujourd'hui quel est le stade dont Eratosthène a fait usage dans son calcul; mais quand on le connaîtrait parfaitement on n'en serait guère plus avancé; on ne pourrait en tirer aucune conséquence exacte pour la grandeur de la terre, puisque l'arc céleste et l'arc terrestre sont des approximations également incertaines. Si cette évaluation d'Eratosthène avait passé de son temps pour autre chose que pour un aperçu fort ingénieux, mais peu susceptible de précision, comment concevoir que, long-temps après, Posidonius, par des moyens bien plus inexacts, eût osé tenter un nouvel essai pour estimer à son tour la grandeur de la terre? Nous avons supposé qu'Eratosthène avait fait usage des armilles solsticiales; l'incertitude serait bien plus grande s'il eût employé le gnomon (1); elle serait extrême s'il eût employé le *scaphé*, comme le dit Cléomède; mais il est évident que Cléomède n'était pas astronome, et nous ne devons aucune confiance à cette partie de son récit. Hipparque a critiqué le degré d'Eratosthène, et la plupart de ses déterminatives géographiques: Strabon en a pris chaudement la défense; mais, en se déclarant hautement pour Eratosthène, contre son censeur, il cherche souvent à le corriger lui-même. (*Voy.* STRABON). Eutocius, dans son *Commentaire sur la Sphère et le Cylindre d'Archimède*, nous a conservé une lettre d'Eratosthène au roi Ptolémée. On y voit une histoire du fameux problême de la duplication du cube, et la description d'une machine au moyen de laquelle il trouve avec facilité, non-seulement les deux moyennes proportionnelles qui résolvent le problême, mais un plus grand nombre s'il était nécessaire. La lettre est terminée par dix-huit vers élégiaques qui en sont l'extrait, et dont le dernier nous apprend le nom et la patrie de l'auteur. On lui attribue un livre de commentaires sur le poëme d'Aratus, et un petit ouvrage intitulé: *Catastérismes*. Il est fort douteux que le commentaire soit de lui, et l'on peut souhaiter qu'il n'ait pas composé les *Catastérismes*, qui ne présentent qu'une nomenclature assez sèche de constellations, et du nombre des étoiles qui les composent, avec quelques notions très superficielles de mythologie. Ce serait tout au plus un extrait qu'un amateur aurait pû faire pour son usage, du Traité plus complet d'Eratosthène. On ne peut douter que ce savant ne fût doué d'un esprit inventif, nous en avons la preuve dans ses armilles, dans son *mésolabe*; c'est ainsi qu'on a nommé son instrument pour les moyennes proportionnelles, dans la méthode qu'il a donnée le premier pour déterminer la grandeur de la terre, et même dans son *Crible arithmétique*, pour trouver par exclusion tous les nombres *premiers*, c'est-à-dire ceux qui n'ont de diviseurs qu'eux mêmes ou l'unité. En réduisant à leur juste valeur les connaissances que nous lui devons, et qu'on a trop exagérées, on ne peut se refuser à le regarder comme un savant extrêmement recommandable, et même comme le premier fondateur de la véritable astronomie. On lui avait donné les surnoms de *Pentathle*, parce qu'il avait réussi dans cinq genres différents, de second Platon, de βῆτα, seconde lettre de l'alphabet, parce que, s'étant exercé dans tous les genres, il n'avait été le premier dans aucun, ou bien parce-qu'il fut le second directeur de la bi-

(1) Pour un gnomon de 15 pieds, deux minutes de plus ou de moins sur sa distance feraient à peine une différence d'un dixième de ligne.

bibliothèque royale d'Alexandrie. Les fragments qui nous restent des ouvrages d'Eratosthène ont été recueillis dans 1 vol. in-8°., Oxford 1672. Le plus considérable est son *Canon des rois thébains*, conservé en partie par le Syncelle, qui, de quatre-vingt-onze rois dont il contenait les noms, l'avait réduit à n'offrir plus que les trente-huit premiers. On a publié depuis: I. *Eratosthenis geographicorum fragmenta, gr. lat., edidit Gunt. Car. Seidel*, Göttingue, 1789. II. *Eratosthenis Catasterismi, græcè, cum interpretatione latinâ et commentario; curavit Jo. Conrad Schaubach*, ib., 1795, in-8°., fig.

D—L—E.

ERCHEMBERT ou ERCHEMPERT, né dans la Lombardie au 9e. siècle, suivit d'abord la carrière des armes; ayant été fait prisonnier dans un combat, il parvint à s'échapper et se réfugia dans l'abbaye du Mont-Cassin, où il embrassa la règle de S. Benoît. Peu de temps après on lui confia le gouvernement d'un monastère voisin; mais les excursions continuelles des bandits qui désolaient l'Italie le forcèrent de chercher bientôt une retraite plus assurée. On croit qu'Erchembert mourut vers 889. Il avait composé en latin une *Histoire* ou *Chronique du royaume des Lombards;* mais on n'en a conservé que l'abrégé qui commence à 774, année où Didier perdit la couronne (*V.* Didier), et finit à 888. Cet abrégé, qu'on peut regarder comme une continuation de l'histoire de Paul Diacre, a été publié pour la première fois par Antoine Caraccioli, Naples, 1626, in-4°., avec d'autres pièces. Camille Pellegrini en donna une édition plus correcte dans son *Historia principum Longobardorum*, Naples, 1643, in-4°. Burman l'inséra ensuite dans son *Thesaur. scriptor. italor.*, tome IX; Muratori dans ses *Rerum italicar. scriptor.*, tome II; et Eckhardt dans ses *Scriptores medii ævi*, tome Ier.; enfin François-Marie Pratillo, ayant fait réimprimer le recueil de Pellegrini (Naples, 1750-51, 3 tomes in-4°.), en remplit les lacunes et y ajouta des notes plus étendues. Pierre Diacre attribue encore à Erchembert *de Destructione et renovatione Cassinensis Cœnobii; de Ismaëlitarum incursione;* et Pagi le fait auteur d'une *Vie de Landulfe, premier évêque de Capoue*, mort en 879, en vers; et des *Actes de la translation du corps de l'apôtre S. Mathieu.* W—s.

ERCILLA Y ÇUNIGA (Don Alonso d'), le premier des poètes épiques de l'Espagne, chevalier de Saint-Jacques, et d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de Biscaye, naquit à Berméo, vers l'an 1525. Il était fils de Fortuné Garcia, seigneur d'Ercilla, aussi chevalier de Saint-Jacques et habile jurisconsulte. Don Alonso fut élevé à la cour de Charles-Quint, en qualité de *menin.* Il continua ses services sous Philippe II, quand cet empereur se fut consacré à la retraite. Dès l'âge le plus tendre il manifesta son goût pour la poésie et la lecture en général. Le jeune Ercilla fuyait souvent la compagnie et les amusements de ses camarades pour s'enfermer dans sa chambre, et s'occuper de quelque ouvrage nouveau qu'il avait su se procurer; il avait une passion également dominante pour l'exercice des armes: de manière que tout le temps que lui laissaient les devoirs de son emploi, il le partageait entre les lettres et l'escrime. Par son penchant décidé à ces deux exercices, il paraissait prévoir qu'il devait devenir un jour aussi bon écrivain que soldat intrépide. Il composa plusieurs poé-

sies qu'il dédia aux dames les plus aimables de la cour; mais on a perdu la trace de ces productions, et il ne nous reste d'Ercilla que son *Araucana*, et une *Glose* qu'on trouve dans le *Parnasse espagnol*. Il paraît cependant qu'il se faisait dès-lors remarquer par la pureté, l'élégance et l'énergie de son style. Don Alonso ayant été nommé page du prince Don Philippe, il l'accompagna dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, où il fixa sa demeure pendant plusieurs années. Pendant son séjour à Londres, il apprit la nouvelle du soulèvement de quelques peuples du Chili (vers 1547). On armait en Espagne pour aller punir les rebelles; Don Alonso voulut être de cette expédition, qui fut confiée à Don Garcia Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili. On croit communément qu'Ercilla ne s'enrôla que comme simple volontaire, et que dans la suite il partagea le commandement. Avant de parler d'Ercilla comme poète, considérons-le sous le rapport de soldat et de conquérant. Au sud du Chili il y a une contrée dont d'immenses rochers semblent défendre l'approche : elle était habitée par le peuple le plus robuste et le plus belliqueux de toute l'Amérique. C'est là qu'Ercilla se signala par mille prodiges de valeur. Il surmonta tous les obstacles; il soutint avec un courage héroïque des calamités de toute espèce, et il fut un des premiers qui, par leurs talents et leur courage, contribuèrent à dompter un peuple doué d'une rare force de caractère, dont l'intelligence naturelle faisait souvent échouer les projets les mieux combinés et les plus subtils stratagêmes. Ce peuple sauvage, presque nu, sut lutter pendant quatre ans, avec armes inégales, contre une nation qui était alors des plus aguerries de l'Europe (1). Mais ce fut à la bataille de Millarapue et à l'attaque de Puren que Don Alonso se distingua plus particulièrement. Dans la première les Espagnols, entourés d'ennemis et presque accablés par le nombre, durent leur salut à la présence d'esprit et à la valeur d'Ercilla, que, dans cette circonstance, ils avaient proclamé leur chef. Dans l'attaque de Puren, les Indiens s'étaient retranchés dans les gorges des montagnes de ce nom, qui étaient presque inaccessibles, et où les armes à feu ne pouvaient les atteindre; ils faisaient pleuvoir une grêle de dards et de pierres. Aucun Espagnol n'osait approcher. C'est encore Ercilla qui, parvenu à rassembler dix soldats, gravit le premier ces ravins escarpés; et, détournant l'attention des Indiens par une fausse attaque, les prend par les flancs, les fait déloger, les bat et les met en fuite (2). S'étant illustré par tant d'exploits, au lieu de rechercher un repos honorable, Don Alonso courut braver de nouveaux dangers pour découvrir des terres jusqu'alors inconnues (3). Ayant franchi les rochers de Puren, il traversa la Nabequeten, le lac Valdivia, et avec trente soldats seulement, qui formaient toute son armée, il reconnut le pays qui est entre le détroit de Magellan et l'île de Chiloé, et en prit possession au nom du roi son maître. De-là, naviguant sur l'Archipel d'Ancudbox, il parcourut les nouvelles contrées, et se disposa enfin à retourner dans sa patrie, achevant ainsi de faire le tour du monde. Tandis que Don Alonso acquérait une si juste

(1) Pour se convaincre de l'exactitude de ces faits, on peut consulter Ercilla lui-même, dans son prologue de l'*Araucana*, édit. de Madrid, 1590, et d'Anvers, 1597.

(2) *Éloge d'Ercilla*, par Mosquera de Figueroa.

(3) L'histoire des voyages d'Ercilla se trouve dans la *Chronique* de Calvete de Estrella, historiographe de Philippe II.

gloire comme soldat et capitaine, et même, si l'on veut, comme conquérant, il n'oubliait pas cependant celle qu'il pouvait se flatter d'obtenir comme poète. C'est dans le sauvage pays d'Arauco, entouré d'ennemis, souvent privé de nourriture, et n'ayant quelquefois pas d'autre lit que la terre, ni d'autre abri que le ciel; c'est là que cet intéressant jeune homme imagina d'immortaliser le peuple qu'il combattait, et les guerriers qui surent le vaincre. Voilà le sujet de son *Araucana*. Dans les loisirs que lui laissèrent ses travaux militaires, il écrivait les événements de la journée, tantôt sur de petits morceaux de papier, tantôt sur des morceaux de cuir qu'il eut dans la suite bien de la peine à mettre en ordre. C'est ainsi qu'il termina la première partie de son poëme. Bien des fois l'approche des ennemis l'obligeait à quitter son travail, et il lui fallait alors, selon son expression, *abandonner la plume pour reprendre l'épée*. A la fin de ses ouvrages, lors de son retour en Espagne, en 1554 (1), il commença la seconde partie de son poëme à bord de son vaisseau. Arrivé à Madrid, il présenta son manuscrit à Philippe II, qui ne tint aucun compte du mérite de l'auteur ni comme poète, ni comme soldat, ni comme navigateur. L'empereur d'Allemagne, moins injuste que son neveu, sut récompenser Ercilla, en le nommant son chambellan d'honneur. Sans partager l'opinion de Cervantes, qui crut pouvoir comparer l'*Araucana* aux meilleurs poëmes qu'a produits l'Italie, nous ne pouvons cependant voir avec indifférence la critique sévère autant qu'injuste qu'en ont fait les compilateurs de Moreri (édition de 1759); ceux de la Biographie anglaise (1798); le Dictionnaire historique (Caen, 1779); Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, et dernièrement M. Bouterweck, dans sa *Littérature espagnole*. Les premiers, qui semblent s'être copiés les uns les autres, lui veulent à peine accorder *quelque feu dans les batailles*. Voltaire ne sait y trouver, comme digne d'être remarqué, que la *Harangue de Colocolo*. Cependant ce poëme, connu chez toutes les nations qui cultivent les lettres, s'il n'eût eu en effet un mérite réel, n'aurait certainement pas atteint à la célébrité dont il jouit depuis plusieurs années. M. Bouterweck, qui connaît la langue espagnole, et qui ne prononce qu'après avoir examiné l'ouvrage, est celui qui lui rend un peu plus de justice. Quoiqu'il ne croie pas devoir l'honorer du nom de poëme, il lui accorde cependant un style correct, des images vraies, de belles descriptions, un intérêt qui va toujours en croissant, une espèce d'ensemble et d'unité d'action, et un esprit d'héroïsme répandu dans tout l'ouvrage. Que lui fallait-il donc pour mériter le nom de poëme? un plus grand nombre de fictions poétiques? le mélange des fables de la Mythologie? Mais c'est précisément cette abondance d'inventions qu'on blâme dans le Tasse, quoique ce défaut n'ait pas empêché qu'il soit le premier des épiques modernes. Ercilla, en écrivant une histoire, a voulu l'orner de tous les charmes de la poésie,

(1) Tous les biographes étrangers disent qu'Ercilla se trouva à la bataille de St.-Quentin, où *il combattit sous les ordres de son maître*. Il est certain qu'étant retourné en Espagne en 1554, il aurait pu se trouver à cette bataille, qui n'eut lieu qu'en août 1557. Mais ni l'auteur de son éloge (Mosquera de Figueroa, auditeur-général des armées, édition de Madrid et d'Anvers), ni les biographes espagnols, n'en font mention. Ercilla lui-même semble le désavouer, lorsque dans son *Araucana* (2e. part., ch. 27), il feint que Bellone lui apparaît en songe, et, le transportant sur une montagne élevée, présente devant ses yeux les plaines de St.-Quentin, l'assaut de cette place, et la bataille qui s'en suivit, sans qu'il soit question de sa personne; et si, en effet, il s'y fût trouvé, il n'aurait certainement pas voulu perdre sa part à la gloire de cette mémorable journée.

sans cependant nuire au fond de son sujet. Il s'en faut bien que son ouvrage soit exempt de défauts. Les récits de la bataille de Saint-Quentin et de celle de Lépante sont étrangers au sujet, et ne font que nuire à l'action principale. L'auteur s'est permis une digression pour faire la cour à son maître, ainsi que l'Arioste et le Tasse en faisaient souvent pour élever jusqu'aux nues la maison d'Este. Outre ce défaut, parmi les *octaves* du style le plus élevé, et au milieu des pensées les plus sublimes, on trouve souvent des vers assez faibles et des idées trop communes; mais dans l'ensemble, le style ainsi que les images ne sont nullement indignes de la majesté de l'épopée, et il est juste de convenir que, comme poète, notre auteur a tiré de son sujet tout le parti dont il était susceptible, sans nuire à la vérité de l'Histoire. Ercilla n'a pas, il est vrai, la force, la hardiesse, la morale profonde de Milton; mais il n'en partage pas non plus les absurdités. Son poëme, bien au-dessous de la *Jérusalem délivrée*, peut, sous différents rapports, être considéré comme fort au-dessus de la *Henriade*; et c'est lui assigner la place qui lui convient, que de le faire marcher de pair avec la *Lusiade*. Quoi qu'il en soit, son *Araucana* lui valut plus de réputation que de faveur et de fortune. Dégoûté de la cour, pour le peu de considération que le roi avait accordé à ses talents militaires et poétiques, il voyagea presque tout le reste de sa vie. Cependant il publia à Madrid, en 1577 (1), les deux premières parties de son poëme, qu'il dédia au roi par une épître bien laconique. En 1590, il publia les trois parties. Il mourut enfin dans la même ville vers l'an 1595, à l'âge de 70 ans. Après sa mort il eut un continuateur (Don Diego de Santistevan), qui y ajouta les chants 36e. et 37e., mais qui est bien inférieur à son modèle. Ercilla était d'une belle figure, d'un maintien noble et d'une taille avantageuse. Ses yeux étaient grands, noirs et pleins de feu. Il avait un cœur généreux et noble, et un caractère doux, affable et prévenant. Voici les principales éditions de son *Araucana:* Madrid, 1577; ib., 1590; Barcelone, 29 avril 1592; Bruxelles, 1595, 3 parties; Salamanque, 1597, 2 parties; Anvers, 1597, 3 parties, in-12, par Pierre Ballero; Madrid, 1632, vol. in-12; *ibidem*, 1733, in-fol.; *ibid.*, Sancha, 1776, 1785, 2 vol. in-8°., fig. On ne connaît pas de traduction française de la *Araucana*. M. Langlès en a presque achevé une qu'il ne destine pas à l'impression. J. B. Chr. Grainville avait aussi entrepris une traduction, ou plutôt une imitation de ce poëme; on n'en a imprimé que l'épisode de *Glaura*, qui fait partie du 28e. chant: ce fragment se trouve au tome VII des *Quatre Saisons du Parnasse*, pag. 190-199. B—s.

ERDOEDI (Gabriel-Antoine, comte d'), né en Hongrie, et mort doyen des suffragants de ce pays au milieu du dernier siècle. Il fit imprimer à ses frais en 1721, à Tyrnau, un ouvrage intitulé: *Opusculum theologicum in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, pœnis eos aut exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit?* On a souvent attribué cet ouvrage à Erdœdi, qui le fit imprimer;

(1) Cette date, que nous avons tirée des biographes du *Parnasse espagnol*, nous a servi à établir l'année de la naissance de notre auteur, qu'aucune biographie n'avait encore fixée. Il en résulte que don Alonso avait, en 1577, près de cinquante-deux ans; à son retour de l'Amérique, il n'en avait que vingt-neuf, et par conséquent il était né en 1525.

mais il avait pour auteur le jésuite Samuel Pinson. Comme il y régnait un ton d'intolérance trop violent, l'empereur en fit défendre la vente, et il est maintenant au nombre des livres très rares. Voy. *Clément*, *Biblioth. cur.*, tom. VIII, pag. 92. Clément ne connaissait pas cependant le véritable auteur de l'ouvrage, qui est indiqué par Adelung dans le *Supplément au Dictionnaire de Jocher*, art. *Erdœdi*. C—AU.

ERDT (PAULIN), franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgau, né à Wertoch en 1737, mort le 16 décembre 1800, s'est distingué par son zèle à combattre les esprits forts, tant par les écrits qu'il a composés que par ceux qu'il a traduits du français et de l'anglais. Ses ouvrages sont presque tous en allemand; quelques-uns sont intéressants pour l'histoire littéraire et la bibliographie. On en trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel. Nous citerons seulement : I. *Historiæ litterariæ theologiæ rudimenta octodecim libris comprehensa*, *seu via ad historiam litterariam theologiæ revelatæ*, *adnotationibus litterariis instructa*, 4 vol. in-8°. Le plan de cet important ouvrage avait paru séparément, sous le titre de *Conspectus*, Augsbourg, 1785, in-8°. II. *Eclaircissements sur la doctrine actuelle des académies* (universités) *dans les Etats autrichiens*, ibid., 1785, in-8°.; III. *Introduction élémentaire pour les bibliothécaires et les amateurs de livres*, ibid., 1786, in-8°.; IV. *premiers Principes d'histoire littéraire*, *pour servir d'introduction à une histoire complète de la théologie*, ibid., 1787, in-8°. C. M. P.

EREMITA. *V*. ERMITE (l').

EREVANTSI (MELCHISEDECH, en arménien *Melk'hiseth*), célèbre docteur ou vartabied arménien, né en 1550 à Vejan, bourg situé dans le territoire d'Erivan. Dès sa tendre jeunesse, il embrassa l'état monastique, et il étudia avec la plus grande ardeur la métaphysique, la philosophie et l'éloquence, sous le fameux vartabied Nersès Peghlou. Il passa quinze années de sa vie, qu'il consacra entièrement à l'étude, dans un monastère de l'île de Lim, située au milieu du lac de Van. Il sortit ensuite de sa retraite, parcourut les diverses provinces de l'Arménie, et y fonda une grande quantité d'écoles, pour répandre l'instruction dans sa patrie. Il revint ensuite dans le monastère de l'île de Lim. En l'an 1629, le patriarche Moïse III, sur le bruit de son savoir et de ses vertus, l'appela à sa cour, et le créa chef du collége établi dans la résidence patriarchale d'Edchmiadsin. Le docteur Erevantsi mourut ensuite à Erivan en 1631, ou 1080 de l'ère arménienne. Ses ouvrages, qui sont restés manuscrits, sont : I. *Analyse de la philosophie d'Aristote;* II. *Analyse des ouvrages de David le philosophe;* III. *Commentaire sur Porphyre;* IV. un *Traité sur la grammaire*; V. un *Traité sur la logique*. S. M—N.

ERIBERT, chef de parti au XIe. siècle, fut en 1018 le successeur d'Arnolfe II sur le siége archiépiscopal de Milan. Cette dignité lui donnait le premier rang parmi les princes d'Italie : son ambition, ses talents et son énergie surpassaient encore son pouvoir. En 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrad le Salique, tandis que les grands avaient voulu lui opposer un prince français. Il alla d'abord lui rendre hommage à Constance; il l'accompagna ensuite jusqu'à Rome à la tête de ses vassaux, et au retour il fut

nommé lieutenant de l'empereur en Lombardie : Eribert exerça cet emploi avec une grande vigueur. Il soumit en 1027 la ville de Lodi, à laquelle il donna de sa main un nouvel évêque; l'année suivante il enleva et fit périr dans les flammes les habitants de Montfort, au diocèse d'Asti, qu'on accusait de manichéisme. En 1034 il commanda les troupes que Conrad tirait d'Italie pour soumettre le royaume d'Arles. Cependant son orgueil et ses procédés arbitraires excitèrent, l'année suivante, les gentilshommes de Lombardie, nommés alors Vavasseurs. Le peuple milanais embrassa le parti de son archevêque; celui de Lodi avec tous les campagnards s'attacha aux Vavasseurs. Il en résulta une violente guerre civile, et comme l'empereur Conrad se déclara contre l'archevêque et le fit arrêter, celui-ci s'échappant de sa prison, tourna ses armes contre l'empereur lui-même. Cette guerre civile eut plusieurs suites importantes; elle donna occasion à Conrad le Salique de publier la fameuse constitution qui rendit les fiefs héréditaires, et qui fixa le droit public de l'Europe. Dans la même guerre Eribert plaça à la tête des armées italiennes le carroccio ou char des étendards, à l'imitation de l'arche d'alliance. Ce char, traîné par des bœufs, était toujours entouré par les meilleurs guerriers de l'armée; on faisait dépendre de sa conservation ou de sa perte, l'honneur ou la honte des combats, et l'obligation de le défendre était confiée à l'infanterie : celle-ci se perfectionna; ce qui changea le système de la guerre et même celui de la politique, en donnant aux villes et aux compagnies bourgeoises une importance qu'elles n'avaient point auparavant. Enfin, la rivalité excitée par Eribert entre les citoyens et les gentilshommes, fut le premier symptôme de cet esprit d'indépendance qui se développa ensuite dans les républiques italiennes. Eribert se réconcilia en 1040 avec Henri III, fils et successeur de Conrad le Salique : il demeura neutre dans la guerre civile entre les nobles et les bourgeois de Milan, qui se renouvela vers cette époque. Il mourut au commencement de l'année 1045.

S. S—I.

ERIC Ier. — VIII, rois de Suède, dont l'histoire est peu connue : ils régnèrent dans le 9e. et le 10e. siècles. Le plus remarquable fut Eric VIII, monté sur le trône vers l'an 954. Une victoire signalée, qu'il remporta sur son compétiteur Styrbioern, qui était secondé par le roi de Danemark, lui fit donner le surnom de *Victorieux*. On prétend que ce fut lui qui créa en Suède la dignité de *iarl*, répondant à celle de maire ou comte du palais.

C—AU.

ERIC IX, surnommé le *Saint*, élu roi de Suède en 1152, et reconnu en Gothie l'an 1155. Il était fils d'un seigneur puissant nommé Jwar, et commença une dynastie qui alterna dans le gouvernement avec la maison de Swerker. Eric régnait à cette époque où l'enthousiasme religieux conduisait des armées de Français, d'Allemands, d'Anglais en Palestine, pour combattre les infidèles. Le roi de Suède, trop éloigné du centre de l'Europe pour s'associer à ces expéditions, mais animé du plus grand zèle pour la propagation du christianisme, résolut d'entreprendre une croisade contre les nations septentrionales, encore attachées au paganisme; Henri, évêque d'Upsal, né en Angleterre, accompagna le roi dans cette croisade qui fut dirigée contre les Finnois, établis entre les golfes de Finlande et de Bothnie. Ce peuple résista et défendit avec

opiniâtreté son culte et son indépendance. Le roi ne put faire d'établissement que sur la côte, et l'évêque d'Upsal, qui voulut propager le nouveau culte, fut assassiné. Retourné en Suède, Eric s'occupa avec beaucoup de zèle de l'administration intérieure, et fit plusieurs institutions utiles pour avancer la civilisation. Mais malgré ses vertus et l'amour de son peuple, ce prince ne put échapper aux funestes effets de la violence et de la rudesse qui caractérisaient son siècle. Magnus, venu de Danemarck, rassembla des troupes, et marcha contre Eric vers l'an 1160 ; il approchait d'Upsal lorsqu'on avertit le roi, qui faisait sa prière dans le temple de cette ville. N'ayant pas voulu l'interrompre, il fut cerné et tomba au pouvoir de Magnus, qui lui trancha la tête. Le peuple éclata en regrets ; il fit son patron du monarque que la barbarie du vainqueur lui avait enlevé. Le tombeau d'Eric, canonisé par l'Eglise, reçut annuellement les hommages de la dévotion. Ses reliques furent conservées dans le temple d'Upsal, où on les montre encore (*V.* CHARLES VIII, de Suède). C—AU.

ERIC X — XI. L'usurpateur Magnus fut chassé par Charles, fils de Swerker, mais Canut, fils de S. Eric, assassina ce nouveau souverain, et monta sur le trône. Il eut un fils qui régna en Suède sous le nom d'ERIC X, de 1210 à 1216, et qui est regardé comme le premier roi de Suède qui ait été couronné solennellement ; il porte dans les Chroniques le surnom d'*Ethique*. — Son fils ERIC XI, surnommé le *Bègue*, parvint au trône l'an 1222, après Jean Ier., dernier souverain de la maison de Swerker. Eric XI mourut en 1250, ne laissa point d'enfants, et le trône de Suède passa dans la maison des Folkungar (*V.* BIRGER). C—AU.

ERIC XII, roi de Suède, de la maison des Folkungar, était fils de Magnus, surnommé le *Leurré*, et de Blanche de Namur. En 1344 il fut déclaré co-régent de son père par un parti puissant du clergé et de la noblesse. Ce partage du pouvoir fit naître une guerre entre le père et le fils. Celui-ci mourut en 1359, selon les uns, d'une maladie épidémique ; selon les autres, du poison que lui fit donner sa propre mère. Il avait épousé Béatrix de Brandebourg, qui mourut en même temps que lui. C—AU.

ERIC XIII en Suède et VII en Danemarck, était fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de Marguerite, fille de Waldemar, né en 1382. Il fut nommé en 1397 héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norvège, que Marguerite venait d'unir par le traité de Calmar. Après avoir été associé quelque temps au pouvoir, il régna seul après la mort de Marguerite, arrivée en 1412. Dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il prit des mesures opposées aux vrais intérêts de la vaste monarchie qu'il devait gouverner, et aliéna tous les esprits ; il affaiblit surtout son crédit et ses ressources en faisant une guerre inutile et peu glorieuse aux comtes de Holstein pendant vingt-six ans. Les Suédois se soulevèrent contre lui (*V.* ENGELBRECHT), et le déclarèrent déchu du trône. Les Danois imitèrent cet exemple ainsi que les Norvégiens, et en 1439 il ne restait à Eric que l'île de Götland, où il se livra à la piraterie. Obligé de quitter également cet asile, il se retira à Rugenwalde en Poméranie, où il mourut l'an 1459. Il avait été marié à Philippine, fille de Henri IV, roi d'Angleterre, princesse éclairée et vertueuse, qui eût peut-être prévenu la chute du roi, si elle ne lui avait été enlevée trop tôt. Eric avait

été décoré par le roi d'Angleterre de l'ordre de la Jarretière. Ce prince aimait les lettres, et avait obtenu du pape Martin V l'érection d'une université dans son royaume; mais ce projet ne put être exécuté alors, les fonds qu'il y destinait ayant été absorbés par les guerres qu'il eut à soutenir. Pendant sa retraite à l'île Götland il composa une Chronique intitulée : *Historica narratio de origine gentis Danorum et de regibus ejusdem gentis, à Dano usque ad annum* 1288. On la trouve dans les *Scriptores rerum septentrionalium* d'Erpold Lindenbrog, et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter. C—AU.

ERIC XIV, roi de Suède, fils de Gustave Vasa, et de Catherine de Lauenbourg, naquit le 15 décembre 1533, et succéda à son père en 1560. Doué par la nature d'un esprit vif et d'une ame active, il avait acquis des connaissances très variées, et semblait destiné à régner avec gloire; mais son caractère était violent, et de fréquents accès de mélancolie le rendaient inquiet, irrésolu et ombrageux. Les prérogatives que Gustave Wasa avait accordées aux ducs, ses frères, lui inspiraient de la jalousie, le gênaient dans l'administration, et favorisaient les vues de plusieurs ambitieux, qui semèrent la discorde dans la famille royale. En 1561, Eric se fit couronner avec beaucoup de pompe à Upsal, et en même temps il créa les dignités de comte et de baron, jusqu'alors inconnues en Suède. Peu après il entreprit un voyage en Angleterre, pour demander la main d'Elisabeth; mais une tempête violente le força de revenir et il envoya des négociateurs à Londres. Elisabeth donna quelques espérances qui ne furent cependant jamais réalisées. Eric ne fut pas plus heureux dans ses autres projets de mariage, et enfin il résolut d'épouser Catherine Mansdoter, fille d'un caporal; les états donnèrent leur consentement à cette union; mais les grandes familles du pays et les ducs en témoignèrent un mécontentement qui augmenta les inquiétudes du roi. Il prit surtout un grand éloignement pour Jean, son frère aîné, duc de Finlande, et le fit mettre en prison avec sa femme. Cependant son attention fut détournée pendant quelque temps de ces troubles domestiques par la guerre qu'il eut à soutenir contre la Pologne et le Danemark. Il eut d'abord des succès, conquit une partie de l'Esthonie, et enleva aux Danois un grand nombre de vaisseaux; mais ayant pris de fausses mesures, et refusant d'écouter les conseils de ses généraux, il éprouva des revers, surtout du côté du Danemark. Joeran Pehrson, homme vil et cruel, s'empara de sa confiance, et l'entraîna à des actes de dureté et d'injustice qui excitèrent un mécontentement général. En 1567, il assembla les états à Upsal, et leur enjoignit d'instruire le procès des seigneurs qu'il croyait coupables, et qu'il avait fait arrêter. Les états déclarèrent que les preuves ne leur paraissaient pas suffisantes pour condamner les accusés. Le roi entra en fureur; il se rendit à la prison où était détenu Nicolas Sture, et après l'avoir accablé de reproches, il lui enfonça un poignard dans le bras; ayant frappé une seconde fois, il sort le poignard et ordonne à un domestique de lui ôter la vie. Plusieurs autres furent immolés par les drabans du roi, qui, toujours en proie à sa rage, quitte la ville et parcourt les champs pendant quatre jours, sans vouloir écouter aucune représentation. Le regret commença cependant à se faire sentir, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il se laissa ramener à Upsal.

Il renvoya l'odieux Pehrson, remit en liberté Jean son frère, et chercha à se réconcilier avec les familles puissantes. Mais ce retour à la raison et à la prudence ne fut pas de longue durée. Pehrson rentra en faveur, et les persécutions, les emprisonnements recommencèrent. Enfin, le duc Jean, de concert avec un autre frère du roi, Charles, duc de Sudermanie, se mit à la tête d'une insurrection; les deux princes, secondés par plusieurs seigneurs puissants, rassemblèrent une armée, et marchèrent sur Stockholm. Eric entra en négociation, livra son favori Pehrson, qui fut exécuté sur le champ, et fit plusieurs propositions d'accommodement. Mais les princes poussèrent le siége de la capitale et s'en emparèrent. Le roi, abandonné de ses troupes et de ses ministres, se retira d'abord dans la cathédrale et ensuite au palais. Il implora la clémence de ses frères, et se reconnut leur prisonnier. Conduit à la cathédrale, il fit publiquement l'aveu de ses torts, et résigna la couronne; le lendemain, Jean fut proclamé roi, et les états confirmèrent son autorité par un décret solennel. Ayant reproché à son frère sa démence, celui-ci lui répondit : « Je n'ai été fou qu'une seule » fois, c'est lorsque je t'ai rendu la » liberté. » Eric fut traité avec une dureté révoltante par son successeur, qui le fit traîner de prison en prison, le priva de tous les adoucissements qu'il sollicita, et même des secours de la religion. Son malheureux sort commençait a exciter l'intérêt, et il se forma des projets pour le délivrer. Jean en ayant été averti, ordonna de terminer les jours de son frère par le poison. Eric expira le 26 février 1577. Il avait montré pendant sa détention un grand courage d'esprit, et s'était livré à l'étude pour se distraire de ses peines. Catherine, sa femme, lui témoigna le plus grand attachement pendant sa captivité, et brava plus d'une fois la colère de Jean pour procurer des secours à son malheureux époux. Elle lui avait donné un fils nommé Gustave, qui fut dépouillé de ses droits à la succession, et qui vécut dans l'étranger. Quoique le règne d'Eric XIV fût très orageux, et qu'il n'ait duré que 9 ans, il ne fut pas sans influence sur le rôle que la Suède joua ensuite parmi les puissances de l'europe. Ce fut pendant ce règne que les limites du royaume prirent une plus grande extension à l'est, et que les Suédois devinrent maîtres d'une partie de l'Esthonie; que la marine suédoise gagna un plus grand développement; et que les relations commerciales devinrent un des premiers objets de l'attention du gouvernement. Eric protégea les sciences et les savants, et créa plusieurs institutions littéraires. On conserve de lui quelques ouvrages qu'il rédigea pendant sa captivité, et l'on fait encore usage dans les églises du pays, de plusieurs cantiques qu'il composa dans les dernières années de sa vie. C—AU.

ERIC Ier., surnommé *le Bon*, premier roi de ce nom de tout le Danemark (1). Il régna vers la fin du 11e. siècle. Ce fut à sa demande que le pape donna au Danemark un primat, qui obtint le titre d'archevêque, et résida dans la ville de Lund en Scanie. Eric était très religieux; il fit deux voyages à Rome, et reçut les moines de Cîteaux en Danemark. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et pour apaiser ses remords et faire sa paix avec l'église, il entreprit un péle-

(1) Il y avait eu un roi du même nom au neuvième siecle, mais qui ne régna que sur une partie du Danemark; quelques historiens lui ont cependant donné le nom de premier. Nous avons suivi l'ordre indiqué par Mallet, *Histoire de Danemarck*, ouvrage généralement estimé.

rinage à Jérusalem; mais il mourut sur la route, dans l'île de Chypre, l'an 1103. Dans les premières années de son règne, Eric avait fait une expédition contre les Vandales, et s'était emparé de leur capitale, nommée Jullin, ou Jombsbourg. Il sut aussi se faire respecter dans son royaume, par sa vigilance et les soins qu'il donnait à l'administration. Sa bonté et sa générosité le rendaient cher au peuple; les anciennes chroniques disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfants, et que personne ne le quittait sans consolation. C—AU.

ERIC II, surnommé *Emund*, roi de Danemark, parvint au trône vers l'année 1135. Il eut, comme Eric Ier. une guerre à soutenir contre les Vandales, qui se rendaient redoutables par leurs pirateries. Le pouvoir des évêques s'étant beaucoup augmenté, le roi eut avec eux de fréquentes querelles. Son règne dura deux ans. — Il eut pour successeur ERIC III, surnommé l'*Agneau*, qui se fit moine à Odensée, en 1147, après un règne peu remarquable. C—AU.

ERIC IV—ERIC VI, rois de Danemark, pendant le 13e. siècle. Ces rois régnèrent à une époque fertile en révolutions, et en catastrophes. Les princes cadets de la maison royale étaient devenus des vassaux puissants, et des rivaux du trône. D'autres vassaux aspiraient également à l'indépendance, et le clergé refusait d'obéir aux ordres du monarque, en réclamant ses priviléges et ses rapports avec la cour de Rome. Eric IV, surnommé *Plog penning*, à cause d'un impôt qu'il avait mis sur les charrues, fut mis à mort, en 1250, par l'ordre de son frère Abel, qui le remplaça sur le trône (*V.* ABEL.). — ERIC V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné près de Viborg en Jutland, l'an 1286. — ERIC VI, son fils, surnommé *Menred*, eut des différents avec le roi de Norvège; les troubles intérieurs avaient augmenté pendant sa minorité, et la régence de sa mère, Agnès de Brandebourg. Lorsqu'il mourut, en 1319, Christophe II, son frère, étant monté sur le trône, le Danemarck tomba dans un état de confusion et d'anarchie qui dura pendant plusieurs années, et pendant lequel ce royaume fut menacé d'être dissous (*Voy.* CHRISTOPHE II.). C—AU.

ERIC VII, roi de Danemark. *Voy.* ERIC XIII de Suède.

ERIC OLAI, ou ERIC D'UPSAL, docteur en théologie, et doyen du chapitre d'Upsal, vivait dans le 15e. siècle, et composa par ordre du roi Charles VIII une Histoire de Suède en latin, sous le titre d'*Historia Sueorum Gothorumque*. Cette histoire se termine à l'année 1464; elle fut publiée la première fois à Stockholm, en 1615, par Jean Messenius; en 1654, Loccenius la fit réimprimer dans la même ville. Eric Olaï n'est pas exempt d'erreurs et de préventions; mais il manquait de guides, et ne pouvait souvent recourir qu'aux traditions pour suppléer aux monuments. Il n'y avait eu avant lui que des relations incomplettes, rédigées par les moines, et des chroniques rimées, où la vérité historique était plus d'une fois sacrifiée à la mesure et à la rime. C—AU.

ERICEIRA (FERNAND DE MENEZES, comte D'), né à Lisbonne le 27 novembre 1614, y mourut le 22 juin 1699, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il consacra aux lettres tous les loisirs d'une vie glorieusement occupée à servir l'état et dans les armées et dans les conseils. On a de lui : I. *Vida*, etc., *la Vie du roi Jean Ier.*, Lisbonne, 1677,

in-4°. Les critiques portugais louent le style de cet ouvrage. II. *Historia*, etc., *Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol. Cette histoire peut avoir de l'importance, et offrir des renseignements exacts et sûrs; car Ericeira avait été pendant plusieurs années gouverneur de Tanger. III. *Historiæ Lusitanæ*, etc., *Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, Lisbonne, 1734, 2 vol. grand in-4°., publié par le P. Antonio dos Reys, de l'oratoire. Ce sont là les plus importantes productions imprimées du comte Ericeira. Il a laissé en manuscrit des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles; des traités de mathématiques et de philosophie; des discours politiques; des discours académiques; la vie d'Isabelle (ou Elisabeth) de Savoie, reine de Portugal, en latin et en portugais; un roman historique, dont il est lui-même le héros sous le nom de Felisardo. Sa vie, écrite en latin par le P. dos Reys, se trouve au commencement de son Histoire de Portugal.

B—s s.

ERICEIRA (Louis de Menezes, comte d'), frère du précédent, naquit à Lisbonne le 22 juillet 1632. Il fut grand homme de guerre, grand homme d'état et littérateur distingué. Le Portugal lui dut l'établissement de plusieurs importantes manufactures. Son palais était orné des ouvrages du cavalier Bernini et de notre fameux peintre Lebrun. L'italien, le français, l'espagnol lui étaient également familiers; il les savait aussi bien écrire que parler. Une mort prématurée termina une vie si glorieuse. Dans un accès de frénésie mélancolique, le comte d'Ericeira se jeta par une fenêtre, dans la nuit du 26 mai 1690. Il a écrit en portugais une Vie de Scanderbeg, Lisbonne, 1688, et une Histoire de la restauration du Portugal, Lisbonne, 1679 et 1698, 2 vol. in-fol. C'est l'histoire du Portugal depuis 1640 jusqu'en 1668, sujet que son frère a, comme nous l'avons dit, traité en latin. Le journal des savants de janvier 1681 fait un pompeux éloge de cet ouvrage: « tout y est grand, dit le journaliste, » le sujet, la manière de l'écrire et » l'auteur même. » Il existe quelques autres ouvrages du comte d'Ericeira, tant imprimés qu'inédits. Dans cette dernière classe sont des poésies et comédies espagnoles, des relations militaires, des discours académiques. — Un autre Louis de Menezes, comte d'Ericeira, vice-roi des Indes portugaises, s'est aussi distingué dans les lettres. On lui doit: I. un *Supplément* au Dictionnaire de Moréri, qui a été fondu dans l'édition de 1759; II. un *Supplément* au Dictionnaire portugais de Bluteau; III. *Estado presente de Asia, principalmente de la China, del anno de* 1719, formant, avec plusieurs Lettres et Mémoires de la vice-royauté de l'Inde, 3 vol. in-fol., manuscrits, en portugais, selon la *Biblioteca* d'Antonio de Leon-Pinelo, édition de 1729.

B—s s.

ERICEIRA (François-Xavier de Menezes, comte d'), est plus connu en France que les trois Ericeira que nous venons de nommer. Boileau, dont il avait traduit l'Art poétique en vers portugais, lui a écrit une lettre de remercîment qui a donné parmi nous au nom d'Ericeira une sorte de célébrité. Les Portugais mettent le comte François d'Ericeira au nombre de leurs plus grands hommes. Il était fils de Louis d'Ericeira, et naquit à Lisbonne le 29 janvier 1673. Dès ses plus jeunes années il montra pour les lettres et les

sciences les plus merveilleuses dispositions. La carrière militaire dans laquelle il entra, appelé par sa naissance et l'exemple de sa famille, ne le rendit point étranger à la littérature. Il trouva le temps, au milieu des fonctions publiques, de composer un très grand nombre d'ouvrages, et d'entretenir une vaste correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe savante. Muratori, Bianchini, Leclerc, Bayle, Renaudot, Bignon, Feijoo, Mayans étaient en relation avec lui. Il était de la société royale de Londres et de plusieurs autres académies. Louis XV lui fit présent du catalogue de sa bibliothèque et de vingt-un volumes d'estampes. Il possédait lui-même une très nombreuse collection de livres, d'instruments et de machines, qu'il communiquait avec une rare complaisance. Il mourut le 21 décembre 1743, à l'âge de soixante-dix ans. La collection des Mémoires de l'académie royale de Lisbonne contient une foule de discours, de dissertations, de remarques de tout genre par le comte Ericeira. Il est auteur d'un poëme épique, intitulé *Henriqueida*, et d'un nombre considérable de poésies de circonstance. Parmi ses ouvrages inédits, qui sont fort nombreux, se trouve cette traduction de l'art poétique de Boileau, dont nous avons parlé plus haut. Boileau avait eu le projet de la faire imprimer; mais l'abbé Regnier Desmarais, auquel il l'avait prêtée, égara le premier chant. « J'ai eu, » dit Boileau, la mauvaise honte de » n'oser récrire à Lisbonne pour en » avoir une autre copie. » Si l'on devait prendre à la lettre les éloges que Boileau donne à cette traduction, l'on aurait fort à se plaindre de sa mauvaise honte. « Vous enrichissez, » dit-il au comte d'Ericeira, en style de Balzac, « toutes mes pensées en » les exprimant; tout ce que vous maniez se change en or, et les cail» loux mêmes, s'il faut ainsi parler, » deviennent des pierres précieuses » entre vos mains, » et le reste. Un poète est toujours fort indulgent pour un grand seigneur qui se donne la peine et lui fait l'honneur de le traduire; de sorte qu'il y aurait quelque risque à régler nos regrets sur ce pompeux éloge. Ce qu'il faut encore remarquer c'est que Boileau n'avait, de son propre aveu, qu'une connaissance très imparfaite du portugais. B-ss.

ERICEIRA (Jeanne-Joséphine de Menezes, comtesse d'), mère du précédent, fille de Fernand d'Ericeira, et femme de Louis d'Ericeira, se montra digne de porter ce nom illustre. Elle naquit à Lisbonne le 13 septembre 1651. Son père lui apprit le français, l'italien et l'espagnol; le jésuite Mello le latin. Elle faisait très agréablement des vers, et écrivait en prose avec beaucoup de goût et d'élégance. Ses principales productions sont un Poëme moral, intitulé *Despertador*, etc., le *Réveil du songe de la vie*, et une traduction portugaise des *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. Elle a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres des Poésies françaises, italiennes, espagnoles et portugaises; des Lettres; des Comédies; une Vie de S. Augustin; le Triomphe des femmes, traduit du français. La comtesse d'Ericeira mourut d'apoplexie le 26 août 1709.

B—ss.

ERICI (Jacob) savant suédois, né à Stockholm dans le 16e. siècle, mort le 10 décembre 1619, fut longtemps professeur de langue grecque à Stockholm et à Upsal, et fit imprimer en 1584, dans la première de ces

villes, le discours d'Isocrate à Démonicus. C'est un des premiers monuments de l'étude du grec en Suède, où cette étude ne se développa que vers le milieu du 17e. siècle., lorsque l'université d'Upsal eut été réorganisée par Gustave Adolphe. — Il y a eu en Suède quelques autres savants du nom d'Erici, parmi lesquels nous remarquerons *Isaac* Erici, auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Calendarium ecclesiast. Sueticum in quo vitæ sanctorum, quorum nomina in fastis Sueticis occurrunt, breviter enarrantur.* C—au.

ERIZATSY (Sargis ou Sergius), très savant évêque arménien, qui naquit, vers le milieu du 13e. siècle, à Eriza ou Arzendjan, ville d'Arménie. Il est fameux, parmi les Arméniens, pour ses connaissances dans la théologie et le droit canonique. En 1286, Jacques Ier., patriarche de Sis, l'appela à sa cour et le fit son secrétaire. En 1291, il fut sacré évêque d'Arzendjan, sa patrie, et peu de temps après le roi des Arméniens de Cilicie, Hayton ou Hathoum II, le fit aumônier de son palais. En 1306, il assista à un grand concile qui se tint à Sis, capitale de la Cilicie, et il mourut peu de temps après. Il a écrit : I. Un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse ;* II. une *Explication des Canons de l'Eglise;* III. un *Discours sur la prédication des Apôtres et sur la propagation du Christianisme.* Tous ces ouvrages sont restés manuscrits. S. M—n.

ERIZZO (Sébastien), en latin *Ericius* ou *Echinus* (hérisson), antiquaire, philosophe et savant littérateur italien, naquit à Venise, le 19 juin 1525; son père était sénateur et sa mère de la noble famille Contarini. Il fit ses études à Padoue, y acquit une connaissance parfaite des langues grecque et latine, et se livra ensuite avec ardeur à l'étude de la philosophie antique. De retour à Venise et devenu sénateur, il se distingua dans le conseil des Dix par la gravité de son caractère et de ses mœurs. Il continua de cultiver les lettres et la philosophie ; il prit aussi un goût très vif pour les antiquités, et particulièrement pour les médailles. Il forma dans sa maison un musée curieux qui, après sa mort, resta quelque temps à sa famille, fut ensuite acheté par un sénateur du nom de Tiepolo, et enfin publié par le procurateur de Saint-Marc, Lorenzo Tiepolo, avec de magnifiques gravures. Erizzo était doué d'une mémoire prodigieuse, ce qui rendait sa conversation aussi instructive qu'agréable. Il était excellent juge des ouvrages des autres et très modeste sur les siens; il en écrivit de différents genres, qui furent tous publiés de son vivant et sous ses yeux; mais la plupart le furent par de savants éditeurs, tels que le Ruscelli et le Dolce, qui trouvaient sans doute leur compte à lui en épargner le soin. Il y trouvait aussi son propre compte; car un éditeur peut, dans une préface ou dans une épître dédicatoire, dire de l'ouvrage qu'il publie, et même de l'auteur, ce que cet auteur ne pourrait pas dire lui-même. Erizzo mourut âgé d'environ soixante ans, le 5 mars 1585. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Trattato dell' istrumento e via inventrice de gli antichi*, publié par Ruscelli, Venise, 1554, in-4°.; II. *Discorso de i Governi civili, a messer Girolamo Veniero*, imprimé la première fois avec le Traité de Barthelemi Cavalcanti, sur *les meilleurs gouvernements des républiques anciennes et modernes*, Venise, Sansovino, 1555, in-4°.; ensuite par un autre imprimeur, *ibid.*,

1571, in-4°.; et avec d'autres traités de différents auteurs sur la même matière, Venise, chez les Alde, 1591, in-8°.: il en a été fait depuis plusieurs éditions; III. *Discorso sopra le medaglie de gli antichi, con la Dichiarazione delle monete consulari e delle medaglie degli imperadori romani*, Venise, 1559, in-4°. Ce livre eut un tel succès, qu'il en parut trois éditions dans la même année; l'éditeur, Ruscelli, dédia la première à Sigismond Auguste, roi de Pologne; et son épître dédicatoire, réimprimée, avec la même date, en tête de l'édition corrigée et augmentée qui parut douze ans après sans date, a trompé plusieurs bibliographes. Le titre de cette édition, beaucoup meilleure et plus estimée que les trois premières, porte que l'ouvrage est *di nuovo in questa quarta edizione dall' istesso autore revisto et ampliato*, Venise, in-4°., *con le figure delle medaglie*. Elle est, comme nous l'avons dit, sans date; mais on sait qu'elle parut en 1571. Cet ouvrage, plus ample et encore plus méthodique que celui de Vico, publié en 1555, fait époque dans la science numismatique, et, malgré les progrès qu'elle a faits depuis, jouit encore de l'estime des savants. Vico habitait Venise dans le même temps qu'Erizzo; il avait comme lui un riche cabinet de médailles, et ces deux savants, cultivant à la fois la même science, ne pouvaient pas être inconnus l'un à l'autre. Érizzo publia son ouvrage quatre ans après que celui de Vico eut paru, et cependant il n'y parle ni de Vico ni de son livre; Foscarini, dans son Histoire de la littérature italienne, n'a pu se dispenser de faire remarquer ce silence, qui ne peut être l'effet ni de l'ignorance ni du hasard. IV. *Esposizione nelle tre Canzoni di Mes. Francesco Petrarca, chiamate le tre sorelle, nuovamente mandata in luce da Lodovico Dolce*, Venise, 1561, in-4°. Dolce, profitant du privilége d'éditeur, parle de ce Commentaire avec beaucoup d'éloges dans son Epître dédicatoire adressée à l'ambassadeur du roi de France Charles IX auprès de la sérénissime République, et il affirme qu'un grand nombre de savants qui l'avaient lu en manuscrit en ont jugé comme lui. V. *Il Timeo, overo della natura del mondo, Dialogo di Platone tradotto di lingua greca in italiana da Mes. Sebastiano Erizzo, e dal medesimo di molte utili annotazioni illustrato.*, Venise, 1558, ou, selon Apostolo Zeno, 1557, in-4°. Le Ruscelli, éditeur de cette traduction, l'a dédiée à l'évêque de Brescia, avec une longue et savante lettre où, après lui en avoir vanté le mérite, et surtout celui des notes dont elle est accompagnée, il prend soin de l'instruire que l'Erizzo est un des sept savants qui se sont chargés de traduire en italien toutes les Œuvres de Platon. VI. En effet, il traduisit encore quatre autres dialogues qu'il publia lui-même avec le Timée, environ seize ans après, sous ce titre: *I Dialoghi di Platone intitolati: l'Eutifrone, overo della sanità; l'Apologia di Socrate; il Critone, o di quel che s' ha affare; il Fedone, o dell' immortalità dell' anima; il Timeo*, etc., *di molte utili annotazioni illustrati, con un Comento sopra il Fedone,* Venise, 1574; in-8°. Parlant cette fois en son nom dans son Avertissement au lecteur, il n'a pu s'y louer lui-même; mais il y fait un magnifique éloge de Platon, dont on voit, et par le soin qu'il avait mis à le traduire, et par les notes et les commentaires où il explique sa doctrine, qu'il était grand admirateur. En

traduisant Platon, il travailla sur le texte même, quoiqu'il y en eût une traduction latine de Marsile Ficin, qui avait beaucoup de réputation. Il paraît qu'il savait mieux le grec que Marsile; il le redresse et le corrige souvent : il nous en avertit par des notes marginales, tantôt en citant simplement le mot grec, et tantôt en ajoutant : *Marsilio varia*, *Marsilio manca*, *Marsilio erra* : Marsile change le texte, Marsile manque, Marsile se trompe. Quelquefois il observe que le texte est corrompu, et il propose de meilleures leçons. Son Commentaire sur le Phédon, plus long que le Phédon même, prouve qu'il connaissait à fond les dogmes du platonisme et les ouvrages des platoniciens. VII. *Le sei Giornate di messer Sebastiano Erizzo, mandate in luce da Messer Lodovico Dolce*, Venise, 1567, in-4°. C'est un recueil de Nouvelles, mais de Nouvelles toutes morales, qui contiennent, comme il est dit en tête du *Proemio* ou prologue, « sous la forme » de divers *événements* heureux et » malheureux, de nobles et utiles le- » çons de philosophie morale. » L'éditeur Dolce, à qui l'Erizzo en avait fait présent, nous apprend, en l'apprenant au prince Frédéric de Gonzague dans son Epître dédicatoire, que l'auteur avait écrit ces nouvelles, ou plutôt ces *événements*, lorsqu'il étudiait encore dans l'université de Padoue, pour se délasser de ses autres travaux, et pour faire cependant quelque chose d'utile et qui fût digne de lui; qu'il leur a donné ce titre d'Evénements, *Avvenimenti*, pour les distinguer des Nouvelles qui présentent trop souvent, avec des choses graves et instructives, d'autres qui sont moins propres à instruire qu'à corrompre les mœurs. Six jeunes amis, étudiants dans cette université, se réunissent pendant six journées pour se faire les uns aux autres des récits propres à les détourner du vice et à les porter à la vertu. Telle est la fable de cet *Hexameron*; il ressemble, autant que l'a pu le jeune auteur, au *Decameron* de Boccace, par le style, les formes et les tours qu'il se propose d'imiter, et qu'en effet il imite très heureusement; mais on voit qu'il en diffère beaucoup par l'intention et par le but moral. Les *Six Journées* ont été réimprimées en 1794, avec le plus grand succès, et font partie de la précieuse collection donnée à Livourne, sous le titre de Londres, par le savant éditeur Gaetano Poggiali. G—É.

ERIZZO (François), doge de Venise, de 1632 à 1645, avait suivi avec quelque distinction la carrière militaire; il avait entre autres commandé l'armée que les Vénitiens destinèrent, en 1629, à couvrir leurs frontières et à défendre le duc de Mantoue, lorsqu'il fut élu en 1632 pour succéder à Nicolas Contarini. Pendant la plus grande partie de son règne, Venise fut en paix avec tous ses voisins, quoique la France s'efforçât d'engager cette république dans la guerre de trente ans, et que le pape Urbain VIII l'obligeât, par des prétentions nouvelles, à déployer toute sa fermeté. Mais en 1645, une attaque imprévue des Turks sur l'île de Candie alluma une guerre dangereuse. La Canée fut prise par l'insubordination des divers chefs qui commandaient dans l'île. Pour y remédier on résolut d'y envoyer le doge avec un commandement suprême. Erizzo accepta cet emploi avec zèle, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, et il s'occupa tout de suite de l'embarquement des gens de guerre; mais la fatigue de ces préparatifs épuisa son corps affaibli par l'âge, et il mourut au moment où il

allait mettre à la voile. François Molino lui succéda. S. S—I.

ERLACH (Rodolphe d'), issu d'une ancienne famille d'origine Bourguignone, alliée de la maison de Neuchâtel, célèbre dans les fastes de Berne, et connue dans l'histoire dès le commencement du 12e. siècle. Son père, Ulrich d'Erlach, avait commandé les Bernois en 1298, dans le combat glorieux contre la noblesse et le parti d'Albert. Rodolphe, guerrier également intrépide, se trouvait au service du comte de Nydau, quand celui-ci, en 1339, fit la guerre aux Bernois. Il quitta ce service pour voler à la défense de sa ville natale, qui lui remit le commandement de l'armée, à la tête de laquelle il gagna (le 21 juillet 1339) cette bataille fameuse de Laupen, qui consolida à jamais les destinées de Berne. Couvert de gloire par cette victoire, Rodolphe d'Erlach eut encore celle d'être choisi volontairement par les princes de la maison de Neuchâtel, pour tuteur des jeunes comtes de Nydau, c'est-à-dire des enfants de ce même comte, qui venait de tomber sous ses coups. Ainsi les fils trouvèrent un protecteur dans le vainqueur de leur père, et par ses soins leur héritage leur fut fidèlement conservé. En 1360, Jost de Rudens d'Underwalden, le gendre de Rodolphe, lui cherchant querelle sur la dot de sa femme, l'assassina dans son château de Reichenbach. U—I.

ERLACH (Jean-Louis d'), naquit à Berne, en 1595, et mourut à Brisack en 1650. Destiné à l'état militaire, il fit ses premières armes à l'âge de seize ans, d'abord sous le prince d'Anhalt, ensuite sous Maurice de Nassau. Il passa au service des protestants d'Allemagne, fut capitaine dans le régiment du jeune prince d'Anhalt, et fait prisonnier avec lui à la bataille de Prague, en 1620. Il se racheta, leva une nouvelle compagnie, fit diverses campagnes en Hongrie, en Allemagne en Flandre, etc. Il était devenu lieutenant-colonel lorsqu'il fut fait encore prisonnier dans la bataille gagnée par Tilli, l'un des généraux de Ferdinand II. Tel fut l'apprentissage que fit d'Erlach dans l'art militaire; une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui, lorsqu'il eût racheté sa liberté. Il obtint la confiance de Gustave Adolphe, et la mérita. Le héros le nomma lieutenant-colonel du régiment de ses gardes: il l'envoya en Lithuanie et en Livonie, en qualité de quartier-maître de l'armée qui agissait sous ses ordres, et d'Erlach se montra digne de servir un prince qui savait distinguer le mérite. Quelques instants de paix le rappelèrent à Berne, où ses talents et sa réputation le firent nommer membre du sénat. La république de Berne se trouvait alors (1628) dans des circonstances dangereuses; on craignait d'abord les projets du cardinal de Richelieu, et qu'il ne favorisât les prétentions et les entreprises du duc de Savoie sur Genève et le pays de Vaud; ensuite des craintes plus générales alarmèrent les cantons protestants, quand ils virent leur religion subjuguée en France, et les catholiques disposés à profiter des conjonctures. On leva des troupes pour se défendre, et d'Erlach fut employé dans leur commandement. Ces préparatifs se trouvèrent inutiles, quand Gustave, par ses victoires, rejeta sur les catholiques les inquiétudes qu'ils avaient données aux protestants. La France se rapprocha alors d'intérêt avec ces cantons; elle envoya comme ambassadeur en Suisse le maréchal de Bassompierre, général des troupes que cette nation fournit à la France, pour y faire de nouvelles levées. Il engagea d'Erlach

à lever un régiment de trois mille hommes pour servir en Piémont. Ce différend ayant été accommodé, le général obtint, à la paix, que la cession du pays de Vaud y fût confirmée. Son régiment étant réformé peu après, d'Erlach se rendit auprès de Gustave Adolphe, et en 1632, il fut nommé conseiller et adjoint du duc Bernard de Saxe Weimar. La Suisse se trouvant exposée par la guerre qui se continua dans son voisinage, d'Erlach fut encore mis à la tête des troupes levées pour défendre les frontières; en 1635 il fut député à Louis XIII par les cantons protestants, de nouveau alarmés, à cause des liaisons conclues entre la Suisse catholique et l'Espagne. En 1638, d'Erlach, lieutenant-général des troupes du canton de Berne, se rendit, chargé d'une commission de son souverain, devant Rhinfelden, et y fut fait prisonnier par les autrichiens, et rendu à la liberté par une victoire remportée par le duc Bernard sur les impériaux. Dès ce temps, la liaison entre le duc et d'Erlach devint intime; celui-ci fut envoyé à Paris, chargé des instructions du prince. L'année suivante, il dirigea le siége de Brisach, et après la prise de cette ville le duc de Weimar l'en nomma gouverneur. A la mort de ce prince, qui lui légua 20,000 écus, d'Erlach se trouva le principal directeur de l'armée. Déjà lié à la France, il embrassa ses intérêts, lui fut très utile, et se trouva bientôt comblé par elle de marques de faveur et d'estime; le roi le nomma commandant-général du Brisgau, soumis à ses armes, sous l'autorité de ses lieutenants-généraux, lui accorda des lettres de naturalisation, et une pension de 18000 livres. D'Erlach employa son talent et son zèle à veiller à la sûreté et aux besoins, souvent négligés, de son armée, de son gouvernement, et à la réparation de Brisach; il rendit d'utiles services à sa patrie, et il fut l'avocat et l'ami de tous les cantons protestants; dans les négociations de paix ouvertes à Munster, il aida puissamment de son crédit et de son influence, la députation suisse qui y avait été admise. En 1648, d'Erlach se distingua à la bataille de Lens, d'une manière si brillante, que le prince de Condé, général en chef, dit au roi, quand il lui présenta d'Erlach: « Sire, voilà l'homme auquel on doit » la victoire de Lens. » Lors de la défection du vicomte de Turenne, Louis XIV confia à d'Erlach, auquel il devait la conservation de son armée, le commandement général des troupes. Les chagrins qu'il eut de l'abandon dans lequel on laissait cette armée, ainsi que de l'inutilité de ses remontrances et de ses demandes, contribuèrent à hâter sa mort. Trois jours avant son décès le roi l'avait nommé maréchal de France. Il ignora cette distinction qu'il avait desirée. Il avait été marié, et il a laissé des enfants. Des *Mémoires historiques concernant M. le général d'Erlach, gouverneur de Brisach*, ont été publiés à Yverdun (1784, 4 vol. petit in-8°.), par M. Albert d'Erlach de Spietz. Ils sont composés sur les papiers du général, et renferment un grand nombre de pièces importantes et de détails instructifs, tant sur la guerre de trente ans, que sur les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. U—I.

ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, était fils aîné de Jean Rodolphe d'Erlach, et oncle de Sigismond d'Erlach, dont l'article suit. Il naquit en 1575; nommé avoyer du comté de Berthoud, en 1604, et conseiller d'état de Berne, sa patrie, en 1610; il se distingua singulièrement dans la diplomatie, en-

sorte qu'il fut employé comme ambassadeur ou comme député par le canton de Berne dans cent quarante-quatre circonstances différentes, soit aux diètes ou aux conférences tenues dans la Suisse, ou dans les pays étrangers. Ses principales missions furent auprès du roi de France, de la république de Venise et du duc de Savoie, et toujours il s'en tira avec autant d'adresse que d'honneur. Ses talents militaires le firent nommer banneret de la république, et colonel-général des troupes de l'état de Berne, et l'estime qu'il s'était acquise le fit nommer à l'unanimité avoyer de cette république en 1629. Il s'était tellement acquis l'affection de Louis XIII, que ce prince lui accorda, en 1639, une compagnie de deux cents hommes au régiment des gardes suisses, avec faculté d'en disposer en faveur de ses fils, en sorte qu'il la céda la même année à Albert, son fils puîné, enfin il mourut en 1651, et fut enterré dans l'église paroissiale de Spietz, où se voit son tombeau. B. M—s.

ERLACH (Sigismond d'), neveu du précédent, naquit en 1614. Il entra de bonne heure au service de France, et y resta sous les ordres de Jean-Louis d'Erlach son oncle, jusqu'en 1650; s'étant distingué en qualité de colonel du régiment allemand qui portait son nom, il servit, en 1648 et 1649, comme maréchal-de-camp, et se fit remarquer à la bataille de Lens et au siége de Cambrai. Revenu dans Berne sa patrie, il fut fait conseiller d'état, et chargé de commander l'armée qui dispersa les paysans révoltés dans l'année 1653. Il fut moins heureux en 1655, en combattant contre l'armée des cantons catholiques, qui remportèrent sur lui la victoire de Wilmerguen, en sorte qu'il fut obligé de se disculper devant le conseil souverain de Berne; mais bientôt sa franchise et sa loyauté dissipèrent les soupçons injustement formés contre lui, tellement qu'il fut fait banneret en 1667, et avoyer de la république en 1675, et par la suite, général du corps helvétique. Son grand âge lui fit demander sa démission, en 1685; mais le besoin qu'on avait de lui, et la confiance qu'il inspirait, empêchèrent les Bernois de l'accepter, car il était regardé, même des étrangers, comme un des hommes les plus sages et les plus dignes de gouverner. Cet homme, encore plus respectable que célèbre, mourut à Berne, le 1er. décembre 1699, emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes, et fut inhumé à Spietz, où son corps avait été transporté. B. M—s.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne, en 1648, fut amené par un de ses parents en Danemark; à douze ans il entra parmi les pages du roi, et s'appliqua à l'étude de la marine. En 1665, il obtint la permission de servir sur la flotte hollandaise de l'amiral Tromp. Au combat de Bornholm il se distingua, de manière qu'il obtint le commandement d'un vaisseau de premier rang; fut nommé chef d'escadre en 1672; contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemark en 1678. Il contribua cette année à la prise de l'île de Rugen, suivit l'amiral Forbin en Espagne, et se trouva aux siéges de Roses, Palamos et Barcelone. Il mourut en 1680, à l'âge de trente-deux ans. U—i.

ERLACH (Jérôme d'), né en 1667. Entré de bonne heure au service de France, dans la compagnie de Jean-Jacques d'Erlach, son oncle maternel, il le quitta en 1696, et entra en 1702, comme colonel au service de l'empereur Léopold, qui le fit général major en 1705. Deux ans après, le

duc de Würtemberg le fit chevalier de St.-Hubert, et l'empereur Joseph lui conféra le titre de chambellan, et celui de général-lieutenant-feld-maréchal de ses armées, et le margrave de Brandebourg-Bareith lui accorda la décoration de l'aigle-rouge. En 1712, l'empereur, fort satisfait de ses services, le créa comte du St.-Empire, lui et ses descendants des deux sexes, et enfin, comblé des bienfaits de la maison d'Autriche, il se retira, en 1715, avec la réputation de l'un des plus habiles généraux de son temps et l'estime de tous les princes qui l'avaient connu, et particulièrement du prince Eugène. Il avait été employé dans toutes les guerres de la succession d'Espagne, et commandait aux siéges de Haguenau et de Landau. De retour dans sa patrie, il occupa divers postes importants, et en 1721 il fut nommé avoyer de Berne, et conserva cette place jusqu'en 1747, où il la résigna à cause de son grand âge. Il avait acquis la terre d'Hindelbanck, où il bâtit un superbe château, et où il mourut le 28 février 1748. Son fils aîné lui fit construire un magnifique mausolée dans l'église d'Hindelbanck, par le célèbre Nehl, ce qui donna occasion à ce fameux sculpteur de faire l'étonnant et sublime tombeau de Mme. Langhans, qui est à la fois un chef-d'œuvre de l'art et un gage éternel de l'amitié la plus pure. B. M—s.

ERLACH (Charles-Louis d'), militaire estimé et aimé par ses qualités personnelles, né à Berne en 1726; il avait servi en France avant la révolution, et il avait été nommé maréchal de camp au moment de l'invasion du pays de Vaud par les Français en 1798. Le gouvernement de Berne lui conféra le commandement de son armée. On sait combien les conseils d'alors se trouvaient embarrassés et indécis. Le 24 février le général d'Erlach se présentant lui-même au grand-conseil avec quatre-vingts de ses officiers, qui en étaient membres comme lui, avait réussi à fixer les irrésolutions de cette assemblée, à relever son courage et ses espérances. Une acclamation unanime lui avait fait déférer un pouvoir illimité de faire agir son armée au moment où l'armistice conclu avec le général Brune finirait. Il partit pour arrêter son plan, et au moment où il devait l'exécuter, il reçut l'ordre de suspendre toute hostilité. Le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. L'infortuné d'Erlach fut massacré quelques jours après par ses soldats, qui, à la nouvelle de la prise de Berne, le crurent traître. U—i.

ERMAN (Jean-Pierre), né à Berlin en 1733, y est mort en 1814. Après avoir fait ses études au collége français de Berlin, il fut nommé pasteur de la colonie française de cette ville. A cette place, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il en joignit plusieurs autres, qui lui donnèrent une grande influence. Il devint principal du collége français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'académie des sciences et des belles-lettres. Comme principal du collége il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France, et en particulier de Saumur, où avait professé long-temps le célèbre Tannegui le Fevre. Malgré ses nombreuses occupations, Erman trouvait le temps de paraître dans le monde. Il y jouait un rôle par son esprit, ses connaissances et une grande facilité à s'énoncer. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour, et le char-

geait ordinairement de revoir les traductions françaises qu'elle faisait des ouvrages de Spalding et de quelques autres théologiens ou moralistes allemands (*Voy*. ELISABETH CHRISTINE, reine de Prusse). Il entretenait aussi des relations intimes avec le ministre - d'état comte de Hertzberg, qui le consultait sur ses ouvrages, et auquel il indiquait les jeunes gens que leurs talents rendaient propres à être employés dans la carrière diplomatique. Erman a fait, en société avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, *tom.* I--*VIII*, Berlin, 1782--1794, in-8°. Les deux derniers volumes sont entièrement d'Erman. C'est un recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. On a de plus d'Erman un *Eloge historique de la reine de Prusse, Sophie Charlotte*, épouse de Frédéric Ier., et aïeule de Frédéric-le-Grand. Cet éloge se compose d'une suite de Mémoires lus par l'auteur à l'académie des sciences et des belles-lettres de Berlin, de 1790 à 1795. On peut en porter le même jugement que des Mémoires des réfugiés. Un abrégé de la géographie ancienne en latin, quelques traductions de l'allemand, des sermons, des discours académiques, des rapports sur le collége et le séminaire français de Berlin, des articles insérés dans la nouvelle Bibliothèque germanique, dans la gazette littéraire de Francheville, dans le journal encyclopédique et dans quelques autres recueils, forment le reste des travaux littéraires de Jean-Pierre Erman. — Son fils aîné, George ERMAN, pasteur à Potsdam, mort avant lui, a publié un recueil de Sermons.—Son fils cadet, M. Paul ERMAN, professeur à l'académie des gentilshommes de Berlin, et membre de l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est fait connaître comme un très habile physicien. Il a fait des expériences intéressantes sur le galvanisme, et a écrit sur ce sujet plusieurs Mémoires, dont l'un a été couronné par la première classe de l'Institut de France. C—AU.

ERMENGARDE, ou HERMENGARDE, fille de Louis II, empereur et roi d'Italie. Louis II n'avait point laissé de fils; aussi sa fille hérita de lui de grandes richesses. Boson, beau-frère et favori de Charles-le-Chauve, enleva cette princesse en 877, et l'épousa; il fut à cette occasion créé comte de Provence. Deux ans plus tard il substitua de sa propre autorité à ce titre celui de roi d'Arles. (*V*. BOSON). Ermengarde survécut à son mari, et gouverna le royaume d'Arles jusqu'à ce que son fils Louis fût en âge de régner. Lorsqu'elle l'eut fait reconnaître pour roi, elle se retira dans le couvent de St.-Sixte à Plaisance, où elle mourut au commencement du 10e. siècle. S. S—I.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, et femme en secondes noces d'Adalbert, marquis d'Ivrée, au 10e. siècle. Ermengarde nous est représentée par l'historien Luitprand, comme l'une des princesses les plus intrigantes et les plus corrompues de l'Italie. Elle excita presque toutes les guerres civiles qui troublèrent la fin du règne de Bérenger Ier. Elle s'allia toujours à ses rivaux, qu'elle abandonnait après les avoir compromis. Elle hâta la ruine de Rodolphe de Bourgogne, à la place duquel elle éleva, en 926, sur le trône d'Italie, Hugue comte de Provence, son frère utérin. Ma-

lui-ci, plus habile qu'elle et plus absolu que ses prédécesseurs, la contraignit enfin au repos. S. S—I.

ERMENGAUD, ou ARMEGANDUS, ou ARMINGANDUS BLASIUS, médecin de Philippe-le-Bel, roi de France, était de Montpellier. Philippe étant mort en 1314, Ermengaud paraît avoir vécu pendant la dernière moitié du 13e. siècle et au commencement du 14e. Il se rendit très célèbre dans son temps par sa sagacité à deviner, à la seule inspection du visage, le genre des maladies, leurs périodes, leurs paroxysmes. Gariel (*Series præsul. magalonens.*) en fait un grand éloge. Ermengaud, s'étant adonné à l'usage des langues arabe et hébraïque, a traduit de l'arabe en latin les *Cantiques* d'Avicenne avec les Commentaires d'Averroës, ainsi que le *Traité de la Thériaque* de ce dernier auteur : cette traduction, revue et corrigée par André Alpago, se trouve dans le tome X des Œuvres d'Averroës, imprimées à Venise en 1555. On doit aussi à Ermengaud une traduction de l'hébreu en latin d'un traité de Moïse Maimonides, intitulé : *De regimine sanitatis ad Sultanum Babiloniæ.* R—D—N.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne, s'y était jeté, ainsi que d'autres barbares attirés par la richesse et la fécondité de cette péninsule, favorisés d'ailleurs par la faiblesse de l'empereur Honorius. La Galice, qui renfermait alors toutes les Asturies et une partie de la Lusitanie, échut en partage à Ermeric : il y établit le siége de la domination des Suèves, après avoir traité avec les naturels du pays. Attaqué en 419 par Gonderic, roi des Vandales, il le repoussa et fit poursuivre par son général H[illegible]gaire, qui fut défait en 427 par [illegible]ic, autre roi des Vandales; mais ce prince étant passé en Afrique, Ermeric ne fut plus troublé dans la possession de la Galice; il mourut en 440, après un règne de trente-un ans, laissant la couronne des Suèves à Rechila. B—P.

ERMITE (DANIEL L'), en latin *Eremita*, né à Anvers, vers l'an 1584, de parents qui avaient embrassé le parti de la réformation, se concilia, dès son adolescence, l'amitié de Scaliger et de Casaubon, qui le recommandèrent à De Vic, ambassadeur de France en Suisse. Les conseils de De Vic le firent changer de religion; il voyagea en Italie, et s'attacha, à Florence, à Cosme de Médicis. Celui-ci l'employa comme son secrétaire et l'attacha à diverses légations, entre autres auprès de l'empereur Rodolphe II, qui le combla des distinctions les plus flatteuses. De retour en Toscane, il mourut à Livourne en 1613, dans la vingt-neuvième année de son âge. Il cultivait la littérature ancienne et les muses latines. Outre quelques pièces de vers latins, on a de lui : I. *Iter Germanicum*, Leyde, 1637, in-16. Sous la forme de lettre au cardinal Guidi, c'est la description de son voyage en Allemagne, à l'époque de sa mission auprès de l'empereur Rodolphe et d'autres princes; II. une lettre au cardinal Gonzague, *De Helvetiorum, Rhætorum, Sedunensium situ, republicâ, et moribus*, Leyde, 1627, in-24; III. *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, publié à Utrecht, 1701, in-8°., par Grævius, qui a recueilli à la suite des *Opuscula varia.* On trouve une analyse de *la Vie de la cour et la Vie civile*, dans le tome VII des *Soirées littéraires*, de Coupé, pag. 124-137. M—ON.

ERMOLDUS NIGELLUS, écrivain du 9e. siècle sur lequel on n'a que des renseignements incomplets.

Muratori croit que c'est le même qu'Ermenoldus, abbé d'Aniane, et les raisons dont il appuie son sentiment paraissent bien fondées. Ermoldus vivait à la cour de l'empereur Louis-le-Débonnaire; il encourut la disgrâce de ce prince, et fut exilé à Strasbourg; il y termina, en 826, un poème qu'il adressa à l'empereur, par une petite pièce, dont les premières et les dernières lettres de chaque vers forment le suivant :

Ermoldus cecinit Hludoici Cæsaris arma.

Cet ouvrage lui mérita sa liberté et l'entier oubli de sa faute. Il obtint même dans la suite la confiance de l'empereur, puisqu'il le chargea en 834 de réclamer, en son nom, la restitution des biens des églises dont Pepin, son fils, roi d'Aquitaine, s'était emparé. L'année suivante il retourna à son monastère, qu'on croit être celui d'Aniane dont on avait accru les priviléges. C'est à cela que se borne le peu qu'on sait sur Ermoldus. Le poème qu'il a composé est divisé en quatre livres; il y fait le récit des guerres soutenues par Louis et des autres événements importants de son règne. La versification en est peu agréable; mais l'ouvrage est important par le grand nombre de faits historiques qui s'y trouvent rapportés ou éclaircis. On en conserve le manuscrit original à la bibliothèque impériale de Vienne. Lambécius en inséra la préface et quelques fragments dans le catalogue de cette bibliothèque (II, 359); et ce savant avait promis de satisfaire les curieux en publiant cet ouvrage. Barthold-Chrétien Richard et ensuite Jean-Benoît Gentilloti s'engagèrent successivement à remplir cette promesse. Mais c'est à Muratori qu'on est redevable de sa publication; il obtint une copie collationnée du manuscrit, y ajouta une préface dans laquelle il rassembla toutes les circonstances qu'il avait pu recueillir sur la personne d'Ermoldus; éclaircit par des notes les passages de cet ouvrage, et le fit imprimer en tête de la deuxième partie du second volume de ses *Scriptores rerum Italicar.*; Menckenius l'a inséré depuis dans ses *Scriptor. rerum Germanicar.*; et enfin D. Bouquet dans sa *Collection des Historiens de France*, tome V, avec de nouvelles notes et des corrections importantes dans le texte. W—s.

ERNDL ou ERNDTEL (Chrétien-Henri), médecin allemand, né à Dresde, où il mourut le 17 mars 1734, premier médecin du roi de Pologne. Entraîné par l'amour des sciences, il avait voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, parcouru les Alpes avec les Scheuchzer; partout il visitait avec soin les jardins, les bibliothèques et les musées, et prenait des notes sur tous les objets qui méritaient quelque attention; il les réunit sous ce titre : *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis* 1706 *et* 1707, *facto, relatio ad amicum*, 1710, in-8°. Rivin et Betulius ayant fait quelques remarques critiques sur cet ouvrage, Erndl y répondit dans la préface de la seconde édition, qui parut à Amsterdam en 1711. On y trouve quelques détails sur des jardins fort curieux alors. Mais il paraît qu'il se trompe dans plus d'une occasion, comme lorsqu'il dit avoir vu en fleur à Amsterdam, les arbres qui donnent les baumes du Pérou et la gomme animé. Dans une lettre qu'il adressa à Breyn le fils, et qui parut à Dresde en 1715, in-8°., il lui fit l'énumération des collections des plantes dessinées ou peintes inédites qu'il avait eu occasion de voir dans ses voyages, surtout dans la bibliothèque de Berlin. Là, entre autres, se trouvaient les

plantes du Japon, rapportées par Cleyer, et celles du Brésil, recueillies par le prince Maurice de Nassau. Il paraît qu'avant de voyager il avait voulu se tracer un plan, ce qui fit le sujet de la dissertation suivante : *De usu Historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicinâ*, Leipzig, 1700, in-4°. Ayant visité les eaux de Sedlitz et de Tœplits, il fit le catalogue des plantes qui se trouvaient dans leurs environs; ce qui donna lieu aux deux opuscules suivants : *Plantarum circa Sedlicenses thermas Elenchus*, Nuremberg, 1723, mais il paraît que celui-ci est devenu très rare, car Haller n'en fait mention que sur la foi d'autrui. Quant au second, *De Plantis circà thermas Teplicenses crescentibus*, il parut dans le 3e. vol. des *Curieux de la Nature*, 1733. Erndl ayant été appelé à Varsovie par le roi de Pologne pour être son premier médecin, il se trouva dans un pays entièrement neuf du côté des productions naturelles. Il entreprit de les faire connaître; c'est le sujet de l'ouvrage suivant : *Warsavia Physica illustrata, sive de aëre, aquis, locis, et incolis Warsaviæ eorumdemque moribus et morbis tractatus.* Il réunit dans le même volume le *Viridarium Warsaviense sive Catalogus plantarum circà Warsaviam crescentium*, Dresde, 1730, in-4°. C'est une esquisse de la Flore du pays; ce n'est que long-temps après qu'on en a eu une connaissance plus exacte par les soins de Gilibert. En général, Erndl n'a montré, dans toutes les parties des sciences où il s'est exercé, que des connaissances très superficielles.

D—P—s.

ERNECOURT (Barbe d'), plus connue sous le nom de Mme. de *St.-Balmon*, doit être comptée dans le petit nombre des femmes qui dans ces derniers siècles ont su allier les inclinations et les vertus guerrières à toutes les qualités qui font l'ornement de leur sexe; compatriote de Jeanne d'Arc, qu'elle semblait avoir prise pour modèle, elle naquit au château de Neuville, entre Bar et Verdun, à cinq lieues de chacune de ces deux villes. Élevée à la campagne, elle acquit de bonne heure l'habitude des exercices du corps ; mariée fort jeune à M. de St.-Balmon, ce seigneur, charmé de la bonne grâce qu'elle avait sous l'habit d'amazone, la menait à la chasse avec lui, et prenait plaisir à l'exercer au maniement des armes. L'adresse qu'elle y acquit ne lui fut pas inutile La malheureuse province de Lorraine, alternativement traversée par les armées françaises et impériales pendant la guerre de trente ans, se voyait dévastée par les coureurs des deux partis. M. de St.-Balmon, attaché au duc de Lorraine, prit de l'emploi dans l'armée impériale; quoique portée d'inclination pour le parti de la France, son épouse ne quitta pas son château de Neuville, où elle eut souvent occasion de déployer son courage en se mettant à la tête de ses vassaux et de tous les paysans des villages voisins, soit pour se défendre ou pour escorter des convois, soit pour reprendre le bétail et le butin enlevés par les partisans ennemis; elle se rendit redoutable dans ces petites expéditions, et fit souvent des prisonniers, qu'elle envoyait dans les places voisines. En 1643, ayant obtenu du duc d'Angoulême une petite garnison pour le château d'un de ses parents, afin qu'on n'y allât plus piller, « pour moi, dit-elle, je ne demande personne; il suffit que j'aie permission de me défendre. » Après la paix de Westphalie elle s'occupa de littérature, et publia en 1650 une

tragédie intitulée *les Jumeaux martyrs*, in-4°.; et 1651, 1 vol. in-12. Elle avait aussi composé (en 1650) une tragi-comédie en 5 actes, intitulée *la Fille généreuse;* cette pièce n'a pas été imprimée. Après la mort de son mari, madame de Saint-Balmon voulut prendre le voile chez les religieuses de Sainte-Claire, à Bar-le-Duc, et mourut avant sa profession, le 22 mai 1660, âgée de cinquante-deux ans. Le P. J. M. de Vernon écrivit sa Vie sous ce titre: *L'Amazone chrétienne*, ou *les Aventures de madame de St.-Balmon*, Paris, 1678, in-12. Le P. Desbillons, jésuite, en a donné une nouvelle édition, avec quelques additions, en 1773. C. M. P.

ERNEST. *Voy*. Hesse-Rheinfels, Mansfeld, et Saxe.

ERNESTI. La famille des Ernesti a produit un grand nombre de littérateurs et de savants distingués, dont quelques-uns comptent parmi les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Il règne, dans tous les dictionnaires où il est question de ces savants, une grande confusion qui empêche d'en fixer la filiation, et il serait à souhaiter qu'un des Ernesti vivants éclaircît ce point obscur, en publiant une table généalogique de cette maison, dont l'illustration remonte au 15e. siècle, où nous trouvons un *Jean* Ernesti, recteur du gymnase de Heidelberg, et auteur de divers ouvrages de théologie. Le 17e. siècle nous fournit deux Ernesti, dont paraissent descendre tous ceux qui ont fleuri dans le 18e. siècle; ce sont *Daniel Ernesti,* recteur de Rochlitz, et *Jean-Christophe.* Le premier eut trois fils: *Jacques-Daniel*, père de dix-huit enfants; *Jean-Henri*, et *Christophe-Théodore;* l'autre eut cinq fils: *Jean-Christian, Jean-Frédéric-Christophe*, *Jean-Auguste*, et deux autres dont nous ignorons les noms. Jean-Christian fut le père d'*Auguste-Guillaume;* Jean-Frédéric-Christophe laissa un fils, nommé *Jean-Christophe-Théophile* (*Voy.* ces articles). S—l.

ERNESTI (Jacques-Daniel), fils aîné de Daniel-Ernesti, théologien luthérien, naquit à Rochlitz le 3 décembre 1640, et mourut le 15 décembre 1707 à Altembourg, après avoir eu dix-huit enfants de ses trois femmes. On a de lui: *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales in IV libros divisi,* Altenburg, 1672, in-8°. C'est un recueil de traits historiques, de maximes et de pensées détachées, fait avec beaucoup de soin. L'auteur avait déjà publié en allemand un grand nombre d'autres ouvrages qui lui avaient mérité l'estime publique. — Ernesti (Jean-Henri), frère du précédent, recteur de l'école St.-Thomas à Leipzig, mort en cette ville le 16 octobre 1729, âgé de soixante-dix-sept ans. On a de lui: I. *Dissertatio de pharisaïsmis in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipzig, 1690, in-12. Cet ouvrage est estimé pour l'érudition et l'esprit de critique qui y règne; II. *De non indignâ principibus delectatione ab artibus mechanicis petitâ*, ib., 1691, in-12. Cette petite dissertation, dont le le sujet est très piquant, est écrite d'un style agréable; III. *Compendium hermeneuticæ profanæ, seu de legendis scriptoribus profanis præcepta nonnulla*, ibid., 1699, in-12, ouvrage écrit avec autant de clarté que de précision; IV. *Commentationes novæ in Cornelium Nepotem, Justinum, Terentium, Plautum, Curtium et poësin Barbaricam,* ibid., 1707, in-8°. Il s'était

beaucoup occupé de Quinte-Curce, et a laissé un *Lexicon Curtianum*, qui n'a pas vu le jour; mais il en développa le plan sous ce titre : *Usurpata à Curtio in particulis latinitas, tam in se spectata quàm cum Cornelianâ dictione collata*, Leipzig, 1719, in-12. Il y compare la latinité de Quinte-Curce avec celle de Corn. Nepos, et prétend qu'il est presque impossible de faire un bon dictionnaire latin universel, mais qu'il serait utile d'en faire un pour chaque auteur latin. Parmi les autres ouvrages d'Ernesti, qui sont en grand nombre, on remarque ses Dissertations *De Polyhistore barbarico, cum mantissâ metaphysicæ Catullianæ; De mutatione hominum in bruta; Cornelius Nepos per epistolas scribens, cum commentario in epistolas biblicas; Paralipomena historiæ rerum lipsicarum metricè.*
W—s.

ERNESTI (JEAN-AUGUSTE), l'un des plus illustres critiques qu'ait produits l'Allemagne, naquit à Tennstadt, en Thuringe, le 4 août 1707. Il était le 5e. fils de Jean-Christophe Ernesti, connu par quelques ouvrages, et mort le 11 août 1722. Son père, pasteur de cette petite ville, et docteur en théologie, mit tous ses soins à lui procurer une bonne éducation. Après avoir reçu, pendant quelques années, des leçons particulières, le jeune Ernesti fut envoyé aux écoles de Pforta, où il surpassa bientôt tous ses condisciples, par son application et par la rapidité de ses progrès. Il fréquenta ensuite les cours des universités de Wittemberg et de Leipzig, et ayant terminé ses études, se chargea de donner des leçons à quelques jeunes gens. Ce fut alors qu'il apprit les mathématiques, et l'habitude de méditation que lui fit contracter cette science, lui fut très utile dans la suite. Ernesti prit le grade de maître-ès-arts à l'âge de vingt-trois ans, et bien qu'il se destinât au ministère évangélique, il accepta, l'année suivante, la place de co-recteur de l'école St.-Thomas de Leipzig. Obligé de se livrer presque uniquement à l'étude de la littérature ancienne, il n'abandonna cependant point celle de la théologie, et trouva même le moyen de faire concourir à ses progrès dans cette partie, des connaissances qui, au premier coup-d'œil, y paraissent étrangères. Il succéda, en 1734, à J. M. Gessner, recteur de la même école, et acquit dans l'exercice de cette place une réputation qui s'étendit jusque dans les pays étrangers. En 1742, il fut nommé professeur extraordinaire de littérature ancienne, contre l'usage, qui ne permettait pas qu'on confiât une chaire au chef d'un établissement d'instruction; en 1756, professeur extraordinaire d'éloquence, science dans l'enseignement de laquelle il introduisit cette méthode philosophique, adoptée aujourd'hui par toutes les universités de l'Allemagne, et qui leur donne tant de supériorité. Enfin, en 1758, il reçut le grade de docteur en théologie, et fut nommé à la chaire de cette science; mais il n'en continua pas moins à remplir celle d'éloquence jusqu'en 1770, qu'il la remit à A. G. Ernesti, son âge ne lui permettant plus de soutenir un travail aussi excessif. Ernesti était devenu pour l'Allemagne un objet de vénération; on ne prononçait son nom qu'avec respect; toutes les sociétés savantes s'étaient empressées de l'accueillir; comblé des faveurs de la fortune, revêtu de toutes les distinctions, il parvint à une heureuse vieillesse, et mourut le 11 septembre 1781, à 75 ans et quelques mois. Peu de jours avant sa mort, il avait encore prêché

et fait en public des lectures de plusieurs heures; il répétait souvent: *qu'un théologien doit mourir dans la chaire*, et sembla vouloir prouver la vérité de cette maxime par son exemple. Ernesti était naturellement sérieux, mais la douceur de sa figure en tempérait la sévérité; généreux, prudent, bon ami, indulgent envers les autres, on ne peut lui reprocher qu'un amour-propre trop irritable, et qui le rendit injuste, une fois dans sa vie, envers le célèbre Reiske. On ne doit point regarder Ernesti comme un homme de génie; il avait plus d'étendue que de profondeur dans l'esprit, plus d'érudition que de savoir, et manquait tout-à-fait du talent de généraliser ses idées pour en tirer de nouvelles conséquences; mais on ne peut lui refuser d'avoir été très savant en histoire, en archéologie, et surtout en littérature ancienne. Personne n'a possédé au même degré que lui la connaissance des beautés et des finesses de la langue latine; et quoiqu'il ne fût pas aussi habile dans la langue grecque, il a cependant contribué à en répandre le goût par les éditions qu'il a données de plusieurs ouvrages classiques. Les principaux ouvrages d'Ernesti, considéré comme éditeur, sont: I. *Homeri opera omnia, cum variis lectionibus manuscript. lips. et notis*, Leipzig, 1759-64-65, in-8°. Cette édition, faite sur celle de Samuel Clarke, est très recherchée, cependant elle est inférieure pour la correction du texte à celle qu'a donnée M. Wolf, en 1804, et les notes laissent plus à desirer que celles de M. Heyne, sur le même auteur. II. *Callymachi hymni, epigrammata et fragmenta, cum notis variis*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8°.; c'est la meilleure édition de Callimaque; l'éditeur y a joint une bonne version latine et des remarques estimées. III. *Polybii libri qui supersunt cum notis variorum, præfatione et glossario*, Leipzig, 1763-64, 3 vol. in-8°.; cette édition a été recherchée pour le glossaire qu'y avait joint l'éditeur; mais elle a été surpassée par celle de M. Schweighaeuser. IV. *M. T. Ciceronis opera omnia cum clave Ciceronianâ*, Leipzig, 1737; Halle, 1757 et 1775. Ces deux dernières éditions ont à peu près la même valeur; on semble cependant donner la préférence à celle de 1775, quoiqu'elle soit imprimée sur mauvais papier. C'est de tous les ouvrages publiés par Ernesti celui qui a le plus contribué à sa réputation; il en revit le texte avec le plus grand soin, en le comparant à toutes les éditions antérieures dont il avait formé la collection complète, à ses frais; le *Clavis Ciceroniana*, est un livre indispensable à toute personne qui veut faire une étude aprofondie de la langue latine; on l'a imprimé séparément pour le joindre aux différentes éditions de Cicéron, de format in-8°.; la publication des œuvres de ce grand homme, par Ernesti, fut l'époque d'une révolution dans la critique littéraire; on sentit que ce qui constituait une bonne édition était l'extrême correction du texte, le choix des différentes leçons proposées par les savants, pour la restitution des passages altérés, et enfin un moyen simple et facile de vérifier le sens de chaque mot, par la comparaison des différentes acceptions dans lesquelles l'avait pris l'auteur lui-même. On comprit que des notes rassemblées au bas des pages, où rejetées confusément à la fin du volume, en rendaient la lecture pénible, sans presqu'aucune utilité pour la plupart des lecteurs, qui ne trouvaient dans ces notes que de nouveaux sujets de doute, au lieu des

éclaircissements qu'ils auraient désirés. Cependant le défaut absolu de commentaires présentait d'autres inconvénients qu'ont sentis d'habiles philologues; et quelques-uns d'eux, parmi lesquels on doit citer MM. Schultz, Wolf et Weiske, qui unissent à une grande érudition un véritable esprit de critique, ont donné de différents ouvrages de Cicéron des éditions préférables à celle d'Ernesti. V. *C. Cornel. Taciti opera*, Leipzig, 1752, 2 vol. in-8°.; ibid., 1772, 2 vol. in-8°.; ibid., 1801, 2 vol. in-8°. Ce fut Jér. Jac. Oberlin qui prit soin de cette dernière édition. Lallemand et Brottier ont adopté le texte de Tacite tel qu'il avait été corrigé par Ernesti. VI. *C. Suetonii Tr. quæ extant*, Leipzig, 1748, in-8°.; ibid., 1775, in-8°.; ces éditions ont été effacées par celle de M. Wolf, Leipzig, 1802, 4 vol. in-8°. VII. *Aristophanis nubes*, Leipzig, 1753, in-8°., avec une préface de l'éditeur (*Voy.* J. Alb. Fabricius et Hederic). Les autres ouvrages d'Ernesti sont: I. *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8°. On a omis d'insérer dans ce recueil les deux premières dissertations académiques d'Ernesti, *De emendatione voluntatis per saltum*, Leipzig, 1730, in-4°., et *Disputatio philos. philol. quâ philosophia perfectæ grammaticæ asseritur, ad Quintilian.* I 9: ibid., 1732, in-4°. Ces deux Opuscules sont recherchés. De toutes les autres pièces académiques d'Ernesti, nous ne citerons que son *Historia critica operum Ciceronis typographorum formulis editorum*, ibid., 1756, in-4°., et son programme *De vestigiis linguæ hebraïcæ in linguâ græcâ*, ibid., 1753, in-4°. II. *Opuscula oratoria, orationes, prolusiones et elogia*, Leyde, 1762, in-8°., nouvelle édition augmentée et plus correcte, ibid., 1767, in-8°. III. *Opuscula, orationes; nova collectio*, Leipzig, 1791, gr. in-8°., trad. en allemand par Roth, Leipzig, 1792, in-8°. IV. *Archeologia litteraria*, Leipzig, 1768, in-8°. L'auteur y développe l'origine et l'histoire de l'écriture et de la gravure, des inscriptions, médailles, etc., chez les anciens. En faisant l'éloge de ce savant ouvrage dans ses *Acta litteraria* (V. 194), C. A. Klotz y relève plusieurs erreurs et un grand nombre d'omissions. La seconde édition, revue et augmentée par G. H. Martin (Leipzig, 1790, in-8°.), est très estimée. V. *Initia doctrinæ solidioris*, Leipzig, 1736, 42, 50, 58, 69, 76, 83, in-8°.; c'est un excellent cours de littérature. Le style en est si parfait qu'il mérita à l'auteur le surnom de *Cicéron de l'Allemagne*. On en a extrait l'ouvrage intitulé: *Initia rhetoricæ*, Leipzig, 1750, in-8°.; VI. *Observationes philologo-criticæ in Aristophanis nubes, et Josephi Antiquit.* (publié par J. Chr. Théophile Ernesti), Leipzig, 1795, in-8°. VII. des *Sermons* en allemand, Leipzig, 1768, 1782, in-8°., 4 part.; la 1re. a été trad. en Hollandais, Utrecht, 1770, in-8°.; le savant s'y montre plus que l'orateur chrétien; VIII. *Institutio interpretis Novi Testamenti*, Leipzig, 1761, 1765, 1775, in-8°.; Abo, 1792, in-8°., réimprimée pour la 4e. fois à Leipzig, avec des additions de D. C. F. Ammon, 1792, in-8°. Cet ouvrage est regardé comme classique par les théologiens allemands. Ernesti y pose des règles de critique pour l'intelligence et l'explication des livres saints. Il cherche à prouver que ce n'est point manquer de respect pour ces livres, que d'en soumettre le texte à une analyse rigoureuse, et fait voir par plusieurs exem-

ples, que le grec des évangiles n'est point exempt de fautes contre la langue, et que plusieurs passages présentent différents sens. Les théologiens protestants d'Allemagne ont tiré, des principes d'Ernesti, des conséquences beaucoup plus étendues (*V.* DOEDERLEIN); ils ont même reproché à Ernesti de n'avoir pas appliqué ses principes comme il l'aurait pu, soit par timidité, soit par des raisons d'état et de convenance. Ernesti prétendait que la philosophie ne sert qu'à embrouiller les discussions théologiques, cependant il permettait à ses élèves de lui faire des objections, et il y répondait toujours avec douceur; c'était seulement contre ceux qu'il regardait comme superstitieux, et contre les incrédules de mauvaise foi, qu'il laissait éclater un zèle qui n'était pas toujours dirigé par une sage modération; IX. *Opuscula theologica*, ibid., 1773, in-8°.; 1792, in-8°.; X. *Nouvelle Bibliothèque théologique*, en allemand; Leipzig, 1760-68, 10 volumes in-8°.; ibid., 1773-79, 10 vol. J. J. Ebert et d'autres savants ont eu part à cet ouvrage; mais Ernesti décidait seul sur les articles qui pouvaient y entrer; et des critiques allemands lui reprochent d'en avoir écarté plusieurs morceaux excellents, suivant eux, par la seule raison qu'ils étaient rédigés dans des principes trop philosophiques. Les élèves d'Ernesti ont été plus hardis ou moins réservés, et la théologie a entièrement changé de face sous leurs mains. Il est fort douteux qu'Ernesti eût applaudi à ces innovations. Cependant il faut convenir que c'est lui qui, l'un des premiers, a distingué la théologie de la religion; il avait cru par là rendre les disputes théologiques bien moins à craindre, et l'on ne saurait disconvenir que cette distinction, renfermée dans de justes bornes, n'offre des avantages réels (1). M. Tittmann a publié à Leipzig, 1812, in-8°., des Lettres de Ruhnkenius et de Valckenaer, adressées à Ernesti, avec un discours académique d'Ernesti, lequel était resté inédit. Dans la préface, M. Tittmann accuse les Hollandais d'être jaloux de la gloire philologique des Allemands, et notamment M. Wyttenbach, d'avoir calomnié Ernesti. Cette attaque, peu réfléchie, excessivement passionnée, a généralement déplu; M. Wyttenbach s'est tu et devait se taire; un Allemand a pris sa défense; M. Creuzer, professeur à Heidelberg, a prouvé dans l'épître dédicatoire de son édition de Plotin (Heidelberg, 1814), épître adressée à M. Wyttenbach, que ce savant professeur, qui n'avait pas calomnié Ernesti, l'avait été lui-même par M. Tittmann. L'éloge de Jean-Auguste Ernesti a été publié en latin, par Aug. Guill. Ernesti, Leipzig, 1781, in-8°. On peut voir aussi Bauer (C. L.) *De formulæ ac disciplinæ Ernestianæ indole vera*, ibid., 1782, in-8°. On y trouve le catalogue de ses ouvrages. On a aussi en allemand, le livre de Guil. Abr. Teller, *sur ce que la Théologie et la Religion doivent à Ernesti*, Berlin, 1783, in-8°., avec un supplément donné la même année par J. Sal. Semler, opuscule estimé des théologiens protestants. W—s.

ERNESTI (JEAN-CHRISTIAN), fils aîné de Jean-Christophe, né le 13 février 1695 à Gross-Brüchtern, où son père était alors pasteur, fit ses études dans les universités de Wittemberg et de Leipzig; fut nommé,

(1) La distinction que les théologiens allemands admettent entre la *Religion* et la *Théologie*, ne tend à rien moins qu'à introduire dans le christianisme une doctrine *exotérique* et une doctrine *ésotérique*. Elle dénature le christianisme. S. D. S-Y.

en 1722, pasteur à Coelleda; en 1729, inspecteur à Frohndorf, où naquit son fils Auguste-Guillaume. De l'église de Frohndorf il passa, en 1736, à celle de St.-Nicolas, à Zeitz; en 1740, il eut l'inspection ecclésiastique de Tennstadt; et en 1750, la surintendance de Langensalza. Il mourut dans la capitale de la Thuringe, en 1770. Il a publié, en latin, quelques dissertations académiques (*De incommodo ex litteratis ephemeridibus capiendo*, Wittemberg, 1716, in-4°.; *De cunctatione eruditorum in componendis libris*, ibid., 1718, in-4°.); et en allemand, divers ouvrages de théologie et des sermons qui approfondissent le dogme de la résurrection de Jésus-Christ, et des événements qui accompagnèrent ce miracle. On lui doit aussi une édition des *Articles de Smalcalde*, un des livres symboliques des protestants.

S—l.

ERNESTI (Gonthier-Théophile), né à Cobourg le 25 juillet 1759, fit ses études à Iéna, et fut placé comme prédicateur à Hildbourghausen, où il mourut le 28 juin 1797. Indépendamment de quelques discours qu'il avait fait imprimer, M. Rosenmuller publia, après sa mort, en 1798, une collection de ses sermons pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1 vol. in-8°.

S—l.

ERNESTI (Auguste-Guillaume), fils de Jean-Christian, savant critique allemand, naquit à Frohndorf, près de Tennstadt en Thuringe, le 26 novembre 1733. Il fit ses études à l'université de Leipzig sous la direction du célèbre J. A. Ernesti, son oncle, et y reçut le grade de maître-ès-arts en 1757. Nommé à la chaire de philosophie de la même école en 1765, il la quitta cinq ans après pour celle d'éloquence, dont J. A. Ernesti se démit en sa faveur, et qu'il remplit avec une grande distinction. Il mourut le 29 juillet 1801 d'apoplexie, maladie dont il avait éprouvé une attaque dès 1792, sans que ses facultés en eussent été sensiblement affaiblies. Ernesti avait fait une étude approfondie de la littérature ancienne; il parlait et écrivait en latin avec autant d'élégance que de facilité; chéri de ses amis pour la douceur de son caractère, il mettait dans l'exercice de ses fonctions une très grande sévérité; mais il se la faisait pardonner par l'impartialité de ses décisions. On a de ce savant professeur: I. *Titi Livii historiarum libri qui supersunt omnes*, Leipzig, 1769, 3 vol. in-8°.; Francfort, 1778-85, 5 vol. in-8°.; Leipzig, 1801-04, 5 vol. in-8°. L'édition de Drackenborck a servi de base à celle d'Ernesti. Le nouvel éditeur a inséré dans la sienne les différentes leçons de Gronovius et de Grævius, et y a ajouté un ample glossaire, dont l'usage est très utile. L'édition de 1801 est la meilleure; mais le papier qu'on y a employé est mauvais. M. Schæfer en a surveillé l'impression, et a complété, d'après les notes de son illustre ami, le glossaire, qu'on peut en détacher pour le joindre aux précédentes éditions; II. *Q. Fabii Quintiliani de institutione oratoriâ liber decimus*, Leipzig, 1769, in-8°.; III. *Ammiani Marcellini opera ex recens. Valesio-Gronovianâ*, ibid., 1773, in-8°. Cette édition est très estimée. Le glossaire qu'y a joint Ernesti est fort détaillé. IV. *Pomponius Mela de situ orbis libri III, ex recens. Gronovianâ*, Leipzig, 1773, in-8°. Cette édition, à l'usage des classes, n'a de remarquable que la correction du texte; V. *Opuscula oratorio-philolo-*

gica, Leipzig, 1794, in-8°. Ce volume renferme les biographies particulières de Jean-Aug. Ernesti, Jean-Godefr. Kornër, Chr.-Aug. Clodius, Jean-Ant. Dathe et de quelques autres savants de Leipzig; elles sont précédées de trois Dissertations, dans lesquelles l'auteur trace les règles de ce genre d'ouvrages; un style pur, une élocution noble et facile, des faits abondants, l'art de les présenter avec ordre et toujours d'une manière intéressante, telles sont les qualités qui, au jugement des critiques allemands, distinguent les biographies rédigées par Ernesti, et les recommandent à l'attention des amateurs de l'histoire littéraire; VI. des *Programmes*, dont un intitulé: *Historia ingenii ad usum eloquentiæ necessaria*, Leipzig, 1765, in-4°., auquel le rédacteur des *Commentarii de libris minoribus* reproche de l'obscurité dans le style et du vague dans les idées. W—s.

ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), critique allemand, naquit en 1756 à Arnstadt en Thuringe, où son père (Jean-Frédéric-Christophe) remplissait les places de ministre et de surintendant. Après avoir terminé ses études dans sa patrie, il suivit les cours de l'université de Leipzig sous la surveillance de son oncle J. A. Ernesti, qui lui donna les mêmes soins qu'à son propre fils. Il fit ensuite des leçons particulières de théologie et de littérature depuis 1779 jusqu'en 1782. Cette année-là il fut pourvu d'une chaire de philosophie à l'université, qu'il occupa jusqu'en 1801, où il succéda à A. G. Ernesti dans la place de professeur d'éloquence; mais il ne la conserva pas long-temps, étant mort le 5 juin 1802, à l'âge de quarante-six ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés on distingue les suivants: I. *Æsopi fabulæ gr.*, Leipzig, 1781, in-8°. Cette édition, qui contient 295 fables, passe pour très correcte; cependant elle n'est pas très recherchée, n'ayant été imprimée que pour l'usage des élèves; II. *Hesychii glossæ sacræ emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785, in-8°.; III. *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ cum spicilegio glossarum sacrarum Hesychii congest. emend. et notis illustr.*, ibid., 1786, in-8°. Cet ouvrage ne doit point être séparé du précédent. Les corrections proposées par l'éditeur sont assez ingénieuses, et le soin qu'il met à indiquer les sources où a puisé Hésychius rend son travail utile; cependant les critiques allemands lui reprochent des omissions et des négligences; IV. *C. Silii Italici punicorum libri XVII*, ibid., 1791, in-8°., bonne édition, accompagnée d'un index très ample; le discours préliminaire, dans lequel Ernesti discute le mérite de ce poëme, mérite d'être lu avec attention; V. *Lexicon technologiæ græcæ rhetoricæ*, ibid., 1795, in-8°., ouvrage utile et rempli d'érudition; VI. *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ibid., 1797, in-8°., aussi estimé que le précédent, dont il forme la suite nécessaire; VII. les *Synonymes latins* de Gardin Dumesnil, trad. en allemand, Leipzig, 1798, ibid., 1800, in-8°.; VIII. *Ciceros Geist und Kern*, ibid., 1799, 1800, 1802, 3 part. in-8°. C'est la traduction en allemand des meilleurs écrits de Cicéron; le style en est élégant et concis; on désirerait seulement que le traducteur eût expliqué par des notes les passages les plus importants. Il avait déjà publié en 1781 la traduction de diverses lettres de Cicé-

ron qui se retrouvent dans le recueil qu'on vient de citer. W—s.

ERNST (Henri), en latin *Ernstius*, savant jurisconsulte, né à Helmstædt le 3 février 1603. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés en droit, il passa en Danemark, où il fit l'éducation des fils d'Oliger Rosencrantz; il parcourut ensuite avec l'un de ses élèves la plus grande partie des pays de l'Europe, et à son retour de ce voyage, en 1635, fut nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Sora. Le roi Frédéric III le nomma en 1665 conseiller de la cour et de la chancellerie. Ernst, également estimé pour ses lumières et pour son intégrité, partagea ses loisirs entre ses devoirs et l'étude, et mourut à Copenhague le 7 avril 1665. Il a publié plusieurs ouvrages, et en a laissé un plus grand nombre manuscrits. Bartholin en a donné la liste dans son *Index scriptorum danorum;* on se contentera d'indiquer les suivants: I. *Catholica juris, cum emendationibus in opera posthuma Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12, rare; II. *Variarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1636, in-8°. Otto les a insérées dans le tome V du *Thesaurus juris Romani;* III. *Ad antiquitates Etruscas quas Volaterræ nuper dederunt observationes*, Amsterdam, 1639, in-12. (*Voy.* Inghirami). On reprocha avec raison à Ernst d'avoir reproduit les notes de Pagan. Gaudenzio sur le même objet, sans avoir eu l'attention de le nommer; IV. *Catalogus librorum biblioth. Mediceæ quæ asservatur Florentiæ in cœnobio D. Laurentii*, Amsterdam, 1641, in-8°., ibid., 1646, volume in-12. Ce catalogue n'a d'autre mérite qu'une assez grande rareté. Vander Linden, trompé par le mot *mediceæ*, l'a pris pour une bibliographie médicale; V. *Regum aliquot Daniæ genealogia et series Anonymi, ex veteri codice ms. ecclesiæ Laudunensis, quod desinit in anno chr.* 1218, *cum notis*, Sora, 1646, in-8°. Ce fragment de l'histoire des rois de Danemark fut envoyé par And. Duchesne à Ernst, qui le publia avec de savantes remarques qui en font le plus grand prix. Ernst conjecture que cet ouvrage avait été entrepris par l'ordre de Philippe-Auguste, et que ce prince pourrait n'être pas étranger à la rédaction; VI. *Methodus juris civilis discendi*, Sora, 1647, in-4°.; VII. *M. Valerii Probi de notis Romanis cum observationibus*, ibid., 1647, in-4°.; VIII. *Introductio ad veram vitam*, ibid., 1643, in-8°.; Amsterdam, 1649, in-8°. Cet ouvrage est mentionné avec éloge dans la *biblioth. Struviana;* IX. *Johan. Caselii librorum in certas classes distributio*, Hambourg, 1651, in-4°., petite pièce très rare. On doit y joindre une lettre à Just Christ. Böhmer par Jacques Burckard, professeur à Sultzbach, *De vitâ cl. Jo. Caselii epistola*, Wolfenbutel, 1707, in-4°. C'est ce qu'on a de plus complet et de plus exact sur la vie et les ouvrages du savant Chessel. (*Voyez* Caselius); X. Σαββατισμος *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, Sora, 1656, in-4°. L'auteur, suivant Dav. Clément, y fait éclater une profonde érudition, un jugement exquis, une liberté chrétienne, et surtout une piété éclairée et solide; XI. *Catholica juris relecta*, Greifswald, 1656, in-8°.; XII. *Statera jurisprudentiæ et jurisconsulti*, Arnstadt, 1662, in-4°.; XIII. *Dissertatio posthuma de re summâ maximeque difficil-*

lima nempè verâ philosophiâ, Hambourg, 1665, in-8°., réimprimée sous ce titre : *Aristarchus-philosophicus*, ibid., 1678, in-8°. Joach. Hennius fut l'éditeur de cet ouvrage ; il est écrit avec chaleur, mais l'auteur s'y montre trop opposé à Aristote. On a encore d'Ernst des *Notes* sur la *Palestine* d'Heidman, sur Cornélius-Népos (réimprimées dans l'édition de Staveren), et d'autres écrits moins importants. W—s.

ERNSTING (ARTHUR-CONRAD), médecin allemand, né à Sachsenhagen, dans le comté de Schauenbourg en 1709, mort le 11 septembre 1768 ; il pratiqua d'abord la médecine à Brunswick ; il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra à l'étude de la botanique, en fit des applications à la médecine, et chercha à en développer les principes dans le petit nombre d'ouvrages qu'il publia. Ce sont : I. *Phellandrologia physico-medica seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-4°. C'est une dissertation sur la ciguë aquatique ou *phellandria*, accompagnée d'une bonne planche. On vantait depuis peu de temps ses graines dans la basse-Saxe, comme un bon remède contre les ulcères. Ernsting fit des expériences à ce sujet, et soumit cette plante à l'analyse chimique ; mais il ne lui trouva pas les vertus annoncées ; II. *Prima principia Botanica oder Aufangsgründe*, etc., Wolfenbuttel, 1748, in-8°., vocabulaire des termes techniques de la botanique et des parties des plantes, avec des figures ; il y a joint une bibliothèque botanique rangée par ordre alphabétique, et l'indication des systêmes de botanique, à commencer depuis Conrad Gessner. Il en ajouta un qui lui appartenait, et qui ressemble beaucoup à celui de Boërhaave ; III. *der Wollkommene und allzeit fertige apothecker*, Helmstædt, 1741, in-4°., vocabulaire des médicaments simples et composés tirés des plantes ; IV. *Historische und physicalische beschreibung der Geschlechter der pflanzen*, Lemgo, 1762, in-4°., ouvrage diffus, dans lequel l'auteur décrit les organes de la génération des plantes, surtout d'après Linné, et il recueille tout ce qui a été écrit à ce sujet, ainsi que sur la vie des plantes, qu'il compare aux animaux. Quoiqu'en général cet ouvrage ne soit qu'une compilation, il s'y trouve quelques observations qui appartiennent à l'auteur, entre autres sur des choux hybrides ou provenant du mélange de poussières séminales d'espèces différentes ; il termine cet ouvrage par un catalogue des espèces décrites par Linné ; il a aussi donné en allemand quelques analyses d'eaux minérales et une description historique et physique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel*, de 1763 à 1767. D—P—s.

EROTIANUS (EROTIEN), médecin grec, vécut dans le premier siècle sous le règne de Néron. Fabricius soupçonne à tort que le nom d'*Erotianus* a été formé de celui d'*Herodianus*. C'est également sans autorité suffisante que quelques critiques lui contestent le titre de médecin, pour lui substituer celui de grammairien. Quoi qu'il en soit, Erotianus est auteur d'un glossaire d'Hippocrate en grec par ordre alphabétique, ouvrage qu'il dédia à Andromachus, premier médecin (archiâtre) de Néron. Il est conséquemment antérieur à Galien. Ce vocabulaire a été imprimé d'abord à Paris en 1564, in-8°., par les soins d'Henri Etienne, qui l'a placé en tête de son *Dictionarium medicum*, gr.

lat.; ensuite à Venise, Junte, 1566, in-4°., avec les notes d'Eustachi, sous ce titre: *Vocum, quæ apud Hippocratem sunt, collectio*; il se trouve aussi joint aux éditions d'Hippocrate données par Mercuriali et par Chartier. Ce vocabulaire peut aider, jusqu'à un certain point, à l'intelligence des termes difficiles ou obscurs que l'on rencontre dans Hippocrate; mais ses interprétations sont en général si brèves et quelquefois si ambiguës, qu'il laisse souvent le lecteur dans l'embarras, et qu'au lieu d'explications claires, il n'offre, dans une foule de passages, que des énigmes à deviner. Il paraît même que c'est pour dissiper cette obscurité, que Foës composa son excellent dictionnaire intitulé: *OEconomia Hippocratis*. La meilleure édition d'Erotien est, sans contredit, celle que l'on doit à J. G. Fréd. Franz, sous ce titre: *Erotiani, Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec. lat., Leipzig, 1780, in-8°. Elle renferme non seulement les corrections d'Henri Etienne, d'Eustachi, d'Heringa, mais encore un grand nombre de variantes puisées dans un manuscrit appartenant à J. Phil. Dorville, de nouvelles notes de l'éditeur, et enfin l'ἐξήγησις de Galien et le λεξικὸν d'Hérodote le médecin. R—D—N.

EROVANT II, dixième roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides. Il était fils d'une femme de la race royale, qui avait eu un commerce illégitime avec un homme obscur, sous le règne du roi Sanadrouk; il acquit une grande réputation par ses exploits guerriers, et il tint le premier rang parmi les généraux de ce prince. En l'an 68 de J. C., après la mort de Sanadrouk, Erovant s'empara du trône d'Arménie, et fit massacrer tous les fils du dernier roi, à l'exception d'Ardasches qui fut emmené en Perse par le prince Sempad, de la race des Pagratides, qui était chargé de son éducation. En l'an 75, Erovant, pour conserver l'amitié des Romains, dont il avait besoin pour se défendre contre les Persans, leur céda toute la Mésopotamie arménienne, et transporta sa résidence royale, de la ville d'Edesse, dans celle d'Armavir, ancienne capitale de l'Arménie. Ennuyé bientôt du séjour d'Armavir, il jetta en 78 les fondements d'une ville magnifique, située au confluent de l'Araxes et du fleuve Akhourean, et de son nom il l'appela Erovantaschad. Cette ville fut décorée de superbes monuments; il y fit transporter toutes les choses précieuses qui étaient à Armavir, et y fixa sa résidence. Il fit encore bâtir dans le voisinage la ville de Pagaran, où il fit placer les statues de tous les dieux de l'Arménie, et celle d'Erovantakerd, qui fut aussi remplie de monuments. Pendant qu'Erovant était occupé d'embellir sa capitale, Ardasches, fils du roi Sanadrouk et son général Sempad, de la race des Pagratides, revinrent de Perse avec une nombreuse armée pour reconquérir le trône des Arsacides, et en chasser Erovant. Lorsqu'Erovant fut informé de l'arrivée d'Ardasches, il rassembla toutes les forces de son royaume, appela à son secours Pharasmane, roi d'Ibérie, et marcha à la rencontre de l'armée Persane. Malgré ses talents militaires et son courage, il fut vaincu dans un lieu qui, à cause de sa défaite, fut appelé Erovantavan, c'est actuellement Erivan. Il éprouva un nouvel échec sous les murs de sa capitale, et en fuyant il fut tué d'un coup de poignard par un soldat obscur, en l'an 88 de J.-C. Ardasches II monta alors sur le trône.

S. M—N.

EROVAZ, frère du précédent, et

comme lui descendant par sa mère de la race royale des Arsacides. En l'an 78 de J.-C., son frère le créa grand-prêtre des Dieux de l'Arménie, et lui donna pour résidence la ville de Pagazan, qu'il venait de faire construire et où il avait réuni toutes les satues qui se trouvaient dans les anciennes capitales de l'Arménie. En l'an 88, après la défaite et la mort de son frère, Sempad Pagratide, général des armées d'Ardasches II, qui avait détrôné Erovant, vint l'attaquer dans Pagazan. Erovaz fut pris; on lui fit attacher une pierre au cou, et on le précipita dans l'Araxes. S. M.—n.

ERPENIUS ou d'ERPE (Thomas), célèbre orientaliste, naquit à Gorcum, en Hollande le 7 septembre 1584. Son père, témoin de ses heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya à Leyde dès l'âge de dix ans. Ce fut dans cette ville qu'il commença ses études. Au bout de quelques mois il vint à Middelbourg, puis retourna au bout d'un an à Leyde, où il pouvait suivre ses goûts avec facilité. Ses progrès furent rapides; dès l'âge le plus tendre il fut admis à l'université de cette ville, et en 1608 il reçut le bonnet de maître ès-arts. A la sollicitation de Scaliger, il avait appris les langues orientales en même temps qu'il faisait ses cours de théologie. Après avoir achevé ses études il voyagea en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, formant des liaisons avec les savants, et s'aidant de leurs lumières. Pendant son séjour à Paris il se lia d'amitié avec Casaubon, amitié qui dura aussi long temps que sa vie, et il prit des leçons d'Arabe, de Joseph Barbatus ou Abou-dacni. A Venise il eut des conférences avec les juifs et les mahométans, et il profita de son séjour en cette ville pour se perfectionner dans le turk, le persan et l'éthiopien. Erpenius revint dans sa patrie en 1612, après une longue absence, riche de la science qu'il avait acquise pendant ses voyages, aimé et estimé de tous les savants qu'il avait visités. Son habileté était déjà connue; aussi, dès le 10 février de l'année suivante, il fut nommé professeur d'arabe et des autres langues orientales, l'hébreu excepté, dans l'université de Leyde. Dès-lors il se livra tout entier à l'enseignement de ces langues, et à en faciliter l'étude, à en propager les connaissances par ses ouvrages. Animé par l'exemple de Savary de Brèves, qui avait établi à ses dépens une imprimerie arabe à Paris, il fit graver à grands frais de nouveaux caractères arabes et forma une imprimerie dans sa maison. En 1619 les curateurs de l'université de Leyde créèrent une seconde chaire d'hébreu en sa faveur. En 1620 les états de Hollande l'envoyèrent en France pour tâcher d'attirer chez eux, par la promesse d'une chaire de théologie, Pierre Dumoulin, ou André Rivet. Ce premier voyage n'eut aucun succès et fut suivi, l'année d'après, d'un second, qui réussit au gré des états; Rivet passa en Hollande. Quelque temps après le retour d'Erpenius, les états le choisirent pour interprète: cela lui donna occasion de traduire diverses lettres des princes musulmans de l'Asie et de l'Afrique, et d'y répondre. Le roi de Maroc prenait, dit-on, un grand plaisir à lire ses lettres arabes et en faisait remarquer l'élégance et la pureté. La réputation d'Erpenius était répandue par toute l'Europe savante: plusieurs princes, les rois d'Angleterre et d'Espagne, l'archevêque de Séville lui firent les offres les plus flatteuses pour l'attirer près d'eux; il ne voulut jamais quitter sa patrie et y mourut d'une maladie contagieuse,

le 13 novembre 1624, âgé de quarante ans. Erpenius a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont point parfaits, sans doute ; mais si l'on se reporte à l'époque où il a vécu, si l'on songe qu'il eût peu, ou point de secours, qu'il se forma lui même, si on le juge, non point d'après l'état actuel de la littérature orientale, mais d'après ce qu'il a fait, on conviendra qu'il a peut-être surpassé, par l'immensité et la difficulté de ses travaux, les orientalistes qui l'ont suivi; et que n'eût-il point fait si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à une littérature dont son nom sera toujours un des plus beaux ornements? Voici la note de ses ouvrages : I. *Oratio de linguâ arabicâ*, Leyde, 1613, in-4°. Erpenius prononça ce discours lorsqu'il prit possession de la chaire d'arabe : il y loue l'ancienneté, la richesse, l'élégance et l'utilité de cette langue. II. *Annotat. in Lexic. Arab. Fr. Raphelengii*, Leyde, 1613, in-4°.; elles se trouvent à la suite de ce lexique. III. *Grammatica arabica, quinque libris methodicè explicata*, ib., 1613, in-4°. « Cette grammaire, qu'on peut » regarder, dit M. Schnurrer, comme » la première composée en Europe, » non seulement a été réimprimée plu- » sieurs fois, mais elle a tellement fait » loi que plusieurs professeurs, qui, » surtout en Allemagne, ont donné sous » leur nom des grammaires arabes, » ont suivi les traces d'Erpenius, et » ont à peine osé s'écarter de ce gui- » de. » Le même savant observe que cette édition a été tirée sur deux formats, d'abord en grand in-4°. afin de pouvoir être jointe au lexique de Raphelenge, et ensuite sur une plus petite justification, pour en rendre le format plus portatif. Ces derniers exemplaires sont les plus communs. La seconde édition de cette grammaire, corrigée et augmentée, d'après un exemplaire chargé des notes manuscrites de l'auteur, parut à Leyde en 1636, in-4°. L'éditeur, Antoine Deusing, y a ajouté les fables de Locman et quelques adages arabes avec la traduction latine d'Erpenius. Les voyelles et les signes orthographiques sont marqués dans le texte arabe. On doit à Golius une réimpression de cette édition, sous le titre de *Linguæ arabicæ Tyrocinium*, Leyde, 1656, in-4°. Les additions de ce savant en font le mérite. Elles se composent : 1°. de trois centuries de proverbes arabes; 2°. de cinquante-neuf sentences tirées des poëtes; 3°. des surates 31 et 61 du Corân; 4°. de la première séance de Hariri (*voy.* HARIRI); 5°. d'un poëme d'Aboulola (*voy.* ABOULOLA); 6°. d'une homélie du patriarche d'Antioche Elie III, sur la naissance du Christ. Tous ces morceaux sont accompagnés d'une traduction latine et de notes; 7°. de 232 sentences arabes; 8°. de la 32e. surate du Corân; 9°. d'un autre poëme d'Aboulola. Golius n'a publié que le texte de ces trois dernières additions. Une autre édition en a été publiée par Albert Schultens, en 1748, réimprimée en 1767. L'éditeur, après avoir reproduit mot pour mot la grammaire, les fables, et une centurie de sentences telles que les donne l'édition de Golius, a ajouté : 1°. une préface dans laquelle il combat quelques opinions erronées des docteurs juifs, sur l'histoire de l'écriture hébraïque et sur l'autorité de la cabbale ou tradition. 2°. des extraits du Hamasah d'Abou-Temam, accompagnés d'une traduction latine et de notes. Michaëlis a donné en allemand un abrégé de cette édition. Göttingue, 1771, in-8°. Morso, professeur de langues orientales, à Palerme, a publié, en 1796, une nou-

velle édition de la grammaire arabe, et des fables de Locman avec un glossaire. IV. *Proverbiorum arabicorum centuriæ duæ, ab anonymo quodam arabe collectæ*, etc., Leyde, 1614, 2ᵉ. édit., *ibid.*, 1623, in-8°. D. Florentius (de Florence) avait acquis le manuscrit de ces proverbes à Rome. De retour dans sa patrie il les communiqua à Isaac Casaubon, avec la traduction barbare et souvent inintelligible qu'en avait faite un maronite. Casaubon envoya la plus grande partie de l'ouvrage à Scaliger, le priant d'expliquer les sentences les plus difficiles. Celui-ci renvoya bientôt le manuscrit avec une traduction latine et des notes; Casaubon envoya une copie plus complette et plus correcte à Scaliger, en le priant d'achever ce qu'il avait si bien commencé: Scaliger promit, mais la mort le surprit au milieu de ce travail. Lorsqu'Erpenius vint à Paris, en 1609, Casaubon l'engagea à terminer cet ouvrage pour qu'il pût voir le jour. Erpenius s'en chargea et y travailla sans relâche: il comptait le faire imprimer à Paris chez le Bé, qui avait gravé d'assez beaux caractères arabes; mais déçu de son espoir il en différa la publication jusqu'à son retour à Leyde. La première centurie de ces proverbes a été donnée de nouveau par Sennert, Wittemberg, 1658, réimp. en 1724. Scheidius a fait imprimer à Harderwick, en 1775, un choix des sentences et des proverbes arabes, publiés précédemment par Erpenius; V. *Locmani sapientis fabulæ et selecta quædam Arabum adagia, cum interpretatione latinâ et notis*, Leyde, 1615, in-8°. C'est la première édition de ces fables, qui ont ensuite été imprimées jusqu'à satiété. Cette édition parut sous deux formes; l'une qui n'embrassait que le texte arabe seulement; l'autre qui était accompagnée de la version latine, d'une longue préface et de notes. Les adages sont au nombre de cent. Tanneguì Le Fevre a traduit en vers iambiques latins, et publié à Saumur, en 1674, les seize premières fables de Locman d'après la version d'Erpenius. Une seconde édition de ces fables porte la date de 1636 et a la forme d'un livre séparé, mais elle a été détachée de l'édition de 1636 de la grammaire arabe dont elle faisait partie. Golius a imprimé de nouveau les adages dans le *Arab. ling. Tyrocinium*, Leyde, 1656; on les retrouve encore dans l'édition de la grammaire d'Erpenius, donnée par Schultens. VI. *Pauli apost. ad Romanos epistola, arabicè*, ibid., 1615, in-4°. Cette épître est suivie de celle aux Galates. Le texte arabe n'offre ni les points voyelles, ni les signes orthographiques dont l'imprimerie, élevée par Erpenius, n'était point encore fournie à cette époque. VII. *Novum D. N. J.-C. Testamentum, arabicè*, Leyde, 1616, in-4°. Erpenius a publié le texte seulement de cette traduction arabe du Nouveau-Testament, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde. VIII. *Pentateuchus Mosis, arabicè*, ibid., 1622. Cet ouvrage a été également publié d'après un manuscrit de la même bibliothèque écrit en caractères rabbiniques, et remis en caractères arabes par Erpenius. Le texte offre plusieurs erreurs. L'auteur de cette version, qui paraît être un juif africain du 14ᵉ. siècle, est si servilement attaché au texte hébreu, qu'il rend les solécismes de son original par des solécismes dans sa langue. IX. *Historia Josephi Patriarchæ ex Alcorano, cum triplici versione latinâ et scholiis Th. Erpenii, cujus præmittitur alphabetum arabicum*, Leyde, 1617,

in-4°. Dans sa préface, Erpenius dit qu'il offre dans cet alphabet le premier essai de ses caractères arabes, et que les lettres y seront présentées avec leurs liaisons et leurs accidents, ce qui facilitera non seulement la lecture des livres imprimés, mais aussi celle des manuscrits. A la suite de l'histoire de Joseph, tirée de l'Alcoran (12ᵉ. surate), se trouve la 11ᵉ. surate du même livre. X. *Grammatica arabica dicta Giarumia et libellus centum regentium cum versione latinâ et commentariis*, ibid., 1617, in-4°. Obicino et Kirsten avaient déjà publié cet ouvrage, l'un à Rome en 1592 et l'autre à Breslau en 1610. Erpenius annonce dans sa préface qu'il a revu et corrigé le texte d'après quatre manuscrits, dont l'un avait les voyelles et les autres étaient accompagnés de savants commentaires. Erpenius paraît avoir ignoré le nom de l'auteur du livre des *Cent Regents*, mais on sait aujourd'hui qu'il s'appelait Abd-el-Caher Aldjordjany. XI. *Canones de litterarum Alif, Waw et Yé apud Arabes naturâ et permutatione*, ibid., 1618, in-4°. C'est la réimpression du 5ᵉ. chap. du liv. 1ᵉʳ. de la grammaire arabe. Ici ces canons paraissent revus par l'auteur, et disposés dans un ordre plus commode. XII. *Rudimenta linguæ arabicæ; accedunt praxis grammatica et consilium de studio arabico feliciter instituendo*, ibid., 1620, in-8°. Ces rudiments diffèrent peu de la grammaire arabe. La différence consiste dans quelques retranchements; mais l'ordre et la division des livres et des chapitres, sont les mêmes. L'avis touchant la manière d'étudier l'arabe avec succès, se compose de peu de pages et fut écrit rapidement par l'auteur, au moment de son départ pour la France; il donne la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des rudiments et pour passer ensuite à une autre lecture. A la suite de la page 184 se trouve la 64ᵉ. surate de l'alcoran, accompagnée d'une version latine interlinéaire et d'explications grammaticales. Les rudiments ont été réimprimés à Leyde en 1628, à Paris en 1638, in-8°., et à Leyde, en 1733, in-4°. Cette dernière édition a été donnée par Schultens, qui y a ajouté un *florilegium* des sentences arabes, et une *Clavis dialectorum Arabicæ linguæ præsertim*. Cette édition, augmentée de tables très amples, a été réimprimée dans la même ville en 1770. XIII. *Orationes tres de linguarum ebreæ et arabicæ dignitate*, ibid., 1621, in-12; le premier de ces trois discours avait été imprimé dès 1613 ainsi que nous l'avons dit: des deux autres, l'un fut prononcé par Erpenius en novembre 1620, à son retour de France, lors de l'ouverture de son cours; et le second, consacré à la langue hébraïque, en septembre 1620, dans une pareille circonstance. XIV. *Historia Saracenica*, etc., ibid., 1625, in-fol. C'est le texte arabe et la traduction de l'histoire musulmane d'Elmacin. (*Voy.* ELMACIN.) Erpenius y a ajouté l'*Historia Arabum* de Roderic Ximenez, archevêque de Tolède. La traduction latine a aussi été publiée sans le texte, in-4°., et le texte arabe seul, petit in-8°. XV. *Grammatica ebræa generalis*, ibid., 1621, in-8°., Genève, 1627; Leyde, 1659. A cette troisième édition se trouve jointe la 2ᵉ. édition de la *Grammatica syra et chaldæa*, du même auteur. XVI *Grammatica syra et chaldæa*, ib., 1628. XVII. *Psalmi Davidis syriacè*, ibid., 1628. XVIII. *Arcanum punctuationis revelatum et oratio de nomine Tetragrammato.* XIX. *Versio et notæ ad ara-*

bicam paraphrasin in Evang. S. Joannis, Rostock, 1626. XX. *De peregrinatione gallicâ utiliter instituendâ tractatus*, ibid., 1631, in-12. XXI. *Præcepta de linguâ græcorum communi*, Leyde, 1662, in-8°. Erpenius avait formé le projet de plusieurs autres ouvrages, d'une édition de l'alcoran qui devait être accompagnée de notes, et d'une bibliothèque orientale. Dans les préfaces de ses grammaires il parle aussi d'un *Thesaurus grammaticus*, qui n'a point vu le jour. On peut consulter sur cet orientaliste célèbre les ouvrages suivants : G. J. Vossius, *orat. in obit. Th. Erpenii*, Leyde, 1625, in-4°.; P. Scriverius, *Manes Erpeniani, quibus accedunt Epicedia variorum*, ibid., 1625. A la suite de cette brochure, se trouve le Catalogue des livres de la bibliothèque d'Erpenius. J—N.

ERRARD (JEAN), né à Bar-le-Duc, vers le milieu du 16e. siècle, fut appelé, par Henri IV et Sully, le premier des ingénieurs. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. C'est le premier ingénieur, en France, qui ait écrit sur la Fortification, et la plupart de ses principes n'ont pas vieilli. Il fut admis souvent dans le conseil du roi pour y discuter des projets de siéges et de fortifications. On lui reprocha trop d'attachement pour la maison de Bouillon. On a de lui : *la Fortification démontrée et réduite en art*; par J. Errard, 1594, in-4°.; 1604, in-fol. — Son neveu, Alexis ERRARD, en publia une nouvelle édition en 1620, in-fol. D—M—T.

ERRARD (CHARLES), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, fut chargé de la direction des ouvrages de peinture que Louis XIII avait ordonnés pour l'embellissement du Louvre. Dans la suite, une commission plus importante l'appela en Italie. Le cardinal de Richelieu, d'après les conseils du Poussin, voulait réaliser le projet conçu par François Ier., de former une collection de statues, de bas-reliefs, et de modèles des différents ordres d'architecture, moulés sur les plus beaux antiques de Rome : il s'agissait même de se procurer les plâtres de toute la colonne Trajane, et des deux colosses de la place de *Monte-Cavallo*, qu'on suppose représenter Alexandre domptant Bucéphale; ces deux groupes devaient être jetés en bronze, et placés devant le palais du Louvre. Enfin des ordres furent donnés pour copier aussi les tableaux des plus grands maîtres. Errard surveilla les commencements de cette entreprise; il y concourut lui-même avec beaucoup de zèle, et fit, d'après l'antique, un grand nombre de dessins qu'il envoya en France. Malheureusement on abandonna l'exécution d'un projet si propre à favoriser les progrès des arts; mais les services qu'Errard leur avait rendus ne furent pas moins apréciés que ses talents ; nommé directeur de l'académie de Paris, il obtint la même place à Rome, où il mourut en 1689, âgé de quatre-vingt-trois ans. C'est à cet artiste qu'on doit la construction de l'église de l'Assomption de Paris, dont le dôme, d'un effet lourd et désagréable, a été critiqué avec raison, et nommé par plaisanterie le *sot dôme*. V—T.

ERRI (PELLEGRINO DEGLI), né à Modène en 1511, s'avança à la cour de Rome, autant par son mérite que par la protection du cardinal Cortesi. Il était savant dans les langues orientales, habile théologien et plein de zèle pour la pureté de la foi. Quelques littérateurs de Modène, entre lesquels on cite Castelvetro et Philippe Va-

lentino, ayant été accusés de répandre les principes de Calvin, par leurs discours et par la communication de ses ouvrages, Erri fut envoyé dans cette ville avec le titre de commissaire apostolique, pour rechercher les coupables et les faire punir suivant la rigueur des lois. A peine arrivé, il se rendit pendant la nuit, accompagné d'hommes armés, au logis de Valentino, dans l'intention de s'assurer de sa personne; mais celui-ci, qu'on avait prévenu, s'était enfui. Erri n'en informa pas moins contre lui, avec une activité qui lui mérita, à son retour à Rome, les éloges des cardinaux et des bénéfices considérables. Il obtint la permission de les résigner à son neveu, et mourut en 1575, à l'âge de soixante-quatre ans. On a de lui: *Salmi di Davide, tradotti della lingua ebrea nella volgare, con alcuni commenti*, Venise, 1573, in-4°. Cette traduction est estimée, et les notes qui l'accompagnent sont remplies d'érudition. W—s.

ERRICO (Scipion), littérateur, né à Messine, en 1592, perdit ses parents de bonne heure, et fut placé au séminaire de cette ville, où ses dispositions pour la poésie se développèrent en peu de temps; il n'était âgé que de dix-neuf ans lorsqu'il publia deux idylles (*Endimion* et *Ariane*), qui réunirent les suffrages de tous les connaisseurs. L'étude de la théologie ne ralentit point son ardeur pour la littérature; après avoir rempli les devoirs qu'on lui imposait, il cherchait un délassement dans un travail plus conforme à ses goûts. Errico embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome où il fut accueilli par le cardinal Spada, qui ne cessa dès-lors de lui donner des preuves de son estime et de son affection. Il se rendit ensuite à Venise et il y séjourna quelque temps, vivant dans la plus grande intimité avec Loredano, Aprosio et d'autres hommes d'un mérite distingué. De retour dans sa patrie, après une absence de plusieurs années, on lui offrit une chaire de philosophie qu'il remplit avec succès. Ayant résigné en faveur d'un de ses amis, un canonicat qu'il avait à la cathédrale, on lui proposa un évêché mais il le refusa, à raison de l'affaiblissement de sa vue. Errico était membre de l'académie des *Humoristes* de Rome, des *Oziosi* de Naples, des *Incogniti* et des *Delphici* de Venise; mais aucun titre ne le flattait davantage que celui de poète lauréat de Messine, qu'on lui avait solennellement décerné. Il mourut en cette ville le 18 septembre 1670, et fut inhumé dans l'église Ste-Marie des Trompettes. La plupart des biographes italiens ont donné de grands éloges à Errico. « On admire, dit l'auteur des *Glorie degli incogniti di Venetia*, dans les ouvrages de cet écrivain, un style facile, plein de vivacité, de douceur et d'agrément; une invention toujours heureuse; une adresse incroyable à entremêler ses récits de traits piquants et de sages maximes, et enfin l'art d'instruire en amusant. » On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait de l'exagération dans cet éloge, mais il fait connaître la haute opinion qu'on avait du talent d'Errico. La *Biblioth. sicula* de Mongitore, contient les titres de trente-un ouvrages de cet auteur, imprimés, et de onze restés manuscrits. On se contentera de citer les plus intéressants: I. *De tribus scriptoribus historiæ concilii tridentini*, Amsterdam et Anvers, 1656, in-8°.; quelques maximes insérées dans cet ouvrage le firent censurer par l'inquisition; mais l'auteur avait eu la prudence de se cacher sous le nom de César Aquilinus. II. *De scientia media et ejus origine opus-*

culum, Gènes, 1668, in-12. Errico publia cet ouvrage sous le masque d'Antoine Querenghus; III. *Deidamia, dramma musicale.* Cette pièce, qui a eu plusieurs éditions, fut représentée avec un grand succès à Venise, en 1644, et à Florence, en 1650; IV. *Poésie*, Messine, 1653, in-12. Ce volume renferme la plupart des poésies italiennes qu'Errico avait publiées séparément; *la Babilonia distrutta*, poëme héroïque; *Ibraim deposto, la Croce stellata*, deux poëmes d'un genre moins sérieux; des *Idylles*; des *Pastorales*, etc.; V. *le Rivolte di Parnasso, comedia*, Messine, 1625, in-12, souvent réimprimée; elle est écrite en prose. Just. Fontanini en parle avec éloge dans sa défense de l'Aminte; VI. *le Guerre di Parnasso*, Venise, 1643, in-12. C'est l'histoire des querelles littéraires, si fréquentes en Italie pendant le 17e. siècle. Errico a laissé manuscrit un poëme burlesque sur le même sujet. On remarque encore parmi ses ouvrages inédits : *le Transformationi*, poëme à l'imitation des *Métamorphoses d'Ovide; la Conquista di Granata*, poëme héroïque; des pastorales, des discours, des tragédies et une comédie intitulée : *la Dragontina.* W—s.

ERSKINE (Ralph), théologien écossais, issu de la noble famille de Marr, en Ecosse, naquit à Alloa, en 1628. Nommé en 1654, ministre de Falkirk, il fut dépouillé de cette cure en 1662, par l'acte d'uniformité. Les persécutions exercées à cette époque en Ecosse, contre les presbytériens, l'obligèrent d'aller chercher un asile en Hollande, d'où l'indigence le força de retourner dans son pays natal. Il y fut arrêté et renfermé dans la forteresse nommée *the Bass*, située à l'embouchure du Forth. Après un emprisonnement de trois ans, le comte de Marr, son parent, lui fit rendre sa liberté. Lors du rétablissement du presbytérianisme, en 1690, Erskine fut nommé ministre de Churnside, au comté de Berwick. Il mourut en 1696, âgé de soixante-huit ans, laissant quelques ouvrages de théologie, en latin, qui n'ont point été imprimés. — Erskine (Ebenezer), fils du précédent, né en 1680, dans la prison où son père fut détenu, fut, en 1702, ministre de Portmoak, au comté de Fife, et en 1728, l'un des ministres de Stirling. Ayant été dépossédé en 1734, pour son opposition à l'établissement d'un ecclésiastique protégé par le duc d'Argyle, il adopta les principes des *Seceders*, et devint un des chefs de cette secte. Il mourut à Stirling, en 1755, âgé de soixante-quinze ans, estimé même de ses ennemis les plus ardents. On a de lui cinq volumes de sermons, dont quatre publiés à Glascow en 1762, et le cinquième à Edimbourg, en 1765. — Erskine (Ralph), frère du précédent, né en 1682, à Roxburg, dans le comté de ce nom, fut choisi, en 1711, ministre de Dumferline, dans le comté de Fife. En 1734 il fut déposé par un ordre de l'assemblée générale pour s'être joint à la secte des *Seceders;* il jouissait d'un grand crédit parmi ces sectaires, qui bâtirent une église exprès pour lui, en 1740. Il mourut en 1751, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui environ deux cents Sermons; une paraphrase du *Cantique des Cantiques;* un Traité polémique, intitulé : *la Foi ne tient point à l'Imagination*, et des *Sonnets sur l'Evangile*, qui ont eu une certaine célébrité, et où l'on trouve des idées fort étranges. Ces ouvrages ont été imprimés ensemble, en 1765, Glascow, 2 vol. in-fol. X—s.

ERSKINE (Jean), baron de Dun,

un des promoteurs de la réformation protestante en Ecosse, naquit en 1508 ou 1509, au château de ses ancêtres, près de Montrose. Il était de l'ancienne famille des comtes de Marr. Après avoir étudié, probablement à l'université d'Aberdeen, il alla, selon l'ancien usage de la noblesse d'Ecosse, continuer ses études à une université étrangère. Ce fut sans doute avec fruit, car Buchanan, juge compétent en pareille matière, l'appelle un homme d'un grand savoir, et Erskine mérite bien cette qualification, puisqu'il fut le premier Ecossais qui fit enseigner le grec dans sa patrie. Au retour de ses voyages, (1534) il ramena un Français très versé dans la langue grecque, et l'établit à Montrose; celui-ci l'ayant quitté il encouragea, avec la plus grande libéralité, d'autres Français également habiles, à venir prendre sa place. Il sortit de cette école particulière plusieurs personnes parfaitement instruites dans la langue grecque, dont la connaissance se répandit ensuite graduellement dans le royaume. Après la mort de son père, Erskine fut, conformément à l'usage du temps, employé comme les autres barons ou lairds, à rendre la justice dans le comté d'Angus, où il était fixé; il prit part assez souvent aux séances du parlement, et occupa presque constamment la place de prévôt ou de premier magistrat de Montrose. Au milieu des soins que ses fonctions exigeaient de lui, il trouvait encore le temps de veiller à la propagation de la religion réformée. Il soutenait et encourageait tous ceux qui embrassaient la réforme, et notamment ceux qui avaient souffert pour cette cause. Le château de Dun fut un asyle constamment ouvert aux prédicateurs protestants; et le point de réunion où plusieurs personnes, parmi lesquelles il en était d'un très haut rang, se concertaient pour répandre les nouveaux dogmes dans cette partie du royaume. Cependant Erskine ne négligeait rien de ce qu'un bon citoyen doit à son pays. Dans la guerre avec l'Angleterre, qui éclata en 1547, des bâtiments anglais infestaient la côte d'Ecosse; un détachement d'ennemis descendit à terre pour piller; Erskine rassembla à la hâte une troupe de ses compatriotes, et repoussa les Anglais avec tant de résolution qu'il n'en réchappa pas le tiers pour rejoindre leurs vaisseaux. Le parlement qui se rassembla en 1557, le nomma l'un des commissaires chargés d'aller en France assister comme témoins au mariage de la reine Marie Stuart avec le dauphin, depuis François II, et régler les conditions du contrat. A son retour en Ecosse, il reconnut avec surprise que les progrès de la réforme étaient favorisés par les moyens que l'on prenait pour l'anéantir. Un vieux prêtre avait perdu la vie pour cette cause, et, suivant l'expression d'un ecclésiastique éminent en dignité, sa mort fut celle du catholicisme dans le royaume. Le nombre des protestants s'accroissait à chaque moment; ils étaient d'ailleurs encouragés par la mort de Marie, reine d'Angleterre, et l'avénement au trône de sa sœur Elisabeth, dont les sentiments étaient connus. Cpendant, la régente d'Ecosse cherchait à maintenir la religion catholique. Sans avoir égard aux adresses qui lui étaient envoyées par les lords protestants, pour jouir du libre exercice de leur religion, une proclamation somma leurs ministres de comparaître à Stirling, le 10 mai 1559, pour y être jugés sur le crime d'hérésie. Les lords protestants, et tous ceux qui partageaient leurs opinions, résolurent alors d'accompagner les ministres et, s'il était nécessaire, de

les défendre. Ces dispositions eussent probablement causé un grand tumulte, mais Erskine obtint de la régente la promesse que les ministres ne seraient pas jugés, et l'attroupement fut dissipé. La régente voyant, le péril passé, manqua à sa parole; il en résulta une guerre civile qui se termina en 1560, a l'avantage des protestants. Erskine qui avait dans ce démêlé souvent paru sous les armes, les quitta avant qu'il fut fini, pour s'adonner entièrement à la prédication. Dans le parlement qui suivit, un comité régla ce qui concernait la discipline de l'église réformée, et nomma Erskine un des cinq ministres chargés d'en surveiller le maintien. Ces nouvelles fonctions furent pour lui très fatigantes, et lui attirèrent même des tracasseries qui l'engagèrent plusieurs fois à demander sa démission. Il eut part à la composition du *Second livre de Discipline*, qui parut en 1577. C'est le mode de gouvernement d'une église presbytérienne et il est encore suivi. Erskine termina en 1591 sa longue carrière. Tous les historiens d'Ecosse ont fait l'éloge de ses qualités, et la reine Marie disait de lui qu'il était d'un caractère doux et aimable, et remarquable par sa droiture et sa loyauté. — ERSKINE (David), lord Dun, descendant du précédent, fut un jurisconsulte très distingué, et devint membre de la cour de session. Il s'opposa vivement à l'union de l'Ecosse, et protégea le clergé épiscopal en butte aux persécutions. Nommé en 1713 un des commissaires de la cour de justice, il conserva cet emploi jusqu'en 1750. Il publia ensuite un volume intitulé : *Opinions de lord Dun*, 1752, in-12, ouvrage singulièrement estimé. Il mourut en 1755, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

E—s.

ERSKINE (JEAN), célèbre théologien de l'église d'Ecosse, naquit en 1721, de Jean Erskine de Carnock, avocat professeur de droit écossais, à l'université d'Edimbourg, connu par ses *Institutes des lois d'Ecosse*, ouvrage qui jouit de beaucoup de réputation et d'autorité. Celui qui est l'objet de cet article, fut d'abord destiné à l'étude de la jurisprudence, mais il préféra celle de la théologie, et malgré l'opposition de sa famille, il se mit en état de prendre les ordres. Après avoir exercé le ministère en différents endroits, il fut appelé à Edinbourg, où il fut placé dans la même église avec Robertson, le célèbre historien, son ancien camarade d'études. Assidu à remplir ses fonctions, il s'occupait aussi avec un zèle infatigable de tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de la religion. Il entretenait en conséquence une correspondance très étendue tant en Angleterre que dans les pays étrangers, et même en Amérique, afin d'obtenir à cet égard toutes les informations qui pouvaient l'instruire. Il publia, en 1798, des *Sermons*, in-8°., que l'on classe parmi les meilleures productions de ce genre, pour la liaison du discours et la pureté du style. Son exemple produisit en Ecosse une heureuse révolution dans l'éloquence de la chaire, auparavant infectée de défauts qui la rendaient languissante et barbare. Dès 1765, Erskine avait donné ses Dissertations théologiques, qui offrent d'excellentes recherches sur plusieurs points très importants. Son ardeur à obtenir des renseignements sur l'état de la religion dans les pays étrangers, l'engagea, à un âge avancé, à apprendre l'allemand et le hollandais. Sa facilité le mit en état de faire des pas rapides dans la connaissance de ces langues, et c'est sans doute à cette étude que l'on doit le premier volume de ses *Es-*

quisses de l'Histoire de l'Eglise, 1790, in-8°.; ouvrage rempli de documents les plus intéressants sur l'état de la religion dans l'Europe continentale; il en parut, en 1797, un second volume, dans lequel l'auteur, à l'exemple du professeur Robison et d'autres écrivains, dévoile la conjuration formée par les incrédules, contre la religion. Malgré l'affaiblissement causé par son grand âge, qui le priva de ses forces, il conserva toutes ses facultés morales, et en 1801, fit paraître cinq numéros d'une espèce de pamphlet périodique, intitulé : *Nouvelles religieuses des pays étrangers*; dans la semaine qui précéda sa mort, il fit dire à son imprimeur qu'il avait des matériaux tout prêts pour un autre Mémoire. Il mourut le 19 janvier 1803, laissant en manuscrit plusieurs ouvrages intéressants, qui probablement ne verront pas le jour, parce que son écriture était si mauvaise qu'il sera à peu près impossible de la déchiffrer. Ses vertus lui avaient acquis une si grande considération, qu'au mois de février 1779, le bill proposé au parlement pour mitiger les lois pénales portées contre les catholiques en Ecosse ayant occasionné une violente émeute à Edimbourg, la populace, que la force armée n'avait pu empêcher de se rassembler dans la cour du collége, pour démolir la maison de Robertson, céda aux représentations d'Erskine et se dispersa. D'autres Ecossais, du nom d'Erskine, ont publié aussi des Sermons et d'autres ouvrages de théologie morale. E—s.

ERTINGER (François), graveur, né à Colmar en 1640, a gravé différents morceaux, d'après le Poussin, Vander-Meulen et Rubens, entre autres, l'histoire d'Achille, en huit pièces, d'après ce dernier maître. On a de lui aussi douze sujets des Métamorphoses, d'après les miniatures de Werner, ainsi que l'histoire des comtes de Toulouse, en dix pièces, et un sujet des Noces de Cana, d'après Lafage. P—e.

ERTOGRUL, chef des Turks, père d'Ottman, le fondateur de l'empire Othoman et de la dynastie othomane, était fils de Soliman-Shah, dont les Turks font remonter l'origine jusqu'à Japhet, fils de Noë, et qui se noya dans l'Euphrate, à la tête d'une troupe de Carismiens, qui fuyaient devant les fils de Gengis-Khân. Ertogrul, devenu leur chef, arriva dans l'Asie-Mineure, où régnait Aladin, sulthân d'Iconium, de la race des Seldjoucides, et se soumit à lui avec quatre cent familles fugitives qu'il amenait à sa suite; le territoire de Sogus, sur les bords du fleuve Sangara, près de la Mer-Noire, lui fut donné pour refuge, et il y gouverna sa tribu pendant cinquante-deux années. Tour à tour brigand et pasteur, il s'empara de tout le pays qui avoisine Ancyre et Césarée, purgeant cette contrée de ce qui y était resté des Tatars de Gengis-Khân. Fanatique et conquérant par besoin et par enthousiasme, Ertogrul prêcha à main armée le mahométisme, et enleva aux Grecs la ville célèbre de Kutaïa. Cet exploit, qui distingua l'an de l'hégire 680 (ou l'année 1281 de J.-C.), précéda de peu de temps la mort de ce chef, illustre dans les annales des Othomans, qui le regardent comme leur patriarche. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et justifia toute sa vie le nom d'Ertogrul, qui veut dire *Homme juste*. S—y.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, fils du grec Ardabaste que les empereurs de Constantinople avaient exilé, était allié par les femmes au sang royal des Goths, et devint le fa-

vori du roi Wamba. Tout puissant sous ce prince, il le trahit ensuite pour lui ravir la couronne en 680. Ervige fit prendre à Wamba un breuvage qui mit ce prince en danger de mort, et, profitant de son état de faiblesse, il lui surprit un écrit par lequel le roi lui résignait le sceptre. Ervige sut attirer à lui le clergé, et son élection ayant été confirmée dans le 12e. concile de Tolède, il fut couronné le 21 octobre 680. Ce prince mourut en 687, après avoir possédé tranquillement la couronne, qui passa à Egiza son gendre. Ce fut sous le règne d'Ervige que cessa entièrement la différence qui s'était conservée entre la nation conquérante et la nation conquise; ce prince admit le premier, dans les armées gothiques, les Espagnols naturels qui avaient été jusqu'alors exclus du service militaire. B—P.

ERWIN DE STEINBACH, habile architecte du 13e. siècle, est principalement connu pour avoir donné le plan et dirigé la construction du portail et de la tour de la cathédrale de Strasbourg. Cette vaste basilique est bâtie sur trois plans. Le chœur, commencé par Pepin et terminé par Charlemagne, est de mauvais goût; mais la nef, commencée en 1015 par l'évêque Werner de Habsbourg, peut soutenir la comparaison avec les plus beaux morceaux en ce genre; et on regrette qu'on n'ait pas songé alors à jeter à bas le chœur pour le reconstruire dans des proportions plus régulières et plus élégantes. Le portail n'est point en harmonie avec la nef, parce que Erwin la jugea trop basse, relativement à la tour qu'il avait projetée et qui a été exécutée avec tant de succès. Erwin jeta les fondements du portail et de la tour qui l'accompagne en 1275. Il mourut en 1318; et Jean Erwin, son fils, prit la direction des travaux. Hilz de Cologne lui succéda en 1339. La tour fut terminée en 1365, mais le globe de fer et la croix qui le surmonte ne furent placés qu'en 1439. L'élévation de la tour est de 436 pieds de roi, comme l'a prouvé l'abbé Grandidier. Le dôme de Saint-Pierre a 430 pieds de hauteur; la tour de la cathédrale de Vienne 425; la principale des pyramides d'Egypte 422: ainsi la tour de Strasbourg semble être le monument le plus élevé qu'on connaisse. W—s.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-CHRÉTIENNE LEPORIN), naquit à Quedlinbourg, le 13 novembre 1715. Faible et valétudinaire dans son jeune âge, elle éprouvait une vive satisfaction et un soulagement remarquable en assistant aux leçons que donnait à son frère le docteur Chrétien-Polycarpe Leporin leur père. Dorothée fit des progrès rapides; bientôt elle eût terminé le cours de ce qu'on appelle les *humanités;* ensuite elle étudia la médecine sous le même maître et avec le même condisciple. Les ouvrages dans lesquels elle puisa les éléments de l'art de guérir méritent d'être signalés, parce qu'ils rappellent des noms justement célèbres: Stahl, Hoffmann, Boerhaave, Werlhof, Alberti, Junker, Heister. Elle avait acquis des connaissances médicales, théoriques et pratiques très étendues, lorsqu'elle épousa, en 1742, Jean-Chrétien Erxleben, ministre du saint Evangile à Quedlinbourg. Peu de temps après elle perdit son père, qu'elle avait souvent suppléé dans l'exercice de sa profession. Les devoirs d'épouse et de mère, qu'elle remplit constamment avec un soin scrupuleux, absorbèrent désormais la plus grande partie de son temps. Tous les moments dont elle put disposer furent consacrés à la médecine, et le 12 juin 1754 elle obtint solennellement le doctorat à l'uni-

versité de Halle. Sa Dissertation inaugurale ne paraît point, comme tant d'autres, destinée à remplir une simple formalité Le candidat discuta avec beaucoup de sagacité une question très importante : *Quod nimis citò ac jucundè curare sæpiùs fiat causa minùs tutæ curationis.* Madame Erxleben traduisit elle même cet ouvrage en allemand, avec des additions, Halle, 1755, in-8°. Elle reçut de toutes parts les plus honorables félicitations en prose et en vers, insérées à la fin de sa thèse. L'une d'elles, en style lapidaire, et composée par le professeur Boehmer, annonce que cette auguste cérémonie, autorisée par le grand Frédéric, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne....... *Stupete. nova. litteraria. in. Italia. nonnumquam. in. Germania. nunquam. visa. vel. audita. at. quo. rarius. eo. carius.* etc. Madame Erxleben avait publié, précisément l'année de son mariage, un opuscule allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8°. La préface est du père de l'auteur. Mère de quatre enfants, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elles, madame Erxleben mourut le 13 juin 1762. On trouve des notices biographiques sur cette femme savante et vertueuse dans le *Journal von und für Deutschland*, avril 1789; dans le *Manuel historico-littéraire* de Frédéric-Charles Gottlob Hirsching; et elle-même a tracé dans sa thèse la portion de sa vie qui a précédé son doctorat. C.

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), né à Quedlinbourg en Saxe, le 22 juin 1744, étudia les diverses branches de l'art de guérir, mais cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il n'était âgé que de vingt-trois ans lorsqu'il fut reçu docteur en philosophie à l'université de Göttingue, le 5 mai 1767. Sa mère, Dorothée-Chrétienne Leporin, avait, par une exception honorable, et inouie jusqu'alors en Allemagne, obtenu le doctorat en médecine à l'université de Halle (*Voyez* l'article précédent). Le jeune docteur fut envoyé, aux frais du gouvernement anglais, dans les villes de l'Europe où la médecine était cultivée avec le plus d'éclat et de succès. De retour à Göttingue, il fut nommé professeur extraordinaire en philosophie en 1771, et professeur ordinaire en 1775. Il remplissait ces fonctions de la manière la plus distinguée, et jouissait déjà d'une réputation aussi étendue que justement méritée, lorsqu'il mourut à peine âgé de trente-trois ans, le 19 août 1777. Quoique sa carrière ait été fort courte, il a composé de nombreux ouvrages, dont plusieurs ont été regardés comme classiques au moment même de leur publication, et sont encore recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision : I. *Eléments d'histoire naturelle* (en allemand), Göttingue, 1768, in-8°.; *ibid.*, 1773. Ce livre a été souvent réimprimé depuis la mort de l'auteur, avec des additions de Jean-Frédéric Gmelin, 1782, 1791, etc. II. *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques* (en allemand), Göttingue, 1768, in-4°.; III. *Introduction à la médecine vétérinaire* (en allemand), Göttingue, 1769, in-8°.; traduite en hollandais, La Haye, 1770, in-8°. Erxleben a publié quelques autres opuscules sur la même matière, et traduit en allemand l'Instruction du docteur Vitet, qu'il a enrichie de nombreuses observations. Cette traduc-

tion, qui forme 4 volumes in-8°., a été continuée et achevée par Jean Conrad Hennemann. IV. *Eléments de physique* (en allemand), Göttingue, 1772, in-8°., fig. Le savant George-Christophe Lichtenberg a fait des augmentations importantes aux éditions qu'il a données de cet excellent ouvrage élémentaire, 1785, 1787, 1791, 1794, etc.. Il a été traduit en danois par Oluffen. V. *Eléments de Chimie* (en allemand), Göttingue, 1775, in-8°., réimprimés plusieurs fois avec des notes supplémentaires par Jean-Chrétien Wiegleb, 1784, 1790, etc-; VI. *Systema regni animalis, per classes, ordines, genera, species, varietates, cum synonymiâ et historiâ animalium; classis I, mammalia*, Leipzig, 1777, in-8°. Erxleben avait en quelque sorte préludé à ce beau travail par sa Dissertation inaugurale: *Dijudicatio systematum animalium mammalium.* On doit regretter que la mort l'ait arrêté au commencement d'une carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères. C'était un des livres qui charmaient les ennuis de l'intéressante madame Roland dans les horreurs d'un cachot dont elle ne sortit que pour être juridiquement assassinée. Plusieurs autres écrits moins originaux, moins didactiques ou moins considérables attestent l'infatigable activité du jeune professeur. Il a publié des *Mémoires physico-chimiques*, Leipzig, 1777, in-8°., rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8°., fourni des articles à divers journaux, etc. Abraham Gotthelf Kæstner, qui avait présidé la thèse d'Erxleben, a publié en latin l'éloge de son élève devenu son collègue. C.

ERY (Thierry d'). *Voy.* Héry.

ERZILLA. *Voy.* Ercilla.

ES (Jacques Van). On connaît mieux le mérite de ce peintre que les particularités de sa vie. Il naquit à Anvers vers l'an 1570, et, dans un genre à la vérité très secondaire, montra des talents très variés. Il peignait des coquillages, des poissons, des fruits, des fleurs, et savait imiter chaque objet avec une vérité si frappante, qu'il parvenait quelquefois à tromper la vue. Il est presque superflu d'ajouter qu'il possédait un beau coloris, sans lequel il n'eût jamais pu produire une pareille illusion. L'année de sa mort est inconnue. D—t.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit l'an 1836, avant l'ère vulgaire. Sa mère se trouvant enceinte de deux jumeaux, le premier qui vint au monde fut nommé Esaü, nom qui veut dire homme fait, parce qu'en naissant il était déjà couvert de poils. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'exerça surtout au labourage, à la chasse, et s'attira l'affection particulière de son père Isaac. Un jour qu'il revenait des champs fort fatigué, il demanda à son frère Jacob qu'il lui permît de manger d'un plat de lentilles qu'il avait apprêté; Jacob le lui permit, à condition qu'il lui céderait son droit d'aînesse; Esaü céda ce droit, sans trop s'inquiéter de ce qu'il venait de faire. Etant âgé de quarante ans, il épousa deux femmes cananéennes, Judith et Basemath, ce qui contrista beaucoup les auteurs de ses jours. Isaac était devenu vieux, et sa vue était baissée; il demanda à Esaü qu'il allât lui chercher quelque chose à la chasse, avant qu'il lui donnât sa dernière bénédiction. Jacob, pendant que son frère était absent, le prévint de vîtesse, se déguisa, et, feignant d'être Esaü, surprit la bénédiction de son père. Esaü

de retour et voyant que, par cette surprise, Jacob avait été déclaré le maître de ses frères, demanda à Isaac s'il n'avait qu'une bénédiction; le saint patriarche, touché de ses pleurs, lui dit: « Votre bénédiction sera dans la » graisse de la terre et dans la rosée » du ciel. » C'est pour cela sans doute, ou à cause de la couleur des lentilles, qu'il fut nommé *Edom*, qui veut dire rouge ou terrestre. Pendant le voyage que Jacob fit en Mésopotamie pour éviter la colère d'Esaü, celui-ci épousa encore plusieurs femmes cananéennes, outre des filles d'Ismaël et de Nabajoth. Il alla avec quatre cents hommes au-devant de Jacob, qui revenait de Mésopotamie, le rassura sur les craintes que cet appareil pouvait lui causer, l'escorta jusqu'au-delà du Jourdain, et se retira dans les montagnes des Horréens et de Séhir, où il avait déjà demeuré. On ne sait rien de l'année ni des circonstances de sa mort; on croit seulement qu'il pouvait avoir cent vingt ans. Des savants pensent que le roi *Erythros*, dont le nom a la même signification que celui d'*Edom*, et qui a donné son nom à la mer qui est entre l'Arabie et la côte de Malabar, n'est autre chose qu'Esaü (*V.* Jacob). Un des fils d'Esaü, nommé Eliphaz, fut père d'Amalech, que l'on regarde ordinairement comme la tige des Amalécites. Mais quelques orientaux prétendent que ce peuple descend d'un Amalec, fils de Cham, et ce sentiment paraît plus vraisemblable, puisque dès le temps d'Abraham on voit déjà les cinq rois ligués porter la guerre dans le pays d'Amalec. Jean Behourt donna à Rouen, 1598, in-12, une tragédie en cinq actes, intitulée: *Esaü* ou *le Chasseur*, représentée au collége des Bons-Enfants, dont il était régent. C—t.

ESCALANTE (Jean d') fut un des principaux aventuriers qui, en 1518, se joignirent à Cortez pour entreprendre la conquête du Mexique. Ce chef lui donna le commandement de l'une des onze compagnies qui formaient sa troupe, et de l'un des onze bâtiments qui furent employés à l'expédition. Lorsque Cortez établit la colonie de la Vera-Cruz, Escalante en fut nommé algoazil major, ou lieutenant-criminel, et unit à cette qualité celle de commandant de cette place. Cortez étant à Zempoala, chargea Escalante de faire sortir de la Vera-Cruz et de couler à fond tout ce qui pouvait servir à naviguer; et quand il partit pour aller trouver Montezuma, il fit appeler les chefs des cantons voisins, et prenant Escalante par la main, il leur dit: « Voici mon frère que je » vous laisse; faites tout ce qu'il vous » commandera, et si les soldats mexi» cains vous font quelque tort, il » vous assistera. » Le choix de Cortez fut approuvé généralement, parce que Escalante était un homme prudent et actif. Il s'occupa de fortifier la Vera-Cruz, ainsi que de conserver les amis que Cortez s'était faits parmi les habitants du pays. La tranquillité ne fut pas en effet troublée par ceux-ci. Ce fut Qualpopoca, général des troupes de Montezuma sur la frontière, qui, cherchant à soutenir les commissaires mexicains chargés de recueillir le tribut, laissa commettre des violences à ses troupes. Les Totonaques, habitants de la montagne, voyant leurs maisons détruites, portèrent leurs plaintes à la colonie espagnole. Escalante fit prier le général mexicain de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres de sa cour. La réponse de Qualpopoca engagea Escalante à se mettre en état de défense; il forma un corps des montagnards qui fuyaient les violences des Mexi-

cains, et se mit à leur tête avec quarante Espagnols et deux pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat s'engagea. Les Espagnols furent vainqueurs; mais ils perdirent sept de leurs plus braves soldats et Escalante leur chef, qui mourut de ses blessures. La mort d'Escalante fut vengée cruellement par Cortez, qui en prit occasion pour s'emparer de la personne de Montezuma, et faire perdre la vie à Qualpopoca et à ses principaux officiers par le supplice du feu. E—s.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), né à Cordoue en 1630, étudia la peinture d'abord dans sa patrie et ensuite à Madrid, où François Ricci fut son maître. L'église de Notre-Dame de la Merci de cette capitale est ornée de plusieurs beaux ouvrages d'Escalante. On voit dans la paroisse de St.-Michel une *Ste-Catherine*, vierge et martyre, où plus d'un connaisseur a cru reconnaître le pinceau du Tintoret. Le tableau du *Christ* qu'on trouve dans l'eglise du Saint-Esprit (couvent des prêtres mineurs de Madrid) rappelle le coloris du Titien. Son plus bel ouvrage est une *Rédemption de captifs*, qui est dans le réfectoire du même couvent. Escalante s'y est peint lui-même parmi les captifs. Les dix-huit tableaux qui sont dans ce réfectoire sont tous de sa main, excepté celui du *Passage de la mer Rouge*, qui est de Jean Montero de Rossas. Le Tintoret et le Titien ont été les guides d'Escalante, et il a plus d'une fois causé des méprises aux connaisseurs, qui ont confondu ses ouvrages avec ceux de ces deux peintres célèbres. Il mourut à Madrid en 1670, âgé de quarante ans. Z.

ESCALE, famille souveraine de Vérone. *Voy.* SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse, vivait en 1326. Si un simple trait de folie suffisait pour obtenir à son auteur une place dans cette Biographie, elle deviendrait bientôt, sans doute, celle du genre humain. Mais la décision solennelle d'un concile sur semblable matière est une chose trop curieuse pour ne pas être ici consignée. Cet Escalquens, un jour, se portant à merveille, imagina de se faire faire un service funèbre, auquel furent invités les magistrats et les notables de la ville. Rien n'y manqua, tenture, luminaire, catafalque; lui-même était dans le cercueil, étendu sur le dos, les bras croisés sur la poitrine. Après le service, on récita sur lui les prières d'usage, on l'aspergea, puis, au lieu de le porter en terre, on le déposa derrière le maître-autel. Là, tranquillement il se relève, s'habille, et retourne chez lui, suivi des assistants qu'il avait conviés à dîner. Cet acte de démence devint le sujet des entretiens publics: les uns le trouvaient impie, d'autres, au contraire, y voyaient de grands sentiments de piété. L'archevêque de Toulouse trouva la chose assez importante pour la soumettre à la décision d'un concile provincial, qu'il assembla *ad hoc*. L'affaire y fut discutée pendant trois séances, au bout desquelles le concile rendit un décret qui défendait à tout vivant de se faire faire un service funèbre, sous peine d'excommunication (*Voy.* La Faille, *Annales de Toulouse.*) D. L.

ESCARBOT (MARC L') *Voy.* LESCARBOT.

ESCHELS-KROON (ADOLPHE), voyageur danois, né en 1736, à Nieblum, lieu situé dans l'île Fohr, sur la côte occidentale du duché de Sleswig, passa dix-huit ans dans les Indes orientales, où il fit d'abord le commerce,

ensuite il fut, de 1766 à 1777, résident de la compagnie hollandaise à Ayerbangies, dans l'île de Sumatra; de retour en Europe, il séjourna quelque temps à Hambourg; fut de 1782 à 1784, agent du Danemark dans les Indes, et enfin se retira à Kiel, où il mourut, le 18 octobre 1793. On a de lui, en allemand: I. *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce et de tout ce qui y est relatif*, Hambourg, 1782, in-8°.; ce livre, après avoir donné la description de la côte de Sumatra, et des comptoirs européens qui y sont situés, traite ensuite du commerce des Anglais et des Hollandais, et finit par offrir des observations sur le commerce des Indes en général, et sur les marchandises que l'on y recherche le plus. L'histoire de l'établissement hollandais y est aussi traitée succinctement. La carte jointe à cette description est très bonne. On lit entre autres particularités curieuses, rapportées par Eschels-Kroon, que les Hollandais de Sumatra ont chez eux des orang-outans; mais il n'est pas dit si cette espèce de grand singe est indigène de cette île. Cette relation sert à rectifier beaucoup de notions fausses, que des ouvrages publiés antérieurement pouvaient faire prendre sur Sumatra. Elle est aussi insérée dans le tome III de la *Nouvelle collection des Voyages*, en allemand, Hambourg, 1782, in-8°., et a été traduite en hollandais avec une préface, par G. B. Schirach, Harlem, 1783, in-8°. II. *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'océan indien, surtout de Borneo*; III. *Description de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, des comptoirs de la côte du Malabar, de l'île de Ceylan. Relation du Cap de Bonne-Espérance. Lettres sur son Voyage des Indes.* Tous ces morceaux se trouvent dans le *Journal politique* de Schirach. La description de Ceylan est imprimée dans le recueil qui a pour titre: *Description de Pégu et de l'île de Ceylan, renfermant des détails neufs et exacts sur le climat, etc., par W. Hunter, C. Wolf, et Eschels-Kroon, traduit de l'anglais et de l'allemand*, par L. L. (Langlès), Paris, 1793; IV. *Rapport adressé au prince-royal Frédéric de Danemarc, sur les îles Nicobor ou Frédéric, et sur le commerce que les Danois y pourraient faire*; il se trouve dans le tome III de la *Bibliothèque Commerciale* de J. J. Busch et C. D. Ebeling (1790); V. *Quelques Détails sur l'île de Ceylan*, dans les *Nouvelles Commerciales* de Hambourg, 1796; tous ces ouvrages annoncent un homme intelligent, habile et familiarisé avec les sujets qu'il traite. E—s.

ESCHENBACH (Wolfram d'), est le nom d'un des poètes les plus distingués du moyen âge. Il appartenait à une famille noble, qui possédait les châteaux et bourgs d'Eschenbach ou d'Eschilbach, et Pleienfelden, dans le Haut Palatinat, sur la frontière du pays de Bayreuth. L'année de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines. Il assista, en 1207, au combat poétique de Wartbourg, dont nous parlerons plus bas. S'il était bien prouvé qu'il fût l'auteur du poëme de *Godefroy de Brabant*, qu'on lui attribue, il en résulterait qu'il vivait encore en 1227. Comme tous les gentilhommes de son temps, il embrassa le métier des armes; mais c'était beaucoup moins par ses exploits militaires que par ses poésies, qu'il espérait transmettre son nom à la postérité. Le comte Poppo XII de Henneberg l'arma chevalier; depuis cette

époque, il mena une vie errante, et ne se retira dans le château de ses ancêtres que quelque temps avant sa mort. Il n'est pas certain, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'il ait été secrétaire d'Otton, duc d'Autriche. Les *minnesinger*, ou troubadours allemands, avaient l'habitude d'aller de château en château, de cour en cour, pour faire briller leurs talents, et recueillir les récompenses que les princes allemands du 13ᵉ. siècle distribuaient à ces troubadours. L'amour de la poésie, que les empereurs de la maison de Souabe avaient excité en Allemagne, était devenu une véritable passion. La poésie allemande brilla, à cette époque, d'un éclat qui ne devait pas faire prévoir la barbarie dans laquelle la littérature fut plongée dès le 14ᵉ. siècle. Le landgrave Hermann de Thuringe, était un des plus zélés protecteurs des lettres; il fut aussi celui de Wolfram, qui passa une grande partie de son temps à la cour de ce prince, où était le rendez-vous des beaux esprits du 13ᵉ. siècle. L'année 1207 est une époque remarquable dans l'histoire de la poésie allemande. Le landgrave faisait sa résidence au château de Wartbourg, un des sites les plus pittoresques des montagnes de la Thuringe. Six des plus illustres minnesinger y célébrèrent une espèce de tournois ou de combat poétique, après lequel Hermann et son épouse distribuèrent des prix et des récompenses. Wolfram d'Eschenbach mérita la palme; elle ne lui fut pourtant pas adjugée. Le prince avait appelé, du fond de la Hongrie, pour être arbitre du combat, Nicolas Klingsor, célèbre chantre d'amour, non moins renommé par ses connaissances en astrologie et en nécromancie. Klingsor, pour se venger de Wolfram, qui l'avait offensé, proclama vainqueur Henri d'Offterdingen, un des amis d'Eschenbach. Quoique Wolfram ait chanté l'amour en vers naïfs et touchants, il ne paraît pas avoir été heureux auprès des dames, si toutefois on peut prendre à la lettre ce qu'il dit des peines qu'elles lui ont fait souffrir. On croit qu'il a été marié, et qu'il a laissé un fils. Il fut enterré dans l'église du bourg d'Eschenbach, où l'on voyait son tombeau dans le 15ᵉ. siècle. Wolfram avait été en liaison d'amitié avec tous les poètes souabes de son temps; Henri d'Offterdingen, Walter de Wogelweide, Ulric de Thurheim, Hartmann d'Aue, et le plus grand de ces poètes, après lui-même, Henri de Veldeck, l'aimaient et lui témoignaient leur estime, en le qualifiant de maître et de sage. Son érudition n'a pas été au-delà de celle de son siècle. Il savait le latin; mais si un de ses derniers biographes lui attribue la connaissance du grec, nous ne saurions être de son avis. Il est vrai que Wolfram dit quelque part qu'il lisait Homère, mais il faut sans doute entendre par ce nom le Pseudo-Pindare, dont le poëme latin sur la guerre de Troie porte, dans les manuscrits, le titre d'*Homère*, et est cité ainsi par les auteurs du temps. Rien n'indique que dans ce siècle on ait connu Homère en Allemagne. Wolfram savait le français et le provençal, ou les langues des trouvères et des troubadours. Parmi les philosophes grecs, il nomme Aristote et Pythagore; Platon, dont le génie avait de l'analogie avec le sien, n'a été connu en occident qu'au 14ᵉ. siècle. La lecture souvent répétée de la Bible et des légendes, imprima aux poëmes de Wolfram cette teinte religieuse et mystique qui leur donne un si grand charme. Ses deux princi-

paux poëmes sont le *Titurel* et le *Parcival*, ou l'histoire romantique et mystique des gardiens du saint *Gréal*. C'est le nom que porte, dans les romans du moyen âge, le vase précieux qui, d'après la légende, servit à Jésus-Christ, lors de sa dernière cène (*V.* CONDAMINE). Eschenbach dit qu'il a traduit les deux poëmes de *Titurel* et de *Parcival*, du provençal de *Guiot*, écrivain inconnu, et qui n'a peut-être jamais existé. L'auteur de la fable du *saint Gréal* est Chrétien de Troyes: mais si Wolfram la lui a empruntée, la manière dont il l'a traitée, donne à son poëme le mérite d'un original. Si Eschenbach n'est pas le plus grand poète que l'Allemagne ait jamais possédé, comme l'appelle M. Schlégel, (*Europa*, vol. II, pag. 138), on peut dire, sans exagération, que le *Titurel* et le *Florival* prouvent qu'il aurait été grand poète, s'il avait vécu dans un siècle éclairé, s'il eût connu les beaux modèles de l'antiquité, et s'il eût trouvé sa langue plus polie qu'elle ne l'était de son temps. Le premier de ces deux poëmes est en petits vers rimés d'une longueur irrégulière; le *Parcival*, qui en est la continuation, est écrit en stances de sept vers, dont les six premiers seulement sont rimés. Le *Titurel* n'a été imprimé qu'une seule fois, en 1477; cette édition, dont il n'existe que peu d'exemplaires, est regardée comme un des livres les plus rares; de manière que ce poëme n'est connu que très imparfaitement, par les extraits que les auteurs en ont donnés. Le *Parcival* a été imprimé trois fois. Les deux premières éditions ont paru en 1477; l'une, in-folio et sans titre, est sortie des presses de Mentelin de Strasbourg; l'autre, in-4°., sans lieu d'impression, porte le titre suivant: *Wolfrom von Eschilboch von Kunig Gamuret von Anjou vnd sein sun Parcifall*. Chr. Henri Muller l'a réimprimé dans la troisième livraison de sa Collection des poètes allemands des 12e., 13e., et 14e. siècles, Berlin, 1784. En 1753, le poète Bodmer en donna une espèce de traduction, en allemand moderne, ou d'imitation. Le troisième ouvrage de Wolfram n'a pas été imprimé; les bibliothèques de Saint-Gall et de Berlin le possèdent en manuscrit. Un troisième manuscrit se trouve à Vienne; ce dernier diffère des deux premiers, en ce que la poésie y est remplacée par de la prose. Ce poëme, intitulé *la Guerre de Troie*, est tiré du *faux Darès* et du prétendu *Dictys*, qui, avec le *faux Pindare*, jouissaient d'une grande autorité dans le 13e. siècle. Le *Marquis de Narbonne*, autre poëme d'Eschenbach, a été publié pour la première fois à Cassel, en 1784, par Casparson. Eschenbach s'était associé son ami Ulric de Thurheim pour une trilogie, intitulée: *Saint Guillaume d'Orange*. Thurheim fit la première partie, ou le *Marquis d'Orange*, et la troisième, ou *Rennewart* (Raynouard) *le Fort*; le *Marquis de Narbonne* est la seconde partie. La fable de ces trois poëmes a été empruntée du français. On attribue aussi à Wolfram le poëme de *Godefroy de Brabant* (ou de Bouillon), qui se trouve en manuscrit à Vienne; le *Lohengrin*, imitation du *Garin de Loherens* (Lorraine), de Camelain de Cambray, roman français du 12e. siècle; et une *Histoire de Frédéric, duc de Souabe*, qui n'ont pas encore été imprimés. Une *Histoire d'Alexandre-le-Grand* en vers, se trouve à Wolffenbuttel et au Vatican: elle n'est pas de Wolfram, mais d'Ulrich d'Eschenbach,

qui s'y nomme, et parle de Wolfram, comme d'un poète qui n'existait plus de son temps. La Collection de *Manasse* renferme quelques petites poésies de Wolfram. MM. *van der Hagen* et *J.-G. Busching*, qui, depuis plusieurs années, s'occupent avec un zèle louable, quoique peut-être avec un peu trop d'enthousiasme, de recherches sur la littérature allemande du moyen âge, annoncent un ouvrage détaillé sur les poésies de Wolfram. D'après les notices qu'ils ont insérées dans leur *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst*, et qui nous ont en partie servi pour la rédaction de cet article, il paraît que ces littérateurs attribuent à Eschenbach une espèce de drame intitulé *le combat de Wartbourg*, qui renferme les morceaux chantés par les six minnesinger réunis, en 1207, à la cour de Thuringe. Jusqu'à ce jour, on a regardé l'auteur de ce recueil comme inconnu.

S—L.

ESCHENBACH (André-Christian), savant littérateur allemand, naquit à Nuremberg en 1663. Il fit ses études à l'université d'Altdorf, et après y avoir reçu le degré de maître ès-arts, fut nommé professeur suppléant à Iéna, place qu'il remplit avec succès. En 1688, il fit un voyage en Allemagne et en Hollande, dont il rendit compte à G. M. König, l'un de ses professeurs, par une lettre imprimée depuis, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn (tom. V, pag. 190-96). On voit par cette lettre que son seul but avait été de visiter les bibliothèques, et de faire amitié avec les savants. A son retour, il soulagea son père dans les fonctions du saint ministère qu'il exerçait dans un des faubourgs de Nuremberg. Sur sa réputation, Magliabecchi lui fit offrir la direction de la bibliothèque du grand duc, à Florence, avec la promesse qu'il ne serait point gêné à l'égard de la religion; mais il refusa ce poste avantageux, pour accepter l'économat de l'université d'Altdorf qu'on lui proposa dans le même temps. Le traitement qu'il recevait n'étant pas suffisant pour le faire vivre avec sa famille, il fut obligé, pour y suppléer, de vendre une partie des livres précieux qu'il avait acquis du produit de ses épargnes. Enfin, Eschenbach fut nommé, en 1695, diacre de l'église Ste-Marie, et professeur de langue grecque au collége de St.-Gilles à Nuremberg; dix ans après, il obtint, en récompense de ses services, la place de pasteur de l'église Ste-Claire; il partagea ses moments entre ses devoirs et l'étude, et mourut le 24 septembre 1722. On a d'Eschenbach: I. des *Dissertations*, en latin, parmi lesquelles on distingue les suivantes: *De Fabularum poëticarum sensu morali; De consecratis gentilium sensu Lucis; De scribis veterum romanorum; De præcipuis veterum criticorum notis*, etc. Elles ont été réunies sous ce titre: *Dissertationes academicæ et Orationes*, Nuremberg, 1705; ibid., 1729, in-8°. II. *Epigenes de poësi orphicâ in priscas orphicorum carminum memorias commentar. liber.*, Nuremberg, 1702, in-4°. Ouvrage savant et estimé. Eschenbach avait publié en 1689, à Utrecht, une édition des différents ouvrages d'Orphée, avec des notes. (*Voy.* Orphée). Il en a donné une du traité *De græcæ linguæ particulis* de Devarius, Nuremberg, 1713, in-12; plus complette et mieux ordonnée que la première. Enfin, il a traduit en allemand les *Réflexions* de P. Allix *sur les livres de l'Ecriture sainte pour établir la vérité de la religion chrétienne*, Nuremberg, 1702, in-8°.; les *Deux Dissertations*, du même

auteur, *sur le double avénement du Messie*, ibid., 1702, et la *Lettre* de Marsigli *sur le Phosphore minéral de Bologne*. Après la mort d'Eschenbach, on a imprimé ses *Sermons*, en allemand, précédés de mémoires sur sa vie, écrits par lui-même. W—s.

ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried), naquit à Rostock, le 21 août 1712. Après avoir terminé dans cette ville son cours de latinité, il fut placé par son père dans une pharmacie très renommée de Leipzig, où il resta près de cinq ans. De retour dans sa patrie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il y consacra trois années, et partit ensuite pour la Russie. L'université de Rostock lui conféra, quoique absent, le titre de docteur en 1735. Il pratiqua la médecine à Dorpat les deux années suivantes, et vint l'exercer pendant trois autres dans sa ville natale. En 1740, il fit un voyage en France, attiré par l'éclat dont y brillait la chirurgie. Revenu à Rostock, en 1742, il y continua l'exercice de sa profession, et obtint, en 1756, la chaire de mathématiques, qu'il occupa dix années. Nommé alors professeur de médecine et médecin-physicien, il remplit de la manière la plus distinguée ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mai 1788. Ses écrits, imprimés à Rostock, sont nombreux et variés; mais la plupart consistent en livres élémentaires et en dissertations dont il suffira d'indiquer les principales : I. *Eléments de Chirurgie* (en allemand), 1745, in-8°. Cet ouvrage peut être regardé comme une introduction à la *Chirurgie*, que l'auteur publia en 1754 (1 vol. in-8°. fig.), et dont le savant Haller fait l'éloge; II. *Medicina legalis brevissimis comprehensa thesibus*, 1746, in-8°., *ibid.* 1775; III. *Dissertatio de suppuratione et remediis suppurantibus*. Ce mémoire fut envoyé à l'académie royale de chirurgie de Paris, qui lui accorda l'accessit, en 1747, et l'inséra dans le tome II de son excellent *Recueil*, in-4°.; IV. *Commentatio vulnerum ut plurimùm lethalium sic dictorum nullitatem demonstrans*, 1748, in-4°.; V. *Description anatomique du Corps humain* (en allemand), 1750, in-8°. fig.; VI. *Résultats des opérations faites par le chevalier Taylor, oculiste anglais, dans diverses villes de l'Allemagne, et spécialement à Rostock* (en allemand), 1754, in-8°. Eschenbach critique avec raison la jactance ridicule de l'empirique, dont pourtant il serait injuste de nier l'adresse; il démontre que Taylor n'a pas obtenu tous les succès dont il se vante, et que plusieurs de ses procédés sont réprouvés par la saine chirurgie; VII. *Observata quædam anatomico-chirurgico-medica rariora*, 1753, in-4°. Ces observations, au nombre de cinquante-une, furent réimprimées avec des additions et une continuation, en 1769, in-8°. fig.; VIII. *Novæ pathologiæ delineatio*, 1735, in-8°.; IX. *Commentatio de algebræ primordiis*, 1756, in-4°.; X. *Mathematiques; première partie : Arithmetique* (en allemand), 1761, in-8°.; XI. *Instruction pour les Sage-Femmes*, 1765, in-8°., *ibid.* 1767; XII. *Scripta medico-biblica*, 1779, in-8°. Ce livre est un recueil de mémoires publiés d'abord isolément, et dont l'auteur ne se montre pas toujours exempt d'une crédulité puérile. Les principaux points sur lesquels il s'efforce, souvent en vain, de répandre quelque lumière, sont : *De sudore christi sanguineo; De effluxu sanguinis et aquæ è latere christi perfosso; De apparentibus mortuis; De leprâ judæorum; De obsessis tem-*

pore salvatoris obvenientibus. Parmi les dissertations purement médicales, on distingue : *De morborum in morbis pluralitate*, *De morbis hæreditariis ; De dolore ceu morbo ; De inflammatione lymphaticâ atque serosâ ; De infanticidio ; De scorbuto in Megapoli atque Rostochii non endemico ; De dysenteriâ contagio vacuâ*. Eschenbach a fourni un grand nombre d'articles aux *Feuilles Economiques* de Rostock ; il a rédigé pendant plusieurs années la *Gazette Littéraire* de la même ville. Bœrner, dans ses *Nouvelles Biographiques*, et Koppe, dans son *Tableau des Ecrivains du Mecklenbourg*, ont donné quelques détails sur la vie et les ouvrages de ce professeur. C.

ESCHENBACH (Jérôme-Christophe-Guillaume), ingénieur et mathématicien allemand, né à Leipzig, en 1764, après avoir enseigné quelque temps dans sa patrie, entra en 1791 au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, fut employé comme capitaine du génie au cap de Bonne-Espérance, à Batavia et à Malac. Lorsque les Anglais s'emparèrent de cette dernière place, il fut fait prisonnier de guerre et mourut à Madras, le 7 mars 1797. On a de lui : I. quelques dissertations latines sur des sujets de haute géométrie ; II. la Description en allemand de quelques machines astronomiques, ou plutôt cosmographiques ; III. Une traduction du suédois en latin, de quelques Opuscules de Bergmann ; IV. Il a traduit en allemand du français, l'*Abrégé d'Astronomie* de Boscovich, Leipzig, 1787, in-8°. ; V. du hollandais, plusieurs ouvrages relatifs à l'électricité, VI. l'*Essai sur la manière de mesurer la capacité des Tonneaux, en y appliquant une ligne spirale*, par Martin Muller, Leipzig, 1784, in-8°., fig. ; VII. l'*Histoire du comte Guillaume de Hollande, Roi des Romains*, par J. Meermann, baron de Dalem, *ibid.*, 1787-88, 2 part. in-8°. ; VIII. le *Voyage en Grande-Bretagne et en Irlande*, par le même, pour servir de pendant à celui d'Archenholz, *ibid.*, 1789, in-8°. Eschenbach a aussi donné plusieurs articles dans la *Gazette littéraire* de Leipzig. C. M. P.

ESCHER (Jean-Rodolphe), bailli d'Einsidlein, né en 1560, mort en 1609, est auteur d'une *Chronique de la Suisse*, qui s'étend jusqu'à l'année 1607, et dans laquelle on trouve des détails circonstanciés sur l'origine de la société ou confrairie de l'Escargot. Cet ouvrage, quoique mêlé de fables, est utile pour l'histoire du 16e. siècle ; il est resté manuscrit. — Jean-Erhard Escher, mort le 27 novembre 1689, à l'âge de trente-trois ans, est auteur d'une *Description du lac de Zurich*, en allemand, publiée en 1692, in-8°. de 416 pag. Elle est très circonstanciée et précieuse pour la topographie. L'auteur y donne aussi une Histoire abrégée de la ville et du canton de Zurich, jusqu'à 1689. Il montre quelquefois trop de crédulité, et son style est plus négligé que celui de la plupart de ses compatriotes, ce qu'il faut sans doute attribuer à sa mort prématurée, qui ne lui a pas laissé le temps de retoucher son ouvrage. — Marx Escher, maire (schultheiss) de Zurich, en 1612, a laissé en manuscrit une *Chronique de la Suisse*, jusqu'à l'an 1524, assez estimée. L'auteur né à Kempten en 1524, mourut en 1612. — Un autre Marx Escher, né à Einsiedlerhof, en 1628, a laissé un Journal de tous les événements arrivés en Suisse de son temps, il va jusqu'à l'an 1712, et se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques. W—s.

ESCHER (Henri), bourgmestre de Zurich, naquit dans cette ville en 1626, et y mourut en 1710. Doué de grands talents, et de toutes les qualités qui forment le magistrat patriote, il eut pendant une longue série d'années une influence majeure dans le gouvernement de son canton, ainsi que dans les relations du corps helvétique. En 1663 il assista comme député du commerce à la cérémonie du serment de l'alliance entre la France et les cantons suisses, qui fut célébrée à Paris. Il se distingua surtout dans sa mission à la cour de France, en 1687. La république de Genève se trouvait lésée dans ses propriétés situées au pays de Gex : vainement elle demanda que l'affaire, renvoyée devant le parlement de Dijon, fût traitée diplomatiquement ; elle invoqua alors l'assistance de Zurich et de Berne. Une diète des cantons évangéliques fut convoquée; elle crut voir en danger les droits des pays protestants, et pour soutenir ceux de Genève elle députa le bourg mestre Escher, de Zurich, et le baneret Daxelhofer de Berne, à la cour de Louis XIV. Une longue discussion s'éleva sur le cérémonial qu'on devait accorder aux députés pour l'audience du roi; ils insistèrent sur celui qui était usité précédemment, et qu'on leur refusait. Trois mois se passèrent dans cette dispute, néanmoins les députés en firent usage pour faire valoir, quoique sans succès, l'objet de leur mission près du ministère, et pour lui remettre des mémoires. Ne pouvant obtenir le cérémonial demandé, ils prirent congé; deux maîtres de cérémonie venaient alors leur porter de la part du roi, et comme témoignage de sa bienveillance, des chaînes d'or, des médailles et de l'argent. Escher déclara que, pénétrés de la bonté du roi, ils ne pouvaient accepter ses dons, n'ayant point eu le bonheur de le voir ni de lui parler. Malgré toutes les instances qui lui furent faites, ils persistèrent dans leur refus. Le retour de Escher à Zurich fut une grande fête : toute la ville s'était portée au-devant de lui; le gouvernement le remercia de la manière noble et généreuse dont il avait soutenu la dignité de son pays; il lui fit présent d'une somme d'argent qu'il convertit en médaille et chaîne d'or, qui se trouvent encore conservées par ses descendants. Pour combler ses vœux, il vit peu après revenir le gouvernement de France des rigueurs qu'il avait exercées vis-à-vis la république de Genève, et par-là le but de sa mission fut accompli. U—r.

ESCHER (Jean-Gaspard), de la même famille que le précédent, naquit à Zurich, en 1678, et y mourut le 23 décembre 1762. Il fit de très bonnes études dans sa ville natale, se rendit ensuite à Nuremberg pour acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans la jurisprudence. En 1696 il fréquenta l'université d'Utrecht. La Dissertation qu'il y publia, sous Gérard de Vries : *De libertate populi*, fut remarquée avantageusement. Il voyagea en Angleterre et en France, et fut de retour à Zurich en 1697. Son père occupait alors la place de bourguemestre, et la carrière politique s'ouvrit au fils avec assez de facilité. Celui-ci n'en abusa point, et il occupa très dignement chaque place à laquelle il fut promu. La discipline ecclésiastique, ainsi que l'instruction du gymnase et des écoles, assez négligés alors, attirèrent toute son attention, et les études classiques dont il fut nourri, et dont il n'a point négligé le culte durant toute sa vie, le rendirent bien propre à en être le réformateur. La guerre de religion, des

troubles civils de Zurich, d'autres du Toggenburg et du canton d'Appenzell, des Grisons et de Genève, se suivirent en très peu de temps, et ce fut Escher qui se trouva employé dans toutes ces affaires graves de sa patrie, tantôt comme député suisse à Ratisbonne, pour la cause du Toggenburg, tantôt comme médiateur et pacificateur chez les Grisons et à Genève. Ce fut en 1734, et derechef en 1737, qu'il se rendit à Genève; dans cette dernière année, l'intervention de la France s'était associée à celle des cantons suisses, et le comte de Lautrec y parut comme médiateur. En 1738, il fut question du renouvellement de l'alliance de 1663, entre la France et la Suisse. Escher, convaincu de l'importance de remplacer celle qui avait été conclue avec les cantons catholiques par une nouvelle, commune à toute la Suisse, y travailla avec zèle; quelques prétentions exagérées des cantons firent suspendre la négociation. En 1740, il fut nommé bourgmestre. Il prit part dans cette même année, au congrès qui fut tenu à Berne pour l'arrangement des différends existants entre la cour de Turin et la république de Genève. Religieux, généreux, bienfaisant, excellent père de famille, il présida le gouvernement de son canton jusqu'à la fin de sa longue et honorable carrière (*Vie de J. G. Escher, bourguemestre de Zurich*, par David Wyss, à Zurich, 1790, in-8°., en allemand.) U—I.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate, était fils de Lysanias ou de Charinus, athénien. Il lutta toujours contre la misère; aussi Socrate, qui l'aimait beaucoup, lui disait-il de s'emprunter à lui-même, en retranchant quelque chose de sa nourriture; mais il ne suivit pas ce conseil. Après la mort de son maître, il chercha à faire fortune, et emprunta de l'argent pour devenir parfumeur. Il paraît qu'il ne réussit pas bien dans ce nouvel état; car ne payant point les intérêts, il fut poursuivi en justice, et Athénée nous a conservé quelques fragments d'un plaidoyer de Lysias contre lui, dans lequel il le traite fort mal, et lui reproche différentes escroqueries. Ne pouvant plus vivre à Athènes, il passa dans la Sicile, où, sur la recommandation de Platon et d'Aristippe, il fut admis à la table de Denys le tyran. Il revint ensuite à Athènes, où il composa des plaidoyers pour subsister. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il avait fait plusieurs Dialogues qui étaient fort estimés; il ne nous en reste qu'un, l'*Axiochus*, qui lui est attribué par Diogène Laërce, au témoignage duquel nous ne voyons pas de bonne raison à opposer. On lui a aussi attribué un Dialogue sur la vertu, et un autre intitulé *Eryxias*. Ces deux derniers sont de quelqu'un des disciples de Socrate, mais non d'Eschine. On les réunit cependant dans les éditions. La meilleure est celle de J. Fred. Fischer, Leipzig, 1786, in-8°. Comme elle est toute grecque, ceux qui ont besoin d'une traduction peuvent se servir de l'édition de J. Leclerc, Amsterdam, 1711, in-8°., ou de celle d'Horreus, Leuwarde, 1718, in-8°. C—R.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, était fils d'Atrométus, du bourg Cothocide et de Glaucothée. Il prétend que son père était de la famille des Etéobutades, l'une des principales d'Athènes; Démosthènes, de son côté, dit qu'il avait été esclave, qu'il se nommait Tromis, et qu'Eschine avait jugé à propos d'accroître son nom de deux syllabes en se nommant Atrométus; ce qui paraît certain, c'est

qu'il n'avait pas été favorisé par la fortune, car il était maître d'école. Quant à Glaucothée, c'était une de ces prêtresses de la plus basse classe, qui tiraient parti de la superstition du peuple, en initiant à leur manière aux mystères de Bacchus ceux qui ne pouvaient pas se faire initier à Éleusis. Eschine passa les premières années de sa vie à servir son père dans son école, et à assister sa mère dans ses fonctions sacerdotales. Lorsqu'il fut inscrit parmi les citoyens, il se fit greffier auprès de quelque magistrat subalterne. Il se fit ensuite comédien pour jouer les troisièmes rôles, mais une aventure désagreable qu'il eut en jouant le rôle d'OEnomaüs, dans un des bourgs de l'Attique, lui fit quitter le théâtre; et comme il avait une belle voix, beaucoup de facilité à parler et quelque connaissance des lois de la république, qu'il avait acquise en exerçant les fonctions de greffier, il se jeta, sans autre préparation, dans la carrière politique comme orateur; quelques auteurs cependant disent qu'il avait pris des leçons du sophiste Alcidamas. Les Athéniens étaient alors en guerre au sujet d'Olynthe avec Philippe, roi de Macédoine; Eschine se montra, dans le principe, l'un des plus acharnés contre lui, et proposa d'envoyer partout des ambassadeurs pour lui susciter des ennemis. Il alla lui-même en cette qualité à Mégalopolis, où s'assemblaient les dix mille qui formaient le conseil général de l'Arcadie. Philippe ayant paru désirer la paix avec les Athéniens, Eschine, qu'on regardait comme dévoué à la chose publique, fut l'un des ambassadeurs; il se conduisit bien, en apparence, dans cette première ambassade, qui revint à Athènes avec des ambassadeurs de Philippe chargés d'arrêter les articles du traité, parmi lesquels Eschine en laissa insérer d'assez peu avantageux aux Athéniens : lorsque tout fut d'accord, on le chargea, avec d'autres députés, d'aller recevoir les serments de Philippe qui, tandis qu'on traitait, continuait à faire la guerre à Chersobleptès, roi de Thrace, et allié des Athéniens, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses états. Le devoir des ambassadeurs était d'aller le trouver promptement, et de lui faire sanctionner le traité pour sauver ce qui restait à leur allié; mais au lieu de cela, ils l'attendirent tranquillement pendant trois mois à Pella, dans la Macédoine, et ne se mirent en marche pour aller le joindre que lorsqu'ils surent qu'il partait lui-même pour aller faire la guerre aux Phocéens. Ils se trouvèrent dans la Thessalie, mais comme il était venu à bout d'une partie de ses projets, il ne voulut plus sanctionner le traité tel qu'il était, et il en excepta formellement les Aliens, peuple de la Thessalie, et les Phocéens. Eschine, de retour à Athènes, parvint à faire croire au peuple que, quoique les Phocéens fussent exceptés, Philippe lui avait donné sa parole de ne pas les attaquer, et que les troupes qu'il faisait marcher de ce côté-là étaient destinées à tomber à l'improviste sur les Thébains. L'événement démentit bientôt ce qu'il avait annoncé, mais il était trop tard, et les Phocéens furent subjugués sans que les Athéniens pussent s'y opposer ; aussi, lorsqu'Eschine voulut rendre compte de son ambassade, Démosthènes et Timarque se disposèrent - ils à l'attaquer ; alors Eschine, qui savait qu'avec le peuple il suffit de gagner du temps, se porta lui-même accusateur contre Timarque, auquel il reprocha de s'être prostitué pour de l'argent, ce qui le rendait incapable d'exercer aucune fonction publique, et par conséquent de monter

à la tribune; la conduite de Timarque prêtait effectivement à cette accusation, et il fut si honteux de la voir produite au grand jour, qu'il se pendit sans attendre l'issue du jugement. Tout cela fit traîner la cause en longueur, et il y avait déjà trois ans que l'ambassade était de retour, lorsque Démosthènes prononça son discours; et comme l'impression des malheurs qui avaient été la suite de la prévarication d'Eschine avait été atténuée par le laps du temps, il ne lui fut pas difficile de prévenir la condamnation qui le menaçait, et Eubulus, dont il avait été greffier, empêcha que l'affaire ne fût jugée. Quelques années après, un certain Antiphon, qu'on avait chassé d'Athènes comme ayant usurpé le titre de citoyen, promit à Philippe, chez qui il s'était refugié, de mettre le feu aux vaisseaux des Athéniens, et il revint, à cet effet, dans l'Attique; Démosthènes, en ayant été instruit, découvrit qu'il était caché dans le Pirée, il le fit arrêter et amener devant le peuple; alors Eschine, s'étant levé, dit qu'il était odieux qu'on se permît de fouiller ainsi dans les maisons des particuliers, et le fit relâcher; mais l'aréopage, ayant pris connaissance de cette affaire, le fit arrêter de nouveau, et il périt dans les tourments de la question : le peuple ayant, dans ces entrefaites, choisi Eschine pour plaider la cause des Athéniens au sujet du temple de Delos, l'aréopage annulla cette nomination, et chargea l'orateur Hypérides de la défense des Athéniens. Cela n'empêcha pas qu'Eschine ne fût nommé député d'Athènes à l'amphictyonie de Delphes, sous l'archontat de Théophraste, l'an 340 avant J.-C. Il favorisa encore Philippe à cette occasion, en lui procurant des facilités pour s'emparer d'Elatée, ville de la Phocide, importante par sa position, qui en faisait la clef du reste de la Grèce; le danger parut si pressant, que les Athéniens et les Thébains, oubliant leur ancienne inimitié, formèrent contre Philippe cette ligue qui finit par la bataille de Cheronée. Dans l'année même de cette bataille (338 avant J.-C.), Eschine se porta accusateur contre Ctésiphon, au sujet de la couronne qu'il avait proposé de décerner à Démosthènes; Philippe étant mort dans ces entrefaites, la cause traîna en longueur, et ne fut jugée que sous l'archontat d'Aristophon, l'an 330 avant J.-C.; et Eschine, n'ayant pas eu la cinquième partie des suffrages en faveur de son accusation, fut condamné, suivant la loi, à une amende de mille drachmes, qu'il ne voulut pas payer, ce qui l'obligea de s'exiler. Il voulut d'abord se retirer auprès d'Alexandre, et se rendit à Ephèse pour attendre qu'il fût de retour de ses expéditions; mais ce prince étant mort à Babylone, il alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence qui fut long-temps célèbre, parce qu'elle tenait le milieu entre la diffusion, l'enflure asiatique et la simplicité attique. On raconte qu'il lut un jour à ses disciples son discours contre Ctésiphon, qu'ils admirèrent; ils le prièrent de leur lire celui de Démosthènes sur le même sujet; et comme il les vit transportés à cette lecture, il leur dit : « Que serait-ce si » vous l'aviez entendu lui-même? » Il termina ses jours à Samos, où il était allé passer quelque temps. Il nous reste de lui trois discours, les seuls qu'il eût écrits : le premier contre Timarque, le second pour repousser l'accusation au sujet de son ambassade, et le troisième contre Ctésiphon; on y reconnaît partout un antagoniste digne de Démosthènes; on y admire sur-

fout une grande facilité et un heureux choix d'expressions. Ses discours ont été imprimés plusieurs fois avec ceux de Démosthènes (*V.* DÉMOSTHÈNES); la meilleure édition est celle qui forme les vol. III et IV des orateurs grecs de Reiske. Le discours contre Ctésiphon et celui de Démosthènes *pro Coronâ*, ont été imprimés un grand nombre de fois en Angleterre, savoir : avec les notes de P. Foulks et J. Freind, Oxford, 1696, 1715, 1726, 1732, in-8°.; avec celles de Jos. Stock, Dublin, 1769, in-8°., 2 vol.; avec celles de Taylor, Cambridge, 1769, in-8°., 2 vol.; *cum delectu adnotationum*, Oxford, 1801, in-8°. Il nous reste aussi sous son nom douze lettres, qu'on croit l'ouvrage de quelques sophistes; elles sont dans l'édition de Reiske, indiquée ci-dessus. Tous ces discours et toutes ces lettres ont été traduits en français par l'abbé Auger, et se trouvent dans le second volume de son Démosthènes. C—R.

ESCHIUS (NICOLAS), né à Oostwick, près Bois-le-Duc, en 1507, après des études convenables, embrassa l'état ecclésiastique. Ayant reçu l'ordre de prêtrise, il alla à Cologne, où son savoir et sa piété lui valurent l'offre honorable de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers. La vie de la cour ne convenait aucunement au caractère d'Eschius ; les mœurs n'y étaient point exemplaires, et il lui eut été pénible d'être le témoin des désordres qui y régnaient. Il s'excusa d'accepter cet emploi, et préféra d'établir en particulier une école qu'il pourrait diriger à son gré, et d'après ses principes de religion. Il ne manqua point d'élèves, et il eut le bonheur d'en former qui servirent l'église par leurs talents, et l'édifièrent par leurs vertus. On compte parmi ceux qui sortirent de son école, Pierre Canisius jésuite, et Laurent Surius chartreux. Les liaisons d'Eschius avec Surius et d'autres religieux du même ordre, fortifièrent tellement le goût naturel qu'il avait pour la retraite, qu'il forma le projet d'embrasser l'institut des chartreux, mais la faiblesse de sa santé ne le lui permit point ; il voulut au moins y tenir autant que ses forces le comporteraient : il demanda et obtint une cellule dans la chartreuse, et il y vécut de la manière la plus exemplaire. Les supérieurs ecclésiastiques, instruits de sa piété et de ses vertus, cherchèrent à le rendre plus utile à l'église en le nommant archiprêtre du district de Diest, et ils le chargèrent aussi de la direction du béguinage de cette ville; ces béguinages, assez connus en Flandre avant la révolution, étaient des asyles où se retiraient des filles et des veuves pour y vivre pieusement, sous la direction d'un ecclésiastique et d'une supérieure, sans toutefois faire de vœux ; plusieurs de ces associations étaient extrêmement nombreuses. Eschius introduisit une sage réforme dans le béguinage de Diest, et le gouverna jusqu'à sa mort. Il forma divers autres établissements pieux. Il mourut en 1578, âgé de soixante-dix ans. Arnould de Jean, qui lui succéda dans la direction du béguinage de Diest, a écrit sa vie. On a d'Eschius: I. *Exercices de Piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8°., et 1569 in-16, ils ont été traduits en flamand, et imprimés en 1713 avec la Vie d'Eschius, traduite dans la même langue; II. *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé : *Templum animæ*, attribué à une sainte fille dont on ignore le nom, et publié par Eschius, Anvers, 1563, in 8°.; III. la traduction du flamand en latin, d'un *Livre de Spiritualité* de

cette même fille, sous le titre de *Margarita evangelica* (la Perle évangélique). Cette édition parut en 1545. Eschius estimait beaucoup ce livre, et se décida à le traduire, parceque l'édition flamande faite par le chartreux Loërius, était défectueuse. Il a été plusieurs fois réimprimé en latin, en français, en flamand et en allemand. L—Y.

ESCHYLE, le vrai père de la tragédie grecque, était fils d'Euphorion, et naquit à Eleusis, la dernière année de la 63e. olympiade, 525 ans avant J. C., suivant les marbres d'Arundel. Avant de prendre son rang comme poète, parmi les plus grands génies de l'antiquité, il s'était avantageusement distingué par ses talents et par sa bravoure militaire. Il se trouva aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée; y donna des preuves éclatantes de son courage, et fut même assez dangereusement blessé. La valeur était héréditaire dans cette famille (*V.* CYNEGIRE). Ce dernier genre de mérite flattait trop le peuple d'Athènes pour échapper à sa reconnaissance, et Eschyle en fit dans la suite l'heureuse expérience. Cité en jugement pour avoir, dans une de ses pièces, indiscrètement révélé les mystères de Cérès, il allait être condamné, lorsqu'Aminias, son second frère, avec lequel il s'était trouvé à la bataille de Platée, se levant tout à coup, et découvrant un bras mutilé au service de la république, retraça avec tant de chaleur les exploits et la bravoure d'Eschyle, que la valeur du guerrier couvrit, aux yeux de l'assemblée les torts du poète, qui fut renvoyé absous. Sa célébrité littéraire ne lui fit jamais oublier ni dédaigner ces premiers titres de gloire, et Athénée nous a conservé une épitaphe qu'Eschyle s'était faite, et dans laquelle il rappelle avec un noble orgueil ses exploits guerriers, sans dire un mot de ses pièces de théâtre. Quelle différence entre cette conduite et celle d'Archiloque, qui ne craignit pas de joindre à la lâcheté d'avoir fui du combat, la bassesse de s'en vanter lui-même! Il suffit d'ailleurs de lire les ouvrages d'Eschyle pour y reconnaître l'esprit guerrier, et l'espèce de chaleur belliqueuse qui animaient leur auteur. *Les Sept contre Thèbes*, étaient, entre autres, nommés par excellence: l'*Enfantement de Mars*. Mais si le dieu de la guerre paraît avoir souvent, et heureusement, inspiré l'auteur des *Perses*, des *Sept*, d'*Agamemnon*, etc. il n'eut pas moins d'obligation à celui du vin. Si l'on en croit Plutarque, jamais sa verve n'était plus brillante et plus féconde, que quand elle se trouvait échauffée par les vapeurs du jus de la treille. Athénée lui reproche d'avoir introduit des personnages ivres dans ses pièces, et il cite expressément *Jason*. Aussi Sophocle disait-il d'Eschyle, que c'était sans le savoir qu'il rencontrait quelquefois si bien. De-là, sans doute, la fable rapportée par Pausanias, qui fait dire à Eschyle lui-même, qu'ayant été, dans son enfance, envoyé pour garder une vigne il s'y endormit; que Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna de faire des tragédies. Quoi qu'il en soit du dieu qui l'inspira, le poète fut docile à l'inspiration, et le théâtre d'Athènes lui dut le principe de cette gloire, que Sophocle et Euripide portèrent bientôt après à un si haut degré, et dont il est pour toujours resté en possession; mais il est nécessaire, pour bien aprécier les services que rendit Eschyle à la tragédie grecque, de se rappeler l'état dans lequel il trouva ce bel art. Thespis, qui le premier en avait inspiré le

goût, et donné une idée imparfaite; et Phrynicus, qui vint après lui, avaient laissé presque tout à faire à leurs successeurs. Eschyle fit tout; embrassa l'art dans toute son étendue, en traita avec succès diverses parties, et devina même la plupart des règles établies et observées dans la suite. Avant lui, Melpomène n'avait aucune demeure fixe; d'ignobles tombereaux promenaient de bourgade en bourgade des acteurs mal vêtus, et qui, grossièrement barbouillés de lie, déclamaient en l'honneur de Bacchus de longs monologues, accompagnés de gestes et de danses, où tout respirait l'ivresse et la folie. Il est fâcheux que le temps n'ait rien respecté des premiers essais d'un art qui depuis a enfanté tant de chefs-d'œuvre; mais il est bien reconnu aujourd'hui que les fragments rapportés par Plutarque, par Clément d'Alexandrie, et attribués au premier Thespis, sont supposés ou appartiennent à d'autres poètes du même nom, cités par Aristophanes, et par Chaméléon d'Héraclée, dans son ouvrage *sur la Comédie*, ouvrage perdu aujourd'hui, mais souvent rappelé par Athénée. Eschyle eut donc tout à créer: peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons maintenant maître de ballets, il fallait qu'il fût tout cela, et il le fut: les témoignages de l'antiquité sont unanimes à cet égard. Est-il donc surprenant que le génie d'un seul homme, ayant conçu et exécuté un aussi grand projet, n'ait pas atteint du premier pas la perfection d'un art aussi immense, aussi varié; et ne doit-on pas s'étonner, au contraire, qu'il ait si bien réussi, avec si peu de secours et de moyens? Ses premiers ouvrages se ressentirent nécessairement de l'enfance de l'art; mais à mesure qu'il avança dans la carrière, il sentit ce qu'il lui restait à faire encore; il s'efforça de donner plus de régularité à ses plans, plus de vraisemblance à ses intrigues, et de mettre plus de naturel et de vérité dans son dialogue, sans jamais arriver cependant à cette belle simplicité qui distingue Sophocle, et surtout Euripide. Mais l'ame forte et ardente d'Eschyle, sa pensée constamment nourrie de méditations sublimes, le tenaient toujours à une hauteur qui ne lui permettait ni de voir ni de saisir cette foule de nuances délicates sous lesquelles se présentent le sentiment et la passion, aux yeux de celui qui a étudié et qui veut peindre le cœur humain. Rarement il fait couler les larmes, et soit que la nature lui eût refusé la sensibilité, soit qu'il craignît d'amollir ses concitoyens, jamais il n'exposa sur la scène les fureurs ou les douceurs de l'amour. C'est la terreur qu'il inspire, et qu'il porte quelquefois au plus haut degré, témoin ses *Euménides*, dont la représentation excita, dit-on, des émotions si violentes, que plusieurs femmes avortèrent en plein théâtre. Sa diction emprunte également, du caractère habituel de sa pensée, ce degré de force et d'élévation qui tend au sublime, l'atteint le plus souvent, mais l'excède quelquefois, et devient alors de l'enflure. C'est un vice de style dont Eschyle n'est pas toujours exempt, et qui résulte en grande partie de la hardiesse des figures, de la nouveauté des termes qu'il emploie, et surtout de l'extrême concision qu'il affecte. Il n'a point, dans les tours, l'heureuse clarté d'Euripide, qui de son côté manque quelquefois de nerf et de vigueur (1). Après avoir si souvent

(1) Le jugement que porte La Harpe (*Cours de Littér.*, tom. I, des tragédies d'Eschyle, est celui d'un homme de goût, mais plus familier avec le théâtre de Paris qu'avec celui d'Athènes, et trop

triomphé sur ce même théâtre dont il était le créateur, Eschyle aurait dû applaudir le premier aux triomphes d'un rival tel que Sophocle, et compter même au nombre de ses propres victoires, celles que remportait son jeune émule; mais il n'en fut point ainsi; trop sensible au chagrin de sa défaite, quoiqu'elle ne fût pas sans gloire, il remit à la postérité le soin de le venger de cette injustice prétendue, dit aux Athéniens un éternel adieu, et se retira en Sicile, auprès d'Hiéron, qui déjà avait fixé à sa cour Epicharme, Simonide et Pindare. Ce fut là qu'il termina sa carrière, écrasé dit-on par la chute d'une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête. Il mourut, suivant les calculs de Larcher, dans sa Chronologie d'Hérodote, l'an 436 av. J.-C., âgé de soixante-neuf ans, et laissa deux fils, Euphorion et Bion, qui se distinguèrent à son exemple, dans la brillante carrière qu'il leur avait ouverte. Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies; soixante, suivant l'auteur grec anonyme de sa vie, et quatre-vingt-dix, suivant Suidas; le catalogue de Fabricius lui en donne même bien davantage; mais sept seulement ont échappé aux ravages du temps : I. *Prométhée enchaîné*; II. les *Perses*; III. les *Sept contre Thèbes*; IV. *Agamemnon*; V. les *Coëphores*; VI. les *Euménides*; VII. les *Suppliantes*. L'édition *princeps* des tragédies d'Eschyle est celle d'Alde, Venise, 1518, in-8°. Le titre n'annonce que six pièces, et l'édition, d'ailleurs, est peu soignée; Alde était mort depuis deux ans quand elle parut, et Asulanus, son beau-père, avait conduit l'impression. Son plus grand défaut est de confondre la fin de l'*Agamemnon* avec le commencement des *Coëphores*, de manière à ne faire des deux qu'une seule et même pièce : cette grave erreur résulta d'une lacune de quelques pages, dans le manuscrit original qui avait servi à l'impression. Le savant Vettori (Victorius), auquel les lettres grecques ont tant d'obligations, découvrit et répara heureusement la faute dans l'édition qu'il publia in-4°., chez H. Etienne, Paris, 1557, où parut pour la première fois, la fin de l'*Agamemnon*. Il rétablit, épura le texte, et l'accompagna des *Scholies grecques*, également corrigées dans une foule d'endroits. Il restait cependant beaucoup à faire encore pour avoir un bon texte d'Eschyle. Canter l'entreprit et s'en acquitta avec succès, dans l'édition publiée à Anvers, 1580, in-12. Elle devint la base du travail de Stanley, qui parut pour la première fois à Londres, in-fol., 1663. Indépendamment des *Scholies* et des *Fragments*, Stanley y joignit une version latine claire, élégante, exacte surtout, et bien supérieure en tout à celle de Sauromannus, qui n'était qu'une parodie honteuse du texte grec. Riche de son propre fonds et du travail de ses devanciers, Corn. de Paw donna à La Haye, 1745, 2 vol. in-4°., son édition d'Eschyle, avec la version, le commentaire de Stanley, les notes de Robortel, de Turnèbe, de Henri Etienne et de Canter, et ses propres remarques. Les éditions de Glascow, in-4°. et in-8°., 1746, ne sont que la réimpression du texte de Stanley. Enfin M. Schütz, l'un des hellénistes les plus distingués de l'Allemagne, a publié en 1782, et années suivantes, à Halle, 3 vol. in-8°., la meilleure édition des œuvres d'Eschyle. Celle de M. Bothe, Leipzig, in-8°., 1805, se recommande surtout par la beauté de

étranger peut-être à la langue de l'auteur, quoiqu'il en ait assez heureusement imité quelques morceaux en vers français.

l'impression, mais les changements hasardés dans le texte, par le savant éditeur, n'ont pas été généralement approuvés. Le *Prométhée*, les *Perses* et les *Sept*, ont été publiés séparément par l'illustre Brunck, Strasbourg, 1779, avec l'*Antigone* de Sophocle et la *Médée* d'Euripide; le *Prométhée*, Halle, in-8°., 1781, par M. Schütz, comme *specimen* de son édition complète; les *Euménides*, par M. Hermann, Leipzig, in-8°., 1799, comme essai d'application de son système métrique; l'*Agamemnon* enfin, par M. Wolf, dans sa *Tétralogie dramatique*. Eschyle a été complètement traduit en français par Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8°. La Harpe rendit dans le temps un compte avantageux de cette traduction, dont il n'aimait certes pas l'auteur. A la même époque, M. de Laporte du Theil donna les *Coëphores*, et ensuite la traduction entière du poète dans la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, qui n'avait donné qu'un extrait analytique des pièces d'Eschyle. Quelques années après, M. du Theil publia sa traduction à part, 2 vol. in-8°., Paris, 1794, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley. Le savant traducteur avait promis des notes qu'il n'a point données, c'est une perte réelle. Nous citerons aussi les traductions d'Eschyle, en vers italiens, par l'abbé Mallio, Rome, 1788; en anglais, par Potter, Londres, 1779, in-4°., et en allemand, par Tobler, etc. A—D—R.

ESCKILL. *Voy*. ESKIL.

ESCLACHE (LOUIS DE L'). *Voy*. LESCLACHE.

ESCOBAR (MARINE D'), née à Valladolid en 1554. La nature et la fortune l'avaient comblée de tous leurs dons; mais, les méprisant tous, dès ses premières années elle manifesta un penchant décidé pour la retraite, où elle se consacra à des exercices de piété. Bientôt la renommée de ses vertus attira près d'elle plusieurs personnes de son sexe qui, désirant se perfectionner par son exemple, la choisirent pour leur directrice. Ce fut alors qu'elle fonda, en Espagne, l'ordre ou la *recollection de Sainte Brigitte*, vers l'an 1582. Après avoir mené la vie la plus édifiante, elle mourut saintement en 1633, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son confesseur, N. du Pont, témoin fidèle de toutes ses vertus, écrivit les mémoires de sa vie, dont on fit une magnifique édition in-fol. Cet ouvrage est devenu fort rare. B—s

ESCOBAR (MARIE D'), native de Truxillo dans l'Estramadoure espagnole, apporta la première le froment au Pérou; elle était femme de Diego de Chaves, qui, avec son frère François, accompagna leur compatriote Pizarre à la conquête de l'empire des Yncas; mais si le goût des aventures et l'amour des richesses amenèrent ces deux hommes au Nouveau-Monde, on ne peut leur reprocher de s'être souillés par des atrocités qui déshonorèrent plusieurs de leurs compagnons. Quoiqu'attachés personnellement à Pizarre, Diego et François de Chaves furent du nombre des Espagnols qui s'opposèrent à la sentence de mort portée contre Atahualpa, alléguant que l'on ne devait point attenter aux jours d'un souverain sur lequel on n'avait point d'autre droit que celui de la victoire. Ils signèrent leur déclaration, la signifièrent aux juges, et appelèrent de la sentence à l'empereur Charles-Quint. François fut ensuite employé dans diverses expéditions. Etant tombé dans un combat entre les mains des Péruviens, il en fut

bien traité en considération du service qu'il avait cherché à rendre à leur Ynca, et mis en liberté avec plusieurs de ses compagnons. Il fut tué le 26 juin 1541 en tâchant de défendre l'entrée de l'appartement de Pizarre, dont il était comme le lieutenant-général. Il paraît que Diego était déjà mort à Lima. Marie d'Escobar avait apporté si peu de blé que l'on n'en put faire de pain pendant trois ans, et que l'on ne donnait que vingt ou trente grains à une même personne, encore était-ce par faveur. Pour reconnaître le grand bien que cette généreuse dame avait par-là fait au Pérou, et récompenser les services de son mari, on lui donna près de Lima de fort belles terres. Garcilasso de la Vega, de qui l'on emprunte ces détails, avait connu Marie d'Escobar à Cuzco, où elle alla demeurer plusieurs années après son arrivée au Pérou. Cet historien se plaint de l'ingratitude de ses compatriotes, qui connaissaient à peine le nom de la femme à laquelle ils devaient la plus utile des plantes. Il n'a pas pu fixer l'époque précise de la culture des céréales au Pérou; mais il dit qu'en 1547 on ne connaissait pas encore le pain de froment à Cuzco. E—s.

ESCOBAR Y MENDOZA (Antoine), fameux casuiste, naquit à Valladolid, en 1589. Il prit l'habit dans la compagnie de Jesus, ayant à peine atteint sa 15e. année. Avec une ame aussi pure que son esprit était éclairé, il se fit bientôt remarquer autant par ses vertus que par sa profonde érudition dans les sciences sacrées. Pendant cinquante ans, il prêcha successivement tous les carêmes, et souvent deux fois par jour, pour satisfaire aux nombreux auditeurs qu'attiraient l'onction de ses discours et son éloquence évangélique. Le P. Escobar avait beaucoup de facilité pour les vers latins, et le premier ouvrage qu'il publia fut un Poëme en honneur de St. Ignace, imprimé en 1614. Malgré les fatigues d'une vie laborieuse et l'assiduité de son travail, personne ne fut plus exact aux règles de son ordre, ni plus rigide observateur des devoirs de son état. Il visitait les prisons, où il encourageait le repentir et touchait les cœurs les plus endurcis. Il rétablissait la paix dans les familles, et savait rendre la vertu aimable, et par son exemple, et par ses exhortations. Accablé par l'âge et les infirmités, sa piété et son zèle ne se démentirent jamais. Il finit enfin son honorable carrière le 4 juillet 1669. Une vie aussi respectable ne le mit pas à l'abri des critiques les plus sévères. Le P. Escobar avait un grand tort, tort qu'il partageait avec Reginaldus, Vazquez, Sanchez, Valencia et plusieurs autres de ses confrères. Il était, ainsi qu'eux, un des sujets les plus distingués de son ordre; il ne faut donc pas s'étonner s'il fut en butte à tous les traits de la malignité. Pour décréditer plus aisément sa doctrine, on altéra les textes, on les commenta et l'on en tira des conséquences forcées. Celui qui porta le plus rude coup à la doctrine d'Escobar, ce fut Pascal dans ses *Provinciales* (1). On sait assez où ce célèbre écrivain puisa ses opinions, et l'ami de Port-Royal ne pouvait certainement pas être l'ami des jésuites. L'ouvrage de Pascal, où il a mis en usage tous les ressorts de son esprit, toute la richesse de son éloquence, ne doit être considéré que comme la production d'un homme qui a voulu égayer ses

(1) Elles parurent depuis 1656 jusqu'en 1657, du vivant d'Escobar, alors âgé de soixante-huit ans.

lecteurs aux dépens d'un parti contraire à celui auquel il était fortement attaché. Sans cette prévention, Pascal avait trop de discernement et de piété pour ne pas voir que la plaisanterie et la satire ne sont pas les armes les plus convenables en des matières aussi délicates; que ce n'était pas rendre à la religion un service bien essentiel que de ridiculiser une grande partie de ses ministres; et que, pour combattre loyalement son adversaire, il ne faut pas donner à ses textes un sens contraire, équivoque ou mal expliqué à dessein (1). Malgré toutes ces considérations, que l'esprit de parti avait empêché l'auteur des *Provinciales* de faire, son ouvrage sera toujours regardé comme un chef-d'œuvre de style, de finesse et d'éloquence. Si la vérité n'y a pas beaucoup gagné, il a du moins été une précieuse acquisition pour les lettres. Les ouvrages du P. Escobar les plus critiqués furent sa *Théologie morale*, son *Traité de la Justice et du Droit*, et celui sur *les cas de conscience*. C'est contre ce dernier que se déchaîne Pascal dans les 5e. et 6e. *Provinciales*, en accusant l'auteur d'y prêcher une morale relâchée. Pour nous convaincre jusqu'à quel degré cette accusation est juste, nous en transcrirons les points les plus essentiels, savoir : 1°. sur les jeûnes; 2°. sur la direction d'intention; 3°. sur l'usure. Dans le premier, Escobar fait consister le jeûne ecclésiastique non dans une quantité déterminée de nourriture et de boisson, mais dans une privation qu'on doit s'imposer à soi-même graduellement, proportionnée à sa santé, à ses habitudes, à ses besoins. Dans le second, Escobar rapporte à la pureté de l'intention toutes les actions de la vie : par conséquent, l'action la plus indifférente peut se rendre agréable à Dieu, si elle est dirigée par une bonne intention. Sur le troisième, dans les prêts d'argent ou chose semblable, Escobar dit que d'exiger quelque chose au-dessus du principal est usure ; mais que d'espérer quelque bienfait de la personne qu'on oblige, ce n'est pas même une usure mentale; ce n'en est pas une réelle si, dans la suite, nous tâchons de réveiller la reconnaissance de la personne que nous avons obligée, si elle est en état de nous rendre quelque service. Tels sont les principaux points de la doctrine d'Escobar, tirés, la plupart, des pères de l'église; doctrine contre laquelle on s'est tant récrié, doctrine qui, sans s'écarter jamais de la stricte observance du dogme, avait pour but de rendre moins difficile le chemin de la vertu, et de faire regarder l'Etre-Suprême moins comme juge sévère que comme père de ses enfants. Certainement Escobar n'est pas exempt de défauts, et il faut avouer qu'il est quelquefois peu exact dans ses citations, peu sûr dans ses preuves, trop subtil dans ses discussions et obscur dans quelques-uns de ses raisonnements. Mais les auteurs les plus justes et les plus éclairés, tout en lui accordant un véritable mérite, s'empressent de convenir que sa morale, quoique un peu tolérante sous quelques rapports, est pure et saine dans les principes. Les ouvrages du

(1) « De bonne foi, dit Voltaire lui-même, est-ce par la satire ingénieuse des *Provinciales* qu'on doit juger de la morale des jésuites? C'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires. Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les Sermons de Bourdaloue : on apprendra dans les premières l'*art de la raillerie*, celui de présenter les choses les *plus indifférentes* sous des faces criminelles; celui d'*insulter* avec éloquence ; on apprendra avec Bourdaloue a être sévère avec soi-même, à être indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale, et lequel des deux livres est utile aux hommes. » (*Lettre de Voltaire au P. la Tour.*)

P. Escobar étant assez nombreux (1), nous nous bornerons à indiquer ceux qui paraissent les plus dignes de remarque : I. *De S. Ignatio Loyola, poëma heroïcum*, Valladolid, 1614, in-8°.; II. *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626, in-16; III. *Examen et praxis confessariorum*, etc., 1647, in-12; IV. *Vetus et Novum Testamentum*, Lyon, 1652, 2 vol. in-folio, par Borde; V. *Universæ Theologiæ moralis receptiores sententiæ*, 1663, 7 vol. in-fol.; VI. *De Justitiâ et Jure*, ibid., 2 vol.; VII. *Théologiæ morale, rédigée d'après les docteurs de la compagnie de Jesus*, en 24 livres, écrits en espagnol, dont on a fait sept éditions en Espagne, une à Lyon, une à Venise, 1650; VIII. *De triplici statu ecclesiastico*, etc., Lyon, 1663, in-fol. B—s.

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnete, né à Montauban dans le 16e. siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira le goût de la poésie. Il ne la cultiva d'abord que par délassement; mais son père, conseiller à la chambre mi-partie de Castres, étant mort, laissant ses affaires dans un assez grand désordre; il imagina de faire tourner au rétablissement de sa fortune le talent qu'il croyait avoir. Escorbiac prit Ronsard pour modèle; mais il n'était pas doué de la même facilité, puisqu'il consacra plusieurs années à composer un poëme très médiocre, intitulé : *la Christiade, contenant l'histoire sainte du Prince de la vie*, Paris, 1613, in-8°. Il remonte dans le premier livre à la création du monde et au péché originel, et ce qui est très plaisant, c'est qu'il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Les quatre autres livres contiennent la vie de Jésus-Christ. Le style est peut-être même au-dessous de l'invention et de la conduite. Cet ouvrage, le seul qu'on connaisse d'Escorbiac, n'a pas laissé de trouver des admirateurs. W—s.

ESCOUBLEAU. *Voy.* Sourdis.

ESCULAPE. Tant de fables ont été débitées sur ce fameux personnage, qu'on a élevé des doutes sur la réalité de son existence. Cicéron admet trois Esculapes. Daniel Leclerc prétend qu'il n'y en a eu qu'un seul, qui était Phénicien, et que les Grecs, amateurs de la mythologie égyptienne, ont honoré, sous le nom d'Ἀσκλήπιος. Ce Dictionnaire ne consacrant aucun article aux personnages fabuleux, nous ne pouvons admettre tout le merveilleux dont on s'est plu à décorer la naissance, la vie et la mort de ce médecin, dont les anciens ont fait un dieu. Nous ne croirons donc point, avec Pausanias, qu'Esculape soit fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, ni avec Pindare, que le centaure Chiron ait été son précepteur, à moins d'attribuer à ces personnages une existence autre que celle que leur donne la fable. On sait, du reste, que dans l'ancienne Grèce, les généalogies des hommes qui s'étaient distingués par des talents éminents ou des actions héroïques, étaient confondues avec celles des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs contrées se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Esculape; que ce médecin consacra sa vie entière au soulagement des malades; que son habileté dans l'art de guérir lui mérita des autels; que les Grecs, dans leurs récits hyperboliques, lui attribuaient des cures trop merveilleuses, et jusqu'au pouvoir de ressusciter les morts; qu'il

(1) Il publia vingt ouvrages, composant près de 42 vol., la plupart in-fol.

eût deux fils, Machaon et Podalire, dont Homère a également célébré la valeur dans les combats et les talents en chirurgie pendant le siége de Troie, et qui transmirent directement leurs connaissances à leurs descendants, nommés Asclépiades, parmi lesquels brilla surtout le grand Hippocrate. Si l'on en croit Suidas, Esculape mourut d'une inflammation de poumon. Goulin présume qu'il naquit vers l'an 1321, et qu'il mourut vers l'an 1243, avant Jésus-Christ. Après la mort d'Esculape, la Grèce lui érigea partout des statues, et lui décerna des honneurs divins. Pour mettre les temples d'Esculape en rapport avec leur véritable destination, les prêtres habiles qui les desservaient, avaient soin de les bâtir dans des lieux élevés, salubres, hors des villes, et de les rendre spacieux et commodes. On n'y admettait les malades qu'après les avoir agréablement préparés et distraits par toutes sortes de jeux et de cérémonies sanitaires. Les histoires des maladies, et surtout celles des guérisons éclatantes, étaient gravées sur des tables votives, de métal, de marbre ou de pierre, que l'on suspendait aux murs et aux colonnes des temples, pour qu'on pût les consulter dans les cas analogues. Il paraît même qu'Hippocrate puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une série d'anciennes inscriptions exposées auprès du temple que les habitants de Cos avaient élevé en l'honneur d'Esculape. Les Romains, considérant aussi ce médecin comme l'inventeur et le protecteur de l'art de guérir, lui bâtirent un semblable monument dans l'île du Tibre. Plutarque l'appelle le prince des médecins. Suivant Celse, Esculape dut les autels qu'on lui érigea aux efforts qu'il fit pour tirer la médecine du chaos; et selon Galien, il apprit le premier aux hommes à raisonner sur leur santé. Il paraît s'être plus occupé du traitement des maladies externes que de celui des internes. On doit regarder comme supposés les livres qu'on nous a donnés sous le nom d'Esculape. R—D—N.

ESDRAS était de la race sacerdotale chez les Hébreux, fils ou plutôt petit-fils du grand-prêtre Saraïas, mis à mort par ordre de Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. On croit qu'il accompagna Zorobabel en Judée lors du retour de la captivité, qui eut lieu au commencement du règne de Cyrus; il a écrit ce qui a rapport à ce voyage. Les juifs avaient commencé à rebâtir le temple; mais leurs ennemis obtinrent de la cour de Perse un ordre qui leur défendait de continuer les travaux. Darius, fils d'Hystaspes, leva cette défense. Sur ces entrefaites Esdras était retourné à Babylone. Artaxerces Longue-Main lui accorda, la 7e. année de son règne, des lettres-patentes pour permettre à tous les Israëlites de retourner dans leur patrie; il lui rendit les vases du temple qui n'avaient pas encore été restitués, et lui donna de l'or et de l'argent pour fournir aux frais des sacrifices qu'il voulait qu'on offrît dans la maison de Dieu; il ordonna à ses trésoriers des provinces au-delà de l'Euphrate de fournir ce qui serait nécessaire pour le service du temple. Esdras environné d'une grande troupe d'Israëlites se mit donc en route pour Jérusalem. Etant arrivé sur les bords du fleuve Ahava il invita tous les prêtres et tous les lévites qui étaient épars dans différentes contrées de se joindre à lui, et ils entrèrent tous en Judée au nombre de 1,775 hommes, l'an 467 ans avant l'ère vulgaire. Esdras, de retour dans sa patrie, ap-

prend que des lévites et des juges se sont alliés avec des femmes étrangères ; il déchire ses vêtements, et va dans le temple se livrer au silence et à la douleur; il y reste jusqu'au sacrifice du soir. Le peuple se rassemble bientôt autour de lui; il fait jurer à tous qu'ils congédieront les femmes idolâtres avec les enfants qui sont nés d'elles; tous s'y engagèrent par serment, et un an s'était à peine écoulé depuis le retour d'Esdras que les juifs, dociles à la voix de leur chef, avaient déjà exécuté ce qu'exigeait d'eux la loi du Seigneur. Esdras avait été envoyé en Judée avec plein pouvoir de gouverner cette contrée. Il exerça ce pouvoir jusqu'à l'arrivée de Néhémie, qui vint à Jérusalem de la part d'Artaxerces, avec l'autorité de gouverneur; il paraît qu'Esdras continua d'exercer une grande autorité, puisque la seconde année de Néhémie il apprit aux lévites et au peuple comment ils devaient célébrer la fête des tabernacles. Voilà ce qu'on sait de la vie d'Esdras. Josephe dit qu'il mourut à Jérusalem; d'autres juifs croient qu'il mourut en Perse dans un second voyage qu'il fit auprès du roi Artaxerces, et qu'il était âgé de cent vingt ans. On montrait son tombeau dans la ville de Samuge. Esdras a retouché et rédigé ceux des livres des saintes Ecritures qui avaient pu souffrir quelque altération pendant les malheurs d'une aussi longue captivité que celle de Babylone. Il est probable qu'il composa le canon qui fixe à vingt-deux le nombre des livres de l'Ancien-Testament. Quelques écrivains le font inventeur de la Massore et des points voyelles dont les Hébreux se servent aujourd'hui pour faciliter l'intelligence de leur langue; mais ces innovations sont postérieures à l'établissement du christianisme. On dit aussi, et l'on peut croire sans aucun inconvénient, qu'il a changé l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen; mais il ne faut pas croire, avec plusieurs Pères, S. Basile, S. Clément d'Alexandrie, S. Isidore de Séville, qu'Esdras ait dicté de nouveau toutes les divines Ecritures; elles n'avaient pu être entièrement perdues pendant la captivité. Il ne serait pas hors de vraisemblance que Malachie et Esdras fussent une seule et même personne. Malachie veut dire : Ange ou Envoyé du Seigneur; le nom d'Esdras veut dire intendant. Nous avons quatre livres qui portent le nom d'Esdras; de ces quatre livres les deux premiers sont seuls reconnus comme authentiques par l'Eglise; le second de ces livres est aussi attribué à Néhémie, quoiqu'on y ait ajouté plusieurs choses de peu d'importance, et qui ne peuvent être de lui. On a attribué aussi à Esdras les deux derniers livres des Rois et les Paralipomènes, qu'il paraît au moins avoir retouchés. Les juifs ont un grand respect pour sa mémoire; ils le regardent comme un grand homme d'état; les mahométans ont aussi de lui une très haute idée, et ils racontent à son sujet des choses tout-à-fait merveilleuses. C—T.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, qui succéda, en l'an 628, à Christophe III. Il était né à P'harhajnakerd, dans la province de Nig. Lorsqu'Esdras fut élevé sur le trône patriarchal d'Arménie, l'empereur Héraclius revint de son expédition contre les Perses, avec le bois de la vraie croix, qui avait été enlevé par Khosrou II ou Chosroës. Héraclius fixa sa résidence pendant quelque temps dans la ville de Karin ou Théodosiopolis; il traita

les Arméniens avec la plus grande bienveillance, et employa tous les moyens les plus propres à se concilier leur amitié. Majej, prince de Gnouni, qui jouissait de l'estime générale de la nation, fut nommé par lui gouverneur-général de la partie de l'Arménie soumise à l'empire grec. Depuis le célèbre concile de Chalcedoine, l'église d'Arménie était entièrement séparée de celle des Grecs. Héraclius entreprit de la réunir; il fit part de son projet au patriarche Esdras, qui entra entièrement dans ses vues. En conséquence, il convoqua un grand concile national à Karin; un grand nombre d'évêques et de vartabieds arméniens s'y trouvèrent, et après beaucoup de discussions, le patriarche Esdras et plusieurs évêques signèrent la réunion de leur église à celle des Grecs. Cet événement arriva en l'an 629. Tous les évêques de la partie de l'Arménie qui était soumise à l'empire grec, acquiescèrent sans difficulté aux actes de ce concile; mais la plupart de ceux de l'Arménie persane refusèrent de le reconnaître. Quand Esdras revint à Tevin, capitale de l'Arménie et résidence des patriarches, un grand nombre de docteurs désapprouvèrent sa conduite et blâmèrent sa faiblesse. Jean Mairagometsi fut celui qui se déchaîna avec le plus de violence contre lui, et qui contribua le plus puissamment à éloigner l'église arménienne de celle des Grecs. Le reste de la vie du patriarche Esdras fut troublé par des discussions avec son clergé. Les désagréments qu'on lui causa furent tels, qu'il mourut de chagrin en l'an 639, après avoir occupé le siége patriarchal pendant 10 ans et 8 mois. Il eut pour successeur Nersès III. S. M—N.

ESDRAS ANKEGHATSY (en arménien *Ezr* ou *Ezras*), écrivain arménien qui vivait dans le 5e. siècle de notre ère. Il naquit dans la province de Daron, où sa famille tenait un rang très distingué. Il étudia l'éloquence sous le célèbre historien Moïse de Khoren, et bientôt il devint l'un des plus habiles rhéteurs de l'Arménie et un très grand orateur. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire auprès de Vahan Mamikonian, sbarabied ou généralissime des armées arméniennes. Esdras se retira ensuite dans sa patrie, où il fonda une école de grammaire et de rhétorique, qui a produit un grand nombre d'orateurs célèbres. Il mourut au commencement du 6e. siècle. Ses ouvrages, qui sont tous restés manuscrits, sont: I. un *Traité de Rhétorique*, divisé en cinq livres; II. un *Traité de Grammaire*; III. un *Eloge de St. Mesrob*; IV. une *Homélie sur St. Grégoire, apôtre de l'Arménie*, et quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. S. M—N.

ESIUS ou HÉSIUS (JEAN), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le levant et dans l'Inde, en 1389, selon Foppens, en 1489, selon C. Burman, dans son *Trajectum eruditum*, et nous a laissé son *Itinerarium sive peregrinatio hierosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam*, etc. Cette relation respire le goût du merveilleux et la crédulité du temps. La 1re. édition est sans date; la 2e. parut à Deventer, en 1499. Il en parut une autre à Anvers, en 1566, in-8o. M. Boucher de la Richarderie n'a pas mentionné ce voyageur dans sa *Bibliothèque universelle des voyages*, mais il cite un *Iter Hierosolymitanum* de Frédéric de Hése, imprimé à Deventer, en 1505, in-4o. — ESIUS ou HÉSIUS (Richard), né à Utrecht, se fit jésuite à Venise, en 1588, et il prolongea son séjour dans cette ville pendant 44 ans, occupé d'enseigner les humanités. Il mourut

à Plaisance, en 1631, âgé de quatre-vingt-trois ans. On lui doit quelques livres élémentaires pour l'enseignement du grec, du latin et de la prosodie, et une traduction du grec en latin de la *Hache* (Bipennis), petite pièce de vers de Simmias de Rhodes, ainsi nommée de la manière dont elle est écrite, et qui présente la forme d'une hache. — Ésius ou Hésius (Guillaume), jésuite d'Anvers, professait la philosophie, et n'était pas sans talent pour la poésie et l'éloquence. Il florissait vers le milieu du 17e. siècle, et a laissé : I. *Emblemata sacra de fide, spe et charitate*, Anvers, 1636, in-12; II. *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1657, in-12. M—on.

ESKIL ou ESCHIL, célèbre archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemark, naquit au commencement du 12e. siècle, et l'on croit qu'il était fils de Suenon, évêque de Wiborg. Agé de douze ans, il fut envoyé à Hildesheim pour y faire ses études. Pendant son séjour dans cette ville, il lui survint une longue maladie, et il eut une vision qui l'engagea à promettre solennellement à la Ste. Vierge de fonder cinq monastères. Revenu dans son pays, il fut d'abord nommé chanoine, et ensuite archidiacre de la cathédrale de Lund ; mais son ambition aspirait à de plus hautes dignités : en l'an 1134, il obtint l'évêché de Roschild, et l'an 1138, il fut élevé à l'archevêché de Lund, et devint primat de Danemark. Aussitôt qu'Eskil fut parvenu à la puissance et aux honneurs, il s'occupa de l'accomplissement de son vœu. Il s'adressa à St. Bernard, et les abbayes de l'ordre de Citeaux tinrent le premier rang parmi celles que fonda l'archevêque. Un disciple de St. Bernard, Guillaume, moine de Clairvaux, se rendit en Danemark, et présida à la fondation du monastère d'Esrom; mais les soins qu'il donnait à l'église ne détournaient pas l'attention du prélat des affaires temporelles. Il avait des passions violentes, un caractère fougueux, et il aspirait à dominer. Les camps avaient autant d'attraits pour lui que le sanctuaire; prenant part à toutes les discussions politiques, il se déclarait tour à tour pour ou contre le souverain, et il fut en guerre ouverte avec Eric Emund et avec Valdemar. Cependant, au milieu de l'agitation mondaine où il se laissait entraîner, Eskil avait des élans de dévotion, et n'était point inaccessible aux sentiments de la charité chrétienne. Les vertus de St. Bernard firent sur lui la plus vive impression; il voulut connaître ce personnage remarquable, et il fit plusieurs voyages en France pour s'entretenir avec lui. Il prit même la résolution de se retirer auprès de lui, et de finir ses jours loin du monde dans un pieux asyle; mais avant d'exécuter cette résolution, il eut encore part à plusieurs événements importants. En quittant St. Bernard, l'archevêque emporta, comme un trésor précieux, des cheveux et une dent que St. Bernard venait de perdre, et le moment de la séparation fut l'époque d'un des miracles consignés dans les actes du fondateur de Clairvaux. Vers l'année 1156, Eskil fit un voyage à Rome pour y visiter le pape Adrien IV, qu'il avait connu dans le nord comme légat du Saint-Siége. Ce pontife étant mort, et un schisme ayant éclaté lorsqu'on dut nommer son successeur, l'archevêque de Lund se déclara pour Alexandre III, tandis que le roi Valdemar favorisait Victor III. Il en résulta une lutte violente entre le monarque et le prélat, qui, ayant succombé, fut obligé de sacrifier une

partie des biens dont il avait enrichi son église. Ce revers l'affecta vivement ; il s'éloigna de son pays, et entreprit un voyage à la Terre-Sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et attendit que le ressentiment de Valdemar fut entièrement apaisé. Réintégré dans son diocèse, il en reprit l'administration pour quelque temps, et quoique déjà avancé en âge, il fit encore des expéditions guerrières. Cependant, il se sentait fatigué du monde, et ses forces l'abandonnaient. L'an 1177, il prit un congé solennel de son église, et recommanda pour son successeur Absalon. (*Voy.* Absalon.) St. Bernard n'était plus ; mais Eskil aimait le séjour de Clairvaux, et il s'y rendit pour y terminer ses jours dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion. Quoique, pendant ses voyages et par divers accidents, il eût perdu une partie des richesses qu'il avait amassées, il lui en restait encore pour répandre des largesses et pour faire bénir sa générosité. Eskil mourut l'année 1187, le 8 septembre, dans un âge très avancé. Peu avant sa mort, il avait eu une vision alarmante, et qui l'avait rempli d'inquiétude. On a, de cet archevêque, le *Droit ecclésiastique de Scanie*, imprimé avec le *Code civil* de la même province, à Copenhague, en 1505, et depuis inséré en danois et en latin dans le Recueil qu'a donné G.-J. Torkelin des Lois ecclésiastiques de Danemark, à Copenhague, 1781.

C—au.

ESKIL, sénéchal de Suède au 13e. siècle. Il rassembla les anciennes lois et coutumes de Vestrogothie, et ce recueil fut long-temps le code d'une partie de la Suède. D'autres sénéchaux et juges rédigèrent les statuts de l'Upland, qui furent suivis dans l'Upland même et dans les provinces voisines. Ce sont ces deux recueils qui ont servi de base au code général, rédigé dans les siècles postérieurs et publiés au nom du roi et des états.

C—au.

ESKUCHE (Balthasar-Louis), théologien protestant et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, second pasteur et professeur de grec à Rintel depuis 1734, mourut le 16 mars 1755; il a publié : I. deux *Dissertations sur le naufrage de S. Paul*, 1731, in-4°.; II. *De festo judæorum Purim*, Rintel, 1734, in-4°.; III. *l'Écriture sainte éclaircie par les voyages au Levant*, Lemgo, 1745-1754, 2 vol. in-8°. (en allemand) en vingt-six cahiers publiés successivement; IV. *Observationes philologico-criticæ in novum instrumentum D. N. Jesu-Christi*, Rintel, 1748-1754, in-4°.; V. *Dissertationes philologicæ tres, de verâ litterarum græcarum pronuntiatione, de auctoritate notularum vetustiora græcorum scripta distinguentium, atque de ablativo græcorum non carente*, ibid., 1750, in-8°., et autres ouvrages dont on peut voir les titres dans le *Dictionnaire de Meusel*.

C. M. P.

ESMENARD (Joseph-Alphonse), naquit à Pélissane en Provence, dans l'année 1770. Après avoir fait de bonnes études chez les Pères de l'Oratoire de Marseille, il partit pour Saint-Domingue et fit deux voyages en Amérique. De retour dans sa patrie, il fut d'abord entraîné par son goût pour la littérature, et choisit, dans le roman politique des *Incas*, le sujet d'un opéra qui n'a jamais été imprimé, mais qui lui valut les encouragements de Marmontel. La révolution ne tarda pas à éclater, et vint détourner Esmenard de ses premières occupations. Envoyé en députation à Paris en 1790, il y fixa son séjour, et s'occupa de la rédaction de plu-

sieurs journaux politiques qui se consacraient à la défense du roi et de ce qui restait alors de la royauté (*V.* BRISSOT). A la journée du 10 août 1792, il fut proscrit pour ses opinions, et se retira en Angleterre. Après un séjour de quelques mois à Londres, il s'embarqua pour la Hollande, parcourut l'Allemagne, une partie de l'Italie, et se rendit à Constantinople, où ses connaissances et son esprit le firent accueillir de l'ambassadeur russe Kotschubey et de M. le comte de Choiseul-Gouffier. Il quitta bientôt les rives du Bosphore pour se rendre à Venise, où il offrit ses services à Monsieur, frère de Louis XVI, aujourd'hui Louis-le-Désiré. Pendant le séjour qu'il fit dans cette république, Esmenard commença son poëme *de la Navigation*, et s'occupa de la rédaction de ses voyages, ouvrage qu'il n'a point fini, et dont il a publié quelques fragments dans les journaux. Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où les factions avaient renversé le trône; la France, lassée de ses longues agitations, cherchait à secouer le joug des factieux, et semblait appeler par ses vœux le retour de la monarchie; Esmenard quitta l'Italie et revint à Paris en 1797. Il fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla pendant quelques mois à la *Quotidienne*; mais bientôt la révolution du 18 fructidor vint replonger la France dans les troubles de l'anarchie; tous les émigrés qui étaient rentrés dans leur patrie, furent obligés de la quitter de nouveau. Esmenard, signalé comme tel, et surtout comme écrivain politique, fut poursuivi avec acharnement par le parti triomphant; enfermé pendant plusieurs mois au Temple, il ne put en sortir que pour être de nouveau banni de la France. La chute du directoire et l'espoir de voir l'ordre rétabli, le ramenèrent de nouveau à Paris après la journée du 18 brumaire 1799. Rendu pour quelque temps à la littérature, il travailla au Mercure de France avec La Harpe et M. de Fontanes, et prit place parmi nos poètes, en publiant quelques fragments de son poëme. Il était dans la destinée d'Esmenard de changer sans cesse de fortune et de situation. Lorsque le général Leclerc fut envoyé à Saint-Domingue à la tête d'une armée, le chantre de la *Navigation* accompagna le beau-frère de Buonaparte dans cette expédition lointaine; il fut témoin des désastres de l'armée française, et revint dans sa patrie chercher le repos qui semblait le fuir, et qu'il n'a jamais connu. Nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, il fut bientôt *obligé* d'abandonner cette place pour suivre l'amiral Villaret-Joyeuse à la Martinique. Tous ces voyages, qui faisaient de la vie d'Esmenard comme un long exil, ne furent pas tout-à-fait perdus ni pour lui ni pour les lettres. Toujours occupé de son poëme de la *Navigation*, il fut à portée d'étudier le sujet qu'il avait choisi; comme Vernet, il brava les orages de la mer pour les décrire, et ne fit ses tableaux qu'en présence des objets qu'il avait à peindre, ce qui donne à ses descriptions poétiques ce ton de vérité, ce mérite d'exactitude qu'on trouve presque toujours chez les anciens, mais trop rarement dans la poésie moderne. Revenu de la Martinique en 1805, il publia son poëme, qui n'eut point un succès populaire, mais qui fut apprécié par les gens de goût, et surtout par ceux qui pouvaient juger de la fidélité de ses tableaux, et connaissaient l'extrême difficulté de rendre en beaux vers des détails rebelles à la poésie.

La Navigation parut d'abord en huit chants; l'auteur en retrancha deux chants dans la seconde édition qui fut publiée en 1806. La Harpe, qui avait connu plusieurs morceaux de ce poëme, avait donné de grands éloges au jeune poète; les critiques, qui trouvaient, peut-être avec raison, le ton de sa poésie trop uniforme, furent obligés de rendre justice à la vigueur de son style et de son talent. Esmenard était du petit nombre de nos écrivains qui ont réuni au talent de la poésie celui d'écrire en prose avec élégance. Plusieurs morceaux insérés dans le Mercure et dans d'autres journaux, ont été remarqués comme des modèles de critique littéraire, et font regretter qu'il n'ait pas entrepris un ouvrage plus considérable; mais sa destinée l'empêcha presque toujours de se livrer à son talent, et de choisir d'autres sujets que ceux qui lui étaient indiqués par les circonstances. En 1808, il fit jouer l'opéra de *Trajan*, qui a eu plus de cent représentations, et qui est resté au théâtre au moyen de quelques changements faits par M. Vieillard en 1814. Esmenard fut moins heureux pour l'opéra de *Fernand Cortez*, qu'il avait composé avec M. de Jouy. Il avait été nommé censeur des théâtres, censeur de la librairie, et enfin chef de la troisième division de la police générale. Ses travaux littéraires l'appelaient à l'Institut; il fut élu membre de la 2e. classe en 1810. On fit alors contre lui des épigrammes qui attaquaient bien plus son caractère que ses titres littéraires; mais il s'en vengea en prononçant un discours qui rappela les beaux jours de l'Académie française. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité littéraire. Il avait fait imprimer dans le journal des Débats une satire contre un envoyé de l'empereur Alexandre. L'ambassadeur russe s'en plaignit. Buonaparte, qui croyait que le temps de se brouiller avec la Russie n'était pas encore venu, feignit d'être irrité, et voulut punir l'auteur d'un écrit dont il avait lui-même fourni l'idée. Esmenard reçut l'ordre de quitter la France, et se retira en Italie. Après trois mois d'exil, il partait de Naples pour revenir dans sa patrie, lorsque, sur le chemin de Fondi, il fut tout à coup entraîné par des chevaux fougueux vers un précipice, et se brisa la tête contre un rocher. Il expira peu de jours après, le 25 juin 1811, laissant une femme et trois filles sans fortune. La vie d'Esmenard a été remplie de vicissitudes, ce qui l'a fait juger diversement. Aucun écrivain n'eut plus d'ennemis, mais aucun de ses ennemis n'a contesté son talent. On a de lui: I. *La Navigation*, poëme en 8 chants, Paris, Giguet et Michaud, 1805. an XIII, 2 vol. in-8°. Seconde édition, en 6 chants seulement, Paris, chez les mêmes, 1806, 1 vol. in-8°. II. *Trajan*, opéra en 3 actes, musique de MM. Persuis et Lesueur, représenté le 25 octobre 1807; III. en société avec M. de Jouy, *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, musique de Spontini, représenté le 28 novembre 1809; IV. *Recueil de poésies extraites des Ouvrages d'Helena-Maria Williams*, traduites de l'anglais par MM. de Boufflers et Esmenard, 1808, in-8°. Il en a été rendu compte dans le Mercure du 13 février 1808, pag. 305. V. Plusieurs pièces de vers sur les circonstances, dont la plus grande partie a été imprimée dans la *Couronne poétique de Napoléon*, vol. in-8°., Paris, 1807. Il est auteur des notes historiques et littéraires qui accompagnent la pre-

mière édition du poëme de l'*Imagination*, par l'abbé Delille. Il était un des collaborateurs de la *Biographie Universelle*. M—D.

ESOPE, célèbre fabuliste, né dans la Phrygie, fut esclave dans sa jeunesse. Son premier maître fut, à ce qu'on dit, un certain Démarchus, qui demeurait à Athènes, et Bachet de Méziriac suppose que ce fut dans cette ville qu'il prit le goût des lettres et de la philosophie, ce qui n'est point probable, Athènes, avant le règne de Pisistrate, étant plongée dans la barbarie ainsi que le reste de la Grèce européenne. Le dernier maître d'Esope, si toutefois il en eut plusieurs, fut Jadmon de Samos, chez qui il se trouva esclave avec Rhodope, qui devint par la suite une courtisane célèbre. Ayant été affranchi, il se distingua bientôt par son esprit, et surtout par son talent à débiter des vérités utiles sous le voile de l'apologue; invention qu'on lui attribue, quoiqu'elle soit peut-être due aux Orientaux, de qui Esope l'aurait empruntée, les Lydiens et les autres peuples de l'Asie mineure ayant beaucoup de commerce avec les Assyriens, alors maîtres de tout l'Orient. Son esprit le fit rechercher par Crœsus, qui l'attira à sa cour, où il se conduisit en courtisan habile; et Hérodote raconte que le célèbre Solon n'ayant pas contenté Crœsus par ses réponses, Esope lui dit : « Il faut ou ne pas parler » aux rois, ou ne leur dire que des » choses qui leur plaisent; » et que Solon lui répondit : « Il faut ou ne pas » parler aux rois, ou ne leur dire » que des vérités utiles. » Mais il y a de très bonnes raisons pour douter de ce voyage de Solon à Sardes. Il ne faut pas non plus ajouter beaucoup de foi au récit que fait Plutarque du banquet auquel Esope se trouva avec les sept sages de la Grèce chez Périandre, tyran de Corinthe, ce banquet n'étant pas plus réel que ceux de Platon et de Xénophon. Il paraît au reste que Crœsus accorda toute sa confiance à Esope; car, voulant consulter l'oracle de Delphes au sujet des inquiétudes que lui inspirait Cyrus, il l'y envoya pour offrir des sacrifices en son nom, et le chargea de distribuer quatre mines d'argent à chaque citoyen de cette ville. Esope offrit bien les sacrifices; mais, s'étant brouillé avec les Delphiens, il renvoya l'argent, en disant qu'ils ne méritaient pas qu'on leur fit de telles largesses. Il est probable qu'il s'était aperçu des artifices qu'ils employaient pour tromper ceux qui avaient recours à l'oracle, et qu'il leur en fit le reproche. Les Delphiens, qui étaient un peuple entier de prêtres, craignant qu'une découverte pareille ne leur fît beaucoup de tort, cherchèrent à le perdre, et, ayant caché parmi ses effets une coupe d'or consacrée à Apollon, ils le firent arrêter, et, l'ayant trouvé saisi de l'objet volé, ils le condamnèrent comme sacrilége, et le précipitèrent du haut de la roche Hyampée. Ayant éprouvé dans la suite beaucoup de malheurs, ils les attribuèrent à la colère divine, et firent annoncer plusieurs fois publiquement qu'ils étaient prêts à donner satisfaction à ceux qui se présenteraient comme descendants d'Esope; et comme il n'y en avait plus, Jadmon, petit-fils de celui dont Esope avait été l'esclave, reçut cette indemnité. Esope était d'une figure très difforme, et sa taille était contrefaite, comme on le voit par son portrait que M. Visconti a publié dans son *Iconologie;* il confirme les traditions anciennes qui avaient mal à propos été révoquées en doute par Bentley et d'autres savants.

Le même Bentley croit qu'Esope n'avait jamais écrit ses Fables. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, qui d'ailleurs n'est pas très importante : car il est bien certain que les fables qui nous restent sous son nom ne sont pas de lui. On commença en effet de bonne heure, dans la Grèce, à s'en emparer, pour les arranger soit en vers, soit en prose : Socrate en avait mis quelques-unes en vers; Démétrius de Phalère en fit un recueil, probablement en prose; Babrius les mit en vers choliambes grecs, et c'est de sa collection que sont tirées la plupart de celles qui nous sont parvenues, que des écrivains du bas empire se sont amusés à mettre en prose, comme on l'a fait, dans les bas siècles de la latinité, pour celles de Phèdre. Il nous en reste plusieurs recueils, dans lesquels on trouve plus ou moins de vestiges de poésie; le plus mauvais, quoiqu'il ait été souvent réimprimé, est celui fait par Planude, moine grec du 14e. siècle, qui y a joint une Vie d'Esope, remplie de contes puérils. Plusieurs de ces recueils sont imprimés ; mais pour établir la différence qu'il y a entre eux, il faudrait se livrer à un travail qui n'a pas encore été fait. Nous nous contenterons donc d'indiquer les éditions les plus rares et les meilleures, sans examiner si elles se ressemblent ou non : I. *Æsopi vita et fabulæ, gr. et lat., ed. Bon. Accursio*, sans date ni lieu d'impression, mais qu'on croit imprimée à Milan en 1480 : elle ne contient que 100 fables; II. *Græca*, Venise, 1498, in-4°., 148 fables; III. *Gr. lat. cum variis opusculis*, Venise, Alde, 1505, petit in-fol.; IV. *Scriptores aliquot gnomici græci*, Bâle, Froben, 1521, in-8°. : les fables d'Esope en forment la première partie; V. *Æsopi vita et fabulæ, græcè, ex vet. codice Bibliothecæ regiæ*, Paris, Rob. Estienne, 1546, in-8°. (édition très estimée et peu commune); VI. *Mythologia Æsopica in qua Æsopi, Aphthonii, Gabriæ et cet. fabulæ, edente Isaaco Nic. Neveleto*, Francfort, 1610, in-8°.; VII. *Æsopi fabulæ, gr. lat. cum notis Jo. Hudson*, Oxford, 1718, in-8°.; VIII. *edente Gott. Hamptmann*, Leipzig, 1741, in-8°. (réimpression peu correcte de la précédente); IX. *græcè, adnotationibus illustratæ à J. M. Heusingero*, Eisenach, 1741, petit in-8°., réimprimée par les soins du M. Schæfer, avec quelques nouvelles notes, Leipzig, 1810; X. *Recensuit, notas et indicem adjecit J. Chr. Gott. Ernesti*, Leipzig, 1781, in-8°.; XI. *Gr. lat. cum notis Fr. de Furia*, Florence, 1809, 2 vol. in-8°., édition faite d'après un manuscrit du 13e. siècle, et par conséquent antérieur à Planude. On aurait pu désirer plus de critique de la part de l'éditeur, qui ne s'est pas aperçu des vestiges de vers qui restent dans ces fables. XII. *Græcè, cum notis græcis D. Coray*, Paris, 1810, in-8°., collection la plus complète de toutes. XIII. *Græcè è codice Augustano, curâ J. G. Schneider*, Breslau, 1811, in-8°.; cette dernière collection est aussi antérieure à Planude (1). On a une Vie

(1) Parmi les nombreuses versions françaises, nous n'indiquerons que les suivantes: En vers, par Gilles Corrozet, Paris, 1542, 44, in-8., Lyon, 1583, in-16. En prose, par Pierre Millot, Bourg-en-Bresse, 1646, in-16. En quatrains, par Benserade, Paris, 1678, in-12. Par R. L. F. P., 1659, in-4. Avec les Réflexions du chevalier Lestrange, traduites de l'anglais, Amsterdam, 1714, in-4. En vers, par Lenoble, Paris, 1695, in-12, 2 vol. En prose et vers, *Esope en belle humeur*, Bruxelles, 1720, in-12, 2 vol.; 1693, 2 vol., par J. Bruslé. Par Jean Beaudoin, Paris, 1659, in-8. En vers, par Ant. Dumoulin, Lyon, 1549, in-16. Par Pierre Aubouin, avec les figures de Sadeler, Paris, 1689, in-4., etc., sans parler des imitations et des traductions partielles ou anonymes. Boursault a mis sur la scène *Esope à la Cour*, *Esope à la Ville*, etc. (Voy. BOURSAULT). D. L.

d'Esope par Bachet de Méziriac, Bourg, 1632, in-16 de 40 pages, fort rare. Elle est réimprimée dans la traduction de Millot. C—R.

ESOPE, célèbre acteur romain, fut le plus redoutable rival de Roscius, quoique dans un genre différent. *Roscius citatior, Æsopus gravior fuit*, dit Quintilien, *quòd ille comœdias, hic tragœdias egit*. Cette distinction néanmoins doit comporter les exceptions, souvent maladroites, que nous voyons se permettre les acteurs de nos jours, parce que l'amour-propre et la jalousie sont de tous les siècles. Les circonstances de la vie des hommes de cette classe sont en général peu connues, et, sans doute, elles ne nous peindraient que les vices auxquels ils n'étaient que trop adonnés. S'agit-il, par exemple, d'aprécier l'audace des histrions? les historiens rapportent qu'un jour Esope, représentant *Atrée*, tua dans ses transports un des spectateurs. Voulez-vous avoir une idée de leur luxe effréné, des richesses qu'on leur prodiguait? Macrobe vous apprendra que le même Esope laissa à son fils une succession de plus de deux millions de nos livres. Ce fils, appelé *Clodius*, est célèbre par ses imbécilles prodigalités. Il fit servir un jour sur sa table un plat de cent petits oiseaux, dont chacun coûtait six mille sesterces (1). Une autre fois il voulut, comme Cléopâtre, connaître le goût des perles fondues, et, pour enchérir sur l'action de cette reine, il en fit servir une à chacun de ses convives. Esope partagea avec Roscius l'amitié de Cicéron, et lui donna aussi des leçons de déclamation. On prétend même qu'il aida puissamment les amis de ce dernier, lorsqu'ils sollicitaient son rappel. Il fit représenter une ancienne pièce d'Accius, intitulée : *Talemon exilé*, et, par une heureuse application, il émut tellement les spectateurs, que le décret proposé n'éprouva, dans l'assemblée du peuple, aucune contradiction. On ignore l'époque de sa mort. D. L.

ESOPE (Joseph), ou *Hyssopus de Perpignan*, poète hébreu, est l'auteur du poëme célèbre intitulé : *Vase d'argent*, titre par lequel l'auteur fait allusion au vase dont il est question dans les Nombres C. VII, v. 13. Ce poëme se compose de deux cent soixante vers ou cent trente distiques, qui répondent aux cent trente sicles, poids du Vase de l'Ecriture. Esope le fit à l'occasion du mariage de son fils Samuël, et le récita au festin en présence des convives. C'est une espèce d'épithalame où il enseigne au nouvel époux ses devoirs futurs envers sa femme et ses enfants, et la manière dont il doit gouverner sa maison. Ce poëme, également estimé des chrétiens et des hébreux pour l'élégance et l'harmonie du style, a été imprimé à Constantinople en 1523, et non en 1533, comme le disent quelques bibliographes. Reuchlin en a donné une traduction latine sous ce titre : *R. Jos. Hyssopæus, Perpinianensis, Judæorum poëta dulcissimus, ex hebr. linguâ in latinam traductus*, Tubingue, 1512. Le célèbre Mercier, professeur d'hébreu au collége royal de France, en a donné une nouvelle traduction accompagnée du texte, à la suite de sa version du cantique de Haaï, rabbin célèbre. M. de' Rossi possède une lettre inédite en vers du même Esope à son fils, et qui a été ignorée des bibliographes. J—N.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-

(1) La cherté de ces oiseaux venait de ce que, loin de les destiner à être mangés, on leur apprenait, avec beaucoup de peine et de soins, à parler et à siffler; ce qui rend l'action d'Ésope plus ridicule encore.

Joseph Damazit de Sahuguet, baron d'), né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mourut à Paris le 28 février 1783. Il porta les armes à l'âge de dix-huit ans, lieutenant en 1731 et capitaine en 1737 au régiment d'Anjou; il était à la prise de Prague en 1741. Aide-major-général de l'infanterie de l'armée de Bavière en 1742, il se distingua dans plusieurs occasions jusqu'en 1743 qu'il rentra en France avec l'armée. Il obtint la même année le rang de colonel, et fut nommé aide-maréchal-des-logis de l'armée de la haute Alsace, où il contribua à la défaite de 3000 hommes des ennemis près de Rhinvilliers. Le maréchal de Saxe, qui connut ses talents militaires, l'employa soit comme aide-major-général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régiments de grenadiers créés en 1745. Ayant apporté au roi la nouvelle du gain de la bataille de Raucoux en 1746, il fut créé brigadier. Il commanda dans la Bresse en 1754, obtint en 1761 le grade de maréchal-de-camp et la lieutenance de roi des Invalides en 1763. Devenu en 1766 gouverneur de l'hôtel des Invalides il y maintint l'ordre, et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1780, et décoré de la grand'croix de S. Louis il ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui : I. *Histoire du maréchal de Saxe*, en 3 vol. in-4°. et 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires à cause des plans de batailles et des marches qu'on trouve dans l'in-4°.; II. *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8°.; III. *Journal historique des campagnes de 1743 à 1748*, 4 vol. in-8°,; IV. *Essai sur les grandes opérations de la guerre pour servir de suite à l'Essai sur la science de la guerre*, 1753, 4 vol. in-8°. On lui attribue l'*Exposé des manœuvres de l'armée de Flandres pour l'investissement de Mastrëck*, dont la prise termina si glorieusement la guerre en 1748. Cet ouvrage, très estimé, développe dans le plus grand détail les moyens employés par les maréchaux de Saxe et de Lowendal pour tromper les ennemis et leur donner le change sur cette opération importante, que l'on regarde comme un des chefs-d'œuvre de l'art militaire, et que l'on compare à la dernière campagne de Turenne; V. *Supplément aux Réveries du maréchal de Saxe*, Paris, 1757, in-12. D. L. C.

ESPAGNAC (M. R. Sahuguet d'), chanoine de l'église de Paris avant la révolution de France, était fils du précédent. Il paraît que son père, en faisant de lui un ecclésiastique, avait plus consulté les intérêts de sa famille que la vocation de son fils. Celui-ci, lorsqu'il fut libre de disposer de sa personne, aima mieux suivre ses inclinations naturelles, que de se renfermer dans le cercle des devoirs qu'on avait voulu lui imposer. Il commença d'abord par négliger les occupations de l'église pour les amusements littéraires, et bientôt après le culte des Muses pour celui de Plutus. Comme il avait beaucoup d'esprit, il fit connaissance avec M. de Calonne, qui en avait encore davantage, devint son agent, et s'immisça dans plusieurs entreprises de finances qui lui valurent beaucoup d'argent. Cependant le gouvernement lui fit partager la disgrâce de son protecteur, et il fut exilé pour sa mauvaise conduite. On a beaucoup parlé dans le temps d'une opération qu'il fit sur les actions de la compagnie des Indes, et tellement scandaleuse, que le

gouvernement fut obligé d'annuler les marchés. Il reparut en 1789, avec le projet de profiter des circonstances pour remplir ses coffres et son portefeuille. La meilleure protection pour arriver à ce but était alors celle des révolutionnaires : il se fit recevoir à leur club, et présenta, à l'assemblée nationale, un plan de finances qu'elle l'invita de faire imprimer; il combattit ses décrets relativement à l'échange du comté de Sancerre, et continua de faire parler de lui. La guerre étant survenue, il se chargea de la fourniture de l'armée des Alpes. Dans cette carrière lucrative, et par cela seul objet d'envie pour tous les gens d'affaires qui n'en partagent pas les bénéfices, l'abbé d'Espagnac, qui voulait s'en procurer beaucoup, devait s'attendre, non pas à des critiques de ses opérations, mais à des dénonciations de toute espèce, et elles ne lui manquèrent pas. Le conventionnel Cambon, qui était le véritable directeur des finances d'alors, le présenta à son assemblée comme coupable de marchés frauduleux, et le fit décréter d'arrestation. Il réclama, fit une réponse telle quelle, et comme on avait besoin de son intelligence et de son crédit pour des opérations auxquelles les chefs du gouvernement ne comprenaient rien, on le déchargea de toute accusation. Un homme sage eût alors mis sa fortune en sûreté, eût gardé le silence et se fût esquivé; mais l'*auri sacra fames* dévorant le malheureux abbé, il fit l'entreprise des charrois de Dumouriez, et fonda un club à Bruxelles peur se couvrir de la faveur populaire; mais le général ayant été proscrit, d'Espagnac fut dénoncé comme fournisseur infidèle et complice d'un traître : il fut arrêté au mois d'avril 1793. Un décret ordonna l'apurement de ses comptes, et un autre l'envoya au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 5 avril 1793, avec Chabot, Bazire, Jos. Delaunay d'Angers et autres. L'abbé d'Espagnac est l'homme de finances qui fit le plus parler de lui pendant la révolution; il fut exécuté à l'âge de quarante ans. On a de l'abbé d'Espagnac I. *Eloge de Catinat*, 1775, in-8°., qui obtint un accessit à l'académie française; II. *Réflexions* sur l'abbé Suger et sur son siècle, 1780, in-8°.
B—u.

ESPAGNANDEL (Mathieu l'), sculpteur, né à Paris en 1610, mourut dans la même ville, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Quoique protestant, il décora de ses ouvrages plusieurs églises catholiques. Le retable de l'autel des Prémontrés à Paris et celui de la chapelle de la grande salle du Palais étaient, dans ce genre, ses productions les plus estimées. Il contribua aussi à l'embellissement des jardins de Versailles, où l'on remarque une figure de *Tigrane*, roi d'Arménie, un *Flegmatique*, et deux *Thermes* représentant, l'un Diogène, l'autre Socrate, qui font honneur au ciseau de cet artiste. V—t.

ESPAGNE (d'); général de division de l'armée française, comte de l'empire, etc., fut d'abord employé en 1804 dans la 21e. division militaire, à Poitiers, puis à l'armée d'Italie en 1805, sous le maréchal Masséna; il y commanda la division des chasseurs à cheval avec laquelle il traversa Veronette le 28 octobre, culbuta l'ennemi, et se porta à Vago. Il se distingua de même dans les combats des 1, 2 et 17 novembre. Passé ensuite au service de Naples avec le corps d'armée sous ses ordres, il fut chargé de réduire à la soumission les insurgés Calabrois, sur lesquels il remporta différents avantages en 1806.

A la suite de cette expédition il fut pourvu du commandement militaire de la province de Labour et des deux principautés en dépendantes. Lors de la guerre avec la Prusse il fut rappelé à la grande armée française en Allemagne, et arriva à Berlin avec sa division de cuirassiers vers le milieu de décembre 1806. Il prit dès-lors part aux mouvements de l'armée pendant l'hiver, se distingua particulièrement le 10 juin 1807 au combat de Heilsberg où il fut blessé; puis fut nommé le 11 juillet grand-officier de la légion d'honneur, pour sa conduite dans cette affaire. En 1809 il fit la campagne d'Autriche, y donna de nouvelles preuves de valeur, et fut tué à la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809. Le 1er janvier 1810, Buonaparte décréta que sa statue serait du nombre de celles qui orneraient le pont de la Concorde. Z.

ESPAGNET (JEAN D'), président au parlement de Bordeaux, occupe un des premiers rangs parmi les philosophes hermetiques, ce qui peut-être n'est pas une recommandation bien puissante auprès des vrais amis de la sagesse. On n'a pourtant de lui que deux petits traités intitulés : l'un *Enchiridion physicæ restitutæ*; l'autre, *Arcanum philosophiæ hermeticæ*; encore lui conteste-t-on ce dernier, que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le chevalier impérial (1), malgré la dénégation du fils de d'Espagnet, qui affirma le contraire à Borrichius. Le président ne signa point ces traités; il y mit, suivant la coutume de ses confrères, deux devises où l'on retrouve son nom; savoir : *Spes mea in Agno est*; et *Penes nos unda Tagi*; et, ce que personne encore n'a remarqué, si l'on retranche de chacune les lettres appartenant à *Espagnet*, on formera, des lettres superflues, cet autre axiome hermetique qui renferme un des plus grands mystères de l'art : *Deus omnia in nos*, et l'on aura pour reliquat l'initiale du philosophe. L'*Enchiridion* est comme l'introduction de l'*Arcane*, ce qui doit faire présumer que les deux traités viennent de la même main. Le dernier renferme la pratique du grand œuvre, et le premier la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux. Dans ce traité, d'Espagnet rejette la philosophie d'Aristote, et suit celles de Moïse et de l'école d'Alexandrie. Il admet une matière première et commune de tous les mixtes, et reconnaît trois mondes : l'élémentaire, le céleste et l'archétype, lequel exista dans tous les temps. Les deux grands principes de la création sont, suivant lui, le chaos et l'esprit de Dieu; la matière fut divisée en subtile, moyenne et grossière; les semblables attirèrent leurs semblables : de-là la formation des corps. L'*Arcanum* est plus curieux et plus recherché que le *Manuel*. L'auteur y décrit dans un grand détail, et avec un air de sincérité, les diverses parties de l'œuvre et la marche que doit suivre l'artiste; mais il garde sur les premiers agents un silence capable de désespérer celui qu'Hermès n'a point admis au nombre de ses élus. Malgré cette obscurité, nous le répétons, les ouvrages de d'Espagnet sont regardés

(1) Ce chevalier impérial, très révéré des Alchymistes, était un gentilhomme allemand, demeurant à Hambourg, et lié particulièrement avec le comte Bombast, neveu de Paracelse. Il fut depuis employé en Espagne dans des négociations par l'archiduc Ferdinand, et vint enfin se fixer à Paris. Il est beaucoup question de lui dans le *Trompette françois*, petit volume contenant une prophetie de Bombast sur la naissance de Louis XIV, et publié en 1609, in-12, sous le pseudonyme du *Fidèle François*, autre adepte. On a du chevalier impérial *le Miroir des Alchimistes, avec instructions aux dames pour doresnavant être belles sans plus user de leurs fards venimeux*, 1609, in-16. On ne doit pas confondre ce livre avec celui du même titre de Roger Bacon.

comme classiques, et n'ont pas moins de réputation que ceux du philalèthe et du cosmopolite. Ils furent publiés pour la première fois à Paris, chez Nicolas Buon, 1623, in-8°. Lenglet Dufresnoy s'est trompé en en indiquant une édition de 1608. Les suivantes sont de Paris, 1638, 1642, 1650, in-24; Rouen, 1647, 1658; Genève, 1653, 1673; Kiel, 1718, et Tubingen, 1728, in-4°., avec un Commentaire de Hannemann. Ces traités ont été traduits en français, sous ce titre : *La Philosophie naturelle restablie en sa pureté*, Paris, Edme Pepingué, 1651 in-8°. Cette traduction est rare et chère. L'auteur en est Jean Bachon, qui a également mis en français le *parfait Joaillier* de Boodt. Borel, dans sa *Bibliothèque chimique*, dit que le même ouvrage avait été mis en vers héroïques par un nommé l'Aisné, qu'il qualifie de *Poëta eximius*. D'Espagnet, magistrat intègre, qui, dans sa patrie, lutta contre les folies de la Fronde, ne borna point ses travaux à l'Alchymie. Il composa un traité de l'*Institution d'un jeune prince*, et le joignit à un vieux manuscrit déterré à Nerac, et intitulé : *Le Rosier des Guerres, composé par le feu roy Louis XI, pour monseigneur le dauphin Charles, son fils.* Il les publia à Paris, chez Nicolas Buon, 1616, in-8°. Ce manuscrit, qu'il croyait inédit, avait déjà été imprimé (en 1523) à Paris, in-4°., veuve de Michel Le Noir. Au reste, il suffit de jeter les yeux sur le prologue de cet ouvrage pour reconnaître qu'il ne peut appartenir à Louis XI. D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le traité de Pierre de Lancre, intitulé : *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers*, etc., Paris, 1612, in-4°. On lit dans cette préface que les sorcières ont coutume de voler les petits enfants pour les consacrer au démon ; ce qui ne donne pas une haute idée de la critique du philosophe bordelais. D. L.

ESPAGNOLET (JOSEPH-RIBÉRA, dit L'), fut un artiste du plus haut talent, à qui l'Espagne et le royaume de Naples se sont disputés quelque temps l'honneur d'avoir donné la naissance; mais il est maintenant reconnu qu'il est né à Xativa, aujourd'hui San-Felipe, dans le royaume de Valence (Voy. l'*Antologia di Roma*, année 1795.) Il paraît aussi probable que Ribéra apprit, en Espagne, les principes du dessin, sous François Ribalta, de Valence, cru l'élève d'Annibal Carrache. Il est en même temps certain qu'il étudia à Naples, sous Michel Ange de Carravage, en 1606, à l'époque où celui-ci fut obligé de se sauver de Rome pour y avoir commis un homicide. Quoi qu'il en soit, il paraît assuré que l'Espagnolet regarda toujours comme ses meilleurs modèles les ouvrages du Caravage. Peu de temps après, ayant vu à Rome les fresques de Raphaël et d'Annibal, et celles du Corrège à Parme et à Modène, il se forma une manière plus tranquille et plus adoucie; mais, dans ce genre, il n'obtint pas beaucoup de succès, et il se décida bientôt à retourner au système du Caravage, qui, plus que le style adouci, en impose à la multitude par la vérité, la force et l'effet combiné de la lumière et des ombres. Les récompenses ne tardèrent pas à venir trouver Ribéra : il fut nommé peintre de la cour. Les études recueillies par cet artiste l'aidèrent à inventer et à choisir mieux que ne l'avait fait le Caravage ; il osa même entreprendre pour les Chartreux, en rivalité avec lui, une grande

déposition de croix, qui seule, suivant le témoignage du Giordano, pourrait former un peintre excellent, et être placée à côté des premiers maîtres de l'art. Un des tableaux du Ribéra, que l'on regarde comme digne du Titien, est le martyr de St. Janvier, qui se voit dans la chapelle royale, et le St. Jérôme de la Trinité. On doit au pinceau de l'Espagnolet beaucoup d'anachorètes, de prophètes, d'apôtres, où il se plait à accuser les os et les muscles, et où l'on remarque cette gravité de visages et de maintiens qu'il a imitée de la nature. Il aimait aussi à introduire, dans ses tableaux profanes, des vieillards, des philosophes; tels sont le Démocrite et l'Héraclite qui appartiennent au marquis de Durazzo. Lorsqu'il prenait pour thême les scènes historiques, les plus horribles étaient pour lui les plus agréables; il recherchait les massacres, les supplices, les tourments atroces : une de ses plus imposantes compositions en ce genre, est l'Ixion sur la roue, que l'on conserve à Madrid. Ses principaux ouvrages sont à Naples, à Rome, et dans le palais du roi d'Espagne. Le Musée royal possède, entr'autres ouvrages de ce maître, l'*Adoration des Bergers* et *la Mère de douleur*, tableaux remplis de vigueur, d'énergie et d'effets sublimes. Les cabinets d'Italie sont remplis de morceaux attribués à l'Espagnolet; mais il est probable qu'une bonne partie appartient à ses élèves Giovanni Do, Barthélemi Passante et François Fracanzani; ce dernier est cet artiste fameux qui, ayant été condamné à périr sur un gibet, obtint, par honneur pour sa profession et son talent, de mourir par le poison dans le lieu où il était détenu. On sait cependant que l'Espagnolet fit beaucoup d'ouvrages en Italie, où il en envoya encore pendant son séjour à Madrid. Il travailla jusqu'à l'âge le plus avancé, et, doué d'une féconde imagination, il peignait avec une rapidité étonnante. Après avoir demeuré quelques années en Espagne, Ribera retourna en Italie. Arrivé à Rome, le pape le reçut très favorablement, et le nomma *chevalier du Christ*. Il s'établit enfin à Naples, où il mourut en 1656, âgé de 72 ans, après avoir joui d'une grande réputation. Contemporain du Poussin et de Rubens, s'il n'obtint pas les honneurs dont on combla ce dernier, avec lequel il paraît qu'il travailla à la cour de Philippe IV, il ne partagea pas non plus la pauvreté du Poussin; et ainsi que Rubens, il laissa des biens considérables. Outre son mérite comme peintre, il gravait supérieurement à l'eau forte. L'Espagnolet était d'un caractère sombre, d'un abord brusque, mais d'un cœur honnête et bienfaisant. A—D.

ESPANAY (JEAN LE SAULX, sieur D'), poète très obscur, vivant au commencement du 17e. siècle, fit imprimer à Rouen, en 1608, in-12, une tragédie intitulée : *Adamantine*, ou le *Désespoir*. Tout, dans cette pièce, annonce l'enfance de l'art; les scènes n'y sont point distinguées les unes des autres, et les actes ne sont séparés que par des chœurs qui occupent le théâtre sans aucune espèce de motif. Des cinq personnages qui servent à l'action, deux sont tués et deux meurent de désespoir. Le style est digne du plan, c'est un mélange continuel de mots bas et d'expressions emphatiques. Rien ne pouvait indiquer, dans cet ouvrage, qu'on touchait au moment où Corneille porterait la scène française à un si haut point de gloire.

ESPARBÈS. *Voyez* AUBETERRE *au Supplément*.

ESPARRON. *Voyez* Arcussia, *au Supplément.*

ESPEISSES (d'), *V.* Despeisses.

ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, auquel on doit la découverte du nouveau Mexique, était né à Cordoue. On avait appris, par le rapport de plusieurs Indiens Couchos, qu'au nord du Mexique il y avait encore de grands pays non découverts. Augustin Ruiz, religieux franciscain, voulut tenter la découverte avec deux de ses confrères et un petit nombre de soldats. Un des religieux ayant été tué, la troupe craignit de plus grands désastres, et revint aux mines de Ste.-Barbe, dont elle était éloignée de deux cent cinquante lieues dans le nord, laissant les deux religieux avec deux ou trois jeunes Indiens. Espejo, qui était citoyen de Mexico et fort riche, se trouvait alors, pour les affaires de son commerce, aux mines de Sainte-Barbe, situées dans la nouvelle Biscaye, à cent soixante lieues au nord de Mexico. Ayant entendu le récit de cette aventure, il conçut bientôt l'importance de l'entreprise tentée; c'est pourquoi, après avoir obtenu la permission du grand-alcalde de la province, il leva une troupe de soldats, amassa des provisions, et partit du val Saint-Barthélemi, le 10 novembre 1582. Les Couchos et les Possagnates accueillirent amicalement Espejo et sa troupe; ces Indiens vivaient dans des habitations soignées et cultivaient la terre. Les Espagnols rencontrèrent ensuite de riches mines d'argent, et la peuplade des Toboses qui s'enfuit à leur approche, parce que peu d'années auparavant des soldats espagnols les avaient maltraités. Avec de bonnes façons et des présents on les fit revenir; ils guidèrent Espejo jusqu'au pays des Jumanes, hommes très policés et belliqueux, qui tuèrent à coups de flèches plusieurs chevaux des Espagnols; ceux-ci finirent par se réconcilier avec ces Indiens. Il coule, dans leur pays, plusieurs grandes rivières qui viennent du nord, et une entr'autres aussi grande que le Guadalquivir. Les Espagnols, en continuant à la côtoyer, trouvèrent plusieurs peuplades dont ils ne purent pas toujours comprendre la langue ni savoir les noms. Enfin, arrivés chez les Tignas, ceux-ci, qui avaient tué les deux religieux que l'on cherchait, s'enfuirent vers les montagnes. Espejo mit en délibération si l'on retournerait dans la nouvelle Biscaye, puisque ceux que l'on cherchait n'existaient plus, ou bien si l'on pousserait plus au nord. Les avis que l'on reçut d'un grand et riche pays, situé à l'orient, firent prendre ce dernier parti. En conséquence, Espejo et douze hommes se mirent en marche, traversèrent plusieurs belles contrées qui leur offrirent des apparences de richesses métalliques; les Indiens étaient assez avancés dans la civilisation; les parasols dont ils se servaient ressemblaient à ceux des Chinois. Espejo prit hauteur, et se trouva à 37° 30′ de latitude boréale; il alla encore vers le nord, puis vers l'ouest, rencontrant toujours des peuplades civilisées. Dans le pays de Civola, il vit des croix que Coronado y avait élevées, en 1542. Ce qu'il entendit dire d'un pays situé à soixante journées, baigné par un grand lac bordé de grandes villes, riches en or, l'engagea à tenter le voyage; une partie de ses soldats et un religieux se séparèrent de lui. Après diverses aventures, Espejo revint les joindre; mais bientôt il alla de nouveau à la recherche des pays inconnus, et finit par arriver chez les Tamas, qui ne voulurent ni le recevoir, ni lui donner

des vivres. Cette circonstance, et la diminution de leur troupe, firent prendre aux Espagnols la résolution de retourner chez eux. Un Indien les guida le long de la rivière des Vaches, et ils arrivèrent au val St.-Barthélemi au commencement de juillet 1583. Espejo fit dresser des mémoires de sa découverte, et les envoya au comte de Coruña, vice-roi du Mexique, qui les fit passer au conseil des Indes, en Europe. La relation de son voyage, qui se trouve dans la 13e. partie des Grands Voyages, dans Hackluyt, tom. I, et dans l'Histoire de la Chine du P. Mendoza, est d'autant plus remarquable que ce qu'il dit du degré de civilisation auquel sont parvenues diverses peuplades indiennes du nord du Mexique, est confirmé par le rapport des P. P. Franç. Garcès et Pedro Fonte, qui, de 1771 à 1776, parcoururent les pays habités par ces nations, et en écrivirent une relation intéressante, insérée dans la *Chronica serafica de el colegio de propaganda fede*, Mexico, 1792, in-f., et dont M. de Humboldt a donné un extrait. E—s.

ESPEN (Zeger-Bernard Van), célèbre jurisconsulte et savant casuiste, né à Louvain en 1646, fit ses études dans l'université de cette ville. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie d'une manière distinguée, il s'attacha à l'étude du droit canon, des conciles et de la discipline de l'Eglise, soit ancienne, soit moderne. Il avait vingt-neuf ans lorsqu'il reçut l'ordre de la prêtrise, et deux ans après il prit le bonnet de docteur en droit dans l'université de Louvain. Il y obtint une chaire de droit dans le collége du pape Adrien IV, et en remplit les fonctions avec une grande assiduité et beaucoup de succès. Ami du travail et de la retraite, il ne se répandait point dans le monde; mais son cabinet était ouvert à quiconque voulait le consulter. On compte parmi ceux qui eurent recours à ses lumières non seulement des jurisconsultes, mais encore des tribunaux de justice, des évêques et même des souverains. Bientôt de nombreux et savants écrits assurèrent sa réputation. A ce mérite il joignait des vertus. Ceux qui l'ont le mieux connu en parlent comme d'un homme simple dans ses mœurs, humble, modéré, frugal, ne prenant sur le produit de sa chaire et sur son patrimoine que ce qui lui était absolument nécessaire, et distribuant le reste aux pauvres. A l'âge de soixante-cinq ans il devint aveugle des suites d'une cataracte qui ne fut levée que deux ans après. Ni son égalité d'ame, ni même sa gaîté n'en furent altérées. Ce ne fut point la seule traverse qu'il eut à éprouver; il avait des ennemis. Un P. Desirant, augustin, supposa en 1707 des lettres et d'autres pièces où Van Espen était compromis et même accusé de projets criminels. Il crut devoir à son honneur de repousser juridiquement cette inculpation. Une sentence déclara ces pièces « inventées à plaisir, fausses, scandaleuses, etc., » et le P. Desirant fut puni du bannissement. Van Espen eut, en 1719, avec Govarts, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, une autre affaire dans laquelle on l'accusait de quelques erreurs sur la juridiction contentieuse des évêques. Une sentence du conseil de Malines le justifia encore. Son attachement à la doctrine de Port-Royal, ses liaisons avec les principaux personnages de ce parti, et notamment avec ceux que leur opposition au *Formulaire* et à la bulle *Unigenitus* avait forcés de chercher

un refuge en Hollande, lui causèrent d'autres chagrins qui remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Quoiqu'il ne fût point appelant, il écrivait en faveur du jansénisme, et d'après des principes contraires aux droits du St.-Siége et à la discipline aujourd'hui reçue dans l'Eglise; il avait approuvé, provoqué peut-être l'élection de Steenowen à l'archevêché d'Utrecht, où depuis la réforme la juridiction n'était exercée que par des vicaires apostoliques. Il composa même un écrit en forme de lettre, où il soutenait la validité de cette élection et la légitimité du sacre de l'archevêque élu, fait par Varlet, évêque de Babylone, aidé seulement de deux prêtres. Cet évêque était lui-même suspens de ses fonctions par l'arrêt émané de Rome. L'écrit de Van Espen en faveur de cette ordination fut imprimé en Hollande, et quoique ce fût, dit-on, sans l'aveu de son auteur, le recteur de l'université de Louvain, après différentes informations, se crut obligé de rendre une sentence contre Van Espen, et de le déclarer suspens. Van Espen craignant qu'on ne l'arrêtât, se retira à Maëstricht, et de là à Amersfort, dans la province d'Utrecht, où se trouvaient rassemblés la plupart des réfugiés de France et des Pays-Bas. Van Espen ne survécut pas longtemps à cette sentence; elle avait été rendue le 7 février 1728, et il mourut le 2 octobre suivant dans la 83e. année de son âge. Le meilleur et le plus recherché des ouvrages de Van Espen est son *Jus ecclesiasticum universum*. On a voulu en atténuer le mérite en disant que l'auteur avait abondamment puisé dans Thomassin. Soit que l'imputation soit fondée ou non, il est certain que ce livre est généralement estimé. On a encore de Van Espen : I. *Consultation canonique sur le vice de la propriété des religieux et religieuses;* elle a été traduite en français, Louvain, 1688, Paris, 1693, in-12; II. *Motif de droit ou de défense du Séminaire de Liége et de MM. ses proviseurs contre l'entreprise et les libelles des jésuites anglais de cette ville*, in-12. Le P. Quesnel, ami de Van Espen, eut part à cet écrit; III. *De peculiaritate et simonià; De officiis canonicorum; Tractatus historico-canonicus in canones; De censuris; De promulgatione legum ecclesiasticarum; De recursu ad principem. Vindiciæ resolutionis doctorum Lovaniensium pro ecclesià Ultrajectensi;* IV. une *Déclaration sur le formulaire et la bulle* Unigenitus : enfin beaucoup de pièces relatives aux affaires de Van Espen avec le P. Desirant et M. Govarts et à ses propres opinions. La collection des Œuvres de Van Espen a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris sous le nom de Louvain, 4 vol. in-fol., 1753. L'éditeur est le P. Joseph Barre, qui y ajouta des notes. Outre le *Jus ecclesiasticum* avec d'excellentes observations de M. Gibert, on y trouve un savant Traité de l'auteur, intitulé: *Commentarius in canones juris veteris et novi*. M. Leplat, professeur en droit canon à Louvain, a fait imprimer séparément le Commentaire de Van Espen sur le *Nouveau Droit canonique*, in-8°., 2 vol., 1777, à Louvain, enrichi d'une savante préface. M. l'abbé Lucet a donné en 1788 une analyse de tous ses ouvrages adaptée aux usages de l'Eglise de France et à la jurisprudence du royaume. L'abbé de Bellegarde a publié un *Supplementum ad varias collectiones operum Z. B. Van Espen*,

Bruxelles, 1768, in-folio, formant le cinquième tome des OEuvres de Van Espen. Un certain Bachusius ou Bachuysen, mort chanoine de Bruges, d'abord ami de Van Espen, attaché aux mêmes opinions, et qui ensuite passa dans les rangs opposés, a composé un petit écrit curieux et rare, intitulé : *De Zegero Bernardo Van Espen*, etc. Il n'y est pas question seulement de ce docteur, mais encore du P. Quesnel et de plusieurs autres personnes du parti, sur lesquelles il donne des anecdotes d'autant plus piquantes que lui-même y avait appartenu. En blâmant, comme il est juste, Van Espen de son attachement à une doctrine condamnée et de sa résistance à une loi de l'Eglise, il ne le serait pas de ne point rendre justice à sa piété, à son désintéressement, à sa charité, à ses laborieux travaux, et de ne pas reconnaître le mérite de ses principaux ouvrages. La *Vie de Van Espen* a été écrite par G. Dupac de Bellegarde (*Voy*. BELLEGARDE). L—Y.

ESPENCE (CLAUDE D'), en latin *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, né au diocèse de Châlons-sur-Marne, en 1511, descendait, par sa mère, de la maison des Ursins. Il fut élu recteur de l'université de Paris, en 1540, avant qu'il eût achevé de prendre ses grades. Le cardinal de Lorraine, dont il avait été précepteur, voulut se l'attacher ; mais d'Espence n'en continua pas moins à cathéchiser et à prêcher dans les différentes églises de Paris. Dans un sermon qu'il fit à Saint-Méry, en 1543, il parla avec mépris de la *Légende dorée* (voy. VORAGINE). Cet ouvrage jouissait alors d'une telle considération, qu'on l'obligea à se rétracter publiquement. Il y consentit pour le bien de la paix. L'année suivante, il accompagna le cardinal de Lorraine, envoyé en Flandre pour ratifier le traité conclu entre François Ier. et Charles-Quint. Il se trouva à l'assemblée de Melun, où furent discutés les objets à soumettre au concile de Trente. Le concile ayant été transféré à Bologne, il y fut député par Henri II. D'Espence se rendit à Rome, en 1555, avec le cardinal de Lorraine, qui le présenta à Paul IV. Le pape, charmé de son mérite, voulut le retenir, et le bruit même se répandit qu'il serait fait cardinal à la première promotion. D'Espence, peu jaloux de cet honneur, s'excusa de prolonger son séjour à Rome, et revint en France. Il assista, en 1560, aux états d'Orléans, et l'année suivante, au fameux colloque de Poissy. On voulut ensuite le renvoyer au concile de Trente, mais il s'en défendit par humilité, et passa le reste de sa vie dans la retraite, partageant son temps entre les devoirs de son état et la composition de divers ouvrages de piété. Il mourut de la pierre, maladie fréquente chez les personnes sédentaires, à Paris, le 5 octobre 1571, et fut enterré à St.-Côme. On lisait son épitaphe sur un tombeau où il était représenté à genoux, en marbre blanc. Dupin a porté de ce docteur un jugement avantageux. « Il avait bien lu, » dit-il, les Pères, et les bons auteurs modernes; il savait parfaitement les canons et la discipline de » l'église; il était aussi fort versé dans » la littérature profane ; il écrivait » bien en latin, avec dignité et avec » éloquence, » Richard Simon rabaisse un peu le mérite de d'Espence, en disant que son savoir se sentait beaucoup de l'école et des défauts du siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Niceron (1) en rapporte les ti-

(1) Nicéron ne parle pas d'un poème latin de

tres dans ses Mémoires, tom. XIII et XX. Les latins ont été réunis à Paris, 1619, in-fol. Parmi les autres, on distingue 1°. l'*Institution d'un prince chrétien*, Paris, sans date, in-8°.; 1548, in-16, Lyon; 1549, in-16. La première édition est indiquée comme très rare dans plusieurs catalogues; 2°. *deux notables Traités*, l'un desquels enseigne combien les lettres et les sciences sont utiles aux rois et aux princes; l'autre contient un discours à la louange des trois lys de France, Paris, 1575, in-8°. On trouve dans ses ouvrages latins, des discours sur différents points de discipline, des hymnes sacrés, un Commentaire sur les Epîtres de Saint Paul, un Traité de la lecture des livres défendus; un contre la validité des mariages clandestins, un autre de la messe publique et privée; un ouvrage en six livres sur la continence, et un sur l'ame des cieux (*de cœlorum animatione*). Les deux derniers sont curieux par leur objet, et remplis d'une érudition très variée. Gruter, dans ses *Delitiæ poetarum gallorum*, donne deux pièces de d'Espence qui ne sont pas dans le recueil de Léger Duchesne. W—s.

ESPERIENTE. *Voy.* CALLIMACHUS.

ESPERNON (JEAN-LOUIS DE NOGARET, DE LA VALETTE, DUC D'), naquit dans le Languedoc en mai 1554, d'une famille ancienne. On lui donna le nom de *Caumont*, pour le distinguer de Bernard de la Valette, son frère aîné, et il eut une pension de 400 liv., quand il entra au service. Il fit ses premières armes au siége de la Rochelle (1573), où il avait accompagné le duc d'Anjou. Il resta ensuite à la cour, mais prévoyant qu'il ne pourrait rien obtenir de la reine-mère, il s'attacha au roi de Navarre et le suivit, lorsque la crainte de quelque surprise engagea ce prince à se retirer dans la Normandie. Il se repentit bientôt d'une démarche faite trop légèrement, et reparut à la cour, où il avait déjà su se ménager des protecteurs. Ses agréments extérieurs fixèrent l'attention du faible Henri III, et d'indignes complaisances furent le prix dont il acheta la faveur du monarque, qu'il partagea avec Caylus, Maugiron, etc. Caumont entra l'un des premiers dans cette ligue, dont l'anéantissement des protestants ne fut que le prétexte; il se distingua à la prise de la Charité et d'Issoire, en 1577, et fut blessé en 1580, au siége de la Fère, dont il eut le commandement. L'année suivante, Henri III lui fit présent de la terre d'Espernon, l'érigea en duché-pairie, et ordonna que dans les assemblées des pairs il prendrait son rang immédiatement après les princes du sang. Cette distinction accordée à d'Espernon mécontenta la noblesse, et la disposa à soutenir le peuple, qui se plaignait hautement que le produit des impôts créés pour les besoins de l'état fût la proie de quelques favoris. Cependant, deux ans après, le roi donna à d'Espernon le gouvernement de Metz, mais il chercha à s'excuser en disant que c'était le gage d'une forte somme qu'il lui avait prêtée. Si jamais prince ne fut plus faible qu'Henri III, jamais sujet n'abusa de son crédit comme d'Espernon, pour satisfaire son ambition et son insatiable cupidité. En peu d'années il réunit au gouvernement de Metz ceux du Boulonais, de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, de la Touraine, de l'Anjou et de la Normandie; il succéda à Strozzi dans la place importante

---

Cl. d'Espence, dont voici le titre : *Institutum christiani hominis in gratiam pueritiæ catholicæ versiculis comprehensum*, Paris, 1570, in-4°.

de colonel-général de l'infanterie, érigée pour lui en charge de la couronne (1584), et joignit à ce titre celui d'amiral de France (1587). Son entrée publique à Rouen fut un véritable triomphe; les maisons sur son passage étaient tapissées, les rues semées de fleurs; il montait un cheval superbe, entouré de toute la noblesse de la province, qui l'accompagna jusqu'à son palais. La ville lui offrit une statue d'argent qui représentait la Fortune tenant son buste étroitement embrassé, dit Pasquier, avec cette devise en italien: *E per no lasciar ti.* Cependant le duc de Guise jaloux de cette faveur, fit entendre au roi que la haine du peuple contre d'Espernon était la seule cause des excès auxquels il s'était porté dans la journée des Barricades, et qu'on ne pouvait espérer de tranquillité qu'en l'éloignant de la cour. Le roi qui ne conservait peut-être plus la même affection à son favori, goûta ce conseil, et disposa sur-le-champ d'une partie des emplois que naguère il avait pris plaisir à accumuler sur sa tête. Le gouvernement de Normandie fut donné au duc de Montpensier, celui de Metz au comte de Brienne, la charge d'amiral à Lavalette, et d'Espernon fut exilé à Loches, d'où il obtint la permission de se rendre à Angoulême, où il se croyait plus en sûreté. Il se trompait cependant, car le jour de St.-Laurent, 1588, le maire d'Angoulême se rendit au château, accompagné de quelques hommes armés, pour s'assurer de sa personne. Le duc d'Espernon n'eut que le temps de fuir dans son cabinet, dont l'escalier se rompit derrière lui, circonstance qui lui sauva la vie. Pendant ce temps là le duc de Guise faisait demander au roi, par les états assemblés à Blois, que d'Espernon fût tenu de remettre toutes les villes de son gouvernement, à peine d'être déclaré criminel de lèze-majesté. Le roi lui envoya Miron, son médecin, pour lui signifier cet ordre. d'Espernon, loin d'obéir, leva des troupes et se prépara à se défendre s'il était attaqué; il parvient à apaiser par des promesses ceux qui semblaient le plus acharnés à sa perte, dénonce au roi les projets ambitieux des Guise, arrache un arrêt à sa faiblesse, et vole ensuite à son secours, à la tête des soldats qu'il avait rassemblés pour sa propre défense; un service si important lui rendit les bonnes grâces de Henri III, mais la mort déplorable de ce prince suspendit une seconde fois le cours de sa fortune. D'Espernon refusa de signer l'acte par lequel les seigneurs s'obligèrent à reconnaître Henri IV, roi de France, aussitôt qu'il serait rentré dans le sein de l'église catholique. Un écrivain qui a pris à tâche de justifier toutes les actions du duc d'Espernon, le loue du zèle qu'il montra dans cette circonstance pour la religion; d'autres prétendent qu'il ne refusa sa signature que parce qu'elle aurait été au bas de celles des seigneurs qu'il regardait comme au-dessous de lui. Quoi qu'il en soit, d'Espernon se retira à Angoulême, emmenant un corps de troupes considérable, dans le moment où le roi en avait le plus grand besoin pour presser le siége de Paris. Henri IV lui pardonna cette conduite, et le nomma gouverneur de la Provence, dont le parlement avait déclaré le duc de Savoie lieutenant-général et gouverneur *sous la couronne de France* (Abr. du P. Hénault). D'Espernon s'empara de quelques villes, qu'il traita avec la dernière sévérité, dans l'espoir d'obliger par là les autres à recourir à sa clémence. C'était mal connaître l'esprit du peuple; il dut s'en apercevoir, car

il fit des efforts inutiles pour prendre Marseille et Aix, deux villes alors mal fortifiées, et qui n'étaient défendues que par de faibles garnisons. Il fut blessé deux fois devant Aix, et les habitants de Brignoles, fatigués des excès auxquels il se livrait, tentèrent de le faire périr sous les décombres de la maison qu'il habitait, et ce ne fut que par une espèce de prodige qu'il échappa à ce danger. Cependant des réclamations étaient adressées de toutes parts au roi contre d'Espernon; on demandait un nouveau gouverneur. Henri IV nomma le duc de Guise. D'Espernon irrité, résolut de se maintenir en Provence contre la volonté du roi. On rapporte que ce prince l'ayant menacé qu'il viendrait lui-même l'en chasser : « Qu'il vienne, » dit d'Espernon, je lui servirai de » fourrier, non pas pour lui préparer » des logis, mais pour brûler ceux » qui seront sur son passage. » Cependant, défait en plusieurs rencontres par le duc de Guise, il se détermina à quitter la Provence et à accepter en échange le gouvernement du Limousin, qu'Henri IV avait encore la bonté de lui offrir. Il fut employé ensuite dans le Languedoc et dans la Saintonge, où il soumit plusieurs villes. La tranquillité commençant à se rétablir dans le royaume, il revint à la cour; dans une entrevue qu'il eut avec Henri IV, ce prince lui reprocha de ne l'avoir jamais aimé : « Sire, ré» pondit d'Espernon, V. M. n'a point » de plus fidèle serviteur que moi; » j'aimerais mieux mourir que de » manquer à la moindre partie de mon » devoir; mais pour ce qui est de » l'amitié, V. M. sait bien qu'elle ne » s'acquiert que par l'amitié. » La franchise de cette réponse était faite pour plaire à Henri IV, elle le charma en effet, et depuis il ne cessa de montrer la plus grande confiance à d'Espernon. On sait que ce dernier était dans le carosse de Henri IV lorsque ce grand prince fut assassiné, et on n'est pas parvenu à le justifier entièrement des soupçons de complicité de ce crime. Deux personnes qui ne s'étaient jamais vues, Mlle. de Coman et le capitaine Lagarde accusèrent d'Espernon d'avoir eu des relations avec l'assassin de Henri IV. Le parlement reçut leur déposition et commença l'instruction de la procédure, qui fut arrêtée par ordre supérieur. Mlle. de Coman mourut dans une prison, persistant dans sa déclaration, et le capitaine Lagarde fut mis en liberté avec une pension de 600 liv. et le brevet d'une place à Paris. Tous les faits qu'on vient d'avancer sont constatés par des écrivains instruits, et dont on ne soupçonne point la véracité (1). Comment se fait-il donc que Girard, secrétaire de d'Espernon, n'en parle pas? Il ne pouvait ignorer les bruits injurieux qui avaient existé contre son protecteur; et pourquoi n'a-t-il pas cherché à les détruire, si ce n'est parce qu'il s'est vu dans l'impuissance de le faire? Le lendemain de la mort de Henri IV, d'Espernon se rendit au parlement, et mettant la main sur la garde de son épée : « Elle est encore » dans le fourreau, dit-il, mais il fau» dra qu'elle en sorte, si on n'accorde » dans l'instant à la reine-mère un » titre qui lui est du par l'ordre de la » nature et de la justice. » Le parlement nomma donc la reine régente;

(1) Voyez le *Journal de Henri IV*, par l'Etoile; les *Mémoires de Sully*; la *Rencontre du duc d'Espernon et de Ravaillac aux enfers*; la *Chemise sanglante de Henri-le-Grand* : ces deux pièces, dont les éditions originales sont très rares, ont été réimprimées dans le *Journal de Henri IV*, t. IV; la *Dissertation sur la mort de Henri IV*, par Voltaire; l'*Histoire de l'ordre du St.-Esprit*, par St.-Foix, et enfin les *Observations historiques sur la mort de Henri IV*, publiées par Legouvé à la suite de sa tragédie de *Henri IV*.

mais on doit remarquer que, dans la vacance du trône, ce droit avait appartenu jusque-là aux états-généraux, et que d'Espernon abusait de son autorité pour violer une des lois de l'état. La reine reconnut le service important qu'il lui avait rendu, en le confirmant dans ses anciennes dignités et en lui en accordant de nouvelles. On peut juger du faste de d'Espernon par un trait que rapporte son historien : « Il allait ordinairement au Louvre, accompagné de sept à huit cent gentilshommes qui se rendaient chez lui chaque jour ; et il obtint de la reine de se faire suivre dans son cabinet par des gardes vêtus de ses livrées. » Sa vanité lui attirait des ennemis qui cherchèrent à le perdre dans l'esprit du jeune roi, et qui y parvinrent aisément. Une place vint à vaquer dans les gardes, il la demanda pour une de ses créatures, ne put l'obtenir, et en éprouva un ressentiment si vif qu'il quitta sur-le-champ la cour pour se rendre à Angoulême ; mais un homme de son caractère ne pouvait pas renoncer facilement à prendre part aux intrigues, et il continua à exercer sur l'esprit de la reine-mère, une influence qui perpétuait la division dans le royaume. Il encouragea cette princesse à fuir de Blois, où elle avait été exilée en 1619, la reçut dans ses terres, et dicta les conditions de l'accommodement qu'elle fit avec le roi Louis XIII, connu sous le nom de Traité d'Angoulême. La haine qu'il portait au cardinal de Richelieu, tout-puissant alors, l'empêcha de revenir à la cour, où il ne pouvait espérer que le second rang (1), et il accepta le gouvernement de Guienne qu'on lui offrit en échange de ceux qu'il possédait. Cette province, dit Voltaire, valut au duc d'Espernon un million de livres, qui répondent à près de deux millions d'aujourd'hui, et même à près de quatre, si on considère l'enchérissement de toutes les denrées. Il n'y fut pas long-temps sans se brouiller, par ses hauteurs, avec le parlement et les autres magistrats de Bordeaux. Il eut aussi de fâcheux démêlés avec l'archevêque Sourdis, au sujet de quelques prérogatives. D'Espernon, outré des prétentions de l'archevêque, fait arrêter son carosse par des gardes. Le prélat en sort aussitôt, excommunie les gardes et se retire dans son palais, où il indique une assemblée des principaux ecclésiastiques de la ville, pour délibérer sur les moyens de fulminer ses censures. D'Espernon fait investir l'archevêché, s'y rend lui-même, frappe l'archevêque de plusieurs coups dans la poitrine, et fait tomber son chapeau d'un coup de canne. L'archevêque l'excommunie. Le roi, instruit de l'affaire, ôte à d'Espernon l'exercice de ses charges et l'exile à Coutras, jusqu'à sa réconciliation avec le prélat. D'Espernon fut obligé de donner sa démission du gouvernement des trois évêchés, d'écrire une lettre d'excuses à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre (*V.* Cospéan). Le chagrin que lui causa cette humiliation, altéra sa santé ; la mort de deux de ses fils (le duc de Candale et le cardinal de la Valette), acheva d'épuiser le peu de forces qui lui restaient. Dès ce moment, il ne fit plus que traîner une vie languissante, et mourut à Loches, où il s'était retiré, le 13 janvier 1642, à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; son corps fut inhumé à Cadillac. La seule

(1) Le trait suivant, rapporté par Voltaire, peut servir à caractériser la manière dont d'Espernon vivait avec le cardinal de Richelieu. Le duc d'Espernon rencontra sur l'escalier du Louvre le cardinal ; celui-ci lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau ? « *Rien*, dit le duc, *sinon que vous* » *montez et je descends.* »

qualité brillante du duc d'Espernon, fut une fermeté d'ame extraordinaire et qui ne se démentit jamais dans le cours de sa longue vie. C'était d'ailleurs un homme dur, violent, vindicatif, insolent avec ses supérieurs, ne souffrant ni conseils ni remontrances. Il était également odieux au peuple qu'il opprimait, et aux grands qu'il accablait de ses hauteurs. Ce ne fut ni un politique habile, ni un véritable homme d'état. A la guerre il payait de sa personne; mais il ne jouissait pas de la réputation d'un grand général. Brantôme rapporte (tom. X, pag. 326, édition de La Haye, 1740), qu'à la nouvelle de sa nomination au gouvernement de Provence, on criait dans les rues de Paris un livre intitulé : *les Hauts faits, gestes et vaillances de M. d'Espernon, en son voyage de Provence.* « Le titre, dit Brantôme, le chantait » ainsi, et était très bien imprimé; mais » tournant le premier feuillet et les » autres ensuivant, on les trouvait » tous en blanc et rien imprimé. » On sait ce qu'on doit penser d'une épigramme, mais on ne s'en serait pas permis une pareille contre un général qui aurait eu des titres incontestables. Voltaire a dit que d'Espernon n'avait jamais fait que des actions généreuses. L'article qu'on vient de lire est une réfutation complète de cette assertion. La *Vie du duc d'Espernon* a été écrite par Girard, son secrétaire, Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4°., et 4 vol. in-12. Ces deux éditions sont les meilleures de cet ouvrage, qu'on ne doit lire qu'avec une extrême défiance. W—s.

ESPIARD (François-Bernard), seigneur de Saux, jurisconsulte, né à Dijon en 1659, fut pourvu en 1693 d'une charge de président à mortier au parlement de Besançon; il la remplit d'une manière distinguée, et fut député plusieurs fois à la cour par sa compagnie dans des circonstances importantes. Il se démit de sa charge en 1725, pour s'occuper plus tranquillement de la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Besançon le 16 janvier 1743, dans un âge très avancé. On a de lui : I. *Remarques sur le Traité des Successions de Den. Lebrun*, imprimées en 1736 à la suite de cet ouvrage; II. *Epistola circà librum cui titulus : Corpus juris Canonici authore Jo. Pet. Giberto*, imprimée dans les éditions de ce traité, 1736 et 1737; III. *Observations sur des matières canoniques*, insérées dans les *Institutions ecclésiastiques* de Gibert; IV. *Observations sur des matières de droit*, dans les OEuvres de Bretonnier; V. *Observations sur la coutume de Franche-Comté, par Boguet*, manuscrit in-folio conservé à la bibliothèque publique de Besançon. Espiard a en outre fourni des Notes à Taisand, dont celui-ci a fait usage dans son *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*; et à Raviot, pour son édition des *Arrêts du parlement de Dijon*, recueillis par Perrier. — Espiard (Jean-François), fils du précédent, né à Besançon en 1695, chanoine à la métropole de cette ville, abbé de Saint-Rigaud, conseiller-clerc audit parlement, et prédicateur de la reine épouse de Louis XV. Le recueil des *Sermons* de l'abbé de St.-Rigaud a été imprimé à Besançon, 1776, in-8°. Il mourut en cette ville en 1778. Guillemin de Vaivre a prononcé son éloge à l'académie, dont il était un des membres. — Espiard (François-Ignace) *de la Borde*, frère du précédent, né à Besançon en 1707, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord grand-vicaire de

M. Poncet, évêque de Troyes ; il vint ensuite à Dijon, où il obtint une place de conseiller-clerc au parlement, et mourut en cette ville en 1777. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur le génie et le caractère des nations*, Bruxelles, 1743, 3 vol. petit in-12, réimprimé sous le titre d'*Esprit des nations*, La Haye (Paris), 1753, 2 v. in-12. Castilhon a refondu en partie l'ouvrage de l'abbé Espiard dans ses *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité des mœurs et du gouvernement des nations*. (*V.* Castilhon, tom. VIII, p. 340). Celui-ci s'en plaignit amèrement ; Castilhon lui répondit par une lettre insérée dans le Journal encyclopédique, 1769. W—s.

ESPINASSE (Mlle. Julie-Jeanne-Éléonore de l'), naquit en 1732. Son extrait de baptême la désigne comme enfant légitime d'un bourgeois de Lyon ; mais le secret de sa naissance était bien connu dans cette ville. Sa mère, femme d'un grand nom, vivait depuis long-temps séparée de son mari lorsqu'elle la mit au monde, et laissa, jusqu'à l'âge de quinze ans, cette fille chérie ignorer que la tendresse et les soins dont elle était l'objet, ne lui donnaient aucun lien de famille, aucun rang dans la société. Ce fut alors que Mlle. de l'Espinasse reçut l'aveu qui allait ouvrir devant elle la carrière du malheur. Privée, par un abus de confiance, d'une cassette précieuse qu'à ses derniers moments venait de lui remettre celle de qui elle tenait l'existence, et qui avait voulu, de plus, lui assurer un avenir indépendant ; se trouvant, en conséquence, presque sans ressources, comme sans protection, elle demanda asyle dans un couvent. Aux yeux de la loi elle pouvait, un jour, réclamer le nom et une partie de la fortune de l'époux de sa mère, de l'homme qui ne l'avait pas encore comptée au nombre de ses enfants ; mais elle crut devoir renoncer à ce droit honteux, par respect pour une mémoire bien chère, par égard aussi pour une famille intéressée à ce qu'elle ne s'en prévalût jamais. Ce fut néanmoins au sein de cette famille même, dans un château de Bourgogne, qu'elle se rendit à sa sortie du couvent. Elle n'y fut reçue qu'en qualité d'étrangère, de gouvernante d'enfants ; et c'était là qu'elle habitait depuis quatre ans, lorsque Mme. du Deffant, l'y trouvant en 1752, désira fortement se l'attacher. Elles s'établirent ensemble, en 1754, à Paris, dans la communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique ; mais leur liaison, qui avait si heureusement débuté, cessa tout à coup au bout de dix années, après avoir été troublée par beaucoup d'orages, bien funestes à la santé de celle des deux qui avait les nerfs le plus sensibles, la tête la plus vive, et le cœur le plus aimant. (*Voy.* du Deffant). Le peu qui restait à Mlle. de l'Espinasse des dons de sa mère, et une pension obtenue du roi par les amis qu'elle s'était faits chez sa bienfaitrice, devenue son ennemie, la mirent en état de vivre libre. La Harpe assure qu'elle conserva pour Mme. du Deffant une reconnaissance respectueuse, et n'en parla jamais qu'avec la plus grande réserve. D'Alembert, long-temps ami de la protectrice, se déclara très exclusivement pour la protégée, qu'un rapport de naissance et d'infortune avait commencé à lui rendre intéressante et chère. Il la suivit, et bientôt après se fixa pour toujours dans la même maison. Il est assez probable que la foule y fut d'abord attirée par la réputation et l'esprit du philosophe académicien ; mais il est bien constant

que c'etait par l'amabilité de Mlle. de l'Espinasse qu'elle y était retenue et ramenée avec un plaisir toujours nouveau. Qui n'a pas entendu parler de son cercle, composé, tous les soirs, d'hommes choisis des différents ordres de l'état, de femmes de la meilleure compagnie, quelques-unes même d'un haut rang, d'ambassadeurs ou seigneurs étrangers, enfin des gens de lettres les plus distingués? Aussi bonne que spirituelle, joignant à beaucoup d'instruction un excellent ton, le goût le plus sûr et le tact le plus fin, Mlle. de l'Espinasse était l'ame, elle faisait le charme principal d'une réunion, telle qu'alors il en existait à Paris plusieurs, dont le souvenir est, dans nos mœurs actuelles, à peu près tout ce qui nous reste. On s'accorde à dire que personne n'a possédé à un plus haut degré l'art de faire valoir l'esprit des autres, sans laisser même soupçonner qu'elle eût pensé à montrer le sien; qu'elle savait ranimer, soutenir et varier à son gré la conversation la plus attachante; personne surtout n'a eu et n'a mérité d'avoir autant d'amis. Mais la violence de ses affections, leur donnant trop souvent le caractère de l'amour, devait altérer pour elle quelques-unes des plus grandes douceurs de la société et de l'amitié. Gâtée encore par la petite vérole, sa figure n'était rien moins que belle; mais elle était noble, ainsi que son maintien, et d'avance semblait faire connaître son ame et son esprit, toujours en mouvement. De tous ses admirateurs, le plus dévoué était bien certainement d'Alembert, sur les pensées et actions duquel elle exerçait un ascendant prodigieux. Peu susceptible d'amour, ou du moins de passion, mais ayant pour elle un sentiment très tendre, il ne pouvait suffire à la rendre heureuse: il fut malheureux par elle; il n'est pas permis d'en douter. Il a dit et écrit plusieurs fois, que ce fut quelques mois seulement avant de perdre tout-à-fait son amie, qu'il reçut d'elle un aveu pénible sur ce qui la rendait si inégale envers lui, si injuste même. On cherche à se persuader, malgré les mémoires du temps, qu'une franchise barbare ne l'avait pas mis beaucoup plutôt, comme confident, à des épreuves plus fortes encore; mais on sait à présent ce qui en est de ce dernier aveu, qui n'expliquait qu'en partie les tourments d'esprit et de cœur qu'éprouvait Mlle. de l'Espinasse, et l'influence funeste qu'ils avaient eue sur sa santé. Trente ans s'étaient écoulés depuis qu'elle n'existait plus, et il avait toujours passé pour certain en France, que le terme de sa carrière avait été avancé, d'abord par l'éloignement et ensuite par la mort du comte de Mora. C'était un fait bien connu que ce jeune seigneur espagnol, frappé des agréments et des malheurs de l'amie de d'Alembert, fut entraîné par la vive et brûlante sensibilité qu'elle lui témoignait; que, près de la quitter forcément pour retourner dans son pays, il l'autorisa à espérer qu'un jour il lui donnerait son nom; mais qu'au moment de venir la rejoindre après deux ans de séparation, il périt à Bordeaux, dans la fleur de l'âge, en 1774. La douleur amère, inconsolable même, de Mlle. de l'Espinasse, était pour ainsi dire historique. Tout à coup on a désabusé le public, toujours disposé à plaindre une femme aimante, et infortunée sans avoir mérité de l'être. Deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres de Mlle. de l'Espinasse, écrites depuis l'année* 1773 *jusqu'à l'année* 1776, Paris, 1809, et réimprimées en 1811), ont dévoilé à tous les yeux le secret

d'un autre amour, qu'était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui possédaient le plus sa confiance, l'infortunée qui en est morte victime. En grossissant la liste des révélations indiscrètes du 18e. siècle, ces lettres, écrites avec cet abandon qui vient de l'excès de la tendresse ou du désespoir, ont pu avoir le mérite d'intéresser vivement quelques ames passionnées; elles ont surtout fait admirer l'énergie, la variété, l'élégance d'un style qu'on ne connaissait encore que d'après la tradition, ou par quelques synonymes qui n'ont pas été imprimés. Elles ajoutent donc beaucoup à l'idée qu'on avait de l'esprit de leur auteur; mais n'est-ce pas aux dépens de l'intérêt qu'avaient longtemps inspiré son caractère et ses malheurs connus? On est plus ou moins disposé à plaindre la personne singulièrement aimante, dont il est démontré, désormais que la vie n'était qu'une suite de passions : qui pouvait même en réunir dans son cœur deux de force presque égale; mais est-il permis d'admirer une femme qui, à quarante ans passés, brave continuellement, pour se livrer avec délire à un sentiment consolateur, ces mêmes remords qu'elle peint d'une manière si déchirante? Est-il permis de louer l'amante toujours repentante et toujours entraînée, qui n'a pu, même à ses propres yeux, être justifiée par la réciprocité de ce sentiment, puisque cette réciprocité était refusée, comme excuse, à son dernier et funeste amour? On se demande si l'éditeur anonyme a été plus occupé d'élever un monument nouveau à la mémoire de M. de Guibert, ou bien à celle de Mlle. de l'Espinasse. Mais le comte de Guibert n'avait pas besoin de cette preuve de plus de l'exaltation qu'il a souvent inspirée pendant sa vie, comme homme du monde, comme auteur, comme ami, peut-être aussi comme amant. Cet éditeur nous apprend que la correspondance dont il s'agit a été trouvée dans les papiers de Mademoiselle de l'Espinasse. On a besoin de croire, en effet, qu'elle a eu satisfaction avant de mourir, et que sa confiance n'a point été trahie par celui auquel, bien près de sa fin, elle redemandait encore ses lettres avec de si pressantes instances. Quoi qu'il en soit, la personne entre les mains de qui ces lettres sont tombées, aura sûrement été fort éloignée de l'idée qu'elles pourraient nuire à la réputation de Mlle. de l'Espinasse; mais elle n'a pas dû se dissimuler qu'il existe pour l'auteur de ces deux volumes des souvenirs plus honorables: ce sont ceux qui attestent l'élévation naturelle de son ame, son inépuisable sensibilité, sa bienfaisance ingénieuse, la finesse et la grâce de son esprit. Cet esprit et cette ame se montrent de la manière la plus heureuse dans deux chapitres ajoutés au *Voyage sentimental* de Sterne, et qu'on a réimprimés, en 1809, à la suite des Lettres adressées à M. de Guibert. Ils rappellent vivement le style original et pittoresque de l'auteur anglais, et ont principalement le mérite de consacrer deux traits de bonté de Mme. Geoffrin. Entre autres bonnes actions, cette dame avait forcé avec délicatesse Mlle. de l'Espinasse à accepter les secours de l'amitié. Ce fut aussi l'amitié que celle-ci chargea d'acquitter ses dettes après elle. D'Alembert, nommé son exécuteur testamentaire: d'Alembert, qui avait accordé le pardon sollicité par elle à ses derniers instants, fut au désespoir de perdre, après seize ans d'intimité, ou du moins d'habitation commune, celle qu'il n'a pu s'empêcher, même

depuis, d'appeler son injuste et cruelle amie. Sa douleur était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. A son exemple, le président Hénault avait transporté ses affections ou ses habitudes de Mme. du Deffant à Mlle. de l'Espinasse. Mais, pour admettre que lui aussi fut amené au point de consentir à épouser cet enfant de l'amour et du malheur, il ne faudrait pas moins que la raison alléguée par La Harpe : « Quoique le président He-» nault eût soixante-dix ans, ou plutôt » parce qu'il avait soixante-dix ans. » Mme. du Deffant ne fit pas groupe parmi les amis qui, tous, pleuraient autour du lit d'une infortunée expirant dans les plus vives souffrances. Une lettre écrite à M. Walpole, par sa correspondante aveugle, fait mention de cette mort d'une manière très simple; mais il est évident que pendant douze ans elle avait plutôt contenu ses ressentiments contre l'amie qui lui avait fait perdre d'Alembert, qu'elle n'en avait triomphé. Peut-être faut-il avoir beaucoup aimé pour savoir pardonner généreusement, comme pour mériter soi-même que beaucoup de fautes soient remises. S'il en était ainsi, tout l'avantage, à cet égard, serait, non pas du côté de Mme. du Deffant, mais bien du côté de celle qui a dit et trop prouvé peut-être, qu'elle ne *vivait que pour aimer*. Elle mourut le 23 mai 1776. L-P-E.

ESPINAY (CHARLES D'), d'une ancienne famille de Bretagne, né vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu des abbayes de St.-Gildas-des Bois, et de Notre-Dame-du-Tronchet. Il parut avec éclat au concile de Trente, et fut même chargé de plusieurs négociations sur des objets qui se traitaient dans cette assemblée. Il sut si bien se ménager, dans cette circonstance, la faveur de la cour, qu'il obtint l'évêché de Dol en 1565. Il se retira dans son diocèse, et y mourut, en septembre 1591. On a de lui des *Sonnets amoureux*, Paris, 1559, in-8°., et 1560, in-4°. L'auteur n'est désigné sur le frontispice, que par les initiales C. D. B. (Charles d'Espinay, Breton). Les pièces qui composent ce recueil sont très médiocres. W—s.

ESPINAY. *Voy.* SAINT-LUC.

ESPINE (CHARLES DE L'), poète presqu'inconnu, né à Paris, vers la fin du 16e. siècle, est auteur de *la Descente d'Orphée aux Enfers*, tragédie en cinq actes et en vers, sans distinction de scènes; Louvain, 1614, in-8°. Il dédia cette pièce à la reine de la Grande-Bretagne. On ignore si elle fut représentée; mais ce qui est tout-à-fait remarquable, elle eut une seconde édition sous ce titre : *Le Mariage d'Orphée*; Paris, 1623, in-8°. On y a réuni différentes productions de la jeunesse de l'auteur, des chansons, des stances, des épigrammes, dans le nombre desquelles les amateurs de notre ancienne poésie pourront trouver quelques pièces dignes d'être conservées. W—s.

ESPINEL (VINCENT), poète espagnol, naquit à Ronda, ville du royaume de Grenade. Dès sa première jeunesse, la pauvreté extrême où il se trouvait l'obligea de quitter sa patrie pour aller chercher ailleurs des moyens de subsistance. On ignore le lieu où il fit ses études; on sait cependant qu'il commença un cours de théologie à Malaga où, toujours dans l'indigence, il est vraisemblable qu'il n'existait que des secours qu'il recevait aux portes des couvents. Espinel avait du goût pour la poésie, et, dans les loisirs que lui laissaient ses études, il composait en langue vulgaire des cantiques sacrés (*villancicos*) pour les fêtes so-

lennelles. Ces premières productions furent accueillies favorablement, et le firent connaître de A. L. Pacheco, alors évêque de Malaga. Ce prélat, s'intéressant à ses malheurs, l'aida par ses bienfaits à prendre l'habit ecclésiastique. On voit par les éloges qu'Espinel lui défère dans ses ouvrages, combien il fut reconnaissant de cette faveur. Son protecteur étant mort, il passa à la cour pour solliciter quelque avancement; mais trompé dans son attente, il se consacra exclusivement à la poésie où, de jour en jour, il fit de nouveaux progrès. On le regarde comme l'inventeur des *Decimas* (1), ou comme celui au moins qui leur donna une forme régulière, en augmenta l'harmonie, et les rendit propres à traiter plusieurs sujets. C'est pour conserver le souvenir de leur inventeur, qu'on les appela *Espinelas*. Outre quelques compositions dans ce mètre et plusieurs épîtres, il mit en vers l'*Art poétique* et les *Odes d'Horace*, qui eurent beaucoup de succès; l'*Art poétique*, surtout, a toujours passé pour un ouvrage classique dans ce genre, jusqu'à une nouvelle traduction qu'en a donnée de nos jours Don Thomas de Iriarte. Cet habile écrivain a su éviter le principal défaut qu'on reproche à la version d'Espinel, qui est d'être quelquefois prolixe et languissante. Indépendamment de ces ouvrages, on a d'Espinel *la Casa de memoria*, poëme où il met en scène les poètes les plus illustres de son temps, et un roman (*la Vie de l'écuyer Obregon*) où règne une saine critique, assaisonnée de la plus fine plaisanterie.

(1) Les *decimas* (ou dizains) sont des stances de dix vers de huit syllabes chacune. Le premier vers rime ordinairement avec le quatrième et le cinquième; le second avec le troisième, le sixième avec le septième et le dixième, et le huitième avec le neuvième. Ce mètre, à quelques différences près, a été adopté par plusieurs poètes français, comme Fénélon, J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, Delisle, et autres.

Espinel était doué d'une vaste érudition; il était très versé dans les langues anciennes et modernes; il suivit toujours les meilleurs modèles, et, quoiqu'il n'ait pas beaucoup écrit, il jouit de son temps de la plus grande réputation, et fut considéré comme un des meilleurs poètes de son siècle pour la pureté de son style et la fécondité de son imagination. Espinel était aussi un excellent musicien, et dans une époque où l'on ne connaissait qu'un petit nombre d'instruments peu perfectionnés, la guitarre était en Espagne un instrument fort à la mode, comme l'était alors le luth en Italie. Ce fut Espinel qui écrivit sur le jeu du premier de ces instruments, ajouta une cinquième corde aux quatre qu'il avait auparavant, et en tira des sons plus doux et plus harmonieux. Le mérite d'Espinel, au lieu de lui attirer les faveurs de la cour ou de lui procurer la protection de quelque puissant Mécène, ne fit que lui susciter un grand nombre d'ennemis, dont l'envie et la méchanceté parvinrent à faire échouer tous ses projets et ses espérances. On applaudissait à ses productions, et on le laissait gémir dans la misère; malgré ses talents utiles et agréables, il fut toujours oublié. La conduite la plus irréprochable ne le garantit pas des traits de la calomnie, et la même pauvreté qui présida à sa naissance, l'accompagna jusqu'au tombeau. Il mourut à Madrid, en 1634, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ses ouvrages furent imprimés dans la même ville, en 1591, in-8°. Quelques-unes de ses compositions se trouvent aussi dans plusieurs *Cancioneros* espagnols ou collections poétiques. B—s.

ESPINOSA (Jean), poète espagnol, né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et devint secrétaire de don Pedro Gonzalès de

Mendoza, capitaine-général de Sicile. Il écrivit plusieurs ouvrages poétiques; mais le plus connu est son *Tratado en loor de los Mujeres* (*Traité à la louange des Femmes*), publié à Milan en 1580, in-4°. Espinosa écrivait dans un siècle où les idées chevaleresques étaient encore en vigueur en Espagne, et où la galanterie avait atteint son plus haut degré de perfection. Il ne faut pas s'étonner si, imbu de ces principes, le poète est tombé dans quelques exagérations en faisant l'éloge d'un sexe auquel tout Espagnol poli avait coutume de rendre le culte le plus respectueux. Cependant, malgré les citations trop répétées des femmes les plus célèbres, et un ton d'emphase qui règne dans quelques endroits de l'ouvrage, le style en est correct, vif, plein d'imagination, et on y trouve des morceaux d'une véritable beauté. Cette production eut un assez grand succès, et le beau sexe, sensible à la galanterie d'Espinosa, se crut, le premier, intéressé à établir la réputation d'un aussi aimable auteur. Il paraît qu'Espinosa mourut en Espagne, avant l'an 1596. B—s.

ESPINOSA (Antoine), poète espagnol, naquit à Antequera, en Andalousie, vers l'an 1582. Il fit ses études dans la même ville, où il reçut le grade de licencié. Ses talents lui procurèrent la protection du duc de Medina-sidonia, qui le nomma son aumônier. Ce même seigneur ayant fondé, en 1623, le collége de Saint-Alphonse à Saint-Lucar de Barrameda, en confia la direction à Espinosa, dont le zèle et les lumières firent honneur à ce choix. Espinosa fut considéré comme un des bons poètes de son siècle. Fidèle à l'école de Boscan, de Garcilaso et de Mendoza, il ne participa jamais au mauvais goût des Gongoristes. On a de lui plusieurs ouvrages, une excellente *Traduction des Psaumes pénitentiaux*, et un *Eloge* du duc de Medina-sidonia, l'un et l'autre imprimés à Malaga en 1625; un *Panégyrique* pour ce même duc, publié à Séville en 1629; *El Tesoro escondido* (*le Trésor caché*), Madrid, 1644; *Art de bien mourir*, ibid. en 1651, et plusieurs autres compositions détachées qu'on trouve dans les recueils poétiques. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, est son *Tesoro de poesias* (*Trésor de poésies*), qui est une collection des morceaux les plus intéressants des meilleurs poètes qui avaient paru jusqu'alors. Dans cet ouvrage, qu'on peut justement appeler le premier Parnasse espagnol, Espinosa fit connaître son discernement et son bon goût dans le choix. Il mêla dans ce recueil quelques-unes de ses poésies, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés. Lope de Vega fait une honorable mention de ce poète dans son *Laurel de Apolo*. Espinosa mourut à Saint-Lucar de Barrameda en 1650, âgé de soixante-huit ans. B—s.

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), peintre espagnol, naquit en 1600 à Cocentaine, village du royaume de Valence. Il prit ses premières leçons de peinture de son père (Rodriguez de Espinosa), et il paraît qu'il les continua sous Borras et Ribalta. Quoiqu'il suivît d'abord la manière de Joanès, fondateur de l'école valencienne, il est vraisemblable qu'il se perfectionna en Italie, et notamment à Bologne sur les chefs-d'œuvre des Carraches. Espinosa se distingua, ainsi que les grands maîtres qu'il avait pris pour modèle, par son clair-obscur artistement ménagé, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Son premier

ouvrage fut un *Christ*, qu'il exécuta à l'âge de vingt-trois ans, et qui donna les plus belles espérances du talent du jeune artiste. Sans compter les *Fresques* et les *Portraits*, on attribue à Espinosa plus de quarante tableaux, tous sur des sujets sacrés, répandus dans presque toutes les églises de Valence et dans plusieurs villes de la même province. La plupart de ces tableaux, d'après l'avis des plus habiles connaisseurs, peuvent être comparés aux meilleurs de l'école de Bologne. On remarque parmi ceux-ci une *Madelène*, l'*Apothéose de S. Louis Bertrand*, *S. Joachim*, « tableau excellent de Espinosa » (dit M. la Borde dans son Itinéraire de l'Espagne), un *S. Pierre Martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de S. Jean-Baptiste*, une *Cène*, « dignes (ajoute le même » auteur), de la réputation de ce » peintre. » Espinosa reçut plusieurs invitations de passer à Madrid; mais il sut les éluder sous différents prétextes. Outre l'attachement qu'il avait pour sa patrie, son peu d'ambition, son caractère doux et franc lui faisaient préférer sa tranquille demeure au séjour tumultueux de la cour. Il était marié, et sa plus chère occupation après son travail était les soins qu'il donnait à sa famille. Il était très pieux, et peignit gratuitement dans l'église de St.-Dominique la chapelle de S. Louis Bertrand, croyant devoir à l'intercession de ce saint de n'avoir pas été atteint de la peste qui fit de cruels ravages dans Valence l'an 1641. Espinosa passa sa vie dans une honnête aisance, et mourut dans la même ville en 1680. Il laissa un fils (Michel-Jérôme), dont les ouvrages ne doivent pas être confondus avec ceux d'Espinosa père, auquel il fut très inférieur en talent. — Un autre ESPINOSA (François), peintre sur verre, fut appelé par Philippe II pour travailler à l'Escurial, et il excella dans cet art. Il y a eu encore trois peintres et deux sculpteurs du même nom, tous du second et troisième ordre. B—s.

ESPINOY (PHILIPPE D'), vicomte de Térouane et seigneur de la Chapelle, né à Gand, vers 1552, était fils de Charles de l'Espinoy, écuyer, seigneur de Linges, de Mardick, et membre du conseil souverain de Flandre. Il suivit la carrière des armes, et obtint une compagnie dans les Gardes-Walonnes. Lorsqu'il se fut retiré du service, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays, avec autant de zèle que de succès, et mourut vers 1633, dans un âge avancé. Il a laissé, I. *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandres, contenant l'histoire des comtes de Flandres, avec une description curieuse dudit pays*; Douai, 1631, in-fol., fig. Cet ouvrage est devenu rare; il y a des exemplaires avec la date de 1632. La table qui doit terminer le volume manque assez souvent, parce qu'elle n'a été publiée que plusieurs années après le texte. II. *De Origine et Principiis Equitum*, trad. de de l'italien de Sansovini. III. Des *Généalogies* de différentes maisons, et d'autres ouvrages restés manuscrits, et qui se sont perdus. W—s.

ESPREMENIL. *Voy.* EPRÉMENIL.

ESPRIT (JACQUES), connu longtemps sous le nom de l'*abbé Esprit*, quoiqu'il n'eût jamais été dans les ordres, et qu'il ait même fini par se marier, était né à Beziers, le 23 octobre 1611. Attiré à Paris par son frère aîné, prêtre de l'Oratoire, il se fit recevoir au séminaire de cette congrégation, le 16 septembre 1629. Après quatre ou cinq ans d'études

théologiques, il rentra dans le monde, où il eut successivement pour protecteurs le duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, et le chancelier Seguier. Ce dernier, non content d'en faire son commensal, de lui donner 1500 francs par an, et de lui procurer une pension de 2000 liv. sur une abbaye, lui facilita l'entrée de l'Académie Française (le 14 février 1639), et lui fit expédier le brevet de *conseiller du roi dans ses conseils*. Au bout de quelques années (1644), ayant encouru la disgrâce de son bienfaiteur, il se retira au séminaire de St.-Magloire. Ce fut là qu'il eut le bonheur de plaire au prince de Conti, qu'une fervente dévotion conduisait souvent chez les pères de l'Oratoire. Ce prince s'attacha l'abbé Esprit, lui donna d'abord un logement dans son hôtel, puis une pension de mille écus, puis enfin une somme de quarante mille francs, sans laquelle le soi-disant abbé, très mondain de son naturel, n'aurait pu épouser une jeune héritière dont il était devenu amoureux. Madame la duchesse de Longueville ajouta à ce présent 15,000 liv. argent comptant, et le mariage fut bientôt conclu. On assure que, dans la suite, Jacques Esprit, voyant le prince de Conti répandre d'abondantes aumônes, lui rendit les 40 mille francs qu'il en avait reçus. *Cette somme*, lui dit-il, en faisant cette restitution volontaire, *devient trop nécessaire à V. A., pour le soulagement des veuves et des orphelins*. Ayant ensuite fixé sa résidence dans la province de Languedoc, dont le prince de Conti avait le gouvernement, il y survécut à son bienfaiteur, et alla s'établir à Béziers, sa patrie, où il ne s'occupa plus que de l'éducation de ses trois filles. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 6 juillet 1678. Les biographes sont peu d'accord sur le nombre des ouvrages publiés par cet académicien. S'il fallait en croire Pélisson, Jacques Esprit n'aurait fait imprimer que ses *Paraphrases de quelques psaumes*; mais on le regarde généralement comme l'auteur du livre intitulé : *Faussetés des vertus humaines*, 2 vol., Paris, 1678, lequel n'est, à proprement parler, qu'un plat commentaire des Pensées de la Rochefoucault. Enfin, il existe une traduction du *Panégyrique de Trajan* (Paris, 1677, in-12), que diverses personnes lui attribuent, quoiqu'elle ait paru sous le nom d'un de ses frères. Il serait assez difficile aujourd'hui de désigner avec certitude le véritable auteur de ce troisième ouvrage. Jacques Esprit, dont toutes les productions sont, à peu de chose près, oubliées, était un écrivain médiocre; mais sa conversation était, dit-on, aussi vive et aussi spirituelle que ses écrits nous paraissent maintenant lourds et ennuyeux. Ce fut principalement à sa bonne mine et à ses belles manières, qu'il dut sa rapide fortune. — Celui de ses frères qu'on appelait aussi *l'abbé Esprit*, et qui était un véritable ecclésiastique, est regardé par quelques historiens, non-seulement comme l'auteur de la traduction dont nous avons parlé plus haut (celle du *Panégyrique de Trajan*), mais encore comme celui d'un recueil de *Maximes politiques mises en vers* (Paris, 1669). Ce dernier ouvrage, composé pour l'éducation d'un prince, et particulièrement pour celle du dauphin, fils de Louis XIV, a long-temps passé pour un assez bon livre. F. P—T.

ESQUILACHE (le prince D'). *V.* BORGIA ou BORJA.

ESQUIVEL de Alava (DIEGO DE), naquit à Victoria, vers l'an 1492,

d'une famille noble et riche. Il fit ses études dans la même ville, fut bon théologien, et très versé dans les langues grecque et latine. Esquivel, ayant pris l'habit ecclésiastique, s'appliqua particulièrement à l'histoire des conciles tenus jusqu'à son temps. Il y remarqua des exemples et des règles utiles à suivre pour corriger certains abus qui, selon lui, s'étaient déjà introduits dans l'église. Il réunit ces matériaux, y ajouta ses réflexions, et composa un livre qui a pour titre : *De Conciliis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam videntur*, Grenade, 1583, in-fol. Cet ouvrage fut bien accueilli; mais, « quoique rempli (dit un habile critique) de vues de réformation qu'on a trouvées généralement bonnes, les circonstances ont toujours empêché de les suivre. » Esquivel mourut à Victoria l'an 1562. B—s.

ESQUIVEL (HYACINTHE), religieux dominicain, naquit en Biscaye d'une famille noble. Après avoir professé la philosophie dans les couvents de son ordre, il conçut le désir d'aller prêcher la foi chez les nations infidèles, entr'autres chez les Japonais, et en conséquence partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, on le nomma professeur de théologie, mais il profita de ses moments de loisir pour apprendre le japonais. Quatre ans après il fut envoyé à Formose, où les Espagnols avaient alors des établissements, et opéra, dans cette île, des conversions nombreuses. Constamment occupé de l'idée de pénétrer au Japon, dont l'entrée semblait lui être interdite, il s'embarqua avec un frère mineur sur un navire de ce pays, dont le capitaine lui avait promis de le conduire sûrement à sa destination; mais pendant la traversée, le Japonais tua les deux religieux. Cet événement eut lieu en 1635. Esquivel avait composé, à l'usage des missionnaires, I. *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630; II. *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose*, et *traduction en cette langue de toute la Doctrine chrétienne*, Manille, 1691. E—s.

ESSARS (PIERRE DES) surintendant des finances de France sous Charles VI, seigneur de La Motte, etc, en Artois, fut un des gentilshommes français qui, dans la guerre soutenue par les Ecossais contre Richard II et Henri IV, vinrent au secours du roi d'Ecosse. Fait prisonnier en 1402; il fut racheté, lui et quelques autres captifs, aux frais de la nation, qui contribua volontairement à leur rançon. De retour en France, il suivit la fortune de l'audacieux duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui le fit nommer successivement prévôt de Paris, grand bouteiller, grand fauconnier, premier président lai en la chambre des Comptes, souverain maître et réformateur des eaux et forêts, surintendant des finances, gouverneur de Nemours, de Montargis et de Cherbourg. Il était prévôt de Paris en 1409, lorsque le duc se servit de lui pour l'arrestation de Jean de Montagu, grand-maître de la maison du roi, homme tout puissant, et dont la chute fut aussi étonnante que l'élévation. La part publique qu'avait eue des Essars à cet acte arbitraire ne fut pas la seule cause par laquelle il prépara lui-même sa perte; il s'y joignit aussi des rapines moins connues. Le duc de Bourgogne ayant fait entrer huit mille hommes dans Paris, le prévôt, par son ordre, imposa sur les Parisiens, pour la subsistance de ces troupes, une taxe dont il détourna, dit-on, la plus grande

partie. Soit à cause de ses malversations, soit en haine du duc de Bourgogne, il fut dépossédé de sa charge de prévôt en 1410. Il est ordinaire que la créature partage le sort du maître : Des Essars avait été déchu quand le parti du duc de Bourgogne avait paru affaibli, il rentra en charge quand le duc rentra en force. Rétabli dans son poste, il prit des mesures en 1411 pour assurer à la capitale l'entrée des denrées fréquemment interceptées par des compagnies de brigands; sa vigilance, en cette occasion, lui mérita de la part des Parisiens le titre de *Père du peuple*, Mais il ne sut pas captiver long-temps leur amour. Bientôt l'université, dans des remontrances faites au roi, le signala à la haine publique comme dilapidateur des finances de l'état. Des Essars accusé ne se sentit pas assez innocent pour résister; il quitta Paris, et se retira dans un de ses gouvernements. Pendant son absence, ses amis s'avisèrent de déclarer, pour sa justification, que le duc de Bourgogne avait seul épuisé le trésor public par les sommes immenses qu'il en avait tirées. Un pareil aveu fait toujours perdre d'un côté ce qu'il fait gagner de l'autre : Pierre des Essars par celui-ci acquit, il est vrai, la confiance du duc de Guyenne, mais il perdit sans retour celle du duc de Bourgogne. Cependant on le croyait éloigné de Paris, lorsqu'on apprit qu'au nom du duc de Guyenne il s'était saisi à main armée du château de la Bastille. Près de trois mille hommes de la *faction des Bouchers* s'y portèrent aussitôt, l'investirent, et s'obligèrent entre eux par des serments à ne point quitter la place que Pierre des Essars ne se fût rendu. Le nombre des factieux alla bientôt jusqu'à vingt mille. Le duc de Bourgogne, cédant à leurs instances, vint sommer le prévôt de se rendre sur-le-champ s'il ne voulait devenir la victime de cette populace qui le tenait investi : il se rendit. Les chefs de la sédition mirent à la poursuite de son procès la plus cruelle activité. Toutes les dépositions à sa charge, vraies ou fausses, furent consignées par eux dans un libelle diffamatoire qu'ils mirent dans les mains des juges. Il y était accusé, entre autres crimes, d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin. Sur les aveux que lui arracha la question, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux Halles le 1er. juillet 1413. Sa gaîté en marchant au supplice a fait croire qu'il avait espéré un mouvement populaire en sa faveur. Son corps fut porté au gibet de Montfaucon, où lui-même avait fait attacher autrefois celui de Montagu. Ainsi se réalisa la prédiction du duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne, qui, deux ans auparavant, avait dit à des Essars, en le rencontrant chez le roi : « Prévôt de Paris, Jehan de » Montagu a mis vingt-deux ans à » soy faire couper la tête, mais vraye- » ment vous n'y en mettrez pas trois. »

E—n.

ESSARTS (Charlotte des), comtesse de Romorentin, était fille de François des Essars, baron de Sautour, et de sa seconde femme, Charlotte de Harlay-Chanvallon. Elle fit dans sa jeunesse le voyage d'Angleterre à la suite de la comtesse de Beaumont-Harlay, sa parente. A son retour en France, elle parut à la cour, vit Henri IV, devint sa maîtresse. Elle eut du roi deux filles qui moururent abbesses, l'une de Fontevrault, l'autre de Chelles. Entretenue depuis par Louis de Lorraine, cardinal de Guise, elle lui donna trois fils et deux filles. On a prétendu dans la suite qu'il y avait eu un mariage secret entre le cardinal et Mlle. des Essarts. On lit

dans le Mercure historique et politique du mois d'avril 1688 : » Mme. la » marquise d'Acy (fille du comte Romorentin, petite-fille de Charlotte » des Essars) dispute aujourd'hui la » succession de la maison de Guise, » et ce, en vertu d'une certaine boîte » qui lui a été apportée par une personne inconnue, dans laquelle elle a » trouvé un contrat de mariage du » cardinal de Guise avec Mlle. des » Essarts, mère du comte de Romorentin, qui a toujours passé pour » bâtard de ce cardinal. Ce contrat est » assaisonné de la bénédiction nuptiale faite en forme; qui plus est, » d'une dispense du pape, portant » permission à ce cardinal de posséder ses bénéfices, nonobstant son » mariage. » Quoi qu'il en soit de la validité de ces pièces, si Charlotte des Essarts ne fut pas la femme d'un archevêque de Reims, elle fut du moins celle d'un maréchal de France. Le cardinal étant mort, elle jugea à propos de remplacer un amant par un mari. M. du Hallier, plus connu sous le nom de maréchal de l'Hôpital, considérant Charlotte des Essarts *comme veuve d'un prince*, l'épousa en novembre 1630. L'intrigue ne réussit pas aussi bien à Mme. du Hallier, que la galanterie à Mlle. des Essarts. Henri de Lorraine, duc de Guise, ayant eu part au traité conclu avec l'Espagne par le comte de Soissons, le duc de Bouillon et quelques autres seigneurs mécontents, avait été mis en jugement et condamné par contumace. Charlotte des Essarts, qui aspirait à obtenir de la maison de Guise la légitimation des enfants qu'elle avait eus du cardinal, crut y parvenir en réconciliant le duc avec le roi. Pour préparer les esprits à cet accommodement, elle fit agir auprès de la cour M. du Hallier, son mari, qui commandait en Lorraine; auprès du duc Mme. de Cantecroix, que ce prince avait secrètement épousée à Bruxelles. Un traité signé à Saint-Germain fut le résultat de ces négociations; mais le duc de Guise ne tarda pas à le rompre. Trop faible pour résister aux troupes du roi, il se retira avec les siennes dans son ancien poste entre Sambre et Meuse. Cependant, pour expliquer cette retraite, il envoya au cardinal de Richelieu un billet, écrit de la main de Mme. du Hallier, à la supérieure de la Congrégation de Nanci, pour la prier de donner avis à M. de Guise que la cour songeait à se saisir de sa personne. La réponse du ministre fut un ordre à M. du Hallier de reléguer sa femme dans une de ses terres. Il obéit, et sa fidélité fut exempte de tout soupçon. Sa femme seule, n'ayant plus les moyens de rentrer en grâce, fut réduite à rester dans sa retraite forcée jusqu'à sa mort, arrivée en 1651.

E—N.

ESSARTS. *V.* DESESSARTS.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom D'), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, naquit en 1483, dans le Poitou, d'une famille ancienne, mais pauvre; il fut placé en qualité de page près du seigneur de Vivonne, qui prit soin de son éducation, et l'emmena à la première expédition de Naples; il assista, en 1495, à la bataille de Fornovo, où il se distingua par sa valeur et surtout par un sang-froid extraordinaire à son âge. De retour en France, il obtint une compagnie par le crédit de Vivonne; ce généreux seigneur voulut faire les frais de son équipage, et le recommanda aux bontés du comte d'Angoulême (depuis, François Ier.). Son esprit, sa douceur et son adresse à tous les exercices du corps lui méritèrent bientôt la faveur du jeune

prince et l'affection des courtisans, entr'autres d'Anne de Montmorenci, qui lui rendit, dans la suite, d'importants services. D'Essé fit toutes les guerres d'Italie, et y acquit une telle réputation de courage et de bravoure, que le comte d'Angoulême, devenu roi, le choisit pour compagnon au tournoi célébré en 1520, entre Ardres et Guines, où quatre chevaliers français soutinrent, avec avantage, l'effort des quatre plus vaillants chevaliers de l'Angleterre. Le roi aimait à se rappeler ce beau fait d'armes, et disait souvent : « Nous sommes » quatre gentilshommes qui combat» tons en lice, et courons la bague » contre tous allants et venants de » la France, moi, Sansac, d'Essé et » Chataigneraye. » D'Essé suivit l'amiral Chabot en Piémont, en 1535, à la tête de mille chevaux; l'année suivante, l'amiral ayant été obligé de rentrer en France avec une partie des troupes, d'Essé fut du nombre des officiers qui restèrent en Piémont pour la garde des villes conquises. A la nouvelle que Charles-Quint menaçait de faire le siége de Turin, d'Essé s'y jeta avec sa compagnie, et n'en sortit que pour surprendre Cirié, qu'il emporta par escalade. L'épuisement d'hommes et d'argent, occasionné par des guerres continuelles, ayant fait sentir de part et d'autre le besoin de la paix, le roi et l'empereur entamèrent des négociations qui se prolongèrent dix années sans produire aucun résultat. De nouvelles insultes de la part de l'empereur déterminèrent François Ier. à recommencer les hostilités; il s'empara de Landrecies en 1543, et chargea d'Essé de mettre cette place en état de défense. Les travaux n'étaient pas encore achevés, lorsque Charles-Quint se présenta devant Landrecies avec une armée de cinquante mille hommes; il l'investit sur-le-champ, et en pressa le siége avec tant de vigueur, que, dans quelques jours, il y eut au rempart une brèche considérable. Mais d'Essé, qui n'avait qu'une faible garnison, manquant de vivres et de munitions, fit une si belle contenance que l'empereur n'osa jamais exposer ses troupes à un assaut; d'Essé fut secouru, et l'empereur, contraint de lever, au bout de trois mois, le siége d'une ville qu'il n'avait jamais pu regarder comme capable de retarder sa marche. Les soldats qui avaient contribué à la défense de Landrecies, arrivèrent au camp français dans un état pitoyable; ils avaient passé plusieurs jours sans pain; la plupart étaient estropiés, d'Essé lui-même avait reçu au bras une forte blessure qui n'avait point été pansée. *Le roi* alla au-devant de ce brave capitaine, l'embrassa et le nomma gentilhomme de sa chambre. On s'aperçut que sa blessure le gênait beaucoup dans ses nouvelles fonctions, ce qui fit dire qu'il était plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi. D'Essé fut chargé, en 1546, de la défense du fort d'Outreau, construit près de Boulogne, pour inquiéter cette ville, dont on n'avait pu réussir à chasser les Anglais, et il sut le conserver, malgré l'affaiblissement de la garnison par une maladie pestilentielle, et les efforts de l'ennemi, qui tenta de s'en emparer à diverses reprises. Après la mort de François Ier, d'Essé fut envoyé en Ecosse par Henri II, pour en chasser les Anglais. Son premier soin fut de faire passer en France la jeune reine Marie, âgée de six ans, destinée à épouser le dauphin : il fit plusieurs tentatives infructueuses pour s'emparer d'Haddington, dont les Anglais avaient fait

une place d'armes dans ce pays, mais il défit et tailla en pièces leur armée, commandée par le duc de Sommerset, et remporta sur eux d'autres avantages importants. D'Essé n'avait jamais regardé la guerre comme un moyen d'acquérir de la fortune; aussi il ne prenait aucune part au butin abandonné aux soldats, et dans sa campagne d'Ecosse, il vendit sa vaisselle d'argent pour leur procurer des vivres, qu'on ne pouvait obtenir que difficilement et à grands frais. Rappelé en France, en 1549, Henri II le récompensa de son zèle, en le nommant chevalier de ses ordres, et le désigna pour faire partie de l'expédition qu'il méditait dans le Boulonnais. La ville d'Ambleteuse ayant été prise d'assaut, d'Essé en fut nommé commandant; et, par sa fermeté, sauva de la fureur du soldat les dames qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue, il se retira dans sa terre d'Epanvilliers, en Poitou, pour rétablir sa santé, altérée depuis plusieurs années par une jaunisse si forte, dit Brantôme, qu'elle teignait même le linge; il y passa trois années sans obtenir de guérison; et, désespéré d'avoir échappé à tant de périls pour être réduit à mourir comme un *cagnardier le plus pauvre qu'il fût jamais*. Enfin, un ordre du roi le rappela pour prendre le commandement de Térouanne, menacée par l'empereur. Sa joie, à cette nouvelle, fut grande: « Je m'en vais, » dit-il à ses amis, et vous jure bien » que madame la jaunisse n'aura point » cet honneur de me faire mourir, » car résolument je veux mourir en » guerre, et ne retournerai jamais » que je n'y meure. » En prenant congé du roi, il termina sa harangue de cette manière: « Lorsque vous » entendrez dire que Térouanne est » pris, dites hardiment que d'Essé » est mort et guéri de la jaunisse. » Térouanne fut attaquée avec une ardeur incroyable; au bout de dix jours, le canon avait fait une brèche de soixante pas, et les troupes montèrent sur-le-champ à l'assaut. D'Essé soutint trois attaques, dans lesquelles l'ennemi perdit beaucoup de monde; à la troisième, voyant sur la brèche un officier espagnol, il lui cria: A moi, je suis le général. Au même instant, un coup d'arquebuse ayant abattu l'officier, un soldat qui l'accompagnait tira sur d'Essé et le tua, le 12 juin 1558. Sa mort entraîna la perte de la ville, dont le commandement passa à François de Montmorenci, jeune officier plus brave qu'expérimenté. C'est par erreur que, dans le nouveau Dictionnaire, on attribue à d'Essé: *La merveilleuse Histoire de l'esprit apparu au monastère des Nonains de St.-Pierre, de Lyon*. Cet ouvrage est d'Adrien Montalembert. (*Voy.* MONTALEMBERT.)

W—s.

ESSENIUS (ANDRÉ), né à Bommel, dans la Gueldre hollandaise, en févr. 1618, fut appelé à Utrecht pour être pasteur de l'église réformée, en 1651, et professeur de théologie en 1653; il y mourut le 18 mai 1677, laissant de nombreux écrits polémiques sur *la Satisfaction de J.-C.*, sur *le Sabbat des Juifs*, etc., dirigés contre Crellius, Heidanus, François Burman, Desmarets, et autres. Nous avons encore de lui un *Systéme de Théologie* (dogmatique), en 2 vol. in-4°., Utrecht, 1659, et un Abrégé de ce systême, in-8°., 1669; tous ces écrits sont en latin. Il a publié en hollandais des *Remarques sur la Parabole du Semeur* (Évang. selon St. Mathieu, XIII, 24 et suiv.), où il combat le fameux Jean Labadie et ses sectaires.

M—on.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX comte D'), brave militaire, fameux par la faveur de sa souveraine et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et sa propre ambition, était fils de Gautier Devereux, comte d'Essex, et de Lettice Knolles, parente de la reine Elisabeth. Il naquit le 10 novembre 1567, à Nethewood, château de son père, dans le Herefordshire. On dit que, dans son bas âge, il montra si peu de dispositions, que son père mourut avec la persuasion qu'il ne serait jamais qu'un pauvre sujet. A ses derniers instants, il recommanda ce fils aux soins de Cecil lord Burleigh. Celui-ci, dès que le jeune comte eut atteint l'âge de douze ans, l'envoya à l'université de Cambridge, où il se distingua par son application à l'étude, par la solidité de son jugement, et par la facilité et l'agrément de son élocution. Reçu maître ès-arts, il se retira dans une terre du pays de Galles, et y mena pendant quelque temps une vie toute opposée à celle des jeunes gens de son âge, mais pour laquelle il prit insensiblement un goût si vif, que l'on eût beaucoup de peine à la lui faire quitter. Il avait dix-sept ans quand il parut pour la première fois à la cour : les grâces de sa personne, son affabilité, ses qualités brillantes produisirent une impression qui lui fut très favorable, et contribuèrent, avec le souvenir de son père, à lui faire beaucoup d'amis. Probablement instruit des bruits qui attribuaient à Leicester la mort de son père, il ne s'était rendu aux invitations de ce favori, que sur les instances réitérées de sa mère, et montra d'abord beaucoup de répugnance pour lui ; enfin il parvint à surmonter ce sentiment, et en 1585 il l'accompagna en Hollande. Il obtint l'année suivante le titre de général de cavalerie, et donna en cette qualité des preuves de courage à la bataille de Zutphen, livrée le 22 septembre 1586. Leicester, pour le récompenser de sa bravoure, le créa dans son camp chevalier banneret. A son retour en Angleterre, la reine parut satisfaite de ses services, et même empressée de l'en récompenser ; car, ayant élevé Leicester au rang de grand maître de sa maison, elle donna à Essex la charge de grand écuyer que le favori avait précédemment occupé. En 1588 Essex atteignit au faîte de la fortune ; car Elisabeth, après avoir assemblé à Tilburi, pour défendre le royaume menacé d'une invasion d'Espagnols, une armée dont elle donna le commandement immédiat sous ses ordres à Leicester, créa Essex général de *cavalerie*. Dès ce moment, il fut regardé comme favori déclaré, et pour qu'il ne manquât rien aux preuves que le public pouvait souhaiter à cet égard, la reine le décora de l'ordre de la Jarretière. Il n'est pas surprenant qu'une élévation aussi rapide ait un peu fait tourner la tête à un jeune homme, et par conséquent qu'Essex ait mis, comme le disent les historiens, une chaleur extrême à disputer les faveurs de la reine à sir Charles Blount, qui fut depuis lord Montjoy. Cette rivalité causa entre eux un duel dans lequel Essex fut légèrement blessé au genou. Elisabeth, qui n'aimait pas qu'on se mêlat de contrôler ses actions, ne fut pas du tout fâchée de l'aventure, et assura avec son grand serment qu'il fallait absolument que quelqu'un vînt à bout de ce jeune présomptueux, que sans cela l'on ne pourrait pas tenir dans le devoir. Bientôt elle réconcilia les deux rivaux, qui depuis vécurent amis. Au commencement de 1589, Essex fit une démarche réellement extraordinaire ; car, tout en ajoutant à sa réputation

de bravoure, elle indiqua un certain manque de prudence. Sir John Norris et sir François Drake avaient formé une expédition pour remettre Don Antonio sur le trône de Portugal. Cette entreprise parut trop glorieuse à Essex pour que d'autres eussent la gloire d'y participer tandis qu'il en resterait spectateur oisif; il suivit donc la flotte anglaise en Espagne, mais il s'exposa à perdre les bonnes grâces d'Elisabeth, dont il n'avait pas demandé le consentement pour cette équipée chevaleresque, et qui lui écrivit une lettre remplie des reproches les plus affectueux. A son retour tout fut oublié : la reine le combla de bienfaits. Leicester était mort l'année précédente; Essex, qui lui devait en partie son élévation, fit alors plusieurs choses qui déplurent beaucoup à Elisabeth, entre autres en contractant un mariage secret avec la fille unique de sir Francis Walsingham, veuve de sir Philippe Sidney. Elisabeth, quand elle en fut instruite, s'écria qu'une telle alliance portait en quelque sorte atteinte à l'honneur de la maison d'Essex; et quoiqu'elle ne parlât plus de cette affaire, on pense qu'elle s'en souvint long-temps. Toujours entreprenant, Essex obtint de la reine en 1591 le commandement d'un corps de troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV. Il voulait assiéger Rouen, diverses causes s'y opposèrent pour le moment; il se contenta de faire, jusqu'aux portes de cette ville, des excursions qui lui fournirent plusieurs occasions de faire briller sa valeur, et dans l'une desquelles il perdit son frère Gautier Devereux, alors à la fleur de son âge. L'hiver qui survint fit éprouver beaucoup de fatigues aux troupes d'Essex; il demanda à Henri la liberté d'agir à sa manière, lui promettant de faire une brèche avec son artillerie et de prendre la ville d'assaut; mais Henri, qui ne se souciait nullement de voir prendre et piller sous ses yeux par des Anglais une ville aussi riche, se refusa à cette proposition. Choqué de ce refus et ennuyé d'une guerre qui ne lui promettait pas beaucoup de gloire, Essex défia inutilement en duel Villars gouverneur de Rouen, puis s'embarqua pour l'Angleterre : sa présence y était nécessaire. Ses ennemis avaient profité de son absence pour présenter sa conduite à la reine sous le jour le plus défavorable. Cette princesse était mécontente de ce qu'Essex, pour entretenir le courage de ses officiers, en avait créé plusieurs chevaliers; mais il lui fit bientôt oublier cette démarche présomptueuse, et déjoua tous les complots des hommes envieux de sa haute fortune; ils étaient nombreux. D'un autre côté, ceux qui recherchaient sa protection ne l'étaient pas moins; c'étaient tous les jeunes gens de nom, les militaires qui voulaient s'en faire un, enfin les puritains qui, depuis la mort de Leicester, le regardaient comme leur chef. En 1593 Elisabeth le nomma membre du conseil privé; et cependant des chagrins fréquents, dûs tantôt au caractère hautain d'Essex, tantôt aux manœuvres de ses ennemis, suivirent cette marque signalée de l'affection de sa souveraine. Ceux-ci, pour lui nuire, saisirent l'occasion d'un libelle publié en pays étranger, sous le titre de *Conférences concernant la succession à la couronne d'Angleterre*, et dont le but était d'exciter des troubles dans l'état; par un artifice détestable cette production était dédiée à Essex. Malgré les désagréments passagers que lui faisait éprouver la cabale acharnée contre lui, la reine avait constamment recours à ce favori dans les temps de danger. Ce fut ainsi que les Espagnols ayant

mis le siége devant Calais au mois d'avril 1596, elle envoya aussitôt à Douvres un corps d'armée commandé par Essex. L'événement rendit inutile le secours de ces troupes prêtes à s'embarquer; mais Elisabeth profita de l'ardeur qui les inspirait pour tenter contre Cadix une entreprise dont Essex et Howard grand amiral d'Angleterre furent les chefs. Après avoir fait des prodiges de valeur sur son vaisseau, Essex opéra un débarquement: la ville fut emportée, la citadelle capitula. Essex voulait que l'Angleterre conservât Cadix; le conseil de guerre n'agréa pas sa proposition. On se rembarqua le 5 juillet; et le 10 aout Essex rentra dans Plymouth. Il fut accueilli par la reine avec des éloges, par le peuple avec des applaudissements. Peu habile à dissimuler, il témoigna peut-être qu'il attachait un aussi grand prix à la faveur publique qu'à celle de la reine. Ses ennemis profitèrent de cette imprudence pour insinuer à Elisabeth qu'il y aurait peut-être du danger de donner des emplois dans l'administration à ceux qu'il recommandait. Cette manœuvre leur réussit tellement, que des hommes de mérite ne purent, parce qu'ils étaient protégés par Essex, parvenir aux emplois dont ils étaient dignes. Sa pénétration lui fit découvrir ce genre d'intrigue; sa fierté s'en offensa si vivement, qu'il manifesta sans détour son mécontentement à ceux qu'il regardait comme les auteurs de ces conseils. Il s'ensuivit des querelles fréquentes entre Essex et Elisabeth; et comme cette princesse était extrêmement jalouse de son autorité, elle recevait assez mal les explications du comte. Cependant, par un effet de sa bienveillance pour lui et du desir de récompenser ses services, elle le nomma, en 1597, grand maître de l'artillerie. Cette nouvelle faveur sembla appaiser l'esprit d'Essex, et en même temps donner un plus grand essor à son courage. Instruit que les Espagnols équipaient à la Corogne et au Ferrol une nouvelle flotte pour attaquer l'Irlande et peut-être l'Angleterre, il s'empressa d'offrir ses services à Elisabeth, et, suivant le témoignage de Camden, déclara qu'il détruirait cette armée qui depuis un an menaçait l'Angleterre, ou qu'il mourrait dans l'entreprise. La reine, charmée de cette proposition, lui confia une armée et une flotte dont il eut le commandement suprême. A peine sortis de Plymouth, les Anglais furent accueillis d'une si violente tempête, qu'il fallut retourner au port où les vents contraires les retinrent pendant un mois. Ils remirent à la voile, mais Essex, abandonnant toute *idée d'attaquer* l'Espagne, résolut d'intercepter la flotte des Indes; malheureusement la mésintelligence se mit entre lui et Walter Raleigh. Après s'être emparé d'une des Açores et de trois vaisseaux de la Havane richement chargés, on revint en Angleterre. Essex, chagrin de ce que cette expédition n'avait pas eu un succès aussi brillant qu'il s'en était flatté, et de ce qu'Elisabeth avait récompensé magnifiquement ou mis en place des hommes qu'il n'aimait pas, voulait se retirer dans ses terres; elle appaisa son mécontentement, en lui donnant la charge de grand maréchal d'Angleterre. Cette conduite de la reine, en lui prouvant qu'elle n'avait nullement l'intention de l'élever au-dessus de ses rivaux, eût du lui montrer la nécessité d'être modéré et prudent. Mais il avait trop de fierté et de franchise pour dissimuler ses sentiments, et les bontés de la reine étaient cause que ces sentiments, poussés à l'excès, lui faisaient commettre des imprudences impar-

donnables, dont ses ennemis profitaient contre lui. Quand il fut question dans le conseil de faire la paix avec l'Espagne, en 1598, une contestation très vive s'éleva entre le grand trésorier Burleigh qui ne voulait pas la guerre, et le bouillant Essex qui ne songeait qu'à combattre l'ennemi à outrance (*Voy.* G. CECIL). Essex publia pour justifier son opinion, qui d'ailleurs flattait les sentiments de la reine, un pamphlet intitulé: ***Apologie adressée à M. Antoine Bacon, en faveur du comte d'Essex, contre ceux qui, faussement et malicieusement, le représentent comme le seul obstacle à la paix et à la tranquillité de la patrie*** (1). On dit qu'Elisabeth fut extrêmement offensée de cet écrit. La mort de Burleigh, qui arriva bientôt après, fut un grand malheur pour Essex qui, malgré leur rivalité, avait eu constamment pour lui les égards qu'il lui devait comme au protecteur de sa jeunesse, et en était payé par beaucoup d'attachement et un intérêt réel pour sa fortune. Essex succéda à la vérité à Burleigh comme chancelier de l'université de Cambridge, et fut reçu avec les plus grands honneurs quand il vint prendre possession de cette dignité. Mais, comme l'observent ses biographes anglais, ce fut une des dernières chances heureuses de la vie d'Essex; il s'imagina qu'il allait désormais jouir de la confiance entière de la reine; sa présomption s'en accrut, et ses ennemis, qui n'étaient plus contenus par Burleigh, eurent plus de facilité pour agir contre lui quand il leur en fournissait l'occasion. Même avant la mort de Burleigh, Elisabeth et Essex furent d'un avis différent sur le choix de la personne qu'il convenait le mieux d'envoyer en Irlande. Ce dernier, ne pouvant parvenir à faire partager son opinion à la reine, s'oublia au point de lui tourner le dos avec un air de mépris. Justement blessée de cette insolence, elle lui donna un soufflet, en lui disant, d'un ton qu'elle tenait de son père, d'aller se faire pendre. Essex mit aussitôt la main à son épée; le grand amiral, qui était présent, se plaça entre la reine et Essex, qui jura qu'il n'était pas fait pour supporter un tel outrage de la main même d'Henri VIII, et sortit bouillant de colère. Le garde du sceau l'engagea à demander pardon à Elisabeth; il répondit à cette invitation par une lettre très longue, dont les expressions étaient peu mesurées, et dans laquelle il appelait de la reine au jugement de Dieu. Ses amis eurent l'imprudence de divulguer cet écrit, qui produisit un très mauvais effet sur l'esprit d'Elisabeth. Cependant elle se réconcilia avec lui et lui rendit sa bienveillance, qui sembla avoir acquis une nouvelle force. Peu de temps après, il fut question dans le conseil de la réduction de l'Irlande. Essex blâma beaucoup la négligence de ceux qui avaient eu la direction des affaires dans cette île, ajoutant que, faute de poursuivre les rebelles avec vigueur, ils avaient prolongé inutilement la guerre et causé de grandes dépenses en pure perte; qu'il fallait envoyer en Irlande un général qui eût de l'expérience et de la réputation; on supposa qu'il voulait se désigner, cependant il refusa cette mission tant qu'il le put, parce que ses amis s'aperçurent que ses ennemis ne voulaient l'en charger que pour le perdre. Comme il reconnut d'un autre côté qu'il ne pourrait jouir d'aucun repos tant qu'il resterait en Angle-

(1) Il a été réimprimé en 1729, sous le titre de *Apologie de la guerre avec l'Espagne*, par le comte d'Essex, in-8°.

terre, il accepta, reçut le 12 mars 1598 sa commission de vice-roi, avec des pouvoirs plus étendus que l'on n'en avait accordés jusques là; et, menant avec lui des forces considérables, il partit pour l'Irlande, fatale à son père. Il n'y fut pas plus heureux, et y agit d'une manière toute opposée à l'opinion qu'il avait manifestée dans le conseil. Il affecta même de faire précisément le contraire de ce qui lui était ordonné dans sa patente, et donna, contre les instructions formelles de la reine, le commandement de la cavalerie au comte de Southampton. Il ne fit rien d'important, demanda des renforts, et finit par accorder aux chefs des rebelles une trève préjudiciable aux intérêts de l'Angleterre. La reine fut indignée de sa conduite; les lettres qu'il lui adressait, ainsi qu'au conseil, n'étaient d'ailleurs remplies que d'expressions de mécontentement et de fierté, et de plaintes contre la facilité avec laquelle on accueillait les dénonciations de ses ennemis. Elisabeth lui écrivit avec une certaine aigreur, lui ordonna de rester en Irlande, et, se défiant de ses desseins, fit lever en Angleterre des troupes, dont elle donna le commandement au comte de Nottingham, ennemi d'Essex. Celui-ci, inquiet de ce qui se passait, et convaincu que sa présence suffirait pour appaiser Elisabeth, se hâta de retourner auprès d'elle. Dans le premier moment de sa surprise, elle le reçut avec bienveillance; mais, laissée à elle-même, elle pensa qu'il méritait d'être puni, lui ordonna les arrêts chez lui, et ensuite, le fit interroger sur les motifs de sa conduite en Irlande. Il se défendit assez mal, témoigna une grande soumission, et finit par exprimer le projet d'aller vivre dans la retraite, loin de la cour et des affaires; mais les contrariétés qu'il venait d'éprouver produisirent sur lui un tel effet, qu'il tomba dangereusement malade. Elisabeth, qui avait dit constamment qu'en usant de sévérité avec Essex, elle voulait simplement le corriger et non le perdre, lui envoya des paroles de consolation qui lui rendirent la santé. Les ennemis du comte, alarmés de ce retour d'affection de la reine, lui persuadèrent que sa maladie avait été feinte. Elle lui fit de nouveau éprouver son ressentiment; les cabales des amis d'Essex, parmi le peuple, et les succès de son successeur en Irlande, la déterminèrent enfin, pour justifier aux yeux du public sa conduite envers le favori, à le faire juger par le conseil; il s'y défendit avec tant d'éloquence, de modération et de raison, que ses juges, même Cecil, son ennemi juré, rendirent justice à la loyauté de ses intentions, mais il fut, pour avoir compromis les intérêts de la reine, condamné à être dépouillé de tous ses emplois, excepté de celui de général de cavalerie. Elisabeth voulut, par-là, lui laisser l'espérance d'obtenir sa grâce. Sa conduite fut fort humble pendant quelque temps; il se jeta même dans la dévotion; cependant, malgré ses protestations, il ne perdait rien de sa fierté. Rebuté dans une demande qu'il avait adressée à la reine, peu de temps après avoir été mis en liberté, dans l'été de 1600, il écouta trop les conseils de Henri Cuff, qui avait été son secrétaire. (*Voyez* CUFF.) Cet homme vint à bout de lui persuader de ne pas avoir recours aux marques de soumission envers la reine, que cette princesse était livrée à une faction composée de ses ennemis invétérés, et que le seul moyen de regaguer sa

bienveillance était d'obtenir d'elle une audience, par quelque moyen que ce pût être. Ces conseils dangereux, à force d'être répétés, firent impression sur l'esprit du comte; il exhala son mécontentement dans les termes les moins ménagés, et alla jusqu'à dire que la vieillesse rendait la reine toute difforme, et que son esprit n'était pas moins tortu que son corps : propos dont Elisabeth fut vivement piquée ; car, quoiqu'elle fut alors âgée de près de soixante-dix ans, elle avait la faiblesse de se croire encore belle. Enivré de la faveur populaire, qui, depuis qu'il était malheureux, semblait s'accroître, Essex chercha, par tous les moyens imaginables, à se faire des partisans dans les diverses classes de citoyens, et notamment parmi les puritains, dont les prédicateurs, accoutumés à inculquer à leurs auditeurs la doctrine de la résistance à l'autorité civile, les préparaient aux projets séditieux médités par le comte. Il entama des négociations secrètes avec Jacques, roi d'Ecosse, successeur présomptif d'Elisabeth, lui promettant d'arracher de cette princesse une déclaration qui assurât son droit d'hérédité à la couronne, et lui proposant même le concours de l'armée d'Irlande, commandée par Montjoy, son ami. Il s'efforça de répandre dans le public l'opinion que ses ennemis, tels que le comte de Nottingham, Cecil, secrétaire-d'état, et les membres du conseil de la reine, étaient opposés aux droits du roi d'Ecosse, entièrement dévoués aux intérêts de l'Espagne, et des partisans du titre chimérique de l'infante. Enfin il réunit, le 7 février 1601, un certain nombre de ses adhérents. Après s'être vanté d'avoir à sa dévotion cent vingt personnes de distinction, et de pouvoir, à sa volonté, faire mouvoir la populace, il dévoila ses projets criminels, qui ne tendaient à rien moins qu'à s'emparer, par la force des armes, du palais de la reine, obliger cette princesse d'assembler un nouveau Parlement et de changer ses ministres. Elisabeth, qui se doutait du complot que l'on tramait, envoya Robert Sackville, fils du grand-trésorier, pour observer à l'hôtel d'Essex l'état des choses. Un moment après, Essex reçut une sommation de se rendre au conseil qui se tenait chez le grand-trésorier. Tandis qu'il réfléchissait à l'objet de ce message et à la visite inattendue de Sackville, on lui remit une note qui l'avertissait de pourvoir à sa sûreté. Persuadé que sa conspiration était découverte, ou au moins soupçonnée, et que la peine la plus douce qu'il eût à redouter était une nouvelle détention plus sévère que la précédente, il prétexta une indisposition pour ne pas obéir aux ordres du conseil, et envoya prier les plus intimes des conjurés de venir l'aider de leurs conseils. Parmi les expédients proposés, Essex rejeta celui de fuir hors du royaume ; s'emparer du palais lui parut une chose impraticable, puisque l'on y avait doublé la garde : il ne restait plus que le moyen de faire mouvoir le peuple de Londres. Tandis que l'on délibérait sur la prudence et la possibilité de cette mesure, arrive quelqu'un qui promet que l'on peut compter sur les habitants de Londres. Essex, infatué de l'opinion de sa popularité, pense qu'il sera assez puissant pour renverser, avec l'aide de la multitude, le gouvernement d'Elisabeth, consolidé par le temps, révéré par sa sagesse, soutenu par sa propre énergie et par l'approba-

tion de la nation entière. Il remit au lendemain l'exécution de son projet insensé. Le 8, plus de trois cents personnes de considération le vinrent trouver; il leur présenta les dangers auxquels il prétendait que l'exposait la malice de ses ennemis; dit aux uns qu'il était prêt à se jeter aux pieds de la souveraine pour implorer son pardon; aux autres que, quelque chose qui pût arriver, son immense crédit dans la ville de Londres lui assurait une ressource immanquable. Dans ce moment, lord Egerton, garde du sceau, et trois autres personnages d'un rang élevé, vinrent de la part de la reine à l'hôtel d'Essex pour s'informer de la cause de ces mouvements extraordinaires, furent admis par un guichet, et leur suite resta en-dehors. Ils requirent, au nom de la loi, toutes les personnes présentes de déposer leurs armes; mais ils furent menacés à leur tour par la foule exaspérée qui les entourait. Alors Essex, jugeant qu'il s'était trop avancé pour reculer, les fit retenir prisonniers dans son hôtel, et sortit avec deux cents de ses adhérents, armés de leurs seules épées. Il marcha vers la cité, en criant: « Pour la reine, pour la reine! on » en veut à ma vie. » On s'attroupait autour de lui avec surprise; mais personne ne se disposait à le joindre. Voyant cette froideur, et apprenant qu'il venait d'être déclaré traître, il commença à désespérer du succès de son entreprise, et songea à faire retraite; mais il trouva les rues barricadées; il voulut forcer le passage; quelques personnes furent tuées auprès de lui. Il gagna le bord de la rivière, et s'embarqua pour rentrer chez lui. Il vit, en y entrant, qu'un de ses confidents, qu'il avait chargé de traiter de sa capitulation avec le conseil, était allé à la cour. Réduit au désespoir, assiégé dans sa maison qu'il voulut d'abord défendre jusqu'à la dernière extrémité, il finit par se rendre à discrétion, à la seule condition de n'être pas maltraité, et d'être entendu dans sa défense. La reine, qui n'avait rien perdu de sa tranquillité au milieu de cette émeute, ordonna que l'on fît le procès aux plus considérables des criminels. Les comtes d'Essex et de Southampton furent traduits devant un juri composé de vingt-cinq pairs. Leur crime était évident; aussi les amis d'Essex furent-ils choqués de l'entendre protester de son innocence et de ses bonnes intentions, et surtout accuser Cécil d'être partisan de l'infante. Celui-ci n'eut pas de peine à le confondre. (*Voy.* Robert Cecil.) Quand Essex entendit prononcer sa sentence, il se comporta comme un homme qui n'attend que la mort, disant néanmoins qu'il serait fâché qu'on le représentât à la reine comme un homme qui dédaignait sa clémence, mais qu'il ne ferait pas de soumission trop humble pour l'obtenir. Southampton se conduisit d'une manière plus soumise. Une circonstance du procès d'Essex qui révolta le public, fut de voir agir contre lui François Bacon qui lui devait tout (*voy.* Bacon). Quelques jours de prison abattirent la fierté du comte: il céda aux instances du ministre de la religion, et envoya au conseil l'aveu de ses desseins criminels, ainsi que de sa correspondance avec le roi d'Ecosse; mais en même temps, il chargea comme criminelles plusieurs personnes, dont quelques-unes furent poursuivies avec rigueur. Elisabeth avait toujours ambitionné la gloire de passer pour clémente; et chaque fois qu'elle avait donné un grand exemple de sévérité, elle avait

eu l'air de n'agir qu'à regret. La position d'Essex fit renaître dans son cœur ses tendres sentiments pour lui; elle éprouvait des agitations réelles, les irrésolutions les plus pénibles. Le ressentiment et l'amour, la fierté et la compassion, le soin de sa propre sûreté, un intérêt affectueux pour son favori, se livraient un combat continuel dans son esprit. Dans cet état d'anxiété, elle était peut-être plus digne de pitié que le malheureux Essex. Elle signa son arrêt de mort, le contremanda; et à peine venait-elle d'y consentir de nouveau, qu'elle éprouva encore un retour de tendresse. Les ennemis d'Essex assurèrent la reine qu'il désirait la mort, et qu'il avait dit qu'elle ne pourrait jamais être en sûreté tant qu'il vivrait. Ces discours eussent pu produire un effet contraire à celui qu'ils en attendaient; mais ce qui finit par fermer son cœur à la pitié, fut l'obstination du comte à ne pas implorer sa miséricorde : elle attendit inutilement, et dans les plus terribles angoisses, cette preuve de soumission. Enfin elle donna l'ordre fatal. On a attribué les irrésolutions d'Elisabeth, dans cette occasion, à la cause suivante. Essex, à son retour de sa brillante expédition contre Cadix, voyant que la tendresse de la reine pour lui prenait une nouvelle force, se plaignit de ce que la nécessité de la servir l'obligeait souvent de s'absenter, et l'exposait à tous les mauvais services que pouvaient lui rendre ses ennemis restés auprès d'elle. Touchée de cette tendre inquiétude, elle lui donna un anneau qu'elle lui recommanda de garder comme une marque de son affection, l'assurant que, quels que pussent être ses torts envers elle, et quelques griefs qu'elle pût avoir contre lui, il n'aurait qu'à lui envoyer cet anneau; sa vue rappelant son ancienne tendresse, elle serait prête à entendre sa justification. Essex, après sa condamnation, voulut faire cet essai, et remit l'anneau à la comtesse de Nottingham, pour le porter à la reine. Le mari de la comtesse, ennemi mortel d'Essex, la détermina à ne pas s'acquitter de cette commission. Elisabeth, qui espérait que le comte ferait usage de ce dernier appel à l'amitié, dut croire qu'il le négligeait par entêtement. Alors, le ressentiment et la politique étouffèrent tout autre sentiment dans son cœur; et le comte monta sur l'échafaud, persuadé qu'Elisabeth était parjure à la parole qu'elle lui avait donnée. Il fit paraître à ses derniers instants des marques de repentir et de piété plutôt que de crainte, et reconnut la justice de la sentence qui lui faisait perdre la vie. Il fut, suivant son désir, décapité dans la tour, le 25 février 1601; et périt à l'âge de trente-quatre ans, victime de sa témérité, de son imprudence, et de son caractère violent. Il était d'ailleurs généreux, sincère, bon ami, brave, éloquent, habile, spirituel; mais la tendresse de la reine, en l'élevant avant le temps au faîte des honneurs, semble avoir été la cause première de sa fin malheureuse. Connaissant, dit Hume, et son affection pour lui, et son propre mérite, il la traitait avec une hauteur que ni son amour, ni sa dignité ne pouvaient lui faire supporter; le caractère amoureux de cette princesse, devant, à un âge si avancé, la lui faire trouver ridicule et même odieuse, une franchise mal entendue le porta à lui manifestster trop ouvertement ce qu'il pensait à cet égard. Les nombreuses réconciliations, les fréquents retours de tendresse dont il avait constamment tiré avantage, l'enhar-

dirent à tenter de nouvelles offenses; et enfin il la poussa hors des bornes de la patience, et il oublia que si elle se montrait femme dans toute la force du terme, elle finissait toujours par agir en souveraine. Essex était instruit, et protégeait les savants. Le poëte Spenser était près de mourir de faim à Dublin, quand il vint à son secours; et après sa mort, il lui fit faire des obsèques magnifiques dans l'église de Westminster. Plutôt grand que bien fait, Essex avait l'air plutôt guerrier que courtisan: il se mettait avec assez de négligence, et aimait un peu trop les amusements futiles. Souvent il plaça mal son amitié. On ne lui a jamais adressé d'autre reproche sur sa morale, que d'avoir eu du penchant pour la galanterie. L'attachement d'Elisabeth pour Essex a donné lieu à plusieurs écrivains de faire des recherches pour découvrir de quelle nature il était. Lord Orford, entr'autres, a disserté longuement, pour prouver que c'était de l'amour: cet auteur démontre en effet que cette princesse avait ponr Essex un attachement plus qu'ordinaire, quoiqu'en plusieurs circonstances qu'il cite, ce sentiment tienne plus de l'affection d'une mère capricieuse, que de celle d'une maîtresse. Les nombreuses lettres d'Essex, qui se trouvent dans les divers recueils des papiers d'état, et surtout dans les Mémoires du règne d'Elisabeth par Birch, et entr'autres, une longue lettre qu'il écrivit d'Irlande à sa souveraine, pour lui exposer l'état de cette île, prouvent qu'il avait l'esprit très cultivé. Lord Orford dit que cette dernière pièce est, à plusieurs égards, égale aux productions des plus grands génies, et annonce l'habileté d'un général et d'un homme d'état. On a supposé qu'Essex avait eu recours d'abord à la plume du célèbre Bacon, et ensuite à celle de Cuff; mais le style de ses lettres prouve qu'elles sont entièrement de lui. Il fit aussi quelques vers qui ne valent pas sa prose. La catastrophe qui termina ses jours, a fait le sujet de quatre tragédies anglaises, de trois tragédies françaises (*V.* Boyer, Calprenede et Th. Corneille), et de plusieurs romans. On est étonné de voir que, dans son examen de la pièce de Thomas Corneille, Voltaire ait donné au comte d'Essex le prénom de Guillaume. E—s.

ESSEX (Robert Devereux, comte d'), fils du précédent, naquit en 1592. A l'époque de la malheureuse fin de son père, il était confié aux soins de sa grand'mère, qui l'envoya commencer ses études à Eton, d'où il passa en 1602 à l'université d'Oxford. Henri Saville, créé depuis chevalier, et qui avait été l'ami intime de son père, surveilla son éducation. L'année suivante, Jacques Ier. rétablit le jeune comte dans tous les honneurs héréditaires dont sa maison avait été privée par la sentence qui avait condamné son père à mort. Quand ce prince vint à Oxford en 1605, le comte d'Essex fut promu au grade de maître ès-arts. Sa grande jeunesse lui fit probablement oublier cette promotion, autrement il n'eût pas, ainsi que cela arriva, reçu trente ans plus tard, la même distinction. On remarquait déjà en lui cette fierté si notable chez son père, et il en donna une preuve frappante. Une dispute s'étant élevée entre lui et Henri, prince de Galles, pendant qu'ils jouaient à la paume, le prince appela son adversaire fils de traître; celui-ci lui répondit par un coup de raquette; le roi fut obligé d'interposer son autorité pour rétablir la paix. A l'âge de quatorze ans il fut marié à lady Fran-

çoise Howard. Les deux époux étant trop jeunes pour que le mariage fût consommé, Essex partit aussitôt pour commencer ses voyages. Cette absence fut fatale à l'union qu'il avait contractée. Sa femme se laissa séduire par le favori du roi, qui fut depuis le comte de Sommerset. Elle entama contre son mari un procès pour cause d'impuissance, dans lequel, à la honte de ce temps, le roi intervint, et qui se termina par un divorce. Le comte d'Essex, qui se sentait par cette sentence couvert d'un ridicule personnel, se retira dans ses terres, où il consacra tout son temps aux diversions et aux amusements que lui offrait la campagne; mais en 1620, fatigué de cette vie oisive, il se joignit au comte d'Oxford, dans une expédition militaire que ce dernier entreprit pour servir l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier. Tous deux levèrent des compagnies à leurs frais, et l'année d'après ils firent la guerre en Hollande, sous le prince Maurice. Ramené en Angleterre, le comte d'Essex figura au parlement dans le parti de l'opposition, ce qui le fit mal recevoir de la cour. Alors il s'attacha davantage au service étranger. Il commanda en 1624 un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies; et quoique les corps anglais auxiliaires n'eussent pas dans cette campagne l'occasion de se signaler par des exploits brillants, le comte d'Essex acquit l'expérience du service, et se fit distinguer. Quand Charles Ier. parvint au trône, le comte d'Essex fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Il fit en 1625 une autre campagne dans les Pays-Bas, et, peu de temps après, se maria pour la seconde fois. Mais il était en quelque sorte écrit qu'il ne connaîtrait de l'hymenée que les désagréments. La mauvaise conduite de sa femme le força, au bout de deux ans, de recourir au divorce. On peut croire que, rebuté des vaines tentatives qu'il fit pour goûter les douceurs de la vie domestique, le comte d'Essex saisit avec avidité l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à se rendre populaire, et à capter l'attachement des officiers de l'armée et des ministres puritains. Cela n'empêcha pourtant pas Charles Ier. de l'employer dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement naval qui eut lieu en 1635, et quatre ans après dans la campagne contre les Ecossais. Il soutint l'honneur et la dignité des armes du roi; et néanmoins, quand ses services furent devenus inutiles, on le remercia avec une froideur qui ne put que choquer un homme aussi fier. Il éprouva encore quelques désagréments qui ne l'empêchèrent cependant pas de rester fidèle au roi. Il signa en 1640, avec onze autres pairs, une pétition pour prier ce prince de terminer, sans effusion de sang, les disputes qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après il fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouverture du long parlement, Charles Ier. reconnut la nécessité de se rendre populaire, il admit Essex dans son conseil, et le nomma ensuite grand chambellan. Cependant il ne voulut pas céder aux exhortations de ses amis les plus sages, qui l'engageaient à nommer Essex général de son armée, comme le plus sûr moyen de la conserver. Il paraît que la rudesse de ses manières avait déplu à ce monarque, qui ne se servait de lui que par nécessité; aussi quand il partit pour l'Ecosse, il le nomma lieutenant-général

de ses forces au sud de la Trent. Une autre marque de confiance non moins honorable lui fut donnée par les pairs, qui, s'étant ajournés pour un certain temps, le choisirent pour président d'un comité permanent. Quand Charles Ier. revint d'Ecosse, et que les rassemblements d'une populace turbulente firent craindre pour le roi et pour le parlement, la chambre des communes demanda qu'une garde fût formée dans la cité, et que l'on en donnât le commandement à Essex, dont la fidélité envers le roi et l'état était généralement reconnue. Charles ne jugea pas convenable d'accepter cette proposition ; il quitta ensuite Londres, et donna ordre à Essex de le suivre. Celui-ci refusa, alléguant son devoir qui le retenait à la chambre des pairs, et perdit toutes ses places à la cour. Circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, au mois de juillet 1642, à se charger du fardeau de commander l'armée levée pour la sûreté du roi et la défense des deux chambres du parlement, qui l'en remercièrent en jurant de vivre et de mourir pour lui. Quelques auteurs ont pensé qu'il n'accepta le généralat de l'armée parlementaire que dans l'espoir de mettre une prompte fin aux troubles; mais il ne tarda pas à être déçu : car le roi rassembla aussi une armée, et fut si offensé de sa conduite, qu'il le fit déclarer traître, et ne voulut pas entendre à des propositions de paix, parce qu'elles venaient de lui. Il combattit le roi en personne à Edgehill, le 23 août 1642; affaire dans laquelle chaque parti s'attribua la victoire. Essex n'en reçut pas moins les remercîments du parlement, avec une gratification de cinq mille livres sterling. L'année suivante il prit Reading. Une maladie qui se mit ensuite dans son armée l'empêcha de rien entreprendre d'important, ce qui irrita si fort les meneurs du parlement, qu'il fut question de le destituer. Instruit de toutes ces menées, il en marqua hautement son mécontentement; et sans une certaine faiblesse de volonté qu'il avait de commun avec le roi, et qui les empêcha l'un et l'autre de mettre par un accommodement un terme aux malheurs de la guerre, on a de fortes raisons de croire qu'ils eussent pu parvenir à ce but si désirable. Renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siége de Glocester, surprit Circenster, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi la bataille de Hewbery, le 23 septembre 1643. Il y montra beaucoup de valeur; l'avantage y fut balancé, mais cependant Essex vint à bout de couvrir Londres. Il fut complimenté par le parlement, et cependant il essuya beaucoup de désagrément de cette assemblée, qui contrôlait sans cesse ses mesures, ou lui en indiquait qu'il n'approuvait pas. Après beaucoup de marches qui n'eurent pas de résultat, il se laissa persuader d'aller dans le Cornouaille, où on lui avait assuré qu'il trouverait un grand nombre de partisans. Le roi l'y suivit et le serra de telle manière, qu'il n'avait plus la liberté d'agir et commençait à souffrir du manque de vivres. Dans cet état de choses, Charles écrivit à Essex pour lui proposer un traité; celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien accepter, puisqu'il n'était pas le maître. Quelques corps de troupes l'abandonnèrent, et il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plymouth, d'où il gagna Londres par mer. On le reçut dans la capitale avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction. Il se montra encore une fois à l'armée; une maladie le força

d'en quitter le commandement. A son retour à Londres il trouva les affaires dans une confusion extrême, et tint chez lui un conseil dans lequel il fut mis en délibération d'attaquer Cromwell en plein parlement comme un incendiaire. Cela n'eut pas d'autre suite que d'augmenter la haine de Cromwell contre lui. Enfin, l'ordonnance de *Self Denying*, ou de renoncement à soi-même, qui excluait les membres du parlement de toutes sortes de charges, lui fit perdre le commandement en 1645. Il résigna sa commission avec des marques visibles de plaisir. Le parlement, qui ne voulait pas être entièrement privé d'un homme comme lui, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'on lui accorderait dix mille livres par an pour soutenir sa nouvelle dignité. Une mort soudaine ne permit pas au comte d'Essex de jouir de ces honneurs. On supposa qu'il avait, comme son aïeul, perdu la vie par le poison. Il expira le 14 septembre 1646. Le parlement lui décerna des funérailles publiques : elles eurent lieu le mois suivant, avec la plus grande magnificence, dans l'abbaye de Westminster. Le trait le plus frappant de son caractère fut un manque de fermeté, dû probablement aux circonstances extraordinaires dans lesquelles les hommes publics se trouvaient alors placés. Des affronts qu'il avait reçus à la cour le décidèrent à suivre la marche de ceux qui voulaient aller bien plus loin qu'il ne croyait. Il porta ses armes contre son souverain, et pourtant il chercha à maintenir la balance entre les différents partis ; ce qui les mécontenta tous. Malgré les fautes du comte d'Essex, Hume et d'autres historiens, peu favorables à la cause des républicains, ont regardé sa mort comme un grand malheur pour l'Angleterre. Intimement convaincu, dit cet historien, des excès auxquels il s'était déjà livré, et des fatales conséquences que l'on avait à redouter, il avait résolu d'amener les deux partis à faire la paix, et de remédier, autant qu'il serait en son pouvoir, à tous les maux auxquels il avait tant contribué, plutôt par erreur que par mauvaise intention. Sa mort affaiblit considérablement dans les communes le parti presbytérien ou modéré ; et les faibles restes d'autorité dont jouissait encore la chambre des pairs, furent totalement anéantis. En lui s'éteignit l'ancienne famille de Devereux. E—s.

ESSEX. *Voy.* Capel, tom. vii, p. 60, et Cromwell, tom. x, p. 292).

ESSEX (Jacques), architecte anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né à Cambridge vers 1723, était fils d'un charpentier, et s'est distingué par ses succès dans l'imitation de l'architecture gothique. C'est lui qui traça et dirigea les réparations et les embellissements de ce genre, de la chapelle du collége du roi à Cambridge, des églises d'Ély et de Lincoln, de plusieurs colléges de Cambridge, de la Tour du collége de Winchester, etc. On a de lui quelques écrits : I. *Remarques sur l'antiquité des différentes méthodes de bâtir en briques et en pierre, en Angleterre* (Archæologia, tom. IV, pag. 73.) ; II. *sur l'origine et l'antiquité des Eglises circulaires, et en particulier de l'Eglise ronde de Cambridge* (tom. VI, pag. 163). Essex y combat l'opinion que ces églises avaient été bâties par des juifs pour leurs synagogues, et pense que c'est l'ouvrage des chevaliers du Temple, qui les firent construire à l'imitation du St.-Sépulchre de Jérusalem ; III. sur l'*Abbaye et le Pont de Croyland* (*Bibliotheca topographica bri-*

tannica, n°-12). Il a aussi laissé des dessins dont quelques-uns ont été gravés. Il est mort le 14 septembre 1784. X—s.

EST. *Voy*. Este.

ESTAÇO (Achille). Tel est le véritable nom d'un savant portugais que l'on a quelquefois, par erreur, appelé *Statio*, et qui est plus généralement connu sous le nom latin d'*Achilles Statius*. Il naquit le 15 juin 1524, à Vidigueira. Son père, chevalier de l'ordre du Christ, et gouverneur du château de Outam, s'était couvert de gloire dans les guerres d'Asie, et il voulait que son fils héritât de ses inclinations belliqueuses; ce fut même pour exciter son émulation et lui rappeler sans cesse les exploits d'un héros, qu'il lui donna le nom d'*Achille*. Mais le jeune Estaço était entraîné vers la littérature par un penchant invincible; d'ailleurs la délicatesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre la carrière militaire, et il fut forcé de quitter les Indes, où il faisait, sous les yeux de son père, l'apprentissage des armes, et de revenir en Portugal. Après avoir étudié à Evora, sous le savant Resende, il entreprit, pour augmenter et perfectionner ses connaissances, le voyage de Louvain. Il n'y resta pas long-temps. La guerre que les Français faisaient dans cette partie de la Flandre, lui ôtait le repos qu'exigeaient ses études littéraires, et il vint le chercher à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage. C'était un Recueil de vers latins, où l'on dut admirer un excellent ton de style et une grande pureté de morale. En voici le titre : *Sylvæ aliquot, unà cum duobus Hymnis Callimachi eodem carminis genere redditis*, Paris, 1549, in-4°. Il y a une réimpression de 1555, avec quelques additions. Cette version de deux Hymnes de Callimaque paraît avoir échappé aux recherches de Fabricius et du nouvel éditeur de sa *Bibliothèque grecque*. Après avoir passé quelques années à Paris, occupé de travaux d'érudition, Estaço retourna à Louvain. Les ouvrages qu'il publia dans cette ville prouvent le bon emploi qu'il y faisait de son temps. De là, il se rendit à Rome, où il obtint une chaire au collége de la *Sapience*. Bientôt après, le cardinal Sforza le choisit pour son bibliothécaire, et le pape Pie IV lui donna l'importante place de secrétaire du concile de Trente. Il fut, sous Pie V, nommé secrétaire pour les lettres latines que les papes écrivent aux princes. Sa fortune eut été encore plus brillante, s'il avait eu plus d'ambition; mais, après la mort de Pie V, qu'il avait très vivement ressentie, il voulut, dans une retraite honorable, ne vivre plus que pour lui et pour les lettres. Ce fut en vain que le roi dom Sébastien lui offrit la place d'historiographe latin de Portugal, et de garde des archives royales; que le cardinal-roi dom Henri désira l'avoir pour secrétaire : Estaço préféra à ces emplois brillants la société de ses livres et celle de quelques amis savants et vertueux. Il mourut à Rome, le 28 septembre 1581, à l'âge de cinquante-sept ans. Par son testament, il demanda à être enterré avec l'habit de l'ordre de St.-Dominique, dans l'église des Oratoriens de Rome, et, ce qui est plus raisonnable, il leur légua sa riche bibliothèque; elle fut très utile au cardinal Baronius, qui dans ses *Annales* et dans son *Martyrologe*, remercie plus d'une fois Estaço de cet inestimable présent. On peut consulter les Bibliographies espagnoles et portugaises qui ont donné la liste exacte de tous les ouvrages d'Estaço; nous n'en indiquerons ici

qu'un petit nombre : I. *Commentaire latin sur Cicéron*, *De fato*, Louvain, 1551 et 1555 ; — II. sur les *Topiques de Cicéron*, ibid. 1552 et 1555. Ce livre est dédié au célèbre historien portugais, Jean de Barros. — III. *Commentaires latins sur l'Art poétique d'Horace*, Anvers, 1553. IV. *Observationes difficilium aliquot locorum*, Louvain, 1552. Ces observations ont reparu dans le tome II du *Thesaurus criticus* de Gruter. V. *Commentaire latin* sur le *Traité de Suétone*, *De claris grammaticis*, à la suite du Suétone de Pulmann, Anvers, 1574. La 1re. édition est de Rome, 1565 ; la 2e., de Paris, 1567. Ce commentaire a été loué par Casaubon ; il dit qu'Estaço, par ce travail, *a bien mérité* de Suétone. VI. *Notes latines* sur *Catulle*, Venise, chez Paul Manuce, 1566. M. Dœring, dans la préface de son Catulle, vante l'érudition qu'Estaço a répandue dans ces notes ; elles ont été réimprimées dans le Catulle de Morel, et celui de Grævius. VII. *Notes latines* sur *Tibulle*, imprimées de même chez Paul Manuce, en 1567, et de même réimprimées dans les Tibulle *variorum* de Morel et de Grævius. Estaço avait eu les variantes de plusieurs manuscrits, et son travail est fort digne d'estime. VIII. *Traductions latines* de différents ouvrages de St. Chrysostome, de St. Grégoire de Nysse, de St. Athanase, etc., à Rome, sous différentes dates ; IX. *Illustrium virorum ut extant in Urbe expressi vultus*, Rome, 1569, in-fol. C'est un Recueil de portraits, une Iconographie antique ; l'épître dédicatoire et la préface sont d'Estaço. On confond quelquefois cette collection avec celle d'Orsini, qui parut l'année suivante, dans la même ville et du même format. Il y a dans l'une et dans l'autre beaucoup de planches pareilles ; l'imprimeur est le même, et c'est un franc-comtois nommé Lafrérie, qui a, pour l'une et pour l'autre, dirigé le tirage des gravures. La collection de 1570 peut être regardée comme une 2e. édition de celle de 1569. Tous les ouvrages d'Estaço n'ont pas été imprimés. Il laissa en manuscrit beaucoup de poésies portugaises, entre autres une Traduction des Psaumes ; des Remarques latines sur la *Poétique d'Aristote*, sur Virgile, sur les odes d'Horace ; la Vie de son père, écrite en latin, et plusieurs petits Traités. Selon le témoignage de Barbosa, qui écrivait vers le milieu du dernier siècle, les manuscrits d'Estaço étaient conservés, à Rome, dans la bibliothèque des Oratoriens et dans celle des Augustins. Il est probable qu'ils y sont encore, et à peu près sûr qu'ils ne seront jamais imprimés. La critique et la philologie ont fait de trop grands progrès pour que la publication des manuscrits d'Estaço doive aujourd'hui être désirée et puisse être fort utile. B—ss.

ESTAÇO (BALTHAZAR) était de la même famille qu'Achille Estaço. Il naquit à Evora, en 1570, et fut chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu. Un recueil de *Sonnets*, *Chansons*, *Eglogues*, *et autres vers*, (Coimbre, 1604), lui a valu une place obscure sur le Parnasse Portugais. — Gaspar ESTAÇO, son frère, étudia particulièrement les généalogies des familles nobles, et les antiquités du Portugal. Il publia le résultat de ses laborieuses recherches, dans un livre intitulé : *Varias antiquidades de Portugal* ; Lisbonne, 1625, in-folio. A la fin de cet ouvrage, qui mérite d'être recherché, l'on trouve un traité sur la généalogie des Estaço d'Evora, et, ce qui est

un peu plus curieux, sur l'origine des armoiries. — Manuel ESTAÇO, frère des précédents, se fit Augustin, et fut un célèbre prédicateur. Il mourut le 7 juin 1638, laissant des manuscrits que les Augustins de Lisbonne conservent précieusement, et qui ne peuvent guère être précieux que pour des Augustins : ce sont des sermons, et une histoire des couvents que la congrégation a dans les Indes. B—ss.

ESTAING ou ESTEING, maison noble et ancienne du Rouergue, nommée *De Stagno* dans des actes du 10e. siècle. Les Chroniqueurs qui ont rendu ce mot en français par de l'*Estang*, n'ont pas peu contribué à augmenter l'embarras de ceux qui se sont occupés de la généalogie de cette illustre famille. D'ESTAING (Dieu-Donné), qualifié ancien chevalier, sauva le roi Philippe-Auguste d'un péril imminent à la bataille de Bouvines, en 1214, et en fut récompensé par la permission de placer dans son écu les armes de France, avec un chef d'or pour brisure. — D'ESTAING (François), né en 1460, commença ses études à Lyon, et les termina sous les plus habiles professeurs de l'Italie; il reçut le grade de docteur en droit à Padoue, en 1488; embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de l'église de Lyon, et fut chargé de différentes missions dont il s'acquitta avec succès. Nommé à l'évêché de Rhodès, en 1501, il se retira, peu de temps après, dans son diocèse, et partagea ses moments entre les soins de l'administration et la culture des lettres. C'était un prélat fort instruit. Symphorien Champier lui dédia, en 1507, son *Histoire des Papes français*, et il lui exprime, dans l'épître préliminaire, sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus. L'évêque de Rhodez était très charitable, il distribuait chaque année aux pauvres, la plus grande partie de ses revenus. Il fit construire, à ses frais, la tour de sa cathédrale, institua, avec l'approbation du St.-Siége, la fête de l'Ange-Gardien, et mourut en réputation de sainteté le 1er. novembre 1529. On voyait son épitaphe dans sa cathédrale. Le P. Hilarion de Coste a inséré la Vie de François d'Estaing, dans ses *Eloges des Hommes illustres*. La Vie de ce prélat a encore été écrite en français par le P. Beau, jésuite, Clermont, 1656, in-4°., et en latin par Laccarry, ibid., 1660, in-8°. W—s.

ESTAING (JOACHIM D'), abbé d'Issoire, nommé évêque de Clermont, en 1614, mort en 1650, a publié deux *Recueils de Statuts synodaux*, le 1er. en 1620, et le 2e. en 1647, in-8°. — D'ESTAING (Louis), frère du précédent, chanoine de Lyon, aumônier de la reine Anne d'Autriche, succéda à Joachim dans l'évêché de Clermont, et mourut en 1664. Il donna une nouvelle édition des *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1653, in-8°. — ESTAING (Joachim, comte D'), né vers 1617, fut également distingué par ses talents militaires et par les agréments de son esprit. Après qu'il se fut retiré du service, il employa ses loisirs à composer l'*Histoire généalogique* de sa maison. Les copies du manuscrit se multiplièrent, et en rendant justice à l'érudition qu'il avait montrée dans cet ouvrage, on trouva qu'il revenait trop souvent sur le bonheur qu'avait eu l'un de ses ancêtres, de sauver Philippe-Auguste à Bouvines. C'est à quoi Boileau fait allusion dans ces vers de la satire sur la Noblesse :

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer son nom,

Ait de trois fleurs-de-lys doté son écusson :
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers?

Cette satire, comme on sait, parut en 1665, le comte d'Estaing mourut en 1688, et on doit remarquer pour son honneur, et comme une preuve de son mérite personnel, qu'il ne se plaignit jamais de la liberté dont Boileau avait usé à son égard. On attribue au comte d'Estaing : *Dissertation sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries*, Paris, 1690, in-8°. Cette pièce, dit l'abbé Lenglet, est curieuse et rare. W—s.

ESTAING (CHARLES-HECTOR, comte D'), de la même famille que les précédents, naquit au château de Ruvel en Auvergne, en 1729. Il commença sa carrière militaire par le grade de colonel dans un régiment d'infanterie; devint bientôt brigadier des armées du roi, et alla servir, en cette qualité, dans les Grandes-Indes, sous le comte de Lally. La fortune ne favorisa pas l'expédition dont il fit partie; il fut pris en 1759, au siége de Madras. Les Anglais lui ayant rendu la liberté sur parole, il oublia l'engagement auquel il s'était soumis, se mit à la tête d'un parti de Français, et fit beaucoup de mal au commerce britannique dans ces parages; mais il eut la maladresse de s'y laisser prendre une seconde fois. Les vainqueurs crurent pouvoir alors le traiter avec sévérité; ils l'envoyèrent en Angleterre, où il fut jeté dans les cachots de Portsmouth. Revenu enfin dans sa patrie, il voua une haine éternelle aux Anglais, dont sa conduite peu loyale avait cependant provoqué le traitement sous lequel il avait gémi. A la paix de 1763, il fut fait lieutenant général des armées navales, on ne sait pas trop sur quel fondement, puisque sa jeunesse avait été employée toute entière au service de terre. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'il n'eut jamais l'estime des officiers de la marine royale; celle du commerce seule lui fut dévouée, et peut-être que cette dangereuse faveur, en opposition avec l'opinion qui s'était formée contre lui parmi les siens, ne contribua pas peu à la conduite qu'il tint depuis. En 1778, le comte d'Estaing, élevé au grade de vice-amiral, fut envoyé, avec douze vaisseaux de ligne, pour agir en faveur de l'indépendance américaine. Il partit de Toulon le 13 avril; les vents contraires lui firent éprouver des retards. L'amiral Howe, qui était dans la Delaware avec une escadre beaucoup plus faible, eut le temps de rembarquer l'armée anglaise et de revenir à New-Yorck; ensorte que, lorsque d'Estaing arriva à l'embouchure de cette rivière, il y avait huit jours que l'amiral anglais en était parti. Ce fut alors qu'il chercha à reprendre quelques-unes de nos colonies. Lorsqu'il parut devant Rhode-Island, Howe, renforcé par quelques vaisseaux de l'escadre de Byron, se présenta pour le combattre : à l'instant où les deux escadres s'étaient jointes, une horrible tempête vint les séparer. L'amiral français, ayant eu son vaisseau (*le Languedoc*) démâté et rasé comme un ponton, fut atteint et obligé de combattre plusieurs vaisseaux ennemis, dont il vint à bout de se dégager par son courage et sa présence d'esprit. Ayant réuni tous ses vaisseaux à Boston, où il les répara, il apprit que l'amiral Hotham et le général Graunt étaient partis le 2 novembre de Sandy-Hook avec 5 vaisseaux de ligne, et un convoi portant 5000 hommes de débar-

quement. D'Estaing ayant mis à la voile pour atteindre cette flotte, ne put prévenir son arrivée aux Antilles, trouva les Anglais débarqués à Ste.-Lucie, et 7 vaisseaux de ligne (deux autres les ayant joints) embossés dans le grand cul-de-sac de l'île, tout près de terre (le gissement de la côte leur ayant permis cette position), et tous leurs canons du revers de l'embossage en batterie à terre. Le vaisseau amiral et un autre seulement parvinrent à mouiller à l'entrée de la baie; mais ils ne purent soutenir le feu de l'ennemi, et furent contraints d'arriver. Le général, ayant rassemblé 5 ou 6000 hommes des troupes qui étaient à la Martinique ou à la Guadeloupe, vint attaquer les ennemis par terre; mais comme ils avaient pris position sur les mornes, il ne put les y forcer, et fut obligé de rentrer dans les ports de la Martinique, pour y attendre les renforts que lui amenaient de Grace et Lamotte-Piquet; à leur arrivée, il reprit la mer avec 25 vaisseaux de ligne, dont 3 de 50, s'empara de l'île de Saint-Vincent, et débarqua à la Grenade qu'il prit d'assaut, marchant lui-même à la tête d'une des colonnes de sa petite armée. A peine le pavillon français fut-il arboré sur ces forts, que l'amiral Byron, avec 21 vaisseaux de ligne et un convoi chargé de troupes de terre, se présenta pour secourir ou reprendre l'île. D'Estaing appareille sur-le-champ, et attaque l'ennemi avec 17 vaisseaux, de Grace, qui commandait une des trois divisions de l'escadre, étant resté dans la rade, sous le prétexte de manque de vent. Byron fut complètement battu; et il ne fut pas poursuivi, parce que, étant tombé beaucoup sous le Vent pour se réfugier à la Jamaïque, d'Estaing n'eût pu remonter aux îles du Vent qu'après un laps de temps considérable, ce qui aurait retardé l'expédition qu'il projetait sur les côtes méridionales des États-Unis. Il fit dans ces diverses expéditions des prises considérables. Le comte d'Estaing revint en France en 1780. En 1781, il eut encore le commandement d'une flotte, qu'il ramena de Cadix à Brest. En 1783, il était à Cadix à la tête des flottes combinées de France et d'Espagne, prêt à partir pour une expédition, lorsque la paix le fit revenir à la cour, où les orages précurseurs de la révolution commençaient à se former. Appelé à l'assemblée des notables, comblé des grâces et des bienfaits du gouvernement, il se jeta dans le parti qui devait le renverser, et ne fut cependant pas député aux états-généraux. Malgré la faveur populaire dont il jouissait, n'ayant pas assez d'ascendant sur la noblesse pour se faire élire, il devint seulement commandant de la garde nationale de Versailles, où régnait alors assez généralement un esprit très révolutionnaire. Dès le mois de septembre, il crut devoir donner, par écrit, des conseils à la reine, et l'inviter à se montrer plus populaire, et à détourner le roi du projet qu'on lui supposait de s'éloigner de sa résidence. Dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, il ne donna aucun ordre à la garde nationale qu'il commandait, et laissa la populace de Versailles se mêler avec les bandits qui étaient arrivés de Paris, commettre toutes les horreurs dont ces deux journées présentèrent le douloureux spectacle. Après ces événements, le comte d'Estaing ne resta point à Versailles *dans la nullité la plus parfaite*, comme l'ont imprimé quelques biographes: il vint à Paris, et s'enrôla dans la garde nationale de cette ville, où le rédacteur de cet ar-

ticle l'a vu servir sous l'uniforme de simple grenadier. Lors du voyage de Varennes, il protesta de son dévouement à l'assemblée, qui ne lui demandait rien ; et il ne fut pas question de lui dans les journées des 20 juin et 10 août 1792 : il eut soin de se tenir à l'abri de l'orage, tant qu'il lui fut possible de s'y soustraire: mais il ne put échapper à la loi des suspects, et l'on peut dire que si ce décret absurde eût pu être susceptible de quelqu'application juste, c'est peut-être sur le comte d'Estaing qu'il devait porter. Il s'était fait patriote par calcul, sans cesser d'être courtisan, par habitude. Ce fut ainsi qu'il voulut encenser le pouvoir des Républicains; mais ceux-ci étaient rarement dupes de pareilles manières; ils enfermèrent le comte d'Estaing dans la prison de *Sainte-Pélagie*, d'où ils le firent conduire au tribunal révolutionnaire, pour déposer, comme témoin, dans le procès de la reine : il déclara n'avoir rien à dire contre cette malheureuse princesse ; mais il ajouta qu'il avait personnellement à s'en plaindre, et s'expliqua d'une manière équivoque sur sa conduite pendant la révolution. Un journaliste, qui prenait des notes sur cette odieuse affaire, crut devoir, par égard pour le beau nom que portait le témoin, adoucir un peu la dureté de sa déposition; le comte d'Estaing réclama vivement contre cette officieuse infidelité, et fit afficher au coin des rues sa déposition, telle qu'il affirma l'avoir faite. On prétend même qu'il affecta de la rendre plus défavorable à l'illustre victime, à qui il avait, dit-on, les plus grandes obligations; mais rien de tout cela ne put le sauver. On battait monnaie à la place de la Révolution, suivant l'expression d'un personnage du temps, et le comte d'Estaing était fort riche. Il fut traduit lui-même au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 28 avril 1794. Il était âgé de 65 ans, et avait été nommé amiral en 1792, par la protection du député Rouyer, qui avait encore beaucoup d'influence dans le ministère de la marine. B—U.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse D'), dite d'abord Mlle. *d'Heilly*, fille d'Antoine, seigneur de Meudon, naquit vers l'an 1508. D'abord fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier., elle suivit cette princesse, à laquelle le roi avait donné la régence pendant sa captivité, et alla avec elle au-devant du monarque, lorsqu'il revint en France après la conclusion du traité de Madrid. François vit pour la première fois Mlle. d'Heilly à Baïonne ; elle avait dix-huit ans. Le roi fut si frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en devint éperdûment amoureux, et lui sacrifia la comtesse de Châteaubriant, qu'il avait tendrement aimée. La beauté n'était pas le seul avantage que possédât Mlle. d'Heilly : son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi, et le rendit durable. Sensible aux beautés des arts et au mérite des lettres, elle les protégea, et mérita le titre de *Mécène des beaux-esprits*, et l'éloge qu'on lui donna d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*. Afin de donner un rang à sa maîtresse, le roi lui fit épouser Jean de Drosse, dont le père avait suivi le parti du duc de Bourbon. En faveur de ce mariage, François Ier. fit rendre à Jean de Brosse les biens de sa maison qui étaient confisqués, le fit chevalier de l'Ordre, gouverneur de Bretagne, et lui donna le duché d'Estampes. Aimée du plus grand roi qu'eût alors l'Europe, dépositaire de toutes les grâces, la du-

chesse se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Ses trois frères obtinrent des évêchés, deux de ses sœurs de riches abbayes, et les autres s'allièrent aux plus grandes maisons du royaume. Tant de bonheur fut troublé par la jalousie que conçut la duchesse d'Estampes contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, qui, de son côté, la haïssait. La haine réciproque des deux rivales éclatait en toute occasion et partagea bientôt toute la cour. Cette mésintelligence porta la désunion jusque dans la famille royale. La duchesse forma un parti en faveur du duc d'Orléans, jeune prince dont la valeur brillante retraçait déjà celle de François Ier. Diane, qu'on appelait alors la *grande sénéchale*, se mit à la tête de celui du Dauphin. Ces dissensions eurent les suites les plus funestes; car la duchesse, sans consulter les intérêts de l'état, et dans la crainte que le Dauphin ne l'emportât sur le duc d'Orléans, s'opposa autant qu'il lui fut possible aux progrès de ce prince contre les armées de Charles-Quint. Lorsqu'en 1540 ce monarque traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et se confia avec une noble franchise à la loyauté de François Ier., la duchesse d'Estampes conseilla au roi de se rendre maître de la personne de l'empereur. Le roi, trop généreux pour suivre un pareil avis, se contenta de dire à ce prince en lui présentant la duchesse; « Mon frère, » voici une belle dame qui me con» seille d'anéantir à Paris l'ouvrage de » Madrid. » On prétend que Charles répondit froidement : « Si le conseil » est bon, il faut le suivre. » Cependant, alarmé du péril où il se trouvait, l'empereur chercha à gagner la favorite; quelques auteurs prétendent qu'il y parvint en lui faisant accepter un très beau diamant qu'il laissa tomber exprès, et qu'elle s'empressa de ramasser pour le lui rendre. Ce fait n'est guère probable Comment croire que le plaisir de posséder un diamant, quelque beau qu'il fût, pût avoir une grande influence sur une femme comme la duchesse d'Estampes, et dans sa situation? Sans connaître avec exactitude quels moyens employa l'empereur pour la gagner, il est certain qu'elle eut avec lui dans la suite des liaisons très nuisibles aux intérêts de la France. Toujours guidée par sa haine pour Diane et par le désir de rabaisser le Dauphin, elle obligea, par ses intrigues, ce jeune prince à lever le siége de Perpignan; les ennemis, avertis par la duchesse des desseins du roi, jetèrent dix mille hommes dans la place, et, par ce secours, la rendirent imprenable. Lorsqu'en 1544, Charles-Quint et Henri VIII attaquèrent François Ier. de concert, la duchesse fut encore accusée d'avoir livré le secret des opérations de la campagne à l'empereur. On lui impute également la prise d'Epernay, celle de Château-Thierry, et les succès des Impériaux, dont l'approche porta l'effroi jusque dans les murs de Paris. Abusant de la passion du roi et de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, elle le détermina à signer le traité de Crepy, si honteux pour la France, que le Dauphin protesta contre ce traité quelques semaines après qu'il eut été signé. Ce que la favorite redoutait depuis si long-temps arriva : François Ier. mourut le 31 mars 1547. Le Dauphin lui succéda sous le nom de Henri II, et l'on peut dire que Diane de Poitiers monta sur le trône avec lui. La duchesse d'Estampes n'avait eu qu'un pouvoir contesté; Diane régna ouvertement. Toutes les créatures de la duchesse furent disgraciées ou exilées; mais, comme si

le pouvoir de nuire à sa rivale lui en eût ôté tout à coup la volonté, Diane se contenta de lui faire donner l'ordre de se retirer dans ses terres, et la laissa jouir de tous ses biens. Après la mort du roi, la duchesse d'Estampes, qui avait toujours protégé la religion prétendue réformée, peut-être parce que Diane la persécutait, embrassa ouvertement le protestantisme; elle employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis pendant sa faveur, à lui faire des prosélytes et à secourir les pauvres protestants. Il est singulier que Théodore de Bèze, qui nomme toutes les personnes marquantes qui ont favorisé la réforme, ne parle point de Mme. d'Estampes; sans doute il a craint de nuire à sa secte en avouant une pareille protectrice. Cette favorite, à qui la postérité reprochera éternellement d'avoir trahi la confiance du roi, qui l'aima pendant plus de vingt années, mourut dans une telle obscurité, qu'on sait à peine l'époque de sa mort: on croit qu'elle arriva vers l'an 1576.

B—Y.

ESTAMPES VALENÇAY (ACHILLES D'), né à Tours en 1589, fut reçu chevalier de minorité dans l'ordre de Malte à l'âge de huit ans. Il se distingua sur les galères de l'ordre, et chercha ensuite les occasions de signaler son courage en France, en Italie, et dans les Pays-Bas. Il se trouva au siége de Montauban avec ses quatre frères, et s'y fit remarquer par son intrépidité. Le roi, Louis XIII, lui donna une compagnie de cavalerie dans son régiment. Après la réduction de la Rochelle, il fut fait maréchal-de-camp, et fit, en cette qualité, la campagne de Piémont. La paix lui ayant permis de retourner à Malte, il fut nommé général des galères, s'empara de l'île de Ste-Maure, et donna, dans cette circonstance, des preuves extraordinaires de sa valeur. Il fut ensuite sollicité, par le pape Urbain VIII, de venir prendre le commandement de ses troupes, dans la guerre qu'il soutenait contre le duc de Parme; fixa la victoire sous les drapeaux du Saint-Siége, et fut récompensé de ses services par le chapeau de cardinal; c'était en 1643. Le nouveau prélat ne montra pas moins de vigueur dans le conseil qu'il en avait fait voir à la tête des armées; il obligea l'ambassadeur d'Espagne à s'excuser des propos indiscrets qu'il avait tenus sur la personne du roi de France. Il mourut à Rome le 16 juillet 1646. — ESTAMPES VALENÇAY (Léonor d'), frère du précédent, fit ses études au collége de Navarre, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé abbé de Bourgueil en Anjou, et l'un des députés du clergé de cette province aux états-généraux de 1614. Il obtint l'évêché de Chartres, en 1620, après la mort de Philippe Hurault; fut transféré à l'archevêché de Reims, en 1641, et mourut à Paris, le 8 avril 1651, à soixante-trois ans. Sainte-Marthe parle avec éloge de ce prélat, dans la *Gallia christiana.* Il avait la réputation d'un bon prédicateur; et il a composé quelques écrits, dont le plus remarquable est un *poëme* latin, *à l'honneur de la Sainte-Vierge*, Paris, 1605, in-8°. Ce fut lui qui rédigea une partie des délibérations de l'assemblée du clergé, tenue en 1625; il dressa la censure de l'*Admonitio ad Regem*, et des *Mysteria politica*, deux libelles qui venaient de paraître, renfermant plusieurs propositions injurieuses à la couronne de France. (*V*. EUDÆMON-JEAN et KELLER). Elle fut imprimée en latin, en français et en italien, par ordre du clergé. Quelques évêques en blâmèrent cependant la rédaction, et en proposèrent une autre; mais celle d'Estampes fut maintenue par plu-

sieurs arrêts du parlement. Ce prélat a publié un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, Paris, 1627, in-8°.; les *Statuts synodaux* de Reims, 1645; des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8°. W—s.

ESTAMPES-VALENÇAY (HENRI D'), neveu des précédents, né à Paris, en 1603, reçu chevalier de minorité de l'ordre de Malte, obtint une galère à l'âge de vingt ans. Il commanda l'escadre qui formait le blocus de la Rochelle, sous les ordres du cardinal de Richelieu, et remporta plusieurs avantages sur les Anglais, qui tentèrent inutilement de jeter du secours dans cette place. De retour à Malte, il se signala dans plusieurs rencontres, notamment à la prise de Sainte-Maure et de la Mahomette; il fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome, en 1652, et s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées: il reçut en récompense plusieurs bénéfices; fut nommé grand-prieur de Champagne, et, en 1670, grand-prieur de France. Il se retira à Malte, sur l'invitation des principaux chevaliers, qui se proposaient de l'élire après la mort du grand-maître Cottoner; mais une maladie l'enleva, au mois d'avril 1678, dans la 75e. année de son âge. W—s.

ESTAMPES (JACQUES D'), connu d'abord sous le nom de marquis de la Ferté-Imbaut, fut enseigne des gendarmes de Monsieur en 1610, et servit au siége de Juliers sous le maréchal de la Châtre. Sous-lieutenant dans le même corps, il attaqua les retranchements du pont de Cé en 1620. Maréchal-de-camp en 1621, il servit aux siéges de Saint-Jean-d'Angéli, de Clairac et de Montauban. Il devint capitaine-lieutenant des gendarmes de Monsieur et premier chambellan de ce prince en 1626. Au combat de Veillane, en 1630, avec sa seule compagnie il chargea trois mille hommes des ennemis, en tua neuf cents, en prit trois cents et quatorze drapeaux. Il combattit à Avain en 1635. Il commandait mille hommes de pied et trois mille chevau-légers au siége de Corbie, qui se rendit le 10 novembre 1636. Il obtint un régiment de cavalerie de son nom à la formation de ces régiments. Ambassadeur en Angleterre en 1641, il y séjourna deux ans, empêcha l'embarquement de quatorze mille Irlandais levés par les Espagnols pour secourir Perpignan, leva pour le service du roi, tant en Angleterre qu'en Ecosse, six mille hommes qui passèrent en France, et fut nommé en 1643 colonel-général des Ecossais. Il était conseiller-d'état lorsqu'on le fit lieutenant-général des armées. Il servit en Flandre avec distinction en 1646, 1647 et 1648 à la bataille de Lens. Maréchal de France en 1651, il fut nommé, la même année, conseiller d'honneur dans tous les parlements et cours souveraines du royaume. Chevalier des ordres du roi en 1661. Il mourut le 20 mai 1668, âgé de 78 ans. D. L. C.

ESTANCEL. *V.* STANSEL.

ESTCOURT (RICHARD), acteur et auteur anglais, né vers 1688, à Tewksbury, dans le comté de Glocester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de quinze ans, pour se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester, dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et fut ramené chez ses parents. Son père le conduisit alors lui-même à Londres, où il le plaça chez un apothicaire; mais:

Chassez le naturel, il revient au galop.

Estcourt, entraîné par son inclination, passa en Irlande, obtint quelques succès sur divers théâtres, revint à Londres, et fut reçu à Drury-lane, où il se fit de la réputation, surtout dans ce qu'on appelle la charge, le genre bouffon (mimicry). Son talent était un peu défiguré par la prétention qu'il avait d'ajouter son esprit à celui de ses rôles, prétention devenue malheureusement très commune. Estcourt était dans le monde, au rapport de Steele, un homme aimable et divertissant, recherché dans les sociétés les plus brillantes, où on le dédommageait, par de riches présents, du temps qu'il passait à amuser les autres par ses bouffonneries. Le duc de Marlborough l'aimait beaucoup. A l'époque où fut établi le fameux club du *Beef steak*, composé des hommes les plus distingués dans tous les genres, Estcourt en fut nommé le pourvoyeur, et il portait au cou un petit gril en or, comme marque distinctive de ses fonctions gastronomiques. Il mourut en 1713. On a de lui une comédie intitulée : *Le Bon exemple*, 1706, in-4°., et *Prunella*, intermède satirique sur les opéras italiens du temps de l'auteur, où l'on entendait, dans une même pièce, de l'anglais et de l'italien, suivant que l'acteur était italien ou anglais. On peut voir, sur cet usage ridicule, un des premiers numéros du *Spectateur*. X—s.

ESTE, une des plus illustres maisons souveraines d'Italie. Nous rangerons sous ce nom la suite des seigneurs, marquis et ducs d'Este, de Ferrare et de Modène, depuis le 10ᵉ. siècle jusqu'à nos jours, de manière à donner une histoire abrégée, mais complète, des souverains de cette partie de l'Italie. Le savant Muratori, écartant les généalogies fabuleuses rapportées par le Tasse et l'Arioste, et celle qu'a développée J.-B. Pigna, historien de la maison d'Este, paraît avoir prouvé qu'il faut chercher l'origine de cette maison parmi les ducs et marquis qui gouvernèrent la Toscane pendant le règne des Carlovingiens. Guido et Lambert, fils d'Adalbert II (*Voy.* ADALBERT), furent dépouillés de leurs grands-fiefs par Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais Oberto I, qui paraît avoir été petit-fils de l'un ou de l'autre, trouva plus de faveur auprès de Bérenger II, auquel il était attaché en 951. Cependant il le quitta en 968 pour passer en Saxe, auprès d'Othon I, qui l'éleva à la dignité de comte du sacré palais. Oberto I posséda des fiefs en Toscane et dans la Lunigiane. Il revint les gouverner lorsqu'Othon fit la conquête de l'Italie. Il mourut vers l'an 972, laissant deux fils, Adalbert et Oberto II, dont le dernier est la tige de la maison d'Este. S. S—i.

ESTE (OBERTO II). Il paraît avoir commencé en 972 à régner dans la Lunigiane et le comté d'Obertenga, en Toscane. Il portait, ainsi que son père, le titre de marquis, comme héritier des marquis de Toscane, mais sans posséder aucun marquisat. Il s'engagea, ainsi que ses deux fils *Albert-Azzo* et *Hugues*, dans le parti d'Arduin, roi de Lombardie. Henri II les fit prisonniers, et les dépouilla de leurs fiefs; mais il les leur rendit vers l'an 1014, et les reçut de nouveau en grâce. — ESTE (Albert-Azzo I), fils d'Oberto II, régna entre 1014 et 1030, dans les comtés d'Obertenga et de Lunigiane. Il avait été mis au ban de l'empire en 1014, par l'empereur Henri II; mais la même année, il fut rétabli dans ses biens avec son père. Il chercha, en 1025, à s'opposer à l'élection de Conrad-le-Salique. — ALBERT-AZZO II succéda, vers l'an 1020, à son père

et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III, et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il acquit ou qu'il recueillit par des héritages, étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontrémoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1045, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1055, à Guelfe IV, fils d'Albert-Azzo II, d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées long-temps par le nom d'Estense-Guelfes. Albert-Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa, en secondes nôces, Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Appulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulques tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert-Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant, il ne fut point fidèle au dernier : non seulement il l'abandonna dans ses guerres avec l'Eglise, il se mit même à la tête de ses ennemis; son fils, Guelfe IV, duc de Bavière, se fit le chef des mécontents d'Allemagne, et son petit-fils, Guelfe V, épousa, en 1089, la fameuse comtesse Mathilde. Cependant, accablé par son grand âge, Albert Azzo prit peu de part aux guerres civiles du commencement du 12e. siècle. Il mourut, à ce qu'on assure, seulement en 1117, âgé de plus de cent ans. Son second fils, Foulque, lui succéda dans ses états d'Italie.—Este (Foulque I, d'), second fils d'Albert Azzo II et de Garisende, comtesse du Maine, régna de 1117 à 1135. Albert Azzo avait donné à son fils aîné les biens de sa première femme, au troisième, l'héritage de la seconde; et il avait laissé à Foulque, le second, le patrimoine de ses pères. Mais l'aîné, Guelfe IV, duc de Bavière, réclama contre ce partage. Il entra en Italie avec une puissante armée, et il contraignit Foulque à lui assurer un tiers des revenus du pays qu'il possédait, Cependant il lui en laissa le gouvernement. Foulque mourut après l'année 1135. Il partagea son héritage entre ses fils, mais les autres étant morts sans enfants, Obizzo, le quatrième, recueillit de nouveau tout l'héritage de la maison d'Este.—Este (Obizzo, marquis d'), fils de Foulque Ier., régna de 1137 jusque vers la fin du 12e. siècle. Obizzo d'Este entra dans la ligue lombarde, formée contre Frédéric-Barberousse, et il fut ensuite compris dans le traité de Venise, entre cette ligue et l'empereur. Ce ne fut qu'après la mort de ses frères que, réunissant de nouveau l'héritage de sa maison, il occupa en Italie un rang égal à celui de son père ou de son aïeul. Le peuple de Padoue le choisit, en 1182, pour Podestat. Deux ans

plus tard, Frédéric lui conféra les titres de marquis de Milan et de Gênes, titres auxquels aucune autorité n'était plus attachée; car ces villes se gouvernaient en républiques. Obizzo, le premier de sa famille, prit aussi le titre de marquis d'Este. Le titre de marquis, porté par ses ancêtres, n'avait jusqu'alors été attaché à aucune province. Il paraît qu'Obizzo mourut avant la fin du 12e. siècle.

S. S—i.

ESTE (Azzo V, marquis D'), fils et successeur d'Obizzo, régna à la fin du 12e. siècle ou au commencement du 13e. Azzo est indiqué par les historiens comme le 5e. prince de la maison d'Este qui eût ce nom de baptême, mais les quatre Azzo qui l'avaient précédé étaient des frères cadets qui n'avaient point régné. Cette manière de compter tous les individus de même nom se représente souvent dans les maisons souveraines d'Italie. Azzo V (ou, selon d'autres, Obizzo son père), épousa avant l'année 1176 Marchesella des Adelards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti Guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus grand encore; elle y dirigea dès-lors le parti Guelfe, et par-là elle acquit ensuite la souveraineté de cette ville. Azzo V vivait à Ferrare pendant que son père, Obizzo, gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de l'un et de l'autre est incertaine; mais il paraît qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père (*Voyez* APELARDS).

S. S—i.

ESTE (Azzo VI, marquis D'), seigneur de Ferrare, fils et successeur d'Azzo V, épousa en 1204 Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; des deux sœurs de celle-ci, l'une épousa Manuel Comnène, et l'autre Béla, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1205 par le siége du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone, à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les ducs de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancone, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novem-

bre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui. — ALDOBRANDIN, succéda en 1212 à son père, dans les états héréditaires de sa famille; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St.-Boniface, et la Marche d'Ancône s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celuici emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre. — AzzoVII, surnommé *Novello*, ou *le Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215, à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Euganéens, entre Padoue et Verone, et au Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque toute obéissance: les Ferrarais, de leur côté ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, Guelfe et Gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salinguerra, Evelino, le marquis Pelavicino et Buoso de Doara, réunissaient les plus rares talents à une intrépidité sans égale; la férocité et la perfidie de quelques-uns de ces chefs tournaient quelquefois au profit de tout le parti. Du côté du marquis d'Este, chef de la ligue Guelfe, se trouvaient au contraire plus de vertus et moins de talents. Il avait pour lui les républiques de Padoue, Vicence, Bologne et Venise, les amis de la liberté et ceux de l'église; mais peu d'hommes animés par une ambition extraordinaire ou des passions exaltées. Azzo VII se réconcilia, en 1237, avec Frédéric II; mais deux ans après, averti que ce monarque songeait à le faire mourir, il lui échappa pour s'enfermer dans ses châteaux et recommencer à lui faire la guerre. Il s'empara de Ferrare en 1240, avec l'aide des Guelfes, et ayant arrêté Salinguerra dans une conférence, contre la foi des serments, ce vieillard, plus qu'octogénaire, finit ses jours dans les prisons de Venise. D'autre part, Eccelino enleva au marquis, dans les années suivantes, presque tous ses états héréditaires. Ce dernier ne recouvra Este, et ses autres forteresses, qu'en 1256, lorsque Padoue secoua le joug d'Eccelino, et que le pape Alexandre IV fit prêcher une croisade contre ce monstre. Azzo VII fut un des principaux chefs de cette croisade; il combattit à Cassano, le 27 septembre 1259, dans la bataille où Eccelino fut fait prisonnier; et il continua dès-lors à régner avec gloire, jusqu'au 17 février 1264, qu'il mourut âgé de plus de cinquante ans. Son fils Renaud, qui avait épousé une fille d'Albéric de Romano, était mort avant lui, laissant un fils, dont l'article suit. S. S—I.

ESTE (OBIZZO II, marquis D'), seigneur de Ferrare, de Modène et

de Reggio, était petit-fils d'Azzo VII, auquel il succéda, au mois de février 1264. Dévoué comme ses pères au parti Guelfe, il s'avança jusqu'à Monte-Chiaro, dans l'état de Brescia, au-devant de l'armée française qui marchait contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo lui facilita le passage du Pô, et lui fournit des soldats et des munitions. Il affermit ensuite sa puissance dans la Vénétie, et il l'étendit sur les villes situées au midi du Pô. Celles-ci, fatiguées par la violence de leurs guerres civiles, voulurent confier leur défense à un puissant protecteur, qui mît fin à tant de combats. Modène envoya, le 15 décembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la seigneurie perpétuelle et les clés de la ville; Reggio suivit cet exemple le 15 janvier 1290, et la souveraineté de la maison d'Este acquit alors une étendue qu'elle n'a presque pas dépassée depuis. Le Dante a prétendu qu'Obizzo II fut empoisonné par son fils Azzo VIII, mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 13 février 1293. — Azzo VIII, fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord engagé dans une guerre civile avec ses deux frères, Aldobrandin et François, qui selon l'usage général de l'Italie, voulaient partager l'héritage paternel. Ils obtinrent des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent la paix après de longs combats, ce fut au préjudice de la maison d'Este, puisque ses plus anciennes forteresses sur les monts Euganéens, Este, Cerra et Calaone furent démolies. Azzo VIII, mécontent des Guelfes, après cette guerre, rechercha l'alliance des Gibelins; ceux de Parme lui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Bolonais, qui se défiaient du marquis, engagèrent les Guelfes parmesans à se tenir sur leurs gardes; les Gibelins furent chassés de Parme, et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este, autrefois leur protectrice, se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins, et surtout avec Matteo Visconti, seigneur de Milan, donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut, en 1302, la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo, Galeaz, avait épousé Béatrix, sœur du marquis d'Este; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare, chez son beau-frère. Azzo VIII épousa au mois d'avril 1305, Béatrix, fille de Charles II, roi de Sicile, et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous ses voisins. Les seigneurs de Parme, de Vérone, des Mantoue, et les Bolonais, lui déclarèrent la guerre, et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare, avec beaucoup de valeur et de succès variés, jusqu'au 31 janvier 1308, qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime, mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié, et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier, au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François, avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié. — Foulques III était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-

père, en 1308. Son père, Fresco lui fit prêter serment de fidélité par le peuple de Ferrare, tandis que François et Aldobrandin, ses grands-oncles, se mirent en possession de Rovigo, d'Este, et de tout l'ancien héritage de la famille. Ils attaquèrent ensuite Ferrare; les troupes de Ferrare furent défaites à la Fratta, et celui-ci, ne voyant plus de moyen de se défendre, vendit la souveraineté de son fils aux Vénitiens, qu'il mit en possession de Castel-Tealdo, forteresse de Ferrare. Fresco et son fils passèrent ensuite à Venise, où ils moururent peu de temps après. — A la mort d'Azzo VIII, ses deux frères François et Aldobrandin, protestèrent contre le testament par lequel il appelait le fils d'un bâtard à la succession; ils s'emparèrent d'Este, de Rovigo, et de toutes les autres forteresses des monts Euganéens, et recoururent à la protection de Clément V, sous la souveraineté duquel ils placèrent Ferrare. Ce pape leur fournit des secours considérables, commandés par le cardinal Arnaud de Pélagrue; mais, dans cette guerre civile, les intérêts des deux branches de la maison d'Este furent également sacrifiés par leurs alliés. Ferrare fut possédée tour à tour par les Vénitiens, le cardinal de Pélague et le roi Robert. On ne sait à quelle époque mourut Aldobrandin : François fut tué en 1312, par les soldats catalans que Robert avait envoyés en garnison à Ferrare. Les trois fils d'Aldobrandin lui succédèrent.

S. S—i.

ESTE (Renaud, Obizzo III et Nicolas Ier., marquis d'), co-seigneurs de Rovigo, de Ferrare, de Modène et de Parme, fils d'Aldobrandin II, auquel ils succédèrent en 1312. A la mort de François et d'Aldobrandin, la maison d'Este paraissait réduite au dernier abaissement. Elle avait perdu la seigneurie de toutes les villes où elle avait autrefois régné; elle était épuisée et ruinée par les suites d'une guerre civile, et les châteaux qui lui étaient demeurés dans les monts Euganéens, semblaient encore devoir être partagés entre les trois fils d'Aldobrandin; ce qui les aurait réduits au rang de pauvres gentilshommes. Les marquis d'Este, par leur union et leur constance, triomphèrent de l'adversité, et recouvrèrent le rang qu'avaient occupé leurs ancêtres. Le peuple de Ferrare, ne pouvant supporter plus long-temps les vexations des Catalans et des Gascons, auxquels le roi Robert confiait toutes les places civiles et militaires, se révolta contr'eux, le 4 août 1317, et, le 13 du même mois, il déféra la seigneurie aux trois frères, descendants légitimes de ses anciens souverains. Le pape Jean XXII, irrité de cette révolution, excommunia les marquis d'Este, en les accusant d'hérésie, et mit, en 1320, Ferrare sous l'interdit. Repoussés du sein de l'Eglise, et persécutés par les papes, les marquis d'Este eurent recours à l'alliance des Gibelins; ils s'unirent aux seigneurs de Vérone, de Milan, et de Mantoue, parmi lesquels on comptait alors de grands politiques, et des généraux distingués : avec leur aide, ils soutinrent glorieusement les attaques du pape et du roi Robert. Mais, en 1328, l'expédition en Italie de l'empereur Louis IV de Bavière, fut fatale au parti Gibelin, dont ce monarque devait être l'appui. Il donna tour-à-tour tant de preuves de sa faiblesse ou de sa perfidie, qu'il fut enfin abandonné par ses partisans les plus dévoués. Les marquis d'Este firent, en 1329, leur paix avec l'Eglise. Jean XXII leur accorda la sei-

gneurie de Ferrare, comme un fief de Saint-Pierre, moyennant un tribut de dix mille florins, et les bulles d'investiture leur en furent expédiées au mois de juin 1332. L'entrée en Italie de Jean, roi de Bohême, et ses projets ambitieux, bouleversèrent encore une fois toute la politique de cette contrée. Ce roi, fils de l'empereur Henri VII, s'était allié au pape pour fonder une nouvelle souveraineté en Italie. Les Guelfes et les Gibelins se réunirent pour lui résister. Les marquis d'Este s'allièrent aux Florentins et aux seigneurs de Lombardie; ils attaquèrent le roi de Bohême, et la conquête de Modène, qui leur fut assurée le 17 avril 1336, fut pour eux le résultat de cette alliance. Renaud cependant, l'un des trois frères, mourut à la fin de décembre 1335. Nicolas mourut le 28 mai 1344; et Obizzo III demeura seul souverain. Le marquis d'Este, après avoir fait la guerre à la maison de Correggio, souveraine de Parme, profita de son épuisement pour acheter d'elle la seigneurie de cette ville, au prix de 70,000 florins. Reggio, qui appartenait à Philippin Gonzague, était située entre Parme et les états de la maison d'Este: il en résulta des querelles de voisinage, des tentatives de Gonzague contre ses voisins, et une guerre acharnée. Obizzo III, voyant que la possession de Parme serait toujours mal assurée pour lui, revendit, au mois de septembre 1346, cette ville au seigneur de Milan, après l'avoir gouvernée plus de deux ans. Obizzo III mourut à Ferrare, le 19 mars 1352. Il avait eu de Lippa des Ariosti cinq fils, qu'il légitima après leur naissance, par son mariage avec leur mère. L'aîné, Aldobrandin III, lui succéda. — Aldobrandin, à la mort de son père, fut reconnu pour seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; cependant, François d'Este, petit-fils d'un autre François, frère d'Azzo VIII, lui disputa la souveraineté, en alléguant que la légitimation ne peut point changer pour les princes l'ordre de la succession. Avec l'aide des seigneurs de Padoue et de Milan, il fit sur les états de la maison d'Este quelques tentatives qui n'eurent pas de succès. Aldobrandin, après avoir gouverné ses états avec sagesse, mourut le 2 novembre 1361, laissant un fils légitime, nommé *Obizzo IV*. Cependant son frère Nicolas, étant plus en âge de régner, lui succéda sans opposition. — Nicolas II, en parvenant à la souveraineté, se hâta de s'assurer l'alliance des seigneurs de Padoue, de Vérone, et de Mantoue, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Barnabé Visconti, qui voulait asservir l'Italie. Il rechercha aussi la protection d'Urbain V, avec lequel il eut, en 1367, une conférence à Viterbe; mais sa politique n'eut pas des résultats ou honorables ou avantageux. Il facilita, en 1371, la surprise de Reggio, ville qui appartenait à son allié Feltrino Gonzague, et qui fut prise et pillée par un condottière allemand. Ce condottière avait promis de livrer ensuite Reggio au marquis d'Este; il vendit au contraire cette ville à Barnabé Visconti, son plus dangereux ennemi. De nouveau, Nicolas II acheta Faenza, en 1377, des mains du cardinal de Genève, qui avait massacré la moitié des habitants de cette ville. Mais, quatre mois après, Faenza fut enlevée au marquis d'Este, par Astor Manfredi, son ennemi. Nicolas II, cependant, se fit une réputation par sa magnificence. Avec lui, la cour de Ferrare a commencé à devenir célèbre pour l'élégance et le bon

goût. Il mourut le 26 mars 1388. — ALBERT recueillit la succession de son frère Nicolas II, sans se soucier des droits d'Obizzo IV, fils de son frère aîné, qui était parvenu à l'âge de gouverner, et se voyait avec impatience exclu de son héritage. Les Florentins et François de Carrare voulurent remettre Obizzo sur le trône; les mécontents de Ferrare firent quelques mouvements dans ce but; mais Albert ayant découvert leurs complots, fit périr, par un supplice atroce, Obizzo IV son neveu, avec la mère de ce jeune prince, sa belle-sœur. Albert abandonna ensuite le parti Guelfe qu'avaient suivi ses prédécesseurs, pour s'allier à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan: mais il ne tarda pas à se repentir de s'être mis dans la dépendance de ce prince ambitieux et perfide. Il profita, en 1390, des succès des Florentins, pour assurer sa neutralité au milieu des troubles de la Lombardie. Il n'en jouit pas long temps, et mourut, le 30 juillet 1393, laissant un fils âgé de neuf ans seulement (Nicolas III), qui recueillit sa succession. S. S—I.

ESTE (NICOLAS III, marquis D'), seigneur de Ferrare, de Modène, de Parme, et de Reggio, fils et successeur d'Albert, fut laissé par son père, en 1393, sous la protection des républiques de Florence, Venise, et Bologne, et sous celle du seigneur de Padoue. Ces alliés envoyèrent en effet des soldats à Ferrare et à Modène, pour mettre le jeune marquis à l'abri des entreprises de son puissant voisin, Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan. Nicolas III ne tarda pas à être attaqué par Azzo d'Este, fils de ce François qui avait fait la guerre aux trois derniers princes, et qui, toujours exilé de Ferrare, avait acquis une grande réputation militaire au service de la maison Visconti. Azzo d'Este, assuré de l'assistance secrète de Jean Galéaz, avait encore dans son parti plusieurs gentils hommes des états de Ferrare et de Modène, les seigneurs de Ravenne et de Forli, et enfin Jean Barbiano (*Voyez* BARBIANO), fameux *condottière*, que les conseillers de Nicolas s'efforcèrent vainement de séduire, afin de se débarrasser de leur ennemi par un assassinat. Cependant la paix fut peu après rendue aux états de Ferrare, Azzo d'Este ayant été fait prisonnier, en 1395, par Astorre Manfredi, seigneur de Faënza, et allié du marquis. Nicolas III, âgé de moins de quatorze ans, épousa, en 1397, Gigliola, fille de François II de Carrare, seigneur de Padoue; il se lia par-là plus intimement à la cause des Guelfes, dont Carrare était un des plus intrépides défenseurs, et il fut appelé en conséquence à partager, en 1403, les états que Jean Galeaz, duc de Milan, avait conquis, et que sa mort laissait sans défenseurs. Mais, quoiqu'il remportât divers avantages sur les armées milanaises, il ne put faire aucune conquête stable. Repoussé, au mois de mai 1404, devant Reggio, qu'il avait voulu surprendre; et, bientôt après, engagé dans une guerre dangereuse avec les Vénitiens, pour la défense de son beau-père, François de Carrare, il perdit dans cette occasion la Polésine de Rovigo, qu'il avait engagée précédemment à la république de Venise, pour sûreté d'une dette. Este et les châteaux environnants avaient été cédés auparavant au seigneur de Padoue; ils furent aussi conquis par les Vénitiens, en sorte que la maison d'Este fut entièrement dépouillée de son ancien patrimoine. Nicolas III fut obligé d'y renoncer, par son traité

de paix avec la république, du 27 mars 1405. Cependant, l'affaiblissement de la maison Visconti rendait la sécurité à tous ses voisins. Nicolas III, attaqué par Ottobon Terzi, l'un des généraux de Jean Galéaz, qui s'étant rendu indépendant, dominait à Parme et à Reggio, remporta quelques avantages sur ce tyran : ensuite il le fit assassiner, dans une conférence qu'il devait avoir avec lui, le 27 mai 1409, à Rubbiéra ; et, dépouillant sa famille des états qu'il s'était formés, il demeura maître de Reggio et de Parme. En 1411, il enleva encore Borgo San Donnino au marquis Roland Palavicino ; mais lorsque Philippe Marie, duc de Milan, eut commencé à soumettre les petits tyrans qui s'étaient partagé les états de son père, et à se venger de ceux qui avaient abusé de sa minorité, Nicolas III eut peur que ce prince puissant ne lui demandât compte des dernières conquêtes qu'il avait faites, et, sans attendre des hostilités, au mois de novembre 1420, il céda au duc de Milan Parme et San Donnino, tandis qu'en retour, le duc lui confirma la souveraineté de Reggio. Peu après, commencèrent les longues guerres entre le duc de Milan et les deux républiques de Florence et de Venise. Le marquis d'Este, placé entre les combattants, sut faire respecter sa neutralité, et même se concilier l'amitié des deux partis, entre lesquels il fut plusieurs fois médiateur de la paix. Ce fut en récompense de ces bons offices, et pour assurer la neutralité du marquis d'Este, que les Vénitiens lui rendirent, en 1438, la Polésine de Rovigo, le tenant quitte de soixante mille florins qu'ils lui avaient prêtés sur cette hypothèque. D'autre part, le duc Philippe-Marie Visconti avait pris pour lui une si grande affection, que, l'ayant appelé à Milan, et suivant en tout ses conseils, il donnait à entendre qu'il le nommerait son successeur. Ceux qui attendaient avec impatience la vacance du trône ducal pour changer le gouvernement, virent avec une extrême défiance cette faveur du marquis d'Este; et Nicolas III, probablement empoisonné, mourut en peu d'heures à Milan, le 26 décembre 1441. Il laissa deux fils naturels, Lionel et Borso ; et deux légitimes, Hercule et Sigismond; mais les derniers étant en bas âge, il appela les premiers à la succession, ce qui fut confirmé par le pape. La conduite politique de Nicolas III n'est pas sans reproche; l'assassinat d'Ottobon Terzi est une tache sur sa vie ; mais la protection qu'il accorda aux lettres, lui a concilié le respect de tous les savants. Il rouvrit, en 1402, l'université de Ferrare, que son père Albert avait fondée, mais que le conseil de régence avait supprimée pendant sa minorité; il en fonda une autre à Parme, pendant le temps que cette ville lui fut soumise. Il attira à sa cour, par de magnifiques récompenses, les hommes les plus distingués de son temps, entr'autres Guarino de Vérone, et Jean Aurispa; enfin, il communiqua le goût des lettres à ses fils, et il leur inspira le désir de distinguer Ferrare entre toutes les villes d'Italie comme la vraie patrie des poètes et des savants.—LIONEL, fils naturel et successeur de Nicolas III, régna de 1441 à 1450. Son règne ne fut marqué par aucune conquête, aucune révolution, ni aucun grand évènement politique ; mais nul prince de la maison d'Este ne s'est plus fait chérir de ses contemporains, par l'amabilité de son caractère, les charmes de son esprit, ou les grâces

de ses manières. Nul n'a mieux mérité de ses sujets, dont il fit fleurir le commerce et l'industrie, et dont il accrut rapidement la prospérité; aucun enfin n'a rendu aux lettres de plus grands services. Il les aimait uniquement, mettait toute sa gloire à hâter leurs progrès, et s'était lui-même fait un nom par son éloquence dans les deux langues latine et italienne. Il était en correspondance avec tous les grands hommes dont s'honorait alors l'Italie; aussi trouve-t-on de ses Lettres dans les Recueils de Poggio, de Philelphe, de François Barbaro, d'Ambroise le Camaldule, et de son instituteur Guarino. Il vivait avec eux en frère, et il contribua plus qu'aucun autre prince à donner à la littérature ancienne cette impulsion qui a distingué le 15e. siècle d'une manière si brillante. Lionel d'Este avait épousé, en 1435, la fille de Jean-François Gonzague, marquis de Mantoue; il en eut un fils nommé Nicolas; mais ce fils était encore en bas âge, lorsque Lionel mourut, le 1er. octobre 1450. Son frère Borso lui succéda. S. S—I.

ESTE (BORSO, marquis D'), premier duc de Ferrare et de Modène, fils naturel de Nicolas III, recueillit, en 1453, la succession de la maison d'Este. Il eut, comme Lionel, une prédilection marquée pour les savants, il leur accorda de magnifiques récompenses, et les distinctions les plus flatteuses. Dans le 15e. siècle, les souverains d'Italie, au lieu d'ambitionner la gloire des conquêtes, ne rivalisaient plus entr'eux que dans la protection qu'ils accordaient aux lettres et aux arts. Le goût du luxe, de la mollesse, et de la magnificence contribuant peut-être autant que la modération des princes, à ce changement dans les mœurs nationales. Les historiens ne nous apprennent autre chose sur les souverains, à cette époque, que la pompe qu'ils déployèrent dans leurs voyages, et la magnificence dont ils donnèrent l'exemple dans les fêtes de leur cour. Borso ne le céda, dans ces brillantes *fantaisies*, à aucun autre souverain de l'Italie; mais comme le luxe des arts n'est jamais si ruineux pour un état que celui des armes, et comme Borso n'entretenait ni armée ni forteresse, il n'épuisa point ses finances par tout ce faste; le commerce, l'agriculture et les manufactures prospérèrent sous son gouvernement, et sa justice, autant que sa libéralité, firent chérir sa mémoire. La magnificence de Borso fit aussi des conquêtes; ce fut par elle qu'il acquit les titres et les honneurs nouveaux qu'il transmit à la maison d'Este. L'empereur Frédéric III fut si enchanté de l'accueil que Borso lui avait fait à son passage à Ferrare, qu'il lui accorda, le 18 avril 1452, les titres de duc de Modène et de Reggio, et de comte de Rovigo et de Comacchio. Borso n'avait pu faire comprendre dans ces investitures l'état de Ferrare, qui relevait de l'Eglise; mais il s'adressa au pontife Pie II, pour faire ériger aussi Ferrare en duché. Ses négociations avec la cour de Rome furent long-temps infructueuses. Enfin, Paul II lui accorda, le 14 avril 1471, l'investiture qu'il désirait. Le nouveau duc n'en jouit pas long-temps; comme il revenait de Rome, où il avait été couronné par le pape, il mourut, le 20 août de la même année. S. S—I.

ESTE (HERCULE I), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, et successeur de Borso, régna de 1471 à 1505. Pendant que les deux fils naturels de Nicolas III régnaient l'un après l'autre à Ferrare et à

Modène, Hercule s'exerçait aux armes pour se mettre en état de gouverner à son tour. Dans le royaume de Naples il servit tour à tour le roi Ferdinand et le duc d'Anjou. En 1467 il accompagna Barthélemi Coleone, général des Vénitiens, dans son expédition contre Florence, et il y fut blessé de manière à demeurer boîteux toute sa vie. Cependant il était de retour à Ferrare en 1471, au moment de la mort du duc Borso, et il s'empara de la souveraineté à laquelle prétendait aussi Nicolas, fils de son frère Lionel. Hercule le prévint, et Nicolas ayant cinq ans après excité quelques mouvements à Ferrare, Hercule lui fit trancher la tête, et fit pendre la plupart de ses adhérents. Le nouveau duc épousa en 1473 Léonore d'Arragon, fille de Ferdinand, roi de Naples. Cette alliance ne l'empêcha pas de se mettre en 1478 à la solde des Florentins pour combattre son beau-frère. En continuant sur le trône ducal le métier de *condottière*, Hercule voulait conserver une armée qui pût servir ensuite à le défendre. Il en eut besoin en 1482. Les Vénitiens, au mépris de leurs anciennes alliances, se liguèrent avec Sixte IV pour dépouiller la maison d'Este de ses états. Le duc de Milan, les Florentins et le roi de Naples s'armèrent pour le défendre; la guerre devint générale en Italie. Les deux ligues furent ébranlées par des défections imprévues; Sixte IV quitta les Vénitiens pour s'allier à Hercule; mais à son tour Louis-le-Maure, régent du Milanais, trahit le duc de Ferrare; et celui-ci, après avoir vu ses états long-temps ravagés par des forces supérieures, fut obligé de conclure le 7 août 1484 une paix désavantageuse, par laquelle il abandonnait aux Vénitiens la Polésine de Rovigo. Après avoir terminé cette guerre, Hercule ne songea plus qu'à faire observer la neutralité dans ses états. Il y réussit pendant vingt-un ans qu'il régna encore, quoique ce fût précisément l'époque des plus grandes révolutions de l'Italie. Le duc de Ferrare demeura spectateur indifférent de l'expédition de Charles VIII à Naples, et il ne voulut entrer dans aucune des ligues formées pour ou contre lui. Il s'occupa pendant ce temps à faire prospérer ses états, à orner sa capitale par tout le luxe des arts et à rendre sa cour brillante. Ferrare fut pendant son règne la ville d'Italie où l'on vit réunis les plus grands poètes et les littérateurs les plus distingués. Le Boïardo, comte de Scandiano, auteur du Roland amoureux, fut traité par Hercule d'Este comme un ami en même temps et comme un ministre. L'Arioste, beaucoup plus jeune que lui, fut admis à la faveur du duc, et demeura pour toujours attaché à sa famille. Deux Strozzi, émigrés de Florence, François Bello, plus connu sous le nom du *Cieco da Ferrara*, Nicolas Lelio Cosmico et d'autres poètes encore par lesquels le siècle de Léon X est devenu célèbre, faisaient l'ornement de la cour de Ferrare. Hercule Ier. mourut le 25 janvier 1505, laissant trois fils légitimes et deux filles, Alfonse qui lui succéda, Ferdinand et Hippolite qui fut cardinal; Béatrix qui épousa Louis-le-Maure, duc de Milan, et Isabelle qui fut mariée à Jean-François de Gonzague, duc de Mantoue. S. S—i.

ESTE (Alfonse Ier.), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Hercule Ier., régna de 1505 à 1534. Il avait épousé en 1491 Anne, sœur de Jean Galeas Sforce, duc de Milan, et après la mort de celle-ci il épousa en 1502 la fameuse Lucrèce

Borgia, qui par son esprit, par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres, et par l'éclat dont elle entoura la cour de Ferrare, fit en partie oublier l'opprobre de sa première vie. (*Voy.* Lucrèce BORGIA). En 1505 Alfonse, qui avait visité les cours de France, d'Espagne et d'Angleterre, reçut dans ce dernier pays la nouvelle de la maladie de son père; il ne put arriver à Ferrare qu'après la mort d'Hercule Ier.; cependant il n'éprouva point de difficulté à recueillir sa succession. Son frère Hippolite avait été nommé cardinal l'année précédente; c'est à lui que l'Arioste était attaché; mais ce patron n'était guère digne du grand poète qu'il était appelé à protéger. Rival en amour de son frère naturel don Jules, Hippolite entendit la dame ferraroise, objet de leur passion commune, vanter la beauté des yeux de don Jules qu'elle avait préféré. Furieux, il fit entourer son frère par des assassins dans une partie de chasse, le fit descendre de cheval, et lui fit arracher en sa présence ces yeux qui avaient excité une jalousie aussi féroce. Cet attentat souleva d'horreur toute la famille d'Este et toute la ville de Ferrare; cependant Alfonse le laissa complètement impuni; mais son frère Ferdinand, unissant l'ambition au ressentiment, voulut détrôner Alfonse pour punir plus sûrement Hippolite. Il conspira en 1506 avec Jules contre les jours du duc; leur complot fut découvert; ils se reconnurent coupables, et furent condamnés à mort. Au moment où la hache des bourreaux était suspendue sur la tête des deux frères, Alfonse commua leur peine en une prison perpétuelle. Ferdinand mourut dans les fers en 1540. Jules, après une captivité de cinquante-quatre ans, recouvra sa liberté. Alfonse n'avait point adopté le système pacifique de son père, et peut-être l'état de l'Italie, déchirée par de violentes révolutions, ne permettait-il point de demeurer neutre. Alfonse avait du talent pour la guerre; il avait perfectionné l'art de fondre les canons, et son artillerie était supérieure à celle de tous les autres princes. Il entra en 1509 dans la ligue de Cambrai, et Jules II le nomma gonfalonier de l'église romaine; il reconquit sur les Vénitiens la Polésine de Rovigo, et obtint de Maximilien l'investiture d'Este et de Montagnana, ancien patrimoine de sa famille, qu'elle avait perdu depuis long-temps. A la fin de l'année une flotte vénitienne, commandée par Ange Trévisani, prit et pilla Comacchio, remonta le Pô, et répandit l'épouvante dans tout le Ferrarais; mais Alfonse, avec son frère Hippolite, réussit à l'enfermer entre des batteries établies sur les digues du fleuve, et la flotte presque entière fut prise ou brûlée le 22 décembre 1509. Les poètes les plus illustres de l'Italie ont célébré cette victoire. Cependant le bouillant Jules II abandonna bientôt la ligue de Cambrai pour prendre la defense des Vénitiens, et comme il ne put engager le duc Alfonse à changer avec lui de parti, il fulmina contre lui le 9 août 1510 les censures et les excommunications les plus rigoureuses, le déclarant déchu de la souveraineté de Ferrare et de tous les fiefs qu'il tenait de l'Eglise. Dix jours après la ville de Modène fut enlevée au duc par l'armée pontificale; les châteaux de Carpi, San Felice et Finale furent aussi conquis, et Alfonse se vit menacé jusque dans sa capitale. Maximilien retirait ses troupes de l'Italie, et pour complaire au pape il reçut en dépôt la

ville de Modène enlevée à son allié. Les Espagnols s'étaient joints à Jules II; les Français seuls demeuraient fidèles au duc de Ferrare, et Alfonse leur assura par son artillerie la victoire de Ravenne, le 11 avril 1512. Immédiatement après cette victoire, les Français menacés au-delà des monts furent obligés d'évacuer l'Italie. Alfonse, demeuré sans défense au milieu de ses ennemis, rechercha la paix par l'entremise de Fabrice Colonne, général du pape, qu'il avait fait prisonnier, et qu'il avait traité avec beaucoup de générosité. Trompé par les promesses de Jules II, Alfonse se rendit à Rome pour se soumettre au pontife; mais pendant ce temps celui-ci fit avancer ses armées contre Ferrare, et il aurait arrêté le duc lui-même si les Colonne ne l'avaient fait sortir de Rome à main armée. Jules II mourut sur ces entrefaites, et Léon X, qui lui succéda, permit au duc de Ferrare d'exercer à son couronnement les fonctions de gonfalonier de l'Eglise; mais il refusa de lui rendre les villes de Modène et de Reggio : obligé de le promettre par François Ier. qui protégeait la maison d'Este, il manqua, pour s'y soustraire aux engagements les plus formels; il tenta même en 1519 de surprendre Ferrare au milieu de la paix, et en 1520 il voulut faire assassiner Alfonse par le capitaine de ses gardes. Hubert Gambara, protonotaire apostolique, qui avait voulu séduire ce capitaine, fut à cette occasion fait cardinal. Les lettres de la cour de Rome relatives à cet assassinat sont conservées dans les archives de la maison d'Este. Alfonse demeuré neutre jusqu'alors, recommença la guerre en 1521, pour délivrer le maréchal de Lescun assiégé dans Parme par Prosper Colonne. Son attaque inattendue sauva les Français, dont la situation était alors très critique en Italie; mais bientôt les échecs éprouvés par Lautrec exposèrent le duc de Ferrare au dernier danger. Il était déjà excommunié par le pape et entouré par les armées de l'empire et de l'Eglise. Il préparait sa défense avec intrépidité lorsque Léon X mourut le 1er. décembre 1521, et cet évènement sauva la maison d'Este d'une ruine qui paraissait inévitable. Alfonse fit alors frapper une médaille où l'on voyait un homme arrachant un agneau des griffes d'un lion, avec cette inscription *De manu leonis*. Entrant aussitôt en campagne il recouvra Bondeno, Finale, San Felice, les montagnes du Modenèse, la Garfagnane, Lugo et Bagnacavallo. Le pape Adrien VI leva les censures prononcées contre le duc. A sa mort Alfonse recouvra encore en 1523 Reggio et Rubiera. Clément VII, il est vrai, parut hériter de la haine de son oncle Léon X contre la maison d'Este; il lui retint Modène, et chercha en même temps à lui enlever les états qui lui restaient; mais Alfonse sut tour à tour s'assurer la protection des Français et de Charles-Quint, et ni l'un ni l'autre ne voulurent l'abandonner à l'ambition du pape. Le duc profita de la prise de Rome pour recouvrer Modène le 5 juin 1527; et lorsque la paix fut rétablie en Italie, Charles-Quint prononça enfin, le 21 avril 1531, une sentence impériale qui confirma les droits de la maison d'Este sur Modène, Reggio et Rubiera. Ces villes, occupées par des commissaires impériaux, furent rendues au duc, et la souveraineté de sa maison fut consolidée. Alfonse Ier. mourut le 31 octobre 1534, un mois après Clément VII. Aucun souverain d'Italie ne réunit dans son

siècle au même degré que lui la gloire militaire aux talents politiques; aucun n'a été entouré de plus grands hommes, et aucun n'a été célébré par des poètes plus illustres; l'Arioste fut le plus illustre de tous. Le fils aîné d'Alfonse, Hercule II, lui succéda.

S. S—I.

ESTE (HERCULE II), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Alfonse Ier., régna de 1534 à 1559. Il avait dû épouser en 1526 la fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite, qui fut ensuite gouvernante des Pays-Bas; mais deux ans après il contracta un mariage plus illustre encore. Il épousa Renée de France, fille de Louis XII, et sœur de la femme de François Ier. Cette princesse lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Elle fut, aussi bien que Hercule II et ses enfants, une protectrice zélée des lettres; mais son attachement pour Calvin, qui pendant son séjour à Ferrare en 1535 l'instruisit dans la réforme, lui attira beaucoup de persécutions pendant la vie, et surtout après la mort de son mari. La grande prépondérance que Charles-Quint avait obtenue en Italie ne permettait plus aux princes de cette contrée de jouer un rôle dans la politique ou la guerre. Hercule II s'efforçait par la plus scrupuleuse déférence de complaire au monarque autrichien. Cependant son frère Hippolite le jeune, cardinal d'Este, avait pris à la cour de Rome la protection de la France pour assurer au besoin à sa maison l'appui de cette couronne. Ce prélat, qui éleva la superbe *villa* d'Este à Tivoli, était le prince le plus magnifique et le plus grand protecteur des lettres de son siècle. (*Voy.* FERRARE, Hippolite, cardinal de). Ce fut seulement après l'abdication de Charles-Quint qu'Hercule II s'efforça de recouvrer quelque indépendance; il entra même en 1556 dans une ligue avec le pape et les Français contre les Espagnols; mais le duc de Guise, son gendre, qui conduisit en Italie l'armée de Henri II, fut bientôt obligé de se retirer. Le duc de Ferrare fut alors attaqué par ceux de Parme et de Toscane, qui obéissaient aveuglément à Philippe II, et Hercule se trouva heureux de faire, le 22 avril 1558, une paix désavantageuse avec le roi d'Espagne. Hercule, après avoir fait épouser à son fils Alfonse II Lucrèce de Médicis, fille de Cosme Ier., duc de Florence, mourut le 3 octobre 1559. — Son fils aîné, ALFONSE II, lui succéda. Il était en France lorsque son père mourut; il avait combattu lui-même dans le tournoi où Henri II fut tué; il revint en hâte à Ferrare, où il fit son entrée solennelle le 26 novembre 1559; il avait, comme ses ancêtres, le goût des lettres, mais bien plus encore qu'eux celui des fêtes et de la magnificence. A la cour de Ferrare, pendant tout son règne, on parut ne songer qu'aux joûtes et aux tournois, au luxe et à la vanité. Des disputes de préséance avec le grand-duc de Toscane, des efforts dispendieux pour acheter les suffrages des Polonais en 1575 et obtenir la couronne de ce royaume, comprirent toute la carrière politique d'Alfonse II. Il épuisa ainsi ses finances, quoiqu'il eût toujours joui d'une profonde paix, et pour continuer les fêtes de sa cour, il fut obligé d'accabler ses sujets d'impositions. Alfonse II se maria trois fois, en 1558 avec Lucrèce de Médicis, en 1565 avec Barbe d'Autriche, fille de Ferdinand Ier., et en 1579 avec Marguerite de Gonzague, fille du duc de Mantoue. Il n'eut d'enfants d'au-

cune de ces femmes, et la ligne légitime de la maison d'Este finissant en lui, il appela à lui succéder don César, son cousin, fils d'un fils naturel d'Alfonse Ier. Le pape Grégoire XIV était sur le point de sanctionner ces dispositions lorsqu'il mourut en 1591. Ses successeurs profitèrent de l'extinction de la ligne légitime pour dépouiller la maison d'Este de tous les fiefs qu'elle tenait de l'Eglise. La cour d'Alfonse II et celle du cardinal Louis d'Este, son frère, était décorée par tous les premiers poètes et tous les hommes les plus célèbres de l'Italie. Le Tasse était au nombre de ses courtisans; mais le Tasse, détenu pendant sept ans entiers à l'hôpital des fous pour avoir aimé Léonore, sœur du duc Alfonse, ou peut-être pour avoir blessé, dans son emportement, l'orgueil de ce prince, ne réveille que des souvenirs tristes ou honteux pour la maison d'Este. Alfonse II mourut le 27 octobre 1597. S. S—I.

ESTE (César), duc de Modène et de Reggio, fils d'un fils naturel d'Alfonse Ier., régna à Modène de 1597 à 1628. Quoique Alfonse, père de César, ne fût pas légitime, on croyait qu'après sa naissance Alfonse Ier. avait épousé Laura Eustochia sa mère; il lui avait fait porter le nom de la maison d'Este, et il lui avait fait épouser Julie de la Rovère, fille du duc d'Urbin. César, né de ce mariage, était considéré depuis quelque temps comme l'héritier présomptif des deux duchés, et à la mort de son cousin Alfonse II, le 27 octobre 1597, il fut élu et proclamé duc par les magistrats de Ferrare. Mais Clément VIII, qui occupait alors le siége pontifical, se hâta, dès qu'il apprit la mort d'Alfonse II, de déclarer tous les fiefs ecclésiastiques de la maison d'Este dévolus au Saint-Siége, par l'extinction de la ligne légitime. Cependant Ferrare avait été érigée en duché en faveur de Borso d'Este, qui était bâtard, et la maison d'Este tenait ses droits bien moins des investitures du Saint-Siége que des élections du peuple. Jean-François Aldobrandin, neveu du pape, marcha ensuite sur Ferrare avec vingt-cinq mille hommes de mauvaises milices pontificales, et César, qui n'avait ni résolution ni caractère, ne sut tirer aucun parti des ressources d'un état avec les forces duquel Alphonse Ier. avait lutté vingt-cinq ans contre trois papes guerriers. Il demanda immédiatement à traiter, et cédant lâchement à l'Eglise Ferrare et tous ses fiefs ecclésiastiques, il se retira le 13 janvier 1598 à Modène, et il ne conserva, de l'ancien héritage de sa famille dans l'état de Ferrare, que les palais et les campagnes qu'elle y possédait. Après ce honteux accord, lorsque le pape vint prendre possession de Ferrare, César s'avança au-devant de lui jusqu'à Rimini pour lui baiser les pieds. En retour de tant d'humiliations, il obtint le chapeau de cardinal pour son frère Alexandre. Heureusement que l'empereur ne contesta point à César le droit de succéder dans les fiefs impériaux de sa famille; mais les Lucquois lui disputèrent la Garfagnane, province dépendante de la maison d'Este depuis l'année 1429. Le duc de Modène eut à cette occasion deux guerres à soutenir contre la république de Lucque, en 1602 et 1613; elles furent terminées par l'arbitrage de la cour d'Espagne, en rétablissant les anciennes limites. César d'Este avait épousé Virginie de Médicis, dont il eut six enfants. Ce prince manquait de résolution et d'habileté; mais il avait en revanche une douceur, une clémence et un amour de la paix qui le rendirent

cher à ses sujets. Il mourut le 11 décembre 1628. — ALFONSE III, son fils aîné, qui lui succéda, avait épousé en 1608 Isabelle de Savoie, et la perdit en 1626. Ce prince, dont le tempérament était violent et emporté, faisait redouter à ses sujets un gouvernement dur et tyrannique. Mais son caractère fut changé par la mort de sa femme, qu'il aimait avec passion, et à peine avait-il régné six mois, que, faisant son testament, il céda le duché de Modène et de Reggio, le 24 juillet 1629, à François, son fils aîné; il pourvut d'apanages ses quatre autres fils, et il se retira dans un couvent du Tyrol, où il prit l'habit de capucin, sous le nom de frère Jean-Baptiste de Modène. Il y donna, depuis et jusqu'à la fin de sa vie, des preuves éclatantes de son zèle, de sa piété et de sa vertu.

S. S—I.

ESTE (FRANÇOIS Ier.), duc de Modène et de Reggio, fils et successeur d'Alfonse III, s'attacha, au commencement de son règne, aux intérêts de la monarchie espagnole. Quoiqu'il eût épousé en 1631 Marie Farnèse, sœur d'Edouard, duc de Parme et de Plaisance, il fit en 1635 la guerre à ce prince pour complaire au roi d'Espagne. Celui-ci, pour le récompenser, céda au duc de Modène, en 1636, la principauté de Correggio que l'empereur avait confisquée sur don Cyrus, dernier héritier de cette maison, et vendue ensuite à l'Espagne. Mais la maison d'Autriche, lente dans tous ses mouvements et infidèle dans ses promesses, ne savait pas conserver ses alliés. Le duc de Modène abandonna son parti en 1647 pour s'attacher à la France, et malgré les revers qu'à cette occasion il éprouva en 1649, il demeura fidèle aux Français jusqu'à la fin de sa vie. Il fit épouser à son fils Alfonse IV Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, et sœur de la princesse de Conti, et il s'engagea ouvertement dans la guerre entre la France et la maison d'Autriche, comme allié de la première et de la maison de Savoie. Nommé généralissime des armées françaises en Italie, il prit Valenza aux Espagnols en 1656, et Mortara en 1658. Il ravagea le duché de Mantoue et le Milanez, et obtint la réputation d'un bon capitaine; en même temps il se faisait aimer de ses peuples, et il développait, pour l'administration comme pour la guerre, des talents qui étaient long-temps demeurés cachés. Mais à la suite du siége de Mortara, il contracta dans ce canton malsain une maladie dont il mourut le 14 octobre 1658, à l'âge de quarante-huit ans, laissant trois fils après lui, dont l'aîné, Alfonse IV, lui succéda. — ALFONSE IV hérita non seulement des états de son père, mais aussi du commandement des armées françaises en Italie. Cependant lorsque le cardinal Mazarin prévit une paix prochaine de la France avec l'Espagne, il engagea sous main le duc de Modène à traiter le premier. Alfonse IV suivit ce conseil, et signa, le 11 mars 1659, une paix particulière avec l'Espagne, qui fut confirmée par le traité des Pyrénées, du 7 novembre de la même année. Le frère d'Alfonse, Alméric d'Este, auquel le cardinal Mazarin destinait sa nièce Hortense Mancini et l'héritage de son immense fortune, fut enlevé à Paros par une maladie, le 16 novembre 1660, comme il faisait la guerre aux Turks. Alfonse ne lui survécut pas deux ans; il mourut le 16 juillet 1662, à l'âge de vingt-huit ans, d'une attaque de goutte, laissant un fils et une fille en bas âge,

François II, qui lui succéda, et Marie Béatrix, qui épousa ensuite Jacques II, roi d'Angleterre. — François II demeura jusqu'en 1676 sous la tutelle de sa mère, Laure Martinozzi, dont le gouvernement sage et doux la fit chérir de ses sujets. Cependant cette princesse fut sur le point de faire la guerre à la duchesse régente de Mantoue, pour assurer ses droits sur quelques îles du Pô, entre les deux états. Lorsqu'elle eut résigné la tutelle, elle se retira à Rome pour y vivre loin des affaires, et y mourut en 1687. François II était d'un tempérament faible et maladif, qui l'empêchait de s'appliquer aux affaires. Lorsqu'il sortit de sous la tutelle de sa mère, il confia son autorité presque entière à son frère naturel don César, qui, pour le tenir mieux dans la dépendance, l'empêcha long-temps de se marier. Enfin François II épousa, le 14 juillet 1692, Marguerite Farnèse, fille de Ranuce II, duc de Parme; mais il mourut deux ans après, le 6 septembre 1694, sans en avoir eu d'enfants. Son oncle Renaud, qui était alors cardinal, lui succéda. S. S—I.

ESTE (RENAUD), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, prince de Correggio, était cardinal lorsque l'extinction de la branche aînée de sa famille l'appela en 1694 à succéder au trône ducal de Modène. L'année suivante il déposa la pourpre, et il épousa Charlotte-Félicité de Brunswick, fille du duc de Hanovre, en sorte que les deux branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070, furent réunies par ce mariage. La sœur de la nouvelle duchesse de Modène ayant épousé Joseph Ier., roi des Romains, le duc Renaud entra dans l'alliance de la maison d'Autriche pendant la guerre de la succession d'Espagne. Mais bientôt tous ses états furent envahis par les Français, et lui-même vint se réfugier à Bologne pour attendre l'issue d'une guerre à laquelle il ne prenait point de part. Il fut en effet rétabli à Modène, en 1707, par les armées impériales, et en 1718, l'empereur Joseph lui vendit le petit duché de la Mirandole, qu'il avait confisqué sur François Pic, dernier prince de ce nom. L'empereur fit aussi des tentatives pour lui faire rendre par le Saint-Siége le comté de Comacchio, que la maison d'Este possédait dès l'an 1354 par une investiture impériale, et qui avait cependant été réuni à la chambre apostolique avec le duché de Ferrare après la mort d'Alfonse II. Mais les droits de la maison d'Este au comté de Comacchio furent laissés en suspens, et l'Eglise est demeurée en possession de ce petit état. Une nouvelle guerre ayant ramené en 1734 les armées françaises en Italie pour régler la succession Farnèse, et rétablir le royaume de Naples, les états de Modène et de Reggio furent de nouveau occupés par les Français, et le duc avec sa famille retourna s'établir à Bologne. Rentré dans sa capitale en 1736, il y mourut le 26 octobre 1737, âgé de quatre-vingt-deux ans. Son fils François III lui succéda: de ses trois filles une seule avait été mariée, et était veuve du duc de Parme. S. S—I.

ESTE (FRANÇOIS III), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, avait épousé Charlotte-Aglaé, fille du duc Philippe d'Orléans, et en avait déjà deux fils et quatre filles, lorsqu'en 1737 il succéda à son père. Il était à Vienne lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, et il avait fait une campagne contre les Turks. A son retour à Modène, il s'efforça de rétablir les finances de l'état, ruinées par les

précédentes guerres dont la Lombardie avait été le théâtre, et il fit épouser à son fils, Hercule Renaud, Marie-Thérèse Cybo, duchesse de Massa et Carrara, étendant par cette alliance les états de la maison d'Este jusqu'à la mer. Mais la guerre, qui bientôt après s'alluma dans toute l'Europe contre Marie-Thérèse d'Autriche, exposa l'état de Modène à de nouveaux ravages, et força son souverain à s'en éloigner. François III accepta le commandement des armées espagnoles en Italie; il fit à leur tête la guerre dans l'état pontifical, le royaume de Naples, le Milanais, la Ligurie et le Piémont; mais pendant ce temps, ses états étaient occupés par les armées autrichiennes ou celles du roi de Sardaigne; et lorsqu'il y rentra en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il les trouva ruinés et dépeuplés par le long séjour des ennemis et leurs fréquentes contributions. François III a mérité quelque gloire par la protection qu'il accorda aux hommes de lettres : Muratori et Tiraboschi, tous deux ses sujets, furent aussi ses pensionnaires. D'autre part, on lui reproche d'avoir arrêté la prospérité renaissante de ses états par la pesanteur des contributions qu'il leur imposait, et le mauvais système de ses finances. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, le 23 février 1780 : son fils Hercule Renaud lui succéda.

S. S—I

ESTE (Hercule III), dernier duc de Modène, Reggio et la Mirandole, marié dès l'an 1741, était déjà parvenu à un âge avancé lorsqu'en 1780 il succéda à son père. Il n'avait eu de son mariage avec la duchesse de Massa qu'une seule fille, Marie-Béatrix, et, le 14 octobre 1771, il l'avait donnée en mariage à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, nommé à cette occasion gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Cette princesse, dernier rejeton de la maison d'Este, s'est retirée à Vienne après la ruine de sa famille; elle est mère de l'impératrice actuelle d'Autriche. Le dernier duc de Modène, pendant son administration, amassa des trésors considérables; ce goût d'accumuler détacha de lui ses sujets, et les disposa plus que les autres Lombards à désirer une révolution. A l'approche des armées françaises, au mois de mai 1796, Hercule III s'enfuit à Venise où il avait déjà fait transporter son trésor. Les duchés de Modène et de Reggio entrèrent le 9 juillet 1797 dans la fédération cisalpine; la maison d'Este fut définitivement dépouillée de cette souveraineté par le traité de Campo-Formio du 17 octobre de la même année. Le Brisgau fut promis par l'Autriche en dédommagement au duc Hercule III; mais ce prince mourut à Trieste avant de jouir de cette nouvelle souveraineté.

S. S—I.

ESTELLA (Diogo), originaire d'Estella, dans la Navarre, naquit en Portugal; il prit de bonne heure l'habit de franciscain, et consacra ses talents à la prédication et à la composition de quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès, mais dont aujourd'hui personne ne se souvient. Il est auteur : I. d'un *Commentaire latin* sur l'Evangile de Saint Luc, dont la première édition parut en 1578, à Alcala de Hénarès, en 2 vol. in-fol. L'ouvrage ayant été mis à l'index de Rome, et censuré par quelques théologiens espagnols, on en donna à Venise, en 1582, une édition corrigée; il y en a plusieurs réimpressions. II. D'une *Rhétorique ecclésiastique*, ou *Traité de l'art du prédicateur*. Cet ouvrage est en latin; il a été imprimé plusieurs fois, et, entre autres, à la suite du

Commentaire sur Saint Luc, de l'édition de Lyon, 1592. III. D'un *Commentaire latin* sur le Psaume 136, *Super flumina;* il se trouve après la *Rhétorique ecclésiastique* de l'édition de Cologne 1586. IV. D'un *Traité ascétique*, en espagnol, *sur la vanité du monde*, dont les éditions sont fort nombreuses, et que Chaudière a traduit en français. V. De *Méditations très dévotes sur l'Amour de Dieu*, écrites en espagnol, traduites en latin, en italien, et par Chapuis en français, ce même Chapuis qui a traduit tant d'autres livres qui ne sont pas livres de dévotion. VI. Du *Mépris du monde*, et de la *Vie de St. Jean l'Evangéliste*, en espagnol. Le Père Estella mourut en 1590. B—ss.

ESTERHAZY. Cette famille fait remonter son origine à Paul d'Ostoras, qui vivait dans le milieu du dixième siècle. Elle a fourni, pendant huit cents ans, un grand nombre d'hommes illustres qui ont attaché leur nom à l'histoire de la Hongrie et à celle de la maison d'Autriche, qui l'a comblée de bienfaits, d'honneurs et de richesses. Parmi ces personnages nous ne nommerons que les trois qui se sont aussi placés dans les rangs des hommes-de-lettres, et un quatrième qui est célèbre par la protection qu'il accorda aux arts. — Nicolas Esterhazy de Galantha, surnom que cette famille porte de la seigneurie de Galantha, que le roi Sigismond lui conféra en 1421, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé, très jeune encore, chanoine à Strigonie ou Gran, et évêque de Trau dans la Dalmatie hongroise; enfin, en 1688, évêque de Finen. Il passa pour un homme vraiment religieux et attaché à ses devoirs. On a de lui quelques ouvrages théologiques, peu connus hors de la Hongrie. Il mourut dans un âge peu avancé, en 1693. — Paul IV, Esterhazy de Galantha, le plus célèbre de cette famille, et un des plus grands capitaines dont les fastes de la monarchie autrichienne fassent mention, était fils de Nicolas Esterhazy, de la troisième branche de cette maison, de celle qui a obtenu la plus grande illustration. Il naquit le 7 septembre 1635, à Kiss-Marton ou Eisenstadt, et montra des talents si précoces, qu'à l'âge de huit ans il publia déjà des livres. Il préféra à la carrière littéraire celle des armes, où il se distingua bientôt. Il avait à peine vingt ans, lorsque l'empereur Ferdinand lui conféra la charge de gouverneur de Soprony ou Œdenbourg; il n'en avait pas trente, lorsqu'il parvint au grade de feld maréchal-général. Sa bravoure brilla dans les affaires d'Essek, des Cinq-Eglises et de Kanisa: dans la dernière une balle atteignit son chapeau. Il s'empara des forteresses de Segedin, Bartz, Turbek et Babotso, qui étaient alors au pouvoir des Turks, et partagea avec le célèbre Montecuculli la gloire dont la bataille de Saint-Gothard, quoique indécise, couvrit les armées autrichiennes en 1664. La paix ayant été signée six mois après, l'empereur donna au comte Esterhazy le commandement des frontières, place de confiance, parce que la maison d'Autriche, dont la domination était encore peu assurée en Hongrie, devait pouvoir compter sur la fidélité de celui qui en était revêtu, afin qu'il maintînt dans le devoir les nombreux mécontents que le pays renfermait, et qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug. L'empereur ne fut pas trompé dans son choix; Esterhazy combattit la faction de Tékéli, sur laquelle il remporta la victoire de Gyor-

ki, où il fut lui-même grièvement blessé; il imposa, par son autorité, au parti qui, à la diète, contrariait les projets de la maison d'Autriche, et contribua, en 1687, à faire déclarer la couronne héréditaire, de mâle en mâle, dans la maison d'Habsbourg. Plus tard il résista aux sollicitations du prince Rakoczi, qui tenta en vain de l'entraîner dans son parti. Il rendit à son souverain un service non moins éclatant, en contribuant en 1683 à délivrer Vienne, assiégée par les Turks, et en leur enlevant en 1686 Bude, capitale de la Hongrie, dont ils étaient maîtres depuis 1541. Ce fut cette conquête qui affermit véritablement le pouvoir de la maison d'Autriche. Tant de services ne restèrent pas sans récompense. La diète de 1681 ayant élu le comte Esterhazy gouverneur-général de la Hongrie, l'empereur témoigna la satisfaction que lui causa ce choix, en demandant pour le nouveau gouverneur l'ordre de la Toison-d'Or, dont le roi d'Espagne, comme chef de la maison, disposait alors seul. Le 7 décembre 1687, l'empereur l'éleva, pour lui et ses descendants mâles et premiers-nés, à la dignité de prince du St.-Empire romain, et, quoique cette dignité ne fût qu'un simple titre, aussi longtemps que la maison d'Esterhazy n'eut pas acquis une principauté immédiate en Allemagne, ce qu'elle ne réussit à faire qu'en 1804; cependant l'empereur Charles VI accorda en 1712 au prince Paul l'insigne prérogative de frapper monnaie à son effigie, et celle de conférer la noblesse. Au milieu de ces honneurs, Esterhazy n'oublia pas les intérêts de sa fortune; il acheta les biens confisqués de la famille Nadasdy, et plusieurs seigneuries et terres en Hongrie et en Autriche. Il rebâtit le château d'Eisenstadt, sa résidence, et le rendit digne d'être la demeure d'un grand prince; il fortifia celui de Forchenstein, que son père avait fait construire en 1635, et y forma une collection de tableaux. Les églises et couvents d'Eisenstadt, de Tyrnau et d'autres endroits renferment des monuments de sa libéralité. Les fondations qu'il fit prouvent son amour pour les lettres : il affectionnait surtout la poésie et l'histoire. Les ouvrages qu'il a laissés portent témoignage à sa piété, et surtout à sa dévotion pour la vierge Marie : plusieurs de ces écrits traitent de l'immaculée conception de la mère de Dieu; il est aussi l'auteur de la traduction hongroise de l'*Atlas Marianus*, ou *Recueil* de descriptions des images miraculeuses de Notre-Dame en Hongrie et ailleurs, qui a été publié à Tyrnau, in-fol. Le prince Paul Esterhazy mourut le 26 mars 1713. — Nicolas ESTERHAZY DE GALANTHA, qui a vécu à la fin du 16e. siècle, a été un des grands promoteurs du luthéranisme, pour lequel il ne montra pas moins de zèle que la plupart des membres de cette maison en ont manifesté pour la religion de leurs pères. Il publia en 1661, en un vol. in-4°., un ouvrage en langue hongroise, intitulé : *Demandes et Réponses sur l'Eglise militante de Jésus-Christ.* — Nicolas-Joseph prince d'ESTERHAZY DE GALANTHA, comte de Forschenstein, petit-fils de Paul IV, naquit le 18 décembre 1714, succéda, le 18 mars 1762, à son frère aîné dans les principautés et seigneuries de sa maison, fut chevalier de la Toison-d'Or d'Autriche et de l'ordre de Marie-Thérèse, conseiller privé, chambellan, feld-maréchal-général, chef d'un régiment d'infanterie, et capitaine de la garde noble hongroise. En 1764, le prince Esterhazy concourut, en qualité d'ambassadeur du

roi-électeur de Bohême, à l'élection de Joseph II comme roi des Romains. Il mourut le 28 septembre 1790. Il mérite une place dans cet ouvrage, par la protection qu'il accorda, pendant toute sa vie, aux lettres et aux arts, et surtout à la musique, qu'il aimait passionnément. Il avait réuni dans sa résidence d'Eisenstadt les plus grands talents qui existaient de son temps : ce fut dans cette école que se formèrent, entre autres, Haydn et Pleyel. Il obtint en 1783 que la dignité de prince, qui, d'après le diplome de 1687, n'appartenait qu'à la *primogéniture*, fut étendue à tous ses descendants. S—L.

ESTERNOD (CLAUDE D') n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un personnage imaginaire, sous le nom duquel s'est caché François Pavie de Fourquevaux. Il naquit a Salins en 1590, et il prend soin d'apprendre à ses lecteurs que sa famille était ancienne et considérée. Il embrassa l'état militaire, et, après avoir fait quelques campagnes, fut nommé gouverneur du château d'Ornans, dans le comté de Bourgogne. Il profita des loisirs que lui laissait cette place pour faire un voyage à Paris, où il se lia d'amitié avec Berthelot et d'autres écrivains du même genre. Il avait les passions très vives, et pour les satisfaire, il dissipa la plus grande partie de sa fortune. Il alliait, à des mœurs très licencieuses, une grande piété et un zèle extrême pour la religion. D'Esternod mourut de la peste à Salins vers 1630, à l'âge d'environ quarante ans. On a de lui : I. *le Franc Bourguignon pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°; il y parle avec un peu d'exagération des avantages qu'offre à la France le voisinage de la Franche-Comté ; II. l'*Espadon satirique*, composé en rimes françaises, Lyon, 1619, in-12. Cette édition porte le nom de *Franchère*, anagramme de *Refranche*, l'un des villages dont d'Esternod était seigneur ; Lyon, 1621, in-12. Elle contient seize satires; on en trouve des exemplaires avec les dates de 1622 ou 1626; Cologne, 1680 ou 1682, in-12. Cette édition est beaucoup plus belle que les précédentes, mais on en a retranché la 16e. satire, dont le sujet est l'apostasie d'un capucin nommé Guénard, qui s'était retiré à Genève (*Voy.* GRATIEN DE MONTFORT). Si l'on en croit quelques catalogues, l'*Espadon satirique* a encore été réimprimé à Amsterdam, 1721, in-12, sous le titre de *Satires galantes et amoureuses* de d'Esternod. Cet écrivain ne manque ni de naturel ni de facilité, mais son style est faible, souvent incorrect, et les sujets qu'il a traités de préférence prouvent autant de mauvais goût que de libertinage d'esprit. W—s.

ESTÈVE (JEAN), troubadour ancien, né à Narbonne ou à Beziers, s'attacha à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandait en 1285 la flotte française envoyée par Philippe le Hardi contre l'Espagne. Celui-ci fut fait prisonnier, et son ami célébra dans un *sirvente* sa captivité, en engageant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. Estève est le seul troubadour qui ait daté ses pièces. Les plus agréables sont deux *pastourelles* qui ont de la naïveté et de la grâce : « Pauvre qui » est jeune, dit-il, est bien riche quand » il vit joyeux; et plus fortuné est-il » que le vieux riche qui passe sa vie » dans la tristesse, compagne de l'or. » Z.

ESTÈVE (PIERRE-JACQUES), natif de Tortosa, exerça et professa d'une manière distinguée la médecine à Va-

lence en Espagne. Il publia dans cette ville, en 1550, en un vol. in-fol., une traduction latine des *Epidémiques d'Hippocrate*, avec des commentaires très étendus. On a trouvé tant d'érudition dans cet ouvrage, dit Eloi, qu'on a prétendu qu'il appartenait à Galien; qu'il était demeuré inconnu pendant plusieurs siècles, mais qu'Estève avait eu le bonheur de le découvrir, et la vanité de se l'approprier : cette prétention n'a pas même l'ombre de la vraisemblance. — ESTÈVE (Louis), né à Montpellier, y exerça la médecine, et publia divers opuscules qui ne jouissent pas d'une grande réputation. I. *Traité de l'ouïe où, après avoir exposé les parties organiques de l'oreille, on donne une théorie du tintoin et du sifflement, avec plusieurs expériences nouvelles, et la théorie du son et de l'audition, auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12. Ce traité, judicieusement apprécié par Haller, contient beaucoup d'hypothèses et peu de faits importants. II. *Quæstiones chymico-medicæ duodecim pro cathedrâ vacante per obitum D. Serane*, Montpellier, 1759, in-4°. III. *La Vie et les Principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la Médecine de Montpellier*, Montpellier, 1765, in-8°. C.

ESTÈVE (PIERRE), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville au commencement du 18e. siècle, cultiva plusieurs parties des sciences et de la littérature, sans obtenir aucun succès remarquable. La médiocrité de toutes ses productions les a déjà condamnées à l'oubli, et il eut le malheur d'être lui-même le témoin de la réprobation dont elles étaient frappées. On a de lui : I. *Nouvelle découverte des Principes de l'Harmonie*, Paris, 1752, in-8°. Cet ouvrage méritait d'être plus connu; il est assez bon, ainsi que tout ce que l'auteur a publié sur les arts. II. *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12. III. *Esprit des Beaux Arts*, Paris, 1753, 2 vol. in-12,; c'est le seul des écrits d'Estève qui ait eu un instant de vogue. IV. *Mémoire contre M. de Causans, sur la Quadrature du cercle* (*V.* CAUSANS). V. *Traité de la Diction*, 1755, in-12; VI. *Histoire générale et particulière de l'Astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12. VII. *Dialogues sur les Arts*, Paris, 1756, in-12. Un sujet pareil, dit Sabatier, aurait eu besoin d'une plume plus exercée, plus délicate et plus judicieuse que celle d'Estève. On lui attribue encore *Origine de l'Univers*, 1758, in-12.; *la Toilette du Philosophe*, 1751, in-12, et *Lettre à un Partisan du bon goût*. W—s.

ESTHER, qui portait dans la langue de son pays le nom d'*Edissa*, qui veut dire *myrthe*, était de la tribu de Benjamin, fille d'Abihaïl, vint au monde pendant le temps de la captivité de Babylone, et fut, selon quelques-uns, contemporaine de Darius, fils d'Hystaspe, qu'on croit être le même que celui que l'Ecriture nomme Assuérus; d'autres interprètes croient qu'Assuérus est le même qu'Artaxerce-Longuemain (1). Quoique Cyrus eût rendu la liberté aux Juifs, les soixante-dix ans de captivité, prédites par les prophètes, ne s'étaient pas sans doute écoulés, lorsqu'Assuérus, qui avait répudié Vasthi, fit chercher dans toutes les provinces de son vaste empire les plus belles personnes qu'on

(1) M. de Chaumont, évêque d'Aqs, dans ses *Réflexions sur le Christianisme* (Paris, 1693, 2 vol. in-12), a prétendu établir que l'Assuérus d'Esther est Artaxercès-Ochus. Voyez le *Journal des Savants* de 1693.

pût trouver. Edissa, à qui les Persans avaient donné le nom d'Esther, qui veut dire cachée, sortit de sa retraite et fut menée à la cour, où elle fut confiée à un eunuque et à sept femmes qui la disposèrent, par l'usage des parfums, à être présentée devant le roi. Sa beauté toucha le cœur d'Assuérus; elle ceignit le diadême royal, et fut déclarée reine à la place de Vasthi. Cet événement fut célébré par des réjouissances publiques, et par des remises que le monarque fit à ses peuples. Esther, qui avait perdu ses parents en bas âge, avait été élevée par Mardochée son oncle paternel. Mardochée qui, ainsi que tous les Israélites fidèles, refusait de rendre au favori d'Assuérus, nommé Aman, des honneurs semblables aux honneurs divins, engagea Esther à demander au roi la révocation d'un édit de mort que la noble résistance de la nation juive avait provoqué contre tous les individus de cette nation. Esther ne pouvait, sans s'exposer à perdre la vie, paraître devant Assuérus avant d'avoir été appelée. Elle cède enfin aux instances de Mardochée, et se prépare par la prière, par le jeûne et par les larmes à une démarche qui devait la perdre ou sauver sa nation toute entière. Elle se montre au monarque, parée de ses plus beaux habits; le prince étend vers elle son sceptre d'or en signe de grâce; il lui promet de lui accorder ce qu'elle lui demandera, quand ce serait la moitié de son royaume. Assuérus et Aman se rendirent le lendemain à un festin auquel Esther les avait invités; le jour suivant, le roi et son favori se rendirent encore à une nouvelle invitation de la reine qui, profitant du moment ou Assuérus, échauffé par le vin, lui avait réitéré ses promesses, osa demander le salut du peuple juif, et signaler Aman comme le plus implacable ennemi des enfants d'Israël. Le roi se leva de table tout en colère, et alla dans le jardin; en rentrant dans la salle du festin, il surprit Aman prosterné aux genoux d'Esther, et qui lui demandait grâce. « Comment, s'écria-» t-il, il veut encore faire violence à » la reine en ma présence? » On se saisit aussitôt d'Aman, on lui couvrit le visage, et on le mena dehors pour le faire mourir. L'édit porté contre les Juifs fut révoqué, et ils furent même autorisés à tuer leurs ennemis dans tout l'empire. Le nombre des victimes de cette terrible vengeance monta jusqu'à soixante-quinze mille cinq cents; les dix fils d'Aman périrent dans ce massacre qui commença le 13e. jour du mois adar, et continua encore le lendemain dans la ville de Suze. C'est le 14e. jour de ce mois que les Juifs célébrèrent depuis la fête du *Purim*, parce que, ce jour-là, ils devaient être mis à mort selon le sort qu'Aman avait tiré à cet effet. Le mois adar répond à la lune de février; c'était le sixième mois de l'année civile chez les Hébreux. *Le livre d'Esther* renferme quelques fragments dont les Juifs n'admettent point la canonicité, mais qui sont reconnus comme canoniques par l'église romaine, ainsi que tout le reste de l'ouvrage (1), que plusieurs Pères attribuent à Esdras, mais qui a probablement été composé par Esther et par Mardochée. L'histoire d'Esther a fourni un des chefs-d'œuvre de la scène française (*v.* RACINE). Josué Barnes a publié: Αὐλικον κάτοπτρον, *sive Es-*

(1) Le savant Usher, archevêque d'Armagh, dans son *Syntagma de septuaginta interpretum versione* (Londres, 1655, in-4°), a publié le texte grec du livre d'Esther, d'après l'ancienne version grecque, en y joignant celui des Hexaples d'Origène. M. de Rossi a publié, avec une version latine, la paraphrase chaldaïque des *additions* du livre d'Esther, d'après un superbe manuscrit de la bibliothèque particulière de Pie VI, dans son *Specimen variarum lectionum*, etc., Rome, 1782, in-8°., réimprimé la même année, avec de nouvelles variantes, Tubingen, in-8°.

theræ historia poetica græco carmine, Londres, 1679, in-8°. (1).
C—T.

ESTIENNE (HENRI Ier), *Stephanus*, est le chef de cette illustre famille d'imprimeurs qui ont tant contribué aux progrès des lettres en France, dans le 16e. siècle, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Henri était né à Paris vers 1470; il commença à exercer l'imprimerie vers 1503. C'est du moins cette année que parut l'*Abregé de l'Arithmetique* de Boëce, le premier ouvrage que l'on connaisse sorti de ses presses. Son atelier était établi dans la rue de l'Ecole de Droit; et il avait adopté pour sa marque les anciennes armes de l'université; c'est un écu chargé de trois fleurs de lys, avec une main sortant d'un nuage et tenant un livre fermé. Sa devise était : *plus olei quam vini*. Henri s'appliqua à ne livrer au public que des ouvrages imprimés correctement; il revoyait lui-même les épreuves, et les soumettait ensuite aux savants qui fréquentaient sa maison. Quand, malgré ses soins, quelques fautes lui ont échappé, il en a averti le lecteur, ou les a indiquées dans un *errata*, usage inconnu alors à ses confrères. Il mourut à Paris, et non à Lyon, comme le disent sans preuve quelques critiques. Ses biographes placent sa mort au 24 juill. 1520; mais on aura de la peine à crôire que la date s'en accorde si exactement avec celle du dernier ouvrage qu'il a imprimé. Il laissa trois fils, François, Robert et Charles, qui exercèrent tous les trois la profession d'imprimeur. Sa veuve épousa Simon de Colines, son associé (*v.* COLINES). Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on recherche le *Psalterium quintuplex*, de Le Fèvre d'Estaples, 1509 et 1513; l'*Itinerarium d'Antonin*, 1512; Guillaume Mara, *De Tribus fugiendis*, etc. W—s.

ESTIENNE (FRANÇOIS), l'aîné des fils de Henri, exerça l'imprimerie en société avec Simon de Colines son beau-père. Le *Vinetum* de Charles Estienne (1537) est le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom, et le dernier l'*Andria* de Térence 1547. Il a employé quelquefois la marque de son père; cependant il en avait une particulière. C'est un vase d'or à trois pieds, posé sur un livre, et surmonté d'un cep de vigne chargé de fruits. Il ne fut jamais marié, et c'est par erreur que Maittaire lui donne un fils du même nom, qui imprimait en 1570. Ce François Estienne était fils de Robert, et par conséquent le neveu de celui qui fait l'objet de cet article.
W—s.

ESTIENNE (ROBERT I), le plus célèbre imprimeur de cette famille, né à Paris, en 1503, s'appliqua à l'étude de la littérature, et y fit des progrès très rapides. Il possédait non seulement le latin et le grec, mais encore l'hébreu, comme le prouvent les excellentes éditions qu'il a données dans ces différentes langues. Après la mort de son père, il travailla quelques années en société avec Simon de Colines, qui se reposait sur lui du soin de surveiller l'imprimerie. Ce fut à cette époque qu'il publia une édition du *Nouveau Testament*, plus correcte, et dans un format plus commode que toutes celles qui avaient

(1) Il y a joint une traduction latine et des scholies grecques Didier Oriet a paraphrasé en vers le livre d'*Esther*, Paris, 1584, in-12. De Boisval a composé un poëme héroïque d'*Esther*, Paris, 1670, in-4°. Jean Desmarets de St. Sorlin en a publié un autre, Paris, 1673, in-12, et Ansaldo Ceba, un troisième en italien et en vingt-un chants, Genève, 1615, in-4°. Indépendamment du chef-d'œuvre de Racine, Antoine le Devin, en 1570; Pierre Mathieu, en 1585, et Duryer, en 1666, donnèrent chacun une tragédie d'*Esther* Nous avons encore *la Belle Hesther*, tragédie de l'invention de Japien Marfiere, Rouen, sans date, in-8°. Ce nom est évidemment un pseudonyme. D. L.

paru jusque-là. Le prompt débit de cette édition alarma les docteurs de Sorbonne, qui voyaient avec peine se multiplier les exemplaires d'un ouvrage dans lequel les partisans des nouvelles opinions puisaient la plupart de leurs arguments ; mais ils ne purent jamais trouver même un prétexte pour en demander la suppression. Robert Estienne épousa peu après Pétronille, fille de l'imprimeur Josse Badius : c'était une femme d'un rare mérite. Elle enseigna elle-même les éléments du latin à ses enfants et à ses domestiques; de sorte que, dans la maison d'Estienne, il n'y avait personne qui n'entendît et ne parlât cette langue avec facilité. Il quitta la société de Colines vers 1526, et établit une imprimerie sous son nom, dans le même quartier qu'avait habité son père. Le premier ouvrage qu'il mit sous presse fut les *Partitions oratoires* de Cicéron, portant la date du 7 des kalendes de mars 1527. Depuis cette année jusqu'à sa mort, il ne s'en passa aucune, sans qu'il fît paraitre quelques nouvelles éditions des classiques, supérieures à toutes les précédentes, et la plupart enrichies de notes et de préfaces pleines d'intérêt. On dit que, pour s'assurer davantage de la correction des ouvrages qu'il imprimait, il en affichait les épreuves, en promettant des récompenses à ceux qui y découvriraient des fautes (1). Il se servit d'abord des mêmes caractères que son père et Simon de Colines; mais il en fit graver, vers 1532, d'une forme beaucoup plus élégante, qu'il employa, pour la première fois, dans la belle édition de la *Bible*, en latin, qui parut la même année. Estienne n'avait rien négligé pour en faire un chef-d'œuvre de son art; il en avait revu le texte avec le plus grand soin, sur deux manuscrits, l'un de Saint-Germain-des-Prés, l'autre de Saint-Denis, et avait en outre consulté les plus savants théologiens, qui lui avaient donné leur approbation. Cependant, cette édition fut pour lui le sujet de nouveaux chagrins; et si François Ier., qui appréciait les talents et les sacrifices de Robert Estienne, ne l'eût protégé contre ses adversaires, il est probable que, dès cette époque, ce grand homme aurait été obligé de quitter la France. L'amour de la paix, le besoin qu'il éprouvait d'une vie tranquille pour terminer ses entreprises, lui firent accepter toutes les conditions qu'on lui imposa; et il se soumit même à ne plus rien imprimer sans le consentement de la Sorbonne. Il venait de mettre au jour la première édition de son *Thesaurus linguæ latinæ*, ouvrage excellent, plein de recherches et d'érudition, auquel il avait travaillé plusieurs années, aidé par les savants dont il était l'ami et le bienfaiteur. Le succès mérité de cet ouvrage ne l'aveugla point sur ses imperfections, et il y fit, à chaque édition, des changements et des augmentations, qui l'ont enfin rendu un chef-d'œuvre dans ce genre. Estienne fut nommé, en 1539, imprimeur du Roi, pour le latin et l'hébreu; et ce fut à sa demande que François Ier. fit fondre, par Garamond, les beaux types que possède encore l'imprimerie royale. Cependant, les théologiens, jaloux de la confiance que le Roi accordait à un homme dont ils suspectaient les sentiments en matière de foi, cherchaient l'occasion de le convaincre d'hérésie. Ils crurent l'avoir trouvée dans la nouvelle édition de la *Bible*, qu'Estienne publia en 1545, conte-

(1) On trouve dans les *Bucoliques* de M. Firm. Didot, pag. 261, une jolie anecdote sur le soin avec lequel Rob. Estienne corrigeait ses épreuves.

nant une double version latine, et des notes de Vatable. Léon de Juda, connu pour un partisan de Zwingle, était l'auteur d'une de ces versions ; et on prétendit que, si les notes étaient de Vatable, elles avaient été corrompues par Estienne. Cette accusation fit beaucoup de bruit, et François Ier. fut obligé d'arrêter encore une fois les poursuites dirigées contre son imprimeur. Ce grand prince mourut, et Robert Estienne voulut donner une marque de sa reconnaissance, en imprimant avec un soin particulier l'oraison funèbre de ce prince par Duchâtel. L'orateur avait dit que François Ier. était passé de cette vie dans la gloire éternelle. Cette idée, si commune qu'elle se retrouve dans tous les discours de ce genre, fut le sujet d'une dénonciation de la Sorbonne, qui prétendit que cette proposition était contraire à la doctrine de l'Eglise touchant le purgatoire. (*Voy.* Pierre Duchatel.) Estienne s'aperçut bientôt qu'il ne devait pas compter, auprès du nouveau roi, sur la protection dont il avait joui jusqu'alors; et, après avoir lutté pendant quelques années contre ses adversaires, il prit enfin la résolution de se retirer à Genève avec sa famille. Il y arriva au commencement de 1552. Il y imprima, la même année, en société avec Conrad Badius, son beau-frère, le *Nouveau Testament* en français. Il établit ensuite une imprimerie particulière de laquelle sont sortis plusieurs bons ouvrages; fut reçu bourgeois de Genève, en 1556, et mourut en cette ville, le 7 septembre 1559. Estienne était un homme d'un caractère ferme et décidé; mais l'on est fâché de voir qu'il n'eut pas pour les autres la tolérance qu'il avait réclamée pour lui-même, et que son ardeur pour la réforme l'ait aveuglé au point de déshériter l'un de ses enfants qui ne l'avait point embrassée. Bèze, Dorat, et Ste-Marthe lui ont donné de grands éloges ; De Thou le met au-dessus d'Alde Manuce et de Froben, et ajoute que la France et le monde chrétien lui doivent plus de reconnaissance qu'aux plus grands capitaines, et qu'il a davantage contribué à immortaliser le règne de François Ier., que les plus belles actions de ce prince. La marque de cet imprimeur est un olivier, dont plusieurs branches sont détachées, avec ces mots : *Noli altum sapere*, auxquels il a ajouté quelquefois, *sed time*. Les ouvrages qu'il a publiés, comme imprimeur du Roi, sont marqués d'une lance autour de laquelle sont entrelacés un serpent et une branche d'olivier. On lit au bas ce vers d'Homère : Βασιλῆϊ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ, que l'on peut rendre par ces mots: Au bon roi et au vaillant soldat. Ch. Estienne, Turnèbe, Morel, Bienné (*Benè natus*), et tous ceux qui avaient la permission d'employer les caractères grecs du roi, ont adopté cet emblême. Les ouvrages qu'il a publiés à Genève ne portent point le nom de cette ville, mais seulement l'*olivier*, avec ces mots au bas : *Oliva Roberti Stephani*. Ce n'est point, comme on l'a dit, ce célèbre imprimeur qui a inventé la méthode de diviser le texte de la Bible par versets. Ce qu'on a ajouté, qu'il avait fait ce travail pour le Nouveau Testament, étant à cheval, dans un voyage de Paris à Lyon, n'est qu'un conte ridicule. Avant les éditions publiées par Estienne, on connaissait déjà cette division par versets, puisqu'elle est observée dans la *Bible* latine de Pagninus, 1527, in-4°., dans le *Psalterium quintuplex*, 1509, et dans d'autres ouvrages. On a accusé Estienne d'avoir emporté à Genève

les caractères grecs de l'imprimerie royale; mais le fait n'est rien moins que prouvé. Les matrices qui avaient servi à fondre ces caractères, se retrouvèrent effectivement à Genève; mais toutes les circonstances de la répétition qui en fut faite, semblent établir qu'elles étaient devenues la propriété de la famille de Robert Estienne; comment et à quel titre? c'est ce qu'on ne saurait expliquer. Le clergé de France, ayant résolu de faire réimprimer les ouvrages des Pères grecs, présenta requête au Roi, pour le prier de réclamer de la seigneurie de Genève les matrices des caractères grecs gravés par ordre de François I[er]. Sur cette requête, intervint un arrêt du conseil, à la date du 27 mars 1619, portant que lesdites matrices seraient *rachetées* pour le prix de 3000 livres, payables, soit à la seigneurie de Genève, soit aux héritiers de Robert Estienne. On voit qu'il n'est question, ni dans la requête, ni dans l'arrêt, de réclamer des objets enlevés illicitement, mais de racheter des effets précédemment aliénés (1). Parmi les belles éditions sorties de ses presses, on distingue, 1°. les *Bibles hébraïques*, 4 volumes in-4°., et 8 volumes in-16. Les amateurs donnent la préférence à celle-ci, pour la commodité du format; 2°. la *Bible latine*, 1538—40, in-folio : l'exécution en est parfaite; mais les curieux n'en recherchent guère que les exemplaires sur très grand papier; 3°. le *Nouveau Testament* grec, 1550, in-fol., regardé comme le plus beau livre grec qui ait jamais été imprimé. 4°. Le même ouvrage, 1546, 1549, in-16, appelé communément *O mirificam*, parce qu'il est accompagné d'une préface latine qui commence par ces mots. Dans la préface de l'édition de 1549, le mot *plures* est écrit *pulres*, et on a prétendu que c'était la seule faute d'impression qu'il y eût dans l'ouvrage; Maittaire en a cependant trouvé quatre dans le texte grec; il est vrai que cette édition n'a point d'*errata*, et que les douze fautes indiquées dans l'*errata* de l'édition de 1546, sont corrigées dans celle de 1549. 5°. *Historiæ ecclesiasticæ scriptores*, *Eusebii præparatio et demonstratio evangelica*, en grec, 1544, 2 vol. in-fol. : c'est le premier livre imprimé avec les nouveaux caractères gravés par Garamond. Aucun de ces auteurs n'avait encore été imprimé; il en est de même de *Denys d'Halicarnasse*, *Dion Cassius*, et autres dont il publia le premier le texte grec d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi. 6°. Les œuvres de *Cicéron*, *Térence*, *Plaute*, etc. Outre les préfaces et les notes dont Robert Estienne a orné plusieurs ouvrages, il est auteur des suivants : I. *Thesaurus linguæ latinæ*, Paris, 1532, 1536. Ces deux éditions ont paru sous le titre de *Dictionarium linguæ latinæ, seu Thesaurus*, etc.; Paris, 1563, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1573, 4 vol. in-fol. Cette édition, donnée par Robert Constantin. (*Voyez* CONSTANTIN), quoique plus ample, est moins estimée que la précédente, qui a l'avantage d'avoir été exécutée sous les yeux d'Estienne; Londres, 1734-35, 4 volumes in-fol., belle édition, bien exécutée; Bâle, 1740—43, 4 vol. in-fol. Celle-ci est due aux soins d'Ant. Birr, qui l'a augmentée

(1) Ces matrices avaient déjà été réclamées sous Henri IV. Leclerc rapporte (*Biblioth. choisie*, tom. XIX, pag. 219) que son grand-père, Nicolas Leclerc, auquel Estienne avait engagé ces poinçons pour 1500 écus d'or, ne put obtenir la restitution que de la moitié de cette somme. Il paraît, par son témoignage et par celui de Casaubon, que l'accusation n'était pas absolument destituée de fondement Voyez, à cet égard, Chauffepié, art. *Estienne*, not. B et C.

des notes écrites par Henri Estienne, sur les marges d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de Genève. Cette édition est d'ailleurs imprimée correctement; mais on regrette que le papier n'en soit pas beau; Leipzig, 1749, 4 vol. in-fol., publiée par le savant professeur J. M. Gessner. II. *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol,, est le plus ancien dictionnaire latin et français. On doit de la reconnaissance à Robert Estienne, pour avoir, le premier, publié un ouvrage aussi utile, et qui exigeait autant de recherches et de soins. Il en donna ensuite un extrait, sous le titre de *Dictionariolum puerorum latino-gallicum*, Paris, 1550, 1557, in-4°.. III. *Ad censuras theologorum parisiensium, quibus Biblia à Roberto Stephano excusa calumniosè notârunt responsio*. (Genève), 1552, in-8°. Il en parut, la même année, une traduction française. Cet ouvrage est curieux, mais écrit avec trop d'emportement. IV. *Gallicæ grammatices libellus*, (Genève), 1558, in-8°.; *Grammaire française*, 1558, in 8°. Cet ouvrage fut réimprimé à Paris, 1569, in 8°., par Estienne (Robert II). Cette ressemblance de nom a donné lieu à un grand nombre de méprises. C'est par erreur que Maittaire attribue à Robert Ier. une traduction française de la *Rhétorique d'Aristote*; cette traduction est de Robert III; mais il a été trompé par la fausse indication d'une édition de 1529. Robert Estienne se proposait de publier de nouveaux Commentaires sur la bible, et il s'était associé, pour ce travail, Augustin Marlorat, fameux théologien; il avait même le projet de donner un dictionnaire de la langue grecque sur le plan de son *Thesaurus*; mais cet honneur était réservé à son fils, Henri Estienne, à qui il remit tous les matériaux qu'il avait recueillis dans cette vue. Robert Estienne eut plusieurs enfants; mais les seuls qui méritent d'être cités, sont Henri II, Robert II, François II, et une fille, nommée *Catherine*, mariée à Jacquelin, notaire royal à Paris.

W—s.

ESTIENNE (Charles), fils de Henri Ier., fut élevé dans la connaissance des belles-lettres et des langues anciennes; il s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur de la faculté de Paris. Lazare Baïf lui confia l'éducation de son fils, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses ambassades d'Allemagne et d'Italie, pour qu'il pût continuer ses soins à son élève. Pendant son séjour à Venise, il se lia d'amitié avec Paul Manuce, qui parle de lui, dans quelques unes de ses lettres, en des termes très honorables. Ce ne fut qu'en 1551 qu'il commença à exercer la profession d'imprimeur, et il donna la même année, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, et avec les caractères de Garamond, la première édition du texte grec d'Appien. Draud s'est trompé en citant un *Traité de Plutarque* sorti de ses presses en 1544. Il paraît que Ch. Estienne eut presque aussitôt le titre d'imprimeur du roi, puisqu'on le lui donne dans une lettre-patente du 26 février 1552. Jean Maumont, en écrivant à Scaliger, représente Ch. Estienne comme un homme avare et emporté, jaloux de ses confrères et même de ses neveux, qu'il cherchait à desservir dans toutes les occasions. Cependant il fit de mauvaises affaires, fut mis au Châtelet pour dettes en 1561, et y mourut en 1564. Maittaire dit que les belles éditions de Ch. Estienne n'ont

jamais été surpassées; qu'il a égalé, par son érudition, les plus savants imprimeurs, et qu'il en est peu qui aient publié plus d'ouvrages que lui dans un aussi court espace de temps. Il laissa une fille, nommée Nicole, dont on parlera dans l'article suivant. Ch. Estienne est auteur de plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste complète dans les Mémoires de Nicéron, tome XXXVI. On se contentera d'indiquer ici les plus intéressants : I. *De re vestiariâ, de vasculis ex Bayfio excerpt.*, Paris, 1535, in-8°. (*Voy.* Lazare BAÏF); II. *Abrégé de l'Histoire des vicomtes et ducs de Milan*, extrait en partie de Paul Jove, 1552, in-4°., avec des portraits bien gravés; III. *Paradoxes ou propos contre la commune opinion, débattus en forme de déclamations forenses, pour exciter les jeunes esprits en causes difficiles*, Paris, 1554, in-8°., rare : c'est une imitation des *Paradossi* d'Ortensio Lando; IV. *Dictionnarium latino-græcum*, Paris, 1554, in-4°. Estienne avertit qu'il l'a composé en grande partie sur les notes de G. Budé. V. *Dictionnarium latino-gallicum*, Paris, 1570, in-fol. Cette édition est la meilleure et la plus complète; mais l'ouvrage n'est plus guère recherché. VI. *Prædium rusticum, in quo cujusvis soli vel culti vel inculti plantarum vocabula ac descriptiones, earumque conserendarum atque incolendarum instrumenta suo ordine describuntur*, Paris, 1554, in-8°. C'est la première édition de cet ouvrage dans lequel l'auteur refondit plusieurs opuscules publiés précédemment. Il en fit ensuite lui-même une traduction en français, sous le titre d'*Agriculture et Maison rustique, de M. Charles Estienne*; mais il n'eut pas le temps de la publier, et il était loin de prévoir tout le succès qu'elle aurait un jour. Jean Liebaut, son gendre, y ajouta un grand nombre de chapitres omis ou traités superficiellement dans l'original, et la publia in-4°. (1). Elle a été traduite en italien par Hercule Cato, Venise, 1591, in 4°.; en allemand, par Melchior Sebitz, Strasbourg, 1592, in-fol.; en anglais, par Gervais Marckam, et en flamand. VII. *Première comédie de Térence, intitulée l'Andrie, trad. en prose*, Paris, 1540, in-16; VIII. *Comédie du* SACRIFICE, *des professeurs de l'académie senoise nommés* INTRONATI, *trad. de langue toscane*, Lyon; 1343, in-8°.; réimprimée sous le titre des *Abusés*, Paris, 1556, in-16. La pièce italienne est intitulée : *Gli ingannati*. La traduction est rare et recherchée. IX. *Thesaurus Ciceronis*, Paris, 1556, in-fol. Cet ouvrage n'eut aucun succès, et on croit que les frais qu'Estienne avait faits pour l'imprimer, l'obligèrent à des emprunts onéreux qui avancèrent sa ruine. X. *Dictionnarium historico-geographico-poëticum*, Genève, 1566, in-4°. : il ne parut qu'après la mort de l'auteur, et l'utilité des compilations de ce genre lui donna une vogue non méritée. Les différents éditeurs y firent des additions qui portèrent ce Dictionnaire à un gros volume in-fol. C'est dans ce format que Nicol. Lloyd le publia à Oxford, 1670, et à Londres, 1686. Ces deux éditions ont été long-temps recherchées; mais l'ouvrage est tombé dans l'oubli depuis qu'il a été surpassé. W—s.

ESTIENNE (NICOLE), fille du précédent, née à Paris vers l'an 1545,

(1) Cette traduction, réimprimée plusieurs fois, et notamment en 1629, parut pour la première fois en 1574, selon Séguier, ou en 1567 suivant Haller. Nous ferons voir à l'article LIEBAUT que la première édition est de 1564. D—P—s.

reçut une excellente éducation, et acquit des connaissances assez rares chez les personnes de son sexe. Elle parlait et écrivait en plusieurs langues, avec autant de grâce que de facilité, composait des vers agréables, et était douée, dit Lacroix du Maine, d'une gaillardise d'esprit qui charmait tout le monde. Jacques Grevin, médecin de la duchesse de Savoie, l'aima avec passion, et célébra sa beauté dans des vers dont il publia le recueil sous le titre de l'*Olympe*. Nicole lui fut fiancée; mais il mourut en 1570, et elle épousa Jean Liébaut. On croit que Nicole mourut dans un âge peu avancé, et plusieurs années avant son mari. Elle laissa, en manuscrit, une *Apologie pour les femmes, contre ceux qui en médisent*; des *Contre-Stances*, ou *Réponses aux Stances de Desportes contre le mariage*; le *Mépris d'amour*, et d'autres poésies. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé. W—s.

ESTIENNE (Henri II), né à Paris, en 1528, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour la littérature. Son père ne pouvant pas, comme il l'aurait désiré, prendre soin de son éducation, le confia à un professeur pour lui enseigner les éléments de la Grammaire. Ce professeur expliquait alors à ses élèves la *Médée* d'Euripide. Henri, ayant entendu déclamer cette pièce par ses camarades, fut si frappé de la douceur et de l'harmonie de la langue grecque, qu'il résolut de l'apprendre. Il éprouva quelqu'obstacle à son dessein de la part du professeur, qui pensait que l'étude du latin doit toujours précéder celle du grec; mais, heureusement pour lui, son père ne partageait point cette opinion, et il lui fut permis de suivre son goût. Ses progrès furent plus rapides qu'on ne l'espérait; quelques jours lui suffirent pour acquérir l'intelligence de la Grammaire; on lui mit ensuite un Euripide entre les mains, et comme il ne se lassait pas de le lire, il le sut par cœur avant de le comprendre parfaitement. Il continua ensuite ses études sous le célèbre Pierre Danes, qui lui montra une affection particulière; il suivit aussi les leçons de Tusan, de Turnèbe, et devint, par leurs soins, en assez peu de temps, un très habile helléniste. Henri n'avait montré de l'éloignement pour le latin que parce qu'on voulait le contraindre à l'apprendre. Les notes qu'il publia sur Horace, à l'âge de vingt ans, prouvent qu'il n'avait pas tardé d'associer l'étude de cette langue à celle du grec. Il possédait aussi l'arithmétique, la géométrie, et même avait étudié quelque temps l'astrologie judiciaire, science alors fort à la mode, mais dont il avait bientôt reconnu la futilité. Henri partit pour l'Italie en 1547, dans le dessein d'en visiter les bibliothèques, et de collationner les manuscrits des anciens auteurs, qu'il se proposait de publier par la suite. On croit qu'il y fit plusieurs voyages, puisqu'il dit lui-même avoir demeuré trois ans à Florence, Rome, Naples et Venise. Il en rapporta des copies d'ouvrages précieux, tels que les *Hypotyposes* de *Sextus Empiricus*, quelques parties de l'histoire d'*Appien*, les odes d'*Anacréon*, etc. A son retour d'Italie, il visita l'Angleterre et ensuite les Pays-Bas. Il apprit l'espagnol en Flandre comme il avait appris l'italien à Florence, et revint à Paris en 1551, au moment où son père se disposait à se retirer à Genève. Il paraît qu'Henri l'accompagna dans cette ville, mais il était de retour à Paris en 1554. Il présenta requête à la Sorbonne pour

l'établissement d'une imprimerie, et joignit à sa demande le privilége accordé à son père par François Ier., circonstance qui semble prouver que la retraite de Robert Estienne était volontaire. Il publia ensuite les Odes d'Anacréon avec des notes, les Imitations d'Horace, et une traduction latine, en vers de même mesure que ceux du poète grec. Cette première édition porte le nom de Henri; on croit cependant qu'elle fut imprimée dans l'atelier de Charles Estienne, et que Henri n'eut une imprimerie à son compte qu'en 1557. Il était à Rome vers la fin de l'année 1554; il se rendit ensuite à Naples pour tâcher d'obtenir des renseignements que lui demandait l'ambassadeur de France (Odet de Selves), et il n'échappa à une mort honteuse que par sa facilité à parler l'italien; de là il vint à Venise, où il s'occupa à collationner d'excellents manuscrits de Xénophon et de Diogène Laërce. Ce fut au commencement de l'année 1557 qu'il publia quelques uns des ouvrages qu'il s'était procurés avec tant de peines et de soins. Les dépenses considérables qu'il avait faites dans ses voyages avaient épuisé ses ressources, et il n'aurait pu soutenir long-temps son imprimerie, si Ulric Fugger (*voyez* Fugger), ne lui eût avancé, de la manière la plus généreuse, les sommes dont il avait besoin. Henri, par reconnaissance, prit le titre d'imprimeur de Fugger, qu'il conserva tant que vécut son illustre protecteur. La mort de son père, arrivée en 1559, lui causa un vif chagrin, qu'il ne put dissiper même en se livrant à l'étude. Il éprouvait une langueur secrète, un dégoût de la vie, maladie peu connue alors, et qu'il se plaint de n'avoir pas trouvée décrite dans les auteurs de médecine. Ses amis lui conseillèrent de se marier, et il se détermina à suivre leur avis. Il loue, en plusieurs endroits, la douceur et les autres belles qualités de son épouse, que Maittaire croit de la famille des Scrimger. Sa santé se rétablit, et il reprit ses travaux avec une nouvelle activité. Son père, en mourant, l'avait nommé l'exécuteur de ses volontés, et lui avait recommandé de prendre soin de ses frères. C'était une charge ajoutée à toutes les autres, et les inquiétudes qu'il en ressentait le privaient du repos qui lui aurait été nécessaire. La profession publique qu'il faisait des principes de la réforme, était encore pour lui une source de peines, puisqu'à chaque instant il se voyait obligé d'abandonner ses affaires et de quitter Paris. En 1566, il publia une nouvelle édition de la traduction latine d'Hérodote, par Valla, corrigée avec soin, et la fit précéder d'une apologie de cet historien, pour le justifier du reproche de crédulité; informé qu'on se proposait de traduire cette pièce, il prit la résolution de la mettre lui-même en français; mais il ajouta à cette traduction une foule d'anecdotes qu'il avait apprises en Italie, de traits satiriques, d'épigrammes contre les prêtres et les moines, ce qui l'aurait exposé à un danger continuel, s'il en eût été connu pour l'auteur. On sait que Robert Estienne avait eu le projet de publier un Dictionnaire de la langue grecque; Henri en avait recueilli les principaux matériaux, et depuis il n'avait cessé d'en rassembler d'autres pour ce grand ouvrage. Enfin, après douze années de soins et de recherches, il fit paraître ce *trésor* d'érudition et de critique, qui seul suffirait pour assurer à son auteur une réputation durable. Les savants donnèrent à cet ouvrage les plus magnifiques éloges,

mais la vente en fut retardée par le prix auquel Henri avait été obligé de le porter pour s'indemniser de ses frais. Pendant ce temps-là, Scapula en publia un abrégé qui acheva de paralyser le débit du Dictionnaire, et la ruine de Henri fut consommée. Il fit alors un voyage en Allemagne, soit pour chercher quelques distractions à ses chagrins, soit pour se procurer des ressources qu'il ne pouvait obtenir dans sa patrie. Le peu de reconnaissance de ses concitoyens n'altéra point les sentiments qu'il leur portait, et il soutint, par ses discours et par ses écrits, l'honneur de la France dans les pays étrangers. Cette conduite lui mérita la bienveillance de Henri III. Ce prince lui accorda une gratification de 3000 liv. pour son ouvrage de la *Précellence du Langage françois*, et une pension de 300 liv. pour l'encourager à la recherche des manuscrits; il l'invita en outre à demeurer à sa cour, l'admit plusieurs fois dans ses conseils, et lui fit délivrer des ordonnances pour des sommes considérables; mais ces sommes étaient mal payées ou ne l'étaient pas du tout, à raison du désordre des finances ; de sorte qu'Estienne prit la résolution d'abandonner la cour pour s'occuper plus utilement de sa famille. Il recommença bientôt à mener une vie errante; on le voit tour à tour à Orléans, à Paris, à Francfort, à Genève, à Lyon, fuyant sa patrie, la regrettant, et achevant, par ses incertitudes, d'épuiser le peu de ressources qui lui restaient. Dans un dernier voyage qu'il fit à Lyon, il y tomba malade, et fut transporté à l'hôpital, où il mourut, au mois de mars 1598 (1). Telle fut la vie déplorable d'un des plus savants hommes qui aient existé. Henri était doué d'un esprit vif et d'un goût délicat; personne ne s'est montré plus sensible aux beautés des anciens, et on voit, par quelques unes de ses traductions, qu'il était capable de les bien rendre. Les circonstances malheureuses dans lesquelles il s'est trouvé, ne lui ont pas permis de donner le même soin que son père à la beauté de l'exécution typographique des ouvrages qui sortirent de ses presses; mais il en a publié un bien plus grand nombre, qui ne leur cèdent en rien pour la correction. Il a presque toujours joint aux auteurs qu'il a imprimés, de savantes préfaces et des notes courtes et judicieuses. Ces éditions sont presque toutes devenues la base du texte reçu dans celles qui ont été publiées depuis. Quelques savants modernes, surtout parmi les allemands, ont attaqué sa bonnefoi, en prétendant qu'il avait introduit dans les textes des leçons vicieuses, sans y être autorisé par les manuscrits ; mais il a été justifié à cet égard par M. Wyttembach, dans sa préface sur les œuvres morales de Plutarque. Henri composait des vers latins avec la plus grande facilité, souvent en marchant, ou à cheval, dans ses voyages, ou même en conversant avec ses amis. Il fut lié avec tous les savants de l'Europe ; il était cependant d'un caractère railleur, n'aimait point à être contredit, et se permettait des épigrammes mordantes contre ceux qui ne partageaient point son opinion. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera une liste étendue dans les *Mémoires* de *Niceron*, Tom. XXXVI. Parmi les auteurs anciens qu'il a publiés, avec des notes, on distingue les suivants : *Poetæ græci, principes heroïci carminis*, 1566, in-fol., magnifique re-

(1) Il paraît qu'il avait l'esprit aliéné. Voyez les *Bucoliques* de M. Firmin Didot, pag. 262.

cueil dont le prix augmente tous les jours; *Pindari et cœterorum octo lyricorum carmina*, 1560, 1566, 1586, in-24, Maxime de Tyr, Diodore, Xénophon, Thucydide, Hérodote, Sophocle, Eschyle, Diogène Laërce, Plutarque, Apollonius de Rhodes, Callimaque, Platon, Hérodien, et Appien; Horace, Virgile, Pline le jeune, Aulugelle, Macrobe, les historiens latins en un recueil, etc., mais son goût le portait vers la littérature grecque. Il a traduit en latin Anacréon, Théocrite, Bion et Moschus, Pindare, Sextus Empiricus; les tragédies choisies d'Eschyle, Sophocle, et Euripide; les Sentences des comiques grecs; un choix d'Epigrammes de l'anthologie; plusieurs des Vies de Plutarque, le poëme de Denys d'Alexandrie, *De situ Orbis*, la Géographie de Dicéarque, etc., et ses versions peuvent être regardées comme des modèles en ce genre. On se contentera de citer, parmi les ouvrages qu'il a composés, ceux qui sont le plus recherchés. I. *Ciceronianum Lexicon græco-latinum*, *id est*, *Lexicon ex variis græcorum scriptorum locis à Cicerone iuterpretatis collectum*, Paris, 1557, in-8°.; réimprimé à Turin, 1743, in-8°. Cette édition, moins rare que l'originale, est plus estimée. II. *In Ciceronis quàmplurimos locos castigationes*, Paris, 1557, in-8°. Ce petit ouvrage se trouve joint ordinairement au précédent. III. *Admonitio de abusu linguœ grœcœ in quibusdam vocibus quas latina usurpat*, H. Steph., 1563, in-8°. Almeloveen en cite une édition de 1573. Guill. Koloff en a donné une avec les notes de J. H, Kromayer, Berlin, 1736, in-8°, IV. *Fragmenta poëtarum veterum latinorum, quorum opera non extant*, H. Steph. 1564, in-8°.; rare. V. *Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium*, H. Steph., 1564, in-8°. VI. *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, ou *Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, 1566, au mois de novembre; petit in-8°. de 572 pag.; édition originale, rare et recherchée, et la seule des anciennes éditions dont le texte n'a pas été altéré. Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, tom. I[er]., indique les marques qui peuvent servir à la faire reconnaître, et donne la liste de douze autres éditions imprimées jusqu'en 1607. Le Duchat en publia une nouvelle, la Haye, 1735, 3. vol. petit in-8°., avec des remarques qui lui assurent la supériorité sur toutes les autres, aux yeux des personnes pour qui la rareté d'un livre n'en est pas le premier mérite. Sallengre prouve très bien que cet ouvrage n'a jamais été condamné juridiquement, et que Henri Estienne ne s'en étant point nommé l'auteur, on doit ranger tout ce qu'on dit de sa fuite dans les montagnes de l'Auvergne, au nombre de ces fables qui, pour être souvent répétées, n'en ont pas plus de fondement, VII. *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*, sans date, in-8°., première édition, très recherchée, à raison des suppressions qu'a éprouvées la suivante, Paris, 1569, in-8°. VIII. *Artis typographicœ querimonia de illitteratis quibusdam typographis*, 1569, in-4°. Almeloveen et Maittaire ont inséré ce petit poëme dans les ouvrages qu'ils ont publiés sur les Estienne (*V.* à la fin de l'art. ESTIENNE Henri III). Lottin l'a réimprimé avec une traduction française, Paris, 1785, in-4°. On trouve dans cette réimpression la *Généalogie des Estienne*, depuis l'an 1500. IX. *Epistola quâ ad mul-*

tas multorum amicorum respondet de suæ typographiæ statu, nominatìm-que de suo Thesauro linguæ græcæ, 1569, in-8°., réimprimée par Almeloveen et Maittaire. X. *Comicorum græcorum sententiæ, id est, gnomæ versibus latinis redditæ*, H. Steph., 1569, in-24. XI. *Epigrammata græca selecta ex Anthologiâ interpretata ad verbum et carmine*, H. Steph., 1570, in-8°. XII. *Thesaurus græcæ linguæ*, H. Steph., 1572, 4 vol. in-fol. On y joint : *Glossaria duo è situ vetustatis eruta, ad utriusque linguæ cognitionem et locupletationem perutilia*, H. Steph., 1573, in-fol. Ces glossaires ont été réimprimés à Londres en 1812, à un très petit nombre d'exemplaires. Maittaire croit qu'Estienne a donné une nouvelle édition du *Thesaurus*, sans cependant en pouvoir fixer la date précise. Le rédacteur de l'article de cet illustre imprimeur, inséré au tome 36 des *Mémoires* de Nicéron, pense au contraire qu'Estienne s'est contenté de supprimer le frontispice des exemplaires qui lui restaient en magasin, et de le remplacer par un nouveau feuillet, portant une épigramme contre Scapula, dont le plagiat lui occasionnait une perte considérable. Cependant M. Brunet, qui a examiné un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage, avec le premier et le second frontispices, partage l'opinion de Maittaire sur l'existence d'une seconde édition. On peut donc regarder ce fait comme éclairci (1). Chacun connaît l'excellence de cet ouvrage d'Estienne; mais les mots s'y trouvent rangés, non dans l'ordre alphabétique, mais par les racines et leurs dérivés, l'usage en est peu commode, parce que beaucoup de racines sont contestables; d'ailleurs une foule de mots y sont omis, et ne se trouvent que dans l'*Index* alphabétique du 4e. volume, de sorte que les recherches sont difficiles (*V.* J. C. Dieterich). XIII. *Virtutum encomia, sive gnomæ de virtutibus*, etc., H. Steph., 1575, in-12. XIV. *Francofordiense emporium, sive francofordienses nundinæ*, 1574, in-8°. Ce recueil est peu commun. XV. *Discours merveilleux de la vie et déportements de la reine Catherine de Médicis*, 1575, in-8°. Cette satire violente est généralement attribuée à Henri Estienne. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et insérée dans des recueils de pièces relatives à l'histoire de France. Un écrivain protestant la traduisit en latin, sous ce titre : *Legenda sanctæ Catharinæ mediceæ*, 1575, in-8°. La Caille, compilateur peu réfléchi, dit que la vie de Catherine de Médicis fut un des ouvrages pour lesquels Estienne reçut une récompense du roi. On ne connaît pas d'autre vie de cette reine que celle qu'on vient de citer; et si Estienne l'eût avoué, il est probable qu'elle lui aurait valu autre chose qu'une récompense. XVI. *De latinitate falsò suspectâ expostulatio, necnon de Plauti latinitate dissertatio*, H. Steph., 1576, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les écrivains qui affectaient de n'employer que des termes pris des ouvrages de Cicéron, et qu'on nommait, pour cette raison, *Cicéroniens*. XVII. *Pseudo-Cicero dialogus, in quo de multis ad Ciceronis sermonem pertinentibus, de delectu editionum ejus et cautione in eo legendo*, 1577, in-8°. XVIII.

(1) MM. Barker et Valpy, anglais, ont publié tout récemment le prospectus d'une nouvelle édition du *Trésor grec de H. Estienne*. Ils promettent d'y fondre les suppléments donnés par Estienne, et de l'augmenter d'une foule de mots et de remarques critiques. L'ouvrage doit paraître en 24 livraisons, du prix d'une guinée chacune, en petit papier, et deux en grand papier.

Schediasmatum variorum, id est, observationum, emendationum, expositionum, disquisitionum libri tres, 1578, in-8°. Ces trois livres portent les noms des trois premiers mois de l'année; on y en joint trois autres, qui parurent en 1589. Cette seconde partie est la plus rare; Gruter a inséré cet ouvrage dans le Supplément du tome V de son *Thesaurus criticus*. XIX. *Nizolio - Didascalus sive monitor Ciceronianorum - Nizolianorum dialogus*, 1578, in-8°. XX. *Deux dialogues du nouveau françois italianisé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps*, in-8°. M. Brunet croit que cette édition a été imprimée par Patisson, en 1579. Il y en a une deuxième d'Anvers, 1579, in-12. XXI. *Projet de livre intitulé de la précellence du langage françois*, Paris, 1579, in-8°., rare et curieux. XXII. *Paralipomena grammaticarum græcæ linguæ institutionum*, H. Steph., 1581, in-8°. XXIII. *Hypomneses de gallicâ linguâ, peregrinis eam discentibus necessaria; quædam verò ipsis Gallis multùm profutura*, 1582, in-8°. Henri Estienne inséra dans ce volume la Grammaire française de son père. XXIV. *De criticis veteribus græcis et latinis, eorumque variis apud poetas potissimùm reprehensionibus dissertatio*, H. Steph., 1587, in-4°. XXV. *Les premices, ou le premier livre des proverbes épigrammatisés, ou des épigrammes proverbiales rangées en lieux communs*, 1593, in-8°. XXVI. *De Lipsii latinitate palæstrâ*, Francfort, 1595, in-8°. Henri Estienne avait été marié deux fois. Il eut trois enfants de son premier mariage, Paul, imprimeur à Genève, et deux filles, dont l'une, nommée *Florence*, épousa Isaac Casaubon. (*V.* ANACRÉON, SCHOTT, SCAPULA et Jacques DUBOIS).

W—s.

ESTIENNE (ROBERT II), fils de Robert Ier., né à Paris vers 1530, ne partagea point les sentiments de son père touchant la réforme, et refusa de l'accompagner à Genève lorsqu'il s'y retira pour jouir du libre exercice de sa religion. Cette conduite indisposa tellement son père qu'il le déshérita; mais il avait su se créer des ressources par son intelligence et par son travail. Dès 1556 il possédait une imprimerie pourvue de beaux caractères, comme on peut en juger par les *Rudimenta* de Despautère, le premier livre sorti de ses presses. Il s'associa avec Guillaume Morel pour l'impression de quelques ouvrages, entre autres des poésies d'Anacréon, corrigées et traduites en vers latins par Henri, son frère. On croit qu'il obtint le brevet d'imprimeur du roi après la mort de son père; cependant il n'en prit le titre qu'en 1561. Il mourut en 1571 au mois de février, puisque Frédéric Morel, son neveu, fut pourvu de son brevet le 4 mars de la même année. Il avait eu, de son mariage avec Denise Barbé, trois fils, Robert, François, mort jeune, et Henri. Sa veuve épousa Mamert Patisson.—ESTIENNE (François), troisième fils de Robert Ier., embrassa la réforme à l'exemple de son père, et le suivit à Genève, où il exerça l'imprimerie de 1562 à 1582, en société avec François Perrin. Il avait épousé Marguerite Cave, de la province de Normandie, et il en eut plusieurs enfants, dont aucun ne s'est fait connaître. On lui attribue les ouvrages suivants : I. *Traité des Danses, auquel il est démontré qu'elles sont accessoires et dépendances de paillardise*, etc., Paris,

1564, in-8°.; II. *de la Puissance légitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince*, écrit en latin par Estienne Junius Brutus (Hubert Languet), et traduit en français, (Genève), 1581, in-8°. Cette traduction est estimée, et on la recherche plus que l'original latin; III. *Remontrance charitable aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements dissolus*, Paris, 1577, in-12; 1581, 1585, in-8°., rare.
W—s.

ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, fut élevé par le célèbre Desportes, qui lui inspira le goût de la poésie. Il commença à exercer l'imprimerie en 1572, et deux ans après il eut le brevet d'imprimeur du roi. Il traduisit du grec en français les *deux premiers livres de la Rhétorique d'Aristote*, et les imprima lui-même en 1629, in-8°. Il prend en tête de cet ouvrage le titre de poète et interprète du roi pour les langues grecque et latine. C'était un homme de beaucoup d'esprit, ayant la repartie vive et piquante. On lui accorde aussi un talent particulier pour les devises, et on cite celle qu'il fit pour le duc de Sully, grand-maître de l'artillerie; elle représentait un aigle tenant la foudre dans une de ses serres, avec ces mots au bas: *quò jussa Jovis.* Il mourut en 1629 sans postérité. Outre la traduction de la Rhétorique d'Aristote et plusieurs petites pièces de vers en grec et en latin, on a encore de lui: I. *Vers chrétiens au comte du Bouchage*, 1587, in-4°.; II. *Discours en vers au connétable de Montmorency*, 1595, in-4°.; III. *Epître de Grégoire de Nysse touchant ceux qui vont à Jérusalem*, traduite en français, avec une préface contre l'abus des pèlerinages modernes, écrite avec assez de liberté pour avoir fait soupçonner que l'auteur n'était pas éloigné des principes des protestants.
W—s.

ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, né en 1566, fut élevé avec le plus grand soin. Après avoir terminé le cours de ses études, son père, qui le destinait à continuer la profession d'imprimeur, le fit voyager, afin de le mettre en relation d'amitié avec les savants étrangers. Paul visita les principales villes de l'Allemagne et ensuite de la Hollande, s'arrêta quelque temps à Leyde près de Juste-Lipse, et passa en Angleterre, où il forma une liaison très intime avec Jean Castolius, jeune homme très versé dans les langues anciennes. Il établit en 1599 à Genève une imprimerie, de laquelle sont sorties des éditions grecques et latines, estimables par la correction du texte et les notes dont il les a enrichies, mais moins belles que celles de son père et de son aïeul. Paul mourut à Genève en 1627, laissant deux fils, Antoine, dont on parlera plus bas, et Joseph, imprimeur du roi à la Rochelle, où il mourut en 1629. On a de Paul Estienne: I. *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1573, in-8°.; II. *Juvenilia*, ibid., 1593, in-8°. Ce sont de petites pièces qu'il avait composées dans son extrême jeunesse. Parmi les éditions sorties de ses presses on distingue celle d'Euripide, 1602, in-4°. Elle est très recherchée. W—s.

ESTIENNE (Henri III), fils de Robert II, fut pourvu de la charge de trésorier des bâtiments du roi. Prosper Marchand croit qu'il exerça l'imprimerie en 1615; mais on ne connaît aucun ouvrage sorti de ses presses. Il eut deux fils, Henri et

Robert, et une fille mariée au notaire Fougerole. — Estienne (Henri IV), sieur des Fossés, fils du précédent, est auteur de l'*Art de faire les devises, avec un Traité des rencontres ou mots plaisants*, Paris, 1645, in 8°. L'Art des devises a été traduit en anglais par Th. Blount, Londres, 1646, in-4°. Henri prenait le titre d'interprête des langues grecque et latine, et passait pour bon poète. On a encore de lui le portrait de Louis XIII et les éloges des princes et généraux d'armée qui ont servi sous ce monarque, dans l'ouvrage intitulé : les *Triomphes de Louis-le-Juste*, Paris, 1649, in-fol.— Estienne (Robert IV), frère du précédent, avocat au parlement, acheva la traduction de la Rhétorique d'Aristote, commencée par son oncle Robert III, et la publia à Paris, 1630, in-8°. Il cessa d'imprimer vers 1640; il était bailli de St.-Marcel. — Estienne (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, fit ses études à Lyon, et vint à Paris à l'âge de dix-huit ans. Il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et obtint en 1614 le titre d'imprimeur du roi et du clergé. Le cardinal Duperron, son protecteur, lui fit accorder une pension de 500 liv. qui cessa de lui être payée après la mort de ce prélat. Il réimprima pour la société des libraires de Paris les Pères grecs, et publia d'autres ouvrages importants, tels que la Bible de Morin, l'Aristote de Duval, Strabon, Xénophon, Plutarque, etc. Il eut de son mariage avec Jeanne Leclerc plusieurs enfants, entre autres Henri, qui devait lui succéder; mais ce jeune homme étant mort en 1661 des suites d'une débauche qu'il avait faite avec ses camarades, Antoine, devenu infirme et aveugle, se vit obligé de solliciter une place à l'Hôtel-Dieu, où il mourut en 1674, à l'âge de quatre-vingts ans. On a dit qu'il était le dernier rejeton de l'illustre famille des Estienne, dont le nom sera toujours prononcé avec reconnaissance par les véritables amis des lettres et de la gloire de la France; mais cette famille existe encore, selon le tableau généalogique inséré dans le supplément du *Dictionnaire historique* de Ladvocat. On peut consulter sur ces savants imprimeurs : I. *Th. Jansonii ab Almeloveen dissertatio epistolica de vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1685, in-8°.; II. *Historia Stephanorum*, par Maittaire, Londres, 1709, in-8°.; on trouve dans ces deux ouvrages le catalogue des principales éditions sorties des presses des Estienne. III. les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXXVI; IV. le *Dictionnaire* de Prosper Marchand au mot *Estienne*. W—s.

ESTIENNE (Robert), libraire, né à Paris en 1723, prétendait descendre des précédents, et n'était point indigne par sa probité et ses talents de cette illustre origine. Il mourut dans sa patrie en 1794. Parmi les ouvrages dont il est auteur, et qu'il a presque tous publiés sous le voile de l'anonyme, on distingue : I. *Eloge de l'abbé Pluche*, Paris, 1765, en tête de la *Concorde de la Géographie des différents âges*. II. *Causes amusantes et connues*; Paris, 1769 et 1770, 2 vol in-12; ce recueil est estimé, et la lecture en est très agréable. III. *Sermons pour les jeunes Dames et les jeunes Demoiselles*, traduits de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778, in-12. IV. *Etrennes de la Vertu, contenant les actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-94, 12 vol. in-18; recueil périodique et entrepris dans des vues utiles; Estienne est en outre l'éditeur des *Opus-*

cules de Rollin, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et a ajouté des notes à l'éloge de cet écrivain, par de Boze. W—s.

ESTIUS (Guillaume), ou, dans le langage du pays, *William Hessels Van Est*, que l'on prétend de la noble maison d'Este, naquit à Gorcum, ville de Hollande, en 1542; il fit ses premières études à Utrecht, et son cours de philosophie et de théologie dans l'université de Louvain, où il prit le bonnet de docteur en 1580; il y avait eu pour maîtres Baïus et Lessels son ami, dont toutefois il ne partagea point les erreurs. Bientôt après il fut appelé à Douai pour y occuper une chaire de théologie, qu'il remplit avec beaucoup de succès. On lui confia en même temps la supériorité du séminaire, et on le fit prévôt de l'église de Saint-Pierre; enfin il fut élu chancelier de l'université. Il se distingua dans ces différentes places par son zèle, sa science, son application à l'étude, une rare modestie, par une grande charité envers les pauvres, enfin par toutes les vertus ecclésiastiques. Benoît XIV, avait beaucoup d'estime pour les ouvrages d'Estius; en parlant de lui, ce pape le qualifiait de *doctor fundatissimus*, faisant par-là allusion à la solidité qui fait le principal caractère de ses ouvrages. Ce savant théologien mourut à Douai en 1613, dans sa 72e. année, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre de cette ville, où ses amis lui avaient fait dresser une épitaphe qu'on y lisait encore avant la révolution. Il consacra ses premiers travaux à une édition de St. Augustin que préparaient les docteurs de Louvain, et il en avait revu le 9e. volume avant de quitter cette ville pour venir s'établir à Douai. On doit en outre à ses laborieuses veilles : I. *Historia martyrum Gorcomensium*, Douai, 1603, in-4°. C'est l'histoire de dix-neuf prêtres ou religieux qui, pour leur attachement à la foi catholique, furent massacrés à Gorcum, en l'an 1552, dans la révolution opérée par l'introduction du calvinisme en Hollande. La plupart de ces martyrs étaient franciscains, et l'un d'eux, qui était leur gardien, se trouvait l'oncle d'Estius; les autres étaient trois chanoines réguliers, dont deux de l'ordre de Prémontré, un dominicain et quelques prêtres séculiers. II. *Commentaria in IV libros sententiarum Petri Lombardi, doctoris parisiensis*, 2 vol. in-f., Paris, 1662, 1695, et Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage est regardé comme un cours excellent et complet de théologie, qu'on ne peut trop recommander à l'attention des jeunes théologiens, et où ils trouveront une doctrine saine et appuyée de passages de l'Écriture et des Pères, choisis avec discernement et appliqués avec justesse. III. *Commentaria in epistolas D. Pauli*, 2 vol. in-f., Paris, 1679; Rouen, 1709. Ces commentaires, pleins d'érudition, sont généralement estimés. Jean de Gorcum en donna un *abrégé* que l'on trouve dans sa *Medulla paulina*, Lyon, 1623, et dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Estius a aussi expliqué les épîtres catholiques jusqu'au 5e. chapitre de la 1re. de S. Jean; ce travail, interrompu par la mort de l'auteur, a été continué par Barthélemi *Petri* ou de la Pierre, qui a aussi fait quelques additions au commentaire sur S. Paul. La méthode d'Estius est d'appuyer ses explications de passages tirés des Pères; il s'applique à éclaircir le texte, à en déterminer le véritable sens, et à le mettre à la portée de toutes sortes de lecteurs : avec ce commentaire on peut se passer des autres. On lui reproche néanmoins d'être un peu diffus. IV. *Annotationes in præcipua*

et difficiliora Scripturæ loca, Douai, 1628; on en a donné une édition plus ample, Anvers, 1699. Ces notes sont moins estimées que les ouvrages précédents, et Dom Calmet en faisait peu de cas; on y trouve néanmoins, comme dans toutes les productions d'Estius, clarté et solidité. V. *Orationes theologicæ XIX*, Louvain. Parmi ces discours, le 5e. a pour titre: *Contrà avaritiam Scientiæ*. L'auteur y invective contre ceux qui, cherchant à acquérir des connaissances, les gardent pour eux, se contentent d'en jouir, sans les rendre fructueuses pour autrui, et tiennent pour ainsi dire la lumière sous le boisseau. Estius était d'autant plus en droit de prendre à partie cette sorte de savants, qu'il était loin d'avoir rien à se reprocher à cet égard, ayant employé sa vie entière à enseigner et à composer des ouvrages utiles. Ce discours se trouve à la suite du *Tractatus triplex de ordine amoris*, de François Van Viane, professeur royal dans l'université de Louvain. VI. *Martyrium Edmundi Campiani societatis Jesu è gallico sermone in latinum translatum*. Estius n'a écrit qu'en latin. L—Y.

ESTIVAL (Jean d'), poète français, est auteur d'une pastorale en cinq actes, et en vers, intitulée: *le Bocage d'amour, où les rets d'une bergère sont inévitables*, Paris, 1608, in-12. Il est difficile d'imaginer rien de plus bizarre que cette pièce dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-français*. L'auteur ne mérite d'être tiré de l'oubli, que parce qu'il écrivait à une époque où le désir seul d'obtenir quelque célébrité par les lettres, prouvait des études et des connaissances peu communes aujourd'hui. W—s.

ESTOCART (Claude d'), sculpteur, né à Arras dans le 17e. siècle, s'acquit de la réputation par plusieurs bons ouvrages, entre autres la *Chaire* de Saint-Etienne du Mont, à Paris, dont Laurent de La Hire, peintre habile, avait fourni les dessins. Les connaisseurs louèrent la belle exécution des bas-reliefs, des figures représentant les vertus, et surtout de l'ange qui termine le couronnement de cette chaire, et qui, au son de la trompette, semble appeler les fidèles; mais ils critiquèrent, dans la composition du monument, le *Samson* qui en soutient la masse, et qui n'offre avec les autres figures aucun rapport allégorique. V—T.

ESTOCQ. *Voy.* Elisabeth, tome XIII, pag. 66.

ESTOILE. *V.* Etoile (de l').

ESTOR (Jean-George), jurisconsulte et publiciste hessois, né à Schweinberg en 1699, fut fait professeur de Droit à Giessen en 1726, et à Marbourg en 1742, après avoir exercé diverses fonctions à Iéna et à Francfort sur l'Oder. Il mourut chancelier de l'université de Marbourg, le 25 octobre 1773. On peut voir dans Meusel le dénombrement de ses 98 ouvrages; nous n'indiquerons que les suivants: I. *Essai d'une héraldique perfectionnée des armoiries de Hesse, de Hanau, de Maïence et de Brandebourg-Anspach*, Giessen, 1728, in-8°.; II. *Petits écrits choisis*, ib. 1732-38, 12 cahiers formant 3 vol. in-8°.; III. *Liberté de l'église allemande dans son rapport avec l'empire germanique et la cour de Rome*, Francfort-sur-Mayn, 1766, in-8°.; IV. plusieurs Notices sur l'établissement et l'histoire de l'université de Marbourg, sur la valeur des monnaies du Rhin au 16e. siècle, sur la valeur des monnaies qui ont eu cours de 1582 à 1669, etc., dans les *Mémoires littéraires de Marbourg*:

ces divers ouvrages sont en allemand; V. *Vestigia juris Germanici in jure canonico*, Marbourg, 1740, ib. 1750, in-4°.; VI. *De juribus episcopi catholici in Germania*, Iena, 1740, in-4°.; VII. *De Divortio præsertìm personarum diversæ religionis illustrium in Germania*, Marbourg, 1747, in-4°.; VIII. *Notitia auctorum juridicorum in gratiam auditorum conscripta*, insérée dans la *Jurisprudentia Rom.* d'Herman Vulteius, ib. 1747, in-8°. IX. *Observationes ad vitam Conradi de Marburg; Decerptorum ex geographiâ veteri Hassiæ specimen; Sur les diverses éditions de la Chronique hessoise de Dilich*, et autres morceaux insérés dans la collection des Annales de Hesse, par Kuchenbecker; X. *Animadversiones in Heineccii elementa juris civilis*, Berlin, 1741, in-8°., et dans l'Heineccius de Giessen, 1727, in-8°. On lui doit aussi de bonnes éditions de Hamberger, *Opuscula ad elegantiorem jurisprudentiam*, Iena, 1740, in-8°.; de J.-Ad. Kopp, *Historia juris scientiæ Romanæ*, Marbourg, 1768, in-8°., et d'autres ouvrages classiques dans les universités d'Allemagne.

C. M. P.

ESTOURMEL (JEAN D'), mort le 16 août 1557. Pendant l'irruption de Charles-Quint en Provence, en 1536, les Flamands entrèrent en Picardie, sous le comte de Nassau, et assiégèrent Péronne, qui n'avait que de vieilles murailles, mais dont les véritables remparts étaient le dévouement de ses habitants et l'intrépidité de Robert III de la Marck, dit le maréchal de Fleuranges. Jean d'Estourmel se jeta dans la ville avec sa femme, ses enfants et ses vassaux, y fit amener ses grains encore en gerbe, ses bestiaux, avec tous les approvisionnements nécessaires, enfin tout ce qui pouvait être utile aux habitants, et soudoya les troupes de son argent. Après différentes actions très meurtrières, et trois assauts soutenus avec une rare intrépidité par les assiégés, le comte de Nassau, repoussé à toutes ses attaques, leva le siége le 11 septembre 1536, et se retira précipitamment en Flandre. Marie d'Autriche lui avait écrit, pendant le siége, qu'elle était bien étonnée qu'il fût si longtemps à s'emparer d'un *colombier*, nom qu'elle donnait à la ville de Péronne, à cause de la haute tour de son château; il lui répondit : « Si ce n'est » qu'un colombier, les pigeons qui » sont dedans sont forts et difficiles à » prendre. » Tous les ans, à pareil jour que celui de la levée du siége, avant la révolution, on faisait à Péronne une procession solennelle en action de grâces, et le prédicateur était tenu de faire un compliment à MM. d'Estourmel et d'Applaincourt, en mémoire de leur zèle. François Ier. nomma Jean d'Estourmel son maître-d'hôtel, le 19 septembre 1541, et lui donna le même jour l'office de général des finances aux provinces de Picardie, Champagne et Brie, dans lequel il succéda à Antoine de Lameth. Il avait, en 1531, comme ambassadeur et procureur du roi François Ier., et en sa qualité de maître de la maison du duc de Vendôme, assisté au mariage de Marie de Bourbon-Vendôme avec Jacques V, roi d'Ecosse. Il fut ambassadeur en Angleterre avec le cardinal du Bellay en 1546; Henri II lui donna une pension de 2,000 liv., et le huitième sur les aides de l'élection de Meaux. Par son testament, Jean d'Estourmel substitua à l'aîné de sa maison, de mâle en mâle, un morceau de la vraie Croix, enchassé dans un reliquaire d'argent, donné en 1099, par Godefroi de Bouillon,

roi de Jérusalem, à Reimbold, sire d'Estourmel, pour être monté le premier sur la crête des murs lors du siége de cette ville. Ce pieux chevalier en conserva le surnom de *Créton*, et prit pour devise : *Vaillant sur la crête*. Ses descendants ont porté indifféremment, jusqu'au 16e. siècle, le nom de Créton ou celui d'Estourmel, qui se trouve écrit *Estrumel* dans quelques historiens. — Un sire d'ESTOURMEL, dans le 14e. siècle, ordonna, par son testament, que ses exécuteurs distribueraient à mille pauvres, 1000 l., mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc, lesquels pauvres seraient tous de ses sujets.

D. L. C.

ESTOUTEVILLE (GUILLAUME D'), célèbre cardinal, issu d'une illustre famille de Normandie, était fils de Jean II, seigneur d'Estouteville, et de Marguerite d'Harcourt. Le *Gallia Christiana* dit qu'il fut bénédictin. Nicolas V lui conféra l'archevêché de Rouen, et Eugène IV le fit cardinal en 1437; il fut aussi revêtu de la dignité de camerlingue de la sainte Eglise romaine. Outre son archevêché de Rouen, il possédait six autres évêchés, tant en France qu'en Italie; il était titulaire de quatre abbayes et de trois grands prieurés, parmi lesquels il faut compter le prieuré de St. Martin-des-Champs, l'un des plus riches de l'ordre de Cluni. Il paraît, au reste, qu'en accumulant sur sa tête tant de titres et de domaines contre le vœu des canons, il en fit un bon usage, et qu'il en employa le produit à la décoration des églises qui dépendaient de ses bénéfices, et au soulagement des pauvres. Rigide observateur de la justice, il savait se la faire lui-même quand on négligeait de la lui rendre. N'ayant pu obtenir la punition d'un barigel qui, chargé d'une exécution et n'ayant point de bourreau sous sa main, avait forcé un pauvre prêtre français d'en faire les fonctions, il manda ce chef des sbires et le fit pendre à sa fenêtre. Charles VII et Louis XI employèrent le cardinal d'Estouteville à des négociations importantes : il fut chargé par le pape de ménager un accommodement entre le premier de ces monarques et le roi d'Angleterre. L'intention du pape, en réconciliant ces princes, était d'opposer leurs armes aux progrès rapides que faisaient alors les Turcs. D'Estouteville devait aussi solliciter quelque adoucissement à la pragmatique-sanction, et faire valoir l'intérêt du souverain pontife en faveur de Jacques Cœur, dont on faisait le procès. Il vint à Bourges à la fin de l'année 1452, revêtu du titre de légat du Saint-Siége, et vit le roi, qu'il ne put porter à la paix. L'archevêque de Ravenne, envoyé à Londres pour le même sujet, ne réussit pas mieux. D'Estouteville, du moins, ne perdit pas entièrement sa peine; il convoqua à Bourges, par ordre du roi, une assemblée d'évêques, dans laquelle fut traitée l'affaire de la pragmatique-sanction; il y fut décidé qu'elle serait maintenue et inviolablement observée. On confirma aussi les libertés de l'Eglise gallicane, malgré les oppositions de l'église et de l'archevêque de Bordeaux, à qui nos droits et nos usages étaient encore étrangers, cette province, alors, étant nouvellement unie à la France. Le roi chargea en outre le cardinal d'Estouteville de réformer l'Université de Paris, dont ce prélat avait été élève. Aidé de commissaires tirés du parlement et du clergé, il réprima un grand nombre d'abus, fit de sages réglements, et en abrogea d'autres qui

ne convenaient plus, tel que le statut qui excluait les hommes mariés de l'enseignement de la médecine ; il modifia aussi les immunités et priviléges beaucoup trop étendus, attachés à la cléricature et à la scolarité. Après avoir terminé cet utile travail, d'Estouteville retournait à Rome, peu satisfait de sa légation, dans aucun des points de laquelle il n'avait réussi. Déjà il avait passé les monts, lorsqu'il apprit que la guerre s'allumait entre le roi et le duc de Savoye. Il revint sur ses pas, et eut le bonheur de rétablir l'union entre ces princes. Il mourut à Rome, le 22 décembre 1483, âgé de quatre-vingts ans. On a publié le *Recueil des titres de la Maison d'Estouteville*, Paris, 1741, in-4°. L—Y.

ESTOUTEVILLE. *V.* COLBERT, tom. IX, pag. 226.

ESTRADES (GODEFROI comte D'), né en 1607, servit pendant plusieurs années en Hollande, et fut envoyé, en 1637, vers le roi d'Angleterre, pour l'engager à la neutralité, même dans le cas où la France et les Etats-généraux attaqueraient quelques places maritimes de la Flandre. Il obtint un brevet de conseiller d'état (1639), et fut employé (1642), en diverses négociations en Hollande, en Allemagne et en Piémont. Ambassadeur extraordinaire en Hollande (1646), il traita des secours que cette république devait fournir par mer au siége de Dunkerque, qui capitula le 17 octobre de la même année. Il était en même temps colonel d'un régiment d'infanterie, et lieutenant des gendarmes du cardinal Mazarin, lorsqu'on le fit maréchal-de-camp en 1647 ; il eut le commandement de Dunkerque, de Bergues, de Mardik et de leurs dépendances en 1649, obtint le grade de lieut.-général l'année suivante, servit en Flandre sous le maréchal Duplessis, et contraignit le comte de Fuensaldagne d'abandonner le siége de Dunkerque que les Espagnols avaient commencé d'investir. Il eut, en 1652, un pouvoir pour traiter avec l'Angleterre. Assiégé dans Dunkerque par l'archiduc, il lui remit la place le 11 septembre, après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Il commanda en 1653, comme lieutenant-général, en l'absence et sous l'autorité de la reine-mère, à Brouage, à la Rochelle et pays d'Aunis, et fut créé maire perpétuel de Bordeaux : chevalier des ordres du roi (1654), il commanda l'armée de Catalogne sous le prince de Conti (1655), et fit lever aux Espagnols le siége de Solsone. Ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté, le 10 octobre, par le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne. Le roi d'Espagne désavoua le baron, et répara cette insulte en 1662, en ordonnant à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France dans les cérémonies publiques. Il reçut, en 1662, la ville de Dunkerque des mains des Anglais ; il avait négocié à Londres la vente de cette place, le roi d'Angleterre avait signé le traité, son parlement s'y opposait, la garnison refusait d'évacuer la ville. Le comte d'Estrades répandit à propos des sommes considérables, le gouverneur et la garnison s'embarquèrent le 29 novembre, et rencontrèrent la barque où était le courier qui portait au gouverneur l'ordre du parlement de ne pas remettre Dunkerque aux Français ; mais d'Estrades en était en possession. Il fut nommé vice-roi de l'Amérique en 1663. Ambassadeur extraordinaire en Hollande en 1666, il conclut à Breda, le 31 juillet 1667, un traité de paix avec le Danemark. Il suivit le roi à la con-

quête de la Hollande en 1672, obtint le gouvernement de Wesel et le commandement de Maëstricht en 1673; il s'empara des ville et citadelle de Liége en 1675, et fut créé la même année maréchal de France. Ministre plénipotentiaire pour la paix de Nimègue, il la conclut en 1678 (*V.* Ch. Colbert). Il mourut le 26 février 1686, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il avait été nommé gouverneur du duc de Chartres l'année précédente. Comme le maréchal de Navailles n'avait été gouverneur de ce prince que pendant cinq mois, et que le maréchal d'Estrades, qui lui succéda, ne le fut qu'environ dix-huit mois, cela fit dire plaisamment à Benserade, *qu'on ne pouvait élever un gouverneur à M. le duc de Chartres.* Le maréchal d'Estrades fut un des plus habiles négociateurs de son temps. On a de lui des *Lettres* et *Mémoires* très intéressants sur ses négociations, 9 vol. in-12, La Haye, 1743 (*Voy.* J. Aymon et Sc. Dupleix). D.L.C.

D'ESTRÉES (Jean d'), grand-maître de l'artillerie de France, naquit en 1486, d'une des plus illustres maisons de Picardie (1). Il fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne; il suivit François Ier. à la bataille de Marignan en 1515, à la conquête du Milanais qui fut la suite de cette victoire, et à la bataille de Pavie en 1525. Le roi le fit capitaine de cent cinquante Albanais en 1526, et l'un des cent gentilshommes ordinaires de son hôtel en 1533. Il combattit, en 1544, à Cérisoles, et eut part à la conquête du Monferrat. En 1545 il fut capitaine d'une compagnie de cent cinquante archers formée pour la garde d'Henri II, alors dauphin, qui le continua dans le même grade à son avènement à la couronne en 1547. Ce prince l'établit grand-maître et capitaine-général de l'artillerie de France, en 1550, sur la démission du comte de Brissac qui passait au gouvernement du Piémont, et le commit, la même année, pour régler avec les commissaires du roi d'Angleterre les limites du Boulonais et du comté de Guines. Il fut fait chevalier de l'ordre du roi en 1556, et capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances. Il était en 1558 au siége de Calais, et contribua à la prise de cette place par la manière dont l'artillerie y fut servie. L'histoire le représente comme un homme qui allait au feu comme à la chasse, et excellait dans l'art de placer une batterie. François II le confirma dans la charge de grand-maître et capitaine-général de l'artillerie. Charles IX le fit son lieutenant-général à Orléans, pour y commander et y résider pendant les troubles qui agitaient le royaume. On dit que d'Estrées fut le premier gentilhomme de sa province qui embrassa la religion prétendue réformée, dont il fit faire l'exercice public dans son château de Cœuvres. Il s'attacha au roi de Navarre et au prince de Condé, auxquels il était allié par sa femme Catherine de Bourbon, sans s'écarter jamais de son devoir envers son souverain, ayant toujours rempli fidèlement les fonctions de sa charge, même dans les guerres contre les huguenots. Il mourut en 1571. Voici le portrait qu'en fait Brantôme. « M. d'Estrées » a été l'un des plus dignes hommes » de son état, sans faire tort aux au- » tres, et le plus assuré dans les tran- » chées et batteries; car il y allait la » tête levée, comme si c'eût été dans » les champs à la chasse; et la plupart

(1) Les d'Estrées descendaient de Raoul de Sores, dit d'Estrées, maréchal de France en 1270, mort en 1282, qui accompagna, avec six chevaliers, le roi St.-Louis en Afrique. Son fils épousa Marguerite de Courtenai, princesse du sang.

» du temps il allait à cheval monté sur » une grande haquenée allézande, » qui avait plus de vingt ans et qui » était aussi assurée que le maître; » car pour les canonnades et arque- » busades qui se tirassent dans la » tranchée, ni l'un ni l'autre ne bais- » saient jamais la tête, et il se mon- » trait par dessus la tranchée la moi- » tié du corps, car il était grand et » elle aussi. C'était l'homme du monde » qui connaissait le mieux les endroits » pour faire une batterie de place, » et qui l'ordonnait le mieux; aussi » était-ce un des confidents que M. le » duc de Guise souhaitait auprès de » lui pour faire conquête et prendre » ville, comme il fit à Calais. C'a été » lui qui le premier nous a donné ces » belles fontes d'artilleries dont nous » nous servons aujourd'hui, et même » de nos canons qui ne craindraient » de tirer cent coups l'un après l'au- » tre, par manière de dire, sans rom- » pre ni sans s'éclater, comme il en » donna la preuve d'un au roi, quand » le premier essai s'en fit..... C'était » un fort grand homme, beau et véné- « rable vieillard, avec une barbe qui » lui descendait très bas, et sentait « bien son vieux aventurier de guerre » du temps passé, dont il avait fait » profession, où il avait appris d'être » un peu cruel. » On a publié un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées*, grand-maître de l'artillerie, par F. D. L. T. (François de la Treille, commissaire ordinaire de l'artillerie), Paris, 1563. Le cardinal d'Estrées fit réimprimer en 1712 (avec la date de 1563) cette brochure qui n'a que deux feuilles, et qui commence en l'an 1552. D. L. C.

ESTRÉES (Antoine d'), fils du précédent, exerça pendant quelque temps la charge de grand-maître de l'artillerie, qui fut donnée, sur sa démission, au marquis de Rosni, depuis duc de Sully, et devint alors une charge de la couronne. Il défendit en 1593, contre le duc de Mayenne, la ville de Noyon, dont il était gouverneur, et, par ses sages précautions, ses largesses, le zèle et le courage qu'il inspira à sa faible garnison, il rendit le siége si meurtrier pour les assiégeants, que, lorsqu'il capitula, au bout de trois semaines, l'armée du duc de Mayenne, qui avait été renforcée de dix mille Espagnols, se trouva tellement ruinée, qu'elle ne put secourir les Parisiens, auxquels Mayenne avait écrit qu'il serait le maître de Noyon en trois ou quatre jours. Henri IV, en récompense de cette belle défense, donna à Antoine d'Estrées le gouvernement de l'Ile-de-France. D. L. C.

ESTRÉES (Gabrielle d'), née vers 1571, était fille du précédent. Le hasard ayant conduit Henri IV, sur la fin de 1590, au château de Cœuvres pour y prendre quelque repos, il y fut reçu par Gabrielle, fille d'Antoine d'Estrées, avec les empressements et la joie que lui inspirait la présence d'un héros. Henri ne put résister à ses charmes, ni cacher entièrement l'impression qu'ils avaient faite sur son cœur. Il n'en développa pas cependant dans cette occasion les sentiments, parce que la gloire l'appelait ailleurs; mais il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemis, et courut risque de la vie. Gabrielle, éprise du duc de Bellegarde, grand-écuyer, ne répondit pas d'abord aux tendres empressements du roi; mais enfin les faveurs dont cet amant généreux avait comblé sa famille, et ses qualités personnelles la rendirent sensible à une passion qui

ne pouvait être plus vive. Henri lui écrivait dans une occasion périlleuse : « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai » pas; mais ma dernière pensée sera à » Dieu, et l'avant-dernière à vous. » Ce prince, pour la soustraire à son père, qui était un surveillant trop difficile pour les deux amants, la maria à Damerval de Liancourt, gentilhomme Picard; mais, dit Sully, il *sut empêcher la consommation du mariage*, qui fut ensuite dissous pour cause d'impuissance du côté du mari, quoique Damerval eût eu quatorze enfants d'une première femme. Ce préliminaire était essentiel pour conduire Gabrielle d'Estrées sur le trône que Henri lui destinait, après avoir fait dissoudre son mariage avec Marguerite de Valois. Dans ce dessein, il érigea pour elle le comté de Beaufort en duché-pairie, afin de lui donner un rang à la cour. Gabrielle, de son côté, chercha à se faire des créatures parmi les grands seigneurs, en leur obtenant des grâces. Elle procura un accommodement honorable au duc de Mayenne; elle mit pour condition au traité que le duc de Mercœur fit, par son entremise, avec le roi, qu'il donnerait sa fille, qui était la plus riche héritière du royaume, en mariage à César Monsieur, l'aîné des enfants qu'elle avait eus de Henri IV. Gabrielle n'avait pas le titre de reine; mais elle jouissait déjà des honneurs attachés à ce titre; elle ne devait pas même tarder à le posséder, car les négociations pour le divorce allaient bon train. A l'approche des fêtes de Pâques, Henri IV, par le conseil de René Benoît, son confesseur, engagea sa maîtresse à s'éloigner de la cour : elle alla passer la quinzaine à Paris, chez le riche financier Zamet. Le jour du Jeudi-Saint, étant entrée dans le jardin de Zamet pour s'y promener après dîner, et venant de manger une orange, elle fut tout à coup attaquée d'une apoplexie, accompagnée de convulsions si violentes, que sa bouche fut tournée presque au derrière de la tête : elle mourut dans cet état le Samedi-Saint, 10 avril 1599. Ce visage, orné de tant d'attraits, n'offrait plus qu'une figure hideuse, sur laquelle il était impossible de jeter les yeux sans horreur. Cette mort affreuse fut-elle la suite d'une apoplexie naturelle? provint-elle du poison ? C'est un problème sur lequel l'histoire ne nous a laissé que des incertitudes, et ne nous a permis que des conjectures, qui ne peuvent jamais fournir des lumières suffisantes pour pénétrer jusqu'à la vérité. De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle pour laquelle il témoigna le plus d'attachement, et qui le fixa le plus long-temps. Il en porta le deuil comme d'une princesse du sang : elle le méritait à bien des égards. Sans hauteur, sans arrogance, sans fierté, elle n'abusa jamais de sa faveur : affable, polie, douce et bienfaisante, elle avait acquis l'estime et la considération des courtisans, qui, à sa mort, partagèrent la douleur de leur maître. « On n'a guère vu de » maîtresses de nos rois, dit d'Aubigné, qui n'aient attiré sur elles » la haine des grands, ou en leur faisant perdre ce qu'ils désiraient, ou » en faisant défavoriser ceux qui ne » les aidaient pas, ou en épousant les » intérêts de leurs parents, leurs récompenses ou leurs vengeances. » C'est une merveille que cette femme, dont l'extrême beauté ne tenait » rien de lascif, ait pu vivre dans » cette cour avec si peu d'ennemis. » Elle avait trouvé dans Sully un grand obstacle à son ambition; de-là naqui-

rent entre la maîtresse et le ministre des querelles dont le roi fut souvent témoin. Elle s'échappa un jour jusqu'à dire en présence du monarque : « J'aime mieux mourir que de vivre » avec cette vergogne, de voir soutenir un valet contre moi, qui porte » le titre de maîtresse. — Pardieu, » madame, lui répondit Henri, c'est » trop, et vois bien qu'on vous a » dressée à ce badinage pour essayer » de me faire chasser un serviteur » duquel je ne puis me passer ; mais » pardieu je n'en ferai rien : et afin » que vous en teniez votre cœur en » repos, et ne fassiez plus l'acariâtre » contre ma volonté, je vous déclare » que, si j'étais réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, » je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui. » Pendant une des fêtes que Henri donnait quelquefois à la belle Gabrielle, on vint l'avertir que les Espagnols s'étaient emparé d'Amiens. « Ce coup est du ciel, » dit-il ; c'est assez faire le roi de » France, il est temps de se montrer » roi de Navarre ; » et se tournant du côté d'Estrées, qui comme lui avait les habits de la fête, et qui fondait en larmes, il lui dit : « Ma maîtresse, il faut quitter nos armes, et » monter à cheval pour faire une » autre guerre. » Elle avait eu trois enfants d'Henri IV, César et Alexandre de Vendôme, et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf : elle était enceinte d'un quatrième lorsqu'elle mourut. Blin de Sainmore a fait une Héroïde de Gabrielle à Henri IV, 1761, in-8°. ; Poinsinet en a fait une autre, 1767, in-8°. ; Sauvigny, une tragédie en 5 actes et en vers, 1778, in-8°. ; 1783, in-12. T—D.

ESTRÉES (François-Annibal d'), frère de la précédente, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut pourvu en 1594 de l'évêché de Noyon ; mais après la mort de son frère aîné, tué au siége de Laon, il prit le parti des armes, sous le nom du marquis de Cœuvres, et leva un régiment d'infanterie qu'il conduisit au siége d'Amiens. Il servit en Savoie dans la guerre de 1600, s'attacha à la reine Marie de Médicis, qui l'envoya en 1614 négocier avec les ducs de Savoie et de Mantoue, les Vénitiens et les Suisses, et en 1615 avec les princes mécontents qui s'opposaient au mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Ses exploits dans la Valteline, d'où il chassa les garnisons étrangères, lui valurent le bâton de maréchal de France en 1626. Il fut envoyé deux fois au secours du duc de Mantoue, prit la ville de Trèves, et se distingua dans plusieurs autres occasions. Richelieu, ayant à se plaindre d'Urbain VIII, chercha à mortifier ce pape en faisant nommer ambassadeur extraordinaire à Rome le maréchal d'Estrées qui, dans sa première ambassade (1621) sous Paul V et Grégoire XV, s'était rendu redoutable aux Italiens. Il sut toujours, par sa fermeté, maintenir la dignité de son caractère au milieu de tous les désagréments que lui suscitaient le pape et le cardinal-neveu, qui firent même assassiner son écuyer. Rappelé en France au bout de quatre ou cinq ans, il fit la fonction de connétable au sacre de Louis XIV, qui érigea le marquisat de Cœuvres en duché-pairie, sous le nom d'Estrées. Il mourut le 5 mai 1670, dans la 98e. année de son âge, avec la réputation d'un homme roide, plus propre à la tête des armées que dans les négociations. Il se maria trois fois : de sa première femme il eut le duc d'Estrées

(mort ambassadeur à Rome en 1687), le maréchal (Jean, mort en 1707) et le cardinal d'Estrées; de la deuxième il eut un fils tué au siége de Valenciennes; et à quatre-vingt-treize ans il épousa Mlle. de Manicamps, qui fit une fausse couche. Nous avons de lui des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12 (*V.* Ancre), à la suite desquels on trouve une lettre du fameux père Le Moine (éditeur de ce livre) sur l'auteur et sur l'ouvrage; une *Relation* curieuse du siège de Mantoue en 1629, et celle du conclave où fut élu Grégoire XV, élection à laquelle M. d'Estrées avait eu beaucoup de part. Ces mémoires, mal écrits, sont curieux et instructifs, d'autant que l'auteur ne parle que des affaires auxquelles il a coopéré; ils vont depuis 1610 jusqu'à 1621. On voit que l'auteur était grand partisan du cardinal de Richelieu, à la sollicitation duquel il rédigea ces Mémoires qui ne lui coûtèrent que cinq ou six jours de travail. On conserve à la Bibliothèque du roi le recueil de ses négociations de 1636 à 1640.

T—d.

ESTRÉES (Jean, comte d'), né en 1624, fils de François Annibal, obtint un régiment d'infanterie de son nom en 1637, fit sa première campagne en 1644, et reçut, au siége de Gravelines, deux coups de mousquet, dont il resta estropié de la main droite. Colonel du régiment de Navarre il se trouva, en 1648, à la bataille de Lens. Maréchal-de-camp en 1649, il servait, en cette qualité, à l'armée devant Paris, et à l'attaque du pont de Charenton. En Flandre, en 1654, il fut un des premiers qui soutinrent les lignes d'Arras. Lieutenant-général en 1655, il obtint en 1656 le commandement d'un corps d'armée devant Valenciennes, et fut fait prisonnier dans la retraite avec le maréchal de la Ferté. Le comte d'Estrées entra ensuite dans la marine, fut créé vice-amiral en 1670, et commandait la flotte française au combat de Soultsbay en 1672; mais il n'eut que peu de part à l'action, dont la gloire resta toute entière à Ruyter. L'année suivante, il se trouva à trois actions successives, et y déploya autant de valeur que d'intelligence. En rendant compte des opérations de cette campagne à Colbert, d'Estrées lui écrivit : « Je voudrais » avoir payé de ma vie la gloire que » Ruyter vient d'acquérir. » D'Estrées, ajoute Voltaire, méritait que Ruyter eût ainsi parlé de lui. La valeur et la conduite furent si égales des deux côtés, que la victoire resta toujours indécise. En 1676 d'Estrées reprit aux Hollandais le fort et l'île de Caïenne; en 1677 il battit l'amiral Byngs devant Tabago, et quelques mois après, enleva cette île à la Hollande. En récompense de ses services, le roi le nomma maréchal en 1681; il n'y avait point encore eu de maréchaux de France dans la marine, et c'est une preuve, dit Voltaire, combien cette partie essentielle des forces de la France avait été négligée. En 1686 il fut fait vice-roi de l'Amérique; en 1688 chevalier de Saint-Esprit, et mourut à Paris, le 19 mai 1707, à l'âge de 83 ans.

W—s.

ESTRÉES (César d'), cardinal, né à Paris, le 5 février 1628, était fils de François Annibal, duc d'Estrées pair et maréchal de France, et de Marie Bethune-Charost, qui mourut en lui donnant le jour. A peine eût-il pris ses degrés en Sorbonne qu'il fut nommé évêque de Laon, et peu de temps après, le roi le chargea de négocier avec le nonce du pape

l'acommodement des quatre évêques qui avaient refusé de souscrire à la condamnation de Jansénius. C'étaient les évêques d'Alet, de Beauvais, de Pamiés et d'Angers. Le jeune prélat se conduisit avec tant de modération, de patience et d'adresse, il sut si bien ménager l'amour-propre et les petits intérêts des chefs des deux partis, qu'il les amena à une réconciliation, du moins apparente. L'église de France cessa quelque temps d'être troublée, et l'auteur d'une paix si vivement désirée en fut récompensé par le chapeau de cardinal. Le service important qu'il venait de rendre à l'église le fit juger propre à remplir la place de chargé des affaires de France à Rome; il assista au conclave après la mort de Clément X, en fit suspendre les délibérations jusqu'après l'arrivée des autres cardinaux français, et contribua de cette manière à l'élection d'Innocent XI, qui s'en montra peu reconnaissant. Il fut envoyé en Bavière en 1677, négocia le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et ne revint en France qu'après la ratification du traité de Nimègue. Il se démit alors de son évêché en faveur d'un de ses neveux, et retourna à Rome pour traiter l'affaire de la régale. Il ne réussit qu'avec beaucoup de peines à la terminer à l'avantage de la France; il fut même obligé de se soumettre à la cérémonie de l'absolution, pour avoir rendu visite au marquis de Lavardin, notre ambassadeur, que le pape avait excommunié, à raison de la resistance opiniâtre qu'il avait mise à soutenir les priviléges de sa place. (*Voyez* LAVARDIN.) On doit remarquer que le cardinal d'Estrées, malgré sa dignité de prince de l'église, fut constamment un bon Français, et que, dans toutes les difficultés qui s'élevèrent entre le roi et la cour de Rome, il ne balança pas à défendre les intérêts et les prérogatives de son souverain; il concourut aux élections de quatre papes, et ce fut dans ces circonstances, surtout, qu'il montra son zèle pour la France, en dirigeant le choix des cardinaux sur des sujets propres à maintenir la paix entre les deux puissances. On peut lui reprocher d'avoir montré trop de zèle pour la condamnation des erreurs de Molinos, et d'avoir préparé par là, sans le prévoir il est vrai, les chagrins de Fénélon et les persécutions des quiétistes. (*Voyez* FÉNÉLON et MOLINOS.) Le cardinal d'Estrées eut ordre d'accompagner en Espagne Philippe V; mais il ne put résister long-temps aux intrigues des courtisans espagnols, et surtout au crédit de la princesse des Ursins. Louis XIV le rappela au bout de trois ans; et pour ôter à ce rappel toute apparence de disgrâce, lui donna en même-temps l'abbaye de St. Germain-des-Prés. Il y mourut le 18 décembre 1714, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687, sont conservées à la bibliothèque du roi. Le cardinal d'Estrées avait succédé à Duryer à l'académie française, et on trouve son éloge dans l'*Histoire des Membres* de cette compagnie, par d'Alembert; il aimait les lettres et les cultiva autant que ses occupations purent le lui permettre. On lui attribue les vers sur la violette que d'autres donnent à Desmarets (dans la *Guirlande de Julie*), et on trouve des épigrammes de sa façon dans le Recueil de Colletet; il réconcilia Descartes et Gassendi, brouillés pour quelque opinion philosophique. Il vécut long-temps dans la plus grande intimité avec Ménage, Chapelain, Valincourt, etc. Reguier-

Desmarais lui a dédié sa traduction du *Traité de la Divination* de Cicéron. W—s.

ESTRÉES (JEAN D'), neveu du cardinal, abbé d'Evreu, de Conches et de St.-Claude, naquit à Paris, en 1666. Louis XIV le nomma son ambassadeur en Portugal (1692), et ensuite en Espagne auprès de Philippe V (1703), et lui témoigna sa satisfaction de ses services, en le faisant chevalier de l'ordre du St.-Esprit, distinction que n'avait obtenue jusqu'alors aucun ecclésiastique non prélat. Le roi le désigna, en 1716, pour succéder à Fénélon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut, avant d'avoir été sacré, le 3 mars 1718. L'abbé d'Estrées, dit d'Alembert, était si supérieur à Fénélon, comme courtisan, qu'il lui était bien difficile de l'égaler comme évêque. Le roi témoignait un jour, devant lui, le chagrin qu'il éprouvait de perdre toutes ses dents; sire, répondit l'abbé d'Estrées, qui est-ce qui a des dents? Le successeur désigné de Fénélon succéda réellement à Boileau à l'académie française. Sa naissance, son goût pour les lettres et le crédit de son oncle dans cette compagnie, déterminèrent le choix des académiciens, qui d'ailleurs, il faut bien en convenir, auraient été fort embarrassés de trouver à Boileau un digne successeur. W—s.

ESTRÉES (l'abbé D'). *Voy.* DESTRÉES.

ESTRÉES (VICTOR-MARIE, duc D') fils de Jean, comte d'Estrées (mort en 1707), naquit à Paris, le 30 novembre 1660. Après avoir terminé ses études avec un succès remarquable, il entra dans la carrière des armes, et fit sa première campagne, à l'âge de dix-sept ans, comme simple volontaire dans le régiment de Picardie, se trouva à trois siéges consécutifs, et obtint une compagnie dans le régiment du Roi. L'année suivante, il eut le commandement d'un des vaisseaux de l'escadre que son père conduisait en Amérique. Au retour de cette expédition qui dura deux années, pendant lesquelles il fit preuve de courage et d'une intelligence supérieure, il fut chargé de donner la chasse aux corsaires barbaresques qui troublaient le commerce des Français dans le Levant. Dans un premier combat il détruisit en partie la flotte des Algériens, et tandis que Duquesne brûlait leur ville, il acheva de purger la mer de leurs vaisseaux. Il obtint en 1684 la survivance de la vice-amirauté possédée par son père; et on doit remarquer qu'il n'avait point sollicité cette faveur, qui fut accordée uniquement à ses services. Le 2 juin 1688, il rencontra sur les côtes d'Espagne le vice-amiral Papachin, qui, se trouvant plus fort que lui, voulut exiger le salut; mais après un combat de trois heures, dans lequel d'Estrées lui tua la moitié de son équipage, une partie de ses matelots et presque tous ses officiers, Papachin fut obligé de capituler, et de saluer l'escadre française par préliminaire. Au mois d'octobre de la même année, étant entré à Brest avec son escadre, d'Estrées obtint la permission d'aller servir, comme volontaire, au siége de Philisbourg. Il s'y distingua à la prise des ouvrages extérieurs; mais il y fut blessé de deux coups de mousquet qui l'obligèrent de porter des béquilles pendant dix-huit mois, ce qui ne l'empêcha pas de retourner sur mer l'année suivante. En 1690, avec dix vaisseaux, il détruisit entièrement la flotte de l'amiral Torrington, plus forte du double, et, profitant de ce succès, il alla brûler dans le port de Tingmouth deux cents vaisseaux mar-

chands qui attendaient l'issue du combat pour mettre à la voile. Il se trouva en 1690 au siége de Nice, bombarda Barcelone et Alicante la même année, assiégea Oneille par mer en 1692, Roses et Palamos en 1693, et contribua puissamment en 1697 à la prise de Barcelone, dont la reddition hâta la conclusion du traité de Riswick. Le duc d'Harcourt avait reçu de Louis XIV la commission délicate de disposer le roi d'Espagne à faire passer sa couronne sur la tête d'un prince français ; d'Estrées fut chargé de disposer les esprits des Espagnols à ce grand changement. Après la mort de Charles II, il eut le commandement de la flotte destinée à protéger Philippe V contre les mouvements que pouvait exciter sa présence au milieu de ses nouveaux sujets. Instruit que les partisans de la maison d'Autriche se proposaient de faire déclarer les Napolitains en sa faveur, il se rendit sur-le-champ à Naples avec des troupes, intimida les factieux, rassura les faibles, contint dans le devoir ceux qui auraient pu s'en écarter, et revint ensuite en Espagne pour escorter le roi, disposé à venir recevoir le serment de fidélité des Napolitains. Philippe l'avait déjà nommé son lieutenant-général de mer, et il y ajouta le titre de grand d'Espagne de première classe. Louis XIV, en récompense des service qu'il venait de rendre à son petit-fils, le créa chevalier de ses ordres et maréchal de France en 1703. Le père du duc d'Estrées vivait encore, et c'était la seconde fois, depuis l'origine de la monarchie, qu'on voyait ensemble deux maréchaux dans la même famille. En 1702, d'Estrées commandait la flotte française, sous les ordres du comte de Toulouse, au combat de Malaga ; et ce fut à une manœuvre habile de sa part, qui paralysait l'avant-garde de l'ennemi, qu'on doit le succès de cette affaire importante, mais dont on ne tira pas tout l'avantage possible. Lorsque le czar Pierre-le-Grand vint à Paris, il voulut voir le maréchal d'Estrées, l'entretint plusieurs fois en particulier, alla le visiter dans sa maison d'Issy, et, de retour à Pétersbourg, lui donna une preuve de sa satisfaction en lui envoyant son portrait, des cartes et les meilleurs ouvrages moscovites imprimés sous son règne. Ce présent était le plus agréable qu'on pût offrir au maréchal. Il aimait les livres avec passion, et il en avait une collection aussi nombreuse que bien choisie, dont le Catalogue a été publié par Guérin, 1740, 2 vol. in-8°. Le duc d'Estrées possédait très bien le latin, et parlait les principales langues de l'Europe avec autant d'élégance que de facilité. Il avait été reçu membre de l'académie française en 1745, à la mort de son oncle le cardinal, et les académies des sciences et des belles-lettres s'étaient empressées de se l'associer. Il était digne de tous ces honneurs par son instruction, ses talents et la protection éclairée qu'il accordait aux savants. Le maréchal d'Estrées fut nommé gouverneur de Bretagne en 1720 : cette province, accablée d'impôts, était sur le point de se soulever ; mais sa douceur appaisa les troubles en très peu de temps. Il mourut à Paris en 1737, le 28 décembre, emportant les regrets et l'estime de toutes les classes de la société. De Boze prononça son éloge à l'académie des belles-lettres, et René Biet à l'académie de Soissons, dont il était le protecteur. Il ne laissa point d'enfants de son mariage avec Lucie-Félicité de Noailles, et ses biens passèrent dans la maison de Louvois.

W—s.

ESTRÉES (LOUIS-CÉSAR-LETELLIER, comte, et depuis maréchal D'), né le 2 juillet 1695, connu d'abord sous le nom de chevalier de Louvois, fit ses premières armes sous le maréchal de Berwick contre le même Philippe V que son oncle avait contribué à affermir sur le trône d'Espagne. Il obtint en 1718 un régiment de cavalerie, servit en 1719 à différents siéges sur les frontières d'Espagne, et exerça pendant la minorité de son neveu la charge de capitaine-colonel des cent-suisses de la garde du roi. Quand Stanislas Leckzinski quitta la Pologne et vint, sous la protection de la France, résider à Weissembourg en Basse-Alsace, le régent, pour lui faire honneur, y envoya le régiment que commandait le chevalier de Louvois. Ce jeune colonel était aimable, et possédait cette fleur de galanterie, cette politesse qui sait allier les marques de respect avec les prévenances de l'amitié. Il osa porter ses vues jusqu'à la main de la fille de ce monarque infortuné. Stanislas consentait à les unir; mais il exigeait que le chevalier de Louvois obtînt un duché; le régent, qui n'aimait pas la famille Letellier, refusa constamment d'accorder cette grâce; les espérances et les vœux du chevalier furent entièrement déçus, mais la princesse conserva toujours beaucoup d'estime pour un homme qui avait cherché à adoucir son infortune. Après la mort du régent, la duchesse de Bourbon, fille légitimée de Louis XIV, voulait faire épouser sa fille, élevée au Plessis-lès-Tours, à Louis XV; mais la marquise de Prie, maîtresse du duc de Bourbon, alors premier ministre, fit manquer ce mariage par ses intrigues, et le jeune roi épousa la fille de Stanislas. Le chevalier de Louvois, substitué en 1739 aux noms et armes d'Estrées du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité en 1737, prit alors le nom de comte d'Estrées. Successivement maréchal-de-camp et lieutenant-général, il servit avec la plus grande distinction en Bohême et sur le Rhin. Employé à l'armée de Flandre en 1744, pendant que le maréchal de Saxe était dans son camp de Courtrai, il couvrit la frontière contre les entreprises des alliés, qui, forts de 80 mille hommes, s'étaient répandus dans les environs de Lille, et il leur enleva plus de mille hommes et 800 chevaux. En 1745, à la bataille de Fontenoy, il chargea deux fois à la tête d'un corps de cavalerie la fameuse colonne anglaise, et fut un des généraux qui commandaient la maison du roi, dont le choc décida le succès de cette journée, reçut plusieurs coups dans ses armes et dans ses habits, et fut détaché à la poursuite des ennemis, auxquels il fit 4 mille prisonniers. Chevalier des ordres du roi en 1746, il continua de servir en Flandre, contribua au gain des batailles de Raucoux en 1746, de Laufeld en 1747, et facilita par une manœuvre savante l'investissement de Maëstricht, dont la prise termina glorieusement la guerre de Flandre, en 1748. Nommé Maréchal de France, en 1756, le roi lui confia l'année suivante le commandement en chef de l'armée destinée à agir en Allemagne. Il passa le Wéser, atteignit le duc de Cumberland vers Hastembeck, et remporta sur lui une victoire complète le 26 juillet. Des intrigues de cour avaient déjà fait ôter le commandement au maréchal d'Estrées lorsqu'il remporta cette victoire, et lorsqu'on en apprit la nouvelle à Paris, le maréchal de

Richelieu était déjà parti pour le remplacer. Après la défaite des Français près de Minden en 1759, le duc d'Estrées fut renvoyé à l'armée; mais il n'entreprit rien de remarquable, et se contenta d'aider de ses conseils Contades, général en chef. On cite un propos aussi flatteur qu'obligeant qu'il tint au prince Ferdinand de Brunswick lors de l'entrevue des généraux français et ennemis à la cessation des hostilités; le maréchal fit un faux pas en abordant le prince, qui le soutint avec la main : prince, lui dit le maréchal, « elle est quelquefois secourable, mais elle est souvent dangereuse. » Le duc d'Estrées mourut en 1771 sans laisser de postérité. L'abrégé de sa vie a été imprimé dans la Galerie française, 1771, in-fol.

D. L. C. et W—s.

ESTURMEL. *Voy.* ESTOURMEL.

ETAMPES. *Voy.* ESTAMPES.

ETCHÉVERRI ou ECHÉVERRI, (JEAN DE), le plus fameux des poètes basques, prit naissance à Tafalla, ville de la Navarre, vers le milieu du 16e. siècle. Il fut prêtre et docteur en théologie. Il paraît que, dans sa première jeunesse, il composa, dans sa langue maternelle, quelques poésies légères remplies de grâce et d'esprit. On en rappelle une où il faisait l'éloge de la vertu et de la beauté réunies dans un même objet; mais on a perdu la trace de ses premières productions. Dans un âge plus mûr il ne traita que des sujets sacrés, et mit en vers *la Vie de Jésus-Christ*, *les Mystères de la Foi*, et *la Vie de quelques Saints;* le tout a été publié à Baïonne, en 1640, in-8°. On remarque dans ses poésies beaucoup de naturel, de force et d'imagination. Le style peut passer pour classique dans la langue basque, par son élégance et sa pureté. — Un autre ETCHEVERRI, lieutenant de frégate au service de la France, rendit d'importants services dans les voyages qu'il fit aux îles Philippines et Moluques (en 1769 et 1770) pour la recherche des arbres à épiceries, d'après les vues de M. Poivre. On trouve l'abrégé de sa relation dans les *Œuvres de Poivre*, Paris, 1797. Sonnerat, qui faisait partie de cette expédition, en a rendu un compte plus détaillé dans son *Voyage à la nouvelle Guinée*. B—s.

ETEMARE (JEAN-BAPTISTE LE SESNE DE MÉNILLES, D'), prêtre appelant, et écrivain fécond, était né au château de Ménilles en Normandie, le 4 janvier 1682. Son père était un gentilhomme attaché aux principes et à la pratique de la religion. Il destina de bonne heure son fils à l'état ecclésiastique, et étant allé, en 1686, s'établir dans le Poitou, il envoya son fils faire ses études chez les Oratoriens de Saumur, d'où il passa à Paris. Le jeune d'Etémare fut placé au séminaire St.-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et il fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal; mais on nous assure que d'Etémare eut encore le temps d'y aller faire un pélerinage avant cette catastrophe, et qu'il s'y consacra à la défense de la même cause. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoit déjà ses idées sur l'état de l'Eglise, et ce système de figures qu'il porta si loin. Il l'avait puisé dans les leçons de l'abbé Duguet; mais il l'outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle neuf Mémoires, en 1714 et en 1715, et travailla aux

Hexaples, dont il rédigea la 4e. colonne. Il était dès-lors de tous les conseils des appelants, et eut part à toutes leurs démarches. Il fut envoyé par eux dans le midi de la France, afin d'y exciter les évêques à se plaindre de quelques arrêts du conseil, contre les écrits des évêques de Baïeux et de Montpellier, prélats qui étaient entrés fort avant dans les misérables contestations de ce temps-là. En 1725, on l'envoya à Rome, pour essayer d'y tenir une bulle doctrinale, et pour tirer quelque avantage du concile qui s'y tenait alors. Il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre objet, et ses préventions contre la cour de Rome s'en accrurent sensiblement; car il était clair qu'elle était inexcusable de repousser les conseils et les lumières d'un théologien si impartial et si désintéressé. Il se consola, en suivant plus que jamais son système favori. C'est à cela que se rapportent l'*Essai de parallèle des temps de J.-C. avec les nôtres; l'explication de quelques prophéties; la Tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs*, etc. que d'Etémare publia successivement. Il voyait par-tout des figures de la défection de l'église et de la conversion des Juifs; il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti, qui s'abandonna à cet égard aux plus fortes illusions; et ce furent ces illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des convulsions, la honte du parti où elles prirent naissance. D'Etémare en fut dupe comme les autres; il eut même le triste honneur d'être un des directeurs de cette *œuvre* absurde et ridicule, et de présider à des assemblées de jongleurs et de fanatiques, où l'on mêlait des farces et des niaiseries dignes de la foire, à des dérisions sacriléges, et à des prophéties impudentes. Cette *OEuvre* mit, comme on sait, la division la plus fâcheuse parmi les appelants. Les plus modérés d'entre eux se dégoûtèrent de ces rêveries et de ces turpitudes. En vain d'Etémare se flatta de ramener la concorde par son autorité et ses conseils; on se moqua de ses décisions. Il voulut épurer les convulsions et il finit par s'apercevoir lui-même que cette *œuvre* n'était pas aussi divine qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit en cette occasion de rudes atteintes. D. Lataste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Debonnaire et madame Mol dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etémare, qui, un peu honteux, parut, en 1735, se condamner à la retraite: il y resta presque constamment pendant dix ans. Alors il se mit à voyager, mais toujours pour le bien de la même cause. Il était allé en Angleterre en 1729 avec Legros, pour tâcher d'y former un parti. Cette mission ne fut pas plus heureuse que celle de Rome. Il faisait de fréquents voyages en Hollande, où il avait déja contracté d'anciennes liaisons. Il y avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un épiscopat dans ce pays. Depuis 1751, il allait tous les ans visiter cette petite église, et sur la fin de sa vie, il s'y fixa tout-à-fait. Il assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut en quelque sorte l'ame de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhynwick près Utrecht, le 29 mars 1770, dans un âge fort avancé. On lui rendit de grands honneurs parmi les siens. Il avait joui parmi eux d'une haute réputation, et il est à peine connu au-

jourd'hui : c'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction ; leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Etémare sont aujourd'hui complètement oubliés, et la liste que nous en donnerions tiendrait beaucoup de place sans intérêt et sans utilité. Il vaut mieux les laisser dormir dans la poussière, en regrettant toutefois qu'un homme qui paraît avoir eu quelque talent, en ait fait un si triste usage.

P—c—t.

ETFIN, roi d'Ecosse, fils d'Eugène VI, succéda à Mordac en 730 ; il régna trente ans en paix, et fut un prince juste et magnanime, le bienfaiteur des bons et le fléau des méchants. L'âge l'ayant rendu incapable de supporter les fatigues du gouvernement, il nomma pour administrer le royaume quatre régents qui répondirent mal à sa confiance, et opprimèrent le peuple. Les plaintes des malheureux ne pouvaient parvenir jusqu'au roi, accablé par les années et les infirmités; mais ils furent vengés par le successeur d'Etfin. Ce monarque mourut en 761.

E—s.

ETH, roi d'Ecosse, succéda en 874 à son frère Constantin II ; sa grande agilité lui fit donner le surnom d'*Alipes*. On l'élut roi, parce qu'il avait rallié l'armée de son frère, dispersée par les Danois ; mais il avait d'ailleurs fort peu de capacité. Sa bravoure fut souillée des vices les plus honteux; il se livra à une débauche effrénée : son exemple eut malheureusement des imitateurs ; et les Danois, profitant de l'indolence du gouvernement, envahirent et pillèrent plusieurs provinces. Les nobles, mécontents d'Eth, se liguèrent contre lui, et le déposèrent après deux ans de règne, en 875. Quelques historiens disent qu'il mourut d'une blessure, en combattant contre Grégoire qui aspirait au trône.

E—s.

ETHELBALD, roi de Mercie, fut un des princes les plus célèbres qui aient gouverné cette partie de l'Heptarchie. Il succéda, en 716, à Ceolred, mort sans enfants, et fut élevé au trône comme petit neveu du roi Penda. Les anciennes chroniques ne parlent d'Ethelbald qu'en le désignant par le surnom de *fier* ou d'*orgueilleux ;* en effet, absolu dans ses volontés, épris des attraits du pouvoir, et cédant à l'impétuosité de ses passions, il sut tenir dans le respect les grands de l'Etat, et porta les droits de la royauté au plus haut degré. Il tint le gouvernement d'une main ferme, et administra impartialement la justice ; mais ses mœurs furent très dépravées, et son exemple eut de nombreux imitateurs. Il déploya une grande valeur dans les guerres qu'il entreprit contre le royaume de Northumberland, qu'il attaqua deux fois, par le seul motif de faire un riche butin. Ayant ensuite trouvé dans Cuthred, roi de Wessex, un rival non moins brave que lui, et qu'il ne put défaire dans une bataille sanglante, il se lia d'amitié avec lui, et deux ans après, ils fondirent ensemble, en 744, sur les Bretons renfermés dans le pays de Galles, et en firent un carnage horrible. Dix ans après, Ethelbald, ennuyé de la tranquillité qui régnait dans ses états, et jaloux de la renommée de Cuthred, porta inopinément ses armes dans les possessions de ce prince, qui lui fit éprouver une défaite complète, en 754. Cet échec, bien loin de décourager Ethelbald, ou

de lui inspirer des intentions pacifiques, ne fit qu'aiguillonner davantage son ambition. Il ne songea qu'aux moyens de fixer sous ses drapeaux la fortune qui, après l'avoir comblé si long-temps de ses faveurs, venait de lui être infidèle. Ayant réussi à rassembler une armée nombreuse, il crut, en 757, l'occasion favorable pour envahir le Wessex. L'intrépide Cuthred marcha à sa rencontre, et le repoussa jusqu'à Sceandune, où se livra une bataille décisive, dans laquelle les Merciens, après une longue résistance, furent mis en déroute. L'esprit de mécontentement qui se manifeste toujours dans une retraite précipitée, produisit une sédition dans les troupes d'Ethelbald ; un des chefs de l'armée, nommé *Beornred*, fatigué probablement de l'idée de ne pouvoir jouir du repos tant que ce prince vivrait, le tua, et se fit proclamer roi. Ethelbald avait régné quarante-un ans. Il fut enterré à Ripendune, aujourd'hui Ripon dans le Derbyshire. Il ne laissa pas d'enfants, et tout porte à croire qu'il ne s'était pas marié. E—s.

ETHELBALD, troisième roi d'Angleterre, de la dynastie saxone, était fils d'Ethelwolf. Pendant le voyage de son père à Rome il avait, de concert avec plusieurs grands du royaume, formé le projet de lui enlever la couronne. Ces rebelles s'efforcèrent de donner à leur entreprise une apparence de justice, en disant qu'Ethelwolf avait, au préjudice de son fils aîné, fait couronner à Rome son plus jeune fils Alfred, et qu'en revenant dans ses états, il avait épousé une étrangère, l'avait amenée avec lui, enfin que, par une infraction manifeste à la loi des Saxons, il lui avait donné le titre de reine et l'avait placée sur le trône. Ethelwolf, pour éviter une guerre civile, céda à son fils la souveraineté des provinces occidentales; quelques historiens prétendent que ce monarque, à sa mort, partagea ses états entre ses deux fils aînés; d'autres avancent qu'Ethelbald fut seul roi. A peine parvenu à la couronne, il épousa Judith, veuve de son père. Ce mariage incestueux lui attira la juste indignation du peuple. Cédant enfin aux remontrances de Swithun, évêque de Winchester, il se sépara de sa femme. Pendant la courte durée de son règne, les Danois, affaiblis par leurs dernières défaites, ne tentèrent pas d'expédition contre l'Angleterre. Ethelbald, qui avait montré de la valeur du vivant de son père, ne se distingua, étant roi, que par la corruption de ses mœurs. Il mourut en 860 sans postérité. Son frère Ethelbert lui succéda. E—s.

ETHELBERT, roi de Kent, mérite d'être cité au milieu de cette foule de rois dont les noms remplissent l'histoire de l'Heptarchie d'Angleterre. Hermenric son père, pendant un règne de trente-deux ans, ne fit qu'une action mémorable, ce fut d'associer Ethelbert au gouvernement, pour prévenir, par-là, les révolutions si fréquentes dans une monarchie barbare. Ethelbert, monté sur le trône en 565, releva la gloire de sa maison qui languissait depuis plusieurs générations. Ses premières tentatives pour agrandir ses états ne furent pas, à la vérité, couronnées par le succès; il perdit deux batailles contre Ceaulin, roi de Westsex, et fut obligé de lui céder la supériorité dans l'Heptarchie. Mais Ceaulin ayant, par son ambition démesurée, excité la jalousie de tous les autres princes, ils se liguèrent contre lui. Ethelbert, à la tête de l'armée combinée, rem-

porta sur lui une victoire décisive. Ceaulin étant mort peu de temps après, Ethelbert sembla lui avoir succédé dans ses projets ambitieux. Il réduisit tous les princes de l'Heptarchie sous sa dépendance, à l'exception du roi de Northumberland; mais il eut la modération de restituer le royaume de Mercie à l'héritier légitime, cependant à des conditions très dures. L'événement le plus heureux et le plus mémorable qui signala le règne d'Ethelbert, fut l'introduction de la religion chrétienne parmi les Saxons-anglais. Ce prince avait épousé, du vivant de son père, Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris. Berthe amena un évêque français à Cantorbéry, tâcha, par sa conduite irréprochable, d'accréditer la sainteté de sa religion, et mit en usage son adresse et la douceur de son caractère pour en convaincre son époux; de sorte que St. Augustin, à son arrivée dans le royaume de Kent, en 597, trouva le roi disposé à embrasser la foi. (*V.* AUGUSTIN.) Le mariage d'Ethelbert avec Berthe, et plus encore sa conversion au christianisme, établirent entre ses sujets, les Français, les Italiens et d'autres nations du continent, des communications qui tirèrent les Anglais de l'ignorance grossière et de la barbarie où les peuplades saxones étaient encore plongées. Ethelbert rédigea, avec le consentement des états de son royaume, un corps de lois, les premières lois écrites qui eussent été promulguées par les conquérants du Nord. Son règne fut glorieux pour lui et utile à son peuple. Il mourut en 615, laissant la couronne à son fils Eadbald. E—s.

ETHELBERT, quatrième roi d'Angleterre de la dynastie saxone, était fils d'Ethelwolf. Depuis la mort d'Adelstan, l'aîné de ses frères, il gouvernait les provinces de l'est comme vice-roi, ce qui a pu donner lieu à l'assertion des historiens, qui ont dit qu'Ethelwolf, à sa mort, partagea ses états entre Ethelbald et Ethelbert. A la mort d'Ethelbald, Ethelbert monta sur le trône en 860, et fut remplacé, dans sa vice-royauté, par Ethelfred, son frère. Ethelbert régna avec sagesse; mais son royaume fut infesté par les Danois; ils pillèrent et brûlèrent Winchester; ils furent ensuite défaits avec un tel carnage, qu'ils cessèrent leurs incursions pendant quelque temps. Mais en 865, ils abordèrent dans l'île de Thanet, et, après avoir ravagé le pays de Kent, ils conclurent la paix avec les habitants, moyennant une somme d'argent. Bientôt ils enfreignirent le traité; les Anglais, réduits au désespoir, taillèrent les Danois en pièces. Ce fut au milieu de ces orages qu'Ethelbert mourut en 866, emportant les regrets de ses sujets; il eut pour successeur son frère Ethered ou Ethelred. E—s.

ETHELFLEDE ou ELFLEDE, fille d'Alfred-le-Grand et sœur d'Edouard l'ancien roi d'Angleterre, se montra digne de ces deux grands hommes. Alfred, voulant récompenser les services d'Ethelred, comte de Mercie, lui donna sa fille en mariage; et, en considération de cette alliance, lui continua le gouvernement de sa province en 889. Ethelred continua à faire sentir sa valeur aux ennemis d'Alfred. Aidé de quelques autres généraux de ce prince, il marcha, en 894, contre les Danois, campés sur les bords de la Saverne, les bloqua, et les réduisit à la dernière extrémité; ils parvinrent néanmoins à s'échapper, mais après avoir éprouvé un carnage horrible. Lorsqu'Edouard eut,

en 910, enlevé aux Danois plusieurs places dans la Mercie, Ethelred, qui avait dignement secondé son beau-frère, devint véritablement comte de cette province; mais il ne le fut pas long-temps, car il mourut en 912. Il est bon de remarquer qu'Ethelred n'était pas seulement gouverneur de Mercie, il avait sur ce pays-là, dit Rapin Thoyras, un droit plus particulier que l'on a de la peine à démêler dans les historiens qui en ont parlé. Il paraît néanmoins qu'il tenait ce pays de la couronne d'Angleterre, à peu près de la même manière que les princes d'Allemagne tenaient leurs états de l'empire. C'est aussi ce que prouve la cession qu'Ethelflede fit à son frère des villes de Londres et d'Oxford, après la mort de son époux; si celui-ci n'eût été qu'un simple vice-roi, elle n'eût pas eu le droit de céder deux villes qui ne lui appartenaient pas. Ethelred prenait la qualité de *subregulus Merciorum;* les opinions des savants varient sur la véritable signification de ce mot. Ethelflede avait, même durant la vie de son mari, donné des marques d'un caractère mâle et résolu. On raconte qu'ayant beaucoup souffert en accouchant de son premier enfant, elle prit la résolution de ne plus s'exposer au même inconvénient, et qu'elle l'exécuta. Depuis lors, elle s'adonna entièrement aux armes; et à la mort de son mari, restée en possession de la Mercie, elle donna des preuves de son courage dans toutes les guerres qu'Edouard eut à soutenir contre les Danois. On l'appelait communément le roi Ethelflede, pour marquer que l'on reconnaissait en elle les qualités d'un homme et d'un roi. Vers 917, elle envoya une armée considérable dans une partie du pays de Galles qui s'était soulevée; elle marcha ensuite contre Derby, alors en la possession des Danois, et prit cette ville d'assaut. Pour encourager les soldats elle commanda en personne, et pendant l'action, elle courut un si grand danger que quatre officiers de sa garde furent tués à côté d'elle; mais rien ne put la faire désister de son projet; elle entra dans la ville. Cet exploit brillant produisit un tel effet sur les Danois qui habitaient le pays d'York et le nord de la Mercie, que la plupart se soumirent volontairement à la domination d'Ethelflede, et le reste conclut solennellement la paix. Pour mieux assurer ses possessions contre les attaques de ses ennemis, elle suivit l'exemple de son père et de son frère, en faisant fortifier les positions les plus avantageuses, fondant des villes et rétablissant celles qui étaient ruinées. Elle mourut, en 922, à Tamworth, en Warwick-Shire, et fut enterrée à Glocester dans le monastère de St. Pierre, qu'elle avait fondé; elle ne laissa qu'une fille, nommée Elfronie. Quelques historiens ont assuré que cette jeune princesse avait résolu de prendre pour époux un prince danois, et qu'Edouard, craignant qu'elle n'introduisît les ennemis du royaume dans les places que l'on avait eu tant de peine à leur arracher, s'empara de la Mercie, et emmena sa nièce dans le Wessex. Il est probable qu'elle finit ses jours dans un monastère. E—s.

ETHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, succéda à son père Ethelric, roi de Bernicie, en 593. Pour mieux s'assurer la possession de tout le Northumberland, et prévenir les inquiétudes qu'aurait pu lui causer Edwin, fils d'Aella, et légitime héritier du royaume de Deïrie, il avait dès 588, et du vivant de son père, sous le nom duquel il régnait

déjà effectivement, épousé Acca, sœur d'Edwin, alors âgé de trois ans. Ethelfrid était dévoré d'une ambition insatiable qui lui a valu des chroniqueurs le surnom de *fier*. Il fit d'abord la guerre aux Bretons qu'il vainquit, et les maltraita tellement, que fuyant les cantons qu'ils habitaient et où ils avaient pris naissance, ces infortunés, réduits à la misère, cherchèrent une retraite, telle misérable qu'elle fût, qui les mît à l'abri des fureurs d'Ethelfrid, tandis que d'autres, ne pouvant se résoudre à quitter le sol où reposaient les ossements de leurs pères, se soumirent au joug du vainqueur. Ethelfrid profita de ses avantages avec une ardeur incroyable, et poussa ses conquêtes dans le pays des Bretons plus loin qu'aucun des rois saxons qui l'avaient précédé. La rapidité et l'importance de ces conquêtes lui attirèrent la jalousie des Écossais, qui vinrent l'attaquer en 603; il les rencontra en un lieu appelé Daegstane, où, après une action opiniâtre et sanglante, ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La perte qu'ils éprouvèrent en cette occasion fut si considérable, que de long-temps ils ne furent en état de recommencer la guerre. Malgré le grand nombre de braves que cette bataille avait coûté à Ethelfrid, ce prince ne put résister à son ardeur belliqueuse. Quatre ans après il porta de nouveau la guerre chez les Bretons. Les historiens rapportent que se préparant à assiéger Chester dont les Bretons s'étaient emparés, il rencontra douze cent cinquante moines que l'on avait fait sortir du couvent de Bangor pour se tenir près du champ de bataille, et prier Dieu pendant le combat. Informé du sujet pour lequel ils étaient rassemblés, Ethelfrid dit : « Puisqu'il en est ainsi, ce sont des » ennemis dangereux; car quoiqu'ils » ne soient armés ni de lances ni d'é» pées, ils combattent contre nous » avec leurs prières et leurs impréca» tions; par conséquent, anéantis» sons-les d'abord, et marchons en» suite contre les hommes armés.. » Les ordres du roi furent exécutés, et un détachement de soldats saxons fondit sur les moines qui, abandonnés par les militaires chargés de les défendre, furent presque tous passés au fil de l'épée : il n'y en eut que cinquante qui parvinrent à se sauver. Ce massacre fut suivi d'une grande victoire qu'Ethelfrid remporta sur les Bretons; après quoi il entra dans le pays de Galles, et détruisit entièrement l'abbaye de Bangor. Les conquêtes d'Ethelfrid l'avaient rendu si redoutable à tous les rois ses voisins, qu'aucun n'osait l'inquiéter. Cette disposition pacifique ne put appaiser les alarmes que lui causait Edwin alors errant, et pour lequel il voyait ses sujets de Deirie favorablement disposés; ils ne pouvaient oublier qu'Edwin était leur souverain légitime; leurs vœux le rappelaient sans cesse. Ethelfrid, instruit qu'il avait trouvé un asyle chez Redwald, roi des Estangles, demanda qu'on le lui livrât. Irrité du refus qu'il éprouva, et apprenant que l'armée de Redwald suivait de près les émissaires qui lui rapportaient la réponse de ce roi, il rassembla à la hâte ses troupes pour arrêter la marche de l'ennemi; il le rencontra sur les bords de l'Idle, près de Nottingham, et perdit la vie dans la bataille sanglante qui se livra en ce lieu l'an 617. Il laissa plusieurs fils, dont trois régnèrent, et deux filles qui furent canonisées : Edwin vainqueur lui succéda (*Voy*. EDWIN).

E—s.

ETHELRED Ier, cinquième roi d'An-

gleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Ethelwolf; il succéda à son frère Ethelbert en 866. Dès qu'il fut monté sur le trône, il garda sous son administration les provinces de l'Est ou de Sussex, de Kent et d'Essex, qui auparavant avaient été gouvernées par l'héritier présomptif de la couronne. Alfred, lors du couronnement de son frère, demanda ces provinces, en s'appuyant sur la promesse qui lui en avait été faite. On arrangea la difficulté dans une assemblée de la noblesse, en statuant qu'Ethelred les conserverait, mais qu'à sa mort tout le royaume appartiendrait à Alfred, et que cependant ce dernier aurait sa part dans toutes les terres qui seraient conquises par leurs forces réunies. La succession fut aussi réglée dans cette assemblée tenue à Swinburne. Les Danois attaquèrent continuellement l'Angleterre durant le règne d'Ethelred. Les Estangles, chez lesquels ils firent leur première incursion, préférant, dit Hume, leurs intérêts présents à la sûreté commune, traitèrent en particulier avec ces barbares, et leur fournirent des chevaux qui mirent ceux-ci en état d'effectuer une irruption par terre dans le Northumberland. Après s'être emparé d'York, les Danois défendirent cette ville avec succès, puis pénétrèrent dans la Mercie, et établirent leurs quartiers d'hiver à Nottingham, d'où ils menacèrent de subjuguer tout le royaume. Les Merciens implorèrent le secours d'Ethelred qui, accompagné de son frère Alfred, mena contre les Danois une armée formidable, et les obligea à se retirer dans le Northumberland; mais bientôt ils fondirent sur l'Estanglie, y commirent des dévastations affreuses, et arrivèrent jusqu'à Reading. Les Merciens refusèrent de se joindre à Ethelbert pour chasser les Danois. Suivi d'Alfred, le prince se vit réduit à marcher contre les Danois avec les seuls West-Saxons. Les Danois défaits s'étaient renfermés dans leurs murs; ils ne tardèrent pas à mettre dans une sortie les Saxons en fuite, et les forcèrent à lever le siège. Dans une affaire qui eut lieu immédiatement après à Aston en Berskire, Alfred avait été tourné par l'ennemi dans une position désavantageuse, et se trouvait dans un danger imminent. Ethelred, auquel on en porta la nouvelle, était alors à la messe; il refusa de marcher au secours de son frère avant qu'elle fût finie; mais comme il battit ensuite les Danois, on ne manqua pas, dans ce siècle d'ignorance, d'attribuer cette victoire, et non le danger couru par Alfred, à la piété excessive du roi. De nouvelles troupes arrivèrent aux Danois; chaque jour ils devenaient plus redoutables aux Anglais. Ethelred, blessé dans une action, mourut le 23 avril 871, à Wittingham, laissant à son frère Alfred une couronne que ce jeune prince était seul par ses talents en état de conserver. Dans l'épitaphe d'Ethelred, conservée long-temps sur son tombeau à Winburn, dans le Dorsetshire, il est qualifié de saint et de martyr.
E—s.

ETHELRED II, 14e. roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edgar et de sa seconde femme Elfrida, monta sur le trône en 979, après l'assassinat de son frère Edouard-le-Martyr. Comme ce meurtre lui avait procuré la couronne, il ne put, quoiqu'il ne fût nullement coupable, gagner le cœur d'une grande partie de ses sujets. Il résulta de-là des dissensions funestes : elles furent augmentées par la haine des moines contre Ethelred, qui leur préférait les prêtres séculiers. Les Danois profitèrent

de ces discordes, renouvelèrent leurs attaques avec plus d'audace, et obtinrent des succès qui les enhardirent encore davantage. Elthelred était brave; mais son peu de capacité, son caractère irrésolu, qui lui ont fait donner par les historiens le nom d'*indolent;* l'abattement de son peuple, la trahison de ses généraux, l'empêchaient de pousser avec vigueur les Danois, et de profiter des avantages que l'on obtenait quelquefois contre les ennemis du royaume. Ethelred, voyant qu'il était presqu'entièrement ouvert à leurs dévastations, que personne n'avait la hardiesse de leur résister, et que les différents partis qui divisaient l'état refusaient de se réunir pour les combattre, convoqua un grand conseil de nobles pour aviser aux moyens de sauver la patrie de sa situation critique. La majorité de ces hommes dégénérés, et à leur tête Siric, archevêque de Cantorbery, proposèrent d'acheter la paix à prix d'argent. Cette infame mesure fut adoptée, et produisit l'effet que l'on en devait attendre. Les Danois revinrent avec des forces plus considérables. La flotte qui fut envoyée contre eux, sous le commandement d'Alfric, fils d'Alfer, duc de Mercie, ne put rien effectuer, à cause de la perfidie de ce traître, qui les instruisit de son approche. Une armée de terre, conduite par trois chefs d'origine danoise, prit, à leur exemple, la fuite au milieu d'une action. Ethelred, outré de tant de trahisons, fit arracher les yeux au fils d'Alfric; mais tel était le crédit de ce dernier, que le roi fut contraint de lui donner encore le gouvernement de la Mercie. De nouvelles calamités accablèrent le royaume. Suenon, roi de Danemark, et Olaüs, roi de Norvège, remontèrent la Tamise avec une armée navale formidable, et mirent le siége devant Londres. Obligés, par la vigoureuse résistance des habitants, de se retirer, ils mirent tout à feu et à sang dans les provinces voisines, et atteignirent ainsi Southampton, où ils passèrent l'hiver. Ethelred et la noblesse eurent, dans cette extrémité fâcheuse, recours au même expédient qu'ils avaient déjà employé, et achetèrent une paix honteuse en 994. Olaüs vint, sur l'invitation d'Ethelred, le trouver à Andover, et, de son propre mouvement, se fit baptiser. Il reçut du roi de riches présents, et promit de ne jamais inquiéter l'Angleterre : il tint fidèlement sa parole. Suenon, abandonné par son allié, se retira avec ses troupes; mais de nouvelles hordes vinrent commettre de nouveaux dégats. Ethelred leva avec peine une armée, dont les opérations furent infructueuses. L'argent venait de rendre la paix à l'Angleterre, lorsque les Danois abandonnèrent ce pays pour aller au secours des Normands, attaqués par Robert, roi de France. A leur retour ils obtinrent de nouveaux succès. Ethelred, voyant que les Danois établis en Angleterre étaient toujours prêts à se joindre à ceux qui venaient du dehors, prit une résolution naturelle à un prince faible : ce fut de faire massacrer tous les Danois qui se trouvaient dans ses états. Des ordres secrets furent en conséquence envoyés de tous côtés; et un dimanche, jour de Saint-Brice, le 13 novembre 1002, ce barbare projet fut mis à exécution. Les historiens racontent que Gunilda, sœur du roi de Danemark, qui avait épousé un comte et embrassé le christianisme, ayant, après avoir vu égorger son mari et ses enfants, été condamnée par Ethelred à périr, prédit, dans l'excès de son désespoir, que son sang serait bientôt vengé par la

ruine totale de la nation anglaise. Sa prédiction fut accomplie. Suenon, transporté de fureur à la nouvelle de ce massacre, vint fondre sur l'Angleterre. La famine se joignit à tous les maux qu'éprouvait ce royaume. Édric, gendre du roi, qui l'avait nommé gouverneur de Mercie après la mort d'Alfric, se montra encore plus traître que son prédécesseur : il renversa tous les plans de défense que l'on formait; une flotte équipée avec des dépenses énormes rentra dans les ports sans avoir rien fait. La consternation régnait dans tout le royaume; des traités déshonorants ne donnaient que de courts intervalles de repos. Ethelred, également épouvanté des violences des ennemis et des trahisons de ses propres sujets, s'enfuit en 1013 en Normandie, où il avait déjà envoyé ses deux fils et sa femme Emma, sœur de Richard, duc de ce pays : il y était depuis six semaines lorsqu'il apprit la mort de Suenon. Bientôt après une députation des grands vint l'inviter à rentrer dans ses états. Il leur envoya son fils Edouard, leur promettant l'oubli et le pardon du passé, et déclarant en même temps qu'il ne négligerait rien pour mettre le royaume à l'abri des incursions des Danois. Mais à son retour, il montra aussi peu de fermeté qu'auparavant, et sa confiance aveugle dans Edric mit le comble à la confusion. Ethelred, sans cesse agité par la crainte d'être trahi par ses soldats, et même livré aux Danois, revenus en force sous la conduite de Canut, leur nouveau roi, refusa de sortir de Londres pour aller joindre son fils Edmond, qui tenait tête aux ennemis, mais qui, n'étant pas appuyé, fut obligé de se retirer dans la capitale. Il trouva cette ville dans le trouble qu'y répandait la mort du roi. Ethelred, accablé par le chagrin, avait fini ses jours le 23 avril 1016, dans la cinquantième année de son âge. Edmond lui succéda. E—s.

ETHELREDE ou AELREDE. *V.* Ailred.

ETHELWOLF, second roi d'Angleterre de la dynastie saxone, était fils d'Egbert, auquel il succéda en 837. « Bien loin, dit Hume, d'avoir » l'habileté et le courage de son père, » ce prince était plus propre à gou» verner un couvent qu'un royaume. » Il avait en effet embrassé la vie monastique, et pris le diaconat. A la mort de son père il se fit relever de ses vœux par le pape. Il commença son règne par démembrer de ses états les pays nouvellement conquis d'Essex, de Kent et de Sussex pour les donner à son fils aîné Adelstan; mais ce partage impolitique n'entraîna aucun inconvénient, parce que la crainte continuelle des invasions des Danois empêchait les dissensions intérieures. Plusieurs fois ces pirates furent repoussés; mais toujours ils pillèrent le pays et emportèrent du butin, ce qui était l'objet principal de leurs expéditions; elles devinrent annuelles. En 851 deux corps de ces barbares furent mis en déroute après avoir éprouvé un carnage affreux, l'un en Devonshire, l'autre du côté de Sandwich, où commandait Adelstan, fils du roi. Cependant un autre corps de Danois hasarda pour la première fois de prendre ses quartiers d'hiver en Angleterre dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise. Renforcé au printemps par de nouvelles troupes, ces barbares pénétrèrent dans l'intérieur du pays, brulèrent Londres et Cantorbéry, poussèrent jusqu'au cœur du Surry, répandant partout le carnage et la dévastation. Ethelwolf, réveillé par un péril si

pressant, marcha contre les ennemis avec son second fils Ethelbald, et remporta sur eux une victoire sanglante à Okeley. Les Danois conservèrent heureusement leur établissement dans l'île de Thanet. Les avantages qu'ils obtinrent les mirent à même d'étendre plus loin leurs ravages. Malgré la situation critique de son royaume, Ethelwolf fit un pèlerinage à Rome, emmenant avec lui le quatrième et le plus cher de ses fils, Alfred, alors âgé de six ans. Il y passa un an dans des exercices de piété, combla de largesses les églises de Rome et le pape, et en revenant dans ses états épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve. A son arrivée il trouva l'Angleterre en feu. Après la mort d'Adelstan, son fils aîné, Ethelbald le second s'était saisi des rênes du gouvernement, et de concert avec une partie des grands du royaume avait formé le projet d'exclure son père du trône. Les horreurs d'une guerre civile allaient se joindre aux calamités qui affligeaient l'Angleterre. Ethelwolf abandonna en 856 la plus grande partie de ses états à son fils, ne gardant pour lui que celle de l'orient, qui était la moins considérable et la plus exposée. Il convoqua, immédiatement après, les états de tout le royaume, et fit donation à l'église, des dîmes et de l'exemption de toutes taxes sur les biens qu'elle possédait. Les Anglais, non moins faibles et superstitieux que leur roi, trouvèrent cet acte si méritoire que comptant fermement sur un secours surnaturel du ciel ils négligèrent les moyens ordinaires de défense contre les Danois. Ethelwolf attaqué d'une maladie mortelle partagea, selon quelques historiens, son royaume entre ses deux fils aînés, Ethelbald et Ethelbert, et mourut en 858. E—s.

ETHEREGE (GEORGE), d'une bonne famille du comté d'Oxford, naquit, à ce que l'on croit, près de Londres, vers l'année 1636. Il passa quelque temps, à ce qu'il paraît, à l'université de Cambridge, mais reçut sa principale éducation de ses voyages en France, où l'habitude de vivre dans le monde et la dissipation lui firent bientôt quitter l'étude des lois à laquelle on avait essayé de l'appliquer. Il se fit connaître en 1644 par une comédie intitulée : *The comical Revenge, or Love in a tub* (la Vengeance comique, ou l'Amour dans un tonneau). Le succès de cet ouvrage, et plus encore l'esprit, la gaîté d'Etherège, la facilité de son caractère et son goût pour les plaisirs, le firent rechercher de cette foule de gens d'esprit et de gens de qualité qui, après l'austère gouvernement de Cromwell, semblaient alors n'avoir plus qu'à faire du plaisir leur unique occupation. Etherège perdit avec eux sa santé, sa fortune et son temps. Cependant, en 1668, il donna une seconde comédie : *She would if she could* (Elle le voudrait bien si elle le pouvait), dont le titre, justifié presque à chaque scène de la pièce, peut assez faire deviner quel genre de tableaux y sont représentés. Les Anglais en ont peu de plus indécentes, quoiqu'elle soit exempte de grossièreté; ce sont les mœurs du beau monde qu'y a peintes Etherège. On lui savait un gré infini de substituer des modèles connus aux peintures fantastiques qui, empruntées des littératures étrangères, occupaient depuis long-temps le théâtre anglais. L'intérêt de ces tableaux, pour ainsi dire domestiques, faisait oublier le défaut d'intrigue, sauvé d'ailleurs par la variété des incidents et la vivacité spirituelle du dialogue, et l'immoralité n'était pas à la cour de Charles II un

motif de défaveur. Cette comédie a été mise par quelques critiques au nombre des meilleures du théâtre anglais; elle est en effet très amusante. Son succès ne put cependant défendre Etherége des progrès de l'indolence qu'augmente chaque jour l'habitude du plaisir. Il fut sept ans sans rien produire, et donna en 1676 sa dernière comédie intitulée : *The Man of Mode* (l'Homme à la mode), ou *sir Fopling Flutter*. Le succès de cette pièce surpassa de beaucoup encore celui des deux autres, non peut-être qu'elle leur fût supérieure en mérite; mais l'auteur qui, dans ses premières pièces, s'était déjà permis quelques allusions à des personnages connus, les rendit dans celle-ci tellement frappantes, qu'elles donnèrent à son ouvrage une vogue extraordinaire. Il se trouve dans cette pièce un cordonnier dont le personnage, peint, dit-on, d'après nature, fit la fortune de cet ouvrier jusqu'alors peu accrédité. L'original du héros de la pièce était un de ces hommes dont le nom et les ridicules, après un moment de vogue, s'éteignent avant d'arriver à la génération suivante; mais c'est son ami le comte de Rochester, qu'Etherège a peint dans le personnage de Dorimant, l'homme raisonnable de la pièce, c'est-à-dire, comme ils le sont dans les comédies anglaises de ce temps, un roué aimable et spirituel, au-dessus des extravagances de la mode, et ne recherchant que les véritables plaisirs, auxquels il sacrifie tout. Le jeu, le vin ou les femmes n'étaient pas de ceux auxquels Etherège pût rien refuser, quoique dans une de ses lettres au duc de Buckingham, il prétende interdire l'usage du vin aux jeunes gens, et ne le permettre aux hommes de moyen âge que pour aider à l'amour. Quoiqu'il assure ne s'en servir que *comme les plus sages d'entre les catholiques romains se servent des images pour élever leur imagination à quelque chose de mieux*, il paraît que les effets et les moyens de cette dévotion factice avaient été également funestes à sa santé, et le jeu avait tellement dérangé ses affaires, qu'il fut obligé, pour les rétablir, d'épouser, vers l'an 1683, une riche et vieille veuve, qui ne consentit cependant à se donner à lui qu'à condition qu'il la ferait lady; ensorte qu'il fut obligé d'acheter le titre de chevalier. Cependant ce n'est point à la cour que le talent de plaire demeure stérile : Etherège avait su se rendre agréable à la duchesse d'York, femme de Jacques II, à laquelle il était attaché, on ne sait en quelle qualité. Devenue reine, elle le fit nommer ambassadeur, ou du moins envoyé, dans quelque pays étranger. Il paraîtrait qu'il eut quelque mission en Turquie, si l'on en croit du moins une épigramme dont les deux derniers vers sont :

Ovid to Pontus sent, for too much wit;
Eth' rege to Purquey, for the want of it.

« Ovide fut envoyé au Pont pour » avoir eu trop d'esprit, Etherège en » Turquie pour en avoir manqué. » Mais on sait positivement qu'il fut ministre à Ratisbonne durant les deux dernières années au moins du règne de Jacques II. Il paraît même qu'il y mourut d'accident, on ne sait précisément à quelle époque. On dit qu'après un dîner très animé, où le vin ne l'avait pas troublé au point de lui faire oublier sa politesse naturelle, mais seulement d'en rendre les devoirs un peu difficiles, reconduisant ses convives sur l'escalier, il se laissa tomber et se fracassa la tête. On a de lui, outre ses comédies, quelques poésies légères et quelques lettres insérées dans

diverses collections, et écrites avec beaucoup d'esprit et de gaîté. S—D.

ETHICUS. On comprend généralement sous le nom vague de *Cosmographie d'Æthicus*, trois extraits informes sur la Géographie, écrits en latin barbare, defigurés encore par des fautes grossières de copiste que les savants ne se sont pas donné la peine de rectifier. Le premier de ces extraits est, dans quelques manuscrits, attribué à *Julius Honorius*, l'orateur; il ne contient que des listes de noms de mers, de provinces et de villes, et la description abrégée du cours des principaux fleuves; le second, intitulé: *Cosmographie d'Ethicus*, est absolument de la même nature; le troisième, ayant pour titre: *Autre Description du Monde*, comprend en effet une description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, resserrée en un très petit nombre de pages, et faite avec quelque intelligence. Cette description se retrouve mot pour mot dans *Orose*, et forme le deuxième chapitre de son histoire. Les plus anciens auteurs qui aient parlé de ces extraits sont: Cassiodore, dans le sixième siècle, et Dicuil dans le neuvième; le premier n'en cite rien, mais il fait mention avec éloge du petit livre (*libellum*) de *Julius orator* sur la *Cosmographie;* le second en a transcrit plusieurs passages, mais il ne paraît pas avoir connu le nom de l'auteur; et, en citant ce traité, il le désigne ainsi: « J'ai » trouvé dans la *Cosmographie*, » écrite sous le consulat de *Jules* » *César* et de *Marc-Antoine*, etc. « Il est question dans l'extrait attribué à Ethicus d'un *mesurage* de l'empire romain, commencé sous le consulat de Jules César et de Marc-Antoine, et de là est venue l'erreur de Dicuil sur l'époque à laquelle ce livre a été composé; mais ce qui est digne de remarque, c'est que le passage que cite dans cet endroit le moine irlandais, ne se trouve pas dans les trois extraits que nous possédons de la *Cosmographie d'Ethicus;* et Dicuil fournit, dans son court extrait, d'autres preuves qu'il avait sous les yeux un manuscrit de ces extraits cosmographiques, différent de ceux sur lesquels on en a fait nos éditions imprimées. Il existe à la bibliothèque du roi deux manuscrits de Paul Orose (Nos. 4873 et 4882), où la fin du Chap. II se termine par ces mots: *Percensui brevitèr ut potui provincias et insulas orbis universi... quas Solinus ita descripsit.* M. Gossellin, qui a fait cette remarque, pense que, comme Solin se nommait *Julius* ainsi que *Julius Honorius* l'orateur, auteur du premier extrait, les copistes ont pris un nom pour un autre; nous croyons plutôt qu'Orose est réellement l'auteur de cette description du monde que l'on a cru devoir joindre aux extraits cosmographiques d'Ethicus et de Julius; mais par ces mots *quas Solinus ita descripsit*, Orose nous paraît avoir voulu dire que ce chapitre de son ouvrage est un extrait du livre de Solin. Les noms des auteurs des deux autres extraits et l'époque où ils ont été composés restent ignorés; cette époque ne peut être fort ancienne ni antérieure au 5e. siècle, puisque dans la description de Rome il y est fait mention des portes *St. Pierre* et *Paul*, et *St. Félix.* On a dit, sans en rapporter aucune preuve, que ce traité était traduit du grec par un prêtre, nommé Jérôme. Dans le livre de Raban Maur, sur l'invention des langues, Ethicus est considéré comme un philosophe scythe. Dans plusieurs manuscrits, on ajoute au nom d'Æthicus le surnom d'*Hister*

ou *Ister*, pour indiquer qu'il était né en Istrie. Enfin, l'itinéraire d'Antonin est aussi attribué à Ethicus; et Flodoard, auteur du 6e. siècle, cite cet itinéraire comme étant l'ouvrage d'Ethicus, et faisant partie de sa cosmographie. Adrien de Valois, dans sa Notice des Gaules, cite aussi toujours l'itinéraire sous le nom d'Ethicus. La Cosmographie d'Ethicus a été imprimée pour la première fois à Venise, en 1513. Jean Simler en a donné une autre édition avec l'itinéraire d'Antonin, à Bâle, 1535, in-12; Glareanus l'a réimprimé à la suite de *Pomponius Mela*, Paris, in-16, 1625. On cite une autre édition de Leyde, 1646. Enfin la moins mauvaise est celle de Gronovius à la suite de *Pomponius Mela*, in-8°., 1722. Une édition passable de cet ouvrage est encore à donner, et il serait à souhaiter que quelque savant s'en occupât, car il est utile par les débris d'auteurs perdus qui s'y trouvent.

W—R.

ETHRYG (GEORGE) ou ETHERIDGE, et en latin *Edrycus*, savant anglais du 16e. siècle, né à Thame, au comté d'Oxford, étudia à l'université d'Oxford, où il fut nommé professeur royal de grec vers 1553; il était catholique, et le zèle qu'il fit paraître contre les protestants, sous la reine Marie, lui fit perdre sa place quelques années après l'avènement d'Elisabeth au trône. Il exerça ensuite la médecine à Oxford, avec beaucoup de réputation, consacrant ses loisirs à l'instruction de quelques jeunes gens de familles catholiques, au nombre desquels on comptait Guillaume Gifford, qui fut, depuis, archevêque de Reims. Il possédait, outre la médecine, une connaissance profonde des langues grecque et hébraïque et des mathématiques, et il a montré du talent pour la poésie et pour la musique. On a de lui : *Hypomnemata quædam in aliquot libros Pauli Æginetæ, seu observationes medicamentorum quæ hâc ætate in usu sunt*, 1588, in-8. C'est le seul de ses ouvrages qui paraisse avoir été imprimé; il avait mis les Psaumes en vers hébreux, et avait traduit en latin les OEuvres de S. Justin, martyr. On a conservé de lui, en manuscrit, des *Compositions musicales* et des *Poésies grecques et latines*. Il était intimement lié avec l'antiquaire Leland. On ne connaît point la date de sa mort; on sait seulement qu'il vivait en 1588, dans un âge avancé.

X—s.

ETIENNE (S.), diacre et premier martyr. On ne sait s'il embrassa la loi nouvelle du vivant de Jésus-Christ, ou seulement après sa mort. Peut-être fut-il du nombre des fidèles acquis à l'Eglise par la première prédication de S. Pierre, le jour de la Pentecôte. En ce temps-là, les grands du monde se faisaient pauvres en se faisant chrétiens; ils ne se présentaient pas aux apôtres sans déposer à leurs pieds ces richesses qui ferment ordinairement le ciel à leurs possesseurs. Les apôtres les recevaient d'une main, et les donnaient de l'autre. Cependant, occupés sans relâche du ministère de la parole, ils choisirent sept de leurs disciples, pour se décharger sur eux de la distribution des aumônes. Telle est l'origine des diacres. Etienne fut nommé le premier, ce qui lui fait donner par S. Irénée le titre d'archidiacre. Cet emploi ne l'empêcha point de participer à la prédication de l'Evangile. Il rencontra des antagonistes, mais il les vainquit; car un homme qui croit fortement parle de même. L'orgueil des vaincus fut humilié, et l'orgueil humi-

lié ne pardonne pas. Ils soulevèrent le peuple contre Etienne, et le forcèrent de comparaître au conseil, où de faux témoins l'accusèrent d'avoir proféré des blasphêmes contre Dieu, Moïse et sa loi. Pendant que ses juges épiaient dans sa contenance l'aveu tacite de sa faute, son visage leur parut, dit S. Luc, comme celui d'un ange. Cependant Etienne, pressé de répondre, prouva longuement, en citant les livres saints, que le peuple juif s'était révolté contre Moïse, après avoir été délivré, guidé, sauvé par lui. Mais s'apercevant du peu d'effet de son discours, il l'interrompit, et le termina par cette véhémente apostrophe : « Têtes dures et inflexibles, » hommes incirconcis du cœur et de » l'oreille, vous résistez toujours au » Saint-Esprit, et vous êtes tels que » vos pères ont été. Quels prophètes » n'ont-ils pas persécutés? Ils ont » tué ceux qui leur prédisaient l'avé- » nement du juste que vous venez de » trahir, et dont vous vous êtes ren- » dus les meurtriers, vous qui avez » reçu la foi par le ministère des » anges, et qui ne l'avez point gar- » dée. » Une pareille justification ne pouvait qu'aigrir le peuple et les juges. Mais pourquoi Etienne les eût-il ménagés, puisqu'il ne voulait d'eux que la mort? A peine eut-il entendu sa condamnation, qu'il s'écria : « Je vois » les cieux ouverts, et le fils de » l'homme qui est debout à la droite » de Dieu. » Aussitôt ses ennemis, feignant de prendre ces paroles pour des blasphêmes, jetèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles, se précipitèrent sur lui, et le traînèrent hors de Jérusalem, pour le lapider, selon la loi contre les blasphémateurs. Arrivé au lieu du supplice, Etienne se mit à genoux, et cria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce » péché. » Paroles sublimes! genre d'imprécation inconnu jusqu'à Jésus-Christ, et qui devait désarmer les bourreaux du martyr, si le fanatique persécuteur n'était pas aussi insensible à la pitié, que sa victime l'était à la douleur! Ainsi périt, neuf mois environ après Jésus-Christ, le premier martyr d'une religion dont les sectateurs n'ont conquis une partie de la terre qu'en l'arrosant de leur sang. On croit qu'Etienne est le premier saint à qui l'Eglise ait consacré une fête : elle se célèbre le 26 décembre. La découverte de ses reliques se fit en 415, dans un terrain qui avait appartenu au docteur Gamaliel : la fête en est fixée au 3 août. E—N.

ETIENNE Ier. (St.), élu pape le 13 mai 253, après la mort de Lucius ou St. Luce. Etienne était né romain, et avait été diacre de l'église de Rome sous les deux papes précédents; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême des hérétiques. St. Cyprien pensait qu'il était nécessaire de les rebaptiser; un concile d'Afrique l'avait décidé ainsi; le pape St. Etienne soutint l'opinion contraire avec beaucoup de chaleur et de fermeté. Un second et un troisième conciles d'Afrique, composés des trois provinces, confirmèrent l'avis du premier, et S. Cyprien s'y exprima avec une espèce de ressentiment sur la hauteur avec laquelle il prétendait avoir été traité par Etienne. « Aucun de nous, dit-il, » ne s'établit *évêque des évêques*, et » ne réduit ses collègues à lui obéir » par une terreur tyrannique; puis- » que tout évêque a une pleine liberté » de sa volonté et une entière puis- » sance. » Ces derniers mots, dit Fleuri, signifient que chaque évêque est libre dans sa conduite et n'en doit rendre compte qu'à Dieu, dans les

points sur lesquels il n'y a encore ni décisions de l'église, ni canons universellement reçus. C'est ainsi que St. Augustin excuse St. Cyprien de s'être trompé dans une question si difficile. St. Etienne montra, dans cette occasion, un zèle qui ne peut être excusé que par le plus pur amour de la vérité; il refusa d'admettre les députés de St. Cyprien, et défendit même qu'on leur donnât l'hospitalité. Mais il n'eut pas la satisfaction de voir terminer cette contestation de son vivant; elle ne le fut qu'au concile de Nicée, où le sentiment du pape triompha. St. Etienne fut victime de la persécution de l'empereur Valérien. L'église l'honore universellement comme martyr. Il mourut, ou dans l'exil ou dans les prisons, le 2 août 257; on loue la pureté de sa doctrine et de sa conduite, et sa douceur envers les nouveaux convertis. S. Sixte II lui succéda. D—s

ETIENNE II, élu pape le 26 mars 752. Il succédait au pape Zacharie, mais non pas immédiatement: un autre avait été élu sous le nom d'Etienne; mais comme il mourut au bout de quatre jours, sans avoir été sacré, il n'est point compté dans la liste des souverains pontifes. Celui-ci était Romain de naissance. Après avoir passé par tous les ordres ecclésiastiques dans le palais de Latran, où il avait été élevé auprès des papes, il fut nommé lui-même leur successeur, et sa haute piété lui valut tous les suffrages. Son premier soin, en montant sur le St.-Siége, fut de rétablir quatre hôpitaux abandonnés dans Rome, et d'en fonder un cinquième; il en établit deux autres hors de la ville, près l'église de Saint-Pierre, et les dota richement. Son pontificat est remarquable par le commencement d'une grande révolution qui changea la face de l'Europe entière. Pepin était monté au trône de France avec l'assentiment du pape Zacharie, qu'il avait sollicité. Astolphe, roi des Lombards, après avoir détruit l'Exarchat de Ravenne, menaçait Rome elle-même. Rien ne pouvait le fléchir, ni prières, ni présents; il venait de rompre, au bout de quatre mois, une trève qu'il avait accordée pour quarante ans. Dans cette détresse, Etienne s'adressa d'abord à l'empereur d'Orient, Constantin Copronyme, qui ne lui envoya aucun secours, parce qu'il était occupé lui-même d'une guerre en Orient, où la division entre les Ommiades et les Abbassides lui avait procuré quelques avantages momentanés, qui lui donnaient l'espoir de s'opposer avec succès à la puissance naissante des Musulmans. Ce prince d'ailleurs protégeait hautement les Iconoclastes, dont il fit triompher la doctrine dans le concile de 754, et prenait ainsi peu d'intérêt à la destinée du pontife romain. Cependant Astolphe menaçait de passer tous les Romains au fil de l'épée, s'ils ne se soumettaient à sa puissance. Etienne ordonna une procession publique, où il porta lui-même, nuds-pieds, une image de J.-C., qui passait pour n'avoir pas été travaillée de main d'homme. Il était suivi de tout le peuple qui avait la cendre sur la tête, et poussait de grands gémissements. A la croix était attaché le traité rompu par Astolphe; mais rien n'arrêtait le Lombard irrité d'une longue résistance. Ce fut alors que le pape eut recours au monarque français; il le fit prier par ses émissaires secrets de l'engager à aller le trouver. Pepin consentit à toutes les demandes d'Etienne, qui sortit en effet de Rome le 14 octobre 753, et se rendit en Lombardie auprès d'Astolphe. Ce monarque voulut, mais inutilement, s'opposer au voyage

du pape. Pepin l'attendait à Pontyon en Champagne ; il alla à sa rencontre, et l'ayant joint, il descendit de cheval, et se prosterna devant lui avec sa femme, ses enfants et les seigneurs de sa cour ; il marcha même quelque temps à côté du cheval du pape, en lui servant d'écuyer. Mais, le lendemain, Etienne parut devant le roi sous la cendre et le cilice, et se prosterna à son tour pour implorer le secours de ses armes contre son persécuteur. Pepin lui promit son appui ; mais l'hiver qui s'approchait alors ne permit de s'occuper que de négociations avec Astolphe, qui rejeta toutes les propositions du monarque français. Le pape passa tout ce temps à l'abbaye de Saint-Denis, et ce fut pendant son séjour que les clercs de sa suite apprirent aux Français à mieux chanter l'office divin. Au printemps suivant, Pepin célébra la fête de Pâques, qui était le 14 avril 754, à Carisiac ou Quiercy-sur-Oise. Il y tint, en présence du pape, l'assemblée des seigneurs de son royaume, où il annonça son dessein de passer en Italie. Il y fit donation au pape de plusieurs villes et territoires usurpés par les Lombards, et qui étaient en grande partie les propriétés conquises sur les domaines de l'empire d'Orient, tel que l'Exarchat de Ravenne. Le 28 du même mois, Etienne, après avoir accordé à Pepin l'absolution qu'il lui avait demandée, pour s'être rendu criminel en manquant de fidélité à son roi légitime (Voy. l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. VI), lui donna l'onction royale qu'il avait déjà reçue précédemment de S.-Boniface, archevêque de Mayence. Il sacra en même temps la reine Bertrade et les deux fils de Pepin, Charles et Carloman. Il défendit aux seigneurs français, de l'autorité de S.-Pierre, et sous peine d'excommunication, de se donner, ni à eux ni à leurs descendants, des rois d'une autre race (1). Il conféra en même temps au roi et à ses deux fils le titre de patrices des Romains. Pepin, fidèle à ses engagements, passa les Alpes et essaya d'abord, sur les instances du pape, la voie des remontrances auprès d'Astolphe ; mais il se vit obligé d'en venir aux hostilités. Bientôt, pressé dans Pavie, où Pepin le tenait assiégé, le prince lombard fut réduit à traiter avec le vainqueur. Il s'obligea, par écrit, ainsi que ses principaux seigneurs, de restituer Ravenne et plusieurs autres villes. Content de cette soumission, Pepin se retira et repassa en France, malgré les prières du pape, qui l'exhortait à ne pas se fier aux promesses du Lombard. Ce qu'Etienne avait prévu ne manqua point d'arriver. Astolphe, débarrassé de la présence de Pepin, loin de faire la restitution promise, marcha de nouveau contre Rome, où Etienne était retourné. Pressé par les mêmes dangers, le pape implora le même protecteur qui l'avait déjà sauvé des fureurs de son ennemi. Il écrivit à Pepin avec les instances les plus vives. Il le conjura « par le Seigneur » notre Dieu, par sa glorieuse mère, » par toutes les vertus célestes ; par » S. Pierre qui l'avait sacré roi, de faire » tout rendre à la sainte Eglise de » Dieu, suivant la donation qu'il en » avait faite à S. Pierre. Vous rendrez » compte ; ajoutait-il, à Dieu et à

(1) Fleury observe ici que le dernier roi de la famille des Mérovingiens, Childeric III, venait de mourir ; il avait un fils encore vivant, mais dont l'existence, condamnée à l'obscurité d'un monastère, devait être indifférente à la nation. Il n'y avait alors de monarque reconnu que le prince solennellement couronné. On n'avait point encore reconnu pour maxime fondamentale que *le roi ne meurt point en France*. Ainsi, la nécessité des circonstances semblait justifier un nouveau droit.

» S. Pierre, au jour terrible du jugement, de la manière dont vous les aurez défendus. C'est vous que Dieu a choisi pour cette grande œuvre, par sa préscience de toute éternité; car ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés. » C'est ainsi que le bon pape appliquait les paroles de S. Paul à des affaires temporelles. Astolphe cependant continuait ses ravages autour de Rome, et la menaçait de nouveau de toute sa colère. Etienne redoubla ses prières à Pepin; il lui peignit avec force toutes les horreurs exercées par les Lombards, dans une lettre écrite dans le même sens, qu'il imagina de composer au nom de S. Pierre lui-même, mais qu'il ne faut pas regarder comme une supercherie: c'est une prosopopée, de mauvais goût, à la vérité. Quoi qu'il en soit, la politique et la gloire de Pepin ne lui permettaient pas de balancer. Il repassa les Alpes. Bientôt Astolphe, pressé de nouveau dans Pavie, fut obligé de demander quartier; et cette fois, le vainqueur prit des mesures irrévocables pour assurer la restitution déjà promise et inexécutée. Elle composa la donation définitive et à perpétuité que Pepin fit à S. Pierre, à l'église romaine et au pape, et l'acte en fut gardé dans les archives de cette église. Le bibliothécaire Anastase, qui l'avait lue, nomme les vingt-deux villes qui y étaient comprises, et, quoique ce titre ait été perdu depuis, il n'est plus permis de le révoquer en doute. Telle fut, au reste, l'origine de la seigneurie temporelle de l'église romaine. Un an après ce traité, en 753, Astolphe mourut; et Didier, duc de Toscane, se fit élire pour lui succéder, au préjudice de Rachis, frère d'Astolphe. Etienne s'empressa de reconnaître Didier, qui promit de confirmer le traité de restitution, et obtint aussi, aux mêmes conditions, le consentement et l'appui de Pepin. Le pape Etienne II mourut vers la fin d'avril 757, après un pontificat de cinq ans et vingt-huit jours. Il assembla souvent son clergé dans le palais de Latran, et l'exhortait fortement à l'étude de l'Ecriture-Sainte et aux lectures spirituelles, pour avoir de quoi répondre victorieusement aux ennemis de l'Eglise. Il avait accordé à Fulrad, abbé de Saint-Denis, le privilége d'avoir un évêque particulier qui serait élu par l'abbé et les moines, et consacré par les évêques du pays, peur gouverner ce monastère et les autres que Fulrad avait fondés, et qui étaient tous sous la protection du Saint-Siége. Il eut pour successeur Paul Ier. D—s.

ETIENNE III, élu pape le 1er. août 768, après l'expulsion des antipapes Constantin et Philippe (*Voy.* Constantin et Philippe). Le St.-Siége avait été privé pendant treize mois d'un pontife légitime depuis la mort de Paul Ier. Etienne était fils d'Olivus et sicilien de naissance. Il avait été ordonné prêtre par le pape Zacharie, attaché à Etienne II et à Paul Ier., qui le distinguaient à cause de sa science et de la pureté de ses mœurs. La nomination d'Etienne causa une joie universelle; mais il n'eut pas le pouvoir d'empêcher les vengeances atroces exercées contre les deux intrus et leurs partisans. L'un des premiers soins d'Etienne avait été de députer Sergius au roi de France Pepin; mais ce monarque était mort lorsque Sergius arriva. Les rois Charles et Carloman le reçurent avec honneur. Etienne apprit que la reine Berthe était dans le dessein de marier un des princes ses enfants à Ermengarde, fille de Didier, roi des Lom-

bards, et leur sœur Giselle au fils du même roi. Il écrivit aux deux rois français pour les détourner de cette double alliance; il représenta les Lombards comme un peuple vil et méprisable, indigne d'être allié avec l'illustre nation des Français et la noble famille royale. « Souvenez-vous, leur » dit-il, que le roi votre père a pro» mis, en votre nom, que vous de» meureriez fermes dans la fidélité à la » sainte Eglise, l'obéissance et l'ami» tié des papes, et que vous avez re» nouvelé les mêmes promesses par » vos lettres. » On sait que Charlemagne, malgré ces représentations, épousa la fille du roi des Lombards, qu'il répudia ensuite pour cause de stérilité. Etienne III mourut le 1er. février 772, après trois ans et demi d'un pontificat où il se montra grand observateur des traditions ecclésiastiques, et empressé de renouveler plusieurs anciennes coutumes pour l'honneur du clergé. Il eut pour successeur Adrien Ier. D—s.

ETIENNE IV, élu pape le 22 juin 816, dix jours après la mort de Léon III, était d'une famille noble, et devait son instruction aux soins du pape Adrien, et son élévation au diaconat à Léon, qui l'estimait pour ses vertus et son application à l'étude des choses spirituelles. La nomination d'Etienne fut unanime. Aussitôt après son ordination il fit jurer par le peuple romain fidélité à l'empereur Louis-le-Débonnaire, ce qui prouve, dit Fleury, que la souveraineté de Rome n'appartenait point alors au pape ni au roi Bernard. Etienne se disposa en même temps à partir pour aller visiter l'empereur en France. L'histoire ne dit point quel fut le motif de ce voyage. L'empereur Louis IV reçut le pape avec les plus grands honneurs. Le pape le sacra de nouveau, lui mit sur la tête une couronne d'or ornée de pierreries, et en mit une autre sur celle d'Ermengarde, qu'il nomma impératrice. Il retourna à Rome comblé de présents, et mourut le 22 janvier 817, après un pontificat de sept mois seulement. Il fut remplacé par Paschal Ier. D—s.

ETIENNE V, élu pape le 22 juillet 886, était Romain, et de famille noble. Il succéda à Adrien III, qui l'avait fait sous-diacre, et l'avait gardé près de lui dans le palais de Latran. Les évêques, le clergé, et tout le peuple le portèrent unanimement au souverain pontificat; mais il fallut le tirer de sa maison, pour le forcer d'accepter un honneur dont il se croyait indigne. A son avènement, des malheurs de plus d'un genre affligeaient l'état; des sauterelles ravageaient les campagnes; Rome était menacée par les Sarrasins; la France, désolée par les courses des Normands, ne pouvait lui être d'aucun secours; le trésor des églises était vide; Etienne écrivait à l'empereur Basile: « En» voyez-nous une flotte armée avec » une garnison pour défendre nos » murailles..... Nous manquons même » d'huile pour le luminaire de l'é» glise. » Etienne remédia, autant qu'il le put, à ces maux, en distribuant tout son patrimoine aux pauvres, et en admettant à sa table des orphelins qu'il nourrissait comme ses enfants. Il défendit, dans sa Lettre à l'empereur Basile, la mémoire de Martin II, ou Martin I, contre les attaques de Photius. Il reproche au prince de prendre parti dans des questions purement canoniques, en lui remontrant que c'est au pasteur qu'appartient la conduite du troupeau, comme le gouvernement des choses terrestres appartient à la puissance temporelle. On faisait un crime au pape Martin

d'avoir accepté la souveraineté pontificale, quoiqu'il fût déjà évêque. C'est sur ce point qu'Etienne le défend. On verra la même accusation s'élever contre Formose, son successeur, sous Etienne VI. Etienne V mourut le 7 août 891, après six ans de pontificat.
D—s.

ETIENNE VI, élu pape le 2 mai 896, succéda à Boniface V, qui n'avait occupé le Saint-Siége que quinze jours. Il avait eu auparavant pour prédécesseur Formose, dont il voulut déshonorer la mémoire, par un excès de zèle, qui suppose autant d'ignorance que de férocité. Formose avait été évêque de Porto, avant d'être nommé évêque de Rome. Cette translation d'un siège à l'autre paraissait encore une innovation criminelle (1). Ce fut donc vers la fin de 896, ou au commencement de 897, qu'Etienne convoqua un concile pour faire condamner Formose. Il fit déterrer son corps, que l'on apporta au milieu de l'assemblée; on le mit sur le siége pontifical, revêtu de ses ornements, et on lui donna un avocat pour répondre en son nom. Alors Etienne, parlant à ce cadavre, comme s'il eût été vivant : « Pourquoi, lui dit-il, » évêque de Porto, as-tu porté ton » ambition jusqu'à usurper le siége de » Rome? » Après l'avoir condamné, on le dépouilla de ses habits sacrés, on lui coupa trois doigts, ensuite la tête, puis on le jeta dans le Tibre. Tel est le récit de Luitprand, adopté par Fleury. Platine assure qu'on se contenta de lui couper les deux doigts qui servent à la consécration, ce qui est plus vraisemblable. Il ne faut rien mêler de douteux à une procédure déjà si hideuse et si dégoûtante en elle-même. Etienne déposa ensuite tous ceux que Formose avait ordonnés, et les ordonna de nouveau; mais il reçut bientôt la peine de ces indignes excès. On se saisit de lui, on le chassa honteusement du Saint-Siége, on le mit dans une prison obscure, où il fut étranglé. Ainsi périt Etienne VI, après un pontificat d'environ quatorze mois; Romain lui succéda. D—s.

ETIENNE VII, élu pape, le 1er. mars 929, était Romain de naissance. Il succéda à Léon VI, et mourut le 22 mars 931; Platine loue sa douceur et sa piété; l'histoire ne dit rien de ses actions. Jean XI lui succéda.
D—s.

ETIENNE VIII, élu pape en juillet 939, parent de l'empereur Othon, succéda à Léon VII. Il fut nommé par la protection de Hugues, roi d'Italie, et contre le vœu d'Albéric, alors tout puissant dans Rome. Comme il était Allemand de naissance, les Romains, dit Martin Polonus, l'avaient pris en aversion. Après s'être révoltés contre lui, ils lui découpèrent le visage, et le défigurèrent tellement, qu'il n'osait paraître en public. L'*Art de vérifier les dates* observe que ce fait n'est rapporté par aucun auteur contemporain (1). Etienne voulut, mais en vain, réconcilier Hugues avec Albéric, par l'entremise de l'abbé de Clugny, qu'il appela à Rome. Ce pape mourut au commencement de novembre 942, après trois ans et quelques mois de pontificat. Il eut pour successeur Martin II. D—s.

(1) Sur cet étrange procès fait au cadavre de Formose, le prés. Hénault fait cette observation : « On prétend que la translation d'un évêché à un » autre n'avait point encore eu d'exemple. Cependant, dès le troisième siècle, on en trouve un » dans Alexandre, évêque de Jérusalem, ainsi » que d'un coadjuteur donné à un évêque vivant. »

(1) Martin Polonus n'a écrit qu'en 1277. La liste des papes qui précède la Chronique de St.-Vincent de Voltorno, porte expressément qu'Etienne était Romain.

ETIENNE IX, élu pape le 2 août 1057, succéda à Victor II. On le nommait *Frédéric*; il était frère de Godefroi duc de Lorraine, un des plus grands princes de son temps. Il fut d'abord archidiacre de Liège, d'où le pape Léon IX le tira, pour le faire chancelier de l'église romaine, et l'envoya ensuite, en qualité de légat à Constantinople, en 1054. Il se retira depuis au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et dont il devint abbé. Le pape Victor le fit cardinal, du titre de saint Chrysostôme, ce qui l'obligea d'aller à Rome, pour prendre possession de ce titre; et ce fut là qu'on le prit de force pour l'élever au souverain pontificat. Etienne IX tint à Rome plusieurs conciles, pour empêcher les mariages des prêtres, qu'il bannit du sanctuaire pour un temps, avec défense de pouvoir célébrer la messe. Il fit un voyage au Mont-Cassin, pour réformer la conduite des moines, qui se laissaient corrompre par l'amour des richesses. De retour à Rome, il recommanda aux évêques, au clergé, et au peuple assemblé, que, s'il venait à mourir, on ne procédât point à une nouvelle élection avant le retour de l'archidiacre Hildebrand, qu'on avait envoyé vers l'impératrice pour affaires d'état. Ce conseil ne fut point écouté; et l'on peut voir ce qui en résulta, aux art. de Benoît X et de Nicolas II. Etienne IX mourut peu de temps après à Florence, le 29 mars 1058, en odeur de sainteté. Il fut remplacé par Nicolas II sur le trône pontifical.

D—s.

ETIENNE DE BLOIS, quatrième roi d'Angleterre depuis la conquête, naquit en 1105. Il était le troisième fils d'Adèle, fille de Guillaume-le-Conquérant, qui avait épousé Etienne comte de Blois. Henri, roi d'Angleterre, avait invité le jeune Etienne et son frère Henri, ses neveux, à venir le trouver dans cette île; il les avait comblés des honneurs, des richesses et des faveurs que son amitié ardente prodiguait à quiconque savait lui plaire et mériter son estime. Henri, engagé dans l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye de Glastonbury et l'évêché de Winchester. Etienne tint des libéralités de son oncle des dons plus riches encore. Henri Ier. lui avait fait épouser Mathilde, fille et unique héritière d'Eustache, comte de Boulogne, qui lui apporta en dot non seulement cette souveraineté féodale située en France, mais encore des domaines immenses en Angleterre. Etienne acquérait de plus, par cette union, une nouvelle alliance avec la famille royale d'Angleterre; Marie, mère de sa femme, étant sœur de David roi d'Ecosse, et de Mathilde première femme de Henri Ier. Enfin ce monarque, persuadé que l'agrandissement d'Etienne contribuerait à affermir sa maison, lui avait concédé les immenses propriétés confisquées sur Robert Mallet en Angleterre, et sur le comte de Mortagne en Normandie. Etienne, par reconnaissance, manifesta le plus vif attachement pour son oncle, et parut même si dévoué aux intérêts de Mathilde, fille de son bienfaiteur, que lorsque les barons jurèrent fidélité à cette princesse, il disputa à Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri, l'honneur d'être admis le premier à lui donner ce témoignage de zèle. Cependant il ne négligeait rien pour se concilier l'affection des Anglais. Sa bravoure, son activité, sa fermeté lui obtinrent l'estime des barons; son humeur libérale, gracieuse et affable, mérite très rare alors chez les hommes de son rang, lui gagnèrent l'amour du

peuple, surtout de celui de Londres. Il cacha néanmoins avec tant d'adresse ses vues ambitieuses, qu'elles échappèrent aux regards pénétrants de Henri Ier., et il attendit patiemment que le temps lui fournît l'occasion de profiter de la faveur du peuple pour monter sur le trône. La manière irrégulière dont Henri Ier. s'était emparé de la couronne, et le défaut d'héritier mâle tant pour le royaume d'Angleterre que pour le duché de Normandie, à cette époque où le droit de succession en faveur des femmes n'était pas encore bien établi, et semblait même être entièrement opposé aux principes du droit féodal, lui faisaient espérer qu'il pourrait facilement accomplir ses desseins. En effet, dès que Henri Ier. eut rendu le dernier soupir, le 1er. décembre 1135, Etienne se hâta de quitter la Normandie où il avait accompagné ce prince; et, comptant sur les partisans que son frère l'évêque de Winchester lui avait gagnés, il aborda en Angleterre. Les habitants de Douvres et de Cantorbéry, instruits de ses projets, lui fermèrent leurs portes; mais à Londres, quelques gens de la basse classe, excités par ses émissaires, le saluèrent roi. Son premier soin fut de s'assurer de la bienveillance du clergé, et de se faire couronner au plus vîte, pour se mettre en possession de l'autorité. L'évêque de Winchester avait réussi à gagner l'évêque de Salisbury, grand justicier et régent du royaume. Tous deux requirent l'archevêque de Cantorbéry de donner l'onction royale à Etienne. Le primat, lié comme les autres par le serment qu'il avait prêté à Mathilde, refusa; mais ce scrupule fut bientôt levé par un expédient aussi honteux que les autres moyens employés pour opérer cette grande révolution. Hugues Bigot, intendant de la maison du roi, affirma qu'au lit de la mort, Henri lui avait confié qu'il était mécontent de Mathilde, et avait exprimé l'intention d'avoir Etienne pour héritier de ses états. Quoique plusieurs grands du royaume eussent été témoins d'une déclaration toute contraire, le primat crut ou feignit de croire à ce récit, et couronna Etienne le 26 décembre. Peu de barons assistèrent à la cérémonie à la faveur de laquelle Etienne, sans avoir pour lui ni l'ombre d'un titre héréditaire, ni le consentement des grands et du peuple, s'empara sans opposition de l'autorité royale. Pour consolider son usurpation, il donna une charte par laquelle il promit au clergé, à la noblesse et au peuple tout ce qui pouvait les flatter; il s'engagea a abolir plusieurs mesures oppressives et arbitraires établies depuis la conquête, et à rétablir les lois populaires d'Edouard le Confesseur; puis il profita du trésor que Henri avait amassé à Winchester, et dont son frère l'aida à s'emparer, pour gagner les principaux membres de la noblesse et du clergé, et pour soudoyer des soldats étrangers dont il composa sa garde; enfin il se procura du pape une bulle pour confirmer son titre. Il alla ensuite prendre possession de la Normandie où les barons l'appelaient, et eut une entrevue avec Louis-le-Jeune. Ce monarque accepta l'hommage d'Eustache, fils d'Etienne, pour le duché de Normandie; et afin de resserrer encore davantage ses liens avec cette famille, il accorda sa fille à ce jeune prince. Vers ce même temps, le clergé et les barons anglais demandèrent, en recompense de leur soumission, le droit de fortifier leurs chateaux, et de se mettre en état de se défendre. Le roi n'ayant pu refuser son consentement à cette demande exorbitante

toute l'Angleterre ne tarda pas à être couverte de forteresses ; elles devinrent autant de repaires de brigands. Le peuple fut vexé et pillé pour fournir à l'entretien des troupes que les barons tenaient à leur solde pour se faire les uns aux autres une guerre furieuse. Le gouvernement féodal répandit sur l'Angleterre tous les maux qui lui sont inhérents; enfin les barons allèrent jusqu'à s'arroger le droit de battre monnaie. Aucune digue ne pouvait être opposée à ces calamités sous un prince qui, ayant usurpé le trône, était, malgré sa vigueur et son habileté, contraint de tolérer dans les autres la même violence qu'il avait employée pour y monter. Mais Etienne, qui n'était pas d'humeur à souffrir long-temps ces usurpations, ayant éprouvé de la résistance quand il voulut user des justes prérogatives de la couronne, résolut de révoquer toutes les concessions qu'on lui avait extorquées à son avènement au trône, et de ne pas respecter davantage les anciens priviléges de ses sujets confirmés par les rois ses prédécesseurs. Les troupes mercenaires, son principal appui, subsistèrent de pillage après avoir épuisé les finances, et tout le royaume retentit des plaintes contre son gouvernement. Le comte de Glocester, qui, avec ses amis, avait formé le plan d'une révolte, passa les mers, envoya un défi à Etienne, renonça solennellement à son obéissance, et lui reprocha de n'avoir rempli aucune des conditions auxquelles on lui avait donné la couronne. Au milieu de ces dissensions intestines, David, roi d'Ecosse, fit à trois époques différentes des irruptions en Angleterre pour soutenir les droits de Mathilde sa nièce (*V.* DAVID). Les défaites qu'il finit par éprouver, notamment à la bataille de l'Etendard, lui firent prêter l'oreille aux propositions d'Etienne qui, pour avoir la paix, lui céda Carlisle et le Cumberland. Cet événement eût imposé aux mécontents du royaume, et affermi Etienne sur le trône, si ce prince, enivré de sa prospérité, n'eût pas eu l'imprudence de s'engager dans une querelle avec le clergé, alors tout puissant : l'évêque de Winchester, frère du monarque, se tourna même contre lui. Mathilde, profitant de l'occasion et secrètement encouragée par ce prélat, passa en Angleterre en 1139 avec le comte de Glocester, fixa sa résidence au château d'Arundel, et fut bientôt jointe par un grand nombre de mécontents. Les hostilités commencèrent : après plusieurs négociations et plusieurs traités inutiles, qui n'interrompirent même pas une guerre désastreuse pour l'Angleterre, Etienne, accablé par le nombre dans une bataille livrée près de Lincoln, et dans laquelle il avait fait des prodiges de valeur, fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit au comte de Glocester, qui d'abord le traita avec les égards dûs à son rang, mais qui, ensuite, sur quelques soupçons, le fit charger de fers et renfermer étroitement. La détention d'Etienne abattit entièrement son parti. Les barons vinrent de toutes parts rendre hommage à Mathilde ; elle fut proclamée reine et couronnée ; mais son caractère emporté, dur et impérieux ne tarda pas à lui aliéner l'affection des grands et des habitants de Londres. Elle n'échappa que par une fuite précipitée à une conspiration formée pour s'assurer de sa personne, et se réfugia dans Winchester. Assiégée dans cette ville par le parti de l'évêque qui s'était de nouveau rangé du côté de son frère, la disette des vivres la força bientôt d'en sortir furtivement. Le comte de Glocester tomba

entre les mains des ennemis. Mathilde consentit à l'échange de ce prisonnier contre Etienne, et la guerre civile devint alors plus furieuse que jamais. Etienne prit Oxford après un long siége, et fut mis en déroute à Witton. Mathilde, fatiguée des vicissitudes de la fortune, alarmée des dangers qui menaçaient sans cesse sa personne et sa famille, se retira en Normandie avec son fils Henri qui était venu la rejoindre, laissant le soin de défendre sa cause à son frère Robert. Ce dernier mourut bientôt après, ce qui porta un coup funeste à ses intérêts. Mais Etienne, qui avait recouvré en grande partie son autorité, voyant que les châteaux forts des nobles de son parti n'etaient pas moins funestes à la tranquillité du royaume que ceux de ses ennemis, entreprit de les leur enlever, et par là souleva contre lui la plupart de ces seigneurs. D'un autre côté il fut mis sous l'interdit par le pape, contre lequel il avait voulu défendre les droits de sa couronne. Le mécontentement de ses partisans le contraignit à plier enfin sous l'autorité du Saint-Siége. L'affaiblissement des deux partis qui divisaient le royaume, bien plus que la diminution de leur haine réciproque, fit cesser le bruit des armes en 1148. Plusieurs grands, n'y trouvant plus d'occupation à leur valeur, s'enrôlèrent dans la nouvelle croisade prêchée par Saint Bernard; mais un événement qui survint bientôt menaça de ranimer les troubles de l'Angleterre. Henri, fils de Mathilde, traversa le royaume avec un cortége nombreux pour aller se faire armer chevalier par son oncle, David, roi d'Ecosse. Il y fut joint par plusieurs de ses partisans, fit quelques incursions en Angleterre, et releva ainsi les espérances de ceux qui lui étaient dévoués. A son retour sur le continent, il épousa Eléonore de Guyenne. Le degré de puissance que lui procura ce mariage, produisit un tel effet en Angleterre, que lorsqu'Etienne, jaloux d'assurer la couronne à son fils Eustache, voulut le faire sacrer par l'archevêque de Cantorbéry; ce prélat refusa d'obéir, et s'enfuit hors du royaume pour échapper à la colère du roi. Henri, informé des dispositions du peuple, tenta une invasion en 1153. Il avait déjà obtenu quelques succès et reçu les soumissions de plusieurs villes; on s'attendait chaque jour à une action décisive, lorsque les grands des deux partis, effrayés de la perspective des maux qui allaient de nouveau fondre sur leur patrie, entamèrent une négociation entre les deux princes rivaux. La mort d'Eustache, fils d'Etienne, qui survint dans l'intervalle, facilita la conclusion du traité. Il fut convenu qu'Etienne conserverait la couronne pendant sa vie; que la justice serait administrée en son nom, même dans les provinces soumises à Henri; que ce dernier prince succéderait à Etienne en Angleterre et en Normandie, et que Guillaume, fils de ce roi, aurait, après le décès de son père, le comté de Boulogne et ses autres biens patrimoniaux. Etienne ne jouit pas longtemps de la paisible possession du trône qui lui était enfin assurée par ce traité. Il mourut onze mois après, le 25 octobre 1154, à Cantorbéry où il fut enterré. Si ce monarque eût eu des droits légitimes à la couronne, on eût pu dire qu'il était né pour le bonheur de ses sujets : actif, spirituel, brave, affable, il ne manquait pas d'habileté dans les affaires, possédait l'art de se faire aimer, et, malgré sa position critique, ne se permit jamais un acte de cruauté ni de vengeance. Mais la grandeur souveraine, à la-

quelle il ne parvint qu'à force d'ingratitude et de dissimulation, ne lui procura ni félicité ni repos. L'Angleterre, agitée de désordres intestins, fut cruellement déchirée sous son règne; ces troubles affaiblirent l'autorité royale, et facilitèrent les usurpations de la cour de Rome, contre lesquelles le royaume s'était jusqu'alors vigoureusement défendu. E—s.

ETIENNE (S.), premier roi de Hongrie, vivait vers la fin du 10e. siècle et le commencement du 11e. Avant lui les Hungares ou Hongrois n'avaient été gouvernés que par des ducs. Ce peuple asiatique, qui n'était originairement qu'une tribu turque, mêlée dès une époque très reculée avec des nations slaves, vint des environs de Tourfan (1) s'établir en Baschkirie, d'où il fut chassé, vers l'an 880, par les Patzinaces. La peuplade exilée erra quelque temps sur les rives désertes du Danube, jusqu'à ce que, lassée d'une vie presque sauvage, elle entra dans la Pannonie en 889; et, sous la conduite d'un chef nommé Almus ou Almon, battit les troupes de l'empire qui s'opposèrent à son invasion, soumit les Huns-Abares, et se reposa de ses longues courses dans cette patrie nouvelle. Almus prétendait descendre d'Attila, et saint Etienne descendait d'Almus. Fils de Géisa, quatrième duc de Hongrie, Etienne, après la mort de son père, fut reconnu waivode. Elevé dans la religion chrétienne, et voulant donner sa religion à ses sujets, le premier usage qu'il fit de l'autorité fut en faveur du christianisme et contre l'idolâtrie. Mais le culte proscrit avait ses partisans, il eut aussi ses défenseurs (*Voy.* CUPA). Etienne battit les rebelles, et cette victoire laissa le champ libre aux missionnaires qu'il envoyait porter la foi dans toutes les parties de son empire. Profitant du moment de calme qu'elle amena, pour organiser son église naissante, il partagea la Hongrie en onze diocèses, sous la direction métropolitaine de l'archevêché de Strigonie. Peu de temps après, Etienne députa au pape Silvestre II, Astricus ou Anastase nouvellement élevé à l'épiscopat de Coloctz, chargé de solliciter le titre de roi pour son maître, et la ratification du Saint-Siége pour les fondations ecclésiastiques de ce prince. Le pape joignit au titre de roi celui d'apôtre de la Hongrie, confiant à Etienne toute l'administration spirituelle de ce royaume; priviléges confirmés depuis par le concile de Constance, à la prière de l'empereur Sigismond, roi de Hongrie. Etienne reçut la bulle qui les contenait accompagnée de la bénédiction papale, et d'une riche couronne dont les Hongrois se servent encore aujourd'hui pour le sacre de leurs rois. L'an 1000 il se fit sacrer roi par l'évêque qui lui avait apporté de Rome la permission de l'être. Il épousa, huit ans plus tard, Gisèle, sœur de St. Henri, roi de Germanie, et fut également secondé par le frère et la sœur dans ses saintes entreprises. Cependant Giula, duc de Transylvanie, fidèle à l'idolâtrie, et contemplant avec effroi autour de lui les rapides progrès du christianisme, crut pouvoir les arrêter par les armes, et s'en prit à son neveu Etienne; mais il fut vaincu, et ses états ajoutés à la monarchie hongroise. Ce fut en reconnaissance de ce triomphe nouveau qu'Etienne fit bâtir, à Albe-royale, la superbe église où il fut in-

(1) Si l'on croit, avec de Guignes, que les Huns soient les mêmes que les *Hioung-nou*, on peut placer leur berceau dans les pays au nord et au nord-est de la ville de Torfan, sur les frontières occidentales de la Chine; mais alors ils seront entrés en Pannonie avec Attila, et il faut confondre avec eux les *Oun-Ougours*, qui se joignirent à eux vers l'an 462. *Voy.* Jornandès. A. R-t.

humé, et dont ses successeurs ont fait dans la suite le lieu de leur sacre et de leur sépulture. Le saint roi eut bientôt sur les bras une nouvelle guerre. Obligé de se mettre en garde contre Kean, duc de Bulgarie, et contraint apparemment, pour défendre ses états, d'entrer dans ceux des autres, il pénétra avec de grandes difficultés dans le pays ennemi, que protégeait une chaîne de hautes montagnes, livra bataille, immola de sa propre main le duc des Bulgares, et rapporta de cette expédition d'immenses richesses. Quant au duché conquis, il en disposa en faveur de son bisaïeul, Zulta, après la mort duquel il le réunit à la couronne de Hongrie. Il est probable qu'Etienne, en dépouillant ainsi ses ennemis vaincus, consulta moins l'intérêt de la religion que le sien. Sa dernière guerre, cependant, n'eut pas un plus saint motif. Emeric, fils d'Etienne et de Gisèle, avait des droits sur la Bavière, patrimoine de son oncle Henri II dont il était le plus proche héritier. Méconnaissant ces droits, Conrad le Salique, roi de Germanie, et depuis empereur, avait installé, en 1027, Henri, son fils, dans ce duché. Etienne, voyant ses réclamations sans effet, s'arme, entre en Bavière, ravage la campagne, et ne renonce à ses prétentions qu'après la mort de son fils, arrivée l'année suivante. Le reste de son règne fut paisible, mais des pertes domestiques empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut à Bude, le 15 aout 1038, à l'âge de soixante ans, laissant à ses peuples un corps de lois en 55 chapitres, parmi lesquelles il en est qui peuvent paraître plus édifiantes que raisonnables, et n'ayant pas même réformé les abus du gouvernement féodal. Etienne fut canonisé par Benoît IX, et sa fête fixée au 2 sept. par Innocent XI. E—N.

ETIENNE II, roi de Hongrie, dit le *Foudre* ou l'*Eclair*, fils de Coloman, auquel il succéda en 1114, fit successivement la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes, aux Bohémiens; se rendit redoutable par ses irruptions soudaines, et fut enfin défait par Jean Comnène, empereur de Constantinople. Etienne se rendit odieux par ses cruautés envers ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de *Tonnant*, parce que ses actions étaient moins guidées par la raison que par ses passions violentes. Il n'eut point d'enfants, et adopta, après dix-huit ans de règne, son cousin Bela, auquel il résigna sa couronne, en 1131; il prit ensuite l'habit monastique, et mourut peu de temps après à Waradin. B—P.

ETIENNE III, roi de Hongrie, succéda, en 1161, à son père Geysa III; reçut de la diète, selon la coutume, la couronne de Saint-Etienne; contracta, au commencement de son règne, une alliance avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, contre les Vénitiens, pénétra en Dalmatie, à la tête de ses troupes, et se rendit maître de Spalatro, Zara, Trau, et Sebenico. Ses oncles, Ladislas et Etienne (1), profitant de son absence, lui ravirent la couronne. Etienne, rappelé en Hongrie par ses partisans, trouva son royaume divisé; il rassembla une armée considérable, et défit les usurpateurs. Ce prince mourut sans enfants peu de temps après, et eut pour successeur son frère Bela, en 1175. B—P.

ETIENNE IV, roi de Hongrie, succéda, en 1270, à son père Bela, devint célèbre par les victoires qu'il

(1) Cet Etienne, mort au bout de cinq mois d'usurpation, est nommé Etienne IV par quelques historiens, qui appellent Etienne V celui qui fait le sujet de l'article suivant.

remporta sur Ottocare, roi de Bohème, rendit le roi des Bulgares tributaire, et se disposait à étendre ses conquêtes, lorsque la mort le surprit, le 1er. août 1272, la 3e. année de son règne. Il laissa la couronne à son fils Ladislas. B—P.

ETIENNE, roi de Pologne. *Voy.* BATTORI.

ETIENNE, prince de Moldavie, contemporain de Mathias Corvin et de Bajazet premier, était parvenu à régner sur le vaste pays qui s'étend depuis les Krapacks jusqu'à la mer Noire. Il avait enlevé au roi de Hongrie les passages des montagnes qui servaient, au nord-est, de limites à ses états; ses victoires sur les Polonais lui avaient valu la Pocutie et la Podolie; la Bukovine enfin, qui s'appelle dans le pays *Dumbrawa-Roschie*, ou *Rouges Bocages*, ne devait son nom qu'au sang des Polonais qui les avait arrosés. La ville de Léopol, aujourd'hui Lemberg, était la frontière occidentale d'Etienne de Moldavie. Bucharest lui obéissait; et, maître de la Bessarabie, Belgrade, Akerman et Kilia, formaient ses barrières méridionales contre les Othomans. Telle était la puissance de ce prince guerrier et conquérant, lorsque Bajazet premier vint, l'an de l'hégire 792, (ou 1390,) venger en personne l'affront que ses armées avaient reçu deux ans auparavant sur les bords du Pruth. Bajazet, d'abord vainqueur, et bientôt après vaincu, lui abandonna jusqu'à son camp et sa tente impériale, trop heureux de ne pas tomber lui-même entre ses mains, et de voir enfin le Danube entre lui et son ennemi triomphant. Tels furent les succès glorieux qui illustrèrent la vie de ce prince, dont le règne fut de quarante-sept ans. Ses victoires ne l'aveuglèrent pas, et il eut la sagesse de conseiller à Baydan, son fils, de se mettre sous la protection des Ottomans, plutôt que de lutter contre de si formidables voisins. Etienne de Moldavie mourut vers l'an 1430, sous le règne d'Amurath II. S—Y.

ETIENNE, archevêque de Siounik'h, est un des personnages les plus distingués de l'église arménienne, au commencement du 8e. siècle. Il fut élevé dans sa jeunesse à Constantinople, auprès du patriarche Germain. Il s'instruisit dans la langue grecque, et puisa, auprès de ce saint personnage, les principes orthodoxes que l'on trouve dans tous ses ouvrages. Il traduisit, à Constantinople, du grec en Arménien, les Ouvrages attribués à Saint-Denys l'aréopagite, les Œuvres de Saint-Grégoire de Nysse, et celles de plusieurs autres Pères de l'Eglise. Etienne alla ensuite à Rome, où il s'instruisit beaucoup, et où il paraît qu'il apprit la langue latine. Il revint après à Constantinople, où le patriarche Saint-Germain le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Après quelque temps de séjour dans la capitale de l'empire grec, Etienne revint dans sa patrie, où il s'attacha à répandre de tout son pouvoir les principes de la doctrine orthodoxe, et à combattre les erreurs des Monophysites. Par la protection de Pap-kan, prince souverain de Siounik'h, il fut nommé archevêque de cette province, en l'an 729. Etienne consacra le reste de sa vie à combattre les hérétiques de l'Arménie, qui le firent assassiner vers le milieu du 8e. siècle. Le principal ouvrage d'Etienne, après ses Traductions arméniennes des Pères de l'église grecque, est une longue *Lettre* adressée au patriarche Germain, qui contient l'exposition de la doctrine et des rites de l'église

d'Arménie. Elle est entièrement dans l'esprit de l'église orthodoxe; mais, dans les siècles postérieurs, les hérétiques l'ont corrompue, en y insérant des interpolations qui la dénaturent entièrement. Elle est restée manuscrite. S. M—n.

ETIENNE I (Sdep'hannos), patriarche d'Arménie. Il naquit à Tevin, capitale de l'Arménie, d'où lui vint le nom de *Tovnetsi*, sous lequel il est ordinairement désigné par les écrivains de sa nation. Dès sa jeunesse, il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il s'était acquis une telle réputation par son savoir dans la philosophie et l'histoire, que le patriarche Isaïe le créa chef des prêtres attachés au palais patriarchal. En l'an 788, après la mort de ce patriarche, sur la demande du peuple Arménien, et du gouverneur musulman, Etienne fut nommé pour le remplacer. Il mourut en 790, après avoir occupé son siége pendant deux ans. Il a laissé les ouvrages suivants, qui sont restés manuscrits : I. *Un Traité très étendu sur la grammaire;* II. *Un Traité de philosophie et de Mathématiques;* III. *l'Histoire des Patriarches ses prédécesseurs.* — Etienne III, patriarche d'Arménie, était, avant son élévation à la dignité patriarchale, abbé du monastère de Sevan, l'un des plus célèbres et des plus riches monastères de l'Arménie, qui subsiste encore dans l'île de Sevan, au milieu d'un lac de même nom, au nord d'Erivan. En l'an 969 de J.-C. (418 de l'ère arm.), le patriarche d'Arménie, Vahan, abandonna la doctrine que son église professait depuis long-temps, reconnut l'autorité du concile de Chalcédoine, et se réunit aux Grecs et aux Géorgiens. Les principaux membres du clergé d'Arménie, irrités de cette conduite, se rassemblèrent dans la ville d'Ani, alors capitale de l'Arménie; et, dans un concile solennel, ils déposèrent le patriarche Valsan, qui se retira à la cour d'Abousahl, roi de Vasbourakan, qui suivait sa doctrine, et qui le reçut avec les plus grands honneurs. Après la déposition et la fuite de Vahan, Etienne, abbé de Sevan, fut élu pour le remplacer sur le siége de Saint-Grégoire-Arsacide. A peine Etienne eût-il pris possession de la dignité patriarchale, qu'il se hâta de lancer des excommunications contre Vahan et son protecteur Abousahl. Peu content de ces attaques, il rassembla une grande quantité de moines qui suivaient son opinion, et il se mit en marche, pour aller attaquer son adversaire; mais avant qu'il eût pu le joindre, le roi Abousahl s'empara de sa personne, aussi bien que de ceux qui le suivaient, et il le fit enfermer dans la forteresse de Kodorotsperd. Etienne y mourut au bout d'un an, en 972, après avoir occupé la dignité patriarchale pendant deux ans. Khatchik I lui succéda. — Etienne IV, patriarche d'Arménie, né dans le bourg de Khakh, province d'Ekegheats, dans le 13e. siècle. Il avait été élevé dans le palais patriarchal, à Hrhomkla, dans le nord de la Syrie. C'est pour cette raison que les Arméniens l'appellent ordinairement *Hrhomklaietsi*. En 1290 de J.-C., (739 de l'ère arménienne.) il fut élu patriarche, pour remplacer Constantin II, qui avait été exilé. Il résida, comme plusieurs de ses prédécesseurs, à Hrhomkla, et il fut le dernier des patriarches arméniens qui habitèrent dans cette ville. En 1292, ce patriarche, et le roi d'Arménie, Hethoum II, assemblèrent un concile dans la ville de Sis, pour fixer l'époque de la fête

de Pâques, et on y régla qu'on la célèbrerait le 6 du mois d'avril, comme les Grecs. Les évêques de la grande Arménie, qui étaient venus à ce concile, ne voulurent pas admettre cet arrangement, se retirèrent mécontents dans leurs diocèses, et continuèrent de fixer la pâque, d'une manière très incertaine, comme les Arméniens le faisaient depuis très long-temps. Vers la fin de la même année, Melik Aschraf, sultan des Mameluks d'Egypte, après avoir chassé les Francs des dernières possessions qu'ils avaient en Syrie, s'avança vers le nord de ce pays, attaqua les Armeniens qui y habitaient, et vint mettre le siége devant Hrhomkla, place très forte sur les bords de l'Euphrate, et résidence du patriarche arménien. Cette forteresse fut défendue avec le plus grand courage, et les Egyptiens ne parvinrent à s'en rendre maîtres, qu'aprés avoir éprouvé de très grandes pertes. La ville fut presqu'entièrement détruite, et les habitants furent emmenés en captivité. Le patriarche Etienne partagea le sort de ses compatriotes; il mourut en Egypte, en 1294, après avoir passé une année dans les fers. Grégoire VII lui succéda.—Etienne V, patriarche d'Arménie, naquit à Salmasd, ville de la province de Kordjaik'h, vers le lac d'Ourmi. On l'appelait ordinairement *Kosdantnoubolsetsi*, parce que, dans sa jeunesse, il avait été élevé à Constantinople. Il fut placé sur le trône patriarchal en l'an 1541, après la mort de Grégoire XI. De son temps, l'Arménie fut ravagée entièrement par les armées des Persans et celles des Ottomans, qui emmenèrent une grande quantité de captifs. Ces dévastations forcèrent le patriarche Etienne d'abandonner son siége; il en confia la direction à son vicaire Michel de Sebaste, et en l'an 1547, il alla à Constantinople, où il fut très bien reçu par Asdovadzadour, patriarche arménien de cette ville. Il alla ensuite à Rome, où le pape le traita avec le plus grand honneur. Il passa de là en Allemagne, en Pologne, en Russie, et revint enfin à Edchmiadzin sa résidence. Il mourut peu après son retour, en 1556. Son vicaire Michel lui succéda. = Etienne VI, né à Arhintch, succéda, en 1573, à Grégoire XII, occupa le siége patriarchal pendant deux ans, et fut remplacé, en 1575, par Thadée II.

S. M—n.

ETIENNE ASOGHIK ou ASOGHNIK, historien arménien, naquit dans la province de Daron en l'an 938, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et devint l'un des vartabieds les plus distingués de son temps. Pendant 14 ans, il fut abbé du célèbre monastère de Mescha sous Karabied. En 993, il fut appelé à Ani, capitale de l'Arménie, par le patriarche Sargis ou Sergius Ier., qui le fit son secrétaire particulier. Il mourut vers l'an 1017; ses principaux ouvrages sont: I. *Une Histoire d'Arménie*, divisée en trois livres, depuis la fondation du royaume jusqu'à l'an 1004. Etienne Asoghik écrivit cet ouvrage à la prière du patriarche Sergius. Les Arméniens en font grand cas, et ils le citent très fréquemment à cause de son exactitude: elle est restée manuscrite; II. un *Commentaire sur Jérémie*, manuscrit; III. une *Explication du Cantique des Cantiques*, manuscrite.

S. M—n.

ETIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounik'h, naquit vers le milieu du 13e. siècle; il était le deuxième fils de Darsaïdj, prince de la famille orpéliane, qui, dans les 12, 13 et 14e. siècles, posséda la province de Siou-

nik'h, dans l'Arménie septentrionale. En 1280, Darsaïdj fit rassembler une grande quantité d'évêques, de vartabieds et d'abbés dans l'église de Noravank'h, où il résidait, pour conférer le sacerdoce à son fils Etienne; peu après il fut élevé à la dignité d'archevêque de Siounik'h. En 1287, Etienne partit pour la Cilicie, où il alla faire confirmer sa nomination par le grand-patriarche des Arméniens, qui résidait alors à Sis, dans la Cilicie. Lorsqu'il arriva dans ce pays, le patriarche Jacques Ier. venait de mourir; le roi d'Arménie, Léon III, le reçut avec la plus grande distinction, et lui offrit même la dignité patriarchale, qu'il refusa; on convoqua alors un grand concile pour nommer un successeur à Jacques Ier. On élut, pour le remplacer, l'évêque de Césarée de Cappadoce, qui prit le nom de Constantin II. Ce nouveau patriarche, le lendemain de son élévation sur le trône de St. Grégoire, sacra Etienne archevêque de Siounik'h, et lui donna la suprématie sur tous les évêques de l'Arménie orientale. Les autres évêques arméniens, jaloux de la gloire d'Etienne, l'accusèrent à la cour de l'empereur Argoun Khan de trahir les intérêts des Mogols, et de tyranniser la partie de la province de Siounik'h, dont il avait la souveraineté temporelle. Etienne fut obligé d'aller à la cour de l'empereur Mogol pour se justifier, ce qu'il n'eut pas de peine à faire; il revint dans son diocèse, comblé des marques de bienveillance d'Argoun Khan. Ses rivaux, humiliés, n'osèrent plus s'élever contre lui, et il occupa son siége avec gloire pendant fort long-temps. En 1294, Etienne convoqua, dans sa résidence épiscopale, un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre les opinions des Monophysites, qui étaient les siennes. Il composa, à cette occasion, un ouvrage théologique, nommé par les Arméniens *Dserhnak* (Manuel), pour défendre les principes de sa secte. Dans cet ouvrage, il se plaint avec amertume de la tiédeur et de la faiblesse des évêques de son temps. « Voyez-vous, dit-il, comment sont » les membres les plus illustres et les » plus distingués de notre église? » Frappés d'une maladie incurable, » ils languissent, dévorés de maux; » jamais ils ne se relèveront de leur » chute, et ils sont pour toujours » privés des faveurs du fils de Dieu. » La Cilicie toute entière est tombée, » elle qui était le centre de notre » gloire. Non seulement les grandes » villes qui sont sous la domination » des Romains sont dans l'erreur, » mais encore celles qui sont chez » nous y sont aussi. On la prêche » publiquement dans la ville royale » de Dep'hkhis (Teflis), dans Ani, » ancienne résidence des rois pagratides, dans le pays de Schirak, » dans Tavrej Schahasdan (Tauriz) » même, et dans beaucoup d'autres » endroits. Qui d'entre les Arméniens » est resté fidèle à la croyance de ses » pères? Il n'y en a plus qu'un petit » nombre, et encore ils sont cachés » dans quelques coins obscurs! O » temps vraiment digne de pitié! » nous qui sommes les ministres du » Seigneur, nous transgressons ses » commandements! » Etienne Orpélian mourut dans le commencement du 14e. siècle. Outre la lettre théologique dont nous venons de citer un fragment, cet archevêque a encore composé une *Histoire des Princes orpélians* depuis l'an 1048 jusqu'à l'an 1300. Cet ouvrage a été imprimé en arménien, à Madras, en l'an 1775;

il a été traduit en français par l'auteur de cet article, qui se propose de le publier avec le texte arménien ; il est divisé en neuf chapitres, et renferme des renseignements assez curieux sur l'Histoire des Mogols et sur celle des rois de Georgie. S. M—N.

ETIENNE DE BYZANCE, habile grammairien, vivait à Constantinople vers la fin du 5e. siècle ou le commencement du 6e. Il avait composé un Dictionnaire géographique où se trouvaient les noms des lieux, ainsi que ceux de leurs habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies ; chaque article renfermait encore des remarques historiques, mythologiques et grammaticales. Nous n'avons de cet important ouvrage qu'un très mauvais extrait fait par un autre grammairien nommé Hermolaüs, qui dédia ce livre à l'empereur Justinien. On a cependant retrouvé un fragment entier de l'ouvrage d'Etienne de Byzance, qui renferme l'article Dodone et quelques autres. Ce fragment suffit pour nous faire connaître de quelle manière tout l'ouvrage était composé, et augmenter nos regrets. La première édition grecque de l'Abrégé d'Etienne de Byzance est celle des Aldes, in-fol., 1502. Les Junte et Xylander en donnèrent successivement deux autres ; mais Pinedo, juif portugais, fut le premier qui en publia une édition grecque-latine, in-fol., Amsterdam, 1678 (quelques exemplaires ont un titre refait en 1725). Cependant Abraham Berkelius avait déjà commencé son travail sur cet auteur. Il avait publié à Leyde (1674, in-8°.), le fragment d'Etienne de Byzance que Tennulius avait fait paraître en 1669, in-4°., et y avait joint une traduction latine avec un commentaire, le périple d'Hannon et le monument d'Adulis. Jacques Gronovius publia de nouveau ce fragment d'Etienne de Byzance, en 1681, avec une triple version latine et des remarques ; et cette édition fut insérée dans le Trésor des antiquités grecques, tome VII, page 269 et suiv. Montfaucon a donné aussi ce fragment d'une manière plus correcte dans sa *Bibliotheca Coisliniana*, in-folio, 1715, pag. 281. Ryck, professeur à Leyde, publia les remarques posthumes de Lucas Holstenius sur Etienne de Byzance, Leyde, in-fol., 1684. Enfin parut à Leyde en 1688, in-fol., l'édition grecque et latine à laquelle Berkelius travaillait depuis tant d'années. Il avait traduit de nouveau Etienne de Byzance, épuré le texte, accompagné le tout d'un savant commentaire ; mais comme il mourut avant la fin de l'impression (*Voy.* BERKELIUS au supplément), elle fut achevée par Gronovius, qui y fit plusieurs additions intéressantes. Cette édition est la meilleure ; elle reparut en 1694, avec un nouveau titre et quelques additions : on y réunit ordinairement les remarques de Lucas Holstenius et l'édition de Pinedo ; mais il serait bon d'y joindre encore les remarques que J. A. Fabricius a faites dans la Bibliothèque grecque, tom. IV, qui ont été réimprimées à part et augmentées, in-4., Helmstadt, 1774. Dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque par Harles, tom. IV, pag. 632, on a ajouté aux remarques de Fabricius celles de M. Gurlitt. Gesner, dans sa *Bibliotheca græca* indique une édition grecque et latine, par Xylander ; elle n'a jamais vu le jour. Baudrand et d'autres ont commis une erreur pareille à l'égard du P. Lubin, dont on a cité la traduction et l'édition d'Etienne de Byzance, quoique son tra-

vail sur cet auteur soit resté manuscrit. W—R et B—SS.

ETIENNE de Muret (S.), était fils d'un vicomte de Thiers en Auvergne. Il fit, à douze ans, le voyage d'Italie, avec son père, qui le laissa chez Milon, archevêque de Bénévent, originaire, comme lui, de la maison d'Auvergne. Sous la discipline de cet homme pieux, le jeune Étienne prit l'habitude, et puis le goût des austérités du cloître. Son parent étant mort, il vint à Rome, où il demeura jusqu'à l'élection du pape Grégoire VII. Il en obtint, en 1073, le privilége de fonder un nouvel ordre monastique selon la règle de S. Benoît, qu'il avait déjà suivie parmi des moines de Calabre de la plus stricte observance. Il revint en France, et se retira sur la montagne de Muret, en Limousin, où il vécut 50 ans, offrant au milieu des Gaules, une image des anachorètes de la Thébaïde. Beaucoup de disciples le suivirent et firent vœu, comme lui, de n'avoir d'autre propriété que leur ermitage. Peu de temps avant sa mort, Etienne reçut la visite de deux cardinaux légats du Saint-Siége, qui, après s'être instruits de sa règle, lui demandèrent si ses disciples et lui étaient chanoines, moines, ou ermites : « Nous sommes, » leur répondit le saint, des pécheurs » conduits dans ce désert par la mi- » séricorde divine, pour y faire pé- » nitence; » réponse qui laissa longtemps douter à quel ordre appartenait cette communauté. Etienne de Muret, à l'exemple d'Etienne, premier martyr, n'eut, et ne voulut d'autre titre que celui de diacre, et mourut dans ce grade, âgé de 80 ans, le 8 février 1124. Après sa mort, les augustins de Limoges contestèrent à ses disciples la propriété du terrain qu'ils occupaient, et les forcèrent d'abandonner Muret. Ils emportèrent avec eux le corps de leur fondateur, seul trésor qu'ils eussent à déplacer, et vinrent s'établir en un lieu voisin, appelé *Grandmont*, d'où l'ordre a pris son nom. Etienne de Muret fut canonisé par Clément III, l'an 1188. Dans la suite, son tombeau fit tant de miracles, et ces miracles firent tant de dévots, que leur affluence à l'abbaye de Grandmont devint enfin à charge aux religieux. Le prieur y porta remède; il vint au tombeau du saint, et lui dit fort sérieusement : « Serviteur de Dieu, vous nous avez » prêché la solitude, et vous as- » semblez autant de monde dans no- » tre retraite, qu'il s'en trouve dans » les barreaux, les marchés, et les » foires. Nous sommes assez persua- » dés de votre sainteté, pour n'être » point curieux de vos miracles. Si » donc vous ne renoncez pas à en » faire, nous vous le disons et décla- » rons hautement, en vertu de l'o- » béissance que nous vous avons » promise; nous déterrerons vos os- » sements, et nous les jetterons dans » la rivière. » Le père Henriquez, qui raconte ce fait dans son *Fascicule de l'ordre de Citeaux*, ajoute que les miracles cessèrent effectivement depuis lors. On a de Saint Etienne de Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin et en français. Les *Annales* de l'ordre, aboli en 1769, furent imprimées à Troyes, en 1652. E—N.

ETIENNE (S.), surnommé *Harding*, troisième abbé de Citeaux, né en Angleterre, d'une famille noble, fit ses premières études, et prit l'habit religieux au monastère de Schirburn. Il en sortit pour passer en Ecosse, et de là en France. Après avoir achevé sa rhétorique et sa phi-

losophie dans les écoles de Paris, il partit pour Rome, avec un jeune ecclésiastique de ses amis. A son retour, il s'arrêta à l'abbaye de Molesme, où il ne put retenir son compagnon de voyage. Cependant, cette abbaye tomba bientôt dans un extrême relâchement, effet d'une dangereuse abondance. S. Robert, qui en était abbé, en remit la direction au prieur Alberic, et s'exila dans la solitude de Vinay. Alberic ne tarda pas à suivre Robert, et le fidèle Etienne, à les joindre tous deux. Il leur offrit ses secours pour une réforme; mais le peu de succès qu'obtint leur nouvelle tentative les ayant découragés, ils allèrent, avec dix-huit autres religieux de Molesme, jeter, en 1098, les fondements de l'abbaye de Citeaux, dans une forêt du diocèse de Challon. Ils vinrent heureusement à bout de leur entreprise, avec la permission du légat de Rome, et l'assistance du duc de Bourgogne. Les services rendus par Etienne à l'établissement nouveau ne furent pas sans récompense. Après la mort d'Alberic, second abbé de Citeaux, il fut choisi à l'unanimité pour lui succéder. Sous la conduite d'Etienne, ses religieux pratiquèrent à la lettre ce précepte de l'Evangile: *Cherchez premièrement le royaume des cieux, et le reste vous sera donné comme par surcroît.* Aussi, dans la disette où ils se trouvaient souvent, quelques aumônes qui venaient à propos, leur semblaient venir par miracle. Etienne, en tout ennemi du luxe, le bannit même du service divin. Il remplaça l'or et l'argent par le cuivre et le fer, et ne fit grâce qu'aux calices de vermeil. Il eut à craindre un moment que cette sévérité de mœurs ne nuisît à l'accroissement de sa communauté: plusieurs frères étaient morts en moins de deux ans, et personne ne se présentait pour les remplacer; Etienne était plongé dans une affliction profonde, quand tout à coup arriva S. Bernard, qui venait à la tête de trente gentilshommes français, solliciter leur commune admission dans un ordre dont il a fait la gloire. Son exemple ne fut point stérile. Citeaux eut en peu de temps une surabondance de population, dont Etienne forma des colonies, qui fondèrent, sous ses auspices, les monastères de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux, et de Morimond. On a appelé ces quatre abbayes, les quatre filles de Citeaux. Etienne, considérant ces rapides progrès de l'ordre, ne voulut plus être le seul juge des intérêts de tous, et convoqua, en 1116, le premier chapitre général de Citeaux. Satisfait de cet essai, il en convoqua un second, en 1119, pour soumettre à son examen des statuts intitulés, *Charta Charitatis*, ayant pour but de réunir en un même corps les différentes abbayes dont Citeaux était, en quelque sorte, la métropole. Ces statuts, après avoir été approuvés par le chapitre, le furent, en la même année, par le pape Calixte II. Lorsqu'Etienne sentit l'affaiblissement de ses forces, il se démit, en plein chapitre, de sa dignité d'abbé, demandant la permission de s'occuper de lui, puisqu'il ne pouvait plus s'occuper des autres. Il fut remplacé par un hypocrite, que sa mauvaise conduite fit déposer au bout d'un mois; mais il eut, de son vivant, un second successeur plus digne de lui, et mourut, avec cette consolation, le 28 mars 1134. Etienne s'était appliqué à corriger, ou à faire corriger, un exemplaire de la Bible qu'a possédé pendant long-temps la bibliothèque de Citeaux. La *Charte de Charité* est imprimée dans le premier volume

des *Annales de l'Ordre*, par Manrique. E—N.

ETIENNE, surnommé *de Tournai*, comme évêque de cette ville, naquit à Orléans, en 1132. D'abord élevé par les soins d'un maître particulier, le désir de s'instruire encore davantage le conduisit des écoles de Ste. Croix dans celles de Chartres et de Paris; il reparut dans sa ville natale pour y recevoir les éléments de jurisprudence, qu'il perfectionna par ses études à Bologne. La qualité de maître qu'on lui donne fait préjuger qu'il obtint, dans cette ville, le titre de docteur en droit. Après avoir desservi comme simple clerc l'église d'Orléans, il se retira dans l'abbaye de St. Euverte, dont il devint abbé en 1163. Il déploya, sous ce titre, de tels moyens, que le concile provincial de Sens le chargea presque seul de demander à Louis-le-Jeune justice du meurtre commis sur le doyen de l'église d'Orléans par un seigneur du pays. Le monarque reçut si froidement l'abbé de St. Euverte, que les parents du meurtrier en prirent occasion de le menacer de mort, s'il ne se désistait de ses poursuites. De retour dans son abbaye, Etienne en fit rétablir l'église, ruinée par les Normands, avant de prendre l'administration de celle de Ste. Geneviève de Paris. Son mérite y parut sous un tel jour, qu'il eut part aux affaires les plus importantes de son siècle. A la sollicitation de Philippe-Auguste, il se chargea d'arrêter les entreprises du duc de Bretagne; et, dans ces circonstances épineuses, ménagea tellement tous les intérêts, que le monarque le choisit pour un des parrains de Louis VIII, son fils aîné. En 1192, Etienne devint évêque de Tournai. Une de ses plus belles lettres est sans doute celle par laquelle il oppose le tableau de sa conduite aux calomnies de Berthies de Cambrai. Ses diocésains rendaient, à ses talents connus comme à son épiscopat, la plus éclatante justice quand il mourut, le 12 septembre 1203. Etienne de Tournai nous a laissé trente-un Sermons, dont quelques-uns peuvent aller de pair avec ceux de Barlette ou d'Olivier Maillard. Tel est celui dans lequel, historien d'un mariage entre le démon et l'hypocrisie, il décrit les habits des deux époux et les mets du festin nuptial. Tel est encore le sermon de Noël, où il donne au Verbe divin des conjugaisons, des temps et des modes à la manière des grammairiens. Ses lettres lui font plus d'honneur; imprimées d'abord en 1611 au nombre de deux cent quarante, par les soins de Jean Marron de Baïeux, le P. Claude Dumolinet en ajouta quarante-sept dans la seconde édition, publiée en 1682. Plusieurs d'entr'elles appartiennent essentiellement à l'histoire de son temps; les pensées en sont naturelles, le style concis, malgré l'affectation d'antithèse et quelques expressions mal appliquées. Nous terminerons par une citation de sa 85e. lettre, où Etienne de Tournai, rendant justice à ses compatriotes, dit: *Solent plerique Aurelianensium aurei inter alienos esse qui nec argentei fuerant inter nos.* P—D.

ÉTIENNE, imprimeurs. *V.* Estienne.

ÉTOILE (Pierre Taisan de l') naquit à Orléans vers l'an 1480, d'un père qui, premier magistrat de la ville, désirait que son fils parcourût la même carrière que lui (1). Ce dernier se livra

(1) Les éditeurs de Moréri, et Baillet lui-même, ne donnent sur ce savant professeur en droit que des articles imparfaits. Nous tirons l'extrait suivant de manuscrits du temps, dont quelques uns même passent pour lui avoir appartenu.

donc tellement à l'étude approfondie de la jurisprudence, qu'en 1512 il obtint une place de docteur-régent en l'université d'Orléans. Sa manière d'enseigner multiplia singulièrement le nombre de ses écoliers, parmi lesquels nous distinguerons le célèbre Jean Chauvin, plus connu sous le nom de Calvin, dont l'entrée à l'université d'Orléans date de 1527. Pierre de l'Etoile fut beaucoup plus son ami que son partisan. Marie de l'Etoile, connue par ses liaisons avec Théodore de Beze, qui, dans ses *Juvenilia*, l'a célébrée sous le nom de Candide, était nièce du savant professeur : elle mourut jeune. Les amateurs se rappellent encore avoir distingué l'épitaphe latine et française que Théodore de Beze avait fait graver sur sa tombe. Son attachement à la nièce s'étendit jusqu'à l'oncle, qu'il cite comme le plus subtil (*acutissimus*) jurisconsulte des docteurs de France. Pierre de l'Etoile, après avoir perdu sa femme, devint chanoine d'Orléans et archidiacre de Sully. Sous ces deux titres il parut, en 1528, au concile provincial de Paris, où il s'éleva contre les nouvelles opinions avec tant d'énergie, que François Ier. crut devoir se l'attacher, en le revêtant d'un office de conseiller au parlement et de président aux enquêtes. Il en remplissait les devoirs quand il mourut, le 21 octobre 1537, avec la réputation d'un des plus habiles magistrats de son siècle. Gentien Hervet et Vulteius se joignirent à Théodore de Beze pour jeter des fleurs sur sa tombe. Baillet met son fils unique au rang des enfants célèbres, sous le nom de *Stella*. C'est de lui que descend l'auteur si connu du Journal d'Henri III et d'Henri IV. Pierre de l'Etoile, son aïeul, nous a laissé les ouvrages suivants : I. *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4°. Dumoulin désigne ce livre sous le nom de *Docta repetitio*. II. *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, Paris, 1528; Orléans, 1531; explication donnée à différentes lois romaines sur lesquelles les jurisconsultes n'étaient pas d'accord. L'ouvrage sur la rhétorique, dont parle le journaliste d'Henri III, est de Louis de l'Etoile. P—D.

● ÉTOILE (PIERRE DE L'), grand audiencier de la chancellerie, naquit à Paris, vers 1540. Son père et son aïeul avaient rempli des charges honorables au parlement, et il était parent ou allié des familles les plus distinguées dans la robe. Il se démit de sa charge en 1607, circonstance qui semble prouver qu'à cette époque il était déjà avancé en âge. Il mourut dans les premiers jours d'octobre 1611, et fut inhumé à l'église Saint-André-des-Arcs, sa paroisse. L'Etoile tenait depuis 1574 un journal de tout ce qui se passait à Paris; sa situation le mettait à même d'apprendre bien des particularités toujours ignorées du public, et qui servent cependant à expliquer les causes d'un grand nombre d'événements. Il recueillait aussi les bruits populaires qui lui paraissaient mériter quelque confiance; mais comme ces bruits se contredisent souvent, et que ce qui était vérité la veille devient problématique le lendemain, il n'affirme point ce qu'il croit douteux, ou se rétracte avec la plus grande facilité. On lui a reproché d'avoir mêlé, dans ce journal, à des récits importants, des détails de famille et des articles insignifiants. On devrait y voir, au contraire, la preuve qu'il ne songeait pas à rendre jamais public ce journal; et ce serait une raison de plus de l'estimer, pour ceux qui savent qu'un auteur de profession, quel que soit son amour pour

la vérité, la trahit toujours par les ménagements qu'il est obligé de garder pour les personnes sous les yeux de qui son ouvrage doit passer. On ne craint donc pas d'assurer que le journal de l'Etoile est un des livres les plus précieux qu'on puisse lire sur l'histoire des règnes dont il a traité. L'Etoile était un bon citoyen, très attaché au parlement, zélé pour la cause du roi et le bonheur de la France, par conséquent ennemi de la ligue, des Guises et de leurs adhérents. Cette remarque suffit pour faire connaître les articles de son journal dans lesquels on peut trouver quelques traces de partialité. Le manuscrit original des journaux de l'Etoile, formant 5 vol. in-fol., avait été légué par Poussemothe de l'Etoile, son petit-fils, à l'abbaye de Saint-Acheul d'Amiens; mais on ignore ce qu'il est devenu dans ces derniers temps. C'est de ce manuscrit qu'ont été extraits les deux ouvrages suivants : le *Journal de Henri III*. Ce journal commence au 30 mai 1574, et finit au 30 août 1589. L'avocat-général Servin en fit paraître la première édition (Paris), 1621, et c'est par cette raison que quelques personnes l'en ont regardé comme le véritable auteur; on le réimprima la même année in-4°. et in-8°., et il reparut ensuite dans le *Recueil de pièces servant à l'histoire de Henri III*, Cologne, 1662, 1666, 1693, 1699, in-12. Toutes ces éditions, faites sur des copies inexactes, présentent des lacunes plus ou moins considérables. L'édition de Cologne, 1720, 2 vol. in-8°., publiée par le Duchat, avec quelques additions et des notes, est un peu meilleure que les précédentes; mais la plus estimée est celle qu'a donnée Lenglet-Dufresnoy, La Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8°. Outre les additions faites dans le texte, d'après le manuscrit original dont il avait eu communication, l'éditeur a placé en tête de l'ouvrage des notes de le Duchat, et au bas des pages celles de Godefroy et les siennes particulières. Il a, en outre, réimprimé, à la suite, des pièces très curieuses, et la plupart devenues très rares; entre autres, la *Tragédie de Gaspard de Coligny*, par Chantelouve; le *Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*, par Henri Estienne; la *Véritable Fatalité de Saint-Cloud* (*V.* GUYARD); la *Guisiade*, de P. Mathieu; la *Description de l'île des Hermaphrodites* et la *Confession de Sancy* (*V.* AUBIGNÉ); II. *Journal du règne de Henri IV*. Jean Godefroy fit imprimer pour la première fois ce journal à la suite de celui de Henri III, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis 1515 à 1611*, Cologne (Bruxelles), 1719, 2 vol. in-8°. Les articles qui concernent les années de 1515 à 1574 sont en petit nombre, et paraissent avoir été extraits de quelques manuscrits du temps; dans la copie de celui de l'Etoile, dont s'est servi Godefroy, il existait une lacune du 15 mars 1594 au 4 juillet 1604 : cette lacune a été remplie d'après un manuscrit de la bibliothèque du président Bouhier, dans l'édition du *Journal de Henri IV*, publiée par l'abbé d'Olivet (Paris), 1732, 2 v. in-8°. Une lacune plus considérable (du 2 août 1589 au 1er. avril 1594, et de 1598 à 1602, n'a été remplie que dans le *Supplément au Journal du règne d'Henri IV* (Paris), 1736, 2 vol. in-8°. qui font suite à l'édition de 1732. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de La Haye, 1741, 4 vol. in-8°., avec des remarques du chevalier C. B. A., initiales sous les-

quelles on a cru reconnaître le P. Bouges, religieux augustin, mais qui cachent plus probablement l'infatigable abbé Lenglet-Dufresnoy. L'éditeur a inséré dans le 4e. volume, comme preuves justificatives, des pièces curieuses; entre autres, la *Rencontre de d'Espernon et de Ravaillac aux enfers;* la *Chemise sanglante de Henri-le-Grand;* les *Factums* du capitaine Lagarde et de Mlle. de Comans, etc. Cette édition se joint à celle du Journal de Henri III, du même format. Les curieux recherchent encore l'édition de ces deux ouvrages publiée par Jean Godefroy, et qu'on a indiquée ci-dessus, à raison des différences qui se trouvent dans le texte. W—s.

ETOILE (Claude de l'), sieur du Saussay, fils du précédent, l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Paris, vers 1597. La fortune qu'il avait eue en héritage de son père lui permit de se livrer uniquement à son penchant pour la littérature; mais la faiblesse de sa santé et le goût très vif qu'il avait pour les plaisirs l'empêchèrent de faire de grands progrès, et de se hasarder à entreprendre quelque ouvrage de longue haleine. L'Etoile passait pour un esprit fin et délicat, bon juge des productions littéraires; aussi l'académie le chargea-t-elle de donner ses observations sur la versification du *Cid.* Il avait lu dans une des premières séances de cette compagnie un discours *de l'excellence de la Poésie, et de la rareté des Poètes parfaits*, où, dit Pélisson, il déclame fort agréablement contre la servitude de la rime, et se venge de tout le mal qu'elle lui avait fait souffrir. Le cardinal de Richelieu aimait l'Etoile, et l'avait mis au nombre des cinq auteurs qui travaillaient pour son théâtre; mais on ne voit pas qu'il ait tiré aucun avantage réel de cette protection. Un mariage d'inclination acheva de déranger ses affaires qu'il avait toujours trop négligées; il fut contraint de se retirer avec sa famille dans un petit domaine qui lui restait, et où il mourut en 1651 ou 1652. Pélisson dit que l'Etoile travaillait excessivement ses ouvrages, et qu'il les lisait à sa servante (on a dit la même chose de Malherbe et de Molière), croyant que les vers n'avaient pas leur entière perfection, s'ils n'étaient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossières. On a de lui: I. des *Poésies diverses*, imprimées dans les recueils du temps; II. *la belle Esclave*, tragi-comédie, Paris, 1643, in-4°; III. l'*Intrigue des Filoux*, comédie, Paris, 1648, in-4°.; 1650, in-12. Il a laissé imparfaite une autre comedie, intitulée: *le Secrétaire de Saint Innocent.* — Etoile (Pierre Poussemothe de l') fils du précédent, chanoine régulier, abbé de St.-Acheul d'Amiens, mort en 1718, est auteur des ouvrages suivants: I. *Lettre à un Curieux, sur d'anciens monuments découverts en* 1697, *sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame, dite de Saint-Acheul, qui était autrefois l'église cathédrale d'Amiens*, 1697, in-4°. II. *L'ombre de M. Thiers, en réponse à la dissertation de M. Lestorq, avec une critique de la vie de St. Salve, évêque d'Amiens*, Liège, 1712, in-8°. III. *Remarques critiques sur la justification de la translation de Saint Firmin*, 1714, in-12, contre Lestorq. IV. *Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul*, in-4°., manuscrit. V. *Oraison funèbre de Susanne des Friches de Braneurs, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, à Amiens, 1681, in-4°. VI. *Oraison funèbre*

de Marie-Thérèse d'Autriche, Amiens, 1684, in-4°. VII. *Les curiosités de l'Aquitaine et du Languedoc*, manuscrit. W—s.

ETRUSCILLE était femme de l'empereur Trajan-Dèce. On chercherait en vain dans les historiens anciens quelques traits de la vie de cette princesse; son nom y est même entièrement inconnu, et, sans les médailles et une inscription publiées par Muratori, on ne saurait point qu'elle fut épouse de Trajan-Dèce, et mère des césars Herennius et Hostilien. Pendant le règne assez court de l'empereur Dèce, on frappa en honneur d'Etruscille un assez grand nombre de médailles tant grecques que romaines, qui nous font connaître les différents noms qu'elle portait (*Herennia*, *Etruscilla*, *Cupressenia*). Beauvais, qui ne connaissait probablement pas l'inscription de Muratori, a mal à propos expliqué les lettres ΚΟΥΠ qui se trouvent en abrégé, comme prénoms, sur les médailles grecques d'Etruscille par *Cupiennia*, au lieu de *Cupressenia*. Haym et Pellerin en citent deux autres qui lui donnent celui d'*Annia*. Ses médailles en or sont très rares, et les grecques sont moins communes que les romaines. T—n.

ETTERLIN (PETERMAN) fut capitaine des Lucernois dans les guerres de Bourgogne, et greffier à Lucerne dès 1490. Il est le premier qui ait donné une *Chronique de la Suisse* au public; elle fut publiée par ordre du gouvernement en 1567, à Bâle, et on en a une nouvelle édition, donnée en 1752 par le professeur Spreug, de Bâle. Il mêle beaucoup de fables à son histoire; mais il donne des détails intéressants sur les guerres de Bourgogne et de Souabe. On a de lui une *Vie du frère Nicolas de Flue*, en manuscrit. — EGLOF ETTERLIN, qu'on croit père du précédent et originaire de Brugg en Argovie, fut de même greffier à Lucerne depuis 1427; il avait aussi composé une *Histoire de Suisse* qui s'est perdue. Il mourut en 1452. U—i.

ETTMULLER (MICHEL) naquit à Leipzig, le 26 mai 1644. Après avoir étudié les langues savantes, les mathématiques et la philosophie, d'abord dans sa ville natale, puis à Wittenberg, il revint à Leipzig, et se consacra entièrement à la médecine. En 1663 il obtint le baccalauréat, et la licence en 1666. Jaloux d'augmenter ses connaissances déjà très étendues, il voulut, avant de prendre ses derniers degrés, visiter les pays les plus célèbres par l'éclat avec lequel les sciences y étaient cultivées. Il commença cet intéressant voyage par l'Italie, séjourna quelque temps dans les villes les plus remarquables de cette belle contrée, telles que Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Pise, Pavie, Milan et Turin. Ensuite il traversa les Alpes, se rendit à Paris, où il demeura sept mois; puis il passa en Angleterre, et de là en Hollande. Son intention était de suivre pendant un hiver entier les leçons des savants professeurs de l'université de Leyde, lorsqu'il fut rappelé par ses parents à Leipzig, où il reçut le doctorat le surlendemain de son arrivée, 20 août 1668. Ce titre fut l'avant-coureur de dignités nouvelles. L'académie des Curieux de la nature admit le jeune docteur au nombre de ses membres en 1670, et la faculté de Médecine en 1676. L'université de Leipzig lui confia la chaire de botanique, et le nomma professeur extraordinaire de chirurgie. Ettmuller remplit avec distinction ce double emploi; mais il n'en jouit que fort peu de temps; car il cessa de vivre le 9 mars

1683. Divers biographes regardent cette mort prématurée comme la suite d'une opération de chimie. Les fastes de cette science offrent des exemples malheureusement trop multipliés de ces funestes résultats. Cependant Michel-Ernest Ettmuller, qui a donné la vie de son père, et détaillé minutieusement les symptômes de la fièvre hectique à laquelle il succomba, ne lui attribue point une pareille origine. Ettmuller n'a écrit que de courtes dissertations, de minces opuscules, et pourtant il a joui d'une immense renommée. Ses plus faibles productions étaient réimprimées, traduites et commentées; ses leçons, avidement recueillies par de nombreux auditeurs, rédigées par fois avec beaucoup d'inexactitude, n'en étaient pas moins reçues favorablement du public. Il avait l'art d'intéresser, de séduire par une élocution facile, par des arguments plus captieux que solides, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des ouvrages qui portent son nom : I. *De singularibus*; Ettmuller défendit cette thèse en 1663, sous la présidence de Welsch, et la reproduisit en 1683; il y donne des préceptes assez judicieux sur les prétendus spécifiques, et s'élève fortement contre les arcanes. II. *Medicina Hippocratis chimica*, Leipzig, 1670, in-4°.; ibid., 1679, 1684; Leyde, 1671, in-12. Entraîné, par son enthousiasme pour la chimie, dans des hypothèses frivoles, Ettmuller prête ses propres opinions à Hippocrate, dont il dénature étrangement la doctrine. III. *Vis Opii diaphoretica*, Leipzig, 1679, in-4°.; Iéna, 1682, in-4°.; Venise, 1727, in-4°. Cet opuscule mérite l'éloge qu'en fait le savant Haller. L'auteur démontre que l'opium accélère la circulation du sang, et augmente la chaleur, propriétés qu'on a depuis annoncées comme nouvellement découvertes. Parmi les œuvres publiées sous le nom d'Ettmuller, après la mort de ce professeur, on distingue : IV. *Chimia rationalis ac experimentalis curiosa*, etc.; *curá Joannis Christophori Aussfeld*, Leyde, 1684, in-4°. V. *Medicus theoriá et praxi generali instructus; hoc est fundamenta medicinæ veræ, privatim tradita, luci publicæ nunc primùm donata*, etc., Francfort et Leipzig, 1685, in-4°. VI. *Opera omnia theoretica et practica...... accedit chirurgia medica....... ut et methodus consultatoria*, etc., Lyon, 1685, in-4°. VII. *Opera omnia : nempè Institutiones medicinæ cum notis; Collegium practicum generale et speciale de morbis virorum, mulierum et infantium; Collegium chirurgicum; Notæ in Morelli methodum de formulis medicamentorum præscribendis, in Danielis Ludovici Dissertationes pharmaceuticas, et in Schrœderi pharmacopœiam...... cum præfatione Georgii Frank à Frankenau*, Francfort, 1688, in-folio. VIII. *Opera medica theoretico-practica..... curá et operá Joannis Caspari Westphal*, Francfort, 1676, 2 vol in-fol. Cette édition, proclamée comme une amélioration de celle de Frank, est peu estimée, parce qu'elle fourmille de répétitions, et que l'éditeur a obscurci le texte par ses commentaires. On ne fait guère plus de cas de l'édition donnée par Nicolas Cirillo, Naples, 1728, in-fol. IX. *Operum omnium medico-physicorum editio novissima, cæteris omnibus tùm accuratior, tùm felicior, operá et studio Petri Chauvin*, Lyon, 1690, 2 vol. in-fol. X. *Opera omnia in compendium redacta*, etc., Londres, 1701, in-8°., Amsterdam, 1702, in-8°. Mais, de

toutes les éditions la plus recherchée est sans contredit celle que publia le fils de l'auteur, sous ce titre : *Opera medica theoretico-practica, per filium Michaelem Ernestum, qui innumeras quibus hactenùs scatuerunt mendas sustulit, hiulca supplevit, luxata restituit, superflua delevit, novosque ex manuscriptis paternis tractatus addidit*, Francfort, 1708, 3 vol. in-fol. Il n'existe point de traduction complète des œuvres d'Ettmuller, mais bien des traductions allemandes, anglaises et françaises de divers traités : il suffira de signaler ces dernières ; encore se bornera-t-on à indiquer les principales : I. *Nouvelle chirurgie médicale, avec une Dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les vaisseaux*, Lyon, 1691, in-12. ; la dissertation *De chirurgiâ infusoriâ* avait paru à Leipzig en 1668. II. *Nouveaux Instituts de médecine*, Lyon, 1693, in-8°. III. *Pratique spéciale de médecine sur les Maladies propres des hommes, des femmes et des enfants, avec des Dissertations du même auteur sur l'épilepsie, l'ivresse, le mal hypocondriaque, la douleur hypocondriaque, la corpulence et la morsure de la vipère*, Lyon, 1698, in-8°. La thèse *De epilepsiâ* avait été soutenue à Leipzig, en 1676, par Weinlig ; celle *De temulentiâ*, en 1678, par Ittig. Celle *De malo hypochondriaco*, en 1676, par Tropanegger ; celle *De dolore hypochondriaco*, en 1683, par Blum ; celle *De corpulentiâ nimiâ*, en 1681, par Widemann ; celle *De morsu viperæ*, en 1666, par Ettmuller, sous la présidence de Sulzberger. IV. *Pratique générale de médecine, traduction nouvelle*, Lyon, 1699, 2 vol in-8°. V. *Traité du bon choix des médicaments, de Daniel Ludovic, commenté*, Lyon, 1710, 2 vol. in-8°. La notice biographique dont Michel Ernest Ettmuller a enrichi l'édition qu'il a publiée des œuvres de son père, a été publiée isolément en 1703, et se retrouve dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum*, de Manget. Nous avons en outre le *Programma academicum in funere Michaelis Ettmuller* par Joachim Feller, Leipzig, 1673, in fol., etc. — Ettmuller (Michel Ernest), fils du précédent, né à Leipzig le 26 août 1673, fit de bonnes études à Zittau et à Altenbourg. En 1692 il se rendit à l'université de Wittenberg, où il termina son cours de philosophie. Revenu à Leipzig en 1694, il prit le degré de maître-ès-arts, et se consacra ensuite à la profession que son père avait illustrée. Pendant trois années il suivit exactement les savantes leçons de Bohn, de Lange, de Pauli, d'Ortlob ; puis il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, et fut, à son retour, promu au doctorat. Bientôt Ettmuller reçut des témoignages publics de confiance et d'estime. Il fut nommé tour à tour professeur extraordinaire, puis ordinaire, d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'université de Leipzig, médecin du Lazaret, assesseur de la faculté, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, dont il devint directeur en 1730. Ettmuller mourut le 25 septembre 1732, et par conséquent il exerça la médecine pendant 33 ans. On voit avec surprise que, durant ce long espace de temps, il n'a pas composé un seul ouvrage considérable, quoiqu'il méritât par de grands talents les dignités dont il fut en quelque sorte comblé. Il se borna à recueillir soigneusement les œuvres de son père, à insérer des mémoires dans diverses

collections, et à fournir des matériaux pour les thèses qui furent défendues sous sa présidence. Parmi ces thèses fort multipliées, qui lui sont assez généralement attribuées, il en est un petit nombre qui doivent être signalées soit par l'importance du sujet, soit par la manière neuve ou ingénieuse dont il est considéré. Telles sont les suivantes : I. *Tactus sensuum externorum moderator*, 1695. II. *Corpus humanum sympatheticum*, 1701. III. *De lectione auctorum in medicinâ*, 1702. IV. *De medico mendace*, 1709; V. *De ægroto mendace*, 1710; VI. *De tormentis et pœnis sustinendis*, 1711; VII. *De effectibus musicæ in hominem*, 1714; VIII. *De diligentiâ Hippocratis continuandâ*, 1720; IX. *De divinationibus medicis*, 1723. Gottlob Frédéric Jenichen a publié : *Programma in funere Michaelis Ernesti Ettmuller*, Leipzig, 1732, in-fol. C.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, et fils d'Euphranor, vécut au commencement de la 101e. olympiade. Suidas lui assigne un rang intermédiaire entre la comédie *vieille* et la *moyenne*. Le même lexicographe lui attribue vingt-quatre pièces de théâtre, et Athénée cinquante ; mais Meursius, dans sa Bibliothèque attique, lui en donne jusqu'à soixante et une. De nombreux fragments de ce poète se trouvent cités dans Athénée, et les plus importants ont été recueillis par Hertellius (*Bibl. veter. comic.*), et par Grotius, dans ses *Excerpta è trag. et comœd. græc.* Les fragments d'Eubulus ont également été imprimés, avec les *Petits Poètes grecs* de Winterton, in-8°., Cambridge, 1635, et Londres, 1712. Ce poète aimait singulièrement les jeux de mots, les énigmes surtout, et en semait volontiers ses pièces; mais si elles n'étaient pas, en général, d'un meilleur ton que la seule qui nous reste de lui (*de Podice*), il est probable qu'elles ne durent guère réussir auprès d'un peuple poli et spirituel. Eubulus permet, dans l'une de ses pièces, au sage de vider trois coupes : celles de la Santé, de l'Amour et du Sommeil. C'est mal à propos que Giraldi a confondu notre poète avec un Eubulus, tyran d'Atarnes, dont Pollux fait mention, IX, Sect. 93. — Deux orateurs de ce nom occupèrent la tribune d'Athènes à l'époque même où Démosthènes la rendait à jamais célèbre. Le premier, fils de Spintharus, était de Probalyse; et Démosthènes parle de lui dans son discours contre *Néæra ;* mais le plus remarquable est *Eubulus* d'Anaphlyste, bourgade de l'Attique. Jaloux de la réputation naissante de Démosthènes, et ne pouvant lui opposer les armes d'un talent égal, il recourut à celles de l'intrigue et de la calomnie, et se fit un système de défendre tous ceux que l'orateur se croyait en droit d'attaquer. C'est ainsi qu'il prit successivement en main la cause de Midias et celle d'Eschine, dans la fameuse affaire de l'ambassade. Il rendit néanmoins quelques services à la république, comme administrateur des finances ; il augmenta les revenus de l'etat, fit construire des flottes, et orna la ville de monuments. C'est lui qui proposa et fit rendre le décret qui défendait d'appliquer à aucun autre objet les fonds destinés aux spectacles et aux divertissements publics; décret funeste, dont Démosthènes fit adroitement sentir le danger dans sa première *Olynthienne*. L'historien Théopompe (Livre X de ses *Philippiques*, cité par Athénée, Livre IV, et par Harpocration, au mot *Eubulus*), nous a laissé un

tableau des mœurs de cet auteur, qui ne donne pas, de lui, une idée fort avantageuse : « Son luxe, dit-il, surpassa de beaucoup celui des Tarentins; ceux-ci dépensaient leurs richesses en repas somptueux, et Eubulus épuisa les revenus de l'état à entretenir des mercenaires. » Il n'est pas surprenant qu'un tel homme se soit montré accessible à la corruption; et qu'ennemi apparent de Philippe, il en ait été le partisan secret. Il faut donc le compter au rang de ces démagogues turbulents qui ne manquent jamais d'entraîner la ruine des états, assez imprudents pour s'abandonner à leurs conseils. A. D. R.

EUCADMUS (*Voy.* ARISTOXÈNE).

EUCHER (S.), évêque de Lyon, fut appelé par sa naissance aux honneurs du monde, avant de l'être par sa vocation à ceux de l'Eglise. Il fut d'abord sénateur, se maria, eut deux fils, Salonius et Véran. Dès qu'ils furent en âge de commencer leurs études, il les envoya au monastère de Lérins, où il les alla joindre après la mort de sa femme. Mais bientôt il chercha pour lui une plus parfaite solitude dans la petite île de Léro, voisine de celle de Lérins. Trouvant encore quelque chose à désirer dans cette nouvelle retraite, il avait formé le projet de passer en Egypte, pour fortifier sa foi par la vue des grands exemples de piété qu'offraient alors ces contrées. Cassien lui épargna ce voyage, en lui adressant quelques-unes de ses conférences, où il lui mettait, comme sous les yeux, la vie des solitaires de la Thébaïde. Eucher s'appliqua à un genre de vie semblable, et, capable ensuite par sa propre expérience d'en apprécier tous les avantages, il écrivit, sur ce sujet, à saint Hilaire une longue lettre qui parut sous le titre d'*Eloge du désert*. Un parent d'Eucher, nommé Valérien, vivait au milieu des richesses et des grandeurs; le saint, en ayant pitié, essaya de le détacher de ces vanités, par son traité du *Mépris du monde et de la philosophie du siècle*. Comprenant la nécessité de peu se fier dans sa conduite à ses seules lumières, Eucher était en correspondance avec saint Honorat, évêque d'Arles. Quelquefois ces pieux personnages mêlaient, dans leurs relations, l'agrément au sérieux. Eucher, répondant un jour à une aimable lettre de son ami, et faisant allusion aux tablettes de cire sur lesquelles elle était écrite, lui disait *que le miel avait été remis dans la cire*. La réputation d'Eucher fit jeter les yeux sur lui dès que le Siège épiscopal de Lyon vint à vaquer. On ne sait précisément en quelle année il y fut appelé, mais il assista, en 441, au premier concile d'Orange, présidé par son ami saint Hilaire. Il n'est pas plus facile de fixer l'époque de sa mort; on peut seulement conjecturer qu'elle arriva sous le règne des empereurs Valentinien III et Marcien. Outre les deux écrits dont nous avons parlé, Eucher a laissé un *Traité des formules spirituelles*, qu'il ne destinait qu'à l'instruction de ses enfants, et les *Actes du martyre de la légion thébaine*, faussement attribués à un autre Eucher qu'on fait évêque de Lyon cent ans environ après le premier, et dont il est impossible de constater même l'existence. Tous ces ouvrages sont en latin. On a donné une édition des œuvres de S. Eucher, à Rome, en 1564; les diverses pièces qu'elle renferme ont été plusieurs fois imprimées séparément; elles font partie de la Bibliothèque des Pères.

E—N.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur grec, de Corinthe, florissait entre

la 40e. et la 50e. olympiade; il eut pour maîtres Syndras et Chartas de Lacédémone, et pour élève Cléarque de Rhegium, qui montra la sculpture à Pythagore; on croit que ce fut lui qui apporta en Italie et qui fit connaître aux Etrusques les premiers éléments de l'art de modeler; il fut amené en Etrurie avec un autre artiste, nommé Eugramme, par Démarate, que les troubles de Corinthe forçaient de s'expatrier, et qui fut père de Tarquin l'ancien. Un autre Euchir, athénien, fils du sculpteur Eubulide et sans doute son élève, se distingua par une statue de Mercure en marbre. Pline assure qu'il réussissait surtout dans les statues d'athlètes, de guerriers, de chasseurs et de sacrificateurs; rien n'indique le temps où il a vécu. L.-S.—E.

EUCLIDE fut premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94e. olympiade, 403 ans avant J.-C., immédiatement après l'expulsion des trente tyrans. On fit à cette occasion une révision générale des lois de la république, et l'on fit un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. On adopta aussi, pour les actes publics, l'alphabet ionien, de vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, que les Athéniens avaient toujours conservé; cela donna à Euclide une espèce de célébrité, et il est souvent question, chez les anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide : il nous est d'ailleurs entièrement inconnu. Larcher croit qu'il est le même que celui qui avait été l'un des trente tyrans; mais cela est peu croyable; les trente tyrans, en effet, furent exclus de l'amnistie qui fut accordée sous son archontat pour tous les délits politiques antérieurs. C—R.

EUCLIDE de Mégare, ville voisine de l'Attique, puisa le goût de la philosophie dans les écrits de Parménides; il s'attacha ensuite à Socrate, dont il fut un des disciples les plus assidus. Aulugelle raconte même que, pendant les guerres de Péloponnèse, les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens de mettre le pied sur l'Attique, Euclide prenait des vêtements de femme et venait, pendant la nuit, entendre Socrate. Platon le met au nombre de ceux qui furent présents à la mort de son maître. Après cet événement, Euclide retourna à Mégare, et sa maison servit de retraite à Platon et à quelques autres disciples de Socrate, que la crainte de la persécution obligea de quitter Athènes pour le moment. Euclide ouvrit ensuite une école de philosophie, et fut fondateur d'une nouvelle secte, qui prit le nom de Mégarienne; elle fut aussi appelée *éristique* ou *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on ne s'y occupait que de disputes et de vaines subtilités. C—R.

EUCLIDE, auteur des plus anciens éléments de géométrie qui nous soient parvenus, et que par cette raison on regarde comme l'un des pères de la science (*Voy.* APOLLONIUS de Perge). On l'a confondu long-temps avec Euclide de Mégare, disciple de Socrate et fondateur d'une secte de philosophie qui poussa jusqu'à l'excès les subtilités de la dialectique. Le lieu de la naissance de celui qui fait le sujet de cet article, est inconnu. Proclus Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend qu'il ouvrit une école de mathématiques dans Alexandrie, sous le règne de Ptolomée, fils de Lagus, plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne; et Pappus vante sa douceur, sa bienveillance pour tous ceux qui travaillaient aux progrès de la géo-

métrie : voilà ce qu'on sait sur la vie et le caractère d'Euclide ; il ne nous reste donc à parler que de ses ouvrages, dont quelques-uns sont perdus. Parmi ceux que nous possédons, le plus remarquable a simplement pour titre *Eléments*, ce qui semble indiquer qu'il contient le corps entier des principes sur lesquels reposaient alors les mathématiques pures. Il est composé aujourd'hui de 15 livres; mais les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Celui-ci n'est point et ne saurait être l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage : des géomètres plus anciens que lui, Hippocrate de Chio, par exemple, avaient écrit des Eléments ; mais Euclide les augmenta sans doute, perfectionna les démonstrations dans lesquelles ses prédécesseurs avaient mal réussi, et composa enfin un tout qui, par des formes de raisonnement plus sévères, un enchaînement plus exact, fit oublier les ouvrages du même genre écrits avant le sien, et devint la base de l'enseignement des mathématiques. Ces *Eléments* furent commentés d'abord par Théon d'Alexandrie, et par Proclus, que nous avons déjà cité ; mais quelque succès qu'ils aient eu dans l'école d'Alexandrie, ils demeurèrent, comme tous les livres grecs, ignorés des Occidentaux, dans le moyen âge. Les faibles connaissances que ces derniers acquéraient en géométrie étaient tirées des ouvrages de Boëce et d'un écrit intitulé : *De principiis geometriæ*, attribué à S. Augustin (*V.* Montucla, *Histoire des Mathématiques*, tome I, pag. 212 et 492). Ce ne fut qu'au 12e. et au 13e. siècles, qu'Athélard, en Angleterre, Jean Campano, en Italie, travaillèrent à déchiffrer et à traduire Euclide sur des versions arabes ; car les savants de cette nation s'étaient empressés de le faire connaître à leurs compatriotes, et le Commentaire du géomètre persan, Nassir-Eddin, a joui d'une grande réputation. Cependant il y a quelque lieu de croire que Boëce avait fait une traduction latine complète d'Euclide ; mais elle n'est point venue jusqu'à nous : ce ne fut même que long-temps après la renaissance des lettres, et lorsque les versions eurent été multipliées par la voie de l'impression, qu'on introduisit dans l'enseignement des écoles, au moins une partie des *Eléments* d'Euclide. Pour se former une idée de l'ouvrage entier, on pourrait le considérer comme composé de quatre parties. La première comprendrait les six premiers livres, et se diviserait en trois sections ; savoir : la démonstration des propriétés des figures planes traitée d'une manière absolue, et comprise dans les livres I, II, III et IV ; la théorie des proportions des grandeurs en général, objet du Ve. livre, et l'application de cette théorie aux figures planes. La seconde partie renfermerait les VIIe., VIIIe. et IXe. livres, qu'on désigne par l'épithète d'*arithmétiques*, parce qu'ils traitent des propriétés générales des nombres. La troisième partie serait formée du Xe. livre seulement, où l'auteur considère en détail les grandeurs incommensurables, et qu'il termine en prouvant que la diagonale d'un carré et son côté ne sauraient avoir de mesure commune. Ces remarques sont bien plus anciennes, puisque Platon (vers la fin du VIIe. liv. des Lois) regarde ceux qui n'ont pas d'idée de cette incommensurabilité comme plongés dans une ignorance comparable à celle des animaux. La 4e. partie, enfin, se composerait des 5 derniers liv., qui traitent des plans et des solides. De

tout ce grand corps de doctrine, on n'a fait passer dans l'enseignement que les six premiers livres, le XIe. et le XII. On ne s'est pas toujours astreint à les traduire; mais les propositions qu'ils contiennent composent le fonds de tous les éléments de géométrie, sous quelque forme qu'on les ait présentés On a souvent laissé de côté le Ve. livre, parce que les notations de notre arithmétique, et encore plus celles de l'algèbre, ont considérablement simplifié la théorie des proportions. C'est par de semblables raisons que les autres livres arithmétiques, difficiles à lire maintenant, n'offrent guère plus d'intérêt que d'utilité. En empruntant leurs matériaux de l'ouvrage d'Euclide, les auteurs modernes en ont souvent changé l'ordre; et à ce sujet il s'est élevé deux opinions contradictoires qui ont été débattues avec assez de chaleur, et qui subsistent encore. L'enchaînement établi par Euclide, et même les formes de sa rédaction, sont regardés, par les uns, comme le dernier terme de la perfection de ce genre d'écrits; par les autres, comme des essais qui laissent à désirer un ordre plus naturel et des démonstrations plus simples. Ramus, qui déclara la guerre à la dialectique d'Aristote, accuse Euclide d'omissions et de redondance; il pense que ces imperfections conduisirent Ptolémée à demander s'il n'existait pas une voie plus facile pour apprendre la géométrie. Euclide, comme on sait, répondit que dans les mathématiques il n'y avait pas de chemin pour les rois. Antoine Arnauld et l'auteur de la Logique de Port-Royal ont blâmé l'ordre suivi par le géomètre grec et plusieurs de ses définitions (Voy. les *Nouveaux Eléments de la Géométrie*, et la quatrième partie de la *Logique de Port-Royal*); mais si Arnauld, n'étant pas assez profond dans les mathématiques, et peut-être aussi à cause de la grande difficulté du sujet, échoua, comme Ramus et tant d'autres, dans les changements qu'il essaya de faire aux Eléments de géométrie, ses raisons pour blâmer ceux d'Euclide subsistent toujours dans leur entier. Il est bien vrai, quoi qu'on en puisse dire, qu'ils manquent de cet ordre qui, faisant naître, autant que cela se peut, les propositions les unes des autres, met en évidence toutes les analogies qui les lient, soulage la mémoire et prépare l'esprit à la recherche de la vérité. Est-il possible, dans l'état actuel de la science, de concilier cet ordre avec la rigueur des démonstrations? L'examen d'une pareille question passant les bornes que nous devons nous prescrire, qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur aux *Essais sur l'Enseignement en général, et sur celui des Mathématiques en particulier* (publiés par l'auteur de cet article, 1805, un volume in-8°.). Si elle était résolue affirmativement, ce qui nous semble possible, on ne serait plus fondé à donner une préférence absolue aux *Eléments* d'Euclide. Sans doute, comme reste précieux de l'antiquité, comme l'un des ouvrages de science que le temps a le moins jetés en arrière des connaissances actuelles, ces Eléments seraient toujours au premier rang des ouvrages de mathématiques; mais leur enchaînement trop arbitraire, et le style dans lequel ils sont écrits souvent trop prolixe, quelque fois trop serré, ne constitueraient plus le caractère essentiel de la méthode géométrique ou synthétique, par opposition à l'analyse des modernes. La véritable opposition de ces deux manières de traiter la science des grandeurs, consiste en

ce que l'une est fondée sur la considération immédiate des propriétés des figures, tandis que l'autre emploie des signes arbitraires combinés par des opérations de calcul. La première est la géométrie elle-même : ce n'est pas celle d'Euclide plus que celle de tout autre ; la seconde est une application de l'algèbre, qu'il ne faut pas confondre avec l'analyse ; car on fait de la synthèse aussi bien avec les signes algébriques qu'avec les figures de géométrie. Cette dernière, qui peut aussi se traiter analytiquement, fournit des opérations équivalentes à la résolution de certaines équations. Quelques propositions du livre des *Data* ou *Données* d'Euclide, en sont des exemples remarquables. Ce traité, du genre de ceux qui sont indiqués dans l'article APOLLONIUS de Perge, comme servant à préparer la solution des problèmes, était particulièrement goûté par Newton. Persuadé qu'une proposition ne méritait guère de voir le jour, à moins qu'elle ne fût démontrée sans le secours du calcul, il croyait qu'une étude plus approfondie des *Data* l'aurait mis en état de se passer tout-à-fait de ce secours ; mais il est bien douteux, pour ne rien dire de plus, que ses successeurs eussent pu, par une semblable voie, atteindre aux grands résultats qu'ils ont tirés des nouveaux calculs. Outre les *Eléments* et les *Données*, qui sont les deux ouvrages les plus importants d'Euclide, Pappus et Proclus indiquent encore les suivants : *Introductio harmonica*, *sectio canonis*, qui se rapportent à la musique ; *Phænomena*, qui contiennent l'exposition des apparences que produit le mouvement attribué à la sphère céleste, et qui se rattachent ainsi au livre *de Sphæra mobili* d'Autolycus (*voy.* AUTOLYCUS) ; *Optica*, *Catoptrica*, concernant la vision directe et les miroirs, et dans lesquels se trouvent des fautes qui font croire qu'ils ne sont pas d'Euclide ; *Liber de Divisionibus*, qui traite de la division des polygones, qui ne s'est pas trouvé en original, et dont on n'a qu'une version latine, qui pourrait bien être celle d'un ouvrage du géomètre arabe Méhémet de Bagdad ; *Porismatum libri*, *Locorum ad superficiem libri* ; *Fallaciarum liber* ; *Conicorum libri* ; ouvrages perdus. Le sujet du premier est encore une question parmi les géomètres familiarisés avec le style des anciens (*voy. Roberti Simson opera quædam reliqua*). A la fin des œuvres d'Euclide se trouve un fragment très court, *De levi et ponderoso*, dont on ignore l'auteur, et qui n'est d'aucun prix. Les éditions des œuvres de ce géomètre sont si multipliées, qu'on ne saurait entreprendre de les indiquer toutes ; voici les principales : 1°. OEuvres complètes : I. *Euclidis opera, græcè, cum Theonis expositione*, *curâ Simonis Grynæi*, Bâle, 1530, in-fol. II. *Euclidis quæ supersunt omnia*, *ex recensione Davidis Gregorii*, *græcè et latinè*, Oxford, 1703, in-fol. III. *Les OEuvres d'Euclide*, *en grec*, *en latin*, *et en français*, *d'après un manuscrit très ancien*, *qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, par F. Peyrard, Paris, 1814, in-4°. Il n'a encore paru que le premier volume de cette édition, dans laquelle se trouvent les variantes de plusieurs manuscrits envoyés de Rome à Paris, par M. Monge, et dont l'un, qui offre des corrections très importantes dans le texte, paraît être le plus ancien de tous, et n'avoir jamais été consulté. L'éditeur pense qu'il date de la fin du 9e. siècle ; il a cela de remarquable, que les *Data* y sont placées immédiatement après le 13e. livre, et sépa-

rent ainsi du reste de l'ouvrage le 14e. et le 15e., qui sont attribués à Hypsicle. 2°. Edition complète des Eléments, texte grec, comprenant l'exposition de Théon, et les quatre livres des Commentaires de Proclus sur le premier d'Euclide, Bâle, chez J. Hervage, 1533, in-fol. 3°. Traductions latines, I. *Præclarissimum opus elementorum Euclidis perspicacissimi in artem geometriæ...* A la fin de l'ouvrage, on lit: *Opus elementorum Euclidis Megarensis in geometricam artem, in id quoque Campani perspicacissimi Commentationes finiunt. Erhardus Ratholdt, Augustensis impressor solertissimus, Venetiis impressit.* 1482. C'est la première publication des *Eléments d'Euclide* par la voie de l'impression. II. *Euclidis elementorum libri XV, unà cum scholiis antiquis à Federico Commandino Urbinate in latinum conversi, commentariis quibusdam illustrati*, Pesaro, 1572, in-fol. Cette version a prévalu sur les autres, comme plus fidèle. III. *Euclidis elementorum libri XV, demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, auctore Christophoro Clavio*, 1574, in-8°., 2 vol.; édition assez estimée pour les commentaires, et réimprimée plusieurs fois. IV. *Euclidis elementorum libri XV breviter demonstrati, operâ J. Barrow*, Londres, 1678, in-8°. L'éditeur a resserré les démonstrations, au moyen de caractères abréviatifs déjà employés par Oughtred. V. *Elementorum Euclidis libri XV, ad græci contextûs fidem recensiti et ad usum Tyronum accomodati, edente Baermann*, Leipzig, 1769, in-8°., un vol. L'éditeur a resserré le style des démonstrations, employé quelques signes abbréviatifs, ajouté quelques propositions, mais en petit nombre et désignées par une marque particulière; en tout il s'est piqué de plus de fidélité que Barrow, mais il a omis les *Data*. VI. *Euclide Megarense philosopho, solo introduttore delle scientie mathematiche diligentemente reassettato, per Nicolo Tartalea Brisciano.* C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. 4°. Editions qui ne contiennent qu'une partie des Eléments. Le nombre en est extrêmement considérable: Nous citerons seulement, I. *Analyseis geometrica sex librorum Euclidis primi et quinti factæ à Christiano Herlino, reliquæ unà cum commentariis et scholiis perbrevibus in eosdem sex libros geometricos, à Cunrado Dasypodio, pro scholâ argentinensi*, 1566, in-fol.. C'est en quelque sorte une curiosité littéraire; le texte d'Euclide y est décomposé en syllogismes, ce qui n'abrège pas les démonstrations, comme on peut le croire. II. *Euclidis elementorum libri priores sex, item undecimus et duodecimus*, etc., Oxford, 1747, in-8°. III. *Euclidis elementorum libri priores sex*, etc., *sublatis iis quibus olim libri hi à Theone aliisve vitiati sunt, et quibusdam demonstrationibus restitutis à Roberto Simson*, Glascou, 1756, in-4°. L'éditeur a traduit cet ouvrage en anglais; il y a joint les *Data*, et la cinquième édition, publiée à Londres, en 1775, contient en outre les *Eléments des deux trigonométries.* IV. *Eléments de la geométrie d'Euclide, ou les six premiers livres d'Euclide, avec le XIe. et le XIIe., traduction nouvelle, par Fréderic Castillon*, Berlin, 1775, in-8°. 5°. Les autres ouvrages d'Euclide imprimés à part: I. *Euclidis Data, Claudius Hardy græcè nunc primùm edidit, latinè vertit, scho-*

liis illustravit; adjectus est Marini philosophi commentarius, græcè et latinè, Paris, 1625, in-4°. II. *Euclidis rudimenta musices, græcè et latinè excusa, J. Pena interprete*, Paris, 1557, in-4°. III. *Euclidis introductio harmonica, græcè* etc. *Meibomius vertit, ac notis explicavit.* dans les *antiqui Musicæ auctores VII*, Amsterdam, 1652, in-4°. Le livre de la musique d'Euclide avait déjà paru traduit en français par Forcadel, Paris, 1566, in-8°. IV. *Optica et Catoptrica, græcè et latinè reddita, per Jo. Penam*, Paris, 1557, in-4°. Pour plus de details, *voy.* Murhard *Bibliotheca mathematica*, tom. II, pag. 1-48. L—x.

EUCLIDES, sculpteur grec, né à Athènes, fit dans l'Achaïe plusieurs ouvrages qu'on y voyait encore du temps de Pausanias. Tels étaient. dans la ville de Bure, les statues de Cérès, de Vénus, de Bacchus, et de Lucine, placées chacune dans un temple particulier; celle de Cérès seule était habillée; et dans la ville d'Egire, un Jupiter assis. Tous ces ouvrages étaient en marbre pentélique. On ne sait dans quel temps a vécu cet artiste. L.—S—E.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane, régnait sur cette contrée vers l'an 170 (avant J.-C.). *A cette époque*, dit Justin, *deux grands hommes montèrent presqu'en même temps sur le trône; Mithridate chez les Parthes, et Eucratidas chez les Bactriens.;* mais celui-ci, moins heureux que Mithridate, qui éleva sa nation au plus haut degré de puissance, vit sa fortune soumise à des chances bien différentes. Les Bactriens, affaiblis par les guerres soutenues contre les Sogdiens et les Indiens, furent obligés de succomber sous les Parthes. Démétrius, roi des Indes, qui vraisemblablement avait été chassé de la Bactriane où avait régné son père Euthydême, voulut reprendre cette contrée; mais Eucratidas le défit, après un siége de cinq mois, et mit en fuite toute son armée avec une poignée de soldats. Débarrassé de cette guerre, qui le place au rang des plus illustres capitaines, il porta ses armes dans l'Inde, où les conquêtes des rois de la Bactriane, dit Strabon, surpassèrent celles d'Alexandre. Eucratidas en revenait vainqueur, lorsque son fils, qu'il avait associé à sa puissance, commit le plus horrible des parricides; et s'en glorifiant, comme s'il avait tué son ennemi, non seulement il dirigea son char sur le corps de son père, mais il le priva de la sépulture. Ce fils, qui portait le même nom que lui, ne jouit pas long-temps de ce crime; Mithridate Ier. le dépouilla de quelques provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque dans cette contrée. Les historiens qui nous ont conservé le nom d'Eucratidas, font l'éloge de sa valeur: il construisit une ville qui portait son nom. Nous possédons deux beaux médaillons d'Eucratidas avec son portrait. L'un est à Pétersbourg, l'autre au cabinet du roi à Paris. T—N.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans avant J.-C. Il était contemporain et ami de Méton, inventeur de la période de 19 ans, connue aussi sous le nom de *Nombre d'or*. Il corrigea les temps assignés par Hésiode, Thalès, et quelques autres, au coucher du matin des Pléïades, qu'il plaça 48 jours après l'équinoxe d'automne; il en fixa de même le lever au 48e. jour après l'équinoxe du printemps, suivant le témoignage de Pline. Euctémon et Méton observèrent ensemble des solsti-

ces dont parle Ptolémée ; mais ces observations, fort incertaines de leur nature, surtout avec les moyens qu'on avait alors, ne pouvaient inspirer que bien peu de confiance ; et Ptolémée, en les citant, avoue qu'il n'en peut tirer aucune conséquence sur laquelle on puisse compter. On dit qu'Euctémon observa aussi dans les Cyclades et en Thrace. (*Voy.* WEIDLER, GÉMINUS, et PTOLÉMÉE.) D.—L—E.

EUDÆMON-JEAN (ANDRÉ), ou L'HEUREUX, né à la Canée, dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, fut amené très jeune en Italie. Après avoir terminé ses études avec succès, il entra, en 1581, dans la société des jésuites, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et s'acquit, dans ces deux villes, une réputation qui s'étendit bientôt au loin. Eudæmon joignait à une grande érudition, à la connaissance parfaite des langues anciennes, un esprit vif et pénétrant, beaucoup d'activité, du zèle, de l'audace et une fermeté inébranlable. Le pape Urbain VIII le récompensa de ses services, en le nommant recteur du collége des Grecs, qu'il venait de rétablir à Rome ; il voulut ensuite qu'il accompagnât, en qualité de théologien, le cardinal Barberini, envoyé légat en France ; mais les contrariétés qu'il éprouva et les fatigues du voyage altérèrent la santé d'Eudæmon, qui mourut à son retour à Rome, dans de grands sentiments de piété, le 24 décembre 1625. Eudæmon n'a laissé que des ouvrages de controverse, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. jes. scriptor.* du P. Sotvel. On se contentera de citer ici les principaux : I. *Epistola monitoria ad Joan. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8°., insérée dans le tome VIII des OEuvres de Bellarmin, 1617, in-folio. Barclai avait réfuté avec beaucoup de force la doctrine de Bellarmin sur l'autorité des rois. La réponse d'Eudæmon n'offre rien de solide, ni qui justifie l'espèce de célébrité qu'elle a eue ; II. *Apologia pro Henrico Garneto ad actionem proditoriam Ed. Coqui*, ib., 1610, in-8°., ouvrage devenu très rare. On y présente comme un saint, comme un martyr de la foi, ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606, à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres dont il avait eu connaissance par la confession. Isaac Casaubon attaqua l'écrit d'Eudæmon dans une *lettre* adressée à Fronton du Duc, Londres, 1611, in-8°. Robert Abbot le réfuta plus solidement dans son *Antilogia*, mais avec non moins d'emportement, comme on peut en juger par l'épigraphe qu'il avait choisie : *Cretenses semper mendaces*, par allusion à la patrie d'Eudæmon ; celui-ci répliqua par quatre ouvrages différents, dans lesquels il prodigue à ses adversaires les épithètes les plus odieuses, les injures les plus grossières ; la raison et la vérité semblaient alors bannies de toutes les discussions ; III. *G. G. R. Theologi ad Ludovicum XIII, admonitio, quâ breviter et nervosè demonstratur Galliam fœdè et turpitèr impium fœdus iniisse et injustum bellum hoc tempore contrà catholicos movisse ; salvâque religione prosequi non posse*, Aug. Franc., 1625, in-4°. Il n'est pas certain qu'Eudæmon soit l'auteur de ce libelle, plein d'outrages et de calomnies contre le roi et la France. On croit qu'il fut imprimé en Italie, et pour détourner les soupçons, on l'annonça comme traduit du français ; il ne fut publié en français qu'en 1627, et il l'avait été en allemand aussitôt qu'en

latin, circonstance qui fortifie l'opinion des personnes qui l'attribuent à Jacques Keller, jésuite de Munich. (*Voy.* Keller.) W—s.

EUDES, duc d'Aquitaine, descendait de Charibert, roi de Toulouse et frère de Dagobert; il succéda, en 688, à son père Boggis dans une partie de ce duché, et ne le posséda tout entier que par une cession d'Hubert, son cousin-germain, qui s'enferma dans un monastère. L'Aquitaine ainsi réunie sous la domination d'un seul, comprenait la Guienne, une portion du Languedoc, et en général toute cette partie des Gaules située entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône. Lorsqu'après la bataille de Testri Pépin d'Héristal mit de côté le roi qu'il avait défait, et prit sa place sous le titre de duc de France, Eudes profita de ces divisions pour se rendre indépendant et du vainqueur et du vaincu, considérant l'un comme usurpateur, et l'autre comme détrôné. Les Germains et les Bretons, à son exemple, rejetèrent en même temps le joug du maire du palais, qui fut obligé de prendre successivement à partie chacun de ces peuples. Eudes ne manqua pas d'avoir son tour. Le Berri, qui lui appartenait, fut envahi, Bourges prise par Pepin, presqu'aussitôt reprise sur lui, et le duc d'Aquitaine promptement débarrassé d'un adversaire en butte à trop d'ennemis pour s'attacher à un seul. En 717, le roi Chilpéric II, poursuivi par Charles Martel, qui avait succédé à l'ambition de Pepin son père, députa vers Eudes des ambassadeurs qui vinrent reconnaître ses droits au royaume d'Aquitaine (*regnum*), en implorant ses secours. Eudes pensa qu'il était de son intérêt de seconder la résistance de Chilpéric, et s'alla faire battre avec lui près de Soissons (*V.* Charles Martel). Cette défaite força le descendant de Clovis à suivre Eudes dans ses provinces, où Charles Martel l'oublia, jusqu'à ce qu'ayant besoin d'un roi, il se souvint qu'il existait. Eudes, sommé de se rendre, se rendit, et, menacé d'un autre côté, ne crut pas avoir acheté trop cher l'alliance de Charles. Déjà les Sarrasins occupaient Narbonne et s'étaient montrés sur les frontières de ses états; soupçonné d'avoir assisté contre eux les habitants de la Septimanie, il devait s'attendre à la guerre, et la guerre arriva. Les Sarrasins, sous la conduite de Zama, étaient venus, en 721, mettre le siége devant Toulouse; Eudes se présenta sous les murs de sa capitale à la tête d'une nombreuse armée, et leur livra une sanglante bataille où périrent, dit-on, 375 mille ennemis, et Zama lui-même. Il est d'autant plus permis de révoquer en doute cette perte immense des Sarrasins, que les historiens n'accordent point à la victoire d'Eudes des résultats proportionnés à son importance. Quelques années plus tard sa situation était en effet tellement empirée, qu'il acheta la paix au prix de sa propre fille, la malheureuse Lampagie. Cette paix fut de courte durée; Munuza, son gendre, général maure dont il s'était fait un appui, par une révolte funeste à lui-même, attira de nouveau les armes des Sarrasins chez son beau-père (*Voy.* Abdérame). Eudes, incapable de résister à l'invasion, eut recours à Charles Martel, se joignit à lui, et se trouva, selon quelques historiens, à la fameuse bataille où ce grand capitaine anéantit presque l'armée des Sarrasins. La délivrance des Gaules scella la réconciliation d'Eudes et de Charles, et dès cette époque le duc d'Aquitaine vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 735. Il laissa de

Valtrude, sa femme, trois enfants mâles; les deux aînés, Hunold et Hatton, partagèrent seuls ses états. E—N.

EUDES, comte de Paris, fils aîné de Robert-le-Fort, duc de France, n'est point qualifié par ses contemporains du titre de duc, dont cependant il hérita après la mort de son père. Il défendit vaillamment Paris durant le siége qu'il eut à soutenir contre les Normands, en 885. Il l'abandonna un moment pour aller solliciter des secours auprès de l'empereur Charles-le-Gros, laissant en son absence le commandement de la place à Ebles, abbé de Saint-Germain-des-Prés. A son retour il traversa victorieusement les lignes ennemies; mais le duc de Saxe qu'il avait dévancé, et qui commandait le renfort obtenu, ayant été moins heureux, laissa, par sa défaite et sa mort, les Parisiens tristement déçus dans leur attente. Quelque temps après, l'empereur n'arriva lui-même que pour traiter avec les Normands, à de honteuses conditions. En 888, les Français, les Neustriens et les Bourguignons, dans une assemblée générale des grands du royaume, qui suivit la mort de Charles-le-Gros, payèrent par le trône les services d'Eudes. Les Normands reparurent; le nouveau roi répondit à la confiance de la nation, en gagnant sur ces barbares la bataille de Montfaucon. A la guerre succéda la révolte : Eudes eut à combattre quelques seigneurs qui méconnaissaient son autorité; il les vainquit, fit trancher la tête à leur chef, le comte Valtguire, et poursuivit les restes de leur parti jusqu'en Aquitaine. Son éloignement éveilla l'audace des amis du jeune Charles III, dit le *Simple*. Foulques, archevêque de Reims, et Hébert, comte de Vermandois lui avaient mis une couronne sur la tête; il fallut la défendre, et ils le firent par la suite. Eudes, après avoir forcé son faible compétiteur à se retirer en Bourgogne, consentit à composer avec lui. Le royaume fut partagé : la partie située entre le Rhin et la Seine cédée à Charles, et le reste conservé par Eudes qui en jouit paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. janvier 898; son corps fut porté à Saint-Denis dans la sépulture des rois. E—N.

EUDES Ier., surnommé *Borel*, frère d'Hugues Ier., lui succéda au duché de Bourgogne, et se joignit d'abord au roi de France Philippe Ier., contre le Seigneur de Puiset et de Beauce, allié de Guillaume-le-Conquérant. En 1087, il partit avec Robert, son oncle, pour aller au secours d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, contre les Maures ou Sarasins. Après les avoir chassés de Tudele sur l'Ebre, il se rendit à la cour de Léon, et rentra ensuite en Bourgogne. Eudes était si avide d'argent que, suivant la détestable coutume de son siècle, il ne se faisait nul scrupule de détrousser les riches voyageurs qui passaient sur ses terres. Ayant attaqué, en 1097, St. Anselme, archevêque de Cantorbery, qui traversait la Bourgogne pour aller à Rome, il fut tellement frappé de l'aspect vénérable du saint prélat, qu'au lieu de lui enlever ses équipages comme il en avait le projet, il lui offrit ses services, et le fit escorter par ses officiers jusqu'aux frontières de ses états. Depuis, il mena une vie plus régulière et plus chrétienne, et prépara son voyage de la Terre-Sainte par des actes de justice et d'humanité. Une de ses chartes, qui se conserve encore en original, donne pour motif de son voyage au Saint-Sépulcre, le repentir de ses fautes passées; il n'y parle ni de croisés, ni de croisades, ni d'entreprises mili-

taires, ni de guerre, ni d'engagement, quoique les écrivains contemporains aient jugé sans preuves qu'il passa dans la Terre-Sainte avec d'autres princes pour faire la guerre aux infidèles. Il avait laissé son fils Hugues pour gouverner le duché pendant son absence, et mourut en Cilicie, le 23 mars 1103. Son corps fut rapporté en Bourgogne et enterré à Cîteaux, dont il était le fondateur. Il s'était montré tout aussi libéral envers les églises que Hugues son frère et ses prédécesseurs. B—P.

EUDES II, fils de Hugues II, est le premier des ducs de Bourgogne qui se soit fait rendre les devoirs de fiefs; il obligea, en 1143, Thibaut IV, comte de Champagne, à lui rendre hommage, tant pour le comté de Troies que pour d'autres fiefs qui relevaient du duché de Bourgogne; mais ayant été lui-même cité au conseil du roi, Louis VII, pour son refus de rendre hommage d'un fief de la mouvance de l'évêché de Langres, il fut condamné par jugement que le pape Adrien IV confirma. Eudes mourut en septembre 1162, après un règne de quarante ans; il fut inhumé à Cîteaux, et laissa la réputation d'un prince pacifique et bienfaisant. B—P.

EUDES III, fils de Hugues III et d'Alix de Lorraine, gouverna le duché de Bourgogne dès 1190, mais ne prit le titre de duc qu'après la mort de son père. Son premier soin fut de se concilier le clergé et les moines, en rendant aux églises ce que leur avaient enlevé son père et lui-même pendant sa régence. André, son frère consanguin, ayant prétendu partager le duché, Eudes lui résista, et lui enleva même ce qu'on lui avait adjugé des biens paternels. Il marcha ensuite, dans les Pays-Bas, au secours de Baudouin, comte de Flandre; il épousa, en 1194, Mahaut, fille d'Alphonse I[er]., roi de Portugal, qui descendait de la maison de Bourgogne; mais leur mariage fut ensuite déclaré nul pour cause de parenté. L'ancienne querelle des ducs de Bourgogne avec le seigneur de Vergy s'étant renouvellée, il s'empara de tout ce que possédait ce seigneur au-delà de la Saône, et finit par épouser sa fille, Alix de Vergy. Eudes refusa le titre de généralissime que les croisés lui envoyèrent offrir en 1201, après la mort de Thibaut III, comte de Champagne, et resta paisible dans ses états. Il fut du nombre des grands vassaux qui, en 1203, exhortèrent Philippe-Auguste à ne faire ni paix ni trève avec Jean, roi d'Angleterre, promettant d'employer toutes ses forces pour la cause de son suzerain. En 1209, il assista au parlement convoqué par Philippe-Auguste à Villeneuve-le-Roi, près Sens, où fut donné un nouveau réglement pour le service féodal; il suivit de là le roi de France à Compiègne, où, dans une nouvelle assemblée, il se croisa contre les Albigeois. Dans cette expédition, il se comporta avec autant de valeur que de générosité, refusant de dépouiller le comte de Carcassonne, dont on lui offrait les domaines. Peu de temps après son retour dans ses états, il accompagna Philippe-Auguste dans la guerre de Flandre, et commanda l'aîle droite de l'armée française à la bataille de Bouvines, où il eut un cheval tué sous lui; comme il était fort replet et d'ailleurs bardé de fer, il faillit périr, et on ne le releva qu'avec peine pour lui donner un autre cheval. Eudes fit ensuite de grands préparatifs pour se mettre à la tête d'un nouveau corps de croisés, qui s'était

formé pour aller enlever l'Egypte aux infidèles; mais il fut arrêté à Lyon par une maladie qui le conduisit au tombeau. Le 6 juillet 1218, son corps fut transporté en Bourgogne et inhumé à Citeaux. Les historiens ecclésiastiques le représentent tous comme un prince juste, patient, libéral, aimé pendant sa vie, pleuré après sa mort. Il avait accordé à la ville de Beaune le droit de commune, sur le modèle des droits cédés à la ville de Dijon par son père. Son cri de guerre était : *Montjoie au noble duc*, ou *Montjoie Saint-Andrieu*, à cause de St. André, patron du duché de Bourgogne. B—P.

EUDES IV, frère de Hugues V, auquel il succéda en 1315, n'avait d'abord eu en partage des biens du duc Robert son père que 4000 livres de rentes, avec le château de Grignon. Après la mort de Hugues il composa avec Louis son autre frère pour jouir tranquillement du duché de Bourgogne. Il épousa en 1318 la fille aînée de Philippe-le-Long, roi de France. Devenu lui-même roi de Thessalonique et prince d'Achaïe et de Morée par la mort de Louis son frère, il vendit le royaume et la principauté à Louis, prince de Tarente, pour la somme de 40,000 liv. Il fit en 1330 un héritage plus solide par la mort de sa belle-mère Jeanne, reine de France, qui lui laissa les comtés d'Artois et de Bourgogne. Ces deux nouvelles provinces passèrent depuis à tous les ducs ses successeurs. Devenu plus riche et plus puissant, Eudes fut successivement l'appui de Philippe-le-Long, dont il était le gendre, de Charles-le-Bel, dont il était le neveu, et de Philippe de Valois, qui avait épousé sa sœur. Il accompagna Philippe en Flandre en 1328, fut blessé, selon Duchesne, à la bataille de Montcassel, et contribua à rétablir Louis, comte de Flandre, dans ses états. Il vint encore en 1340 au secours de Philippe de Valois, et défendit St.-Omer avec succès contre Robert d'Artois, allié de l'Angleterre. Trois ans après il fit alliance avec Amédée VI de Savoie, dit le comte Vert, et lui envoya des troupes en Piémont. Eudes, après un règne long et glorieux, mourut à Sens en 1350, regretté et loué par le clergé pour avoir fait un grand nombre de pieux établissements. Les deux fils qu'il avait eus de Jeanne de France sa femme, étant morts jeunes, il eut pour successeur son petit-fils Philippe. B—P.

EUDES de Montreuil, architecte de S. Louis, le suivit en Palestine, où ce prince le chargea des fortifications de Jaffa. Il est du reste plus connu par ses ouvrages que par les écrits de ses contemporains; car l'histoire, qui se souvient presque toujours de ceux qui détruisent, paye plus souvent d'un ingrat oubli ceux qui édifient. L'architecture gothique, seule en usage au 13e. siècle, et dont le bon goût a fait depuis justice, fut portée par Eudes à son plus haut degré de perfection. Ses édifices, bien conçus, offrent en général des formes légères et gracieuses, et sont justement regardés comme des modèles du genre. Parmi les monuments qu'il a laissés à Paris, on a distingué principalement les églises de Sainte-Catherine du val des écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Ce sont là ses titres à la réputation de premier architecte de son temps, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1289. E—N.

EUDES, 68e. archevêque de Be-

sançon, succéda à Guillaume de la Tour en 1268. Son élection fut confirmée le 9 février de l'année suivante par le collége des cardinaux, attendu la vacance du St.-Siége. Ce prélat était de la maison de Rougemont, l'une des plus anciennes du comté de Bourgogne; fier de sa naissance, et comptant sur la protection de l'empereur, il essaya d'accroître les priviléges de son église au préjudice des citoyens; mais ceux-ci montrèrent aux volontés de l'archevêque une résistance jusqu'alors sans exemple. En 1279 il s'éleva, entre le chapitre et les habitants de Besançon, une contestation dont le résultat fut le pillage de la maison d'un chanoine. Eudes déclara qu'il allait mettre la ville en interdit; mais il ne paraît pas qu'il ait effectué cette menace. Il avait fait construire un château-fort au-dessus d'une montagne nommée *Rosemont*, à une demi-lieue de la ville; il s'y retira en 1291, on ignore sous quel prétexte, avec ses vassaux et ses officiers. Le château fut aussitôt assiégé par les habitants, pris et détruit de fond en comble. L'archevêque assembla un concile provincial qui confirma les priviléges et les immunités des gens d'église, et prononça des excommunications contre ceux qui se permettraient d'attenter à leurs biens ou à leurs personnes. Il ne put cependant obtenir aucune satisfaction de la violence exercée à son égard, et cette circonstance semblerait prouver qu'elle était motivée par sa conduite. Eudes mourut le 23 juin 1301, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Bellevaux. W—s.

EUDES. *Voy.* Mezerai.

EUDES (Jean), frère aîné de l'historien Mézerai, naquit à Ry, près Argentan, diocèse de Séez, le 14 novembre 1601. Ce fut à Caen, sous les jésuites, qu'il fit ses études; et Bérulle, qui depuis fut cardinal, le reçut dans sa congrégation (l'Oratoire), le 25 mars 1625; il fut bientôt après nommé supérieur de la maison de Caën, et quitta, le 24 mars 1643, la congrégation de l'Oratoire, pour se livrer tout entier aux missions, pour lesquelles il avait quelque talent et déployait beaucoup de zèle. Il avait depuis long-temps conçu le projet de réformer, ou d'établir plusieurs séminaires, et de fonder une congrégation qui atteignît le but qu'il s'était proposé: en effet, dès le lendemain de sa sortie de l'Oratoire, il jeta les fondements de la congrégation de Jésus et de Marie, qui, de son nom, fut bientôt connue sous celui de *Congrégation des Eudistes.* Soit par le dépit qu'éprouvèrent les Oratoriens de se voir abandonnés par le P. Eudes, soit par l'envie qui attaque les innovations, soit parce que l'on craignait de voir s'établir de nouveaux ordres et de nouvelles corporations, depuis que leur nombre, trop considérable, surchargeait les états qui les avaient admis, l'entreprise éprouva beaucoup de difficultés sans cesse renaissantes. Les Oratoriens présentèrent des requêtes, et multiplièrent sourdement les démarches contre les projets du P. Eudes, qui d'abord ne sollicitait qu'une maison pour former, disait-il, quelques ecclésiastiques à l'esprit de leur état. Eudes, naturellement persévérant, après avoir obtenu des lettres-patentes d'institution, en décembre 1642, parvint à les faire enregistrer au parlement de Normandie, en mars 1650. Le roi s'intéressait à ce projet, et avait écrit à cet effet au Pape, le 19 novembre 1647; il fit plus: il protégea l'établissement des Eudistes à Paris, par lettres-patentes de 1672. Toutefois, cette fon-

dation ne fut définitivement et positivement autorisée qu'en 1703. Trois évêques, Molé, Sainte-Croix, et Servien, s'étaient succédés sur le siége de Baïeux, et, d'avis différents, avaient, tantôt protégé, tantôt attaqué la congrégation des Eudistes, qui finit par triompher de tous les obstacles. Les lettres-patentes approuvant les constitutions de cette communauté, ne parurent qu'en septembre 1722. Cette corporation, que la révolution de 1789 enveloppa dans la destruction générale de tous les établissements de ce genre, avait des maisons en Normandie et en Bretagne, et même à Paris, à Senlis, et à Blois. Indépendamment des Eudistes, Eudes avait fondé et établi dans quelques villes, à Caen, à Rennes, à Tours, à la Rochelle, à Paris, etc., une corporation connue d'abord sous le nom de *Filles de N. D. du Refuge*, puis de *N. D. de la Charité*, qu'il avait d'abord réunie à Caen, le 25 novembre 1641, et pour laquelle il avait obtenu des lettres-patentes, en novembre 1642, et des bulles d'Alexandre VII et d'Innocent XI, en 1666 et 1681 : cette dernière bulle fixait les vœux à 17 ans au lieu de 20, qui avaient été exigés par la première. Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680, dans sa 79e. année. La congrégation des Eudistes avait eu huit supérieurs généraux, lorsque la révolution arriva; savoir : 1°. Eudes, instituteur; 2°. Jacques Blouet de Camilly, mort à Coutances, le 11 août 1711; 3°. Guy-de-Fontaines de Neuilly, mort à Baïeux, le 19 janvier 1727; 4°. Pierre Cousin, mort à Caen, le 14 mars 1751, âgé de 86 ans; 5°. Jean-Prosper Auvray-de-Saint-André, mort à Caen, le 20 janvier 1770; 6°. Michel Lefèvre, mort à Rennes, le 6 septembre 1775; 7°. Pierre Lecoq, mort à Caen, le 1er. septembre 1777; et 8°. Pierre Dumont, supérieur du séminaire de Coutances, et vicaire-général du diocèse, élu le 3 octobre 1777. Voici la liste des Ouvrages du P. Eudes : I. *Exercices de piété pour vivre chrétiennement et saintement*, 1636, qu'il refondit et fit reparaître l'année suivante, à Caen, sous le titre de *La Vie et le Royaume de Jésus* : ouvrage fréquemment réimprimé, in-8°., à Caen et ailleurs, 1664, 1667, etc. II. Le *Testament de Jésus*, 1641. III. La *Vie du Chrétien*, 1641, 1669, 1695, in-12. IV. Le *Contrat de l'homme avec Dieu par le baptême*, in-12, 1654 et 1743. V. *Le Bon Confesseur*, Paris, 1666, in-12, Rouen, 1732 et 1733, traduit en diverses langues. VI. *Mémorial de la Vie ecclésiastique*, Lisieux, 1681, in-12. VII. Le *Prédicateur apostolique*, Caen, 1685, in-12; et plusieurs *Offices*, etc., etc. Le P. Lelong attribue à Eudes, avec assez peu de fondement, l'*Histoire*, restée manuscrite *d'une paysane de Coutances*, laquelle s'appelait *Marie Desvallées*, ouvrage dans le genre de celui de l'évêque de Langres (*voy.* ALACOQUE). Jean Eudes était un homme d'un caractère ardent et entreprenant, animé d'un zèle qui, suivant Huet, n'était pas assez réglé, et qui lui suscita quelques traverses. Il avait une éloquence naturelle, vive et véhémente, plus propre à frapper par la terreur, qu'à toucher par la douceur et la persuasion.

D—B—S.

EUDOCIE. *Voy.* EUDOXIE.

EUDOXE DE CYZIQUE, navigateur célèbre qui vivait vers la fin du 2e. siècle avant J.-C. Nous avons deux relations contradictoires des voyages d'Eudoxe : l'une, puisée dans

les écrits de Cornelius Nepos, est rapportée par Pomponius Mela : elle suppose qu'Eudoxe, parti du golfe Arabique, était arrivé à Cadix après avoir fait le tour de l'Afrique. Le récit de Mela, qui est un abréviateur élégant, mais superficiel et ignorant, est surchargé de circonstances si évidemment controuvées, qu'il ne mérite aucune considération. L'autre relation des voyages d'Eudoxe est de Posidonius, astronome recommandable, ami du grand Pompée. Strabon paraît nous avoir conservé en entier le passage où Posidonius racontait les aventures d'Eudoxe. En voici la substance : Les gardes-côtes du golfe Arabique amenèrent à Ptolomée Evergetes, roi d'Egypte, un Indien qui avait été poussé sur les côtes de ce golfe par les vents, et y avait fait naufrage. Ce roi résolut d'envoyer une expédition dans l'Inde, en la faisant accompagner par cet Indien, qui s'était offert pour servir de guide. Eudoxe, que le désir de remonter le Nil et de connaître l'Egypte avait conduit dans cette dernière contrée, fut du nombre de ceux qui furent choisis pour cette expédition. Il s'embarqua muni de présents, et revint avec une abondante cargaison qui devait l'enrichir; mais le roi d'Egypte s'en empara : ce qui n'empêcha point Eudoxe d'obéir aux ordres de Cléopâtre, sa veuve, qui, après la mort de Ptolomée, le renvoya de nouveau dans l'Inde, avec plus de marchandises qu'il n'en avait emporté la première fois ; les vents le poussèrent sur la côte d'Afrique en Ethiopie, où il trouva un bec de proue qui avait la figure d'un cheval, qu'on reconnut depuis avoir appartenu à un vaisseau parti de Cadix. Ce fut alors qu'Eudoxe fut persuadé que l'Océan entourait l'Afrique, et qu'il résolut de naviguer autour de ce continent. Revenu en Egypte, il fut convaincu d'avoir diverti, à son profit, une grande partie des effets qui lui avaient été confiés; on le dépouilla de nouveau de ce qu'il avait rapporté, et il se vit obligé de s'enfuir dans son pays. Toujours plein du projet qu'il avait conçu, il s'embarqua avec tout son bien, et courut toute la côte de la Méditerranée, depuis Dicæarchie ou Pouzzole, près de Naples, jusqu'à Marseille, et de Marseille jusqu'à Cadix, annonçant partout son entreprise, et faisant sonner bien haut le gain qu'elle devait produire. Par ce moyen il se procura des fonds, équipa un gros navire avec deux barques, et emmena avec lui de jeunes musiciennes, des médecins et des artistes de différents genres. Il fit voile pour l'Inde ; les zéphyrs, c'est-à-dire, les vents d'ouest ou de nord-ouest, soufflant continuellement, il échoua sur la côte d'Afrique, sauva sa cargaison, construisit une troisième barque, s'arrêta enfin sur la côte de *Maurusie*, et se rendit par terre à la cour du roi Bogus, à qui il proposa d'exécuter l'entreprise qu'il venait de tenter : mais Eudoxe, ayant appris que ce roi voulait le faire jeter dans une île déserte, se sauva sur les terres des Romains, d'où il repassa en Iberie (Espagne) : là il prit avec lui des maçons, se munit d'instruments de labour, ainsi que de graines, et recommença son voyage, résolu, si la route se prolongeait, d'hiverner dans une île dont il avait précédemment remarqué la position, d'y semer, et d'y attendre la moisson pour achever la navigation qu'il avait entreprise. « Voilà (ajoutait Posidonius) jusqu'où j'ai pu suivre l'histoire d'Eudoxe. Quelle en a été la fin ? C'est probablement à Gadès (Cadix) et en Iberie (Espagne)

» qu'on a pu le savoir. » Strabon consacre plusieurs pages à réfuter ce récit, et s'il donne d'excellentes raisons, on ne peut disconvenir que la vivacité avec laquelle il s'exprime le rend, dans cette occasion, justement suspect de prévention. « Posidonius, dit-il, ce philosophe qui » prétend ne se rendre qu'aux démonstrations, et qui dispute partout le premier rang, veut que nous » admettions sans balancer ce conte, » digne uniquement d'Antiphane, » qu'il lui plaît de forger lui-même » ou d'adopter sur la foi de ceux qui » l'ont inventé. » M. Gossellin, en faisant ressortir la contradiction qui existait entre le récit de Cornelius Nepos et celui de Posidonius, a cherché à prouver qu'Eudoxe avait osé se vanter en Italie d'avoir fait le tour de l'Afrique, parce que les Romains n'ayant point encore pénétré dans le golfe Arabique, étaient hors d'état de lui opposer la moindre objection ; tandis qu'étant à Cadix au milieu d'un peuple navigateur, il sentit la nécessité de donner assez de vraisemblance à ses courses, pour qu'elles ne choquassent point trop les connaissances que les habitants de cette ville avaient acquises sur l'Afrique. Pour disculper Eudoxe de cette dernière accusation, on a, avec raison, remarqué que le récit de Posidonius ne suppose point du tout qu'Eudoxe se soit vanté d'avoir fait le tour de l'Afrique, en partant du golfe Arabique: on aurait même pu ajouter que ce récit paraît prouver le contraire. Mais il ne résulte pas de cette observation qu'Eudoxe doive, comme on l'a avancé, être regardé comme un homme qui, plein d'une grande idée, lutte avec persévérance contre les préjugés de son siècle et contre l'injustice des rois. Il nous semble que le récit de Posidonius n'en fait point du tout un héros de ce genre, mais un aventurier et un commerçant plein d'avidité, qui avait plus de courage et d'habileté que de probité. Comme il avait éprouvé, par expérience, combien le commerce de l'Inde était profitable, il voulut continuer à le faire, même après avoir été expulsé d'Egypte, et il ne le pouvait qu'en se frayant une route vers l'ouest, et en tournant autour de l'Afrique, qu'alors les géographes terminaient au nord de l'équateur. Il échoua dans cette entreprise, et périt probablement avec tout son équipage dans sa seconde tentative. Cet événement était récent du temps de Posidonius, et l'on ne peut savoir aujourd'hui si le conte du bec de proue a été inventé pour flatter la vanité des habitants de Cadix, et si Eudoxe en est l'auteur. Il est certain seulement qu'il n'avait point fait le tour de l'Afrique, et que ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui. W—R.

EUDOXE, de Cnide, fils d'Aschynes et ami de Platon, vivait 370 ans avant J.-C. Il se fit une grande réputation comme astronome. Cicéron dit qu'il s'était formé à l'école des Egyptiens. Du temps de Strabon on montrait encore à Cnide l'observatoire d'où il avait vu la belle étoile de la constellation du Navire, qui est connue sous le nom de *Canobus*, et la même dont Posidonius se servit ensuite pour déterminer ou plutôt conjecturer quelle pouvait être la grandeur de la terre. Suivant Ptolémée, Eudoxe avait fait plusieurs observations en Sicile et en Asie, c'est-à-dire qu'il avait marqué les jours où différentes étoiles se lèvent et disparaissent. Pline nous dit qu'il apporta d'Egypte en Grèce une connaissance plus approchée de la longueur de l'année à laquelle il donnait 365^j $\frac{1}{4}$;

c'est la même que supposa depuis Jules-César, ou plutôt l'astronome Sosigène, en établissant le calendrier Julien. Lucain dans sa *Pharsale* fait dire à César que ce calendrier ne le cède en rien à celui d'Eudoxe :

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Archimède nous apprend qu'Eudoxe croyait le diamètre du soleil égal à neuf fois seulement celui de la lune. Vitruve lui attribue le cadran qu'on appelait l'*Araignée*, sans doute à cause du grand nombre d'arcs ou de lignes qui s'y entrecoupaient. Il inventa ou perfectionna l'octaétéride, période assez peu exacte, à laquelle on renonça bientôt après. Parmi plusieurs ouvrages qu'il avait composés sur la géométrie et l'astronomie, il n'y en a que trois dont les noms nous soient parvenus. Le premier avait pour titre *Période* (ou contour) *de la Terre*, le second les *Phénomènes*, et le troisième le *Miroir ;* c'était une description des constellations. Les deux derniers ont servi au poète Aratus, qui n'a guère fait que mettre en vers les idées et souvent les propres expressions d'Eudoxe. Hipparque dans ses Commentaires sur Aratus nous a conservé plusieurs fragments des *Phénomènes* et du *Miroir*. Il en résulte qu'Aratus n'était nullement astronome, qu'Eudoxe lui-même n'avait presque rien observé, et qu'il s'était trompé plus d'une fois en faisant un usage trop peu réfléchi des observations qu'il avait rassemblées. On attribue à Eudoxe la première idée de ces sphères solides emboîtées les unes dans les autres, et qu'on a cru long-temps nécessaires pour expliquer les mouvements apparents du soleil, des planètes et des étoiles. Il en donnait trois au soleil, autant à la lune, quatre à chacune des planètes, ce qui faisait vingt-six sphères en tout. Ce *beau système* fut adopté avec admiration par l'école péripatéticienne, qui voulut encore le perfectionner en ajoutant trente sphères de plus à celles qu'Eudoxe avait jugées suffisantes. *V.* l'*Histoire des Mathématiques*, par Montucla, tom. I.

D—L—E.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils dégénéré d'un père qui souffrit pour la foi, devait le jour à Saint-Césaire, lequel reçut la couronne du martyre à Arabisse en Arménie. Quoique disciple de S. Lucien, Eudoxe embrassa les erreurs d'Arius dans toute leur étendue, et telles que les professait Aëtius. A beaucoup d'ambition il joignait de mauvaises mœurs et l'esprit d'intrigue. S. Eustathe, qui le connaissait, refusa de l'ordonner; mais les ariens lui procurèrent l'évêché de Germanicia, ville de la Syrie euphratesienne, et ils le chargèrent d'une légation auprès de l'empereur Constance. Ce prince l'envoya en exil pour avoir favorisé le parti du César Gallus son cousin. Revenu à la cour, Eudoxe apprit la mort de Léontius, évêque d'Antioche. Feignant que des affaires qui intéressaient le bon ordre et la religion exigeaient sa présence dans son diocèse, il demanda à l'empereur et obtint la permission d'y retourner; mais au lieu de s'y rendre, il alla à Antioche, où, à force de menées et étayé du crédit des courtisans, il se fit élire à la place de Léontius. L'année suivante il convoqua un concile à Antioche, où il fit rejeter non seulement les mots de « même substance » (consubstantiel) que les catholiques appliquent au Fils, mais encore ceux de « substance semblable » adoptés par les semi-ariens. Il avait soutenu la même doctrine au concile de Sardique et à celui de Sirmium. Dans

celui d'Ancyre il avait été dénoncé par les semi-ariens. L'empereur Constance, dans une lettre écrite à l'église d'Antioche, déclare formellement qu'Eudoxe a envahi ce siége contre son gré, et parle de lui avec l'accent du mépris. Il restait à Eudoxe à donner l'exemple d'une seconde intrusion; car on ne peut donner que ce nom à son élévation sur le siége de Constantinople en 360, après que Macédonius eut été déposé. Théodoret dit expressément qu'il y était parvenu *par tyrannie*. Eudoxe, en 367, baptisa l'empereur Valens, et lui fit promettre à son baptême qu'il favoriserait l'arianisme. Persécuteur acharné des catholiques, Eudoxe mourut en 370, sans reconnaître ses erreurs, après avoir occupé pendant dix ans le siége de Constantinople. L—y.

EUDOXIE (Elia Eudoxia), impératrice d'orient, femme d'Arcadius, était d'origine française, et fille du comte Bauton, un des meilleurs généraux de Théodose. Arcadius l'épousa en 395, par le conseil de l'eunuque Eutrope qui voulait se servir d'Eudoxie pour contrebalancer le crédit de Rufin, ministre ambitieux et tout puissant, dont l'empereur était sur le point de devenir le gendre. Eudoxie, élevée dans la famille de Promotus, une des victimes de Rufin, prit bientôt l'ascendant que devaient lui donner sa beauté et la trempe de son caractère sur l'esprit faible et timide de son époux. La mort tragique de Rufin (*V.* Rufin) laissa le pouvoir suprême entre les mains de l'impératrice et de l'eunuque; ils se défirent d'abord de tous ceux qui leur portaient ombrage; mais la division s'étant mise entre eux, Eudoxie n'eut qu'à verser quelques larmes pour obtenir d'Arcadius l'arrêt d'Eutrope. En vain le courage de St. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople parvint-il un instant à sauver les jours du proscrit. L'impératrice le fit mettre à mort peu de temps après. Un ennemi plus respecté, le patriarche lui-même, irrita son orgueil, en frondant sans ménagement sa conduite; il osa, dit-on, la désigner en chaire sous le nom de Jésabel; l'impératrice le fit saisir ignominieusement, et transporter sur le bord de l'Euxin. Le plus affreux tumulte dans Constantinople fut la suite de ce coup d'autorité; Eudoxie, effrayée, demanda elle-même le rappel du patriarche, qui l'irrita de nouveau par d'amères censures. Cette fois elle résolut sa perte, et l'envoya dans le fond de l'Arménie où il mourut trois ans après (*V.* Chrysostôme). Eudoxie continua de maîtriser l'indolent Arcadius; elle lui donna un fils qui régna depuis sous le nom de Théodose II, mais dont la naissance fut regardée par le public comme le fruit de la liaison trop intime de l'impératrice et du comte Jean son favori. Quatre ans après, Eudoxie mourut des suites d'une fausse couche. Arcadius fut le seul qui la regretta; elle avait aigri tous les esprits par ses injustices et ses concussions. La soif des richesses l'engageait à vendre les honneurs et les emplois. Les maux qu'elle fit souffrir à St. Jean Chrysostôme ont déchaîné contre elle tous les auteurs de ces temps. On a des médailles de cette princesse en or, en argent et en bronze, de petite dimension. L—S—e.

EUDOXIE (Elia). *V.* Athénaïs.

EUDOXIE (Licinia Eudoxia), impératrice d'occident, femme de Valentinien III, était fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie. Aussi belle et non moins malheureuse que sa mère, elle porta sur le trône des vertus qui lui concilièrent l'affection des peuples, l'estime et même la ten-

dresse d'un prince d'ailleurs très déréglé dans ses mœurs. Les excès de Valentinien ayant excité la vengeance du sénateur Maxime dont il avait outragé la femme (*V.* Maxime et Valentinien III), Eudoxie vit massacrer son coupable époux, et, pour comble de malheur, elle fut forcée d'épouser Maxime lui-même qui venait de perdre sa femme et de s'emparer du sceptre, et qui crut compléter sa vengeance et affermir son autorité en s'unissant à la veuve de Valentinien. Il obligea en même temps une des filles de ce prince, nommée Eudoxie comme sa mère, d'épouser un de ses fils. Cependant l'impératrice, en contractant avec répugnance cette double alliance, ignorait la part que Maxime avait prise au meurtre de Valentinien. Mais l'imprudent usurpateur, entraîné par l'amour que lui inspirait Eudoxie, lui avoua que l'espoir de la posséder l'avait porté à conjurer contre Valentinien, et que la mort de ce prince n'avait eu lieu que par ses ordres. Elle reçut cette confidence avec une horreur qu'elle dissimula néanmoins, pour méditer ses projets de vengeance. Ce fut Genseric qu'elle choisit pour en être le terrible instrument; elle l'appela secrètement en Italie en 455 : à son approche, Maxime fut massacré; sa mort ne fut que le prélude des horreurs dont Rome et l'impératrice elle-même furent les victimes. Genseric saccagea la ville impériale, et emmena en Afrique Eudoxie et ses deux filles, Eudoxie et Placidie; il les traita d'abord en captives; mais il força bientôt la jeune Eudoxie d'épouser son fils Huneric. Les empereurs d'orient et d'occident réclamèrent en vain la liberté de ces princesses, ce ne fut que sept ans après que Genseric consentit à laisser partir Placidie et sa mère pour Constantinople. La jeune Eudoxie vécut seize ans avec Huneric, et lui donna un fils. Mais, persécutée par un époux barbare, elle parvint a s'échapper, et se retira à Jérusalem. Sa sœur Placidie, promise avant sa captivité à Olybrius, qui fut depuis empereur, l'épousa quand elle fut libre. L'impératrice Eudoxie consacra le reste de ses jours à la retraite. On a des médailles en or de cette princesse; mais elles sont assez rares. L—S—e.

EUDOXIE (Macrembolitissa), impératrice d'orient, épousa, sous le règne de Michel le Paphlagonien, Constantin Ducas, et monta sur le trône avec lui en 1059. Lorsque ce faible prince mourut en 1067, il laissa l'empire, sans le partager, à ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, sous la tutèle de leur mère, de laquelle il exigea le serment par écrit de ne se point remarier. Eudoxie s'empara facilement de l'autorité; mais elle reconnut bientôt qu'elle ne pouvait seule en porter tout le poids, ni résister aux nombreux ennemis qui dévastaient l'empire. Les courtisans la pressèrent de se remarier. Un incident singulier détermina son choix. Romain Diogène, accusé de projets ambitieux, fut arrêté dans son gouvernement, conduit, chargé de fers, à Constantinople, convaincu de révolte et condamné. L'impératrice, prête à confirmer la sentence, vit le coupable, fut frappé de sa belle figure, se souvint de ses actions d'éclat, le jugea capable de soutenir l'empire, feignit de l'exiler, le rappela deux jours après, et prit la résolution de l'épouser; mais il fallait anéantir la promesse qu'elle avait signée, et dont Xiphilin, patriarche de Constantinople, était dépositaire. On persuada au patriarche qu'il s'agissait d'élever son frère au rang suprême. Xiphilin, enchanté, an-

nulla l'engagement, et la même nuit Eudoxie s'unit à Romain. Cette nouvelle consterna les jeunes princes, et souleva leur garde qui menaça l'impératrice; elle employa les larmes et l'adresse, et calma ses enfants. Bientôt Romain, appelé à la défense de l'état, la laissa souveraine maîtresse dans Constantinople; elle y termina un ouvrage qu'elle dédia à son époux, et dont il reste un manuscrit unique que possède la Bibliothèque royale, et que Villoison a publié dans ses *Anecdota græca*. C'est un recueil intitulé : *Ionia*, où se trouvent rassemblées les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes; leurs métamorphoses, les fables et les allégories des anciens auteurs; enfin une quantité d'anecdotes sur les écrivains et les érudits. La docte princesse annonce qu'elle a rassemblé à grands frais dans sa bibliothèque les livres les plus curieux; elle parle d'autres ouvrages qu'elle doit bientôt faire paraître, mais qui ne nous sont point parvenus. C'étaient un poème sur la *chevelure d'Ariane*, une *Instruction à l'usage des Femmes*, un *Traité sur l'occupation des Princesses*, un autre de la *Vie monastique*. Eudoxie était plus capable de bien écrire que de bien gouverner. En 1071 elle quitta un moment ses occupations favorites pour aller au-devant de Romain qui revenait après une longue campagne. Bientôt elle s'en sépara de nouveau sans beaucoup de regrets; ce fut cette année même que Romain tomba dans les mains des Turks. A cette nouvelle on s'agita dans Constantinople. L'impératrice, incertaine et peu attachée à Romain, assembla sa famille et les principaux officiers, pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre. On la força de se retirer dans un monastère sur le bord du détroit, et bientôt d'y prononcer des vœux. Elle y apprit la triste fin de Diogène, et le couronnement de Michel, l'aîné des fils qu'elle avait eus de Constantin Ducas (*Voy.* ROMAIN DIOGÈNE et CONSTANTIN DUCAS). L—S—E.

EUGALENUS (SEVERIN), médecin, naquit à Dockum, en Frise, voyagea en Allemagne et en Angleterre, exerça quelque temps sa profession à Hambourg et à Londres, vint ensuite se fixer à Emden, où il acquit une grande renommée, moins par un mérite transcendant, que par cette jactance et cette forfanterie qui en imposent presque toujours au stupide vulgaire. Eugalenus prétendait guérir les phtisies commençantes en quinze jours, les paralysies dans le même espace de temps. Quelques heures lui suffisaient pour dissiper des maux de dents insupportables; enfin, il osait affirmer que les maladies les plus opiniâtres, généralement regardées comme incurables, cédaient avec une promptitude et une facilité surprenantes aux merveilles de son art. Il publia, en 1588, à Brême, un volume in-8°., intitulé: *De morbo scorbuto liber, quo omnia quæ de signis ejus diagnosticis dici possunt tractata continentur, cum observationibus quibusdam, brevique et succinctâ cujusque curationis indicatione.* Comme il n'existait point, à cette époque, de traité spécial sur le scorbut, l'Ouvrage d'Eugalénus fut accueilli avec enthousiasme, et réimprimé un grand nombre de fois. Les éditions les plus estimées sont celles que donnèrent, avec des corrections et des augmentations, Joseph Stubendorf (Leipzig, 1604, 1615, in-8°.); et Zacharie Brendel (Iéna, 1624, La Haye, 1658, in-8°.). Ce livre, jadis si vanté, regardé universellement comme classique, a totalement

perdu sa réputation usurpée. En effet, l'auteur a méconnu les véritables caractères du scorbut, auquel il rapporte presque toutes les maladies. Le docteur Lind, bon juge en cette matière, prouve que la *rapsodie* du médecin frison est plus propre à égarer qu'à éclairer. C.

EUGENE Ier., Romain de naissance, et fils de Rufinien, élu pape le 9 septembre 655, succéda à Saint-Martin. Il fut nommé par l'autorité de l'empereur Constant, qui tenait encore Martin dans les fers, et qui ne put obtenir sa démission canonique. L'élection d'Eugène devint ensuite plus régulière par la mort de Martin. C'était l'hérésie du monothélisme qui divisait depuis long-temps les deux églises (*voy.*, entr'autres, JEAN IV, THÉODORE, et MARTIN). Eugène voulut entrer en accommodement avec les monothélites, et envoya à cet effet des légats à ce parti. Cette démarche fut infructueuse. Ce pape mourut le 2 juin 658, après un pontificat de deux ans 8 mois 24 jours, et fut enterré à St.-Pierre. On le loue de sa bonté, de sa piété, de sa libéralité. Il est honoré comme saint dans le martyrologe romain moderne. D—s.

EUGENE II, Romain de naissance, fils de Bohémond, succéda à Paschal I; et fut élu pape, le 5 juin 824. Il avait un concurrent, sur lequel il l'emporta, à la faveur du parti noble. Il était d'ailleurs recommandable par des qualités et des vertus qui méritaient la préférence. L'empereur, roi de France, Louis-le-Débonnaire, envoya aussitôt Lothaire, son fils, à Rome, pour régler avec le pape tout ce qu'exigeait la nécessité des circonstances. Déja, depuis quelques années, les troubles de Rome avaient excité la sollicitude de l'empereur (*voy.* LÉON III et PASCAL II). Lothaire se plaignit des prévarications des tribunaux et de la négligence des papes. On avait condamné injustement à mort des personnes fidèles à l'empereur et à la France. On avait exécuté des confiscations iniques. Le pape consentit aux restitutions, au redressement de tous les griefs; et la tranquillité se rétablit, à la grande satisfaction du peuple Romain. Pour affermir ces heureuses réformes, Lothaire fit publier une constitution, où il semble ajouter aux concessions de Charlemagne, en mettant sur la même ligne l'autorité du pape et celle de l'empereur. Il recommande l'obéissance entière au pape, à ses juges, à ses ducs, pour l'exécution de la justice; mais il ordonne que des commissaires nommés par l'empereur et par le pape rendront compte tous les ans de l'exécution des lois. Eugène tint un concile à Rome, pour la réformation du clergé. Il mourut, le 27 août 827, regretté justement des Romains. Il avait pourvu à l'abondance des blés, avec une telle sagesse, que la ville de Rome était celle où on vivait à meilleur marché. Son attention particulière à soulager les indigents, les malades, les veuves, et les orphelins, lui avait fait donner le titre honorable de *Père des pauvres*. D—s.

EUGENE III, élu pape, le 15 février 1145, succédait à Lucius II. Le nouveau pontife était abbé de St. Anastase. Né à Pise, où il avait été vidame de l'église, il avait passé quelque temps à Clairvaux, sous la discipline de Saint-Bernard. Il portait aussi le nom de Bernard. Arnulfe, abbé de Farfe en Italie, ayant demandé au saint réformateur de Citeaux des moines pour fonder une communauté, Bernard de Pise lui fut envoyé avec quelques autres; mais le pape Inno-

cent II les retint pour lui-même, et leur donna l'église de St.-Anastase, dont Bernard fut fait abbé. Saint-Bernard, en apprenant cette élection, écrivit aux cardinaux, pour leur témoigner son étonnement « de ce qu'ils avaient » tiré un mort du tombeau, pour le » replonger dans les affaires, et de ce » qu'ils avaient jeté les yeux sur un » sujet rustique, à qui ils ôtaient la » bêche et la coignée, pour le revêtir » de la pourpre, et lui imposer un » fardeau formidable aux anges mê» me. » Sa lettre à Eugène était conçue dans le même esprit. « Mon fils » Bernard, y disait-il, est devenu » mon père Eugène. Je souhaite que » l'église change aussi en mieux.... » Que je serais heureux, si, avant de » mourir, je voyais l'église telle qu'elle » était dans son premier âge, quand » les Apôtres étendaient leurs filets, » non pour prendre de l'or et de l'ar» gent, mais pour prendre des ames. » C'est ce que l'église attend de » vous, etc. » Eugène fut sacré au monastère de Farfe, parce qu'il craignait la fureur des Romains, qui, excités par les discours séditieux d'Arnaud de Bresse, méconnaissaient l'autorité du pape, et demandaient la confirmation du sénat nouvellement établi. Ils s'étaient même portés à d'autres excès. Ils avaient abattu les maisons des cardinaux, créé un patrice, fortifié l'église de St.-Pierre, et forcé tous les pélerins d'y apporter leurs offrandes, qu'ils prenaient pour eux: ils en tuèrent même plusieurs. Toutes ces circonstances obligèrent Eugène de se réfugier à Viterbe, où il fit un assez long séjour. Il se mit cependant en devoir de réduire les Romains par la force. Après avoir excommunié leur patrice, il les obligea, aidé des troupes des Tiburtins, à lui demander la paix, et à reconnaître que le sénat ne tenait son autorité que du pape. Les Romains le reçurent avec de grands honneurs; mais ils exigèrent ensuite de lui qu'il détruisît Tibur. Eugène, pour se dérober à leurs importunités, quitta Rome de nouveau, et passa le Tibre. Ce fut vers cette même époque, en 1145, que la prise d'Edesse par Zengui consterna les chrétiens d'Orient, et les obligea de demander des secours à toutes les puissances de l'Europe. Eugène, informé de ces désastres par Hugues, évêque de Gabela en Syrie, écrivit à Louis-le-Jeune, pour l'exhorter, ainsi que tous les Français, à venir au secours des croisés. Il publia en conséquence la seconde croisade en France, avec les mêmes indulgences accordées par Urbain II à la première. Saint-Bernard lui-même prêcha en Allemagne cette croisade, à laquelle il engagea Conrad. Fleury observe, à ce sujet, que c'est la première fois qu'il est question dans l'histoire d'un prince chrétien appelé le *Prétre-Jean*, qui devait venir au secours des croisés. Cependant, les mouvements séditieux des Romains obligèrent de nouveau Eugène à s'éloigner. Il vint en France, où le roi et l'évêque de Paris allèrent au-devant de lui, et le menèrent à l'église de Notre-Dame. Il visita ensuite celle de Ste.-Geneviève, où il se passa une scène très peu digne de la sainteté du lieu et de la gravité des personnages. Les officiers de l'église avaient étendu devant l'autel un drap de soie, où le pape se prosterna pour faire sa prière. Après la messe, qui avait été célébrée par le pape, ses officiers voulurent s'emparer du tapis, et les chanoines le leur disputèrent. Chacun le tirant de son côté, il fut mis en pièces. Des injures on en vint aux coups; il y eut du sang répandu, et le roi lui-même

fut frappé au milieu du tumulte, en voulant l'appaiser. Cette affaire scandaleuse donna lieu à la réforme des chanoines de Sainte-Geneviève, auxquels on en adjoignit quelques-uns de Saint-Victor, ce qui fut exécuté par l'abbé Suger. Eugène tint un concile à Paris, où il fit examiner la doctrine de Gilbert de la Porée, qui séparait l'essence divine de la personne de Dieu même, et professait d'autres dogmes contraires au mystère de l'Incarnation. Gilbert, combattu par Saint-Bernard, prétendit n'avoir pas avancé de tels principes. La décision fut remise au concile de Reims, qui se tint l'année suivante, et où les erreurs de Gilbert furent condamnées. En 1148, Eugène se transporta à Trèves avec dix-huit cardinaux. L'archevêque de Maïence s'y rendit avec son clergé, et le pape y tint un concile, où il fut consulté relativement aux révélations d'Hildegarde, religieuse très célèbre alors. Les réponses simples et naïves qu'elle fit à ceux qui l'interrogèrent, le témoignage de Saint-Bernard, qui était présent, ne permirent point à Eugène de douter de cette faveur particulière du ciel. Il lui donna une grande publicité; mais il écrivit à Hildegarde, pour lui recommander de conserver, par l'humilité, la grâce qu'elle avait reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Revenu en France, Eugène vint à Clairvaux, où il parut en souverain pontife, et vécut en simple religieux. Sous les ornements de sa dignité, il ne quittait point le cilice. On portait devant lui des carreaux de broderie; son lit était couvert de pourpre et de riches étoffes; mais, par-dessous, il n'était garni que de paille battue et de draps de laine. En parlant à la communauté, il ne pouvait retenir ses larmes. Il exhorta, il consola les anciens compagnons de ses premiers travaux religieux, avec une tendresse fraternelle, Sa nombreuse suite ne lui permit pas de demeurer long-temps avec eux. Il reprit le chemin d'Italie, et revint à Rome. L'histoire ne dit plus rien de remarquable sur les actions de ce pape jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juillet 1154. Quoiqu'on raconte plusieurs miracles opérés sur son tombeau, l'église ne l'a pas mis solennellement au nombre des Saints. Ce fut pour lui que Saint Bernard composa les trois livres de la *Considération*, dans lesquels il donne d'excellents avis à ce pape, pour lequel il avait une tendresse de frère. On a d'Eugène III des Décrets, des Epitres, et des Constitutions. Sa vie a été écrite avec beaucoup de soin par Dom Jean Delannes, biliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737, 2 vol. in-12. D—s.

EUGENE IV, élu pape le 3 mars 1431, était Vénitien, d'une famille peu distinguée, et s'appelait Gabriel Condolmero. Petit neveu, du côté maternel, du pape Grégoire XII, d'abord chanoine régulier de la congrégation de St. Grégoire en Alga, depuis évêque de Sienne, élevé ensuite au cardinalat, il n'avait que quarante-huit ans lorsqu'il parvint à la thiare. Le concile indiqué à Bâle par Martin V son prédécesseur, et demandé par le vœu général pour la réformation de l'église, fut le premier objet qui occupa les soins d'Eugène. Le cardinal Julien Cesarini avait déjà été nommé légat par Martin pour y assister en son nom. Cet homme, d'un rare mérite, était alors occupé dans la Bohême, que les hussites ravageaient par leurs erreurs et par leurs armes. Eugène lui écrivit pour procéder à l'ouverture du concile; il se rendit à

cet effet à Bâle au mois d'octobre. Mais Eugène lui manda de différer l'assemblée et d'indiquer un autre lieu. Julien ne crut pas devoir déférer à ce nouvel ordre, et le concile commença le 14 décembre; les sessions continuaient avec activité. Eugène essaya d'abord de le dissoudre, et prit ensuite le parti de rendre une bulle pour le transférer; il alléguait pour motif que la réunion projetée de l'église grecque avec Rome exigeait que l'on reçût les députés de l'orient dans une ville qui pût être à leur convenance, et il indiquait Ferrare ou Florence. Les Pères du concile se trouvèrent divisés sur cette proposition. Le plus grand nombre décida de se transporter à Avignon; la minorité consentait à se rendre à Florence. Cette dernière résolution fut aussitôt confirmée par une bulle d'Eugène qui appelait tout le concile à Ferrare. En conséquence, il fit équiper à Venise des galères qui allèrent prendre les députés de l'église grecque; l'empereur se joignit à eux, et tous arrivèrent sur les vaisseaux du pape qui prévinrent ainsi ceux que le concile lui-même envoyait à Constantinople. Cette dissension obligea le cardinal Julien à se retirer du concile qui, dès ce moment, cessa d'être regardé comme œcuménique. Les Pères, voyant ainsi leurs mesures traversées par le pape, le sommèrent de comparaître devant eux dans l'espace de soixante jours. Eugène, loin d'obéir à cette sommation, déclara par une bulle expresse que le concile était dissous, et en indiqua un autre à Ferrare. Mais le roi de France, Charles VII, défendit à ses évêques de s'y trouver. D'un autre côté les pères du concile de Bâle cassèrent l'assemblée de Ferrare comme schismatique, et déclarèrent nul tout ce qui s'y était fait. Ils procédèrent ensuite à la déposition du pape, en le jugeant par contumace. La peste, qui survint à Bâle, suspendit quelque temps leurs résolutions. Mais, dans les sessions qui furent reprises ensuite, et malgré les instances de l'empereur qui les exhortait à différer, ils élurent Amédée, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V (*Voy.* SAVOIE, Amé VIII). Cette élection causa un nouveau schisme; les Français reconnurent toujours Eugène, malgré leur attachement au concile de Bâle. Cependant Eugène avait, de son côté, anathématisé le concile de Bâle, après avoir fait l'ouverture de l'assemblée de Ferrare; il s'y trouva soixante-douze évêques: les Grecs y étaient au nombre de sept cents. L'empereur Jean-Manuel Paléologue y assistait en personne. On y examina la question de la procession du St. Esprit et les autres points qui divisaient les deux églises. On signa un traité d'union à Florence, où le concile fut ensuite transféré; ce pacte ne fut point de longue durée. De retour à Constantinople, les évêques grecs protestèrent, et la division recommença. D'un autre côté, le concile de Bâle n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis. Parmi les actes libres qui en étaient émanés, on remarquait le rétablissement de la pragmatique-sanction, à laquelle Louis XI ne tarda pas de porter atteinte; et le choix qui y avait été fait de la personne d'Amédée, loin d'être approuvé généralement, finit par exciter la plus grande indifférence pour celui qui en était l'objet. Eugène eut encore pendant sa vie des ennemis non moins difficiles à combattre que les Pères du concile de Bâle: il lança de vains anathêmes contre les Colonne qui entretenaient la guerre dans ses états. Tandis que son autorité spirituelle était attaquée par

le concile de Bâle, son pouvoir temporel était sur le point d'être envahi par Philippe, duc de Milan. Il eut la guerre avec Alphonse, roi d'Arragon, à qui il refusa l'investiture du royaume de Naples; ses troupes, commandées par le patriarche d'Aquilée, chassèrent celles d'Alphonse des environs de Rome. Il eut à combattre le comte Sforce, contre lequel il lança en même temps l'excommunication; il soumit au même anathême la ville de Bologne, et tous ceux qui retenaient les biens de l'église. Il excita les rois de Pologne et de Hongrie contre les Turks, en leur faisant violer la paix jurée sur l'Evangile, sous prétexte qu'elle avait été faite sans la participation du pape. Eugène IV mourut le 23 février 1447, dans la 64e. année de son âge et la 16e. de son pontificat. Il eut de grandes qualités, mais on lui reproche de grandes fautes. Bossuet ne pardonne pas à sa mémoire d'avoir voulu traverser les opérations du concile de Bâle, en élevant puissance contre puissance; s'il ne vainquit point ses adversaires, il vint à bout de faire échouer leurs bonnes intentions. Son zèle pour la religion éclata d'une manière louable, lorsqu'il convertit les Arméniens et les Jacobites, mais il montra trop d'attachement à son autorité personnelle. Il aimait les sciences et les lettres, et composa lui-même quelques écrits contre les hussites. Il ne fut pas exempt de l'ambition d'élever et d'enrichir sa famille. Son neveu, qu'il avait promu au cardinalat, révolta les Romains par une conduite imprudente et légère. Le peuple irrité prit les armes contre le pape, qui eut bien de la peine à se sauver par le Tibre, travesti en moine. Son pontificat fut un enchaînement continuel d'agitations et d'inquiétudes. Détrompé de toutes les illusions humaines, il s'écriait sur son lit de mort: « O Gabriel! qu'il eût » été bien plus à propos pour toi de » n'être ni cardinal, ni pape; mais » de vivre et de mourir dans ton cloî- » tre, occupé des exercices de ta » règle! » D—s.

EUGENE, usurpateur (*V.* ARBOGASTE).

EUGENE Ier., roi d'Ecosse, succéda à son père Fergus Ier. en 419. Comme il était encore mineur, Graham, son grand-père maternel, prit les rênes du gouvernement, et voyant qu'il n'était pas assez fort pour tenir tête aux Romains, resta tranquille, quoique leur armée dévastât tout le pays au sud du mur de Sévère. Ils le rendirent aux Bretons, de sorte que les Ecossais et les Pictes se trouvèrent resserrés entre les deux bras de mer d'Edimbourg et de Solway. Mais les dissensions intestines qui déchiraient l'empire ayant obligé les Romains de repasser sur le continent, les Ecossais et les Pictes sortirent de leur retraite, renversèrent les fortifications construites par les Romains, chassèrent les Bretons, et retournèrent chez eux chargés de butin. Ils occupèrent ensuite le pays dont ils venaient de rentrer en possession; et Graham, au lieu de poursuivre les Bretons à outrance, conclut la paix avec eux, à condition que les limites de l'Ecosse s'étendraient jusqu'au mur d'Adrien, et garnit cette ligne de frontière de bonnes fortifications. Eugène, parvenu à l'âge viril, envoya des députés aux Bretons pour exiger de ce peuple la restitution du pays au-delà du mur d'Adrien. Sa demande fut rejetée. Une guerre meurtrière suivit ce refus; les Bretons défaits demandèrent la paix, qui leur fut accordée à des conditions très-dures, puisqu'ils consentirent à céder tout le pays au nord du Hum-

ber, promirent de ne s'adresser pour obtenir des secours ni aux Romains, ni à aucun autre peuple étranger; contractèrent avec les Pictes et les Ecossais une alliance offensive et défensive, s'engagèrent à ne faire, sans leur aveu, ni la paix ni la guerre; enfin leur payèrent une grosse somme d'argent, et leur livrèrent cent otages comme sûreté de l'exécution du traité. Cependant la paix fut bientôt rompue. Vortiger, qui jouissait chez les Bretons de la plus grande influence, appela à leur secours les Danois, les Saxons, les Angles contre les Ecossais. Eugène perdit la vie dans une sanglante bataille en 449, laissant la réputation d'un prince brave et affable. — Eugène II succéda à Goran son oncle, dont on dit même qu'il hâta la fin. Il régna avec beaucoup de gloire, marcha au secours d'Arthur, roi des Bretons contre les Saxons, et tint ceux-ci dans des alarmes continuelles. Il mourut en 558, après vingt-trois ans de règne. — Eugène III, roi d'Ecosse, fils d'Aïdan, succéda à Kenneth Ier., en 605; il fut élevé dans la piété par Colomban, Irlandais, d'une vie exemplaire, et instruit dans les lettres. Eugène fit une guerre continuelle aux Pictes et aux Saxons, se montra terrible à ceux qui lui résistèrent obstinément, et au contraire doux et bienveillant à ceux qui se soumirent. Il accueillit avec la plus grande distinction les enfants d'Ethelfred, roi de Northumberland, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et les fit instruire dans la religion chrétienne. Il mourut après seize ans de règne, au grand chagrin de ses sujets. — Eugène IV, fils de Dongard, fut le successeur de Malduin, son oncle, en 684. Il battit Egfried, roi de Northumberland, qui avait pénétré jusqu'à Galloway. Ce prince eut beaucoup de peine à se sauver, et néanmoins il revint l'année suivante attaquer les Pictes; il y perdit une partie de ses possessions; et les Bretons, débarrassés des Angles, se réunirent aux Ecossais et le réduisirent aux dernières extrémités. Eugène mourut en 644, la quatrième année de son règne. — Eugène V, qui succéda au précédent, était fils de Ferquard Foda; il fut, suivant l'usage du temps, très savant en théologie, et vécut dans la plus grande intimité avec Alfred, roi de Northumberland, qui était aussi très versé dans cette science. Les Pictes l'inquiétèrent beaucoup; mais la médiation du clergé prévint les hostilités. Cependant, Eugène, fatigué des excès de ce peuple indocile, songeait à le châtier, quand il mourut en 654. Les chroniques racontent que de son temps il y eut des prodiges terribles. — Eugène VI succéda à son frère Amberkelecht. L'armée le proclama roi sur le champ de bataille, afin de ne pas rester sans général. Il fit la paix avec les Pictes, et épousa la fille de leur chef. C'est à lui qu'on doit l'ordonnance qui portait que les monastères tiendraient un registre des faits des rois. Il mourut en 715, après dix-sept ans d'un règne pacifique. — Eugène VII, fils de Mordac, succéda à Etfin en 761; il commença par punir ceux qui, sous le règne de son prédécesseur, avaient prévariqué dans l'administration du royaume, et marcha ensuite contre Donald, prince des îles, auquel il livra de sanglantes batailles; il finit par le faire prisonnier et l'envoya au supplice, traita de même ou condamna à des amendes ses adhérents, et avec cet argent indemnisa ceux qui avaient souffert des rapines de Donald. A peine eut-il goûté les douceurs de la paix, qu'il s'abandonna à tous les vices: les

représentations du clergé et des nobles n'ayant pu le faire changer, on trama contre lui une conspiration qui lui fit perdre la vie ainsi qu'à tous les compagnons de ses excès, en 764. E—s.

EUGÈNE (St.), évêque de Carthage et confesseur à la fin du 5e. siècle, était renommé pour son savoir, sa piété et sa prudence, non seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les ariens. Cette secte prévalait alors à Carthage, par la protection des rois Vandales, qui l'avaient embrassée. Après la mort de l'évêque *Deo gratias*, l'église de Carthage était demeurée sans pasteur; la vacance durait depuis vingt-quatre ans, lorsqu'Huneric, roi des Vandales, à la prière de l'empereur Zenon et de Placidie, dont il avait épousé la sœur, permit qu'on élût un évêque : tous les suffrages se réunirent sur la personne d'Eugène, et il fut ordonné, vers l'an 481, à la satisfaction de tout le peuple. Il gouvernait l'église de Carthage avec sagesse, soulageait l'indigence par d'abondantes aumones, et, pour y suffire, se refusait le nécessaire. Sa vie était austère et mortifiée, et ses vertus lui avaient attiré la vénération générale. Le calme dont jouissait l'église de Carthage, au commencement de son épiscopat, ne fut pas de longue durée. Une persécution violente s'éleva contre les catholiques. Eugène la supporta avec courage : attaché à la doctrine du concile de Nicée, et inébranlable dans sa foi, il défendit la divinité du Verbe contre les ariens, et eut la consolation de voir son troupeau imiter sa constance. Un grand nombre de catholiques fut condamné à l'exil; les routes étaient couvertes d'évêques, de diacres, de vierges, d'enfants même auxquels on faisait souffrir des maux incroyables. Eugène, cette fois, fut épargné : cependant Huneric, voulant ramener les catholiques à la foi qu'il professait, ordonna une conférence entr'eux et les ariens, persuadé que les premiers y auraient le dessous. Eugène consentit à la conférence ; mais, prévoyant que les ariens y seraient en grand nombre, il fit entendre au roi que cette cause était celle de toutes les églises, qu'il était juste de consulter celles d'outremer, et surtout l'église de Rome, qui était la mère de toutes les autres. La conférence s'ouvrit au mois de février 484. Cirilla ou Cirolle, faux évêque et patriarche des ariens, prétendit la présider. Ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée prenant exclusivement le titre de *catholiques*, que les ariens croyaient devoir leur être commun, il en résulta des altercations qui commencèrent à porter le trouble dans l'assemblée. Cependant les catholiques véritables nommèrent des commissaires, et dressèrent une profession de foi, où la consubstantialité du Verbe était établie par les Saintes-Ecritures. Les ariens, ne sachant que répondre, rompirent l'assemblée. Huneric prit le parti de sa secte; et, furieux contre les catholiques, il les fit traiter cruellement. On arracha la langue à plusieurs, et d'autres périrent par la main du bourreau. Eugène fut exilé; on ne lui permit pas même de dire adieu à ses amis : il écrivit aux fidèles de Carthage, pour les consoler et les soutenir dans la bonne croyance. Relégué dans un désert de la province de Tripoli, il fut confié à la garde et mis sous la surveillance d'un nommé Antoine, méchant homme qui le traita avec beaucoup de barbarie. Huneric mourut, et sa mort fut regardée comme une punition. Gontamond, son successeur, rappela Eugène à Carthage, et permit qu'on y rouvrît

les églises. Huit ans environ s'écoulèrent sans que les catholiques fussent tourmentés. Thrasamond, frère de Gontamond, lui ayant succédé, suscita une nouvelle persécution. Eugène fut arrêté et condamné à mort avec quelques autres; cette sentence, pourtant, ne s'exécuta point : seulement Eugène fut exilé à Vianne, près d'Albi, dans la province nommée aujourd'hui Languedoc, où régnait Alaric, qui était aussi arien. Le Saint y bâtit un monastère près du tombeau de Saint-Amaranthe, martyr, duquel ce lieu a, depuis, porté le nom. C'est-là qu'Eugène passa le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence et des bonnes œuvres. Il mourut le 13 juillet 505. Les auteurs du temps lui attribuent la guérison miraculeuse d'un aveugle. Il a composé les écrits suivants, dont Gennade nous a laissé le catalogue : I. *Expositio Fidei catholicæ;* ce traité lui avait été demandé par Huneric, et c'est probablement le même que la Profession de foi offerte par les évêques catholiques dans la conférence dont nous avons parlé. Eugène y prouve la consubstantialité du Verbe et la divinité du St. Esprit; II. *Apologeticus pro fide;* III. *Altercatio cum arianis*. Cet écrit n'existe plus; Victor de Vite en a conservé quelques fragments; IV. des *Requêtes*, soit à Huneric, soit à ses successeurs, en faveur des catholiques; V. une *Lettre*, ou *Exhortation aux fidèles de Carthage*. C'est celle qu'il écrivit en partant pour l'exil : Grégoire de Tours l'a conservée. L—Y.

EUGENE Ier., évêque de Tolède, gouverna l'église de cette ville pendant onze ans sous la domination des rois Goths, dans le septième siècle; se trouva aux 5e., 6e. et 7e. conciles de Tolède, et mourut en 636, avec la réputation d'un savant astronome, s'étant particulièrement adonné à cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. B—P.

EUGENE II, surnommé *le jeune*, Archevêque de Tolède, successeur du précédent, d'abord clerc dans la cathédrale de cette ville, fut élu évêque, sans son aveu, après la mort d'Eugène Ier. Porté par inclination à la vie monastique, et voulant se livrer à l'étude, il s'enfuit du côté de Saragoce où il se cacha; mais il fut découvert et ramené à Tolède par ordre de Rescesuinte, roi des Visigoths, qui le plaça, malgré lui, sur le siége de cette ville. Eugène se résigna, et gouverna l'église de Tolède pendant onze ans; il présida au 8e., 9e. et 10e. conciles tenus depuis 653 jusqu'en 656, et mourut vers 660. Ce savant prélat est auteur d'un *Traité de la Trinité* : de deux Livres d'opuscules en vers et en prose, etc., publiés par le père Sirmond, Paris, 1619, in-8°, avec les Poésies de Draconce, corrigées par Eugène lui-même (*V.* DRACONTIUS). Son style manque de politesse et d'élégance, mais ses pensées sont toujours justes; il s'était acquis d'ailleurs une grande réputation en Espagne par l'orthodoxie de ses sentiments en matière de religion. B—P.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAVOIE, appelé *le prince*), né à Paris, le 18 octobre 1663, fut le plus grand général de son temps, puisqu'il précéda Frédéric II, et que Turenne était mort avant qu'il se fît connaître. Son père, Eugène Maurice, comte de Soissons, était petit-fils du duc de Savoie, Charles Emanuel Ier.; sa mère, Olympe Mancini, était nièce du cardinal Mazarin : impliquée dans l'affaire des empoisonnements (*Voy.* BRINVILLIERS), elle se réfugia à Bruxelles pour se soustraire aux pour-

suites. Destiné à l'église en naissant, Eugène montra peu de goût pour l'étude de la théologie; il s'occupa bien davantage de la vie des grands hommes de guerre et des récits de leurs exploits. Cependant il était d'une faible complexion, et, comme il portait le manteau, on ne l'appelait à la cour que le *petit abbé*. Louis XIV lui refusa un régiment, parce qu'il le regardait comme peu propre à la carrière des armes : on a aussi attribué ce refus à la disgrâce de la mère du jeune prince, et à la haine que Louvois lui portait. Quoi qu'il en soit, Eugène en fut si vivement piqué, qu'il conçut dès ce moment pour le roi et son ministre ce long et funeste ressentiment qui a causé tant de maux à la France. Il se rendit auprès de l'empereur Léopold, allié de sa famille, qui le reçut avec beaucoup d'égards, et lui permit, ainsi qu'à plusieurs autres seigneurs français, d'aller combattre les Turks sous les drapeaux de l'Autriche. C'est à cette époque que les Musulmans furent si près de s'emparer de Vienne. Le courage d'Eugène parut avec beaucoup d'éclat dans cette campagne (1683), et l'empereur lui donna pour récompense un régiment de dragons. Après quelques autres campagnes faites avec autant de distinction à la tête du même régiment, il devint général-major; et ce fut en cette qualité qu'il se trouva au siége de Belgrade en 1688. Louvois fit alors prononcer l'exil des Français qui continueraient à servir dans les armées étrangères. *Je rentrerai en France en dépit de lui*, répondit Eugène, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle; et il continua à suivre avec la même ardeur une carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si brillante. Léopold, ayant pensé qu'il serait aussi propre à la diplomatie qu'à la guerre, l'envoya comme négociateur auprès du duc de Savoie. Ce prince fut en effet bientôt séduit par son jeune cousin, et il se laissa entraîner dans la coalition contre la France avec tant de précipitation, que, sans attendre les secours que devait lui envoyer la cour de Vienne, il livra fort imprudemment à Catinat la bataille de Staffarde, qu'il perdit, malgré le courage qu'y montra le prince Eugène à la tête d'un corps de cavalerie. Les secours envoyés par l'Autriche étant enfin arrivés, le prince Eugène en prit le commandement, et, après avoir obtenu quelques avantages qui mirent le duc de Savoie en état de se défendre, il retourna à Vienne, où il décida l'empereur à envoyer de nouveaux renforts. Les troupes impériales se trouvèrent alors en état de reprendre l'offensive, et le prince Eugène, étant venu les commander au printemps de 1691, fit lever le siége de Coni, s'empara de Carmagnole, et sortit glorieusement de la lutte dans laquelle il se trouva engagé avec Catinat. Ce fut autant par ses succès que par l'ascendant de son esprit sur le duc de Savoie, qu'il parvint à retenir ce prince dans la coalition dont il était près de se séparer encore une fois pour se jeter dans les bras des Français. La cour de Vienne, voulant se l'attacher davantage, lui envoya le titre de généralissime, et ce fut en cette qualité qu'il pénétra dans le Dauphiné à la tête de dix mille hommes, ayant le prince Eugène pour lieutenant. L'armée combinée s'empara d'Embrun et de Gap, mit tout ce pays en cendres, par représailles de l'incendie du Palatinat, et elle allait porter ses ravages jusques dans la Provence et le Languedoc, lorsque le généralissime ayant été atteint de la petite-vérole, cet accident sauva les provinces françaises. Le prince Eu-

gène ramena l'armée en Piémont, et ce fut là qu'il reçut le brevet de feld-maréchal. Après une troisième campagne peu importante, le duc de Savoie s'étant de nouveau réuni aux Français, et la partie devenant tout-à-fait inégale pour les Autrichiens, Eugène retourna à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée de Hongrie. Ce fut vers ce temps que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal de France, avec le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et une pension de deux mille pistoles. Eugène repoussa de telles offres avec indignation, et il alla combattre les Turks que commandait le vézyr Cara-Moustapha. Après quelques marches habiles, il les surprit à Zenta sur la Teisse, dans un camp retranché en tête de pont. Après une attaque aussi vive que bardie, il en tua vingt mille, en jeta dix mille dans le fleuve, prit le reste de l'armée, et s'empara de son artillerie et de ses équipages. Jamais victoire plus complète et plus décisive n'avait été obtenue par les armées impériales; mais en même temps qu'elle fixa de nouveau sur le prince Eugène les regards de l'Europe, cette victoire irrita au dernier point la jalousie de ses rivaux, et il en avait à la cour de très nombreux et de très puissants. Ils lui avaient fait envoyer l'ordre de suspendre toute attaque; et cet ordre, qui lui était parvenu un instant avant la bataille, n'avait pu le déterminer à rester dans l'inaction : l'occasion de vaincre était belle, et il ne voulut pas la laisser échapper. Cette désobéissance aux ordres du souverain fut une faute sans doute, et celui qui osa la commettre était perdu sans ressource, s'il n'eût pas triomphé de la manière la plus complète; mais cette faute n'était-elle pas effacée par une victoire aussi utile et aussi brillante? Ce fut ainsi que tout le monde pensa, à l'exception des ennemis du prince Eugène : ils parvinrent à persuader à l'empereur que rien ne pouvait excuser sa désobéissance; et lorsque le général victorieux se présenta devant son maître, bien persuadé qu'il allait en obtenir des remercîments et des félicitations, il n'en reçut que l'accueil le plus froid et le plus sévère. Le lendemain on vint lui ordonner les arrêts et lui demander son épée; on allait même le traduire devant un conseil de guerre, lorsque les habitants de Vienne témoignèrent hautement combien un pareil traitement leur paraissait injuste. Soit crainte ou repentir, l'empereur revint sur ses pas, et rendit le commandement au prince Eugène, qui ne l'accepta qu'à condition qu'on lui donnerait carte blanche. On prétend que, lorsque l'envoyé de l'empereur était venu lui demander son épée, il répondit : « La voilà » encore fumante du sang des ennemis; je consens à ne la reprendre » que pour être utile au service de sa » majesté. » Mais il est aujourd'hui prouvé que cette réponse est inexacte; et, comme le dit le prince de Ligne, « il est évident que la moitié de la » phrase eût été une gasconade, et » l'autre moitié une basse résignation. » Sous les deux rapports elle était également éloignée du caractère d'Eugène. Il se rendit donc de nouveau en Hongrie; et, après une campagne insignifiante, la paix se rétablit avec les Turks par le traité de Carlowitz (26 janvier 1699). Revenu à Vienne, le prince s'y livra beaucoup aux arts, et surtout à l'histoire, qui eut toujours pour lui infiniment d'attraits. Mais il ne jouit pas long-temps de ce loisir; la guerre de la succession d'Espagne, qui devait

lui ouvrir un si vaste champ de gloire, ne tarda pas à éclater, et dès le commencement de l'année 1701, il fut envoyé en Italie, où il eut encore une fois à combattre le sage et habile Catinat. Toute la prudence du vieux général ne put le défendre des entreprises hardies et sans cesse renouvelées de son jeune rival. Celui-ci exécuta devant l'armée française le passage de l'Adige; et après d'autres échecs, cette armée fut obligée de se retirer derrière l'Oglio. Des revers aussi imprévus entraînèrent la disgrâce de Catinat. Eugène fut transporté de joie lorsqu'il apprit que le duc de Villeroi lui avait succédé, et bientôt il eut à s'en réjouir encore davantage. Le présomptueux Villeroi étant venu l'attaquer à Chiari dans une position inexpugnable, Eugène repoussa sans peine ses efforts, et il lui fit subir une très grande perte. Ce premier échec ne fut pour le général français que le signal de revers encore plus fâcheux; et il fut bientôt obligé d'abandonner tout le Mantouan. Réfugié dans Crémone, il s'y croyait en sûreté au milieu de son état-major; mais peu s'en fallut que cette place ne fût alors enlevée par l'entreprise la plus audacieuse qui ait jamais été faite à la guerre. Le prince Eugène pénétra dans la ville pendant la nuit avec un corps nombreux, au moyen d'un stratragême, et ce ne fut que par des circonstances impossibles à prévoir, et surtout par la vigilance et le courage de quelques officiers français, qu'il se vit obligé de se retirer, emmenant prisonnier le maréchal de Villeroi lui-même. Cette circonstance, dont les Impériaux crurent devoir d'abord se féliciter, leur devint bientôt funeste, par l'habileté du duc de Vendôme, qui fut mis à la place du général prisonnier. Eugène apprécia dès le premier instant les talents de son nouvel adversaire, et, connaissant d'ailleurs la supériorité de l'armée française, à laquelle venait de se réunir le roi d'Espagne en personne avec de nombreux renforts, il ne fit plus qu'une guerre d'observation, sans résultats importants, mais où les gens de l'art peuvent néanmoins trouver des leçons très utiles. Cette campagne fut terminée par la bataille de Luzara (1er. août 1702), dont chaque parti s'est attribué l'avantage: c'est une des plus sanglantes qu'ait données le prince Eugène, qui en a livré de si nombreuses et de si meurtrières: il y perdit l'élite de son armée, ses meilleurs généraux, et entre autres le brave Commerci, son intime ami et son plus fidèle compagnon d'armes. Les deux armées étant entrées en quartier d'hiver, Eugène se rendit à Vienne, où il fut nommé président du conseil de guerre. Il alla ensuite combattre les insurgés de Hongrie; mais ses moyens étaient insuffisants, et il ne fit rien d'important. La révolte fut apaisée par les succès qu'obtint d'un autre côté le général Heister. Le prince Eugène se rendit alors en Bavière (1704), et il y fit sa première campagne avec Marlborough. Les rapports de goûts, de vues et de talents établirent bientôt entre ces deux grands hommes une amitié bien rare parmi les chefs militaires, et qui contribua alors plus que toutes les autres causes aux succès qu'obtinrent les alliés. Le premier et peut-être le plus important de ces succès fut celui d'Hochstett, ou Bleinheim (13 août 1704). Les troupes impériales et anglaises y triomphèrent de l'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées en Allemagne (*Voy.* MARLBOROUGH et TALLARD); mais de-

puis que le prince Eugène avait quitté l'Italie, Vendôme y obtenait des succès. Le duc de Savoie, qui était rentré encore une fois dans l'alliance de l'Autriche, avait fait de grandes pertes, et l'empereur s'était décidé à lui envoyer des secours. Cette contrée devenait ainsi le théâtre de la guerre la plus active et la plus importante, et il était aisé de voir que le prince Eugène ne tarderait pas à y être renvoyé. Il quitta Marlborough avec des regrets bien vifs, mais éprouvant une secrète joie de pouvoir encore se mesurer avec un rival digne de lui. Le duc de Vendôme lui opposa d'abord de grands obstacles dans le plan qu'il avait formé pour porter des secours en Piémont; et après beaucoup de mouvements et de marches savantes de part et d'autre, les deux armées eurent un engagement meurtrier à Cassano, où le prince Eugène reçut deux blessures graves. Obligé de s'éloigner par cet accident, il perdit la bataille, et ce revers suspendit alors sa marche vers le Piémont. Cependant, quelque éloigné qu'il fût du duc de Savoie, ses opérations ne laissèrent pas d'être utiles à ce prince, puisque le duc de la Feuillade, qui faisait le siége de Turin, fut obligé de l'interrompre pour venir au secours du duc de Vendôme, toujours effrayé des entreprises du prince Eugène, même après la défaite qu'il lui avait fait éprouver. Mais Vendôme fut rappelé; et la Feuillade n'était pas capable d'arrêter longtemps le prince Eugène. Après avoir encore une fois passé plusieurs fleuves en présence de l'armée française, de la manière la plus habile et la plus audacieuse; après une marche des plus savantes et des plus hardies qu'il ait jamais faites, ce général se présenta devant le camp retranché des Français, qui faisaient le siége de Turin avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Eugène n'en avait que trente mille; mais il avait pour adversaire le duc d'Orléans, qui, bien que plein de valeur et de zèle, n'avait pas assez d'expérience pour entrer en lutte avec celui qui dès-lors était considéré comme le premier homme de guerre de son temps. Le jeune prince fut d'ailleurs retenu dans l'exécution d'un plan très bien conçu (*voy.* ORLÉANS, le régent), par un ordre secret de Louis XIV, qui avait donné le commandement au maréchal de Marsin. Eugène profita, avec autant de courage que d'habileté, de la mésintelligence que dut faire naître entre les deux généraux français l'exhibition de cet ordre imprévu; il osa attaquer, dans ses retranchements, une armée aussi supérieure par le nombre, et il remporta sur elle, le 7 septembre 1706, une victoire complète, et qui décida du sort de l'Italie. Ce fut un des exemples les plus remarquables de la difficulté de défendre des lignes d'une grande étendue, même devant une armée inférieure en nombre. Dès que le duc d'Orléans vit approcher l'armée impériale, il voulut aller à sa rencontre, et sortir des lignes avec toute l'armée française; mais il fut retenu par le maréchal de Marsin. Eugène reçut une blessure dans le plus fort de l'attaque, et il fut jeté au fond d'un fossé. Cette chute fit croire qu'il était mort, et ses soldats perdirent courage; mais ils revinrent bientôt à la charge, lorsqu'ils le virent paraître au milieu d'eux, couvert de boue et de sang, donnant des ordres, et veillant à tout avec le plus admirable sang-froid. Ce prince reçut, pour récompense d'aussi grands services, le gouvernement du Milanais, dont il prit possession en grande

pompe, le 16 avril 1707. L'entreprise qu'il forma sur Toulon dans la même année, échoua complètement, parce que l'invasion du royaume de Naples retarda la marche des troupes qui devaient y être employées, et que ce retard donna au maréchal de Tessé le temps de faire de très bonnes dispositions. Obligé de renoncer à ses projets, le prince se rendit à Vienne, où il fut reçu avec un grand enthousiasme par le peuple et par la cour. « Je suis fort content de vous, lui » dit l'empereur, si ce n'est sur un » seul point, c'est que vous vous ex» posez trop. » Ce monarque l'envoya aussitôt en Hollande et auprès de différentes cours d'Allemagne, afin d'y préparer la campagne de l'année suivante (1708). Dès le commencement du printemps, il alla commander en Flandre les armées dont son habileté diplomatique était parvenue à réunir les efforts. Cette campagne s'ouvrit par la victoire d'Oudenarde, à laquelle contribuèrent également, d'un côté, la parfaite union de Marlborough et du prince Eugène, de l'autre, la mésintelligence de Vendôme et du duc de Bourgogne (*voy.* BOURGOGNE). Ce prince abandonna aussitôt les Pays-Bas; et restant en observation, il n'entreprit pas même de faire lever le siége de Lille, où Boufflers s'illustrait par une si belle défense. Eugène rendit justice à la valeur de ce général, d'une manière éclatante; et le combla de tous les égards dont on savait alors si bien tempérer les horreurs de la guerre. Boufflers fut invité par ses ennemis à dresser lui-même les articles de la capitulation, et le prince Eugène lui écrivit : « Je souscris d'avance à tout, » bien persuadé que vous n'y met» trez rien d'indigne de vous ni de » moi. » Après cette importante conquête, Eugène et Marlborough se rendirent à la Haye, où ils furent accueillis de la manière la plus flatteuse, par le public, par les Etats, et surtout par leur digne ami, le grand pensionnaire Heinsius. Des négociations furent ensuite ouvertes pour la paix; mais on voulut imposer à Louis XIV des conditions indignes de la France; et il fallut encore, de part et d'autre, se préparer à la guerre. La campagne de 1709 s'ouvrit en Flandre, par deux armées ennemies de cent cinquante mille hommes chacune. Ce fut Villars qui commanda les Français. Doué de beaucoup de talents, mais de peu d'expérience, ce général craignit de se commettre devant deux hommes aussi expérimentés que l'étaient Marlborough et le prince Eugène. Il se tint sur la défensive, et laissa prendre Tournai; mais ayant voulu secourir Mons, il fut suivi par les alliés, qui l'attaquèrent à Malplaquet (9 septem.), d'une manière très vive, dans une position formidable, et où il avait eu le temps de se retrancher. La victoire qu'ils remportèrent sur lui leur coûta plus de 25,000 hommes tués sur le champ de bataille; et l'infanterie hollandaise y périt presque en entier. Cette journée fut pour elle ce que la bataille de Rocroy avait été pour l'infanterie espagnole : jamais elle n'a pu se relever de cette perte. C'était le prince Eugène qui, malgré l'avis des députés de Hollande, avait voulu livrer une bataille aussi désastreuse. Quoique les alliés fussent restés maîtres du champ de bataille, ce vain avantage avait été si chèrement acheté, qu'ils se trouvèrent aussitôt après hors d'état de rien entreprendre. Obligé de mettre en quartiers d'hiver les restes de son armée, le prince Eugène retourna à Vienne, d'où il fit la

pereur le fit aussitôt partir pour Berlin. Il obtint du roi de Prusse tout ce qu'il était chargé de demander, et il revint en Flandre, où la campagne de 1710 n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de Douai, de Béthune, et d'Aire. L'empereur Joseph Ier. étant mort à cette époque, le prince Eugène mit tous ses soins, de concert avec l'impératrice, à assurer la couronne sur la tête de l'archiduc, qui a régné sous le nom de *Charles VI*. Dans l'année suivante (1711), les changements survenus dans la politique de la reine Anne, rapprochèrent l'Angleterre de la France, et firent perdre à Marlborough toute la faveur dont il jouissait auprès de cette princesse. Eugène se rendit aussitôt à Londres avec une mission de l'empereur, et il y fit d'inutiles efforts pour rétablir le crédit de son digne compagnon d'armes, comme pour rattacher l'Angleterre à la coalition. L'empereur fut donc obligé de faire, avec le seul secours des Hollandais, la campagne de 1712. La défection des Anglais ne fit pas renoncer le prince Eugène à son plan favori, celui de l'invasion de la France. Depuis long-temps il était décidé à tout sacrifier pour venir à bout de ce projet, que lui avait fait concevoir son ressentiment, autant que son amour démesuré de la gloire ; il résolut donc de pénétrer en Champagne, à quelque prix que ce fût ; et voulant auparavant appuyer ses opérations par quelques places importantes, il s'empara d'abord du Quesnoy. Mais les Hollandais ayant été surpris et battus dans les lignes de Denain, où le prince Eugène les avait placés beaucoup trop loin de lui pour qu'il pût les secourir (*voy.* VILLARS), il fut obligé de lever le siége de Landrecies, et de [illegible]cer à ses projets. Cette campagne est la dernière que l'Autriche ait faite alors avec ses alliés. D'abord abandonnée par l'Angleterre, elle le fut ensuite par la Hollande. Malgré ces contrariétés, l'empereur voulut encore soutenir la guerre en Allemagne ; mais la supériorité de l'armée française ne permit pas au prince Eugène de secourir Landau ni Fribourg, qui furent successivement obligés de capituler. Voyant alors l'empire ouvert aux armées françaises, et les états héréditaires eux-mêmes exposés à une invasion, le prince Eugène conseilla à son maître de faire la paix. Il reçut aussitôt des pouvoirs pour la négocier lui-même ; et après quelques entrevues, dans lesquelles les deux rivaux de gloire et de valeur, Villars et Eugène, se comblèrent réciproquement de témoignages d'estime et d'admiration, ils signèrent, à Rastadt, le 6 mars 1714, une paix long-temps attendue, et dont les peuples avaient le plus grand besoin. Après cet heureux événement, le prince Eugène alla jouir à Vienne de quelques instants de repos. L'empereur continua à lui donner des marques de la plus entière confiance, et il ne prit dès-lors aucune résolution sur l'administration de l'armée, comme sur celle de l'intérieur, sans le consulter. Mais ce genre d'occupation ne pouvait suffire à l'activité d'Eugène ; et, quoiqu'il fût dans un âge avancé, son humeur guerrière n'avait encore rien perdu de sa vivacité. Sentant l'impossibilité où l'Autriche se trouvait de résister à la France, il avait conseillé et accéléré de tout son pouvoir la paix avec cette puissance ; par un raisonnement contraire, il profita d'une petite querelle que la Porte othomane eut avec les Vénitiens, pour déterminer son maître à épouser leur cause. Placé alors à la tête de l'armée de

Hongrie, il remporta à Péterwaradin, avec une armée de soixante mille hommes, une victoire signalée sur les Turks, qui n'en avaient pas moins de cent cinquante mille. Cette victoire fit grand bruit en Europe (1), et toutes les puissances chrétiennes crurent devoir s'en réjouir. Le pape envoya au général victorieux l'estoc béni, que la cour de Rome a coutume de donner à ceux qui triomphent des infidèles; et ces présents extraordinaires furent remis en grande cérémonie au prince Eugène, par un envoyé de Sa Sainteté. La campagne suivante (1717) fut encore plus remarquable, par la bataille de Belgrade. Après s'être trouvé, sous les murs de cette ville, dans la situation la plus difficile, après avoir résisté pendant un mois, avec une armée de quarante mille hommes, aux efforts d'une nombreuse garnison, et à ceux de cent cinquante mille Turks; enfin, après avoir perdu la moitié des siens par la dyssenterie, et par le feu de l'artillerie othomane qui le foudroyait jusque dans sa propre tente, le prince Eugène remporta une des victoires les plus complètes qu'il eût encore obtenues; et il réduisit à capituler, aussitôt après, la place si importante de Belgrade. L'attaque qu'il ordonna contre des forces six fois plus nombreuses que les siennes, et placées dans de formidables retranchements, fut réellement un acte de désespoir. Il avait été lui-même atteint de la cruelle maladie qui dévorait son armée; tout était consterné dans le camp autrichien; et ce fut au moment où on le croyait près de capituler, qu'il obtint par sa constance et son audace, un succès aussi décisif. Il fut blessé au milieu de l'action, et c'était la treizième fois qu'il l'était sur le champ de bataille. A son retour à Vienne, il reçut de nombreux témoignages de reconnaissance; et, entre autres, une épée de la valeur de quatre-vingt mille florins, que lui donna l'empereur. Dans l'année suivante (1718), après quelques négociations de paix, sans résultat, il fallut de nouveau se mettre en campagne; mais le traité de Passarowitz vint mettre fin aux hostilités, au moment où le prince Eugène avait les espérances les mieux fondées d'obtenir des succès encore plus décisifs que les précédents. Il se flattait même de parvenir jusqu'à Constantinople, lorsqu'on lui ordonna de retourner à Vienne, où il fut accueilli, comme de coutume, par de nombreux témoignages d'estime et d'admiration. Le gouvernement des Pays-Bas, qui lui avait été confié quelques années auparavant, ayant été donné à la sœur de l'empereur, il eut en échange la charge de vicaire-général en Italie, avec une pension et une terre de trois cent mille florins de revenu. Il s'occupa alors beaucoup plus qu'il ne l'avait fait des affaires du gouvernement; et Charles VI le consulta plus que jamais dans les choses les plus importantes. Il accompagna ce monarque dans plusieurs voyages, et notamment à Prague, où se trouva le roi de Prusse, Frédéric Ier., qui manifesta pour lui tant d'estime et d'admiration, qu'il voulut lui faire sa visite le premier. Pendant dix ans que dura la paix, Eugène s'occupa beaucoup des arts et de la littérature, auxquels il n'avait pu donner jusqu'alors que bien peu de temps. Mais la guerre que fit éclater la succession d'Auguste II au trône de Pologne, en 1733, vint encore une fois offrir à l'Autriche une occasion de faire la

(1) Ce fut cette bataille, livrée le 5 août 1716, qui donna lieu à la belle ode de J.-B. Rousseau.

guerre à la France. Cette guerre fut résolue malgré les avis du prince Eugène qui, depuis ses dernières campagnes, avait appris à redouter les efforts de cette puissance. Quoiqu'il eût manifesté au milieu du conseil son opinion en faveur de la paix, on lui donna le commandement de l'armée destinée à agir sur le Rhin. Cette armée eut devant elle, dès le commencement, des forces très supérieures, et si elle ne put les empêcher de prendre Philisbourg après un long siège, elle s'opposa du moins à leur entrée en Bavière. Le prince Eugène, parvenu à sa 71e. année, n'avait plus la force et l'activité nécessaires au commandement des armées; il s'aperçut lui-même de ce changement funeste, et, ne voulant néanmoins se reposer qu'au sein da la paix, il fit tant qu'elle fût conclue le 3 mars 1735, et qu'il pût retourner à Vienne. Sa santé s'altéra de plus en plus, et il mourut dans cette capitale le 21 avril 1736, laissant une succession immense à sa nièce la princesse Victoire de Savoie. D'un caractère froid et sévère, le prince Eugène n'eut jamais d'autre passion que celle de la gloire. Il mourut sans s'être marié, et sans même avoir jamais montré du gout pour aucune femme. La comtesse de Bathiani avait seule pu charmer les derniers moments de sa vie, par les agréments de son esprit. Il passait la plus grande partie de ses soirées chez elle, et il venait de la quitter lorsqu'il se mit au lit pour y mourir d'une manière presque subite. Nous avons dit que ce prince fut le plus grand homme de guerre de son temps; personne ne lui a contesté cette supériorité. Il ne fit cependant faire à la science militaire aucun progrès remarquable; ce ne fut pas même selon une méthode positive, ni suivant des principes invariables qu'il dirigea ses opérations; ce fut toujours par une suite d'inspirations subites, et par une admirable rapidité dans le coup-d'œil, qu'il se conduisit sur le terrain suivant les circonstances et les hommes auxquels il eut affaire; il prit surtout dans toutes les occasions le plus grand soin à connaître le caractère des généraux qui lui furent opposés. Sa tactique est celle qui ressemble le plus à ce que nous avons vu dans les dernières guerres; ce n'est pas la prudence et la circonspection des Turenne et des Villars; ce n'est pas non plus l'étonnante habileté du grand Frédéric dans la stratégie, dans cet art si difficile de faire mouvoir et déployer des lignes et des colonnes; c'est, comme on l'a vu de nos jours, une activité et une audace de tous les instants et de toutes les occasions, enfin une admirable promptitude à s'apercevoir de ses fautes et à les réparer. Méprisant la vie de ses soldats autant qu'il exposait la sienne, ce fut toujours par de grands efforts et de grands sacrifices qu'il parvint à la victoire. Il donna aux armées autrichiennes un éclat qu'elles n'avaient jamais eu; mais cet éclat s'est perdu avec lui; il ne pouvait même plus se soutenir sans des efforts que des guerres aussi longues et aussi meurtrières avaient rendus impossibles de la part des peuples de l'Autriche. Cet épuisement s'est fait sentir long-temps dans la monarchie autrichienne; et comme, depuis le prince Eugène, cette puissance n'a pas eu un seul général qui puisse lui être comparé, ses armées n'ont été illustrées depuis son siècle par aucun événement remarquable, et c'est ainsi que la réputation de ce général est restée dans les armées impériales fort au-dessus de toutes les autres. On a vu avec quelle passion il aimait la guerre: toujours en marche, dans les camps

ou sur le champ de bataille, pendant plus de cinquante ans, sous le règne de trois empereurs, il resta à peine une seule fois deux ans sans combattre. On a dit qu'il aimait les lettres et les arts : la protection qu'il accorda à J. B. Rousseau a été souvent présentée comme la preuve d'un goût aussi louable (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait rassemblé dans ses nombreuses expéditions une immense collection d'objets de sciences, d'arts, de livres et de manuscrits précieux ; mais il est évident qu'il ne prit jamais le temps de les examiner, et rien ne prouve qu'il fût à même de les bien apprécier. La guerre l'avait prodigieusement enrichi sous tous les rapports, et s'il doit être placé pour la valeur à côté de Turenne, de Vendôme et de Catinat, il ne peut pas leur être comparé pour le désintéressement et la générosité. D'une taille médiocre, il était cependant assez bien fait; il avait le tour du visage un peu long, la bouche moyenne et presque toujours ouverte, les yeux noirs, vifs, et le teint brun, tel qu'il convient à un guerrier. Son oraison funèbre, composée en italien par le cardinal Passionei, a été traduite en français par Mme. du Boccage, 1759, in-12. L'ouvrage le plus complet sur la vie de ce prince est l'*Histoire du prince Eugène*, 5 volumes in-12, Amsterdam, 1740; Vienne, 1755; il est sans nom d'auteur, mais on sait que cette compilation est d'un M. de Mauvillon. C'est de cet ouvrage que le prince de Ligne a tiré pour la plus grande partie l'écrit qu'il publia en Allemagne en 1809, et qui fut réimprimé deux fois l'année suivante à Paris, sous le titre de *Vie du prince Eugène de Savoie, écrite par lui-même*, 1 vol in 8°. Il existe, en allemand, une *Histoire du prince Eugène*, peu estimée, et dans la même langue une *Histoire métallique* du même prince (*Eugenius numis illustratus*, Nuremberg, 1738). L'ouvrage italien, intitulé : *Vie et Campagnes du prince Eugène* (Naples, 1754, in-8°.), est beaucoup plus exact. On a encore : *Campagnes du prince Eugène en Hongrie*, 2 volumes in-8°. ; et enfin : *Histoire militaire du prince Eugène, du duc de Marlborough et du prince de Nassau*, 2 vol. in-fol., par Dumont, et continuée par Rousset, La Haye, 1729 (*V.* J. Dumont). L'écrit du père Ferrari, intitulé : *De rebus gestis Eugenii, principis Sabaudiæ, bello Pannonico*, est beaucoup plus remarquable par la pureté du style que par l'exactitude des faits (*Voy.* Ferrari). M—d j.

(1) Le prince Eugène a fourni à Rousseau le sujet des odes II, III, du livre 3e.; II, du livre 4e.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, est regardé par sa nation comme l'un des hommes les plus distingués des temps modernes. Il naquit à Corfou en 1716, fit ses études dans diverses écoles de la Grèce, professa la philosophie dans les colléges de Corfou, de Cozane, de Jannina, du mont Athos et de Constantinople, et visita les plus célèbres universités d'Italie. Eugenios n'était encore que diacre, malgré la supériorité de son mérite. En 1767, à la suite de quelques désagréments qu'il éprouva à Constantinople, il passa en Allemagne, et vint à Leipzig pour y faire imprimer quelques uns de ses ouvrages, et particulièrement sa *logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Dans le même temps (1768), il donna une édition très importante des OEuvres de Joseph de Bryenne; il y ajouta un traité historique de la dispute sur l'é-

manation du St. Esprit, et un examen de la logique de Nicéphore Blemmidés. Ce fut aussi en Allemagne qu'il traduisit et publia un Essai historique et critique sur la division de la Pologne, d'après Voltaire, en l'enrichissant de remarques pleines d'érudition ancienne et moderne, ecclésiastique et profane. Enfin, à la même époque, il publia un traité sur la tolérance et plusieurs autres ouvrages. Il employa son séjour à Leipzig à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les éléments de mathématiques en grec ancien. Sa réputation ayant pénétré en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et en 1775 elle le nomma à l'archevêché de Slavinie et de Cherson, qui venait d'être créé. En 1779, il résigna cette dignité en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à Pétersbourg en 1806. On a de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages ; voici la liste de ceux qui ont été imprimés, et dont nous avons connaissance ; I. *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipzig, 1766, in-8°. ; ce traité est regardé comme l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à la renaissance du goût, des lettres et des sciences dans la Grèce. II. *Traduction des Eléments de mathématiques de Segner*, ibid., 1763 ; III. *Eléments de géométrie, avec les notes de Whiston, traduits du latin du P. Tacquet*, Vienne, 1804, in-4°. ; IV. *Traduction des Eléments de métaphysique de Genuensius*, ibid., 1805, in-8°. ; V. *Eléments de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8°. ; VI. *Opinions des philosophes*, ou *Eléments de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4°. ; VII. *Traduction des Questions théologiques d'Adam Zœrnicevius contre les sentiments de l'Eglise latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol. ; VIII. *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4°. ; IX. Φιλόθεος Ἀδολεσχία. *Amusements théologiques*, Moscou, 2 vol. in-8°. ; tous ces ouvrages sont en grec moderne. X. *Traduction en vers grecs héroïques de l'Enéide et des Géorgiques de Virgile, avec une Dédicace à l'impératrice Catherine*, Pétersbourg, 4 vol. in-fol. (en grec littéral) ; XI. deux Mémoires insérés dans les *Acta societatis Jablonovianæ*, année 1771, pag. 185 et 235, intitulés, le premier, *De Lecho et Slavorum origine* ; le second, *De Zichis ad Czechos designandos extorsis, tum de erroribus a P. Dobnero in linguâ græcâ commissis*. L'auteur prend dans ces Mémoires le titre de Conservateur de la Bibliothèque de la cour à Pétersbourg. XII. *Traduction en vers du Memnon*, de Voltaire. Cette traduction, faite par Eugenios dans sa jeunesse, se trouve imprimée à la suite de la *Bosphoromachie* de Memars ; quoiqu'elle ne porte point de nom d'auteur, on sait qu'elle est de ce prélat. Eugenios Bulgaris et Nicéphore Theotoki ont mérité toute la reconnaissance des Grecs. Tandis que leurs efforts multipliaient les protecteurs de la science parmi leurs concitoyens, leurs écrits formaient la base d'une éducation nationale, leur exemple tendait à dissiper les préjugés du clergé, qui ont tant ralenti les progrès de l'éducation. Eugène est encore auteur de plusieurs autres écrits en prose et en vers de peu d'importance ; plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques. Il savait le latin, l'hébreu, et presque toutes les langues de l'Europe. Ses ouvrages scientifiques sont écrits en grec ancien, et les autres en lan-

-gue moderne. Son style sert de modèle pour le grec moderne à la cour des princes de Valachie et de Moldavie. On a encore une édition de la Théologie de cet auteur, donnée par Anathasius de Pezos, et accompagnée de notes critiques. J—N.

EUGUBINUS (JÉRÔME), médecin italien, a été ainsi appelé parce qu'il naquit à Eugubio ou Gubio, ville d'Italie, au duché d'Urbin; mais son véritable nom est *Accoramboni*. Il vivait dans la première moitié du 16e. siècle, et pratiqua la médecine à Rome sous le pontificat de Léon X; il alla ensuite enseigner cette science à Padoue, où il remplit vers l'an 1534 la chaire de médecine-pratique. Nous avons d'Eugubinus les ouvrages suivants : I. *De putredine*, Venise, 1534, in-8°.; II. *De catarrho*, Venise, 1536, in-8°.; Bâle, 1538, in-8°., avec le livre de Sextus Placitus, qui est intitulé : *De medicinâ ex animalibus*; III. *De lacte*, Venise, 1536, in-8°.; Nuremberg, 1538, in-4°. Ce dernier ouvrage ne manque pas d'intérêt; l'auteur regarde le petit-lait comme très utile dans le traitement des fièvres putrides, et il proclame les bons effets du lait de chèvre dans les maladies de langueur. — Félix EUGUBINUS (ACCORAMBONI), fils de Jérôme, fut aussi un habile médecin. Il se livra particulièrement à l'étude des auteurs grecs, et s'appliqua à faire disparaître les obscurités répandues dans les ouvrages de quelques-uns, comme le prouvent les deux productions suivantes : I. *In librum Galeni de temperamentis annotationes*, Rome, 1590, in-fol.; II. *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de plantis explicatio*. Ce dernier livre jeta quelque lumière sur la botanique, science encore peu avancée à cette époque, et où régnait une confusion qui s'étendait jusqu'aux noms mêmes des plantes. R—D—N.

EUHEMÈRE (1). *Voy.* EVÉMÈRE.

EULALIE (STE.), vierge et martyre, naquit à Mérida, en Estramadoure, vers l'an 296, sous l'empire de Dioclétien. Eulalie était issue d'une des plus illustres familles de l'Espagne, et fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance, elle fit paraître une admirable douceur de caractère, et un éloignement prononcé pour les plaisirs du monde. Elle passait sa vie dans la retraite, occupée uniquement à des exercices de piété. Pendant ce temps parurent les décrets de Dioclétien, qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme. Eulalie n'avait alors que douze ans, mais elle ne vit dans ces édits foudroyants que le signal qui l'appelait au martyre. Sa mère, alarmée de sa ferveur, et en craignant les effets pour sa fille, l'emmena avec elle à la campagne; mais Eulalie sut s'évader pendant la nuit, et après beaucoup de fatigue, elle se trouva aux portes de Mérida au point du jour. Le juge, nommé Dacien, était à peine entré dans le tribunal qu'Eulalie se présente à lui; elle traite les édits de Dioclétien de cruels et injustes; reproche à Dacien l'impiété de sa conduite, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonne qu'elle soit arrêtée; il emploie successivement les caresses, les représentations, les menaces; mais le tout inutilement. Eulalie fut inébranlable; et, pour prouver que rien ne pouvait l'intimi-

(1) C'est ainsi qu'on devrait écrire ce nom, formé de deux mots grecs, qui signifient *bon jour*; mais l'usage et l'euphonie ont fait prévaloir le mot Evhemère, introduit dans un temps où les imprimeurs ne distinguaient pas l'U du V, comme on continue de dire *plèvre*, *nevrologie*, etc.

der ni la séduire, elle renverse l'idole. Dacien alors la livre aux bourreaux; on lui déchire les côtes avec des crocs de fer, on lui applique des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés; elle souffrait toujours sans se plaindre. Dans son dernier tourment, le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme; son corps fut laissé dans le *forum*, où il fut couvert par la neige, qui tomba en abondance. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, où l'on bâtit ensuite une magnifique église. Les reliques de la sainte furent placées sous l'autel; elles y étaient encore dans le 4.e siècle, du temps d'Aurele-Prudence, qui nous a conservé ces faits. En examinant la conduite d'Eulalie, la prudence humaine aurait quelque chose à lui reprocher. Dieu ne nous ordonne pas de nous soustraire à l'autorité paternelle pour aller braver les dangers et la persécution; mais l'âge de la sainte mérite aussi quelque considération; et le trop de ferveur, l'excès de son zèle doit certainement être excusé par sa constance dans le martyre. — Il y a une autre Ste. Eulalie, de Barcelone, née aussi sous l'empire de Dioclétien; mais l'authenticité de ses actes (1) est révoquée en doute (Butler, *Vie des Pères, des Martyrs*, etc.). Cependant, une très ancienne tradition (indépendamment de ces actes) raconte, sur la vie de cette sainte, les mêmes particularités que Prudence rapporte sur celle de Mérida. Il n'y a presque d'autre différence que sur le récit des martyres. On voit encore à Barcelone, dans l'emplacement où était l'ancien *forum*, une colonne sur laquelle est la statue de la sainte expirante sur la croix, en mémoire du lieu où elle subit le dernier de ses treize martyres, et où on laissa son corps, qui fut aussi, dit-on, couvert par une neige abondante. B—s.

EULALIUS, archidiacre de Rome, anti-pape, élu par une faction populaire, en 418, en concurrence avec Boniface Ier., mourut évêque de Nepi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité à Rome. (*Voy.* l'article de BONIFACE Ier., qui contient toute l'Histoire de ce schisme.) D—s.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du 18e. siècle, était doué d'une fécondité dont les fastes de la science n'offrent aucun autre exemple; et, sous ce rapport, il mérite incontestablement la première place parmi eux. Né à Bâle le 15 avril 1707, de Paul Euler, nommé pasteur de Riechen en 1708, Léonard n'eut d'abord d'autre instituteur que son père, qui lui enseigna de bonne heure les éléments des mathématiques. Paul Euler les avait étudiées lui-même sous Jacques Bernoulli; et son fils, qu'il envoya terminer ses études à l'Université de Bâle, s'y montra digne d'obtenir les leçons de Jean Bernoulli, et l'amitié de Daniel et de Nicolas Bernoulli, déjà les émules de leur père. Celui d'Euler voulut lui faire quitter les mathématiques pour la théologie, mais enfin il consentit à le laisser entrer dans la carrière qu'il devait parcourir avec un si grand honneur. A dix-neuf ans, il obtint l'*accessit* du prix proposé par l'académie des sciences, sur la mâture des vaisseaux. Bouguer, qui remporta ce prix, était un géomètre déjà formé, professait dans un port de mer, et possédait, sur la question à résoudre, des connaissances spéciales que le jeune Bâlois ne pouvait réunir au

---

(1) Ces actes, ainsi que les dépouilles de la sainte, existent dans l'église de Ste.-Marie, à Barcelone.

même degré. Lorsque Catherine Ire. voulut achever la fondation de l'académie de Pétersbourg, commencée par Pierre-le-Grand, Daniel et Nicolas Bernoulli furent au nombre des savants qu'elle y appela, et s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même académie. Nicolas Bernoulli succomba sous la rigueur du climat; Daniel retourna, bientôt après, dans sa patrie, et son titre de professeur fut donné à Euler, qui multiplia ses travaux au point de paraître remplir en quelque sorte à lui seul, dans les mathématiques, la tâche d'une académie entière. On peut dire, sans exagération, qu'il composa plus de la moitié des mémoires de ce genre dans les quarante-six volumes in-4°. que l'académie de Pétersbourg publia depuis 1727 jusqu'en 1783; et, en mourant, il a laissé environ cent mémoires inédits, que la même académie insère successivement dans les volumes qu'elle fait paraître chaque année. Outre cette masse immense d'écrits, il composa des ouvrages séparés, très importants par leur sujet, considérables en étendue; il enrichit encore beaucoup le Recueil de l'académie de Berlin, pendant les vingt-cinq années qu'il passa dans cette ville; il donna quelques Mémoires à l'académie des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea dix prix; il ne dédaigna pas les sociétés savantes moins illustres; enfin, il faut l'évidence du fait pour se persuader que tant de travaux ne sont dûs qu'à un seul homme, qui passa les dix-sept dernières années de sa vie dans la cécité. On sent assez, par ce qu'on vient de lire, qu'il est impossible, dans un article de Dictionnaire, de passer en revue les principaux écrits d'Euler; nous ne pouvons qu'indiquer les caractères généraux qui distinguent ses productions de celles de ses contemporains, et les époques qu'elles marquent dans la science. Successeur immédiat de Bernoulli, et continuant ainsi l'école de Leibnitz, il s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul, en écartant de plus en plus les considérations de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient le plus souvent à leur secours. Le premier, il offrit l'exemple de ces longues déductions, où les conditions du problême étant d'abord exprimées à l'aide des symboles algébriques, c'est le calcul seul qui développe et surmonte toute la difficulté; mais pour en tirer ce parti, il faut le manier avec adresse, il faut en bien connaître les formes, en remarquer et en retenir toutes les circonstances, afin d'en pressentir tous les résultats. Euler a fait preuve, à cet égard, d'une éminente sagacité et d'un génie aussi profond qu'inventif. S'il était permis de mettre en parallèle deux hommes qui se sont illustrés dans des genres très différents, on dirait avec raison que, par son étonnante fécondité et sa facilité pour le travail, Euler doit occuper dans les mathématiques la place que tient Voltaire dans les belles-lettres. Celui-ci ne laissait échapper aucune des pensées, aucun des traits d'esprit qui s'offraient sous sa plume; celui-là ne perdait pas un seul des calculs qu'il essayait dans toutes les recherches qu'il entreprenait sur les sujets les plus variés. De simples exemples proposés pour montrer l'usage des méthodes qu'il avait inventées, ont encore aujourd'hui un mérite qui les rend préférables à tous ceux qu'on pourrait choisir. Doué de pareilles facultés, il dut influer puissamment sur la science; et, en effet, il lui

fit prendre une face nouvelle. Il étendit considérablement la théorie des suites, et créa le calcul algébrique des fonctions circulaires. L'analyse indéterminée et la théorie des nombres qui, depuis Diophante, n'avaient été cultivées avec quelque succès que par Bachet de Meziriac et Fermat, lui doivent de nombreux accroissements; et le premier il démontra des théorêmes dont Fermat n'avait donné que l'énoncé. Il traita entièrement la mécanique par l'analyse; et, en augmentant ainsi l'étendue de cette science, il perfectionna beaucoup le calcul différentiel et le calcul intégral, dont il publia ensuite un cours complet, bien supérieur aux ouvrages qu'on possédait alors sur cette matière. Son premier écrit sur la mâture et plus encore son séjour à Pétersbourg le déterminèrent sans doute à appliquer les mathématiques à la construction et à la manœuvre des vaisseaux. La découverte des équations qui expriment rigoureusement les conditions du mouvement des fluides, faite par d'Alembert, rappela l'attention d'Euler sur un nouveau genre de calcul qui s'était offert à lui douze ou quinze ans auparavant, et dont il n'avait pas d'abord senti toute l'importance; c'est le calcul intégral aux différentielles partielles. A ce sujet les historiens des travaux de d'Alembert et d'Euler ont commis deux erreurs opposées; Condorcet adjugeait sans restriction à d'Alembert la découverte du calcul dont nous venons de parler; et M. Fuss, disciple d'Euler, en rendant compte des travaux de son maître sur la théorie des fluides, ne fait aucune mention de d'Alembert qui pourtant en a fourni les bases. Ce fut Cousin qui fit revivre les titres du véritable inventeur, et rendit à chacun la part qui lui était due dans ces recherches. Les formes qu'Euler leur a données ont, comme nous l'avons dit à l'article de d'Alembert, passé seules dans l'enseignement; il a d'ailleurs composé sur ce sujet un ensemble de Mémoires très important et très complet; il s'est occupé avec non moins de succès du problême des courbes isopérimètres et de tout ce qui en dépend. L'ouvrage qu'il avait publié sur ce genre de questions était encore un chef-d'œuvre, lorsque Lagrange, presque à son début, donna pour les résoudre un calcul simple, uniforme, et qui devançait les méthodes connues auparavant (*Voy.* LAGRANGE). Euler s'empressa d'étudier ce calcul, de l'expliquer dans ses ouvrages, et *jamais le génie ne reçut et ne rendit un plus bel hommage* (*Eloge d'Euler* par Condorcet). Les questions importantes sur le systême du monde, que Newton avait laissées à résoudre à ses successeurs, furent l'objet constant des travaux d'Euler, et lui méritèrent la plus grande partie des couronnes qu'il obtint dans les concours académiques. Un traité fort étendu sur la dioptrique a été le fruit de ses recherches sur les moyens de perfectionner les lunettes, sujet dans lequel pour se distinguer il lui aurait suffi de la part qu'il eut à l'invention des lunettes achromatiques. Il cultiva beaucoup la physique; mais ici sa supériorité l'abandonne souvent. Il semble quelquefois ne chercher que des occasions de calcul; et l'on a lieu d'être étonné que le géomètre qui a donné tant de preuves d'une grande force de tête, d'une si longue patience par les immenses calculs qu'il a effectués, se laisse aller à des aperçus incomplets, embrasse sans hésiter des hypothèses précaires: bien différent en cela de Daniel Bernoulli, qui cherchait toujours à faire expliquer la nature par

des expériences ingénieuses, à deviner son secret par des conjectures fines, afin de suppléer au calcul, qui ne peut que rarement démêler la complication du sujet sans y faire des restrictions fautives. La faible esquisse que nous venons de tracer des travaux scientifiques d'Euler semblerait devoir lui donner l'avantage sur tous les mathématiciens de son temps; mais, cependant, si l'on pense que c'est à d'Alembert, à Lagrange qu'il faut le comparer, on pourra regarder comme une *témérité* d'oser régler les rangs entre de tels hommes. Dans cette sorte de concours, Euler paraît courir la lice avec plus d'ardeur, s'y distinguer par des efforts plus constants; mais quelle sagacité a montré d'Alembert dans la résolution du problème de la *Précession des Equinoxes*, où sont posées les bases de la détermination analytique du mouvement de rotation des corps; dans sa *Dynamique*, qui marque une grande époque pour la science, ainsi que son *Essai sur la résistance des fluides*. Les belles découvertes de Lagrange (*Voyez* LAGRANGE), l'élégance continuelle de ses calculs, la netteté de ses vues, la pureté de son style, s'il est permis d'appliquer cette expression à la langue des mathématiques, que de titres pour disputer la première place! Laissons à d'autres l'honneur ou la tâche de prononcer, et revenons à l'exposition des écrits d'Euler. Le genre d'esprit qu'il a montré en physique explique ce qu'il a fait en philosophie; car il s'en est un peu occupé. Il a voulu démontrer en forme l'*immatérialité de l'ame*, défendre la *révélation contre les esprits-forts*; a-t-il mieux réussi que ses devanciers? Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cet examen. Dans ses *Lettres à une Princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse) (1), il rend sensible par des figures tout le mécanisme de la formation des syllogismes; il attaque le système des monades et de l'harmonie préétablie de Leibnitz; mais on ne voit pas, dans ces différentes discussions, qu'il ait fait attention aux écrits des philosophes du dix-huitième siècle qui ont revendiqué avec tant de zèle et de succès les droits de la raison contre l'empire des préjugés; on ne peut pas même le disculper de préventions injustes à leur égard; car il semble que c'est à cette opposition de sentiments qu'il faut attribuer ses torts réels avec d'Alembert (*Voy.* D'ALEMBERT), dont celui-ci eut le bon esprit et la générosité de ne pas se venger (1); il ne cessa même de rappeler tout le mérite de son rival à Frédéric II qui, peu instruit dans les mathématiques, les regardait à peu près comme inutiles lorsqu'elles étaient poussées au-delà de leurs applications

(1) Ces lettres, écrites dans un français bien peu correct, et ne renfermant qu'une physique et une métaphysique surannées, ont eu néanmoins beaucoup de succès, sans doute à cause de quelques détails qui brillent d'une grande clarté, et surtout parce que « ceux qui n'ont pas étudié les » mathématiques sont étonnés d'entendre un ou- » vrage d'Euler. » Condorcet, de qui sont ces derniers mots, projetait de faire servir le nom d'Euler pour porter les gens du monde à s'instruire dans les sciences; mais il s'était proposé de purger ces Lettres des choses qu'il pensait qu'une raison éclairée ne pouvait que désapprouver, et de les rectifier par des notes et des additions, où seraient exposées les nouvelles découvertes. Il changea d'avis pendant le cours de l'impression, et substitua, aux additions qu'il avait projetées, des *Éléments du calcul des Probabilités*. Les passages supprimés dans cette édition, ont été réimprimés à part (*V.* Jacq.-And. EMERY).

(1) Le noble procédé d'Euler, par rapport à Lagrange, fait ressortir davantage ces torts, mais les preuves en subsistent dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, années 1765, pag. 213; 1763, pag. 240; 1750, pag. 412, et dans les *Souvenirs d'un Citoyen*, par Formey, tom. II, pag 46. La correspondance de d'Alembert avec le roi de Prusse est pleine des témoignages de l'estime la mieux sentie pour Euler: voyez surtout pag. 22 du tome XVII des OEuvres de d'Alembert. En général, Euler citait peu; et ce qui est bien remarquable, la première fois qu'il applique le principe de la *moindre action*, il ne fait pas la plus légère mention de Maupertuis. *V.* l'*Additamentum* II, à la fin du *Methodus inveniendi lineas curvas*.

journalières; et, par cette raison, n'appréciait pas, comme il l'aurait dû, l'avantage de posséder Euler dans son académie. L'opinion de d'Alembert, qui parlait à la fois la langue des belles-lettres et celle des sciences exactes, ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur l'esprit du poète couronné; aussi voit-on que, lorsque Euler, établi à Berlin depuis 1741, desira retourner à Pétersbourg, Frédéric eut quelque peine à consentir à ce départ; il voulait du moins retenir le fils aîné d'Euler, qui paraissait alors devoir marcher sur les traces de son père. Il fallut des sollicitations assez vives de Catherine II pour qu'il fût permis à ce jeune géomètre d'aller se réunir à sa famille. L'opposition d'idées dont nous parlons détermina peut-être Euler, autant que son affection pour son président, à embrasser avec ardeur la querelle de Maupertuis contre Kœnig; mais cette fois la science y a gagné, par la juste circonscription et l'heureuse application qu'Euler a faite du principe de la moindre action : principe qui n'est au fond qu'une conséquence nécessaire des lois générales du mouvement. Euler n'avait rien oublié de ce qu'il avait appris dans ses premières études, nous disent ses historiens; mais il y a lieu de croire que depuis il avait négligé du moins tout ce qui ne se rapportait point aux sciences. Portant partout son goût exclusif pour les mathématiques, un vers de Virgile lui suggéra l'idée d'une machine qu'il s'empressa de calculer. « Il était plein de vivacité;
» il avait des saillies perpétuelles, et
» aimait la plaisanterie; mais je ne
» sache pas, dit Formey (*Mém. de*
» *l'Académie de Berlin*, *années*
» 1788—89, pag. 387), qu'il ait
» jamais fait cas d'aucun ouvrage d'es-
» prit et de goût, ni qu'il se soit plû
» à la représentation d'aucun specta-
» cle, excepté celui des marionnettes
» les plus absurdes, auquel il courait
» avec empressement, et qui fixait
» son attention des heures entières, à
» le faire pâmer de rire. » La vie d'Euler, remplie presque entièrement par ses travaux, est d'ailleurs peu chargée d'événements. Quand après le départ de Daniel Bernoulli, il eut obtenu à Pétersbourg la place de professeur, il épousa la fille d'un de ses compatriotes, et continua de demeurer dans cette ville jusqu'en 1741. Témoin de la révolution qui renversa Biren, le gouvernement tyrannique de ce favori lui avait inspiré une si grande terreur, qu'à son arrivée à Berlin il resta muet devant la reine-mère qui, desirant s'entretenir avec lui, l'encourageait par un accueil bienveillant. Ne pouvant vaincre sa timidité, elle alla jusqu'à lui dire : « Pourquoi donc,
» M. Euler, ne voulez-vous pas me
» parler? Madame, répondit-il, parce
» que je viens d'un pays où, quand
» on parle, on est pendu. » Quoiqu'absent de la Russie, Euler continua de recevoir de son gouvernement des marques d'intérêt; il touchait une partie de son traitement; et quand les troupes russes pillèrent la Marche de Brandebourg, en 1760, le général Tottleben l'indemnisa des pertes qu'il avait éprouvées dans une métairie. Il reçut ensuite de l'impératrice Elisabeth un présent considérable. La France ne tarda pas non plus à payer un noble tribut aux talents d'Euler : en 1755, l'académie des sciences le choisit pour l'un de ses associés étrangers, quoiqu'aucune de ces places si recherchées ne fût vacante alors; et d'Argenson, ce ministre éclairé qui mérita l'Epître dédicatoire si remarquable, mise par d'Alembert à la tête de ses *Essais sur la résistance des*

fluides, accompagna la nomination d'Euler d'une lettre qui les honore également tous deux. Un Traité élémentaire d'Euler, sur la construction et la manœuvre des vaisseaux, ainsi qu'une traduction de l'édition allemande du traité d'artillerie de Benjamin Robins, qu'il avait enrichi de notes savantes, furent imprimés à Paris, pour l'usage de la marine et de l'artillerie françaises, par les ordres du ministre Turgot, qui s'empressa d'envoyer comme honoraires, à l'auteur de cet ouvrage, au nom du roi, un présent distingué par son importance, et surtout par la manière délicate dont il était offert. Enfin il reçut, pour ses recherches sur les tables de la lune, une partie considérable du prix que le parlement d'Angleterre réservait à celui qui découvrirait une méthode pour trouver les longitudes à la mer. La continuelle assiduité d'Euler au travail, l'avait privé de la vue dès l'âge de cinquante-neuf ans, mais sans altérer la bonne constitution dont il jouissait. En 1771, sa maison fut brûlée; il ne dut son salut qu'au zèle d'un compatriote (Pierre Grimmon), qui, l'enlevant au travers des flammes, lui conserva quelques années dont il fit encore un usage digne de sa réputation; ses manuscrits furent sauvés, et le gouvernement le dédommagea de la perte de sa maison et de ses effets. En 1776, ayant perdu sa première femme, qui l'avait rendu père de treize enfants, dont il ne lui en restait plus que cinq, il épousa sa belle-sœur; il vivait alors au milieu d'une famille nombreuse et de disciples qui lui prodiguaient les témoignages les plus touchants d'attachement et d'admiration : de trente-huit petits-enfants, vingt-six vivaient encore à l'époque de son décès; mais il venait de perdre deux filles mariées. Sa mort fut subite; le 7 septemb. 1783, « il cessa de calculer et de vivre. » Mot qui caractérise toute l'existence d'Euler, « un de ces hommes », ajoute Condorcet, « dont le génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; qui multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune; dont la tête fut toujours occupée et l'ame toujours calme. » La nature de ses travaux, en l'éloignant du monde, lui conserva la simplicité de mœurs qu'il devait à son caractère et à sa première éducation; elle ne lui permit point d'employer les formes auxquelles ont quelquefois recours, pour relever l'importance de leurs découvertes, des hommes d'un mérite réel; mais, plus jaloux d'arracher les applaudissements de la surprise que d'obtenir ceux de la reconnaissance, il met toujours ses lecteurs dans le secret le plus intime de ses recherches, même de celles qui ont été infructueuses, lorsqu'elles offrent des résultats tant soit peu remarquables, ou des vues qu'on peut espérer de pousser plus loin. Il est vrai qu'une fécondité telle que la sienne rend bien inutiles tous les petits calculs de l'amour-propre; mais il fallait en outre une grande lucidité d'esprit et une véritable bonhomie pour tracer, comme il le fait, l'histoire de ses pensées. On en voit un exemple remarquable à la page 429 du tom. II de ses *Institutions du Calcul intégral*. Il est presqu'inutile de dire qu'Euler était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; mais comme ses écrits, qui sont une mine féconde où ceux qui cultivent les mathématiques peuvent puiser une instruction variée et de nombreux sujets de recherches, se

trouvent fort disséminés, M. Fuss en a dressé une table générale à la fin de l'éloge qu'il a prononcé le 23 octobre 1783, à l'académie de Pétersbourg; elle a été insérée à la fin du 2e. vol. de l'édition des *Institutions du Calcul différentiel* d'Euler, donnée à Pavie, en 1787, par Grégoire Fontana; on la trouve aussi dans l'*Adumbratio*, etc., qui forme le supplément de l'*Athenæ Rauricæ* (Bâle, 1780, in-8°.), et dans le *Dictionnaire de Meusel*. Les ouvrages qu'Euler a publiés séparément sont: I. *Dissertatio physica de Sono*, Bâle, 1727, in-4°.; II. * (1) *Mechanica, sive motûs scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4°.; III. *Einleitung in die Arithmetik* (*Introduction à l'Arithmétique*), ibid, 1738, 2 vol. in-8°., en allemand et en russe; IV. *Tentamen novæ theoriæ Musicæ*, ibid., 1739, in-4°., fig.; V.* *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes, sive solutio problematis isoperimetrici latissimo sensu accepti*, Lausane, 1744, in-4°.; VI. *Theoria motuum Planetarum et Cometarum, continens methodum facilem ex aliquot observationibus orbitas.... determinandi*, Berlin, 1744, in-4°.; VII. *Beantwortung*, etc. (*Réponse à diverses questions sur les Comètes*), ib., 1744, in-8°., avec une suite; VIII. *Neue Grundsætze*, etc. (*Nouveaux Principes d'Artillerie, trad. de l'anglais de Benj. Robins, avec des éclaircissements*, etc.), ib., 1745, 8°. avec 8 pl. Les Commentaires d'Euler ont été traduits en anglais dans les *Principles of Gunnery* de Brown, et en français, dans la traduction de l'ouvrage de Robins, par Lombard (Dijon, 1783, in-8°.); IX. *Opuscula varii argumenti*, ibid., 1746-51, 3 vol. in-4°. X. *Novæ et correctæ tabulæ ad loca Lunæ computanda*, ib., 1746, in-4°.; XI. *Tabulæ astronomicæ Solis et Lunæ*, ib., in-4°.; XII. *Gedanken*, etc., (*Pensées sur les éléments des corps*), ib., in 4°.; XIII. *Rettung der Gottlichen Offenbarung*, etc. (*Défense de la révélation divine contre les esprits-forts*), ib., 1747, in-8°., trad. en franç. et réimp. en 1805 (*Voy.* J. A. Emery); XIV.* *Introductio in analysin infinitorum*, Lausane, 1748, 2 volumes in-4°., fig., réimprimés à Lyon, en 1796; trad. en allemand par Michelsen, Berlin, 1788-91, 3 volumes in-8°. Le premier volume a été traduit en français par Pezzi, Strasbourg, 1786, in-8°., et l'ouvrage entier par M. Labey, Paris, 1798, avec des notes. XV.* *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4°., fig.; XVI. *Theoria motûs lunæ*, Berlin, 1753, in-4°.; XVII. *Dissertatio de principio minimæ actionis, unà cum examine objectionum cl. prof. Kœnigii*, ibid, 1753, in-8°.; XVIII. * *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ib., 1755, in-4°., réimprimées avec des additions, par les soins de Grég. Fontana, Pavie, 1787; trad. en allemand par Michelsen, Berlin, 1790-93, 3 parties in-8°.; XIX. *Constructio lentium objectivarum*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4°. C'est une théorie des Lunettes achromatiques; XX.* *Theoria motûs corporum solidorum seu rigidorum*, Rostoch, 1765, in-4°., fig., réimprimée avec des augmentations, Greifswald, 1790, in-4°.; XXI * *Institutiones calculi*

(1) Les ouvrages marqués d'un * sont les plus importants.

integralis, Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4°. L'académie de Pétersbourg les fit réimprimer en 1792-93, augmentées d'un 4e. volume d'après les manuscrits de l'auteur. XXII. *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur quelques sujets de physique et de philosophie*, Pétersbourg, 1768-72, 3 vol. in-8°., fig., réimprimées à Mietau, en 1770; à Berne, 1778; à Paris, 1787-89 (*voyez* ci-dessus la note 1, pag. 497), et de nouveau en 1812, d'après la première édition, et avec des notes de M. Labey; traduites en allemand, 1°. par Engel et Lodern, Leipzig, 1769-71; 2°. d'après l'édition de Condorcet, par Kries, ib. 1792-94, 3 vol. in-8°.; en anglais, par Hunter, Londres, 1795, 2 vol. in-8°.; XXIII. * *Anleitung zur Algebra* (*Introduction à l'Algèbre*), Pétersbourg, 1770, in-8°.; traduit en russe, ib. 1772; en hollandais, Amsterdam, 1773; en français, par Jean Bernoulli, Lyon, 1770, ib., 1774; id. avec additions de Lagrange, Lyon, Bruyset, an 3 (1795); id. Paris, 1807, avec des notes de M. Garnier. Les additions de Lagrange ont été refondues dans l'édition allemande donnée par Gruson, Berlin, 1796-7, 2 vol. in-8°.; XXIV. * *Dioptrica*, Pétersbourg, 1767-71, 3 vol. in-4°.; XXV. * *Theoria motuum lunæ nova methodo pertractata*, ib., 1772, in-4°.; XXVI. *Novæ Tabulæ lunares*, ib., in-8°.; XXVII. *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, ib., 1773, in-8°., trad. en russe par Glolown, ib., 1778, in-8°.; XXVIII. *Éclaircissements sur les établissements publics en faveur tant des veuves que des morts*, titre assez singulièrement énoncé d'un ouvrage concernant les caisses d'épargnes, avec des tables calculées par M. Fuss, sous la direction d'Euler. XXIX. *Opuscula analytica*, Pétersbourg, 1783-85, 2 vol. in-4°. L—x.

EULER (Jean-Albert), géomètre, fils aîné du célèbre Léonard Euler, naquit à Saint-Pétersbourg, le 27 novembre 1734. A l'âge de six ans, il fut conduit à Berlin, où il annonça de bonne heure un penchant décidé à suivre la carrière que son père parcourait avec tant de succès. Bientôt il s'élança sur ses traces, glana dans un champ presque moissonné, et sut néanmoins y récolter de quoi rendre le nom de sa famille distingué dans les sciences, si déjà ce nom n'eût été fameux par les travaux du plus grand géomètre du 18e. siècle. Ici se présente une remarque : on peut être savant distingué sans avoir atteint la hauteur de Léonard Euler, et c'est le cas de son fils; mais par une bizarrerie ou par un préjugé inexplicables, dont on a un exemple frappant dans Louis Racine, l'identité des noms de deux personnes parcourant la même carrière, fait que nous exigeons la même somme de talent dans chacune d'elles; malheur au dernier venu, s'il ne marche au moins sur la même ligne que son devancier : c'est une circonstance où, sans tenir compte des différences d'esprit, des temps et des progrès de la science, nous portons sans cesse un jugement qui lui est défavorable; nous ne nous donnons point la peine de séparer les individus pour les apprécier chacun en particulier; nous ne prononçons plus le nom de l'un que pour rappeler la célébrité de l'autre, et nous rendons ainsi le plus faible responsable de son infériorité envers le plus fort, comme s'il n'y avait qu'un seul degré de mérite. Voilà les réflexions qui frappent quand on

s'occupe d'Albert Euler. On parle peu de lui; quelques auteurs, le citant sans ses prénoms, prêtent encore à son oubli en mettant le lecteur dans le cas de ravir involontairement une fleur précieuse de la couronne du fils pour l'ajouter à celle du père, où elle devient inutile. Albert Euler a fourni des travaux aux collections des principales académies de l'Europe. En 1761 il partagea, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'académie de Paris, sur la *meilleure Manière de lester et d'arrimer un vaisseau.* En 1762, il concourut avec le même sur la question de *déterminer si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance puisse produire quelque effet sensible sur leur mouvement.* Sa pièce fut citée avec éloge, et n'obtint qu'un *accessit*, probablement à cause qu'il avait fait entrer, dans ses calculs, des données, telles que la densité et l'élasticité du milieu, qui rendaient les résultats du problême trop incertains. La même année, il partagea avec le célèbre Clairaut le prix proposé par l'académie des sciences de Pétersbourg, sur la théorie des comètes : il ne fallait pas être sans mérite pour soutenir une concurrence avec un tel adversaire; et ce qu'il y a de remarquable dans les travaux de ces deux savants, c'est qu'Euler ne s'est précisément point attaché aux applications que Clairaut a presque épuisées. En 1768, l'académie de Paris proposa la théorie de la lune pour le prix de 1770. Albert Euler y travailla avec son père, et leur Mémoire fut couronné comme un premier succès dans un problême des plus difficiles et des plus compliqués de l'astronomie. La théorie, ainsi établie par eux, fut encore reconnue susceptible d'être perfectionnée, et devint, de nouveau, l'objet d'un prix pour l'année 1772. Léonard Euler, ayant repris seul le problême, partagea la couronne avec Lagrange; mais ce fut son fils qui, conjointement avec Kraft et Lexell, exécuta les calculs de cet immense travail. Outre ces travaux qui proclament le mérite d'Albert Euler, on trouve encore de lui, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Göttingue, un grand nombre de Mémoires intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique. Plusieurs de ces Mémoires sont encore des pièces couronnées par ces diverses sociétés. Albert Euler fut membre de l'académie royale de Berlin, à vingt ans; il retourna à St.-Pétersbourg lorsque son père y fut rappelé par l'impératrice de Russie, et obtint, en arrivant, la place de professeur de physique; il fut ensuite successivement nommé secrétaire de l'académie impériale des sciences, secrétaire des conférences, inspecteur de l'académie militaire, conseiller de la cour impériale de Russie, chevalier de St. Wladimir, conseiller du collége et conseiller-d'état. Il mourut à St.-Pétersbourg, le 6 septemb. 1800.

N—T.

EULER (Charles), second fils du célèbre Euler, naquit à Pétersbourg en 1740. Il avait à peine un an quand ses parents vinrent s'établir à Berlin; il eut aussi du goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il entreprit deux voyages dans l'intention de s'instruire en minéralogie et en botanique; l'un en 1756, dans la Thuringe et plusieurs autres parties de l'Allemagne; et l'autre, en 1760, dans la Belgique. Il acheva ensuite ses études à Halle, où il prit le degré de docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint, l'année

d'après, la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour et de l'académie impériale des sciences, et dans la suite conseiller des colléges suprêmes de Russie. Charles Euler remporta le prix proposé par l'académie de Paris, en 1760, sur la question d'*examiner si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse, ou si, par la succession des temps, il ne subit pas quelque changement.* A cet égard, nous élevons avec regret un doute que la sévérité de l'histoire exige : tous les biographes qui parlent de Charles Euler le citent comme érudit et excellent médecin, mais non comme mathématicien. Sans doute les fils d'Euler ont tous, plus ou moins, étudié les mathématiques; mais il fallait les avoir approfondies pour produire un travail semblable à celui qui a été couronné. On y reconnaît un esprit familiarisé avec les phénomènes célestes et les difficultés de l'analyse. Comment un homme, instruit à ce point, n'a-t-il pas cédé aux charmes de la science et poursuivi une carrière qui lui promettait de la gloire? comment n'a-t-il produit qu'un seul et unique mémoire? Sans vouloir ravir entièrement à Charles Euler l'honneur du travail qu'on lui attribue, nous pensons donc que son père n'y était pas étranger. N—T.

EULER (CHRISTOPHE), troisième fils du célèbre Euler, naquit à Berlin en 1743; il fit de bonnes études en mathématiques, les dirigea particulièrement vers le génie militaire, et prit du service dans l'artillerie du roi de Prusse. Lorsque son père fut de nouveau attiré à Pétersbourg par l'impératrice de Russie, il voulut emmener avec lui toute sa famille; mais Frédéric II ne put consentir à la voir s'éloigner toute entière de son royaume; il retint Christophe de préférence, lui refusa plusieurs fois son congé, et ordonna même qu'on le gardât à vue, de crainte qu'il ne s'enfuît. Catherine intervint dans les débats, et obtint le retour du prisonnier d'heureuse espèce. Elle le reçut dans ses armées, lui donna le rang de major d'artillerie, et le nomma directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Christophe Euler cultivait l'astronomie par goût toutes les fois qu'il en avait le temps. Il fut un de ceux que l'académie des sciences de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le Soleil, en 1769. Sa destination fut pour Orsk (gouvernement d'Orembourg), près le fleuve Ural; il profita de ce voyage pour déterminer la position géographique de plusieurs pays qui se trouvaient sur sa route. N—T.

EULOGE (ST.), de Cordoue, martyr, issu d'une des plus nobles maisons de cette ville et d'une famille chrétienne, vivait dans le 10e. siècle. Il n'était pas moins recommandable par sa piété que par sa naissance. Elevé, pour ainsi dire, à l'ombre de l'autel, et avec les jeunes clercs de l'église du saint martyr Zoïle, qui avait souffert sous Dioclétien, il avait, dans ce saint asyle, sucé le lait de toutes les vertus chrétiennes, et y avait fait de grands progrès dans les bonnes lettres. Ayant été ordonné prêtre, son savoir lui valut la direction de l'école ecclésiastique de Cordoue, qui, à cette époque, jouissait d'une grande célébrité. Les Sarrasins, alors, étaient maîtres de l'Espagne, et Cordoue était leur capitale. Au moment de la conquête, ils avaient traité les chrétiens avec assez de douceur, et leur avaient

permis le libre exercice de leur culte. Quelques imprudences, fruit d'un zèle qui n'était pas *selon la science*, et des déclamations contre la religion des Maures, faites à contre-temps, irritèrent Abdérame III, leur roi, et donnèrent lieu à une violente persécution. Beaucoup de chrétiens furent arrêtés et envoyés au martyre. Euloge allait les consoler et les affermir dans la foi. Un nommé Recafrède, mauvais évêque, et qu'on croit avoir été métropolitain de Cordoue, soit pour ne point déplaire au roi mahométan, soit qu'il craignît pour lui, blâmait la conduite d'Euloge. Il est probable que c'est à son instigation que l'évêque de Cordoue et plusieurs prêtres, parmi lesquels étaient Euloge, furent arrêtés. Néanmoins, on les élargit six jours après; mais un grand nombre de chrétiens furent exécutés. Telle était l'ardeur des fidèles, que l'église d'Espagne fut obligée de la modérer, et qu'un concile tenu à Cordoue défendit de se livrer soi-même. La persécution continua, et le zèle d'Euloge ne se ralentit point; il consolait ceux qu'on menait au supplice, il assistait à leur glorieux combat, il voulait être témoin de leur triomphe, qu'il ambitionnait de partager. Tandis qu'il se livrait à ces pieuses occupations, le siége archiépiscopal de Tolède vint à vaquer; tous les vœux se réunirent sur sa personne; mais avant qu'il fût sacré, une vierge, nommée Léocritie, qui avait été élevée dans la religion chrétienne, quoiqu'elle appartînt à une famille musulmane, se voyant tourmentée par ses parents à cause de sa croyance, eut recours à Euloge, et le pria de la soustraire à une persécution qui lui ôtait la liberté de remplir ses devoirs religieux. Le serviteur de Jesus-Christ lui procura les moyens de quitter la maison paternelle, et la tint cachée dans le logis de personnes dont il était sûr. Le père et la mère néanmoins la découvrirent, et rendirent plainte contre Euloge : lui et Léocritie comparurent devant le juge; on essaya, par des menaces et par l'aspect du supplice, d'affaiblir leur foi, mais ils demeurèrent inébranlables. L'un et l'autre reçurent la couronne du martyre. Euloge eut la tête tranchée, le 11 mars 859, et Léocritie quatre jours après. Alvarus, ami d'Euloge, a écrit sa vie, et Alexandre Morales a fait imprimer ses œuvres. Depuis, elles ont été insérées dans le IVe. volume du Recueil des auteurs espagnols, sous le titre : d'*Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des Pères;* elles contiennent, 1°. une *Exhortation au Martyre.* Il la composa étant en prison; elle est adressée à Flore et Marie, deux vierges chrétiennes qui partageaient sa captivité, et qui souffrirent le martyre l'année suivante; 2°. *Memoriale sanctorum.* C'est l'Histoire des Martyrs de son temps; 3°. *Apologie pour les Martyrs;* il y prouve que ceux de son temps ne sont pas moins dignes que les martyrs des premiers siècles de ce glorieux titre, et réfute ceux qui le leur refusaient sous le prétexte qu'il ne s'opérait point de miracles à leurs tombeaux. L—Y.

EUMARUS, peintre grec (*Voy.* CIMON).

EUMATHE est auteur d'un roman grec intitulé : *Aventures de Hysminias et de Hysminé.* On ignore à quelle époque il vivait : son mauvais style et son mauvais goût peuvent faire soupçonner qu'il appartient aux derniers siècles de l'empire; et les titres de *Protonobilissime* et de *Grand-Chartophylax* que lui donne un manuscrit, confirment cette conjecture. Il y a un peu moins d'incerti-

tude sur sa patrie; l'épithète de *Parembolite* qui se trouve jointe à son nom, indique qu'il était né à Parembolé. Mais est-ce la Parembolé d'Egypte ou celle de Palestine? c'est ce que nous ne saurions décider. On lui donne ailleurs l'épithète de *Macrembolite*. Son véritable nom n'est pas mieux connu. Quelques manuscrits l'appellent Eustathe, dans d'autres il est appelé Eumathe. En général on le cite aujourd'hui sous ce dernier nom; ce n'est pas qu'il y ait beaucoup plus de probabilité pour l'un que pour l'autre; mais le nom d'Eustathe a été cause que l'on a plus d'une fois confondu le plat auteur d'un roman détestable avec le savant Eustathe, commentateur d'Homère et archevêque de Thessalonique (1); le nom d'Eumathe empêche toute équivoque. Malgré ses défauts, Eumathe n'a manqué ni d'éditeurs ni de ni de traducteurs. Lelio Carani (2) fit paraître une traduction italienne des *Amours d'Ismenio*, en 1550. Le P. Politi (*Eustath. Comm.*, tom. I, pag. 20) en a fait un magnifique éloge; il dit que Carani *usus est sermone Florentinorum proprio, lepido adeò atque eleganti, ut libellus ille totus esse melleus nec nisi meras veneres ac gratias, quamvis aliquanto lascivior, spirare videatur.* Carani l'avait traduit sur un manuscrit. Le texte vit le jour pour la première fois, à Paris, en 1618, par les soins de Gaulmin. Cette édition, à laquelle sont jointes des notes savantes et une traduction latine, est devenue rare; et celle que M. Teucher a donnée à Leipzig, en 1792, n'empêche pas qu'on ne la doive toujours rechercher; car M. Teucher n'a point réimprimé les notes de Gaulmin. Nous négligerons de parler de trois réimpressions de la traduction latine de Gaulmin, pour arriver à d'Avost, mauvais poëte du seizième siècle, qui traduisit Eumathe en français, d'après l'italien de Carani (*Voy.* d'AVOST). Il y avait déjà une traduction par Jean Louveau (Lyon, 1559, in-12), faite probablement aussi d'après Carani. Celle de Colletet, le père de ce Colletet dont Boileau s'est moqué (Paris, 1625, in-8°.), est, comme les précédentes complétement oubliée. Beauchamps, qui a imité Eumathe plus qu'il ne l'a traduit (Paris, 1729, in-12), a trouvé des lecteurs et en a peut-être encore. Les éditeurs de la *Bibliothèque des Romans grecs* ont fait à cette traduction trop infidèle l'honneur de l'adopter: en vérité, elle ne le méritait guère; et Colletet avait pour le moins autant de droits à cette distinction: s'il a moins d'élégance, il a plus d'exactitude. *Les Amours d'Ismène et d'Isménias* (c'est le titre de la traduction de Beauchamps) parurent, pour la première fois, à Amsterdam, en 1729; M. Harles les met sous le nom de Beaumarchais; c'est une petite erreur. Pacciaudi, dans son *Proloquium de libris eroticis antiquorum*, en a fait une autre; il nomme parmi les traducteurs français un Jérôme de Laval. Ce Jérôme de Laval n'est autre que D'Avost, qui était de Laval, et avait nom Jérôme. Les Allemands doivent à la savante Mme. Reiske une bonne traduction d'Eumathe. Ils en ont quelques autres qu'ils estiment moins. M. Harles, sur Fabricius, en donne l'indication. B—ss.

EUMELUS, poète et historien grec de Corinthe, fils d'Amphilyte,

(1) Voyez Ménage, *Anti-Baillet*, tom. II, pag. 338; Wolf, *ad Casauboniana*, pag. 219.

(2) Dans la *Biographie univers.*, tom. III, pag. 128, 2, lig. 3, il est appelé *Carassi*; ce qui est sans doute une faute d'impression. Fabricius, le P. Politi, le P. Paciaudi, et Chardon-la-Rochette, dans ses *Mélanges*, tom. II, pag. 92, le nomment *Carani*.

de la race des Bacchiades, naquit, suivant la Chronique d'Eusèbe, vers la 3e., et selon Athénée, vers la 11e. olympiade (environ 750 ans avant J.-C.). Il tient le premier rang parmi les Cycliques : historien et poète, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Ses principaux ouvrages sont : I. *Bugonia* et *Europa*, ou *Europia;* II. *le Retour des Argonautes en Grèce*. Saumaise prétend qu'à l'exception de l'*Hymne des Suppliants au temple de Delphes* (attribué cependant à Eumolpe par le Scholiaste de Pindare), tous les autres ouvrages d'Eumelus sont supposés. Pausanias et Tzetzes, dans son Commentaire de Lycophron, ont cité quelques fragments de cet hymne célèbre. Eumelus, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, avait mis en prose les ouvrages d'Hésiode, pour se les attribuer. Il nous reste aussi quelque chose de son Histoire de Corinthe. A. D. R.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, grammairien et rhéteur latin, naquit à Autun, vers l'an 261 de notre ère. Il était grec d'origine, et Glaucus, son aïeul, avait quitté Athènes pour venir se fixer à Autun, où il enseigna long-temps la rhétorique. Eumène suivit la même carrière; et, après quelques années de professorat dans sa patrie, il alla à Rome, où le mérite de ses leçons lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Mais l'empereur Constance Chlore le fit revenir dans les Gaules, pour y remplir une charge qui consistait, suivant Tillemont, à rappeler au souvenir du prince les requêtes qui lui avaient été présentées. Ce nouvel emploi ne l'empêcha point de reprendre ses fonctions premières, et d'ouvrir de nouveau un cours à Autun, pour l'instruction de la jeunesse : l'empereur même l'y invita, doubla ses honoraires, et lui conféra le titre de modérateur des écoles Médianes. Il ne nous reste que quatre discours d'Eumène. Le premier, *pro restaurandis Scholis*, fut adressé à Rictiovare, et prononcé devant l'empereur Constantin, peu de temps après la conquête de l'Angleterre, qui en fait le sujet principal. Le second est un panégyrique, adressé à l'empereur Constantin, au nom de la ville d'Autun, et prononcé en présence de ce prince. Le troisième, le fut à Trèves, en 309, le jour où Constantin y célébrait la fondation de cette ville. Le quatrième enfin a pour objet les actions de grâces solennelles de la ville d'Autun, qui, soulagée par Constantin, en 311, d'une partie de ses impôts, chargea Eumène de se rendre auprès de l'empereur l'interprète de sa reconnaissance. Ces quatre discours ont souvent été réimprimés. Ils parurent pour la première fois, in-4°, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, par les soins de François Puteolanus ou de Pouzzol; et en 1476, in-4°, sans autre indication que celle de l'année : à Bâle, en 1520 et 1550, in-4°., chez Froben; à Venise, in-8°., 1576, avec les Panégyriques anciens, dont il n'ont presque jamais été détachés depuis : *cum notis variorum*, Paris, 1643, in 8°; et 2 vol. in-12 *ibid.* 1655; *ad usum Delphini*, avec les commentaires du P. De La Baune, Paris, 1676 in-4°; réimprimé depuis, in-8°, Amsterdam, 1701.

A—D—R.

EUMENES, de Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, avait tout au plus vingt ans lorsque Philippe, roi de Macédoine et ami de sa famille, le prit pour l'un de ses secrétaires. Après la mort de ce prince, Alexandre le nomma secrétaire en chef, et ce fut en cette qualité qu'Eumènes le suivit

en Asie. Quoique ces fonctions n'eussent rien de militaire, Alexandre le chargea de quelques expéditions, et finit par lui donner le commandement d'un des deux corps de cavalerie qu'on nommait les *Amis*. Il lui fit épouser une femme perse de la première distinction, sœur de celle qui fut mariée à Ptolémée, ce qui prouve le cas qu'il faisait de lui. Dans le premier moment de la mort d'Alexandre, Perdiccas, à qui ce prince avait remis son anneau, ayant été nommé administrateur de l'empire, en attendant l'accouchement de Roxane qui était enceinte, on fit le partage des provinces entre les principaux généraux. On assigna la Cappadoce, la Paphlagonie et les pays voisins à Eumènes. Comme ces pays n'étaient pas encore soumis, Antigone et Léonnatus furent chargés de le mettre en possession. Antigone, qui avait déjà conçu les plus vastes projets, refusa d'exécuter cet ordre; et Léonnatus, appelé en Europe par Antipater contre lequel tous les Grecs s'étaient réunis, fit quelques tentatives pour engager Eumènes à s'y rendre avec lui. Sur son refus, il se livra à des menaces, et ce ne fut pas sans peine qu'Eumènes parvint à s'échapper avec un petit nombre d'hommes. Il se rendit vers Perdiccas, qui le ramena dans la Cappadoce avec une armée, et l'en mit en possession, après avoir fait mourir Ariarathe qui en était roi. Eumènes retourna dans la haute Asie avec Perdiccas qui se disposait à faire la guerre à Ptolémée pour lui enlever l'Egypte. Il revint bientôt dans la Cappadoce pour s'opposer au passage d'Antipater et de Cratérus qui marchaient au secours de Ptolémée. Il devait avoir sous ses ordres Néoptolème qui commandait la phalange macédonienne; mais comme il n'y avait pas un de ces chefs qui n'aspirât à se rendre indépendant, Néoptolème chercha d'abord à s'emparer d'Eumènes par surprise : n'ayant pas pu réussir, il vint l'attaquer ouvertement; il fut vaincu, et son armée passa en grande partie au service d'Eumènes. Néoptolème s'étant échappé avec trois cents hommes seulement, se rendit vers Antipater et Cratérus, qui se décidèrent à faire la guerre à Eumènes. Antipater étant appelé par d'autres affaires dans la Cilicie, Cratérus et Néoptolème prirent le commandement de l'armée destinée à aller dans la Cappadoce. Cratérus, qui était fort aimé des Macédoniens, croyait qu'à son approche les troupes d'Eumènes l'abandonneraient pour la plupart et viendraient se joindre à lui. Cet espoir fut trompé par l'adresse d'Eumènes qui ne parla à son armée que de Néoptolème et de Pigrès, et qui la conduisit par des chemins détournés, de sorte qu'elle se trouva en présence de l'armée ennemie sans s'en douter. Il prit aussi la précaution de n'opposer que des troupes étrangères au corps commandé par Cratérus. Une victoire des plus complètes fut le fruit de ces précautions. Néoptolème fut tué par Eumènes lui-même; et Cratérus, ayant été blessé et jeté à bas de son cheval par un soldat thrace, expira peu après le combat. L'orgueil des Macédoniens fut blessé de ce que deux de leurs généraux avaient été vaincus et tués par un étranger; et la nouvelle de cette bataille étant parvenue dans la haute Asie peu de jours après la mort de Perdiccas qui avait été tué par ses troupes, les chefs macédoniens condamnèrent à mort Eumènes et les partisans de Perdiccas. Antipater et Antigone furent chargés de la conduite de cette guerre. La position d'Eumènes devenait très embarassante; il ne per-

dit cependant pas courage, et trouva le moyen d'éviter le combat; il aurait même pu une fois attaquer Antipater avec avantage dans le voisinage de Sardes, mais il en fut détourné par Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui craignait qu'on ne la regardât comme la cause de la guerre. Antipater ayant repassé en Europe, Antigone prit le commandement : comme il n'avait pas des forces très considérables, Eumènes lui livra bataille dans la Cappadoce, mais il fut défait par la trahison d'Apollonide, commandant d'un corps de cavalerie, qui l'abandonna au moment du combat. Ne se trouvant plus en état de tenir la campagne, il se réfugia avec ceux qui lui étaient le plus attachés dans Nora, forteresse de la Cappadoce, qui était abondamment pourvue de vivres; il y fut bloqué par Antigone, qui bientôt après lui demanda une conférence dans l'espoir de l'entraîner dans son parti; mais Eumènes ne relâchant rien de ses prétentions, et exigeant qu'on lui rendît les provinces qui lui avaient été assignées, Antigone ne voulut pas y consentir. Comme ses affaires l'appelaient ailleurs, il laissa seulement un corps de troupes pour tenir Nora bloquée. Antipater étant mort peu de temps après, Antigone, qui ne mettait plus de termes à ses projets, voulut s'attacher Eumènes, et lui envoya par Hiéronyme de Cardie un projet de paix, avec une formule de serment dans laquelle il était à peine question d'Aridée et des fils d'Alexandre, et par laquelle Eumènes se serait engagé à avoir les mêmes ennemis que lui. Eumènes la rectifia, en y mettant Olympias et les rois à la place d'Antigone, et l'ayant fait approuver par les Macédoniens qui formaient le blocus, il la renvoya à Antigone. Les Macédoniens ayant levé le blocus, il s'éloigna sur le champ de Nora, et se mit à rassembler ses troupes. Bientôt après (l'an 319 avant Jésus-Christ), Olympias, Aridée et Polyperchon, tuteurs des jeunes rois, lui envoyèrent l'ordre de prendre le commandement de l'armée qui était dans la Cappadoce, pour faire la guerre à Antigone dont les projets commençaient à être connus, et l'on mit à sa disposition les argyraspides (boucliers d'argent), corps tout composé de vieux soldats de Philippe et d'Alexandre, qui se regardaient comme l'élite de l'armée macédonienne. Antigènes et Teutamus, commandants de ce corps, trouvèrent mauvais qu'on les eût mis sous les ordres d'un général qui n'était point Macédonien. Alors Eumènes imagina de dire qu'Alexandre, lui ayant apparu en songe, lui avait ordonné de lui dresser dans le camp une tente et un trône, et qu'il s'y trouverait au milieu d'eux pour délibérer. Depuis ce temps-là les résolutions se prirent toujours dans cette tente où tous les généraux se rassemblaient. Mais Antigone s'étant approché, les amours-propres se turent, et tous les yeux se tournèrent vers Eumènes, qu'on croyait le seul en état de lui tenir tête. Il devinait effectivement les projets d'Antigone, qui le trouvait toujours en mesure contre lui; et la confiance qu'il avait inspirée était telle, qu'un jour qu'il était malade, il fallut qu'il se fit porter en litière dans les rangs au moment du combat, et qu'on ne voulut recevoir l'ordre que de lui. Antigone s'étant retiré, l'armée se livra de nouveau à l'insubordination; et, sans écouter ses chefs, elle se dispersa pour ses quartiers d'hiver dans une étendue de pays si considérable, que les dernières tentes étaient à près de mille stades des premières. Antigone, espérant les surprendre, se

mit en route par un chemin rude et difficile, mais beaucoup plus court que la route ordinaire. Quelques habitants du pays qu'il traversait étant venus donner avis de sa marche à Peucestes, l'un de ceux qui partageaient le commandement avec Eumènes, il se disposait à prendre la fuite avec ses troupes, mais Eumènes le rassura, en lui disant qu'il trouverait bien le moyen de retarder la marche d'Antigone. Ayant pris avec lui tout ce qu'il put rassembler d'hommes, il alla sur un endroit très élevé, par lequel devait passer Antigone, y traça un camp très étendu, et y fit allumer un grand nombre de feux. Ils furent aperçus par Antigone qui, croyant dès-lors qu'Eumènes était sur ses gardes, fit reposer ses troupes pour qu'elles ne fussent pas exposées à combattre, harassées de fatigue, contre des troupes fraîches. Pendant ce temps là l'armée d'Eumènes se rassemblait de toutes parts. Antigone fut bientôt instruit du stratagême d'Eumènes; il résolut néanmoins de lui livrer la bataille. La cavalerie d'Eumènes eut quelque désavantage par la lâcheté de Peucestes qui l'abandonna au fort de la mêlée. La phalange, grâce à la valeur des argyraspides, remporta une victoire complète. Mais Antigone, à la tête de sa cavalerie, avait profité de son avantage pour s'emparer des bagages de l'ennemi, avec lesquels se trouvaient les femmes, les enfants, les familles des argyraspides, et leurs richesses qui étaient fort considérables. Ils les firent redemander à Antigone, qui dit qu'il les leur rendrait, s'ils voulaient lui livrer Eumènes. Ils eurent la lâcheté d'y consentir; et, s'étant jetés sur lui, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et le remirent à Nicanor qu'Antigone avait envoyé à cet effet. Antigone ne voulut pas le voir, sans doute parce qu'il avait honte de la trahison qui l'avait mis en son pouvoir. Il fut plusieurs jours à se décider sur ce qu'il en ferait: Démétrius, son fils, le pressait vivement de lui laisser la vie; mais les autres généraux, qui redoutaient les talents d'Eumènes et le crédit qu'il pourrait acquérir sur Antigone, demandèrent hautement sa mort. On résolut d'abord de le laisser mourir de faim; mais, au bout de trois jours, l'armée ayant été obligée de changer de campement, on le fit égorger, l'an 315 avant Jésus-Christ. Il n'avait que quarante-quatre ans. Rien ne fait mieux son éloge que la conduite que tinrent après sa mort les autres généraux. Tant qu'il avait vécu, ils avaient toujours l'air d'agir au nom des enfants d'Alexandre et comme leurs lieutenants; mais lorsqu'ils furent délivrés de la crainte que leur inspirait sa valeur et sa fidélité, ils firent mourir Olympias, les jeunes rois et leurs mères, et prirent eux-mêmes le titre de rois. C—R.

EUMENES, roi de Pergame, était fils d'un autre Eumènes, frère de Philethère. Son oncle lui laissa, en mourant, le gouvernement de Pergame. Eumènes étendit les limites de ses états, par les guerres qu'il fit à Antiochus Soter et à Antiochus Hiérax. Il mourut des suites de l'ivresse, après un règne de vingt-deux ans. Il n'avait jamais pris le titre de roi. Il ne laissa point d'enfants, et eut pour successeur Attale, son cousin. — EUMENES II, fils d'Attale I, monta sur le trône de Pergame, après la mort de son père, l'an 197 av. J.-C. Il avait trois frères, qui vécurent dans la plus grande union avec lui et avec Apollonis leur mère (*voy.* APOLLONIS). Dans le commencement de son règne, Antiochus III, ou le Grand, lui offrit une de ses filles en mariage;

il la refusa, et Attale son frère en paraissant surpris, il lui dit que tout annonçait qu'Antiochus allait faire la guerre aux Romains; qu'il ne doutait pas que ceux-ci ne fussent vainqueurs; qu'alors la possession de ses états lui serait conservée; si, au contraire, ajouta-t-il, Antiochus avait l'avantage, il me traiterait en vassal, quoique son beau-frère. Il eut tout lieu de s'applaudir de sa prudence, les Romains, à qui il rendit de grands services dans cette guerre, ayant accru considérablement ses états aux dépens de ceux d'Antiochus. Il fut ensuite successivement attaqué par Prusias; roi de Bythinie, et par Pharnace, roi du Pont; mais les Romains, qui étaient alors très puissants, obligèrent ces princes de faire la paix avec lui. Persée, roi de Macédoine, s'était allié, par un double mariage, avec Prusias; Eumènes chercha à pénétrer leurs projets, et ayant aperçu des préparatifs de guerre, il se rendit lui même à Rome, pour en avertir le sénat. Il voulut, en revenant, aller offrir un sacrifice dans le temple de Delphes; des gens apostés par Persée, et qui du haut des montagnes l'attendaient sur la route, firent rouler des pierres, et le laissèrent pour mort. Ses amis l'ayant enlevé, l'emportèrent à Egine, où il se fit guérir. Mais comme il n'avait point fait connaître le lieu de sa retraite, dans la crainte, sans doute, que Persée ne le fît attaquer de nouveau, le bruit de sa mort s'étant répandu, Attale, son frère, prit les rênes du gouvernement, et épousa Stratonice, sa femme. Eumènes ayant reparu bientôt après, Attale reprit sa place parmi les gardes, et alla au-devant de lui. Eumènes, en le voyant, lui dit un vers grec, dont le sens est: *Avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort,* Il ne lui fit pas d'autres reproches, et la bonne intelligence ne fut point troublée entre les deux frères. Eumènes donna encore des secours aux Romains, dans la guerre contre Persée. Il mourut l'an 139 av. J.-C., après avoir régné trente-huit ans. Il eut pour successeur Attale II, son frère. C—R.

EUNAPE, naquit à Sardes, dans le 4e. siècle de l'ère chrétienne. Quoique le christianisme fût alors la religion dominante, Eunape fut élevé dans la religion païenne. Il eut pour premier maître le sophiste Chrysanthe, son compatriote et son parent. A seize ans, il partit pour Athènes, séduit par la grande réputation de Prohérésius, dont les leçons attiraient toute la jeunesse de la Grèce et de l'Asie. Par le conseil de Chrysanthe, Eunape écrivit, sous le titre des *Vies des philosophes et des sophistes*, l'histoire abrégée des éclectiques, des médecins, des orateurs, dont il avait été le contemporain, ou qui avaient vécu peu de temps avant lui. Cet ouvrage nous est parvenu. Il est loin de la perfection; le style en est affecté; et les opinions philosophiques et religieuses de l'auteur sont si vives et si passionnées, que l'on peut, en plus d'un endroit, soupçonner sa bonne foi et son impartialité. Malgré ces défauts, les Vies d'Eunape sont d'une grande importance pour l'histoire philosophique et littéraire. Il y aurait, sans elles, dans l'histoire de l'éclectisme, une immense lacune. Nous n'en avons point encore de bonne édition, et peut-être n'y en aura-t-il jamais, parce que le texte est fort mutilé, et les manuscrits fort rares. L'édition de J^er^. Commelin (1596, in-8°.), est, jusqu'à présent, la plus satisfaisante. Eunape avait composé une histoire de son temps, qui malheureusement

est perdue. On avait cru autrefois qu'elle existait dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de St.-Marc; mais il paraît que l'on s'était trompé. Cette Histoire, qui s'étendait depuis Claude II jusqu'aux fils de Théodose, était, comme les *Vies des sophistes*, écrite avec peu de mesure. Païen zélé, et platonicien enthousiaste, Eunape avait loué Julien avec excès, et déchiré Constantin et les empereurs chrétiens : c'est au moins ce que dit Photius. Il est possible qu'Eunape eût passé les bornes et manqué de justice; mais les panégyristes de Constantin et les détracteurs de Julien, qui nous sont parvenus, sont eux-mêmes fort peu modérés. La saine critique eût peut-être trouvé la vérité entre ces deux extrêmes. Il nous reste quelques fragments de l'Histoire d'Eunape, dans le *Lexique* de Suidas; elle a servi de fond à celle de Zosime. B—ss.

EUNOME, né dans un village de la Cappadoce, et fils d'un laboureur, se trouvant sans fortune, exerça le métier d'écrivain pour le public, et se fit ensuite maître d'école. Las de fonctions mercenaires, qui s'accommodaient mal avec son ambition, il vint à Alexandrie, espérant trouver plus de ressources dans une grande ville. Il se mit sous la discipline d'Aëtius, arien déclaré, devint son secrétaire, et embrassa ses erreurs. Aëtius était un sophiste subtil. Il avait fait de la dialectique son étude favorite, et était devenu un intrépide disputeur. Eunome fit, sous un tel maître, les progrès qu'on devait en attendre. Étant venu à Antioche avec Aëtius, ils virent Eudoxe, qui en était évêque, et qui, à la prière d'Aëtius, son ami, ordonna Eunome diacre. Celui-ci, par reconnaissance, se chargea d'aller à la cour défendre Eudoxe contre Basile d'Ancyre, semi-arien, qui était venu l'y dénoncer, en son nom et au nom de son parti. Vers 360, le même Eudoxe ordonna Eunome évêque de Cyzique; mais comme l'empereur favorisait les semi-ariens, il lui conseilla de celer sa doctrine. Il faut que ce conseil n'ait pas été suivi ; car Eudoxe fut obligé de condamner Eunome, et de le déposer. Il paraît que, par la suite, Eunome se sépara d'Eudoxe, et professa d'autres principes qui n'étaient pas moins erronés. Il soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons; il niait que le Fils de Dieu se fût uni à l'humanité; il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés au nom de la Sainte-Trinité; il condamnait le culte des Martyrs, regardait leurs miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on rendît des honneurs aux reliques. Au faste et à l'orgueil d'un sophiste, il joignait l'impiété et les blasphêmes. Esprit turbulent et perturbateur, il se fit successivement exiler, en Mauritanie, à Naxos, et à Palmyride. Tout son savoir consistait dans des mots et des arguties. Il connaissait peu, et n'entendait point l'Écriture sainte. Il composa sept livres de Commentaires sur l'*Epitre* de St. Paul aux Romains. Tout ce travail n'aboutit qu'à prouver qu'il n'en avait pas compris le sens. Ses autres écrits n'étaient pas mieux conçus. S. Basile nous a laissé cinq livres contre Eunome; les deux Grégoire, de Nazianze et de Nysse, l'ont aussi réfuté. Cet hérésiarque vivait encore au temps de S. Jérôme. Il mourut, dans le lieu de sa naissance, où il avait été obligé de se retirer. Ses disciples furent nommés *Eunomiens*. Ils étaient détestés même des ariens, quoique les mêmes impiétés leur fussent communes. Gratien proscrivit leur doctrine par un édit.

L—y.

EUPATOR, roi du Bosphore Cimmérien, est peu connu dans l'histoire, quoique ses médailles nous attestent qu'il régna plus de quinze ans, c'est-à-dire, depuis 452 jusqu'en 467 de l'ère du Bosphore (156 à 171 de l'ère chrétienne). Le peu de mots que nous ont laissé Lucien et Capitolin ne nous donnent que des indications bien légères sur le règne de ce prince. Il paraît qu'après la mort de Cotys II, Eupator voulut faire valoir ses droits au royaume, mais que ce fut Rheméthalces qui l'emporta; car nous avons des médailles de ce dernier au revers d'Adrien. Après la mort de cet empereur, Eupator renouvela ses prétentions. Antonin, juge des différents qui existaient entre Rheméthalces et lui, ordonna que le premier serait remis en possession de ses états. Cary a fort habilement rétabli un passage de Capitolin qui se rapporte à cette circonstance. Lucien, dans la *Vie d'Alexandre le faux prophète*, fait mention des ambassadeurs d'Eupator, qui portaient le tribut d'usage à l'empereur. Ce fut donc après la mort de Rheméthalces qu'il fut reconnu roi. Ses médailles se trouvent frappées au revers d'Antonin, et ensuite de Marc-Aurèle, suivant l'usage des rois du Bosphore. T—N.

EUPHEMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice d'Orient, naquit chez les barbares, d'un père et d'une mère esclaves; élevée dans la même condition, sous le nom de *Lupicine*, elle fut vendue à un Romain de basse extraction, qui habitait à Bédériane, dans les campagnes de Thrace; devint bientôt sa concubine, et ensuite sa femme. La fortune destinait cet homme obscur au trône de Constantinople: il y monta en 518, sous le nom de *Justin I*; et fit couronner Lupicine, sous celui d'*Euphémie*, qu'elle porta toujours depuis; mais elle ne put quitter aussi facilement le ton grossier, fruit de sa basse extraction; elle connut cependant assez la dignité du trône, pour s'opposer à l'union de Justinien avec Théodora; et, tant qu'elle vécut, elle empêcha ce mariage honteux. Elle mourut avant Justin, mais on ignore en quelle année. Il ne paraît pas qu'elle ait eu d'enfants. On a des médailles en or à l'effigie de cette princesse; elles sont assez rares. L.—S—E.

EUPHEMIUS, rebelle, commandait dans une ville de Sicile, sous le règne de l'empereur Michel-le-Bègue, en 825. Epris d'une jeune religieuse, il crut pouvoir impunément imiter l'exemple de son souverain (*voy.* MICHEL-LE-BEGUE). Il enleva sa maîtresse avec violence, et l'épousa. Les frères de cette fille allèrent à Constantinople demander justice de cet attentat. Michel ordonna au gouverneur de Sicile de poursuivre Euphémius, et de lui faire couper le nez. Le coupable, instruit de cet ordre, fit d'abord une résistance assez vive, à l'aide des troupes qu'il commandait; mais bientôt, craignant d'être trahi, ou forcé de se rendre, il s'enfuit en Afrique, près du calife Ziadet-Allah, auquel il promit de le rendre maître de la Sicile, s'il voulait lui donner des troupes et le titre d'empereur. Le Sarrazin y consentit, équipa cent navires, et en donna le commandement à Euphémius. A la tête de ces secours, celui-ci vole en Sicile, remporte plusieurs avantages, et se présente devant Syracuse, dont il exhorte les habitants à le reconnaître, et à ne pas attirer sur leur ville les maux de la guerre. Deux frères Syracusains, indignés de sa conduite, sortirent des murs en ce moment, et s'approchèrent de lui avec une contenance respectueuse; en

l'abordant, ils le saluèrent du nom d'empereur; mais tandis qu'Euphémius, charmé de ces hommages, embrassait l'un d'eux, l'autre, le saisissant par les cheveux, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Les suites de sa révolte n'en furent pas moins funestes; et les Sarrasins se rendirent successivement maîtres de toute l'île et d'une partie de l'Italie. L.—S—E.

EUPHORBUS, médecin, frère d'Antoine Musa, qui vivait à Rome du temps d'Auguste, fut médecin du roi Juba; et ce prince, qui était très instruit pour son temps en histoire naturelle, ayant eu connaissance d'une plante à laquelle on venait de découvrir de très grandes propriétés, lui donna le nom d'*Euphorbia*, en l'honneur de son médecin, et composa un livre à ce sujet: c'est ce que rapportent Pline et Galien. On pourrait penser que ce fut Euphorbus lui-même qui découvrit les vertus de cette plante, et en fit usage le premier. Par là, il aurait mérité cette espèce d'honneur, dont on n'a que peu d'exemples chez les anciens, mais qui est devenu très commun chez les modernes. Saumaise a attaqué cette dédicace, en citant un auteur plus ancien, où il est question de l'Euphorbe: c'est dans une épigramme où Méléagre compare les poëmes d'Archiloque à l'épine d'Euphorbe. Il est certain que Dioscorides, qui décrit l'Euphorbe, ne parle pas de l'origine de son nom; et l'on sait d'ailleurs que les anciens aimaient à rapporter les noms dont ils ne connaissaient pas l'origine, à des personnages auxquels ils en attribuaient la découverte. C'est ainsi que Pline rapporte l'*artemisia* à la célèbre reine de Carie, quoique ce nom soit beaucoup plus ancien qu'elle. Au surplus, il parait qu'Euphorbe fut un habile médecin. Il avait laissé un traité *Peri opon* qui ne nous est pas parvenu. Son nom est resté à un genre fort nombreux, qui comprend les tithymales, plantes souvent dangereuses, et devient le chef d'une famille répandue sous toutes les latitudes. D—P—s.

EUPHORION, naquit à Chalcis, ville de l'île d'Eubée, dans la 126e. olympiade. Il fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et composa beaucoup d'ouvrages en vers et en prose. Les anciens citent sa *Mopsopie*, poëme où il avait traité des origines de l'Attique; sa *Chiliade*, recueil d'oracles rendus dans un espace de mille ans, et que l'évènement avait confirmés; son *Hésiode*, composition épique; ses *Elégies;* ses écrits sur l'Agriculture, sur les jeux Isthmiques, sur les poètes lyriques, etc. Euphorion était un poète savant, affectant l'érudition et l'obscurité, recherchant, à la manière de Nicandre, de Callimaque, de Lycophron, les mots rares et difficiles. « Les poésies d'Euphorion, » les *Causes* de Callimaque, l'*Alexandra* de Lycophron sont, » dit S. Clément d'Alexandrie, un » sujet d'exercice pour les grammairiens.--Euphorion est trop obscur, dit quelque part Cicéron. » Du temps de Cicéron, il était fort à la mode. Sous Auguste, cette mode durait encore; Gallus l'imita, le traduisit. Sous Tibère ce ne fut plus une mode, mais une vogue. Tibère, qui faisait l'érudit et composait des vers grecs, imitait de préférence Euphorion, Rhianus et Parthénius. Il fit placer les livres et les images de ses poètes favoris dans les bibliothèques publiques; et comme les goûts du souverain, même quand ce souverain est Tibère, trouvent toujours des approbateurs, la plupart des sa-

vants prirent ces trois auteurs pour objets de leurs travaux, et dédièrent à l'empereur un grand nombre de scholies et de commentaires, où il y avait sans doute autant de bassesse que d'érudition. Tout est perdu, et le texte et les notes, sauf quelques vers, quelques mots détachés et deux épigrammes entières, qui font aujourd'hui partie de l'anthologie grecque. B—ss.

EUPHRAEUS, nommé mal à propos *Euphrates* dans un Dictionnaire moderne, était d'Orée dans l'Eubée. Il fut l'un des disciples de Platon. S'étant rendu ensuite à la cour de Perdiccas, frère aîné de Philippe et roi de Macédoine, il gagna sa confiance au point que ce prince se dirigeait entièrement par ses conseils; il lui laissait même le choix de ses convives, et Euphraeus n'admettait à la table du prince que ceux qui cultivaient la philosophie et la géométrie. Après la mort de Perdiccas, Euphraeus retourna dans sa patrie, où il se mit à la tête du parti opposé à Philippe, fils d'Amyntas, qui était devenu roi de Macédoine. Les amis de ce prince trouvèrent le moyen de soulever le peuple contre lui, et le firent mettre en prison. Bientôt après l'armée de Philippe s'approcha des murs d'Orée, et Euphraeus ne voulant pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'égorgea lui-même; c'est au moins ce que dit Démosthènes, et comme il était contemporain il est plus croyable que les auteurs d'après lesquels Athénée prétend qu'Euphraeus fut mis à mort par les ordres de Parmenion. C—R.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, un des plus grands artistes grecs, florissait dans la 104e. olympiade, 364 ans avant J.-C. On le surnomma l'Isthmien en raison de la situation de Corinthe sa patrie; cependant Pline le range parmi les peintres athéniens, d'où l'on peut conclure qu'il exerça ses talents et qu'il établit son école dans Athènes. En effet Nicias, son élève le plus célèbre, était de cette ville, et les plus beaux ouvrages d'Euphranor représentaient des divinités ou des héros chers aux Athéniens; il avait étudié avec le même soin la théorie et la pratique de son art, et l'on doit regretter les ouvrages qu'il avait composés sur la couleur et sur l'ordonnance des tableaux. Admirable dans tous les genres, il travaillait également le marbre et le bronze; diligent et soigneux plus qu'aucun autre artiste, il produisit une foule de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on comptait des colosses, des tableaux exquis et des vases parfaitement ciselés. Il sut le premier donner aux figures des héros la dignité et le caractère convenables; mais on lui reprochait de faire en général les têtes et les articulations trop fortes en proportion du corps. Chargé par les Athéniens de peindre les douze grands dieux, il donna à son Neptune un si grand caractère qu'il fut forcé de rester au-dessous, même dans la figure de Jupiter. Il concourut avec Parrhasius pour une figure de Thésée; et comme son coloris était plus sévère et plus vigoureux que celui de son rival, « Parrhasius, dit-il, a peint un Thé« sée qu'il a nourri de roses, le « mien est nourri de chair vive. » Outre les tableaux dont nous avons parlé, on comptait encore au nombre des chefs-d'œuvre d'Euphranor le Combat de la cavalerie athénienne à Mantinée, les figures de Thésée avec la démocratie et le peuple personifiés, une Junon remarquable surtout par sa chevelure, Apollon Pa-

troïs, Ulysse contrefaisant l'insensé; c'était pour les Ephésiens qu'il avait fait cet ouvrage. Pausanias après avoir décrit un de ces tableaux semble ajouter comme un dernier éloge « et le grand peintre qui l'a fait » c'est Euphranor. » Plutarque dit que la bataille de Mantinée avait le caractère d'une inspiration divine. » Les sculptures d'Euphranor n'ont pas reçu de moindres éloges; les principales étaient un Pâris que les Grecs ne se lassaient pas d'admirer, et dans lequel on reconnaissait tout à la fois le Juge des trois Déesses, l'Amant d'Helène et le Guerrier qui trancha les jours d'Achille; une Minerve qui depuis fut apportée à Rome, et que Q. Luctatius Catulus dédia dans le Capitole, d'où elle prit le surnom de Catulienne; une Latone venant de donner le jour à Diane et à Apollon qu'elle tenait dans ses bras; ce groupe fut placé à Rome dans le temple de la Concorde; des chars à deux et à quatre chevaux, les figures colossales de la Grèce et de la Vertu, celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges et une statue de Vulcain. Euphranor laissa plusieurs élèves habiles, Antidote, qui fut maître de Micon d'Athènes, Carmanides et Léonides d'Anthédonie. L—S—E.

EUPHRATAS, ou EUPHRATES, évêque de Cologne au 4. siècle, fut, si l'on en croit les Actes d'un concile de Cologne que l'on prétend avoir été tenu en 346, déposé dans cette assemblée parce qu'il suivait les erreurs de Photin, et niait la divinité de J.-C. Ce qui néanmoins jette de l'incertitude sur la vérité de ces faits, c'est qu'en 347, tout au plus un an après, un Euphratas de Cologne assistait au concile de Sardique, et y était même assez considéré. Il n'est pas croyable que Euphratas dont S. Athanase parle si honorablement, ait été déposé un an auparavant pour hérésie, et trouvé si coupable que, selon Valentin d'Arras, il n'était pas même digne d'être admis à la communion laïque. Pour concilier des faits aussi opposés quelques écrivains prétendent que le concile de Cologne où Euphratas est dit avoir été condamné, n'a jamais existé. Les anciens historiens n'en font aucune mention, et parmi les évêques qui ont souscrit ces actes on trouve des noms ou qui ne se rencontrent point dans le catalogue des églises, ou qui ne cadrent point avec l'époque à laquelle on dit que ce concile s'est tenu. Le P. Pagi, commentateur de Baronius, tranche la difficulté en reconnaissant deux évêques du nom d'Euphratas qui ont occupé successivement le siége de Cologne, et dont le premier, qui était hérétique et a été déposé, ne doit pas être confondu avec l'Euphratas du concile de Sardique, député vers l'empereur Constance, loué par S. Athanase, et duquel la sainteté et l'orthodoxie n'ont jamais été suspectées. L—Y.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le jeune, qui en fait dans une de ses lettres l'éloge le plus magnifique. Il fut aussi lié avec Dion Chrysostôme et Apollonius de Tyane; mais il se brouilla avec ce dernier, sans doute parce qu'il ne voulut pas croire à ses prestiges, et depuis ce temps-là Apollonius ne laissa passer aucune occasion de le déchirer. Il a été imité par Philostrate, l'auteur de sa vie; mais on s'en rapportera plutôt à Pline ou Epictète, qui le citent avec éloge. Euphrates fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien. Parvenu à un âge très avancé, et se voyant attaqué

d'une maladie incurable, il obtint de ce prince la permission de se délivrer de la vie, ce qu'il fit en prenant du poison. C—R.

EUPHROSYNE, impératrice d'Orient, surnommée *Ducène*, à cause de l'alliance de son aïeul avec une princesse de la maison des Ducas, était femme d'Alexis III, et fut un des principaux mobiles de la conjuration qui, en 1195, fit monter ce prince sur le trône, à la place de son frère Isaac l'Ange (*Voyez* ALEXIS III et ISAAC L'ANGE), Euphrosyne était loin cependant d'avoir pour elle la faveur publique. Ses mœurs décriées, son ambition, son audace, ses dilapidations la faisaient mépriser et craindre; mais son courage, sa fermeté, son éloquence, sa beauté, lui donnaient de grands avantages dont elle se servit pour monter au rang suprême et pour s'y faire un pouvoir absolu. La faiblesse d'Alexis ne lui disputa aucun droit; mais l'empire était morcelé par des guerres intestines et étrangères, et les troubles renaissaient sans cesse, dans une cour faible et dissolue. En 1198, il se forma une conjuration contre Euphrosyne; les grands l'accusèrent auprès d'Alexis d'entretenir des relations criminelles avec un jeune courtisan nommé Vatace. L'empereur le fit massacrer, et Euphrosyne fut reléguée dans un couvent : elle en sortit au bout de six mois, reparut à la cour et y reprit son crédit. En 1200, sa conduite ferme et vigilante maintint Constantinople dans le devoir pendant l'absence d'Alexis, occupé à repousser des irruptions sans cesse renouvelées; mais l'orgueil de cette princesse s'en accrut au point qu'il parut la priver de tout jugement. Vêtue en homme et armée, elle se livrait aux exercices les plus violents; elle s'entourait de magiciens, se plongeait dans leurs ténébreux mystères, et exerçait des pratiques superstitieuses et ridicules qui lui attiraient le mépris public. On la vit un jour faire fouetter, en grand appareil, une statue d'Hercule, chef-d'œuvre de l'antiquité. Ses travers, et la lâche conduite d'Alexis, remplissaient l'empire de désordres; les révoltes renaissaient à tout moment jusque dans l'enceinte du palais; enfin la cinquième croisade vint terminer ce déplorable règne. Les croisés attaquèrent Constantinople en 1203. Alexis s'échappa à la faveur de la nuit, abandonnant Euphrosyne à la merci d'Isaac l'Ange, qu'on replaça sur le trône. Euphrosyne passa bientôt sous la puissance de l'usurpateur Alexis V, Murzuphle, qui, forcé à son tour de fuir de Constantinople en 1204, emmena la princesse et sa fille qu'il avait épousée. Euphrosyne rejoignit son époux à Mosynople en Thrace. Tous deux furent réduits bientôt à implorer la clémence de Boniface, marquis de Montferrat, qui les envoya dans ses états. Euphrosyne y resta jusqu'après la mort du marquis; elle eut la douleur de voir échouer les tentatives qu'Alexis forma, en 1210, pour remonter sur le trône. Quelques années après elle mourut à Larta en Epire. L—S—E.

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait, au rapport de Saxius, vers la 85e. olympiade, et 435 avant J. C. Fidèle imitateur de Cratinus, il appartient comme lui à la *vieille* comédie, et avait à peine dix-sept ans lorsqu'il commença à donner ses pièces; elles sont au nombre de dix-sept, d'après le calcul de Suidas; et sept, suivant le même auteur, ou neuf, selon quelques autres, obtinrent l'honneur du triomphe. On rapporte

que s'étant permis de parler d'Alcibiade avec un peu trop de licence dans une de ses comédies, l'offensé tira du poëte satirique une vengeance qui parait bien indigne d'un aussi grand homme. Eupolis servait en qualité de simple soldat dans l'armée navale que commandait Alcibiade; ce général le fit, dit-on, attacher au bout d'une longue corde, plonger et replonger à plusieurs reprises dans la mer, afin, ajoute la même chronique, d'apprendre aux poètes d'Athènes à se montrer désormais plus circonspects. Quoi qu'il en soit de cette historiette et du dégré de confiance qu'elle peut mériter, la fin déplorable de notre poète a pu sans doute y donner lieu. Il périt, en effet, dans l'Hellespont, à la suite d'un combat naval, dans la guerre contre les Lacédémoniens. C'est à cette époque, et à cette fâcheuse circonstance, que l'on reporte le motif et l'origine du décret des Athéniens qui fermait aux poètes la carrière des armes. Cicéron réfute pleinement, et d'après le témoignage d'Eratosthènes, la fable que nous avons rapportée; et une pareille autorité nous dispense d'en citer d'autres. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'histoire merveilleuse du chien dont Augeas d'Eleusine avait fait présent à Eupolis, et dont Elien (*Hist. Var.*, Lib. X, chap 41) rapporte des traits si surprenants de dévouement et de fidélité: celui, entre autres, de s'être laissé périr de faim et de douleur sur le tombeau de son maître. L'héroïsme du chien contredirait un peu, il est vrai, le naufrage d'Eupolis, mais donnerait quelque poids à la tradition qui fait mourir notre poète la première nuit de ses nôces. Il résulte de ces étranges contradictions que nous ne savons, au sujet d'Eupolis, rien de bien positif; et que la conformité de nom et le défaut de documents certains ont fréquemment entraîné les savants dans de singulières méprises. Il nous reste quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, dans Pollux, et dans le scholiaste d'Aristophane.

A—D—R.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sicyone, florissait vers la 104e. olympiade, 364 ans avant J.-C. Emule et contemporain de Zeuxis, de Timanthe, d'Androcydes et de Parrhasius, il fut regardé comme l'un des plus grands peintres que la Grèce ait produits, et sa réputation fut telle que de ce moment on divisa en trois les écoles de peinture, qui précédemment n'étaient désignées que sous les deux noms d'Asiatique et de Helladique, et qui depuis furent appelées écoles de Sicyone, d'Athènes et d'Ionie. Eupompe compta bientôt parmi ses disciples Pamphile, qui fut maître d'Apelles. On lui demandait un jour quel était celui de ses prédécesseurs qu'il avait cherché à imiter; il en nomma un grand nombre, et ajouta : « Ce n'est pas un ar» tiste, mais c'est la nature qu'il faut » copier. » Un de ses ouvrages les plus remarquables représentait un Grec vainqueur aux jeux gymniques.

L—S—E.

EURENIUS (JEAN), archidiacre dans la province d'Angermanie, en Suède, né en 1688, mort en 1751. Outre la théologie, il cultiva la poésie latine, l'histoire et la philologie. On a de lui : *Grammatica et Syntaxis*, 1733, et un ouvrage très savant, intitulé : *Atlantica orientalis*, qui parut en 1751, à Strengnes, avec une préface de P. Fr. Liunberg.

C—AU.

EURIC ou EVARIC, 7e. roi des Visigoths, fit poignarder son frère Théodoric, à Toulouse, fut proclamé

roi à sa place en 465, et s'empara d'une partie des Gaules, à la tête d'une armée nombreuse; mais il échoua devant la ville de Bourges. En habile politique, Euric profita du moment où les Romains, divisés, avaient peu de troupes en Espagne, pour passer les Pyrénées; il surprit Pampelune et Sarragosse, mais Tarragone ne lui ouvrit ses portes qu'après un long siége: le vainqueur, irrité, la fit raser entièrement. Les habitants de cette partie de l'Espagne se réunirent envain pour s'opposer à l'irruption des Goths; ils furent vaincus en bataille rangée. Maître de la Catalogne et de Valence, Euric poursuivit sa marche victorieuse, et entra en Andalousie par Carthagène. Toute l'Espagne se soumit, à l'exception de la Galice, occupée par les Suèves. L'ambition d'Euric ne fit qu'augmenter avec sa puissance; il repassa les Pyrénées, ravagea de nouveau la Gaule, prit Bourges et Clermont. Devenu le plus puissant monarque de l'Europe, il vit arriver à sa cour des ambassadeurs de toutes les nations pour solliciter son appui, et il contraignit Odoacre, qui occupait alors le trône des derniers Césars, de lui abandonner ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Fier de ce nouveau titre, le monarque visigoth entra en Provence à la tête de cent mille hommes, prit Marseille, Arles et toutes les villes des bords du Rhône. Euric défit aussi les Bourguignons; il mourut à Arles en 484, douze années après avoir conquis l'Espagne. Ce prince fut le plus grand guerrier de son siècle; il sut plus que vaincre, il sut régner: aux anciennes lois dont il fit un recueil, il en ajouta de nouvelles, et fit connaître à ses sujets les douceurs de la civilisation. Telle fut son influence sur les princes de son temps, que le roi de Perse eut recours à la sagesse de ses conseils, et que Rome, si long-temps l'arbitre du monde, fut trop heureuse de se concilier sa faveur. Euric avait embrassé l'arianisme, et on lui reproche d'avoir persécuté les catholiques qui suivaient les décisions du concile de Nicée. B—P.

EURIPIDE, fils de Mnésarque, et l'un des plus grands poètes qui aient illustré la scène tragique, naquit la première année de la 75e. olympiade, 480 ans avant J.-C. Clito, sa mère, dont les uns ont fait une marchande d'herbes, et les autres une personne de qualité, était enceinte de lui lorsque l'invasion dont Xercès menaçait la Grèce, força les Athéniens d'abandonner leur ville. Mnésarque et sa famille se réfugièrent à Salamine, et ce fut là que naquit leur fils, le jour même où les Grecs remportèrent, vers l'embouchure de l'*Euripe*, cette victoire à jamais mémorable, prélude et gage de celle de Salamine, qui assura pour long-temps l'indépendance de la Grèce. Cette circonstance glorieuse valut au jeune fils de Mnésarque le surnom d'*Euripide*, devenu, depuis, si justement célèbre. Tout semblait se réunir pour annoncer les hautes destinées qui l'attendaient: son père ayant consulté l'oracle, pendant la grossesse de sa mère, en reçut cette réponse: « Mnésarque, il te » naîtra un fils, qui sera pour la Grèce » et pour le monde entier un objet » d'admiration, et le laurier sacré » ombragera plus d'une fois son front » vainqueur. » Mnésarque en conclut, dit Aulugelle, que l'oracle désignait par là les victoires que son fils remporterait un jour aux jeux olympiques. Il dirigea donc sa première éducation vers ce but, et ne négligea rien pour faire d'Euripide un athlète

fameux. Le succès justifia les peines qu'il s'était données lui-même pour l'instruire dans la gymnastique; et, admis au nombre des combattants, le jeune Euripide fut couronné, en effet, aux jeux célébrés en l'honneur de Thésée et de Cérès; mais cette vocation n'étant pas la sienne, Euripide se dégoûta bientôt du métier d'athlète pour s'adonner à la peinture. Il étudia ensuite l'éloquence sous Prodicus de Chio, et la philosophie sous Anaxagore : quelques-uns même, Clément d'Alexandrie et Eusèbe entr'autres, lui donnent Socrate pour maître; mais cette opinion, réfutée par la seule différence des âges (Socrate était de treize ans plus jeune qu'Euripide), a été solidement combattue par Bayle, dans son article *Euripide*. Le fait est, qu'effrayé des persécutions dont Anaxagore avait été l'objet, et même la victime, Euripide renonça à la philosophie pour se livrer au théâtre; il avait alors dix-huit ans, et Socrate cinq seulement. On s'aperçoit aisément, en lisant les ouvrages de notre poète, des progrès qu'il avait faits en éloquence et en philosophie; aussi Quintilien en recommande-t-il expressément la lecture à son jeune orateur; et Aristote l'appelle *le plus tragique* des poètes, parce qu'il le trouve le plus moral et le plus utile. Voilà pourquoi, sans doute, Socrate, qui allait rarement au théâtre, n'y manquait point, lorsqu'on donnait les pièces d'Euripide. Cependant, si l'on en croit Varron, cité par Aulugelle (Liv. 17, Ch. 4), des nombreux ouvrages que ce poète avait composés, cinq seulement furent couronnés; et ce qu'il y a de pire, c'est que les prix furent accordés le plus souvent à des rivaux indignes d'une pareille concurrence. Élien cite entr'autres (Var. Hist., Liv. 2, Ch. 8) un certain Xénocrate, et s'indigne de la préférence qu'il obtint sur Euripide. L'espèce d'affectation que l'on a cru remarquer en lui à décrier les femmes, dans la plupart de ses pièces, a donné de son caractère une idée peu favorable, et fait naître même des soupçons fâcheux sur la pureté de ses mœurs; mais ces imputations calomnieuses, heureusement dénuées de preuves authentiques, souvent même détruites par des accusations contraires, ne portèrent aucune atteinte réelle à la réputation de ce grand poète. Il est possible d'ailleurs que, marié deux fois et deux fois malheureux dans son choix, la conduite de ses femmes lui ait donné cette disposition habituelle à voir dans le sexe entier les vices et les travers dont il avait eu sous les yeux des exemples particuliers. Ses chagrins domestiques, et l'éclat qu'il eut l'imprudence de leur donner, fournirent aux poètes comiques de son temps, et surtout à Aristophane, des armes dont ils abusèrent plus d'une fois, ce qui ne contribua pas sans doute à réconcilier Euripide avec les femmes; mais il était si peu leur ennemi par caractère, que Sophocle disait de lui : « Oui, il » les déteste dans ses tragédies, mais » il les aime et les recherche beau- » coup partout ailleurs. » Athénée, de qui nous tenons ce propos, assure positivement (Liv. 13) qu'Euripide était naturellement fort amoureux des femmes. S'il a d'ailleurs introduit quelquefois de grandes coupables sur la scène, il y a souvent aussi fait paraître avec avantage des héroïnes, à la vertu desquelles il rend hommage. On ignore l'époque précise et les motifs de sa retraite auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, dont la cour était alors l'asyle du goût et du savoir. Euripide y fut comblé d'hon-

neurs et élevé même, si l'on en croit George le Syncelle, au poste de ministre-d'état; mais tant d'égards et de déférences n'étaient pas sans objet de la part du souverain : il se flattait que le poète trouverait, dans le cours de son règne, quelque action digne d'être célébrée par lui. Euripide s'en défendit en homme d'esprit : « A Dieu » ne plaise, dit-il à Archélaüs, que » votre règne fournisse jamais la ma- » tière d'une tragédie! » Il en fournit cependant par le fait, car ce prince périt assassiné à la suite d'une conspiration, en grande partie formée par Décamnichus, l'un de ses courtisans, qu'il avait abandonné à la vengeance d'Euripide, pour un sujet, par lui-même, assez léger. Décamnichus avait dit au poète quelque chose de désobligeant sur la mauvaise odeur de son haleine; Archélaüs, irrité, remit à l'offensé le soin de punir l'outrage, et Euripide abusa, dit-on, de la permission (Aristot. *de Rep.*, Liv. 5, C. 10). La fin de ce grand poète fut aussi tragique que celle d'aucun des personnages qu'il ait jamais introduits sur la scène : se promenant un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces, ou le blessèrent du moins si dangereusement qu'il succomba peu de temps après; il avait environ soixante-seize ans. Au surplus, nous ne donnons ce fait que comme l'une des conjectures nombreuses hasardées sur la mort d'Euripide, par Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aulugelle, Erasme, Lefèvre, etc. Il mourut le jour même où Denys l'ancien *parvint à la tyrannie* (1), ce qui fit dire à Timée (*Plut. sympos.*, *Lib.* 8) que la fortune avait enlevé le plus habile imitateur des calamités tragiques, au moment même où elle en introduisait l'auteur sur la scène du monde. Archelaüs donna des regrets sincères à la perte de son poète chéri, fit rapporter son corps de Bormiscus à Pella, ordonna des obsèques magnifiques, auxquelles il assista en personne, et lui fit élever un monument chargé d'inscriptions honorables; monument qui, comme celui de Lycurgue, fut bientôt après renversé par la foudre (*Plut. in Lyc.*). A la nouvelle de la mort d'Euripide, Athènes fut plongée dans la consternation; Sophocle, son ami, son rival et enfin son ennemi, prit le deuil, et voulut que ses acteurs parussent sans couronne sur le théâtre. Le poète Philémon, dans une épigramme conservée par Thomas Magister, voudrait avancer le terme de ses jours, dans l'espoir de retrouver plutôt Euripide, son ami, chez les morts. Les Athéniens députèrent en Macédoine pour que les restes d'Euripide leur fussent rendus; mais Archélaüs voulut les garder; et, frustrés dans leur attente, les Athéniens lui dressèrent, sur le chemin de la ville au Pirée, un cénotaphe, qui existait encore du temps de Pausanias (Liv. 1, C. 2). A peine Euripide eut-il fermé les yeux, que son éternel ennemi, Aristophane, qui ne l'avait pas épargné de son vivant, dirigea contre lui une pièce toute entière, la comédie des *grenouilles*. Il y suppose que, dégoûté des pièces qui disputaient le prix dans ses fêtes, Bacchus descend aux enfers pour en ramener un bon poète; il y trouve la cour de Pluton fort agitée; il s'agit du trône de la tragédie, occupé par Eschyle : Euripide veut s'en emparer, et Sophocle,

(1) Nous suivons la correction proposée par Wesseling, dans le passage de Diodore cité par Plutarque : ἐγένετο pour ἐγεννήθη.

qui le cédait volontiers à Eschyle, s'apprête à le disputer à Euripide, dans le cas où ce dernier l'obtiendrait. Bacchus est pris pour juge, et se déclare en faveur d'Eschyle, qui demande, en sortant des enfers, que sa place soit remplie par Sophocle pendant son absence. Malgré les préventions de la haine, cette décision, conforme alors à l'opinion d'Athènes, est devenue, à peu de chose près, le jugement de la postérité sur ces trois grands tragiques. (*Voyez* ESCHYLE et SOPHOCLE.) Quant à ce qui concerne particulièrement Euripide, les critiques les plus célèbres, Denis d'Halycarnasse, Quintilien, etc., lui ont reproché, avec raison, plusieurs défauts qui en seront dans tous les temps, aux yeux du goût et de la raison : l'accumulation des sentences et des maximes, les digressions savantes, les disputes oiseuses, qui refroidissent l'intérêt et font languir le dialogue; l'embarras et l'invraisemblance de la plupart de ses plans; le peu d'art de ses expositions, faites le plus souvent dans des *prologues*, qui ne tiennent en rien au reste de la pièce, et par des personnages qui viennent froidement annoncer au spectateur le sujet et le plan de la tragédie; mais s'il n'y a qu'une voix sur ces défauts, il n'y en a qu'une aussi sur le mérite d'Euripide, considéré comme écrivain dramatique. C'est lui qui fixa vraiment la langue de la tragédie; sans avoir, dans son style, la hardiesse dithyrambique d'Eschyle, la pompe et la magnificence de Sophocle; sans retenir même aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie, il sut, dit avec Longin le docte Valckenaër, choisir et employer si habilement celles du langage ordinaire, que le mot le plus commun s'ennoblit par leur heureuse combinaison. C'est un trait de conformité avec notre grand Racine, si supérieur à Euripide lui-même dans les autres parties de son art. L'élégance, la clarté, l'harmonie continue, voilà les caractères du style des deux poètes, et c'est avec une extrême difficulté qu'ils faisaient, l'un et l'autre, ces vers si coulants et si faciles. Des quatre-vingt-quatre tragédies que le Catalogue de *Barnès* attribue à Euripide, dix-neuf seulement, et les cent trente-deux premiers vers de la vingtième (Danaë), sont parvenus jusqu'à nous. L'admiration des siècles a distingué : L'*Hécube*, les *Phéniciennes*, la *Médée*, l'*Alceste*, l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*, qui ont donné deux chefs-d'œuvre à la scène française, l'*Iphigénie* et la *Phèdre*, de Racine. Les anciens attribuent encore à notre poète : I. Un *Eloge* en vers d'Alcibiade, cité par Plutarque (Vie d'Alc.); II. des *Epigrammes*, dont une seule s'est conservée dans Athénée (Liv. 2, C. 19) et dans l'Anthologie; III. un *Eloge funèbre* de Nicias, de Démosthènes (le général) et des Athéniens qui avaient péri dans l'expédition de Sicile. Les peuples de cette contrée étaient si charmés des vers d'Euripide, que plusieurs soldats athéniens durent la liberté et la vie même à l'avantage de savoir et de réciter des fragments de ce poète; IV. des *Hymnes*, cités par Philostrate (*Vit. Soph. Lib.* 2); IV. des *Epîtres*, enfin, mais dont l'authenticité n'est pas démontrée pour tous les savants. Les principales éditions des tragédies d'Euripide sont : 1°. celle que Jean Lascaris publia à Florence, vers la fin du 14e. siècle; elle est en *capitales*, et ne contient que quatre pièces : *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste* et *Andromaque*; 2°. celle d'Alde, Venise,

1503, in-8°. : elle renferme dix-sept tragédies ; 3°. les Scholies grecques d'Ascensius, sur les sept premières pièces, parurent pour la première fois à Venise, in-8°., chez les Junte, 1534; 4°. l'édit. de Bâle, 1544, in-8°.; réimprimée en 1551 et 1554 : elle contient dix-huit pièces, y compris l'*Electre*, publiée alors par Victorius. Oporinus présida à cette édition, et s'applaudit, dans la préface, d'un grand nombre de corrections; 5°. celle de *Stiblinus*, avec sa version latine métrique, Bâle, in-f°., 1562; 6°. celle de *Canter*, Utrecht, et Anvers, chez Plantin, 1572; 7°. celle de Paul Etienne, Paris, 1602, in-4°. : elle réunit la version latine, les scholies grecques et les notes latines de Canter, Brodeau, Stiblinus et Æmilius Portus; 8°. celle de *Barnès*, in-f°., Cambridge, 1694 : cette édition a joui long-temps d'une grande réputation; mais son crédit a totalement baissé depuis que Valkenaer et Reiske en ont fait sentir l'insuffisance sous le rapport de la critique du texte; 9°. celle de *Musgrave*, 4 vol. grand in-4°., Oxford, 1778; 10°. celle qui fut commencée par *Morus* et achevée par *Beck*, in-4°., Leipzig, 1779-88 : c'est un Recueil incomplet de ce que Barnès, Musgrave, Heath, King et Valkenaer ont écrit sur Euripide; 11°. M. *Matthiæ* a déjà publié (Leipzig, 1813-14, in-8°.) les deux premiers volumes d'une édition complète dont il a revu la version latine et corrigé les scholies grecques sur d'anciens manuscrits. Il faut citer aussi les excellentes éditions partielles de l'Hécube, de l'Oreste, des Phéniciennes et de la Médee, par *Porson*, in-8°., Leipzig, 1807; des *Suppliantes* et des deux *Iphigénies*, par Markland; réimprimées depuis peu par les soins de M. Th. Gaisford, in-8°.; des *Héraclides*, par M. P. Elmsley, Oxford, 1813, in-8°.; de l'*Hécube*, des *Phéniciennes*, de l'*Hippolyte* et des *Bacchantes*, par Brunck, Strasbourg, 1780; de l'*Hippolyte* et des *Phéniciennes* par le célèbre Valckenaer, et surtout son précieux travail sur les *Fragments* des pièces perdues, in-4°., Leyde, 1768. Les tragédies d'Euripide ont été traduites en français, quelques-unes en totalité et d'autres par extraits seulement, par le P. Brumoy, dans son *Théâtre des Grecs*; M. Prévost, de Genève, a complété cette traduction, 4 vol. in-12, Paris, 1783, et son travail fait aujourd'hui partie de la nouvelle édition du Théâtre des Grecs, 13 vol. in-8°., Paris, 1785; il occupe les volumes 4 à 9 (1). Les Anglais ont deux traductions d'Euripide en vers ; celles de *Potter* et de *Woodhull*, mais elles sont, en général, peu estimées. On fait plus de cas de l'Euripide allemand de *Steinbrychel*, et de celui de M. *Bothe* en vers iambiques, 5 volumes in-8°., Berlin, 1800. Le célèbre *Wieland* a également traduit l'Ion et l'Hélène dans son *Museum atticum*. A. D. R.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres dans l'histoire de la Macédoine. La plus ancienne est la femme d'Amyntas, roi de Macédoine. Elle eut trois fils, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et une fille, nommée *Euryone*, qui fut mariée à Ptolémée-Alorites. Eurydice, étant devenue amoureuse de son gendre, voulut faire périr son époux ; mais son projet fut découvert par sa propre fille : et Amyntas lui pardonna, en consi-

(1) L'Iphigénie a été traduite en français par Thomas Sibillet, Paris, 1550, in-8.; l'Hécube, en rythme françoise, par Lazare Baif; Paris, Rob. Estienne, 1550, in-8.; l'Electre, par Larcher, Paris, 1750, in-12. M. Prevost de Genève a donné dans les Archives littéraires de l'Europe (1804 et 1805) plusieurs bonnes dissertations sur la philosophie d'Euripide. D. L.

dération des enfants qu'il avait d'elle. Ce prince étant mort vers l'an 371 av. J.-C., Ptolémée prit l'autorité, comme tuteur d'Alexandre. Pausanias, qui était de la famille royale, ayant en même temps élevé des prétentions au trône, et beaucoup de Macédoniens s'étant rangés dans son parti, Eurydice eut recours à Iphicrate, général athénien, qui se trouvait avec une armée vers Amphipolis; et ce général, ayant défait Pausanias, rétablit la tranquillité dans la Macédoine. Elle fut bientôt troublée de nouveau par l'ambition de Ptolémée, qui ne voulait pas rendre la couronne à Alexandre, l'aîné des fils d'Autipater; et il s'éleva une guerre qui fut terminée par Pélopidas, à qui Alexandre donna Philippe son frère en ôtage. Mais Eurydice, chez qui l'amour de la domination avait éteint tout sentiment naturel, fit mourir Alexandre; et Ptolémée, son complice, reprit l'autorité, comme tuteur de Perdiccas. Celui-ci, averti par la mort de son frère, se tint sur ses gardes, et trouva bientôt l'occasion de se défaire de Ptolémée-Alvrites. Il monta ensuite sur le trône; mais après cinq ans de règne, il fut tué dans un combat contre les Illyriens, l'an 360 avant Jésus-Christ. Justin attribue encore sa mort à Eurydice, ce qui pourrait faire conjecturer qu'elle était elle-même illyrienne, comme les autres Eurydices dont nous parlerons bientôt, et qu'irritée de voir l'autorité lui échapper, elle avait armé les Illyriens contre son propre fils. Le reste de son histoire nous est inconnu. C—R.

EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus, dont elle eut plusieurs enfants. Etant allé le rejoindre en Egypte, après la mort d'Alexandre-le-Grand, elle emmena avec elle Bérénice, sa nièce, ce qui fut la cause de tous ses malheurs. Bérénice, en effet, inspira une passion si violente à Ptolémée, qu'il l'épousa, et se laissa entièrement gouverner par elle. Eurydice et ses enfants ne pouvant pas s'accorder avec cette nouvelle épouse, se retirèrent chez Séleucus, roi de Syrie. Deux de ses filles se marièrent, l'une à Agathocles, fils de Lysimaque, et l'autre à Démétrius Poliorcète. Ptolémée Céraunus, l'aîné de ses fils, s'étant emparé du royaume de Macédoine, en assassinant Séleucus son bienfaiteur, Eurydice le suivit, et contribua sans doute beaucoup à lui concilier l'esprit des Macédoniens, par le respect qu'on avait pour la mémoire d'Antipater, son père. Ptolémée Céraunus ayant été tué vers la fin de l'an 280 av. J.-C., dans un combat contre les Gaulois, la Macédoine se trouva livrée sans défense aux ravages de ces barbares; et Eurydice se réfugia dans Cassandrée, l'ancienne Potidée, ville que sa situation rendait imprenable. Pour s'en attacher davantage les habitants, elle leur rendit la liberté. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance, en instituant en son honneur une fête nommée *Eurydicée*, ce qui l'assimilait à leur fondateur. Eurydice devait être alors très avancée en âge, et il est vraisemblable qu'elle ne vécut pas long-temps après cet événement. C—R.

EURYDICE, nommée aussi *Adéa*, ou *Andata*, était fille de Cynnané, et petite-fille de Philippe, fils d'Antipater, et d'une femme illyrienne, qui avait également deux noms, *Andata* et *Eurydice*. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, Cynnané conduisit sa fille en Asie, pour lui faire épouser Arridée; mais Perdiccas et Alcétas, qui craignaient l'influence qu'elle pourrait exercer sur les Macédoniens,

la firent tuer à son arrivée. Ce meurtre ayant révolté tous les Macédoniens, Perdiccas, pour les apaiser, fut obligé de donner les mains à ce mariage. Après la mort de Perdiccas, le commandement général des troupes ayant été donné à Arridée et à Pithon, Eurydice prétendit qu'ils ne devaient rien faire sans sa participation. Ils n'osèrent pas d'abord lui résister, mais l'arrivée d'Antipater leur ayant rendu le courage, ils voulurent l'écarter des affaires. Elle souleva alors l'armée contre Antipater, et prononça une harangue qui produisit un tel effet, que ce général fut obligé de s'enfuir. Mais les Macédoniens, qui avaient besoin de son expérience, le rappelèrent bientôt; et il paraît qu'Eurydice elle-même le suivit dans la Macédoine. Elle s'y trouvait en effet lorsqu'Antipater mourut, l'an 319 av. J.-C.; et Olympias étant revenue de l'Epire avec une armée pour reprendre le gouvernement de la Macédoine, Eurydice rassembla des troupes, et se mit elle-même à leur tête, armée à la macédonienne; mais, lorsque les armées furent en présence, les Macédoniens passèrent tous du côté d'Olympias. Eurydice se réfugia dans Amphipolis, où elle fut bientôt prise; et Olympias, n'écoutant que sa vengeance, lui envoya un glaive, un cordon, et du poison, pour qu'elle eût à choisir un de ces genres de mort. Eurydice, après avoir fait des imprécations contre elle, s'étrangla avec sa ceinture, l'an 316 av. J.-C. Sa mort ne tarda pas à être vengée (*Voy.* OLYMPIAS). C—R.

EUSDEN (LAURENT), ecclésiastique et poète anglais du 18e. siècle, élevé à Cambridge, était assez peu connu dans le monde littéraire, lorsque, ayant adressé un épithalame au duc de Newcastle, grand chambellan, sur son mariage avec lady Henriette Godolphin, ce seigneur le fit nommer, en 1718, à la place de poète lauréat. Malheureusement pour lui, il succédait à un homme (Rowe), dont le génie supérieur faisait ressortir davantage la faiblesse de ses talents; et cette circonstance fut un prétexte que prirent les poètes les plus distingués de cette époque, opposés d'ailleurs au gouvernement par leurs principes politiques, pour faire pleuvoir les épigrammes et les satires sur le protecteur et le protégé. Pope était à la tête des ennemis d'Eusden, et l'a fait figurer dans la *Dunciade.* Le duc de Buckingham, dans son poëme de la *Session des poètes*, dit: « Eusden s'élança en criant : Qui » aura le laurier, si ce n'est moi, vé» ritable lauréat, à qui le roi l'a don» né? Apollon fit des excuses, lui ac» corda sa demande, mais jura que » c'était la première fois qu'il enten» dait prononcer son nom. » Après avoir eu long-temps une conduite sage et régulière, il se livra à un goût immodéré du vin et des liqueurs fortes, et abrutit par-là ses facultés morales et intellectuelles. Il mourut en 1730, dans sa cure de Coningeby, au comté de Lincoln. On s'accorde à le regarder au moins comme un assez bon versificateur. Ses meilleures pièces de poésie se trouvent dans le Recueil de Nichols. Il a laissé en manuscrit une traduction des OEuvres du Tasse, avec une Vie de ce poète; mais cet ouvrage ne paraît pas avoir été imprimé. S—D.

EUSEBE (St.), Grec de naissance, fut élu pape au mois d'août 310, et succéda à S. Marcel, Ier. du nom. Son élection fut retardée pendant dix mois environ, à cause des troubles qui s'étaient élevés sous son prédécesseur (*voy.* MARCEL). Eusèbe n'eut pas le

temps de faire renaître des jours plus heureux ; il mourut au bout de quatre ou cinq mois de pontificat, le 26 septembre, laissant des regrets honorables pour sa mémoire. D—s.

EUSÈBE (PAMPHILE), évêque de Césarée, dans la Palestine, fut un des hommes les plus célèbres de l'église chrétienne, qu'il honora par ses talents, qu'il éclaira par ses lumières, et qu'il agita par ses erreurs et par ses intrigues. Il naquit vers l'an 267 de J.-C., sous le règne de Galien, fit ses études dans la ville d'Antioche, et fut ordonné prêtre par Agapius, évêque de Césarée. Ami de S. Pamphile, qui souffrit le martyre, sous le règne de Dioclétien, en 309, Eusèbe partagea sa prison et ses travaux apostoliques; mais il évita la mort, et fut soupçonné d'avoir racheté sa vie, en sacrifiant aux idoles; accusation qui paraît dénuée de fondement. En 313, il fut élu évêque de Césarée, à la place d'Agapius. Lorsque les dissensions d'Arius et d'Alexandre, évêque d'Alexandrie, commencèrent à troubler la paix de l'église, Eusèbe sembla pencher vers l'arianisme ; mais au concile de Nicée, en 325, il se réunit aux pères qui firent condamner l'hérésiarque. Déjà renommé par ses talents et ses lumières, ce fut lui qui, dans ce concile célèbre, porta la parole à Constantin : il fit cependant quelques difficultés pour admettre le terme de *consubstantiel*. Depuis, il saisit avec adresse toutes les occasions qui se présentèrent, d'être favorable aux Ariens, et d'entraîner l'empereur dans les mesures qui tendaient à augmenter leur ascendant, et que provoquait avec impétuosité un autre Eusèbe, évêque de Nicomédie (*voy.* l'art. suiv.). Au concile d'Antioche, en 330, il eut part à l'injuste déposition d'Eustathe, évêque de cette ville; mais, par une feinte modération, il refusa de le remplacer. Bientôt Saint Athanase lui-même le compta parmi ses ennemis. Eusèbe contribua au rappel d'Arius ; et, de concert avec les évêques ariens, il condamna Athanase, aux conciles de Césarée et de Tyr, en 334; il se rendit même à Constantinople, pour soutenir auprès de l'empereur les décisions de ces assemblées. Ce fut alors qu'il prononça le panégyrique de ce prince, qui mourut la même année. Eusèbe ne lui survécut pas long-temps, et termina sa carrière vers l'an 338. Les écrivains ecclésiastiques, anciens et modernes, ne sont pas tous d'accord sur le compte d'Eusèbe : plusieurs l'ont défendu avec chaleur; de ce nombre sont Sozomène, Socrate, Victorius, et quelques autres. S. Jérôme l'appelle le *prince des Ariens*; Photius l'accuse; le 7e. concile le condamne, et cette opinion est presque généralement suivie par les modernes. Eusèbe eut pour successeur son disciple Acace, surnommé *le Borgne*, non moins savant, non moins éloquent, et plus entreprenant que son maître (*voy.* ACACE). Eusèbe a composé en grec une foule d'ouvrages remplis d'éloquence et d'érudition; ceux qui nous sont parvenus justifient la haute réputation de leur auteur, et doivent faire regretter ceux dont on n'a plus de traces. Il avait fait I. l'*Apologie d'Origène*, en 6 livres; S. Pamphile coopéra aux 5 premiers, pendant la persécution de Dioclétien; après la mort de ce martyr, Eusèbe ajouta le sixième. II. Un *Traité contre Hiéroclès*, qui doit être du même temps. III. 15 Livres de la *Préparation*, et 20 de la *Démonstration évangéliques*, qu'il fit après sa nomination au siége épiscopal de Césarée. IV. Une *Chronique* depuis le com-

mencement du monde jusqu'à la 20ᵉ. année de Constantin. V. L'*Histoire ecclésiastique*, qu'il acheva peu de temps après le concile de Nicée; VI. Un *Cycle paschal*, composé vers l'an 332. VII. un Ouvrage contre Marcel d'Ancyre, qui fut condamné au concile de Constantinople, en 335 et 336. VIII. Quatre Livres de la *Vie de Constantin*, qui ne furent écrits qu'après la mort de ce prince, et auxquels Eusèbe avait joint le Panégyrique dont nous avons parlé, prononcé en 335. IX. Cinq livres sur l'*Incarnation*. X. Dix livres de *Commentaires sur Isaïe*. XI. 30 livres contre Porphyre. XII. Un livre de *Topiques*. XIII. Une *Nomenclature des peuples et des nations*, suivant les livres des Hébreux. XIV. Une *Topographie de la Judée et du Temple*. XV. Trois livres de la *Vie de S. Pamphile*. XVI. Des *Opuscules sur les Martyrs*. XVII. Des *Commentaires sur les Psaumes*. XVIII. Une *Lettre à Caspianus*, et une *concordance des quatre Evangélistes*. Enfin, on trouve les traces d'un *Commentaire sur la première Epître aux Corinthiens*, d'un *Traité sur l'accomplissement des prédictions de J.-C.*, et de plusieurs Discours. Le plus grand nombre de ces Ouvrages n'est connu que par le témoignage de S. Jérôme, qui en parle fréquemment, en cite des fragments, et paraît s'en être servi pour la composition de ses propres écrits. L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe est l'ouvrage le plus considérable de lui, qui nous soit parvenu: il a été traduit en latin par Rufin, Musculus et Christopherson. La version de ce dernier fut imprimée en regard du texte grec, en 1612. Robert Etienne avait publié précédemment le texte, en 1544. Henri de Valois en a donné depuis une édition plus correcte, avec une version très estimée (Paris, 1639); c'est celle qui a été traduite en français par le président Cousin. Cet ouvrage d'Eusèbe est de la plus grande utilité pour l'histoire de l'église chrétienne pendant les trois premiers siècles. Elle a mérité à son auteur le surnom de *Père de l'Histoire ecclésiastique*. On loue surtout son exactitude et l'authenticité des matériaux qu'il a employés. La *Chronique* d'Eusèbe contient les principales actions des grands hommes, et l'histoire de la découverte des arts. On présume qu'Eusèbe s'était servi pour cet ouvrage de la Chronologie composée cent ans auparavant par *Jules Africain*. S. Jérôme a traduit en latin cette *Chronique*, et l'a continuée jusqu'au 6ᵉ. consulat de Valens et de Valentinien (*voy.* S. JÉRÔME). Peut-être cette traduction a-t-elle causé la perte de l'ouvrage original. On croit que George le Syncelle a inséré toute la *Chronique* d'Eusèbe dans la sienne, dont il ne reste que des fragments. Scaliger a esssayé de rassembler, avec les passages grecs tirés de divers auteurs, toute la *Chronique* d'Eusèbe (Amsterdam, 1658, 2 volumes in fol.), et son travail diffère peu de la traduction de S. Jérôme. Les quatre Livres de la *Vie de Constantin* ont été imprimés avec l'*Histoire ecclésiastique*, et traduits en français par Cousin. Les dix Livres qui nous restent de la *Préparation* et de la *Démonstration évangéliques* ont été publiés à Paris, en 1627, avec les versions de Donat et de Viger. On y a joint le *Traité contre Hiéroclès*, et les cinq Livres *contre Marcel d'Ancyre*. La *Préparation évangélique* est le plus estimé de ces Ouvrages, et Scaliger lui donne le titre de divin. C'est dans la *Démonstration*

évangélique qu'Eusèbe nous a conservé le fragment de Sanchoniaton. La *Topographie de la Terre Sainte* a été traduite en latin par S. Jérôme, publiée en grec par Bonfrère, en 1631; elle se trouve dans plusieurs éditions des Œuvres de Saint Jérôme. Montfaucon a donné le *Commentaire sur les psaumes*. Sirmond a publié en latin des *Opuscules* qu'il attribue à Eusèbe (Paris, 1643). La *Lettre à Caspianus*, et les *Canons pour la concordance des Evangiles*, se trouvent en grec, à la tête du *Nouveau Testament* grec (édition de Robert Estienne, 1550). Enfin Meursius a donné en grec des *Notes sur le Cantique des Cantiques* (Elzévir, 1617, in-4°.), qu'il attribue à Eusèbe; et Curterius a mis en tête des *Commentaires de Procope sur Isaïe*, quelques fragments sur la *Vie des Prophètes*; on les croit aussi du savant évêque de Césarée. L—S—E.

EUSÈBE de Nicomédie, évêque arien, a vécu sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Il avait apostasié dans sa jeunesse pour éviter la persécution de Maximien; le danger étant passé, il rentra dans l'église chrétienne: il était évêque de Beryte lorsque Constantia, veuve de Licinius et sœur de Constantin, se déclara sa protectrice. Cette princesse, livrée à l'hérésie d'Arius, trouva dans Eusèbe un partisan déclaré d'une opinion qu'il avait embrassée peut-être même avant qu'Arius la propageât. Cependant Eusèbe fut obligé d'abord de restreindre son caractère hardi et entreprenant; il adressa au concile de Nicée des lettres où il énonçait hautement ses erreurs. Elles y furent déchirées avec indignation, et leur auteur prit le parti de se rétracter; mais il refusa de signer la condamnation d'Arius, et, comme il continuait ses menées en faveur de l'arianisme, Constantin signa son exil peu de temps après le concile. De nouvelles intrigues rendirent aux ariens leur crédit; Eusèbe reparut à la cour et se vit bientôt en état de faire trembler ses ennemis. Maître de l'esprit de Constantia, de Constantin et de Constance son fils, il attaqua ouvertement les évêques orthodoxes. Eustathe d'Antioche fut sa première victime: Eusèbe le fit déposer dans un concile qu'il rassembla furtivement à Antioche. Asclépas de Gaza, Eutrope d'Andrinople, furent bientôt après chassés de leur siége. Eusèbe triomphant, ne craignit plus de poursuivre l'illustre évêque d'Alexandrie, S. Athanase, qu'il n'avait pu ni tromper ni fléchir. Il multiplia les calomnies contre ce saint évêque, l'accusa d'imposture, de sédition, d'homicide (*Voyez* ATHANASE.). La vertu et la fermeté d'Athanase déjouèrent plusieurs fois les trames ourdies contre lui. Mais Constantin, circonvenu par les ennemis du prélat, céda enfin à leurs suggestions. Eusèbe fit alors convoquer un concile à Césarée, puis à Tyr; Athanase forcé de s'y rendre, y confondit ses accusateurs, et n'en fut pas moins condamné: bientôt après Eusèbe obtint son exil; il parvint également à faire recevoir Arius à la communion des évêques. Après la mort de cet hérésiarque, Eusèbe devint le chef de son parti; il domina Constantin jusqu'à sa mort, et ensuite Constance et sa famille. En 339 il parvint à se faire élire évêque de Constantinople, après avoir fait exiler Paul, évêque orthodoxe. En 341 Eusèbe fit tenir à Antioche un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publique et qui devint le prélude des violences les

plus odieuses; mais peu de temps après Eusèbe termina sa vie, en 342.

L—S—E.

EUSÈBE de Verceil, né en Sardaigne, est célèbre dans l'église par ses efforts et sa constance pour la faire triompher de l'arianisme. Il appartenait à une famille considérable. Selon l'histoire de sa vie, son père était chrétien, et fut arrêté en Afrique par ordre de Dioclétien, pour être amené à Rome : il mourut en chemin. Restitute, sa femme, continua sa route, arriva dans cette ville et y fut baptisée avec son fils par le pape Eusèbe, qui peut-être lui donna son nom. On ignore quel âge avait alors Eusèbe; mais on sait qu'il fut fait lecteur, et qu'ensuite le pape Jules l'ordonna évêque de Verceil. Il paraît qu'il n'y en avait point eu jusqu'alors de ce titre, et qu'Eusèbe fut le premier. Il n'était point connu dans cette ville, où il était allé par occasion; mais dès qu'on l'eut vu, on le trouva digne de l'épiscopat, et il réunit tous les suffrages. Il sut justifier ce choix : non seulement sa vie fut celle d'un saint évêque, mais il rendit saint tout ce qui l'entourait. Il réunit dans sa maison tout son clergé; il y vivait en commun avec ses prêtres, imitant la vie des premiers chrétiens, s'exerçant au jeûne et à l'abstinence, et joignant à l'exercice du saint ministère les pratiques et les vertus des cénobites : de cette école sortirent de saints évêques et d'illustres martyrs. Eusèbe est le premier qui ait donné l'exemple de cet alliage de la cléricature avec les usages monastiques, et c'est jusqu'à lui qu'il faut remonter pour trouver l'origine des chanoines réguliers. S. Ambroise fait de grands éloges d'Eusèbe; il loue sa douceur, son affabilité, sa fermeté dans la foi, sa vie mortifiée et sa patience. Le siége de Rome était alors occupé par Libère; l'empereur Constance favorisait l'arianisme, et S. Athanase était persécuté. La foi étant en danger, Libère imagina qu'il pouvait remédier par un concile aux maux que souffrait l'église. Il députa Eusèbe et Lucifer de Cagliari vers Constance. Le concile se tint à Milan en 355; mais il ne remédia à rien, et, loin que l'issue en fût favorable, Eusèbe fut exilé à Scytopolis, dans la Palestine; quelques-uns disent qu'il y fut renfermé dans un cachot si bas et si étroit, qu'il ne pouvait s'y tenir ni debout ni couché. Il ne paraît pas néanmoins qu'il soit resté long-temps dans cette situation; mais il eut beaucoup à souffrir, et on lui fit éprouver les plus cruels traitements. Pétrophile, évêque du lieu, qu'Eusèbe nomme *son geolier*, était l'instrument de ces cruautés, et l'un de ses principaux persécuteurs. Cependant Julien étant parvenu à l'empire en 361, tous les exilés furent rappelés, et Eusèbe avec eux. Au lieu de se rendre à Verceil, il alla à Alexandrie, où les intérêts de la foi l'appelaient : il voulait y voir S. Athanase, et s'entendre avec lui sur les moyens de pacifier l'église. S. Athanase et lui travaillèrent à assembler un concile : il eut lieu à Alexandrie, en 362, et se termina heureusement. On y établit la divinité du S. Esprit et tout ce qui concerne le mystère de l'incarnation. Parmi les signatures apposées au bas des actes, on trouve celle d'Eusèbe, la seule qui soit en latin, d'où on a conclu que, quoique très savant, il ignorait les lettres grecques. D'Alexandrie Eusèbe alla à Antioche, pour y apaiser les troubles qui divisaient cette église; mais il trouva que Lucifer, qui l'y avait précédé, avait ordonné Paulin, imprudence qu'il blâma et qui empêcha la réunion. De-là Eu-

sèbe se rendit en Orient, et en parcourut toutes les églises, pourvoyant à leurs besoins, rappelant à la foi ceux qui s'en étaient écartés, et la raffermissant dans ceux où elle était faible. Il passa ensuite en Illyrie, et laissa partout des preuves de son zèle. Enfin il revint en Italie, s'opposa à Auxence, qui avait usurpé le siége de Milan, et ordonna Marcellin premier évêque d'Embrun. Il avait trouvé son église dans le meilleur ordre, par les soins de Gaudence qu'il avait envoyé à Verceil trois ans auparavant. S. Jérôme fixe la mort d'Eusèbe de Verceil à l'an 370, sous le règne de Valentinien et de Valens; selon Moreri, il vécut jusqu'à l'an 371 ou même 373. Les martyrologes d'Adon, d'Usuard et le martyrologe romain le qualifient de martyr; mais si ce mot se prend dans le sens qu'Eusèbe serait mort dans les tourments, cela est contraire à toute l'antiquité. S. Ambroise, qui ne parle jamais d'Eusèbe qu'avec éloge, ne lui donne que le titre de confesseur; S. Antonin, qui écrivait environ mille ans après, est le premier qui ait dit que les ariens le firent mourir. On a d'Eusebe: I. une *Lettre à son église*, avec une *Protestation* contre les violences de Pétrophile; II. une *Lettre à Grégoire d'Elvire*, en 363: elle se trouve dans les fragments de S. Hilaire, avec un billet du même, adressé à l'empereur Constance, et qu'il écrivit avant de partir pour Milan: ces deux lettres ont été insérées dans la Bibliothèque des Pères. III. Une traduction en latin des *Commentaires d'Eusèbe de Césarée, sur les psaumes.* Jean-André Irico fit imprimer à Milan, en 1743, en 2 vol. in-4°., le *Livre des Evangiles*, trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. On a prétendu qu'il était de la propre main d'Eusèbe; et dans ce cas, ce serait un des plus précieux et un des plus anciens manuscrits; mais cela aurait besoin de preuves. Irico a enrichi son édition d'une préface, de notes, et d'une concordance avec les autres manuscrits des évangiles et les versions des SS. Pères. L—Y.

EUSÈBE de Samosate, né dans cette ville, en était certainement évêque en 361. On ne sait rien du temps de sa naissance; mais on peut assurer qu'en 372 il était déjà avancé en âge. Il s'est rendu illustre par son zèle à soutenir la foi et par son attachement pour l'église. On ne peut dissimuler néanmoins que, soit surprise ou défaut de lumières, il n'ait eu le malheur d'être dans la communion des ariens; mais par la suite il devint un des plus zélés et des plus généreux défenseurs de la bonne doctrine. Il donna, au sujet de l'élection de Mélèce, une noble et grande marque de courage. Les ariens, et les orthodoxes qui étaient en communion avec eux, étaient convenus d'élire Mélèce pour évêque d'Antioche, et l'élection se fit en effet. L'acte en fut remis entre les mains d'Eusèbe, que l'assemblée en fit dépositaire. Mais Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi de Nicée, les ariens regrettèrent de l'avoir choisi, et prirent la résolution d'anéantir l'élection. Eusèbe voyant qu'on violait l'accord et les règles canoniques, partit précipitamment pour Samosate, emportant avec lui le décret d'élection. Les ariens en ayant informé l'empereur Constance, qui les favorisait, ce prince dépêcha un courrier à Eusèbe, avec ordre de renvoyer le décret. Eusèbe s'y refusa, disant qu'ayant reçu l'acte, de plusieurs personnes, c'était un dépôt qu'il ne pouvait remettre qu'en leur présence et de leur consentement. L'empereur irrité, renvoya

vers Eusèbe, et, pour l'épouvanter, lui écrivit que le porteur avait ordre de lui couper la main droite, s'il continuait de refuser la pièce qu'on lui demandait. Eusèbe lut la lettre sans s'émouvoir, et, pour toute réponse, présenta ses deux mains, disant qu'on pouvait les lui couper, parce qu'il préférait de les perdre plutôt que de commettre une infidélité; trait que l'empereur ne put s'empêcher d'admirer lui-même. Eusèbe assista, en 363, à un concile d'Antioche, composé de vingt-sept évêques, qui, d'un commun accord, présentèrent à l'empereur Jovien une lettre où ils confessaient la *consubstantialité*. En 371, à la prière de S. Grégoire de Nazianze le père, il se rendit à Césarée pour l'élection de S. Basile au siége de cette ville; mais les ariens l'ayant dénoncé comme un de leurs plus redoutables ennemis à l'empereur Valens, qui partageait leurs erreurs, il l'exila en Thrace. Loin d'affaiblir le zèle d'Eusèbe, cette disgrâce ne fit que l'animer. Déguisé sous un vêtement militaire, il visitait les différentes églises, encourageait les orthodoxes, et ordonnait des prêtres où il en était besoin. S. Grégoire de Nazianze et S. Basile lui écrivirent. Après la mort de Valens, en 378, Théodose ayant rendu la paix à l'église, Eusèbe revint de son exil, et ordonna des évêques pour diverses villes : tels qu'Acace à Berrhée, Théodote à Hiéraple, Isidore à Tyr, tous d'un rare mérite et d'une foi éprouvée. L'année suivante il assista à un autre concile d'Antioche, où fut reçue par toute l'église d'Orient une lettre d'un concile de Rome sous le pape Damase, laquelle établissait la foi de l'église sur la Sainte-Trinité, et notamment sur la divinité du S. Esprit. Eusèbe reçut du concile l'ordre de visiter les églises d'Orient : il parcourut la Syrie et la Mésopotamie pour remplir cette mission. Arrivé à Dolique, petite ville de Syrie infectée d'arianisme, il résolut d'y établir un évêque. Déjà il avait ordonné Maris; comme il se rendait à l'église pour l'introniser, une femme arienne lui lança d'un toit une pierre sur la tête, qui le tua. Avant d'expirer, il exigea qu'on ne lui fît aucun mal. Mais comme on la poursuivait en justice, par respect pour la dernière volonté du saint évêque, les catholiques demandèrent et obtinrent la grâce de cette femme. On ne peut guère placer la mort d'Eusèbe de Samosate avant l'année 379. L'église l'honore comme martyr, et le martyrologe romain en fait mention au 21 du mois de juin. L—Y.

EUSÈBE DE DORYLÉE exerçait à Constantinople, dans le cinquième siècle, la profession d'avocat; il était pieux, instruit dans la religion qu'il avait étudiée avec soin, et très attaché à la pureté du dogme. Nestorius, patriarche de Constantinople, semant dans ses sermons et ses instructions les germes de son hérésie, Eusèbe, quoiqu'il ne fût que simple laïc, osa s'élever contre lui en pleine église, et voyant qu'il ne cessait de répandre son erreur, il le dénonça aux évêques. Etant lui-même devenu évêque de Dorylée, en Phrygie, il se crut plus obligé encore à défendre la foi contre ceux qui l'attaquaient. Il était lié d'une étroite amitié avec Eutychès, prêtre et abbé d'un monastère de trois cents moines à Constantinople. Eutychès partageait son opposition à l'hérésie de Nestorius, mais malheureusement il donnait dans l'excès contraire; et pour ne point reconnaître en J.-C. deux personnes, il en était venu à n'y admettre qu'une nature. Aussitôt qu'Eusèbe s'en fut aperçu, il rompit avec lui; et voyant qu'Eutychès per-

sistait dans son opinion, il le dénonça dans un concile de trente évêques assemblés à Constantinople. Eutychès y fut appelé. Comme tous les hérétiques, il chercha à s'envelopper de subterfuges; mais, forcé de s'expliquer nettement, il refusa de se retracter. Eusèbe, en 449, assista au faux concile appelé *brigandage d'Ephèse*, à cause de la confusion et de la mauvaise foi qui y régnèrent. C'était Dioscore, patriarche d'Alexandrie, favorable aux Eutychiens, qui le présidait. Cent trente évêques y souscrivirent la formule qu'il présenta; les autres résistèrent courageusement. Eusèbe était de ce nombre: il fut mis en prison, et l'erreur prévalut. Mais son triomphe, par les soins du pape S. Léon, fut de courte durée. Un concile général ayant été assemblé à Chalcédoine, en 451, Eusèbe y accusa Dioscore. Eutychès fut condamné, et le concile définit qu'il y avait en J.-C. deux natures et une seule hypostase ou personne. Eusèbe de Dorylée eut grande part à cette heureuse issue, et la constance avec laquelle il poursuivit l'erreur le fait ranger parmi les plus fermes défenseurs de la foi. L—Y.

EUSEBE D'ANTIBES, ainsi nommé, parce qu'il était évêque de cette ville, autrefois siége épiscopal, succéda à *Eutherius* ou *Etherius* dans cette dignité, on ne sait au juste à quelle époque; mais c'est au plutôt en l'année 541: car cette année même Eutherius, son prédécesseur, assistait au quatrième concile d'Orléans, en qualité d'évêque d'Antibes. D'un autre côté, il est certain qu'Eusèbe gouvernait cette église déjà depuis plusieurs années en 549, lorsqu'on tint à Orléans un cinquième concile où il fut invité. Ne pouvant s'y rendre, il y envoya, pour le représenter, un de ses diacres, nommé September. Il assista en personne au concile d'Arles, tenu en 554, prit part aux affaires qui y furent traitées et aux réglements qu'on y fit. On ignore combien de temps il passa dans l'épiscopat; mais on sait qu'en 573, Optat (qu'il ne faut pas confondre avec saint Optat évêque de Milève), se trouva, comme évêque d'Antibes, au quatrième concile de Paris, tenu cette année. Il est donc à présumer qu'Eusèbe mourut de 570 à 572. Dom Mabillon croit que cet Eusèbe d'Antibes est l'auteur de l'*Histoire de la translation des corps de saint Vincent, saint Oronce et saint Victor*, martyrisés à Girone, en Espagne, laquelle eut lieu à Embrun, du temps de saint Marcellin premier évêque de cette ville. L—Y.

EUSEBE, évêque de Paris à la fin du sixième siècle, était un marchand syrien venu dans cette ville pour les affaires de son commerce. Devenu riche, il ambitionna les honneurs ecclésiastiques, et regarda un évêché comme une marchandise que son argent pouvait lui procurer. Ragnemode, évêque de Paris, étant mort en 591, Frédégonde, disent les auteurs de la *Gallia christiana*, mit l'évêché à l'encan, *cathedræ parisiensis auctionem fecit*. Eusèbe y mit l'enchère, n'épargna ni l'or ni les présents, et obtint l'objet de son ambition; c'était le pasteur mercenaire de l'Evangile dont le troupeau se disperse. Il prit lui-même le soin de disperser celui qui lui était confié. A peine fut-il évêque, qu'il chassa l'*école entière* de son prédécesseur, *omnem scholam decessoris sui*, c'est l'expression de Grégoire de Tours; ce qui veut dire, selon Fortunat, *le clergé*, ou plutôt les jeunes clercs élevés sous la surveillance de l'évêque, avec les maîtres préposés à leur enseignement, ou ce qu'on appelle

aujourd'hui le *séminaire*. Pour remplacer ce vuide, Eusèbe appela des gens de son pays, et remplit de Syriens l'église de Paris. Ce prélat simoniaque ne jouit pas long-temps du fruit de son marché. Faremode, frère de Raguemode, qui, à la mort de celui-ci, s'était en vain mis sur les rangs, succéda à Eusèbe; c'est tout ce que l'histoire dit de l'un et de l'autre : mais, dès 601, Faremode eut un successeur. — Il faut distinguer cet Eusèbe deuxième du nom, d'un autre Eusèbe premier, aussi évêque de Paris, qui, en 551, ordonna prêtre Clodoalde, le seul des fils de Clodomir qui échappa à la fureur de Clotaire, son oncle, et qui aujourd'hui est connu sous le nom de saint *Cloud*. Quelques-uns attribuent cette ordination à Eusèbe II, mais il faudrait que Clodoalde n'eût pris la prêtrise que septuagénaire, ce qui n'est pas vraisemblable. L—Y.

EUSEBIA (Aurelia), impératrice romaine, était fille d'un personnage consulaire; sa rare beauté, son esprit brillant et cultivé, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs, la rendaient digne du trône; et l'empereur Constance l'y fit monter en 353. Elle n'usa d'abord du crédit que son grand caractère et ses charmes lui donnèrent sur l'esprit de son époux que pour obtenir ce qu'elle jugeait utile à l'état; c'est ainsi qu'elle ramena l'empereur à des dispositions plus favorables pour Julien, neveu de Constantin. Jusque là ce prince avait été exposé aux dangers et aux soupçons que l'envie et les courtisans accumulaient sur sa tête. Aurelia, charmée de son mérite, dissipa autant qu'elle put les préventions élevées contre lui; elle lui donna une riche bibliothèque, et contribua à lui faire décerner le titre de César, auquel il réunit bientôt celui du beau-frère de l'empereur, en épousant Hélène sœur de Constance. Aurelia Eusebia protégeait aussi les savants, et favorisait de tout son pouvoir le progrès des sciences. Il paraît que la hauteur de son caractère et ses opinions particulières ne lui permirent point d'être aussi favorable au clergé. Un évêque de Tripoli, choqué du peu d'égards qu'elle avait eus pour une assemblée de prélats, lui fit dire qu'il n'irait la saluer qu'autant qu'elle consentirait à s'incliner devant lui, et à rester debout pendant qu'il serait assis. Eusebia, furieuse, demanda vengeance à l'empereur; mais Constance, qui redoutait plus la colère d'un évêque que celle de sa femme, se mit à rire sans lui répondre. On prétend que cette princesse a mérité des reproches plus positifs, et que le cours d'une si belle vie fut flétri par des passions dont il semble que la jeunesse et la beauté devraient être exemptes. Séduite par la doctrine des ariens, elle prit part avec acharnement aux persécutions dirigées contre l'église. Le chagrin de ne pas avoir d'enfants lui fit voir avec une jalousie extrême cette même Hélène qu'elle avait protégée; et, suivant quelques auteurs, Eusebia, après avoir fait périr en nourrice le premier enfant d'Hélène, la voyant grosse une seconde fois, l'engagea à prendre un breuvage qui devait tarir dans son sein les sources de la fécondité; mais si Eusebia put outrager la nature à ce point, elle en fut punie en voulant la forcer à lui prodiguer ses faveurs; et, cette princesse, désespérée d'une longue stérilité, prit, pour la faire cesser, des remèdes si violents qu'ils la conduisirent au tombeau en 360.

L—S—E.

EUSEBIE (Ste.), martyre de la chasteté chrétienne, était abbesse de St. Cyr de Marseille, monastère nommé aussi St. Sauveur. C'est une tradi-

tion conservée à Marseille jusque dans les derniers temps, que, les Sarrasins ayant fait une irruption en Provence, et s'étant emparés de cette ville, les religieuses de St. Cyr, à l'exemple d'Eusebie, leur abbesse, pour conserver leur virginité, se coupèrent le nez, espérant qu'au moyen de cette mutilation, elles seraient à l'abri des insultes de ces brigands. Ils entrèrent en effet dans le monastère; mais, irrités de n'y trouver que des objets d'horreur, ils massacrèrent ces saintes et courageuses vierges, qui étaient au nombre de quarante. La mémoire de cette action héroïque est appuyée par un manuscrit conservé dans les archives de l'abbaye; et, pour en perpétuer le souvenir, chaque fois qu'on y admettait une religieuse à la vêture ou à la profession, celui qui faisait la cérémonie, lui proposait l'exemple de l'abbesse Eusebie et de ses compagnes. On ignore, au reste, si c'est au 8e., 9e. ou 10e. siècle que cet événement est arrivé, les Sarrasins et les Normands ayant ravagé la Provence et commis des brigandages à Marseille, à ces différentes époques. Il n'est pas inutile de remarquer qu'une épitaphe, où se trouve le nom d'*Eusebie*, qu'on lisait dans l'église souterraine de l'abbaye St. Victor, voisine de celle de St. Cyr, et qui est rapportée dans l'histoire de Marseille d'Antoine de Ruffi, ne fait aucune mention de cet événement, et qu'elle porte qu'Eusebie avait vécu cinquante ans dans le cloître, après en avoir passé quatorze dans le monde; mais cette Eusebie n'y est qualifiée que de simple religieuse, et peut, par conséquent, n'être point notre sainte abbesse.

L—Y.

EUSTACHE (MAÎTRE), poète français (*Voy.* WACE).

EUSTACHI (BARTHÉLEMI), médecin et anatomiste célèbre du 16e. siècle, naquit à San-Severino, dans la marche d'Ancône, suivant l'opinion la plus commune, et non à San-Severina, en Calabre, ni à San-Severino, près Salerne, au royaume de Naples, comme le pensent Toppi, Nicodemo, et quelques autres biographes. Après avoir étudié à Rome les langues latine, grecque et arabe, Eustachi cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et plus particulièrement celle qui a pour objet la connaissance du corps humain. Il exerça les fonctions de médecin auprès des illustres cardinaux Charles Borromée et Jules de la Rovère; il fut en outre nommé archiâtre et professeur de la Sapience à Rome. Ces divers emplois lui acquirent sans doute une grande considération, mais ne l'enrichirent pas; car souvent il se plaint de l'extrême médiocrité de sa fortune. Cruellement tourmenté par de fréquents accès de goutte, Eustachi termina sa carrière en 1574. Ceux de ses ouvrages parvenus jusqu'à nous sont les suivants : I. *Erotiani græci scriptoris vetustissimi, vocum quæ apud Hippocratem sunt collectio; cum annotationibus Bartholomæi Eustachii; ejusdemque libellus de multitudine*, Venise, 1556, in-4°. Le lexicon très incomplet d'Erotien n'a guère d'autre mérite que son ancienneté; Eustachi l'a enrichi de remarques utiles. L'opuscule *De multitudine* a été réimprimé à Leyde en 1746, in-8°; II. *De renibus libellus*, Venise, 1563, in-4°; II. *De dentibus libellus*, Venise, 1563, in-4°. Ces deux excellents traités ont été refondus dans le recueil intitulé : IV. *Opuscula anatomica : nempe de renum structurâ, officio et administratione; De auditûs organis; ossium Examen; De motu capitis; De venâ quæ ἄζυγος Græcis dicitur,*

et de aliâ quæ in flexu brachii communem profundam producit; *De dentibus*, Venise, 1564, in-4° L'illustre Boerhaave donna en 1707, à Leyde, in-8°., une édition nouvelle de ces opuscules, qui reparurent à Delft en 1736, dans le même format et avec de très bonnes gravures. V. *Tabulæ anatomicæ*, *quas è tenebris tandem vindicatas, et pontificis Clementis XI munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit Joannes-Maria Lancisi*, Rome, 1714, in-fol., fig. Il serait superflu de raconter ici comment furent retrouvées ces planches, gravées en 1552, et que l'auteur, en proie aux souffrances et au besoin, n'avait pas eu la facilité de publier; mais il est juste d'apprécier le zèle éclairé de l'éditeur qui, puissamment secondé par le pontife, est parvenu à découvrir un véritable trésor enfoui pendant un siècle et demi. On a vainement recherché le texte qui devait accompagner ces belles planches; c'est à remplir cette lacune que sont destinées les notes explicatives de Lancisi, aidé dans cette utile entreprise par les conseils et même par la coopération de Pacchioni, de Soldati, de Morgagni et de Fantoni. L'édition de 1728 peut être considérée comme la seconde; car Manget en a donné une à Genève, en 1717, tellement défectueuse, qu'elle ne mérite pas d'être consultée; celle de Rome, en 1740, in-fol., par Gaston Petrioli, est accompagnée de réflexions anatomiques sur les notes de Lancisi, d'explications, de doutes, et d'une vie d'Eustachi par Bernard Gentili. Ces diverses additions sont loin de présenter l'utilité qu'on avait droit d'en attendre, parce qu'elles ne sont pas faites avec discernement. Bernard-Sifroi Albinus a été plus heureux : on préfère généralement à toutes les autres éditions celle que ce professeur a donnée à Leyde, en 1744, et fait réimprimer en 1762, in-fol. Les explications dont il a enrichi les *Tables d'Eustachi*, la sagacité avec laquelle il a discuté les opinions de Lancisi, de Morgagni, de Winslow, de Boerhaave, sont des modèles de science et de saine critique. On doit juger presque aussi favorablement les *Commentaires* de George Martine, publiés par Alexandre Monro, à Edimbourg, 1740, in-8°., et réimprimés en 1755. Eustachi avait annoncé comme entièrement fini, et prêt à voir le jour, un ouvrage plein d'érudition, de faits importants, d'observations curieuses, sous ce titre : *De anatomicorum controversiis*. La perte de ce traité est véritablement irréparable. En effet, quelle abondante moisson n'eût pas offert un tel livre, composé par un homme qui, de tous les anatomistes anciens et modernes, a fait les plus nombreuses découvertes! Pour énumérer chacune d'elles, il faudrait tracer une description entière du corps humain; car il n'est en quelque sorte aucune partie sur laquelle Eustachi n'ait répandu des lumières. Telle est la justice éclatante que lui ont rendue Morgagni et Haller. Il suffira de signaler les travaux les plus importants de ce prince des anatomistes, en jetant un coup-d'œil sur les diverses branches de l'anthropologie. Toutes les pièces du squelette ont été fidèlement représentées; les os du crâne et de la face, tels que le sphénoïde, les cornets inférieurs du nez, les os palatins n'avaient jamais été figurés avec autant d'exactitude. L'organe si délicat et si compliqué de l'ouïe est décrit avec un soin scrupuleux; aucune partie n'est oubliée; plusieurs sont mentionnées pour la première fois, telles que l'étrier et le canal de communication de

l'oreille interne avec l'arrière-bouche, canal qui a conservé le nom de *trompe d'Eustachi.* La structure des dents chez l'enfant et chez l'adulte est exposée avec une perfection rare. La myologie, ou doctrine des muscles, a été singulièrement enrichie par Eustachi. Avant lui on ne connaissait point, ou l'on connaissait mal le cléïdo-mastoïdien, le coccygien, les pubio-scrotaux, le splénius du cou, les abaisseurs des côtes, le releveur de la paupière, etc. Il a considérablement augmenté le domaine de la névrologie: on pourrait suivre encore aujourd'hui la marche qu'il a tracée, adopter sa division des nerfs cérébraux; et, malgré les recherches multipliées des modernes sur l'intercostal, nous sommes forcés de reporter, avec Eustachi, l'origine de ce nerf à la sixième paire. L'angiologie a été pour cet illustre anatomiste une source féconde de découvertes; il a figuré tout le système artériel, les vaisseaux coronaires du cœur, la veine azygos, la veine-cave et la valvule qui a retenu le nom d'*Eustachi.* La splanchnologie n'est pas moins redevable aux travaux de cet infatigable observateur. Il a représenté très exactement le cerveau avec ses dépendances, les viscères contenus dans la poitrine, ceux que renferme l'abdomen, et sur-tout les reins, dont il a parfaitement analysé la texture. Il a tracé avec une fidélité inconnue jusqu'à lui la description des bassinets, des uretères; et la découverte des capsules rénales ou reins succenturiaux lui appartient. Le seul reproche qu'on puisse raisonnablement faire à Eustachi, c'est d'avoir, par un zèle fanatique pour Galien, critiqué amèrement, et par fois injustement, Vesale, qui mérite de partager le titre glorieux de restaurateur de l'anatomie. Il faut avouer que vers la fin de sa carrière Eustachi fit en quelque sorte amende honorable, et convint qu'il avait porté trop loin son enthousiasme pour le médecin de Pergame. Le savant Haller a publié un *Programme spécial*, et Diobolt une *Dissertation*, présidée par Lobstein, sur la *Valvule* d'Eustachi.

C.

EUSTATHE (S.), né à Side, en Pamphilie, fut d'abord évêque de Berrhée, ensuite transféré malgré lui à Antioche par le suffrage commun des évêques, du clergé et du peuple, avant le concile de Nicée, qui fit un canon pour défendre ces translations. Il fut le premier à attaquer Arius par ses discours et ses écrits, dont il ne nous reste que très peu de fragments. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et son éloquence. On croit même d'après Eusèbe, Théodoret, Nicéphore, Facundus et le pape Félix III, qu'il y présida, suivant le droit de son siége, le patriarche d'Alexandrie ne pouvant occuper ce rang parce qu'il était accusateur de l'hérésiarque. Le zèle de St. Eustathe anima contre lui les eusébiens qui, après l'avoir fait accuser par une femme d'être le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, le déposèrent dans un conciliabule tenu à Antioche vers l'an 331. La femme avoua depuis la subornation, à la suite d'une maladie dangereuse, mais le saint n'en demeura pas moins sous l'anathême. Son troupeau prit parti pour lui, et Eusèbe de Nicomédie se servit du prétexte de la sédition pour le déférer à l'empereur qui l'exila dans la Thrace, puis en Illyrie. Il mourut vers 337 à Philippes en Macédoine, ou, selon d'autres, à Trajanople en Thrace. Quelques auteurs reculent sa mort jusqu'à l'an 360. Les ouvrages qu'il avait composés sur diverses matières sont perdus, à quelques fragments près. Le *Traité sur la*

Pythonisse qu'Allacci a donné sous son nom (Lyon, 1629, in-4°.), n'est pas indigne de ce saint, par la justesse des raisonnements qu'il renferme. L'objet de cet ouvrage est de prouver contre Origène que la pythonisse n'a pas réellement évoqué l'ame de Samuel par ses enchantements. Le *Commentaire sur l'ouvrage des six jours*, publié aussi sous son nom, dans le même volume, n'offre qu'une compilation informe faite par un auteur beaucoup plus récent. On le trouve encore, mais en latin seulement, dans la bibliothèque des PP., tom. 27. édition de Lyon; le traité *Sur la Pythonisse* est aussi dans le même volume. La *Liturgie* qui porte son nom dans Renaudot et dans le Missel des maronites lui est de même beaucoup postérieure. Sozomène vante dans ses ouvrages la pureté du style, l'élévation des pensées, l'élégance des expressions, la force et la clarté des raisonnements. Si tous ces éloges sont vrais, nous ne pouvons que regretter la perte de ces monuments. T—D.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique et célèbre commentateur d'Homère, florissait à Constantinople dans le 12e siècle. Avant de parvenir au siége de Thessalonique, il fut maître des requêtes et maître des orateurs; c'étaient deux offices ecclésiastiques : les orateurs (*rhetores*) étaient chargés d'expliquer au peuple les livres saints. Ce fut à cette première époque de sa carrière publique qu'il commenta Homère et Denys le *Périégète*. Ses remarques sur Denys ont été imprimées fréquemment avec le texte de cet auteur (*Voy.* DENYS), et le P. Politi en a donné une traduction latine (Genève, 1741, in-8°.). Mais quoique utiles et dignes d'éloges, elles ne sont, en aucune façon, comparables aux *Commentaires* sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*, immense trésor d'érudition littéraire et grammaticale. Il est juste de dire qu'Eustathe, dans ce vaste ouvrage, ne s'est guère donné d'autre soin que d'extraire et de compiler les scholiastes et les commentateurs qui l'avaient précédé, Apion, Hérodore, Démosthène de Thrace, Porphyre et quelques autres. Ce qu'il a pu ajouter à leurs observations ne paraît ni bien important ni bien considérable. Au reste le savant compilateur a donné à ses *Commentaires* sur Homère, ainsi qu'à ses *notes* sur Denys, le titre modeste de *Parecbolæ* ou *Extraits;* voulant sans doute que ceux qui négligeraient de lire sa préface, connussent, par ce titre seul, la nature de son travail, et n'en prissent pas une fausse idée qui les exposât à lui faire une trop grande part de mérite et de gloire. Les commentaires d'Eustathe sur l'*Iliade* ont été imprimés pour la première fois à Rome, 1542—1550, 4 volumes in-fol., en y comprenant la belle table de Devaris (*Voy.* DEVARIS). A défaut de cette édition, qui est très rare et très chère, on peut se servir utilement de celle de Bâle, imprimée par Froben, 1559-1560, en 3 vol. in-fol. Il ne faut pas la confondre avec un *Abrégé* d'Eustathe, dont Hadrien de Jonghes est l'éditeur, et qui parut à Bâle chez le même Froben, 1558, en un vol. Claude Capperonnier, qui avait promis une nouvelle édition grecque et latine des *Commentaires* d'Eustathe, mourut sans en avoir rien publié. Le Père Politi, que nous avons déjà nommé, entreprit ce grand travail, et en publia 3 vol. in-fol., qui ne contiennent que les cinq premiers Livres de l'*Iliade;* Florence, 1730-35. On doit regretter que le Père Politi ait pris la peine de traduire en latin

un ouvrage qui ne peut convenir qu'à des hommes très versés dans la langue grecque, et pour qui le secours d'une traduction est superflu. C'est peut-être cette inutile addition qui a causé l'interruption de l'entreprise. Quant aux extraits des *Commentaires* d'Eustathe, que Müller a donnés dans son édition de l'*Iliade*, ils méritent à peine d'être indiqués ici. A l'époque où vivait Eustathe, la littérature originale était à peu près stérile, et cette vaste et importante compilation lui fit une immense réputation. Désigné d'abord pour l'évêché de Myres, en Lycie, il fut, peu après, nommé archevêque de Thessalonique, et déploya dans ces hautes fonctions le caractère le plus noble et le plus respectable. L'année de sa mort n'est pas connue; il vivait encore en 1194, et l'on peut même conjecturer qu'il mourut après 1198; ce qui est positif, c'est que sa vie fut longue. Dans ses *Notes* sur les *Canons* de S. Jean Damascène, il parle lui-même de sa vieillesse avancée. Cette citation indique qu'Eustathe avait composé d'autres ouvrages que ceux dont nous avons parlé. En effet, on connaît de lui un *Commentaire* sur Pindare, qui paraît perdu, au moins en très grande partie; des *Homélies*, des *Discours*, des *Remarques* sur les *Canons* de S. Jean Damascène, des *Lettres*, que l'on conserve dans différentes bibliothèques. Manuce a inséré dans les *Jardins d'Adonis* un petit Traité d'Eustathe sur les dialectes d'Homère, mais ce n'est qu'un extrait insignifiant des observations grammaticales contenues dans cette *Vie* d'Homère, que les uns attribuent à Plutarque, les autres à Denys d'Halicarnasse. Le P. Politi a réimprimé cet Extrait dans le premier volume de son *Eustathe*. B—ss.

EUSTATHE. *V.* EUMATHE.

EUSTOQUIE (Ste.), en latin *Eustochium*, appartenait aux plus illustres familles de Rome; Toxotius, son père, était de celle des Jules, et Paule, sa mère, comptait parmi ses parents les Emiles, les Scipions et les Gracques. Paule était encore plus illustre par sa piété que par sa naissance : elle s'était liée d'amitié avec Ste. Marcelle, la première dame romaine qui se livra aux exercices austères de l'ascétisme. Après la mort de son mari, Paule retrancha de sa maison ce que sa condition exigeait de dépenses d'éclat et de faste, mena une vie austère, et fit tourner au profit des pauvres les épargnes qui résultaient de cette réforme. Elle avait eu quatre filles qu'elle avait élevées dans la pratique des vertus chrétiennes. Eustoquie, la troisième, se montra fidèle imitatrice de celle dont elle tenait le jour. Dès son enfance sa mère l'avait accoutumée aux habits simples et au mépris d'une vaine parure. La mère et la fille s'étaient mises sous la conduite de S. Jérôme, et toutes deux ne se quittèrent plus. Pour se consacrer à Dieu plus entièrement, Eustoquie fit vœu de rester vierge : elle prit de S. Jérôme les instructions convenables pour ce saint état; et ce fut pour elle qu'il fit son *Traité de la Virginité*, qu'il lui adressa. S. Jérôme ayant quitté Rome en 385, ses deux illustres disciples voyagèrent pour visiter les saints lieux et les monastères les plus célèbres. Elles se firent conduire dans tous les endroits où il s'était passé quelque mystère, laissant partout des marques de leur pieuse libéralité, refusant les honneurs qu'on voulait leur rendre, et préférant une cellule au palais où on offrait de les loger. De la Palestine Ste. Paule et Eustoquie passèrent en Egypte, accompagnées d'un grand nombre de

vierges qui s'étaient jointes à elles. Elles virent dans le désert de Nitrie le confesseur Isidore, entrèrent dans les cellules des solitaires, se prosternèrent à leurs pieds pour en être bénies, et revinrent ensuite à Bethléhem, où elles firent construire des cellules, des monastères et une maison d'hospitalité pour y recevoir ceux qui venaient visiter les lieux saints. Là elles partageaient leur temps entre la prière, les exercices d'une vie pénitente, la lecture des saints livres et les bonnes œuvres, et vivaient sous la direction de S. Jérôme, qui, pour l'usage du monastère, avait traduit la règle de S. Pacôme en latin. Ste. Paule étant morte en 404, Eustoquie fut élue supérieure. Aux vertus religieuses elle joignait des connaissances rares dans une femme. Elle était fort instruite dans les lettres grecques et hébraïques. S. Jérôme lui dédia ses *Commentaires sur Ezéchiel et sur Isaïe*, et parmi les lettres de ce saint docteur on en trouve plusieurs écrites à Eustoquie. En 414, le monastère de Bethléhem essuya une cruelle persécution de la part des pélagiens : ils y mirent le feu et y commirent beaucoup de désordres. Eustoquie et Paule sa mère y virent massacrer leurs gens sous leurs yeux, et eurent bien de la peine à échapper au même danger. Jean, évêque de Jérusalem, ennemi de S. Jérôme, n'était point étranger à ces odieuses voies de fait. Eustoquie en informa le pape Innocent Ier., qui écrivit à Jean, et lui ordonna de réprimer ces violences, en l'en rendant responsable, et lui faisant entendre que leur auteur secret ne lui était point inconnu. Eustoquie mourut vers l'an 419, et fut inhumée dans le monastère de Bethléhem, près de Ste. Paule sa mère. L—y.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric, et père d'Athalaric, roi des Ostrogoths. Théodoric, fondateur de la monarchie des Goths en Italie, n'ayant point de fils, choisit pour époux de sa fille Amalasonthe, Eutharic Cilicas qui, comme lui, était de la noble famille des Amales. Ce mariage fut célébré, en 515, avec beaucoup de pompe. Eutharic déploya plus de magnificence encore lorsqu'en 519 il fut nommé consul pour l'empire d'Occident, et qu'il se trouva collègue de l'empereur Justin. Rome et Ravenne furent étonnées de voir renouveler les fêtes triomphales des premiers empereurs, et des combats de bêtes féroces ensanglanter l'amphithéâtre. Mais Eutharic, après avoir eu un fils d'Amalasonthe, mourut vers l'an 525, avant Théodoric auquel il devait succéder. S. S—i.

EUTHYCRATES, sculpteur grec, l'un des fils de Lysippe, a vécu dans la 120e. olympiade, 300 ans av. J.-C. Il fut l'élève le plus habile de son père (*Voy.* LYSIPPE); mais il en imita plutôt la correction que l'élégance, et il choisit une manière plus austère qu'agréable; aussi voit-on qu'il réussit principalement dans les ouvrages qui demandaient de la force et de la sévérité. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'*Hercule et d'Alexandre*, le chasseur *Thespis* et les *Thespiades*, *un Combat de cavalerie* qui fut placé près de l'oracle de Trophonius, plusieurs *Chars de Médée* et des *Chiens de chasse*. Néanmoins Tatius, dans son discours contre les Grecs, parle de plusieurs statues de femmes qu'il attribue à Euthycrates, entre autres celles d'*Anyte*, qu'il fit de concert avec Céphisodore, et celle d'une femme, nommée *Panteuchidis*, qu'il jeta en bronze, et qu'il représenta enceinte. Euthycrates eut pour

élèves Tisicrates de Sicyone, qui se rapprocha davantage de la manière de Lysippe, et qui laissa un grand nombre de belles statues; et un fils nommé Arcesilas, que Pline compte au nombre des peintres habiles. On donne encore pour élève tantôt à Euthycrates, tantôt à Tisicrates, Xénocrates qui les surpassa l'un et l'autre par le nombre de ses ouvrages, et qui composa un livre sur la statuaire. L—S—E.

EUTHYDÊME, roi de la Bactriane, régnait vers l'an 220 avant J.-C. Soumise à la domination des rois de Syrie, la Bactriane en avait été soustraite près de trente ans auparavant, par la révolte de Théodote Ier. qui en était gouverneur. L'usurpateur laissa la couronne à son fils, et ce fut ensuite Euthydême qui s'en empara, et qui, après s'être défait de la famille usurpatrice, parvint à consolider son royaume. Obligé de se défendre long-temps contre les efforts d'Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette province, il fut enfin reconnu roi de la Bactriane par ce grand prince. Antiochus, cherchant lui-même à terminer la guerre, écouta favorablement les propositions d'Euthydême par l'entremise de Tilleas; et le roi de Syrie, charmé de la bonne mine et des manières nobles de Démétrius, fils d'Euthidême, conclut non seulement la paix avec lui, mais lui promit encore sa fille en mariage. Nous devons ces faibles détails à Polybe et Justin, qui nous laissent ignorer les autres circonstances de la vie de ce prince. On a mal interprété Strabon quand on lui fait dire qu'Euthydême est le premier qui ait détaché la Bactriane de la domination des Syriens; il indique ce premier usurpateur sous le nom de Diodote. Il ne paraît pas qu'Euthydême ait transmis ses états à son fils, ou au moins que celui-ci les ait conservés; ils furent successivement occupés par divers princes jusqu'à Eucratidas, sous le règne duquel un roi des Indes, nommé Demetrius, que Strabon appelle fils d'Euthydême, vint lui disputer ce royaume, mais sans succès (*Voyez* EUCRATIDAS). La belle médaille d'Euthydême avec son portrait, qui est au Cabinet du roi, vient de Pellerin; et il est à remarquer que c'est la dernière qu'ait publié ce docte antiquaire à l'âge de quatre-vingt-quinze ans : c'est terminer avec gloire sa carrière numismatique que d'enrichir la science d'un aussi beau monument. T—N.

EUTHYME (S.), archimandrite, nommé le *Grand* à cause de son éminente vertu, était de Mélitène, dans la petite Arménie. Il naquit en 377, sous l'empereur Valens. Othrée, evêque de Mélitène, prélat d'une sainte vie et d'une foi pure, le prit sous sa surveillance, le fit élever et l'ordonna prêtre. Quoiqu'il fût encore fort jeune, il lui donna la direction des monastères de la ville. A l'âge de 29 ans, Euthyme se retira dans la Palestine, et s'y renferma dans une cellule où il vaquait à la prière et au travail des mains. Un compagnon, nommé Théoctite, étant venu se joindre à lui, ils bâtirent des monastères où la sainteté de leur vie attira un grand nombre de moines. Euthyme devint leur supérieur-général ou archimandrite. Beaucoup d'autres monastères étaient soumis à sa jurisdiction. Euthyme ne se contentait point de la contemplation et des exercices de la vie ascétique : aux vertus d'un cénobite il alliait le zèle et l'activité d'un apôtre; il prêcha avec succès l'évangile aux Arabes et aux Sarrasins; il défendit la foi contre les hérétiques, combattit les nestoriens et Eutychès, et fit abjurer leurs erreurs à un grand nombre de mani-

chéens. Une conversion plus illustre fut le fruit de ses soins. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le *Jeune*, s'était retirée en Palestine; elle avait eu le malheur de tomber dans les erreurs d'Eutichès; Euthyme la ramena à la vraie croyance. Tant de services rendus à l'Eglise, tant de vertus, le don des miracles dont on dit qu'il fut doué, rendirent Euthyme l'oracle de l'orient. Il fit l'admiration et la consolation de tous les fidèles de son temps. Après avoir vieilli dans les austérités et les bonnes œuvres, il mourut en 473, à quatre-vingt-seize ans. La Palestine l'honora comme un saint; son culte est passé en occident, et le martyrologe romain fait mention de S. Euthyme au 20 janvier. L—Y.

EUTHYME ZIGABENE, moine de Constantinople et écrivain grec, florissait vers la fin du 11e. siècle et au commencement du 12e.; il se fit une grande réputation par ses vertus, sa piété et ses connaissances théologiques. Alexis Ier. (Comnène) le chargea de réfuter les erreurs des Bogomiles, hérétiques qui renouvelaient une partie des dogmes des Manichéens. Euthyme fit, à cette occasion, un Recueil d'un grand nombre de passages des écrits des SS. Pères, qu'il nomma *Panoplie*. Cet ouvrage a été traduit en latin par François Zini, chanoine de Vérone, sous le titre suivant : *Orthodoxæ fidei Panoplia dogmatica adversùs omnes hæreses*, Lyon, 1536; Venise, 1575 : il fait partie de la bibliothèque des Pères. Euthyme fit ensuite, contre les mêmes hérétiques, un écrit divisé en quatorze anathêmes; des Commentaires sur les Psaumes, sur les dix cantiques de l'Ecriture-Sainte et sur les quatre Evangélistes. Les Commentaires ont été imprimés en grec à Vérone, en 1530; il en existe des traductions latines. On trouve, dans les ouvrages d'Euthyme, des renseignements assez précieux sur plusieurs points de l'Histoire ecclésiastique. L—S—E.

EUTHYMÈNE, navigateur marseillais. Tout ce que nous en savons se trouve renfermé dans trois passages fort courts, l'un de Sénèque (*Natural. quæst.*, *Lib. IV*, *Cap.* 1), l'autre de Plutarque (*de Placitis Philosoph.*, *Lib. IV*), le troisième d'Aristide (*Orat. Ægypt.*, tom. II, pag. 355, édit. Jebb.), et ces trois auteurs paraissent tous avoir puisé à la même source, dans Eudoxe de Cnide, qui s'appuyait du témoignage d'Euthymène, pour ajouter plus de poids à son opinion sur la cause des inondations périodiques du Nil; elles étaient produites, suivant Euthymène, par les vents étésiens, c'est-à-dire, les vents alisés du nord-ouest qui, refoulant les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, augmentaient son niveau, et forçaient le Nil, qui ne pouvait s'écouler dans la mer, à franchir ses rives et à inonder l'Egypte. Euthymène se vantait de s'être assuré de ce fait par ses propres observations, et d'avoir navigué sur la mer Atlantique; il ajoutait que les eaux de cette mer étaient douces, et d'une couleur semblable à celle du Nil, et nourrissaient des crocodiles ainsi que ce fleuve. Ce passage a suffi à l'historien de Provence (*Papon*, tome I, pag. 514) pour faire d'Euthymène un savant astronome, contemporain de Pythéas (1), qui avait navigué sur la côte d'Afrique, et était parvenu jusqu'au Sénégal et peut-être même au-delà. Papon ne dit rien qui puisse faire penser qu'il ajoute à ce que les anciens

(1) Il est remarquable que, dans la cinquième Néméene de Pindare, faite en l'honneur d'un *Pytheas d'Egine*, il est question d'un autre Eginète, vainqueur aussi et parent de ce *Pythéas*, nommé *Euthymenès*.

ont dit sur Euthymène; il ne cite pas même l'auteur moderne où il a puisé la conjecture qui fait la matière de son récit : c'est ou dans Gassendi ou dans Baillet (Voyez *Hist. Litt. de France*, tom. 1, pag. 78 à 80), ou dans le Mémoire de Bougainville sur Pythéas (Académ. des Inscript., tome XIX, pag. 161). On y fait dire à Aristide « qu'Euthymène avait pénétré jusqu'aux environs d'un grand » golfe, dans lequel tombait un fleuve » considérable qui coulait vers l'Oc» cident, et dont les bords étaient » peuplés de crocodiles ; » mais le savant académicien a mal compris le texte d'Aristide, ou l'a mal rendu : il n'y est question ni de golfe, ni de fleuve, mais de l'Océan au-delà de la Libye, dont les vents étésiens font refluer les eaux, qui sont douces suivant Euthymène, et nourrissent des crocodiles. Du reste, Sénèque et Aristide se moquent également des assertions d'Euthymène : « son témoignage (dit Sénèque) est ré» futé par une foule de témoins qui » déposent le contraire : on pouvait » mentir à plaisir et nous débiter toutes » les fables que l'on voulait lorsque la » mer extérieure était inconnue, mais » aujourd'hui, que cette mer est côtoyée » par les vaisseaux marchands, on ne » nous fera pas accroire que le Nil ait la » couleur de la mer, et la mer la saveur » du Nil. » — « Si Eudoxe » (dit Aristide) « a rapporté exactement ce que » vous avez dit, il faut, cher Euthy» mène, que vous ayiez laissé votre » esprit à Cadix. La cause que vous » assignez à l'inondation du Nil est » plus invraisemblable que le phéno» mène que vous prétendez expliquer; » et c'est bien le cas de vous appli» quer ce mot si connu : *En voulant* » *éviter un fleuve vous vous êtes* » *noyé dans la mer.* » Nous avons rapporté ces deux passages, parce que c'est par leur moyen qu'on peut conclure quelque chose de certain sur l'antiquité plus ou moins grande du siècle où vivait Euthymène : en effet il est évident, d'après Sénèque, qu'Euthymène avait écrit antérieurement aux premières années du second siècle avant J.-C., époque à laquelle les Romains commencèrent à naviguer dans la mer Atlantique ; et comme l'Eudoxe dont parle Aristide, est certainement Eudoxe de Cnide, astronome et géographe, l'ami de Platon, qui, selon Pline, avait voyagé en Egypte, et vivait vers l'an 370 avant J.-C., Euthymène, qu'il cite, doit être antérieur à cette époque : d'un autre côté, l'opinion d'Euthymène sur le Nil était celle que Thalès avait émise plus de deux siècles avant Eudoxe (Sénèq. *natur. quæst.*, *L. IV*, *Cap.* 2) ; elle avait été, un siècle avant ce dernier auteur, de nouveau exposée et réfutée par Hérodote (*Euterp.*, *Lib.* 2, *p.* 20), et il est probable que c'est dans les écrits de ce dernier qu'Euthymène l'a puisée. Il résulte de ces rapprochements qu'il vivait vers l'an 400 avant J.-C., et seulement deux siècles après la fondation de Marseille, sa patrie. Les mensonges par lesquels il cherchait à accréditer le récit de ses courses maritimes, prouvent qu'il n'avait pas navigué dans la mer Atlantique au-delà de *Gadès* ou *Cadiz*. Selon Vossius (*Hist. græc.*, liv. 3, pag. 74), l'Euthymène qui avait composé une description des pays étrangers, et dont Artémidore d'Ephèse a fait mention, serait le même que le voyageur sujet de cet article, et cette opinion est probable. Clément d'Alexandrie (*Str.*, liv. I[er]., pag. 326 et 327) parle d'un Euthymène qui avait écrit des chroniques, mais rien ne prouve, ainsi que l'a-

vancent les auteurs de l'Histoire littéraire de France, que ce soit le même qu'Euthymène de Marseille. W—R.

EUTOCIUS, d'Ascalon, géomètre, qui doit avoir vécu sous l'empereur Justinien, vers l'an 540 de l'ère chrétienne. Il ne nous reste de lui que des Commentaires sur Apollonius de Perge et sur quelques-uns des écrits d'Archimède. Celui du second Livre du *Traité de la Sphère et du Cylindre* est très remarquable, en ce qu'il contient les plus anciens fragments de géométrie dont les auteurs nous soient connus; ces fragments ont rapport à la solution du problême de la duplication du cube; le plus ancien doit être celui d'Archytas de Tarente. Il y en a un de Platon, qu'on ne trouve point dans ses œuvres : c'est la description d'un instrument pour déterminer deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données. L'un de ces mêmes fragments est une Lettre d'*Eratosthènes* au roi Ptolomée. On les trouve à la page 135 et suiv. de l'édition grecque et latine d'Archimède, donnée par Torelli (Oxford, 1792) : ils sont rapportés en substance dans l'ouvrage intitulé : *Historia Problematis de cubi duplicatione*, etc., *auctore N. T. Reimer*, Göttingue, 1798, in-8°., 1 vol. Le Commentaire d'Eutocius sur Apollonius de Perge est joint à cet auteur dans l'édition de Halley (Oxford, 1710); le Commentaire sur Archimède a paru seul (grec et latin), en 1544. L—x.

EUTROPE (Flavius-Eutropius), historien latin, a vécu dans le 4e. siècle après J.-C. Ce fut sous l'empire de Valens qu'il publia ses ouvrages, et entr'autres, les dix livres intitulés : *Breviarium rerum Romanorum*. C'est l'Abrégé des principaux événements de l'Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Valens, auquel il est dédié; on croit que ce fut à la prière de ce prince qu'Eutrope le composa. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit sur-le-champ en grec par Capiton, auteur contemporain très estimé. On en peut louer encore la composition et la clarté, mais le style n'a rien de remarquable. On sait peu de chose de la vie d'Eutrope; il nous apprend lui-même qu'il avait porté les armes sous le règne de Julien, et qu'il faisait partie de la funeste expédition de Perse. On a conclu du titre de *Clarissime*, qui se trouve en tête de son ouvrage, qu'il était sénateur. La plus ancienne édition est celle de Rome, 1471, in-folio. Mme. Dacier en a donné une avec des notes et des commentaires, sous ce titre : *Breviarium Historiæ romanæ ab Annâ Tanaquilli Fabri filiâ*, in-4°., Paris, 1683; et in-8°. M. Capperonnier a donné une édition d'Eutrope, 1798, in-12. Philippe de Pretot en avait donné une en 1746. La plus estimée est celle d'Havercamp, Leyde, 1729, in-12, qui a reparu plus soignée encore, et avec de nouvelles corrections, par les soins de H. Verseik, Leyde, 1762, 2 vol. in-8°. Faret a donné l'*Histoire romaine d'Eutropius, traduite en français*, 1621, in-18. L'abbé Lezeau en a donné une traduction française avec des notes, en 1717. C'est probablement cette traduction retouchée qu'on a réimprimée en 1804, in-12, avec le texte; on a supprimé la plupart des notes.

L—S—E.

EUTROPE, eunuque, ministre de l'empereur Arcadius, naquit en Arménie. Destiné dès son enfance à l'esclavage et aux plus viles fonctions, vendu cent fois, chassé dans sa vieillesse comme un esclave inutile

de la maison du général Arinthée, dont il servait la fille, il parvint à entrer chez le consul Abundantius, qui le plaça au nombre des eunuques du palais en 393. A force de souplesse et d'hypocrisie il se fit remarquer de l'empereur Théodose, qui le chargea de quelques missions, et lui donna de l'avancement. Arcadius étant monté sur le trône le nomma grand chambellan. Rufin, favori de l'empereur, se flattait de faire asseoir sa propre fille sur le trône. Eutrope rompit adroitement ce mariage, et fit conclure celui d'Eudoxie; il aida cette princesse à perdre Rufin, et s'appropria les biens du proscrit. Sa jalousie et ses basses intrigues contre Stilicon privèrent Arcadius des secours que ce général lui amenait contre les Goths. Il perdit successivement Abundantius, qui l'avait tiré de la poussière, Timaze, général distingué, et son fils Syagrius, qui périrent dans les sables des Oasis. En 398 Eutrope concourut à l'élévation de S. Jean Chrysostôme sur le siége patriarchal de Constantinople; mais l'austère vertu du saint prélat excita bientôt sa haine. L'orgueilleux eunuque ne voyait autour de lui que des esclaves et des flatteurs; on l'appelait le père de l'état, le 3e. fondateur de Constantinople. Ses statues ornaient les places publiques et les édifices. Il passait les nuits à table et les jours au théâtre, et pour insulter la nature comme il insultait l'empereur et l'empire, il se maria avec une grande solennité. Le palais se remplit d'eunuques et d'esclaves qui briguaient sa faveur; un instant la renversa. Gaïnas sa créature, non moins ambitieux, non moins perfide qu'Eutrope, excita des révoltes contre lui, prit lui-même les armes, et quand il se sentit assez fort écrivit à Arcadius que le seul moyen de sauver l'empire était de livrer Eutrope aux mécontents. Quelques larmes de l'impératrice Eudoxie que l'eunuque n'avait pas su ménager achevèrent de décider l'empereur. Bientôt l'orgueilleux favori n'eut plus de refuge que dans une église, sous la protection de ce même Chrysostôme qu'il avait persécuté, et dont l'éloquence arrêta ses meurtriers; mais Eutrope ayant voulu s'échapper la nuit fut arrêté et conduit dans l'île de Cypre. La haine de Gaïnas et d'Eudoxie l'y poursuivit; on le ramena près de Chalcédoine, où on lui fit son procès. Il eut la tête tranchée en 399.

L—S—E.

EUTYCHÈS, hérésiarque, ne commença que dans sa vieillesse, et vers l'année 448, à répandre les erreurs qui excitèrent de violents troubles dans l'église : il avait alors plus de soixante-dix ans; ses parents l'avaient destiné, dès sa naissance, à l'état ecclésiastique; il embrassa très jeune la vie monastique, se distingua par sa piété et par la régularité de ses mœurs, et fut fait abbé d'un monastère célèbre, situé près de Constantinople. Il se montra un des plus chauds adversaires de l'hérésie de Nestorius; mais l'ardeur de la dispute, la vivacité de ses opinions et l'ignorance des questions obscures qu'il agitait, l'entraînèrent lui même hors de l'orthodoxie. Nestorius avait soutenu qu'il existait deux personnes en J.-C.; Eutychès rejeta même les deux natures reconnues par l'église. Ses moines adoptèrent d'abord cette opinion; elle se répandit bientôt audehors, et trouva un protecteur puissant dans la personne de l'eunuque Chrysaphius, alors ministre de l'empereur Théodose II; l'impératrice Eudoxie Athénaïs adopta elle-même

la doctrine d'Eutychès, et l'hérésie, dès ce moment, se propagea avec vivacité. Eusèbe, évêque de Dorylée, et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de faire revenir Eutychès de ses erreurs; il y persista, et Flavien prit le parti de le citer devant un concile qui se trouvait assemblé, dans ce moment, à Constantinople; Eutychès y parut, entouré d'une garde nombreuse, que Chrysaphius lui avait donnée; mais cet appareil n'empêcha pas les évêques de le condamner, de l'excommunier et de le déposer, sur le refus qu'il fit de se soumettre. Eutychès eut recours à l'empereur, et ce prince, excité par Chrysaphius, résolut de poursuivre, à leur tour, les pères du concile de Constantinople. Il en convoqua un nouveau à Ephèse, y députa le conseiller Elpide et le secrétaire-d'état Euloge, auxquels il donna le pouvoir de demander des troupes au proconsul, et de diriger l'assemblée selon ses vues. Dioscore, évêque d'Alexandrie, prélat orgueilleux, violent, obstiné et chaud partisan d'Eutychès, fut nommé chef du concile. Toutes les formes y furent violées; quelques évêques factieux y portèrent seuls toutes les décisions; Eutychès fut absous, et St. Flavien se vit lui-même anathématisé et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, que trois jours après il mourut de ses blessures. Les historiens ecclésiastiques ont nommé ce concile le brigandage d'Ephèse; l'empereur, toujours abusé, en fit exécuter les décisions avec violence; en vain le pape St. Léon le conjura-t-il de convoquer, en Italie, un nouveau concile; Théodose s'y refusa obstinément; mais le triomphe d'Eutychès ne fut pas de longue durée. En 450, Théodose mourut; Marcien, son successeur, s'occupa aussitôt de calmer les troubles religieux. D'accord avec St. Léon, il convoqua le concile-général de Chalcédoine, où l'anathême prononcé contre Eutychès fut confirmé. Cet hérésiarque ne survécut pas long-temps à cette condamnation; mais sa doctrine laissa des traces qui se prolongèrent pendant un grand nombre d'années.
L—S—E.

EUTYCHES ou EUTYCHUS, grammairien, disciple de Priscien, florissait vers le milieu du 6e. siècle. On a de lui deux livres *de Discernendis conjugationibus*. Il composa cet ouvrage à la prière d'un de ses élèves, nommé Craterus, dont il loue beaucoup l'éloquence et le savoir. Joachim Camerarius le publia à Tubingen, en 1537, in-4°., avec quelques opuscules de Victorin et de Servius; Elie Putschius en donna une nouvelle édition plus correcte dans ses *Grammatici antiqui*, p. 2143-91. Simler fait mention d'un Commentaire de Sedulius sur cet ouvrage, conservé manuscrit à la bibliothèque de Zurich, et d'un Traité d'Eutichès *de Arte versificandi*; il avait encore laissé un livre *de Aspiratione*, mais on n'en possède plus que les fragments rapportés par Cassiodore au Ch. IX de son *Orthographia*. W—s.

EUTYCHIDES, sculpteur grec, et de l'école de Sicyone, fut un des élèves de Lysippe. Fils de Zoïle de Milet, il fleurit dans la 120e. olympiade, et fut le contemporain et l'émule d'Euthycrate, de Lahippe, de Cephisodore, de Timarque et de Pyromaque. Ses principaux ouvrages étaient une statue de l'*Eurotas*, faite, suivant l'expression de Pline, *avec un art plus coulant que le fleuve lui-même*; un *Bacchus*, qu'Asinius Pollion fit plus tard placer à Rome dans ses monuments; une statue de la *For-*

tune, honorée d'un culte particulier chez les Syriens. Il paraît, par une épigramme grecque rapportée par Brunck, qu'Eutychides, dans une extrême jeunesse, annonçait déjà un digne rival de Praxitèle, lorsque la mort l'enleva à l'âge de seize ans. Pline lui donne Cantharus pour élève. Suivant Junius, le fils de Zoïle, mort à seize ans, et l'élève de Lysippe seraient deux sculpteurs différents. — Il y eut un autre Eutychides peintre, cité par Pline. L—S—E.

EUTYCHIEN, élu pape le 5 janvier 275, succéda à S. Félix Ier. du nom. Il était né en Toscane; et, quoiqu'il ait gouverné l'église pendant près de 9 ans, l'histoire ne nous apprend aucune particularité intéressante de sa vie. Plusieurs personnes croient qu'il souffrit le martyre. Cependant, l'ancien calendrier romain ne le place que parmi les évêques confesseurs, morts en paix pour la foi, mais préparés à souffrir pour elle. Ce fut sous son pontificat que parut le chef des hérésiarques manichéens, dont les erreurs troublèrent longtemps la paix de l'église (*voy.* MANÈS). Eutychien mourut à Rome, le 7 décembre 283. D—S.

EUTYCHIUS, nommé par les Arabes *Saïd ben Batric*, naquit à Fostat, ville d'Egypte, en 263 de l'hég. (876 de J.-C.), fut élevé à la dignité de patriarche melchite d'Alexandrie, en 933, et mourut en cette ville, en 940 de J.-C., 328 de l'heg. Ce prélat s'acquit une grande habileté dans les études ecclésiastiques, l'histoire et la médecine, et a laissé, sur ces diverses matières, plusieurs ouvrages estimés. C'est surtout à son *Histoire universelle* qu'il doit la réputation dont il jouit parmi nous et chez les orientaux. Elle porte le titre de *Rang de pierres précieuses*, commence avec le monde, et se termine à l'an 326 de l'hég. (937 de J.-C.). Abr. Echellensis (*voy.* ECHELLENSIS) paraît avoir conçu le projet de la traduire; mais il ne l'exécuta point. Selden, qui n'était pas favorable à l'autorité et aux prérogatives des évêques, étant tombé vers cet endroit de l'ouvrage où Eutychius dit, « Marc l'évangéliste adjoignit le premier au patriarche d'Alexandrie un » collége de douze prêtres qui, dans » le cas de vacance du siége, éliraient » parmi eux, et constitueraient un » patriarche, » accorda tant d'autorité à l'historien arabe, qu'il fit imprimer séparément le texte et la traduction du chapitre où se trouve ce passage, et y ajouta un long commentaire. Ensuite il conseilla à Pococke, qui l'estimait beaucoup, de traduire et de publier l'ouvrage entier, s'engageant à contribuer aux frais d'impression, et à fournir des notes, s'il était nécessaire. En effet, il se chargea de ces frais; mais la mort le surprit lorsqu'on commençait à imprimer l'ouvrage; et Pococke fut privé de ses notes. Voici sous quels titres cette Histoire, ou ses parties ont été publiées. I. *Eutychii Ægyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, scriptoris, ut in Oriente admodum vetusti ac illustris, ità in Occidente tum paucissimis visi, tum perrarò auditi, Ecclesiæ suæ origines. Ex ejusdem arabico nunc primùm typis edidit, ac versione et comment. auxit J. Seldenus*, Londres, 1642, in-4°. On voit, par ce titre, que Selden n'omettait rien pour piquer la curiosité, ou captiver la confiance de ses lecteurs. II. *Contextio gemmarum: sive Euthychii patriarchæ Alexandrini Annales, interprete Edw. Pocockio*, Londres, 1658, 2 vol. in-4°. Le second volume con-

tient des Lettres très amples, et des Tableaux chronologiques. III. *Eutychius vindicatus, et suis restitutus Orientalibus, sive responsio ad J. Seldeni origines, in duas partes distributa, auct. Abr- Echellensi*, Rome, 1661. Abraham Echellensis publie de nouveau, dans cet Ouvrage, le texte donné par Selden, et y joint une traduction nouvelle très littérale : son style se ressent un peu de la colère que lui inspiraient les opinions peu orthodoxes de Selden ; et toutes les fois qu'il trouve l'occasion de relever ses erreurs, il ne garde aucun ménagement. Voici le jugement de Renaudot sur cette Histoire : « Eutychius est un écrivain très recommandable parmi les Orientaux, » qui ne possèdent aucune histoire » universelle qu'on puisse lui comparer ; d'où il résulte que, non seu» lement les chrétiens, mais Macrisi » et les autres Musulmans la suivent » généralement. Macrisi estime même » qu'elle doit être fort louée pour son » utilité, et on le surprend toujours « à la copier. » Nous avons dit qu'Eutychius cultiva la médecine ; il la pratiqua avec succès, et composa sur cette matière divers ouvrages dont d'Herbelot donne les titres. Ibn Abou Osaïbah lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Pendant tout le temps qu'il occupa le siége d'Alexandrie, il vécut en désunion ouverte avec son peuple, et eut de grands désagréments à supporter. (*Voy.* l'*Historia Patriarch. Alex.* de Renaudot, pag. 346 et suiv.) Nous ferons observer à nos lecteurs que le nom *Eutychius* est la traduction grecque du mot arabe *Said*, heureux.

J—N.

EUTYME, *Voy.* EUTHYME.

EVAGORAS, roi de Salamine, dans l'île de Chypre, descendait de Teucer, fils de Télamon, qui avait fondé cette ville après le siège de Troie. Lorsqu'Evagoras vint au monde, le trône de Salamine était occupé par un Phénicien qui s'en était emparé par trahison. Ce Phénicien fut lui-même tué par un des principaux du pays, qui fit en même temps des tentatives pour prendre Evagoras, dont les droits au trône lui paraissaient un obstacle à son ambition. Evagoras prit la fuite, et s'étant retiré à Soles, dans la Cilicie, il rassembla environ cinquante personnes qui lui étaient dévouées ; et étant retourné à Salamine, il tua le tyran et remonta sur le trône de ses ancêtres. Après la bataille d'Egos-Potamos, l'an 405 avant Jesus-Christ, il reçut dans ses états Conon, qui s'était échappé avec neuf vaisseaux seulement. Ce général l'aida à soumettre les villes des environs, et quelques années après le roi de Perse, ayant senti la nécessité de favoriser les Athéniens pour opposer un contrepoids à la puissance de Sparte, Evagoras fit donner à Conon le commandement des forces navales perses. La victoire de Gnide et le rétablissement des murs d'Athènes ayant consterné les Lacédémoniens, ils se hâtèrent de conclure avec Artaxercès le traité honteux connu sous le nom de paix d'Antalcidas, par lequel ils abandonnaient tous les grecs de l'Asie. Les conditions de cette paix ne pouvaient plaire à Evagoras, et il se déclara indépendant du roi de Perse. Il fut soutenu dans sa révolte par Amasis, roi d'Egypte, qui s'était également soulevé, et par les Athéniens qui lui envoyèrent secrètement des secours. Artaxercès, de son côté, fit rassembler des forces considérables dont il donna le commandement à Téribaze et à Orontes. Evagoras ayant été vaincu dans un combat naval, fut

obligé de se renfermer dans Salamine où il fut assiégé. Ses ressources étaient épuisées, et il se voyait sur le point d'être obligé de se remettre à la discrétion du vainqueur, lorsque la discorde se mit entre les généraux ennemis. Orontes, jaloux de Téribaze, le fit rappeler; mais comme il n'avait pas lui-même la confiance des troupes, il fut obligé de faire la paix avec Evagoras, qui conserva Salamine, en renonçant aux autres villes qu'il possédait dans l'île de Chypre, et en payant un tribut annuel au roi de Perse. Il fut tué, l'an 374 avant J.-C., par un eunuque. Il eut pour successeur Nicoclès, son fils, qui lui fit des funérailles magnifiques, et Isocrate fit à cette occasion un éloge d'Evagoras qui, malgré son exagération, nous offre quelques détails importants.

C—R.

EVAGORAS II, fils du précédent, devint roi de Salamine après la mort de Nicoclès. Il en fut chassé par Protagoras, son frère, et eut recours au roi de Perse, qui envoya dans l'île de Chypre des forces considérables pour le rétablir sur le trône; mais Protagoras ayant fait connaître à Artaxercès Ochus, qui régnait alors, la mauvaise conduite d'Evagoras, ce prince le rappela; il lui donna cependant un gouvernement dans l'Asie. Evagoras ne s'y étant pas mieux conduit, fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans l'île de Chypre, mais il y fut pris, et puni de mort. C—R.

EVAGRE, surnommé le *Scholastique*, né à Epiphanie, en Syrie, dans le 6e. siècle, exerça la profession d'avocat à Antioche avec une grande distinction. Grégoire, evêque de cette ville, apprécia ses talents, et l'employa comme secrétaire, dans sa correspondance avec l'empereur Tibère Constantin. La confiance que lui accordait ce prélat, le fit connaître à la cour d'une manière avantageuse. Tibère le nomma questeur; et Maurice, son successeur, garde des dépêches du préfet. On ne connaît pas l'époque de la mort d'Evagre. Il est auteur d'une *Histoire ecclésiastique* en 6 livres, qui commence à l'année 431, où Nestorius fut condamné par le concile d'Ephèse, et finit à 593. Elle est très détaillée et les faits y sont appuyés, ou sur le récit des auteurs contemporains, ou sur des actes authentiques; cependant Casaubon assure qu'elle n'est point exempte d'erreurs. Le style, suivant Photius, en est clair, mais un peu diffus. L'Histoire d'Evagre a été traduite en latin par Wolfg. Musculus, Christophorson, et Adr. Valois, et en français, par le président Cousin. Elle a eté imprimée, pour la première fois, avec les Histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, et de Théodoret, auxquelles elle fait suite, Paris, Robert Estienne, 1544, in fol. Cette édition est très recherchée, parce que c'est le premier livre exécuté avec les beaux caractères grecs de Garamond. Elle fut faite sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi; mais Adrien Valois ajouta à la sienne les variantes de deux autres manuscrits, l'un de la bibliothèque de Florence, et le second de la bibliothèque de Letellier, archevêque de Reims. On peut consulter, pour les autres éditions de l'*Histoire ecclésiastique*, les articles EUSÈBE et THÉODORET.

W—S.

EVAGRE, prêtre, fut élevé à la dignité d'évêque d'Antioche, en 388, à la place de Paulin. Son élection, confirmée deux ans après, par le concile de Capoue, ne fit que prolonger le schisme qui désolait cette église, Flavien, successeur de Mélèce, con-

servant toujours des partisans. Evagre mourut en 392, et les dissidents s'accordèrent enfin à reconnaître Flavien pour le seul pasteur d'Antioche. Evagre était doué d'un esprit vif; et son merite lui avait valu l'amitié de S. Jérôme. Il a traduit en latin la *Vie de S. Antoine*, écrite en grec par S. Athanase. Cette version a été imprimée dans la *Légende*, Milan, 1474; dans les Recueils des *Vies des Saints* de Surius, de Bollandus, et enfin, dans l'édition des OEuvres de Saint Athanase, publiée par Montfaucon. On a confondu quelquefois Evagre, évêque d'Antioche, avec Evagre *Ponticus*, écrivain qui vivait à la même époque, et dont il sera question dans l'art. suivant. W—s.

EVAGRE, surnommé par S. Jérôme, *Hyperborite* ou *Ponticus*, parce qu'il était né vers le Pont-Euxin, florissait dans le 4e. siècle. Il était diacre, et enseignait les saintes lettres à Constantinople, en 381. Saint Grégoire de Nazianze l'ordonna prêtre; et l'emmena avec lui à Jérusalem. Evagre vint ensuite en Egypte, et se mit sous la discipline de Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde. Il demeura plusieurs années dans le monastère de Nitrie, d'où la réputation de sa piété et de son savoir se répandit dans tout l'Orient. On l'accuse cependant d'avoir partagé les erreurs d'Origènes, et avancé des opinions adoptées depuis par les Pélagiens. Plusieurs maximes extraites de ses ouvrages furent condamnées par le 5e. synode, en 553, et par le concile de Latran, en 649. S. Jean Climaque reproche à Evagre d'avoir confondu les principes du christianisme avec ceux des Stoïciens, en supposant l'homme inaccessible aux passions, et capable d'arriver tout d'un coup à la perfection. On a d'Evagre les Ouvrages suivants : I. *Monachus*, *sive de vitâ practicâ*, publié par Cottelier, dans ses *Monum. ecccles. gr.* II. *Gnosticus*, *sive de iis qui scientiam consequi meruerunt*, trad. en latin par Gennade, et ensuite par Suarez, qui a inséré sa version, avec le texte grec, dans son édit. drs Œuvres de Saint Nil. III. *Antirrheticus*, trad. en latin par Gennade, et publié par Emeric Bigot, à la suite de la *Vie de S. Chrysostôme*, Paris, 1680, in-4°. On en trouve l'abrégé dans la *Bibl. Patrum*, et dans les OEuvres de S. Jean Damascène. IV. *Prognostica problemata*. V. *Sententiarum libri II*. trad. en latin par Gennade, et imprimé dans l'*Appendix regularum* d'Holstenius, et dans la *Bibl. patrum*, tom. 27, édit. de Lyon, 1677. Suarez regarde Evagre comme l'auteur de plusieurs autres opuscules ascétiques, confondus, dans les anciens manuscrits, avec ceux de Saint Nil, de manière qu'il devient, sinon impossible, du moins très difficile de déterminer ceux qui appartiennent à l'un de ces deux écrivains. W—s.

EVAGRE, prêtre, disciple de S. Martin de Tours, se retira dans un monastère dont on ignore le nom, mais qui ne devait pas être éloigné de l'endroit qu'habitait Sulpice Sévère, puisqu'on sait qu'il lui rendait de fréquentes visites. Il assista à une lecture que Sulpice fit de la vie de S. Martin, et l'aida à réparer les omissions qu'il y avait commises. On le regarde comme l'auteur d'un livre de controverse, intitulé: *Altercatio Simonis Judæi et Theophili christiani*. D. Martène l'a publié dans le tome V du *Thesaurus anecdotor.*, sur un manuscrit trouvé à Vendôme, et qui contenait un second ouvrage qu'on croit pouvoir

attribuer également à Evagre ; celui-ci a pour titre : *Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio, ethnico philosopho.* D. d'Achery l'avait inséré dans le tome X du *Spicilegium*, après en avoir revu le texte sur deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de Thou, et l'autre de St.-Arnoul de Metz ; il en découvrit ensuite un troisième dans la bibliothèque de St.-Martial de Limoges, et en donna les variantes dans le XIIIe. volume du *Spicilegium.* Le manuscrit de Vendôme, dont on a parlé, contenait d'autres variantes que D. Martène inséra dans le *Thesaur. anecdot.* La Barre a réimprimé cet ouvrage dans la nouvelle édition du *Spicilege*, avec des notes et les leçons des différents manuscrits. W—s.

EVANGELI (Antoine), poète, prosateur et savant italien, né à Cividale dans le Frioul en 1742, et mort à Venise le 28 janvier 1805, avait pris de bonne heure le goût des lettres en cette dernière ville chez les religieux somasques, où il avait fait ses premières études, et dans l'ordre desquels il entra étant encore jeune. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome dans le collége Clémentin, et ensuite au séminaire de Murano, près de Venise, où il fut employé à l'enseignement. Après cela il vint remplir pendant plus de trente ans la chaire de belles-lettres à Padoue, et enfin il se retira à Venise dans la maison professe de son ordre. Outre sa propre langue, il connaissait parfaitement le grec, le latin, l'anglais, le français, et ne manquait pas d'habileté dans l'hébreu. Il avait eu pour guide dans ses études littéraires Jacob Stellini, et ce fut la reconnaissance qu'il lui conserva après sa mort qui lui fit prendre la plume. Il commença par publier en 4 vol. in-4°. les leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont les héritiers de celui-ci lui avaient confié à cet effet les manuscrits sans ordre et parfois obscurs. Ensuite il publia les *Opere varie* du même Stellini, en les enrichissant de notes savantes. Après avoir préludé par la publication d'une traduction qu'il avait faite du Cimetière de campagne de Gray, sous ce titre : *Thomæ Gray elegia in rusticum sepulchretum, ex anglico in latinum conversa*, Padoue, 1772, Evangeli donna au public des ouvrages où son imagination et son talent brillèrent davantage, tels que : I. *Amor musico, poëmetto in ottava rima*, Padoue 1776 ; II. *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793, On y admira la vigueur et la fidélité avec laquelle il avait rendu poétiquement les beautés de l'Ecriture, qu'il avait entrepris de transporter dans la langue italienne. III. sa *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8°., ne prouve que son goût en littérature et son zèle pour former celui de la jeunesse. Il avait entrepris et même fort avancé une grande histoire littéraire de Cividale sa patrie ; mais il tomba vers la 60e. année de sa vie dans un état de démence et d'imbécillité qui l'empêcha de conduire cet ouvrage à sa fin ; et même, dans les accès de cette maladie, il déchira et détruisit non seulement tout ce qu'il en avait déjà composé, mais encore les matériaux précieux qu'il avait recueillis pour cette entreprise. Il avait été agrégé à plusieurs académies, et dans celle des Arcadiens il avait le nom de *Clonesio Erasineo.* G—n.

EVANS (Arise), astrologue gal-

lois du 17e. siècle, maître du fameux Lilly, étudia à Oxford, entra dans les ordres, et obtint dans le comté de Stafford une cure d'où le firent chasser ses débauches et la prétention qu'il avait de faire retrouver les choses perdues. Il était adonné aux femmes et au vin, et portait habituellement sur son visage les marques des coups qu'il s'attirait dans ses moments d'ivresse, par son caractère querelleur et insolent. Il était établi à Londres en 1632, gagnant sa vie, partie en tenant une école où il enseignait les divers genres d'écriture, la tachygraphie, le latin, le grec, l'hébreu et les mathématiques; partie à vendre des compositions d'antimoine. Wood prétend que, quoiqu'il se trompât fort souvent sur d'autres objets, il avait une sagacité particulière à découvrir les voleurs sur la seule physionomie. On le représente comme un homme de l'aspect le plus sombre. Il se disait versé dans l'art d'évoquer les esprits. Son grand succès était dû sans doute à beaucoup d'assurance et de présence d'esprit, et plus encore à la crédulité de son siècle. Cette folie fut principalement en vogue sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier., à l'époque où vivait le grand Bacon! On ne connaît point la date de la mort d'Evans. Il a publié quelques *Almanachs* et des *Pronostications*, entre les années 1613 et 1623. — EVANS (Abel), poète anglais, surnommé l'*Epigrammatiste*, et qui vivait au commencement du 18e. siècle, fut lié avec les littérateurs les plus distingués de son temps, notamment avec Pope, qui a parlé de lui dans ses ouvrages d'une manière très-honorable. Il était vicaire de Saint-Gilles, à Oxford. N'ayant publié que fort peu d'ouvrages, il n'est guère connu aujourd'hui. On peut voir cependant, dans la collection choisie de Nichols, plusieurs de ses meilleures épigrammes et d'autres poésies. — EVANS (Jean), théologien gallois non-conformiste, naquit en 1680, à Wrexham, dans le comté de Denbigh, où son père était pasteur d'une congrégation d'indépendants. Il fut élevé dans différentes académies particulières, soit à Londres, soit dans le comté d'York, se livra ensuite à la prédication, fut ministre d'une congrégation à Wrexham, puis d'une autre à Londres, où il mourut hydropique en 1730. On a de lui deux *Lettres sur l'importance des conséquences de l'Ecriture*, 1719, in-8°. Un vol. de *Sermons pour les jeunes gens*, 1725, in-8°., et plusieurs autres Sermons; deux vol. de *Discours pratiques sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8°. Cet ouvrage est estimé. Evans avait entrepris une *Histoire des dissidents*; mais sa santé ne lui permit pas de l'achever. X—s.

EVANS (EVAN), ecclésiastique anglais, était, vers l'an 1764, curé de Llanvair-Talyhaern, dans le comté de Denbigh. Il publia à cette époque un ouvrage intitulé: *Quelques échantillons de la poésie des anciens bardes gallois, traduits* (en prose) *en anglais, avec des notes explicatives sur les passages historiques, et de courtes notices sur les hommes et les lieux mentionnés par les bardes; dans la vue de donner aux curieux une idée du goût et des sentiments de nos ancêtres, et de leur manière d'écrire*, un vol in-4°. Il était en effet intéressant de connaître les ouvrages de ces chantres sauvages qui avaient tant d'empire sur les esprits de leurs concitoyens, qu'Edouard Ier., en donnant, suivant la tradition, l'ordre de les massacrer, porta le dernier coup à l'indépendance nationale des Gallois. Cette horrible mesure, que la

froide politique peut à peine justifier, serait l'hommage le plus éclatant qui eût jamais été rendu au pouvoir de la poésie. Mais quoique l'accusation ait été assez généralement adoptée par les historiens, M. Andrews a remarqué qu'elle n'est fondée que sur une tradition obscure, ou sur un passage du *Gwydir History*. Les traductions données par Evans, sont suivies d'une *Dissertation latine sur le caractère et les priviléges des anciens bardes gallois*. Le recueil comprend dix morceaux de poésie galloise de différents auteurs, dont le plus célèbre est Taliessin, qui vivait vers l'an 560. Evans déclarait avoir tiré ces fragments « d'un vaste recueil copié par le savant docteur Davies, d'après un ancien manuscrit en vélin, écrit en partie sous les règnes d'Édouard II et d'Édouard III, et en partie sous le règne d'Henri V, et qui contenait les ouvrages de tous les bardes gallois depuis la conquête jusqu'à la mort de Llewellyn, le dernier prince de la race anglaise. » Ces traductions supposent une profonde connaissance d'une langue presque oubliée aujourd'hui. On a remarqué que, tandis que les poëmes d'Ossian étaient encore intelligibles, les chants des bardes gallois, composés long-temps après, sont à peine compris par les plus habiles critiques et antiquaires du pays de Galles. Cette circonstance n'a pas été perdue pour les écrivains qui ont combattu l'authenticité des poëmes du barde écossais, publiés par Macpherson. Evans, naturellement indolent, serait mort dans la misère, sans la sollicitude de quelques personnes bienfaisantes. Il abandonna ses ouvrages manuscrits à un habitant de l'île d'Anglesey, pour une annuité, et mourut, le 4 septembre 1788, à Cwmhwydref, dans le comté Cardigan. X—s.

EVANSON (Édouard), théologien anglais, né à Warrington, en 1731, fut élevé à l'université d'Oxford, et consacra ensuite plusieurs années à l'instruction publique. Étant entré dans les ordres, il obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, dans le comté de Glocester, à laquelle il fut nommé en 1769. La protection de l'évêque Hurd lui promettait de l'avancement; mais en se perfectionnant dans ses études théologiques, il crut reconnaître des corruptions dans les opinions reçues par l'église anglicane relativement à l'incarnation et à la résurrection du corps de J.-C. Un sermon qu'il prêcha en 1771, en faveur d'une réforme à faire à cet égard, fut particulièrement l'objet d'une dénonciation publique, où trente témoins déposèrent contre lui, et il fut poursuivi avec un acharnement que la saine partie de ses adversaires désapprouva. Il fut obligé de résigner sa cure en 1778. La relation de cette affaire fut publiée la même année par le magistrat de Tewkesbury. Evanson avait fait paraître en 1772, sans nom d'auteur, un écrit intitulé : *Les doctrines de la Trinité et de l'incarnation de Dieu, examinées d'après les principes de la raison et du sens commun; avec une adresse préliminaire au roi, comme la première des trois branches du corps législatif*, un vol. in-8°. Il publia, en 1777, une *Lettre à l'évêque de Worcester* (Richard Hurd), *où l'on considère avec détail et impartialité l'importance des prophéties du Nouveau Testament, et la nature de la grande apostasie qui y est annoncée*. Cet ouvrage fut réimprimé en 1792, in-8°. On a aussi de lui : *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation*

de tout travail, *avec une lettre au docteur Priestley sur le même sujet*, 1792, in-8°. La majeure partie de ces arguments avait déjà paru dans le *Theological repository*. Evanson soutient, contre l'opinion du docteur Priestley, que l'usage de cesser le travail un jour sur sept est une institution civile, qui n'est aucunement autorisée par le christianisme, et très-préjudiciable à la société, puisqu'elle anéantit la septième partie de toute industrie humaine. Son principal ouvrage est la *Dissonnance des quatre évangiles généralement reçus*, *et l'évidence de leur authenticité respective soumise à l'examen*; 1792, un vol. in 8°. L'auteur exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Mathieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Le docteur lui répondit, l'année suivante, dans la seconde partie des *Lettres à un jeune homme*. Evanson répliqua, en 1794, par une *Lettre au jeune homme du docteur Priestley*. Certains principes de la *Dissonnance des évangiles*, etc. ont été examinés de nouveau par Th. Falconer, dans huit Discours prononcés en 1810 devant l'université d'Oxford, à Sainte-Marie, pour la Lecture fondée par Bampton, et qui ont été imprimés depuis en un vol. in-8°. Evanson est mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

X—s.

EVARIC. *Voy.* EURIC.

EVARISTE (S.), Grec de naissance, fut choisi, en l'an 100, pour succéder au pape St. Clément. Il souffrit la persécution de Trajan; et l'Eglise l'honore comme martyr, quoique l'histoire ne dise pas quel supplice on lui fit subir. Plusieurs de ces premiers papes sont censés avoir été la victime des empereurs qui poursuivaient les chrétiens. On croit que ce fut Evariste qui fit le département ecclésiastique de la ville de Rome, en la distribuant par quartiers, et qui distribua les titres et les paroisses. Selon l'opinion la plus commune, il mourut à la fin du mois d'octobre 109.

D—s.

ÈVE ou HEVE, en hébreu, *Hevah* (mère des vivants), fut l'épouse d'Adam et la mère de tous les hommes. Dieu d'abord avait créé l'homme à son image, formé néanmoins du limon de la terre, et il avait répandu sur son visage le souffle de vie. Il lui avait assujeti tout ce qui respire sur la terre, et fait don de tout ce qu'elle produit. Il avait destiné à sa nourriture et les herbes des champs, et les graines qu'elles portent, et le fruit des arbres. Il avait suffisamment pourvu à tous ses besoins, à tout ce qui était nécessaire à sa conservation, ou qui pouvait contribuer à son agrément. Il lui avait préparé une demeure délicieuse, et l'œuvre de la création était achevée. Cependant l'homme était seul dans toute la nature, il ne se trouvait aucun être de son espèce, tandis que les animaux, si inférieurs à lui, avaient été créés par couples. Dieu trouva qu'il n'était pas bon que l'homme demeurât dans cet état de solitude. « Faisons-lui un être semblable à lui, » dit le seigneur. Alors il envoya à Adam un sommeil mystérieux; il tira une de ses côtes, mit de la chair à la place. De la côte qu'il avait tirée d'Adam, il forma la femme, et la présenta à Adam à son réveil. Adam, charmé d'avoir une pareille compagne, et instruit de la manière dont elle avait été formée, dit: « C'est l'os de mes os et la chair de ma chair, » ce qui faisait pressentir ainsi la sainte intimité qui devait régner

dans le mariage. Rien ne manquait alors à nos premiers parents pour être heureux : tout était à eux dans la nature. Un commandement aisé à observer, fait plutôt pour donner du mérite à l'obéissance que pour gêner leur liberté, était le seul que Dieu leur eût imposé : Eve le viola. Tous les fruits du paradis étaient à leur disposition, excepté celui de l'arbre de la science du bien et du mal (1). S'ils enfreignaient cette défense, ils devenaient sujets à la mort. Le serpent, le plus astucieux de tous les animaux, ou plutôt, selon les interprètes, le démon sous la forme du serpent, séduisit Eve; il l'assura qu'elle ne mourrait point en mangeant de ce fruit; qu'au contraire ses yeux et ceux de son mari s'ouvriraient, qu'ils deviendraient tous deux comme des dieux, et qu'ils connaîtraient le bien et le mal. La crédule Eve écouta le tentateur; elle jeta les yeux sur le fruit, en admira la beauté, en mangea et en donna à son mari. Ils devinrent criminels, et, en perdant leur innocence, ils perdirent leur bonheur. Leurs yeux s'ouvrirent en effet, mais pour voir l'abîme où ils étaient tombés; ils s'aperçurent qu'ils étaient nus : la honte vint avec le crime, et ils se cachèrent. On ne se cache point aux yeux de Dieu; il vint interroger les coupables. Adam s'excusa sur la femme, et la femme sur le serpent. Dieu prononça la sentence, et tous furent punis. La punition d'Eve et celle de tout son sexe fut qu'elle subirait de grandes incommodités dans sa grossesse, qu'elle accoucherait avec douleur, qu'elle serait assujétie à l'homme. Dieu donna alors à Adam et à Eve des habits de peau pour se couvrir, et il les chassa du Paradis. C'est après qu'ils en furent sortis qu'Eve conçut, et mit Caïn au monde. Elle eut ensuite Abel; l'Ecriture parle encore de Seth, et se tait sur le reste des enfants d'Adam et d'Eve, disant seulement qu'ils eurent plusieurs fils et plusieurs filles; c'est tout ce que le texte sacré nous apprend d'Eve. Ce qu'on a dit ou écrit d'ailleurs ne peut être regardé que comme des conjectures ou des contes. On ne voit pas même dans l'Ecriture à quel âge Eve mourut. Les uns veulent qu'elle ait vécu à peu près autant qu'Adam, c'est-à-dire 930 ans. Marianus Victor et Genebrard prétendent qu'elle lui a survécu, et la font vivre 940 ans. D'autres questions se sont élevées au sujet d'Eve; des écrivains se sont livrés au délire de leur imagination sur le serpent, sur l'espèce de l'arbre, sur la nature du fruit : des rabins ont débité mille extravagances. Bayle, dans son dictionnaire, rapporte ces rêveries indignes d'une attention sérieuse. Les mahométans ont la mémoire d'Eve en vénération. Comme ils rapportent tout à leur religion, ils montrent dans le voisinage de la Mecque la grotte qu'habitait notre première mère; ils placent son tombeau à Djiddah sur la mer rouge; ils révèrent la montagne d'Arafat, parce qu'Adam et Eve s'y rencontrèrent après une longue absence. Les Orientaux, qui ont mis Adam au rang des bienheureux, lui joignent Eve dans le culte qu'ils lui rendent, et célèbrent la fête de l'un et de l'autre le 19 novembre. Les maronites en font aussi mémoire. Les gnostiques, les manichéens et d'autres hérétiques ont enseigné diverses erreurs au sujet d'Adam et d'Eve. Saint Epiphane parle d'un *Evangile d'Eve*, plein de faussetés et de choses contraires à l'hon-

(1) C'est par inadvertance qu'à l'article ADAM on a dit que le fruit défendu était celui de l'arbre de vie.

nêteté et aux bonnes mœurs. On a fait un livre intitulé : *Prophéties d'Eve*, prétendu composé par l'ange Raziel, précepteur d'Adam ; enfin il n'est point de folies auxquelles l'esprit humain ne se soit abandonné au sujet de nos premiers parents, dont l'histoire toutefois est racontée avec une si belle et si noble simplicité dans nos livres saints (*Voy.* ADAM). L—Y.

EVEILLON (JACQUES), naquit à Angers, en 1572, d'une famille considérable, et à laquelle l'échevinage de cette ville avait valu la noblesse. Après de bonnes études, il professa la rhétorique à Nantes, à un âge où, communément soi-même, on a encore besoin de maîtres. Ayant embrassé l'état ecclésiastique et pris l'ordre de prêtrise, il fut successivement pourvu de différents bénéfices, et d'emplois qui pourtant ne lui firent point négliger l'étude; il s'était au contraire appliqué, avec beaucoup d'assiduité, à celle de l'histoire ecclésiastique, des conciles, des pères et du droit canon, et y avait acquis des connaissances qui lui valurent la confiance de son évêque (M. Fouquet). Ce prélat le fit son grand-vicaire, et le chargea de la réformation du bréviaire et du rituel d'Angers; travail dont Eveillon s'acquitta avec succès. M. Charles Miron ayant succédé à M. Fouquet, ce prélat eut des différends avec le chapitre, qui crut ne pouvoir mieux faire que de remettre ses intérêts entre les mains d'un homme aussi éclairé que l'était Eveillon. Il composa tous les mémoires relatifs à ces affaires. M. Claude de Reuil, qui succéda à M. Miron, honora également Eveillon de son estime et de sa confiance, se déchargeant sur lui des affaires les plus importantes et de la direction de tous les monastères de filles du diocèse. Il jouit du même crédit et de la même autorité sous le gouvernement de M. Henri Arnauld, devenu évêque d'Angers après M. de Reuil; non seulement Eveillon suffisait à toutes ces occupations, mais il savait si bien distribuer son temps, qu'elles ne l'empêchaient point d'être assidu à tous les offices, et même de composer des ouvrages. Il fit, en 1645, un voyage à Rome avec Philippe Galet, réformateur de l'abbaye de la Toussaint d'Angers. Aussi modeste que charitable, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les simples et plus ordinaires commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs » ne me disent pas qu'ils ont froid; » mais je rencontre à ma porte des » pauvres qui sont nus et tremblants, » et qui me demandent des vête» ments. » Sa bibliothèque était la seule chose de quelque valeur qu'il possédât; il la légua aux jésuites de la Flèche, et donna tout le reste aux pauvres. Il mourut au mois de décembre 1651, âgé de soixante-dix-neuf ans; il est auteur des ouvrages suivants : I. *Réponse aux Factums de M. Miron, évêque d'Angers, pour le Chapitre de la cathédrale de cette ville*. Cette pièce est recherchée; II. *De Processionibus ecclesiasticis liber, in quo earum institutio, significatio, ordo et ritus explicantur*, Paris, 1641, in-8°. L'ouvrage est précédé d'un beau mandement de M. Reuil, évêque d'Angers; III. *De rectâ Psallendi ratione*, la Flèche, 1646, in-4°., livre où respire l'esprit ecclésiastique, et qui devrait être le manuel des chanoines; IV. *Traité des Excommunications et des Monitoires*, Angers, 1651,

in-4°.; il y en a une seconde édition, Paris, 1672. Dans ce livre, le plus important de ceux qu'ait composés Eveillon, et qui est dédié à Henri Arnauld, le but de l'auteur est de refuter le sentiment de ceux qui prétendent que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'*aggrave*, c'est-à-dire, après les premières monitions canoniques. Cependant, Eveillon ne s'en tient point à cela; il traite la matière à fond, et recherche soigneusement ce qu'ont établi à cet égard les principes du droit canon, l'autorité des canonistes, les théologiens et la pratique de l'église. Dupin donne une analyse détaillée de cet ouvrage, bien écrit, dit-il, méthodique, plein de choses, mais où l'auteur s'est un peu trop arrêté à des minuties et à des formalités, et semble avoir négligé l'ancien droit et l'usage de l'église des premiers siècles; V. *Apologia capituli Andegavensis pro sancto Renato episcopo suo, adversùs disputationem duplicem Joannis de Launoy*, 1650, in-8°. Ce qui donna lieu à cette Apologie, dont Eveillon fut chargé par son chapitre, sont deux dissertations de Jean de Launoy, dans l'une desquelles ce docteur prétend que St. Grégoire de Tours n'est pas l'auteur de la vie de St. Maurille, et traite dans l'autre de fabuleux tout ce qui est rapporté de la vie, de la résurrection sept ans après sa mort, et même de l'existence de St. René. Eveillon défend la tradition populaire; il faut que ses raisons, du moins à Angers, aient prévalu sur celles de Launoy, puisque Henri Arnauld, alors évêque, ayant fait, peu d'années après, réformer le bréviaire du diocèse, y a conservé ce qui regardait St. René. Eveillon avait promis de publier une traduction en français de cette Apologie, pour la satisfaction de ceux qui n'entendent point le latin, et Menage dit qu'il l'a faite. Cependant elle n'a point paru, peut-être parce qu'Eveillon, mort l'année suivante, n'a pas eu le temps ou de l'achever, ou de la publier. L—Y.

EVELYN (Jean), savant anglais, d'une très ancienne famille du comté de Salop, naquit en 1620 à Wolton, dans le comté de Surrey. Il reçut sa dernière éducation à Oxford, et s'appliqua ensuite à l'étude des lois au collége de Middle-Temple. Il passa en Hollande en 1641, et y servit quelque temps dans un régiment anglais. De retour en Angleterre après le premier éclat de la guerre civile, il obtint du roi, en 1644, la permission de voyager pour son instruction. Il parcourut une partie de l'Europe, s'arrêta particulièrement en Italie pour s'y perfectionner dans la connaissance des arts et de l'antiquité, et revint en Angleterre en 1651. Il avait épousé à Paris, en 1647, une de ses compatriotes. Possesseur d'une grande fortune, éloigné par ses opinions de se mêler des affaires d'un gouvernement que dirigeait Cromwell, il se retira à la campagne pour s'y livrer paisiblement à ses études. Il avait déjà commencé et continua à se faire connaître par plusieurs écrits, entre autres par une traduction en vers du premier livre de Lucrèce (Londres, 1656, in-8°.), accompagnée d'un commentaire sur ce livre et ornée d'un frontispice dessiné par sa femme. Il avait fortifié en Italie son goût pour les arts, et en avait rapporté celui des jardins, qu'il manifesta toute sa vie et par ses écrits, et par l'attention constante qu'il donnait à soigner et à embellir ceux de Sayes-House, bien de sa femme près de Deptford, dans le comté de Kent, et sa résidence favorite. Mais en 1659, après la mort

d'Olivier Cromwell et l'expulsion de Richard, il crut devoir sortir de sa retraite pour contribuer autant qu'il lui serait possible, par sa conduite et ses écrits, à fortifier le mouvement qui commençait à reporter la nation vers la royauté. Il fit paraître plusieurs ouvrages tendant à donner une idée favorable de Charles II, en même temps qu'il travaillait efficacement à lui ramener ceux des officiers de l'armée avec lesquels il avait conservé quelques relations. Aussitôt après la restauration, il fut présenté à Charles II, qui lui donna des marques d'estime et de confiance, et lors de la formation de la société royale en 1662, ce prince l'en nomma un des premiers membres. A l'ouverture de la guerre contre les Hollandais, en 1664, il fut un des commissaires chargés du soin des malades et des blessés. Il fit partie de la commission qui dirigea la réédification de la cathédrale de Saint-Paul à Londres, et fut membre du conseil de commerce nouvellement institué. Sous le règne de Jacques, il fut un des commissaires nommés pour faire les fonctions de chancelier (*lord privy seal*) en l'absence du comte de Clarendon, lieutenant d'Irlande. Après la révolution, il devint trésorier de l'hôpital de Greenwich. Les occupations de ces diverses fonctions, ses travaux littéraires, son assiduité aux séances de la Société royale, le soin de ses superbes jardins de Sayes-House, lui composèrent une vie laborieuse et honorable. Il eut l'honneur de voir sa magnifique résidence de Sayes-House occupée quelque temps par le czar Pierre Ier., lorsqu'il vint étudier à Deptford l'art de construire des vaisseaux; mais il paya bien cher cet honneur par le dégat qu'éprouvèrent, en cette occasion, ses jardins chéris, et surtout cette *impénétrable haie de houx*, qu'il a représentée comme *ce qu'il y avait de plus magnifique et de plus agréable sous le ciel*. Sa santé ne fut guère troublée que par les douleurs de la goutte. Il mourut le 27 février 1706, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On peut voir dans le Dictionnaire de Chauffepié la liste de ses ouvrages, qui sont au nombre de vingt-six; nous en indiquerons les plus importants: I. *Fumifugium*, ou *les Inconvénients de l'air et de la fumée de Londres dissipés*, Londres, 1661, in-4°.; II. *Tyrannus*, ou *la Mode*, discours sur les lois contre le luxe, ibid. 1661, in-8°.; III. *Sculptura*, ou l'*Histoire et l'Art de la chalcographie et de la gravure en cuivre*, avec une liste des maîtres les plus renommés et de leurs ouvrages: on y a joint une nouvelle manière de graver, en demi-teinte, communiquée à l'auteur par S. A. le prince Rupert, ibid. 1662, in-8°.; 1755, avec les dernières corrections et additions de l'auteur (rare). Ce traité faisait partie d'un grand ouvrage qu'il abandonna, et qui devait avoir pour titre: *Histoire générale de toutes les professions*. IV. *Sylva*, ou *Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*; suivi de *Pomona*, ou *Essai sur les arbres fruitiers, relativement au cidre*, Londres, 1664, 1669, 1679, 1705, 1729, in-fol. André Hunter, médecin distingué, en donna en 1776 (York, in 4°.) une édition nouvelle, précédée de la vie de l'auteur, accompagnée de notes judicieuses de l'éditeur, avec le portrait d'Evelyn par Bartolozzi, et 39 gravures. Cette édition a été réimprimée elle-même plusieurs fois, 1786, 1801, avec la *Terra* d'Evelyn; enfin, en 1814, après la mort de Hunter, avec de nouvelles et dernières corrections

de ce dernier, et une notice sur sa vie. La *Sylva* est le plus célèbre des ouvrages d'Evelyn. On peut juger de l'impulsion qu'il donna à la culture, en apprenant que deux millions d'arbres à bois de charpente, sans parler d'un grand nombre d'autres arbres de toute espèce, furent plantés en Angleterre dans le seul intervalle qui s'écoula entre la première et la deuxième éditions. Ce fait a inspiré au docteur Hunter, qui d'ailleurs s'est montré très modeste pour lui-même, un mouvement d'orgueil national que ses compatriotes eux-mêmes ont trouvé outré. « On » a lieu de penser, dit-il dans sa pré» face, que c'est à cette époque que » furent plantés les chênes qui ont » servi à la construction de la plupart » de ces vaisseaux qui, dans la der» nière guerre, donnèrent des lois au » monde entier. » V. *Les Emplois publics et la Vie active préférés à la solitude*, en réponse à un *Essai* récemment publié (par sir George Mackenzie), Londres, 1667, in-8°. VI. *Histoire des trois derniers fameux imposteurs : Padre Ottomano, Mahomet Bey et Sabbataï Sévi*, avec un court exposé des fondements et de l'occasion de la guerre présente entre les Turks et les Vénitiens; ainsi que la cause de l'extirpation, de la destruction et de l'exil définitif des juifs hors de l'empire de Perse, Londres, 1668, in-8°. Les auteurs des *Acta eruditorum Lipsiensium*, en rendant compte de cet ouvrage en 1690, remarquaient que le prétendu Mahomet Bey était alors à Leipzig. VII. *De la Navigation et du Commerce; de leur origine et de leurs progrès*, Londres, 1674, in-8°.; VIII. *Terra*, discours philosophique sur la terre, relativement à sa culture et à sa végétation, et à la propagation des plantes, 1675, in-fol. et in-8°. Cet ouvrage fut écrit d'après l'invitation de la Société royale, et eut des éditions multipliées. André Hunter le réimprima en 1778 in-8°., en y ajoutant des remarques; et en 1801, avec la *Sylva*. IX. *Mundus muliebris*, ou *la Toilette des Dames*, ouvrage burlesque, avec le *Dictionnaire des Précieuses*, compilé en faveur du beau sexe, ibid. 1696, in-8°. X. *Numismata*, ou *Discours sur les médailles*, auquel est jointe une digression *sur la physiognomie*, ibid. 1697, in-fol., enrichi d'un grand nombre de figures de médailles modernes. M. Pinkerton, dans son *Essai sur les médailles*, s'est exprimé sur les ouvrages d'Evelyn en général, mais particulièrement sur celui-ci, d'une manière extrêmement dure, sans en être plus juste. XI. *Acetaria*, ou *Traité des salades*, ibid., 1698, in-8°. Ce fut le dernier ouvrage qu'il publia. On a d'Evelyn plusieurs traductions d'ouvrages français sur les arts, traductions qu'il a accompagnées de notes, et qui ont le mérite assez rare d'une grande connaissance des matières qui y sont traitées. Il a laissé des ouvrages en vers; mais le suffrage même de Waller n'a pu lui assurer une réputation comme poète. Son style en prose est clair, facile, pittoresque et animé. Il cultivait aussi l'art de la gravure; on a encore de lui sept eaux fortes des environs de Naples et de quelques autres sites de la Campanie et de l'Angleterre. Ce fut lui qui engagea lord Howard, depuis duc de Norfolk, à faire présent à l'université d'Oxford des marbres de Paros, ou marbres d'Arundel, que ce lord tenait de la succession de Thomas, comte d'Arundel, son frère. Il obtint aussi la bibliothèque d'Arundel pour la Société royale. Granger, dans

l'*Histoire biographique d'Angleterre*, lui a donné le surnom de *Peiresc anglais*. — Jean EVELYN, son fils, né en 1654, à Sayes-House, et élevé à Oxford, a publié quelques traductions du grec, du latin et du français, entre autres la traduction, en vers anglais, des *Jardins*, du P. Rapin (1673, in-8°.), faite à dix-neuf ans; et plusieurs pièces de vers fort estimées, dont deux, la *Vertu* et le *Remède d'amour*, sont imprimées dans les *Mélanges* de Dryden. Il fut un des commissaires du revenu en Irlande, et mourut le 24 mars 1699. S—D.

EVEMÈRE (1), dont la patrie ne nous est pas bien connue, quoiqu'il paraisse qu'il fût né dans la Sicile, était contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Il avait écrit un ouvrage qui ne visait à rien moins qu'à sapper la religion païenne dans ses fondements. Il prétendait, dans le cours de ses voyages, avoir visité une île voisine de l'Arabie, nommée Panchée, dont les habitants étaient distingués par leur piété. Sur une montagne élevée de cette île était un temple de Jupiter Triphylien; on y voyait une colonne d'or sur laquelle étaient écrites, en caractères panchéens, la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été les uns rois de cette île, et les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort y était aussi racontée, ce qui détruisait toute idée de leur divinité. Les épicuriens donnèrent une grande célébrité à cet ouvrage, et le poète Ennius le traduisit en latin. Mais cette île Panchée n'a jamais existé, comme l'avaient très bien remarqué Callimaque, Eratosthènes et Polybe, et il est évident qu'Evémère avait imaginé ce voyage pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. Il ne faut pas cependant en conclure qu'il fut athée, comme l'ont fait quelques auteurs; il pouvait en effet croire en Dieu, sans croire à toutes les absurdités de la mythologie. On trouve quelques extraits de cet ouvrage dans le Ve. Livre de Diodore de Sicile et dans les Pères de l'église qui ont écrit contre les payens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le recueil de Columna (*Voy.* ENNIUS). C—R.

(1) C'est ainsi que Cicéron écrit ce nom.

EVÊQUE, *Voy.* LÉVÊQUE.

EVERAERTS, EVERARD, ou GERARD (GILLES), né à Berg-op-zoom, exerça la médecine à Anvers, où il publia, en 1583, deux petits vol. in-16, intitulés, l'un: *De herbâ panaceâ quam alii tabacum, alii petum aut nicotianam vocant, brevis commentariolus, quo admirandæ ac prorsùs divinæ hujus peruanæ stirpis facultates et usus explicantur*; l'autre: *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis mechoacan*. Ces deux monographies furent réimprimées collectivement en 1587, avec d'autres opuscules, tels que celui de Gerard van Berghen, sur la préservation de la peste; celui de Giovanni, sur les remèdes bézoardiques; ceux de Galien, sur la thériaque et sur les antidotes. Ces pièces hétérogènes ont été avec raison bannies de la troisième édition, Utrecht, 1644, in-12; et remplacées par des écrits plus analogues à celui d'Everaerts. On y trouve la curieuse *Tabacologie* de Jean Neander; les *Lettres* de Guillaume van der Meer, de Just Raphelen, d'Adrien Falkenburg, sur le tabac; le *Misocapnus* de Jacques Ier., roi d'Angleterre. — EVERAERTS (Martin), médecin et mathématicien, né à Bruges, publia en 1582, à Anvers, des *Ephé-*

mérides météorologiques, en latin, qui furent continuées à Heidelberg, jusqu'en 1615. — EVERAERTS (Ant.), médecin et conseiller de Middlebourg en Zelande, sa patrie, cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec beaucoup de zèle et de succès. Attiré à Anvers par une vente de tableaux, dont il était grand amateur, Everaerts mourut d'une esquinancie peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 28 avril 1679. Les ouvrages qu'il a laissés sont en fort petit nombre et très peu volumineux : I. *Novus et genuinus hominis brutique animalis exortus*, Middelbourg, 1661, in-12. Cet opuscule fut réimp. à Leyde, en 1686, avec la *Microcosmographie* de Stockhamer, sous le pseudonyme : *Cosmopolitæ Historia naturalis, seu nova ac genuina animalium generatio, necnon accuratissima corporis humani delineatio anatomica.* L'auteur rend compte de diverses expériences qu'il a faites sur des lapins, pour répandre quelques lumières sur le mystère impénétrable de la génération. II. *Lux è tenebris affulsa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione*; Middelbourg, 1661, in-12. III. *Antiqui morbi recrudescentis per suctricem inducti cum gallico vel indico collatio, atque utriusque origo, indoles, ac perfecta præcipuè, tuta et jucunda curatio*, Middelbourg, 1661, in-12. Ce petit traité de 84 pages, contient plusieurs réflexions assez judicieuses, plusieurs préceptes utiles sur l'origine de la siphilis, sa propagation par la succion, et la meilleure méthode curative : il a été traduit en hollandais et en allemand. C.

EVERARD (ANGE), peintre, dit *le Flamand*, parce que son père était de la Flandre, naquit à Brescia, en 1647. Il fut d'abord élève de Jean de Hert, peintre d'Anvers; puis il passa à l'école de François Monti, dit le *Bressan*, dont il s'appropria la manière et le coloris. Jaloux de perfectionner son talent, il se rendit à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, particuliérement les *batailles* du *Bourguignon*. Après deux ans de travaux assidus il revint dans sa patrie, où le mérite de ses productions et les agréments de son esprit lui procurèrent beaucoup de succès; il n'en jouit que peu de temps, et mourut dans sa 31e. année. V—T.

EVERARDI (NICOLAS), en hollandais, *Klaas Everts*, né à Grypskerke, en Zélande, a été un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps. Après avoir fait de bonnes études à Louvain, il y fut créé docteur en droit en 1493, et il y professa lui-même cette science pendant quelque temps. En 1498 il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St.-Gui à Anderlecht, doyen de Ste.-Gudule de Bruxelles, conseiller de la cour suprême de justice des Pays-Bas à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, à La Haye. Il remplit, pendant dix-huit ans, ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Ce fut par sa bouche qu'en 1515 Charles-Quint, qui n'était encore que prince-royal d'Espagne, annonça aux États de Hollande son dessein de se faire inaugurer comte de Hollande, à Dordrecht. Ce prince le rappela ensuite à Malines, et il mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-dix ans, en 1532, laissant huit enfants, dont cinq fils, qui tous ont été des hommes de mérite, mais parmi lesquels on distingue surtout le célèbre poète latin

Jean Second, et ses deux fréres Nicolas Gradius et Adrien Marius. Leurs productions poétiques latines ont été réunies dans le recueil intitulé : *Trium fratrum belgarum poëmata et effigies*, Leyde, 1612. Nicolas Everardi est auteur de I. *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, dont la première édition est de Louvain, 1516, in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois. II. *Consilia sive responsa juris*, Louvain, 1554; Jacques Molengrave les a réimprimés avec des additions en 1577, et ils ont eu encore d'autres éditions. M—on.

EVERDINGEN (Cesar van), peintre hollandais, né à Alcmaer, en 1606, et élève de Jean van Bronkhorst, peignit avec distinction le portrait et l'histoire; il fut aussi un des habiles architectes de son temps. Plusieurs tableaux de ce maître, exécutés pour sa ville natale, s'y font remarquer par le mérite de la couleur et du dessin, et par le feu de leur composition. Il mourut en 1679. — Everdingen (Aldert van), frère du précédent, naquit à Alcmaer, en 1621, avec les plus heureuses dispositions pour la peinture. Roelant Savery et Pierre Molyn lui donnèrent les premières leçons de cet art; mais ils furent bientôt égalés et même surpassés par un tel élève. La nature devint ensuite son unique guide. Plusieurs voyages qu'il fit dans le nord et sur la mer Baltique exaltèrent son imagination; et comme elle était secondée en lui par une exécution prompte et facile, il recueillit un grand nombre de vues les plus pittoresques qui lui inspirèrent cette variété piquante qu'on admire dans ses tableaux. Il excella principalement dans le paysage, et il l'ornait de figures et d'animaux bien dessinés. Ses Marines et ses Tempêtes, rendues avec une vérité effrayante, le rangent aussi parmi les meilleurs peintres de ce genre, et rappellent qu'il eut la gloire de former Louis Bakhuisen. Personne n'a mieux représenté la limpidité des eaux, leur chûte, ou leur bouillonnement à travers les rochers : ses ciels orageux sont surprenants; le mérite de la couleur, la fidélité des détails, l'entente et le jeu des lumières, le bon goût du dessin, tout enfin dans ses productions démontre le peintre observateur de la nature. Ses études au crayon ou coloriées sont très recherchées; il en a gravé à l'eau forte une suite précieuse d'environ cent planches. Ses tableaux sont devenus rares, parce que beaucoup ont été attribués à Ruysdael, par l'effet de la vogue justement accordée à ce dernier, et par la supercherie des marchands. Mais si les ouvrages d'Everdingen n'ont pas une valeur aussi grande dans le commerce que ceux de son émule, ils méritent autant d'estime aux yeux des connaisseurs. La galerie du Louvre possède deux beaux paysages de ce maître, dont l'un représente des *Chasseurs au pied des Montagnes du Tyrol, sur le bord d'un torrent*; et l'autre, un *Site agreste et sauvage, avec rochers, bois de sapins et ciel orageux*. Ce peintre habile mourut dans sa patrie en 1675, à l'âge de cinquante-quatre ans; il fut toujours considéré pour ses talents, ses bonnes mœurs et son instruction, et à ces titres il obtint la place de diacre de l'église réformée. Il laissa trois fils, dont deux se distinguèrent dans la peinture. — On doit encore mentionner ici Jean Everdingen, frère et élève des précédents, né dans la même ville, et qui peignit d'une manière très agréable des objets inanimés. Malheureusement ses tableaux sont en très petit nombre, parce qu'il ne cultiva la peinture que pour son plai-

sir, et qu'il sacrifia l'amour des arts aux devoirs et aux occupations de l'état de procureur qu'il exerçait avec habileté. V—T

EVERS (OTHON-JUST), né le 28 août 1728, à Iber, dans le diocèse d'Einbeck, se rendit en 1750 à Berlin, où il consacra trois années à l'étude de la chirurgie. Après avoir exercé quelque temps cette profession utile dans les hôpitaux, il fut nommé chirurgien-major d'un régiment hanovrien, et devint par la suite chirurgien-aulique, emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1800. Evers a beaucoup écrit; mais aucun de ses ouvrages ne s'élève au-dessus de la médiocrité. Incapable de briller par un mérite transcendant, l'auteur a voulu éblouir par des titres pompeux, par des promesses mensongères : I. *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie* (en allemand), Göttingue, 1787, in-8°., fig. Cette mince brochure n'est pas absolument dépourvue d'intérêt; seulement elle devait être présentée sous une forme plus modeste. II. *Instruction-pratique sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures qui sont du ressort de la médecine légale* (en allemand), Stendal, 1791, in-8°. Evers établit une règle générale d'après un seul fait qui lui est particulier. Fort de l'approbation de la Faculté de Iéna, il plaide vivement sa propre cause contre le docteur Lœhr. III. *Sur les obstructions viscérales* (en allemand), Stendal, 1794, in-8°. Cet opuscule, de vingt-quatre pages, ne renferme rien de neuf ni d'important. On dirait que le principal but de l'auteur a été de prôner une guérison opérée sur un haut et puissant personnage. Prodigieusement jaloux de se faire remarquer, Evers a rempli de ses Mémoires les recueils périodiques. On en trouve dans la *Collection médico-chirurgicale* de J. F. Henkel, dans les *Mélanges* de Schmucker, dans la *Gazette médicale* de Reichard, dans la *Bibliothèque chirurgicale* de Richter, dans le *Magasin de Hanovre*, dans les *Actes de l'Académie des curieux de la nature*, etc. Il suffira d'en signaler quelques-uns, et de choisir les moins insignifiants : I. *Observations sur la teigne*, traduites et insérées dans le *Journal de chirurgie* de Desault, dans le *Journal physico-médical* italien de Brugnatelli, etc. Evers examine et discute assez judicieusement les méthodes curatives généralement employées; il s'élève avec raison contre la barbare calotte de poix de Bourgogne, et propose un emplâtre de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre; ce moyen est réellement avantageux. II. *Sur une carie de la portion pierreuse de l'os temporal gauche;* III. *Sur l'efficacité de la belladone contre les obstructions de la matrice, la mélancolie et la manie.* IV. *Description et figure d'un bandage pour la fracture de la rotule.* V. *Description et figure d'une machine simple et économique propre à réduire les luxations de l'humérus.* C.

EVERTSEN. A l'époque la plus honorable pour la marine hollandaise, durant la seconde moitié du 17e. siècle, cette famille, originaire de la Zélande, a été une pépinière de marins des plus distingués, d'hommes qui, compagnons et émules des Ruiter, des Tromp, des Wassenaer, faisaient respecter de toutes les nations, et sur toutes les mers, le pavillon hollandais. On en jugera par ce trait, peut-être unique dans l'histoire : Jean Evertsen, lieutenant-amiral, retiré du

service depuis un an, écrivit aux Etats de Zélande, quand son frère, le lieutenant-amiral Corneille Evertsen eut été tué dans la sanglante bataille du 11 au 15 juillet 1666, contre la flotte anglaise, « qu'il avait le plus grand dé» sir de reprendre ses fonctions, et » de se dévouer pour sa patrie, » comme l'avaient fait son père, qua» tre de ses frères, et un de ses fils, » tous morts au lit d'honneur en com» battant les ennemis de l'état. » Les vœux de ce brave furent comblés. Remis en activité de service, il eut, le 4 août de la même année, une jambe emportée à son bord, et ne survécut pas à sa blessure. Les Etats de Zélande lui firent ériger, ainsi qu'à son frère Corneille, un monument commun dans l'église de Saint-Pierre à Middelbourg. Le vice-amiral Corneille Evertsen, fils de Jean, mort en 1679, et le lieutenant-amiral Gélin Evertsen, mort en 1721, fils d'un autre Corneille, aussi lieutenant-amiral, ont été recueillis dans la même sépulture d'honneur. M—on.

EVHEMERE. *Voy.* EVEMERE.

EVILMERODACH, roi de Babylone, que Ptolémée, dans son *Canon*, nomme *Ilvarodamus*, monta sur le trône, après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 av. J.-C. Il tira Joachim, roi de Judée, de la prison où Nabuchodonosor l'avait fait mettre et le traita avec beaucoup d'humanité. Bientôt après Evilmerodach fut victime d'une conspiration tramée contre lui par Niriglissor. son beau-frère, et il fut tué, l'an 559 av. J.-C. C—r.

EWALD ou EWALDT (Benjamin), né à Dantzig, le 28 octobre 1674, étudia la médecine à Kœnigsberg, à Erfurt et à Halle. Ce fut à l'université de cette dernière ville qu'il reçut le doctorat, en 1697, sous la présidence de Stahl, après avoir soutenu une thèse *sur l'Impuissance*. De retour à Kœnigsberg, en 1701, Ewald y exerça l'art de guérir pendant quatre années, au bout desquelles il fut nommé professeur extraordinaire. La faculté de médecine l'admit dans son sein en 1707; et en 1718, il obtint à l'université une chaire de professeur ordinaire, qu'il occupa durant le court espace de quelques mois; car il fut enlevé par une mort prématurée, le 24 octobre 1719. Tous ses écrits consistent en minces dissertations; encore la plupart pourraient-elles être revendiquées par les candidats qui les ont défendues. Il suffira d'en signaler un petit nombre, et de placer au premier rang celles qui appartiennent en propre à Ewald : I. *De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701. L'auteur cherche à prouver que les détails minutieux de la fine anatomie ne sont pas d'une grande utilité pour la guérison des maladies. II. *Problematum medicorum specimina publica*, 1724 et suiv. Dans le second de ces programmes Ewald s'occupe de la circulation du sang, et n'hésite point à faire remonter jusqu'à Salomon une découverte dont s'honore le 17e. siècle. III. *De eunuchis ac spadonibus*, 1707; c'est le discours inaugural que prononça Ewald pour son admission dans la faculté. IV. *De sanitate hominis morbosâ*, 1701. V. *De sanitate per mel et oleum conservandâ*, 1711. C.

EWALD (Jean), poète danois, naquit, en 1743, dans le duché de Sleswick. Son père, théologien sévère, lui donna une éducation très austère, qui irrita son ame ardente, sans la dompter. Placé dans un collége, il fit de bonnes études littéraires, mais les romans, les Légendes des Saints,

les anciens *Sagas* islandais, et les Vies de Plutarque, excitèrent son imagination à un tel point, qu'à peine âgé de 12 ans, il se proposa pour modèle les héros et les philosophes les plus extraordinaires de l'antiquité. Il s'enfuit un jour, dans l'intention de faire un voyage autour du monde. Une autre fois, il voulut apprendre l'éthiopien, pour devenir l'apôtre de la religion chrétienne en Afrique; son vœu le plus constant était d'entrer au service militaire. Ses parents le forcèrent à suivre les études qui, en Danemark, ouvrent l'accès aux places ecclésiastiques. C'est une carrière lente, et le jeune Ewald était amoureux d'une personne auprès de laquelle il avait de nombreux rivaux. Ne pouvant plus résister à son goût pour l'état militaire, où il se flattait de trouver un avancement rapide, il s'enfuit de Copenhague et s'enrôle à Hambourg comme hussard de la garde prussienne; mais, arrivé à Magdebourg, il se voit relégué dans un régiment d'infanterie. Il déserte, et devient bientôt sous-officier au service autrichien. C'était au milieu de la guerre de sept ans. Il signala sa valeur dans plusieurs combats, et on lui offrit un grade d'officier, à condition qu'il se ferait catholique. Il ne put s'y résoudre; et, s'étant aperçu que nous ne sommes plus dans un siècle héroïque, et que, dans une guerre ordinaire, un soldat n'arrive pas rapidement au rang de général, il se laissa réclamer et racheter par ses parents désolés. De retour à Copenhague, il recommença sérieusement sa carrière théologique, lorsqu'un malheur fort ordinaire vint bouleverser son ame trop sensible. La personne qu'il aimait le quitta pour en épouser un autre. Dès ce moment, plus de bonheur, plus d'illusion, plus d'avenir pour Ewald; il se livra tour-à-tour à la dissipation et à la mélancolie, ne cherchant qu'à passer au gré de ses fantaisies une vie qui n'avait plus de prix à ses yeux. A l'âge de vingt-trois ans, il ignorait encore sa vocation poétique; une cantate funèbre qu'il fut engagé à composer pour le roi Frédéric V, excita un enthousiasme universel; Ewald sentit alors renaître l'énergie de son ame, et résolut de chercher, dans le commerce des Muses, ces jouissances exaltées, et cet espoir de l'immortalité, dont son imagination était avide. Klopstock, qui vivait à Copenhague, devint son ami; Bernstorff fut son protecteur; et, après la chute de ce ministre, il trouva encore, dans le conseiller intime Carstens, un Mécène et un Aristarque à la fois. La société royale des belles-lettres l'encouragea par plusieurs prix. Malheureusement, les désagréments qu'il éprouvait dans sa famille, sa situation précaire, souvent très embarrassée, et les séductions d'une imagination aussi mobile que romanesque, lui firent, de la dissipation et du désordre, une seconde nature. Une maladie arthritique opiniâtre changea son existence en une longue série de souffrances; il y succomba, dans la 38e. année de sa vie (1781). Mais, au milieu de ces douleurs cruelles, il a produit une suite d'ouvrages poétiques, qui honoreraient une littérature quelconque, et que le Danemark place au rang de ses chefs-d'œuvre. L'ode et la tragédie sont les deux genres où Ewald a excellé. Sa *Mort de Balder*, est un de ses meilleurs ouvrages dramatiques. Ce sujet, tiré de la mythologie scandinave, a récemment été traité dans un genre plus rapproché de la tragédie grecque, et plus conforme au génie de l'Edda; mais la pièce d'Ewald reste seule au théâ-

tre. *Rolf* ou *Rollon*, tragédie tirée de l'histoire ancienne du Danemark, a le défaut d'être écrite en prose poétique. *Adam et Eve*, ou *la Chute de l'homme*, est un drame religieux, d'une composition fort extraordinaire, mais rempli de beaux passages. Le ton de la pastorale prédomine dans les *Pêcheurs*, ainsi que dans *Philémon et Baucis*. Lors de sa mort, Ewald avait considérablement avancé un nouveau *Hamlet*, dans lequel il essayait d'imiter l'audace et l'énergie de Shakespeare, en s'assujétissant à un plan plus régulier. Dans tous les Ouvrages dramatiques de cet auteur, on peut reprendre quelques fautes de composition et d'ordonnance; les caractères ne sont pas toujours bien soutenus ni bien développés; mais le langage des passions s'y fait entendre avec une grande force; le plus beau coloris poétique orne les tirades descriptives, et les chœurs respirent l'élévation de l'ancienne tragédie. Ewald avait été admirateur passionné de Corneille; et c'est dommage que les conseils de Klopstock l'aient détourné de l'étude du théâtre français. Outre ses Odes, ou chants lyriques, Ewald a donné des Elégies très estimées: celle qui est intitulée *l'Espérance et le Souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau dans ce genre. Satirique, mordant, quand il le voulait, il n'a jamais souillé sa plume par un écrit immoral; victime de la violence de ses passions, et de la vivacité de ses sens, il a toujours chanté de préférence la religion, la vertu, et la patrie. Les morceaux prosaïques de cet auteur, pleins d'une philosophie élevée, ont beaucoup contribué à fixer le style noble de la poésie danoise, style généralement négligé par le Molière du Nord, le fécond Holberg, dont le théâtre a précédé celui d'Ewald. Ce poète avait été chargé, par le comte Bernstorf, de faire un voyage en Ecosse, pour rassembler tous les poëmes attribués à Ossian; mais ses infirmités empêchèrent l'exécution de ce projet. Il ne reçut que de très modiques bienfaits de la cour; et même, après avoir acquis de la gloire, il se vit obligé de faire, pour de l'argent, des épithalames et des chants funèbres, L'enthousiasme de ses amis, et l'admiration du public ne purent lui assurer un sort plus heureux, que lorsque, déjà frappé de mort, il était enchaîné sur le lit de la douleur. Il existe une très belle édition de ses Œuvres complètes, en 4 vol. in-8°.

M—B—N.

EWALD (le général), frère du précédent, lieutenant-général des armées danoises, et officier de la Légion-d'Honneur, mort à Kiel le 28 mai 1813, dans sa 88e. année, avait fait ses premières campagnes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et y perdit un œil. Il en fut récompensé par l'ordre du Lion. Entré ensuite au service du Danemark, et ayant obtenu toutes les décorations militaires, il s'est distingué en poursuivant, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le fameux major Schill, qui faisait la guerre en son propre nom contre la France, et qui avait battu plusieurs corps envoyés contre lui. Ce partisan s'enferma dans Stralsund, d'où il serait passé dans l'île de Rugen; mais les Danois, sous Ewald, emportèrent d'assaut la place dont Schill n'avait pas eu le temps de relever les fortifications. On sait que Schill et la plupart de ses officiers, presque tous nobles Prussiens, périrent dans ce combat. Les Allemands, admirateurs tardifs de ce chef, qu'ils n'avaient osé seconder, ont presque

fait un crime au général Ewald de l'avoir vaincu. Ewald, cependant, n'était rien moins que partisan de Buonaparte, mais il combattait par ordre de son souverain. On a de lui un Ouvrage très estimé *sur la guerre des troupes légères*. M—B—N.

EWES (SIR SYDMONDS D'). *Voy.* DEWES.

EXIMENO (D. ANTOINE), savant jésuite espagnol, et mathématicien, né en 1732, à Balbastro, dans l'Arragon, fut envoyé à Salamanque, pour y terminer ses études au collége des jésuites. Les succès qu'il obtint dans ses cours, lui méritèrent la bienveillance de ses maîtres, qui ne négligèrent rien pour fixer parmi eux un sujet qui s'annonçait avec tant de distinction. Après son admission dans la Société, il fut chargé d'enseigner les mathématiques, science pour laquelle il avait montré, dès son enfance, un goût particulier. Lors de la création de l'école militaire de Ségovie, le P. Eximeno en fut nommé professeur, et il fit l'ouverture des classes, en 1762, par un Discours *sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes*. Il passa en Italie, à la suppression des jésuites, et s'établit à Rome, où il continua de consacrer tous ses moments à l'étude des sciences. Il était lié d'amitié avec les savants les plus distingués; ses talents et ses qualités lui avaient concilié l'estime générale. La plupart des sociétés littéraires de l'Italie s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein: il était connu dans celle des Arcadiens, sous le nom d'*Aristodemo Megareo*. Il mourut à Rome, en 1798, à l'âge de 66 ans. Les principaux ouvrages de D. Eximeno sont: I. *Historia militar de España*, Ségovie, 1769, in-4°. C'est une Histoire des grands capitaines espagnols. Les critiques de cette nation s'accordent à dire qu'elle est écrite avec impartialité, et que le style en est excellent. II. *Manual del artillero*, ibid., 1772, in-8°.; estimé. III. *Dell' Origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. C'est l'Ouvrage qui fait le plus d'honneur à Eximeno, et celui qui a le plus contribué à étendre sa réputation dans l'Europe. Il y établit solidement que, le but de la musique étant de flatter l'oreille, c'est à tort qu'on a cherché le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques. Il relève, avec autant de force que de goût, les erreurs dans lesquelles sont tombés, à cet égard, Euler, Rameau et d'Alembert. Le système musical d'Eximeno, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées en Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. IV. *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il Saggio fondamentale pratico di contrappunto del R. padre maestro Giamb. Martini, Roma, l'anno del Giubileo*, 1775, in-4°. Peu de temps après que D. Eximeno eût publié l'ouvrage précédent, le célèbre P. Martini fit paraître son *Essai fondamental et pratique de contrepoint*, dans lequel il prit pour base de cette science le *Canto-fermo*, ou le plain-chant. Il y attaqua l'opinion d'Eximeno sur le contrepoint des anciens Grecs, et sa théorie était d'ailleurs positivement contraire à celle du savant espagnol. Celui-ci combat dans ce nouvel ouvrage le système du P. Martini. Le *doute* qu'il se propose d'y résoudre, est, dit-il dans sa préface, de savoir si le P. Martini a publié l'*Essai fondamental* comme un contre-poison du sien, ou comme un témoignage

authentique en sa faveur? C'est sous cette forme piquante qu'il combat son adversaire, et qu'il le réfute sur tous les points de doctrine musicale et sur le fait relatif à la musique grecque qu'il avait d'abord avancé. V. *Lettera sopra l'opinione del sign. Andrès intorno la letteratura ecclesiastica de' secoli barbari*, Mantoue, 1783. C'est une apologie de l'Ouvrage d'Andrés, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites.

W—s.

EXPERIENS. *Voy*. CALLIMACHUS.

EXPILLY (CLAUDE), conseiller d'état et président au parlement de Grenoble, naquit à Voiron, bourg du Dauphiné, le 21 décembre 1561. Son père, sergent de bataille dans l'armée commandée par le duc de Montpensier, fut tué près de Chabrillant le 22 septembre 1574. Le jeune Expilly, qui commençait alors ses études au collége de Tournon, fut envoyé à Paris pour les continuer. Il fréquenta ensuite pendant plusieurs années les cours des plus célèbres professeurs de Turin et de Padoue. Il profita de son séjour en Italie pour en visiter les principales villes, et se lier d'amitié avec les personnes les plus distinguées dans les sciences et dans la littérature. Après avoir demeuré quelque temps près de sa mère, il se rendit à Bourges, où il prit ses degrés en droit sous Cujas. De retour dans sa patrie, il partagea tous ses moments entre l'étude du droit, la culture des lettres et la société des personnes les plus spirituelles. Il parut au barreau avec le plus grand succès; mais son dessein n'étant pas d'exercer la profession d'avocat, il ne tarda pas à acquérir une charge au parlement. Pendant les troubles de la ligue, Grenoble s'étant déclarée contre le roi, Expilly, qui y était resté par attachement pour sa bibliothèque, fut obligé de suivre le parti dominant; mais il se conduisit dans sa place avec tant de modération qu'il acquit l'estime des deux partis, et que le duc de Lesdiguières après la prise de Grenoble fut le premier à lui offrir son amitié, et lui fit obtenir la charge de procureur-général à la chambre des comptes de Grenoble. Henri IV et Louis XIII employèrent Expilly dans des négociations en Savoie et en Piémont, et il s'en acquitta toujours de manière à justifier la confiance qu'on lui avait accordée. Lors de l'occupation de Chambéri par les Français en 1603, il fut nommé procureur-général, et en 1630 président du conseil souverain de cette ville. Les fatigues altérèrent sa santé de bonne heure; il ressentit les premières douleurs de la pierre en 1606, et deux ans après il fut obligé de faire le voyage de Paris pour se faire opérer. Les eaux de Vals le rétablirent entièrement, et par reconnaissance il les célébra dans une pièce de vers. Expilly mourut à Grenoble le 25 juillet 1636. Peu de temps auparavant les habitants de cette ville avaient fait frapper une médaille en son honneur. Le revers représente un rossignol perché sur un arbre, avec cet exergue: *Nec gemere cessabit*. Jacq.-Phil. Thomasini, son ami, a publié son éloge en latin, et Antoine de Boniel de Catilhon, son petit-neveu, avocat-général à la chambre des comptes de Dauphiné, a fait imprimer sa *Vie*, Grenoble, 1660, in-4°. Chorier parle d'Expilly dans son *Histoire abrégée du Dauphiné*; « il était, dit-il, ora-» teur, jurisconsulte, historien et » poète, si est-ce qu'il ne paraît

» qu'imparfaitement dans ses ouvrages. » Les différentes productions d'Expilly sont en effet très médiocres. On a de lui : I. des *Plaidoyers*, Paris, 1612, in-4°. On en connaît six éditions. Le style ampoulé de ces discours et les citations de tout genre dont ils sont remplis ne peuvent les faire remarquer que comme un monument du goût détestable de son siècle; II. *Traité de l'orthographe française*, Lyon, 1618, in-fol. Il cherche à y prouver qu'un écrivain doit plus s'attacher à la prononciation qu'à l'étymologie. Cette idée a été représentée plusieurs fois, mais toujours inutilement; III. *Poésies*, Grenoble, 1624, in-4°. La première édition est de 1596. Ce recueil contient des Elégies, des Poésies amoureuses, des Mélanges en prose et en vers, des Epitaphes et un *Supplément à la Vie de Bayard*, réimprimée dans l'*Histoire* de cet illustre chevalier, édition de 1651.

W—s.

EXPILLY (Jean-Joseph), abbé, successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine trésorier en dignité du chapitre de Ste.-Marthe de Tarascon, membre de plusieurs académies tant de France que de l'étranger, naquit à Saint-Remi en Provence, l'an 1719. Outre les voyages qu'il fit pour remplir ses difficiles emplois, il en entreprit quelques-uns pour son instruction, et, dans tous, recueillit des notes et observations sur les pays qu'il parcourut. Aussi, de son vivant, fut-il proclamé le plus laborieux, le plus fécond, le plus exact et le plus utile de tous les gens de lettres qui ont écrit sur la géographie. Ses ouvrages ont vieilli, mais sont loin d'être oubliés, et n'ont pas encore été éclipsés. Ses travaux et ses devoirs remplirent sa vie, qui n'offre, ou du moins de laquelle on ne connaît aucun événement remarquable. Il mourut en 1793. On a de lui : I. *la Cosmographie divisée en cinq parties, qui comprennent l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, l'histoire ecclésiastique et la chronologie*, 1749, in-8°. II. *Della casa Milano libri quattro*, 1753, in-4°.; III. *la Polychrographie, en six parties : Astronomie, Géographie, Hydrographie, Histoire ecclésiastique, Histoire romaine, et Chronologie*, 1775, in-8°.; IV. *Mémoire au sujet d'une nouvelle carte de l'Europe*, 1753, in-4°.; V. *le Géographe manuel*, 1757, in-18, petit ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions, 1759, 1761, 1769, 1772, 1774, 1777, 1782, et retouché depuis par Comeiras (*Voy.* Comeiras.); VI. *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8°. qui ne comprennent qu'une portion de la Westphalie; VII. *Description historique et géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1759, in-12; VIII. *de la Population de la France*, 1765, in-fol.; IX. *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Avignon, 1762-70, 6 vol. in-folio. L'ouvrage n'a pas été terminé, et finit à la lettre S. Malgré son imperfection, il est encore assez estimé aujourd'hui. On y trouve, en effet, une foule de renseignements sur tout ce qui peut intéresser sur les Gaules comme sur la France : les anciennes et nouvelles divisions, les productions du sol, la population, l'industrie, etc. L'auteur y a même inséré quelquefois des mémoires assez considérables.

A. B—t.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou

Julius), historien latin sur lequel on n'a presqu'aucun renseignement, mais qu'on suppose, d'après le caractère de son style, avoir vécu au commencement du 5e. siècle. On a sous son nom un petit ouvrage, plus important par le sujet que par le mérite de la composition, intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus.* Il a été inséré par Fréderic Sylburge dans ses *Hist. Roman. script.*, et par Joseph Wasse, à la suite de son édition de *Salluste*, Cambridge, 1710, in-4°. On croit que cet opuscule est tiré des *Histoires* de Salluste. W—s.

EXSUPERANTIUS ou EXUPERANCE, né à Poitiers, dans le 4e. siècle, et que quelques auteurs croyent être le même que le précédent, était le parent et l'ami de Rutilius, qui en parle avec éloge au premier livre de son *Itinéraire.* Il s'était appliqué particulièrement à l'étude de la jurisprudence, et on croit qu'il avait composé des traités sur cette science. Un de ses frères, nommé *Quintilius*, s'était retiré dans la solitude de Bethléhem, où il vivait sous la direction de S. Jérôme. A sa prière, le saint docteur écrivit à Exuperance une lettre qu'on a conservée, et par laquelle il l'exhorte à suivre l'exemple de son frère. Mais Exuperance ne voulut point renoncer aux avantages que le monde semblait lui offrir. Nommé à la place importante de préfet du prétoire dans les Gaules, il s'occupa de rétablir l'ordre et la police dans les provinces armoriques; il réussit à en chasser les Goths et à apaiser les troubles occasionnés par l'établissement de nouveaux impôts. Il vint ensuite à Arles, croyant que sa présence suffirait pour faire rentrer dans le devoir les légions révoltées; mais sitôt qu'il parut au milieu des soldats mutinés, ils l'environnèrent et le percèrent de coups. La mort d'Exuperance arriva en 424, sous le règne du faible Jean, qui n'ordonna pas même la recherche de ses assassins. W—s.

EXTER (Frédéric), numismate allemand, professeur au gymnase de Deux-Ponts, né dans la même ville en 1714, mort le 11 décembre 1787, a publié : I. *De studio numorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur, et suavi et utili*, Deux-Ponts, 1754, in-4°.; II. *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid. 1759, in-4°. (en allemand), avec diverses continuations, dont la dernière est de 1775; le tout forme 3 vol. in-4°. III. *Vie du chevalier Ferdinand de St.-Urbain*, dans la 3e. partie du *Joachimische Munzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4°. (en allemand). C. M. P.

EXUPERE DE TOULOUSE (S), évêque de cette ville, succéda dans ce siége a St. Sylve, ou *Sylvius*, au commencement du cinquième siècle. Quelques-uns ont pensé que saint Exupère était le même que le rhéteur du même nom, loué par Ausone, et qui enseigna la rhétorique à Toulouse, et ensuite à Narbonne; mais ce rhéteur était mort plusieurs années avant que saint Exupère parvint à l'épiscopat. On l'a aussi confondu à tort avec un Exupère, prêtre de Bordeaux, dont parle saint Paulin. Exupère de Toulouse fut un des plus saints évêques de son temps. Saint Jérome lui donne de grands éloges; il lui dédia ses Livres sur le prophète Zacharie, et il fait mention de lui dans son *Commentaire* sur Amos. Il lui renvoya, comme à l'homme le plus capable de la guider, une veuve, nommée *Furia*,

qui lui avait demandé des conseils pour avancer dans la perfection. Exupère acheva de construire la grande basilique de Toulouse qu'avait commencée saint Saturnin, et il la consacra. Il changea le temple de Minerve en une église dédiée à la Ste. Vierge, et nommée aujourd'hui la *Dorade*. Grégoire de Tours parle de saint Exupère. Illustre par la sainteté de sa vie, il le fut encore par son éminente charité envers les pauvres. Saint Jérôme, à cause de sa libéralité inépuisable, et pour laquelle les ressources semblaient se multiplier par la profusion des aumônes, le compare à la veuve de Sarepta, qui reçut Élie, et dont le vase d'huile, quoiqu'on y puisât toujours, ne tarissait point. Après avoir donné, dans un temps de disette, tout ce qu'il possédait, Exupère vendit les vases sacrés pour soulager les pauvres, aimant mieux porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre, dit encore S. Jérôme, que de laisser dans le besoin ses frères indigents. Averti par l'inspiration divine de l'invasion des barbares, il distribua ce qui restait des biens de l'église. Ce n'est pas seulement en France que s'exerçait sa charité; il l'étendit jusqu'en Orient, et chargea le moine Sisinnius de sommes considérables pour les porter aux églises et aux solitaires de la Palestine et de l'Egypte. L'hérésie de Vigilance s'étant introduite dans le diocèse de Toulouse, Exupère, en 404, écrivit au pape Innocent Ier. pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de ce novateur; il demandait en même temps au pape des éclaircissements sur divers points de discipline, tels que le célibat des prêtres, les rites à observer dans l'absolution des pénitents, et sur les livres qui doivent être regardés comme *canoniques*. Le saint pape lui répondit par une lettre en forme de décretale, et satisfit à toutes ses questions. Appuyé de l'autorité d'Innocent, Exupère, qui jusque là avait cru devoir garder des mesures avec Vigilance, le chassa de son église, et arrêta dans sa naissance les progrès de l'erreur. On attribue aux prières de saint Exupère la conservation de la ville de Toulouse, au milieu de tant de désastres et de ruines, occasionnés par l'irruption des Vandales. On ne peut fixer la date précise de sa mort, mais on croit qu'elle arriva en 417. — EXUPERE DE BAÏEUX (S.), connu ailleurs sous le nom de S. Spire, en latin *Spirius*, *Suspirius*, *Souspirius*, fut le premier évêque de Baïeux; il vivait à la fin du quatrième siècle, et mourut dans le cinquième. On le regarde comme un des premiers apôtres de la Neustrie. L'histoire ne nous apprend rien de ses travaux apostoliques; on sait seulement qu'il mourut à Baïeux, et fut enterré sur le Mont des Temples, appelé auparavant *Mons Phœnus*, mais qui prit l'autre dénomination depuis que saint Ragnobert y eut fait bâtir plusieurs églises qui servaient de sépultures aux évêques. Les dépouilles mortelles d'Exupère furent ensuite déposées dans la cathédrale de Bayeux, portées en 863 à Palluau, pour les soustraire à la rapacité des Normands ou pirates du nord, et transportées, en 850, à Corbeil, dans une église bâtie sous son invocation; Aimon, comte de Corbeil, y fonda, pour la desservir, un chapitre de douze chanoines dont le chef prenait le titre d'abbé. L—Y.

EYB (ALBERT DE), d'une ancienne famille de Franconie, vivait dans le 15e. siècle. Il fut camerier de Pie II, et chanoine des églises de Bamberg et

d'Eichstett. Il était très instruit pour son temps, et acquit une grande réputation. Il florissait sous l'empereur Frédéric III en 1460, et mourut en 1479. Il a fait une compilation des préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poètes anciens et modernes, qu'il dédia à Jean, duc de Bavière, et évêque de Munster. Ce livre fut imprimé, pour la première fois, sous le titre de *Margarita poëtica*, Nuremberg, 1472, in-folio; réimprimé à Rome en 1475, in-fol.; Paris, 1477, in-fol., et 1478, in-fol.; sans noms de ville ni d'imprimeur, 1480, in-fol.; et encore 1487 et 1493; Bâle, 1494; Bâle, 1495; Paris, sans date; Nuremberg, 1502; Bâle, 1503; Strasbourg, 1503. L'auteur avait donné à son ouvrage le titre de *Margarita*, en l'honneur de Marguerite Volmershusen, femme dont il vante le mérite, et de laquelle il avait reçu les premiers éléments des sciences. La bibliothèque de la Vallière possédait quatre éditions de la *Margarita poetica*. On a aussi d'Eyb un ouvrage allemand intitulé: *Buch van Ehestand* (livre touchant le mariage), Augsbourg, 1472, in-fol., 1474, in-folio; Blaubüren, 1475, in-8°.; Maïence, Scheffer, 1495, in-8°.; Augsbourg, 1517, in-4°. Il y traite la question: *Si un homme doit prendre une femme ou non?* et la décide par l'affirmative. Il paraît qu'il avait composé aussi en allemand, une *Préparation à la mort*. A. B—T.

EYCK (JEAN VAN), dit *Jean de Bruges*, fils d'un peintre dont les prénoms ne sont pas connus, naquit à Maeseyck, petite ville dépendante de l'évêché de Liége, en 1370, et fut instruit dans la peinture par Hubert Van Eyck, son frère, né dans la même ville, en 1366. La nature l'avait doué de toutes les qualités qui font les grands peintres. Deux cents ans plus tard, il se serait fait distinguer à côté des Rubens et des Van Dyck; né à une époque où les connaissances fondamentales de l'art du dessin avaient fait peu de progrès, et dans un pays où l'on recherchait plus la perfection des détails que les grands effets de l'ensemble, il excella dans tous les genres de mérite les plus estimés des Flamands, ses compatriotes. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble sur le même tableau; ils peignirent à Ypres, à Gand et à Bruges. Hubert étant mort, le 18 septembre 1426, Jean fixa sa demeure dans cette dernière ville; de là lui vint le surnom de *Jean de Bruges*. Parmi les ouvrages qu'Hubert et Jean ont exécutés, soit ensemble, soit chacun en particulier, on cite principalement les suivants: I. Les *Vieillards* et les *Vierges* de l'Apocalypse, adorant l'agneau; tableau qui renferme plus de trois cents figures de douze à quatorze pouces de proportion. Ce tableau fut recouvert de deux volets, où se voyaient les portraits des deux artistes; il fut peint à Gand, pour Philippe-le-Bon, comte de Flandre: nous le possédons au Musée royal, à Paris. Les deux volets sont restés à Gand. II. *Dieu le Père*, assis sur un trône, figure de grandeur naturelle, recouverte de deux volets, où sont représentés, d'un côté, la *Vierge*, et de l'autre *S. Jean-Baptiste*. III. *S. Donatien, S. George* et un *Chanoine devant la Vierge*. IV. Une *Vierge au donataire*, qu'on voyait autrefois dans la cathédrale d'Autun, et qui orne maintenant notre Musée, ainsi que les deux tableaux précédents: celui-ci est gravé dans la collection de Filhol (N°. 578, 97e. livraison). V. Un *Jeune homme* et une *Jeune fille*, allant se marier.

VI. Une *Salle de bain*, peinte pour Frédéric, duc d'Urbin. VII. Un *St. Jérôme*, peint pour Laurent de Médicis. VIII. Une *Adoration des Mages*, qu'on voyait autrefois dans la galerie du Palais-Royal. Plusieurs de ces tableaux sont dans de petites proportions; celui de la Vierge au donataire n'a guère que deux pieds de haut sur un peu moins de large. Quelques compositions où l'on retrouve la monotone régularité des peintures du moyen âge; d'autres qui offrent au contraire du mouvement et du naturel; des têtes expressives et d'un assez beau caractère; des draperies où commence à se montrer quelque style; des accessoires tels que des monuments d'architecture, des armes, des tapis, d'une grande vérité; des fonds de paysage d'un extrême fini; un sentiment assez juste de la perspective aérienne, qui se manifeste même quelquefois dans des ouvrages où la perpective linéaire est en défaut: ce sont-là autant de traits qui caractérisent Jean Van Eyck. Mais ce qui étonne véritablement dans les tableaux de ce maître, c'est la fraîcheur et l'éclat des tons. Si l'art de peindre à l'huile fut long-temps le secret de Van Eyck, il semble, quand on considère ses ouvrages, que ce secret, quoique transmis à ses élèves, ne soit pas parvenu en entier jusqu'à nous. Le temps, qui rembrunit si promptement nos tableaux, a respecté les teintes des siens. Son coloris n'offre pas, il est vrai, toute l'harmonie des chefs-d'œuvre modernes; mais il a bien plus de vivacité. Cette remarque prouve qu'en posant les couleurs, ce maître en conservait, autant qu'il était possible, la virginité; mais elle peut aussi faire présumer qu'il employait quelque vernis dont la composition nous est inconnue. On croit généralement que Jean de Bruges inventa la peinture à l'huile, et qu'il donna connaissance de ce procédé à Antonello da Messina, qui le communiqua aux Vénitiens. Vasari, dans la *Vie d'Antonello*; Raphaël Borghini, dans son *Risposo*; Zanetti, dans son *Istoria della pittura veneziana*; le Gallo, dans ses *Annali di Messina*; Gaëtano Grano, dans ses *Memorie de' Pittori Messinesi*, Ridolfi, Baldinucci, le judicieux Lanzi, Van Mander, Saudrart, Descamps, Fuessly, le baron de Budberg, lui ont accordé l'honneur de cette invention. Il lui a toutefois été contesté. Malvasia, dans sa *Felsina pittrice* (tome I, pag. 27 et 30), a cité plusieurs ouvrages de Lippo Dalmasio, l'un sur bois, portant la date de 1376, et deux autres sur des murs, datés de 1407, que Tiarini et lui estimaient être peints à l'huile. Dominici, dans ses *Vite de' Pittori Napoletani*, paraît persuadé qu'on a peint à l'huile *de temps immémorial*, ou du moins depuis le commencement du 14e. siècle. Il cite aussi plusieurs tableaux, savoir: une Annonciation et une Vierge, ouvrages de Tommaso de 'Stefani, né vers l'an 1220, et mort en 1310; deux tableaux de Simone, qui florissait en 1325, et quelques autres de Gennaro di Cola et de Stefanone, tous deux élèves de Simone; il s'autorise de l'opinion du Cavaliere Massimo Stanzioni, qui, dans ses vies manuscrites des peintres, disait avoir observé avec beaucoup d'attention les deux tableaux de Tommaso de' Stefani, et assurait qu'ils étaient peints à l'huile. M. Christian de Méchel, dans sa *Description de la Galerie impériale de Vienne*, a donné connaissance d'un tableau de Tommaso da Modena, portant la date de 1297, qu'il a cru aussi peint de cette ma-

nière. L'opinion contraire à la gloire de Van Eyck a acquis une nouvelle force, depuis que Lessing, dans une dissertation sur l'origine de la peinture à l'huile, publiée en 1770, a appelé l'attention sur un manuscrit d'un peintre nommé Théophile, qui vivait à la fin du 10e. siècle ou au commencement du 11e., et qui, suivant ce qu'il dit lui-même, employait quelquefois ses couleurs avec de l'huile. M. Raspe, auteur d'une dissertation imprimée à Londres, en 1787, sous le titre de, *A critical essay on oïl-painting*, a cru pouvoir soutenir que la peinture à l'huile n'a pas cessé d'être en usage depuis Théophile jusqu'à Van Eyck, et il a publié, en faveur de cette opinion, un manuscrit d'un autre peintre, nommé *Eraclius*, intitulé : *De coloribus et de artibus Romanorum* (*Voyez* Eraclius). L'auteur du présent article a eu l'occasion de citer un autre manuscrit, encore inédit, conservé dans notre Bibliothèque royale de Paris (in-4°., lat., N°. 6741), intitulé : *Alia tabula*, où il est aussi fait mention de l'art d'employer les couleurs avec de l'huile, sous les mots *Staneas petulas*, et sous le mot *Tabula*. Enfin, M. Cicognara, dans son intéressant ouvrage, ayant pour titre : *Storia della scultura, dal suo risorgimento en Italia, sino al secolo di Napoleone*, dont le premier volume a paru à Venise, en 1813, a entrepris de démontrer que la peinture à l'huile a été inventée par *Théophile*, qu'on peut croire Lombard d'origine ; il pense même qu'elle était aussi accomplie dans ses procédés, sous le pinceau de cet artiste, qu'elle l'est aujourd'hui ; et il conclut que l'honneur de l'invention appartient à la Lombardie. Nous ne saurions nous dispenser d'examiner des assertions si opposées dans un article qui a pour objet de marquer le rang que Van Eyck doit occuper parmi les artistes. Il est certain que Théophile connaissait l'art de broyer les couleurs avec de l'huile de lin ; ce ne sont pas seulement les fonds de ses tableaux qu'il peignait de cette manière, comme l'ont pensé le baron de Budberg et M. Burtin, dans son *Traité des Connaissances nécessaires aux amateurs de tableaux* ; il employait le même procédé dans les draperies et les têtes de ses figures. Mais, d'une autre part, il est incontestable que Van Eyck a été généralement regardé par les peintres flamands, et notamment par les artistes italiens de son temps et des deux siècles qui ont suivi, comme l'inventeur de la véritable peinture à l'huile. Au témoignage de Vasari, de Borghini et de tous les écrivains mentionnés ci-dessus, il faut en joindre un autre, qui n'est pas moins convaincant, c'est l'épitaphe placée à Venise, vers l'an 1496, sur le tombeau d'Antonello da Messina, et conservée par Vasari et par Ridolfi. On y lisait ces mots : *Non solùm suis picturis, in quibus singulare artificium et venustas fuit, sed et quòd coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem primus italicæ picturæ contulit.* Rien ne peut atténuer une preuve si forte, établie en Italie même en faveur de l'artiste de Bruges ; car les peintres vénitiens n'auraient pas laissé consacrer cette épitaphe à Antonello, s'il n'eût été notoire qu'en effet il avait le premier pratiqué, à Venise, la véritable peinture à l'huile. Ces faits paraissent, il est vrai, contradictoires ; mais comme ils sont également indubitables, il doit, par cela même, exister un moyen de les concilier. Or, l'explication qui les concilie, la voici. Les

peintres ne durent ignorer, dans aucun temps, que toutes les matières colorantes se broient plus ou moins bien avec de l'huile pure, et qu'au moyen de cette simple préparation, elles peuvent presque toutes être employées, soit dans des peintures *à plat*, soit dans des peintures imitatives. C'est-là tout ce que pratiquait Théophile; il broyait ses couleurs avec de l'huile de lin, qu'il employait pure : « Prends les couleurs que tu » voudras employer; broie-les soi» gneusement avec de l'huile de lin, » sans eau, et fais les mélanges con» venables pour les chairs et les ha» billements, ainsi que tu avais fait » auparavant avec de l'eau; tu varie» ras (avec ces mêmes couleurs) les » teintes particulières des quadru» pèdes, des oiseaux, des feuillages, » comme il te conviendra (1). » (*Lib. I*, *Cap. XXII*). Les couleurs employées de cette manière séchaient très difficilement et s'empâtaient mal. Aussi Théophile trouvait-il fort désagréable, lorsqu'il avait posé une couleur, d'être obligé d'attendre longtemps pour en poser une autre pardessus : c'est ce qu'il nous dit lui-même. (*Cap. XXIII*). Il n'employait cette peinture que dans les ouvrages qu'il pouvait faire sécher au soleil; et, à cause de ces difficultés, il conseillait aux jeunes peintres qui voudraient accélérer leur travail, de préférer la gomme de prunier ou de cerisier. (*Ibid.*) Croire avec M. Cicognara que c'était-là la véritable, la meilleure manière de peindre à l'huile, que tout ce qu'on y a ajouté n'a fait que l'altérer, et que, par conséquent, Théophile doit être regardé comme l'inventeur de cet art, ce serait évidemment aller trop loin. Il doit, au contraire, paraître certain que Théophile ne possédait qu'un procédé imparfait et fort peu utile. Les expériences tentées sur les tableaux cités par M. de Mechel, n'offrent rien de concluant en faveur de son système. Soit qu'ils broyassent les couleurs avec de la gomme, de la colle de taureau, du blanc ou du jaune d'œuf, les peintres du 10e. et du 11e. siècles couvraient leurs peintures d'un vernis composé d'huile de lin, de galbanum, de myrrhe, de mastic ou d'autres résines. Cette pratique subsistait encore dans les 13e et 14e siècles. Il est possible que Méchel et d'autres curieux aient pris la couche extérieure du vernis pour le gluten qui liait les couleurs. On pourrait, au surplus, se persuader que Tommaso da Modena, Lippo Dalmasio et d'autres artistes peignaient à l'huile, suivant le procédé usité par Théophile, sans atténuer le mérite de Van Eyck. Que, dans un ouvrage manuscrit qui porte la date de 1437, Cennino di Andréa Cennini, peintre florentin, élève d'Angiol Gaddi, parle de l'art de peindre avec de l'huile de lin cuite, *Cocendo l'olio della semensa del lino*, art, dit-il, que pratiquent beaucoup les Allemands, cela ne change rien non plus au fond de la question. Soit que Cennini connût déjà, en 1437, quelque chose des procédés de Van Eyck, soit qu'il eût appris d'Angiol Gaddi qu'il valait mieux faire bouillir l'huile que de l'employer dans son état naturel, on voit bien qu'il n'était pas beaucoup plus avancé que les autres Italiens de son temps. Si le procédé de Théophile, de Tommaso et de Dalmasio eût été la véritable peinture à l'huile; si cette manière eût déjà paru accomplie, comment les exemples qu'on cite, en les tenant pour réels, seraient-

(1) Accipe colores quos imponere volueris, terens eos diligenter oleo lini, sine aquâ, et fac mixturas vultuum ac vestimentorum, sicut superius aquâ feceras; et bestias, sive aves, aut folia, variabis suis coloribus, prout libuerit.

ils si rares? Comment Giotto, Masolino, les Bellini, les Gaddi, n'auraient-ils pas préféré l'huile à des matières dont ils reconnaissaient les défauts? ou pourquoi leurs successeurs auraient-ils adopté avec tant d'empressement, après avoir vu les tableaux d'Antonello, une manière de peindre qu'ils dédaignaient auparavant? Il doit donc paraître constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins siccatives, que consiste l'invention de Van Eyck; il est certain aussi que ce sont, suivant l'expression de Vasari, les ingrédients et les préparations dont il fit usage, *le altre sue misture*, qui constituent la véritable peinture à l'huile; et il sera, par conséquent, démontré que c'est à cet artiste que nous devons ce procédé, éminemment propre à fixer et à marier les couleurs de toute nature, minérales, végétales, animales; ce procédé que le Titien, Raphaël, le Corrège et les autres grands maîtres ont immortalisé. L'opinion de quelques écrivains, tels que le Sansovino, dans sa *Descrizione di Venezia*, et Bonfiglio Costanzo, dans sa *Messina descritta*, qui regardent Antonello comme l'inventeur, et croient que c'est lui qui communiqua son secret à Van Eyck, cette opinion mérite à peine d'être examinée. Il suffit des dates pour la réfuter. Jean Van Eyck, avons-nous dit, naquit en 1370, et Hubert, son frère, mourut en 1426. Les deux frères peignirent par conséquent ensemble le tableau de Philippe-le-Bon, entre cette année 1426 et l'année 1419, puisque c'est en 1419 que Philippe monta sur le trône. Or, Antonello travaillait encore en 1493, et Gallo dit qu'il mourut en 1496: l'impossibilité se démontre donc d'elle-même; car Van Eyck, qui peignait à l'huile au plus tard en 1426, ne peut pas avoir appris cet art d'Antonello, né à Messine, au plutôt vers l'an 1406. M. de Mechel a dit sans preuves que Jean Van Eyck mourut en 1441. Van Mander et Sandrart disent seulement qu'il *mourut très vieux*. M. Puccini, dans ses *Memorie istorico-critiche di Antonello*, présume, avec la saine critique qui le distingue, que ce maître était mort en 1450, mais depuis peu de temps. Nous possédons au Musée royal du Louvre, deux petits tableaux d'Hubert Van Eyck (sous le N°. 50 du nouveau catalogue supplémentaire); l'un représente la Vierge donnant le sein à l'Enfant-Jesus; l'autre Ste. Catherine. On compte, parmi les élèves de Jean Van Eyck, *Hugues Van der Goes*, à qui quelques personnes attribuent le tableau du Jugement dernier conservé dans notre Musée, sous le nom de Jean Van Eyck lui-même; et *Roger de Bruges*, qui égale et surpasse peut-être son maître par la délicatesse de l'exécution. Ce dernier se trouvait à Rome, en 1450, après avoir demeuré auprès de Jean dans la vieillesse de ce peintre. Hubert et Jean Van Eyck eurent une sœur, nommée *Marguerite*, qui se rendit célèbre dans la peinture, et qui refusa, dit-on, de se marier, pour se livrer entièrement à son art. E—c—D—d.

EYCK (Gaspar van), peintre de marines, né à Anvers en 1625, réussit à peindre des vues de différents ports et des combats sur mer; il se plaisait sur-tout à représenter des attaques entre des Turks et des Chrétiens: la variété de leurs costumes prête un charme de plus à l'effet de ses tableaux; ses figures sont en général bien dessinées et touchées avec finesse. — Nicolas van Eyck, qu'on croit frère du précédent, et né dans la même ville, vers 1630, acquit une

grande réputation dans le genre des batailles; il peignait avec feu le choc des combattants, et donnait à ses figures beaucoup de mouvement et d'expression. Les particularités de sa vie sont peu connues; il était capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers où il finit ses jours. La galerie de Dresde possède un tableau de ce maître, représentant une *Halte militaire dans un village* V—T.

EYER, ou AYRER (JACQUES), notaire et procureur impérial à Nuremberg, où il mourut en 1605, s'occupa aussi de poésie dramatique, et composa un assez grand nombre de petites pièces et d'espèces d'opéra, dont la connaissance offre quelque intérêt pour l'histoire du théâtre et de la poésie allemande. Il ne publia que le *Julius et Cicero redivivus* de Frischlin, qu'il avait mis en forme dramatique (Spire, 1585); mais après sa mort ses enfants publièrent son *Opus theatricum*, contenant trente comédies, Nuremberg, 1610, in-fol., ib., 1618. On peut voir le titre et l'analyse de ces pièces dans Gottsched (*Dram. Dichtk. IV*, 1-150.) Le reste de ses œuvres, contenant quarante autres pièces de théâtre, n'a pas été imprimé. — Jacques AYRER, appelé l'*aîné* ou l'*ancien*, était aussi avocat à Nuremberg, et a publié quelques ouvrages de jurisprudence: I. *Enodatio legis unicæ C. de errore calculi*, Francfort, 1599, in-8°.; Liége, 1700, in-12; II. *Comment. in leg. ut vim, ff. De just. et jure*, Francf., 1599, in-12; III. un Commentaire sur le *Processus Luciferi contrà Jesum* de Jac. de Teramo, Hanau, 1611, in-8°., souvent réimprimé, et quelquefois réuni au *Processus satanæ contrà B. Virginem*. (*Voy*. BARTOLE et TERAMO). C. M. P.

EYKE DE REPKOW. *V*. EBKO.

EYKENS (PIERRE), dit le *Vieux*, peintre, né vers 1599 à Anvers, se forma par l'étude de la nature et des grands maîtres de son pays. Il allait partir pour Rome étant encore fort jeune lorsque le mariage le fixa dans sa ville natale. Traitant ordinairement le genre de l'histoire en grand, il sentit combien le voyage d'Italie lui eût été nécessaire, et pour y suppléer en quelque sorte, il consulta autant qu'il le put les estampes et les moules en plâtre des statues antiques. Ce peintre était très laborieux, ami de la solitude et de son art; des compositions abondantes, un bon goût de dessin, une couleur vraie, et, lorsque les sujets l'exigeaient, pleine de délicatesse, le placent au rang des bons peintres d'histoire de son pays. Il peignait quelquefois des bas-reliefs et des vases de marbre pour les peintres de fleurs, et faisait les figures dans les tableaux de quelques paysagistes. L'année de sa mort est inconnue. La plupart de ses ouvrages furent placés dans les églises d'Anvers. Descamps désigne comme les principaux le Tableau d'autel de la chapelle des fripiers dans la cathédrale d'Anvers, représentant *sainte Catherine disputant contre les docteurs païens*. La figure principale est très belle; dans l'église de St.-André, *la Cène*, tableau savamment composé; aux Carmes-Déchaussés, *Elie enlevé dans un char de feu*: le paysage est de Wans; et les figures d'un autre paysage peint par Spierink; dans l'église des religieux appelée *Bogaerde*, *S. Jean prêchant*, etc. Eykens fit aussi pour les jésuites de Malines deux tableaux de la *Vie de S. François Xavier;* dans l'un ce saint baptise un prince idolâtre; dans l'autre il ressuscite un mort.

On ignore en quel temps Pierre Eykens mourut. Il eut plusieurs enfants, dont deux, Jean et François, furent ses élèves; le premier avait d'abord étudié la sculpture ; mais il l'abandonna pour se livrer à peindre des fleurs et des fruits, genre dans lequel il réussit assez bien, ainsi que son frère. D—T.

EYMERIC (NICOLAS), natif de Girone, entra dans l'ordre des frères-prêcheurs, en 1334, à l'âge de quatorze ans. Il devint le plus célèbre canoniste de son temps, et fleurit sous les pontificats d'Innocent VI, et ses successeurs. Il fut fait inquisiteur-général, en 1356, par Innocent VI, et Grégoire XI le nomma son chapelain et juge des causes d'hérésie. Ce fut lorsqu'il occupait le second de ces emplois qu'il écrivit son fameux *Directoire des inquisiteurs*. Dans le schisme qui divisa l'église par la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, Eymeric s'attacha au parti de Clément, et suivit ce pape à Avignon. De retour dans l'Aragon, son caractère inflexible ne fit qu'augmenter le nombre d'ennemis qu'il s'était déjà attirés par l'intolérance d'un zèle exagéré. Mais l'ennemi le plus terrible pour lui, ce fut le prince Jean, fils de Pierre IX d'Aragon; ce roi l'exila enfin de ses états. Eymeric se réfugia alors à Avignon, où Clément VII le reçut très favorablement. Il jouit constamment de la bienveillance de ce pontife, ainsi que de celle de son successeur, Benoît XIII, jusqu'à ce que, accablé par l'âge et les infirmités, il retourna dans sa patrie où il mourut en 1399. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus tres de logicâ*, *de principibus naturalibus in I librum physicorum Aristotelis* ; *Tractatus de potestate papali* ; *Tractatus contra Universitatem parisiensem Dei ecclesiam impugnantem; Responsiones ad XXIX quæstiones*, etc. Mais parmi ces ouvrages et autres qu'il écrivit, celui qui fit le plus de bruit fut son *Directorium inquisitorum*, Barcelone, 1503; Rome, 1578, avec les *Scholies* et les *Commentaires* de Pena; ibid. 1587; Venise, avec les *Commentaires*, 1596. Ce livre est partagé en trois parties; la première et la deuxième sont consacrées à établir les pouvoirs des inquisiteurs contre les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et la dernière explique la manière de procéder contre eux. Le *Directoire* soumet les rois eux-mêmes à son terrible tribunal. On voit, par les maximes extraordinaires répandues dans cet ouvrage, dans quel esprit l'auteur l'a composé, et l'on s'étonne qu'un homme doué d'un véritable talent, peu commun alors, ait pu se laisser entraîner par un zèle mal entendu. Ce fut le trop fameux Torquemada qui, le premier, mit en pratique les horribles principes d'Eymeric, lors de l'établissement de l'inquisition en Espagne, en 1480, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Heureusement les successeurs de Torquemada se désistèrent insensiblement de son systême de rigueur. Cependant, quelque redoutable que ce tribunal ait été dans son origine, il faut aussi convenir que l'Espagne lui est peut-être redevable de la tranquillité dont elle a joui pendant que les guerres de religion ensanglantaient le reste de l'Europe. On a souvent accusé ce tribunal d'avoir nui au progrès des sciences et des arts, de même qu'on le représentait partout comme injuste, cruel et arbitraire; cette accusation n'était peut-être pas alors dénuée de fondement. Ne voulant point passer les bornes que nous nous sommes prescrites, pour éclaircir ces points, nous engageons nos

lecteurs à consulter M. Alex. de la Borde dans son *Itinér. descr. de l'Espagne*, tom. V. pag 1 et 22; et, sans entrer dans une discussion étrangère à cet article, plaignons ces temps de barbarie où la superstition et le fanatisme tenaient souvent lieu de religion, et rejouissons-nous de ce que, par le progrès des lumières, nous n'avons plus à redouter les bûchers de Torquemada, ni à frémir sur les terribles maximes d'Eymeric. B—s.

EYNDE (Jacob van den), seigneur de Haemstede, né à Delft, vers l'an 1575, d'une famille distinguée, après avoir fait de bonnes études, suivit la carrière militaire, et fut capitaine d'un régiment d'infanterie au service du stadhouder Maurice. On croit qu'il quitta les armes à l'occasion de la trêve conclue en 1609. Rendu à ses premiers goûts, il cultiva avec succès les belles-lettres ainsi que la poésie latine, et mourut dans son château de Haemstede, le 11 septembre 1614. Il a laissé : I. *Jac. Eyndii Poëmata*, Leyde, 1611, in-4°. On distingue dans ce recueil ses deux Livres sur la *guerre de Flandre*. II. Une *Chronique de Zélande*, en deux Livres et en latin, Middelbourg, 1634, in-4°.; elle ne va que jusqu'à l'année 1305. Il avait encore écrit, et s'était proposé de dédier à Joseph Scaliger, un traité en langue latine sur les *danses des Anciens*; mais cet ouvrage est resté inédit. On croit que l'auteur était petit-fils de Jacob van den Eynde, avocat (ou conseiller-pensionnaire) de Hollande, en 1560, et qui périt en prison à Vilvorden, victime de son dévouement à la cause de la liberté, le 12 mars 1569; il fut acquitté après sa mort, et sa famille obtint main-levée de la saisie de ses biens. M—on.

EYNHOUEDTS (Remoldus ou Rombaut), né à Anvers, vers 1605, s'établit dans cette ville; il a gravé à l'eau forte avec beaucoup d'esprit. On a de lui, entre autres morceaux, le sujet (d'après Claissens), de *Cambyse* roi de Perse, qui ayant fait étendre sur un siége la peau d'un juge prévaricateur qu'il avait fait écorcher, y fait asseoir son fils qu'il avait nommé à sa place; *le tombeau de Rubens*, même sujet que Pontius avait gravé, mais bien supérieurement; une allégorie représentant la *paix* et la *félicité d'un état*; une *Adoration des rois*, un *Saint Paul*, *Jésus-Christ sortant du tombeau*; tous ces sujets d'après Rubens. On a encore d'autres estampes de lui, d'après le même maître, ainsi que d'après Corneille Schût. P—e.

EYRING (Elie-Martin), pasteur luthérien, et surintendant de l'église de Rodach en Franconie, né à Neckheim, le 17 octobre 1673, mort le 15 octobre 1739, a publié, en latin et en allemand, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on ne distingue que le suivant : *Vita Ernesti pii ducis Saxoniæ*, etc.; Léipzig, 1704, in-8°. Ant. Teissier donna un abrégé de cette Histoire, en français, Berlin, 1707. Eyring avait entrepris un ouvrage plus étendu sur la maison de Saxe, mais il ne l'a point terminé.— Louis-Salomon Eyring, fils du précédent, adjoint de la faculté de philosophie à Iéna, avait été gouverneur d'un jeune seigneur de Rotenbahn, et mourut à Giessen, dans un âge peu avancé, n'ayant publié que les deux ouvrages suivants : I. *Commentatio de rebus Franciæ orientalis sub Antonio* (de Rotenhahn), *episcopo Bambergensi*, Altdorf, 1732, in-4°. II. *Vita Sebast. de Rotenhahn*, Iéna, 1739, in-4°. W—s.

EYRINI D'EYRINIS, docteur en médecine, né en Russie, dans le 17e.

siècle, vint s'établir au comté de Neuchâtel, et y professa la langue grecque. Il découvrit, en 1710, une mine d'asphalte, dans la partie du comté nommée le *Val de Travers*. C'est une substance bitumineuse, impénétrable à l'eau, et dont les anciens ont fait usage, comme d'un ciment indissoluble. Eyrini, après avoir constaté, par plusieurs expériences, les propriétés de l'asphalte qu'il venait de découvrir, céda ses droits sur cette mine à un Français, nommé *la Sablonière*, qui obtint, en 1720, un arrêt du conseil d'état, par lequel il était autorisé à introduire cette substance dans le royaume, pour l'employer à tels usages qu'il trouverait convenir. L'huile qu'on retire de l'asphalte est utile dans le traitement des maladies de la peau; et l'odeur qu'elle répand, lorsqu'on la brûle, suffit pour faire périr les insectes dans une chambre. On lit, dans les Mémoires de Trévoux, que la Sablonière fit hommage au roi d'un vase d'asphalte de deux couleurs, orné de bas-reliefs d'un goût exquis, représentant les éléments. On connaît d'Eyrini, I. *Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel, avec la manière de l'employer, et les utilités de l'huile qu'on en tire*, Paris, 1721, in-12 de 48 pages. II. *Description des lois des mines*, lat. et franç., Besançon, 1721, in-12 de 80 pages. III. *Avis sur l'usage des asphaltes*, etc., sans date, in-12 de 60 pages. Le Journal des savants (avril 1722), ayant rendu un compte peu favorable de la première de ces brochures, l'auteur y répondit par une nouvelle brochure in-12, imprimée à Besançon, sous ce titre bizarre: IV. *Réponse à un Extrait du Journal des Savants, page 110, hébraïque, grecque, latine et française; Asphastasphalia prima, seu invertibilis bituminis veritas ac securitas, cum aliis Asphastasphaliis et alytisteria, ou véritable Histoire de la découverte de la mine d'asphalte.* Eyrini avait, dès 1718, publié, en allemand, plusieurs opuscules sur le même sujet. Au reste, la découverte d'autres mines d'Asphalte, trouvées sur les rives du Rhin et du Rhône, a depuis lors, rendu celle du Val-Travers moins importante pour la France. W—s.

EYSEL ou EYSSEL (Jean-Philippe), né à Erfurt en 1652, étudia dans cette ville, ainsi qu'à Iéna, les belles-lettres et l'art de guérir. Il obtint en 1680, à l'université d'Erfurt, le double titre de docteur en médecine et de poète lauréat. Après avoir exercé pendant quelque temps l'emploi de médecin-physicien à Bocken en Westphalie, Eysel revint en 1684 à Erfurt, où il fut nommé, au bout de trois ans, professeur extraordinaire de médecine. En 1693, la faculté l'admit dans son sein, et l'université le choisit pour occuper la chaire de pathologie; l'année suivante il remplit celle d'anatomie et de chirurgie; enfin celle de botanique lui fut également confiée. L'académie des curieux de la nature le reçut en 1715, sous le nom de *Philoxène*, et le perdit le 30 juillet 1717. Les ouvrages d'Eysel consistent en courts abrégés sur les diverses branches de la médecine, la plupart écrits sous la forme banale de cathéchisme, et en nombreuses thèses qui lui sont généralement attribuées, bien qu'elles portent les noms des candidats qui les ont défendues: I. *Compendium anatomicum*, Erfurt, 1698, in-8°.; II. *Compendium physiologicum, modernorum dogmatibus accommodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, corporis humani fabricam, quoad omnes partes,*

concinnè describens, ib. 1698, in-8°.; III. *Compendium semiologicum*, ib. 1701, in-8°.; IV. *Compendium pathologicum, modernorum dogmatibus accommodatum, per quæstiones et responsiones distinctum, corporis humani statum præternaturalem, nempè morbos, causas et symptomata, concinnè describens*, ib. 1699, in-8°.; *ibid.* 1712. V. *Compendium practicum, modernorum praxi clinicæ accommodatum, morborum et symptomatum corporis humani curationem succinctè complectens*, ib. 1710, in-8°. VI. *Compendium de formulis medicis præscribendis, secundùm methodum Gasparis Crameri; multa experimenta jucundiora atque arcaniora continens, ac junioribus practicis maximè utile*, ib. 1698, in-8°.; ibid. 1710; VII. *Compendium chirurgicum*, ib. 1714, in-8°. Tous ces abrégés furent publiés collectivement, après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Opera medica et chirurgica*, Francfort et Leipzig, in-8°. Parmi les Dissertations innombrables discutées sous la présidence d'Eysel, il en est plusieurs qui méritent d'être signalées : 1°. *De glandularum naturâ et usu*, 1694; 2°. *De spiritu insito*, 1697; 3°. *De conceptione humanâ*, 1709; 4°. *De generatione*, 1716; 5°. *Intestinorum physiologia et pathologia*, 1708; 6°. *De tributo lunari in virgine retento*, 1701; 7°. *De ebrietate assiduâ hydropis causâ*, 1701; 8°. *De nævis maternis*, 1709; 9°. *De morbis ob quos rei ad torturam fiunt inhabiles*, 1713; 10°. *De præparatione medicamentorum medico practico scitu maximè necessariâ*, resp. *Backmeister*, 1714; 11°. *De furore uterino*, resp. *J.-M. Lehmann*; 1715; 12°. *De vulnere ventriculi duplicato non lethali*, 1716. Les monographies botaniques méritent une mention particulière, non qu'elles contiennent des vues neuves propres à enrichir la science des végétaux; mais on y trouve parfois rassemblés des détails curieux, des observations utiles, dont les uns étaient disséminés, et dont les autres appartiennent au professeur Eysel, ou au candidat : 1°. *De agallocho*, resp. *Reinboth*, 1712; 2°. *Bellidographia, sive de bellide*, resp. *Erasmus*, 1714; 3°. *De filio ante patrem, sive de tussilagine*, resp. *Otto*, 1714; 4°. *De fugâ dæmonum, sive de hyperico*, resp. *Lange*, 1714; 5°. *De bono Henrico*, resp. *Fentsch*, 1714; 6°. *De rore solis*, resp. *Hermann*; 1715; 7°. *De trifolio fibrino*, resp. *Friese*, 1716; 8°. *De aquilegiâ scorbuticorum asylo*, resp. *Schubart*, 1716; 9°. *De betonicâ*, resp. *Bleek*, 1716; 10°. *De veronicâ*, resp. *Curtius*, 1717. — EYSEL (André), frère puîné du précédent, cultiva pareillement la médecine, mais avec beaucoup moins de distinction. Reçu docteur à Erfurt en 1693, il publia quelques Dissertations; l'une est sa thèse inaugurale : *De febre infantum putridâ ex putredinali vermium seminario ortâ*; dans la seconde, il considère l'état physiologique et pathologique du chyle : *De chylo secundùm et præter naturam*, 1694; dans la troisième, il examine une maladie très fréquente, et souvent fort dangereuse : *De passione colicâ*, 1716. C.

EYSIMOND (JEAN), Polonais, qui vécut dans le dix-septième siècle. Il traduisit en vers polonais, un poëme latin sur la victoire de Kirckhalm, remportée par Sigismond III, sur Charles, duc de Sudermanie, depuis roi de Suède, sous le nom de *Charles IX*. Ce poëme avait été composé

par *Laurent Boierus*, Suédois attaché au parti de Sigismond, et naturalisé en Pologne. C—AU.

EYSSON (HENRI), né à Groningue, étudia la médecine à l'université de cette ville, où il obtint le doctorat en 1658. Il examina dans sa thèse inaugurale les fonctions de l'épiploon : *De officio omenti*. L'année suivante il publia un opuscule intéressant, sous ce titre : *Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis*, in-12. Quoique l'auteur n'ait eu pour servir de base à son travail qu'un seul squelète de fœtus à sa disposition, cependant il a décrit la charpente osseuse de l'enfant avec une exactitude et une fidélité rares, auxquelles le célèbre Haller a rendu justice. Eysson a joint à cette monographie celle de son compatriote Volcher Coiter, auquel on doit les premières bonnes figures des os du fœtus (*Voyez* COITER). Leclerc et Manget ont enrichi de ce double traité leur *Bibliothèque anatomique*. Les curateurs de l'université de Groningue, pénétrés d'estime pour Eysson, firent, à sa sollicitation, construire un nouvel amphithéâtre anatomique, dont ils lui confièrent la direction. Le professeur justifia pleinement leur attente par le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions; ce fut principalement à l'usage des élèves qu'il rédigea un manuel d'anatomie intitulé : *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia, examinibus triginta brevissimè comprehensa*, Groningue, 1662, in-12. Il faut bien se garder d'imiter la crédulité d'Eysson, d'adopter aveuglement les hypothèses qu'il a émises pour soutenir son observation : *De fœtu lapidefacto; in quâ ejusdem in utero generatio, in abdomen irruptio, ultra viginti annos retentio, atque lapidescentia, aliaque hùc spectantia, per circumstantias et causas explicantur et confirmantur*, Groningue, 1661, in-8°. Eysson a composé en outre un abrégé de médecine : *Syntagma medicum minus*, Groningue, 1672, in-12; et quelques dissertations peu importantes. C.

EYSSON (RODOLPHE), médecin et anatomiste hollandais, né à Groningue, vivait sur la fin du 17e. siècle. Il chercha à déterminer les plantes dont parle Virgile, et publia un essai de son travail, dans les deux opuscules suivants : *Sylvæ virgilianæ prodromus*, — *de arboribus glandiferis*, in-12, Groningue, 1695. II. *De fago*, in-12, 1700. Eysson s'y montre plus en savant, occupé à feuilleter les livres, qu'à examiner la nature. Cependant, il a signalé une variété remarquable de chêne, qui croissait dans la Drente. Parmi ses ouvrages de médecine et d'anatomie, nous citerons seulement son *Syntagma medicum minus*, Groningue, 1672, in-12. D—P—S.

ÉZANVILLE (RENAUT), poète français, attaché au service du duc d'Elbeuf et du comte d'Harcourt, était né au Val de Marremont, sur les rives de l'Aujon (aux environs de Langres), comme il le dit lui-même, dans le *post-scriptum* qui suit son *Adieu* à son livre. Après avoir parcouru le levant et le nord de l'Europe, pendant dix-sept ans, et visité la Syrie et l'Egypte, il se proposait de faire un livre de ses deux voyages; mais il voulut auparavant faire part au public de quelques-unes de ses subtiles inventions, en lui en annonçant de plus merveilleuses encore; et, comme il n'y avait pas là de quoi former un volume, il y joignit les Essais poétiques de sa jeunesse; et mettant

une grande dédicace à chaque pièce, parvint à former de ce mélange un volume de 204 pages, sous ce titre : *Invention nouvelle des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable, et d'une salière qui ne verse point*; *plus* 80 *quatrains sententieux*; *cent vers dédiés aux filles légères*, *etc.*, Paris, 1610, in-12. L'auteur avait une si haute idée des succès immanquables de ses inventions militaires, qu'après les avoir présentées au pape et à l'empereur, comme un moyen infaillible de défendre *Strigonie*, alors assiégée par les Turks, il chercha à s'introduire dans la place, pour en faire usage; n'ayant pu y parvenir, et la ville ayant été prise, il se jeta dans Javarin, pour la défendre par ce moyen, en cas de siége. Mais la paix se fit bientôt après, et il réserva pour une autre occasion ses inventions, dont son livre ne décrit que la moindre partie. Ses *esperviers* sont de petites pièces d'artillerie, difficiles à manier, et qui peuvent être quelquefois plus nuisibles à l'assiégé qui s'en sert, qu'à l'assiégeant. Ses globes de guerre, espèce de grandes chausse-trapes, peuvent être utiles pour défendre une brèche; mais leur volume en rend l'usage très embarrassant. Son chiffre est bien réellement indéchiffrable; mais on en a inventé depuis de plus commodes, qui ne le sont pas moins. Sa salière inversable est suspendue comme une boussole marine, et peut convenir à des superstitieux qui craignent un funeste présage. Ses poésies, ornées d'acrostiches et autres puérilités, sont au-dessous du médiocre, et il est probable que le peu de succès de ce premier ouvrage aura dégoûté l'auteur de publier ses Voyages et ses autres inventions, telles que son orgue à cordes, et son feu qui s'allume avec de l'eau, et dont il fit publiquement l'expérience à Paris, en 1608, la veille de la Saint-Jean; il y fit, aux dépens du roi, des feux artificiels, en l'île (de Louviers), devant l'Arsenal, auxquels il mit le feu, avec une aiguière d'eau, puisée dans la Seine. On lui offrit, dit-il, de grandes sommes pour en avoir l'invention; mais il ne voulut pas divulguer ce secret, crainte des malheurs qui en pourraient arriver. « Il y en a (continue-t-il) qui disent » le savoir. Alexis Piémontois, et » plusieurs autres l'ont fait imprimer, » mais il faut louer Dieu de quoy ce » sont fables. » Il est probable que ce feu singulier était le moyen sur lequel il fondait l'espérance de défendre Strigonie et Javarin, et pour lequel il reçut une médaille d'or du roi de Hongrie. C. M. P.

EZECHIAS, roi de Juda, était fils d'Achaz, et lui succéda. Loin d'imiter l'impiété de son père, il passe pour un des rois de Juda qui ait mis le plus de zèle à faire observer la loi. Il naquit l'an 748 avant J.-C., et selon un calcul établi sur les livres saints, son père n'ayant encore que onze ans (1), fait fort extraordinaire, mais qui pourtant, dit un critique (2), n'est point impossible. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fit, dit l'Ecriture, ce qui était agréable devant le Seigneur; il détruisit les *lieux hauts*, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux dieux des nations, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse,

(1) Suivant le chap. 16, v. 1 et 2 du 4e. livre des *Rois*, Achaz avait vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, et il régna seize ans; il n'avait donc que trente-six ans lorsqu'il mourut. D'un autre côté, on lit au chap. 18 du même livre, v. 2, qu'Ezéchias avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner; d'où il suit qu'Achaz n'avait que onze ans lorsque Ezéchias vint au monde.

(2) Dom Calmet.

fut mis en pièces, parce qu'il était pour les Juifs, peuple superstitieux, un objet d'idolâtrie, et qu'ils lui brûlaient de l'encens. Il fit aussi rouvrir les portes du temple qui étaient demeurées fermées sous le règne de son père, commanda aux prêtres de le purifier, et offrit un grand sacrifice d'expiation. La célébration de la Pâque avait été interrompue; Ezéchias la fit célébrer, et en rétablit la solennité. Après avoir réglé ce qui concernait le culte du Seigneur, ce prince pieux s'occupa de ses propres affaires et de celles de l'état. Il remporta une grande victoire sur les Philistins, et les repoussa jusques sur leurs frontières; il résolut aussi de secouer le joug indigne que les Assyriens avaient imposé aux Juifs, et refusa le tribut qu'avaient coutume de payer ses prédécesseurs. Malheureusement les rois de Chuz et d'Egypte, avec lesquels il avait fait alliance, et sur lesquels il comptait, lui manquèrent de parole. Sennachérib, roi des Assyriens, irrité, entra sur ses terres, et les ravagea. Ezéchias, se voyant hors d'état de résister, fut obligé de se soumettre et de subir la loi du plus fort. Sennachérib exigea, pour les frais de la guerre, trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Ezéchias ne put les compter qu'en faisant détacher des battants des portes du temple les lames d'or dont ils étaient enrichis, et les sommes furent délivrées. Ezéchias se flattait d'avoir désarmé son vainqueur; mais ce prince, sans foi, n'eut pas plutôt reçu l'argent, qu'il se porta à de nouvelles menaces. Il envoya des députés à Ezéchias; ceux-ci s'étant présentés aux portes de Jérusalem, le roi de Juda chargea quelques-uns de ses officiers d'aller les entendre, sans les faire entrer. Rabsacès, l'un des députés de Sennachérib, porta la parole, et s'exprima de la manière la plus insolente, relevant la puissance de son maître, ne parlant d'Ezéchias et de son peuple qu'avec mépris, et mêlant le blasphême à l'insulte. Ces discours ayant été rapportés à Ezéchias, il déchira ses vêtements en signe de douleur, se couvrit d'un sac, et envoya vers Isaïe pour prendre son conseil : lui-même se rendit au temple afin d'y implorer le Seigneur. La réponse d'Isaïe fut que le roi ne devait rien craindre, que Dieu enverrait à l'armée de Sennachérib un esprit de frayeur, et que ce prince, à son retour dans ses états, périrait par l'épée : cette prédiction s'accomplit à la lettre. La nuit suivante, l'ange du Seigneur descendit dans le camp des Assyriens, et frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Josèphe dit qu'ils périrent de la peste. Quant à Sennachérib, à son retour à Ninive, il fut tué par deux de ses fils, tandis qu'il adorait son dieu Nesroch dans son temple. Peu de temps après Ezéchias fut affligé d'un ulcère, et tomba dangereusement malade. « Son cœur, dit » l'Ecriture, s'était élevé, » au lieu de s'humilier devant le Seigneur qui l'avait délivré d'une manière si miraculeuse. Isaïe vint le trouver, et lui dit de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il devait mourir de cette maladie. Ezéchias ne répondit rien; mais se tournant vers le mur, il pria le Seigneur ardemment et avec beaucoup de larmes. Isaïe sortit; il avait à peine traversé la moitié du vestibule, lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre de retourner vers Ezéchias, et de lui dire de la part du Seigneur : « J'ai entendu votre » prière et j'ai vu vos larmes. Voici » que j'ajoute à vos jours quinze an» nées, et dans trois jours vous irez » au temple » Le roi souhaita de voir cette promesse appuyée d'un prodige;

Isaïe lui offrit de faire avancer à son choix, ou retrograder l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Ezéchias ayant demandé que l'ombre rétrogradât, son désir fut satisfait, et elle retourna en arrière de dix degrés. Cependant Isaïe s'étant fait apporter une masse de figues, il l'appliqua sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. En actions de grâces de sa guérison, Ezéchias composa un beau cantique qu'Isaïe nous a conservé, que l'Eglise chante dans ses offices, et que J.-B. Rousseau a mis en vers (I, 20). La nouvelle de ce prodige se répandit bien au-delà des confins de la Judée. Mérodac-Baladan, qui régnait à Babylone, en ayant été informé, envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour le féliciter sur son rétablissement; ils avaient l'ordre de vérifier la rétrogradation de l'ombre : ils apportaient au roi de superbes présents. Ezéchias, charmé d'une attention si flatteuse de la part d'un des plus grands monarques de l'Orient, reçut les ambassadeurs avec magnificence; il leur confirma la vérité du prodige dont le roi de Babylone avait entendu parler; et, voulant leur donner une haute idée de sa puissance, il les introduisit dans la chambre aux parfums; il leur montra son or, son argent et ses huiles de senteur, et ne leur cacha rien des richesses que renfermait son palais. Isaïe, informé de cette ostentation, se rendit chez Ezéchias, et, après la lui avoir reprochée, lui dit de la part du Seigneur : « Un temps n'est pas loin que » tout ce que vous avez dans votre » maison, que ces richesses que vous » avez étalées, et qui ont été accumu- » lées par vos pères, seront transpor- » tées à Babylone, et que vos enfants » y serviront dans le palais des rois. » Toute sévère que fut cette reprimande, Ezéchias la reçut avec soumission. Dieu permit qu'il passât tranquillement le reste de sa vie. L'Ecriture-Sainte parle d'un grand réservoir et d'aqueducs qu'il avait fait construire pour fournir à Jérusalem des eaux en abondance; elle renvoie, pour ses autres actions, à des livres que nous n'avons plus. L'auteur de l'Ecclésiastique fait un grand éloge de ce roi, et le loue surtout pour sa piété. Il mourut l'an 694 avant l'ère vulgaire, et eut pour successeur son fils Manassé.

L—Y.

ÉZÉCHIEL, le 3e. des grands prophètes, était fils de Busy, et de la race sacerdotale. Il fut emmené jeune en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers l'an 599 avant l'ère vulgaire. Il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait eu le don de prophétie auparavant : c'est vers l'an 594 que l'esprit de Dieu s'empara d'Ezéchiel, comme il était sur le fleuve Chobar avec les autres captifs. La gloire du Seigneur lui apparut dans une vision : Dieu lui intima ses ordres, lui commanda de parler aux enfants d'Israël, et l'établit sentinelle de son peuple. Dans une autre vision, Dieu lui révéla les maux dont Israël devait être affligé, à cause de son idolatrie et de ses profanations; Dieu lui fit aussi connaître la fin de la captivité, le retour de son peuple dans la Palestine, le rétablissement de la ville sainte et du temple : enfin, il lui montra le royaume de Juda et celui d'Israël réunis sous un même gouvernement, le peuple devenu plus fidèle observateur de la loi, et l'état dans une situation plus prospère que jamais. Lorsque les Chaldéens mirent le siége devant Jérusalem, Ezéchiel en fut averti miraculeusement au moment même en Mésopotamie, à plus de deux cents lieues de là, et il en fit part aux compagnons de sa captivité. Il prophétisa

contre l'Egypte, contre Tyr et Sidon, contre les Iduméens et les Ammonites. Il prédit que Sédécias ne verrait pas Babylone, et que cependant il y mourrait; ce qui s'accomplit littéralement, Sédécias n'ayant été transporté dans cette ville qu'après que Nabuchodonosor lui eut fait crever les yeux. Enfin, une vision fameuse qu'eut encore Ezéchiel, est celle des ossements desséchés qui, à la voix du prophète, se rapprochèrent les uns des autres, se réunirent dans leurs jointures, se couvrirent de chair et de peau, et formèrent des corps qui revécurent après qu'il eut prophétisé sur eux. On ignore le temps et le genre de la mort d'Ezéchiel. S. Epiphane dit qu'il périt par l'ordre d'un des princes de son peuple, à qui il avait reproché son idolâtrie; mais il ne dit ni quel était ce prince, ni comment, étant captif, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Le corps du prophète fut dit-on, déposé dans la caverne où avaient autrefois été inhumés Sem et Arphaxad. Un voyageur, néanmoins, dit avoir vu près de Bagdad, le mausolée d'Ezéchiel, où se rendait par dévotion un grand concours de peuple de nations différentes. Les *Prophéties* d'Ezéchiel sont composées de 48 chapitres; elles sont obscures, et les juifs n'en permettaient pas la lecture avant l'âge de trente ans; ils hésitèrent même longtemps à faire entrer ces prophéties dans leur canon, parce qu'ils faisaient peu de cas de la personne d'Ezéchiel, qu'ils ne regardaient que comme le serviteur, le valet (*puer*) de Jérémie. Mais ces *Prophéties* ont toujours été regardées comme *canoniques* dans l'église catholique. Josèphe attribue à Ezéchiel, outre ses *Prophéties*, deux livres *de la Captivité de Babylone*, qui sont perdus, si jamais ils ont existé. L—Y.

EZECHIEL, poète dramatique juif, auquel certains biographes donnent Alexandrie pour patrie, est auteur d'une tragédie écrite en vers grecs, et qui a pour sujet la sortie miraculeuse des Israélites de l'Egypte. On pense qu'elle fut composée après la ruine de Jérusalem, pour ranimer le courage des juifs bannis de leur patrie. Fréd. Morel traduisit les fragments qui en restaient de son temps, en prose et en vers latins, sur la fin du 16e. siècle. Elle a été imprimée à Paris en 1609. On ignore l'époque précise où vécut Ezéchiel; toutefois elle paraît postérieure à l'ère chrétienne. J—N.

EZÉCHIEL, astronome arménien, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Anania Schiragatsi, naquit vers l'an 673. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'astronomie, la physique et la rhétorique, il parcourut la Syrie et la Grèce pour s'instruire encore davantage sur les objets relatifs à ses études ordinaires. Lorsqu'il revint dans sa patrie, en l'an 710, il fonda une école qui a formé un grand nombre d'élèves fort instruits dans l'astronomie et la physique. Ezéchiel possédait presque toutes les connaissances des Persans et des Arabes sur cette science. Il mourut en l'an 727. Il a laissé les ouvrages suivants, encore manuscrits: I. *Traité de physique et de métaphysique;* II. *Traité sur le mouvement du zodiaque;* III. *Discours sur la création;* IV. *Traité de rhétorique.* S.M—N.

EZENKANTSI (JEAN), surnommé encore *Belouz* et *Dzordzoretsi*, fameux vertabied arménien, florissait au commencement du 14e. siècle. Il naquit dans la ville d'Ezenka ou Arzendjan, et fit ses premières études dans un monastère situé sur le mont Sebouh près d'Arzroum. Il professa

ensuite la grammaire et l'éloquence dans le célèbre monastère de Dzordzor, dans la province d'Ardaz. En 1281, le patriarche de Cilicie, Jacques Ier., le fit chef de l'école établie dans la ville où il résidait, et le roi Léon II lui accorda de grandes distinctions à sa cour. En 1307 il assista, en qualité de docteur de l'église, à un grand concile tenu à Adana en Cilicie. Il mourut vers l'an 1323, laissant les ouvrages suivants : I. *Grammaire arménienne*, qui est regardée jusqu'à présent comme un des meilleurs ouvrages écrits par les Arméniens sur cette matière : il en existe un exemplaire manuscrit à la bibliothèque du roi; II. *Traité des mouvements des corps célestes*, en prose et en vers, imprimé à la Nouvelle-Nakhtchevan, sur les bords du Don, 1792, in-8°.; III. *Commentaire sur S. Mathieu*; IV. un recueil de *Poésies* sur divers sujets religieux et profanes : il en existe plusieurs morceaux à la bibliothèque royale; V. *Traité de morale ;* VI. un grand nombre de *Sermons* et d'*Homélies*. S. M—N.

EZENKANTSI (George), théologien arménien, naquit vers l'an 1338. Il étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Oroductsi; en peu de temps il devint fort habile dans cette science, et on le compte parmi les premiers docteurs de son siècle. Il fut nommé professeur dans un monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En l'an 1394 de J.-C., 843 de l'ère arménienne, Tamerlan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se présenta devant Arzendjan avec l'intention de le détruire, George Ezankantsi sortit de la ville, et alla à la rencontre de ce conquérant, pour implorer sa miséricorde et pour sauver sa patrie du pillage. Tamerlan se laissa fléchir et lui accorda sa demande. Ce docteur mourut vers le commencement du 15e. siècle. Il a composé les ouvrages suivants qui sont encore manuscrits : I. *Commentaire sur Isaïe*; II. *Analyse des ouvrages de S. Grégoire le théologien;* III. *Commentaire sur l'Apocalypse* ; IV. *Traité sur la dignité ecclésiastique ;* V. quatorze *Sermons*. S. M—N.

EZENKANTSI (Kirakos), autre théologien arménien, né à Arzendjan en 1369, qui, après avoir étudié avec ardeur dans sa jeunesse les sciences et les belles-lettres, se fit moine, et se distingua dans son ordre par l'étendue et la rectitude de ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Il mourut vers l'an 1423, laissant plusieurs ouvrages fort estimés des Arméniens, mais qui sont encore manuscrits : I. un *Recueil de pièces poétiques* sur des sujets sacrés et profanes; II. un ouvrage nommé *Oskeporak*, c'est-à-dire mine d'or, qui contient un grand nombre d'anecdotes, de maximes et de préceptes moraux ; III. une *Explication de S. Evagre*; IV. un *Traité sur les devoirs des prêtres et des laïcs*; V. un grand nombre de *Sermons* et d'*Homélies*. S. M—N.

EZLER (Auguste), médecin de Wittenberg, vivait au commencement du 17e. siècle. On connaît de lui un *Introductorium Iatro-Mathematicum*, et un *Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans*; mais le plus curieux de ses ouvrages est son *Isagoge physico-magico-medica in quâ signaturæ vegetabilium et animalium depinguntur*, Strasbourg, 1631, in-8°. On voit par le titre et la date de cet ouvrage, qu'il avait cherché à maintenir une doctrine très ancienne, dans un temps où l'observation directe de la nature l'avait

beaucoup ébranlée, et qu'on commençait à reléguer parmi les fables tout ce que plusieurs auteurs, entre autres Portus et Crollius, avaient écrit à ce sujet. D—P—s.

EZNIK, savant théologien arménien, né vers l'an 397 à Koghp, bourg de la province de Daik'h, dans la partie septentrionale de l'Arménie. Il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la rhétorique, sous le patriarche Sahah I[er]. et le savant Mesrob, puis il apprit les langues grecque, syriaque et persanne. En l'an 411, le patriarche Sahak l'envoya à Edesse pour y étudier la Bible et pour rechercher les ouvrages des Pères; il alla ensuite à Constantinople pour le même objet et pour se perfectionner dans les connaissances de la langue grecque. De retour dans sa patrie, il fut fait évêque de la province de Pagrevant, et en l'an 450 il assista, en cette qualité, au concile d'Ardaschad, convoqué par le patriarche Joseph I[er]., pour répondre aux édits du roi de Perse, qui voulait contraindre les Arméniens d'embrasser la religion de Zoroastre. Pendant tout le reste de sa vie, l'évêque Eznik s'occupa des belles-lettres et des sciences théologiques. Il mourut vers l'an 478. Il a composé les ouvrages suivants: I. un *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens*, imprimé à Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; II. un *Traité de Rhétorique*; III. un *Recueil d'Homélies* en l'honneur des saints; IV. un *Traité des règles monastiques*. Ces trois derniers ouvrages sont encore manuscrits. S. M—n.

EZQUERRA ou ESQUERRA, poète espagnol, né vers l'an 1568, était Biscaïen, mais on ignore le lieu de sa naissance. Il était prêtre, et fut chanoine de la cathédrale de Valladolid. Si c'est le grand nombre d'ouvrages qui établit la réputation d'un auteur, Ezquerra n'en mériterait certainement aucune; mais si le mérite d'un seul ouvrage peut suffire pour l'obtenir, il faut le compter alors pour un des meilleurs poètes d'Espagne. La seule production qui nous reste d'Ezquerra est une *Epître à Barthélemy Argensola*, avec lequel il eut une correspondance suivie. Cette épître, d'un style élégant et pur, plein de grâce et d'énergie, peut passer pour un petit chef-d'œuvre dans son genre. On la trouve dans le *Parnasse espagnol* (Madrid, 1772). Les Espagnols l'admirent, et M. Bouterweck (*Histoire de la Littérature espagnole*) en fait les plus justes éloges. Ezquerra était d'un caractère franc et loyal qui le rendait souvent peu circonspect, et lui attira des ennemis. Il mourut dans un âge avancé, en 1641. B—s.

EZZELIN. *V.* ROMANO.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.